This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

BV
2815
.Q3
A5

BV
2411
.A5

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

PREMIER NUMÉRO, FÉVRIER 1877.

SOMMAIRE.

PAGES.

AUX ASSOCIÉS DU DIOCÈSE DE QUÉBEC 3
COMPTES RENDUS.—Diocèse de Québec 8
" " de Montréal 19
" " de St. Hyacinthe 23
MISSIONS MONTAGNAISES DU LAC ST. JEAN 28
LETTRE DU GÉNÉRAL HOWARD 37
PATAGONIE 39
CHINE 42
LE PROTESTANTISME EN CHINE 60
AU VATICAN 72
DEUX EXEMPLES 77

MONTRÉAL,
DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINQUET,
39, RUE ST. JEAN-BAPTISTE.

1877

Society for the propagation of the Faith, Quebec.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

FÉVRIER 1877.

PREMIER NUMÉRO.

MONTREAL :
DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,
39, RUE ST. JEAN-BAPTISTE.

1877

Permis d'imprimer,

✠ Edouard Ch. Ev. de Montréal.

Library
Laurier
11-26-30
23648
135 nos.

AUX ASSOCIÉS DE LA PROPAGATION DE LA FOI DANS LE DIOCÈSE DE QUEBEC.

Mgr. Signaï disait, dans une Lettre Pastorale en date du 28 Désembre 1836 : " Dans la vue de répondre au plus tôt " aux heureuses dispositions que font paraître ces infortu- " nés (les peuples sauvages du Nord, ainsi que ceux qui " font encore partie du diocèse de Québec); et désirant, " pour remplir les devoirs de notre charge, envoyer de zélés " missionnaires au milieu d'eux pour leur annoncer les " vérités de la religion ; voulant en outre pourvoir aux " besoins pressants de plusieurs autres missions devenues " nécessaires en divers lieux dépendant de notre juri- " diction ; nous nous sommes adressé à N. S. P. le Pape " Grégoire XVI, pour obtenir la permission d'établir dans " ce diocèse la Société de la Propagation de la Foi telle " qu'elle est établie en France depuis 1822, et avec tous les " priviléges qui y sont attachés. Sa Sainteté a bien voulu " répondre à nos désirs, et nous avons la satisfaction de " vous informer qu'en vertu d'un Bref Apostolique, daté de " Rome le 28 février de la présente année, nous sommes " autorisé à établir la dite Association de la Propagation de " la Foi pour les fins sus-mentionnées.

" Cette Association que nous proposons et que nous " recommandons aujourd'hui au zèle de notre clergé, à sa " piété, ainsi qu'à celle des fidèles de notre diocèse, a donc " pour objet d'étendre et de propager la foi catholique, " d'éclairer de ses divines lumières les peuples éloignés " dont nous venons de parler ; comme aussi d'établir des " missions au milieu d'un grand nombre de catholiques " privés des secours de la religion et incapables, à cause de " leur pauvreté, de subvenir à l'entretien des prédicateurs " de l'évangile. Les moyens qu'elle propose à ses associés, " pour atteindre le but de son institution, sont des œuvres " de piété et de charité, dont voici le détail :

" 1o. Chaque associé doit dire tous les jours un *Pater* et " un *Ave Maria*, avec cette courte invocation : *Saint François-* " *Xavier, priez pour nous.* Il suffit de diriger, une fois pour

" toutes, l'intention du *Pater* et de l'*Ave* de la prière du
" matin ou de celle du soir.

" 2o. Chaque associé doit donner en aumône *un sou* par
" semaine.

" Les avantages et les priviléges attachés à cette Asso-
" ciation par les Souverains Pontifes sont :

" 1o. Une *indulgence plénière* le jour de l'Invention de la
" Ste. Croix, le 3 mai, ce jour étant l'anniversaire de l'ins-
" titution de l'Association.

" 2o. Une seconde *indulgence plénière* le jour de la fête de
" St. François-Xavier, patron de l'Association, 3 décembre.

" 3o. Une troisième *indulgence plénière* une fois chaque
" mois. Le jour de cette indulgence est au choix de cha-
" que associé.

" Pour gagner ces indulgences, il faut réciter régulière-
" ment les prières dont nous venons de parler, et, le jour
" où l'on doit gagner l'indulgence, se confesser (cette con-
" fession peut se faire la veille) communier, visiter l'église
" de sa paroisse et y prier à l'intention du Souverain Pon-
" tife.

" On peut en outre gagner une *indulgence de* 100 *jours*
" chaque fois qu'étant au moins contrit de cœur, on récite
" les prières de l'Association, ou que l'on fait soit l'au-
" mône prescrite, soit toute autre aumône en faveur des
" missions, ou que l'on fait quelque autre œuvre de pitié
" ou de charité Toutes ces indulgences, plénières et par-
" tielles, sont applicables aux âmes du purgatoire.

" Nous vous exhortons, Nos Très Chers Frères, à favo-
" riser une œuvre si précieuse. Quant à la légère con-
" tribution qui y est attachée, c'est le denier de la veuve de
" l'évangile demandé à chacun de vous ; mais ce denier
" réuni à plusieurs autres pourra contribuer à faire porter
" la foi chez ceux qui ne l'ont pas encore reçue, ou à la per-
" pétuer parmi ceux qui manquent de moyens pour la sou-
" tenir et la conserver ".

Comme on le voit, la Société de la Propagation de la Foi existe régulièrement, dans le diocèse de Québec, depuis le 28 Décembre 1836. Dans le cours de l'année 1841, Mgr. Signaï, à la demande des membres du Comité de Régie de

l'Association à Québec, fit des démarches auprès du Président général de l'Œuvre en France, M. de Jessé, pour obtenir l'affiliation à celle de France de la Société de la Propagation de la Foi telle qu'elle était établie à Québec ; cette affiliation fut aussitôt accordée, à condition que l'Association de Québec continuerait à favoriser autant que possible les missions sauvages et autres de l'Amérique Britannique. La plus grande partie des recettes se trouvait de la sorte à la disposition du Comité de Régie de Québec, qui employait cet argent au soutien des missions du diocèse.

Quelques difficultés s'étant élevées, en 1845, entre les conseils centraux de France et le Comité de Régie à Québec, ce ne fut que le 20 Décembre 1850 qu'on en vint à des arrangements définitifs. L'affiliation de la Société de Québec à celle de France fut maintenue à condition que notre Comité de Régie paierait tous les ans $600,00 à l'Evêque d'Ottawa pour la mission sauvage d'Abbittibbi, $480,00 à l'Evêque de St. Boniface et $940,00 au conseil central de Lyon pour l'expédition des Annales. Le reste des recettes était à la disposition du Comité de Québec. A peu près depuis cette époque le Comité de Québec a de plus alloué, chaque année, $600,00 à la mission des Naskapis et des sauvages de la Baie d'Hudson, $400,00 pour la mission des Têtes de Boule, sur le haut du St. Maurice, $200,00 pour les Annales anglaises, etc. Tous les ans, le Comité de Québec a fait rapport de ses recettes et de ses œuvres aux conseils centraux de France.

Les choses en étaient là, lorsque, dans les derniers jours de juin 1876 Mgr. l'Archevêque de Québec reçut une lettre de M. de Verdière, Président général de l'Œuvre de la Propagation de la Foi en France, informant Sa Grandeur que, pour plusieurs raisons, il ne lui était plus possible de continuer à la Société de Québec le privilége de l'affiliation à celle de France, à moins que le diocèse de Québec ne consentît à laisser toutes ses recettes à la disposition des conseils centraux de France, et à ne rien recevoir à l'avenir.

Après avoir consulté MM. les curés du diocèse, réunis en retraite à la fin du mois d'août, Mgr. l'Archevêque résolut de

mettre les choses sur l'ancien pied. A cet effet il convoqua, le 14 Sept. 1876, une assemblée extraordinaire du Comité de Régie, qui eut lieu au salon de l'Archevêché, sous la présidence de Son Excellence le Lieutenant Gouverneur Caron. Voici ce qu'on lit au procès-verbal de cette assemblée: " Mgr. l'Archevêque étant venu pour prendre part aux délibérations du Comité, expose lui-même qu'il a reçu une lettre du Président général de l'Association de la Propagation de la Foi en France, par laquelle ou annonce que les conseils centraux de Paris et de Lyon en sont venus à décider qu'à l'avenir, c'est à dire après la présente année, le diocèse de Québec devra disparaître du compte des dépenses et qu'il ne figurera plus que dans le compte des recettes. En d'autres termes, d'après la teneur de cette lettre officielle, le Comité de Québec devra remettre toutes ses recettes aux mains des conseils de France, sans ponvoir s'attendre à aucune allocation pour ses propres besoins.— Mgr. l'Archevêque fait remarquer que le diocèse de Québec ne peut absolument pas se passer des ressources que lui fournit la Propagation de la Foi, et que le plus sûr parti que nous ayons à prendre c'est de rompre, à regret sans doute, l'union qui a existé depuis tant d'années entre l'Œuvre de la Propagation de la Foi régulièrement et canoniquement établie dans le diocèse de Québec, et la Société telle qu'elle existe en France.

Les membres du comité de Québec, tout en déplorant sincèrement cette extrême nécessité, déclarent alors d'un commun accord que, vû les besoins immenses où se trouve le diocèse de Québec pour le soutien des nombreuses et pauvres missions qui en font partie, et pour venir en aide à des œuvres locales où la Propagation de la Foi est directement intéressée, ils ne peuvent accepter la proposition faite par M. de Verdière, Président de l'Œuvre en France; qu'en conséquence l'Association de la Propagation de la Foi dans le diocèse de Québec s'en tiendra désormais, comme autrefois, aux priviléges à elle accordés par l'Indult de Grégoire XVI en date du 28 février 1836, et qu'elle gardera toutes ses recettes pour en disposer selon les besoins du diocèse."

Nous nous trouvons, de cette manière, à ne plus avoir

droit aux Annales publiées à Lyon. Mais, pour obvier à cet inconvénient, il a été réglé que, trois fois par année, le 15 février, le 15 juin et le 15 octobre, il sera publié à Montréal, des Annales canadiennes qui renfermeront des matières ayant spécialement rapport aux œuvres accomplies par la Propagation de la Foi en Canada et dans l'Amérique du Nord, et contenant en outre des informations sur les travaux apostoliques des missionnaires dans toutes les parties de l'univers. Ces Annales seront également distribuées aux Associés des diocèses de Montréal où l'Œuvre de la Propagation de la Foi est organisée depuis plusieurs années comme elle le sera désormais chez nous, ainsi qu'aux Associés des diocèses des Trois-Rivières et de St. Hyacinthe, où l'on va suivre notre exemple, en se séparant de la Société de France.

Depuis la publication du dernier " Rapport des Missions,' en Mai 1874, le Comité de Régie à Québec a eu à déplorer la mort de deux de ses membres: A. B. Sirois, Ecuyer, Notaire, qui faisait partie du Comité depuis le 22 Décembre 1862; et Son Excellence le Lieutenant Gouverneur Caron, qui fut l'un des fondateurs de l'Œuvre à Québec et qui était Président du Comité depuis le 16 Décembre 1855: Nous les recommandons tous deux aux ferventes prières des Associés. L'Hon. M. Chauveau a été choisi en remplacement de M. Sirois, et Alexandre Lemoine, Ecuyer, en remplacement de Son Excellence M. Caron. Errol Boyd Lindsay, Ecuyer, le dernier survivant des fondateurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi à Québec, a été élu Président, et Vital Tètu, Ecuyer, Vice-Président. Le Comité de Régie à Québec est donc, à l'heure qu'il est, composé comme suit:

ERROL BOYD LINDSAY, Ecr, *Président.*
VITAL TÊTU, Ecr., *Vice-Président.*
CYRILLE DELAGRAVE, Ecr., *Secrétaire.*
L'ABBÉ NAP. LALIBERTÉ, *Trésorier.*
MGR. C. F. CAZEAU,
G. M. MUIR, Ecr.,
L'HON. THOS. McGREEVY,
L'HON. P. GARNEAU,
L'HON. P. CHAUVEAU,
ALEXANDRE LEMOINE, Ecr.

COMPTES-RENDUS.

DIOCÈSE DE QUÉBEC.

Etat des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dans le diocèse de Québec, pour l'année 1874.

(38*ème année.*)

Ville de Québec.

Basilique	$ 371	20	Rapporté	$ 522	15
Archevèché	16	50	Ecole-Normale		
Grand Séminaire	16	00	St. Patrick	141	00
Petit Séminaire	26	60	Faubourg St. Jean	276	00
Hôtel-Dieu	24	00	St. Roch	759	00
Dames Ursulines	36	85	St. Sauveur	215	30
Hôpital-Général	36	00	Soldats	22	00
Sœurs de la Charité			Asile des Aliénés	8	00
Sœurs du Bon Pasteur	5	00	Collége de Ste. Anne	14	50
Porté	$ 522	15	Porté	$ 1957	95

Campagne.

Rapporté	$ 1957	95	Rapporté	$ 2804	85
Adrien, St. d'Ireland			Antoine St	48	60
Agapit St	60	65	Antonin St	14	25
Agathe Ste	76	85	Apollinaire St	44	00
Agnès Ste	23	00	Armagh St. Cajetan d'	2	50
Alban St	47	50	Aubert St	10	00
Alexandre St	21	00	Augustin St	241	40
Alexis St	6	00	Baie St. Paul	76	00
Alphonse St	8	45	Basile St		
Ambroise St	87	15	Beaumont St. Etienne de	72	30
Anastasie Ste	2	45	Beauport N.D.de(à compte)	25	00
Ancienne Lorette N.D.de l'	89	25	Bergeronnes Ste. Zoé des		
André St	27	50	Bernard St	34	25
Ange Gardien	156	15	Berthier N.D. de	17	00
Anges SS. de la Beauce			Broughton S.C. de J. de	5	00
Anne Ste. de Beaupré	40	25	Broughton St. Pierre de	38	00
Anne Ste. de la Pocatière	53	00	Buckland N. D. de		
Anne Ste. du Saguenay	6	25	Calixte St de Somerset	110	00
Anne Ste. du Portneuf			Cap Santé Ste Famille du	45	50
Anselme St	134	45	Cap St. Ignace	126	00
Anse St. Jean	7	00			
Porté	$ 2804	85	Porté	$ 3714	65

Rapporté.....$	3714 65
Casimir St.....	45 00
Cassien St. des Caps.....	
Catherine Ste.....	22 00
Charles St.....	118 50
Charlebourg St. Charles de	64 70
Chateau-Richer N.D. du...	10 00
Chicoutimi St. Frs.-Xav. de	81 50
Claire Ste.....	49 50
Côme St. de Kennebec.....	15 00
Cranbourne St. Odilon de.	
Croix Ste.....	40 00
Cyrille St.....	
Cyriac St. de Kinogami...	
Damien St. de Buckland..	
David St. de l'Aube-Riv..	
Denis St.....	50 00
Deschambault St. Jos. de.	58 00
Dominique St de Jonquières	1 50
Dunstan St du Lac Beaup.	
Eboulements N. D. des...	45 00
Ecureuils St. J.-Bapt. des.	9 00
Edouard St de Lotbinière.	33 00
Edouard St. de Frampton.	3 00
Eleuthère St. de Poënégamouck.....	1 00
Elzéar St.....	32 00
Emmélie Ste de Lotbinière.	39 50
Ephrem St. de Tring.....	4 10
Escoumains St. Marcellin des.....	27 60
Etienne St. de Lauzon....	8 00
Eugène St.....	
Evariste St. de Forsyth...	7 60
Famille Ste.....	40 50
Félicien St.....	
Félix St. du Cap Rouge...	14 75
Ferdinand St. d'Halifax...	15 50
Ferréol St.....	14 55
Fidèle St.....	31 00
Firmin St. de la Rivière aux Canards.....	
Flavien St.....	24 00
Foye Ste. (1).....	46 25
François St de Beauce....	19 00
François St. Isle d'Orléans.	36 25
François St. Riv. du Sud..	37 65
Frédéric St.....	21 10
Fulgence St.....	5 15
Gédéon St. de Grandmont..	
Porté.....$	4785 85

Rapporté.....$	4785 85
Georges St.....	6 60
Germaine Ste.....	2 00
Gervais St.....	41 00
Gilles St.....	15 00
Gosford.....	
Grondines St. Charles des..	72 00
Grosse-Ile St. Luc de la...	2 50
Hébertville N. D. d'.....	34 25
Hélène Ste.....	28 00
Henédine Ste.....	3 00
Henri St.....	85 00
Hilarion St.....	
Honoré St. de Shenley....	19 45
Inverness St. Athanase d'.	11 50
Irénée St.....	32 00
Isidore St.....	55 40
Isle aux Coudre St. Ls. de l'	68 40
Isle aux Grues St. Ant. de l'	68 70
Islet N. D. de l'.....	128 50
Jean-Chrysostôme St.....	54 80
Jean St. Deschaillons....	69 35
Jean St. Isle d'Orléans...	148 00
Jean St. Port Joly.....	61 00
Jeanne Ste. de Neuville...	47 50
Jérôme St.....	7 00
Joachim St.....	46 60
Joseph St. de Beauce.....	60 30
Joseph St. de Lévis.....	168 00
Julie Ste de Somerset.....	40 50
Justine Ste.....	2 50
Kamouraska St. Louis de..	67 20
Lambert St.....	50 70
Lambton St. Vital de.....	10 25
Laurent St.....	125 90
Laval Ste. Brigitte de.....	21 00
Lazare St.....	45 20
Leeds St Jacques de.....	
Léon St. de Standon.....	
Lévis N. D. de.....	320 00
Lotbinière St. Louis de...	84 00
Louis S. de Métabetchouan	5 25
Louise Ste.....	26 30
Magloire St.....	1 00
Malachie St.....	
Malbaie St Etienne de la..	59 40
Marguerite Ste.....	6 50
Marie Ste. de Beauce.....	18 00
Michel St.....	97 20
Mont Carmel N. D. du....	1 00
Porté.....$	7103 60

(1) Ste. Foye a donné $48.50 en 1871, $52.60 en 1872 et $50.00 en 1873. Le nom de cette paroisse avait été oublié dans les rapports précédents.

Rapporté	$ 7103	60	Rapporté	$ 7852	95
Narcisse St	15	00	Prime St	1	00
Nicolas St	116	15	Raphaël St	37	10
N. D. du Lac St. Jean	3	00	Raymond St	57	00
M. D. de Laterrière	5	00	Riv. du Loup S. Pat. de la	37	45
N. D. du Portage	4	00	Riv. Ouelle N. D. de la	19	50
N.D. de Lourdes de Mégantic			Roch St. des Aulnets	80	00
N.D. de la Riv. Batiscan			Romuald St	50	00
Onésime St	1	00	Sébastien St	1	00
Pacôme St	12	00	Sévérin St	10	00
Pamphile St			Sillery St. Colomb de	29	30
Paschal St	181	00	Siméon St. du Port au Persil	15	00
Patrice St. de Beaurivage			Sophie Ste. d'Halifax	12	30
Paul St. de Mille-Vaches	2	00	Stoneham St. Edmond de	3	65
Paul St. de Montminy	7	65	Sylveste St	16	75
Perpétue Ste	1	50	Tadousac Ste. Croix de	3	00
Petite Riv. S. Frs.-Xav. de la	18	40	Télesphore St		
Pétronille Ste. Isle d'Orl	32	00	Tewkesbury S. Jacques de		
Philémon St. de Mailloux			Thetford S. C. de Marie de		
Philippe de Néri St	35	00	Thomas St. de Montmagny	132	00
Pierre St. Isle d'Orléans	150	65	Tite St. des Caps	25	00
Pierre St. Riv. du Sud	42	00	Ubalde St	8	00
Pointe-aux-Trembles St.			Urbain St	30	00
Frs. de Sales de la	72	00	Val-Cartier St. Gabriel de	30	50
Portneuf N. D. de	51	00	Valier St	97	00
			Victor St. de Tring	2	00
Porté	$ 7852	95			

Montant de la recette des paroisses	$8550 50
Dons et intérêts	201 30
Total de la recette de 1874	$8751 80

Etat des sommes allouées par le Conseil de la Propagation de la Foi à Québec, pour l'année commençant au 1er Octobre 1874 et finissant au 1er Octobre 1875.

Annales de Lyon	$ 980 40
Missions du Lac Abbitibbi et des Chantiers	600 00
Diocèse de St. Boniface	480 00
Missions du St. Maurice	400 00
Missions des Naskapis	600 00
Transport des Annales et Annales anglaises	200 00
Ornements, vases sacrés, pierres d'autels, etc	1000 00
Grosse-Isle (Quarantaine)	200 00
Aide au Petit Séminaire de Chicoutimi	250 00
Pour 65 Appendices au Rituel	130 00
Pour livres de controverse en anglais	90 50
Presbytère de Stoneham	100 00
Chapelle de N. D. de Lourdes de Méganctic	100 00
Chapelle d'Inverness	100 00
Chapelle de St. Pierre Baptiste	100 00
Chapelle du S. C. de Marie	100 00
Porté	$ 5430 90

Rapporté	$ 5430 90
Chapelle de Ste. Justine	100 00
Chapelle de St. Damien de Buckland	50 00
Chapelle de St. Malgloire	100 00
Chapelle de St. Philémon de Mailloux	50 00
Chapelle de St. Eleuthère	150 00
Chapelle de la Rivière aux Canards	50 00
Chapelle de Ste. Anne de la Rivière Portneuf	100 00
Chapelle de la Rivière Ste. Marguerite	50 00
Chapelle de St. Cyriac de Kinogami	40 00
Chapelle de St. Félicien	100 00
Presbytère des S. S. Anges de la Beauce	50 00
Missionnaire de St. Ubade, etc	100 00
" de Valcartier, Gosford, etc	80 00
" de Stoneham, St. Adolphe, etc	100 00
" de Laval, etc	80 00
" de St. Tite des Caps	100 00
" de St. Cassien, par Petite-Rivière	30 00
" de St. Siméon, etc	60 00
" de Tadoussac, etc	140 00
" des Escoumains	50 00
" de St. Paul de Mille Vaches, etc	60 00
" de l'Anse St. Jean	120 00
" de St. Fulgence et des chantiers	200 00
" de St. Gédéon, par St. Jérôme	40 00
" de St. Prime, etc	160 00
" de Ste Anastasie	100 00
" d'Inverness	100 00
" de St. Sévérin	50 00
" de Sébastien	120 00
" de St. Côme de Kennébec	100 00
" de Ste. Justine	100 00
" de St. Magloire	100 00
" de St. Damien, par Buckland	50 00
" de St. Paul de Montminy, etc	100 00
" de Ste. Perpétue	120 00
" de St. Eleuthère	175 00
Montant alloué	$8705 90

Résumé :

Total de la recette de 1874	$8751 80
En caisse de l'an dernier	5157 50
Total	$13909 30
Montant alloué pour 1875	8705 90
Reste en caisse	$5203 40

NAP. LALIBERTÉ, Ptre.,

Trésorier.

Etat des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dans le diocèse de Québec, pour l'année 1875.

(39*ème année.*)

VILLE DE QUÉBEC.

Basilique	$ 328	90	Rapporté	$ 479	35
Archevêché	10	00	Ecole-Normale	6	00
Grand Séminaire	15	00	St. Patrick	100	00
Petit Séminaire	33	90	Faubourg St. Jean	340	50
Hôtel-Dieu	12	00	St. Roch	708	00
Dames Ursulines	38	25	St. Sauveur	244	60
Hôpital-Général	32	30	Soldats	16	00
Sœurs de la Charité	4	00	Asile des Aliénés	7	00
Sœurs du Bon Pasteur	5	00	Collége de Ste. Anne	15	00
Porté	$ 479	35	Porté	$1916	45

CAMPAGNE.

Rapporté	$1916	45	Rapporté	$ 3324	65
Adrien St. d'Ireland			Berthier N. D. de	12	50
Agapit St.	45	00	Broughton S. C de Jésus de	10	00
Agathe Ste.	66	00	Braughton St. Pierre de	43	00
Agnès Ste.	17	10	Buckland N. D. de	8	25
Alban St.	42	00	Calixte St. de Somerset	137	00
Alexandre St.	18	00	Cap Santé Ste. Famille du	42	65
Alexis St.	4	00	Cap St. Ignace	160	00
Alphonse St.	2	00	Casimir St.	48	00
Ambroise St.	71	00	Cassien St. des Caps		
Anastasie Ste.	1	35	Catherine Ste.	23	00
Ancienne Lorette, N.D. de l'	100	00	Charles St.	170	00
André St.	23	60	Charlesbourg St. Chs. de	65	75
Ange Gardien	57	00	Château-Richer N. D. du		
Anges SS. de la Beauce			Chicoutimi St. Frs.-X. de	55	00
Anne Ste. de Beaupré	82	45	Claire Ste	50	00
Anne Ste. de la Pocatière	29	50	Côme St. de Kennébec		
Anne Ste. du Saguenay	1	55	Cranbourne St. Odilon de		
Anselme St.	120	00	Croix Ste	34	00
Anse St. Jean	2	40	Cyrille St.		
Antoine St.	70	00	Cyriac St. de Kinogami		
Antonin St.	14	50	Damien St. de Buckland		
Appollinaire St.	39	00	David St. de l'aube-Riv.		
Armagh St. Cajétan d'	3	00	Denis St.	40	00
Aubert St.	9	00	Deschambault St. Jos. de	85	00
Augustin St.	296	65	Dominique S. de Jonquières		
Baie St. Paul	57	00	Dunstan St. du Lac Beau		
Basile St.	33	00	Eboulements N. D. des		
Beaumont St. Etienne de	67	10	Ecureuils St. Jean-Bap. des	7	00
Beauport N. D. de	96	00	Edouard St. de Lotbinière	34	00
Bergeronnes Ste. Zoë des			Edouard St. de Frampton	10	30
Bernard St.	40	00			
Porté	$ 3324	65	Porté	$ 4360	10

Rapporté.....$	4360 10
Eleathère St. de Pohénégamook.....	
Elzéar St.....	27 00
Emmélie Ste. de Lotbinière	26 50
Ephrem St. de Tring.....	4 10
Escoumains, St. Marcellin des.....	24 85
Etienne St. de Lauzon....	4 00
Eugène St.....	
Evariste St. de Forsyth...	12 25
Famille, Ste.....	52 35
Félicien St.....	
Félix St. du Cap Rouge...	9 00
Ferdinand St. d'Halifax...	
Ferréol, St.....	11 10
Fidèle St.....	
Firmin St. de la Rivière-aux-Canards.....	
Flavien, St.....	33 30
Foye Ste.....	42 60
François St. de Beauce...	8 80
Françoi s St. Isle d'Orléans	28 90
François St. Rivière du Sud	34 60
Frédéric St.....	25 50
Fulgence St.....	2 80
Gédéon St. de Grandmont	
Georges St.....	5 10
Germaine Ste.....	2 00
Gervais St.....	56 00
Gilles St.....	8 00
Grondines St. Charles des.	60 00
Grosse-Isle St. Luc de la..	4 00
Hébertville N. D. d'.....	19 00
Hélène Ste.....	17 00
Hénédine Ste.....	15 00
Henri St.....	84 00
Hilarion St.....	7 00
Honoré St.....	10 00
Inverness St. Athanase d'.	10 00
Irénée St.....	9 75
Isidore St.....	63 75
Isle-aux-Coudres S.Ls. de l'	76 40
Isle-aux-Grues St. Ant. de l'	61 85
Islet N. D. de l'.....	135 00
Jean Chrisostôme St.....	125 00
Jean Deschaillons St.....	57 55
Jean St. Isle d'Orléans...	295 00
Jean St. Port-Joly.....	80 00
Jeanne Ste. de Neuville...	47 00
Jérôme St.....	7 00
Joachim St.....	45 35
Joseph St. de Beauce.....	53 00
Joseph St. de Lévis.....	150 00
Porté.....$	6211 50

Rapporté.....$	6211 50
Julie Ste. de Somerset....	30 85
Justine Ste.....	6 00
Kamouraska St. Louis....	50 00
Lambert St.....	54 35
Lambton St. Vital de.....	8 50
Laurent St.....	178 00
Laval Ste. Brigitte de.....	
Lazare St.....	41 50
Leeds St. Jacques de.....	
Léon St. de Standon.....	
Lévis N. D. de.....	357 00
Lotbinière St. Louis de...	55 00
Louis St. de Métabetchouan	1 50
Louise Ste.....	28 10
Magloire St.....	
Malachie St.....	4 00
Malbaie St. Etienne de la.	46 00
Marguerite Ste.....	10 50
Marie Ste. de la Beauce...	20 50
Michel St.....	84 00
Mont-Carmel N. D. du....	
Narcisse St.....	9 00
Nicolas St.....	77 00
N. D. du Lac St. Jean....	2 50
N. D. de Laterrière.....	3 50
N. D. du Portage.....	6 00
N. D. de Lourdes Megantic	
N. D. de la Rivière Batiscan	
Onésime St.....	
Pacôme St.....	10 00
Pamphile St.....	
Paschal St.....	135 00
Patrice St. de Beaurivage.	
Paul St. de Mille Vaches.	5 00
Paul St. de Montminy....	
Perpétue Ste.....	3 00
Petite Riv. St. Frs. X. de la	11 00
Pétronille Ste. Isle d'O.l..	36 00
Philémon St. de Mailloux.	
Philippe de Néri St.....	19 00
Pierre St. Isle d'Orléans..	168 00
Pierre St. Rivière du sud..	26 50
Pointe-aux-Trembles St. Frs. de Sales de la.....	100 00
Portneuf N. D. de.....	40 00
Prime St.....	
Raphaël St.....	25 00
Raymond St.....	50 75
Riv. du Loup St. Pat. de la	43 40
Rivierre Ouelle N. D. de la	20 00
Roch St. des Aulnets.....	47 20
Romuald St.....	22 50
Sébastien St.....	
Porté.....$	8047 65

Rapporté	$ 8047 65	Rapporté	$ 8128 60
Séverin St	12 40	Thomas St. de Montmagny	157 25
Sillery St. Colomb de	26 50	Tite St. des Caps	13 00
Siméon St. du Port au Persil	12 00	Télesphore St	
Sophie Ste. d'Halifax	10 05	Tewkesbury St. Jacques de Ubalde St	5 00
Stoneham St. Edmond de.	4 00	Urbain St	27 60
Sylvestre St	16 00	Val-Cartier St. Gabriel de. Valier St	81 35
Tadoussac St. Croix de		Victor St. de Tring	3 00
Thetford S. C. de Marie de			
Porté	$ 8128 60		

Montant de la recette des paroisses	$8415 80
Dons et intérêts	247 55
Total de la recette de 1875	$8663 35

Etat des sommes allouées par le Conseil de la Propagation de la Foi à Québec, pour l'année commençant le 1er Octobre 1875 et finissant le 1er Octobre 1876.

Annales de Lyon	$ 980 40
Missions du Lac Abbitibbi et des Chantiers	600 00
Diocèse de St. Boniface	480 00
Missions du St. Maurice	400 00
Missions des Naskapis	600 00
Transport des Annales, et Annales anglaises	200 00
Ornements, vases sacrés, pierres d'autels, etc	1000 00
Grosse-Isle. (Quarantaine)	200 00
Pour le " Rapport des Missions de 1776 "	260 00
Presbytère du S. C. de Jésus	60 00
" du S. C. de Marie	100 00
" des S. S. Anges de la Beauce	50 00
Chapelle de lp Rivière aux Rats, Dioc. des 3 Riv	150 00
" de N. D. Lourdes de Mégantic	100 00
" d'Inverness	100 00
" de Leeds	40 00
" de S. Adrien d'Ireland	100 00
" de S. Damien de Buckland	100 00
" de S. Philémon de Mailloux	100 00
" de Ste. Justine	100 00
" ee St. Magloire	100 00
" de N. D. de la Rivière Batiscan	100 00
" de Stoneham	25 00
" de St. Adolphe	40 00
" de St. Firmin de la Riv. aux Canards	100 00
" de St. Joseph de l'Isle d'Alma	100 00
Missionnaire de St. Ubalde, etc	100 00
" de Valcartier, Gosford, etc	80 00
" de Stoneham, etc	80 00
" de Laval, etc	80 00
Missionnaire de St. Tite des Caps	50 00
" de St. Cassien, par Pitite-Rivière	25 00
Porté	$ 6600 40

Rapporté	$ 6600 40
Missionnaire de St. Siméon etc	60 00
" de Tadoussac	140 00
" des Escoumains et de Ste. Zoé	80 00
" de St. Paul de Mille Vaches, etc	100 00
" de l'Anse St. Jean	120 00
" de St. Fulgence et des Chantiers	200 00
" de St. Gédéon, par St. Jérôme	25 00
" de St. Prime etc	160 00
" de N. D. de Lourdes, par Ste. Julie	25 00
" de Ste. Anastasie	80 00
" d'Inverness, etc	80 00
" des S. S. Anges, de la Beauce	100 00
" de St. Sébastien	120 00
" de St. Côme	100 00
" de Ste. Justine	120 00
" de St. Magloire	120 00
" de St. Damien, par Buckland	25 00
" de St. Paul de Montminy, etc	120 00
" de Ste Perpétue, etc	120 00
" de St. Eleuthère	200 00
Offrande à Mgr. Racine pour " la Patrie "	100 00
Pour un autel portatif	60 05
Pour " Paroissiens notés "	95 00
Montat alloué	$8950 40

Résumé :

Total de la recette de 1875	$8663 35
En caisse de l'an dernier	$5203 40
Total	$13866 75
Montant alloué	$8950 40
Reste en caisse	$4916 35

NAP. LALIBERTÉ, Ptre., *Trésorier.*

Etat des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dans le diocèse de Québec, pour l'année 1876.

(*40ème année.*)

VILLE DE QUÉBEC.

Basilique	$ 395 00	Rapporté	$ 541 50
Archevêché	10 00	Ecole-Normale	
Grand Séminaire	14 00	St. Patrick	89 50
Petit Séminaire	24 00	Faubourg St. Jean	350 15
Hôtel-Dieu	26 00	St. Roch	620 00
Dames Ursulines	37 50	St. Sauveur	292 20
Hôpital-Général	35 00	Soldats	9 00
Sœurs de la Charité		Asile des Aliénés	10 00
Sœurs du Bon Pasteur		Collége de Ste. Anne	13 80
Porté	$ 541 50	Porté	$1926 15

Campagnes.

Rapporté	$1926 15
Adrien St. d'Ireland	
Agapit St	50 00
Agathe Ste	56 00
Agnès Ste	13 00
Alban St	33 00
Alexandre St	14 00
Alexis St	4 00
Alphonse St	
Ambroise St	77 00
Anastasie Ste	11 90
Ancienne Lorette N.D.de l'	94 00
André St	27 10
Ange Gardien	52 80
Anges SS. de la Beauce	
Anne St. de Beaupré	54 00
Anne Ste. de la Pocatière	84 00
Anne Ste du Saguenay	2 50
Anselme St	128 00
Anse St. Jean	1 50
Antoine St	53 60
Antonin St	7 50
Apollinaire St	31 00
Armagh St. Cajetan d'	
Aubert St	5 00
Augustin St	235 00
Baie St. Paul	57 00
Basile St	27 00
Beaumont St. Etienne de	64 15
Beauport N.D. de	531 00
Bergeronnes Ste. Zoé des	
Bernard St	31 00
Berthier N. D. de	
Broughton S. C. de J. de	9 80
Broughton St. Pierre de	21 00
Buckland N. D. de	7 00
Calixte St. de Somerset	103 00
Cap Santé Ste Famille du	35 40
Cap St. Ignace	115 00
Casimir St	37 00
Cassien St. des Caps	
Catherine Ste	
Charles St	102 60
Charlesbourg S. Charles de	75 25
Château-Richer N.D. du	
Chicoutimi S. Frs.-Xav. de	45 00
Claire Ste	39 00
Côme St. de Kennebec	4 50
Cranbourne St. Odilon de	
Croix Ste	34 10
Cyrille St	8 00
Cyriac St. de Kinogami	
Damien St. de Buckland	
Porté	$ 4307 85

Rapporté	$ 4307 85
David St. de l'Aube-Riv	
Denis St	38 00
Deschambault St Jos. de	70 00
Dominique St de Jonquières	
Dunstan St. du Lac Beaup.	
Eboulements N.D. des	5 00
Ecureuils St. J.-Bapt. des	
Edouard St. de Lotbinière	30 00
Edouard St. de Frampton	10 00
Eleuthère St. de Poënegamouck	
Elzéar St	27 00
Emmélie Ste de Lotbinière	22 75
Ephrem St. de Tring	
Escoumains S. Marcellin des	12 00
Etienne St. de Lauzon	4 00
Eugène St	
Evariste St. de Forsyth	
Famille Ste	44 15
Félicien St	
Félix St. du Cap-Rouge	9 70
Ferdinand St. d'Halifax	18 00
Ferréol St	
Fidèle St	
Firmin St. de la Rivière aux Canards	
Flavien St	
Foye Ste	50 00
François St. de Beauce	6 00
François St. Isle d'Orléans	24 65
François St. Riv. du Sud	23 40
Frédéric St	22 70
Fulgence St	
Gédéon St. de Grandmont	
Georges St	4 00
Germaine Ste	2 00
Gervais St	71 00
Gilles St	
Grondines St. Charles des	52 00
Grosse-Ile St. Luc de la	4 00
Hébertville N.D. d'	29 00
Hélène Ste	29 25
Henédine Ste	18 00
Henri St	70 00
Hilarion St	2 90
Honoré St. de Shenley	8 65
Inverness St. Athanase d'	10 00
Irénée St	9 00
Isidore St	53 00
Isle-aux Coudres S. Ls.de l'	63 00
Porté	$ 5150 95

Rapporté.....	$ 5150 95	Rapporté.....	$ 6912 65
Isle-aux-Grues S. Ant. de l'	58 05	Pacôme St.....	12 00
Islet N. D. de l'.....	133 50	Pamphile St.....	
Jean-Chrysostôme St.....	40 00	Paschal St.....	149 90
Jean Deschaillons St.....	58 00	Patrice St. de Beaurivage.	
Jean St. Isle d'Orléans...	200 00	Paul St. de Mille-Vaches..	
Jean St. Port Joly.....	48 00	Paul St. de Montminy....	
Jeanne Ste de Newville...	45 50	Perpétue Ste.....	2 00
Jérôme St.....	12 00	Petite Riv. S. F.-Xav. de la	16 25
Joachim St.....	39 00	Pétronille Ste. Isle d'Orl..	36 00
Joseph St. de Beauce.....	46 75	Philémon St. de Mailloux.	
Joseph St. de Lévis.....	98 00	Philippe de Néri St.....	20 00
Julie Ste. de Somerset....	25 75	Pierre St. Isle d'Orléans..	170 00
Justine Ste.....	1 00	Pierre St. Riv. du Sud....	30 90
Kamouraska St. Louis de.	50 00	Pointe-aux-Trembles St.	
Lambert St.....	40 00	Frs. de Sales de la.....	80 00
Lambton St. Vital de.....	6 40	Portneuf N.D. de.....	37 00
Laurent St.....	128 00	Prime St.....	2 50
Laval Ste. Brigitte de....	12 15	Raphaël St.....	21 20
Lazare St.....	41 80	Raymond St.....	45 30
Leeds St. Jacques de.....		Riv. du Loup S. Pat. de la..	39 65
Léon St. de Standon.....		Rivière Ouelle N.D. de la..	16 60
Lévis N.D. de.....	376 50	Roch St. des Aulnets.....	53 50
Lotbinière St. Louis de...	48 50	Romuald St.....	40 00
Louis S. de Métabetchouan		Sébastien St.....	
Louise Ste.....	5 00	Séverin St.....	9 90
Malachie St.....		Sillery St. Colomb de.....	24 00
Malbaie S. Etienne de la..	54 00	Siméon S. du Port au Persil	
Marguerite Ste.....	9 00	Sophie Ste d'Halifax.....	8 30
Marie Ste. de Beauce.....	5 75	Stoneham St. Edmond de..	
Michel St.....	87 25	Sylvestre St.....	52 95
Mont Carmel N. D. du....	4 30	Tadoussac Ste. Croix de...	3 00
Malgloire St.....		Thetford S. C. de Marie de.	
Narcisse St.....	18 00	Thomas St. de Montmagny	149 00
Nicolas St.....	67 50	Tite S. des Caps.....	8 00
N.D. du Lac St.Jean.....	2 00	Télesphore St.....	
N.D. de Laterrière.....		Tewkesbury S. Jacques de.	
N. D. du Portage.....		Ubalde St.....	5 00
N. D. de Lourdes Mégantic		Urbain St.....	18 00
N.D. de la Riv. Bastiscan..		Valcartier St. Gabriel de..	
Onésime St.....		Valier St.....	83 45
		Victor St. de Tring.....	3 00
Porté	$ 6912 65		

Montant de la recette des paroisses.....	$8050 05
Dons et intérêts.....	297 50
Montant non employé l'an dernier.....	260 00
Total de la recette de 1876.....	$8607 55

Etat des sommes allouées par le Conseil de la Propagation de la Foi à Québec, pour l'année commençant le 1er Octobre 1876 et finissant le 1er Octobre 1877.

Pour la publication des Annales en français et en anglais.....	450 00
Missions du St. Maurice.....	400 00
Porté.....	$ 850 05

Rapporté	$ 850 00
Missions des Naskapis	600 00
Diocèse de St. Boniface	480 00
Ornements, vases sacrés, pierres d'autels, etc	700 00
Grosse-Isle (quarantaine)	100 00
Offrande à Mgr. Racine pour " La Patrie "	100 00
Pour achat de livres	20 00
Pour achat d'une terre à St. Paul de Mille Vaches	100 00
Pour achat d'une terre aux Grandes Coudées (St. Georges)	150 00
Pour faire défricher la terre de St. Eleuthère	60 00
Montant mis à la disposition de Mgr. l'Archevêque	1200 00
Chapelle de N. D. de la Rivière Batiscan	100 00
Chapelle de St. Adolphe	20 00
" des Sept Crans	100 00
" de St. Cassien des Caps	25 00
" de St. Firmin de la Rivière aux Canards	50 00
" de St. Prime	50 00
" de N. D. de Lourdes de Mégantic	100 00
" d'Inverness	100 00
" et Presbytère du S. C. de Jésus	100 00
" et Presbytère du S. C. de Marie	100 00
" de St. Damien de Buckland	50 00
Missionnaire de St. Ulbade, etc	100 00
" de Valcartier, etc	120 00
" de Stoneham, etc	120 00
" de Laval	100 00
" de St. Cassien, par Petite-Rivière	25 00
" de la St. Trinité de Sales, par Ste. Agnès	25 00
" de St. Siméon, etc	75 00
" de Tadoussac	200 00
" des Escoumains, etc	75 00
" de St. Paul de Mille Vaches, etc	100 00
" de l'Anse St. Jean	150 00
" de St. Fulgence et des Chantiers	200 00
" de St. Gédéon, par St Jérôme	25 00
" de St. Prime, etc	160 00
" de N. D. de Lourdes, par Ste. Julie	25 00
" de Ste. Anastasie	75 00
" d'Inverness, etc	120 00
" du S. C. de Jésus, etc	75 00
" de St. Sébastien	75 00
" de Ste Justine	200 00
" des S. S. Anges de la Beauce	75 00
" de St. Côme de Kennébec	75 00
" de St. Damien, par Buckland	25 00
" de St. Paul de Montminy, etc	120 00
" de St. Magloire	120 00
" de Ste. Perpétue	200 00
" de St. Eleuthère	200 00
Montant alloué	$8015 00

Résumé :

Total de la recette de 1876	$8607 55
En caisse de l'an dernier	4916 35
Total	$13523 90
Montant alloué	8015 00
Montant en caisse	$ 5508 90

NAP. LALIBERTÉ, Ptre., *Trésorier.*

DIOCÈSE DE MONTREAL.

Détail des aumônes transmises par les Eglises et Communautés de la ville de Montréal.

St. Pierre	$ 539 00
Notre-Dame	433 40
La Cathédrale	349 55
Intérêt du legs de feu M. O. Berthelet	240 00
St. Jacques	161 00
Ecoles des Frères	125 00
Intérêt du legs de feu Dame Alfred Larocque	120 00
Hôtel-Dieu	35 00
Ecole du Plateau	30 00
Côteau St. Louis	29 30
Constitut Beaudry	24 10
Succession McKay	24 00
Grand Séminaire	19 00
St. Patrice	14 72
Couvent d'Hochelaga	12 50
Nativité d'Hochelaga	3 25
Asile Nazareth	2 60
	$2162 42

Détail des aumônes transmises par les Paroisses et Communautés de la Campagne.

L'Assomption	$ 168 04	Rapporté	$1400 88
Ste. Rose	153 50	St. Jac. de l'Achigan	64 50
Boucherville	117 98	St. Lin	64 18
Berthier	104 00	Longueuil	62 50
Ste. Elizabeth	101 00	Ile Dupas	62 00
St. Barthélemi	95 00	Ste. Geneviève	56 00
Varennes	94 90	St. Placide	55 25
La Prairie	90 00	St. Esprit	53 00
St. Rémi	85 66	St. Alexis	52 26
Mascouche	85 39	St. Roch de l'Achig.	51 80
Ste. Anne des Plaines	81 20	Lanoraie	50 00
Terrebonne	80 05	Ste Térèse	50 00
St. Cyprien	77 70	Pointe-Claire	46 93
St. Ls. de Gonzague.	65 46	Sault-au-Récollet	45 40
Porté	$1400 88	Porté	$2114 70

Rapporté	$2114	70	Rapporté	$2897	23
Lavaltrie	43	95	Rivière des Prairies	13	75
Coll. de l'Assomption	42	25	St. Timothée	13	40
St. Thomas	41	00	St. Jac. le Mineur	13	23
St. Hubert	40	92	Lacolle	13	03
Contrecœur	40	00	Les Cèdres	13	00
Couvent de Lachine.	40	00	St. Clet	12	00
St. Bruno	38	30	St. Paul l'Ermite	12	00
Lachine	38	20	Ste. Just. de Newton	11	75
Joliette	37	00	Ste. Marthe	10	38
St. J. l'Evangéliste	32	00	Ste. Julie	10	00
Lachenaie	31	81	St. Martin	10	00
St. Etienne de Beauharnais	30	00	Ste. Julienne	9	64
Pointe-aux-Trembles	27	00	St. Calixte	8	00
St. Cuthbert	25	00	St. Edouard	8	00
St. Ambroise	24	75	St. Janvier	8	00
St. Martin	24	00	Ste. Monique	7	70
St. Sulpice	22	00	St. Constant	7	50
L'Epiphanie	21	00	St. Urbain	7	00
Repentigny	20	10	St. Stanislas	5	00
St. Michel de la Pigeonnière	20	00	Ste. Agnès	5	00
St. Valentin	20	00	Sherrington	4	00
Un inconnu	20	00	St. Norbert	3	90
Ile Perrot	20	00	Ste. Dorothée	3	75
St. Sauveur	19	25	Ste. Adèle	3	40
St. Eustache	18	00	Ste. Agathe	3	00
St. Augustin	17	00	St. Jean de Matha	3	00
Ste. Anne du Bout de l'Ile	15	00	St. Jérôme	1	62
St. François de Sales	14	00	Ste. Béatrix	1	15
			St. Damien	0	95
			St. H. des Tanneries	0	55
			Sacré-Cœur de Montréal	0	50
Porté	$2897	23			

Total pour la campagne	$ 3120 43
Total pour la ville	2162 42
	$ 5282 85
Balance de 1875	702 83
Intérêts	155 00
Grand total (pour les besoins de 1877)	$ 6140 68

Paroisses et Eglises qui n'ont pas transmis leur montant

B. Alphonse
St. André d'Argenteuil
St. Anicet
St. Antoine Abbé
St. Benoit
Ste. Brigide de Montréal
Ste. Cécile
St. Clément de Beauharnais
St. Colomban
St. Côme
Ste. Emélie
Conversion de St. Paul de Joliette
St. Félix de Valois
St. Frs. d'Assise de la Longue Pointe
Sault St. Louis
Verchères
St. Gabriel de Brandon
St Henri des Tanneries
St. Hermas
St. Hyppolite
Coteau du Lac
St. Isidore
St. Jeau Chrysostôme
Chateauguay
Chambly
St. Joseph de Huntingdon
St. Joseph de Montréal
St. Laurent
St. Liguori
St. Luc
Ste. Anne de Montréal
Annonciation du Lac des Deux Montagnes
Rigaud
Lacadie
Lac Masson
Ormstown
Ste. Mélanie d'Aillebout
St. Michel de Mantawa
Vaudreuil
Notre-Dame de Grâces
Rawdon
Hinchinbrooke
St. Joseph du Lac
St. Philippe
Ste. Philomène
St. Polycarpe
Ile Bizard
St. Régis
Hemmingford
Ste. Scholastique
Ste. Sophie
St. Théodore de Chertsey
St. Vincent de Paul (Ile Jésus
St. Vincent de Montréal
St. Zotique
Le Gésu
N. D. de Bonsecours
Hospice St. Joseph
St. Gabriel de Montréal.

Aumônes reparties entre les diverses Missions du Diocèse durant l'année 1876 de sur les fonds de 1875.

Payé aux Missionnaires du Diocèse	$ 800	00
A la Mission du Sault St. Louis	200	00
Au Curé de St. Côme et à l'église	250	00
" " Ste. Emélie	240	00
" " St. André	100	00
" " Ste. Anastasie	200	00
" " St. Callixte	100	00
" " St. Hyppolite et à l'église	500	00
" " St. Damien et à l'église	300	00
" " Ste. Sophie	100	00
" " Rawdon	100	00
A Mgr. de Sherbrook pour Piopolis	200	00
Au Curé de St. Donat et pour l'église	370	00
" " Hinchinbrooke et pour l'église	213	00
" " Ste. Julienne	100	00
" " St. Michel des Saints	100	00
" " A son prédécesseur	86	66
" " St. Malachie d'Ormstown et à la Mission du St. Sacrement	171	00
" " Ste. Lucie	50	00
" " Ste. Marguerite	170	00
" " St. Alphonse	100	00
" " St. Théodore de Chertsey	100	00
" " Ste. Agnès	100	00
Pour impression des Annales et Circulaires	268	00
Réparation de vases sacrés	3	00
Aux Sœurs Grises pour la Rivière McKenzie	100	00
Œuvres des Tabernacles	150	00
Pour pierres sacrées	10	00
Frais de voyages	16	00
St. Colomban	100	00
Ste. Béatrix	100	00
Total	$5397	66

DIOCÈSE DE ST. HYACINTHE.

Recettes de la Propagation de la Foi pour 1876.

Sorel	$ 130 00	Rapporté	$1329 07
St. Antoine	123 00	St. Charles	25 00
St Denis	116 00	Roxton	25 00
St. Hyacinthe	105 87	St. Pie	24 00
St. Aimé	100 00	Richelieu	24 00
St. Sébastien	84 00	Milton	20 25
Belœil	65 00	St. Athanase	20 25
Stanbridge	63 00	St. Barnabé	18 71
St. Alexandre	60 50	La Présentation	18 00
St. Ours	60 00	St. Marcel	17 13
St. Grégoire	55 00	St. Mathias	17 00
Ste. Rosalie	50 17	St. Louis	16 16
St. Césaire	42 60	St. Hilaire	12 90
St. Jean-Baptiste	42 00	St. Roch	11 00
St. Simon	37 00	St. Paul	9 65
St. Marc	37 77	St. Georges	9 50
Ste. Marie	35 00	Ste. Victoire	9 00
St. Dominique	34 41	Ste. Hélène	5 25
N. D. St. Hyacinthe	33 00	Ste. Angèle	3 16
St. Hugues	32 00	St. Valérien	3 00
St. Judes	26 00	St. François-Xavier	1 00
Porté	$1329 07	Total	$1619 97

Note.—Dans une Circulaire adressée à son Clergé, en date du 23 Janvier dernier, Monseigneur de St. Hyacinthe donne les raisons pour lesquelles les appropriations de l'Œuvre n'ont pu encore être effectuées, et promet d'en donner le détail au rapport de 1877.

MISSION MONTAGNAISE DU LAC ST. JEAN.

Tous les ans, en Juin, une cinquantaine de familles, appartenant à la Tribu montagnaise, se réunissent à la Pointe Bleue, sur les bords du Lac St. Jean. Ces sauvages possèdent, en cet endroit, une réserve de terres sur lesquelles un certain nombre d'entre eux ont commencé des défrichements. Mais on sait que le sauvage aime avant tout la vie des bois. Lorsque *le temps* de la loutre, du caribou ou du castor est arrivé, ou bien qu'il y a une bonne couche de neige partout dans les forêts, pour pouvoir faire avec avantage de longues courses à la raquette, tous les raffinements de la civilisation moderne réunis ensemble ne sauraient retenir le Montagnais dans son wigwam, encore moins à la maison. Aussi ne faut-il pas s'étonner si l'agriculture ne fait pas de grands progrès sur la réserve de la Pointe-Bleue. Néanmoins il y a eu des résultats obtenus. Le Missionnaire, puissamment secondé par M. Eucher Otis, a réussi jusqu'à un certain point à faire comprendre à ces enfants des bois que le caribou s'éloigne beaucoup, que la chasse devient tous les ans moins abondante, qu'il faut un peu penser à l'avenir, et que pour cela ils doivent défricher leurs excellentes terres.

La mission avait précédemment lieu au poste de Métabetchouan, dans un site magnifique. Mais le terrain sur lequel se trouvait la chapelle n'appartenait point aux Montagnais. Ils demandèrent donc à Mgr. l'Archevêque de Québec la permission de transporter et de reconstruire leur chapelle sur leur réserve de la Pointe-Bleue. Cette permission ayant été accordée, le transport de quatre lieues environ se fit sur la glace du lac dans le cours de l'hiver 1874-75. Aujourd'hui cette chapelle, petite mais fort jolie, est à peu près complètement reconstruite et terminée, le tout au moyen des secours de la Propagation de la Foi.

Le Rév. Père Durocher, de vénérable mémoire, a fait tous les étés, pendant un grand nombre d'années, la mission du lac St. Jean. Rempli du zèle le plus éclairé, jouis-

sant de la réputation d'un saint, parlant parfaitement la langue montagnaise, il avait sur ces sauvages le plus grand ascendant. Avec quels transports de joie on le voyait arriver, cet ange de la prière ! avec quel respect on lui baisait les mains et on lui demandait sa bénédiction ! De son côté le bon Père était ravi de se revoir au milieu de ses chers Montagnais. On peut dire que, pendant les 3 ou 4 semaines de la mission, il vivait de leur vie, prêchant, catéchisant, tonnant contre les désordres dont il avait entendu parler, excitant ce pauvre peuple à la pratique de toutes les vertus.

Après la mission de Juillet 1875, le Rév. Père Durocher écrivait ce qui suit à Mgr. l'Archevêque de Québec :

" St. Sauveur, 25 Juillet 1875.

" Monseigneur,

" J'arrive du Lac St. Jean. Je m'empresse de dire à Votre Grandeur que la mission a été abondante, malgré les pauvres ressources de l'ouvrier. Je crois devoir spécialement m'arrêter, dans ces quelques notes, aux faits suivants :

" *Jubilé.*

" Muni d'amples pouvoirs, comme missionnaire des sauvages, j'ai pris snr moi de remplacer les 15 visites du jubilé par une procession générale faite à l'église paroissiale de Notre-Dame du Lac St. Jean, distance de cinq milles environ. Ceux d'entre nos Montagnais qui ne purent faire ce pélerinage eurent d'autres exercices à accomplir en rapport avec leur âge ou leur santé.

" Nous choisîmes le jour de la fête de Notre-Dame du Mont Carmel pour notre procession. Le temps était superbe. En tête marchaient les filles de la Tribu ; quatre d'entre elles, vêtues de blanc, portaient, à tour de rôle, une jolie bannière sur laquelle se trouvent représentés d'un côté le Sacré Cœur de Jésus, et de l'autre Notre-Dame de Pitié. Toutes ces jeunes filles avaient la tête couronnée ou plutôt couvertes de roses des bois ; elles franchissaient l'espace d'un pied ferme. Puis venaient les femmes, placées sur deux lignes, le chapelet à la main. A leur suite mar-

chaient les enfants des deux sexes, portant des étendards et des oriflammes et ayant de grosses boucles de ruban sur les épaules. Ils étaient immédiatement suivis des hommes mariés ; parmi eux se distinguait notre grand chantre qui récitait à haute voix le chapelet auquel tous répondaient avec la plus admirable piété. Enfin le corps des zouaves montagnais, composé des jeunes gens de la Tribu, l'espoir de l'avenir, fermait la marche. Avec quelle naïveté, ou plutôt avec quelle puissance réelle ils avaient au bras une pesante armure, ou portaient les lourdes hampes d'un drapeau tricolore et d'un drapeau anglais ! Leurs Képis ou casquettes de circonstancee, aux couleurs variées, et surmontés d'une haute touffe de rubans, eussent fait envie aux vrais zouaves canadiens !—Mais ces chers enfants avaient surtout en vue de plaire au bon Dieu, et j'ai tout lieu de croire que la bonne volonté dont ils ont fait preuve leur aura mérité ses meilleurs bénédictions.

Chemin faisant, chose étonnante, nos bannières et nos drapeaux, loin de jeter l'épouvante parmi les pauvres animaux qui se trouvaient sur la route, semblaient attirer leur attention. Un troupeau de brebis, frappées de ce spectacle nouveau, au lieu de prendre la fuite, accoururent en toute hâte, avec leurs jeunes agneaux, pour nous voir passer de plus près. On eût dit qu'elles désiraient saluer l'étendard du Pasteur des pasteurs, et rappeler en même temps à notre souverain l'Agneau de Dieu venu pour effacer les péchés du monde. Notre marche se fit avec tout le recueillement ordinaire aux sauvages dans les cérémonies religieuses. Nous récitâmes le chapelet et nous chantâmes des hymnes et des cantiques, alternativement, durant toutes les deux heures que dura la première partie de notre pélérinage. Il était sept heures du matin lorsque nous arrivâmes à l'église de N. D. du Lac. Nous entrâmes avec respect dans le lieu saint. Il avait revêtu ses habits de fête. M. le curé Delâge avait eu la pensée, pleine de générosité et de délicaiesse, d'offrir un splendide pain bénit. Je célébrai la sainte messe, pendant laquelle nos pélerins exécutèrent leurs plus beaux cantiques, et j'eus l'insigne consolation de distribuer le pain des forts à une cinquantaine

de personnes. Tous étaient dans la joie ; la grâce de Dieu inondait leurs âmes. Après la messe, réunis à l'ombre des arbres qui bordent le grand lac en cet endroit, assis sur le gazon, ils prirent un bien modeste repas, dont le pain bénit fit la plus grande partie des frais. Les agapes des temps apostoliques n'étaient pas plus édifiantes. Mes zouaves, avant le départ, firent une solennelle décharge d'artillerie en l'honneur de M. le curé Delâge. Nous nous remîmes en marche dans le même ordre qu'en venant, chantant des cantiques et récitant le chapelet. La population de N. D. du Lac a paru très édifiée de notre belle procession. Tout le monde était aux portes ; plusieurs fois même on nous fit l'honneur de décharger des armes à feu pour nous saluer à notre passage. Mais ce qui m'a surtout réjoui, Monseigneur, en cette belle circonstance, ça été la foi et la piété franche de mes Montagnais. Je ne saurais vous dire avec quelle ferveur ils ont demandé à Dieu de bénir leur race qui s'éteint, d'éloigner d'eux tout danger, de leur accorder chasse abondante, de protéger la Sainte Eglise Catholique et de nous conserver longtemps encore notre grand chef de la Prière, l'immortel Pie IX.

Ecole.

" Vous n'ignorez pas, Monseigneur, que l'esprit des ténèbres cherche, par tous les moyens possibles, à pénétrer partout, et qu'il a même essayé de semer l'erreur parmi mes chers Montagnais. Il s'est servi du ministère du Sieur Côté, ministre *suisse* établi à Chicoutimi, Ce Monsieur, pour mieux parvenir à pervertir les sauvages, et pour se procurer un secours puissant dans l'œuvre qu'il avait en vue, réussit à gagner le jeune Pierre Pekatés, âgé de 13 ans, et il l'emmena, l'an dernier, à l'école protestante anglaise de Chicoutimi. J'appris que Pierre était remonté, cette année, à la Pointe Bleue, que le pauvre enfant ne faisait plus le signe de notre rédemption, qu'il disait à tous ceux qui consentaient à l'entendre qu'il est inutile de se confesser au prêtre, que pour lui il se confessait à Dieu, et qu'ils devaient faire de même. J'interrogeai l'enfant qui m'avoua les faits, je fis alors venir son père que je ne con-

naissais pas encore, ne l'ayant jamais rencontré. Il m'avoua qu'il était catholique, mais qu'il n'avait point pratiqué sa religion, que sa femme avait vécu et était morte en bonne catholique, et qu'il regrettait de voir son enfant tombé aux mains du ministre protestant. Je vis de nouveau le pauvre Pierre Pekatés. Ma première entrevue avec lui lui avait fait une sérieuse impression, je lui rappelai les principales vérités de notre sainte religion, je lui montrai l'obligation où il était d'obéir à son père et de suivre les bons conseils que lui donna sa mère sur son lit de mort, et que s'il continuait à suivre la mauvaise voie où il était entré, il allait certainement tomber dans les abîmes de l'enfer. Le pauvre enfant m'a fait quelques promesses. J'espère avec la grâce de Dieu, que le ministre Côté n'en fera pas un maître d'école qui perverturait en peu de temps la nation montagnaise.

Une bonne école, tenue par Madame Otis, est en pleine opération sur la réserve. Cette école est aux frais du gouvernement fédéral. Madame Otis, réunissant toutes les qualités d'une sage institution, rend des services inappréciables, surtout parmi les jeunes filles sauvages. Plusieurs d'entre elles, bien qu'elles n'aillent à la classe que depuis quelques mois, lisent passablement dans le *Devoirs du Chrétien*. Tous ces chers enfants apprennent dans cette école à connaître le bon Dieu, à l'aimer et à le servir. Fasse le Ciel que le ministre Côté ne parvienne jamais à arracher une seule brebis à mon petit troupeau !

Population, etc.

Quelques Abénaquis, Hurons et même Canadiens se trouvent mêlés à la tribu montagnaise du Lac St. Jean. Cette année 43 familles montagnaises proprement dites ont assisté à la mission, formant en tout 183 personnes. Il y a eu, dans le cours de l'année; 10 baptêmes, 21 sépultures et 8 mariages. Un de nos plus vigoureux chasseurs est mort, pendant l'hiver, de faim et de fatigue. Il s'était avancé au-de-là de la hauteur des terres, à une trop grande distance des autres sauvages. La pauvre femme, qui l'avait suivi dans ses courses, a conservé assez de forces pour se rendre

à une loge montagnaise et y annoncer la triste fin de son pauvre mari. Elle ressemblait à un cadavre ambulant.

Veuillez, Monseigneur, bénir les Montagnais du Lac St. Jean et leur humble missionnaire.

——Flav. Durocher, O. M. I.

Le vénérable Père Durocher, quoique portant encore lestement ses 53 années de sacerdoce—il est décédé en Décembre après quelques jours seulement de maladie—ne se sentit pas capable d'entreprendre la mission du Lac St. Jean à la fin de juin 1876. Ce soin fut confié au Rév. Père Arnaud, depuis un quart de siècle missionnaire à Bethsiamits et dans les Postes du Roi, sur la côte du Labrador. Le bon Père écrivit, à cette occasion, l'intéressante lettre que voici à M. Laliberté, aumônier de l'Archevêché:

Mission Montagnaise du Lac St. Jean, 7 juillet, 1876.

Bien cher Monsieur,

Pour vous prouver ma bonne volonté, et le désir que j'ai d'être agréable aux nombreux associés de la Propagation de la Foi, je vous adresse le présent rapport que j'ai écrit à la hâte dans le cours de ma mission. Vous trouverez peut-être ces lignes bien incohérentes; mais ce n'est que dans de courts moments libres que je puis prendre la plume, et, juste au milieu d'une phrase ou d'un mot, je la quitte pour répondre aux demandes qui me sont faites, ou pour vaquer au saint ministère. Adieu alors à l'inspiration. Dans un temps de mission nous ne nous appartenons point; il faut être entièrement à la disposition de ceux qui réclament nos services. Nous n'avons réellement à nous que la nuit, et cependant, durant ces heures bien courtes, des myriades de maringouins se chargent d'occuper tous nos instants.

Vous connaissez déjà le Lac St. Jean. Aussi je ne vous en ferai pas la description, car mes paroles ajouteraient bien peu à ce que vous en savez déjà et ne sauraient hâter d'une minute les voies de communications que tous les colons du pays désirent avec tant d'ardeur. A d'autres plumes plus habiles que la mienne de chanter les eaux lim-

pides du beau lac, d'où le soleil semble sortir chaque matin; ses rives verdoyantes où tant de jeunes laboureurs travaillent à qui mieux mieux, et où paissent des troupeaux déjà nombreux; et ce sol exceptionnellement fertile, couvert en ce moment des plus belles végétations, je voudrais avoir cent bouches et répéter partout que c'est le plus beau pays de la Province de Québec, le plus riche en bois et le plus fertile. Je ne crains pas de dire que c'est aussi le plus tempéré; en voici la raison. La chaine des montagnes qui l'entourent et qui s'élèvent au loin à une grande hauteur, en amphitéâtre, le mettent à l'abri des grands vents du nord. De plus la vaste nappe d'eau du lac se réchauffe facilement, conserve longtemps sa chaleur bienfaisante et, à son tour, tempère l'atmosphère. Voilà pourquoi, au Lac St. Jean, les semences et les récoltes se font en même temps que dans le district de Montréal. Si un chemin de fer venait à s'ouvrir, je suis persuadé que ce pays deviendrait l'*Eldorado* du Canada. Les alentours du lac se changeraient en jardin, et partout régnerait la plus heureuse aisance.

Mais revenons à nos chers Montagnais. Il n'y a pas vingt ans, ils étaient encore les paisibles possesseurs de ces contrées fortunées. Les eaux du lac leur fournissaient en abondance le brochet, le *Wananish*, le doré et la truite, et dans la forêt ils avaient l'orignal, le caribou, l'ours, la loutre et le lièvre; c'était là leur pain quotidien. Mais, que les temps sont changés depuis lors!.....Ils ont vu leurs forêts séculaires tomber sous la hache du colon, les arbres à l'ombre desquels ils dressaient leurs tentes devenir la proie des flammes. C'est en vain, mes chers enfants des bois, que vous chercheriez les grands ormes et les sapins aux branches desquels vos mères ont autrefois suspendu vos berceaux; vous ne grimperez plus jusqu'à leurs scîmes; à leurs places se bercent de riches moissons; là où étaient vos campements, là où vivaient en paix l'élan et le caribou, la charrue a sillonné le sol et l'agriculture a partout fait de grands progrès.

Nos Montagnais se sont retirés peu à peu devant la civilisation. Depuis longtemps ils ont quitté Chicoutimi, ou mieux Shektimic (eau profonde) comme écrivaient autre-

fois les missionnaires, pour aller se fixer sur les bords du Lac St. Jean. Ici encore ils ont eu plusieurs hégyres, à la grande Décharge, à Kushpigan, à Métapetshuan, et enfin à la Pointe Bleue, où ils sont acculés, Dieu seul sait pour combien de temps. Ils y ont, comme vous le savez, transporté leur petite chapelle de Métapetshuan. Leur joie fut à son comble lorsqu'ils virent de nouveau briller sur la maison de Dieu le joli clocher qu'ils avaient trainé avec tant de peine, l'espace de quatre lieues, sur la glace du lac, et qu'ils entendirent, deux fois par jour, leur cloche à la voix argentine les appeler à la prière. Leur chapelle est pour eux ce qu'était l'arche pour le peuple d'Israël; les chasseurs dressent leurs tentes aux alentours, et assez près pour que les malades et les infirmes puissent suivre les chants et les prières qui s'y font. Elle est construite sur une belle élévation, d'où elle domine, les eaux du grand lac. Elle n'est pas encore terminée, mais d'après ce que vous m'en avez dit, elle le sera bientôt, grâce aux secours accordés par la Propagation de la Foi. Continuez, cher Monsieur, à prendre tout l'intérêt possible pour la chère Mission montagnaise du Lac St. Jean ; elle est si ancienne, si bonne, et en même temps si pauvre !.....

J'ai constaté un grand et heureux changement parmi les Montagnais, depuis la mission que j'y ai faite lors d'une visite pastorale de feu Mgr. Baillargeon. Le Père Durocher a opéré parmi eux des prodiges comme partout où il passe. Le missionnaire qui lui succèdera trouvera la besogne bien facile ; il n'aura qu'à suivre le chemin battu.

Tous nos sauvages savent lire et écrire dans leur langue, et un bon nombre savent pareillement lire et écrire en français. Ils sont sobres et honnêtes; le vol est inconnu parmi eux, ils sont zélés à se faire instruire, édifiants à l'église, on peut même dire pieux. Les protestants, toutefois, continuent à faire des efforts inouis pour les pervertir. Ces derniers ont beau leur mettre devant les yeux l'exemple de leurs frères du Lac des Deux-Montagnes, les nôtres restent fermes. " Si nos frères ont cru à ta parole, ils ne sont pas fins.—Tu nous parles de la prière et tu ne pries pas!—Tu te moques de la croix de Jésus et de ceux qui la portent,

et tu dis; c'est moi qui enseigne vrai.—Tu as perdu l'esprit. —Ce n'est pas notre père, le grand Priant, qui t'a envoyé vers nous.—Va-t-en. " C'est ainsi qu'ils répondent au Sieur Côté et consorts. Cependant ces gens là font du mal au milieu des Canadiens. Ils ont réussi à entraîner plusieurs jeunes gens à leur suite, qu'ils ont ensuite placés dans leur prétendu séminaire de la Pointe-aux-Trembles, près de Montréal. Le Père Durocher vous a dit, l'an dernier, tous les efforts qu'il a faits pour arracher de leurs mains un jeune Montagnais de Mist-Assini; il avait l'espoir d'avoir réussi. Mais, malheureusement, le pauvre père du jeune Paul Pékatés a été trop faible en présence des belles promesses du ministre Côté, et l'enfant a repris la route de l'école protestante. C'est un malheur qu'on ne saurait trop déplorer, car il peut avoir de bien funestes conséquences pour la foi de nos bons Montagnais.

Les animaux sauvages et le gibier de toute espèce s'éloignent tous les ans et diminuent petit à petit. Nos Montagnais en souffrent beaucoup, ils sont en général très pauvres. Presque chaque année, la chasse faisant défaut, quelque famille périt de faim au milieu des grands bois. Ajoutez à cela la rigueur des lois, que certains Nemrods préparent en comités, et qu'ils font ensuite sanctionner par les chambres; je ne puis trouver que ces Messieurs aient bonne grâce, tout en fumant leur *havanne* et en dégustant le *sherry*, de vanter leurs chasses impossibles et de législater au détriment des pauvres enfants du sol. C'est ainsi qu'au Lac St. Jean un sauvage mourant de faim, sera poursuivi pour avoir tué un caribou en temps prohibé, et on exécutera contre lui la loi dans toute sa rigueur. Cette conduite de la civilisation contre le pauvre sauvage est, passez-moi le mot, plus que de la *sauvagerie*.

Il y a quelques années des Montagnais sauvèrent la vie à un garde-pêche qui avait voulu se donner l'agrément d'une lointaine partie de chasse. Les provisions épuisées, le pauvre homme s'était égaré dans la sombre forêt. Des Montagnais le trouvèrent à demi-mort. Ils lui prodiguent toutes sortes de soins, le mettent sur la bonne route et ne le quittent que lorsqu'il est hors de danger. A quelque

temps de là ces mêmes sauvages, mourant de faim, tendirent leurs filets dans une rivière et ils y prirent quelques saumons. Crime de lèse-majesté ! Ils furent poursuivis par notre garde-pêche sans cœur comme sans mémoire qui, pour solde de l'amende, s'empara de leurs filets. Et pourquoi aussi ces pauvres Montagnais se mêlaient-ils d'avoir faim ?.....

Les exercices de ma mission touchent à leur fin. Ils ont été suivis, avec piété et assiduité, par une quarantaine de familles. Il y a eu quatre mariages, six premières communions, et un seul baptême. Les autres enfants, nés dans le cours de l'année, avaient été baptisés par M. le curé Delâge avant mon arrivée. Ce qui m'a toujours beaucoup édifié, c'est la belle habitude que les parents ont de conduire leurs petits enfants à la chapelle, pour leur apprendre leurs prières et le catéchisme. Chaque matin, dès l'aurore, de mon humble gîte situé dans le haut de la sacristie, j'entendais comme un murmure dans l'église. En s'approchant on pouvait saisir ce que disaient ces voix enfantines qui, de tous les points de la chapelle, répétaient à l'envi : "Jésus, Mali Joseph, uitshiinan, shueliminan." Oh ! que leurs bons Anges devaient avoir de plaisir à porter toutes ces naïves invocations au pied du trône de Dieu !

Un sauvage vient de me dire : " Père, à qui écris-tu ?" " A la robe noire que notre Père le grand Priant a choisi pour distribuer ses aumônes, et je lui parle justement de vous autres et de votre chapelle ; je lui dis que vous êtes pauvres et qu'elle l'est davantage."—" Oh ! reprit il, cette robe noire doit avoir le cœur bien bon, puisqu'elle habite avec le Grand Priant; certainement qu'elle aura pitié de nous. Dis-lui : robe noire, supplie notre Père le Grand Priant de bénir ses enfants des bois, afin que Dieu les protége dans leurs chasses, et qu'il ne leur arrive point d'accident sur les rivières et sur les lacs. Dis-lui que nous n'avons pas oublié ses paroles et que nous tâchons de suivre les bons conseils qu'il nous a donnés. Dis-lui aussi que notre plus grand contentement sera de voir notre maison de prière terminée."

J'espère, cher Monsieur, que vous serez leur interprète auprès de Monseigneur l'Archevêque, et que vous solliciterez pour nous tous une paternelle bénédiction.

Croyez-moi bien affectueusement

Votre humble frère en Marie Immaculée,

CHS. ARNAUD, O.M.I.

ORÉGON.

Réserve du grand Rond.

Les lecteurs des annales de Propagation de la Foi de Montréal n'ont sans doute pas oublié qu'en 1874 quatre Sœurs des SS. Noms de Jésus et Marie partaient pour aller fonder une mission en Orégon dans une réserve Indienne dite du Grand Rond : Les annales du mois de Novembre 1874 rendirent compte de leur réception dans cette Réserve et dans une lettre d'une de ces Sœurs donnaient l'historique des débuts et faisaient un tableau navrant de leur pauvreté.

Aujourd'hui nous reproduisons au sujet de cette mission une lettre d'une autre source, lettre bien propre à faire ressortir tout le bien qu'opèrent nos religieuses missionnaires au milieu des tribus sauvages ; c'est le Général Howard de l'armé des Etats-Unis, protestant qui écrit à un journal protestant de Chigago.

A l'Advance de Chicago :

Sur les anciennes cartes de Géographie, la Réserve dite "Grand Rond" était un petit carré rouge dans le Nord-Ouest de l'Orégon, non loin de la mer. Elle est située trente-cinq milles à l'ouest de Salem, juste au sud du Fort-Yamhill, où notre distingué Lieutenant-Général Sheridan résidait avant que le titre de Général lui fût ajouté à celui de "Lieutenant".

Lundi matin l'agent des réserves Indiennes (on le nomme dans le pays, "Brown le manchot,") arriva à Salem, près de l'hôtel Wamekata avec une forte et solide voiture à deux siéges, tirée par deux bons chevaux. Le Major Wm. H. Boyle, Inspecteur des Secours Indiens, et le soussigné prirent places.

Nous traversâmes la ville de Dallas, et tournâmes sur une hauteur près de Sheridan. L'étendue des champs de blé me surprit. Nos chevaux fatigués eurent à gravir des côtes et arrivèrent enfin au Fort Yamhill après un pénible voyage. En arrivant au sommet de la

côte et en regardant devant nous quel magnifique spectacle s'offrit à nos regards ! Une splendide vue panoramique d'une vallée entourée d'une ceinture de collines comme un grand lac aux vagues gonflées, mais ces vagues ne sont que les ondulations de la prairie. C'est là la Réserve qu'on appelle " Grand Rond ". Quelles sont ces maisons tout le long de la vallée, et dont plusieurs sont évidemment neuves ? Mr. Brown me dit qu'elles appartiennent toutes aux Indiens ! Des fermes leur ont été accordées, et elles progressent rapidement. Mon cœur fut rempli de joie à la vue de ces traces évidentes de la civilisation, même là où on m'a dit que les pauvres Indiens avaient été si souvent pillés et destitués des moyens de progrès que le gouvernement leur avait accordés : même là où leurs femmes avaient été violées, et où toute leur éducation avait été détruite ! Il y avait encore deux milles et demi à faire pour atteindre les bâtisses de l'agence. L'ancien chemin avait été converti en friche, et le nouveau n'était pas encore aplani ni cloturé.

Le docteur de l'agence nous conduisit à travers les champs et les marais, jusqu'à la maison de l'agent, Mr. P. B. Sinnott, qui est un Irlandais. Il nous souhaita une chaleureuse bienvenue à sa maison. Notre arrivée subite aurait pu troubler n'importe qui, si elle n'avait pas été annoncée. Mais un pavillon arborée sur l'édifice et un véritable " Brigadier salute " tiré par une petite pièce d'artillerie, eurent bientôt fait voir aux Indiens qu'un " Tyee " était arrivé. En regardant au Nord de la maison de la demeure de Mr. Sinnott, vous verrez une belle construction toute neuve, située à une centaine de verges. C'est la nouvelle maison d'école pouvant accommoder une centaine d'élèves. Un peu en deça, je remarquai une ancienne construction, surmontée d'un clocher et d'une croix : c'était là, l'Eglise Catholique. A ma gauche, était " l'asile " où les " Sœurs " (elles sont quatre en tout), prenaient soin des jeunes filles Indiennes. Deux des Sœurs enseignent, et deux prennent soin de l'Asile. Après un bon souper chaud et un entretien, le soir, avec Mme. Sinnott, nous étions prêts mardi matin à faire de nouvelles observations. Nous accom-

pagnâmes l'agent à plusieurs maisons Indiennes; elles avaient en général, deux grandes chambres et une cuisine, les chambres à coucher, contenant chacun un lit bien fait, étaient très propres. Je remarquai dans une chambre où il y avait un bébé, un curieux petit berceau, aussi large que long, et contenant une couverture de coton. Les habits dans la maison étaient très bien tenus ; les murs de la salle d'attente étaient couverts de gravures prises dans les journaux illustrés. Presque tous les pères de famille possèdaient une voiture, une charrue et des chevaux.

Nous revinmes avant dix heures de l'avant-midi, pour visiter l'école. Dans la première chambre étaient les deux Sœurs, ainsi que toutes les jeunes filles rangées de droite à gauche par ordre de hauteur, la plus agée pouvait avoir 15 ans, et la plus jeune, de 4 à 5 ans. Elles étaient aussi propres que toutes les petites filles en général ; elles portaient de bons vêtements. A la demande d'une des Sœurs, je leur fis des questions sur l'épellation, la lecture et la géographie. Elles me répondirent en bon Anglais et lurent très bien.

Les garçons, qui demeurent chez eux, n'ont pas les manières posées des jeunes filles et ne sont pas si bien tenus, mais je m'aperçus qu'ils parlaient et lisaient aussi bien. Le chant de bienvenue, exécuté par les garçons et les filles ensemble, me parut un peu triste ; c'était, comme toujours chez les enfants Indiens, une espèce de gémissement plaintif. Dieu veuille qu'il ne leur présage pas une pénible vie !

Puissent-ils tous être sauvés, et sauvés de manière à pouvoir participer à notre salut.

Le Père Croquet, un prêtre Belge, était là. Il a une physionomie franche et chrétienne ; tout le monde l'aime. Je ne crois pas qu'il trace la même ligne que nous entre les convertis et les non-convertis. J'essayai à apprendre de lui si plusieurs des Indiens âgés avaient trouvé le Sauveur. Il me répondit que plusieurs d'entre eux étaient attentifs et sincères dans leur conduite. Nous allâmes ensuite visiter l'agence. Ici, les Indiens voulurent que je leur parlasse. Je le fis, tout en exprimant ma satisfaction pour l'école, les

fermes, et les marques évidentes de progrès des diverses tribus assemblées en ce lieu. Les Indiens me répondirent chacun à leur tour. Les plus jeunes parlaient bon Anglais, mais de peur de ne pas être compris par les hommes, ils parlèrent tous, le Chinook ou "Jargon", comme ils l'appellent et me le firent interpréter. La polygamie a presque disparu chez eux. Rien ne les offense autant que les efforts que certains hommes blancs font pour leur enlever leurs femmes. Ils me remercièrent tant et plus pour ma visite et mes discours. Des hommes blancs du voisinage leur avaient dit qu'ils ne valaient pas mieux que les Indiens barbares. "Vous pouvez en juger", dirent-ils, "nous nous vêtons comme vous, nous avons une école et une église, nous avons des habitations et des terres, des bêtes de somme et des charrues; nous ne sommes plus des Indiens barbares".

A midi, nous dîmes adieu à tous ces braves gens, me sentant vivement porté à dire et faire tout ce qui serait en mon pouvoir en faveur de l'administration qui civilise les restes de tribus Indiennes qui habitent ces contrées.

Une visite à cette Réserve vous représente les faits mêmes —faits qui se rapportent au passé ténébreux où l'honnêteté, la chasteté et l'humanité étaient les qualités d'un bien petit nombre—faits qui se rapportent au présent où l'église, l'école, le moulin à scie, le défrichement des terres et un honnête enseignement ont réussi à rendre un peuple industrieux et indépendant. C'est le fruit d'un enseignement Catholique, fidèle et persévérant ; que nos frères et sœurs protestants ne restent pas en arrière de ces bons et fidèles serviteurs du Seigneur.

O. O. Howard.

PROJETS D'ÉVANGÉLISATION

DE LA PATAGONIE

La Patagonie est une immense région, située à l'extrémité de l'Amérique méridionale et comprenant tout le territoire au sud de la République Argentine et du Chili. Si l'on ajoute à ce territoire, outre les pampas qui s'étendent au nord presque jusque à l'équateur et qui servent encore de repaire aux sauvages, les îles nombreuses éparpillées sur les côtes, on aura une contrée dont la superficie égale peut-être celle de l'Europe. Le nombre des Patagons est inconnu ; mais il est sans doute beaucoap plus élevé que les géographes ne le supposent. On doit les compter par millions. Ils sont complètement sauvages, sans lois, sans gouvernement.

Jusqu'à ce jour, malgré des efforts réitérés, la voix du missionnaire n'a pas retenti dans cette partie du monde. Toutes les tentatives ont échoué devant la férocité des naturels.

Le moment de la miséricorde divine semble cependant être arrivé pour eux, puisque un nouvel essai d'évangélisation n'a pas été reconnu inutile. Les moyens employés jusqu'à ce jour n'avaient abouti qu'à faire exterminer les missionnaires ; on devait donc en rechercher d'autres. Un projet, approuvé par le Saint-Père, propose d'ouvrir des écoles, des refuges, des orphelinats sur les frontières de la Patagonie, et d'arriver, par l'éducation des enfants patagons, à la conversion du peuple tout entier.

Nous pouvons déjà constater les résultats pratiques de ce plan dans les écoles, où quelques indigènes devenus chrétiens demandent instamment à être renvoyés, comme missionnaires, auprès de leurs compatriotes encore sauvages. C'est précisément le but que les Religieux Salésiens avaient en vue lorsqu'ils fondèrent une maison à Buenos-Ayres et une autre à San-Nicolas. Dans ce dernier établissement, distant de 60 milles des tribus patagonnes, plus de cent enfants reçoivent une éducation chrétienne. Le plus

grand nombre d'entre eux appartiennent à des familles entièrement sauvages. Il est question d'ouvrir un nouvel établissement dans la ville de Dolorès, un autre à Carmen, ville de la République Argentine, à l'embouchure du Rio Negro, sur les limites de la Patagonie. D'autres maisons et d'autres asiles sont projetés dans la ville de La Conception, siége du diocèse le plus méridional de la République du Chili, et à Valdivia, ville très-rapprochée des sauvages de la Patagonie.

Pendant que l'on étudiait la fondation d'un nouvel établissement, trois projets furent présentés simultanément.

Mgr Frédéric Aneyros, archevêque de Buenos-Ayres, offrit, par une lettre datée du 1er juillet 1876, à la Congrégation des Salésiens, sur les confins de la Patagonie, la paroisse la plus reculée de son immense diocèse. Une fois en possession de ce poste avancé sur le territoire des tribus, ces Religieux éleveraient un hôpital, pour recueillir les enfants que les Patagons laissent mourir de faim, et pour donner l'hospitalité aux marchands. Ils pourraient aussi, par leurs bons offices, se concilier l'affection des indigènes qui vont de temps en temps y échanger leurs marchandises contre des produits européens. Ainsi établis sur les limites de la Patagonie, les missionnaires pénétreraient plus aisément dans l'intérieur du pays.

Mgr Aneyros a l'intention de confier aux Salésiens la charge des Patagons Molu-chez, Puel-chez et Che-che-hest, qui sont réunis sur les bords du Rio Negro, depuis le 37° de latituge australe jusqu'à l'Atlantique.

Le deuxième projet présente aussi de grandes espérances. "Depuis ma dernière lettre, écrit M. Cagliero à M. Bosco, fondateur de la Congrégation des Salésiens de Turin, j'ai négligé Buenos-Ayres pour porter toute mon attention sur la Patagonie. Une lettre de M. Antonio Oneto, commissaire de Gallenos de Chubret (colonie située au 41° de latitude sur un affluent de l'Atlantique), m'invite à aller avec d'autres missionnaires chez les Patagons Urli-chez et Therel-chez. Facel et Cinquecian, casiques de ces deux tribus, recevront les missionnaires très-cordialement,

les écouteront avec respect et pourvoiront à tous leurs besoins. En outre, M. Oneto nous fait espérer que, lorsque ces tribus seront devenues amies, la Patagonie tout entière nous sera ouverte."

Un troisième projet est également présenté. Le gouverneur de la République Argentine a l'intention de fonder une colonie à Santa Cruz, site excellent à l'embouchure d'une rivière qui se jette dans l'Atlantique, très-près du 50e parallèle, c'est-à-dire un peu au nord du détroit de Magellan. Il a l'intention d'en confier la direction aux Religieux Salésiens. Les nombreux touristes, qui visitent le port, le déclarent très-propre à l'établissement d'une colonie. Le froid y est souvent rigoureux, mais ne l'est pas assez pour le rendre inhabitable ; en somme, le climat paraît favorable à la constitution des Européens. Le gouverneur se montre disposé à soutenir les missionnaires et les Patagons Quiene-chez et Plima-chez confiés à leurs soins. Avec un petit nombre de missionnaires établis à Santa Cruz, il ne sera pas difficile de pénétrer dans l'intérieur, et, en peu d'années, d'explorer toutes les parties de la Patagonie.

M. Cagliero termine ainsi sa lettre : "Tous ces Indiens sont faciles à gagner, mais naturellement portés à la défiance. Sous l'influence de ce sentiment ils sont sans pitié pour leurs ennemis. Que chacun néanmoins se prépare pour la Patagonie ; que ceux qui sont choisis pour cette œuvre s'arment de patience, d'application, de prudence et de courage. En outre, il faut beaucoup de précaution dans les rapports avec les Indiens, sinon le travail de plusieurs années est détruit en un jour. Le missionnaire qui les engagerait à se soumettre au gouvernement de Buenos-Ayres serait mis à mort impitoyablement."

En attendant la mise à exécution de ces projets, douze missionnaires sont partis pour Montevideo et Buenos-Ayres. Là, ils seront divisés par groupes, puis envoyés à Santa-Cruz ou chez les Hurli-chez et les Thérel-chez.

CHINE.

Nous reproduisons, d'après les lettres les plus récentes des missionnaires et dans leur ordre chronologique, le résumé des nouvelles de la persécution qui continue toujours à s'exercer en Chine ; on verra par les documents qui suivent que l'Eglise a toujours à combattre, que l'enfer est toujours animé de la même rage contre les propagateurs de l'évangile, et que la croix, avant de prendre possession d'un peuple, a besoin d'être arrosée par le sang.

I. *Su-tchuen occidental.* — " L'année dernière, dit Mgr. Pinchon, je vous ai parlé de troubles survenus à Chouen-kin-fou. Deux mandarins s'étant mis à la tête des meneurs, près de mille bandits s'étaient soulevés contre les chrétiens et avaient juré de les exterminer tous. Ceux-ci s'étaient cachés ou avaient pris la fuite. Deux, étant tombés aux mains des révoltés, avaient été mis à mort. A Chouen-kin-fou, une maison, nous servant d'oratoire et de pharmacie, avait été entièrement détruite. Le prêtre indigène, curé de la ville, arrêté lorsqu'il s'échappait, avait été garrotté, accablé de coups, abreuvé d'outrages, puis enfermé dans une pagode, sans aliments, durant trois jours et trois nuits. On consentit enfin à le relâcher, mais à la condition qu'il excommunierait tous les chrétiens de la ville. On lui donnait le choix, entre cette excommunication et la mort, en lui mettant le canon d'un pistolet dans la bouche. Ce prêtre, vieillard septuagénaire, a recouvré la liberté ; mais tant de mauvais traitements lui ont un peu troublé la raison.

" Les promesses que l'on m'avait faites me donnaient l'espoir que l'on rétablirait l'ordre, que l'on jugerait et punirait les coupables, et que notre oratoire pourrait enfin se relever de ses ruines. Je m'étais trompé. Au mois de janvier 1876, le gouverneur de Su-tchuen a été changé, et son successeur est l'ennemi juré des Européens, par conséquent des chrétiens. Ce changement a déjà eu et a encore tous les jours des conséquences désastreuses pour la mission. A Chouen-kin-fou, notre oratoire n'a pas été rebâti, les coupables n'ont pas été arrêtés ; et la position

est restée telle quelle, malgré nos efforts réitérés pour obtenir une solution acceptable. Les bandits, protégés par l'inertie des fonctionnaires et enhardis par l'impunité, se multiplient et menacent de tout anéantir.

" Vers la fin de l'année dernière, lors des examens publics dans la petite ville de Iun chou-chien, les bacheliers, au nombre de sept à huit cents, se ruèrent sur l'oratoire que nous venions de bâtir, le pillèrent, et, aidés de la populace, le démolirent et en emportèrent tous les matériaux. L'innocence des chrétiens a été reconnue, même par le sous-préfet de la ville dans son rapport au gouverneur, et cependant nous n'avons pu obtenir aucune satisfaction.

" Le 20 juillet dernier, la populace coalisée des trois sous-préfectures de Loui-kiang-hien, de Iuin-tchong-hien et de Long-tchoun-hien prit les armes, et, drapeaux en tête, envahit les chrétientés les plus florissantes de Loui-kiang-hien. Les révoltés se jetèrent sur les chrétiens, pillèrent, puis démolirent ou brûlèrent leurs maisons, blessèrent un grand nombre de néophytes et réservèrent les plus notables pour les égorger avec des raffinements de cruauté. On attacha les victimes sur une grande croix de bois, et on les coupa en morceaux, comme ferait un boucher sur son étal. Ainsi furent massacrées quatorze personnes, parmi lesquelles un enfant de deux ans et un autre de cinq. Ces pauvres petits n'étaient pas encore baptisés; mais, enfants de néophytes, ils ont été tués en haine de la religion. Les bandits ensevelirent d'abord dans une fosse commune tous les cadavres mutilés, et, quelques jours plus tard, les exhumèrent pour les livrer aux flammes. Les cendres en furent jetées au fleuve ou dispersées dans les champs. Ils agissaient ainsi, afin qu'on ne pût leur montrer ces cadavres, comme des témoins irrécusables de leur crime.

" Les scélérats ont occupé militairement le pays jusqu'à ce jour. Ils vont de localité en localité, blessant, tuant les chrétiens qu'ils rencontrent. Un néophyte, nommé Loù, saisi par eux, a été garrotté et enterré vivant. Jugez de la terreur qu'une telle sauvagerie a répandue dans tout le pays. Plus de la moitié de nos chrétiens de Loui-kiang-hien ont apostasié, pour sauver leurs maisons, leur fortune

ou leur vie ; quelques-uns aussi, devenus Judas dans l'épreuve, se sont tournés contre nous et nous causent le plus grand mal. C'est une désolation générale.

" Le nombre des morts déjà connus est de quatorze, mais on pense qu'il y en a davantage. Actuellement, il nous est impossible de faire une enquête et de connaître les détails.

" Dans cette dernière et si triste affaire, nos mandarins ont donné des ordres bons en apparence, mais tout à fait inefficaces. Ils n'ont pas un nombre de satellites et de soldats suffisant pour les opposer à cinq ou six mille pillards. Et puis, en réalité, ce sont les mandarins eux-mêmes qui ont favorisé ces soulèvements populaires. Depuis plus de quatre mois, tous ces désordres existent dans une mission voisine de la mienne, et nos mandarins, grands et petits, ont catégoriquement refusé tout secours, tout ordre, tout édit, capables de réprimer les troubles. De plus, on fait librement circuler des placards séditieux, appelant le peuple au massacre des Européens et des chrétiens. Nos mandarins connaissent l'existence de ces libelles. Maintes fois, je les ai priés de prendre des mesures pour empêcher ces infâmes publications ; ils n'en ont rien fait. Plusieurs fonctionnaires, sinon tous, favorisent secrètement la circulation de ces écrits indignes."

Un de ces placards séditieux, dont parle Mgr. Pinchon, et où le nom même du prélat se trouve perfidement mêlé, a été reçu en Europe. Nous croyons devoir donner la traduction de cette pièce qui paraît être de date assez récente. Elle est d'un style très-concis, quoique très-obscur et révèle une indignation violemment concentrée. C'est une excitation publique au massacre des chrétiens, des missionnaires et des Européens.

RECOMMANDATION

d'un grand chef militaire pour la destruction des crimes commis par les barbares.

" O honte ! ô douleur ! notre dynastie impériale est vendue par les Tartares. Le fait le plus mémorable de la vie de Ky-Chan est d'avoir

vendu les douanes. C'est ainsi que, dans les temps anciens, Tonan-Hok s'est rendu célèbre dans la postérité en vendant l'Empire. De nos jours, le prince de Kong, plus rusé que les anciens traîtres, a su vendre même la vie de l'empereur Tong Tché.

" L'empereur actuel étant très-jeune et d'une santé délicate, il faut veiller, examiner avec la plus grande vigilance pour que de nouveaux malheurs ne nous atteignent pas.

" Demeurant à Péking, je vois clairement ce qui se passe. Vous, hommes de la cour, docteurs et hauts fonctionnaires, vous, les colonnes de ce puissant Empire, offrez-lui la fidélité de votre dévouement et ne détournez pas la tête pour vous mettre au service de ses ennemis. Quand nous permettrions volontairement à l'Esprit des richesses d'introduire les Barbares dans l'Empire et que nous vendrions nos propres corps pour les consacrer à leur service, n'allez pas penser qu'il en sera de cette révolution comme des anciennes; sachez bien qu'une fois que l'ordre du Ciel et de la Terre sera bouleversé, il ne reviendra plus dans son état antique.

Souvent, dans nos conversations, nous parlons des malheurs que l'empereur Che-Houang attira sur la Chine ; il en est parlé dans nos anciens livres. On gémit sur le massacre ordonné par Houang-Tsao, qui revint sur ses pas après s'être contenté de tuer 800 hommes. Mais c'est le genre humain que l'on veut détruire cette fois, c'est la nature humaine que l'on veut pervertir. Quoi donc! cette religion que les Barbares viennent prêcher ne les autorise-t-elle pas à se saisir des filles et des femmes renfermées dans de grands appartements durant la nuit? Ces Barbares commettent beaucoup d'autres crimes horribles ; quand on les voit ou les entend on ne trouve pas de paroles pour les exprimer. Les Barbares ont préparé secrètement des poisons très-dangereux qui se répandent comme les racines des herbes pernicieuses ; il faut un grand travail ensuite pour les arracher.

A l'intérieur, les Barbares jouissent de la protection du prince de Kong; à l'extérieur, ils ont pour eux la bienveillance de tous les mandarins soit militaires soit lettrés. Ce qui est bien plus étonnant, c'est que le gouverneur Où (1) reçoit avec respect l'évêque Hong (2); d'où il résulte qu'une telle familiarité rend les Barbares beaucoup plus audacieux pour nuire au peuple. Si quelqu'un ose seulement prononcer le nom de leur religion, aussitôt ils s'emportent et prétendent qu'on l'a blasphémée; bien vite ils accusent devant les mandarins, et le pauvre peuple perd ainsi son temps dans ces longs procès et y perd aussi toute sa fortune. Non contents de cela, les Barbares disent que les lettrés et le peuple ignorant les vexent et leur causent de grands dommages. Ils deviennent plus insolents à cause de l'impunité.

1 Où était, l'année dernière (1875), gouverneur du Su-tchuen.
2. Mgr. Pinchon, évêque de Polemonium, vicaire apostolique du Su-tchuen occidental.

Maintenant donc, après mûr examen, nous avons reconnu que les Barbares d'Europe sont de vrais rebelles qui amoncellent secrètement de l'argent et des vivres, qui construisent des machines semblables à des hommes, ils conduisent si bien leur jeu que le préteur Où, comme un homme ivre, est accablé de sommeil. Si nous ne prenons immédiatement un parti décisif, sous peu de temps les chrétiens se lèveront comme une grande armée de rebelles.

Heureusement à l'heure qu'il est, au Su-tchuen, sur 1,000 habitants, il y a 900 hommes honnêtes. Si nous savons prendre notre temps et nous réunir aussi promptement, nous pourrons massacrer tous les chrétiens; il n'en restera pas un seul dans le Su-tchuen. Si les mandarins veulent les défendre, massacrons les mandarins eux-mêmes. Nourrir et conserver chez soi un ennemi dangereux pour l'avenir, ainsi qu'il a été dit par les anciens sages, c'est conserver du poison dans ses coffres; si on ne détruit celui dont il est question, les habitants du Su-tchuen, devenus misérables, exprimeront en vain leur repentir.

Vous, qui êtes des hommes forts, faites donc entendre ces choses à haute voix, frappez des coups terribles et anéantissez les plantes sauvages dont il a été parlé plus haut.

Moi, qui écris ces lignes, je tais mon nom de famille, mais je fais connaître mon surnom; ce surnom est Suè, et j'habite Tcheôu. Le mal qui vient d'éclore parmi nous est effroyable et cependant encore timide; quels que soient les dangers auxquels je doive m'exposer, je désire être à la tête du mouvement et m'avancer le premier pour réprimer les grands troubles que je prévois. Vous tous, en conséquence, hommes de conseil et d'intelligence, faites société afin que nous nous offrions généreusement pour rendre à l'Empire son ancienne splendeur et qu'il persévère durant de longs siècles dans sa glorieuse immobilité.

" Il est incontestable, ajoute un correspondant, que la haine que nous porte un certain parti politique dans l'empire est à son paroxysme. Ce ne sont plus des textes et des raisonnements philosophiques qu'on nous oppose, c'est le fer et le feu qu'on fait briller à nos regards. D'un autre côté, il est remarquable qu'un grand nombre de hauts fonctionnaires chinois ne paraissent pas s'associer aux idées de ceux qui nous menacent, puisqu'on les menace eux-mêmes et qu'il est dit que, s'ils ne nous exterminent pas, la vengeance du peuple tombera sur le gouvernement.

" Pour peu que l'opposition aux Européens se fortifie à Péking, les missions, celles du Su-tchuen en particulier, seront en très-grand péril. Vous avez parlé déjà sans doute de ce qui vient de se passer à Tchong-king. La conclusion

évidente des faits est que les mandarins sont complices des meurtriers. On peut aisément se figurer que des affiches semblables à celle que je vous envoie, répandues à profusion dans tout un vaste pays, produiront ou peuvent produire un immense soulèvement contre nous, surtout quand il y a connivence de l'autorité. On nous annonce de divers côtés que, dans presque toutes les provinces, les lettrés se mettent en campagne, avec cette différence que, en beaucoup d'endroits, on nous combat par les calomnies et de grossiers raisonnements, tandis que, dans le Su-tchuen, c'est avec la torche et le poignard qu'on nous pourchasse."

M. Rimet, provicaire du Sutchuen occidental, écrivait, le 1er septembre 1876 :

" A la réception d'une dépêche du tsong-ly-ya-men témoignant que Mgr Pinchon avait eu recours à Péking sans préveuir la commission chargée, à Tchen-tou, de traiter les affaires des chrétiens, le chef de cette commission a fait grand tapage, a maudit l'évêque et le P. Niên, et a menacé tous les chrétiens d'un prochain massacre."

Le même missionnaire écrit, à la date du 12 septembre :

" Mgr. Pinchon a reçu, de M. de Roquette, secrétaire de la légation française à Péking, une lettre accompagnée de la réponse du tsong-ly-ya-men, qui enjoint aux autorités du Su-tchuen de traiter nos procès. De là, grande colère du propréteur et du *kin* (chef de la commission). Ce dernier ayant invité Mgr Pinchon à se rendre au sein de la commission, l'a assuré que nos affaires seraient instruites, mais qu'il fallait du temps, vu les dispositions du peuple qu'une répression trop précipitée pousserait à la révolte. Voici les conditions imposées : 1o l'évêque ne pourra aider les chrétiens à faire parvenir leurs plaintes au pouvoir central ; 2o l'évêque aura la faculté d'écrire à la commission, mais pas aux mandarins ; la commission ne répondra point à l'évêque ; elle traitera les affaires, si elle les trouve justes, sinon, non. Nous voilà donc réduits à l'état où nous étions avant les traités."

M. Coupat, missionnaire au Su-tchuen occidental, écrit, à la date du 8 septembre :

" Dans la sous-préfecture de Lin-chouin-hien, ce n'est plus la persécution des temps passés, c'est l'extermination : 17 ou 18 stations sont anéanties ; les 7 ou 8 qui restent le seront dans quelques jours. O mon Dieu ! quand aurez-vous pitié de nous ? Déjà près de 400 maisons sont brûlées et notre oratoire de la ville n'a plus pierre sur pierre.

" C'est à la mort du mandarin de Lin-choui que la persécution s'est déclarée. J'allai trouver le mandarin intérimaire. Après m'avoir écouté, il me dit que je devais partir et partir sans retard. Je me rends à Kanky-tchang, pour demander conseil à mes deux confrères voisins ; puis, je me mets en route pour Lin-choui. A moitié chemin, j'apprends que l'oratoire est démoli et que les maisons des chrétiens sont détruites. Le 5 septembre, la ville avait été envahie par plusieurs milliers de gens armés, et, vers quatre heures du soir, l'attaque de l'oratoire et des maisons avait commencé. Parmi les assaillants, il y a, dit-on, quatre cents hommes de Kiang-pee (Su-tchuen oriental) ; ils répètent qu'ils ont ordre de leur mandarin, de l'empereur même, d'exterminer tous les chrétiens ; aussi se vantent ils de faire partout ce qu'ils ont fait à Lin-choui.

" Nous avons actuellement, à Kan-ky-tchang, près de deux cents fugitifs, et nous ne tarderons pas à en avoir de six à sept cents."

Mgr Pinchon écrivait à Mgr Desflèches, le 11 septembre :

" Après les désastres de Lin-choui-hien, sont survenus de nouveaux désastres à Loui-kiang-hien où, le 22 juillet, on avait mis en croix et massacré quatorze chrétiens. On m'apporte la triste nouvelle que, le 7 septembre, les brigands de Iun hin.miao, appelés dans la ville de Loui-kiang, y ont détruit notre oratoire et toutes les maisons des chrétiens. Le mandarin n'a rien empêché."

A la date du 15 septembre, Mgr Pinchon écrivait encore à Mgr Desflèches :

" Nos ennemis inondent la province de lettres incendiaires, convoquent les milices à une réunion générale pour

massacrer, assure-t-on, les chrétiens et les Européens jusqu'au dernier.

" Je vous ai annoncé la destruction des oratoires de Louikiang et de Lin-choui-hien, ainsi que des maisons des chrétiens de ces deux districts. Que de désastres ! Les chrétiens sont poursuivis comme des bêtes fauves ; on leur demande la vie ou l'apostasie ; aucun d'eux ne peut plus retourner chez lui. Que faire de tout ce monde si malheureux ? "

M. Coupat écrit, le 24 septembre :

" A Lin choui, on met en pratique le manuel *Ky-kinlou* (manuel indiquant la manière d'en finir avec les chrétiens et les Européens). Dans chaque *toàn* (compagnie de la garde nationale) est établi un *kiou* (tribunal) chargé de rechercher tous les chrétiens sans exception. L'apostasie ou la mort, l'expropriation des biens immeubles, la spoliation totale ; tel est le sort qui leur est réservé.

" Les mandarins ne veulent pas que nous retenions dans nos maisons les chrétiens fugitifs, sous prétexte que cela enflamme de colère nos ennemis. On m'accuse de réunir des bataillons pour la révolte, parce que je recueille les chrétiens sans asile."

II. *Su-tchuen oriental.*—On écrit du Su-tchuen oriental, le 8 septembre 1876 :

" La permanence de la persécution de Kian-gpee tient en suspens les bons mandarins qui n'osent, par crainte du tao-tai, se déclarer en notre faveur, et excite le peuple, même les milices rurales, à préparer de nouvelles attaques contre nos chrétiens. Si le tao-tai et le mandarin de Kiang-pee ne sont point prochainement changés, nous ne pourrons éviter d'immenses désastres. D'ailleurs, étant les principaux coupables et accusés, ils ne peuvent être nos juges, et ils le seront pourtant s'ils ne partent d'ici. On a arrêté des ten-hoa-kiao (dignitaires de la franc-maçonnerie chinoise). Ils ont fait des révélations qui établissent que les tsin-lien-kiao (francs-maçons) sont les promoteurs de ce soulèvement général. "

M. Provost, missionnaire au Su-tchuen oriental, écrit de Tchong-kin, le 13 septembre :

" Il n'est plus guère permis de douter que, si le gouvernement chinois n'a pas décrété officiellement la persécution, il voit du moins de bon œil la dévastation de nos chrétientés. Au point où les choses en sont arrivées, il est évident que missionnaires et chrétiens reçoivent les coups que les Chinois n'osent décharger sur les Européens. Beaucoup de Chinois sont massacrés parce que, étant chrétiens, ils ont de la sympathie pour les étrangers ; on veut se débarrasser d'abord de ceux qu'on représente au peuple comme les émissaires et les auxiliaires des Européens. "

Mgr. Desflèches écrit de Tchong-kin, le 20 septembre, à M. Vinçot, à Chang hai ;

" Hier, on est venu de Kiang-pee enlever ici deux chrétiens. Voici le procédé. Un chrétien, dont la maison a été pillée et brûlée, porte plainte ; les mandarins ne bougent pas. Les pillards accusent alors le chrétien d'un crime imaginaire. Aussitôt on le recherche, on le mène au mandarin qui fait étaler devant lui les instruments de supplice. Le chrétien déconcerté perd la tête et signe un billet où il reconnaît avoir faussement porté plainte et n'avoir été ni pillé ni poursuivi. "

III. *Kiang-sou.*—Le R. P. Royer écrit, le 6 septembre 1876 :

" C'est dans ma barque, en face des ruines encore fumantes de notre église et de notre maison de Gneu-ko-tsen (préfecture de Tchang-tchéou-fou), que je vous écris ces lignes.

" Hier, 5 septembre, de une heure à six heures de l'après-midi, plus de mille homems ont envahi notre kom-sou. Ils revenaient du bourg de Koue-tsen, où ils avaient assisté à une procession faite dans le but de chasser les diables oppresseurs et de découvrir les coupeurs de queues. Arrivés devant le kom-sou, ils y entrent et se mettent à faire des recherches, derrière l'autel, sous les tables et les planchers. —Ils trouvent des rameaux ornés de petits anges de papier : " —Voilà, disent-ils, les hommes de papier, les coupeurs de queues. " Ils remarquent l'image de Notre-Seigneur dans les stations du chemin de la croix. L'un d'eux prétend que c'est un diable oppresseur. Aussitôt ils brisent les

tableaux et s'écrient qu'il faut brûler l'église. Le maître d'école, qui en est le gardien, ayant voulu les arrêter, le chef de la bande le saisit, l'étend par terre et l'accable de coups. Pendant que l'église brûle, notre chrétien parvient à s'enfuir. A six heures du soir, tout était consumé.

" Le lendemain, le mandarin arrive. J'allai le recevoir au lieu du débarquement et je le conduisis moi-même sur le théâtre de l'incendie. " — Je veux terminer promptement cette affaire, me dit-il, de façon à rebâtir le plus tôt possible votre église et votre maison, et à empêcher le peuple de se porter à d'autres excès. " Il envoya vingt soldats pour protéger l'église de Che-li-pa et publia une proclamation pour calmer le peuple.

" A Y-ching, nos chrétiens ne peuvent, depuis vingt jours, faire aucun commerce ; ils sont obligés de se cacher, parce qu'on les traque commes des bêtes fauves. Toutes les barques chrétiennes lancent, dit-on, des hommes de papier et des diables nocturnes, et on les arrête. Celles de Y-ching et de Li-yang se sont retirées à Che-li-pa. A peine arrivé le 6 septembre, j'ai dû faire aux chrétiens de ces barques une aumône de vingt-trois piastres pour leur fournir du riz. "

Le R. P. Pouplard écrit de Ou-si (préfecture de Tchang-tchéou-fou), le 19 septembre :

Le 7 septembre, deux chrétiens, qui s'étaient un peu éloignés pour pêcher, ont été pris par les païens, suspendus en l'air avec des pierres aux pieds et affreusement maltraités. C'est grâce aux sapèques déboursées à temps, qu'ils n'ont pas été tués sur place.

Lo-siè-sang vient enfin de sortir de prison. Il nous est arrivé, le 16 septembre, après un mois de captivité.

A Y-ching, un enfant de douze ans ayant déclaré, à force de caresses et de menaces, que ses parents et lui lançaient des hommes de papier, on les a immédiatement jetés en prison et mis à la torture.

J'écris aujourd'hui au préfet de Tchang-tchéou, pour le prier d'élargir un jeune pêcheurr incarcéré pour quelques anges de papier trouvés dans sa barque. Presque tous les jours, on lui fait subir d'odieux et interminables interrogatoires.

Le R. P. Ferrand écrit de Zô-sé (préfecture de Song-kiang-fou), le 22 septembre :

" J'ai reçu, le 17 septembre, une lettre du mandarin de Tsing-pou-hien qui m'annonce qu'il avait rendu un jugement en faveur d'une barque chrétienne arrêtée à Sa-dang, et qu'il allait publier une proclamation. Ce n'est pas trop tôt, car il règne dans la sous-préfecture de Tsing-pou une confusion universelle. Toutes les barques, qu'elles appartiennent à des chrétiens ou à des païens, à des pêcheurs, à des commerçants ou à des voyageurs, sont arrêtées, fouillées, parfois pillées et endommagées. N'importe qui s'arroge le droit de les visiter. Aussi nos pêcheurs ne savent-ils plus où aller pour faire leur commerce. Dans les bourgs, comme dans les campagnes, on traque les chrétiens.

" Le 19 septembre, le mandarin de Tsing-pou a publié sa proclamation, mais à un trop petit nombre d'exemplaires. Cette proclamation est générale; elle ne renferme qu'un article en faveur des chrétiens et des pêcheurs, avec cette restriction que, si, parmi ces derniers, on trouve des coupables, ils devront être amenés à son tribunal. Elle se termine par une formule superstitieuse dont le mandarin vante l'efficacité contre les sorcelleries. Cette formule se distribuait gratuitement, il y a quelques jours, au tribunal de Song-kiang-fou.

" A Ka-ding, la confusion est encore plus grande qu'à Tsing-pou. Beaucoup de barques du Kong-po ont été arrêtèes et brûlées; les gens qui les montaient ont été battus et ont disparu. Un homme n'oserait pas s'aventurer seul sur les routes.

IV. *Ngan-hoie.*—Le R. P. Le Cornec écrit de Ou hon (préfecture de Ning-ko-fou), le 11 septembre :

" Rien n'est encore fait à Ning-ko-fou pour réparer les désastres qui viennent de s'accomplir ou pour prévenir des éventualités du même genre. La proclamation demandée au vice-roi par le ministre de France n'a été vue en aucun endroit du Ning-ko-fou.

" Le général Fang-tong-lin est à Ngan-king où il a fait et reçu des visites. Il a, dit-on. ce qu'il faut pour nous

accuser, et il saura pousser sa cause, car il est fortement protégé. Rien ne prouve donc qu'il ne reviendra pas. En outre, tous ses hommes restent à Kien-ping.

" Tchao-ta-jen, son bras droit, dirige encore ses soldats, et ceux-ci, toujours disposés à la révolte, font cause commune avec les gens d'Ho-kiu. L'opinion générale est que Fang-tong-lin est monté en grade. Son départ n'a produit jusqu'ici aucun effet favorable à notre cause. Ainsi, pendant qu'on nous relègue à Ou-hou, Fang-tong-lin nous attaque à Ngen-king où il est l'ami du premier secrétaire du gouverneur, et Ho-kin nous attaque à Nan-king auprès du vice-roi. A Ou-hou, notre toa-tai continue à être ou à se dire malade.

" Les délégués Tcheou et Ouang, après un voyage inutile à Ning-ko-fou, se reposent à Ngan-king. Fong-kin-san, le troisième délégué du gouverneur du Ngan-hoei, a passé ici, le 8 septembre; il se dit malade et va se reposer à Ngan-king. Que faire en présence d'une pareille inertie et d'une malveillance aussi évidente?

" Nos chrétiens, entendant dire qu'on va les massacrer à la 8e lune (18 septembre—17 octobre), ne voyant aucune proclamation qui les protège, et surtout sachant qu'on ne punit pas leurs ennemis, craignent de rester indéfiniment à la merci de ceux qui veulent les molester; ils perdent courage. Les bons vendent à bas prix leurs terres et leurs maisons et s'en retournent au Hou-pé; les autres se confirment dans leur apostasie. Le commissaire chargé de la police des voleurs au Suen-tchen-hien, disait à quelques païens de Siao-hou-tsen: " — Faites donc apostasier ces vieux chrétiens qui tiennent encore. Lorsque tous auront apostasié, les diables d'Europe n'auront plus besoin de venir. " Si le système actuel d'inaction continue encore deux mois, il est bien à craindre que la parole de ce commissaire ne se réalise. "

Le R. P. Seckinger écrit de Ngan-king, le 18 septembre:

" Les portes du Ning-ko-fou nous étant fermées, je suis parti pour Ngan-king afin d'aviser aux moyens de mettre fin à un *statu quo* qui dure depuis deux mois. Les réponses des mandarins aux questions catégoriques que je leur ai

posées ne sont que des faux-fuyants. Ils voudraient laisser toute la responsabilité au vice-roi et se retirer complètement ou n'agir qu'après que la cause d'Ho-kin sera terminée à Nang-ing. "

V. *Kiang-man.*—Nous donnerons maintenant, d'après la correspondance des missionnaires, le récit détaillé des événements de Ning-ko-fou, dont nous venons de faire le récit sommaire :

La persécution qui vient d'éclater dans la préfecture de Ning-ko était préparée depuis plusieurs mois par un homme dont les dispositions hostiles sont bien connues de tous. Nous voulons parler du général Fang ou Fang-tong-lin.

Lettré et mandarin militaire, il trouva dans l'impunité qui accueillit ses premiers exploits, un encouragement à satisfaire sa haine contre le christianisme. Afin de parvenir plus sûrement à son but, il entreprit des prédications, expliqua les instructions de l'empereur Kang-hi, surtout celle qui a rapport aux sectes perverses, parmi lesquelles la religion catholique, et établit le *Chen-jen-kiao* ou la religion du saint homme (Confucius) pour l'opposer au *Tien-tchou-hiao*, religion du Maître du Ciel. Il fit alors écrire des pancartes sur lesquelles on lisait l'inscription traditionnelle : *Tien-Ti-Kiun-Che-Tsin ;* Ciel-Terre-Empereur-Maîtres-Parents ; et il y ajouta les quatres caractères : *Dhen-jen-chen-ouei* eu siége de l'esprit du saint homme. Ces pancartes furent distribuées par ses affidés. Il inscrivit sur un régistre le nombre de ses adeptes, et leur promit aide et protection, les menaçant de sa colère, s'ils osaient embrasser le christianisme. Le tong-ze Ho-Kiu, émigré du Ho-nan, fut un des propagateurs les plus ardents de la religion nouvelle. On le rencontrait toujours à la suite du mandarin de Kien ping, quand celui-ci expliquait, à l'exemple de Fang-ton-lin, les instructions de Kang-hi, et il avait le talent de faire croire au peuple que le chen-jen-kiao émanait du gouvernement.

Sur ces entrefaites, des bruits étranges circulaient à Tchen-kiang, à Nanking, à Ou-hou et dans les villages des bords du Yang-tse-kiang. Les queues des Chinois y étaient coupées, disait on, d'une manière mystérieuse par des

hommes de papier, hauts seulement de quelques centimètres, et que l'on apercevait dans les airs.[1] Ces rumeurs pénétrèrent au pays de Ning-ko-fou ; les ennemis du nom chrétien les exploitèrent d'une manière perfide et dirent bien haut que les missionnaires pouvaient, à leur gré, faire tomber les queues. Il leur suffisait, affirmait-on, de lancer en l'air un morceau de papier en soufflant dessus : aussitôt une queue tombait, et la victime de ce sortilége n'avait plus que trois jours à vivre. Les enfants, pour échapper à ce malheur, portaient, attaché à la queue, un papier sur lequel étaient écrits des caractères superstitieux ; les hommes la tenaient courageusement à la main, ou l'enroulaient sous leur coiffure. Ces bruits absurdes répandus partout, et ces niaiseries étalées au grand jour excitèrent parmi le peuple une agitation insolite et une recrudescence de haine contre les missionnaires et les chrétiens. Fang-ton-lin et les siens trouvèrent, dans ces dispositions de la multitude, une chance de plus pour le succès des desseins qu'ils méditaient et que nous allons raconter.

I

Les RR. PP. Bies et Chen-eul, missionnaires de la Compagnie de Jésus, et le P. François Xavier Ouang, prêtre séculier, après avoir pris quelques jours de vacances à Zi-ka-wei et à Chang-hai, s'embarquèrent, le 3 juillet 1876, sur un vapeur du Yan-tse-kiang pour se rendre à Ning-ko-fou. Il y arrivèrent le 9, vers cinq heures du soir, et, à onze heures, les PP. Bies et Chen-eul entraient dans le kòm-sou du bourg de Sen-kia-pou. Des catéchumènes de Ouang-kin-chan s'y étaient réfugiés pour échapper aux poursuites de Feng-tong-lin, qui en voulait à leur vie.

Le lendemain 10 juillet, les deux Pères se rendirent à Choué-tong. Ce même jour, le P. Ouang, arrivé dans la chrétienté de Pi-kia-kiao, envoyait sa carte et une lettre au mandarin de Kien-ping, pour le prier de rendre justice à son catéchiste Pé-houé-tsin, arrêté trois jours auparavant, sur la route de Séma-kai, par une bande de Ho-nan-jen (hommes du Ho-nan). Il avait été maltraité et conduit à Che-tze-pou, où se trouvait Fang-tong-lin, qui l'avait ren-

voyé au mandarin de Kien ping. Le P. Ouang se dirigea ensuite vers Le-tseu. Le 12 juillet, il écrivit aux PP. Chen-leang, Bies, André et Chen-eul, réunis à Choué-tong, que Ho-kiu et les siens avaient juré publiquement de faire de lui un martyr.

Le jeudi, 13 juillet, le P. Ouang n'avait pas encore commencé sa messe, que l'administrateur Ouang-tchen-io accourut pour lui dire de s'enfuir promptement, parce qu'une bande de malfaiteurs se dirigeait sur le kom-sou. Le Père songea tout d'abord à faciliter l'évasion des jeunes filles qui, sous la direction de la veuve Song, étudiaient dans une école séparée de l'église par deux cours et un jardin. Mais le kom-sou, cerné par huit cents hommes armés de fusils et de couteaux, n'offrait aucune issue possible ; et ces forcenés l'envahirent immédiatement. Le P. Ouang fut saisi près de l'école qu'il avait voulu sauver. Ho-kiu s'avança vers lui.

" —Pourquoi tout cet appareil ? lui dit le Père. Si tu as quelque chose à me demander, je suis prêt à te rendre justice.

" Mets-toi à genoux et demande-moi grâce de la vie, répondit Ho-kiu en levant son sabre.

" —Ma vie est entre les mains de Dieu ; si je la perds pour sa cause, je monterai au ciel, où je désire que tu me suives un jour. Je ne suis ici que pour sauver mon âme et celles de mes frères. Si donc tu veux me frapper, frappe.

" —Eh bien, enlève tes habits.

" —Je ne les enlèverai pas. "

Le P. Ouang avait à peine prononcé ces paroles qu'on lui arracha sa robe, sa chemise et ses souliers. Restait un dernier vêtement :

" —A toi d'enlever cela, dit Ho-kiu, qui voulait joindre l'ignominie à la cruauté.

" —Je l'enlèverai encore moins que le reste. "

Ho-kiu lui saisit alors la tête, et le frappa d'un coup de sabre en plein visage. Une large blessure, s'étendant du front à l'oreille droite, l'inonde de sang. Un second coup l'atteint au côté gauche et l'étend par terre : " —Jésus, sauvez-moi ! ", s'écrie le P. Ouang. Ce fut sa dernière

parole. Les forcenés lui enlevèrent alors le seul vêtement qui recouvrait son corps ensanglanté. Le troisième fils de Ho-kin lui ouvrit le ventre et lui arracha les entrailles. Les quatres membres furent séparés du tronc, et Ho-kin emporta, dit-on, la tête de la victime ; les restes furent brûlés sur le lieu même.

Le P. Ouang était à peine tombé sous le fer des assassins, que Yang-che-cho, l'un de ses catéchistes, était aussi arrêté. Un coup de sabre en pleine poitrine le renversa, en face de l'église. Le zèle de ce jeune homme, et le succès qu'il avait obtenu en prêchant l'Evangile, le désignaient naturellement à la haine de Ho-kiu. Yang-che-cho fut ensuite brûlé sous les yeux de sa mère.

Les filles de l'école et leur maîtresse furent partagées entre les chefs de cette barbare expédition. L'église fut entièrement pillée, puis en partie abattue. L'école devint presque totalement la proie des flammes. Avant l'incendie, Hé-kiu trouva, dans une caisse, quelques anges en papier découpé, que les chrétiens ont coutume d'attacher à des branches de sapin ou de palmier, le jour du dimanche des Rameaux. Il emporta la caisse, y serra une queue, enlevée sans doute à l'une de ses victimes ; puis il répandit le bruit qu'il avait trouvé, chez le missionnaire, ces terribles hommes de papier, qui causaient tant de désastres. La queue déposée dans la caisse était la preuve la plus convaincante de la culpabilité du P. Ouang.

Le jour même où s'accomplissaient ces événements, des courciers partirent en toute hâte de Lo-tsen pour les annoncer aux Pères réunis à Choué-tong, et pour les prévenir de l'arrivée prochaine des hommes de Hokin. Les missionnaires prirent alors des mesures de sûreté : les élèves furent renvoyées dans leurs familles, et les maîtresses dirigées vers une autre chrétienté. Le P. Chen-eul pria le maire et les notables d'empêcher au moins toute attaque de la part des gens du bourg.

En même temps, le P. André partait à cheval pour Ning-ko-fou avec deux catéchistes. Ils arrivèrent à minuit; mais, les portes étant fermées, ils ne purent entrer qu'au point du jour. Les démarches du Père auprès des man

darins n'obtinrent qu'un médiocre succès. Le sous-préfet refusa de le recevoir. Le préfet lui accorda une entrevue, et, tout en refusant de croire aux sinistres rumeurs qui circulaient partout, promit d'envoyer quelques soldats pour protéger Choué-tong. Au lieu de lancer une proclamation et de recourir à des moyens energiques pour arrêter la marche des malfaiteurs, il resta dans une inertie complète et laissa se préparer et s'accomplir d'irréparablos désastres.

Les missionnaires et les chrétiens, ainsi abandonnés, durent pourvoir à leur propre sûreté. Hommes, femmes et enfants s'enfuirent dans les montagnes, emportant ce qu'ils possédaient de plus précieux. Le P. Chen-eul, caché, le jour, dans les chrétientés voisines de Choué-tong, entendait les confessions, ranimait les couragss ; et, la nuit, se mettait en marche pour aller offrir à d'autres chrétiens le secours de son ministère. Le P. Bies partit pour Kouang-te-tcheou, où il arriva le 16 juillet. Pendant qu'il traversait la ville, les insultes et les menaces ne lui furent pas épargnées. Le 18, des attroupements se formèrent dans les rues et menacèrent d'envahir sa demeure. Averti à temps, le mandarin donna des ordres sévères pour empêcher l'émeute, et porta la peine de mort contre quiconque se rendrait coupable de délit envers le missionnaire, dont il fit garder la maison par quatre satellites.

Le P. André avait, en quittant Ning-ko-fou, repris la route de son district de Ho-li ki. Dès ce moment, les trois missionnaires n'eurent plus entre eux aucune communication.

Les têtes des PP. Chen-eul et André avaient été mises à prix ; les chemins et les sentiers des montagnes étaient soigneusement surveillés, car on espérait saisir les deux Pères s'ils essayaient de fuir, ou connaitre leur retraite en contraignant les chrétiens à la révéler.

Le P. Chen-leang était parti, le 14 juillet, de Choué-tong pour Ou-hou. Là, il prit place sur un bateau à vapeur, et, le 17, il apportait à Chang-hai les nouvelles du massacre de Lo-tsen. Le lendemain, le P. LeCornec, ministre de la section, et le P. Li, missionnaire au district septentrional de Ning-ko-hien, s'embarquaient à Chang-hai pour se ren-

dre à Ning-ko-fou. Arrivés à Tchen-kiang, ils allèrent trouver le P. Seckinger, à qui le R. P. Foucault, supérieur général de la mission, remettait tous ses pouvoirs pour traiter avec les mondarins du Yang-ou-kiu, (tribunal chargé des affaires européennes), à Ngan-king. Le 21, les trois Pères se trouvaient à Ou-hou. Le P. Le Cornec y resta pour essayer de renouer des communications avec les chrétiens de sa section. Le P. Seckinger et le P. Li se rendirent à Ngan-king.

Cependant l'œuvre de destruction avait été poursuivie avec une persévérance que l'inertie des mandarins était bien propre à encourager. Fang-toug-lin fit afficher par tout une proclamation invitant les chrétiens à renoncer, s'ils tenaient à conserver la vie, à la religion qu'ils avaient embrassée. Effrayés du danger, bon nombre de catéchumènes et de néophytés eurent la faiblesse de céder.

Ho-kiu s'était présenté, le 14 juillet, chez le sous-préfet de Kien-ping, et lui avait déclaré que, la veille, il avait tué le P. Ouang : " —Tu m'as mis une vilaine affaire sur les bras. " répondit froidement le sous-préfet. Encouragé par cette parole, qui lui assurait une impunité au moins momentanée, Ho-kiu pilla et incendia ce même jour le kom-sou de Ta-sen-tsen. Le gardien Ou-sien-cheng, vieillard de soixante-quetorze ans, y fut mis à mort. Ce fervent chrétien avait déjà, dans son propre pays, généreusement confessé la foi. Originaire du Ho-nan, il avait quitté cette province depuis quelques années, pour se mettre au service des missionnaires du Ngan-hoei. Presque en même temps que Ou-sien-cheng, Pé houé-tsin, un des catéchistes du P. Ouang, fut saisi sur la route par les hommes de Ho-kiu et subit le même sort.

Nang-lang-tsen fut pillé le 15 juillet; six familles eurent leurs maisons dévalisées, et les chrétiens se dispersèrent. Le 16, les gens de Kai-fong-tsen démolirent le kom-sou ; le chrétien Tchan-kouang-tche et sa femme furent blessés mortellement. Dans la sous-préfecture de Kien-ping, la plupart des routes étaient alors interceptées, et l'on arrêtait toutes les personnes sur lesquelles on trouvait des médailles ou des chapelets.

Un millier de Ho-nan-jen prirent les armes et menacèrent de se révolter, si les mandarins cherchaient à régler les affaires des chrétiens. Ho-kiu disait hautement : " — Ma cause est claire, ma tête tombera ; mais, avant de mourir, je brûlerai Choué-tong et je tuerai le P. Seckinger. " De Ning-ko-fou aux rives du Kiang, des hommes étaient postés sur toutes les routes, pour saisir le Père, s'il essayait d'entrer dans le pays. Du 15 au 23 juillet, quarante églises, résidences ou écoles furent brûlées ou démolies, et le nombre connu des personnes tués s'élevait à huit.

Restait Choué-tong. C'était la résidence centrale des missionnaires, le dépôt général du matériel de la section de Ning-ko-fou. Le 24 juillet, Choué-tong fut rasé ; les fondements des maisons, du collége et même du mur d'enclos disparurent complètement. Sacristie, chapelles, bibliothèque, lingerie, mobilier, tout fut pillé ; et 2,500 piastres, que le P. Chen-eul avait enfouies, furent découvertes et volées. Un oreiller, garni de crins, fut déchiré ; ce crin provenait, disait-on, des queues coupées par les agents des missionnaires. Un enfant, mis à mort par un malfaiteur, avait été déposé dans une de leurs chambres, et chacun de dire que cet enfant était une victime destinée à leur fournir des médecines et des sortiléges. Au coin du jardin se trouvait le cercueil du P. Fémiani. Quelques bandits le brisèrent, dépouillèrent de ses vêtements le cadavre encore parfaitement conservé et lui tranchèrent la tête. Les restes de ce vénéré Père furent en partie mangés par les chiens. Huit jours après cette horrible profanation, un domestique se glissa furtivement dans le jardin et recouvrit de terre les derniers ossements qui gisaient sur le sol.

Après avoir démoli ou brûlé les églises, les malfaiteurs répandirent le bruit que les chrétiens du Ning-ko-fou étaient entrés en pleine révolte. Ces calomnies furent favorablement accueillies jusqu'à Nanking. Les persécuteurs se tournèrent alors contre les chrétiens qui refusaient d'accepter la pancarte du chen-jen-kiao, pillèrent leurs maisons, enlevèrent leurs femmes et leurs filles pour les vendre. Beaucoup de familles se retiraient dans les montagnes ; quelques chrétiens, à travers mille obstacles,

parvenaient à gagner les rives du Kiang et allaient à Ou-hou demander asile au P. Le Cornec.

Cependant des négociations étaient entamées à Ngan-king. Informé exactement de ce qui se passait au Ning-ko-fou, le P. Seckinger eut, le 23 et le 24 juillet, des entrevues avec Chen-ta-jen, président du tribunal des affaires européennes. Le 26, un délégué nommé Ouang, parti de Ngan-king, passait à Ou-hou et se rendait à Kien-ping, pour prendre des informations sur le meurtre du P. Ouang et sur l'incendie des églises. Un deuxième délégué, Tcheou, envoyé le 28 juillet à Ning-ko-fou, échoua devant l'obstination de Fang-tong-lin. Un troisième délégué, Fong-kin-san, chargé de rechercher et de ramener à Ou-hou les PP. Chen-eul, Bies et André, put seul s'acquitter de la mission qui lui était confiée. Il a délivré le P. André, caché depuis quinze jours sur la montagne de Nang-fou, dans le grenier d'une cabane où la mort allait bientôt l'atteindre. Le P. André est arrivé à Chang-hai la veille de l'Assomption dans un état complet d'épuisement. Le P. Chen-eul avait déjà quitté le Ning-ko-fou ; grâce à un déguisement, il a pu échapper à ses ennemis, et, après avoir couru de grands dangers et souffert de rudes privations, était arrivé à Zi-ka-wei, le 31 juillet. Le P. Bies est le seul missionnaire actuellement retenu sur le théâtre de la persécution. Il se trouve encore au tribunal de Kouang-té-tchéou où le mandarin lui a donné asile le 27 juillet.

Une lettre du R. P. Le Cornec, écrite de Ou-hou, donne une idée exacte de l'action des persécuteurs, de la conduite des mandarins et de la situation des missionnaires et des chrétiens au Ngan-hoei. Nous en citons les passages suivants :

Les belles promesses du vice-roi et du tao-tai ne se réalisent pas ; on continue de tous côtés à vexer impunément les chrétiens.

A Siu-tsen, à Choué-tong et ailleurs, ils errent en grand nombre sur les montagnes, sans vêtements, sans nourriture, ne pouvant même pas revenir récolter le riz et se préparer une faible ressource pour l'année prochaine.

Deux fois des délégués sont allés mesurer les ruines de nos maisons et évaluer les pertes. Ils n'ont point reçu les plaintes de nos chrétiens, n'ont pas adressé un mot de blâme aux persécuteurs, et, après leur départ, les vexations ont recommencé.

Dans la plupart des localités, ce sont les conseillers et les maires qui forcent les chrétiens à apostasier, en affirmant que l'ordre de nous exterminer est venu des mandarins.

Le tao-tai, chargé par le gouverneur du Ngan-hoei de pacifier le pays, n'a publié qu'une proclamation fort timide, où il prie le peuple et les chrétiens de se tenir tranquilles, mais où il n'a pas un mot de blâme pour les faits accomplis. Après avoir séjourné à Kien-ping sans aucun résultat, il s'est rendu à Ning-ko-fou ; là, il assiste impassible à l'agonie de nos chrétiens.

Les 1,500 soldats envoyés de Nan-king par le vice-roi sont à la porte de Ning-ko-fou et construisent un rempart en terre, au sommet d'une colline, pour y établir leur camp. Ils n'ont pas saisi, depuis six jours, un seul des brigands dont le pays est rempli, et qu'ils avaient, dit-on, officiellement mission de combattre. Ils s'occupent fort peu de ce qu'on fait contre les chrétiens ; et, jusqu'à présent, je n'ai pas appris que le tao-tai, ni Ou ta-jen, général de ces troupes, aient rendu justice à une seule famille chrétienne pillée, ou aient protégé une seule famille menacée du pillage.

Les mandarins locaux disent aux chrétiens qui leur présentent des suppliques : " — Allez trouver vos Pères. " Le suen-tchen-hien Ouang disait même à Tchen-tsien-kuo, chrétien de Choué-tong : " — Pourquoi es-tu chrétien ? " Et comme celui-ci répondait qu'il l'était déjà au Houpé, le mandarin ajouta : " — Tu es donc un vieux chef de religion ? Tu n'en es que plus coupable." Le délégué Fong, allant chercher le P. André au Ning-ko-hien, demandait au mandarin du lieu pourquoi il ne faisait pas arrêter les démolisseurs de nos kom-sou et ceux qui nous poursuivaient.

" — Parce que telle est la consigne, répondit celui-ci.

" — Alors, pourquoi saisir Ou-kin-tao et Hia-fei pong, les ravisseurs de la vierge Chen ?

" — Parce qu'ils sont venus eux-mêmes se présenter à mon tribunal."

Le P. Bies priait Ouen-han, mandarin de Kouang-te-tchéou, d'empêcher le pillage des maisons de nos chrétiens. "—L'essentiel, répondit le mandarin, c'est de protéger la ville; les petites affaires s'arrangeront plus tard." Et il ne fit rien. Il serait pourtant bien facile d'arrêter ces désordres dans la plus grande partie du Ning-ko-fou et du Kouang-te tchéou. Qu'on saisisse quelques vauriens; qu'on les punisse selon les lois, et, avant huit jours, la paix sera rétablie.

Les mandarins tiennent beaucoup à ce que nous ne retournions pas dans le pays. Aussitôt qu'on a su à Ngan-king mon arrivée à Ou-hou, le fou-tai a fait promettre au P. Seckinger que je n'irais pas à Ning-ko-fou avant d'en avoir reçu l'invitatiou du tao-tai. On assurait en même temps au P. Seckinger qu'il pourrait aller au Ning-ko-fou quelques jours après le tao-tai. Or, celui-ci est parti depuis près de vingt jours, et il n'y a encore eu, pour le P. Seckinger, aucune invitation.

On laisse les partisans de Fang-tong-lin forger des armes à leur gré. Kieu-sien-cheng a vu, au village de Ta-iuen trois fournaux qui fonctionnaient continuellement pour la fabrication de coutelas et de fusils.

Ho-kiu est parti dernièrement pour Nan-king avec le sous-préfet Fang et une dizaine de gens de son parti; il va plaider sa cause auprès du vice-roi. C'est Fang-tong-lin qui lui a conseillé d'aller à Nan-king plutôt qu'à Ngan-king. Au commencement de cette année, Fang-ton-lin a lui-même fait trois ou quatre fois le voyage de Nan-king.

On a renfermé deux petites filles de l'école de Lo-tsen dans le camp de Fang-tong-lin, et deux au tribunal du sous-préfet. Les autres sont toujours sous les verrous, et l'on veut leur arracher, par l'intimidation, des aveux qui puissent justifier le massacre de Lo-tsen. Ho-kiu et les siens ont amassé des caisses de queues coupées et d'hommes de papier, pour les présenter aux mandarins comme un témoignage précieux contre nous. Puis on a remis et on remet encore aux mandarins, des mémoires calomnieux. Du der-

nier maire de village au tao-tai de Ning-ka-fou, tous les fonctionnaires agissent comme s'ils avaient ordre de ne rien faire pour protéger les chrétiens et de laisser tout faire pour les exterminer.

Le P. Chen-leang est encore à Ou-hou, vu l'impossibilité de regagner son district et surtout d'y rester. Les néophytes craindraient de se compromettre en recevant et en cachant un Père, dont la retraite serait bien vite découverte. D'un autre côté, que faire pour nos chrétiens quand les mandarins s'obstinent à les persécuter ?

Si terrible que soit la persécution, nous espérons, cependant, rentrer dans nos chrétientés désolées. L'insuccès des démarches d'Ho-kiu à Nan-king semble légitimer nos espérances. Le 16 août, on lisait, à la porte du palais du vice-roi, l'affiche suivante :

Moi, Chen, vice-roi des deux Kiang, je porte mon jugement sur le mémoire que toi, Ho-kiu, immigré dans la sous-préfecture de Kien-ping, m'as présenté.

Si les chrétiens de cette contrée se sont rendus coupables, tu aurais dû les accuser devant les mandarins locaux, et laisser à ceux-ci le soin de traiter ces affaires. De quel droit t'es-tu mis à la tête d'une bande d'individus pour incendier une église, tuer deux hommes et brûler leurs cadavres ? De plus, comme si ces crimes ne te suffisaient pas, tu es sorti de ton pays avec ta bande, et tu as incendié les églises des sous-préfectures de Hien-tchen et de Ning-ho. Tu as agi ainsi avec une témérité audacieuse et au mépris de toutes les lois.

J'ordonne en conséquence que Ho-Kiu soit mis sous la garde du kiang-ning-fou, et que le grand-juge et le tao-tai saisissent immédiatement les autres accusateurs Ho-ta-tié, Yu-in-long et Hou-iun-tin, qu'ils recherchent la vérité, et qu'ils me remettent ensuite leur jugement, afin que la sentence qu'ils porteront soit exécutée. Je remets à ces juges les mémoires que Hu-Kiu, Yu-in-long et Hou-iun-tin m'ont présentés. Ces mémoires me seront rendus.

Je porte sur le mémoire de Yu-in-long, immigré dans la sous-préfecture de Kien-ping, le même jugement que sur celui de Ho-Kiu.

Je porte sur le mémoire de Hou-iun-tin, immigré dans la sous-préfecture de Kien-ping, le même jugement que sur celui de Ho-Kiu.

Le 27 de la 6e lune.

Le R. P. Bies écrit de Kouang-te-tchéou, le 23 août 1876 :

Hier, le délégué Fong est arrivé ici pour me reconduire à Chang-hai. Ce serait une bonne occasion de revoir nos

Pères, et je désirerais en profiter; néanmoins, dans les circonstances actuelles, je crois qu'il ne faut pas encore céder. J'ai donc refusé les offres du délégué; le mandarin a mis tout en œuvre pour se débarrasser de moi : mais, si je pars, on accablera encore nos chrétiens de vexations, et nos dernières espérances seront bientôt anéanties. Tant que je suis ici, le mandarin a des précautions à prendre, et il n'ose persécuter ouvertement, car, à chaque instant, je puis réclamer. Je veux donc répondre au mandarin que je ne partirai pas, que j'ai peur d'être assassiné en route, tant qu'on n'aura pas arrêté les mauvais maires et conseillers.

Avant-hier, je me suis rendu jusqu'à notre maison; dans les rues, personne n'a murmuré un seul mot; j'ai dit ensuite au mandarin que, s'il craint pour moi, il peut me faire accompagner dans mes sorties par deux soldats. Je voulais lui faire comprendre que je ne resterai pas ici comme prisonnier; aussi n'a-t-on pas insisté pour empêcher mes communications avec les chrétiens. Le même jour, deux hommes à cheval sont entrés dans notre maison; ils se sont donnés pour des délégués du vice-roi, chargés de prendre des informations; ils ont proféré des malédictions, ont demandé qui nous avait vendu ce terrain, et combien de diables d'Europe il y avait encore là. J'ai fait immédiatement avertir le mandarin d'arrêter ces individus; il n'en a rien fait, et ces hommes sont encore à l'auberge. Peut-être sont-ils envoyés par Fang-tong-lin ou par Ho kiu.

LE PROTESTANTISME EN CHINE

Le dernier rapport du vicariat apostolique du Kiang-nan, imprimé à Chang-hai au mois de juillet 1876, contient d'instructifs renseignements sur l'état des missions protestantes en Chine, et en particulier dans la province du Kiang-nan. Nous les reproduisons.

I

Il y a plus de soixante ans que les premiers ministres protestants sont venus prêcher leurs doctrines au peuple chinois. Ceux qui leur ont succédé ont établi des stations évangéliques dans la plupart des provinces de l'empire; et le Kian-nan, grâce à ses ports nombreux, est un champ naturellement ouvert à leurs prédications.

Voici les noms des Sociétés protestantes qui envoient des missionnaires en Chine, et les dates des premiers envois:

1 London missionary Society..... 1807
2 Netherlands missionary Society..... 1827
3 American Board of Commissioners for Fereign Missions 1830
4 American baptist Board of Foreign Missions, new styled American baptist missionary Union.. 1834
5 Board of Foreign Missions of the protestant episcopal Church in the United-States..... 1835
6 Church of England missionary Society..... 1837
7 Board of Foreign Missions of the presbyterian Church in the United States)..... 1838
8 General Baptist Missionary (England).. 1845
9 Evangelical missionary Society in Basel..... 1847
10 Rhenish missionary Society..... 1847
11 Board of Foreign Missions of the Southern baptist Convention in the United States..... 1847
12 Seventh day baptist missionary Society (United-States 1847
13 American methodist episcopal missionary Society 1847

14 Foreign Mission Board of the presbyterian Church in England..... 1847
15 Missionary Society of the methodist episcopal Church in the Southern States of America.. 1848
16 Missionary Society at Lund, in Sweden..... 1849
17 Cassel missionary Society..... 1850
18 Berlin missionary Society..... 1851
19 Wesleyan missionary Society (England)..... 1852
20 Chinese evangelization Society (England)..... 1853
21 Netherlands chinese evangelization Society..... 1855
22 Board of Foreign Missions of the Dutch reformed Church in the United States..... 1858
23 Mission Union for the evangelization of China in Pomerania 1858
24 English baptist Missionary Society..... 1860
25 New connection methodist missionary Society in England..... 1860
26 French protestant missionary Society at Paris... 1860
27 American United presbyterian Mission..... 1860
28 Chinese Inland evangelization Society..... 1862
29 Society for the propagation of the Gospel in Foreign Parts..... 1862
30 United methodist free Church missionary Society in England..... 1864
31 Missionary Board of the United presbyterian Church of Scotland..... 1865

De ces 31 Sociétés, 11 appartiennent aux Etats-Unis ; 11 à l'Angleterre ; 4 à l'Allemagne ; 2 aux Pays-Bas : 1 à la Suisse ; 1 à la Suède, et 1 à la France.

Deux autres Sociétés dites *The National Bible Society of Scotland* et *The Woman's Union Mission* ont également des agents en Chine.

De 1807 à 1867, 338 missionnaires européens ou américains ont été envoyés en Chine par les 31 Sociétés ci-dessus mentionnées.

Le nombre des prédicants indigènes pendant ces soixante années ne nous est qu'imparfaitement connu ; toutefois, la statistique suivante, publiée par le ministre Miles Justus

Knowlton, membre de l'*American baptist Missionary Union*, nous donne des chiffres qu'il est utile de faire connaître.

	1853	1863	1864	1868
Stations (dans les ports et à l'intérieur du pays).....	26	108	130	306
Prédicateurs indigènes.....	59	141	107	365
Chrétiens indigènes.....	351	1,974	2,607	5,743

Cette année même, le ministre John W. Davis a publié une statistique du nombre des missionnaires protestants en Chine en 1875, statistique que le *Chinese Recorder and missionary Journal* a imprimée dans son cinquième volume. Nous la reproduisons ici :

Stations principales.....	41
Missionnaires ordonnés.....	189
— médecins.....	10
— chargés des presses.....	3
— laïcs.....	24
Femmes.....	210
Hommes.....	226
	436

Cette dernière statistique laisse dans l'oubli deux chiffres qu'il serait important de connaître. On se demande, en effet, quel est actuellement le nombre des chrétiens protestants indigènes et celui des prédicants américains, européens et chinois.

II

Nous n'avons point à parler ici de l'action du protestantisme dans les diverses contrées de la Chine ; nous nous bornerons à signaler son apparition au Kiang-nan, à faire connaître ses travaux et les résultats qu'il a obtenus.

Le traité de Nan-king, conclu le 20 août 1842 entre l'Angleterre et le gouvernement chinois, mit fin à la guerre de l'opium et ouvrit au commerce européen quatre nouveaux ports, parmi lesquels on comptait celui de Chang-hai. L'année suivante, au mois de décembre, le Rév. Walter-Henry Medhurst et M. Lockhart abordaient dans cette ville, en même temps que le consul de Sa Majesté Britannique ; ils

appartenaient tous deux à la Société de la Mission de Londres. Depuis leur arrivée jusqu'au départ de M. Medhurst pour l'Angleterre, le 10 septembre 1856, dix autres Sociétés choisirent Chang hai pour le centre de leurs opérations évangéliques, et y envoyèrent 57 missionnaires.

Les prédications dans les temples ou autres bâtiments loués pour cette fin, la distribution de la Bible et de traités religieux, la formation d'écoles pour l'éducation des enfants, étaient alors et sont encore aujourd'hui les moyens employés par les ministres pour la propagation du protestantisme.

En 1843, avant l'arrivée des membres de la Mission de Londres, la révision des traductions chinoises de l'Ancien et du Nouveau-Testament fut résolue dans une conférence tenue à Hong-kong ; et une commission de cinq délégués, nommés par les ministres des différentes stations, fut chargée de ce travail. Les délégués tinrent leur première session à Chang-hai, pendant l'été de 1847 sous la présidence du Rév. W.—.Medhurst ; et, à la fin de juillet 1850, la révision du Nouveau-Testament était achevée ; celle de l'Ancien Testament, fut terminée au printemps de 1853.

Cette même année, les églises d'Angleterre offrirent un million de Bibles à la nation chinoise. Les presses de Chang-hai, surtout celles de la Société biblique, furent constamment occupées, durant trois ans, à les imprimer. Un nouveau système de colportage fut bientôt organisé : Bibles et traités se répandirent plus rapidement et plus au loin.

Chang-hai compte un personnel de 26 membres ainsi répartis :

Missionnaires ordonnés	10
Directeurs d'imprimerie	1
Missionnaires laïcs	4
Femmes	11
TOTAL	25

Depuis le 23 mai 1875, Chang-hai est devenu siége épiscopal, et le Rév. William Armstrong Russel, évêque du Nord de la Chine, a élevé le temple de la Trinité au rang

de cathédrale. Ce temple appartient au gouvernement et à la communauté anglaise de Chang-hai.

Un autre temple, connu sous le nom d'*Union Chapel*, a été élevé aux frais de la mission de Londres. L'*American Mission of the protestant Episcopal Church U. S. A.* en possède un, au quartier américain de Hong-ken, sous le titre de *Church of our Saviour.*

Le dimanche 13 septembre 1874, le ministre Lambuth, de la *Missionnary Society of the Methodist Episcopale Church in the Southern States America*, a ouvert sur la concession française un temple où 120 personnes peuvent aisément trouver place, dit le rédacteur du *Chinese Recorder.*

Dans l'enceinte de la ville murée, le protestantisme a élevé sept ou huit temples ; mais tout document nous fait ici défaut, et nous ne saurions dire à quelle secte ils appartiennent.

En dehors de la porte de l'Ouest, sur le bord de la route française qui conduit à Zi-ka-wei, se trouve la *South-Gate Chapel ;* elle relève du *Board of Forengn Missions of the Presbyterian Church in the United States.*

Les protestants possèdent actuellement à Chang-hai deux écoles primaires et deux hôpitaux.

Jusqu'ici, ils n'ont point adopté le journalisme quotidien comme moyen de propagande. Cependant l'*American Presbyterian Mission* publie en chinois une revue hebdomadaire intitulée *Ouan-ko-kong-pao* (nouvelles générales des dix mille royaumes), avec ce sous-titre : *Chinese Globe Magazine devoted to the extension of knowledge relating to the geogrophy, history, civilisation, politic, religion, science, art, industry, and general progress of Western countries.* Les questions religieuses y occupaient autrefois une plus large place qu'aujourd'hui.

Outre cette revue, il en existe une autre, qui parait tous les deux mois, en anglais, sous le titre de *The Chinese Recorder and Missionnary Journal.* Les travaux d'histoire et de linguistique, les recherches bibliques, les récits de voyage, une chronique religieuse, un compte-rendu de publications nouvelles en forment la matière la plus ordinaire ; et ses rédacteurs, comme ceux du *Ouan-ko-kong-pao*, n'ont point pour but de combattre le catholicisme.

Telles sont les œuvres des ministres protestants à Chang-hai.

Section de Sou-tchéou.—L'*American Presbyterian Church North* et l'*American Presbyterian Church South* entretienne chacune deux ministres à Sou-tchéou ; l'*American Southern Methodist Church* et la *London Mission* y sont représentées par des prédicants indigènes.

Kouen-sè possède une station et un prédicant chinois.

Section de Song-kiang.—On ne rencontre dans cette section aucun ministre américain ou européen ; toutefois le protestantisme y a établi quatre stations à Song-kiang, à Ta-zang, à Kang-wè et à Né-ziang ; chacune d'elles a son prédicant. Celle de Né-ziang a été inaugurée, le 16 mai 1876, par le ministre Lambuth.

Sections de né-wei et de Hai-men.—Le protestantisme n'a pas de stations dans ces deux sections.

Section de Nan-king.—Une résidence habitée par un ministre européen a été fondée dans cette ville par la *China Island Mission*. De plus, l'*American Presbyterian Church*, dans son assemblée annuelle, tenue à Ning-po au mois de janvier 1876, a permis aux ministres Whiting et Leaman d'y établir une nouvelle station. Le 1er septembre suivant, le Rév. Leaman y a loué une maison, où, un mois plus tard, son confère est venu le rejoindre.

La *China Inland Mission* a établi depuis longtemps une station à Yang-tchéou et la confie actuellement à la garde d'un prédicant indigène. C'est à elle aussi qu'appartiennent les deux maisons de Tchen-kiang. Dans l'une, le ministre Mac-Carthy dirige des écoles ; l'autre est habitée par un Chinois, Tai-tchéou et Tsin-kiang ont deux predicants.

Ning-ko-fou et Tai-ping-fou ont chacune un prédicant qui relève de la *China Inland Mission*.

Ou-hou, Ta-tong, Ngan-king, Tsin-yang et Tché-tchéou sont autant de postes occupés par la même Société. Ngan-king a deux ministres européens ; dans les autres villes, on ne rencontre que des prédicants indigènes.

Les ministres de cette Société, dirigée par M. Taylor, ont revêtu le costume chinois, comme les missionnaires catholiques.

Tels sont les renseignements, bien incomplets sans doute, que nous pouvons donner sur l'état actuel du protestantisme dans le vicariat du Kiang-nan. Les statistiques ne donnent pas le chiffre des Chinois convertis ; cependant nous avons de sérieuses raisons de croire qu'ils ne sont pas nombreux.

AU VATICAN.

Durant les fêtes de Noël, le Vatican rappellait la Crèche de Bethléem ; de toutes parts, les chrétiens fidèles y venaient rendre hommage à celui qui est le Vicaire de l'Enfant-Dieu sur la terre : les princes de l'Eglise et les princes de la terre, les représentants des nations, les grands et les petits, les riches et les pauvres, toutes les conditions et tous les âges se rendaient auprès du Saint Père ; ils lui exprimaient leur dévouement, ils en recevaient les conseils les plus appropriés aux difficultés des circonstances. C'est un spectacle qui ne frappe plus, parce qu'il devient ordinaire ; mais nous demandons à quelle majesté déchue sont rendus des hommages aussi universels, nous demandons quel est le souverain dépossédé, quel est même le souverain, au milieu de l'éclat des victoires et de la puissance, qui est l'objet d'un pareil concours, de tant de sacrifices, d'une si inébranlable fidélité. L'Eglise catholique seule offre cet étonnant spectacle : ce n'est certes pas un signe de décrépitude et de mort, c'est un puissant motif d'espérance. Ce n'est pas la défaite, c'est l'épreuve, et l'on sait que c'est après les plus cruelles épreuves que l'Eglise brille d'un plus vif éclat et remporte les plus glorieux triomphes : *Merses profundo, pulchrior evenit.*

Le 6 Janvier, jour de l'Épiphanie, le pélerinage italien a été reçu en audience solennelle par le Saint-Père. Nous donnons ci-après le texte de l'Adresse à Pie IX par M. le commandeur Aquaderni et la réponse du Pape

Voici l'Adresse :

" Très-Saint Père,

" Au commencement de la nouvelle année, nous voici réunis autour de vous, comme des fils aimants et dévoués qui se serrent autour de leur Père adoré et dans les jours de joie et dans les jours de tribulation.

" En effet, tandis que nous sommes heureux de vous contempler ici présent, nous sentons notre cœur profondément blessé en songeant aux liens qui vous enchaînent et avec vous l'Eglise de Jésus-Christ, et en considérant, pour comble de tristesse et d'humiliation, que ces chaînes vous

furent imposées par les mains sacriléges de fils égarés de notre patrie.

" C'est pourquoi les fléaux divins s'appesantissent terriblement sur la malheureuse Italie et la main de l'Eternel ne suspendra pas la rigueur de sa justice, puisque, hélas ! l'esprit impie de la Révolution menace l'Eglise de nouvelles persécutions et de nouvelles calamités.

" Non-seulement l'Italie, mais l'Europe et le monde entier, sont en proie à l'inquiet pressentiment de terribles et inévitables catastrophes. De toutes parts on demande la lumière, et les ténèbres s'épaississent plus obscures et pus sinistres ; on demande l'ordre, et la négation de toute autorité se lance avec plus d'audace pour ébranler et démolir les bases sociales : on veut la civilisation, et on la dénature et engloutit sous l'onde furieuse des exigences païennes de ce siècle corrompu et impie.

" Que reste-il donc désormais à l'humanité, sinon d'implorer de Dieu les miséricordes qu'il a promises aux ardentes supplications des cœurs contrits et humiliés ? Que lui reste-t-il, sinon d'implorer du Rédempteur éternelle qu'il ait pitié de nous et de notre patrie, qu'il vienne au secour de la barque de Pierre battue par les plus furieuses tempêtes, et qu'avec sa toute-puissance il mette fin au désordre, aux injustices, aux persécutions, aux luttes fratricides qui troublent et déchirent la société ?

" Voilà pourquoi nous avons pris le bourdon des pèlerins et nous sommes accourus à la tombe des saints Apôtres ; et maintenant nous nous réunissons au pied du trône de Pierre vivant en vous, Très-Saint Père, en vous, Vicaire de ce Verbe divin, qui est l'auteur et le conservateur providentiel du genre humain.

" Sur la tombe de saint Pierre, nous avons imploré de Dieu la liberté et la paix de l'Eglise catholique, l'ordre et la paix dans notre patrie et dans le monde tout entier. Et ici, à vos pieds, Très Saint Père, nous sommes venus rendre un nouveau témoignage à votre suprême autorité, à l'autorité du Pontife et du Père universel ; vous rendre à vous et par vous un nouvel hommage de soumission aux droits de Dieu, confiant ainsi qu'il daignera enfin exaucer nos vœux ardents et faire refleurir sur la terre le règne universel de Jésus-Christ dans la plénitude de ses miséricordes.

Très-Saint Père, daignez unir vos saintes prières à nos supplications, daignez nous adresser votre parole de vérité et de vie ; accordez à la catholique Italie une nouvelle bénédiction qui tombe sur les courageux afin qu'ils persévèrent ; sur les tremblants afin qu'ils se fortifient et ne

cèdent point au découragement qui finit par s'emparer d'eux; sur les abattus, afin qu'ils recommencent à espérer et à combattre en suivant fidèlement cette voie que, comme vous avez toujours fait, vous daignerez tracer encore à vos enfants dans les présentes détresses, pour que tous dans la concorde, l'union et la persévérance, nous puissions opérer quelque bien pour la très-sainte cause de l'Eglise et pour le salut de notre patrie."

Le Pape, qui avait écouté cette lecture avec attention, en approuvant les pensées du geste et du regard, s'est levé et a répondu par cette improvisation :

" Je m'associe pleinement à tout ce qu'a dit le président de cette assemblée qui m'est si chère. Mes paroles seront un écho des siennes; mais elles auront ceci de plus que le sceau du Vicaire de Jésus-Christ leur donnera le double avantage de vous tenir sans cesse éloignés du dangereux sentier de notre siècle et d'ouvrir davantage vos cœurs à la confiance en Dieu.

" Hélas ! il est bien vrai : l'Italie se trouve réduite en l'état où elle vient d'être dépeinte. Les événements rapides qui, dans ces derniers temps, se sont succédé dans la Péninsule ont produit l'union des Etats qui, séparés autrefois, n'en formaient pas moins cette belle partie de l'Europe.

" Oui, ces Etats sont unis à cette heure politiquement; mais ils étaient unis déjà, et le lien qui faisait un tout de l'Italie était le doux lien de la foi et de la religion de Jésus-Christ.

" On a eu la pensée (pensée horrible et scélérate) de briser ce doux lien, et on a enserré l'Italie dans les lacets d'une politique ténébreuse.

" Le lien sacré qui unissait alors l'Italie était fortifié par le riche patrimoine de l'Eglise, qui partout encourageait les arts, alimentait les pauvres, pourvoyait à la dignité du culte, à la diffusion de la foi, au soutien de l'éducation chrétienne.

" Aujourd'hui, le clergé étant appauvri, les moines bienfaisants chassés de leurs monastères, les pauvres frappent vainement aux portes : ils ne trouvent plus les pieux bienfaiteurs qui leur donnaient du pain s'ils avaient faim, des vêtements s'ils étaient nus. Au contraire, ils entendent des voix qui leur répondent avec les paroles déjà condamnées par l'apôtre saint Jacques : *Calefacimini et saturamini.*

" Or, l'union présente a-t-elle développé le commerce ? Il est certain qu'au temps où les Etats de la péninsule étaient unis par le lien de la foi, le commerce n'était pas plongé dans le marasme qui excite à cette heure notre compassion, à cause des désastres qu'il a subis.

" Je n'entre pas dans les détails: vous vivez au milieu du monde, vous le connaissez; seulement j'ajoute qu'à Rome les commerçants viennent me dire qu'ils manquent de pain.

" Peut-être les propriétaires ont-ils gagné au changement? Ah! interrogez-les! Dans l'ancienne union, ceux du second ordre, et même les plus petits, se suffisaient. Ont-ils cru que les nouveaux maîtres réaliseraient la promesse de diminuer les impôts? Ces impots se sont accrus au point qu'on ne peut plus les payer et que les propriétaires, en majorité, voient leurs patrimoines saisis en tout ou en partie par le fisc: fléau que déplorent publiquement en d'âpres discours certains individus appartenant au soi-disant *Corps législatif*.

" De telle sorte que les malheureux propriétaires, dépouillés de leur ancienne fortune, se trouvent dans l'impossibilité de placer leurs fils et d'entretenir honnêtement leur famille.

" Je ne poursuis pas l'énumération de ces maux, il y en aurait beaucoup à joindre à ceux que j'indique. Je dis simplement que les clameurs des peuples souffrants s'élèvent de toute part, que les gens de bien gémissent sur la situation, en constatant l'impossibilité de marcher plus longtemps dans ce malheureux chemin.

" Quelles remarques fait-on hors de l'Italie? Ceux qui la gouvernent ne les ignorent pas. Quant à nous, qui avons sous les yeux ce lugubre spectacle, avertissons-les qu'ils aient à retirer leurs pas de la pente qui descend à l'abîme.

" Et cela fait, tournons-nous vers Dieu et prions-le de soulager nos malheurs d'un regard de sa miséricorde, et d'arrêter le châtiment que nos fautes ont mérité.

" Nous devons en même temps, au commencement de cette année, ouvrir notre cœur à la confiance, avec l'espoir que cette confiance ne sera pas trompée.

" Sans doute les apparences sont contraires, mais il faut se garder de prendre les apparences pour des faits accomplis.

" Hélas! quelques hommes (se disant catholiques) voudraient que l'Eglise se rapprochât de l'Etat et regardât comme définitive et irrévocable la juridiction usurpée de la *souveraineté temporelle*.

" Quant à moi, je me souviens de mes serments, et avec l'aide de Dieu, je les remplirai sans prêter l'oreille à certains arguments suggérés par la fantaisie et par l'orgueil à des têtes exaltées.

" Je respecte ces serments faits à Dieu, et je conseille à tous ceux qui veulent prêter serment d'accomplir certaines

lois en partie contraires à Dieu, de s'abstenir d'un acte qui, étant ainsi seul et isolé, est blâmable.

" Pour vous, mes très chers, n'ayez point de rapports avec les esprits qui cédent à la fantaisie, à l'orgueil, et non à la réflexion. Mais, unis et compactes, continuez de combattre, par tous les moyens légaux, afin de repousser sans cesse les attaques contre l'Eglise et contre la société.

" Que si un enfant sans défense, là, dans la grotte de Bethléem, gémissant et pleurant, un enfant privé de toute marque de grandeur et de force, a pu frapper d'épouvante Hérode, jeter le trouble à la cour, et agiter la ville entière de Jérusalem, pourquoi n'aurions-nous pas confiance en Lui ? Bien qu'Enfant, Dieu n'est-il pas toujours le Tout-Puissant, ne peut-il pas lever son bras, secourir l'Eglise et disperser ses ennemis ?

" Ah ! oui, supplions cet enfant de nous donner un nouveau témoignage de sa puissance, et, en attendant, de lever son bras aimant pour nous bénir et pour rejeter les ennemis de son Eglise. Supplions sa souveraine bonté d'être toujours notre confort et notre refuge. Supplions-le de nous mettre au cœur la promptitude et la fidélité à le suivre, afin que, comme nous avons la croix sur la poitrine nous la portions aussi dans le cœur.

" Et maintenant je vous bénis dans vos personnes, dans vos familles, dans tous vos biens, à seule fin que règnent parmi vous la paix, la concorde, l'union, le seul désir de vous consacrer absolument au service de Dieu, et chacun, en ce qui le concerne, au remède des maux qui affligent la société.

" Partez donc de Rome bénis de Dieu, bénis de son vicaire, bénis dans le temps et à l'heure de la mort, pour que vous soyez dignes de le bénir éternellement."

Benedictio Dei.

BEAUX EXEMPLES.

Nous lisons dans la *Semaine religieuse* d'Angers, le récit suivant publié par M. l'abbé Sécher :

" Il y a quelques semaines, je venais d'entrer au secrétariat de l'évêché, à une heure où je n'y vais que très-rarement, lorsque la Providence y conduisit un étranger qui avait précisément besoin de me parler. Son aspect tout d'abord me frappa. Il tenait à la main un gros bâton de houx tout poudreux ; à ses épaules était suspendu un sac grossier ; il avait une barbe inculte et une mise plus que négligée ; sans l'air de modeste assurance que je remarquais en lui, je n'aurais pu hésiter un seul instant à croire que j'avais devant moi un mendiant. Incertain sur le but de sa visite, je ne savais quelles paroles lui adresser. Il s'aperçut sans doute de mon embarras, et se hâta de me dire qu'il ne venait pas me demander l'aumône, mais qu'il espérait que je voudrais bien cependant lui rendre un service. L'ayant invité à s'expliquer, il le fit en des termes que je vais m'efforcer de reproduire le plus fidèlement possible

" — Ce n'est pas ici le lieu, me dit-il, de vous raconter en détail ma longue et triste histoire ; mais vous auriez peine à comprendre le motif qui m'amène, si je ne soulevais un peu le voile qui cache mon passé. Ma vie n'a été qu'une longue suite d'épreuves. Je n'ai pas le droit de m'en plaindre, car, hélas ! je suis un grand pécheur, et je n'ai que trop mérité les tribulations que j'ai partout rencontrées sur ma route. Pour vous donner une idée du mal que j'ai fait, songez que, jusqu'à dix-sept ans, je n'avais entendu parler de Dieu que pour le blasphémer, et je n'en parlais moi-même que pour le maudire. Mes pauvres parents étaient trop peu religieux pour avoir le moindre souci de mon âme ; j'avais à peine dix ans, qu'ils me jettèrent dans une manufacture où régnaient tous les vices. Je fus bientôt dépravé et je devins corrupteur à mon tour, communiquant à d'autres la contagion dont j'étais atteint, et commettant le crime sans aucun remords. A dix-sept ans, j'eus le bonheur de rencontrer un prêtre charitable, à qui

je découvris l'état de mon âme ; il en eut pitié, m'instruisit et me fit faire ma première communion. C'est de là que date ma conversion. A cette époque également, Dieu voulant sans doute me fortifier d'avance contre une tentation terrible qui allait commencer pour moi et qui dure encore, m'inspira la pensée d'accepter d'avance toutes les souffrances de cette vie en expiation de mes fautes. Ce fut là mon salut. Sans cette lumière, je ne sais si parfois je n'aurais pas succombé sous le poids de mes infortunes. Je n'ai pas eu un moment de répit : partout des revers, partout des déceptions, aucun projet ne m'a réussi, toutes mes entreprises ont échoué. La main vengeresse de Dieu me poursuit sans relâche et me frappe en tout lieu. Sans parents, sans amis, sans position, je cherche partout un lieu de repos et ne le trouve nulle part. Et cependant, je dois le reconnaître, au milieu de tant d'adversités, le bon Dieu ne m'a jamais complètement abandonné ; même quand il me châtiait le plus rudement, il m'a toujours procuré le moyen de gagner, par le travail, le pain de chaque jour et les vêtements nécessaires. Il a fait plus, il a permis que je pusse prélever sur mes gages quelque argent, et c'est cet argent que je viens vous prier d'accepter pour le faire passer à nos missionnaires. Ah ! ils s'imposent bien plus de sacrifices pour gagner les âmes à Jésus-Christ que ne m'en ont coûté ces économies. Et pourtant, je dois le dire, ces épargnes sont le fruit de dures et longues privations ; je m'en trouve bien dédommagé par la joie que je ressens de contribuer à cette sainte œuvre."

" En achevant ces derniers mots, prononcés avec une émotion qui avait gagné les témoins de cette scène, l'étranger tira de sa poche un mouchoir, le développa et y prit un vieux chiffon de papier qui contenait la somme de 247 fr. 20 c.

" A cette vue, mille pensées traversèrent mon esprit. Mais, partagé entre l'étonnement, l'admiration et le respect pour ce pauvre inconnu, j'étais dans l'impuissance de lui faire aucune question ; je me bornai à lui demander s'il ne gardait point quelque argent pour lui-même.

" — Oh ! me répondit-il, j'ai si peu de besoins que le peu qui me reste suffira amplement à les satisfaire, et je tiens si peu à toutes les richesses de la terre que si la Providence me donnait plein d'or cet appartement, je ne serais pas tenté un seul instant, avec la grâce de Dieu, d'en réserver la moindre partie pour moi-même. Puis, je compte bien sur la Providence pour trouver une occupation qui me permette, comme par le passé, de gagner ma vie. Mon métier est celui de berger. Pendant de longues années, je

l'ai exercé aux environs de Lyon, mon pays natal ; depuis quelque temps je n'y trouvais plus d'emploi ; voilà pourquoi j'ai quitté mon pays ; et en ce moment, je me rends à pied en Bretagne où j'espère trouver un bon maître qui voudra bien me confier la garde de son troupeau. Priez Dieu de me faire la grâce de rencontrer sur ma route quelqu'une de ces religieuses familles, que l'on dit encore si nombreuses dans ce pays, auprès de laquelle je puisse tranquillement terminer ma vie."

" Avant de s'éloigner, il me dit :

" — Nul n'a besoin de savoir mon nom ; l'acte que je viens de faire n'est d'ailleurs que l'accomplissement d'un devoir, un moyen de racheter mes péchés. Mais si, par la publicité donnée à l'aumône d'un pauvre comme moi, vous pensiez intéresser quelques uns des riches de cette ville à l'Œuvre de la Propagation de la Foi, je ne veux pas m'opposer à ce qui vous semblera propre à accroître les ressources de cette Œuvre."

Dans un des derniers numéros de l'*Aquitaine*, journal de Bordeaux, M. l'abbé Castaing raconte le trait suivant, tout aussi édifiant et tout aussi propre à stimuler le zèle des associés de l'Œuvre de la Propagation de la Foi :

" ..... J'entendis frapper à ma porte. J'ouvris.

" C'était une vieille domestique qui m'apportait le montant de sa souscription à l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

" J'admirai l'heureuse physionomie de la pauvre femme, son visage modeste dont la vieillesse n'avait pas encore altéré les traits, son regard calme et doux qui exprimait une grande joie intérieure ; j'admirai même son costume pauvre, usé, à peu près correct toutefois, mais dont la composition un peu extraordinaire attestait que, depuis longtemps, elle s'était élevée fort au-dessus des préjugés de la mode.

" —Voilà, M. l'abbé, me dit-elle, tout ce que j'ai pu recueillir."

" Je dépliai le papier qu'elle venait de déposer sur mon bureau. Ce papier contenait 35 francs ; c'était plus que la cotisation de dix personnes. Je la félicitai.

" Et comme j'inscrivais sur le registre de l'Œuvre le nom de la bonne femme et la somme versée par elle, je remarquai que, l'année dernière, à la même date, elle m'avait apporté 36 francs.

" —Nos actions ont baissé, lui dis-je en souriant ; vous me donnez un franc de moins que l'an dernier.

"—C'est vrai, M. l'abbé, cela vient de ce que j'ai perdu cette année plusieurs de mes amies, et, malgré tous mes efforts, je n'ai pu recueillir davantage. Mais cette petite perte sera compensée avantageusement, je crois, par une offrande particulière que je suis chargée de vous remettre."

Et elle me tendit un pli cacheté.

"—D'où cela vient-il? demandais-je.

"—Je ne puis vous répondre, M. l'abbé. N'insistez pas: on exige le plus profond secret."

Je décachetai le pli lentement, en me demandant quelle pouvait être la raison de ce mystère. Je trouvai, sous l'enveloppe, 400 francs en billets de banque.

"—Ma bonne, dis-je alors à la zélatrice, je ne puis accepter une pareille somme sans savoir d'où elle provient. La personne qui vous a confié ce secret peut bien le confier à un prêtre.

"—Non, c'est impossible.

"—En ce cas, je suis obligé de refuser l'argent que vous m'apportez."

La tristesse couvrit subitement comme un voile le visage de la pauvre femme; elle leva vers moi des yeux suppliants.

"—Je vous en conjure, M. l'abbé, acceptez.

"—Vous jouez bien mal votre rôle, ma pauvre fille, m'écriai-je. C'est donc bien vous qui donnez ces 400 francs?"

Elle hésita un instant: il fallait mentir ou avouer sa bonne action. Or, évidemment, cette femme n'avait jamais menti, et elle tenait à son secret. Elle baissa les yeux et ne répondit rien.

"—Ne craignez pas, repris-je. Je garderai fidèlement votre secret. Mais, dites-moi, pouvez-vous faire un tel sacrifice? Cet argent ne vous fera-t-il jamais défaut?"

Elle me dit alors ses petits secrets. Malgré sa jeunesse de cœur et sa naïve franchise, elle comptait soixante-dix-huit ans. Depuis l'âge de quatorze ans, elle était domestique. Aujourd'hui l'heure du repos a sonné. Elle s'est "retirée." Mais elle loge à un quatrième étage pour pouvoir donner aux missionnaires les petites rentes qu'elle a gagnées à la sueur de son front.

...J'accompagnai respectueusement la bonne femme, qui me dit encore en me quittant:

"—Vous garderez mon secret, n'est-ce pas, M. l'abbé?

"—Oui, certainement.

"—Et vous prierez pour moi? Je vais paraître bientôt devant le bon Dieu; priez pour que je n'y arrive pas les mains vides de mérites."

BV
2815
.Q3
A5

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

DEUXIÈME NUMÉRO, JUIN 1877.

SOMMAIRE.

PAGES.

LE R. P. REBOUL, O. M. I. 83
ST. GEORGES, TERRENEUVE 91
NORD-OUEST 103
MISSION DES SEPT-CRANS 109
ABRAHAM WIKASKOKISÉYIN 115
MISSION DE STE. CROIX DE TADOUSSAC 120
NOUVEAU-BRUNSWICK 129
CHINE 154
PROCESSION DU SAINT-SACREMENT AU MILIEU DES MUSULMANS 157

MONTREAL :
DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,
39, RUE ST. JEAN-BAPTISTE.

1877

N 56

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

JUIN 1877.

DEUXIÈME NUMÉRO.

MONTREAL :
DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,
39, RUE ST. JEAN-BAPTISTE.

1877

Permis d'imprimer,

✠ Edouard Ch. Ev. de Montréal.

Library.
Laurin
11-26-30
23048

LE R. P. REBOUL O. M. I.

Le Révérend Père Reboul, O. M. I., est mort ; en lui le Canada a perdu un apôtre, la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée une de ses gloires, les *voyageurs des chantiers* leur meilleur ami, leur dévoué missionnaire depuis vingt-cinq ans.

Le R. P. Reboul ne fut pas un homme ordinaire ; son âme ardente, son cœur d'apôtre servis par une belle intelligence avaient fait de lui plus qu'un bon prêtre et qu'un bon missionnaire : c'était un saint.

La nouvelle de sa mort a plongé la population catholique d'Ottawa et de Hull dont il était comme le fondateur dans une consternation profonde ; sa Congrégation ne sait comment elle pourra remplir le vide immense que cette mort vient de créer dans son sein.

Nous ne pouvons faire moins que de donner ici quelques lignes sur la vie de ce grand Missionnaire, et sur les circonstances qui ont accompagné sa mort.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

I

Le R. P. Reboul est né dans le diocèse de Viviers, département de l'Ardêche, France, d'une famille riche et honorable. Il a fait ses études classiques au petit séminaire du Bourg St. Andéol, petite ville située sur les bords du Rhône. Ses connaissances variées et sûres montraient qu'il avait dû être un brillant élève. S'il avait eu dans la suite de sa vie le temps de se livrer à l'étude, il aurait pu devenir un savant de premier ordre. Se destinant à l'état ecclésiastique, il est entré au grand Séminaire de Viviers pour commencer son cours de théologie. Mais il fallait à une âme ardente et généreuse comme la sienne un vaste champ. Aussi bientôt il demandait et obtenait son admission dans la congrégation des Oblats Marie Immaculée. Après avoir fait son noviciat à Notre Dame de l'Osier, diocèse de Grenoble, et avoir terminé ses études théologiques, il recevait l'ordre de la prêtrise des

mains de Monseigneur de Mazenod, évêque de Marseille, fondateur et supérieur général de la Congrégation des Oblats. C'était au commencement de l'année 1852. Peu de temps après son ordination, le R. P. Reboul fut envoyé dans la mission du Canada. Le district d'Ottawa a eu les prémices de son ministère ; c'est à cette époque que Monseigneur Guigue fondait ce nouveau diocèse. Or, Mgr. avait, dans la personne du Père Reboul, un intrépide apôtre qu'il envoyait tantôt dans une mission et tantôt dans une autre, selon les besoins des âmes.

Pendant deux étés le R. P. Reboul a accompagné le missionnaire qui faisait la mission des Sauvages de la Baie d'Hudson.

Pendant les mêmes années, en hiver, il faisait ses premières armes à la mission des chantiers sous la conduite des RR. PP. Brunet et Bourassa. Quel est le voyageur depuis 25 ans qui n'a pas connu le Père Reboul et que le Père Reboul n'a pas connu? Le bon Père était dans sa vingt-cinquième campagne quand la mort est venue le frapper comme un vaillant soldat sur le champ de bataille.

Hors le temps de la mission, la ville d'Ottawa était le théâtre de son zèle ; que de fois on le vit parcourir les nombreuses maisons de pension, pour voir comment se conduisaient les voyageurs, leur faire des recommandations et, au temps de retraite, les pousser devant lui dans les rues, comme un troupeau de dociles agneaux, pour assister au sermon de la cathédrale. Au moindre bruit qu'il entendait il s'élançait de l'évêché et se jetait au milieu des disputes et batailles pour les arrêter. C'était reconnu que sa présence dans ces occasions était plus efficace pour le rétablissement de l'ordre qu'une nombreuse police. On savait aussi qu'il avait un bras capable de séparer les plus terribles combattants. Dans certaines difficultés de nationalités et de religion, il a épargné à la ville d'Ottawa, par l'ascendant de sa parole, de grandes scènes de désordre. Dans les incendies il était toujours le premier rendu sur le lieu du sinistre; il donnait très à propos des ordres qui ordinairement étaient bien suivis et il payait bravement de sa personne.

Il n'avait pas reçu de la nature un organe bien sonore, mais par son style poli, correct, sa doctrine bien fournie d'écriture sainte et des traits historiques, il se faisait écouter avec intérêt. Son confessionnal à la cathédrale, par la confiance que son assiduité au poste et sa miséricordieuse charité inspiraient à tout le monde, était une image de la grande Pénitencerie à Rome.

Mais déjà la ville d'Ottawa ne suffisait pas à son zèle. Dès l'année 1854, il commençait à évangéliser les quelques familles établies sur la rive nord de la rivière près des Chaudières. On peut dire que le nom de Hull et le nom du P. Reboul sont encore inséparables. Si maintenant cette jeune cité peut subir une honorable comparaison avec d'autres villes plus anciennes, elle lui doit une grande partie de son accroissement et de sa prospérité. Nul autre prêtre de la communauté n'aurait été capable de décider le supérieur à prendre la charge d'énormes dettes pour doter Hull d'établissements comme ceux qu'on y admire aujourd'hui. On ne pouvait rien refuser à cette persévérance qui semblait devenir plus vive, plus acharnée selon qu'elle était plus rebutée. D'ailleurs on lui reconnaissait le talent de faire faire des travaux importants avec des frais relativement minimes. Le P. Reboul aimait Hull autant qu'un cœur bien né peut aimer la patrie qui l'a vu naître. Sans respect humain comme sans timidité, il parlait et il agissait. Parfois il y avait une grande sévérité de paroles, mais en action, c'était l'homme le plus compatissant et le plus miséricordieux. Ceux qui l'ont connu peuvent dire que si jamais une goutte de fiel est entrée dans son cœur elle en est sortie aussitôt.

Les anglais protestants, avec qui il a eu de fréquents rapports, lui ont toujours témoigné une grande estime et on pourrait dire de l'amitié, à cause de sa politesse, de sa loyauté et de son amour pour le progrès du pays. Ils doivent le regretter sincèrement.

Ce bon Père avait une santé incomparable : il semblait devoir parcourir une longue et heureuse carrière, mais il ne ménageait pas assez cette santé. L'automne dernier il a enduré beaucoup de froid en surveillant les travaux de

la grande et belle maison d'école qui sera le dernier monument de son activité et de son zèle. Dès la veille de Noël, il sentait un violent mal de tête ; cependant le départ de la mission des chantiers approchait et, se trouvant mieux, il voulut partir pour les bois, accompagné du R. P. Amiot. Le mal de tête semblait s'être dissipé au grand air des forêts et des lacs.

SA MORT ET LA TRANSLATION DE SES RESTES.

II

Le R. P. Reboul était parti d'Ottawa le 11 janvier en compagnie du R. P. Amiot, afin de visiter pour la 25ème fois ses chers chantiers dispersés au coin de la forêt et stationnés pour la longue saison de l'hiver dans les nombreux chantiers qui leur servent de modeste résidence. Cette mission qui devait être sa dernière, fut témoin de son zèle et de son énergie accoutumée dans cette sorte d'ouvrage où tous n'auraient pas pu réussir, mais pour lequel Dieu avait départi au vaillant apôtre des qualités exceptionnelles afin d'entrainer tous ces jeunes gens dont il était le père depuis si longtemps et afin de les amener tous à l'accomplissement de leurs devoirs religieux, au point que sur 45 chantiers visités par lui cet hiver, un seul homme lui a résisté. Aussi la mission des chantiers fait-elle en lui une perte irréparable. Le R. P. Reboul achevait son 39me chantier sur la Madawasca quand la maladie qui l'a emporté si tôt, a commencé à ruiner ou à détruire en peu de jours la santé la plus forte et la plus robuste que l'on connût.

De violents maux de tête accompagnés d'une grande prostration mentale l'assaillirent sans le décourager et sans l'arrêter dans la mission qu'il voulait achever à tout prix. Tout souffrant qu'il était, il franchit les mauvais chemins qui séparaient la Madawasca de la Bonne Chère, visita deux chantiers sur cette rivière, d'où il se rendit sur la Petawawe, où il fut voir encore deux chantiers qui furent les derniers. Arrivé aux chantiers de Thistle, Caswel et Francisco, situé sur le creek Harriuey qui se décharge dans le lac de Cèdres, notre cher défunt tomba dans un état alarmant et ne fut pas capable de faire la mission. Son compagnon,

le P. Amiot, le remplaça. C'était un mardi soir, le 27 février. Comme on le voyait si malade, si faible, si souffrant, on le força à discontinuer sa chère mission et comme il n'y avait que 35 milles du chantier à Matawan où les RR. PP. Oblats ont une résidence et une église, il fut décidé qu'on l'y transporterait. Le mercredi au matin, 28 février, le R. P. Reboul laissait son dernier chantier, et après une journée des plus rudes à cause des mauvais chemins, il arrivait le soir à 5½ heures à Matawan où il fut accueilli à bras ouverts par les RR. PP. Poitras et Nédelec. Vite le docteur Paré de Matawan fut appelé, et ayant constaté que la maladie était très grave, puisque c'était un ramollissement du cerveau, il ordonna de télégraphier immédiatement aux docteurs Desloge et Dickson de Pembroke pour avoir avec eux une consultation médicale qui ne devait pas avoir lieu et que la mort devait prévenir. En effet, le jeudi 1er mars, la maladie ne faisait qu'empirer; on crut à propos de s'occuper de l'âme et du grand voyage du pauvre malade: un des pères qui entouraient son lit de douleurs lui donna les derniers sacrements. Le Bon Dieu, qui veillait sur son bon serviteur, lui avait conservé, jusques-là, une connaissance qui lui était encore nécessaire, mais que le cher malade perdit aussitôt après pour ne plus la recouvrer. Il passa le restant du jeudi dans un état léthargique, et dans la nuit du jeudi au vendredi vers minuit, un des plus anciens et des plus zélés prêtres du diocèse d'Ottawa rendait à Dieu sa belle âme chargée de bonnes œuvres et de mérites, entre les bras de trois de ses frères en religion, qui ne l'ont pas abandonné jusqu'au moment suprême et dont les noms méritent d'être mentionnés ici. Ce sont les RR. PP. Poitras, Nedelec et Amyot, le dernier compagnon d'armes et le dernier témoin de cette vie sacerdotale si belle et si bien remplie. Le R. P. Reboul s'est éteint doucement avec sa croix, son scapulaire sur la poitrine, et son chapelet à ses côtés. C'est ici le cas de répéter avec le royal Prophète: *Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur.*

Aussitôt que le R. P. Reboul eut rendu le dernier soupir, on le revêtit de la soutane et on l'exposa dans le salon du presbytère où toute la population du petit village de

Matawan est venue successivement s'agenouiller, prier et se retremper à la source des bons exemples laissés par ce bon prêtre qui n'était plus. Le mardi matin, un service funèbre solennel était chanté dans l'église de Matawan pour le repos de son âme, et à 10 heures précises le corps était dirigé vers Pembroke, recevant sur tout le parcours des 100 milles qui séparent Pembroke de Matawan, des témoignages d'estime, de sympathie et de regrets. Le corps n'arriva à Pembroke que le lendemain dimanche vers 8 hrs. du soir. Toute la paroisse de cette jeune et intéressante cité avec son digne curé en tête et M. le docteur Faure, attendait avec impatience l'arrivée de ces restes précieux. Un *Libera* fut chanté aussitôt dans l'église et le lendemain lundi 5 mars, toute la population se pressait en foule pour assister à un service funèbre, où M. le curé de Pembroke fit en français et en anglais l'éloge du regretté défunt. Après le service, le corps laissait Pembroke pour Hull, où les chars arrivèrent à 1.20 p. m. Toutes les sociétés et le clergé de Hull s'étaient rendus à l'avance à la station du Flat où s'était rendue également une foule immense de citoyens de toutes les classes et de tous les quartiers d'Ottawa et de Hull. A 1.20 le sifflet des chars se fait entendre et quelques instants après, les restes mortels du R. P. Reboul étaient descendus et déposés non pas dans un chariot funèbre, mais bien plutôt dans un char de triomphe qui s'avançait magestueusement à travers les rangs pressés d'une foule immense et recueillie, que précèdait la bande de Hull, dont les airs funèbres habilement exécutés, ajoutaient considérablement de l'éclat et de la pompe à cette longue procession funéraire ; on s'arrêta devant l'église du Flat, où le corps fut momentanément déposé et où M. Francœur le curé du Flat chanta un *Libera* solennel, après quoi la procession forma ses rangs, la musique se fit de nouveau entendre, le corps fut replacé sur le char triomphal escorté par une compagnie de voltigeurs et par les diverses sociétés de Hull portant dans leurs mains les drapeaux où étaient inscrits les noms des diverses places et missions où le R. P. Reboul avait exercé son zèle et son ministère sacerdotal.

A mesure que la procession avançait, la foule grossissait et montait jusque sur le toit des maisons pour mieux contempler une dernière fois les dépouilles mortelles de celui à qui Hull doit tout ce qui fait actuellement sa gloire et son orgueil, la magnifique église dont les cloches pleurent un trépas si prématuré, son vaste presbytère, et cette superbe école, cette dernière imposante œuvre du regretté défunt dont les mains ont remué chaque pierre, et où grâce à son zèle infatigable, de longues générations d'enfants iront puiser une éducation solide, une éducation religieuse, chrétienne qui en fera plus tard la gloire, l'espoir de la religion et de la patrie.

Vers 2½ p. m. le cortége funèbre envahissait l'église de Notre Dame de Grâce à Hull, un *Libera* y était solennellement chanté ; puis les portes de l'église ayant été momentanément fermées, on transporta le corps dans la sacristie où une chapelle ardente avait été préparée. Là le cercueil fut ouvert en présence d'un petit nombre de personnes ; on craignait de ne pouvoir plus reconnaître les traits du regretté défunt, on croyait que la maladie, que la mort, que les difficultés d'une longue route eussent à jamais défiguré celui qu'on eût tant désiré contempler une dernière fois. Mais quelle ne fut pas la surprise de tous quand, le cercueil ayant été ouvert, on trouva le corps parfaitement conservé dans l'état d'une personne doucement endormie. On se hâta de le revêtir de ses habits sacerdotaux, de l'amict, de l'aube, du cordon, du manipule, de l'étole, de la chasuble, de la barrette ; on lui plaça sa croix dans les mains ; on le releva dans son cercueil, de manière à ce que tout le monde pût bien le voir et le contempler une dernière fois. On ouvrit alors les portes du sanctuaire, où aussitôt la foule se précipita pour contempler et pour prier. Depuis cette heure jusqu'à l'inhumation, le cercueil fut entouré de centaines de fidèles. C'est le 7 Mars qu'eurent lieu les obsèques du R. P. Reboul : si on excepte les funérailles de Mgr. Guigues qui furent si imposantes il y a deux ans, à Ottawais, jamais les population de ce pays n'avait rien vu d'aussi solonnel et d'aussi touchant.

A 9½ heures, les cloches faisaient entendre les glas funè-

bres, et on voyait les rues de Hull remplies d'une foule de peuple qui en dépit d'un vent glacial soufflant avec violence, accourait vers l'église. Le sanctuaire, la voute, les fenêtres de l'église, tout était orné pour la triste circonstance, avec beaucoup de goût. La levée du corps a été faite par le R. P. Antoine, Provincial des Oblats.

Le corps a été déposé sur un catafalque élevé au milieu du sanctuaire et environné de nombreuses lumières.

Un chœur nombreux et puissant a exécuté dignement les chants de la liturgie sacrée. Après la messe Monseigneur Duhamel Evêque d'Ottawa, est monté en chaire pour prononcer l'oraison funèbre, qui a été regardée par tout le monde comme un chef d'œuvre d'éloquence. Un assistant disait que jamais dans sa vie il n'avait été témoin d'une pareille explosion de sanglots, et d'un pareil déluge de larmes.

Le corps du R. P. Reboul a été inhumé dans la chapelle du Sacré Cœur de Jésus, en sorte que les fidèles pourront facilement venir déposer une larme et offrir une prière sur la tombe de ce-lui qui fut leur ami, leur bienfaiteur et leur apôtre.

Parmi les laïques placés sur des siéges réservés, étaient les membres du conseil municipal, une partie des membres du barau de Hull, les commisaires des écoles catholiques de Hull, dont le R. P. Reboul était le président, le Révérend Johnson, chapelain du Sénat et recteur de l'église Anglicane de Hull, D. Simon Délude, président des sociétés St. Joseph, et St. Pierre, dont le R. P. Reboul était le chapelain, les docteurs Beaudin, Perras, Cook : les Sénateurs Dumouchel et Girard ; Ch. Wrigh Marston, Bélanger, Champagne. etc. etc.

Monsieur Eddy, a fait arrêter toutes ses manufactures tant pour permettre aux conducteurs et ouvriers d'assister aux funérailles du R. P. Reboul, que par respect pour sa mémoire.

Toutes les communautés religieuses d'Ottawa et de Hull s'étaient fait un devoir d'assister en nombre aux funérailles du R. P. Reboul.

Requiescat in pace.

St. Georges, Terreneuve, 10 février 1876.

Au Conseil Central de l'Association de la Propagation de la Foi

MESSIEURS,

Je vous ai fait connaître, il y a à peu près deux ans, les commencements et les progrès de notre sainte religion dans cette partie de la Préfecture Apostolique, confiée à mes soins, et comprise entre les bornes de la Baie St. Georges et la Vallée Codroy.

Dans ce rapport, j'ai montré comment, il y a à peu près 90 ans, le catholicisme y a été implanté par une seule famille de Canadiens-français ; comment, malgré qu'ils aient été laissés sans les secours des ministres de la religion, sauf en quelques occasions extrêmement rares, ils sont restés attachés à la foi de leurs ancêtres ; et comment aussi, par l'arrivée de nouveaux membres, quelques-uns de France, d'autres de différentes parties du Cap-Breton, de la Nouvelle-Ecosse, principalement d'origine Acadienne-française, et tout récemment des Montagnes d'Écosse, ils se sont accrus jusqu'au nombre de 3,000.

Le territoire de la Baie St. Georges et de la Vallée Codroy est situé entre le 47° 36 minutes et 48° 47 minutes, latitude nord, et entre le 58° 11 minutes et 59° 35 minutes longitude ouest.

Ce territoire est, par conséquent, de plus de 80 milles du nord au sud, et environ 50 milles de l'est à l'ouest, comprenant un territoire qui, au point de vue des ressources naturelles, surtout des minéraux (1), est inférieur à peu de places, si toutefois de l'Atlantique aux Montagnes Rocheuses il s'en trouve qui le surpasse. A cela ajoutez un climat très salubre et un sol fertile (2) outre les pêcheries si con-

(1) Les minéraux de ce district sont principalement : le charbon, le fer, le cuivre, le plomb, l'argent, le nickel, et d'inépuisables couches de pierre à chaux et à plâtre.

(2) Nous ne sommes nullement exposés aux froids rigoureux du Canada en hiver, puisque le thermomètre descend rarement à zéro. Nous ne souffrons pas non plus de chaleurs excessives en été, encore moins sommes-nous incommodés par les brumes et les brouillards si fréquents sur les bords de l'Océan Atlantique.

nues, et vous pourrez conclure combien important ce district deviendra quand une fois l'étrange mésintelligence entre la France et l'Angleterre touchant les droits de pêche, sera réglée, ce qui arrivera probablement bientôt.

Ce dernier district possède déjà, pour les fins du ministère pastoral, 6 églises et chapelles. Douze écoles sont nécessaires pour le présent.

Je veux vous entretenir dans cette lettre de deux autres localités à peine mentionnées dans mon dernier rapport, savoir : la Baie des Iles et la Bonne-Baie.

Ces deux baies sont situées comme suit : la première se trouve placée entre le 48° 52 minutes et 49° 14 minutes, latitude nord, et entre le 57° 38 minutes et 58° 24 minutes longitude ouest, étant environ à 60 milles au nord de la baie St. Georges. La baie des Iles consiste en un bassin carré, d'à peu près 200 milles en superficie, rempli d'un grand nombre d'îles, d'où les Français lui ont donné le nom de Baie des Iles. Cette partie du pays, avec toutes ses îles, est peu habitée, à cause du sol raboteux qui l'entoure (1) et de l'immense profondeur de l'eau qui est de 80 à 140 brasses. De ce bassin s'étendent trois larges bras, pénétrant au loin dans l'intérieur et dans des directions différentes. Le principal est le Humber-Sound, long de 18 à 20 milles, et ayant au moins deux milles de largeur. Ce splendide estuaire formerait un hâvre capable de contenir la plus grande flotte du monde ; mais comme sa profondeur est à peu près celle de la baie, il est difficile d'y jeter l'ancre, si ce n'est près du rivage. Cette baie si profonde, avec ses bras considérables, semble avoir été formée par la nature pour une fin bien importante. Les grands bancs de harengs qui se pressent autour de la côte du Labrador dans les mois d'automne, comme l'on sait, semblent, par une sage disposition de la Providence, prendre leurs quartiers d'hiver dans ces profondes, mais paisibles eaux. De là se pratique

(1) Quelques-uns des caps, étant l'extrémité des rangées de montagnes qui se terminent dans cette baie, sont de 1,400 à 2,000 pieds de hauteur, s'élevant presque perpendiculairement de la surface de l'eau, ce qui rend le paysage avoisinant tellement pittoresque qu'on n'en rencontre de semblables que dans les hautes latitudes septentrionales.

ici un mode de pêche inconnu, je pense, dans toute autre partie du monde.

PÊCHE A TRAVERS LA GLACE.

Quand l'hiver commence, et que cette baie est toute glacée, ce qui arrive généralement au mois de janvier, les pêcheurs entreprennent la pêche d'hiver. Voici comment ils procèdent: Plusieurs ouvertures de deux pieds carrés à peu près, sont faites dans la glace en droite ligne, une perche d'environ vingt pieds de longueur est attachée au bout du filet, la perche ainsi attachée est enfoncée dans la première ouverture et dirigée vers la suivante, puis vers la troisième et ainsi de suite jusqu'à la dernière qui correspond à la longueur du filet. Un bout de la corde est attaché à la dernière ouverture, l'autre restant attaché à la première ; entre celles-ci le filet se trouve suspendu et enfoncé à une distance quelconque dans l'immense profondeur où l'on suppose que le poisson s'est retiré, et laissé ainsi une nuit entière ; le lendemain, le filet est retiré par une des ouvertures ; ce qui vaut la peine d'être vu. Quelquefois le filet est aussi gros qu'un tierçon par la quantité de poissons pris de cette manière ; le pauvre poisson est secoué du filet et laissé à se débattre sur la glace, pendant qu'on le met en barils ou dans des boîtes pour être transporté ensuite, au moyen de traineaux, dans les dépôts où on le sale de diverses manières.

La quantité de poisson prise dans ces baies est énorme. Le poisson entre quelquefois dans la baie vers la fin d'octobre, à cette époque on le prend de la manière ordinaire, c'est-à-dire, au moyen de filets et de seines.

Les vaisseaux de pêche et de commerce viennent de différents ports de la Nouvelle Angleterre, du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Ecosse et de l'Ile du Prince-Edouard. Quelques-uns pour pêcher eux-mêmes, mais le plus grand nombre achètent leur cargaison des habitants de la place, leur donnant en échange toutes sortes de provisions de bouche et de marchandises sèches. Les pêcheurs préfèrent en règle générale ce trafic au paiement en argent, car ils se procurent plus facilement ainsi leurs provisions d'hiver.

Comme il n'y a point d'officier du gouvernement pour prendre connaissance de ces exportations, il n'est pas facile de donner ici un compte exact de la quantité de poisson ainsi exportée, je ne crois pas me tromper en l'évaluant à une moyenne de 40 à 50,000 barils par année.

L'année dernière, j'ai chargé quelques personnes de marquer ce qui a été expédié d'une autre baie, beaucoup plus petite, située à 30 milles au Nord de la Baie des Iles, savoir, Bonne-Baie, et je trouve que depuis la première apparition des pêcheurs en octobre jusqu'à décembre, les exportations furent de 50,000 barils, et on continua à le prendre en aussi grande quantité jusqu'au mois de mai ; de décembre à avril, il va sans dire, on le prend à travers la glace.

Nos gens ici prennent absolument tout ce qu'il leur en faut. Nos marchands en ont autant que leurs magasins peuvent en contenir, leurs hangards et caves étant complètement remplis, et cependant nous ne sommes encore qu'au milieu de l'hiver. Heureusement que deux vaisseaux appartenant à la maison de commerce de A. & M. Petrie, de Sligo, en Irlande, ont été retenus ici cet hiver par les vents contraires ; ils donneront de la place pour pouvoir emmagasiner quelques 4,000 barils de poisson qui autrement auraient été laissés dans l'eau, ou, s'ils eussent été pris, auraient été perdus.

Cette maison de commerce possède quatre navires employés, chaque été, au commerce de poisson et de bois. On compte qu'il y aura au moins 20,000 barils de hareng expédiés à la première navigation, outre de grandes quantités de bois carré et scié. Il est fort à regretter qu'il n'y ait point de moyens de communication avec ces baies dans la saison de l'hiver. Le hâvre de La-Poile, ouvert à la navigation pendant tout l'hiver, n'est qu'à 80 ou 90 milles de cette baie. Avec de bons chemins, des centaines de barils pourraient être envoyés tous les jours à ce port, d'où ils pourraient atteindre en moins d'un jour le terminus Est du chemin de fer de la Nouvelle-Ecosse, White-Haven, ou tout autre port choisi. On pourrait les transporter sur les marchés de New-York, Boston, de Québec et de Montréal, dans l'espace de 40 à 50 heures, en un mot, dans toutes les

villes importantes des Etats-Unis, de l'Est et du Centre, et du Canada.

Quel avantage pour ces grandes cités d'avoir à leur portée un aliment si délicieux parfaitement frais ! le hareng si apprécié du Labrador. Que ce poisson aurait de valeur sur un tel marché, tandis que maintenant il ne se vend quelquefois qu'une livre de thé ou de tabac le baril.

La pêche, généralement parlant, est une occupation bien précaire au moins pour le pêcheur, car il est exposé au caprice du poisson qui semble, par un instinct de conservation, fuir pour quelque temps les endroits où on le prend en très-grande quantité, pour y revenir ensuite, quand il croit avoir détourné l'attention du pêcheur.

A cette règle générale, il semble y avoir une exception par rapport à la pêche au hareng dans cette Baie des Iles, Terreneuve ; en voici la raison qui semble bien claire. Aussi longtemps que ces immenses bancs de harengs fréquenteront les côtes du Labrador, il n'y a point de doute que la quantité en sera abondante dans cette baie, que la nature semble avoir destinée à être leur quartier d'hiver Sur à peu près 300 milles de la côte ouest de Terreneuve, on ne rencontre que ces trois baies, savoir : Bonne-Baie, Baie des Isles et Port-au-Port-Baie. Le golfe ne semble pas donner à ce poisson la protection dont il a besoin contre les orages et tempêtes d'automne particuliers à cet endroit ; de là la nécessité pour le poisson de se réfugier dans les eaux tranquilles de la Baie des Iles ; de là aussi le fait remarquable que, pendant que les autres lieux de pêches sont abandonnés et ensuite fréquentés de nouveau par le poisson, cette baie n'en manque jamais. Que cette baie est pendant l'hiver le lieu de rendez-vous du hareng du Labrador, en voici la preuve bien claire. Il ne se montre jamais ici qu'après de gros orages du nord-est, et alors, on le voit dans le golfe remonter la côte par bancs.

CONDITION RELIGIEUSE.

Ayant parlé longuement de l'état physique et industriel de la Préfecture Apostolique de Terre-Neuve, je dois maintenant vous dire quelques mots sur la condition de la religion dans cette même Préfecture.

La première tige du catholicisme dans cette contrée, fut plantée par un membre de la première famille catholique de la Baie St. Georges qui est venu ici, il y a une trentaine d'années.

Ce n'était en réalité qu'une seule personne, une femme qui se maria à un Anglais dont elle procura l'entrée dans la vraie Eglise avec la nombreuse famille qu'ils élevèrent, dès que cette localité fut visitée par un prêtre ayant juridiction directe. (1)

Il y a, à peu près 12 ou 15 années, quelques autres familles suivirent bientôt ; quelques jeunes aventuriers de la Nouvelle-Ecosse se joignirent à eux, ils se marièrent dans des familles anglaises, mais aussitôt que le premier prêtre visita cette place, ces femmes furent reçues dans l'Eglise catholique, leurs mariages furent bénis, et leurs enfants baptisés.

La Baie des Iles fut visitée pour la première fois en 1863 par un missionnaire, ce fut le Très-Révérend Alexis Bellanger. Il était depuis quelques années curé de la Baie St. George, mais comme il n'y avait presque aucun moyen de communication entre ces deux places, que le voyage était long, ennuyeux, et que ses occupations étaient très nombreuses dans sa mission, il ne put y retourner qu'en 1868. Il est étonnant de voir combien ce missionnaire a dû travailler à la dernière visite surtout, en consultant le registre de paroisse qu'il a laissé dans cet endroit ; mais c'était la dernière moisson que Dieu demandait de ce bon et fidèle serviteur. La fatigue et la misère endurées dans cette course pastorale épuisèrent tellement ses forces, qu'il ne survécut que quelques jours après son retour à sa résidence ordinaire.

Le Révérend A. Bellanger fut très-bien reçu par ces pauvres gens, suivant leurs moyens, spécialement par un M. Petipas, marchand de cet endroit, qui lui donna l'hospitalité dans sa propre maison, tandis qu'il mettait à sa dis-

(1) Je fais cette distinction, parce que en plusieurs occasions cette baie fut visitée par les Chapelains de la flotte Française. Cette pauvre femme ne manqua pas de profiter de leurs visites pour faire baptiser ses enfants.

position le magasin y attenant pour servir de chapelle ; mais, dans quelques autres parties de cette baie, il fut obligé parfois de loger dans nne petite cabane à poisson sur le rivage ; il y passa plusieurs jours, le pauvre peuple accourant de différents endroits pour le voir. Il était si épuisé par le travail qu'on dit l'avoir souvent vu obligé de discontinuer les cérémonies du baptême à quelques enfants, pour aller s'étendre sur son humble grabat, jusqu'à ce qu'il recouvrît assez de force pour pouvoir reprendre son saint ministère.

Tel était l'état de ce pauvre missionnaire lorsqu'il dut entreprendre le voyage de retour à sa résidence, distance de cent milles, renfermé dans la misérable cabine d'une vieille goëlette employée au commerce du poisson.

C'est ainsi que cet énergique missionnaire sacrifia sa vie en travaillant à la Vigne de son Divin Maître. Il ne vécut encore que quatre ou cinq jours après son retour. Il y a tout lieu d'espérer qu'il jouit maintenant de la récompense que de si grands sacrifices lui ont méritée. On ne peut attribuer à la mauvaise volonté de ces pauvres gens la misère que le Révérend Alexis Bellanger eut à endurer, car ils firent de leur mieux, mais les moyens leur manquaient alors pour pouvoir lui procurer les soins que l'état de sa santé demandait.

Après la mort de ce missionnaire dévoué, ses pauvres paroissiens ne crurent pas convenable d'enterrer eux-mêmes ses restes mortels, et, comme il n'y avait aucune possibilité de se procurer un prêtre, le plus rapproché se trouvant à quelques centaines de milles, ils prirent la résolution de les transporter à Québec, son diocèse natal, à 600 milles de distance ; pour cela, ils frétèrent un vaisseau, et quatre d'entre eux s'offrirent pour accompagner jusqu'à Québec les restes vénérés de cet homme de Dieu. Il fut inhumé dans la magnifique église de St. Roch des Aulnets, en bas de Québec, sa paroisse natale.

Sa Grandeur Mgr. Mullock, Evêque de St. Jean, ayant appris cette nouvelle, se rendit aussitôt auprès de l'Evêque d'Arichat, afin de demander un missionnaire qui pût le remplacer, mais n'en ayant pu obtenir, il monta à Québec

où il n'eut pas plus de succès, l'Archevêque de Québec n'ayant aucun prêtre disponible à envoyer dans ces missions lointaines.

Comme il s'en retournait bien découragé, le bon Evêque reçut à Halifax une requête des catholiques délaissés de la Baie St. George, le plus grand nombre desquels était venu du diocèse d'Arichat, demandant à l'Evêque Mullock de supplier l'Evêque McKinnan d'Arichat de leur envoyer un prêtre. Cette requête était écrite dans les termes les plus touchants, et exprimait vivement la désolation de toute cette partie de Terreneuve laissée sans pasteur. Le compatissant Evêque McKinnan en fut si ému qu'il l'envoya à celui qui écrit ces lignes, alors curé de Port Mulgrave, dans le détroit de Canso, tout en lui demandant s'il aurait assez de courage et de désintéressement pour se charger de cette mission lointaine, l'espace de neuf mois. La saison était avancée, c'était à la fin d'octobre, mais la Providence qui conduit tout, fit qu'un vaisseau se préparait à l'heure même à aller chercher une charge de poisson dans cette partie de Terreneuve. De sorte que cinq jours après qu'on eût fait cette proposition, le missionnaire était à bord du vaisseau et en route pour le nouveau théâtre de ses futurs travaux. Ceux qui avaient présenté la requête n'eurent pas la consolation d'avoir le prêtre résidant au milieu d'eux, car ma lettre de mission reçue de l'Evêque le destinait à un endroit de 100 milles plus éloignés.

Comme si la Providence eût voulu encourager ce projet, le vaisseau arriva deux jours après avoir quitté le port, ayant parcouru 300 milles dans le court espace de quarante heures, avec une vitesse presque égale à celle d'un bateau à vapeur.

Quelle impression la vue d'un pays si montagneux et raboteux ne fit-elle point sur l'esprit de ce nouveau missionnaire, ce Humber étant une vallée placée entre deux chaînes de Montagnes, s'élevant jusques aux nues ; la première impression, qui dura plusieurs jours, est quelque chose de semblable à ce qu'on éprouve lorsqu'on est enfermé dans un cachot. Mais le brouhaha et le mouvement de la saison des travaux, par dessus tout, le travail considérable qu'il

avait à faire pour le salut de ces âmes rachetées par le Sang Précieux du Sauveur, lui fit bientôt oublier son isolement, et, Dieu en soit béni, il en a toujours été de même depuis.

Quoique arrivé à la Baie des Iles le 2 novembre, il ne put néanmoins se rendre à la Baie St. Georges, ancien domicile du Révérend A. Bellanger, et qui devait être le lieu de sa résidence, que vers le 14 décembre. Ce n'était pas chose facile que d'entreprendre un tel voyage, surtout dans la saison si rigoureuse de décembre. Il rencontra sur son chemin des postes qui n'avaient encore jamais été foulé par les pieds du missionnaire.

Inutile de m'étendre davantage sur les travaux, les privations et les innombrables dangers bravés par ce missionnaire chaque année, lorsqu'il est obligé soit de venir ou d'aller entre les deux plus importantes stations de la Préfecture. Il a certainement échappé d'une manière providentielle à bien des périls, mais plus spécialement quand, le 25 novembre 1872, il laissa la Baie des Iles pour se rendre à St. Georges sur un vaisseau Américain. La même nuit ils furent assaillis par une violente tempête, le vaisseau surchargé d'une cargaison de poisson, faillit être submergé par les vagues qui passèrent et repassèrent sur le pont et firent couler une grande quantité d'eau dans la cabine où le pauvre missionnaire demeura seul sans que personne pût l'approcher d'assez près pour lui donner un verre d'eau douce, depuis lundi soir jusqu'à mercredi midi, alors que la tempête s'apaisa un peu. Le jour suivant, le missionnaire, étant le seul qui connût bien les différents ports qu'il fallait visiter, prit en main le commandement du vaisseau, et le pilota jusqu'au Port-au-Port, la seule place qu'il put trouver pour mettre pied à terre et de là regagner ses missions.

Le vaisseau demeura dans ce port jusqu'au lendemain. On s'occupa de réparer le gouvernail qui avait été brisé le premier soir de la tempête et à se remettre des fatigues du voyage. Le temps libre se passa agréablement en propos joyeux et en excursions. Lorsque l'heure du départ sonna, chacun fit ses adieux au missionnaire qui se trouvait encore à trente milles de sa résidence et on se mit en route ; mais

on croit généralement que ces pauvres gens périrent tous dans une tempête qui s'éleva cette nuit-là même, car ils n'ont jamais été revus depuis ! ! !

Tels sont les dangers auxquels est exposé le missionnaire dans ces vastes régions où il n'y a ni chemins, ni sentiers, et où, pour se rendre aux différents établissements, il lui faut se servir des vaisseaux qu'il trouve par hasard d'une place à l'autre.

Je dois maintenant vous parler des résultats obtenus par les missionnaires dans cette partie de la vigne du Seigneur qui est confiée à leurs soins.

Cette Baie des Iles contient en ce moment environ sept mille catholiques, fidèles et constants dans leur foi. Parmi eux plusieurs ont abjuré le protestantisme pour se faire catholiqnes, et sont, comme toujours, des plus fervents. Deux belles églises ont été construites, une d'elles, lorsqu'elle sera complètement terminée, ne sera pas surpassée, en ce qui regarde l'architecture, par aucun édifice des colonies environnantes. Outre cela, trois ou quatre maisons sont en construction pour servir d'écoles paroissiales.

BONNE BAIE.

Une autre baie située à environ 60 milles nord de celle-ci, possède une belle chapelle qui sera bientôt terminée. D'après le recensement de 1868, les catholiques de cette baie étaient au nombre de 6. Je fis ma première visite en cet endroit en Mai 1872, quatre ans plus tard. Et pendant ce laps de temps le nombre des catholiques s'était élevé à environ 136 âmes ou plus de trente familles. Depuis cette époque, ils ont été visités assez régulièrement, quelquefois même deux ou trois fois par année ; ce qui les a encouragés à construire la jolie chapelle ci-dessus mentionnée.

Il ne faut pas oublier que le missionnaire catholique n'a pas toujours le moyen de se procurer une embarcation pour faire la visite pastorale des différents ports et baies qui se trouvent le long de cette immense région, et bien des fois, malgré son zèle, il se trouve obligé de différer des visites toujours bien importantes pour le bien spirituel des âmes. J'ai pu néanmoins, grâce à une faveur du Gouvernement, me

procurer, cette année, un paquebot et me rendre jusqu'à Bonne Baie. Ce fut un véritable bonheur pour les habitants de cet endroit qui se sont toujours fait remarquer par leur esprit de foi et de piété.

J'arrivai là vers quatre heures P. M. le 20 Mai 1872; mais je ne pus faire que bien peu de chose ce jour-là; l'excès de fatigues m'empêcha de me mettre à l'œuvre. Le navire devait partir de bonne heure le jour suivant, mais le capitaine eut la bonté de me promettre qu'il m'attendrait jusqu'à ce que la besogne fût terminée. Je me mis à l'œuvre de grand matin et la moisson fut grande. La plupart se confessèrent; je baptisai un grand nombre d'enfants et bénis plusieurs mariages. Qu'il suffise de dire que le conducteur du navire était à bout de patience, et les fatigues du missionnaire telles qu'elles ne lui furent pas faciles à oublier. Mais la consolation de pouvoir faire le bien à ces pauvres âmes rachetées par le sang de Jésus Christ, et de travailler ainsi à la gloire de Dieu dans un endroit où la parole de Dieu n'avait pas encore été entendue, l'emportait encore sur les fatigues, et je me sentais heureux.

Cette Bonne Baie est située à 20 milles nord de la principale résidence du missionnaire, il y a encore maintenant quelques-uns de nos catholiques, pauvres pécheurs, dispersés ça et là tout le long de la côte dans la direction du Labrador. Le territoire de la préfecture s'étend encore à 130 milles plus au Nord; Mais les travaux immenses entrepris dans les différents postes dont j'ai déjà parlé, le défaut de communication et le manque de ressource m'avaient empêché jusqu'ici de les visiter et ce n'est que l'année dernière, que j'ai pu envoyer un missionnaire, le Rév. Père Guillaume, porter les consolations spirituelles à ces pauvres délaissés.

Je vous parlerai, dans une prochaine lettre, des obstacles nombreux que rencontre le missionnaire destiné à travailler dans cette partie de la vigne du Seigneur. En attendant je recommande mes pauvres missions à la bienveillance de l'œuvre de la Propagation de la Foi, et j'ose compter sur une allocation qui me permettra de visiter, cette année, encore un plus grand nombre de postes que l'année

dernière. Ici la moisson est grande, mais les ouvriers sont rares, et les ressources nécessaires pour seconder le zèle de ceux qui se sont dévoués aux missions font souvent défaut. La providence se servira de vous pour nous venir en aide.

J'ai l'honneur d'être,

Messieurs,

Votre obéissant serviteur,

THOMAS SEARS,

Préfet Apostolique.

NORD-OUEST.

HOPITAL GÉNÉRAL DE LA PROVIDENCE,

Rivière MacKenzie, 6 Décembre 1876.

A la très Révérende Mère Dupuis,
Supérieure Générale, Montréal.

Ma Très-Honorée et Bonne Mère,

L'époque tant désirée de l'arrivée du courrier vient de nouveau réjouir le cœur de vos pauvres enfants du lointain MacKenzie. Il est si doux de s'entretenir avec une Mère Bien-aimée, de lui parler de ses œuvres, de ses pauvres sauvages, de ses chers enfants, de lui rendre compte du passé et de lui confier ses espérances pour l'avenir! Il est si consolant de pouvoir lui répéter : ma Mère. Malgré la peine que nous ressentons de la séparation, malgré les privations et les sacrifices qui accompagnent nécessairement la vie missionnaire en pays sauvage, nous sommes contentes et heureuses, et si le sacrifice était à refaire nous le ferions de nouveau avec joie et bonheur, sachant maintenant par expérience le bien qu'il y a à faire. Connaissant aussi combien notre Bonne Mère nous plaint parfois, nous sommes heureuses de lui dire que nous nous trouvons bien mieux sous tous les rapports que les premières années. Ainsi, ma Très-Honorée Mère, ne soyez plus inquiète de nous, nous vivons, nous sommes heureuses, que désirer de plus..... Nous sommes vraiment à la Providence.

Ma dernière lettre était datée du mois de Juin, c'est donc de cette date que je reprendrai le récit de tout ce qui peut vous intéresser. Je le sais et c'est ce qui m'encourage à vous transmettre toutes nos petites nouvelles : chaque petit détail, insignifiant pour tout autre, vous plait et vous intéresse.

A la fin de Juin donc, les barges nous sont arrivées du Fort Simpson (c'est le grand et l'unique événement du pays). Elles nous amenèrent de la visite, entr'autres, celle de la Dame de l'Evêque anglican de nos parages, Madame Bowpass. Elle est venue nous voir trois fois pendant son séjour ici. Elle a adopté tout dernièrement l'enfant d'un

des engagés protestants de la Compagnie, dont la femme est morte quelques semaines après la naissance de cette enfant. Elle en prend un soin tout à fait maternel; si nous n'étions pas ici, ce ne serait pas seulement des enfants protestants qu'elle aurait, mais bien tous ceux de nos pauvres sauvages catholiques. Oh! oui, heureuses, mille fois heureuses sommes-nous, d'avoir été choisies pour une si belle œuvre! Mais, hélas! les ressources nous manquent, et malgré le grand désir que nous aurions de recevoir et de secourir un grand nombre de ces chers enfants, il faut nécessairement se restreindre. Oh! si on savait, en Canada, combien nous pourrions faire de bien avec un peu plus de ressources, je ne doute nullement que les âmes généreuses qui y habitent ne s'empressassent de venir à notre secours. Nous n'oublions pas ce qui a déjà été fait pour cette mission, certes non, le souvenir en est encore trop présent à nos cœurs. Reconnaissance donc, éternelle reconnaissance aux personnes charitables qui se sont si bien montrées. Dieu leur réserve une récompense digne de leur générosité; mais les besoins croissent chaque année et nos ressources ne suffisent plus. Oh! que volontiers j'irais tendre la main en faveur de nos malheureux orphelins! lorsque nous sommes continuellement témoins des efforts que font nos frères séparés pour attirer à leur parti nos pauvres Indiens, il y a de quoi exciter le zèle le moins fervent. Dans ce moment-ci leurs maîtres d'école se multiplient et s'étendent partout. S'ils ne réussissent pas toujours à leur faire embrasser le protestantisme, trop souvent ils parviennent à les éloigner du missionnaire et à les prévenir contre lui. Le nombre de prêtres est encore trop petit pour les besoins toujours croissants de cet immense Vicariat. Veuillez donc, ma Très-Honorée Mère, prier et faire prier à cette intention, car ici plus que partout ailleurs, pouvons-nous répéter après notre Divin Maître : *La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers.* Prions donc, afin que l'erreur ne triomphe pas, et que nous ayons la consolation de secourir un plus grand nombre de malheureux.

Nos missionnaires sont à la hauteur de la tâche et ils

sont admirables de dévouement et de zèle. Le huit septembre dernier, nous en eûmes une preuve irrécusable, le R. P. Lecorre prononçait ses vœux solennels et faisait son Oblation. Ce jeune missionnaire qui est venu de France avec Monseigneur Clut en 1870, a montré un courage digne de tout éloge. Il a accompagné Sa Grandeur à Alaska en 1872 et y a fait un assez long séjour à plusieurs centaines de lieues de tout confrère, (des affaires importantes avaient obligé notre digne Evêque à revenir dans son Vicariat.) Dans cette immense solitude; que de sacrifices n'a-t-il pas faits ! que de privations n'a t-il pas endurées ! Et quand sa tâche est terminée, il ne craint pas de traverser l'Atlantique une seconde fois et va demander, à sa Bretagne bien-aimée, des secours pour nos pauvres missions. Là, il ne trouve pas seulement des aumônes abondantes; mais de dignes émules de son héroïque dévouement et de sa généreuse abnégation s'empressent de profiter de si beaux exemples, et il est revenu vers son pays d'adoption suivi d'un nombreux renfort. Le 8 Septembre, une nouvelle gloire venait illustrer une carrière si généreusement commencée. Jaloux, lui aussi, du titre si beau, du nom si doux d'Oblat de Marie Immaculée, il s'est enrôlé sous la bannière de cette Reine des Vierges et des Apôtres : De si beaux exemples ont porté des fruits. Un des vénérables missionnaires qui l'ont accompagné à son retour de France (prêtre depuis vingt ans) a aussi commencé son Noviciat au commencement d'Octobre. Un autre (frère convers) a fait ses premiers vœux le jour de la Toussaint. Ces derniers sont d'un secours inappréciable aux missionnaires; car pour diminuer les dépenses qui sont toujours trop fortes, (ce qui se conçoit dans un pays, où il faut tout importer) tous, Evêque et prêtres se livrent à toutes sortes de travaux.

Le 7 Septembre, nous eûmes le plaisir de voir arriver le R. P. Petitot; nous fûmes heureuses de le voir jouissant d'une parfaite santé et ne soupirant qu'après sa belle mission de Good Hope où ses chers Sauvages l'attendent impatiemment. C'est ce même jour, ma Très-Honorée Mère, que nous eûmes la consolation de recevoir les lettres

du Canada. Jugez de notre joie en lisant tous les détails si intéressants que nos chères Sœurs Secrétaires nous communiquent si fidèlement : que ces bonnes Sœurs agréent nos sincères remerciements, et qu'elles soient bien convaincues qu'elles nous font passer de bien doux instants en parcourant ces pages si pleines d'intérêt.

Notre bonne Marie Domitille nous arrivait en même temps d'Athabaska ; quant aux autres filles, elles ont dû passer l'hiver au Lac à La Biche. Le R. P. Grouard doit aussi y séjourner une année. Nous avons appris avec une joie bien sensible la détermination qu'a prise Monseigneur Farraud d'abandonner le chemin qu'il se proposait de faire tracer pour le transport de nos effets. Sa Grandeur est maintenant décidée à revenir dans son Vicariat. Nous l'attendons au mois d'Août. Voilà sept ans qu'Elle nous a dit adieu.

Entr'autres nouvelles que les lettres nous apportèrent, celle de la visite que vous avez faite, ma Très-Honorée Mère, à nos chères Sœurs de St. Boniface, nous causa une extrême joie. Tout en prenant une large part au bonheur de ces bien-aimées Sœurs de St. Boniface, nous ne pûmes nous défendre d'un petit sentimeut d'envie (qu'elles nous pardonneront facilement). Quand, nous sommes-nous dit, quand aurons-nous une semblable consolation ? Nous fûmes aussi heureuses d'apprendre, que votre santé si délicate, ma Très-Honorée Mère, s'était améliorée ; nous en avons rendu de vives actions de grâces au Seigneur et nous l'avons prié de nouveau de nous conserver de longues années encore notre bien-aimée Mère Générale.

Le 20 Septembre, voilà que tous, évêque, prêtres et frères étaient transformés en cultivateurs, et exerçaient sinon leur zèle, du moins, leurs forces, en arrachant les patates. Nous en eûmes onze cents barils, et si grosses que plusieurs pesaient plus d'une livre. Si nous étions plus rapprochées des pays civilisés nous aurions été tentées d'en envoyer à l'exhibition. Les pluies continuelles qu'il a fait tout l'été ont contribué sans doute à cette grosseur extraordinaire. Malheureusement notre orge et notre blé n'ont pu mûrir, aussi la galette sera-t-elle plus rare que jamais. Mais je

le répète, nous sommes à la Providence et nous avons remarqué avec reconnaissance plus d'une fois que le Seigneur se plait à faire naître des ressources inattendues, chaque fois qu'il nous semblait que nous allions manquer de quelque chose. Aussi pouvons-nous dans l'élan de notre gratitude répéter après notre Vénérée Fondatrice : *Toujours à la veille de manquer de tout, nous ne manquons jamais, du moins, du nécessaire !* Et que désirer de plus nous qui avons fait vœu de ne jamais avoir de superflu.

Nous avons actuellement 27 enfants, dont 19 filles et 8 garçons. Parmi ce nombre, il y a orphelins et pensionnaires. Ces enfants sont tous internes. La plus jeune de nos orphelines est une charmante enfant de 4 ans, pleine d'esprit et d'intelligence. A son arrivée ici, le 21 Janvier 1876, elle ne parlait que le montagnais ; aujourd'hui, et cela depuis plusieurs mois, elle s'exprime facilement en français.

Au commencement d'Octobre, notre bonne Mère fit les changements suivants. Ma Sr. Brunelle, ci-devant à la salle des Orphelines, s'en allait à la cuisine, détrôner ma Sr Daigle. Les adieux de cette dernière n'eurent rien de bien attendrissant. Au contraire, toute son affection se déploie maintenant à l'égard de ses petits garçons en qui elle trouve toutes sortes de perfections. Ma Sœur Michon préside toujours les deux moulins à la communauté et trouve que sa dignité de présidente lui suffit pour employer scrupuleusement son temps. Ma Sr Ward prenait la place de ma Sr Brunelle. Notre Bonne Mère, toujours zélée, toujours dévouée, trouve son bonheur à prendre toujours le plus pesant fardeau pour elle et cherche toujours à soulager ses Sœurs. Quelle Bonne Mère nous avons le bonheur de posséder ! Puissions-nous profiter de si beaux exemples de dévouement. Cette chère Mère est assez bien, en général notre santé est excellente, bien meilleure qu'elle ne l'était en Canada.

Le grand air que nous respirons continuellement y contribue sans doute. Notre bonne Mère et nos chères Sœurs sont heureuses de s'unir à moi pour vous présenter l'hommage de notre respect et de notre vive affection, ma Très-

Honorée Mère. Nos bonnes Sœurs assistantes et toutes nos chères Sœurs voudront bien aussi agréer nos saluts affectueux et l'assurance de notre amour fraternel.

Adieu, ma bonne Mère, et au revoir dans la Patrie. Croyez-moi, comme toujours,

Votre affectionnée enfant en Notre Seigneur,

Sr. Ward.

MISSION DES SEPT-CRANS.

RAPPORT

Présenté au Bureau de la Propagation de la Foi sur la mission et l'école établies aux Sept-Crans, Municipalité de Ste. Anne de Beaupré.

Ste. Anne de Beaupré, 21 Novembre 1876

Révd. M. Napoléon Laliberté, Ptre.,
Aumônier de l'Archevêché de Québec.

Monsieur l'Aumônier,

C'est avec plaisir que je viens vous tracer quelques lignes sur ce qui s'est fait aux Sept-Crans, depuis à peu près un an. Il y avait trois mois que Sa Grandeur Mgr. l'Archevêque m'avait chargé de la Cure de Ste. Anne de Beaupré, lorsque j'allai, pour la première fois, visiter ce pauvre endroit. Les Sept-Crans sont trois petites concessions appelées, l'une "St. Jacques," l'autre, "St. Etienne" et la troisième "St. Pierre," en arrière de la profondeur d'une lieue et demie que mesurent les terres du premier rang de la paroisse de Ste. Anne, Seigneurie de Beaupré. Là je comptai 38 familles, la plupart pauvres, renfermant 116 communiants et 80 non-communiants, parmi lesquels se trouvent plusieurs vieillards et infirmes. Mais ce qui me frappa davantage, ce fut d'y voir des enfants de douze, quinze et dix-huit ans complètement ignorants des vérités de notre sainte religion, et par conséquent n'ayant pas encore fait leur première communion. Ces enfants, ces infirmes, ces vieillards et ces pauvres qui n'ont pas de vêtements, me disai-je, ne peuvent donc jamais venir à nos offices les dimanches et jours de fête, ni entendre les instructions, ni fréquenter les sacrements. En effet, pour se rendre à l'église, la plupart ont deux lieues et demie à parcourir par des chemins affreux, puis pour revenir chez eux, il leur faut remonter une partie des Laurentides si élevées en cet endroit. Laissés à eux-mêmes, ils n'ont jamais même pu songer à la possibilité d'avoir une école

dans leur localité pour y faire instruire leurs enfants. Touché de compassion sur le sort de ces familles à plaindre sous tous les rapports, je résolus de leur venir en aide, en essayant de trouver les moyens de bâtir, dans la concession du centre appelée "St. Etienne," une *chapelle-école*, où, en leur procurant l'immense avantage d'une bonne école, je pourrais aller dire la sainte Messe une fois par mois sur semaine, y catéchiser les enfants et confesser les vieillards et les pauvres qui ne peuvent descendre à l'église. Je soumis ce projet à Mgr. l'Archevêque, qui l'approuva dans une lettre en date du 16 Décembre mil huit cent soixante-quinze, dont voici un extrait :

" Je connais de réputation votre concessien des Sept-
" Crans. J'approuve de tout cœur le projet que vous avez
" formé d'y aller une fois par mois sur semaine, faire une
" petite mission, pour confesser et catéchiser ces pauvres
" gens. Quant à la faire ériger en municipalité scolaire
" séparée, et obtenir une aide du gouvernement, c'est chose
" facile. Vous n'avez qu'à dresser une requête au Ministre
" de l'Instruction Publique, faites la signer par vos commis-
" saires d'école et par l'Inspecteur du district scolaire, don-
" nez le nombre exact des enfants en âge de fréquenter les
" écoles et exposez le grand état de misère où se trouvent
" ces pauvres gens. Je vous autorise, par les présentes, à
" dire ou faire dire la messe dans une maison privée de la
" dite concession."

(Signé) † E. A. Arch. de Québec."

Encouragé par cette bonne lettre, je me mis immédiatement à l'œuvre et suivis la marche tracée par Monseigneur. Je dressai une requête à l'Honorable Ministre de l'Instruction Publique, pour demander l'érection des Sept-Crans en municipalité scolaire séparée de celle de la paroisse Ste. Anne : ce qui fut accordé par un ordre en conseil, en date du 28 janvier 1876. Une demande d'allocation comme municipalité pauvre fut aussi bien accueillie du Département Tout allait à merveille de ce côté, mais je ne savais pas encore ce que pourraient faire les intéressés. Cependant je fais un appel à leur générosité un dimanche au prône,

et les invite à une assemblée après la messe. Un certain nombre s'y présentent. Il s'agit de construire une maison suffisamment spacieuse pour servir de chapelle de mission et en même temps de maison d'école. Je ne leur demande que leur travail et les matériaux nécessaires à l'édifice, et qu'ils peuvent fournir eux-mêmes. Trois syndics sont nommés, les devis sont faits; syndics et contribuables répondent à l'appel avec une entente admirable, et un mois après tout le bois nécessaire était rendu sur place: c'est-à dire sur un emplacement qu'un brave homme de la concession St. Etienne, nommé Sieur Olivier Gravel, avait accordé gratuitement à ma demande. Comme c'était en hiver, je ne pus juger si ce lieu était propre à une telle construction. Malheureusement, au printemps, après la fonte des neiges, je m'aperçus que cet endroit était d'un accès difficile, et de plus que le terrain était humide et peu solide. Le voisin Sieur Paul Paré, voyant mon embarras, m'offrit sur sa terre un autre bel emplacement, à quelques perches seulement du premier, qui réunissait tous les avantages. Je l'acceptai avec empressement et reconnaissance.

Mais l'argent pour construire, où le trouver? Il n'y avait pas dix piastres en espèces dans les Sept-Crans Mieux que personne, M. l'Aumônier, vous connaissez la source première des moyens pécuniaires qui nous sont venus. C'est par votre entremise que le Conseil de la Propagation de la Foi nous a accordé la belle somme de $100. Le Département de l'Instruction Publique y ajouta $35, les Messieurs du Séminaire de Québec $30. Plusieurs généreux paroissiens de Ste. Anne me vinrent aussi en aide: un d'entre eux me donna $5, un autre me fournit tout le clou nécessaire à la bâtisse, puis l'Archevêché nous fit cadeau des châssis et des portes de son ancienne bibliothèque. Avec ces secours ménagés par la Providence, qui prend soin du pauvre et du misérable, la maison fut commencée au mois de juillet de cette année.

Dès le premier de ce mois, selon la permission donnée par Mgr l'Archevêque, j'allai dire la messe dans la maison du Sieur Olivier Gravel. Toute la population y assistait, hommes, femmes et enfants. Plusieurs d'entre eux enten-

daient la messe pour la première fois de leur vie: c'était un spectacle vraiment attendrissant: un Dieu Sauveur descendait pour la première fois sur un autel bien pauvre dans ce pays de montagnes, et c'était le même Dieu qui habite nos temples magnifiques, nos riches cathédrales, le même Dieu qui règne dans la splendeur des cieux. Je donnai une instruction bien familière sur ce sujet même : il y avait des larmes abondantes de joie et de bonheur. C'était là la première récompense du zèle, de l'entente et des sacrifices de ces pauvres gens ; elle fut vivement sentie et hautement appréciée.

Un autre sujet de joie d'autant plus grande qu'elle était moins prévue et moins attendue, ce fut la visite de Mgr l'Archevêque aux Sept-Crans. Selon sa pieuse habitude depuis de longues années, Sa Grandeur qui a tant fait pour encourager la dévotion envers Ste. Anne, aujourd'hui patronne de la Province Ecclésiastique de Québec, était en pèlerinage au vénéré Sanctuaire, le Dimanche dans l'octave de la fête. Non content d'avoir, ce jour-là, donné le sermon à la messe paroissiale, confessé avec nous les pélerins pendant plusieurs heures, fait la procession de la Sainte Relique à vêpres, Monseigneur voulut couronner sa journée déjà si bien remplie par une ascension des montagnes jusqu'aux Sept-Crans. Les habitantsl du ieu prévenus de cette honorable visite, s'empressèrent de monter chez eux immédiatement après l'office, et de là se rendirent en foule à leur chapelle. De son côté, Monseigneur quittait le presbytère de Ste. Anne en petite charrette, seule voiture possible dans ces chemins, sans suite comme un simple missionnaire. Deux heures et demie de marche le conduisirent au terme de son voyage. Là Monsei gneur adresse une parole d'encouragement à ces braves gens, fous du bonheur d'une si belle visite, bénit la foule prosternée à ses pieds et revient, écrasé de fatigue, mais heureux du bonheur de ses enfants. Le souvenir de cet événement qui fera époque dans la vie des gens des Sept Crans, ne s'effacera jamais de leur mémoire. Plus tard les enfants et les petits-enfants de ceux qui en ont été les témoins diront que le premier Evêque qui foula de ses-

pieds le sol des Sept-Crans, fut Sa Grandeur Mgr. Elzéar Alexandre Taschereau, Archevêque de Québec.

La *chapelle-école* était alors seulement levée et le solage fait. Je donnai à l'entreprise le parachèvement de l'extérieur et de l'intérieur, ce dernier divisé comme suit : l'édifice compte 40 sur 25 pieds ; le centre de la maison, 22 sur 25, servira à la classe, et aussi de nef pour la chapelle au jour des missions. A droite, en entrant, 10 sur 25 pieds sont destinés au logement de la maîtresse d'école, et à gauche, 8 sur 25 sont distribués en trois parties égales de huit pieds quarrés ; l'appartement du milieu est fermé d'une porte double largeur : là est l'autel : c'est le sanctuaire de la chapelle ; d'un côté est la sacristie, de l'autre une petite chambre pour le prêtre.

En outre de l'avantage d'une école et d'une chapelle pour cette mission, rien de plus commode que cette maison. Si, à la tombée du jour, on vient des Sept-Crans quérir le prêtre à Ste. Anne pour aller porter secours à un malade, c'est un voyage de toute la nuit pour aller et revenir, avec mille peines et dangers, surtout dans les saisons du printemps, de l'automne et de l'hiver. Puis, si le malade est en danger de mort, et que l'on n'ait pas donné au prêtre tous les renseignements nécessaires sur son état, c'est un deuxième voyage des plus pénibles à entreprendre pour porter le Saint-Viatique. Maintenant aucun de ces inconvénients. Nous n'avons qu'à apporter calice, vin et hostie avec nous ; si le malade peut et doit recevoir le Saint-Viatique, la messe se dira à notre chapelle, sans que nous revenions à l'église chercher les saintes espèces, et le malade n'eût-il pas besoin du Saint-Viatique, le prêtre sera heureux de trouver aux Sept-Crans un chez lui qui l'exempte de revenir la nuit.

C'est le premier de Septembre qu'eut lieu la bénédiction de la nouvelle chapelle et que la sainte messe y fut dite pour la première fois. Cinq semaines plus tard une institutrice était engagée pour la nouvelle école : c'est une Dlle. Sylvain, de Ste. Anne, élève du Couvent de cette paroisse, ayant diplôme d'école-modèle du Bureau de Québec, qui eut le zèle et le courage de prendre la direction de cette

classe. La maison était prête à sa destination et, dès le premier jour, au-delà de 30 enfants se présentèrent à l'école.

Le 7 Novembre courant, j'ai donné la première mission en forme : prière et instruction le soir, puis confession. Le lendemain grand' messe, à laquelle j'eus le bonheur de distribuer la sainte communion à 46 personnes. Cette grand' messe a été chantée pour témoigner de la reconnaissance des habitants des Sept-Crans envers Mgr l'Archevêque en particulier, bienfaiteur de l'école, et envers tous les bienfaiteurs de la mission. Après la messe, je visitai la classe, qui comptait 37 élèves, et ce nombre augmentera encore prochainement. Je fus étonné de voir la bonne tenue de ces pauvres petits enfants, et je dois dire à leur louange qu'ils semblent, par leur application et leur respect pour l'institutrice, comprendre, malgré leur jeune âge, l'immense avantage dont ils jouissent aujourd'hui de préférence à leurs devanciers.

De tout ce qui précède, il est facile de conclure que la *chapelle-école*, telle qu'établie, était absolument nécessaire aux Sept-Crans. La mission y produira ses fruits, grâce à la protection et à l'encouragement qu'elle a reçus et qu'elle recevra encore, je l'espère, du Bureau de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. L'école ne fera pas moins de bien, si le Département de l'Instruction Publique lui continue la faveur qu'il lui a donnée avec tant de générosité.

En terminant ce long rapport, je ne puis que remercier tous les cœurs généreux qui nous sont venus en aide dans cette entreprise, petite en apparence, mais en réalité importante. L'établissement de cette chapelle-école ouvre pour cette localité une ère d'encouragement et de bonheur spirituel et même temporel. Nous pouvons même dire que nous y avons déjà cueilli des fruits précieux de salut, et le bon Dieu ne fait que commencer son œuvre. Les parents et les enfants apprendront, les uns à l'école, les autres à la mission, à s'acquitter dignement de leurs devoirs de chrétiens et de citoyens. Aussi ces pauvres gens n'ont qu'un cœur et qu'une âme pour redire leur contentement et leur reconnaissance envers leurs bienfaiteurs.

Agréez, M. l'Aumônier, l'assurance de mon sincère attachement, et croyez-moi bien

Votre tout dévoué confrère,

ANT. GAUVREAU, Ptre.

ABRAHAM WIKASKOKISEYIN.

Il y a quelques semaines, les feuilles publiques anonçaient la mort accidentelle d'Abraham Wikaskokiséyin (herbe odoriférante,) le chef de la tribu des Cris, dans la vallée de la Saskatchewan, territoire du Nord-Ouest. Un véritable ami de cette tribu, désolé par la perte de son chef, nous fournit quelques détails sur les principaux incidents de la vie de Wikaskokiséyin, que nous publions avec le plus grand plaisir.

Les ancêtres de ce chef appartenaient à une peuplade appelée *les Corbeaux* (Kâkiwâtjénak,) vivant aux environs du Missouri. La guerre qui existait alors entre cette tribu et celle des Cris occasionna l'enlèvement d'une jeune femme qui fut amenée au milieu des Cris, et y donna naissance à un fils qu'on nomma plus tard Wikaskokiséyin. Devenu jeune homme, et ayant été adopté par les Cris comme appartenant à la tribu, il prit part à leurs guerres et aventures. Son caractère aimable et conciliant, et surtout sa bravoure, l'élevèrent bientôt au-dessus de ses compagnons. Il était d'une petite taille, et on commença à le nommer *Apistchi-Koimâs*, le *petit-chef*. Chez les sauvages des prairies, le désintéressement, la libéralité et la prodigalité sont des qualités qui placent bientôt quelqu'un au nombre des *grands*. Notre jeune homme revenait bien des fois de ses courses dangereuses avec des bandes de chevaux enlevés à l'ennemi, et des chevelures pendaient à sa ceinture. Arrivé dans son camp, il distribuait toutes ces dépouilles à la foule qui l'acclamait, et ne gardait rien pour lui. Nombre de fois il sauva ses compagnons de dangers imminents par sa hardiesse et son audace remarquables.

Devenu *grand homme*, il se maria, et c'est d'alors que date véritablement le choix qu'on fit de lui comme chef de la tribu des Cris. Il commença de suite à se faire remarquer par sa patience, et la constance qu'il déploya pour engager sa nation à vivre en paix avec les tribus voisines.

Depuis longtemps, il manifestait ses sympathies et son attachement pour les blancs, en plaidant leur cause dans les *grands conseils*. A l'arrivée des missionnaires au milieu

de ses gens, il se montra bon, généreux et hospitalier envers eux, mais il tarda longtemps à inscrire son nom sur la liste des catéchumènes, tout en encourageant les siens à se faire chrétiens. On ne pouvait s'expliquer son retard de prendre pour lui ce qu'il trouvait si bon pour les autres.

Il estimait et aimait beaucoup le Révd. Père Lacombe, le premier prêtre avec lequel il avait fait connaissance *et amitié*. Le père lui parlait souvent de religion, mais Wikaskokiseyin soutenait toujours que le temps n'était pas arrivé pour lui. Une circonstance providentielle détermina son changement. Un jour, son gendre s'était fracturé la main par l'explosion de son fusil. Le jeune homme, de désespoir, s'était enlevé toute la main en se coupant le poignet avec son couteau. Il s'était fait lier le bras avec du nerf pour arrêter le sang. Quelques jours après cet accident, le missionnaire arrive dans ce camp. Wikaskokiséyin s'empresse d'aller le saluer et lui demande de soigner son gendre. Le cas était bien grave, et le pauvre Père, en voyant cette plaie hideuse, ce bras gonflé, et une partie des chaires déjà en putréfaction, finit par dire au chef qu'il regrettait, mais qu'il ne pouvait rien faire pour son gendre, vu que cette affreuse blessure requérait un bien meilleur médecin.

" Homme de la prairie, dit Wikaskokiséyin, soigne-le quand même, et je me mettrai de la *Prière*, quoique tu ne le guérisses pas."

Le prêtre forcé par les instances de son ami qui avait tant de confiance en lui, entreprit tout de même de soigner le jeune homme. Avec son rasoir, il détacha les chairs gâtées, appliqua tous les jours des onguents, et tous les jours lavait la plaie, après en avoir détaché le pus. Avec l'aide du Grand Maître de la vie, au bout de vingt-cinq jours de soins, le jeune homme était guéri. Il n'en fallut pas davantage pour convaincre le chef et toute sa nombreuse parenté, qui suivirent son exemple.

Pendant que Wikaskokiséyin était catéchumène et qu'il se préparait à recevoir le baptême, un incident digne d'être rappelé pour l'honneur de ce grand chef eut lieu en pré-

sence du missionnaire. C'était dans le mois de février, dans les grandes plaines du Nord-Ouest, au milieu d'un camp assez nombreux. Après la prière du soir, plusieurs des principaux étaient restés pour causer avec le missionnaire en fumant le calumet. Wikaskokiséyin était là comme toujours, le plus proche de la *robe noire*. Tout à coup, un sauvage, en habits de voyage, tout couvert de frimas, ses raquettes sous le bras, entre, remet au *Père* un paquet, et s'accroupit auprès du feu. C'était un courrier de la mission de Saint-Albert (cinq nuits de distance), et qui apportait la malle du missionnaire, qui, depuis bien des mois, n'avait pas eu de nouvelles des pays civilisés. En ouvrant le paquet, le missionnaire reconnaît les lettres de son évêque, de ses amis et de ses parents. Il fait si bon de recevoir des lettres quand on est bien loin des siens! Tous les yeux étaient tournés sur lui et on cherchait à deviner sur sa figure les nouvelles qu'on attendait avec tant d'anxiété. Le *Père* avait déployé un grand papier et le parcourait en silence, mais ses émotions le trahissaient. C'en est fait le chef ne peut plus se contenir, et interpelle le *Père* en lui disant:

"Voyons, un peu pour nous. Dis-nous ce que dit ce papier, puisque tu parais si touché.

—Ah! dit le missionnaire, ce papier renferme les paroles du pape, le chef de tous les priants. Il s'adresse à tous les chefs de la *prière* et leur dit de se rendre auprès de lui, pour tenir un grand conseil pour l'intérêt de la religion." C'était l'Encyclique que le Pape adressait à tous les évêques pour les inviter au concile du Vatican. Wikaskokiséyin se lève et demande le nom du Pape. Le *Père* lui dit: "*Pie IX!*"—"Mon *Père*, répète donc encore une fois." Le *Père* de répéter *Pie IX* une seconde fois. Alors tout transporté, il dit au missionnaire. "Est-ce qu'il nous est permis, à nous, si misérables, de prononcer ce nom?"—"Oh! oui, mes enfants, dit le *Père*, puisque vous êtes de sa famille." Il fait le signe de la croix, et avec la plus grande émotion, il dit: "*Pie IX!*—Dites tous comme moi, dit-il à ses compagnons, cela nous portera chance." Ensuite il demande au Père le papier et la place où était im-

primé le nom de Pie IX, et le baise avec amour en l'arrosant de ses larmes. Il n'en faut pas davantage pour démontrer le bon cœur et l'intelligence de Wikaskokiséyin. L'été suivant, il se trouvait, avec sa tribu, aux prises avec la terrible maladie, la petite vérole, qui a décimé les pauvres sauvages pendant plusieurs mois. Plus de 3,000, individus parmi les tribus de la Saskatchewan, ont été victimes de ce cruel fléau. Wikaskokiséyin se montra à la hauteur de sa position, au milieu de la consternation générale. Il venait de recevoir le baptême et de faire les *grandes promesses* du mariage. Il consolait, il encourageait, et il était presque toujours, avec le prêtre, auprès des morts ou des mourants. Il invitait les mieux portants à l'aider pour enterrer les morts. Comme le prêtre, il consolait ceux qu'il ne pouvait secourir. Des scènes bien touchantes et bien navrantes se sont passées alors et ne sont connues que du pauvre missionnaire, le témoin attendri d'une nation frappée par un grand malheur.

L'été dernier, le lieutenant-gouverneur de Manitoba se rendait sur les bords de la Saskatchewan, afin de faire un traité avec la tribu des Cris. Quelques-uns étaient mal disposés et ne voulaient pas entendre parler de traité. Mais Wikaskokiséyin, dans une harangue sage et persuasive, fit comprendre aux siens que c'était leur intérêt de bien s'entendre avec les *blancs*. Il les persuada et le traité fut conclu. Devant toute l'assemblée, il demanda au Gouverneur des missionnaires catholiques. Le représentant de la Reine l'embrassa, lui remit un habit de chef et un beau pistolet. Wikaskokiséyin s'était acquis l'amitié et l'admiration de tout le monde. Hélas ! il ne devait pas jouir longtemps de ces marques de distinction. Quelques mois après, ce même pistolet lui donnait la mort. Pendant une réunion dans sa loge, on examinait cette arme, qu'on remuait en tous sens, sans précaution. Tout à coup une détonation se fait entendre, et le chef des Cris est frappé mortellement, à la grande désolation de tous.

C'est ainsi que quelque temps après, les journaux du pays annonçaient cette mort tragique :

" Nous apprenons avec un grand regret la nouvelle de

la mort d'Abraham Wikaskokiséyin (herbe odoriférante), tué accidentellement par la décharge d'un pistolet. Ce sauvage remarquable était depuis longtemps le chef de la tribu des Cris des Prairies, dans le Nord-Ouest."

" Depuis plusieurs années, il avait, ainsi que sa parenté, embrassé le christianisme par les soins du R. P. Lacombe, qui l'avait baptisé et marié. Les missionnaires ont toujours trouvé en lui un appui, un aide et un fidèle ami dans leurs travaux apostoliques. Il s'est toujours montré le protecteur des blancs, et plus d'une fois il a prouvé la sincérité de ses bonnes dispositions envers eux, par des conseils conciliants et sa sagesse dans les assemblées de sa tribu. Il était aimé de tous, et même les tribus ennemies ne pouvaient s'empêcher de rendre hommage à son mérite, en publiant ses vues pacifiques et son honnêteté dans les traités. Il s'était acquis sa position par son désintéressement, sa douceur et sa charité envers ceux qui souffraient.

" Le lieutenant-gouverneur Morris, en annonçant sa mort au Rév P. Lacombe, a dit que ce chef lui avait été d'un grand secours, l'été dernier, au fort Pitt, lors du traité que son Honneur a conclu avec les Cris, et qu'il le regrettait sincèrement.

" Il y a une dizaine d'années, Abraham Wikaskokiséyin avait accompagné le Père Lacombe à Saint-Boniface, où, dans la cathédrale, il avait reçu le sacrement de confirmation des mains de Sa Grandeur Mgr. l'Archevêque.

" Les missionnaires perdent en lui un bon ami, les sauvages du Nord-Ouest un chef intelligent, et les blancs un protecteur dans leurs rapports avec les indigènes."

MISSION DE STE. CROIX DE TADOUSSAC.

8 Février 1876.

A Sa Grâce Mgr. l'Archevêque de Québec.

MONSEIGNEUR,

Je suis heureux d'être arrivé au moment de pouvoir entretenir Votre Grandeur, des missions qu'elle a confiées à mes soins l'automne dernier. Je commencerai par vous parler de Tadoussac, qui est, comme le sait Votre Grandeur, le lieu principal de ma résidence.

Le township "Tadoussac" est borné à l'Est par les Petites Bergeronnes, à l'Ouest par le township Albert qui dépend de la mission de Tadoussac. La population qui se composait de 70 familles en l'année 1870 n'a augmenté, depuis cinq ans, que dans les proportions suivantes : En Janvier 1870, il y avait à Tadoussac 70 familles, 235 enfants, 192 communions, en tout 385 âmes. En 1876 j'ai fait, dans ma visite du premier de l'an, un nouveau recensement de mes ouailles, et j'y ai trouvé 75 familles, 217 enfants, 241 communiants, en tout 458 âmes. Comme Votre Grandeur pourra le constater par le tableau suivant, le nombre d'enfants est moins grand cette année qu'il ne l'était en 1870 :

	Familles.	Enfants.	Communions.	Ames.
Janvier 1875...	75	217	241	458
Janvier 1870...	70	235	192	385
Augmentation.	5	.....	49	73

Cette augmentation, sans être rapide, donnerait néanmoins beaucoup d'espoir pour la formation d'une nouvelle paroisse en arrière de Tadoussac, dans le township Albert ; mais on ne s'occupe pas assez de la culture malheureusement, et c'est le moyen d'être toujours pauvre. On aime mieux vivoter, se contenter de peu, plutôt que d'abandonner les côtes arides de Tadoussac. On préfère accompagner les étrangers qui affluent ici pendant la belle saison, dans leurs partis de chasse ou de pêche ; hélas ! c'est un moyen

d'être toujours esclaves des autres et de ne pas exploiter les bonnes terres qu'on a prises dans la concession et plus loin sur le chemin qui conduit à la mission de la Rivière Ste. Marguerite.

Cependant plusieurs semblent ouvrir les yeux et finissent par comprendre que le défrichement de ces bonnes terres leur serait plus profitable et leur rapporterait plus que le peu d'argent qu'ils gagnent dans leurs excursions avec les étrangers. Puissent-ils le comprendre définitivement et honorer un peu plus la culture ! Ce serait le seul moyen d'éloigner, de plusieurs familles, cet état de médiocrité ou plutôt de pauvreté dans lequel elles vivent. Quatre familles courageuses sont allées se fixer au milieu du township Albert, à trois lieues d'ici, pour commencer à ouvrir les belles et bonnes terres qui s'y trouvent : espérons que l'exemple de leur courage en attirera d'autres !

L'ancienne et respectable chapelle de Tadoussac, bâtie en 1747 par le père Coquart, Jésuite, n'est plus assez spacieuse pour la population. Il suffit de connaître les dimensions de ce modeste temple, pour se persuader de l'exiguité du local, les voici : longueur, 30 pieds ; largeur, 20 pieds avec rond-point y compris : le chœur n'a que 10 pieds de long.

Pendant l'hiver, les Tadousaciens s'y logent encore, tout en y étant bien à la gêne ; mais pendant l'été la chapelle est tout-à-fait insuffisante : il y a un plus grand nombre de personnes qui entendent la messe en dehors et jusque dans la rue, qu'il y en a qui l'entendent à l'intérieur, et Votre Grandeur comprend la difficulté qu'il y a pour le prêtre d'être entendu de ces personnes, comme aussi la difficulté pour le Connétable de faire observer l'ordre et le silence au plus grand nombre dont la plupart sont des jeunes gens toujours si portés à se dissiper dès qu'ils ne sont plus sous les yeux de leurs parents ou d'un gardien.

Il paraît certain, que l'an prochain, M. David Price et Cie. feront construire des moulins à vapeur tout près de l'Anse-à-l'Eau, pour le sciage du bois. Ces moulins donneront de l'emploi à 200 ou 300 hommes ; alors, Monseigneur, Votre Grandeur peut facilement juger combien nous

serons à l'étroit dans notre petite chapelle. C'est donc le moment urgent de commencer à construire une demeure plus vaste à Notre Seigneur Jésus Christ et nous n'attendons que l'ordre de Votre Grandeur pour nous mettre à l'œuvre ; puis nous espérons que l'œuvre de la Propagation de la Foi nous viendra en aide pour cette construction ; car, Monseigneur, comme Votre Grandeur le sait bien, les habitants de Tadoussac sont trop pauvres pour soutenir seuls tous les frais que devra nécessiter une telle entreprise.

Secourus par la Propagation de la Foi, avec le peu que la mission possède et aussi avec la bonne volonté de plusieurs contribuables de la place, je crois que nous élèverions, en peu de temps, ce petit temple. Nous comptons aussi sur la libéralité des MM. David et William Price, qui, toujours dans ces occasions, se montrent fort généreux ; ils pourront nous donner la plus grande partie du bois nécessaire. Puis ensuite, j'espère que les touristes qui séjournent et passent en grand nombre, par Tadoussac, pendant la belle saison et qui ne manquent jamais de venir visiter notre chapelle, cette ancienne relique des temps passés, se convaincront facilement de la nécessité de notre entreprise et qu'ils nous aideront par leurs largesses.

Son Excellence, Lord Dufferin, qui a ici une demeure princière où il vient avec son honorable famille passer la belle saison, ne manquera pas non plus, nous en sommes sûrs, de nous offrir un don généreux ; car il suffit de connaître l'intérêt que Lord Dufferin met à conserver les antiquités de la vieille capitale du Canada, et de toute la province, pour croire aussi qu'il ne refusera pas de nous aider à embellir le lieu où il possède une résidence, ce vieux Tadoussac si célèbre dans l'histoire de notre pays.

A tout amateur d'antiquités, voici une note qui ne manquera pas d'intérêt, elle est tirée du journal du père Coquart, jésuite. J'ouvre ce journal et je cite :

" Le 21 Mars 1747, Blanchard est parti pour aller écarrir
" la nouvelle Eglise à Tadoussac, selon l'engagement par
" écrit que j'ai avec lui. Le 16 Mai j'ai béni la place de la
" nouvelle Eglise et coigné la première cheville. Monsieur
" Hocquart, intendant de la Nouvelle-France, a accordé

" toutes les planches, madriers, bardeaux et tous les clous
" nécessaires pour la bâtisse et je me suis engagé pour moi
" et mes successeurs à dire pour lui la messe *tandis que*
" l'Eglise subsistera pour reconnaître sa libéralité. Le 21
" Mars 1748 je fus à Québec et j'obtins encore de Monsieur
" l'Intendant, 300 liv. pour ma nouvelle église de Tadous-
" sac. L'automne 1749 Monsieur Bigot, intendant, m'ac-
" corda 200 liv. pour mon Eglise de Tadoussac, qui fut
" couverte et fermée cette année.

" Enfin à la St. Jean, de l'an 1750 la dite Eglise fut par-
" faitement achevée et fut estimée à 3000 liv. par Monsieur
" Guillemin, Conseiller au conseil de Québec et commis-
" saire du Roi à Monsieur Hary, nouveau fermier des
" postes du 1er octobre dernier."

Voilà ce que disait le père Coquart au sujet de l'église qne nous possédons encore, quoique depuis ce temps elle ait subi quelques réparations. C'est donc une vieille relique que nous aimerons à conserver, tout en élevant à ses côtés une autre chapelle plus considérable. Les renseignements du père Coquart s'accordent très bien avec l'inscription trouvée il y a quelques années, sous le plancher de la dite chapelle. C'est une plaque en plomb, sur laquelle sont les lettres suivantes :

" L'an 1747 le 16 Mai Monsieur Coignet, fermier des
" Postes ; F. Doré, commis—Michel Lavoye fesant l'Eglise
" —Le père Coquart, Jésuite, m'a placée."

Tadoussac possède une bonne maison d'Ecole, fréquentée par cinquante enfants cette année. Il est malheureux qu'il n'y ait qu'une seule école ici ; si les ressources des habitants le permettaient, une autre école serait d'une grande utilité. En effet la maison d'école se trouvant dans le village même de Tadoussac, un bon nombre d'enfants résidant dans le bas de la paroisse ou dans la concession se trouvent trop éloignés pour y pouvoir venir.

La piété est assez remarquable dans ce poste. La plupart de mes ouailles savent se mettre à l'abri des dangers qui résultent du contact avec cette population *nomade* qui nous arrive chaque printemps. Cependant, il faut l'avouer avec peine, il y a eu encore l'été dernier quelques défaillances

surtout en ce qui regarde les boissons enivrantes ; tel qui serait sobre s'il n'avait pas la malheureuse occasion, noie souvent sa raison dans le vin apporté ici par les étrangers. Les victimes de ce genre son peu nombreuses, Dieu merci, mais un grand nombre d'autres, quoique n'étant pas ivrognes de profession, ont un goût prononcé pour les liqueurs alcooliques. L'on dirait que plusieurs Tadousaciens ont hérité des dispositions de leurs devanciers indigènes à Tadoussac, en ce qui regarde les boissons fortes. La croix de tempérance n'y est tenue en honneur que par quelques familles. Espérons que plus tard d'autres viendront se ranger sous ce signe sacré et protecteur ! Je dirai même à Votre Grandeur que trois familles dont la parenté engendre peut-être la parité dans les inclinations, font des efforts inouïs pour obtenir une licence et détailler de ces malheureuses boissons. J'espère que ces efforts viendront se briser contre la volonté de nos quatre braves conseillers municipaux et que, comme l'an dernier, le coup d'essai manquera.

Une licence accordée serait un grand malheur ! les gens de Tadoussac, qui sont pauvres pour la plupart, n'ont que faire de ces tristes demeures, où irait s'engouffrer l'argent si rare et si nécessaire pour procurer le pain à leurs familles.

Les exercices du Jubilé, qui ont eu lieu en décembre dernier, ont été bien suivis par mes paroissiens et le soir à 7 heures il y avait foule. Pour la commodité des journaliers et des personnes de métiers j'avais renvoyé jusqu'à cette heure le sermon, qui était précédé de la prière et suivi de la bénédiction du très-Saint Sacrement. Tous se sont approchés du tribunal de la pénitence et de la sainte table, à l'exception de quelques négligents dont le nombre n'excédait pas 7 ou 8. Après Dieu le mérite en revient à mes confrères voisins, qui ont bien voulu prêcher dans cette circonstance, et être les instruments choisis de Dieu pour lui reconcilier les pauvres pécheurs. En somme, si le pauvre missionnaire a plus de sacrifices à faire, s'il a à passer la plus grande partie de son temps dans l'isolement, éloigné de ses confrères qu'il ne voit qu'après de longs intervalles, en revanche, le bon Dieu sait lui ménager de

temps en temps beaucoup de consolation et de joies sensibles au cœur.

MISSION DE ST. FIRMIN DE LA RIVIÈRE AUX CANARDS.

La mission de la Rivière aux Canards et qui a saint Firmin pour patron, est desservie par le missionnaire de Tadoussac d'une manière assez régulière. Il n'y a que les forts vents du Nord-ouest qui soufflent si souvent ici, et les glaces dont le Saguenay est souvent couvert qui apportent quelques retards dans les époques déterminées pour la mission. Depuis l'automne dernier, les gens de St. Firmin ont la messe un dimanche sur six et une autre messe sur semaine pendant l'interval ; faveur qu'ils doivent à votre bienveillance, Monseigneur, et dont ils n'oublieront jamais le bienfait. Chaque jour, on les entend témoigner leur reconnaissance envers Votre Grandeur d'abord, puis envers celui qui va, au nom de Dieu et par votre autorité, leur porter les secours de notre sainte religion. Il leur fallait la messe quelquefois le dimanche pour ne pas leur laisser oublier que ce jour est consacré à Dieu d'une manière toute spéciale et pour les amener à bien l'observer. On comprend facilement qu'étant continuellement privé de la messe le dimanche, et se trouvant presque toujours dans l'impossibilité de l'entendre à raison de la traverse du Saguenay qui est le plus souvent dangereux, on finit par ne considérer ce jour que comme un jour ordinaire. Il le fallait encore afin de ne pas permettre aux hérétiques d'insinuer à ces pauvres jeunes gens le poison de l'erreur ; car c'est surtout le dimanche que ces apostats éhontés s'efforcent de faire des prosélytes, profitant du jour où les gens sont désœuvrés et réunis ensemble au foyer domestique. Les gens de cette mission paraissent heureux de pouvoir se réunir de temps à autres le dimanche autour du missionnaire, et je vous assure, Monseigneur, que j'en profite pour leur faire voir l'erreur et la mauvaise foi des pasteurs bibliques, et pour leur rappeler les vérités immuables de notre sainte religion.

Deux chefs de famille que l'erreur avait atteints assez facilement à cause de leur ignorance, sont revenus à des sentiments plus religieux ; l'un d'eux s'est même approché

du tribunal de la pénitence et l'autre donne les meilleures espérances de retour : depuis quelque temps ils sont tous deux très-réguliers à assister à la messe à chaque mission que je donne à St. Firmin.

Votre Grandeur sait, sans doute, que l'an dernier un habitant de la Rivière aux Canards, trompé et perverti par les émissaires de Satan, a apostasié et s'est ainsi jeté, tête baissée, dans le précipice de l'erreur... Reviendra-t-il à la foi catholique ? Dieu seul le sait... Les conjectures nous portent à croire qu'il mourra dans son apostasie avec sa pauvre famille qu'il a associée à son malheur. Pauvre âme, pauvre famille ! ! !

En somme, quoiqu'il y ait encore trois à quatre indifférents qui ne donnent pas signe de vie, tous les autres nous ont donné les plus grandes consolations dans les différentes missions que nous leur avons données ; ils assistent aux instructions ainsi qu'à la sainte messe avec une assiduité peu ordinaire.

C'est surtout à l'occasion du Jubilé qu'ils ont montré leur foi et leur piété. Quatre prêtres que nous étions, nous avons été tous vraiment édifiés et touchés de voir leur empressement à profiter de la grâce, et nous en sommes sûrs, la grâce n'a pas passé en vain, puisque la belle résolution qui a couronné les exercices du Jubilé a été celle de s'enrôler sous la bannière de la Croix en renonçant librement et généreusement aux boissons enivrantes. Plus de trente personnes, jeunes gens et chefs de famille ont pris la croix de tempérance !

La mission de St. Firmin ne progresse pas, mais elle ne diminue pas non plus. Elle ne renferme, comme en 1874, qu'une trentaine de familles. D'après le recensement que j'ai fait, cette année, dans ma visite, j'ai trouvé que le nombre positif des communiants est de 112, celui des non-communiants, en y comprenant les protestants, est de 79—en tout 191 âmes.

Une chapelle de 40 x 25 pieds est levée et close ; mais elle n'est pas encore en état de recevoir son petit peuple pour les saints mystères. J'espère que ce printemps les travaux se continueront activement et que nous y ferons

les offices dès l'automne. Je prends ici occasion de remercier l'œuvre de la Propagation de la Foi, des secours qu'elle nous a accordés pour bâtir cette chapelle devenue si nécessaire dans les temps mauvais où l'hérésie tentait à se propager ; car par ce moyen le culte divin sera relevé à leurs yeux et à leur esprit, et l'hérésie tentera moins à y marcher tête levèe.

Une bonne école fonctionne à St. Firmin ; 20 enfants la fréquentent assez régulièrement.

MISSION DE STE. MARGUERITE.

La mission de la Rivière Ste. Marguerite située à 6 lieues de Tadoussac sur la rive droite du Saguenay en remontant, renferme une population de 120 âmes, dont 62 communiants et 58 non-communiants. Dans ce chiffre se trouvent comprises les familles qui résident à une demi-lieue plus haut aux "Islets rouges," dans le voisinage desquels sont construits les moulins à scies de MM. Louis et Joseph Harvey. Comme les gens de ces moulins ont beaucoup de difficulté à se rendre à la chapelle de Ste. Marguerite, le missionnaire se transporte chez eux et donnent la mission dans la maison de M. Louis Harvey qui la voit de bonne grâce se transformer en chapelle pour un moment, afin de permettre aux employés de ses chantiers et de ses moulins de remplir leurs devoirs religieux et surtout d'assister à la sainte messe.

La chapelle de Ste. Marguerite est assez spacieuse pour la population ; elle a 30 x 24. L'extérieur n'est pas encore achevé, il le sera ce printemps ainsi que la petite sacristie qui a été annexée à cette chapelle et qui n'est pas encore logeable.

Il y a une maison d'école à Ste. Marguerite mais malheureusement, elle ne fonctionne pas cette année ; cela vient surtout de ce qu'aucune institutrice n'aime beaucoup aller s'isoler ainsi, loin de l'église et du prêtre. Pourtant ce serait un avantage bien précieux pour ces pauvres gens d'avoir au milieu d'eux une bonne école. Car ils sont ignorants, et privés d'une école leurs enfants ne seront guère plus instruits. Le missionnaire ne peut aller bien

souvent leur porter l'instruction et les secours de la religion vu la distance qui les sépare de Tadoussac et l'état impraticable des chemins.

Là comme dans les autres endroits où le missionnaire n'apparaît qu'à de rares intervalles, on pourrait souhaiter plus de perfection dans l'accomplissement des devoirs religieux. Il y a une plaie difficile à guérir : ce sont les blasphèmes et les mauvaises paroles. Si le prêtre est assez heureux pour renverser cette batterie du démon, ce sera un grand point de gagné.

Le désœuvrement du dimanche a bien aussi ses inconvénients ; mais il faut espérer qu'ils suivront mes conseils et qu'ils s'assembleront tous les dimanches dans leur chapelle pour y faire une lecture de piété, dire le chapelet et faire le chemin de la Croix. En effet ils ont maintenant un assez joli chemin de Croix que j'ai béni dans le mois de janvier selon la permission que m'en avait accordée Votre Grandeur.

Je vous demande pardon, Monseigneur, de vous avoir ennuyé aussi longuement par ces différents rapports et je sollicite humblement de Votre Grandeur, qu'elle daigne me bénir d'une manière toute spéciale ainsi que le petit troupeau confié à mes soins.

J'ai l'honneur d'être avec respect,
Monseigneur,
De Votre Grandeur,
Le très humble et très dévoué fils,
F. E. T. Casault, Ptre.
Miss.

NOUVEAU-BRUNSWICK.

LÉPROSERIE DE TRACADIE.

Les religieuses de l'Hôtel-Dieu de Montréal ont entre pris, il y a neuf ans, une œuvre admirable de dévouement et d'héroïsme, une œuvre capable à elle seule de faire aimer et respecter une religion qui enfante de tels prodiges de charité et d'abnégation, nous voulons parler du soin des Lépreux à Tracadie dont elles se sont chargées en Septembre 1868.

Cette mission importante des Sœurs de l'Hôtel-Dieu de Montréal est peu connue ; nos Annales en ont à peine parlé, les journaux n'ont fait, dans le temps, qu'annoncer le départ des Sœurs ; néanmoins une de nos bonnes plumes canadiennes et catholiques, M. E. Lef. de Bellefeuille, traça de belles pages sous le titre " Les Lépreux de Tracadie," dans la *Revue Canadienne* (Août 1870), mais ces pages pleines d'intérêt ne furent lues que par les lettrés, les seuls, à peu près, qui s'abonnent aux grandes Revues. Le travail de M. de Bellefeuille étant très propre à faire con naître et apprécier l'œuvre de nos dévouées religieuses, donnant de plus des renseignements précieux sur l'histoire proprement dite de cette colonie infortunée, nous ne pouvons rien faire de mieux que de le reproduire ici en grande partie ; les Associés de la Propagation de la Foi y trouveront leur profit sous plus d'un rapport, et surtout ils y admireront le dévouement sans borne, l'héroisme sublime de nos religieuses qui eurent le courage chrétien d'aller se faire les amies, les sœurs de ces êtres délaissés de tous et croupissant dans la plus profonde misère depuis plus de cent-cinquante ans.

Nous laissons la parole à l'écrivain de la *Revue :*

" Il y a longtemps qu'on le dit, le Bas-Canada est l'ins trument dont se sert la Providence de Dieu pour évangé liser la terre de l'Amérique, instruire les ignorants, secourir les pauvres, soigner les malades, élever les enfants dans le bon chemin, sur la face de cet immense continent. Au

Chili, au Brésil, au Pérou, dans l'Orégon, à la Rivière-Rouge, à Terreneuve, jusque dans les immenses steppes glacées de l'Amérique russe et de la Baie d'Hudson, le Canada envoie des évêques, des prêtres, des missionnaires, des religieux, des religieuses, exercer toutes les œuvres de la charité chrétienne, et faire connaître partout les descendants des héros et des martys qui ont jadis fondé cette colonie de la Nouvelle-France. Même aujourd'hui, notre pays ne cesse de vérifier la remarque que je viens de faire; par là, il continue l'entreprise commencée par Jacques-Cartier et ses compagnons, continuée par Champlain et Mgr. de Laval; entreprise qui consiste à porter la lumière de la vraie foi aux infidèles et à tous ceux qui en sont privés, et qui a déterminé l'établissement de ce pays. Bien aveugle serait celui qui ne verrait pas dans ce rôle important que remplit le Canada avec une mystérieuse constance depuis bientôt trois siècles, la main de la Providence qui a permis que d'autres nations en Amérique devinssent plus grandes par la richesse, plus puissantes par la politique, plus influentes par le commerce, plus fortes par les travaux matériels; mais qui n'a pas voulu qu'aucune contribuât davantage à l'œuvre religieuse, à l'œuvre catholique, que le plus petit de tous les peuples, le peuple du Canada !

" Ces réflexions me sont inspirées par la lecture de plusieurs lettres et autres documents, dont quelques-uns sont inédits, qui donnent les détails les plus navrants sur une classe d'infortunés qui existe et souffre à nos portes, dans la province du Nouveau-Brunswick, sans autre espoir de cesser de souffrir qu'en cessant d'exister. Je veux parler des Lépreux de Tracadie. Les plus malheureux de tous les hommes, non seulement ils n'ont pas l'espoir de la guérison pour les soutenir à traîner leur misérable vie; mais ils n'ont pas même la consolation, généralement, d'inspirer des sentiments de pitié à leurs semblables : c'est un sentiment d'horreur qu'ils répandent autour d'eux. Ce ne sont pas des regards de compassion qui se reposent sur leurs traits défigurés et monstrueux, sur leur plaies béantes ; ce sont des regards de terreur et de dégoût. Eh bien,

ces malheureux n'ont pas échappé à la charité des religieuses canadiennes; car il y a deux ans, (1) l'Hôtel-Dieu de Montréal envoyait à Tracadie six de ses membres, qui s'étaient volontairement sacrifiés et dévoués pour le reste de leurs jours, aux soins des Lépreux. Le gouvernement protestant du Nouveau-Brunswick, pour lequel ces infortunés étaient depuis longtemps un embarras, a confié avec joie à ces vénérables religieuses, la garde du Lazaret et le traitement des malades, rendant par là un bel hommage aux ordres religieux de l'Eglise catholique. De fait, il était grandement temps que ce secours arrivât, car, comme on le verra plus tard, tous reconnaissent qu'avant la venue des sœurs, les Lépreux ne reçurent guère les soins qu'exige leur état."

.....

"Les premiers établissements sur la Rivière Miramichi, Nouveau-Brunswick, furent faits bientôt après le traité d'Utrecht, en 1713, par des sujets de la France, principalement des Basques, des Bretons et des Normands. Sous l'administration du Cardinal Fleury, de puissantes mesures furent mises en œuvre afin d'encourager et faire avancer ces établissements, qui, en peu de temps, progressèrent si bien qu'un Monsieur Pierre Beaubair fut envoyé de France comme Intendant, afin d'en diriger les affaires au nom de la France. Il bâtit une petite ville à la pointe de terre qui porte son nom jusqu'à présent, à l'embouchure de la branche nord-ouest de la rivière Miramichi. L'isle en face, connue aujourd'hui sous le nom de l'Isle Beaubair, était fortement défendue; et il est dit par des vieillards que dans ce fort, il y avait une fonderie à canon, et des boutiques pour les finir, ainsi que des manufactures de munitions de guerre.

"Durant l'été de 1757, les établissements sur la rivière

(1) Les révérendes sœurs partirent de Montréal le 12 septembre 1868 et arrivèrent à Tracadie le 29 du même mois. Voici les noms de ces femmes dévouées:

Sœur Pagé, supérieure; sœur Quesnel, assistante; sœur Viger dite St. Jean de Goto; sœur Brault; sœur Clémence, converse; sœur Luména, tourrière. Depuis cette date, la sœur Pagé est revenue en Canada; les sœurs Sicotte et Reid sont parties pour Tracadie le 12 juin 1869.

Miramichi eurent beaucoup à souffrir de la guerre entre la France et l'Angleterre, qui interceptait leur trafic de poisson et de fourrures. L'hiver suivant, ils furent réduits à une grande extrémité par la famine qui fit périr un grand nombre d'habitants.

" Deux transports chargés de provisions, d'étoffes et d'habillements leur furent envoyés de France en 1758, mais tous deux furent capturés par les vaisseaux de la flotte anglaise alors employée à la prise de la ville de Louisbourg.

" Pendant que ces premiers colons souffraient les plus grandes privations un vaisseau français appelé *L'Indienne*, de Morlaix, fit naufrage à l'embouchure de Miramichi, près du goulet de la Baie des Vents, nommée aujourd'hui par erreur " Baie du vin." La tradition raconte que ce vaisseau, avant de venir en Amérique, avait fait le trafic dans le Levant et que quelques ballots de vieilles hardes qui avaient été mises à bord à Smyrne, furent poussés au rivage après le naufrage, et que ces habillements furent recueillis et portés par des habitants de Miramichi. Quoiqu'il en soit, il est certain qu'il sortit de ce vaisseau une affreuse maladie qui s'abattit sur les malheureux Acadiens déjà décimés par la famine dans les établissements de Miramichi. Cette peste s'abattit avec la plus grande sévérité sur la ville de Beaubair, et l'une de ses premières victimes fut M. de Beaubair lui-même. La maladie conjointement avec la famine, n'enleva pas moins de huit cents habitants, assure-t-on, qui furent enterrés à la Pointe-Beaubair.

" Les survivants abandonnèrent Miramichi et s'enfuirent, quelques-uns à l'Ile Saint-Jean, maintenant l'Ile du Prince-Edouard, et le plus grand nombre se fixa le long de la côte ouest du golfe St. Laurent, où ils formèrent de nouveaux établissements tels que Niguaweck, Tracadie et Poëkmouche ; ils contribuèrent aussi à l'agrandissement de la paroisse de Caraquet (1).

" Pendant bien longtemps, c'est-à-dire pendant plus de quatre-vingts ans, quoique l'on sût que la lèpre existât dans

(1) Tous ces renseignements m'ont été communiqués par M. l'abbé Gauvreau.

ces établissements éloignés, cependant elle n'attira que fort peu l'attention publique, quand, en 1817, le cas d'une femme nommée Ursule Landry, qui en mourut, la fit remarquer.

" Une relation écrite par une des religieuses de l'Hôtel-Dieu et que l'on a bien voulu me communiquer, attribue une origine quelque peu différente à ce fléau. " D'après la tradition, dit l'auteur, la maladie surnommée " Maladie de Tracadie," fut importée en 1758, dans le Nouveau-Brunswick, par un bâtiment venant du Levant, pour le trafic de la pêche. Le bâtiment ayant touché terre tard dans l'automne, l'équipage fut obligé de se disperser dans différents endroits, nommément à Caraquet. Malheureusement, cet équipage était atteint d'une maladie que personne ne soupçonnait. Les gens du pays ayant donné l'hospitalité à ces navigateurs, plusieurs femmes s'employèrent à laver leurs hardes et prirent ainsi la maladie sans s'en douter ; laquelle se transmettant depuis de l'un à l'autre, et sans doute de père en fils, prit à la longue un caractère particulier."

Son Excellence l'Hon. Arthur Hamilton Gordon, lieutenant-gouverneur du Nouveau-Brunswick en 1862, a assigné une origine analogue au terrible fléau, dans une intéressante brochure qu'il a intitulée : *Wilderness Journeys in New-Brunswick in* 1862-3.

Voici ce qu'il en dit :

" Il existe une tradition obscure et incertaine, d'après laquelle un navire français s'échoua, il y a environ quatre-vingts ou cent ans, sur les côtes du comté de Gloucester ou de Northumberland, et que, parmi les hommes de l'équipage qui échappèrent au naufrage, étaient des matelots venant de Marseille, qui avaient attrapé dans le Levant la véritable lèpre de l'Orient, l'*Elephantiasis Græcorum*, Quoiqu'il en soit, il n'y a aucun doute que, depuis bien des années passées, une partie de la population française de ces comtés a été affligée de cette terrible maladie, ou d'une affection qui lui ressemble beaucoup, peut-être de cette forme particulière de lèpre que l'on rencontre sur les côtes de la Norvège ! "

" Il est difficile de se persuader, dit de son côté M. Gauvreau, curé de Tracadie et chapelain du Lazaret depuis dix-huit ans, dans une lettre en date du 30 novembre 1859 (1), il est difficile de se persuader que cette maladie ait pris son origine dans cet endroit même où elle règne.

" La position géographique de la mission de Tracadie, en face et sur le bord de la mer, entrecoupée de rivières dans lesquelles la montée de l'eau de la mer se fait sentir jusqu'à 8 ou 9 milles de leurs embouchures ; le terrain en partie sablonneux et en partie légèrement argileux, ne renfermant aucun marais infect, et, par conséquent, l'absence absolue de tout miasme nuisible, tout cela, il me semble, doit justifier l'opinion que j'ai toujours entretenue et à laquelle je tiens encore, que le virus de cette peste n'a pas pris naissance dans l'endroit, mais a dû être originairement apporté ici par quelqu'etranger soit navigateur ou voyageur par terre. Ce voyageur ou passant, quelqu'il soit, aurait pris logement dans l'endroit, aurait bû dans les vaisseaux à boire d'une famille hospitalière, il y aurait eu son linge lavé, il aurait couché dans un des lits de la maison, il aurait laissé sa salive empestée (je devrais dire son venin) sur les parois du vaisseau à boire, ou ayant sur ses membres des ulcères en état de suppuration, il aurait empoisonné la couche qui lui aurait été cédée par charité. Après son départ, quelqu'un de la famille aurait bu dans le vaisseau qui aurait servi à ce passant, ou aurait couché sous les mêmes couvertures, et ce misérable, après avoir été l'objet sacré de la belle hospitalité française, aurait transmis ainsi le virus de son mal à ses hôtes, et aurait fait d'eux et de leurs descendants ce que ces lépreux sont actuellement, des objets repoussants de dégoût et de frayeur, et de Tracadie un lieu frappé au coin de l'anathême public."

La tradition rapportée par ces écrivains doit donner la vérité sur l'origine du terrible fléau. Ils ne s'accordent pas, il est vrai, sur la manière dont la maladie a été apportée. Il semble difficile, en effet, de croire que des causes locales aient fait naître dans cette partie du pays une ma-

(1) Publiée dans le journal de Montréal *L'Ordre*.

ladie aussi extraordinaire. Il est malheureusement bien d'autres endroits que Tracadie et Miramichi où les habitants sont pauvres et malpropres, mal nourris et pêcheurs, et qui vivent dans un atmosphère humide ; cependant, c'est à Tracadie seulement ou aux environs que l'on rencontre aujourd'hui la lèpre. Au Labrador, à Terre-Neuve, les habitants se nourrissent tout autant de poisson, vivent dans des conditions climatériques semblables, n'observent pas davantage les prescriptions hygiéniques, et pourtant la maladie de Tracadie ne les décime pas.

Quoiqu'il en soit de l'origine de ce terrible fléau, il est certain qu'il règne aujourd'hui à Tracadie, et qu'il y règne déjà depuis un grand nombre d'années. Depuis le moment de son introduction dans le pays, la maladie, dit la relation que j'ai déjà citée, fit sourdement son chemin jusqu'en 1817, qu'elle fut reconnue par les ravages qu'elle faisait, et chacun commença dès lors à se tenir en garde contre elle. Mais ce ne fut qu'en 1844 que les autorités s'en préoccupèrent. Une commission médicale fut nommée ; elle fit part de ses investigations au gouvernement, et dans l'année précitée un acte de la législature provinciale, passé et renouvelé avec quelques modifications en 1850, autorisa le Lieutenant-Gouverneur de la Province à établir un comité de santé. Ce comité local duement approuvé établit d'abord un Lazaret dans l'île de Sheldrake, position isolée, au milieu de la rivière de Miramichi, à environ 18 milles au-dessus de Chatham.

" Quelqu'un était-il trouvé atteint de la maladie, continue l'écrivain que je viens de citer, il lui fallait, de gré ou de force, s'arracher à sa famille ; l'époux était enlevé à son épouse, la mère à ses enfants, les enfants à leurs parents, quelqu'ils fusseut, aussitôt qu'on reconnaissait en eux les symptômes de la lèpre. On les forçait de dire adieu à tout ce qui leur était cher pour aller se confiner dans cette prison. Il est arrivé plusieurs fois que certains lépreux refusant de se rendre au Lazaret, on les y trainait avec des cordes, comme des animaux, car personne ne voulait mettre la main sur eux, et même on les frappait à coups de bâton jusqu'à ce qu'ils entrassent.

" Mais les choses ne pouvaient demeurer longtemps en cet état, puisque les lépreux, excités par la souffrance, l'ennui et le désir de jouir de leur liberté, s'échappaient pour retourner dans leur famille.

" On songea donc à améliorer leur sort. Pour cet effet, en 1847, on transféra le Lazaret dans la position qu'il occupe aujourd'hui, à un demi-mille de l'église paroissiale de Tracadie, où un assez vaste terrain a été acheté par le gouvernement et entouré d'une clôture de pieux de cèdres de vingt pieds de haut, garni de clous afin d'empêcher les pauvres lépreux de s'échapper. Les fenêtres du Lazaret furent garnies de grosses barres de fer, ce qui donna un assez triste aspect à ce séjour de douleur. Ces barres de fer demeurèrent ainsi aux fenêtres jusqu'à en 1869, que les lépreux, choqués de la ressemblance que cela leur donnait avec les prisonniers d'état, en firent tomber une partie. A notre arrivée nous fîmes ôter le reste, car maintenant ils sont tous de bonne volonté."

Ainsi que je l'ai dit plus haut, c'est dans l'automne de 1868 que des religieuses de l'Hôtel-Dieu de Montréal prirent possession du Lazaret de Tracadie. Depuis plusieurs années déjà, on éprouvait vivement le besoin de réorganiser cette institution et de la mettre sous les soins et sous la direction des sœurs hospitalières. J'ai sous les yeux une lettre de Mgr. James Rogers, évêque de Chatham, dans laquelle Sa Grandeur rend compte au Conseil Central de la Propagation de la Foi, à Paris, des démarches qu'elle avait faites jusqu'à la date du 4 décembre 1866 pour parvenir à opérer la transformation qu'Elle désirait dans le Lazaret.

" Depuis ma première visite à cette maison, dit Mgr. Rogers, j'ai toujours pensé qu'il serait bien désirable qu'on pût y établir des sœurs hospitalières, pour s'y livrer aux travaux de la charité en soutenant et en soignant ces pauvres souffrants, dont le nombre, dans le cours de mes visites, a varié d'environ 20 à 30, nombre actuel. Mais, alors, la considération de plus grands et de plus pressants besoins réclamant mon attention, et mes ressources étant insuffisantes non seulement pour le soulagement des souf-

frances physiques, mais aussi peut-être pour le salut de certaines âmes, cette considération, dis-je, m'obligeait d'ajourner mes projets en faveur des lépreux jusqu'à ce que mon diocèse naissant pût satisfaire aux besoins religieux de ses habitants par une augmentation du nombre des prêtres, l'érection d'églises ou chapelles là où il n'en existait pas et où le besoin s'en faisait sentir, et la création d'institutions pour l'éducation chrétienne de la jeunesse. Un autre obstacle à l'exécution immédiate de mon dessein, fut le manque d'approbation et de concours nécessaires du gouvernement, l'absence de logement convenable pour recevoir les sœurs, et l'incertitude sur le point de savoir si l'élément protestant, qui domine dans notre gouvernement et notre législature, voudrait nous donner l'argent, ou même nous permettre de prendre les dispositions nécessaires pour que les sœurs viennent et dirigent l'hôpital. Le printemps dernier, j'ai fait une pétition au gouvernement, mais les agitations et les perturbations politiques qui changent souvent le personnel, l'ont empêché jusqu'à présent de prendre une décision à cet égard. Voilà pourquoi le digne curé de Tracadie, M. Gauvreau, continue à être le seul ange administrant les consolations de la religion à cette portion de son troupeau, cruellement affligée " (1).

Les démarches faites depuis par Mgr. Rogers semblent avoir été plus heureuses ; il a obtenu de Mgr. Bourget le secours des religieuses de l'Hôtel Dieu de Montréal, et le gouvernement paraît avoir vu d'un bon œil cette réorganisation du Lazaret, qui a produit en peu de temps les meilleurs effets chez les infortunés lépreux.

M. l'abbé Gauvreau fait une triste peinture de l'état dans lequel vivaient ceux-ci avant l'arrivée des Sœurs Hospitalière. Voici les détails navrants que je lis dans une lettre du digne chapelain adressée à la Révérende Mère Supérieure de l'Hôtel-Dieu de Montréal, en date du 28 avril 1869 :

" Je ne me sens pas capable, écrit le vénérable prêtre, de décrire l'état de misère inouï de nos pauvres lépreux avant

(1) Correspondance adressée par Monseigneur Rogers, évêque de Chatham, au Conseil Central de la Propagation de la Foi, à Paris, concernant l'état du diocèse. P. 14.

l'arrivée des sœurs. Je ne puis que dire que depuis leur transport de l'Isle aux Becs-scies (*Sheldrake*), à l'entrée de la rivière Miramichi, ce n'était pour eux que malpropreté à faire bondir le cœur, discorde, insubordination envers les autorités bienveillantes du gouvernement, divisions et querelles continuelles entre eux, révoltes contre le chapelain ; la loi du plus violent était en pleine force, et souvent l'oreille était blessée par des jurements et d'horribles blasphêmes ; en un mot, l'hôpital était devenu comme une caverne de voleurs et de bandits. Oh ! ma chère mère Supérieure, combien j'ai gémi et versé de larmes, depuis 1859, sur le sort de ces âmes malheureuses que le démon tenait enchainées par toute sorte de crimes, excepté le meurtre, pendant que tout le reste se commettait. Cependant, plus ils étaient méchants malgré mes remontrances, plus je redoublais d'instances et de prières auprès du Dieu de miséricorde dans toutes les messes que je célébrai pendant dix-sept ans, afin qu'il en eût pitié et qu'il sauvât ces âmes que Jésus-Christ n'avait certainement pas mises de côté en mourant sur le calvaire.

" Dans le même temps le bureau de santé n'épargnait rien pour les rendre heureux : nourriture abondante, logement confortable, bons vêtements et même beaucoup de petits soins et de médicaments qui leur étaient prodigués avec toute la charité possible. Malgré tout cela, ces êtres humains aux cœurs ulcérés comme et plus que leurs corps étaient insensibles à tout ; ils étaint indomptables, parce que le démon régnait en maître dans l'hôpital. Quelques-uns de ces malheureux ne voulaient pas se résigner à mourir, malgré les exhortations réitérées du chapelain ; et même après la réception des derniers sacrements et l'indulgence plénière à l'article de la mort, ils tenaient encore à la vie en dernier lieu.

" De ce nombre il en fut un qui avait été averti par le médecin d'envoyer quérir le prêtre le plus tôt possible. Ses amis et parents s'empressèrent de l'engager à se préparer à bien mourir. " Laissez-moi tranquille, dit-il, je sais ce que j'ai à faire." Vers neuf heures du soir, il prie plusieurs de ses compagnons d'infortune de ne pas se cou-

cher et de veiller avec lui, s'imaginant pouvoir renvoyer la mort qui le pressait. " Jouons aux cartes ensemble,' leur demande-t-il, mais la partie à peine commencée, les cartes lui échappent des mains ; l'infortuné se précipite à son lit ; on appelle au secours, on court à lui, il était mort."

Depuis l'arrivée des Religieuses de l'Hôtel-Dieu, tout semble avoir changé d'aspect. " Sans entrer dans un détail particulier de tout ce que nos chères et bien-aimées sœurs ont fait pour réformer cette misérable habitation, je dois, dit M. Gauvreau, me contenter de vous dire que nous n'y voyons plus que la propreté la plus recherchée, la régularité la plus admirable, la charité la plus parfaite ; tout se fait avec ponctualité de la part des sœurs et des malades ; tout va régulièrement ; tout est en ordre dans le cloître, si bien que ces pauvres gens qui, auparavant, se plaisaient dans la malpropreté et le désordre, sont émerveillés maintenant de ne voir partout que propreté, ordre et décence. Ce qui contribue beaucoup à les tenir dans la soumission, et à les faire s'observer eux-mêmes, c'est l'humble habit des sœurs, leur modestie, leur réserve, leur austère vertu, leur silence, leur recueillement, leurs soins et leurs attentions les plus tendres auprès de tous les malades, mais surtout auprès de ceux qui sont alités."

On concoit après ce double tableau avec quelle joie les malheureux lépreux de Tracadie ont vu arriver les religieuses qui venaient leur consacrer leur existence ; on comprend l'affection et le respect qui les animent à l'égard de ces saintes femmes.

* * *

" L'enceinte extérieure du Lazaret, dit le gouverneur Gordon dans ses *Wilderness Journeys*, consiste en un champ de verdure de trois ou quatre arpents en superficie. Dans ces limites on permet maintenant aux lépreux d'aller et venir à volonté. Jusqu'à dernièrement, toutefois, ils étaient confinés dans les bornes bien plus étroites d'une enceinte semblable, située au centre de la plus grande, et contenant les bâtisses de l'hôpital même.

" C'est dans ces lugubres frontières que j'entrai, accompagné de l'évêque catholique romain de Chatham, du se-

crétaire du Bureau de santé, du médecin résidant, et du prêtre catholique du village, qui est aussi le chapelain de l'hôpital.

" En dedans de l'enceinte intérieure, il y a plusieurs petites constructions en bois, séparées les unes des autres, comprenant la cuisine, lingerie, etc., de l'établissement; l'un de ces bâtiments récemment achevé, contient un bain, ce qui ajoutera beaucoup au bien-être des infortunés habitants. L'hôpital lui-même est une bâtisse qui contient deux grandes salles, l'une consacrée aux hommes et l'autre affectée aux femmes. Au centre de chaque salle, il y a un poêle, une table, avec des bancs et des chaises, tandis que les lits des malades sont rangés le long des murs. Ces salles sont suffisamment éclairées et sont bien ventilées, et au moment de ma visite étaient parfaitement nettes et propres. Au fond de ces salles il y a une petite chapelle disposée de telle sorte qu'une fenêtre oblique, traversant le mur de chaque côté de la cloison qui divise les deux salles, permet aux patients de l'un et l'autre sexe d'entendre la messe sans se rencontrer. Au travers des mêmes ouvertures, ils peuvent se confesser, et recevoir la sainte communion."

Depuis l'arrivée des sœurs on a fait de légers changements dans l'aménagement intérieur du Lazaret. La chapelle maintenant se trouve au bout des salles avec une arcade vitrée, permettant aux lépreux d'entendre la messe en même temps que les Religieuses, qui se mettent de l'autre côté vis-à-vis. Les hommes occupent dans l'hôpital deux salles de 25 pieds carrés et deux salles de même dimension dans les mansardes sont réservées aux femmes. De plus, le terrain du Lazaret a été agrandi.

Je reprends la relation que j'ai déjà citée. " Avant de donner, dit l'auteur, les caractères de cette terrible maladie, je réponds à une question que, sans doute, vous ne manquerez pas de me faire, savoir: Comment cette maladie s'est-elle propagée? Nul ne le sait. 1° Elle ne semble pas être héréditaire, puisque dans une famille, le père ou la mère en est atteint et les enfants ne le sont pas; dans d'autres, les parents sont sains et les enfants sont lépreux-

Témoin ce qui arriva en 1856 ou 1857. Une femme nommée Domitilde Brideau, épouse de François Robichaud, était tellement couverte de la lèpre depuis plusieurs années, que son corps n'était pour ainsi dire qu'un amas de pourriture. Elle devint mère d'une fille, qu'elle nourrit elle-même, et mourut peu de temps après dans l'hôpital. Cependant l'enfant était nette, et n'avait aucuns symptômes de la maladie ; elle demeura jusqu'à l'âge de trois ans dans l'hôpital, d'où elle fut alors renvoyée. L'enfant grandit avec une santé parfaite ; aujourd'hui elle est mariée, et tous ses enfants sont très-bien. Grand nombre d'exemples semblables pourraient être cités, mais il faut se borner. 2° Cette maladie est elle contagieuse ? Il n'y en a pas d'apparence, puisque dans une famille le mari en est atteint et la femme ne l'est pas ; ou bien, la femme l'a et le mari ne l'a pas. Il y a maintenant à Tracadie un nommé François Robichaud, lequel a eu trois femmes ; les deux premières sont mortes de la lèpre, et la troisième est maintenant à l'hôpital ; lui, cependant, jouit d'une santé parfaite. Dans une même famille un ou deux enfants ont la lèpre et les autres sont nets. Une femme employée au service des lépreux demeura huit ans dans l'hôpital, mangeant et buvant avec eux, et elle n'a pas contracté la maladie. Nous l'avons vue plusieurs fois, elle est parfaitement nette. La lavandière actuellement employée dans l'hôpital, demeure entièrement avec eux, depuis deux ans ; c'est une veuve dont le mari est mort de la lèpre ; elle en a eu soin pendant trois ans que dura sa maladie et elle est saine. Il est arrivé en différentes occasions que certaines personnes soupçonnées d'avoir cette maladie furent forcées d'entrer dans l'hôpital et y passèrent plusieurs années, après lesquelles étant reconnues pour ne l'avoir pas, furent congédiées sans qu'on n'ait jamais depuis remarqué en elles aucuns symptômes de lèpre.

" Tous les lépreux qui sont maintenant dans l'hôpital s'accordent pourtant à dire qu'elle se communique, puisque bon nombre d'entre eux disent l'avoir prise soit en couchant avec quelqu'un qui en était atteint, soit en mangeant et en buvant avec eux. De là, donc, il faudrait conclure que Dieu la donne à qui il veut.

"Je suis fortement persuadé que cette maladie, outre l'origine qu'on lui attribue, est causée par le genre de vie auquel s'adonnent les habitants de Tracadie : presque tous sont pêcheurs ou navigateurs, leur principale nourriture est le poisson, surtout le hareng, les patates et les navets. Je puis assurer en toute vérité qu'il n'y a pas dix familles dans Tracadie qui mangent du pain, car la pauvreté y est extrême."

* * *

Entrons maintenant au Lazaret et examinons ensemble les tristes victimes qu'il contient. Suivons d'abord le gouverneur Gordon ; nous reviendrons ensuite prendre notre bonne religieuse avec laquelle nons pourrons faire plus d'observations et des études plus sérieuses.

" Au moment de ma visite, dit Son Excellence, il y avait vingt-trois malades au Lazaret, treize hommes et dix femmes ; tous étaient Français, catholiques, appartenant aux familles de la plus basse classe. Ils étaient de tout âge, et parvenus à différentes périodes de la maladie. Un vieillard, dont les traits étaient tellement défigurés qu'ils n'avaient presque plus rien d'humain, et qui paraissait réduit à la dernière enfance, put à peine être tiré de son apathie suffisamment pour recevoir la bénédiction de l'Evêque, que tous les autres imploraient avidement en se jetant à genoux. Mais il y avait aussi des jeunes gens, dont les bras paraissaient aussi vigoureux, et les facultés de travailler et de jouir aussi intactes, qu'ils avaient jamais été ; et, spectacle le plus triste de tous, il y avaient des jeune enfants condamnés à passer dans cet affreux séjour une vie de souffrance sans espoir.

" J'ai été surtout touché par la vue des trois pauvres petis garçons âgés de quinze à onze ans. A un observateur non prévenu d'avance, ils auraient paru comme tous les autres enfants de leur âge ; leurs yeux étaient brillants et passablement intelligents ; mais les symptômes fatals qui avaient suffi pour les faire séparer du monde extérieur se voyaient sur leurs personnes, et ils étaient enfermés pour toujours dans les murs du Lazaret.

" L'on éprouve un sentiment semblable, quoique peut-

être moins vif, à la vue de tous les plus jeunes malades. Il y a quelque chose d'effrayant dans la pensée que, depuis le moment de son arrivée jusqu'à celui de sa mort, intervalle pendant lequel il peut s'écouler de longues années, un homme, doué des capacités, des passions et des désirs des autres hommes, est condamné à passer de la jeunesse à l'âge mur, de l'âge mûr jusqu'à la vieillesse, sans autre société que celle de ses compagnons de souffrance, sans aucun travail, aucun amusement, aucune ressource ; sans autre distraction que l'arrivée d'une nouvelle victime ; sans autre occupation que de contempler ses tristes compagnons mourant lentement l'un après l'autre autour de lui.

" Un petit nombre des malades savaient lire, et ceux qui le pouvaient n'avaient pas de livres. Il semblait n'y avoir aucune organisation pour leur fournir quelqu'occupation, soit corporelle, soit intellectuelle, et dans de telles circonstances je n'ai pas été surpris d'apprendre que, dans les derniers dégrés de la maladie, l'esprit s'affaiblit généralement

" La majorité des patients ne m'a pas paru ressentir de souffrances bien vives, et l'on m'a informé que l'un des caractères de la maladie est l'insensibilité à la douleur. On m'a montré un individu dont la main et le bras s'étaient posés par hazard sur un poèle rouge de chaleur et qui ne s'en aperçut que lorsque la forte odeur de chair grillée attira son attention sur son membre brûlé, qui était gravement blessé."

Depuis l'époque de la visite du gouverneur Gordon, le sort des lépreux a été considérablement amélioré. Les sœurs enseignent à lire aux plus jeunes et s'efforcent de les occuper autant que possible à des ouvrages de menuiserie et de cordonnerie.

Les observations du gouverneur Gordon, quoique faites pendant une courte et rapide visite au Lazaret, sont justes ; mais elles ne sont pas complètes. Ce sont les remarques d'un touriste qui raconte ce qui l'a le plus frappé. Ecoutons maintenant les témoignages des personnes qui ont vécu parmi les lépreux. M. l'abbé Gauvreau est le chapelain du Lazaret depuis dix-huit ans ; il a suivi avec un zèle éclairé les progrès de la maladie chez près 100 indivi-

dus ; il en a observé tous les symptômes ; il en a calculé la marche lente mais fatale ; il a assisté à la mort horrible d'un grand nombre de lépreux, et il raconte avec horreur, tout en s'humiltant sous la main de Dieu qui frappe quelquefois avec tant de sévérité, les choses épouvantables qu'il a vues. Personne n'est donc plus compétent que lui, à décrire d'une manière exacte, complète, impartiable et juste les phases caractéristiques de la terrible maladie. Prêtons l'oreille à son enseignement ; nous reviendrons ensuite interroger la religieuse infirmière qui nous donnera le résultat de ses observations.

" Sans vouloir vous imposer mon opinion, je ne puis cependant chasser de mon esprit la pensée que, en dehors de la volonté divine, ce fléau qui semble être la maladie particulière de l'homme déchu de son innocence primitive, est un poison extrêmement subtil, s'insinuant à la dérobée dans le corps humain, soit par transmission ou par contact, soit par inoculation directe ou accidentelle, ou même peut-être par une cohabitation prolongée.

" Mais quoiqu'il en soit de ces suppositions, quand une fois la maladie s'est introduite dans un nouveau sujet, son action est si insidieuse et si latente, que pendant plusieurs années, disons pendant deux, quatre, ou plus, l'infortuné Naaman ou Giezi, dont elle a pris possession, ne s'aperçoit d'aucun changement, soit dans ses habitudes constitutionnelles ou dans ses besoins. Le sommeil lui est tout aussi rafraîchissant, la digestion aussi facile, et la respiration aussi libre qu'auparavant : en un mot, tous les organes vitaux fonctionnent bien, et les membres continuent à jouir de toute leur vigueur, de toute leur énergie.

" Mais malheur à lui ! et puisse Dieu venir à son secours ! c'est un lépreux, et le terrible virus de la lèpre est en lui ; et, comme s'il tendait une embuscade, il n'attend que le moment de se développer. Le fléau est là, comme un serpent venimeux engourdi, qui le mordra infailliblement lorsqu'une fois il sera réveillé.

" A cette période de la maladie, la peau ne tarde pas à perdre son apparence naturelle et saine ; la fraîcheur et le brillant du teint disparaissent, et sont remplacés par une

blancheur morbide, matte, depuis les pieds jusqu'à la tête. Cette blancheur paraît comme si l'affreuse maladie avait pris possession des membranes muqueuses, et déplacé le fluide nécessaire à ses fonctions.

" Sans savoir si la lèpre de l'Orient a jamais offert d'autres symptômes extérieurs, il est certain que, dans ce que j'appellerai son premier dégré, la maladie de Tracadie prend toutes les apparences de la lèpre des anciens ; je veux dire, cette fausse blancheur de la peau. Au second dégré, la peau devient légèrement jaunâtre ; puis dans la troisième et dernière période, elle devient d'un rouge foncé, violet ou prend même quelquefois une teinte verdâtre. La maladie est alors pleinement confirmée.....

" De fait, la population de Tracadie, aussi bien que moi-même, nous sommes tellement familiarisés avec ce symptôme précurseur de la lèpre, que sur la seule apparence de la fausse blancheur de la peau, nous constatons immédiatement la présence de la maladie, et nous nous trompons bien rarement. Il n'y a eu ici qu'un seul cas de décès (celui de Cyrille Austin) dans ce premier dégré, que j'appelle le premier et peut-être le plus fatal. Tous les autres cas ont passé par les autres dégrés, le second ou le troisième, avant d'arriver à la mort. Et quelqu'étrange que cela puisse paraître, il a été remarqué par les lépreux eux-mêmes que le traitement du docteur LaBillois avait une meilleure chance de succès à l'origine de la troisième période que pendant la seconde.....

" Examinons maintenant les progrès de la maladie, et suivons-la pas à pas, si c'est possible.

" La pitoyable victime commence par éprouver une fièvre qui la dévore et la fait trembler de tous ses membrs, une raideur et une faiblesse dans toutes ses articulations, une pesanteur sur la poitrine comme causée par un vif chagrin, une abondance de sang au cerveau, une fatigue, un assoupissement, un ennui, et d'autres sensations extrêmement désagréables que les lépreux avancés m'ont fait connaître, mais qui maintenant échappent à mon souvenir.

" Le système nerveux tout entier est alors frappé d'une insensibilité absolument complète, de telle sorte qu'un in-

strument aigu comme un aiguille, ou une lame de couteau, enfoncé dans les parties charnues, ou même à travers les tendons ou les cartilages du malheureux lépreux, ne lui fait éprouver aucune sensation douloureuss, et ne l'affecte en aucune manière.

"Bien plus, le lépreux, avec le plus grand calme du monde, pourrait placer son bras ou sa jambe dans un bûcher ardent de bois et de goudron, jusqu'à ce que le membre tout entier et même les os fussent consumés, et cependant il n'éprouverait rien de douloureux du tout, absolument rien, et il pourrait, dans cet état, s'endormir aussi paisiblement que s'il était couché sur un bon lit."

M. Gauvreau, dans une autre de ses lettres, cite un exemple de cette insensibilité extraordinaire des lépreux : " Un de ces affligés qui est mort du Lazaret, et à qui j'eus le bonheur d'administrer les derniers sacrements, s'endormit auprès d'un feu ardent, et pendant son sommeil, il étendit une de ses mains dans le brasier en flamme. L'activité du feu n'interrompit nullement son assoupissement. L'odeur forte des chairs brûlées attira l'attention d'un de ses compagnons d'infortune, qui le retira du feu et lui sauva la vie."

La Relation de l'Hôtel-Dieu cite un trait semblable : " Depuis notre arrivée à Tracadie, écrit la religieuse, deux malades de l'hôpital se sont brûlés les mains assez considérablement et ne s'en sont aperçus que quand les plaies furent fermées; je les ai pensés moi-même ; le premier surtout était tellement brûlé que ses plaies durèrent près d'un mois."

Au sujet de cette insensibilité M. Gauvreau remarque qu'elle n'a qu'un temps, dont, dit-il, je ne suis pas en état de préciser la durée. "J'ai remarqué dans les malades maintenant sous traitement, ajoute la religieuse, que cet état d'insensibilité complète n'existe pas chez tous, et seulement en quelques endroits de leur corps ; chez quelques-uns ce sont leurs jambes, chez d'autres ce sont les mains, ou d'autres parties. Mais tout se plaignent d'un certain engourdissement qui ressemble à la paralysie."

" Peu à peu, cependant, continue M. Gauvreau, la fausse

blancheur de la peau disparaît pour faire place à des taches plus ou moins grandes d'une légère couleur jaune ; ces taches, dans certains cas, sont peu étendues, par exemple, de la dimension d'une pièce d'une piastre. Quand elles sont de cette grandeur, elles apparaissent d'abord disposées symétriquement et à des endroits qui correspondent exactement entre eux, soit sur les bras, sur les épaules, ou sur les membres, mais plus souvent sur la poitrine. Ces taches sont d'abord plus ou moins éloignées les unes des autres ; mais à mesure que le venin du mal fait son chemin à travers les parties vitales du lépreux, elles deviennent contiguës l'une à l'autre, et quand elles sont toutes unies ensemble elles finissent par convertir tout le corps du malade en une masse de corruption. Viennent ensuite l'enflure de tous les membres, le gonflement de toutes les parties du corps, de la tête aux pieds, et quand ce gonflement et ces enflures sont arrivées à la tension extrême, la peau crève pour faire jour à des ulcères baveux, dégoûtants et repoussants au suprême dégré. La peau par tout le corps devient tendue, et se couvre d'un suintement de couleur luisante semblable à un vernis. La peau et la chair entre le pouce et l'index se retirent ; les extrémités des doigts, des pieds et des mains deviennent aussi très-petites, et quelquefois ils se détachent des articulations et tombent sans que le malade s'en aperçoive et sans causer de douleur.

" La partie la plus noble de cet être créé à l'image de Dieu, la figure, n'est pas plus épargnée par la lèpre que toute autre partie du corps. Le visage est ordinairement beaucoup enflé et considérablement gonflé. Le menton, les joues, et les oreilles sont couverts de tubercules durs et roux de la grosseur d'un gros pois ; les yeux à demi sortis de leurs orbites, sont couverts d'une espèce de cataracte qui produit quelquefois une cécité complète. C'est le cas actuel d'un de ces infortunés. La peau du front devient aussi enflée, très-épaisse ; elle prend une couleur de plomb, qui, dans certains cas, se répand sur toute la figure ; tandis que dans d'autres, elle tourne au rouge ; cela pourrait être attribué à la différence des tempéraments, san-

guins, bilieux ou lymphatiques. Sur cette figure, où l'on admirait auparavant les charmes de la beauté, les traits sont maintenant devenus de profonds sillons, les lèvres forment deux gros ulcères baveux, la lèvre supérieure considérablement enflée et relevée vers la base du nez qui a disparu, tandis que la lèvre inférieure pend sur le menton lustré par la tension de la peau." Peut-on imaginer un plus horrible spectacle ?

" Dans quelques cas, les lèvres sont pincées et retrécies comme l'orifice d'une bourse plissée par des cordons. Cette difformité est la plus regrettable de toutes puisqu'elle prive ceux qui en sont frappés de la sainte communion qu'ils désirent avec tant d'ardeur.

" La lèpre, je veux toujours dire celle de Tracadie, achève ses ravages à l'intérieur du malade. Elle s'empare enfin du larynx et de toutes les ramifications bronchiales ; elle les obstrue et les remplit tellement de tubercules que le malheureux patient ne peut plus trouver de repos dans aucune position imaginable, sa respiration devient un sifflement aigu, et elle est si pénible qu'il s'attend à étouffer à chaque instant; il préférerait être étranglé avec une corde. J'ai moi-même assisté, dit M. Gauvreau, aux derniers efforts de quelques-uns de ces hommes, les plus affligés de tous les mortels; et je n'aimerais pas à voir ce spectacle encore une fois. Dispensez-moi de vous donner un récit détaillé de leur mort; car, si je l'entreprenais, le courage me ferait défaut, et je vous assure que plusieurs d'entre vous s'évanouiraient devant ce spectacle. Contentez-vous de vous imaginer voir le lépreux mourant faire des sauts rapides, des contorsions horribles, courir à la porte pour avoir un peu d'air, et revenir se jeter sur son grabat; entendez ses fureurs involontaires, ses lamentations à briser le cœur le plus dur, ses cris, ses pleurs et ses sanglots, et s'exclamant mille fois: "O mon Dieu, ayez pitié de moi ! ayez pitié de moi ! "

" Enfin, il arrive au moment suprême de sa longue mort. Il meurt épuisé et étouffé. Tout est fini maintenant pour lui, et un autre Lazare s'envole dans le sein d'Abraham."

*
* *

Après le livide tableau que l'on vient de lire de l'horrible maladie, une question se présente tout naturellement à l'esprit, et l'on se demande si ce mal est tel que la science médicale ne puisse rien faire pour le combattre ? " Chacun en jugera comme il voudra," dit la relation de la sœur infirmière des lépreux ; je vous communiquerai simplement ce que j'ai appris sur ce sujet.

" En 1849 et 1850, le Dr. LaBillois, célèbre médecin français, demeurant à Dalhousie, traita les lépreux pendant seize mois, et prétendit en avoir guéri dix suivant le rapport qu'il en fit lui-même. " T. Goutheau, Chs. Comeau, " T. Brideau, A. Benoit, L. Sonier, Ed. Vienneau, Mme. " A. Sonier, M. Sonier, Mme. Ferguson, Mélina Lavoie. " The entire of the above cases are now quite well, and " the treatment I adopted was entirely for syphilitic di- " sease, thus establishing without any doubt the truth of " the nature of the disease." (Extract from LaBillois' Report, febr. 12th 1850).

" Cependant on voit dans le rapport du secrétaire du Bureau de santé, l'Honorable James Davison, que tous les malades susmentionnés revinrent à l'hôpital après quelque temps et y moururent à l'exception de trois dont deux moururent dans leurs propres maisons ; le troisième vit encore et voici ce qu'en dit le Dr. Gordon, de Bathurst : " The " disease is making slow progress, but is still going on to " a fatal termination."

Le Dr. Nicolson entreprit le traitement des lépreux en l'année 1860 ou 1861, et au moyens de bains à la vapeur, et d'un traitement qu'il n'a pas fait connaître, parvint à leur procurer un grand soulagement ; plusieurs se voyaient sur le point de guérir, quand malheureusement ce médecin abandonna ses patients, à leur grand regret, et mourut trois ans après. Le mal reprit le dessus et depuis lors aucun n'a éprouvé de mieux.

" A notre arrivée à Tracadie, dit la Religieuse, nous trouvâmes vingt malades dans l'hôpital et depuis nous en avons admis trois. Ces bonnes gens fermément persuadés que les sœurs allaient les guérir, demandèrent des remèdes et ne furent satisfaits que quand nous leur en eûmes donnés.

" D'abord j'en ai choisi trois, qui n'avaient jamais pris de remèdes, les seuls chez qui il y eut contraction des extrémités. Le premier, agé de 22 ans, est à l'hôpital depuis quatre ans, et n'avait pour tout mal que la contraction et l'insensibilité des extrémités et une enflure à un pied. Le second, agé de quinze ans, est à l'hôpital depuis deux ans ; il n'avait que la contraction des mains et une enflure au gros doigt du pied gauche ; cet enfant est très-délicat et éprouvait de temps en temps des douleurs dans l'estomac. Le troisième est âgé de onze ans, malade depuis deux ans ; il n'éprouvait que la contraction des mains et des taches sur tout le corps, quelques-unes rougeâtres, les autres blanches comme de la farine, avec insensibilité sur toutes ces taches.

" J'ai donné à ces trois malades les remèdes de M. Fowle (1), à la dose prescrite. Le premier et le second n'éprouvent d'autre changement depuis qu'ils prennent ce remède qu'une certaine vigueur qu'ils n'avaient pas auparavant. Quant au troisième, la sensibilité des muscles est revenue, mais les taches sont les mêmes. Ceci paraît extraordinaire, car tous disent qu'ils n'ont jamais vu une partie insensible revenir à sa sensibilité naturelle.

" J'ai donné le même remède à un autre, âgé de vingt-deux ans, malade depuis huit ans ; c'était à notre arrivée un des plus malades ayant le nez tombé, les lèvres d'une grosseur démesurée, les mains enflées et ressemblant plus à des pattes d'ours qu'à des mains d'hommes ; de plus salivation abondante et impossiblité d'avaler. Depuis qu'il prend le susdit remède, la salivation est arrêtée, il avale facilement, il a pu communier le 23 janvier, ce qu'il n'avait pas pu faire depuis quatre ans ; ses lèvres sont maintenant à leur grosseur naturelle, il éprouve une vigueur telle qu'il n'en a pas ressentie depuis plusieurs années. Mais il éprouve des douleurs plus fortes qu'avant dans les jambes et de temps en temps dans les bras.

" J'ai encore donné le *Fowle's cure* à tous ceux des malades qui n'avaient jamais pris des remèdes et tous trouvent

(1) *Fowle's Humor Cure*, remède américain patenté, qui a été procuré aux religieuses de l'Hôtel-Dieu de Montréal, par M. Gray, pharmacien. Ce M. Fowle, inventeur de cette préparation nouvelle, réside à Boston.

un petit mieux ; dans les uns la couleur de la peau est plus naturelle, dans les autres l'enflure de la figure ou des mains est diminuée. Ce remède, tout en leur causant certaines douleurs dans les membres, paraît leur donner une force, une vigueur qu'ils n'avaient pas ; et tous se trouvent mieux de la bouche et de la gorge. Car, soit dit en passant, cette maladie a beaucup de ressemblance avec la *syphilis*. Aussi ont-ils tous la gorge, la langue et tout l'intérieur de la bouche ulcéré ; tous ont la voix tellement éteinte qu'on a peine à les entendre parler ; ils toussent beaucoup et crachent presque continuellement.

"Quelque temps après notre arrivée, il se présenta un lépreux, malade depuis six ans, demandant à être admis dans l'hôpital. Il fut reçu. Ce pauvre homme était couvert de plaies et toutes les nuits il éprouvait une transpiration abondante et froide. Après quelques jours de repos, je lui donnai la *liqueur arsenicale*, de cinq gouttes à la prise. Il continua depuis la même chose. La transpiration a disparu, toutes ses plaies sont guéries, à l'exception d'une au pied ; ses lèvres sont encore un peu malades ; mais il est fort et vigoureux, les taches rougeâtres qu'il avait sur les jambes disparaissent peu à peu.

" Deux autres, aussi nouvellement entrés à l'hôpital, ont pris la *liqueur arsenicale*, et ils se trouvent soulagés.

" Soupçonnant toujours que l'origine de cette maladie remontait à une autre source, et surtout d'après le sentiment du Dr. LaBillois, j'ai donné le *bi-chlorure de mercure*, à la dose d'un trente-deuxième de grain, à celui qui me paraît le plus mauvais cas ; je n'ai encore pu en voir les effets, car il n'y a pas assez longtemps qu'il en prend.

" Les changements ne sont pas sensibles, mais ils sont certains. Du reste, nous attendons de Dieu seul le succès que nous espérons."

* * *

Je manque de statistiques sur le nombre de victimes que la lèpre a faites à Tracadie et aux environs. Je trouve cependant dans une lettre de M. Gauvreau en date du 30 novembre 1859, que 60 personnes étaient tombées victimes du fléau, dans les quinze années précédant cette époque ;

et que 25 autres malheureux de tout âge et de tout sexe étaient alors au Lazaret, s'attendant d'un jour à l'autre, à se réunir aux pauvres infortunés qui les avaient précédés dans la tombe. En 1862, le gouverneur Gordon dit avoir vu 23 malades à l'hôpital, et les sœurs de l'Hôtel Dieu en ont trouvé vingt à leur arrivée à Tracadie et en ont depuis admis trois. *La fille aînée de la mort* ne semble donc pas abandonner son empire sur cette malheureuse localité. Encore, si la maladie pouvait y borner ses ravages : après l'avoir localisé dans ce lieu unique, peut être que de bons soins, un traitement régulier, suivi et conforme aux préceptes avancés de l'art, une grande prudence, des précautions incessantes et une hygiène plus intelligente parviendrait à faire disparaître ce fléau de la terre d'Amérique. C'est là où doivent se borner les efforts des Religieuses et de ceux qui les assistent. Espérons qu'ils réussiront, car nous y sommes intéressés. La chose est loin d'être certaine, cependant, comme le fait voir M. l'abbé Gauvreau.

" Un, ou deux, ou trois de ces infortunés, dit-il, se sentent atteints de ce mal, et ne pouvant se familiariser avec la pensée d'être écroués dans le Lazaret, ils font complot de sortir de cet endroit. Ils s'embarquent à Miramichi à bord du steamer pour débarquer à la Rivière-du-Loup, à Kamouraska, ou peut-être à Québec, ou à Montréal. Il n'ont aucun ulcère visible, ni aucuns symptômes extérieurs qui puissent donner lieu au moindre soupçon. Ils s'en prévalent, et une fois à terre, ils s'engagent pour un ou deux mois dans différentes maisons. Ils taisent leur mal, n'en disent mot, pas même au médecin du lieu. Ils mangent avec la famille de leurs maîtres et, malgré toutes leurs précautions, ils transmettent leurs mal à leurs maîtres, ou à leurs enfants, et quand ils ont lieu de soupçonner qu'ils commencent à devenir suspects, ils se retirent de cette maison, et vont chercher fortune dans une paroisse plus éloignée, ou même dans une des villes du Canada.

" Le cas est arrivé à ma connaissance, continue M. Gauvreau. Un jeune homme sous l'influence de ce mal, ne pouvant se soumettre aux règlements restrictifs du Lazaret, abandonna son endroit natal et se rendit à Boston, où il

s'engagea à bord d'un bâtiment allant en pêche, dans l'espérance que les médicameuts dont il fit provision avant d'aller à bord, et l'air salubre de la mer, lui procureraient quelque palliatif au mal qui le dévorait. Mais non ; il lui fallut revenir et entrer dans l'hôpital à Boston, où il fut traité avec tous les soins possibles par des médecins du Collége Médical de Cambridge, et malgré tous les efforts de ces messieurs, il y est mort, loin de ses parents et de ses amis, au milieu des étrangers. Avant d'être admis dans l'hôpital n'aurait-il pas transmis à ses compagnons de bord, ou aux autres malades, le virus vénéneux de la lèpre."

Espérons cependant que le traitement régulier qui sera maintenant donné aux lépreux parviendra d'abord à localiser la maladie à l'endroit où elle existe aujourd'hui, et réussira enfin à faire disparaître de la terre d'Amérique cet horrible fléau. Ce sera une victoire dont tout l'honneur appartiendra à des religieuses canadiennes, et la population affligée de Tracadie, de même que celle de tout le pays, leur en devra une éternelle reconnaissance.

Après un exemple semblable de charité et de dévouement, laissons crier ces esprits étroits qui déprécient nos institutions monastiques. Plaignons-les, car la lumière leur manque, et ils n'ont pas encore commencé à comprendre ce que l'Eglise a de plus beau après l'amour de Dieu, savoir l'amour du prochain.

E. Lef. de Bellefeuille.

CHINE.

Kiang-si. — Nous avons parlé, dans notre dernier numéro, des "queues coupées" et du rôle important qu'elles ont joué dans les massacres du Ning-ko-fou. Mgr Bray, de la Congrégation de Saint-Lazare, vicaire apostolique du Kiang-si, écrivait à ce propos de Kieou-kiang, le 10 décembre 1876 :

"Nous venons de passer quelques mois au milieu de grandes angoisses : "Une main invisible, disait-on, coupe "la queue à beaucoup de Chinois, et cette opération les "condamne à une mort prochaine." De là, des menées sinistres contre les chrétiens, sur qui l'on voulait rejeter l'odieux de ces vols ; de là, des processions diaboliques pour conjurer les esprits malfaisants. On ne craignit pas d'afficher sur les murs de Ou-tcheng que, le 15 de la 8e lune, la foule se ruerait sur notre église et la livrerait aux flammes. Des menaces plus terribles encore furent faites contre nos établissements de Fou-tcheou ; on tira même un coup de fusil à travers la fenêtre de la chambre de M. Anot, qui, heureusement, ne fut pas atteint. Nous devons cependant reconnaître que les mandarins, en cette circonstance, se sont généralement montrés bienveillants à notre égard. Le Préfet de Fou-tcheou nous a énergiquement défendus contre la populace ; et, sans son intervention, il est à peu près certain que nos deux établissements auraient été détruits ou incendiés.

"De plus, à ma demande, le tao-tai de Kieou-kiang a obtenu du gouverneur du Kiang-si qu'il donnât l'ordre d'adresser une proclamation à toute la province, par laquelle les chrétiens seraient justifiés des calomnies dont on les chargeait. Je vous transmets la traduction du placard qui a été affiché à Choui-tcheou-fou. Il est, comme vous le verrez, conçu en très-bons termes."

Proclamation du sous-préfet de Kao-ngan en faveur des chrétiens calomniés.

Moi, Kao, devant être promu à un mandarinat de deuxième ordre, mandarin de troisième ordre à Tai-ko, chargé d'affaires à Kao-ngan,

après avoir eu mon nom présenté dix fois à l'empereur, et avoir obtenu le cinquième degré des dignités, je fais la présente proclamation.

Le 30e jour de la 7e lune de la présente année, j'ai reçu et lu avec respect une lettre du préfet de Wang, qui en avait pareillement reçu une du nié-tai Tcheou, lequel en avait lu une du tao-tai de Kieou-kiang conçue en ces termes :

" Le 10e jour de la 7e lune, Mgr Bray, chef de la religion du maitre du Ciel au Kiang-si, a reçu du bourg de Ou-tcheng un écrit non signé et publié dans l'endroit, dans lequel écrit on calomnie les chrétiens et on les accuse d'être superstitieux et rebelles, comme aussi de " couper les queues." Il est à craindre que, en répandant de tels bruits et de telles faussetés, on ne provoque des troubles, etc."

C'est pourquoi j'ai reçu des supérieurs cités plus haut l'ordre d'examiner attentivement quels hommes sèment de pareils bruits, et de faire une proclamation pour empêcher qu'ils ne se répandent davantage.

Aussi, considérant que les chrétiens, loin d'être superstitieux, pratiquent une religion qui est sainte et qui est propagée avec honneur dans tous les royaumes du monde; considérant que le traité franco-chinois l'autorise dans tout notre empire, et que, depuis longtemps, la paix a été conclue entre les deux royaumes, moyennant des conditions qui ont été observées de part et d'autre, comment pourrait-on souffrir que des sots et des insensés répandent des bruits capables de jeter le trouble partout ? Ce serait une chose odieuse et détestable de le permettre.

En conséquence, j'avertis tous ceux qui sont soumis à ma juridiction, soldats et autres quels qu'ils soient, d'avoir à chercher et à saisir ces gens qui "coupent les queues," hommes rebelles et endiablés qui n'ont rien de commun avec les chrétiens. Et qu'on ne s'y méprenne pas : il n'est pas permis ici de soupçonner les chrétiens ni de concevoir de la haine contre eux, à cause des " queues coupées."

Même si quelqu'un, soumis à ma juridiction, ose, pour cacher sa méchanceté et ses idées superstitieuses, se déclarer faussement membre de l'Eglise chrétienne, et qu'il soit saisi et convaincu de son hypocrisie, il sera puni plus sévèrement selon la gravité de sa malice, afin que, par ce moyen, on conserve la paix entre le simple peuple et les chrétiens.

Telle est la proclamation que je fais ; que chacun la comprenne bien et se conforme à tout ce qu'elle contient.

Elle sera affichée à la porte du midi et à celle du nord.

Fait et publié le 3e jour de la 8e lune de l'empereur (20 septembre 1876).

Su-tchuen oriental.—Dans une lettre, datée de Kien-kiang, 2 janvier 1877, M. Pons, de la Société des Missions-Etrangères de Paris, donne quelques détails complémentaires

sur les massacres qui, l'année dernière, ont désolé le Su-tchuen oriental, et annonce la fin de la persécution.

"..... De Kiang-pée, où elle avait pris naissance, la persécution s'étendit dans les districts voisins. Un immense département, celui du Fou-tchéou, a été le théâtre d'atrocités épouvantables. L'église, achevée depuis deux mois, n'est aujourd'hui qu'un monceau de ruines. Les chrétiens, chassés de leurs maisons livrées aux flammes, ont abandonné leurs champs et se sont réfugiés dans les contrées environnantes. Un grand nombre d'entre eux sont à Tchong-kin, auprès de Mgr Desflèches, qui tâche de les secourir proportionnellement à ses modiques ressources. On peut aisément s'imaginer la misère de ces milliers de chrétiens, sans moyens d'existence et sans amis, loin de leurs maisons brûlées et de leurs champs dévastés. Dans mon récent voyage à Pen-choui, j'ai vu deux prêtres chinois, originaires du pays de Fou-tchéou. Leurs familles sont dispersées, leurs maisons détruites. L'un d'eux ne sait pas encore où se sont réfugiés ses frères et ses sœurs.

" Les mandarins, effrayés de tant d'excès, ont enfin donné des ordres sévères pour arrêter les déprédations et les massacres. Le courrier qui m'arrive annonce que la tranquillité renaît de partout. Après dix mois de troubles, il est temps que la paix nous soit rendue."

PROCESSION DU SAINT-SACREMENT AU MILIEU DES MUSULMANS.

INFLUENCE DE LA DIVINE EUCHARISTIE CONTRE LE CHOLÉRA.

LETTRE DU P. PORTELLI AU P. DUCAT, S. J.

Dikfaïa, le 25 janvier 1876.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Le P. Sacconi, à son retour du Beyrouth, m'a dit que vous désiriez avoir le récit de la procession qui a eu lieu au mois d'août dernier, dans un village des environs de Homs, dont le nom m'échappe en ce moment. Sur ce fait extraordinaire. voici ce que m'ont raconté des personnes dignes de foi :

Pendant que le choléra sévissait à Damas, durant les mois de juin et de juillet de l'année dernière, les chrétiens épouvantés des progrès du fléau, abandonnèrent la ville et se réfugièrent en foule dans le Mont Liban. Zahlé, que vous connaissez, ouvrit ses portes aux fuyards qui s'y rendirent en grand nombre. Tous les jours de nouvelles caravanes de Damasquins arrivaient à Zahlé. Parmi les derniers venus, quelques-uns apportèrent avec eux le choléra et ne tardèrent pas à succomber au mal au milieu de Zahlé même. Mgr. Ambroise Abdo, évêque grec catholique de Zahlé, voyant le danger, voulut imiter ses prédécesseurs, qui dans des circonstances pareilles, obtinrent de Dieu que la ville fût délivrée de cette épidémie en portant en procession le Très-Saint Sacrement et les statues de la Sainte-Vierge et de saint Joseph. Au jour indiqué par Monseigneur, tous les habitants de Zahlé se rendirent à la Cathédrale, un cierge à la main gauche et le chapelet à la main droite. Lorsque l'évêque parut sur le seuil de l'église, tout le monde se prosterna le front dans la poussière, devant le Très-Saint Sacrement porté par Sa Grandeur. Le clergé chantait des hymnes et le peuple récitait le chapelet. On fit ainsi le tour de la ville.

Le bon Dieu permit que ces jours-là se trouvât à Zahlé un riche musulman, chef d'un village des environs de

Homs. Cet homme a donc pu être témoin de ce spectacle de piété chrétienne : il a pu voir de ses propres yeux cette foi vive que nos bons Libanais conservent encore. Il a pu remarquer plusieurs de ses amis, aussi puissants et plus riches que lui, marcher avec la foule des pauvres, sans aucune distinction ; il a pu entendre des milliers de voix demandant à Notre-Seigneur pardon et miséricorde, avec une confiance illimitée. Enfin toute cette manifestation si touchante ne manqua pas de produire en lui quelque heureuse impression. Mais en bon musulman qu'il était, il crut devoir se moquer de tout ce qui avait fait l'objet de son admiration. En apprenant que le choléra avait éclaté dans quelques villages de la plaine de Baalbek, aux environs de Zahlé, il se hâta de terminer ses affaires et de partir pour son village qu'il regardait comme inaccessible à l'invasion du terrible fléau, à cause de sa position solitaire dans l'immense plaine de Homs. A son arrivée, tous les musulmans de l'endroit, suivant l'usage du pays, se firent un devoir de le visiter et de lui demander des nouvelles de son voyage. La matière ne lui manquait pas : la foie et la piété de nos braves Zahléotes lui fournirent de quoi égayer ses co-religionnaires. Mais cette gaieté ne dura pas longtemps. Dix jours après, le fléau apparaît menaçant, et fait même plusieurs victimes parmi les musulmans. Les quelques familles chrétiennes qui habitaient ce même village prennent la fuite, à l'exception d'un vieillard qui ne pouvant pas supporter les fatigues du voyage demeura dans sa maison avec quelques membres de sa famille. Notre chef naguère si railleur, maintenant effrayé des ravages du choléra, se rappela la procession de Zahlé; d'ailleurs des lettres de ses amis lui apprennent qu'à Zahlé tout le monde se porte bien, tandis que dans son village le mal sévit chaque jour davantage. Le musulman n'hésite plus; il court chez le curé grec-catholique, qui était resté fidèle à son poste à cause du vieillard chrétien et de sa famille. Il lui décrit l'admirable procession dont il avait eu le bonheur d'être témoin à Zahlé. En même temps il tire de sa poche des lettres dernièrement arrivées : "Voilà, ajoute-il, la grâce signalée que " les Zahléotes ont obtenue de votre Christ. Ils ont été entiè-

" rement délivrés du fléau. Nous pouvons donc obtenir les " mêmes résultats." Le brave curé, étonné d'un pareil langage dans la bouche d'un musulman lui répond : " Mais, mon cher Monsieur, vous ne faites pas attention à une chose : Zahlé est un village entièrement chrétien, où l'on peut exercer en toute liberté le culte catholique avec le respect et la piété convenables, tandis que dans un village tout musulman comme celui-ci, je ne pourrais pas paraître dans les rues, portant le Très-Saint Sacrement, sans exposer Notre-Seigneur Jésus-Christ aux outrages de vos co-réligionnaires, et par conséquent sans attirer sur nous ses justes châtiments."—Le musulman prenant alors un air sérieux : "Quant à cela, dit-il, je m'en charge ; je suis chef des musulmans, je vous donne ma parole que pendant tout le temps de la procession pas un ne bougera et ne soufflera mot, soyez-en sûr." Le bon curé avait obtenu déjà quelque chose, mais cela ne lui suffisait pas.—"Je crois, Monsieur, répondit-il, tout ce que vous me dites ; cependant pour que Notre-Seigneur nous accorde la grâce désirée, ce n'est pas assez de ne point l'outrager ; il faut aussi faire quelque chose en son honneur : " Dites, M. le Curé, reprit le musulman, que faut-il que nous fassions ?" " D'abord toutes les rues par où passera la procession doivent être bien balayées et nettoyées ; ensuite le jour de la procession tous les musulmans se rendront devant la porte de mon église, tenant à la main un cierge qu'ils allumeront pour accompagner le Très Saint Sacrement. Enfin, il faut qu'ils aient tous la foi que Notre-Seigneur Jésus-Christ peut et veut bien nous délivrer du choléra. Si vous promettez ces trois choses, la procession aura lieu."—Le chef enchanté lui répondit : "Tout ce que vous demandez sera accompli à la lettre ; dans deux jours, après votre messe, vous verrez tous les musulmams à la porte de votre église pour assister à la procession."—En effet, le lendemain dès le matin, hommes, femmes, enfants sortirent de leurs maisons qui avec des balais, qui avec des pelles, qui avec des corbeilles, se mirent tous à l'œuvre ; le soir toutes les rues du village étaient parfaitement propres. Le deuxième jour tout le monde était réuni devant l'église : on alluma les cierges, et lorsque le curé parut portant le

Saint-Sacrement, tous les musulmans se mirent en marche le chef derrière eux. Après lui venait le curé accompagné de quelques membres de la famille catholique qui était restée dans le village. La procession traversa les principales rues, puis elle sortit et fit le tour du village. Lorsqu'elle rentra pour se rendre à l'église, elle passa dans une rue où se trouvait la maison du *Khatib* (prêtre musulman.) Celui-ci se place devant sa porte, et au moment où la procession défilait, il murmure quelques paroles de reproche. Le chef les entend et dit à ses musulmans : — " Ne faites pas attention à ce qu'il dit ; celui-là n'a pas la foi, et Jésus-Christ ne le délivrera pas du choléra. " — La procession continuant sa marche, arrive à l'église ; le curé bénit tout le village avec le Très-Saint Sacrement, et chacun se retira plein d'espérances. Le reste de cette journée s'écoule sans aucun décès. Vers le coucher du soleil, le *Khatib* est atteint par le fléau et il expire quelques instants avant minuit. Le second jour point de nouvelle victime ; les malades eux-mêmes se lèvent ; au bout de quatre ou cinq jours, tout le monde se porte bien, le village était sauvé. Voilà le fait que le curé même du village a raconté au curé de Zahlé, son frère, de qui je le tiens moi-même. Je sais que quelques savants de l'Europe attribueront ce phénomène à la propreté qu'on a mise dans les rues, ou à d'autres causes naturelles. Les musulmans y ont reconnu la puissance de Jésus-Christ. Mais vous me direz peut-être : et ces mêmes musulmans n'ont-ils pas alors embrassé la religion catholique ? Il n'y a, je crois, qu'une seule réponse à faire à votre question : dans les desseins de la divine providence l'heure de la conversion des musulmans n'a pas encore sonné.

Je suis, en union de vos Saints Sacrifices,

Votre serviteur en Jésus-Christ.

PORTELLI, S. J.

BV
2815
.B
A
J5

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SERIE.)

TROISIÈME NUMÉRO, OCTOBRE 1877.

SOMMAIRE.

PAGES.

NOUVEAU-BRUNSWICK.—Lepreuse de Tracadie 165
LE REV. M. ALEX. MAILLOUX, V. G.—Notice biographique 170
NORD-OUEST.—Mission de la Providence 172
Mission de l'Ile à la Crosse 201
DIOCÈSE DE QUEBEC.—St. Louis de Stanton 219
" L'Anse St. Jean 231
" N. D. des Anges de la Rivière Batiscan 234
" St. Eustache de Pointe-aux-Trembles 237
" Saints Anges de la Beauce 239
CONSTANTINOPLE.—Ravage des Chrétientés d'Orient 243
SUITE ADDITIONNELLE 249

MONTREAL:
DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINQUET,
39, RUE ST. JEAN BAPTISTE.

1877

No 87

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

OCTOBRE 1877.

(NOUVELLE SERIE)

TROISIÈME NUMÉRO.

MONTREAL :
DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,
39, RUE ST. JEAN-BAPTISTE.

1877

Permis d'imprimer,

+ Edouard Ch. Ev. de Montréal

Library
Lauren
11-26-38
23148

LES LÉPREUX DE TRACADIE, N. B.

[Il nous semble que la lettre suivante complète ce que nous avons dit dans notre dernier numéro sur la léprosie de Tracadie, et nous sommes persuadé qu'elle sera lue avec intérêt et plaisir; M. Poirier, auteur de la lettre que nous donnons aujourd'hui, corrobore M. de Bellefeuille sur les points qui touchent à l'histoire et donne des détails comme un témoin *de visu* peut seul en donner. C'est du *Moniteur Acadien* du 7 juin dernier, que nous extrayons cette lettre; ces renseignements sont donc tout à fait récents.]

(EXTRAIT D'UN VOYAGE EN ACADIE, PAR MR. PASCAL POIRIER.)

Le jour était prêt de tomber quand j'arrivai à Tracadie. Je donnai congé à mon guide, et me présentai seul au presbytère. Je ne connaissais pas personnellement M. le curé X.; mais le succès d'un sermon prêché par lui devant une réunion anglaise où se trouvait un de mes amis, était venu jusqu'à mes oreilles. Il me tardait de me présenter à un compatriote aussi distingué.

Monsieur X. était absent.

Sans l'attendre, je me hâtai d'aller visiter les alentours d'une institution unique dans la Confédération—le Lazaret.

Plusieurs lecteurs, à l'étranger et même en Acadie, me demanderont quel est ce lazaret de Tracadie ? L'histoire en est bien triste, pénible à raconter. La lèpre sévit en cet endroit; et le lazaret, comme le nom l'indique, est l'hospice où sont renfermés les lépreux.

Bien des commentaires ont été faits au sujet des lépreux de Tracadie, et la plupart avec une ignorance remarquable des faits et des circonstances. Par exemple, une conclusion tirée par plusieurs touristes anglais qui se sont mêlés d'écrire à ce sujet, est d'affirmer que la lèpre existe à l'état dormant chez tous les Acadiens, par suite d'ancienne corruption du sang, que c'est chez eux une maladie endémique.

Les faits vont rétablir la vérité.

La première apparition de ce terrible fléau a été signalée en 1816, à Chatham, à quarante milles environ de Tracadie;

et c'est une femme anglaise, Madame Gardiner, qui en était atteinte. Jamais aucun symptôme de ce mal n'avait été observé auparavant en Acadie, ni pendant le domination française, ni après ; et aujourd'hui encore, il est aussi inconnu, inouï, dans les autres parties des Provinces Maritimes que dans la Chambre des Représentants à Ottawa. Ce n'est qu'en 1821, que la lèpre s'est déclarée pour la première fois à Tracadie, parmi la population française : une autre femme, Madame Benoit, en était la victime.

Comment la lèpre a-t-elle originé à Chatham, puis à Tracadie ? C'est la question, c'est le mystère ; mystère sottement expliqué par le premier touriste anglais auquel est venu l'idée qu'elle devait exister à l'état latent chez tous les Acadiens. La maladie est-elle spontanée ? A-t-elle été importée de l'étranger, comme elle l'a été en Espagne par les Maures et en France par les Croisés, au dire de certains savants savamment réfutés par d'autres ? Mystère encore. Les habitants de Chatham disent que l'équipage d'un certain navire norvégien leur a laissé ce funeste présent. Chatham, en effet, exporte beaucoup de bois en Europe sur des navires norvégiens ; et tout le monde sait que la lèpre sévit en plusieurs endroits de la Norvége.

Quoiqu'il en soit, le fléau a maintenant pris racine dans notre province, et fasse le ciel qu'il ne se propage pas. Actuellement il ne franchit pas les limites de Tracadie et de la partie la plus rapprochée de Poquemouche, paroisse voisine. L'on observe en outre, fait consolant, que le nombre des victimes n'augmente pas depuis que les bonnes Religieuses de l'Hôtel-Dieu de Montréal sont allées prendre soin des malades, mais qu'il tend, au contraire, à diminuer.

Autrefois, à partir de 1844, les malades étaient relégués à l'Ile-aux Becs-Scie (Sheldrake Island), sur la rivière Miramichi, à six ou sept milles de Chatham. On les entassait pêle-mêle dans une chétive bicoque, cadeau du gouvernement, où ils étaient réduits, la plupart du temps, à prendre soin d'eux-mêmes. L'or ne pouvait payer les services d'aucun engagé ; à peine si un parent osait aller leur prodiguer de temps à autre les soins les plus urgents, tant la crainte du mal frappait les esprits.

Ce que l'or, le dieu puissant, la parenté, le lien fort, n'ont pas fait, la Religion l'est venue faire, avec des femmes pour ministres.

Les Dames de l'Hôtel-Dieu arrivèrent à Tracadie le 4 octobre 1868. Le Révd. M. Gauvreau, mort il y a quelques années en odeur de sainteté, avait obtenu du gouvernement que le soin des lépreux leur serait confié. Aujourd'hui, grâce à leur dévouement, si le mal n'en est pas moins demeuré affreux, incurable, au moins les malades sont-ils l'objet constant de l'attention la plus empressée, de la sollicitude la plus tendre.

Je visitai le Lazaret en compagnie de M. le Curé. J'avouerai que je ne pus maîtriser un certain sentiment de crainte, en entrant dans ce lieu, d'où, comme dans l'enfer du Dante, aucun condamné ne sort. Déjà, la veille, dans ma promenade autour de l'hospice, j'avais conversé avec quelques-uns des malades occupés à respirer la fraîcheur du soir dans leur jardin. Je m'étais fait raconter l'histoire de plusieurs d'entre eux, leur condition présente, leurs souffrances, leurs espérances. L'air de consternation que je leur avais vu, cette sombre résignation qui serait du désespoir si elle n'était un long martyre, avaient assombri mes pensées, bouleversé mon âme.

Les Religieuses nous accueillirent avec beaucoup de grâce. Elles me permirent même de visiter les appartements des malades. Il n'y a que deux appartements, l'un pour les femmes, l'autre pour les hommes. A notre entrée, ils se levèrent, s'attendant peut-être, les infortunés, que nous leur apportions des consolations, que sais je ? peut-être le remède que personne ne leur apporte, et qu'ils ne trouveront qu'au delà du tombeau. Quelles consolations donner à ceux qui ne doivent jamais jouir de la société des autres hommes, qui sont un objet de terreur pour les autres et de dégoût pour eux-mêmes ? Je ne leur apportais qu'une âme chargée de pensées lugubres ; et je me disais : quel mal ont-ils fait pour mériter le châtiment qui les frappe ? Pourquoi sont-ils ici plutôt que d'autres ?.....

Il y en avait vingt-et-un, tant hommes que femmes et enfants. Les uns ne me paraissaient guère mutilés ; mais

d'autres avaient le visage, les mains, les pieds horriblement grossis ; d'autres avaient perdu leurs doigts, qui étaient tombés aux jointures sans laisser de cicatrice, comme un fruit trop mur se détache de la branche. Tous avaient cette couleur terne, cette chair morte, incolore, ou plutôt pareille au cuir de l'éléphant, ainsi que le nom de la maladie l'indique.

La *lèpre*, en effet, n'est pas proprement le nom de leur maladie, c'est l'*éléphantiasis*.

La lèpre proprement dite a été subjuguée par la science moderne.

L'éléphantiasis dont sont frappés les malades de Tracadie est la lèpre orientale, la même apparemment dont il est fait mention dans Moïse et les écrivains hébreux, celle qu'a décrite Aretée de Cappadoce. C'est le mal incurable, mystérieux, que la science humaine n'a jamais sondé, et qu'un miracle seul a guéri.

La lèpre si répandue en Europe au Moyen-Age, qu'en France seulement, sous le règne de Louis VIII, on a compté 2,000 léproseries ou lazarets, n'était pas toujours l'éléphantiasis. Plusieurs savants prétendent même que ce n'était autre chose que la syphilis ; d'autres pensent que c'était cette sorte de lèpre que les grecs nommaient *leuke*, mal blanc.

Sans nous arrêter aux disputes des savants, auxquelles, pour ma part, je n'entends rien, comment s'expliquer la nature de la lèpre dont il s'agit, la plus ancienne des maladies dont l'histoire fasse mention, la moins expliquée, celle que les hommes ont le plus en horreur ? Est-elle contagieuse ? Les Sœurs de l'Hôtel-Dieu qui prennent soin des malades depuis sept ans, non plus que les femmes qui lavent leur linge, ne l'ont jamais prise. Une rumeur circule, cependant, qu'un médecin attaché au lazaret s'aperçu un jour qu'il en était atteint, et de désespoir mit fin à so existence.

Est-elle héréditaire ?

Dans les familles le mal frappe indistinctement le père la mère, les enfants ou quelques-uns d'entre eux, et épar gne les autres. L'on a vu un homme, marié en seconde

noces, dont les deux femmes sont allées mourir au lazaret, vivre de longues années et n'en être jamais atteint. Voici qui est plus surprenant encore : une femme a donné le jour à un enfant pendant qu'elle était au lazaret, où elle est morte ensuite, et l'enfant maintenant est grand et n'a aucun symptôme de la lèpre.

Qui éclaircira ce mystère ?

Ici, comme dans la plupart des effets dont les causes sont demeurées inconnues, un brin de superstition est venu se fourvoyer : ce qui n'a, dans aucun temps, contribué à améliorer le sort de ces malheureux. Aux yeux du peuple, un lépreux a presque toujours été un homme frappé de la malédiction du ciel.

Les législateurs, au contraire, tout en s'entourant des mesures les plus sévères pour empêcher la propagation du mal, ont presque toujours laissé le soin des lépreux aux ministres de la religion, semblant montrer par là le cas religieux qu'ils en faisaient. Moïse ordonne à l'homme suspect de la lèpre de se montrer au prêtre. S'il est déclaré impur, on lui assigne sa demeure hors du camp. Sa maison est démolie, et ses hardes et meubles sont brûlés.

Au Moyen-Age, celui qui était convaincu atteint de la lèpre était recouvert d'un linceul ; on chantait pour lui la messe des morts et le *libera*, puis on le conduisait au cimetière. Le prêtre prenant une pelletée de terre, la lui posait trois fois sur la tête en lui disant : *Souviens-toi que tu es mort au monde, et pour ce, aye patience en toi.* " Il lui était défendu alors, dit un auteur que je transcris, de s'approcher de personne, de ne rien toucher de ce qu'il marchandait, de se tenir au-dessous du vent lorsqu'il parlait à quelqu'un, de sonner sa tourterelle, ou cliquette, quand il demandait l'aumôme, de ne pas sortir de sa borde ou tanière sans être vêtu de la housse, de ne boire à aucune fontaine ni ruisseau, si ce n'est dans le réservoir d'eau qui se trouvait devant sa borde, de ne pas sortir du lieu de son domicile sans un congé du curé ou de l'officier."

Ces cérémonies si lugubres étaient bien de nature à frapper profondément le peuple qui en était témoin ; d'où l'horreur que le nom seul de lépreux inspirait.

Certains peuples sont allés encore plus loin. Ils voulaient (ceux-là n'étaient pas positivement des républicains) que le roi qui en était frappé se baignât dans le sang de ses sujets pour se guérir.

Au rapport de Josephe, au contraire, chez quelques contrées orientales, les lépreux étaient l'objet de la vénération universelle, d'honneurs extraordinaires : on leur donnait les premières dignités civiles et militaires.

Plutarque nous apprend qu'Artaxerce aimait passionnément son épouse Atorsa, dont le corps était couvert d'une lèpre blanche — celle que les Grecs appelaient *leuke*.

Le gouvernement du Nouveau-Brunswick ne témoigne pas aux lépreux de Tracadie, les mêmes égards que témoignaient à leurs lépreux les gouvernements dont parle Josephe. Après les avoir laissés périr de misère pendant de longues années sur l'Ile aux Becs-Scie, il les a, il est vrai, installés dans le lazaret où ils sont aujourd'hui. Mais ce lazaret n'est pas ce qu'il devrait être ; les malades n'y sont guère plus à l'abri des intempéries des saisons qu'ils ne le seraient dans une grange confortable. La pluie, quand elle est poussée par les vents du nord et du nord-est, pénètre le toit, et tombe abondamment sur leurs lits de douleur ; et pendant les rigueurs de l'hiver, les soins et la sollicitude des bonnes Religeuses ne peuvent pas toujours les préserver du froid qui, joint à l'humidité de l'automne, leur est souvent fatal. Parce qu'ils sont condamnés à vivre isolés, séparés de toute société ; parce que leur mal est sans remède, cela ne doit pas leur enlever leurs droits à la sympathie de leurs semblables. Le gouvernement en les dotant d'un hospice confortable, tel que le réclame leur malheureux état, ferait un acte de philantropie applaudi par toute la province. La subvention même de 800 piastres accordée aux Religieuses pour leur propre entretien, l'achat des remèdes, etc, n'est pas suffisante. L'on ne devrait pas y regarder de si près, il me semble, lorsqu'il s'agit de tempérer des souffrances déjà grandes et surtout si longues.

Ceux d'entre vous à qui il est arrivé de visiter nos grands pénitenciers, ont peut-être été étonnés d'y entendre parler

de délivrance prochaine, faire des rêves brillants, ceux que la justice a condamnés à une réclusion perpétuelle. Mon étonnement fut plus grand encore en entendant les mêmes paroles, les mêmes projets d'avenir et de bonheur, sortir de la bouche de ceux que la science et les hommes ont également condamnés. Mais ces moments-là sont courts ; ce sont des éclairs passagers, des images fugitives, suivis aussitôt d'un affreux retour, de la sombre et inflexible réalité.

En entrant dans leur salle, la Supérieure leur avait annoncé que je leur apportais des nouvelles du Docteur Taché. A ce nom je vis leurs yeux se dilater, leurs lèvres sourire, comme à l'annonce d'une délivrance prochaine. Le Docteur Taché, en effet, a passé plusieurs étés avec eux à étudier leur maladie, dans le but de faire un traité sur la lèpre, qu'il est prêt, me dit-on, à mettre sous presse. La science attend l'œuvre du savant docteur, mais non pas avec la même avidité que ces malheureux attendent son retour au milieu d'eux. De ses bontés pour eux il leur est resté l'idée qu'un beau matin il arrivera, leur apportant le remède qui doit les guérir de la lèpre.

O espérance! me disais-je en moi-même, tu es une bien puissante consolatrice, puisque tes rayons pénètrent jusque dans ces hospices où règne le désespoir ; puisque tu fais épanouir des cœurs condamnés à mourir.

Je laissai Tracadie l'âme grosse de réflexions sombres.

A peine si je trouvai quelqu'observation à faire sur les lieux ; à peine si j'observai la magnifique église en pierre de taille, longue de 120 pieds et large de 56, en voie de construction, et qui, parachevée, sera l'une des plus belles églises en pierre des Provinces Maritimes.

Tracadie est un village agréablement situé sur le bord de la mer, avec trois cent quatre-vingt-six familles toutes Acadiennes, sauf 4 familles anglaises et irlandaises. L'on y arrive par la diligence de Chatham ou de Bathurst, au travers de chemins qui ne sont pas les plus beaux du monde.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR LE

Très Révérend Alexis Mailloux, Vicaire-Général, décédé à l'Ile aux Coudres le 4 août 1877.

> Certa bonum certamen fidei : apprehende vitam æternam in qua vocatus es, et confessus bonam confessionem coram multis testibus.
>
> Combattez le saint combat de la foi : remportez le prix de la vie éternelle à laquelle vous avez été appelé, ayant si glorieusement confessé la foi devant un grand nombre de témoins.
>
> I Tim. VI, 12.

Ces paroles de l'Apôtre St. Paul semblent être le résumé parfait de la vie et des travaux de ce vétéran du sanctuaire qui vient de s'endormir doucement dans la paix du Seigneur, à l'âge de soixante-seize ans et six mois, après plus de cinquante-deux années de prêtrise consacrées tout entières à l'exercice du saint ministère et du salut des âmes.

Homme laborieux, patriote dévoué, prédicateur éloquent, missionnaire infatigable, prêtre sans tache, tel fut le Révérend Messire Alexis Mailloux, dont l'Eglise de Québec enregistre aujourd'hui la perte et dont elle conservera toujours le plus précieux souvenir.

M. Mailloux naquit à l'Ile aux Coudres, le 9 janvier 1801, et il a conservé jusqu'à sa mort un véritable culte pour cette paroisse où il avait vu le jour et où il devait rendre le dernier soupir. La Providence de Dieu qui le destinait à devenir une des gloires du sacerdoce en notre pays, permit qu'il fut rencontré un jour dans l'Ile même par un des directeurs du Séminaire de Québec, le regretté M. Jérôme Demers. Ce prêtre distingué, avec ce coup d'œil sûr qui le caractérisait et peut-être aussi comme inspiré de l'esprit d'en haut, s'attacha cet enfant. Le séminaire lui fut ouvert, et quelques années plus tard, le 28 mai 1825, après un cours d'études classiques et théologiques aussi brillant que

solide, M. Mailloux recevait l'onction sacerdotale des mains de feu Monseigneur J. O. Plessis, d'illustre mémoire.

Ecolier modèle, lévite déjà consommé dans la piété et dans la vertu, aurait-il pu ne pas devenir un prêtre selon le cœur de Dieu ? Il le fut en effet, et Monseigneur Plessis, pour première preuve de l'affection et de la confiance qu'il mettait en lui, le fit aussitôt chapelain de cette paroisse naissante de St. Roch de Québec que ce prélat aimait si particulièrement. Quatre ans plus tard, en récompense de son zèle, on l'attacha plus étroitement encore à son poste et il devint premier curé de St. Roch. Il conserva ce titre jusqu'en 1833, époque à laquelle il supplia l'autorité ecclésiastique de lui laisser exercer le saint ministère dans une paroisse de la campagne. La Rivière du Loup lui échut en partage. Il s'y était établi depuis à peine un an, lorsqu'on réclama ses services pour la direction du collége Ste. Anne Lapocatière. Inutile de dire qu'il se donna tout entier à cette œuvre qui demande tant de discernement, de prudence et de dévouement. A la mort de M. Painchaud qui eut lieu le 8 février 1838, il accepta la cure de Ste. Anne, tout en demeurant attaché au collége, au soutien duquel il consacrait presque tous ses revenus ecclésiastiques avec cette charité qui ne s'est jamais démentie un seul instant. C'est pour reconnaître tant de bons offices qu'au mois de juin de la même année, Monseigneur Signay le nomma Vicaire-Général, honneur qu'il méritait à tant de titres. Pendant dix ans, M. Mailloux se voua corps et âme à la desserte de cette immense paroisse, sans jamais oublier l'œuvre du collége dont il espérait tant de bien pour le pays.

Depuis longtemps, cependant, ce saint prêtre mûrissait dans son esprit et réchauffait dans son cœur un projet aussi plein de patriotisme que de religion et l'heure semblait venue où il allait pouvoir la mettre à exécution. L'ivrognerie faisait de terribles ravages dans tout le Canada, et elle avait alors ce caractère particulier qu'on semblait ne la considérer ni comme une honte ni comme un péché bien grave. Pour combattre ce désordre affreux, Monsieur le Grand-Vicaire Mailloux se fit exclusivement l'*Apôtre de*

la Tempérance, et bien que le mal eût jeté déjà des racines profondes, après quelques années de travaux, ce zélé missionnaire avait changé la face du pays. On le vit donc pendant longtemps, armé de l'étendard de la croix, parcourir les unes après les autres les paroisses des villes et des campagnes et y établir cette société admirable de tempérance dont la sainte rigueur était bien nécessaire au caractère du peuple canadien et qui demanderait peut-être de nos jours encore un apôtre pour la raviver au milieu de nous.

Les générations qui ont été témoins de cette première croisade, se rappellent encore combien ce prêtre vénéré mettait d'ardeur dans l'accomplissement de son œuvre. Sa parole forte et onctueuse à la fois ne connaissait pas d'obstacle, et si quelquefois en lui le prédicateur paraissait austère, le confesseur rachetait cette sévérité apparente par la plus miséricordieuse douceur. Que d'âmes lui devront leur salut éternel !

Après des semaines et des mois de travaux incessants, de veilles et de fatigues, l'apôtre des retraites et de la tempérance s'accordait comme à regret quelques jours de repos. Il avait choisi pour demeure la maison de son ami le plus intime, le Révérend Messire Pierre Villeneuve, alors curé de St. Charles. Là, jouissant pour ainsi dire de la vie de famille, s'occupant de quelques travaux manuels, consacrant ses loisirs à la culture de la musique religieuse et à quelques autres amusements favoris, il trouvait encore l'occasion de satisfaire son zèle en aidant son confrère bien-aimé dans tous les soins du ministère et surtout dans la prédication et dans la direction des âmes.

C'est à peu près vers cette époque qu'il présenta aux associés de la Tempérance son opuscule intitulé : "*La Croix*" qui se conserve avec respect dans beaucoup de nos familles canadiennes. Il publia aussi vers le même temps "*Le Manuel des Parents Chrétiens*," œuvre remplie de conseils salutaires pour le bien spirituel et temporel de ce peuple qu'il aimait si tendrement et qu'il voulait enchaîner à jamais sous le joug de la foi et de la vertu.

Non content de se montrer patriote dans ses travaux-

apostoliques et dans ses écrits, il voulut encore encourager par ses exemples l'œuvre de la colonisation, et on le vit un jour, à la tête d'une nombreuse cohorte de défricheurs, aller travailler pendant plusieurs semaines à l'avancement de ce township qui porte son nom et où sont établis maintenant des cultivateurs à l'aise qui lui sont redevables d'une large part de leur prospérité. On rapporte que pendant cette expédition si ardue, après de pénibles journées, il passait encore une partie de ses nuits en oraison, voulant, disait-il, prier à la place de ses chers compagnons qu'il voyait accablés de fatigues et qui plus que lui avaient besoin de repos.

M. Mailloux menait depuis huit longues années cette vie laborieuse, lorsqu'un pénible incident vint encore une fois modifier son genre d'apostolat.

Le 31 août 1856, le Révérent M. Pierre Villeneuve mourait à l'Hôtel-Dieu de Québec, emportant dans sa tombe le regret et l'amour de la paroisse de St. Charles toute entière. Monsieur le Grand Vicaire Mailloux pleura ce tendre ami avec lequel il avait coulé des jours si heureux, et, comme pour faire diversion à sa douleur, il s'offrit pour la mission des Illinois que de tristes circonstances avaient rendue nécessaire. Et qui mieux que lui pouvait arrêter ce schisme naissant ? En face d'un prêtre apostat et infidèle, ne fallait-il pas un prêtre véritablement digne de son nom, un prêtre inviolablement attaché à la doctrine de l'Eglise et portant sur son front le triple cachet de la mortification, de l'obéissance et de la pureté sacerdotale ?

Cette mission des Illinois fut féconde en fruits de salut, et quand, en 1862, il laissa cette terre qu'avait voulu ravager l'ennemi, il put emporter dans son cœur la certitude d'avoir remis pour toujours dans le droit chemin grand nombre de familles qui s'étaient laissées entrainer presqu'invinciblement dans les sentiers de l'erreur.

De retour en Canada, il se donna avec une nouvelle ardeur à l'œuvre des retraites. Pendant un an, il interrompit ce travail pour se charger de la paroisse de Bonaventure, dans le district de Gaspé ; mais le ciel content de ses nobles efforts voulait qu'il termina ses jours dans des oc-

cupations plus paisibles et plus proportionnées à son âge, ainsi qu'à sa santé qui allait s'altérant de jour en jour.

Depuis cette époque jusqu'à sa mort, il fut successivement l'hôte d'amis de son choix qu'il mentionne et remercie tout particulièrement de leur charité dans son testament. Du mois de mars 1866 au mois de juin 1870, il accepta l'hospitalité du Révérend M. Martineau, curé de St. Charles, qui le traita toujours avec une déférence toute filiale.

En retour de toutes ces prévénances respectueuses, monsieur le Grand Vicaire Mailloux lui rendait tous les services dont il avait besoin, et c'est grâce à lui et même sur ses instances que monsieur le curé de St. Charles put faire en 1870, année du concile du Vatican, son voyage en Europe et son pèlerinage à la Ville Eternelle.

Depuis 1870 jusqu'à sa mort, M. Mailloux vécut à St. Henri de Lauzon auprès de ses deux autres amis de cœur, M. le Curé Grenier et le Révérend M. T. B. Côté qui n'ont cessé de lui prodiguer jusqu'à la fin les marques du plus sincère attachement.

Pendant ces dix dernières années de sa vie, M. Mailloux ne resta pas inactif. De temps en temps encore, autant que ses forces le lui permettaient, il donnait quelques retraites, avec moins de vigueur peut-être qu'autrefois, mais avec des résultats non moins précieux. C'est aussi pendant ce laps de temps qu'il élabora à force d'étude et de veilles, ses ouvrages si bien connus sur *La Tempérance*, sur *Le Luxe*, et tout récemment encore un volume intitulé *Le Petit Arsenal*. C'est un livre de controverse élémentaire destiné à la classe peu instruite et qui a reçu l'approbation des Evêques de la Province.

Monsieur Mailloux a laissé de plus un résumé inédit de l'Histoire de l'Eglise ainsi qu'une foule de notes précieuses et de documents qui peuvent servir à notre histoire en particulier. Son testament lègue au séminaire de Québec tous ses manuscrits comme un gage de reconnaissance et d'affection pour cette maison envers laquelle il se trouve, dit-il, redevable de tant de bienfaits.

Ce qu'il faut rechercher avant tout dans la série des ouvrages de M. Mailloux, ce ne sont pas sans doute les déli-

catesses d'un style brillant et châtié ; un travail trop rapide lui faisait négliger ces justes exigences de l'art ; mais si on oublie un instant ces quelques défauts, on sera étonné, en lisant ses œuvres, de voir les recherches qu'elles ont dû exiger et l'érudition dont elles témoignent. La science qui semble y prédominer, c'est la connaissance approfondie des Saintes Ecritures et des Pères de l'Eglise ; mais à chaque page aussi se révèlent, sous une doctrine quelque peu sévère, un jugement généralement sûr et une chaleur d'âme qui portent la conviction dans les esprits et la persuasion dans tous les cœurs.

Jusqu'ici nous avons admiré l'athlète du Seigneur combattant les bons combats de la foi et la confessant par ses œuvres admirables devant une multitude de témoins : *Certa bonum certamen fidei : confessus bonam confessionem coram multis testibus.* Il nous reste à le contempler maintenant au moment où il va cueillir le prix de ses travaux et recevoir la couronne de gloire qui lui est destinée : *Apprehende vitam æternam in quâ vocatus es.*

Pendant son séjour à St. Henri de Lauzon, M. le Grand Vicaire Mailloux s'occupait activement du saint ministère. Le Tribunal de la Pénitence et la prédication de la parole de Dieu attiraient particulièrement son attention.

Au mois de mai de cette année 1877, pour accomplir un vœu qu'il avait fait, il prêcha trente sermons sur la Ste. Vierge. Ces sermons furent les derniers de sa vie. Cet effort d'amour pour glorifier la Reine des Cieux lui démontra combien ses forces s'en allaient rapidement, et dans l'allocution du dernier jour, comme par un instinct prophétique, il laissa comprendre aux fidèles et à ses confrères chéris que désormais sa voix cesserait de se faire entendre. Il ne disait que trop vrai. Pourtant il continua encore de se rendre au confessionnal et de célébrer la sainte messe, mais plus d'une fois il fut pris de défaillances, et un jour en particulier, (c'était pendant le Triduum de la Bonne Sainte Anne), il demeura assez longtemps évanoui dans le jardin du presbytère où personne ne l'avait aperçu.

Le 31 juillet, il quittait St. Henri pour se rendre à l'Isle

aux Coudres, pressé, disait-il, par le besoin de repos, et voulant respirer encore une fois l'air natal. Dans l'état de faiblesse où il se trouvait, on peut affirmer que la Providence seule l'a soutenu et conduit jusqu'à cet endroit où il devait terminer sa carrière. Deux ans auparavant, lorsqu'il célébrait à l'Isle aux Coudres même sa cinquantième année de prêtrise, par une fête de famille qui restera à jamais célèbre dans l'Isle toute entière, il avait déclaré publiquement à ses co-paroissiens qu'il viendrait mourir au milieu d'eux. Il tenait sa parole : encore quelque jours et ses vœux allaient être exaucés. Le quatre du présent mois, (Août) jour de l'ouverture des Quarantes Heures dans l'église paroissiale, M. le Grand-Vicaire se leva dès l'aurore et commença la Sainte-Messe, mais après la consécration, il fut atteint d'une nouvelle défaillance. Sentant que c'était la dernière il se communia lui-même avec cette piété qu'on admirait en lui ; il prit également le calice du sang précieux ; puis, après ce viatique sacré, il se rendit en toute hâte à la sacristie où M. le curé de l'Isle aux Coudres lui prodigua ses soins empressés et le reconduisit au presbytère.

Les forces lui revinrent cependant partiellement, et dans le cours de la journée, il put voir quelques vieux amis de la paroisse et converser avec eux. Mais sur les quatre heures et demie de l'après-midi, se sentant plus mal, il appela. On lui prépara aussitôt en toute diligence une potion cordiale pour le reconforter, mais lorsque quelques minutes après on se rendit auprès de lui pour la lui présenter, on le trouva immobile et doucement étendu sur son lit. Il venait de rendre le dernier soupir, sans autre effort que celui d'un voyageur qui, au terme d'une longue course s'endort d'un paisible sommeil. Son bréviaire était encore dans sa main et témoignait hautement que son dernier acte avait été un acte de religion, sa dernière parole une élévation de son cœur vers Dieu.

M. l'abbé Demers, vicaire de la Baie St. Paul, se trouvait en ce moment au presbytère. Espérant qu'un reste de vie pouvait peut-être errer encore sous ces membres glacés, il prononça les paroles de l'absolution et fit l'onction générale pour les mourants, mais il constata bientôt que c'en était fait et pour toujours.

Une mort subite laisse toujours dans l'âme de pénibles émotions ; mais en considérant les traits si paisibles de cet ami de Dieu, on se consolait au souvenir de cette parole de la Sagesse : " Quand même le juste mourrait d'une mort précipitée, il se trouvera dans le repos ; " *Justus, si morte præoccupatus fuerit in rex frigerio erit.* Ah ! s'il était quelqu'un sur la terre qui pût se passer des derniers secours que l'Eglise réserve à ses enfants, n'était-ce pas celui qui le matin même s'était nourri du pain des forts ; n'était-ce pas ce vaillant soldat du Christ qui depuis longtemps avait vaincu la puissance du démon et qui n'attendait plus que la couronne incorruptible promise par le Prince des Pasteurs ?

La nouvelle de la mort de M. Mailloux tomba partout comme un coup de foudre et se propagea avec la rapidité de l'éclair. En un instant tous les paroissiens en furent informés, et le soir même le télégraphe annonçait que le Seigneur venait d'appeler à lui son bon et fidèle serviteur.

Pendant que les Anges du ciel se réjouissaient du triomphe de ce saint apôtre de la Croix, ses amis de la terre le pleuraient et lui préparaient des funérailles dignes de lui. Elles furent célébrées le huit août dans l'église de l'Ile aux Coudres, au milieu d'un concours immense de fidèles et en présence d'un grand nombre de membres du clergé. Monseigneur l'Archevêque de Québec, voulant témoigner de sa vénération pour l'illustre défunt, présida lui-même à cette lugubre cérémonie, et avant de confier à la terre la précieuse dépouille, il prononça sur la tombe l'éloge funèbre de ce prêtre distingué dont le nom béni sera à jamais la gloire du sanctuaire.

Après un demi-siècle de travaux incessants dont le théâtre s'étend des limites de l'Illinois aux côtes lointaines de la Gaspésie, après tant de privations, de peines et de fatigues, qu'il repose en paix ! Qu'il dorme le sommeil des saints dans cette église où il a prié à tous les âges de sa vie, auprès de cet autel où tant de fois il célébra les saints mystères et où il est venu à son dernier jour déposer cette riche moisson de mérites dont il reçoit maintenant la juste récompense !

Quelque bien approprié cependant que soit le lieu de sa sépulture ce n'était pas là celui qu'il avait désiré. Ce qu'il voulait, ce qu'il avait demandé instamment dans l'expression écrite de ses dernières volontés, c'était d'être déposé dans le cimetière de la paroisse où il mourrait, au pied même de la grande croix qui protége ce séjour de la mort, en souvenir de la Société de la Croix qu'il avait établie.

Reposer à l'ombre de cet arbre de vie, en attendant le jour du jugement, tel était son vœu suprême. Et pouvait-il réclamer un monument plus glorieux cet homme de la croix, cet apôtre dont la vie prêcha jamais autre chose que Jésus et Jésus crucifié. Ce saint prêtre voulait encore en agissant ainsi, rester plus présent à l'esprit des fidèles et leur recommander même après sa mort la fidélité aux leçons de vertus qu'il leur avait prêchées. Mais si l'autorité ecclésiastique n'a pas cru devoir obtempérer à ses désirs, si on a préféré mettre dans le sanctuaire celui qui fut une colonne dans la maison de Dieu, celui qui sera à jamais le modèle de la sainteté sacerdotale, le peuple canadien n'en conservera pas moins, malgré cela, le souvenir de cet homme si dévoué à la religion et à la patrie et qui ne connut d'autre joie ici-bas que celle de s'oublier lui-même pour se donner tout entier à l'amour et au service de ses frères.

Dans une des dispositions de son testament, après maintes recommandations toutes dictées par l'humilité la plus profonde, M. le Grand Vicaire Mailloux a demandé qu'on ne lui fît aucun éloge sur les feuilles publiques. Nous avons dû enfreindre ses ordres.

Puisse-t-il du haut du ciel nous pardonner notre pieuse désobéissance ! Puisse surtout cette humble notice contribuer quelque peu à conserver plus longtemps parmi nous le souvenir de ce saint Prêtre qui fut toujours si agréableà Dieu et si vénérable aux yeux des hommes !

NORD-OUEST.

VICARIAT APOSTOLIQUE D'ATHABASKA-MACKENZIE.

Les Associés de la Propagation de la Foi liront sans doute avec un grand intérêt les pages qui suivent. On y verra une foule de détails originaux, instructifs, et surtout fort édifiants, sur le climat et les productions de ces lointaines contrées, sur la manière de vivre et la touchante piété de leurs habitants.

Journal d'un Missionnaire.

Mission de la Providence, 2 juillet 1876.

2 *juillet, Dimanche.*—En attendant que les berges d'automne, à leur retour du Fort-Simpson, remontent nos lettres à Athabaska et de là à la Rivière-Rouge, qui est maintenant la porte des vieux pays à cause du chemin de fer qui doit y aboutir, je vais encore suivre ma méthode accoutumée et vous écrire chaque dimanche. C'est ce que je tâcherai de faire tant que je vivrai, et ainsi la dernière page de mon journal sera, pour vous, mon dernier dimanche passé sur cette terre. Quand sera-ce ? Je ne le souhaite pas tout de suite ; car je sens le besoin de réparer par une vie d'obéissance, de pauvreté et de mortification, mes années de jeunesse immortifiée. C'est pourquoi la vie religieuse, celle d'Oblat de Marie Immaculée surtout, m'inspire de l'attrait et de la confiance, associée qu'elle va être avec la vie de missionnaire. Oh ! j'espère que Dieu, qui est si miséricordieux, me tiendra compte du grand sacrifice que je fais de me priver de votre douce intimité. Parfois, je vous assure, je suis obligé de prendre mon cœur à deux mains pour ne pas voler vers vous !

Les berges sont arrivées hier au nombre de neuf, ayant à leur tête M. Hardisty, chef de district pour la traite des fourrures. Je m'attendais à voir arriver en même temps deux de mes caisses qui avaient pris le chemin de Good-Hope l'automne dernier. C'est là tout ce qui me reste après l'incendie dont vous avez entendu parler avant moi-même.

Mais le bon P. Séguin, qui est toujours supérieur de la mission de Good-Hope, m'écrit: "Que me parlez-vous de renvoyer vos caisses à la Providence ? Elles vous attendent ici, et il vous faudra venir me les chercher. Nos évêques vous ont promis pour ici, et je vous attends avec anxiété. Vous ne désirez pas plus revoir vos caisses que je ne désire de vous revoir moi-même..." Et me voilà ! Irai-je à Good-Hope ? C'est peu probable. Eh bien ! ce va être une occasion d'exercer mon vœu de pauvreté. — Monseigneur est parti lundi pour la Rivière-au-Foin, en canot d'écorce, avec le F. Renault et deux Indiens : il va donner la mission aux sauvages esclaves de ce poste, qui sont minés déjà par les absurdités et calomnies d'un vilain maître d'école protestant apposté là tout exprès pour cette fin. Presque tous les sauvages de cette mission-ci sont également rendus; mais s'il y en a deux cents en tout, il n'y en a pas cinquante de bons pour la prière. C'est une misère que de les avoir par petites bandes à la chapelle. On voit bien que le protestantisme a passé aussi par là ; il sème l'indifférence, quand il ne peut faire autre chose. Un sauvage ne raisonne guère, et, quand on le prend par l'intérêt matériel, bien souvent il ne raisonne plus.—Mais je crois m'apercevoir que j'écris du passé qui voyage déjà pour vous rejoindre. Aussi je vais attendre à l'autre semaine.

9 *juillet.*—Tous les sauvages sont repartis pour le bois, c'est-à-dire pour la chasse et la pêche ; beaucoup d'entre eux ne m'ont guère donné de consolation. Je pensais que c'était simplement indifférence, mais je viens d'apprendre que c'est plutôt crainte superstitieuse ; voici comment : un vilain sauvage, nommé Le Borgne, de ce qu'il l'est, leur faisait accroire que s'ils venaient prier à la chapelle, ils ne tarderaient pas à mourir ; mais que si, au contraire, ils s'assemblaient dans sa loge, et lui touchaient la main, ils se débarrasseraient par là du mauvais sort que le Père avait pu jeter sur eux. Les pauvres sauvages qui ne sont que de grands enfants vicieux (on ne saurait s'expliquer leurs idées autrement), l'ont cru et craint à la fois ; et voilà ce qui explique leur absence totale ou partielle des exercices de la mission. Mais le bon Dieu aura pitié d'eux,

je l'espère, car on peut dire d'eux, en une certaine mesure, ce que Jésus-Christ dit des Juifs : " pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font."—J'ai été voir une vieille femme qu'on disait près de mourir, et je l'ai administrée, bien que je ne pusse savoir si elle était bien malade. Je n'ai jamais vu rien de plus ratatiné, de plus vieux : un vrai consommé d'années ! Pour le sûr, il ne lui faudra pas un violent effort ; ou plutôt il n'est besoin que d'une petite brise pour faire tomber ce fruit plus que mûr de l'arbre de l'existence humaine. Dans le même camp où j'ai vu la vieille, j'ai confessé les femmes dans leurs loges. Madame Bonpass, la femme de l'évêque protestant, nous a honorés de sa visite et est venue dîner avec nous. C'est moi qui ai été chargé de la servir et de l'entretenir à table, et j'espère m'en être tiré à mon honneur. Cette dame a été à Rome et a reçu, toute protestante qu'elle est, la bénédiction du Saint-Père. Elle est âgée et... pas jolie, tant s'en faut ; mais elle a bonne façon, possède de l'esprit, du talent même, surtout en musique. Si elle pouvait aller charmer la société des pays civilisés, et entraîner son vilain évêque qui nous fait tant de mal, je la verrais de meilleur œil encore, car je ne la verrais pas du tout.

16 *juillet*.—Mgr Clut nous est arrivé mardi dernier en berge, de retour de sa mission à la Rivière-au-Foin : cette place-là aussi est ravagée par le protestantisme qui introduit, comme cela doit être, la liberté du mal parmi les sauvages. Ainsi, Monseigneur y a rencontré deux mauvais Indiens dont l'un entretient deux femmes, et l'autre trois. Il n'y a pas eu moyen de les convertir. De pareils fruits sont dignes de l'arbre protestant.—Cette semaine a été une semaine de pluie ; ce dont nos patates, notre orge et nos menus légumes sont loin de se fâcher. Il faut voir comme tout cela profite à vue d'œil, ils savent que la saison est courte, aussi poussent-ils à la course ! Nos rets (nous en avons 8 à l'eau) prennent assez de poisson pour défrayer notre entretien.

D'ailleurs nous sommes riches en viande sèche, et nous avons même encore de la viande fraîche d'hiver dans la glacière.—Imaginez-vous qu'un lynx s'est avisé de chercher

refuge dans les lieux d'aisance : je l'ai tiré là à bout portant ; mais on ne l'a pas mangé à cause des circonstances et des lieux.

23 *juillet.*—Tous nos catholiques du Fort ont communié aujourd'hui. C'est moi qui chante toujours la Grand'messe, excepté les dimanches ou fêtes de 1re classe, où Monseigneur officie pontificalement. Il souffle un vent du Sud aujourd'hui, qui brûle. Quel étrange climat ! Il y a quelques jours, il y avait gelée blanche et rebords de glace : aujourd'hui, c'est la chaleur des tropiques. Nous voilà au plus fort des moustiques ! Nos pauvres animaux n'ont garde de se fourvoyer dans le bois. Ils préfèrent les quelques brins d'herbe desséchée des alentours de la mission aux touffes luxuriantes des bords de la rivière, attendu que ces touffes et l'ombre des bois sont des repaires de maringouins. Le soir, nous sommes obligés de leur faire de la boucane, pour leur procurer un peu de repos dans la nuit; vous les voyez venir instinctivement fourrer leurs têtes dans la fumée et éternuer de plaisir. Nous avons beau attacher au cou de nos chiens de gros billots pour les empêcher de courir après les animaux, ils n'en sont que plus loups. Ils viennent de maltraiter deux génisses du fort à tel point que l'une d'elles va certainement succomber des suites de ses blessures. Ils sont affamés les pauvres chiens ! On ne peut leur donner un peu à manger que tous les trois ou quatre jours. Bientôt on en tuera deux pour faire de l'huile et nous régaler.....

6 *août.*—Décidément nous aurons un été pluvieux : aussi la végétation de nos patates est magnifique ; avec un peu de chaleur par là-dessus, nous pouvons compter sur une belle récolte.—La pomme de terre, voilà le pain de nos orphelins, car, sans cela, il nous serait impossible de les entretenir. Nous allons demander au gouvernement Canadien la subvention de 300 piastres qu'il promet à toute nouvelle école établie sur le territoire de la Rivière-Rouge ou adjacente, et comptant trente élèves. Nous réalisons ce nombre en y comprenant notre petit idiot, Joseph, et deux autres infirmes qui apprennent, non pas à lire, mais à éprouver la douceur et le dévouement de nos

Sœurs de charité. — Dernièrement le père de l'une de nos orphelines, Elmire, fille d'une douzaine d'années, la plus avancée de l'école, sachant lire et écrire en anglais et en français, compter et calculer jusqu'aux fractions inclusivement, venait la réclamer pour l'emmener dans le bois. Mais on la lui a refusée net, pour une bonne raison : c'est qu'il l'avait abandonnée, pauvre enfant de deux ans, sans vêtements, pour mourir de faim et de froid. Par conséquent, il pouvait la regarder comme morte, et aujourd'hui, on n'ira pas l'exposer à subir le même sort. Son âme, d'ailleurs, courrait des dangers plus grands encore. Aussi les Sœurs la gardent-elle.

13 *Août.* — Nous avons une de nos orphelines qui se prépare à gagner la céleste patrie, la petite Angélique, âgée de 7 ans ; malgré ses souffrances, on lui voit toujours le sourire aux lèvres, et quand je lui demande si elle est contente d'aller prendre sa place parmi les anges, elle me répond " oui " avec un air si candide qu'elle semble déjà appartenir au Ciel. Oh ! qu'elle me fait envie ! que je serais heureux d'échanger mon sort avec le sien ! Encore quelques jours, quelques semaines tout au plus, et elle verra son Dieu dans la ravissante clarté d'une éternité bienheureuse ! Et nous, qui irons l'accompagner à sa tombe, nous aurons encore à traîner la chaîne de notre exil, dans ces tristes régions, peut-être bien des années. N'importe ! Bénie soit la sainte volonté de Dieu ! La croix de Jésus est lourde, mais c'est un doux fardeau quand la foi remplit et anime le cœur. Le père d'Angélique, sauvage Couteau-Jaune, qui a emmené ses trois enfants ici et travaille pour nous jusqu'à l'automne, est admirable de piété et de résignation. Jamais il ne manque la messe le matin et communie avec ferveur tous les quinze jours. L'autre jour, Monseigneur lui disait : " Eh bien ! Goulet, le bon Dieu te demande ta fille ; il faut te résigner à la perdre." Voici quelle fut sa réponse : " Le bon Dieu m'avait donné une bonne femme ; je l'ai perdue et je l'ai pleurée beaucoup. Maintenant j'aimais tous mes enfants doublement, parce que seuls ils me restaient pour me consoler : si le bon Dieu les veut, il fera ce qu'il voudra ; je suis prêt, malgré ma peine ! " Quelle ré-

signation ! Voilà ce qu'opère la foi dans les âmes, dans les âmes même des pauvres sauvages.

20 *Août.* — L'arrivée d'une escadre de vaisseaux de haut bord chargée de " gros bonnets " et de choses infiniment précieuses ne ferait pas plus de sensation dans un port de France, que l'arrivée ici des bateaux ou berges de la Cie d'Hudson ne nous préoccupe et nous fait palpiter d'attente. C'est que ces petites embarcations apportent au pauvre missionnaire bien des choses précieuses aussi pour lui : d'abord les chères correspondances de ceux qu'il a quittés pour obéir à Dieu, mais qu'il ne lui est pas défendu d'aimer toujours ; les nouvelles des frères oblats et de leurs travaux dans les vieux pays ; enfin, et par-dessus tout, pardonnez-moi ce matérialisme, le nécessaire de la vie, c'est-à-dire les quelques provisions ou marchandises destinées à nous les procurer. D'après cela, jugez si la vue d'une voile au haut du Rapide, ou le bruit des rames, n'est pas capable de nous faire tressaillir malgré nous. Aussi chaque matin et chaque soir, notre premier coup d'œil en sortant de la maison, notre dernier regard en y rentrant pour la nuit, est d'interroger le lointain du fleuve ! C'est l'époque maintenant où la première brigade de berges, c'est-à-dire les trois ou quatre premiers arrivants, a coutume de paraître. — En attendant, on sarcle les patates, auxquelles se mêlent, mais en dominateurs superbes et despotes, des choux gras, espèce de plante parasite que j'ai seulement vue ici et qui se multiplie à l'excès, pour peu qu'on lui accorde d'indulgence. — Si les berges nous préoccupent un peu, une autre pensée autrement sérieuse remplit mon âme : c'est celle de mon oblation qui va avoir lieu dans une quinzaine de jours ! — Dans une quinzaine, je serai oblat de Marie Immaculée ! Quelle gloire et quel bonheur ! Il me semble qu'à partir de ce jour, mon salut est en de bonnes mains.

27 *Août.* — La première brigade, composée de deux berges seulement, est arrivée mercredi ; mais à notre grand désappointement, ni butin, c'est-à-dire marchandises, ni lettres des vieux pays avec ces premiers arrivants. Nous savons seulement que les Pères Grouard et Petitot n'ont pu obtenir passage par le Lac Vert, ma route de l'année dernière,

et qu'ils ont été obligés de prendre le chemin du Lac Labiche ; avec eux sont l'abbé Jolys et un autre frère oblat, rien encore que tonsuré et venant aussi du Canada où l'avait laissé Mgr Faraud l'année dernière. Du lac Labiche, nos voyageurs doivent se rendre en grands canots d'écorce jusqu'au fort Montperlé ou Mac Murray, pour y prendre passage dans les berges de retour du Portage.

Ainsi, malgré tout, nous les attendons par la deuxième brigade ou la troisième au plus tard. — J'ai déjà composé un chant de réception, à la demande des Sœurs, pour être chanté à l'arrivée du P. Grouard, le supérieur si digne de cette mission. J'attends de pied ferme le P. Petitot, pour l'obliger (autrement il est si humble qu'il ne l'oserait pas) à exhiber devant ses frères fiers et joyeux, son ruban violet d'officier d'académie, sa grande et belle médaille de géographie, ses titres, par ailleurs, à n'en plus finir. Je vais le faire tressaillir d'aise en le trémoussant un peu : ne lui dois-je pas une revanche, pour m'avoir dérobé mon petit verre de je ne sais quoi de bon, lors du sacre de Mgr Jolivet, et cela, tout à côté des Cardinaux et Évêques en face desquel on avait disposé nos barbes, pour faire fond du tableau, c'est-à-dire le lointain du Pôle ? — Combien j'aime à me rappeler les bons et beaux jours de mon séjour si court en France ! Ces souvenirs ne se délogeront pas si vite et exigeront encore et longtemps plus d'un instant de mes loisirs.

3 *Septembre.* — Je suis en retraite depuis hier pour me préparer à prononcer mes vœux perpétuels. Mes bien-aimés, je pense à vous tous en abordant ces derniers jours de ma liberté de volonté. J'aurais pu choisir de passer de beaux jours dans votre intimité, de goûter et de vous faire partager quelques douceurs de la vie... J'aurais pu !... Dieu le veut autrement, en m'appelant à m'engager plus avant dans le chemin des sacrifices ! Que son saint amour m'y guide ! C'est tout ce que je lui demande en retour ; je me trompe : je lui demande aussi de reporter sur ma chère famille une partie de la récompense qu'il a promise à cette abnégation, dès cette terre, s'il le juge à propos. — Me voici donc confiné dans ma chambrette, comme étranger au petit monde

qui m'entoure. Personne pour me parler, que Dieu, que mon Jésus : désormais il sera seul mon partage, car " à lui seul j'ai donné mon cœur !"

10 *Septembre* 1876. — Alleluia ! je puis baiser avec amour ma croix d'oblat; je puis dire à Marie : " Je suis à vous pour la vie, je ne m'appartiens plus." C'est vendredi matin, vers trois heures, qu'a eu lieu cette belle et touchante cérémonie de mon oblation. La veille encore, à midi, je pensais qu'il n'y aurait d'autres Pères à y assister, que Mgr Clut qui devait recevoir mes vœux; mais, par bonheur, la deuxième brigade nous a amené, le soir, les RR. PP. Petitot et de Kangué. J'en étais si heureux ! Comme les berges devaient repartir le lendemain, de bon matin, on a dû avancer la cérémonie de deux heures, afin que les Pères pussent y assister. Voici comment tout s'est passé. A trois heures, j'entrais à la chapelle qui avait été ornée par les Sœurs comme aux plus beaux jours de fête, et je m'agenouillais au milieu, en face d'une petite table où reposaient la formule d'oblation, le livre des Règles, la croix d'oblat et le scapulaire de l'ordre. Mgr avait revêtu ses ornements pontificaux, assisté des Pères Petitot et de Kangué. On commença par le chant du *Veni Creator;* puis Monseigneur, prenant la parole, s'inspira des souvenirs intimes du passé, disant qu'il m'aimait déjà comme le fidèle compagnon de ses courses et de ses fatigues, mais qu'il allait pouvoir me chérir comme un frère en religion. Il passa en revue, d'une façon touchante, les différents épisodes de nos voyages, entre autres l'expédition d'Alaska; puis il ajouta qu'il n'avait pas besoin d'appuyer sur le dévouement et le zèle qu'exige la carrière d'oblat: le passé en était déjà un garant. — Ce qui me touchait dans ces quelques paroles de Monseigneur, ce n'étaient pas les louanges accordées à mon courage et à mon passé de missionnaire : oh ! je sais que je suis loin de les mériter devant Dieu ; mais c'est que ces paroles venaient du cœur et respiraient tant de bonté, que les larmes m'en venaient aux yeux, malgré la bonne contenance que je voulais garder. — Vint le moment de prononcer mes vœux ; voici le texte de la formule : ✝ Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-

Esprit, au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, en présence de la Très-Sainte Trinité, de la bienheureuse Vierge Marie, de tous les Anges, de tous les Saints, de tous mes Frères ici réunis, et devant vous, Monseigneur Isidore Clut, évêque d'Erindel, moi Auguste-Louis-Marie Lecorre, promets à Dieu et fais vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance pour toute ma vie. Je jure et fais pareillement vœu de persévérer jusqu'à ma mort dans le saint Institut et la société des missionnaires oblats de la très-sainte et Immaculée Vierge Marie. Ainsi Dieu me soit en aide! Ainsi soit-il. — Ensuite Monseigneur a béni ma croix et mon scapulaire d'oblat qui, avec le livret des Règles, étaient réunis dans un plateau et entourés d'une couronne de fleurs blanches. Ces trois objets bénits m'ayant été donnés, je me suis habillé pour dire la sainte messe, durant laquelle on a chanté divers morceaux bien touchants, surtout le cantique d'oblation: "Je renonce à la terre, etc.," avec le refrain: Holocauste sublime. — Au moment de communier, j'ai renouvelé mes vœux tacitement. — La cérémonie s'est terminée par le *Te Deum* et j'ai été recevoir l'accolade fraternelle de Monseigneur, des Pères et des Frères auxquels je suis uni pour la vie, et, je l'espère, pour l'éternité. Ah! si la réception du sous-diaconat est une cérémonie si touchante et si capable d'émouvoir le monde, il me semble qu'une oblation, qu'une profession religieuse où l'on s'immole totalement, l'est encore bien davantage. Je bénis le bon Dieu de m'avoir appelé là, et vous tous, je vous prie en grâce de m'aider de vos ardentes prières, afin que je sois digne d'une vocation si belle. — Inutile de vous parler du repas qui suivit: on fêta ce beau jour du mieux qu'on put, c'est tout dire; il n'y eut ni vin, ni même de cidre, mais cela n'empêcha pas une franche gaieté de régner parmi les convives! Les Pères Petitot et de Kangué repartirent immédiatement après le déjeûner, l'un pour son cher Good-Hope, l'autre pour la mission Saint-Raphaël au fort des Liards, où se trouve actuellement le P. Ladet, l'un de mes compagnons de 1870. Quant au P. Séguin et au F Karney, ils sont toujours où va aller les rejoindre et les surprendre le P. Petitot. — Dans le courant de la journée,

j'ai été bénir les Sœurs et les enfants de l'école, et j'ai reçu à mon tour mon obédience pour la mission Saint-Joseph, dans mon ancienne et fortunée île d'Orignal. C'est là que j'ai fait mes premières armes comme missionnaire ; c'est là que je retourne travailler cette fois comme oblat. Ainsi, je vais me rapprocher de vous d'une soixantaine de lieues! Vive Marie Immaculée! Quand vous recevrez ce journal, remerciez-la tous avec moi du bonheur qu'elle m'accorde d'être son oblat.

17 *Septembre.* — Enfin la troisième et dernière brigade, celle de M. Gaudet, commis de Good-Hope, est arrivée et nous a amené le bon M. Doussal et le P. Lecointe, tonsuré, avec des nouvelles du lac Labiche. Que je vous dise tout de suite que Mgr Clut devra passer l'hiver à la Providence, le P. Grouard au lac Labiche, à cause de sa santé, et que l'abbé Jolys est resté tenir compagnie à mes autres compagnons de voyage, les abbés ou plutôt les RR. PP. Le Serrec et Dupire, et les FF. Milsens, Lorfeuvre et Thouminet. Mais l'année prochaine nous reverrons quelques uns d'entre eux ; car Mgr Faraud va venir se fixer à Athabaska, et par conséquent tout son personnel quittera le lac Labiche. J'ai oublié de vous dire, la semaine dernière, que le jour où je faisais mon oblation, les FF. Milsens, Thouminet et Lorfeuvre faisaient en même temps leur oblation d'un an. Une petite prière pour leur persévérance : c'est le premier pas, mais ce ne sera pas le dernier, j'ose l'espérer. Mgr Faraud est enchanté de leur courage et de leur conduite exemplaire et édifiante Quant à M. le Doussal, il vient aussi commencer son noviciat : il a bien profité depuis qu'il est dans le Nord ; avec ses joues quasi-pleines et sa barbe de chèvre, vous auriez peine peut-être à le reconnaître. C'est toujours la même physionomie de saint prêtre, quand même. Quel bon religieux va sortir de cette année de noviciat! Le P. Lecointe a passé un an au Canada ; il a prononcé ses vœux perpétuels au lac Labiche, au mois d'août dernier ; mais il ne peut être ordonné prêtre quoiqu'il en ait l'âge, avant qu'on ait reçu son Exeat délivré par l'évêque du diocèse auquel il appartenait. C'est un excellent musicien, et il brûle du désir de se mettre à l'étude

des langues sauvages. — Je ne partirai pour la mission de Saint-Joseph qu'au retour de la berge du lac des Esclaves, descendue par la troisième brigade, jusqu'au fort Simpson, c'est-à-dire dans une douzaine de jours à peu près. Je vais donc jouir encore, pendant ce temps, de la conversation de mon aimable vicaire de Plouhinec.

24 *Septembre.*—Depuis mardi on récolte les patates : tout le monde est à la besogne. J'ai omis de vous dire que l'orge a été coupée la semaine dernière, et que l'on compte sur environ 100 barils, c'est-à-dire 50 minots. Monseigneur, le F. Scheers et même, de temps à autre, les Sœurs y ont mis la main. Pour moi, je me serais peut-être coupé les jarrets, et je me suis tenu tranquille. J'ai aidé seulement à retourner et à faire les paquets. Une chose curieuse et lamentable ! Toute une myriade de mulots vivait à l'abri de cette moisson et aux dépens d'icelle ! Impossible de compter les victimes de carnage que nous avons fait, victimes qui étaient, au fur et à mesure, honorablement ensevelies dans l'abdomen de nos chiens. L'un d'eux, en moins de dix minutes, en a engouffré plus de quarante ! Je regrettais qu'on ne les eût pas réservés pour les faire cuire et en recueillir de la graisse, car c'étaient de vraies pelottes de gras ! — M le Doussal et le F. Lecointe n'en peuvent plus au travail des pommes de terre, ils ne s'attendaient pas tout à fait à cette fête en débarquant ! D'ailleurs, à part le dos qui se plaint hautement, le cœur prend le dessus et se réjouit franchement. Jamais on n'a vu de si belles patates à la Providence ! J'en ai pesé deux séparément : l'une atteignait le poids d'une livre, et l'autre en approchait ; jugez de la grosseur. On compte recueillir au moins 1,000 barils, c'est-à-dire 500 minots. C'est moi (quelle gloire ! ! !) qui ai déposé ou surveillé pour déposer les *grenoches* qui ont donné ces géants, ces Titans !—La pauvre Angélique a attendu M. Le Doussal pour s'envoler au ciel et avoir sa petite dépouille conduite par lui au cimetière.

1*er Octobre.*—La récolte des pommes de terre s'est terminée jeudi : on a atteint le chiffre de 505 minots ; ainsi, on ne mourra pas de faim à la Providence, cette année. Mais aussi, il faut compter qu'il y a près de 50 bouches à feu

pour loger ces boulets, en comptant tout, engagés et orphelins. Nous donnons, outre la ration de viande et de poisson, c'est-à dire 8 livres par jour, nous donnons, dis-je, un ½ baril de patates par semaine à chacun de nos quatre engagés. — Le F. Le Comte et M. le Doussal se reposent un peu maintenant, car réellement ils étaient fatigués. Quant à Mgr Clut, il est infatigable ! Me voici sur le point, à la veille même de quitter la Providence. La berge du lac des Esclaves est arrivée ce matin du fort Simpson et s'aprête à continuer sa route dès demain matin. Mes bagages sont prêts : le tout n'est pas bien lourd ; seulement j'emporte à Saint-Joseph un harmonium qu'ont bien voulu me céder les Sœurs : ce sera une grande nouveauté pour là-bas ; et puis, un bel enfant Jésus, don également de la mère Lapointe. C'est cette bonne mère qui a préparé mon petit trousseau, et elle y a apporté ce dévouement et cette prévoyance que rien n'égale ici, dans le Nord. Aussi je lui suis mille fois reconnaissant. J'ai prêché à l'office du soir et ai fait mes adieux à tout le monde, en m'inspirant de cette douce parole, si chère à tout oblat, que Jésus laissa tomber, comme son testament et son dernier gage de tendresse, du haut de sa croix : "Mon fils, voilà ta mère." C'est à Marie que j'ai voulu confier, en partant, toutes ces âmes si chères que je me suis appliqué à nourrir de la parole de Dieu, pendant l'année que je viens de passer ici.— Il fait un gros vent d'arrière, trop fort pour la voile ; si demain, il se modère un peu, nous allons faire un bon bout de rivière.

8 *Octobre.* — (Rivière au bœuf.) Nous voici *dégradés* à la Rivière au bœuf par un vent nord-est qui est presque debout pour nous et soulève d'énormes vagues. Nous sommes partis de la Providence lundi, vers neuf heures du matin. Monseigneur, les Pères et les Frères sont venus m'accompagner jusqu'au bateau. Tous les petits enfants de l'école m'ont donné un petit souvenir en témoignage de reconnaissance. Les Sœurs m'ont confié le petit Johny Trindell, d'une douzaine d'années, leur meilleur élève et le plus docile, pour l'initier aux travaux du pays, en faire un garçon d'avenir, et surtout un bon soutien des Missions un jour

à venir. — Le vent d'abord assez fort, est tombé tout d'un coup et s'est tourné ensuite contre nous, de sorte qu'après un parcours de 10 milles, nous avons dû mettre à terre sur une pointe de saules toute vaseuse. La berge du fort Raë, qui nous suivait de près, est venu relâcher au même endroit : le ministre protestant, résidant au fort Raë, M. Reives, ainsi que La Flett et ses enfants (La Flett, de sinistre mémoire lors de notre voyage au fort Mac-Pherson), s'y trouvaient ; mais leur présence ne m'a pas importuné du tout. Dans notre berge, j'avais pour compagnons de voyage M. Round et sa femme, allant prendre charge du fort de la Rivière au Foin. Ces derniers furent très-aimables à mon égard. Nous ne sommes repartis que le mercredi, vers dix heurs, à la rame, après avoir tapissé notre campement des plumes des canards et des faisans qu'on y avait tués.

A deux heures de là, la berge du fort Raë se séparait de nous pour se diriger au nord, tandis que nous continuions à gagner les îles Desmarets, au sud-est. Une bonne brise enflait notre voile et nous comptions, ce soir-là, aller camper sur le Grand-Lac, lorsqu'une bourrasque faillit nous surprendre et nous faire chavirer. Nous n'eûmes que le temps d'abattre la voile et de nous laisser pousser par le vent en furie vers une île, où nous espérions trouver un abri contre la tempête. En effet, nous abordâmes une rive de galets et ce soir-là nous campâmes sous de grandes épinettes, sur le sol le plus inégal et raboteux que l'on se puisse imaginer. Alexis Baulieu, le pilote de la berge, nous aidait à mâter la tente, nous préparait à manger et couchait à mes côtés : c'est un bon catholique et l'un des Métis qui ont le plus de cœur à l'égard de leurs missionnaires. Chaque soir, je faisais réciter à haute voix les prières aux sauvages et Métis de notre berge. Une particularité que j'eus lieu de remarquer encore une fois de plus dans cette traversée, c'est que nos sauvages sont les plus imprévoyantes créatures qui soient dans le monde. Ainsi, tant qu'ils ont des vivres devant eux, ils ne cessent de manger. Après avoir fait bouillir une chaudière pleine de viande sèche, ils allument la pipe, se prélassent un peu et recommencent le festin. Et

puis, ils gaspillent les provisions, jetant à tort et à travers des lambeaux de viande sèche, bien maigre, il est vrai, et par conséquent bien dure et peu appétissante, mais qui pourraient devenir des morceaux de choix en temps de disette. N'importe, pas de lendemain pour eux ! Les nôtres semblaient adopter cette façon d'agir avec la meilleure grâce du monde : aussi la berge s'allégeait de vivres d'une manière alarmante. — Le lendemain, au matin, on repartit à la voile, et, vers le lever du soleil, on arrivait aux îles Desmarets où nous rencontrâmes un des chef de tribu du fort de la Rivière au Foin. Il y avait beaucoup de poisson et de gibier, disait-il, mais ni rêts, ni munitions pour faire chasse ou pêche. Nous ne pûmes nous rendre jusqu'à son camp, car l'eau est trop basse dans ces parages ; mais je demandai s'il y avait des malades ou des enfants à visiter, et l'on me répondit que non. Les sauvagesses du camp nous apportèrent de pleins casseaux de graines appelées Attocas, petites graines rouges, semblables aux graines de l'aubépine ; elles reçurent en retour quelques poignées de thé. — Nous voici maintenant sur le Grand-Lac : d'un côté, la terre se dessinant sur une lisière d'épinettes qui va se perdre dans le mirage du lointain ; de l'autre, l'eau à perte de vue. Le vent fraîchit de plus en plus ; la berge commence à danser, et M. et Mme Round, à ressentir violemment les atteintes du mal de lac. Moi-même, je suis loin d'être dans mon assiette. Heureusement pour moi, la violence du vent oblige encore une fois de relâcher à un petit îlot en forme de croissant, dont la concavité offre à la berge un port calme et assuré. Le froid devient vif ; mais le bois de grève abonde, et de gros brasiers pétillent devant nos tentes. — Le lendemain, 6, temps calme ; on rame vers la fameuse pointe de roches, fameuse, dis-je, par les épreuves que nous y avons subies en 1870, par la prise des glaces qui faillit nous y arrêter tout de bon et la perte de deux beaux Angoras trouvés noyés, le matin, au bout d'une rame ; puis, en 1871, à notre passage en hiver, avec Mgr Clut et le F. Boisramé, par la grave indisposition de ce dernier, etc. Mais la voilà derrière nous, et le cap est mis sur la Rivière au Foin, moitié de notre traversée...

..... Après quatre bonnes heures de rame, nous entrons dans la Rivière au Foin. Je salue de cœur, en passant, la tombe de notre regretté Frère Iland, qui s'est noyé dans un canot d'écorce en visitant ses rêts, puis la pauvre cabane délabrée qu'habita autrefois le P. Gascon, et nous arrivons au fort. Le vieux Morn est là sur la côte, sa chique sempiternelle à la bouche ; c'est le pêcheur du fort. Son fils aîné s'est donné au prétendu Evêque Anglican Bompass qui l'a fait maître d'école, c'est-à-dire, pour ce pays, un trois-quarts de ministre. Or, ce fameux fils Morn, qui a dit les plus grossières calomnies imaginables contre les prêtres catholiques, voulait convertir son vieux père au protestantisme : " Mon fils, dit le bonhomme, quand ma barbe redeviendra noire comme tes cheveux, je t'écouterai." C'est dans sa maison que j'ai voulu passer la nuit, malgré les offres obligeantes que me faisait le nouveau commis d'accepter chez lui l'hospitalité. Seulement j'ai accepté le souper et le déjeûner le lendemain. Avant de nous coucher, j'ai invité les gens catholiques du fort à se confesser, attendu qu'ils ne verraient pas de Père d'ici longtemps. Tous l'ont fait et, à la messe que j'ai dite le lendemain sur une mauvaise petite table de la maison, tous ont communié. Samedi, nous reprenions le lac, laissant deux familles à la Rivière au Foin, et ne comptant plus que dix personnes dans la berge, toutes du fort Résolution, en face de la mission Saint-Joseph. Vers midi, nous atteignions la Rivière aux Bouleaux où nous dinâmes. Nos repas se composaient invariablement de viande sèche et de patates bouillies : mais la viande que j'avais prise à la Providence, touchait déjà à sa fin. Le soir, nous campions à la pointe La Presse (non pas la presse du journalisme, mais la presse à pression pour les fourrures). Ce soir-là, Honoré, un bon petit métis qui a travaillé assez longtemps pour le P. Gascon, tuait un aigle à tête blanche qui pouvait mesurer un mètre et demi d'envergure : nos gens firent festin de sa chair. Déjà leur imprévoyance leur valait de dures privations. Ils avaient compté recevoir un supplément de vivres à la Rivière au Foin, mais le fort était presque totalement dépourvu de viande ; de sorte qu'ils n'avaient plus

à se mettre sous la dent que quelques débris de viande et les quelques mauves qu'ils pouvaient abattre ou poissons qu'ils pouvaient prendre, dans des places comme celles-ci. Aussi, tout passait au feu ; et les boyaux à peine roussis un peu, étaient avalés. De grand matin, le dimanche, je dis la sainte Messe dans la tente, à laquelle tous assistèrent bien recueillis. Puis, nous allâmes, à la rame, camper à la Rivière au Bœuf, d'où nous ne repartirons peut-être pas tout de suite, car le vent N.-E. s'élève du large, et c'est un vent contraire et persistant. Nous venons de réciter ensemble le chapelet, à côté de ma tente, et de chanter l'*Ave Maris Stella* en montagnais. Mes vivres sont épuisées, mais Alexis viendra à mon aide.

15 *Octobre.* — J'ai le bonheur de vous écrire de ma chambrette d'autrefois, de cette douce petite cellule où j'aimais tant à me reposer les premiers jours qui suivirent mon arrivée en février 1871, à cette maison. J'étais alors si fatigué de mes six premiers jours de marche à la raquette et des cinq premières nuits passées dans la neige ! Nous sommes arrivés ici hier, au lever du soleil. Ainsi nous avons mis douze longs jours à faire un trajet qui s'effectue le plus souvent en 4 ou 5 jours. Aussi nos hommes avaient les dents bien longues en arrivant ici : il y avait déjà près de trois jours qu'ils n'avaient rien à manger. Nous avons été éprouvés tout le temps par des vents contraires, et, à une journée d'ici, nous avons failli être pris par la glace, sur une île qui n'offrait d'autre ressource que de mourir de faim. Car cette île est au large, et si la glace eût persisté, il eût été impossible de mouvoir la berge. Il eût donc fallu attendre la prise totale du lac par la glace, pour pouvoir atteindre la terre ferme ; mais, d'ici là, sans vivres, qu'eussions-nous pu faire ? On avait tué quelques perdrix, les seules habitantes de cet îlot du large. Alexis avait épuisé à son tour le peu de viande pilée qui lui restait ; je devais emporter 4 ou 5 livres de riz à Saint-Joseph : il a fallu le manger ; c'était ma dernière ressource, et il n'en restait plus que pour un minime repas, car nous ne mangions pas ration entière, bien entendu. Enfin le calme s'est fait, et nous a permis d'atteindre le but tant désiré. En

arrivant, j'ai fait distribuer un plein plat de patates à chacun des hommes de la berge. Eh bien ! ces pauvres gens qui ont eu le malheur d'être si imprévoyants, comme je vous le disais la semaine dernière, sont admirables de patience et de courage, quand le jeûne vient les éprouver. Vous les voyez maigrir et pâlir ; ils souffrent des tortures de la faim, et ils ne se plaignent guère ou bien doucement.

Donc, en l'absence du P. Gascon qui est allé à la mission Saint Isidore, au fort Smith et ne reviendra probablement qu'au mois de février, j'ai été accueilli par le bon F. Rénault, de Rennes, qui venait de visiter ses rêts. J'ai trouvé une famille installée, la famille de Pierre Baulieu, un des fils du bonhomme Baulieu dont je vous ai souvent parlé ; installée, dis-je, dans une petite maison appartenant et attenant à la mission, de sorte que nous ne serons pas tout à fait des ermites dans notre Ile Orignal. Cette famille se compose du père, de la mère et de six enfants, dont deux garçons assez grands aident déjà leur père à la chasse des fourrures et des vivres. Ce sont de bons catholiques, de sorte qu'ils pourront mieux profiter de la présence d'un Père. J'ai chanté la grand'-messe en m'accompagnant de l'harmonium pour le *Kyrie*, le *Gloria* et le *Credo*, au grand ébahissement de mon petit monde venu au complet du Fort. (Le fort est situé dans la baie, à environ 2 milles en droite ligne, 3 milles en suivant le circuit de la baie). Mon petit Johny est heureux d'avoir aussi un petit coin de la chambrette " qui sera son logis." Il se sent grandir de toute la dimension des 4 pieds de son chez soi. — ... Je ne saurais terminer cette feuille de semaine sans vous prier de joindre votre voix à la mienne pour remercier le bon saint Joseph de m'avoir fait aborder sain et sauf à cette mission dont il est le gardien et le protecteur.

22 *Octobre.* — L'Ile Orignal, ainsi nommée de l'Elan qui la peuplait autrefois, n'est séparée de la terre ferme que par un petit détroit peu profond. Elle est toute rocailleuse ; les pierres à chaux y abondent. C'est un terrain sec, recouvert d'arbustes à graines de différentes espèces : le framboisier et le groseiller sauvage y abondent. En fait d'arbres, il y a plus de trembles que d'épinettes ; quelques

bouleaux, mais bien grêles viennent s'y mêler. L'île est entourée d'une ceinture de bois de grève qui suffirait à défrayer toutes les cheminées du département du Morbihan dans le plus rude et le plus long des hivers. Nous avons trois énormes tas de ce bois entassés auprès de la maison. Il y a de ces souches qui mesurent plus de 10 mètres de longueur jusqu'à un mètre d'épaisseur au milieu. Tous ces bois viennent de la débacle des glaces sur le fleuve, et, une fois flottant sur le lac, ils vont aborder où les poussent le vent et la vague.

La mission Saint-Joseph est au bord du lac, dans une anse, et compte trois petits édifices : la maison des Pères à laquelle atteint la chapelle, la cuisine ou appartement de décharge en même temps qu'atelier de menuiserie, le hangar où se mettent les ustensiles, les traîneaux et tout le poisson sec ou gelé, une petite cabane qui servait autrefois de demeure aux engagés de la mission, et une glacière. Le tout, comme ailleurs, bien entendu, est en bois, cimenté par du mortier et recouvert d'écorce. Dans la maison d'habitation, il y a neuf appartements, mais, à vrai dire, il n'y en a que trois d'une dimension raisonnable. Les six autres font place à un lit et à une table à manger, et c'est tout. Les trois chambres proprement dites servent 1° de chapelle, 2° de salle commune, 3° de cuisine. Un poêle en tôle à la chapelle, un autre en fonte dans la salle commune, et une cheminée dans la cuisine, chassent suffisamment le froid le plus rigoureux. Puis, nous avons au-dessus un grenier, où sont cachées nos richesses, c'est-à-dire le peu de marchandises que nous échangeons pour des vivres, ou des vêtements en peau, ou des salaires de voyages ; et, au-dessous, une cave où sont entassées dans la paille nos 90 et quelques barils de patates. — Dois-je aussi compter dans notre inventaire la petite cabane aux chiens avec cinq chiens de traîne et ma *Sauterelle*, l'émule de *Birbitte*, le digne successeur de *Breton*, qui ne laisse pas le gibier se perdre dans l'eau ou dans les marais ? — Dominant toutes ces constructions chétives dont la principale, la maison des Pères et la chapelle, a failli s'écraser d'un coup de vent du nord, et penche encore assez pour avoir mérité

quatre béquilles en forme d'étançons; dominant tout ce petit domaine, œuvre en partie de la main des Pères, s'élève au bout de deux madriers emboîtant une cloche d'une dizaine de livres, le signe de notre Rédemption, attestant et, en vérité plus que partout ailleurs, dans le nord, que notre Divin Sauveur a pris possession du lac et de ses habitants. Aussi celui-là ne refuse pas au missionnaire les quelques milliers de poissons dont il a besoin pour passer son hiver, et les habitants sont de bons catholiques qui, par leur ferveur et leur bonne conduite, témoignent assez que la parole de Dieu, au lac des Esclaves, est tombée sur une bonne terre.....

29 *Octobre.* — Mes ouailles ont été obligées de faire aujourd'hui tout le tour de la baie pour venir à la Mission. La glace est partie au large, par un gros coup de vent du nord. Il n'y a guère d'heure fixe pour la grand'-messe : tantôt elle est à neuf heures, tantôt à dix heures au plus tard; c'est suivant l'heure où mon monde arrive du Fort. Voici comment se passent les offices. La grand'messe est précédée du chant montagnais du cantique connu : *Esprit-Saint, descendez en nous.* Après le cantique, une instruction ou catéchisme en montagnais; puis la grand'-messe où l'on ne chante, en fait de chant de chœur, que le *Kyrie*, le *Gloria*, le *Credo* et les différents répons de la messe. Des cantiques montagnais remplacent l'*Agnus Dei* et le *Sanctus.* La messe est suivie de prières en montagnais. — En attendant l'office de l'après-midi, on mange un morceau. Il faut voir tous nos priants accroupis dans la salle commune, par groupes de familles, et déchiquetant quelques morceaux de viande sèche ! Sur le poële, six à sept chaudières à thé se disputent une petite place. Les bonnes mamans parsèment aussi la salle de débris de mousse ou lichen sauvage, dont elles font provision pour emmailloter leurs petits enfants. Aussi le balai, après chaque jour de dimanche, a une sérieuse corvée à subir. Quand on a satisfait aux exigences de l'appétit, on se remet à prier le bon Dieu de tout cœur. Le F. Renault va sonner la cloche au dehors pour ramener les égarés ; puis, quelques minutes après, la clochette de la chapelle invite tout le monde à y entrer. Les

hommes se rangent d'un côté, les femmes de l'autre ; je récite le *Notre Père* à haute voix au pied de l'autel, tout le monde y répond ; puis je vais m'asseoir à l'harmonium pour chanter un cantique, le plus souvent à Marie. Le cantique terminé, je prêche environ une demi-heure sur un thème suivi, tel que les Commandements de Dieu. Puis vient la récitation du Chapelet que remplace, une fois chaque mois, le Chemin de la Croix. Enfin, c'est le Salut du Saint-Sacrement avec les prières chantées de l'Archiconfréfrie. Tous nos catholiques chantent à pleins poumons, mais non sans écorcher les mots latins. Enfin, la journée du Seigneur se termine par la prière du soir en commun ; et " mes enfants ", comme nous les appelons toujours dans nos instructions, s'en retournent, le cœur joyeux, à leur Fort, sans s'arrêter, comme beaucoup de nos bons Bretons, à dissiper dans des jeux ou des excès tout le fruit des dévotions du jour. — C'est mon petit Johny qui fait toujours les fonctions d'acolyte. Tous les matins, il se lève comme nous à cinq heures, dit sa prière, balaie la salle commune et ma chambrette, puis vient à la chapelle attendre la fin de notre méditation et répondre la messe qui la suit. Le matin, je lui fais traduire alternativement de l'anglais en français *et vice versâ ;* le soir, il s'exerce au calcul ; il est arrivé aux règles de trois. En guise de recréation, je le mène avec moi, l'espace d'une heure, chasser les perdrix ; depuis notre arrivée ici, j'en ai déjà tué cinquante. Aussi, cela nous donne un bon supplément de vivres, et mes pauvres dents, qui vont s'ébréchant et disparaissant de plus en plus, n'en sont pas fâchées, car la viande sèche les met à une rude épreuve, je vous assure. — Cette semaine a éte employée par le F. Renault, dans les intervalles de la pêche, à *rebousiller* la maison en dehors et en dedans : il y a déployé tous les talents d'un vrai franc maçon. — Dois-je vous signaler la naissance de onze petits chiens dont trois sont déjà morts gelés ! Ce n'est guère intéressant pour vous ; mais, pour nous, il s'y rattache de gros intérêts : chacun de ces petits nouveau-nés, vendu à la Compagnie ou aux Sauvages, au bout de dix jours, c'est 5 *plus.* Un *plus*, c'est la valeur de 2 fr., c'est six livres de graisse ou deux plats côtés d'Ori-

gnal ; c'est donc toute une source de richesses dans notre pauvreté, car nous nous procurons par là quelques livres ; et puis ces pauvres bêtes sont nos coursiers d'hiver sur la neige. Sans eux, il nous serait impossible de nous rendre d'un poste à un autre. — Pierre Beaulieu est allé à la chasse deux jours et nous a rapporté un flanc d'élan qu'il a tué. Adieu ; préparons-nous à la céleste fête de la Toussaint : " *Sursum corda !* "

5 *Novembre.* — Que je vous dise tout de suite que c'est mercredi dernier que les RR. PP. Le Serrec et Dupire ont dû faire leur oblation perpétuelle au Lac Labiche, et le F. Olivier Carour, prononcer ses vœux d'un an à la Providence. Ça a dû être un bien beau jour pour eux, si j'en juge par la joie qui a inondé mon âme le jour de mon oblation. Oh ! puissions-nous tous, après nous être consacrés à Dieu tout entiers, marcher sur les traces de ces Saints dont nous contemplons aujourd'hui le triomphe au ciel. Pour un moment de sacrifice, quel poids de gloire ils ont obtenu ! Ah ! ces grands apôtres, ces glorieux missionnaires, ces martyrs de la gloire de Dieu et du salut des âmes, ils doivent prier sans doute aujourd'hui pour nous, les pauvres perdus du Nord ! — J'ai paré l'autel du mieux que j'ai pu pour la fête, et j'ai mis l'harmonium à contribution pour des accords insolites. Tout mon petit troupeau a communié : cela fait une vingtaine de communions. Il n'y a ici, jusqu'à Noël désormais, que les quatre à cinq familles des engagés du Fort. Tous les Sauvages sont dispersés dans les bois aux environs. — On tue toujours, en guise de recréation, quelques perdrix blanches dans l'île. — J'allais oublier de vous dire que le matin de la Toussaint, nous avons renouvelé, le Frère et moi, nos vœux en présence du Saint-Sacrement. (Le F. Renault a prononcé ses vœux perpétuels, il y a deux ans.) De plus, ce jour-là, j'ai fait faire sa première communion à un jeune garçon de King Beaulieu, l'aîné des fils du vieux patriarche Beaulieu. — Le froid revient à la charge ces jours-ci et est parfois très-intense ; la glace couvre toute la surface du lac, aussi loin que la vue s'étende. Pierre Beaulieu, qui est allé faire un tour de chasse, a tué un gros ours noir dans sa tanière : il lui a fallu tirer cinq coups pour s'en rendre maître.

12 *Novembre.* — Rien de saillant à noter cette semaine. J'ai envoyé le Frère prendre au Fort la potasse que nous avions donnée à faire à la femme d'Alexis Beaulieu, notre laveuse. Cette potasse est notre savon : de la cendre de tremble, de la graisse et du sel, et, avec cela, nous avons de quoi nous blanchir toute l'année. — Nous domptons de temps à autre nos jeunes chiens à la traîne, afin qu'ils soient capables de faire un premier voyage en décembre ; et pour les dompter, il faut plus d'un coup de fouet sur l'oreille. Jeudi, il a fait un temps épouvantable : une poudrerie de neige si épaisse et si glacée, qu'il était impossible d'y faire face plus de cinq minutes. Des tas de neige de plus de six pieds se sont déjà faits autour de la maison ; mais ce que le vent du nord amoncelle, demain le vent du sud le reprendra pour le transporter ailleurs. La neige, dans ces pays, réalise en quelque sorte le mouvement perpétuel. — Aujourd'hui encore, il n'est guère facile de voir à dix pas devant soi, à cause des tourbillons de neige sur le lac. Aussi, j'ai admiré le courage de nos catholiques d'affronter un temps pareil pour venir, de l'espace d'une lieue, à la messe. Chaque arrivant a le visage d'un rouge-écrevisse, mais bientôt la chaleur a ramené les couleurs naturelles. Nous avons bien ri, le Frère et moi, en voyant l'équipage d'une pauvre vieille Sauvagesse qui reste au Fort. Aussitôt les offices terminés, la vieille s'installe ou plutôt s'accroupit sur deux planchettes mal jointes qui lui servent de traîneau ; elle s'arme d'un bâton, puis, poussant le cri de guerre " Marche," elle accompagne cette injonction d'un vigoureux coup sur la maigre échine du chien de derrière. Elle a trois chiens à son morceau de traîne ; mais les trois, passés à la cuisson, ne donneraient pas une cuillerée de graisse. Les noms valent mieux que les bêtes elles-mêmes : l'un d'eux s'appelle " *Drap-fin,*" et c'est ce *Drap-fin* que le bâton se charge d'épousseter de temps à autre ! N'importe, il faut que cela marche, criant, boîtant, grinçant sur la neige. Dans la semaine, les trois coursiers n'auront peut-être pas recueilli un bon repas, tout compté ; cela n'empêche qu'ils charrieront leur vieille encore ici, et encore, jusqu'à ce qu'ils n'en puissent plus.

A. Lecorre, O. M. I.

ILE A LA CROSSE.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU RÉVÉREND PÈRE LÉGEARD AU R. P. MARTINET.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Voici quelques renseignements sur les missions que nous desservons. Ce sont les missions du lac Froid, celle du lac Canot, celle du portage la Loche et enfin celle de l'Ile à la Crosse. Précédemment, nous étions également chargés de celle du lac Vert, mais depuis que le P. MOULIN y réside nous n'avons plus à nous en occuper.

1o *Mission de Saint-Raphaël*, (lac Froid). — Je laisse la parole au R. P. LEGOFF, qui vous dira mieux que moi l'état de cette mission, ce qu'il y a fait et ce qu'il y reste à faire. Voici ce qu'il m'écrit : " Que vous dirai-je de la mission du lac Froid ? vous savez bien ce qu'il en est et ce que j'y ai fait. C'était bien triste, autrefois, que ce lac Froid ! et même encore aujourd'hui, après trois missions que j'y ai données, il s'en faut que tout y soit en odeur de sainteté.

" Il y avait une dizaine d'années que ces pauvres gens, à part trois ou quatre, ne fréquentaient presque plus aucune mission. Et comme durant ce temps aucun Missionnaire n'alla voir ce qu'ils faisaient ainsi cachés au fond des bois, il en résulta qu'ils tombèrent peu à peu, faute d'instruction, dans une ignorance et une indifférence bien grandes. La cause de cette triste défection était venue du découragement où les avait jetés la conduite honteuse de celui qu'ils regardaient jusque-là comme leur chef. Ce pauvre malheureux, ayant renvoyé sa légitime épouse, s'était attaché à la veuve de son frère et s'obstinait, malgré toutes les prières et toutes les remontrances, à vivre en concubinage avec elle. C'était quelque peu décourageant, en effet, qu'un tel homme ; d'autant plus que les autres, voyant leur chef excommunié, se regardaient, par le fait, comme plus ou moins excommuniés eux-mêmes.

" Dès que l'obéissance me plaça à l'Ile à la Crosse, ma pensée se tourna vers ces pauvres gens. Mais que faire ?

je ne faisais que bégayer le montagnais. Les aller attaquer dans cette condition, c'était m'exposer à un échec certain ; j'ai donc attendu trois ans. Ce n'est qu'au bout de ce temps que j'ai trouvé la hardiesse et la confiance nécessaires pour entreprendre cette pénible et difficile mission. La chose pressait d'autant plus que je voyais arriver le moment où les jeunes gens de cette triste place, tous issus de frères et sœurs, tous cousins germains par conséquent, s'uniraient entre eux par des mariages incestueux. Il importait d'empêcher cela ; ce n'était pas facile, car la plupart de ces jeunes gens avaient l'âge de se marier et, du reste, tenaient à le faire le plus tôt possible. Comment faire alors ? personne ici parmi nos Montagnais n'était jaloux de donner ses enfants à des gens si mal famés. Oh ! j'étais bien inquiet, lorsque il y a trois ans, j'entrepris pour la première fois de franchir les 40 à 50 lieues qui nous séparent du lac Froid ! J'avais confiance en Dieu, mais aussi j'appréhendais beaucoup la fureur du diable. Je vous avouerai même que ma confiance devenait parfois bien faible en face de ces appréhensions. Durant mon voyage qui fut de quatre jours pour arriver au premier village, l'esprit nuit et jour préoccupé de cette affaire, je cherchai et imaginai bien des expédients dont le meilleur en définitive ne me rassurait guère. Enfin, le dernier jour, comme je traînais péniblement mes raquettes à la suite de mes quatre jeunes gens, la pensée me vint de m'adresser à l'archange saint Raphaël. Je songeai à ce qu'il fit pour Sara, à ce qu'il fit pour le vieux Tobie, et comme tous les pauvres sauvages que j'allais visiter se trouvaient à la fois dans le cas de Tobie et dans celui de Sara, je le priai, de mon mieux, d'opérer en leur faveur cette double merveille qui délivra Sara et guérit Tobie ; d'abord en éloignant d'eux le démon qui les ensorcelait, puis en leur appliquant le remède nécessaire pour guérir leurs yeux aveuglés par l'ignorance et la superstition, et leurs cœurs souillés et endurcis. En même temps je mettais ce pays et ses habitants sous sa protection, et lui promettais, pour le cas où une mission serait bâtie au lac Froid, de faire en sorte qu'elle lui fût dédiée.

" Cette première visite eut pour résultat, d'abord de leur

prouver que, loin de les mépriser, je les aimais, ce qui est beaucoup; ensuite, de leur faire voir que j'entendais les tirer de cet état de dégradation et de déconsidération dans lequel ils vivaient; puis enfin, après des débats qui durèrent au moins quatre heures, de séparer le malheureux concubinaire cause de tout le mal, de le séparer, dis-je, de cette femme, qui, comme je vous l'ai dit, n'était autre que la veuve de son frère. En même temps, après les avoir tous confessés, j'obtins d'eux la promesse qu'ils songeraient désormais sérieusement au salut de leurs âmes; l'on m'assura aussi que les mariages incestueux que je craignais n'auraient pas lieu.

" L'année suivante, je leur renouvelai ma visite. Mais, hélas! le malheureux concubinaire n'avait pu résister à sa passion, et était retourné à son vomissement. Pour comble de malheur, redoutant d'avance l'effet d'une entrevue avec moi, qui ne suis pourtant pas bien terrible, il avait pris la fuite avec sa concubine, se proposant de ne revenir chez lui que lorsqu'il pourrait présumer que je serais parti et que la rencontre tant redoutée par lui n'aurait pas lieu. Heureusement pour moi et aussi pour lui, il calcula mal et arriva chez lui tandis que j'y étais encore. Il était tout honteux d'avoir manqué à sa parole, et en même temps tellement dominé par sa passion, qu'il paraissait difficile de le détacher de cette malheureuse, qui ne valait pas mieux que lui. Il s'en sépara pourtant et promit d'être plus ferme à l'avenir. Hélas! il retomba encore malgré toutes ses promesses, et ce n'est qu'à la troisième visite que je leur ai faite cette année que j'ai enfin réussi à les séparer définitivemeet.

"J'ai fait là quatre mariages bien assortis, lesquels, selon toutes les prévisions humaines, nous donnent les meilleures garanties pour l'avenir. Il y reste encore plusieurs jeunes gens à marier, mais le plus difficile est fait et j'espère que si l'on peut sanctifier encore quelques alliances dans ces familles dégénérées, on les tirera définitivement de l'état de dégradation dans lequel elles sont tombées. Je n'ai pas la liste de toutes ces familles, je ne puis donc évaluer le nombre des personnes qui se trouvent au lac Froid.

que d'une manière approximative. Le nombre me paraît être entre de quatre-vingts à cent."

Il y a aussi, au lac Froid, quelques familles crises encore infidèles. Comme elles ne viennent jamais par ici, j'ignore leur nombre. Il est probable qu'elles ont dû voir des Missionnaires sachant le cris, soit au fort Pitt, soit au lac Labiche où elles peuvent se rendre sans difficulté. Pour plus de sureté, cependant, le R. P. Legoff étudie actuellement le cris, afin de pouvoir instruire un peu ces pauvres gens quand il ira visiter ses Montagnais le printemps prochain.

2o. *Mission de la bienheureuse Marguerite-Marie* (lac Canot). Cette petite mission est la plus favorisée de toutes celles dont nons nous occupons, en dehors de l'Ile à la Crosse. Depuis l'automne de 1875, elle a eu l'avantage d'être visitée plusieurs fois. Le R. P. Moulin y est venu, du lac Vert, passer une semaine en janvier dernier. Le R. P. Chapellière y est resté depuis le 4 avril jusqu'au 10 juin, et depuis le 28 août jusqu'au 23 septembre ; ce qui n'a pas empêché ces bons sauvages de venir. au printemps et à l'automne, suivre les exercices de la mission que nous donnons régulièrement, à cette époque, à tous les sauvages réunis. Souvent aussi nous les voyons dans le courant de l'été lorsqu'ils viennent au fort de la compagnie de la baie d'Hudson, chercher ce dont ils ont besoin. Il est bien rare qu'ils ne se confessent pas en passant ici. Pauvres sauvages ! ils ont bien leurs défauts, il s'en faut qu'ils soient parfaits, mais il faut leur rendre le témoignage qu'ils sont bien dociles, bien obéissants, remplis de bonne volonté et qu'on peut en faire tout ce que l'on veut. Une chose qui me fait grand plaisir, c'est qu'ils commencent à avoir une grande dévotion au Sacré Cœur. Tous en ont déjà des images que nous leur avons faites et qu'ils gardent bien précieusement. Tous également, ou presque tous, portent le scapulaire du Sacré-Cœur. Pour les récompenser, Dieu leur a fait une faveur dont jouissent bien peu de sauvages dans ce pays. Tout le temps que le Père est là, Notre-Seigneur réside au milieu d'eux dans la petite chapelle qu'ils ont bâtie. C'est la première fois cette année, qu'avec l'autorisation de Monsei-

gneur on y a conservé la sainte réserve ; ce qui, certainement, sera pour eux la source de bien des grâces.

Un autre avantage qu'ont les Cris du lac Canot, c'est leur petite école. Les fruits qu'elle a produits sont déjà bien consolants. Au printemps dernier, quand ils vinrent pour la grande mission, le R. P. Chapellière, qui arrivait avec eux, me dit que bon nombre d'enfants, garçons ou filles, connaissaient leur catéchisme par cœur d'un bout à l'autre. Je n'osais trop y croire ; pour m'en assurer, j'interrogeai moi-même les enfants, un peu sur toutes sortes de sujets, je leur demandai plusieurs explications et je pus me convaincre que ce qu'on m'avait dit était bien vrai. C'est la première fois, je pense, que nous voyons dans nos missions des enfants sauvages parfaitement instruits du catéchisme. Personne même n'aurait songé à entreprendre cette tâche bien difficile ; notre petite maîtresse d'école, avec sa bonne volonté, sa persévérance et aussi le secours du bon Dieu, en est venue à bout. C'est un grand travail de moins pour nous. Daigne le Seigneur continuer à répandre ses grâces sur cette petite mission et lui faire porter des fruits de salut encore plus abondants. C'est ce que leur obtiendra, j'en suis sûr, leur patronne, la B. Marguerite-Marie, toujours puissante sur le cœur adorable de notre doux Sauveur.

3o *Mission de la Visitation* (Portage la Loche). — C'est le R. P. Legoff qui en est chargé. Voici quelques notes qu'il m'a communiquées sur cette mission : " Depuis mon arrivée à l'Ile à la Crosse, en 1870, j'ai déjà visité huit fois ce poste ; j'aurais là-dessus bien des choses à raconter ; malheureusement, c'est le temps pour les raconter qui me manque. Vous voudrez donc bien vous contenter cette fois de quelques lignes.

" Cette mission compte deux cent trente et quelques sauvages, parmi lesquels il y a soixante-dix ou soixante-douze communiants. Cette mission était bien négligée autrefois, nos Pères se trouvant assez souvent dans l'impossibilité de l'aller visiter. Depuis que je suis ici, je la visite régulièrement tous les ans, et même l'année dernière j'y ai fait deux apparitions, l'une en été, l'autre en hiver. Cela ne les satisfait pas encore, et depuis longtemps ils ne cessent

de demander à cor et à cri que Monseigneur veuille bien établir un Missionnaire au milieu d'eux. Même pour démontrer à Sa Grandeur combien ce Missionnaire serait bien au milieu d'eux et combien il pourrait compter sur leur dévouement, ils ont préparé depuis deux ou trois ans tout le bois nécessaire à la construction d'une église. Tout cela forme un beau tas, je vous l'assure, et c'est du beau bois ! Mais par malheur le tas reste là et l'église est encore dans les futurs contingents. Ils la bâtiront, disent-ils, oh ! mais, avec de l'empressement tout plein, quand leur cher missionnaire tant désiré sera arrivé. Ils ne veulent la bâtir qu'à cette condition, prétendant que par ce parti pris ils vont certainement obliger Monseigneur à se dépêcher de leur envoyer le Missionnaire tant désiré. Comment ne se dépêcherait-il pas? Le bois de construction est à terre et il va se gâter si le Missionnaire n'arrive pas vite. Finesses de Montagnais !

" Ces pauvres sauvages, quoique visités à de si rares intervalles, ne laissent pas notre ministère sans consolation. Je vous avoue franchement que je les trouve bien changés depuis la première fois que je les vis. Ils sont plus dégrossis, plus instruits, plus attachés à leur religion et à leur Missionnaire. Tous pourtant ne répondent pas également à nos soins et ne montrent pas la même bonne volonté. Ici, comme partout, il y a le mélange des bons et des mauvais. Les mauvais et les tièdes forment à mon avis le gros tiers : les autres sont convenables et ne me donnent guère que de la satisfaction."

Il est donc vrai, comme vous pouvez en juger par cette lettre du R. P. Legofe, les sauvages du Portage la Loche nous donnent, pour la plupart, de la satisfaction et il y aurait là de quoi faire une belle mission. Mais cette paresse qu'ils montrent pour bâtir une chapelle et une maison pour le Missionnaire qui va les visiter me fait de la peine, d'autant plus que presque tous se sont construit de jolies petites maisons et qu'ils sont, on peut le dire, les sauvages en général les plus riches et les mieux établis du pays. Au lac Canot, six pauvres Cris ont à eux seuls bâti la chapelle et un appartement contigu à la chapelle pour leur Mission-

naire ; et eux, depuis trois ans que l'affaire est lancée, n'ont pu élever une chapelle alors que tout le bois de construction était rendu sur place. Pauvres gens ! ils manquent d'entente entre eux, ils sont un peu jaloux les uns des autres ; impossible de mettre quelqu'un à la tête de cette entreprise sans mécontenter les autres. Voilà en grande partie la cause de ce retard. Sans s'en douter probablement, ils se font grand tort, car ils ne prennent pas le moyen d'obtenir qu'un Père aille résider au milieu d'eux.

4° *Mission de Saint-Jean-Baptiste* (Ile à la Crosse.)—1° Nos travaux pour la desserte de notre église sont toujours les mêmes. Je n'en parlerai donc pas aujourd'hui ; je me contenterai de vous dire que nous sommes bien contents de notre petite population. Ces pauvres gens, la plupart métis, ont bien aussi leurs défauts, mais ils nous écoutent quand nous les instruisons ; les sacrements sont bien fréquentés, et les offices suivis fidèlement. Ce qui nous donne meilleur espoir encore pour l'avenir, c'est qu'il n'y a pas une maison à l'île à la Crosse où il n'y ait une image du Sacré Cœur. Ce divin cœur, j'en suis sûr, ne manquera pas de leur accorder les bénédictions que lui-même a promises à tous ceux qui l'honoreront.

En fait de travaux extraordinaires, nous avons eu le Jubilé de 1875 ; nous l'avons fait du 12 au 26 décembre. Pendant cette quinzaine, il y avait tous les soirs bénédiction du très-saint Sacrement. Vu les circonstances dans lesquelles se trouvait notre petite population, nous n'avons pas jugé à propos de faire aucun autre exercice public. Nous étions un peu embarrassés au commencement pour mettre en train ce jubilé ; le succès a dépassé nos espérances. Nos chrétiens nous ont surpris par leur fidélité à assister tous les jours aux exercices et à faire les stations commandées : deux à la grande église, deux à la chapelle des sœurs. J'espère que le bon Dieu les aura récompensés de leur bonne volonté.

Un mot maintenant des deux grandes missions que nous donnons annuellement au printemps et à l'automne. Depuis quelques années, la mission d'automne perd beaucoup de son importance ; elle n'est plus suivie comme autrefois.

En 1875, elle a été presque nulle ; pour les Cris il n'y en a pas eu ; pour les Montagnais presque pas. Quelles sont les causes de ce changement? Les voici : autrefois les berges de la Compagnie qui partaient chaque printemps pour aller à York Factory sur la baie d'Hudson chercher les marchandises pour la traite avec les sauvages, étaient de retour ordinairement dans la dernière moitié de septembre. L'arrivée des berges était un événement pour le pays. Les sauvages se rassemblaient tous alors, pour prendre, comme ils disent, "leurs avances," c'est-à-dire pour recevoir de la Compagnie ce dont ils avaient besoin pour leur hiver en fait de vêtements ou de munitions de chasse. On profitait de leur présence pour leur donner les exercices de la mission pendant douze ou quinze jours, après quoi chacun partait de son côté pour se rendre aux places choisies pour l'hivernement. Actuellement les choses ont bien changé. Toutes les marchandises venant d'Angleterre par la rivière Rouge et le lac Vert, les berges ne vont plus à la mer, et elles arrivent ici à différentes époques de l'été, ce voyage du lac Vert ne durant ordinairement qu'une semaine, aller et retour. Les sauvages, assurés de trouver toujours ce dont ils ont besoin, prennent leur temps. En outre, la plupart d'entre eux ayant maintenant des maisons et des champs de patate, ne peuvent rester ici longtemps l'automne, car c'est le moment de ramasser les patates et d'arranger les maisons pour l'hiver. Ajoutez à tout cela que le mois d'octobre est l'époque de l'année où l'on prend le poisson blanc avec le plus d'abondance. Qu'arrive-t-il ? C'est que quelques-uns ne viennent point, ou bien ils arrivent les uns après les autres, ou bien ils ne restent que quelques jours. Impossible, dans de pareilles conditions, de leur donner une mission en règle. Ils se contentent donc de se confesser une fois ou deux, de communier quand ils sont du nombre des communiants et ils partent ensuite. Quant aux pauvres enfants et à tous ceux qui ont besoin d'instruction, on ne peut guère s'en occuper, car il faut passer tout le temps au confessionnal. Je ne sais si je me trompe, mais je crois qu'il nous sera difficile de donner à cette mission de l'automne l'importance qu'elle avait précédemment.

En revanche, celle du printemps devient de plus en plus consolante. L'année dernière, en 1875, lors du passage de Monseigneur pour sa visite pastorale, elle fut magnifique ; cette année, grâce à la nouvelle impulsion donnée par cette visite, elle a été plus belle encore. Jamais, je crois, il n'y avait eu une mission semblable ; notre église était littéralement trop petite pour contenir tout notre monde. Pendant la semaine, cela allait passablement encore, parce que les exercices se donnaient pour les Montagnais à la grande église, et pour les Cris, qui sont bien moins nombreux, à la chapelle des sœurs ; mais les dimanches, pour les offices, tous ne pouvaient entrer. La plus belle de toutes les cérémonies a été la grande procession du Saint Sacrement que nous avons faite le jour de la Fête-Dieu. Il y avait au moins six ans qu'elle n'avait pas eu lieu, pour des raisons qu'il serait trop long de rapporter ici. Ce jour-là, pour donner à tous la facilité d'assister à la sainte messe, nous multipliâmes les offices. Le matin, à six heures, il y eut messe avec cantiques et sermons en montagnais ; la plupart des sauvages appartenant à cette nation communièrent à cette messe. A huit heures et demie, messe encore avec cantiques et sermon en cris ; enfin à dix heures et demie, messe solennelle devant le Saint-Sacrement exposé.

Dans la soirée eut lieu la procession du Saint-Sacrement. Dès la veille, les sauvages, sous la direction du R. P. Chapellière, avaient planté de distance en distance, de chaque côté du parcours que devait suivre la procession, de petits arbres coupés dans le bois ; trois arcs de triomphe avaient été dressés ; enfin le reposoir avait été élevé sur un monticule, à 700 ou 800 mètres de la mission. De cette élévation le coup d'œil était magnifique : à droite notre beau lac, à nos pieds le camp des sauvages avec ses tentes et ses loges en grand nombre, un peu plus loin la mission, puis au fond de la scène, au delà de la baie sur les bords de laquelle s'élève notre établissement, le fort de la Compagnie de la baie d'Hudson.

A trois heures, la procession sortait de l'église ; tout le monde, hommes, femmes et enfants, marchaient en rang. A un étranger, les costumes auraient paru bien bariolés,

bien peu dignes peut-être de paraître dans une grande procession ; nos sauvages n'y pensaient guère ; le bon Dieu non plus, j'en suis convaincu, n'en voulait aucunement à ces pauvres enfants des bois. Au milieu des rangs, se déployaient quatre belles bannières confectionées à l'Ile à la Crosse : celle de Saint Jean-Baptiste, patron de la mission ; celle de Saint Joseph ; celle de la Sainte-Vierge et celle du Sacré-Cœur, la plus belle de toutes. Le R. P. Chapeleière, aidé du F. Nemoz, dirigeait la procession ; le R. P. Legoff faisait chanter ses Montagnais. Quaut au R. P. Légeard, dont la santé était un peu meilleure, il présidait la procession et avait le bonheur de porter le Saint-Sacrement. Quatre hommes choisis parmi les plus anciens, deux métis, un Montagnais et un Cris, soutenaient le dais ; quatre autres, des plus anciens également, tenaient les cordons. La procession se déroula en suivant le chemin qui lui avait été préparé le long du lac et au milieu du camp des sauvages. Favorisée par un temps magnifique, elle fut des plus belles. Mais il y eut un moment surtout où malgré moi les larmes s'échappèrent de mes yeux. Après la bénédiction donnée du monticule, sur lequel était dressé le reposoir, il fallut réorganiser la procession ; cela fut un peu long ; pendant tout ce temps-là, j'étais tourné vers le peuple, tenant Notre-Seigneur dans mes mains ; devant moi se déroulait le panorama dont je vous ai parlé plus haut. A mes pieds se tenait la foule des hommes qui attendaient leur tour pour partir ; moitié à genoux, moitié assis par terre, ils étaient là, chantant de tout leur cœur les louanges de Notre-Seigneur. Comme le divin Maître devait, ce me semble, être heureux de ce triomphe ! Comme son Cœur adorable qui a tant aimé les petits et les pauvres devait être satisfait de voir agenouillés à ses pieds avec tout l'abandon filial ces pauvres enfants des bois ! Il y a seulement trente ans, la place où se déroulait en ce moment la procession n'était qu'un bois épais ; au lieu du chant des cantiques, on n'y entendait que le bruit du tambour et les chants superstitieux des sauvages ! Que Dieu soit mille fois béni de ce changement ! Qu'il soit aussi mille fois béni d'avoir bien voulu se servir de notre chère Congré-

gation pour le faire connaître et aimer de ces pauvres sauvages! Nos Pères qui ont travaillé à défricher cette partie de la vigne du Seigneur n'ont pas perdu leur temps; les fruits que nous recueillons maintenant sont bien consolants.

Quand nous arrivâmes à l'église, elle était déjà remplie, et bon nombre de personnes durent rester dehors pour assister à la bénédiction du Saint-Sacrement qui termina la cérémonie.

Vous devez le comprendre, cette mission nous a donné bien des joies. La plus grande partie du travail retombait sur le R. P. Legoff, qui est chargé des Montagnais. Comme ils sont très-nombreux, c'est à peine s'ils lui laissaient le temps de prendre ses repas et le sommeil nécessaire pour réparer ses forces épuisées. Quelques jours après, ils partaient tous, fortifiés par la réception des sacrements, affermis dans leurs bonnes résolutions et attachés plus que jamais à leur religion et à ceux qui sont venus la leur enseigner.

Depuis deux ou trois ans surtout, nous avons encore deux petites missions supplémentaires à Noël et à Pâques. Pour ces deux fêtes, nous voyons arriver bon nombre de sauvages qui souvent viennent d'assez loin pour faire leurs dévotions. C'est un surcroit de travail pour nous, mais ce travail est bien consolant. La fête de Noël surtout se célèbre avec une grande solennité: il est vrai de dire que nous jouissons d'nn privilége que nous envieraient beaucoup de grandes églises de France, c'est qu'après minuit on donne la bénédiction papale avec indulgence plénière. Mgr. Grandin, ayant obtenu du Souverain Pontife la permission de la donner trois fois par an et de communiquer ce pouvoir comme il l'entendrait, a accordé au Supérieur de lá mission la faculté de la donner en son nom une fois chaque année; et c'est le jour de Noël que nous avons choisi pour cela.

Vous trouverez peut-être extraordinaire que je ne fasse mention d'aucune conversion d'adultes, soit parmi les hérétiques, soit parmi les infidèles qui doivent se trouver dans la mission de l'Ile à la Crosse. En fait de protestants, il y

en a seulement une vingtaine ici, au fort, hommes, femmes ou enfants. Ce sont tous des gens engagés au service de la Compagnie de la baie d'Hudson, ordinairement pour deux ou trois ans, et qui le plus souvent s'en retournent, leur engagement fini. Avec eux il n'y a pas grand'chose à faire. De temps en temps cependant, mais bien rarement, nous recevons quelques abjurations. Au printemps dernier, j'ai eu la consolation de recevoir celle d'une femme métisse anglaise, mariée depuis quelques années à un de nos métis canadien-français. Depuis longtemps, elle était sollicité par la grâce, mais elle résistait ; elle avait peur, elle craignait ses co religionnaires ; il a presque fallu un miracle pour la soumettre ; enfin le bon Dieu a eu le dessus ; elle est venue d'elle-même et je n'ai eu qu'à l'instruire. On lui a bien fait un peu de misères dans les commencements ; maintenant on la laisse à peu près tranquille. Quelques jours après son abjuration et son baptême, elle avait le bonheur de faire sa première communion le jour de Pâques. Que Dieu est bon pour les cœurs simples ! Depuis sa conversion, cette pauvre femme a reçu, on peut le dire, le don de prière ; on dirait qu'elle ne peut se rassassier de prier ; la confession et la communion sont un besoin pour elle. Puisse-t-elle persévérer toujours dans ces heureuses dispositions ! Je l'espère, car elle aime bien le Sacré Cœur et la Sainte Vierge.

Quant aux infidèles, on peut dire qu'il n'y en a plus parmi les sauvages du district de l'Ile à la Crosse qui appartiennent à cette mission. Voici, d'ailleurs, ce que Mgr. Grandin a consigné lui-même dans notre régistre des actes de baptême, mariages, etc., etc., lors de la plantation de la croix qui clôtura la mission du printemps 1875 :

"Le 20 juin 1875, nous soussigné, avons clôturé la mission des sauvages qui fréquentent la mission de Saint-Jean-Baptiste de l'Ile à la Crosse par la bénédiction solennelle et l'érection d'une belle croix en bois, longue de 35 pieds, sur le coteau qui s'élève à quelques arpents au sud de la mission. Il y a dix-sept ans, nous élevions une croix à la même place et nous sommes heureux de constater aujourd'hui que depuis ce temps notre sainte religion

a fait dans le pays des progrès que vraiment on n'aurait pas oser espérer alors. On peut dire aujourd'hui que tous les sauvages sont chrétiens et catholiques et généralement bons chrétiens et bons catholiques. Que Dieu en soit à jamais béni ! "

Cela ne veut pas dire cependant qu'il n'y ait rien de défectueux parmi nos sauvages et que tout marche à merveille. Non, malheureusement; un certain nombre d'entre eux ont besoin d'être suivis de près et rappelés souvent à l'ordre. Parmi les Montagnais surtout, qui restent loin de la mission et qui connaissent bien imparfaitement encore notre sainte religion, de grands désordres se produisent parfois : il a fallu même, il n'y a pas bien longtemps encore, en excommunier quelques-uns ; mais, Dieu merci, ces faits deviennent de plus en plus rares, et maintenant surtout que la mission est consacrée au Sacré Cœur, cela ira mieux encore, nous l'espérons.

Ecole de Notre-Dame du Sacré-Cœur. — Comme vous le savez déjà, c'est le nom que porte maintenant notre école. Cette œuvre, à laquelle nous attachons beaucoup d'importance, va toujours en se développant. Pendant l'année scolaire 1875-1876, nous avons eu jusqu'à trente-deux et trente-trois enfants, tous pensionnaires, y compris nos orphelins. Nous ne recevons pas d'externes. Je suis heureux de dire qu'ils nous ont donné plus de consolations qu'ils ne l'avaient fait les années précédentes. Mais il faut avoir vécu dans le pays pour comprendre ce que sont nos écoles, pour connaître la patience nécessaire à nos bonnes sœurs pour instruire des enfants qui n'ont aucun goût pour l'étude, qui ont honte, pour ainsi dire, de bien faire, et dont le seul désir est de quitter l'école le plus tôt possible.

Les parents cependant semblent mieux comprendre la nécessité de l'éducation et le service que nous leur rendons en instruisant leurs enfants ; quant à ces derniers, ils n'en sont pas encore là. Ce n'est donc qu'à force de travail et de fatigue qu'on peut arriver à leur faire apprendre quelque chose. Quand ils paraissent dans les examens publics, ceux qui les voient, ceux qui les entendent ne se doutent guère de ce qu'il a fallu de patience et d'efforts pour ar-

river à ces résultats. Les sauvages se montrent maintenant plus empressés à nous confier leurs enfants ; actuellement nous en avons quinze, réunis aux orphelins, c'est-à-dire nourris et entretenus aux frais de la mission. Si nous l'avions voulu, nous en aurions bien davantage, car nous en avons refusé un certain nombre, mais c'est tout ce que nos ressources peuvent nous permettre pour le moment.

Ce qui donne surtout de la réputation à notre école, ce sont les examens publics que de temps en temps nous faisons subir à nos enfants. L'été dernier, l'officier en charge du district de l'Ile à la Crosse devant quitter le fort pour être nommé à un grade supérieur, c'est-à-dire à l'inspection de tous les districts du Nord, nous avons voulu faire un grand examen en son honneur pour le remercier de s'être montré toujours le bienfaiteur de nos missions. C'est le 20 juin qu'a eu lieu cet examen. L'assistance était très-nombreuse et se composait surtout des métis et des sauvages arrivés pour la mission. Le R. P. Supérieur, pendant la séance, avait à sa droite M. l'inspecteur et le nouvel officier en charge du district, et à sa gauche les dames de ces deux messieurs avec leurs enfants. Pendant quatre heures que dura l'examen, l'intérêt ne cessa d'aller croissant. Les matières de l'examen, moitié en français, moitié en anglais, étaient entremêlées de chansons dans les deux langues. La partie française par laquelle on commença se termina par une petite pièce admirablement interprétée et qui intéressa vivement les assistants. La partie anglaise, qui vint ensuite, se termina également par une pièce anglaise en l'honneur du héros de la fête. Au dire de tout le monde, cet examen a été le plus beau de tous ceux qui ont eu lieu à l'Ile à la Crosse. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a été le plus complet, car c'était la première fois qu'il comprenait le français et l'anglais réunis. Vint ensuite la distribution des prix ; après quoi, pour clore la séance, nous chantâmes selon l'usage anglais le *God save the Queen*, Dieu conserve la Reine... Les résultats de cet examen se font déjà sentir : à la rentrée de l'automne, nous avons eu plus de quarante pensionnaires, sans compter ceux que nous avons refusés.

Je ne puis terminer ces quelques notes sur notre école sans vous faire part d'une faveur bien précieuse qu'elle a reçue au mois de janvier 1875. Nos enfants venaient de finir leurs lettres de bonne année : tout d'un coup, une petite fille s'écrie au milieu de ses petites compagnes : "Si nous écrivions à notre Saint-Père le Pape pour lui dire combien nous l'aimons ! — Oui, fut la réponse générale, écrivons-lui." Les maîtresses me demandèrent ce que j'en pensais. "Qu'elles écrivent, leur dis-je, nous enverrons la lettre à Monseigneur ; il en fera ce qu'il voudra." Elles se mirent immédiatement à l'œuvre, et celle qui avait la plus belle main écrivit à genoux, par respect pour notre Saint-Père. La lettre fut envoyée à Monseigneur. Il approuva l'idée de nos enfants, fit écrire une seconde lettre par ceux de Saint-Albert, et les expédia toutes deux à Rome au cardinal préfet de la Propagande. Au mois de février dernier, nous recevions une lettre de Monseigneur, dans laquelle il nous disait : "A propos des petits enfants, j'ai à vous annoncer une nouvelle qui vous fera plaisir. Vous vous souvenez de la lettre que vos élèves écrivirent il y a un an au Souverain Pontife ; les enfants de Saint-Albert lui écrivirent de leur côté et j'envoyai le tout à S. Em. le cardinal préfet de la Propagande. Il y a quelques semaines, je recevais de S. Em. le cardinal Franchi la lettre des enfants de Saint-Albert, au bas de laquelle le Pape avait écrit de sa main : "Que le Seigneur vous bénisse et vous dirige dans toutes vos voies," avec sa signature et la date. La lettre de vos enfants est restée entre les mains dn Saint-Père. Comme cette bénédiction est pour les enfants de l'île à la Crosse, aussi bien que pour ceux de Saint-Albert, je tâcherai de vous envoyer un souvenir de cette bénédiction.

Son Eminence m'écrivait en même temps : "Pour ce qui "est des lettres si aimables envoyées par les enfants qui "fréquentent les écoles catholiques de Saint-Albert et de "l'île à la Crosse, je les ai présentées à Sa Sainteté dans "l'audience qu'il m'a accordée le 11 de ce mois. Il les a "reçues avec bonté, et a de grand cœur envoyé sa béné-"diction apostolique à ces mêmes enfants, ainsi qu'aux "Sœurs qui en ont soin, et vous trouverez sous ce pli l'au-"tographe de cette bénédiction apostolique."

Comme souvenir de cette bénédiction, Monseigneur nous a envoyé un beau portrait du Saint-Père, au bas duquel se trouvent les paroles qu'il a bien voulu nous adresser, ainsi que sa signature. C'est un autographe de Sa Sainteté, que Sa Grandeur a découpé d'une autre pièce, et collé sur cette image. Cette bénédiction, venue de si haut, sera un encouragement pour nous, et aussi un gage de succès pour cette œuvre si importante.

5° Quelques mots en finissant sur le temporel de la mission : Notre position tend à s'améliorer tous les jours. Pour les constructions nous sommes bien maintenant. Les Sœurs sont assez grandement logées, et nous, nous sommes au large. Quant aux dégâts commis les années précédentes par les inondations, ils sont tous à peu près réparés. On peut donc dire en général que la mission est sur un bon pied : après les travaux que nous nous proposons de faire l'été prochain, elle aura presque été remise à neuf. Cette année nous avons entrepris de réparer notre église et de recouvrir d'une nouvelle couche de peinture tout l'extérieur qui est lambrissé avec des planches : c'était un travail nécessaire, qui aurait déjà dû être fait depuis longtemps, car le bois commençait à se détériorer sensiblement. Nous avons ouvert pour cela une petite souscription ; je ne m'attendais qu'à une somme peu considérable, cependant suffisante pour ce que nous voulions faire : grâce à Dieu, nos espérances ont été dépassées. Non-seulement nos catholiques, mais encore les officiers protestants de la Compagnie nous ont donné largement, puis les sauvages se sont mis de la partie, ce que jamais encore ils n'avaient fait, de telle sorte que nous avons déjà recueilli trois fois plus que je n'espérais. Une fois ces réparations et ces travaux finis, notre petite église sera réellement belle. Je ne puis m'empêcher de faire ici mention de deux objets bien précieux dont elle a été enrichie depuis deux ans. Le premier est un tableau de moyenne grandeur, qui nous a été envoyé par la Visitation d'Autun ; il représente Notre-Seigneur apparaissant à la bienheureuse Marguerite-Marie et lui découvrant son divin cœur. Ce tableau a été bénit par Mgr. Grandin, et placé dans notre église le 4 juin 1875,

jour auquel Sa Grandeur consacra lui-même notre mission au Sacré-Cœur. L'autre, plus précieux encore, car c'est une véritable relique, est venu de la Visitation de Paray-le-Monial. C'est la première lampe qui a été mise dans la première chapelle dédiée au Sacré-Cœur, et construite dans le jardin de la Visitation, du vivant même de la B. Marguerite-Marie. Comme vous le voyez, nous sommes vraiment privilégiés. Puissions-nous en retour contribuer un peu à faire connaître et aimer le Sacré-Cœur et son humble servante.

Quant à la vie, pour me servir de l'expression employée ici, elle n'est pas toujours des meilleures. Sous ce rapport, la mission de l'Ile à la Crosse est une des plus pauvres du Vicariat. En 1875, nos récoltes ont été bonne pour l'orge et les patates, mais non pour le blé. Il nous a fallu passer presque tout l'hiver sans avoir une bouchée de viande fraîche, n'ayant pour toute provision qu'environ 250 livres de mauvaise farine de froment et 100 livres de farine d'orge ; tout cela, pour seize personnes (je ne parle ici que des Pères, Frères, Sœurs, et personnes de service, car pour nos enfants nous ne leur en donnons jamais), ce qui ne faisait pas même 1 livre par jour à partager entre seize personnes pour trois repas. Si nous avions encore eu de la viande sèche et du pemikan à discrétion, cela aurait été assez bien, mais hélas ! la viande sèche, nous n'en avions pas. Quant au pemikan, il nous fallait avoir recours à l'obligeance de l'officier en charge du district, du bourgeois, comme on l'appelle, afin d'en avoir le strict nécessaire pour nos travaux. Nous nous sommes bien procuré quelques lièvres de temps en temps, mais ces lièvres du Nord sont une bien pauvre nourriture, et celui qui n'a rien que cela fait triste chère. Heureusement que les patates ne nous manquent point, et que nous avions de l'orge pour faire de la soupe, et du poisson frais suffisamment. Nous sommes tous les enfants de la providence, mais ici, je crois, plus que partout ailleurs. Notre pain quotidien, c'est le poisson, et ce pain quotidien, il faut aller le chercher tous les jours, hiver comme été, été comme hiver, il faut aller, dis-je, le chercher dans le lac. Malheureusement il se fait désirer quelquefois, il

n'aime pas toujours, paraît-il, à se faire prendre dans les rets. Dieu merci, nous n'en avons cependant jamais manqué ; il est vrai que nous le payons assez cher, surtout quand il est rare. Depuis quelques années, afin d'en avoir davantage et de pouvoir nourrir tout notre petit monde, nous mettons dans nos intérêts les âmes du purgatoire. L'hiver dernier, il nous fallait jusqu'à 250 livres de poisson par jour sans compter les mauvais pour les chiens.

L'été dernier, le bon Dieu nous a pris en pitié en nous envoyant du poisson, comme jamais nous n'en avions pris : cet automne, nos récoltes de patates et d'orge ont été plus belles encore que l'année dernière. Qu'il en soit mille fois bénie !

Après tout cela, vous comprendrez que, pour entretenir cette mission, nous devons dépenser annuellement une somme assez considérable. Nos dépenses actuellement s'élèvent au moins à 12000 francs par an. Pour tout revenu, nous avons nos messes, quelques petites rétributions pour l'école, et quelques dons faits à l'enfant Jésus dans le temps de Noël, c'est-à-dire environ 2000 francs, ce qui laisse une balance de 10 000 francs à payer par la caisse vicariale. Nous quêtons bien de côté et d'autres, parfois nous recevons d'assez bonnes petites sommes, mais ce n'est rien auprès de ce dont nous aurions besoin.

Daignez, mon révérend et bien-aimé Père, agréer ce rapport un peu trop long peut-être sur notre chère mission de l'Ile à la Crosse. Veuillez prier et faire prier pour nous, afin que nous puissions continuer et augmenter, s'il est possible, le bien produit par nos devanciers.

Ne m'oubliez pas surtout au saint autel, et croyez-moi toujours, aujourd'hui comme autrefois,

Votre enfant en N.-S. et M. I.,

P. Légeard, O. M. I.

MISSION DE ST. LÉON DE STANDON.

Lettre adressée par M. Rainville, Missionnaire, à M. l'Aumônier de l'Archevêché de Québec.

Ste. Germaine, Lac Etchemin,
25 mars 1876.

MONSIEUR L'AUMÔNIER,

C'est avec un vif plaisir que je saisis l'occasion de vous transmettre quelques nouveaux renseignements sur ma mission de St. Léon de Standon. Cette mission ne l'est plus que de nom, puisqu'elle est maintenant érigée en paroisse canonique et civile, et qu'elle renferme une population de plus de 1,000 âmes, dont 580 communiants. Aussi, je vous assure que les habitants de St. Léon font valoir plus que jamais leurs titres à obtenir ce qui, depuis plusieurs années, est l'objet de leurs légitimes désirs : un curé résidant. On y compte avec la plus grande certitude pour l'automne prochain.

La nouvelle paroisse possède une chapelle fort convenable, avec une bonne sacristie, et le presbytère que je viens de faire construire, est complètement fini à l'extérieur, et la partie intérieure est déjà bien avancée.

Vous me permettrez sans doute, M. l'Aumônier, de vous faire connaître, en quelques mots, combien le bon Dieu a répandu de grâces sur ma mission pendant la retraite solennelle que le Rév. P. Saché y a prêchée tout dernièrement. C'était la première, et rien ne fut épargné pour en rendre les cérémonies et les exercices aussi solennels et imposants que possible. Des personnes habiles et bienveillantes avaient prodigué les décorations dans l'humble temple, et le bon Dieu y mit aussi sa puissante main en nous accordant un temps superbe, malgré la mauvaise époque de la saison.

Si le ministère sacerdotal dans une mission a assez souvent ses jours pénibles, il a aussi ses instants de bonheur et de profonde consolation. Jamais, depuis que je suis prêtre, je n'ai remarqué autant d'entrain et de constante bonne volonté pour assister à des exercices religieux. Tout le monde y venait, hommes, femmes et enfants, même des parties les plus éloignées de la paroisse. Avec quel esprit de foi l'on recueillait chacune des paroles du vénérable prédicateur ! Personne n'a résisté à la grâce ; tous ont lavé leur conscience dans le St. Tribunal, et tous se sont nourris du Pain des forts.

A la clôture de la retraite le R. P. Saché fit la distribution solennelle des croix de Tempérance. A plusieurs reprises le Rév. Père, dans le cours de ses instructions, s'était élevé avec véhémence contre les innombrables dangers et les ravages de l'ivrognerie. Ce fut donc une grande joie pour lui de voir tous les pères de famille et un bon nombre de jeunes gens venir recevoir de ses mains l'étendard de notre Rédemption, comme un signe de leurs généreuses résolutions et un gage assuré de leur persévérance. Puis, la distribution des croix finie, tout le monde se rangea en procession, et l'on se mit en marche vers le cimetière. Là, dans ce champ des morts, le Père Saché adressa à son auditoire si bien disposé les paroles les plus touchantes et qui produisirent la plus profonde impression. La procession se remit en marche, rentra dans la chapelle, et le *Te Deum* d'actions de grâces fut chanté par tous avec de vrais transports de reconnaissance. Dieu merci, la Société de la Croix continue à produire ici les plus heureux résultats.

Je me rappelle, M. l'Aumônier, que dans ma dernière lettre, parlant d'une conversion opérée dans la mission de Standon, je vous disais que le jeune converti d'alors exprimait l'espoir de voir bientôt un de ses frères partager son bonheur. Ce beau désir est accompli ; le frère est maintenant dans le sein de l'Eglise catholique.

Depuis lors j'ai eu la consolation de recevoir deux autres abjurations, dont l'une était celle d'une mère de famille appartenant à la secte presbytérienne. Se sentant gravement malade, elle me fit appeler en toute hâte. Je fus alors témoin de l'une de ces merveilles de la grâce divine qui impressionne vivement et laisse dans l'âme les plus suaves souvenirs. Cette pauvre mère, qui avait toujours su remplir parfaitement ses devoirs, bien qu'en dehors de la vraie Religion, se convertit sincèrement et mourut dans les sentiments de la plus parfaite résignation à la sainte volonté de Dieu.

Puissent les lumières de la Foi pénétrer dans toutes les familles de ma mission qui vivent encore dans les ténèbres du Protestantisme !

Recevez, M. l'Aumônier, etc.,

J. A. Rainville, Ptre.,
Curé de Ste. Germaine.

RAPPORT SUR LA MISSION DE L'ANSE ST. JEAN ADRESSÉ A MGR L'ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC.

MONSEIGNEUR,

Pour me conformer aux désirs exprimés par Votre Grandeur, j'ai l'honneur de lui offrir l'humble rapport qui suit, sur la mission confiée à mes soins.

Si vous ne le saviez déjà, Monseigneur, je vous dirais, en commençant, que nous sommes ici presque complètement enveloppés de gigantesques montagnes et que le missionnaire de l'Anse St. Jean est condamné à une pénible solitude. Les onze lieues qui nous séparent de la Grande Baie d'un côté, et les neuf lieues qui nous séparent de Tadoussac de l'autre, m'obligent à faire un voyage à la fois périlleux et dispendieux pour rencontrer un confrère.

A cette première croix, le missionnaire de l'Anse St. Jean doit ajouter celle d'avoir presque continuellement sous les yeux le spectacle de la plus grande pauvreté. Oui, qu'ils sont pauvres, Monseigneur, les habitants de l'Anse St. Jean et du poste du Petit Saguenay ! Un bon nombre manquent souvent du nécessaire, même de pain ! Ils ont négligé la culture de la terre pour aller travailler dans les chantiers, et le commerce languissant de ces dernières années les a jetés dans une misère extrême, augmentée par l'éloignement et le défaut de communications. Que la volonté du Seigneur soit faite et qu'il fasse partager aux brebis et au pasteur son calice d'amertume, pourvu que tous en fassent leur profit pour la vie éternelle.

Mes paroissiens sont admirables de patience au milieu des tribulations ; ils se distinguent aussi par leur respect et leur confiance envers le missionnaire, qui est obligé de prendre l'initiative en toutes choses. La paix qui règne parmi eux est digne de remarque ; ils ne forment " qu'un cœur et qu'une âme," comme les premiers chrétiens : " *Multitudinis autem credentium erat cor unum et anima una* " Peuple tranquille, s'il en fut jamais, sobre et de bonnes mœurs. Béni soit le Dieu bon, qui répand, par cette con-

duite aimable, la consolation dans l'âme de son ministre et lui fait oublier les ennuis de l'exil.

Malgré les bonnes qualités énumérées ci-dessus, malgré l'absence de ces désordres marquants qui sont une source de scandale dans une paroisse, mes ouailles ont bien aussi quelques défauts.

C'est d'abord la négligence à payer les dettes ; et c'est ensuite chez quelques-uns quelque chose qui ressemble à la malhonnêteté. Si l'on fait la gaucherie de vendre à crédit, on a toutes les peines imaginables à se faire payer, ou plutôt, on n'y peut réussir dans certains cas. Par bonheur, j'ai été instruit de cette misère peu de temps après mon arrivée dans la mission, et pendant le cours de l'année, j'ai cru que la prudence me faisait un devoir de ne rien vendre à crédit des effets de la Fabrique, et d'exiger sans retard le paiement des bancs, en faisant vendre immédiatement ceux qui ne seraient pas payés au temps fixé. Six ont dû changer de possesseur. Il reste des vieilles dettes qui ne se paient pas : dettes envers l'église, envers les âmes du purgatoire, dettes pour les écoles. La pauvreté est une des causes de cet état de choses, mais la négligence et le manque de conduite ont aussi leur part.

L'avenir s'annonce sous des couleurs plus encourageantes, pour ce qui concerne les écoles. La cotisation a été établie pendant l'année et je suis à peu près certain que les écoles pourront fonctionner régulièrement. Il y avait plus d'une année que la mission en était privée ; j'ai cru devoir y suppléer en enseignant le catéchisme aux enfants les plus vieux et les plus arriérés.

Dans le temps pascal, j'ai visité deux chantiers, à la demande de M. le grand-vicaire Racine.

Le Rév. M. Casault, de Tadoussac, est venu une fois à l'occasion des quarante-heures, visiter le solitaire de l'Anse S. Jean, qui lui-même a laissé trois fois dans le cours de l'année sa solitude inaccessible.

L'établissement de la cotisation pour les écoles, la réparation de la clôture du cimetière qui menaçait ruine, et la construction d'un solage à la chapelle qui s'enfonçait de plus en plus dans le sol et qui, maintenant, repose sur une

base solide, sont les trois principales choses qui ont signalé le passage de l'année qui vient de s'écouler. Pour le solage de la chapelle, j'ai fait une corvée, et l'on a répondu à l'appel avec une bonne volonté admirable. On se propose de faire la même chose au presbytère l'année prochaine, si Votre Grandeur le permet. Il est en grand danger de s'écrouler, à cause de ses fondations chancelantes. Il y aurait d'autres réparations à faire, mais la pauvreté de mes gens les rend quasi-impossibles.

A mon avis, la mission de l'Anse S. Jean restera longtemps dans le *statu quo* et elle se dépeuplera peut-être, si la misère devient trop grande. Trois familles sont parties cette année : deux pour la Baie de Mille Vaches et une pour les Eboulements.

Ma mission compte 610 âmes dont 345 communiants et 265 non communiants.

J'ai fait cette année 30 baptêmes, 12 sépultures et 3 mariages.

En terminant, je prie Votre Grandeur de vouloir bien me donner les avis nécessaires pour m'aider à corriger ce qu'il y a de repréhensible parmi les gens de ma mission, et de vouloir bien me bénir ainsi que mon peuple.

Veuillez recevoir, Monseigneur, les sentiments de vénération avec lesquels je suis,

De Votre Grandeur,

l'obéissant serviteur,

PAUL DUBÉ, Ptre.

RAPPORT PRESENTÉ A MGR. E. A. TASCHEREAU, ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC, SUR LA MISSION DE NOTRE-DAME DES ANGES DE LA RIVIÈRE BATISCAN, POUR L'ANNÉE 1876.

St. Ubalde, le 18 août 1876.

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur de présenter à Votre Grandeur, dans le rapport suivant, l'état de la Mission de Notre-Dame des Anges de la Rivière Batiscan, que vous avez bien voulu confier à mes soins. J'ai la douce espérance que ces quelques lignes vous seront agréables, vu le grand intérêt que Votre Grandeur porte au développement des nouvelles paroisses dans l'archidiocèse.

La Mission de Notre-Dame des Anges est à 3½ lieues environ de la chapelle de St. Ubalde. Elle renferme 30 familles résidentes qui donnent 126 âmes, dont 86 communiants. Cet établissement n'est commencé que depuis 4 ans. Il est vrai qu'avant 1872 quelques colons y avaient pris des lots et y avaient fait quelques défrichements, mais personne n'y résidait encore. Ce fut le Révérend Messire N. Bellenger, curé de Deschambault, qui fit ouvrir le premier lot. Il le fit habiter par deux de ses frères, hommes actifs et intelligents qui surent employer leurs ressources à l'avancement de leurs propriétés et de la colonie en général. Ces Messieurs ont maintenant au-delà de 100 acres de terre en état d'excellente culture.

Ils ont bâti, sur leur terre, une très-belle maison qui a, jusqu'ici, servi de chapelle temporaire.

En outre, ils ont construit, sur la Rivière Batiscan, un moulin à scie considérable, qui donne aux colons l'avantage de se bâtir facilement. Près de leur moulin à scie ils ont construit un bon moulin à farine qui sera bientôt en activité, et qui rendra les plus grands services à la nouvelle colonie.

Le gouvernement, de son côté, active beaucoup la colonisation, en faisant ouvrir des chemins à peu près partout où le besoin s'en fait sentir.

A part ces encouragements donnés par le gouvernement et les Messieurs Bellenger, il y a eu une providence toute spéciale pour cette Mission, dans l'aide provenant des sociétés de colonisation de Québec-Centre et du comté de Portneuf, qui, depuis plusieurs années, versent leurs revenus dans notre établissement avec la plus grande libéralité. Mille remercîments aux patriotiques directeurs de ces bienfaisantes sociétés, qui ont si puissamment aidé les colons de Notre-Dame des Anges dans leurs pénibles travaux. Certainement sans l'assistance de ces sociétés généreuses, il aurait été tout-à-fait impossible de pousser avec vigueur l'avancement de cette colonie.

La corporation archiépiscopale possède, au centre de la mission, une belle terre de 4 acres de front sur 25 acres de profondeur.

Sur cette terre vient d'être érigée une magnifique chapelle en bois, de 56 pieds de longueur sur 40 de largeur et 22 de hauteur pour le carré, avec un bon solage en pierre. Cet automne je ferai l'office dans cette chapelle, et l'année prochaine elle sera terminée à l'extérieur avec un joli clocher.

Le coût de cette chapelle est de $1,400.00. Cette somme est assurée, d'abord, par un octroi de $200.00 que Votre Grandeur a bien voulu faire accorder sur les fonds de la Propagation de la Foi, et le reste par la générosité de quelques âmes charitables. La Sainte Vierge, en l'honneur de laquelle cet humble temple a été élevé, saura les récompenser au centuple pour les sacrifices qu'elles se sont imposés en faisant ces dons si précieux pour cette nouvelle paroisse qui promet beaucoup.

Le site de cette chapelle est très beau. De l'éminence sur laquelle elle est construite, elle domine au loin la Rivière Batiscan, ainsi que le pont superbe qui traverse cette rivière au-dessus d'une chûte majestueuse, qui forme un large bassin, après avoir précipité ces bruyantes eaux d'une hauteur de plus de 50 pieds.

Toutes les cinq semaines je vais faire l'office dans cette mission, et j'ai le bonheur de dire à Votre Grandeur que les familles qui la composent sont toutes bonnes et chrétien-

nes. Chaque fois que je me rends au milieu d'elles pour faire les exercices religieux, je suis heureux de constater que les colons assistent aux offices et aux instructions avec la plus grande assiduité, et qu'ils approchent des sacrements très fréquemment et avec piété. J'espère qu'à côté de la chapelle s'élèvera bientôt un presbytère avec des dépendances convenables; car dans peu d'années les colons de Notre Dame des Anges auront, sans doute, le moyen d'avoir un prêtre résidant au milieu d'eux. La chose sera assez facile si la mission prospère par la suite comme elle l'a fait depuis ses commencements; et cette prospérité n'est pas douteuse puisque cette mission renferme un sol fertile avec une population religieuse et laborieuse.

Les colons, tout en défrichant leurs terres, ne négligent pas celle qui sera à l'usage du prêtre qui résidera plus tard en cet endroit; ils ont déjà mis en état de culture plus de douze arpents. Dans quelques années cette terre donnera un revenu passable au futur curé qui, j'en suis certain, sera heureux au milieu de cette bonne population de Notre-Dame des Anges.

J'ai l'honneur d'être,
Monseigneur,
De Votre Grandeur,
Le très-humble et
très-respectueux serviteur,
G. Chav. de la Chevrotière,
Missionnaire.

RAPPORT SUR LA MISSION DE ST. ELEUTHERE DE POHÉNÉGAMOOK, POUR L'ANNÉE 1876.

St. Eleuthère, 15 Septembre 1876.

MONSIEUR L'AUMÔNIER,

La mission de St. Eleuthère de Pohénégamook n'offre rien de bien remarquable cette année. Cette mission, malgré les généreux efforts qui ont été faits depuis ses commencements, n'avance que très-lentement, ce qui est dû, je pense, avant tout à la pauvreté des colons qui sont montés ici les premiers. Quand on est forcé de lutter contre les besoins de chaque jour, cela indique bien peu de ressources pour faire face aux dépenses qu'exige le défrichement d'une terre nouvelle ; et c'est malheureusement le cas pour à peu près tous les pauvres habitants de St. Eleuthère.

Les jeunes gens des paroisses voisines manquent aussi d'ambition pour se faire un établissement convenable, et les parents n'encouragent pas assez leurs enfants à se fixer ; ils aiment mieux s'exposer à les voir partir pour les Etats-Unis, ou s'engager dans les chantiers ou pour la navigation. La vie du défricheur, pour celui qui a de la santé et de bons bras, est pourtant enviable sous tous les rapports. Elle est pénible, il est vrai, mais elle est pleine d'encouragement pour le présent et d'espérance pour l'avenir. Si on la compare aux autres voies dans lesquelles s'engagent la plupart de nos jeunes gens, elle est sans contredit la plus sûre, la plus à l'abri des dangers, pour le corps et pour l'âme, enfin la plus méritoire et celle qui est plus selon l'ordre de la Providence. Espérons que la main bienfaisante qui conduit toutes choses guérira cette triste fièvre des voyages, détournera les jeunes gens de ces lieux où ils vont chercher leur ruine spirituelle d'abord, et le plus souvent aussi leur ruine matérielle, en perdant leur santé et le goût du travail de la terre.

Je dois vous faire constater, cependant, que la plaie des voyages tend un peu à disparaître. Depuis l'année dernière, une dizaine de familles sont venues s'établir ici, et il n'y en a que deux ou trois qui soient parties depuis la même époque, encore je crois que c'est pour revenir avant peu. Si nous ajoutons qu'il n'y a pas eu un seul décès à enrégistrer cette année contre plusieurs naissances, il faudra conclure à une augmentation assez sensible dans la population.

Quoique le temps n'ait pas été aussi favorable au défrichement que l'an dernier, vu la fréquence des pluies ce printemps et une partie de l'été, qui ont empêché le feu de faire son œuvre, néanmoins plusieurs ont avancé considérablement leurs terres pour l'année prochaine parce qu'ils ont pu faire brûler, à la fin d'août, une partie considérable de leurs abattis.

Les grains ont partout bonne apparence et la récolte sera aussi abondante pour le moins que l'année dernière. En somme, personne n'a à se plaindre ; bien au contraire tous doivent bénir la Providence qui fait pleuvoir sur les justes et les injustes, comme elle fait lever son soleil sur les bons et sur les mauvais.

Quant à ce qui regarde spécialement la terre de la chapelle, les travaux n'ont pas été poussés avec toute la vigueur désirable, néanmoins l'argent qui a été consacré à ces travaux ne sera pas perdu ; ceux qui n'ont pas encore rempli leurs engagements promettent de le faire plus tard, et ils le feront ; mais il faut bien leur donner le temps de récolter comme il a fallu qu'ils prissent celui de semer. Toujours est-il que j'ai pu faire semer une douzaine de minots de grains ; et l'on en sèmera le double, si les travaux commencés ou à faire, sont finis au printemps prochain.

Quoique le bien qui se fait au spirituel ne se constate pas aussi facilement qui celui qui regarde la terre, cependant la présence du prêtre ici est loin d'être inutile. Ce que je remarque de plus consolant c'est l'assiduité à la messe du dimanche, et l'absence complète de tout désordre au moins apparent. Peu à peu les gens prendront plus à cœur la grande affaire de leur salut, à mesure que les préoccupations pour la vie de chaque jour s'affaibliront, et l'on finira par s'affectionner ici comme ailleurs aux œuvres de piété qui sont la source de tant de bénédictions.

Je termine en remerciant cordialement les membres de la Propagation de la Foi, des sacrifices qui ont déjà été faits pour la chapelle et pour moi en particulier, ainsi qu'en demandant avec le secours des prières de toute la Société la continuation de la même généreuse assistance.

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Ed. Roy, Ptre. Mis.

MISSION DES SS. ANGES, COMTÉ DE BEAUCE.

LETTRE *adressée par le nouveau missionnaire au Rév. M. Laliberté, aumônier de l'Archevêché de Québec.*

Saints Anges de la Beauce, 25 Nov. 1876.

MONSIEUR L'AUMONIER,

Je m'acquitte enfin de la promesse que je vous ai faite plusieurs fois de vous envoyer quelques notes sur la mission qui m'a été confiée, il y a plus d'un an.

La mission des Saints Anges se trouve en arrière de Sainte Marie et de Saint Joseph de la Beauce, et touche au Nord et à l'Est au Township Frampton.

La chapelle occupe un des plus beaux sites que l'on puisse trouver. De la hauteur où elle est bâtie, la vue s'étend à une très grande distance au Sud et à l'Ouest. Nous découvrons au loin les églises et habitations de Saint Victor de Tring, de Saint Frédéric, de Saint Sévérin et de Saint Elzéar. Cette chapelle fut construite en 1872, sous la surveillance du Révérend Ls. Ant. Martel, curé de Saint Joseph, qui desservait alors la mission. Elle a soixante pieds de longueur sur trente-cinq de largeur. Il y a aussi une petite sacristie de vingt-cinq pieds sur vingt.

Mes paroissiens n'oublieront pas de sitôt le dévouement et la charité que le Rév. M. Martel a montrés dans l'établissement de leur mission. C'est vraiment à lui qu'ils sont en grande partie redevables des avantages qu'ils possèdent maintenant.

En fait d'ornements et autres objets nécessaires au culte, nous sommes assez bien pourvus grâce à la Propagation de la Foi et aux dons généreux de certaines personnes charitables de la mission et des paroisses voisines.

Le presbytère a trente-cinq pieds de longueur sur trente de largeur, avec une cuisine de vingt sur vingt. C'est un bon logement quant aux dimensions, mais nous y avons, le premier hiver, souffert du froid. Avec la permission de Monseigneur l'Archevêque, j'ai fait exécuter quelques réparations qui l'ont rendu très confortable, et les revenus de

la mission quoique bien faibles, nous ont néanmoins permis de faire face à ces dépenses.

D'après le recensement que j'ai fait en janvier dernier, il y a dans la mission 128 familles (cinq irlandaises), formant une population de 836 âmes, dont 492 communiants. Cette population est pleine de zèle et de bonne volonté : elle n'a reculé devant aucun sacrifice pour se procurer le bonheur d'avoir un prêtre au milieu d'elle. Aussi, très-grandes sont les consolations du missionnaire au milieu d'un peuple si dévoué aux intérêts de la Religion et si fidèle à ses devoirs.

J'ai l'honneur d'être,
Monsieur l'aumônier,
Votre très-humble serviteur.

D. Lemieux, Ptre.

LETTRES DE CONSTANTINOPLE.

La lutte gigantesque engagée entre la Russie et la Turquie attire l'attention du monde entier; mais ce à quoi on ne pense que très peu, c'est le sort réservé aux populations catholiques des pays envahis par les deux armées ennemies; les catholiques ne sont les amis ni des Musulmans Turcs, ni des schismatiques Russes, et malgré la neutralité dans laquelle ils ont voulu demeurer, les catholiques sont molestés, pillés, massacrés par l'une ou l'autre des deux armées.

On ne peut se faire une idée exacte des maux qu'ont eus et qu'ont encore à endurer ces pauvres populations catholiques qui habitent les pays servant de champ de bataille aux deux nations ennemies.

Nous croyons donc interesser nos lecteurs en leur procurant les nouvelles fournies par les missionnaires de ces pays.

Nous donnons des extraits de lettres de diverses dates, même du commencement des hostilités, afin de mettre le lecteur au courant des différentes phases de cette guerre désastreuse.

LA GUERRE SAINTE

On écrit de Constantinople, à la date du 4 mai 1877:

I

" La guerre a éclaté. L'obstination de la Porte à repousser la médiation de l'Europe et les réformes les plus élémentaires vient de la jeter en présence de son ennemi séculaire.

" Les armées russes ont envahi déjà le territoire ottoman, et elles s'avancent sur Erzeroum. En Roumanie, elles se concentrent entre Galatz, Ibraïl et Ismaïl. Les nouvelles de l'Arménie ne doivent pas être favorables aux Turcs, malgré les bulletins officiels publiés par le ministère de la guerre. D'après certains bruits qui circulent depuis quelques jours, Erzeroum et Kars seraient investis, et l'armée de Ahmed-Moukhtar pacha aurait subi un échec. On n'a pas oublié que c'est ce même Ahmed-Moukhtar pacha, au-

trefois gouverneur d'Erzeroum, qui fit prendre d'assaut, par ses soldats, l'église catholique arménienne d'Erzeroum, tandis qu'il gardait prisonnier, dans son konak, Mgr Melchisédéchian.

"Un avis officiel, publié hier, suspend la loi de la presse qui tombe ainsi sous le pouvoir discrétionnaire du gouvernement. On parle de la proclamation prochaine de l'état de siége à Constantinople, et l'on redoute avec raison l'excès et les abus que les fonctionnaires militaires musulmans commettront sous prétexte de loi martiale. D'autres part, la cherté des vivres augmente de jour en jour. Un iradé impérial défend au ministère des finances de rien payer à qui que ce soit et d'affecter tous les revenus de l'Etat aux besoins de la guerre. Tous les musulmans de Constantinople ont fait des achats d'armes, et il n'est pas de famille musulmane qui ne possède quelques fusils système Henry-Martins et quelques revolvers.

"Hier, le *Vakil*, journal turc, a publié, sous le titre de "Invitation à la guerre sainte," un appel chaleureux aux musulmans. Dans les rues, afin d'enrôler des volontaires, on a planté des drapeaux ottomans sur lesquels on lit des versets du Coran. Au parlement turc, à une séance tenue à huis clos, les députés musulmans ont qualifié de "guerre sainte" la guerre qui vient d'éclater. Quelques députés chrétiens ayant fait observer que cette qualification porterait ombrage aux chrétiens, sujets du sultan, et produirait une fâcheuse impression sur l'Europe, la majorité a maintenu la qualification donnée à la guerre présente, et les députés chrétiens qui avaient cru devoir faire des observations durent se taire, intimidés par le ton menaçant de la Chambre. D'ailleurs, ceux qui connaissent à fond le jeu de la Porte donnent le nom de comédie aux séances de ce prétendu parlement. Le président impose au besoin sa volonté à la majorité. Dernièrement, on a décidé de rayer du langage parlementaire les mots exotiques de "budget, commission, octroi, etc." employés officiellement depuis un demi-siècle par la Sublime Porte. C'est par l'épuration du langage que la Chambre a voulu commencer les réformes.

"Quant au Sénat, il n'a pas encore donné signe de vie ; jusqu'ici aucune séance publique. Le sultan vient d'y nommer un nouveau membre israélite, le docteur Castro-bey. Il y a ainsi deux sénateurs israélites, un grégorien, trois grecs, un bulgare, un néo-schismatique arménien, et pas un catholique.

"Damad Mahmoud pacha, beau-frère du sultan, qui dirige actuellement les affaires de l'Etat, déploie en toute circonstance son hostilité contre les catholiques. Afin d'écarter l'adoption de toute mesure qui pourrait leur être favorable, il a placé dans le cabinet, en qualité de ministre du commerce, son ami Tchamith Ohannes effendi, un des principaux néo-schismatiques. Il devrait se rappeler que tous les ministres turcs qui se sont signalés dans la persécution ont eu une triste fin.

" Les journaux turcs de Constantinople donnent comme terminée la défaite des Mirdites, population catholique de l'Albanie, dont j'ai dernièrement entretenu les lecteurs du Bulletin. Prink Doda, le chef de la Mirdite, se serait enfui devant l'armée turque qui avait pénétré jusqu'au cœur de la montagne, dévastant les habitations. L'église rencontrée sur la route a été profanée ; les vases sacrés ont été emportés, la croix a été insultée.

" On a destitué Yaver pacha, directeur général des télégraphes et des postes. C'était, parmi les fonctionnaires chrétiens, presque le seul Arménien catholique. Il appartient à la noble famille Tinghir, et sa femme est la fille de M. David Glavany, le doyen de la colonie française de Constantinople, renommé pour sa piété et ses qualités éminentes. Yaver pacha a été remplacé par un musulman. Damad Mahmoud pacha a voulu par là frapper l'élément catholique. C'est Yaver pacha qui avait organisé les télégraphes ottomans."

On écrit de Constantinople, le 3 juillet 1877 :

II

" Le Danube est franchi par l'armée russe. Le premier effet de cette invasion a été le massacre des habitants bul-

gares d'un village voisin de Kustenjé, dans la Dobroudja. Ce sont les Circassiens, aidés par les bachi-bouzouks, qui ont commis ces atrocités ; deux cents personnes à peine ont pu échapper au carnage.

" Des nouvelles désolantes arrivent de l'Arménie. La province de Van, en particulier, est actuellement le théâtre de forfaits inouïs. Les Arméniens, leurs familles, leurs monastères et leurs églises sont soumis à des horreurs sans exemple dans l'histoire. Il n'est pas possible de livrer à la publicité le récit détaillé des attentats que les Kurdes, les Circassiens et les bachi-bouzouks eommettent dans cette chrétienté. Un journal arménien de Constantinople, le *Manzoumei-efkiar*, ayant publié une minime partie de ces horreurs, a été immédiatement supprimé ; et son rédacteur en chef, traduit devant le conseil de guerre, aurait été déjà envoyé en exil, si les influences et l'argent ne lui étaient venus en aide. Les habitants chrétiens de Bayazid ont été tous massacrés. Le patriarche des Arméniens grégoriens voulait se présenter au sultan pour porter plainte ; on ne le lui a pas permis. Aucun des coupables n'a été puni. Les Turcs prennent un plaisir particulier à accomplir leurs turpitudes dans les églises, sur les autels même. Les sacriléges les plus révoltants y sont accomplis avec une sauvagerie incroyable. Plus les Russes avancent, plus la crainte des massacres augmente.

" Pour atténuer l'impression fâcheuse de ces crimes, la Porte publie sans cesse des récits de cruautés commises par les Russes dans le Concase. Quand elles seraient vraies, elles ne justifient pas le gouvernement turc qui a encouragé tous les excès, en les laissant impunis et en récompensant même leurs auteurs. Safvet-pacha, ministre des affaires étrangères, pressé par la plupart des ambassades, a donné à entendre que le gouvernement est impuissant à réprimer ces brigandages. Triste aveu et présage trop certain de désastres à venir. Les musulmans ont été tellement fanatisés que, pour eux, c'est la guerre d'extermination des chrétiens.

Il y a déjà assez longtemps les manœuvres odieuses furent employées par la Porte pour abattre la

Mirdite. Dernièrement on a amené ici quelques prisonniers mirdites ; parmi eux se trouvent le fils du capitaine Marco et l'aumônier du prince, M. l'abbé Primo Dochi, élève du collége de la Propagande, à Rome, à peine âgé de vingt-huit à trente ans. Tous ont été écroués aux prisons du ministère de la police, à Stamboul. Des démarches ont été faites pour délivrer au moins l'abbé Dochi. On a eu recours à plusieurs influences. Mgr Azarian, vicaire général de S. B. Mgr Hassoun, a parlé au grand-vizir et à Safvet pacha ; il s'est même porté garant pour le prêtre incarcéré. Safvet pacha, suivant son habitude, s'est montré disposé à relâcher le prisonnier " en considération de la conduite correcte des catholiques de la Bosnie et de l'Herzégovine." Mais jusqu'ici ses bonnes dispositions n'ont eu aucun résultat. L'abbé Dochi languit dans les prisons de Mehterhané, et l'on sait ce que sont les prisons turques. Djeved pacha, ministre de l'intérieur, qui a parcouru toute l'Albanie et qui connaît aussi la valeur de la Mirdite, s'oppose, dit-on, à l'élargissement de M. Dochi. Il voudrait détruire la Mirdite et la musulmaniser.

" Quant au Montenegro, les Tures le représentent déjà comme anéanti, et la presse ottomane propose pour *vali* (gouverneur général) de cette principauté vaincue l'un des généraux musulmans qui l'ont envahie. Mais les nouvelles les plus sûres montrent que la victoire des armées turques au Montenegro n'est pas encore complète.

III.

" Les nouvelles des diocèses d'Artvin, d'Erzeroum, de Trèbizonde et de Karpouth, exposés aux horreurs de la guerre, sont désolantes. Les missionnaires arméniens catholiques, pleins de zèle et de dévouement, ne cessent d'inspirer du courage aux populations. Les hordes sauvages auxquelles ces pays sont livrés n'épargnent que ceux qui embrassent l'islamisme.

" Les édits firmans, ordres émanés de la Porte, et les télégrammes, expédiés par les généraux des armées turques, parlent de l'exaltation de l'islamisme et de l'aide du Prophète pour le triomphe des armées. Le sultan lui-même,

dans tous ses télégammes aux généraux, insiste particulièrement sur la confiance qu'ils doivent placer en Mahomet, pour faire triompher l'islamisme. Ainsi, le caractère de la guerre se dessine de plus en plus nettement, et les craintes de massacres se multiplient en proportion.

" Dans toute l'étendue du théâtre de la guerre en Asie, c'est l'Église arménienne qui aura le plus à souffrir. Mgr Melchirédedinam, l'intrépide évêque d'Erzeroum, réside au cœur de l'Arménie, sur le haut plateau de cette région devenu le point de mire de l'expédition russe. En effet, les trois colonnes de l'armée russe d'Asie convergent vers Erzeroum. Quel sort est réservé à cet éminent prélat? Après lui avoir pris tous ses revenus, les autorités locales ne cessent de lui demander des secours pour l'armée turque. Les commissariats de l'amée emportent, sans rien payer, le blé, la farine et toute sorte de vivres que les villageois arméniens conservaient pour eux-mêmes.

" Malgré toutes ces calamités, le jubilé épiscopal du Saint-Père a été célébré, à Constantinople, comme dans toutes les églises arméniennes de l'intérieur, avec un éclat extraordinaire. Tous les archevêques et évêques suffragants ont fait lire d'excellentes lettres pastorales; des prières ont été récitées, et des lettres collectives ont été adressées au Saint-Père.

" Le présent de Mgr. Hassoun au Pape a été très-gracieusement agréé. Sa Sainteté a plus d'une fois loué la beauté de cet objet qui consiste en une tabatière en or, faite à l'hôtel de la Monnaie de Constantinople, ornée de miniatures et enrichie de diamants. La tabatière et sa boîte étaient renfermées dans un sac en satin brodé d'or par les Sœurs arméniennes de l'Immaculée Conception. Cette broderie, d'une richesse tout orientale et d'un éclat merveilleux, portait l'inscription dédicatoire de la communauté arménienne catholique. Le Saint-Père a daigné exprimer sa satisfaction à M. l'abbé Ferahian, procureur de Mgr. Hassoun à Rome, en lui disant: " — Merci à Mgr. Hassoun pour son magnifique présent."

" On voit que plus les souffrances et les tribulations de l'Église armémienne augmentent, plus sa foi se raffermit

et son dévouement à la chaire de saint Pierre éclate. Cette petite Église, assaillie par toute sorte de persécutions, d'attaques, de calamités et de désastres, au milieu des infidèles, des hérétiques et des schismatiques vieux ou nouveaux, demeure toujours inébranlable.

On écrit de Constantinople, le 8 août 1877 :

IV

" Les nouvelles qui nous arrivent des provinces exposées aux horreurs de la guerre, soit en Roumélie et en Bulgarie, soit en Arménie, sont de plus en plus désolantes.

" En Arménie, dès que l'armée russse eut commencé son mouvement de retraite, les hordes des Circassiens, des Kurdes et des bachi-bouzoucks envahirent les pays évacués et traitèrent les habitants chrétiens en véritables rebelles, les accusant d'avoir fait bon accueil aux troupes russes. Dans le district de Pasin et d'Atachgherd (province d'Erzeroum), la plupart des villages arméniens ne présentent plus qu'un monceau de ruines. A Artvin, siége d'un évêque arménien catholique, les bachi-bouzoucks ont plus d'une fois tenté d'envahir l'église pour se ruer sur les femmes. Ils ont maltraité un des vicaires qui leur avait fait des remontrances. On a été obligé de fermer l'église et d'interrompre le culte public. A Ardanoudj, le sous-gouverneur, aussitôt après la retraite des Russes, a fait appeler le curé, l'a souffleté et l'a jeté en prison, sous prétexte que, à l'entrée des Russes, il s'était présenté à leur commandant. Aussi 3,000 familles arméniennes des districts de Paein et d'Atachgherd, pour ne pas être massacrées par les Kurdes et les Circassiens, ont-elles suivi dans sa retraite l'armée du général Der Goughasof.

Quant à la Roumélie et à la Bulgarie, ces deux provinces ne sont, pour ainsi dire, qu'un vaste champ de carnage. L'élément turc et l'élément bulgare y sont aux prises avec un tel acharnement, qu'ils semblent menacés l'un et l'autre d'une destruction totale.

La guerre actuelle prend de plus en plus le caractère d'une guerre purement religieuse. Deux cents cheiks,

gardiens du tombeau du prophète, ont apporté dernièrement un drapeau que le gouvernement a fait exposer dans la mosquée de Suleï-maniyé, à Stamboul. Un avis officiel, publié dans les journaux turcs, dit que tout musulman, qui a souci du salut de son âme et de l'exaltation de l'islamisme, doit se rendre sous ce drapeau, y prier, et donner son nom comme volontaire. Depuis que la guerre a pris des proportions graves, des avis émanés du cheïk-ul-islam (département du culte islamique) invitent les populations musulmanes à assister aux prières qui, chaque jour, se font dans une mosquée différente. Ces prières sont suivies de discours guerriers où l'on explique les versets du Coran relatifs au *ghaza* (guerre sainte). A Stamboul, à Péra, à Galata et dans tout le Bosphore, pour enrôler des volontaires, on promène, au son du tambour et du *gourna* (sorte de fifre), des drapeaux sur lesquels sont inscrits des versets du Coran.

Un article d'une grande importance, inspiré sans doute par la S. Porte, a paru dans le journal turc le *Vakit*, organe des Osmanlis. Il dit que le gouvernement ottoman n'a qu'un tort, c'est de professer la religion islamique. Il dit que la guerre actuelle n'est ni russo-turque, ni turco-slave, mais qu'elle est exclusivement islamico-chrétienne. Pour s'opposer au panchristianisme, il faut constituer le panislamisme. Le *Vahit* fait donc appel aux populations musulmanes du Maroc, de l'Algérie, de la Tunisie, de l'Egypte, de la Perse, de l'Asie centrale et des Indes.

Il est certain toutefois que la haine des Turcs se dirige principalement et immédiatement contre les Bulgares. Chaque jour, des centaines de ces malheureux, amenés par le chemin de fer comme espions et rebelles, sont mis à mort. En Roumélie et en Bulgarie, les représailles sont formidables.

Ces horreurs ont fini par causer dans la capitale une certaine appréhension. On craint le pillage, l'incendie et même le massacre. Les Circassiens, les zeïbecks (volontaires), les bachi-bouzouks sont tout disposés à ces forfaits par la perspective d'un opulent pillage. Un grand nombre de familles ont quitté Constantinople et se sont ren-

dues en Grèce ou en Italie ; les autres, pour s'éloigner le plus possible des quartiers musulmans, se sont portées dans les îles des Princes. On est peu armé et l'inquiétude est générale. Les optimistes eux-mêmes croient que les hordes de Circassiens, de zeïbeks et de bachi-bouzouks, dont un certain nombre se trouvent toujours ici, peuvent en une nuit mettre le feu dans plusieurs faubourgs chrétiens de la capitale et du Bosphore, où la plupart des maisons sont en bois. L'incendie, allumé sur plusieurs points et attisé par un vent violent, jetterait la confusion, et le sauve-qui-peut serait suivi de pillage et de massacres. Les esprits sont tellement surexcités que le plus léger prétexte peut provoquer d'effroyables catastrophes. Les communautés chrétiennes fourniraient volontiers leur part à la formation d'une gendarmerie mixte assez forte pour protéger la capitale contre toute émeute intérieure. Mais le gouvernement ne s'y est pas encore décidé.

" Les Turcs sont résolus à continuer la guerre à outrance ; ils ne veulent céder devant aucune épreuve ni accepter aucune médiation ; l'entrainement est général. Le gouvernement a appelé sous les drapeaux le troisième ban des moustafises. De tous côtés de nombreux soldats arrivent sans murmurer ; des corps de volontaires se forment aussi en grand nombre. Un article de fond, publié avant-hier dans le *Vakit*, rejette toute idée de conciliation. Il déclare que l'islam vaincra ou combattra jusqu'à la mort du dernier croyant.

V

La chute de Safvet pacha, ministre des affaires étrangères, peut avoir de fâcheuses conséquences pour l'Eglise arménienne. Sans être complètement juste envers les catholiques, Safvet pacha comprenait au moins que le gouvernement turc avait intérêt à les protéger. Ainsi, il a montré, surtout ces deux dernières années, une certaine bienveillance pour les catholiques en général et pour les catholiques arméniens en particulier. Il a sensiblement soulagé leurs souffrances et réparé quelques injustices partielles. S'il n'a pas rendu justice entière, s'il n'a pas

supprimé le kupélianisme, il l'attribuait à certaines protections dont cette secte jouirait encore. Ses déclarations étaient très-nettes, ses promesses très-séduisantes, mais ses actes n'ont pas répondu à l'attente des catholiques. Néanmoins les catholiques, et en particulier les Arméniens, regretteront beaucoup cet homme d'Etat.

Nous avons déjà dit un mot au sujet des troubles qui avaient éclaté dans la Mirdite, et nous avons dit que, parmi les prisonniers envoyés à Constantinople, se trouvait un jeune prêtre, l'abbé Primo Dochi, aumônier du prince Bib-Derda de la Mirdite. Derviche Pacha, l'ennemi acharné des Mirdites, l'auteur et le provocateur des troubles qu'il qualifia d'insurrection dans le but d'envahir la montagne, a fait parvenir au gouvernement un rapport très-défavorable à M. Primo Dochi écroué avec ses cinq compatriotes dans les prisons de Stamboul. Il était bien difficile de délivrer ce prêtre, surtout sous le régime de la loi martiale. Safvet pacha, cédant aux prières qu'on lui avait adressées et désirant faire quelque chose d'agréable aux catholiques, a fait élargir M. Primo Dochi sous la condition qu'il se rendrait à Rome, afin que sa présence à Constantinople ou en Albanie ne pût servir de prétexte à ses ennemis. Sur un billet de Safvet pacha, le ministre de la police a donc remis le prisonnier à Mgr. Azarian qui, le lendemain même, l'a fait embarquer pour Rome.

NOTE ÉDITORIALE.

La notice biographique de feu M. A. Mailloux, que nous donnons plus haut, est extraite du journal "*Le Canadien*"

BV
2315
Q3
A5

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SERIE.)

QUATRIÈME NUMÉRO, FÉVRIER 1878.

SOMMAIRE.

PAGES.

COMPTES-RENDUS DE L'ŒUVRE POUR L'ANNÉE 1877 :
I Québec 3
II Montréal 7
III Trois-Rivières 10
IV St. Hyacinthe 12
DIOCÈSE DE MONTREAL—Mission de Mantawa 13
ISLE DE VANCOUVER 16
COLOMBIE ANGLAISE 21
DIOCÈSE DE ST. ALBERT.—(Nord-Ouest) 26
CHINE 41
OCÉANIE.—Histoire d'une Colonie chrétienne 55
HISTOIRE DE PIE IX, SA VIE ET SA MORT 65

MONTREAL :

DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,

39, RUE ST. JEAN-BAPTISTE.

1878

1139

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

FÉVRIER 1878.

(NOUVELLE SERIE)

QUATRIÈME NUMÉRO.

MONTREAL :
DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,
39, RUE ST. JEAN-BAPTISTE.

1878

Permis d'imprimer,

✠ Edouard Ch. Ev. de Montréal

Library
Laurier
11-26-30
23048

COMPTES-RENDUS.

DIOCÈSE DE QUÉBEC.

État des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dans le diocèse de Québec, pour l'année 1877.

(41*ème année.*)

Ville de Québec.

Basilique	$ 302	00	Rapporté	$ 447	90
Archevêché	10	00	St. Patrick	74	00
Grand Séminaire	9	00	Faubourg St. Jean	317	20
Petit Séminaire	15	00	St. Roch	616	00
Hôtel-Dieu	27	75	St. Sauveur	335	00
Dames Ursulines	37	00	Soldats	5	15
Hôpital-Général	34	15	Asile des Aliénés	10	00
Sœurs de la Charité	8	00	Collége de Ste. Anne	8	00
Sœurs du Bon Pasteur	5	00			
Porté	$ 447	90	Porté	$ 1813	25

Campagnes.

Rapporté	$ 1813	25	Rapporté	$ 2609	30
Agapit St	30	00	Apollinaire St	20	40
Agathe Ste	44	50	Aubert St	7	00
Agnès Ste	13	00	Augustin St	221	50
Alban St	28	15	Baie St. Paul		
Alexandre St	19	00	Basile St	27	00
Alexis St	5	20	Beaumont	54	35
Alphonse St	5	00	Beauport	471	00
Ambroise St	76	00	Bernard St	30	50
Anastasie Ste			Berthier	15	00
Ancienne-Lorette	78	00	Broughton	20	00
André St	22	50	Cajétan St. d'Armagh		
Ange-Gardien	169	50	Calixte St. de Somerset	97	10
Anges SS. de la Beauce			Cap-Santé		
Anne Ste. de Beaupré	54	50	Cap St. Ignace	94	30
Anne Ste. de Lapocatière	120	00	Casimir St	24	00
Anne Ste. du Saguenay			Catherine Ste		
Anselme St	68	00	Charles St	95	00
Anse St. Jean	3	00	Charlesbourg	64	50
Antoine St	56	00	Château-Richer	7	00
Antonin St	3	70	Chicoutimi	52	00
Porté	$ 2609	30	Porté	$ 3909	95

Rapporté	$ 3909 95
Claire Ste.....	79 90
Côme St.....	5 00
Croix Ste.....	19 00
Cyrille St	
David St. de l'Aube-Riv...	
Denis St.....	30 00
Deschambault.....	44 00
Dominique St.....	
Eboulements.....	
Ecureuils.....	8 00
Edouard St. de Frampton.	
Edouard St. de Lotbinière.	27 00
Eleuthère St.....	
Elzéar St.....	53 00
Emmélie Ste.....	22 00
Ephrem St.....	60 00
Escoumains.....	12 00
Etienne St. de Lauzon....	3 00
Evariste St.....	
Famille Ste.....	32 00
Félix St. du Cap-Rouge...	11 80
Ferdinand St.....	
Ferréol St.....	4 00
Fidèle St.....	30 00
Flavien St.....	
Foye Ste.....	47 40
François St. de la Beauce.	6 25
François St. Isle d'Orléans.	32 65
François, St. Riv. du Sud.	43 70
Frédéric St.....	
Fulgence St.....	
Georges S.....	
Germaine Ste. et St. Léon.	
Gervais St.....	56 00
Gilles St.....	
Grondines.....	49 00
Hébertville.....	37 10
Hélène Ste.....	16 75
Hénédine Ste.....	10 60
Henri St	67 40
Hilarion St.....	
Honoré St.....	9 00
Inverness.....	
Irénée St.....	7 00
Isidore St.....	51 50
Isle-aux-Coudres.....	69 30
Isle-aux-Grues.....	43 30
Islet et St. Eugène.....	140 00
Jean-Chrysostôme St.....	23 00
Jean St. Deschaillons.....	58 90
Jean St. Isle d'Orléans...	200 00
Jean St. Port-Joly.....	43 00
Jeanne Ste.....	45 15
Porté.....	$ 5407 65

Rapporté	$ 5407 65
Jérôme St.....	14 00
Joachim St.....	42 00
Joseph St. de la Beauce..	55 05
Joseph St. de Lévis.....	100 00
Julie Ste.....	31 35
Justine Ste	2 00
Kamouraska	50 00
Lambert St.....	29 00
Laurent St.....	108 00
Laval	6 00
Lazâre St	32 80
Lotbinière.....	43 00
Louis St. de Métab.....	
Louise Ste.....	5 00
Magloire St.....	
Malachie St.....	3 00
Malbaie	45 00
Marguerite Ste.....	6 00
Marie Ste.....	11 60
Michel St.....	44 40
Mont-Carmel	4 00
Narcisse St.....	
Nicolas St.....	46 50
N. D. de Buckland.....	3 20
N. D. du Lac St. Jean....	
N. D. de Laterrière.....	15 75
N. D. de Lévis.....	353 00
N. D. du Portage.....	
Onésime St.....	
Pacôme St.....	10 00
Paschal St.....	74 00
Patrice St. de Beaurivage.	
Paul St. de Mille-Vaches.	
Paul St. de Montminy....	
Perpétue Ste.....	
Petite-Rivière	4 15
Pétronille Ste.....	36 00
Phillippe St. de Néri.....	15 00
Pierre St. Isle d'Orléans..	121 00
Pierre St. Riv. du Sud....	30 00
Pointe-aux-Trembles.....	81 40
Portneuf	38 00
Prime St.....	
Raphaël St.....	22 00
Raymond St.....	43 00
Rivière-du-Loup.....	26 30
Rivière-Ouelle.....	11 65
Roch St. des Aulnets.....	45 20
Romuald St.....	29 00
Sacré Cœur de Jésus.....	14 00
Sébastien St.....	
Sévérin St.....	13 00
Sillery.....	26 00
Porté	$ 7098 00

Rapporté.....	$ 7098 00	Rapporté.....	$ 7263 45
Siméon St.....		Ubalde St.....	
Sophie Ste.....	9 40	Urbain St.....	10 00
Stoneham.....		Valcartier.....	2 00
Sylvestre St.....	33 35	Valier St.....	64 15
Tadoussac.....	5 00	Victor St.....	7 00
Thomas St.....	117 60	Vital St. de Lambton....	
Tite St.....			
Porté.....	$ 7263 45		

Montant de la recette des paroisses.....$7346 60
Dons et intérêts..... 344 50

Total de la recette de 1877.....$7691

État des sommes allouées par le Conseil de la Propagation de la Foi à Québec, pour l'année commençant le 1er Octobre 1877 et finissant le 1er Octobre 1878

Au Conseil de Lyon en France (arrérages).....	$ 980 00
Montant mis à la disposition de Mgr. l'Archevêque.....	1200 00
Pour la publication des Annales.....	450 00
Pour vases sacrés, ornements, pierres d'autels, etc.....	800 00
Missions du St. Maurice.....	400 00
Missions des Naskapis, Baie d'Hudson.....	600 00
Mission de la Grosse-Isle (Quarantaine).....	50 00
Chapelle de Gosford.....	100 00
" des Sept Crans.....	100 00
" de St. Cassien des Caps.....	100 00
" de St. Joseph, Isle d'Alma.....	100 00
" de St. Prime.....	100 00
" de St. Adrien d'Ireland.....	100 00
" de N. D. de Lourdes de Mégantic.....	100 00
" d'Inverness.....	75 00
Pour une terre a S. Samuel du Lac Drolet.....	25 00
Pour une terre à Inverness.....	100 00
Presbytère du S. C. de Jésus.....	50 00
Presbytère du S. C. de Marie.....	50 00
Missionnaire de St. Ulbade, etc.....	80 00
" de Valcartier.....	120 00
" de Stoneham.....	100 00
" de Laval.....	100 00
" de St. Cassien.....	25 00
" de la Ste. Trinité de Sales.....	25 00
" de St. Siméon, etc.....	75 00
" de Tadoussac, etc.....	200 00
" de St. Paul de Mille-Vaches.....	100 00
" de l'Anse St. Jean.....	150 00
" de St. Fulgence, etc.....	200 00
" de St. Gédéon.....	25 00
" de St. Joseph d'Alma.....	25 00
" de St. Prime.....	150 00
Porté.....	$ 6855 00

Rapporté	$ 6855 00
Missionnaire de St. Pierre-Baptiste	25 00
" de N. D. de Lourdes	25 00
" de St. Adrien	25 00
" de Ste. Anastasie	100 00
" d'Inverness	120 00
" de Ste. Justine	180 00
" de St. Malachie	50 00
" des SS. Anges	50 00
" de St. Damien	25 00
" de St. Paul de Montminy, etc	120 00
" de St. Magloire	120 00
" de Ste. Perpétue, etc	200 00
" de St. Eleuthère	200 00
A Mgr Racine, pour " la Patrie "	100 00
Montant alloué	$8195 00

RÉSUMÉ :

Total de la recette de 1877	$7691 10	
En caisse de l'an dernier	$5508 90	
Total		$13200 00
Montant alloué pour 1877-78		8195 00
Reste en caisse		$5005 00

NAP. LALIBERTÉ, Ptre., *Trésorier.*

29 Décembre 1877.

Recettes entrées après la clôture des comptes.

St. Paschal (balance)	$ 36 35
St. Edouard de Frampton	4 75
St. Cyrille	4 00
St. Ubalde	4 00
Ste. Anastasie	2 00
St, Frédéric	19 00
St. Basile	25 00
St. Sylvestre (balance)	4 30
Inverness	6 00
St. Ferdinand	10 00
St. Flavien	18 00
St. Ferréol	8 00
N. D. du Portage	9 00
Cap-Santé	35 20
Ste. Perpétue	2 00
	$187 60

DIOCÈSE DE MONTRÉAL.

ÉTAT DES RECETTES ET DÉPENSES DURANT L'ANNÉE 1877.

Argent en mains au 31 décembre 1876, pour faire face aux dépenses de 1877.....$6140 68.

Dépenses.

Ste. Maguerite.....	240 00	Rapporté.....	$3700 00
St. Donat.....	560 00	Ste. Béatrice.....	100 00
St. Michel des SS....	300 00	Sœurs de Madawaska	160 00
St. Callixte.....	75 00	Piopolis	200 00
Ormstown.....	100 00	Chertsey	200 00
St. Anastasie.....	335 00	Dundee.....	100 00
St. Hyppolite.....	400 00	St. Colomban.....	150 00
Ste. Sophie.....	170 00	B. Alphonse.....	100 00
St. Côme.....	350 00	Oblats.....	800 00
St. Damien.....	230 00	Caughnowaga.....	200 00
Ste. Emélie.....	400 00	Ste. Lucie...	10 00
Œuvre des Tabernacles.....	165 00	Transport de livres.	8 87
Hinchinbrooke.....	200 00	Frais de transport...	9 75
Rawdon.....	100 00	Annales	323 35
Ste. Julienne.	75 00	Reliquaire	4 25
		Pierres sacrées.....	11 00
Porté.....	$3700 00		$6077 22

Avoir	$6140 68
Dépenses.....	6077 22
Balance.....	$ 63 46

RECETTES DURANT L'ANNÉE 1877.

Ville.

N.-D. de Montréal	$ 435 90
St. Pierre	310 23
N.-D. de Grâce, 1876 et 1877	186 00
Cathédrale	132 50
St. Jacques	99 25
Hôpital Général	40 98
Hôtel-Dieu	37 30
Côteau St. Louis	30 27
Collége de Montréal	25 00
Grand Séminaire	16 60
Aveugles de Nazareth	2 60
Sacré-Cœur	1 50
Legs de M. Goujon, N.-D. de Grâces	200 00
Intérêt du legs de feu M. O Berthelot	240 00
" " " Dame A. LaRocque	120 00
" " " M. McKay	24 00
" " " M. Beaudry	8 10
	$1,910 15

Campagnes.

L'Epiphanie, 1876 et 1877	$ 178 50	Rapporté	$1609 77
L'Assomption	162 67	Lachenaie (1)	55 32
Ste. Rose	130 85	St. Louis Gonzague	52 55
Verchères	121 56	Lavaltrie	45 67
Boucherville	118 38	St. Barthélemi	43 00
St. Roch	103 50	Ste. Elizabeth	43 00
Ile Dupas	90 00	St. Cyprien	41 64
St. Isidore	89 00	St. Joseph de Lanor	40 00
Terrebonne	76 50	Sault-au-Récollet	38 02
St. Henri de Mascouche	73 00	Contrecœur	36 00
Berthier	72 53	St. Bruno	34 00
St. Rémi	69 00	Lachine	34 00
Longueuil	66 70	Joliette	33 75
Laprairie	66 20	Jos. Leduc, legs Gabureau	33 36
St. Alexis	64 38	St. Thomas	31 50
St. Lin	63 00	St. Paul de Joliette	31 00
Ste. Anne des Plaines	64 00	Coll. de l'Assomption	30 00
		St. Esprit	28 00
Porté	$1609 77	Porté	$2266 58

(1) Y compris le legs de Delle Munro, $25.

Rapporté.....	$2260	58	Rapporté.....	$2606	42
Beauharnois.....	27	62	Ste. Julie.....	10	00
St. Michel.....	25	05	Ste. Mélanie.....	10	00
St. Etienne.....	25	00	Chateauguay.....	10	00
St. Sulpice.....	24	00	Ste. Julienne.....	9	97
St. Clet.....	21	50	St. Calixte.....	9	25
Repentigny.....	20	39	St. Sauveur.....	8	00
Côteau du Lac.....	20	00	Les Cèdres.....	7	00
St. Eustache.....	17	10	St. Constant.....	6	50
St. Timothée.....	16	50	Ste. Adèle.....	6	20
Longue-Pointe.....	15	15	Ste. Marguerite.....	5	90
Chambly.....	14	25	St. Télesphore.....	5	63
St. Ambroise.....	13	35	Chertsey.....	5	00
Rivière-des-Prairies	13	10	St. Félix de Valois...	5	00
St. Jacques Mineur..	12	83	Ste. Scholastique.....	4	00
St. Zotique.....	12	50	Ste. Dorothée.....	3	50
St. Urbain.....	12	00	St. Malachie.....	3	00
Ste. Thérèse.....	12	00	Ile Bizard.....	3	00
St. Paul l'Ermite.....	11	00	Ste. Béatrice.....	3	00
St. Laurent.....	11	00	Ste. Agathe.....	1	09
St. Hubert.....	11	00	St. Damien.....	0	90
Couv. de Longueuil.	10	50	Pointe Claire.....	0	44
Porté.....	$2606	42		$2723	80

RÉCAPITULATION.

Recettes de la ville.....	$1910 15
" des campagnes.....	2723 80
Intérêts.....	103 30
Balance du dernier exercice.....	63 46
Porté en trop à l'allocation d'Ormstown en 1876...	71 00
En caisse au 31 Déc. 1877 pour les besoins de 1878...	$4871 71

DIOCÈSE DES TROIS-RIVIÈRES.

Recettes de la Propagation de la Foi pour l'année 1877.

Ste. Monique	$ 245	00	Rapporté	$ 1996	82
Trois-Rivières	170	57	St. Léonard	10	00
La Baie du Febvre	139	00	Mont Carmel	9	70
Rivière-du-Loup	123	08	Séminaire de Nicolet	9	36
St. Christophe	92	85	Ste. Hélène	8	00
St. Léon	85	00	St. Etienne	7	53
Yamachiche	83	50	St. Pie	7	25
Nicolet	80	45	Tingwick	6	25
Ste. Anne de Lapérade	75	00	St. Théodore	5	05
St. Grégoire	72	00	St. Valère	5	00
St. Thomas	57	16	Ste. Sophie	4	75
St. Guillaume	57	00	Drummondville	1	40
Champlain	55	25	Ste. Victoire	1	30
Warwick	49	00	St. André	1	00
Ste. Gertrude	45	00	St. Louis de Blandford	0	86
Bécancourt	37	65	Maskinnongé		
St. Justin	37	50	St. David		
St. Maurice	33	60	Pointe du Lac		
St. Zéphirin	33	00	Ste. Ursule		
Centilly	32	26	St. Paul		
Batiscan	32	00	St. Célestin		
St. Stanislas	32	00	Ste. Geneviève		
Ste. Angèle	31	51	Cap de la Madeleine		
St. Pierre les Becquets	29	50	St. Tite		
St. François du Lac	29	00	St. Luc		
St. Prosper	29	00	Ste. Flore		
St. Norbert	26	90	St. Elie		
St. Cyrille	24	25	St. Paulin		
St. Michel	24	00	St. Alexis		
St. Barnabé	24	00	Ste. Clothide		
Durham	23	37	Kingsey		
St. Bonaventure	20	45	St. Brigitte		
St. Boniface	17	70	Ste. Perpétue		
Stanfold	14	00	St. Fulgence		
St. Didace	12	00	St. Jean		
St. Narcisse	11	87	St. Wenceslas		
St. Sévère	11	40			
Porté	$ 1995	82		$2074	27

Appropriation des recettes de 1877.

A. Mgr. l'Evêque de Sherbrooke	$400 00
Mission de l'Isle à la Crosse, au Nord, Ouest	100 00
Mission du St. Maurice, pour chapelle	60 00
Chapelle des Abénaquis, St. Thomas	100 00
Au Curé de Ste. Victoire d'Arthabaska	100 00
" " Ste. Eulalie	100 00
" " St. Jean de Wickham	100 00
" " St. Elie	100 00
" " St. Louis de Blandford	80 00
" " St. Paul de Chester	80 00
" " St. Alexis	80 00
" " St. Albert	80 00
" " Ste. Clothide	80 00
" " Ste. Sophie de Léonard	50 00
" " Ste. Angèle de Laval	25 00
A la mission de Kingsay Falls	25 00
" " de l'Islet	25 00
A M. Vervais, ancien missionnaire	20 00
Annales de la Propagation de la Foi	125 00
Impressions du diocèse	125 00
Voyages	75 00
Divers : pierres d'autels, effets pour missions, escompte, etc., etc.	138 22
	$2068 22
Balance en Caisse	6 05
	$2074 27

DIOCÈSE DE ST. HYACINTHE.

Recettes de la Propagation de la Foi pour 1877.

St. Antoine	$ 135 00	Rapporté	$1418 16
St. Denis	120 00	St. Mathias	24 00
Sorel	100 00	St. Charles	22 00
St. Hyacinthe	91 50	St. Hilaire	21 25
St. Aimé	82 00	Roxton	20 00
Belœil	78 00	St. Marcel	18 25
St. Césaire	77 00	St. Théodore	18 00
St. Ours	70 00	St. Damase	17 40
St. Sébastien	65 50	St. Jude	17 00
Ste. Marie	64 00	Milton	16 50
St. Jean-Baptiste	50 00	Laprésentation	14 14
St. Grégoire	47 00	St. Georges	13 50
Ste. Rosalie	45 00	St. Barnabé	13 00
N. D. de St. Hyacinthe	43 00	Ste. Madeleine	12 15
St. Alexandre	41 22	Upton	10 00
St. Simon	37 00	St. Joachim	8 00
St. Dominique	35 65	St. Paul	7 92
St. Roch	35 50	Ste. Bridgide	6 83
Stanbridge	35 20	Granby	5 35
St. Marc	31 45	Ste. Hélène	5 10
St. Hugues	28 60	Dunham	5 00
St. Pie	28 14	Adamsville	4 75
St. Athanase	27 00	Ste. Victoire	4 50
N. D. du Richelieu	26 00	St. Valérien	4 00
St. Robert	24 40	Ste. Angèle	3 77
Porté	$1418 16	Total	$1710 57

Dépenses.

Annales	$ 55 25
Impressions	97 50
Visite pastorale	11 50
Objets de Culte	80 45
Eglises des Missions	200 00
Au Diocèse de Sherbrooke	1241 50
Total	$1686 20

J. A. GRAVEL, V. G. *Sec.*

DIOCÈSE DE MONTREAL.

SAINT MICHEL DES SAINTS, MANTAWA, 11 janvier 1878.

A Monsieur Edmond Moreau, Chan. Directeur de la Propagation de la Foi, Evéché de Montréal.

Monsieur,

J'ai reçu votre lettre (circulaire) du 15 décembre dernier. Elle ne m'a été délivrée qu'au commencement de janvier. Nous avons la malle une seule fois la semaine, et il faut que les lettres soient à Joliette le undi, autrement elles restent là jusqu'au lundi suivant. Ceci vous explique le retard de la vôtre. Le postillon ne restant ici que quelques heures, il m'a été impossible de répondre à vos différentes questions par le retour de la malle.

Je vous remercie beaucoup d'avoir mis à exécution le nouveau mode d'administration des deniers de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Vous m'en aviez parlé, l'an dernier, lorsque je suis allé à votre bureau vous faire connaître le dénûment presque complet où j'ai trouvé la maison qui sert de presbytère et de chapelle à Saint Michel des Saints. Il est certain que par ces résolutions de votre Conseil, les plus pauvres missions seront les plus aidées et les subsides de la Propagation de la Foi rencontreront leur véritable but.

Et je suis heureux d'avoir l'occasion de vous rappeler que Saint Michel des Saints est la seule mission du diocèse qui mérite de porter ce nom, au moins pour un vrai missionnaire. Le missionnaire, ici, a à parcourir une étendue de plus de 7 lieues pour visiter Saint Michel des Saints et Saint Zénon. Il y a de plus la Tribu des *Têtes de Boule* qui se trouve à 17 lieues en arrière de Saint Michel des Saints. Je suis le seul missionnaire qui puisse les rencontrer en hiver pour le temps de Pâques. Cette distance de 17 lieues se parcourt en voiture et à la raquette. Voici maintenant les réponses à vos différentes questions:

Premièrement. — Le seul revenu de la chapelle est la lo-

cation des bancs. J'ai pu retirer $17.25 durant cette année; peut-être en louerai-je quelques autres dans le cours de l'année. Je donne pourtant à mes gens la facilité de me payer en argent ou en effets, je prends même de la gomme d'épinette rouge.

Secondement. — Les revenus du missionnaire Ie par dîme; cette année j'ai retiré : 350 bottes de mil, 150 bottes de foin bleu réputé un peu meilleur que la paille, 1⅔ minot de blé, 24 de pois, 12 d'orge, 46 d'avoine, 37 de mélange, 2¼ de sarrasin, 4½ de seigle, 1¼ de lentilles, enfin 79 minots de patates. Les indiens chasseurs m'ont donné en pelleterie environ 8 dollars. Mais remarquez bien que de toute cette dîme, je n'ai pu vendre pour de l'argent que 18 minots de mélange et 6 minots de pois. Tout le reste a été prêté en grande partie aux pauvres pour les semailles du printemps. Il m'était impossible de l'envoyer au marché de Joliette qui se trouve à 21 lieues de chez nous. Vous comprenez de suite que ma dîme se trouve bien réduite en valeur réelle.

IIe Mon casuel a été : 2 mariages $4.00 ; 1 service $2.50 ; 2 petits enterrements $1.00 ; 2 grandes messes $5.00 — en total $12.50.

IIIe En aumônes, par effets, $4.00 de la part des colons.

Troisièmement. — Je me suis endetté en faveur de la mission pour la somme de $128.75 pour achat de ciboire, missel, vin, cierges, hosties, d'un poèle et son tuyau, et pour quelques petites réparations nécessaires à la décence du culte divin.

Quatrièmement. — N'ayant pas encore de chantiers cette année, il est certain que la mission ne donnera à peu près que la moitié de ce qu'il faut pour le soutien du prêtre et les frais du culte. Si les chantiers reprennent l'an prochain comme tous l'espèrent, et si la colonie augmente comme cette année, la mission fournira assez pour le soutien du prêtre, à condition toutefois qu'il soit sobre et frugal.

D'après ce compte-rendu vous comprenez sans peine que je dois nécessairement compter pour l'année qui commence, sur d'aussi abondants secours que ceux que vous m'avez

accordés l'an passé. Autrement je me verrais forcé, pour payer mes dettes, de vendre l'ameublement convenable que j'ai acheté et de laisser une jolie petite colonie composée de 70 familles au milieu desquelles je serais si heureux de passer ma vie.

Vous me permettrez de vous faire remarquer que les paiements de la subvention par part égale, tous les trois mois, est grandement préjudiciable à la mission de Saint Michel des Saints qui se trouve éloignée de 63 milles de Joliette où nous sommes obligés d'acheter nos provisions. L'hiver est la meilleure saison pour le transport à bon marché. En toute autre saison il y a certainement de 50 à 75 cents de plus par cent livres à payer que dans l'hiver. J'espère que connaissant mes raisons vous voudrez bien faire une exception pour moi, et que vous m'enverrez le plus tôt possible la plus haute somme que vous pourrez afin de me permettre de monter le presbytère d'une manière convenable. Je vous l'ai déjà dit, mon prédécesseur, en laissant Saint Michel des Saints, avait tout vendu : paillasse, table, chaises, jusqu'au tuyau de presbytère et de la chapelle ; il m'a fallu m'endetter considérablement pour m'installer. Je préfèrerais de beaucoup retourner vicaire à 60 ou 80 dollars que de rester ici en tenant maison à une distance si éloignée des centres ; dans les 11 lieues qui me séparent de Sainte Emmélie, il n'y a que des montagnes et des savanes.

A l'heure qu'il est, nous avons un froid de saison, comme on dit, et bien peu de neige, de sorte qu'il est difficile de descendre avec des charges ; j'ai dit descendre, car remarquez que Mantawa se trouve à 2,000 pieds plus bas que le sommet des Laurentides.

Je termine en vous suppliant de me protéger auprès de vos Conseillers qui, sans doute, sont loin de connaître les véritables renseignements que j'ai cru nécessaire de vous donner dans l'intérêt de ma chère mission.

Je demeure par avance
Votre reconnaissant serviteur,

CHS. LAROSE, Ptre,
Missionnaire.

ISLE DE VANCOUVER.

J. M. J. A.

LETTRE d'une Sœur de Ste. Anne à la Révérende Mère Supérieure des Sœurs de Ste. Anne à Lachine, près Montréal.

COUVENT DE STE. ANNE,
Nanaïmo, Col. Brit., 11 Sep. 1877.

A Notre Révérende Mère Supérieure Générale,
et à toutes nos chères Sœurs de Lachine.

BIEN-AIMÉE MÈRE ET CHÈRES SŒURS,

J'ai le cœur tellement rempli de bons sentiments pour vous, que je ne puis me garder, malgré mes occupations qui s'accumulent tous les jours, de venir vous donner quelques signes de cette amitié que je vous conserve toujours entière au fond de notre petite Mission de Nanaïmo.

Nous voici encore revenues, ma compagne et moi, à notre besogne des mois de Mai et Juin derniers, avec le même courage, et je dirais, avec plus de joie ; car nous avions senti, pendant ce court temps de deux mois, combien Dieu était peu connu, peu aimé, parmi nos pauvres catholiques. Aussi sommes-nous déjà à l'œuvre, et parmi nos 35 élèves, nous comptons avec bonheur 14 petites filles Catholiques. C'est là la partie chérie du troupeau. Aidées de la puissante énergie du R. Père Lammens, nous espérons faire, de ces chères enfants, de ferventes chrétiennes Nous en attendons encore plusieurs, et si cela continue, nous devrons bientôt bâtir notre nouveau Couvent.

Comme vous voyez, Révérende et chère Mère, nous sommes asses encouragées n'étant encore qu'au début d'une année scolaire. Nous avons à notre école les filles du Maire, aussi celles du Ministre Anglican. Nous faisons tout en notre pouvoir pour bien faire notre devoir à leur égard ; mais, ma Mère, je tremble souvent *de gâter tout.* Je

vais de temps en temps aux pieds de Notre-Seigneur, m'emparer de vos bonnes prières et de celles de nos chères Sœurs, pour que tout réussisse. J'espère que l'on ne me blâmera pas de ce larcin.

Pendant notre vacance, qui a été si belle, au dire de toutes nos chères Sœurs de Victoria et des Missions, on me pria de vous adresser le journal commun. Je le fis une fois, bien mal, mais je me proposais de réparer cette lacune, en vous écrivant *plus intéressantes* les feuilles du mois d'Août, lorsque, notre retraite à peine terminée, je reçus l'ordre de partir pour Nanaïmo, avec mes compagnes. Nous eûmes nos obédiences le Dimanche soir, et le mardi (28 Août) était le jour fixé pour les départs. Il fallut donc nous hâter dans nos préparatifs. J'avais si grand nombre de paquets et de boîtes à préparer que je faillis en perdre la tête. Grâces à notre chère Sr. M. Virginie, qui est toujours si bonne pour moi, et aussi à notre active dépositaire, ma Sr. M. Zénon, tout fut fini pour le temps voulu.

On s'amusa beaucoup à notre sujet ; ma Sr. M. Emmanuel s'informait auprès de ma Sr. M. Eléonore si nous allions ouvrir un *Store* à Nanaïmo ; j'en fis tant qu'on a dû se réjouir à Victoria de mon départ. Je mendiais constamment pour notre Mission, et comme l'enfant qui visite le toit paternel, j'avais envie de tout.

Ma Sr. Vicaire montre une prédilection très grande pour Nanaïmo, et vraiment je suis confuse de toutes ses bontés. Si vous, chère Mère et bonnes Sœurs, pouviez visiter notre Mission, vous seriez mal édifiées, j'ai raison de le croire, de nous voir si bien pourvues ; mais vous seriez touchées des soins que la Providence prend de ses pauvres. Oh ! qu'elle est douce, cette Providence !

Notre santé est bonne. Nous ne sommes pas très fortes, ni l'une ni l'autre ; mais nous allons assez facilement au bout de la journée, sans trop de fatigue le soir. Notre petite maison ne renferme, il est vrai, que trois *personnages*, notre bonne Emily Winnard et nous ; mais c'est le nombre qu'il y avait dans la famille bénie de Nazareth, et cette pensée nous anime souvent à suivre ces divins modèles : Jésus, Marie, Joseph.

Nous arrivâmes seules à notre mission ; le Rv. Père Lemmens était alors en retraite à Victoria et ne devait nous rejoindre que le 4 Septembre. Il nous en coûtait un peu de revenir seules, sans Prêtre, par conséquent sans Messe pour huit jours ; mais pour relever notre courage, le bon Dieu a daigné nous envoyer une grande consolation. Nous étions arrivées depuis quelques heures seulement, et à la veille de prendre l'excellente soupe dont une bonne dame catholique voulait nous régaler, quand un sauvage, le chef des Komosk, se présente et nous dit : " Mon fils, jeune homme d'une vingtaine d'années, vient d'être écrasé par ces énormes boîtes qui contiennent le charbon au sortir des puits. Il vit encore et demande le Prêtre. Il n'est pas baptisé." J'irai, lui répondis-je. " *Oh ! oui, viens vite*, reprend le chef, car je suis bien malheureux ! "

Il était six heures et demie P. M., nous partîmes, ma Sr. M. Eléonore et moi, accompagnées de notre guide qui marchait en toute hâte. Il était sept heures quand nous arrivâmes dans la cabane du chef. Le pauvre malade était tout brisé ; mais il parlait très bien et avait sa pleine connaissance. Il désirait le baptême avec ardeur. Après lui avoir expliqué les principaux mystères de la foi et fait faire quelques actes en chinook, je lui mis une chandelle à la main et le baptisai. Oh ! ma mère, je n'oublierai jamais la belle figure qu'il avait, quand l'eau qui devait laver son âme eût coulé sur son front.....Qu'il était donc heureux, ce pauvre sauvage !.....Après l'avoir encouragé, ainsi que tous les sauvages qui se trouvaient là, nous partîmes précédées encore d'un guide. De retour au couvent, je cherchai un crucifix que j'envoyai au nouveau baptisé, afin qu'il le baisât au plus fort de ses souffrances. J'appris plus tard qu'il avait été fidèle à ma recommandation. Le lendemain à cinq heures et demie P. M., nous retournâmes le voir, car nous n'avions pas reçu de ses nouvelles. Nous trouvâmes nombre d'Indiens en dehors du camp qui jonglaient. J'appris de suite que notre jeune homme était mort à sept heures dans la matinée. Oh ! comme j'avais le cœur joyeux. Je ne savais comment prouver ma recon-

naissances Notre Seigneur pour la grâce insigne qu'il m'avait faite de baptiser un pauvre Indien. Oh! disais-je, je quitterais vingt fois mon pays et je passerais quatorze ans encore en mission pour le remercier d'une telle faveur et en obtenir encore une semblable. J'avais le cœur à bien dormir ce soir-là, je vous assure, ma bonne Mère. Mais aussi, j'attribuais la meilleure partie de cette grande grâce à quelques bonnes âmes qui prient pour les infidèles, et je prie ce pauvre sauvage, qui est au ciel, de se souvenir de nous toutes.

Une semaine, c'était bien long sans communion. Aussi, quand le bateau du quatre nous fit entendre son sifflet, notre cœur battait bien fort. Notre Révérend Curé frappa bientôt à notre porte. J'étais là pour lui dire qu'il était bien *chez lui*, et je crois que je ne l'avais jamais vu si joyeux. Il mangea avec appétit le diner que nous lui avions préparé d'un grand cœur. Nous avions fait un grand ménage dans sa petite maison, et il paraissait heureux d'être de retour. Le lendemain nous eûmes la sainte messe et nous pûmes de nouveau nous réconforter à la table du pain des anges. Ah! que cette communion fit du bien à nos âmes!

Le Rév. Père Lemmens, grâces à Dieu, prend du mieux; il est plus fort et a maintenant la permission de prêcher. Une belle église de 82 pieds de long et de 30 de large, s'élève, par ses soins, à côté de nous; elle sera terminée pour Noël. Peintures, autels, etc., on n'a rien oublié dans les spécifications — jusqu'à des anges adorateurs... J'ai hâte d'y pouvoir faire les parures; comme nous n'aurons plu alors de chapelle au couvent, ce sera là notre bijou.

J'ai reçu avant-hier au soir un grand *rug* de la valeur de $15, pour le marche-pied de notre autel. Le jeune catholique qui nous en a fait don, mérite bien qu'on prie pour lui en retour. Je vais bientôt commencer à faire des fleurs artificielles pour le nouvel autel.

Le jour de l'arrivée du Rév. Père Lemmens, révérende et bonne Mère, je fus grandement réjouie par la réception de la bonne lettre que vous nous faisiez adresser par ma

Sr. M.-Joseph du S. C., à la date du 4 août. Elle nous arrivait à temps, car j'allais presque croire que nous étions trop loin pour entendre parler de notre chère Mère. J'attends avec impatience celle que vous me promettez vous-même, ma bonne Mère.

Je me recommande instamment à toutes nos chères Sœurs pour m'assurer le secours de leurs prières.

Veuillez, ma chère et révérende Mère, m'accorder un memento dans les vôtres. Vous connaissez mes besoins. Vous n'êtes pas oubliée par vos filles de Nanaïmo.

Avec ma campagne, je salue toutes nos chères Sœurs de la communauté, et me dis

Votre fille reconnaissante en Notre-Seigneur,

Sr. Marie de la Croix, Miss.

COLOMBIE ANGLAISE.

J. M. J. A.

Lettre d'une autre Sœur de Ste. Anne à la même.

Mission St. Joseph,
Williams Lake, 21 octobre 1877.

A notre Révérende Mère Supérieure,
Lachine.

Ma bien bonne Mère,

Je vois avec peine que je n'ai pas été fidèle à la promesse que je vous faisais dans ma lettre du mois d'août: celle de vous écrire pendant notre voyage. J'étais bien ignorante alors, je n'avais nulle idée de l'ouvrage qui nous attendait dans le parcours que nous venons de faire. Les quelques lignes que nous avons tracées et cela, à la dérobée, nous les avons dirigées vers notre chère petite Sr. Marie-Octavie que nous avions laissée seule avec nos douze petites orphelines. Nous sentions malgré notre fatigue, le besoin de lui donner cette consolation; et n'est-ce pas, ma bonne Mère, elle lui était bien due?

Avant d'entrer dans aucun détail je veux, ma bonne Mère, vous offrir nos sincères remerciments pour le beau et intéressant journal que vous nous avez fait écrire par notre chère Sr. Marie-Joseph du Sacré Cœur. Cette bonne Sœur sait bien ce qui peut faire plaisir aux pauvres missionnaires des montagnes; — le bon Dieu, sans nul doute, la récompensera de sa douce charité.

Maintenant, ma Révérende Mère, je vais vous raconter tout ce qui s'est passé dans notre long voyage au Cariboo; course entreprise dans le but de quêter pour le soutien de notre humble institution. Ce voyage que je redoutais tant, nous le commençâmes lundi, 20 août, jour consacré à notre bonne Mère Ste. Anne, et le huitième écoulé depuis notre belle retraite.

Notre équipage consistait dans une bonne petite voiture bleue à quatre roues et deux siéges : ma Sr. Marie-Joachim et moi, nous occupions celui de derrière, et notre bon et révérend *guide*, le Père McGuckin, celui de devant. Notre carosse était traîné par deux bons chevaux rouges. Nous n'avions pas oublié la chapelle, le panier de provisions, les vêtements chauds, les couvertes, les parapluies, etc., etc.

Partis vers les huit heures du matin, nous arrivâmes à Soda Creek vers les 6 heures p. m. Mme Dunlevy nous attendait impatiemment. Nous profitâmes de sa bonne hospitalité, sans avoir aucunement à nous plaindre de la fatigue ; notre voiture nous avait si doucement portés et les chemins étaient si beaux ! Tout le long du jour, notre saint conducteur nous avait bien amusées et édifiées en même temps, par les intéressants récits de sa vie de missionnaire et autres ; plusieurs fois, nous avions récité le chapelet ; nous avions fait notre lecture spirituelle, enfin, c'était la vie régulière *en charrette*. Le lendemain nous quittions Soda Creek après avoir collecté cinquante piastres. Nous atteignîmes ce jour-là le Fort Alexandrie. Nous passâmes la nuit chez les parents d'un des élèves du collége de Williams Lake.

Mercredi, nous arrivâmes à Quesnelle, belle petite place sur la rivière Fraser ; nous y restâmes jusqu'au vendredi. La pluie nous incommoda un peu, mais tout de même, nous fîmes heureusement notre collection qui s'éleva à près de deux cents piastres. Nous logions dans le plus bel hôtel de l'endroit ; nous y étions servies avec toutes sortes de prévenances, et quand vint l'heure de régler les comptes, l'hôtellier, non seulement ne voulut rien recevoir, mais même nous donna dix piastres. Nous le remerciâmes, bénissant Dieu de la bonne Providence qui nous avait accompagnées jusqu'ici.

Au même moment, nous fîmes la rencontre d'un célèbre mineur, M. James Ford, celui qui avait accompagné, il y a deux ans, les Révérendes Sœurs de la Providence dans leurs quêtes au Cariboo. Le Révérend Père McGuckin le persuada de remonter avec nous : ce qu'il accepta à notre grande satisfaction. Nous nous remîmes en route pour

Stanley lightening Creek. M. Rosé, espagnol catholique, nous reçut avec une grande joie. Sa dame nous réserva une vaste chambre où chaque matin nous eûmes le bonheur d'avoir la sainte messe et de recevoir la sainte communion. Combien ces grâces nous vinrent à propos ! Il nous répugnait tant de tendre la main à une colonie protestante et très-fanatique ! et pourtant les offrandes s'élevèrent à deux cents piastres. Daigne Dieu les convertir, pour prix de leur charité.

Le mardi midi, nous partîmes pour Barkerville, Cariboo proprement dit, distant de Stanley d'à-peu-près 14 milles. Mais, ma bonne Mère, si la distance est peu considérable, la différence qui existe entre les gens est bien grande. Arrivées là le mardi soir, nous n'en sommes reparti que le dimanche. Je ne puis vous dire assez, ma bonne Mère, combien poli a été l'accueil de ces bonnes gens ; tous nous ont assistés avec une générosité remarquable, et en nous remettant leur offrande, ils nous exprimaient le regret de ne pouvoir donner davantage : ils se ressentent, eux aussi, de la crise. Dans nos longues courses, que de fois j'ai pensé à vous, ma bonne Mère, et à toutes nos chères Sœurs ! Que vous eussiez aimé à voir travailler les mineurs ! Ils sont en effet très-intéressants, et puis, ils sont si polis, si contents de nous voir. Nous en avons donc vu de ces pauvres hommes, subissant à la lettre l'arrêt divin porté contre Adam pécheur !

Que de réflexions je pourrais insérer ici... mais, je les tais, elles seraient par trop longues. Cependant, ma Révérende Mère, je ne puis m'empêcher de vous dire que ma Sr. Marie-Joachim et moi, nous avons beaucoup aimé Barkerville, et que si jamais nous établissons un couvent là, nous vous offrons toutes deux à l'avance nos humbles services.

Je suis heureuse de vous dire, ma très-honorée Mère, que, à Barkerville comme au poste précédent, nous avons entendu la sainte messe chaque matin, avec toutefois cette différence, que le Révérend Père McGuckin la célébra dans la belle petite église que lui-même a bâtie pendant les vingt-cinq années qu'il passa à évangéliser les pauvres

mineurs. Oh ! ma bien chère Mère, jamais je n'oublierai la première messe que j'ai entendue là. Nous étions si loin des nôtres !... Mais encore une fois, nous avions Notre Seigneur avec nous, et nous goûtions avec une suavité exceptionnelle ces si consolantes paroles échappées de son cœur divin et miséricordieux : " Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes." Notre bon Père McGuckin fut lui aussi vivement ému pendant le saint sacrifice. Il se rappelait sans doute de si précieux souvenirs.

Le temps du départ arrivé, nous prîmes congé de nos *bons amis*, leur souhaitant courage et succès. Ces braves gens firent les plus vives instances au Révérend Père, pour sinon le garder au milieu d'eux, du moins l'engager à les aller visiter cet hiver. Nous nous éloignâmes, la reconnaissance dans le cœur pour ces âmes généreuses qui nous avaient donné si libéralement du prix de leurs sueurs. Vous voudrez bien, ma Révérende Mère, prier et faire prier pour toutes les personnes qui ont ouvert leurs bourses en faveur de vos deux pauvres filles. Nous unirons nos prières aux vôtres et nous apprendrons à nos petites filles la prière de la reconnaissance envers Dieu.

Notre voyage qui avait été si heureux en allant le fut également en revenant. Nous stationnâmes quelque peu aux différents villages que nous avions visités, puis, lundi soir, 10 septembre, nous arrivions à notre humble et chère demeure où nous étions si impatiemment attendues, heureuses d'avoir fait si facilement un si long trajet, et reconnaissantes envers le bon Père McGuckin pour ses mille bontés et ses charitables soins. Après les premiers épanchements de la plus cordiale bienvenue, nous entrâmes dans notre pauvre petite chapelle, et là, prosternées aux pieds de Jésus, nous lui offrîmes nos hommages avec le succès de notre quête. Nous lui dîmes que ces onze cents piastres seraient employées à l'entretien de nos petites orphelines et à payer les dettes considérables que nous avons dû contracter pour notre établissement ici. Je me propose de vous envoyer sous peu un inventaire de notre mobilier et de nos provisions, vous y verrez en détail tout notre trésor ; en attendant, ma Révérende Mère, ne soyez pas trop in-

quiète de nous et que nos bonnes Sœurs ne s'apitoyent pas trop sur notre sort : nous sommes très-bien partagées ; nous n'avons jamais manqué du nécessaire, et ce dernier nous l'avons abondamment, grâce à la prévoyance sans exemple du Révérend Père McGuckin.

Avant de terminer, ma Révérende Mère, je veux vous annoncer que nous avons sous nos soins 23 pensionnaires, dont un bon nombre d'orphelines. Toutes ces chères enfants répondent parfaitement aux soins que nous leur donnons et profitent on ne peut mieux des instructions qui leur sont faites, soit aux catéchismes, soit ailleurs. C'est déjà pour nous, pauvres missionnaires, une récompense bien précieuse. Puisse-t-elle nous être continuée et nous être, dans notre exil volontaire, le gage de celle que nous attendons dans le ciel.

Maintenant, ma bonne Mère, je vous prie d'excuser la longueur de ma lettre. Je me recommande, ainsi que mes chères compagnes, à vos ferventes prières et à celles de la communauté, et je prie nos bons Anges de vous porter avec nos hommages respectueux le tribut de notre inaltérable reconnaissance.

Je demeure en Notre Seigneur,
Votre fille respectueuse et soumise,

Sr. Marie-Clément.

DIOCÈSE DE ST. ALBERT (NORD-OUEST.)

Le Rév. P. Bonald, s'étant mis en route pour St. Albert, au mois de Mars 1875, éprouva de longs retards, et faillit périr dans le trajet. Trouvant un jour une bonne occasion, il écrivit sur ses genoux la lettre suivante au Rév. P. Lacombe :

EN ROUTE POUR ST. ALBERT, 18 Avril 1875.

Mon bien cher Père,

Je vous recommande tout particulièrement ce brave métis anglais qui est le porteur de mes lettres. Je suis en route pour St. Albert depuis le 8 Mars. Quand je partis de la mission des Pieds-Noirs, sur la rivière des Arcs, je croyais, ayant avec moi un guide tel qu'Alexis Cardinal, arriver à St. Albert pour Pâques. Mais, rendus à la rivière la Biche, ne pouvant plus retrouver le chemin que le ministre protestant avait suivi deux mois auparavant, Alexis prit un chemin de traine à chiens, et nous eûmes tant de neige et tant de fatigues pour continuer notre route que nous mîmes deux semaines à faire un trajet de deux jours. Alexis, malgré sa grande capacité de chasseur, ne pouvait plus fournir à manger, car il n'avait plus de poudre. Épuisé, il ne me restait plus assez de forces pour aller plus loin. Mon excellent guide partit donc seul pour aller au fort le plus près demander du secours et un peu de viande sèche. Il fit cette fois, en une demi-journée, un trajet que l'on met ordinairement deux jours à accomplir. La divine Providence voulait conserver encore quelque temps un missionnaire indigne ; il est impossible pour moi de ne pas admirer en cette circonstance sa touchante intervention. Alexis revint joyeux, et nous pûmes nous rendre ensemble au fort dont je viens de vous parler. Nous y séjournâmes une semaine entière, pour attendre la fonte des neiges. Vendredi dernier, plusieurs jours après nous être remis en route, nous fûmes arrêtés par une rivière roulant des eaux

furieuses. Il commençait à faire chaud, et le cadavre de ce cher Louis Dazé, que nous aménions au grand Lac entrait en putrèfaction. Je ne suis, comme vous le savez, mon Révérend Père, que depuis huit mois dans ces pénibles missions, et je vous assure que sans la grâce du Divin Maître, mon courage aurait peut-être failli. Comme j'étais malade et triste ! un regard vers le trône des bontés infinies de Dieu me ranima. Nous pûmes enfin, avec mille dangers, traverser la rivière, et à peine étions-nous sur l'autre rive, que nous entendîmes un coup de feu. Je pousse aussitôt un grand cri, et voilà qu'un sauvage se précipite vers nous. C'était notre salut. Il monte sur un de nos chevaux et il nous conduit à sa loge, non loin du fort de la montagne, sur la route du fort Edmunston. Que je trouvai donc délicieux le repas que le beau-père de notre sauvage, un vieux Sauteux, nous offrit de si grand cœur ! Nous étions encore chez notre hôte lorsqu'arrivèrent quatre charettes conduites par des métis qui allaient au Lac du Bœuf. Il y avait encore, près de cet endroit, un large bras de rivière à traverser. Nous décidâmes, Alexis et moi, de profiter du *cageux* que les métis devaient préparer pour franchir la rivière, quoique ce fut un dimanche matin. C'est de l'autre côté de cette rivière que j'ai heureusement fait la rencontre de ce métis anglais, qui nous a donné de la farine et du sucre, et qui s'en va directement la Rivière-Rouge. Je lui confie mes lettres et celles du bon Père Scollen. J'ai appris que Mgr de St. Albert partait incessamment pour le lac Carillon, et que je dois l'y suivre. C'est donc là que vous voudrez bien m'écrire J'espère être, dans deux jours, au terme de mon voyage.

Mille saluts affectueux aux Rév. Pères de St. Boniface.

Veuillez vous souvenir de moi tous les jours au saint autel. Pour moi je vous promets de faire de même ; mais, depuis le 8 Mars je n'ai eu le bonheur de célébrer les SS. Mystères qu'une seule fois, le jour de Pâques.

Votre humble frère en J. C. et Marie Im.,

BONALD, O. M. I.

LETTRE DU R. P. FOURMOND, AU R. P. LACOMBE.

NOTRE-DAME DES VICTOIRES,

LAC LA BICHE, 20 Août 1875.

BIEN CHER FRÈRE ET AMI,

J'ai reçu ici votre lettre avec un bien sensible plaisir. Soyez assuré que nous aussi, nous ne vous oublions pas ; des Oblats de Marie, des missionnaires de St. Albert, unis dans les saints cœurs de Jésus et de Marie, pourraient-ils jamais s'oublier ! — A Dieu ne plaise ; pour ce qui me regarde, je vous donne part à toutes mes prières, comme je souhaite avoir part aux vôtres. Ce que j'admire, entre autres choses chez vous, c'est cette invincible espérance de nous revoir un jour et de travailler encore avec nous au salut des pauvres et des délaissés enfants des bois, ou de la prairie. Que cette espérance se soutienne toujours ; elle n'est pas moins chère à nos cœnrs qu'au vôtre ; bientôt peut-être nous pourrons répéter avec reconnaissance ces paroles du prophète royal : Le Seigneur a exaucé le désir des pauvres, *desiderium pauperum exaudivit Dominus.*

J'ai enfin fini cet hiver de copier vos excellents sermons *cris* à l'exception de ceux qui traitent des commandements de l'Eglise ; je n'ai pu me procurer ces derniers. Ce travail a été un peu rude, mais j'ai lieu de croire qu'il n'a pas été sans fruit. Le Révérent Père Rémas, le grand phénix *cri* depuis votre départ, aurait préféré que j'eusse composé moi-même mes sermons, sans doute pour avoir le plaisir de les corriger, mais j'ai mieux aimé me familiariser avec vos tournures si bien *crisées* et m'approprier en quelque sorte vos sermons si poétiques, pensant que ce serait beaucoup plus avantageux pour moi. Comme le disait un bon Père Jésuite nous prêchant jadis une retraite ecclésiastique, dans les rivières les gros poissons mangent les petits ; parmi nous c'est le contraire qui doit avoir lieu : ce sont les petits poissons qui doivent manger les gros. En conséquence, ne soyez pas surpris si moi, petit poisson, je continue de vous dévorer, gros poisson *cris.* Pour vous en consoler, je vous offre de nouveau ma bien sincère reconnaissance

pour toutes les peines que vous vous êtes données afin de nous venir en aide dans cette rude et épineuse tâche d'apprendre le *cri*.

Votre échelle catholique m'est d'un plus grand secours pour enseigner les ignorants que votre catéchisme en images dont la plupart des sujets ne sont pas, je crois, à la portée de mes élèves. Quant à vos autres ouvrages : dictionnaire, grammaire, évangile, je n'ai pu encore me les procurer.

Mon ministère s'est borné à évangéliser les environs du fort où j'allais d'ordinaire dire la sainte messe le dimanche, partant chaque samedi en traine à chien. Monsieur Trell, le gendre de Monsieur Mackaye, m'a toujours reçu avec la plus grande bonté. Que le bon Dieu l'en récompense au centuple ! J'avais pour église et en même temps pour presbytère la maison de Monsieur Pombrun, située à une portée de carabine du port. J'y ai passé toute la semaine de Pâques pour préparer la première communion. Neuf personnes, dont cinq enfants, deux jeunes gens et deux femmes, ont eu le bonheur de recevoir leur Dieu pour la première fois. L'une de ces femmes avait été élevée dans la religion protestante, mais touchée de la grâce, elle est entrée dans le bercail du divin Maître et elle a édifié tout le monde par sa piété. L'autre était une vieille grand' mère qui m'a répondu quand je lui ai demandé son âge : " Père, je pense bien que j'ai cent ans, car il y a longtemps que je ne compte plus mes années." Je n'avais pas encore rencontré dans le pays autant de bonne volonté pour s'instruire et pour se préparer à la première communion. Aussi Notre Seigneur l'a-t-il bien récompensée : elle était si remplie de la grâce, si heureuse de posséder Jésus dans la sainte Eucharistie, qu'elle aurait voulu mourir là où elle avait communié ; et il semble que le Sauveur des hommes devait répéter cette parole qu'il avait prononcée jadis : *Non inveni tantam fidem in Israël*, je n'ai pas rencontré une si grande foi en Israël.

Vous savez déjà, je pense, la mort terrible de notre cher Louis Dazé, mort de faim et de froid au milieu de la prairie, sur les bords de la rivière des Erres. Cette triste nouvelle nous a tous frappés au cœur comme la mort d'un ami et d'un Père. Que le Seigneur le récompense de son dé-

vouement à toute épreuve et en particulier des services qu'il m'a rendus dans mon voyage à Notre-Dame de la Paix, en lui donnant le repos éternel, promis à celui qui a travaillé et qui a souffert pour le mériter. C'est une grande perte pour la mission, mais, je n'en doute pas, c'est déjà une nouvelle joie pour le ciel.

Une nouvelle obédience m'est arrivée ici comme une bombe : je pars avec les charrettes de Carlton pour aller rejoindre le bon Père André à la mission de St. Laurent. Que le Seigneur Jésus et Marie Immaculée en soient glorifiés en cela comme en tout le reste, et qu'ils vous bénissent autant que je le désire, en attendant que nous nous revoyions en cette vie ou dans l'autre selon leur bon plaisir.

Votre tout affectionné frère en J. M. J.,

FOURMOND, O. M. I.

LETTRE DE MGR. GRANDIN aux Prêtres-missionnaires et aux Frères convers du diocèse de St. Albert.

ST. ALBERT, 20 Décembre 1875.

Mes Révérends et bien chers Pères et Frères,

Une maladie avec laquelle je suis arrivé ici l'automne dernier, après m'avoir beaucoup fait souffrir, me laisse enfin en repos maintenant ; mais elle m'a quitté trop tard pour que je puisse m'acquitter entièrement de mon courrier d'hiver, d'autant qu'il me faut prendre des précautions et me ménager. Craignant de ne pouvoir écrire à chacun d'entre vous comme je le désirerais, et devant dire à plusieurs les mêmes choses, pour diminuer le travail, ou plutôt pour suffire à tout, je me servirai encore d'une circulaire.

Depuis mon retour jusqu'à présent, je n'ai pas été seulement inutile pour mes missions dont je n'ai pu absolument m'occuper, mais j'ai été vraiment bien embarrassant pour St. Albert. On ne me l'a jamais fait sentir assurément. Tout le monde, dans les deux communautés, ne savait que faire pour me soulager et pour m'être agréable ; on priait, on veillait et malgré tout je souffrais toujours, j'avais la faiblesse de me plaindre et de troubler le sommeil de ceux qui étaient un peu rapprochés de moi.

Le 19 Septembre, fête de N.-D. des Sept Douleurs, je devais ordonner le F. Grandin diacre et le F. Fafard sous-diacre. L'ordination était annoncée, tout était préparé, la veille nous espérions encore, et il fallut pourtant y renoncer ; je ne pus le faire que le 21 Septembre et sans solennité. Le 21 Novembre, jour de la solennité de St. Albert, je devais ordonner le F. Grandin prêtre et le F. Fafard diacre. Cette fois le désappointement fut moins complet, parce que longtemps d'avance on avait pu prévoir que l'ordination ne serait pas possible. Cependant le 19 Novembre, pour la troisième fois, un abcès m'a crevé dans l'oreille et a coulé si abondamment que j'en étais fatigué ; malgré cela l'enflure qui paraissait à l'extérieur ne diminuait pas, et les souffrances étaient toujours très-violentes. Le 24 une Sœur

ouvrit la tumeur formée derrière l'oreille ; l'écoulement fut encore plus abondant par cette ouverture que par l'oreille, et cette fois je fus soulagé, je pus dormir la nuit. J'ai pu dire la sainte messe le dimanche 27, et l'ai toujours dite depuis. Enfin j'osai entreprendre l'ordination le 30, et j'ai fait celle du P. Fafard comme prêtre le jour de l'Immaculée Conception. Tout cela m'a bien fatigué ; je suis même retombé plusieurs fois depuis. Chaque fois que l'écoulement cessait, les souffrances reprenaient et le sommeil disparaissait complètement. Je crois pouvoir dire que depuis le 14 du courant, je suis guéri ; il ne me reste plus que la faiblesse qui diminue pourtant tous les jours. Mais l'oreille droite n'entend plus et la gauche est bien paresseuse. C'est la première fois que ma santé ne me permet pas de faire face à mes obligations. Je devais, cet automne, accompagner le R. P. Scollen et visiter les tribus de l'Ouest ; il m'a fallu y renoncer malgré l'importance de cette visite. J'ai eu la douleur de voir partir ce cher Père seul avec un enfant Pied-Noir. La saison le pressant, il dut se mettre en route avant que nos marchandises fussent arrivées. La neige et les froids l'ont pris dans le voyage ; il fut obligé de faire seul à peu près tout l'ouvrage des campements, sans compter les accidents aux voitures, toujours nombreux dans ces sortes de courses, et qu'il lui fallait réparer. Il a retrouvé, à la rivière des Arcs, le bon Père Doucet et le pauvre Alexis, tellement troublé aujourd'hui, que loin de rendre service il est devenu un embarras considérable. Ils ont dû le laisser à la maison qu'il avait construite autrefois, et eux deux se sont rendus à l'embouchure de la rivière du Coude dans la rivière des Arcs.

Le 1e Novembre ils y étaient en loge et ils devaient construire une maison pour y passer l'hiver. Déjà la neige couvrait la terre, et les pauvres Pères n'avaient point d'argent, point de provisions d'avance et point d'autres serviteurs que cet enfant dont je vous ai parlé. Vous voyez, chers Pères et Frères, que si vous souffrez de la pauvreté, vous n'êtes pas les seuls. Je suis pour ma part désolé de n'avoir pu les visiter ; j'aurais au moins partagé leurs misères. Si je le puis ce printemps, je ne manquerai pas

d'aller à leur secours. Mais ce n'est pas tout, les Pères Dupin et Bourgine sont au petit Lac des Esclaves; ils m'attendent ce printemps, et ne me verront point, bien entendu. Cependant eux aussi ont bien leurs misères; ils sont nombreux en cet endroit; leurs chrétiens sont de petits chrétiens qui comprennent d'autant moins qu'ils ont plus besoin de prêtre. La vie de ces pauvres ouailles est loin d'être édifiante; il n'en peut être autrement puisqu'elles ont presque toujours vécu loin du missionnaire. Les consolations qu'éprouvent ces chers Pères sont donc bien minces, si tant est qu'ils en aient d'autres que de souffrir pour le bon Dieu. Ajoutons à cela que l'un d'eux est sérieusesement malade et l'autre loin d'être fort; ils ont avec eux un certain Ladred venu avec moi comme postulant convers La manière dont il s'est conduit ne me permet guère de douter qu'il eût d'autre intention en quittant la France que de s'exempter du service militaire en se faisant une position ailleurs. Je l'oblige à travailler pour remplir son engagement; il le fait à contre-cœur le moins qu'il peut. Ce n'est pas avec un tel sujet que ces pauvres Pères auront de l'agrément.

Ici nous sommes passablement nombreux. Outre le Rév. Père Lestanc, Supérieur et spécialement chargé de la direction spirituelle de la population, le Rév. Père Blanchet est chargé de l'économat, en même temps que de la desserte d'Edmonton et de Jasper, dans les Montagnes Rocheuses. Il a visité ce poste cet automne. Le jeune Père Grandin est chargé du collége et enseigne le latin à trois petits garçons. Le Père Fafard a dû partir quelques jours seulement après son ordination pour aller au secours de nos nombreux métis du lac du Bœuf. Après que ceux d'ici auront terminé leur jubilé, ce qui aura lieu à Noël, le Père Lestanc ira le rejoindre et passer au moins quelques semaines avec lui. Nous avons de plus les Pères Sarumet et Touze, novices, le Frère Paquet, scolastique, oblat d'un an. En fait de Frères convers nous avons le bon vieux Frère Lalican toujours plein de bonne volonté, sans avoir trop de santé; il court toujours, dispute souvent, c'est l'homme d'ordre et d'économie par excellence, et mal-

heureusement ce n'est pas la qualité de tout le monde. Le Frère A. Lambert, oblat à vie depuis la Toussaint, est chargé des étables ; il a au moins 80 animaux à soigner, sans compter les nouveaux nés qui viennent de temps en temps. Le vieux Frère Leriche est toujours à la forge ; sans lui nous ne pourrions plus ni faire de feu ni manger de soupe ; il a toujours quelques tuyaux à ajuster ou des chaudières à refoncer. Le fait est que si nous ne l'avions point nous serions en peine pour faire faire ces ouvrages dans le pays où la main d'œuvre se fait payer si cher. Le cher Frère a monté en grade cette année, puisqu'il a ordinairement sous son autorité le cher Frère Gaillard, novice, qui lui aussi a du goût et de l'aptitude pour frapper sur l'enclûme. Malheureusement il faut souvent le tirer de sa boutique. Dès que quelqu'un manque pour les charriages, c'est au Frère Gaillard qu'on a recours. Le bon Frère Piquet avec le Frère Letourneux, le premier oblat de 5 ans, le second oblat d'un an, travaillent de leur mieux à nous procurer le bois de chauffage. Le métier est dur pour eux, pour le cher Frère Piquet surtout, qui n'est nullement fait à ce genre d'ouvrage, l'autre n'a pas forte santé ; enfin la bonne volonté, le courage et le dévoûment font ce que les forces ne pourraient faire. Le Frère Boon, autre oblat d'un an, était ici notre *fac totum* ; il était devenu bon fermier, un peu ouvrier, ce qui ne l'empêchait pas d'être excellent chasseur. Mais le voilà bien pris d'une maladie non pas dangereuse, et cependant bien pénible, puisqu'on ne pourra jamais le guérir parfaitement : c'est l'inflammation des amygdales. Pour peu qu'il se mouille ou qu'il ait froid, le mal augmente à tel point que pendant quelque temps j'aurais eu peur pour sa vie, si la Sœur infirmière ne m'avait rassuré. Il avait la gorge tellement bouchée qu'il ne pouvait ni manger ni parler ; à peine pouvait-il respirer. Aujourd'hui la guérison est aussi complète qu'elle peut l'être, mais il a toujours la gorge plus ou moins prise. On a donc dû le mettre à la menuiserie, non pas sous la direction du Père Bowes, mais bien du Frère Vantighem, novice belge que j'ai eu la chance de recevoir cette année. Grâces à ses connaissances comme ouvrier et à sa

bonne volonté comme religieux, si le bon Dieu nous le conserve, c'est une véritable acquisition pour nos missions. Le Frère Boon ne pouvant plus travailler dehors, nous avons engagé un jeune métis pour charroyer les foins.

Ceux d'entre vous qui connaissez l'évêché de St. Albert, vous vous demandez peut-être comment nous pouvons nous loger tous ? Les cellules sont doublées, à l'exception de celle du P. Supérieur et de la mienne, et quand le P. Vegreville s'en vient du Lac Ste. Anne, le P. Supérieur est bien obligé de lui donner l'hospitalité. Lorsque ma maladie augmenta, on jugea que je ne pourrais pas continuer d'occuper ma chambre, les allées et venues de tout le monde, le bruit des portes, etc., ne permettaient pas de réparer pendant le jour le sommeil que je manquais pendant la nuit ; on me prépara un appartement dans la petite maison où étaient les serviteurs autrefois. Elle servait alors à recevoir les malades qu'on nous amène de temps en temps et qu'on ne peut refuser. Elle était justement vacante depuis mon arrivée, par la mort d'un jeune sauvage qu'on avait dû y recueillir, et par le départ d'un estropié qu'on y avait guéri. J'étais à peine installé dans mon nouveau logis, avec le F. Grandin pour compagnon et infirmier, qu'on nous amena du fort, un pauvre Anglais, employé au service du gouvernement ; il avait un pied gelé, pas de chez lui, pas de parents, pas d'amis : il fallut bien le recevoir, et comme il n'y avait pas d'autre place que la chambre épiscopale, c'est là en effet qu'on l'installa. Je ne saurais vous dire tous les voyages que les pauvres Sœurs font de chez elles chez nous, pour soigner tous ces infirmes. Pour ne pas m'exposer à un coup de vent, on m'apporte mes repas dans ma chambre. Le pauvre gelé n'est que pourriture ; tous les orteils sont tombés, et je ne sais s'il en sera quitte pour cela. Sans doute nous serons dédommagés des troubles que ce malade nous occasionne, mais il faut autre chose que de l'argent pour supporter l'infection que ce pauvre misérable répand dans toute la maison : c'est à n'y pas croire. Oh ! chers Pères et Frères, prenez bien garde de ne pas vous exposer à de semblables accidents ; ils seraient d'autant plus déplorables que plusieurs d'entre vous ne

seriez pas à portée de profiter de la charité et de la science de nos bonnes Sœurs.

Je crois, chers Pères et Frères, vous avoir donné à peu près toutes les nouvelles locales que je puis supposer intéressantes pour vous. Mais avant de finir, je dois apprendre à ceux d'entre vous qui l'ignorez, au moins à ceux du Lac Caribou, la mort tragique du pauvre F. Alexis. Il se rendait d'Attabaskaw au Lac Labiche. Les provisions lui ayant manqué, Louis l'Iroquois son compagnon l'a tué et mangé; ses os mutilés et calcinés sont au Lac Labiche. Sans doute Louis l'Iroquois est mort aussi. J'oubliais encore de vous parler du Jubilé. Nous faisons une espèce de mission pour y préparer nos chrétiens qui sont vraiment pleins de bonne volonté pour se rendre aux exercices deux fois le jour. Je ne signale pas de retour parmi nos métis, généralement bons chrétiens ; mais nous avons la consolation d'en obtenir quelques-uns parmi les étrangers ; et de plus tous ont été préparés par les instructions que, pendant deux semaines, nous leur donnons deux fois le jour. Beaucoup reviennent sur leurs confessions passées et grâce à Dieu, j'espère qu'à St. Albert le jubilé produira de grands fruits de salut. J'ai appris, par une nouvelle lettre venue de la Propagande, que le St. Père accordait pour les pays de mission l'année 1876 toute entière. Ainsi, si pour cause de voyages ou autrement, vos fidèles n'avaient pu profiter de cette grâce cette année, on pourra les en faire profiter l'année prochaine. Puisque je vous parle de Rome, cela me fait penser à une chose qui pourra encore vous faire plaisir. Il y a un an les petits enfants de l'Ile à la Crosse eurent la naïve et heureuse pensée d'écrire au St. Père. Je trouvai leur lettre si charmante que je ne balançai pas à l'envoyer au cardinal Préfet de la Propagande, avec une autre lettre des enfants de St. Albert. Je demandais en même temps à son Eminence de prier le St. Père de nous bénir tous et de l'assurer de notre dévoûment et de notre vénération. Dernièrement la lettre des enfants de St. Albert nous est revenue avec ces paroles écrites de la main du Pape : *Benedicat vos Deus et dirigat gressus vestros in semitis suis.* — Pius P. P. IX. Cette lettre était accompagnée d'une autre

du Cardinal Préfet où Son Eminence m'assurait de l'estime et de l'affection que Sa Sainteté daigne nous porter.

Vous donnant du fond de mon cœur ma plus affectueuse bénédiction, je demeure, mes chers Pères et Frères,

Votre tout dévoué en N. S.,

† VITAL J. EV. DE ST. ALBERT.

LETTRE ADRESSÉE AU R. P. A. LACOMBE PAR LE R. P. A. GASTÉ, O. M. I., missionnaire au Lac Caribou, Territoire de la Baie d'Hudson.

MISSION ST. PIERRE DU LAC CARIBOU, 27 Juin 1876.

Mon révérend et cher Père Lacombe,

Je ne puis remettre la main sur votre bonne lettre de l'été dernier, que j'ai reçue dans l'automne ; j'aurais voulu la relire pour y répondre plus à propos. Je vous en remercie néanmoins bien sincèrement, ainsi que de l'envoi de votre dictionnaire et de votre sermonaire Cris que vous avez eu la bonté de me faire. Je n'ai pas encore pu, jusqu'à présent, m'occuper des Cris, ayant été obligé de faire l'apprentissage de la varlope et du rabot, puis d'entreprendre deux voyages pour la visite des malades. Mais notre Père Bonald est heureux de posséder vos deux ouvrages. Ils lui sont d'un bien grand secours pour se former à la pratique de la langue crise et travailler à l'instruction des familles crises ou métis qui peuplent le fort qui nous avoisine. Ne pouvant encore se hasarder à prêcher en public, il se sert de votre sermonaire pour leur lire un, et parfois deux sermons par dimanche.

Je vous serais bien reconnaissant si vous pouviez nous envoyer une bonne quantité de livres cris, tant livres de prières qu'évangiles. Voilà bien trois ou quatre ans que je réclame les premiers sans pouvoir en recevoir. Ici, comme dans tous les postes d'en bas, tels que Lac Chetek, Fort Cumberland, Grand-Rapide, on nous demande partout des livres. Comme il est pénible de ne pouvoir en distribuer à tout ce monde, quand on voit les ministres protestants répandre les leurs à profusion !

Par ce même courrier, j'écris à Sa Grandeur Monseigneur Taché, pour lui demander avec instance qu'Elle vous envoie cet été faire une visite dans les trois postes ci-dessus mentionnés. J'espère que Sa Grandeur ne me refusera pas cette faveur, et cela en vue de la gloire de Dieu et du salut des âmes. En effet, Mgr. Grandin voudrait qu'on s'établît dans ces trois places. Déjà même, Sa Gran-

deur devait envoyer cet hiver un jeune Père au Fort Cumberland pour en prendre possession. Dans chacun de ces postes, il y a un petit noyau de catholiques qu'il est urgent de soigner plus que par le passé, si nous ne voulons pas les voir croupir dans l'ignorance ou se protestantiser à la longue, du moins pour ce qui est des enfants. Au Grand Rapide et au Lac Chétek, il y a de plus une agglomération de sauvages qui ne sont point encore fixés sur le choix de leur religion. Quelques-uns sont baptisés par nous, d'autres par les ministres protestants. Dans ces deux postes, on nous sollicite de nous y établir ; mais les ministres qui le savent redoublent leurs visites. Au Grand-Rapide, on nous pressait fort, l'année dernière, de nous fixer là ; mais nous n'avons pu le faire encore. Malheureusement, je crois qu'à la fin de l'été dernier, les sauvages de cette place ont consenti à recevoir un ministre ou maître d'école Wesléyen qui devait leur être envoyé dans le cours de l'hiver.

Au fort Cumberland, les sauvages prient déjà avec le ministre ; mais si l'un de nous, possédant bien leur langue, y résidait, bien vite un bon nombre d'entre eux se joindraient à nous. Déjà quelques-uns nous ont assurés qu'ils prieraient avec nous, si nous étions là ; et leur exemple serait bientôt suivi par plusieurs sauvages du Pas. Par malheur, Monseigneur Grandin n'a pas de Père disponible et connaissant suffisamment la langue crise pour espérer porter un bon coup en arrivant.

Pour vous, mon très-révérend Père, vous seriez précisément l'homme qu'il faudrait pour opérer le bien dans ces trois postes. Une visite que vous feriez dans chacun d'eux, au printemps, suffirait, je pense, pour amener un bon résultat. La permission de Mgr Taché accordée, vous pouvez vous rendre en canot au lac Chetek, où réside notre bon Antoine Morin. Il suffit de trois jours au plus pour faire le trajet ; mais si la chose présentait trop de difficultés, vous pourriez vous en tenir à la visite du Fort Cumberland et du Grand-Rapide. Le Père Bonald doit vous écrire dans le même sens. Ce faisant, mon bien cher Père, vous aurez grandement contribué à la gloire de Dieu, au salut

des âmes, rendu à Monseigneur Grandin et à nous un immense service dont nous vous garderons une éternelle reconnaissance.

Nous avons eu la consolation, au commencement de l'été dernier, de recevoir la visite de Mgr Grandin. Il nous est arrivé le 10 juillet au soir, et n'a pu demeurer que huit jours avec nous. De chez nous, il est descendu au lac Chetek et an Fort Cumberland. Partout où Sa Grandeur est passée, Elle a produit un excellent effet, et cette dernière visite chez nous paraît avoir raffermi les bonnes dispositions que nos sauvages montraient depuis l'année dernière.

Les traiteurs ont fait leur apparition dans nos parages. Je crains que ce ne soit pas trop à l'avantage spirituel de nos pauvres Montagnards. Priez donc bien, mon cher Père, pour que mes craintes ne se réalisent point, et pour que le bon Dieu, qui tient les cœurs de tous en ses mains, les incline de plus en plus, malgré ces obstacles apparents, vers la pratique ferme et solide de ses saints commandements.

Puisse cette missive vous trouver en bonne santé ! Nous vous souhaitons, quoiqu'un peu tard, une année bien prospère à tous égards.

Votre très-respectueux, tout affectionné et tout dévoué frère en J.-C. et M. I.

M. J. E. A. Gasté,
Prêtre-Missionnaire, O. M. I.

CHINE.

Nous croyons devoir mettre sous les yeux des associés de la Propagation de la Foi les belles pages qui suivent. On y verra que la Chine persécute toujours les missionnaires et les chrétiens, dont la foi, le zèle et l'entier dévouement sont admirables.

I

SU-TCHUEN OCCIDENTAL.

M. Bompas écrivait, de Yûn-châu, le 2 juin 1875, à M. Voisin, directeur au Séminaire des Missions-Etrangères de Paris:

"En Europe, les sociétés secrètes ont entre les mains la presse qui, en pénétrant jusque dans les bourgades les plus inconnues, répand partout l'impiété avec la haine du Christ et de ses prêtres. En Chine, les Tsin-liên-kiao ont su lui assigner le même office et lui font jouer le même rôle. Dans toutes les villes, circulent des brochures contre la religion chrétienne et les Européens. A tous les coins de rues, on affiche d'immondes placards. Quelques mandarins ont fait déchirer ces libelles et publier un décrêt par lequel ils menacent des peines les plus sévères ceux qui oseraient les mettre au jour. D'autres, et ce sont les plus nombreux, voient avec indifférence ces infamies affichées à leur porte; ils connaissent les trames ourdies contre nous, et, au lieu de nous défendre et de nous rendre justice, ils semblent plutôt prêter la main à nos calomniateurs. La persécution, locale jusqu'à ce jour, tend à devenir générale. Jamais, peut-être, les injures, les menaces et les calomnies, n'ont été plus nombreuses que depuis l'arrivée de M. de Roquette. C'est un appel à la révolte, un défi jeté à la face des nations européennes qui viennent faire le commerce dans les ports du Céleste Empire.

"Un des placards, maintenant affichés dans tout le Tchouan-pé (Su-tchuen septentrional), est écrit comme

venant de trois grands mandarins. Les gens lettrés savent bien qu'il n'émane point de l'autorité; mais, c'est aux ignorants, à la populace que nos ennemis s'adressent. Dernièrement, ayant appris qu'on avait affiché un placard à Hoûy-long-tchâng, village situé à trois lieues de Yûn-chân, j'ordonnai à un médecin chrétien nommé Loûy de le déchirer. Le samedi, 22 mai, jour de marché, mon brave néophyte s'empressa de m'obéir; mais aussitôt un forgeron, taillé en hercule, le saisit à la gorge.

"—De quel droit viens-tu lacérer ce décret porté par "trois des plus grands mandarins de l'empire?

"—Cette affiche, répond Loûy, sans perdre son sang-"froid, n'est point un décret porté par les mandarins, "comme tu le dis: c'est un infâme libelle sorti de la presse "des Tsin-liên-kiao. Il outrage le Dieu que j'adore, il in-"jurie nos prêtres et fait appel à la haine contre les chré-"tiens; mon devoir est de le faire disparaître.

"—Ah! tu es un bâtard de ces Européens, un suivant "du Pên-sê-to (Pên est mon nom chinois), ce chef de re-"belles; tu es un chrétien, nous allons te mener avec ton "Yè sou (Jésus)."

"Et le scélérat de terrasser Loûy et de le fouler aux pieds. Aussitôt la populace, ameutée par deux maires de l'endroit et un certain nombre de bonzes, se précipite sur la victime. Celui-ci lui donne un soufflet, celui-là des coups de pieds, un autre des coups de poings; qui lui arrache les cheveux, qui lui crache au visage et le couvre d'ordures; d'autres lui brûlent les sourcils et lui pincent la peau avec des tenailles.

"Il serait trop long d'énumérer toutes les tortures infligés à notre pauvre néophyte; au bout de quelques minutes, son corps n'était plus qu'une plaie. Les noms de Jésus, Marie, Joseph, qu'il répétait sans cesse au milieu de ses souffrances, avait excité jusqu'au paroxisme la colère de ces forcenés. On allait le jeter à l'eau, lorsque les deux maires, instigateurs de ce forfait, craignant que la chose n'eût pour eux un mauvais résultat, ordonnèrent à la foule de se retirer.

"—Arrêtez, s'écrièrent-ils, nous sommes assez vengés.

"Laissez la vie à Louy-siên-sin; mais que, désormais, il "ne revienne plus à Hoûy-long-tchâng faire le commerce, "car, pour lui, c'est la mort."

"Un chrétien, qui se trouvait là par hasard, et plusieurs païens compatissants recueillirent le malheureux médecin et le firent transporter ici, à l'oratoire. Dieu merci ! aucune de ses blessures ne paraît mortelle ; aussi j'espère que nous l'aurons bientôt rendu à la santé.

"J'ai porté une accusation au tribunal du mandarin de Yûn-chàn ; la réponse a été assez bonne, mais quel sera le jugement ? "

Le 27 juin 1875, M. Eugène Cottin écrivait de Tchang-où-kien, à son frère, curé de Rossillon (diocèse de Belley) :

"Depuis Pâques, la persécution ne s'est pas ralentie, et mes néophytes, sur un espace de dix lieues de long et trois à quatre de large, sont soumis à toutes sortes de vexations. L'avenir est sombre ; la guerre menace d'éclater entre la Chine et l'Angleterre et la Russie. Les Chinois, ignorants et moutonniers, ne manquent pas d'en rejeter la cause sur les missionnaires et les chrétiens. On publie, au son du tam-tam, des placards remplis d'injures et appelant le peuple au massacre des chrétiens. On traduit ces placards à ceux qui ne savent pas lire ; on les commente, et on s'excite mutuellement à la haine des étrangers et des chrétiens, leurs disciples. L'année dernière, ceux-ci étaient chassés des marchés et rançonnnés suivant leur fortune ; cette année les plus petites chaumières ne sont pas à l'abri du pillage ; les biens d'un bon nombre de familles sont occupés par les bandits, au vu et au su des autorités qui encouragent ce qu'elles devraient défendre et réprimer. Parmi les milliers de néophytes qui ne savent encore presque rien de la doctrine, combien y aura-t-il d'infidèles ? Je ne puis plus rien pour les soutenir. Je vois venir l'heure où il me sera impossible de sortir ouvertement. Il faudra recourir au système du secret, ne plus voyager qu'à la faveur des ténèbres et ne plus prier à haute voix. Les vingt et quelques réfugiés que je nourrissais depuis deux mois sont partis pour tenter les moyens de rejoindre leurs familles dispersées et se préparer à l'émigration. La tempête gronde

fortement partout; néanmoins, mon district est le seul où, cette année, l'on en soit venu aux voies de fait. Dans certaines localités, les chrétiens se préparent à se défendre."

" Nous traversons des temps bien malheureux, écrivait de son côté, le 21 Novembre 1875, M. Dunaud; on peut dire que la province du Su-tchuen est devenue un nid de brigands.

" Autour de nous, ces jours-ci, on a dévalisé plus de cinquante familles; les brigands sont à une lieue du collége. Alarme universelle. Mgr. Pinchon, actuellement en visite pastorale à une demi-heure de notre maison, est consterné. Il est inquiet pour notre nouveau séminaire, car nous sommes un peu isolés. Nous n'ignorons pas, d'ailleurs, que nous sommes désignés à la cupidité des brigands. Hier, sur le conseil de Monseigneur, j'ai retiré le très-saint Sacrement, et mis en sûreté nos objets précieux. Le général en chef de la garde nationale, un excellent chrétien, nous est tout dévoué; il est notre procureur. Au premier signe, il accourra; mais les Chinois font des coups horribles en moins de rien. Les mandarins sont complices, car ils ont soin de tout ignorer.

" J'oubliais de vous dire que Moù-pin était à feu et à sang depuis plus de six mois. Jusqu'à présent, on n'a pas touché à notre maison, grâce à notre confrère, M. Tétu, que l'on craint comme " diable occidental."

Six mois plus tard, le 20 mai 1876, Mgr. Pinchon, vicaire apostolique du Su-tchuen occidental, écrivait:

" A Iun-chan hien, petite sous-préfecture située dans les montagnes, nous avions érigé un assez bel oratoire. Il n'était pas achevé que, subitement, deux ou trois mille païens, ayant à leur tête quelques lettrés, se portèrent sur notre maison, la pillèrent complètement et la démolirent. M. Bompas, missionnaire de Iun-chau-hien, pour échapper à la fureur de ces sauvages, se jeta dans la rue par une porte de derrière. Il ne put sauver que les habits dont il était vêtu. Nos pertes indépendamment de la somme dépensée pour la construction de l'oratoire, ont été fort grandes. Les vases sacrés, les ornements sacerdotaux, tous les effets et les livres de M. Bompas ont été emportés, brûlés ou dé-

truits. Cet acte de vandalisme s'est exécuté en plein midi. Les chrétiens de Iun-chan-hien sont peu nombreux, pauvres, timides, et ils vivent en bons rapports avec les païens du voisinage. De l'aveu des mandarins, tous les torts sont du côté des païens ; néanmoins, aucune justice ne nous a été rendue. On dirait qu'il y a, contre la religion chrétienne, une conjuration générale qui prend son origine dans les prétoires. Ce qui nous le prouve, c'est le déni de justice, c'est l'audace croissante des païens, ce sont les placards les plus infâmes qu'on affiche partout."

Le 16 août 1876, le même prélat nous écrivait :

" L'année dernière, je vous ai parlé de troubles survenus à Chouen-kin-fou Les promesses que l'on m'avait faites me donnaient l'espoir que l'on rétablirait l'ordre, que l'on jugerait et punirait les coupables, et que notre oratoire pourrait enfin se relever de ses ruines. Je m'étais trompé. Au mois de janvier 1876, le gouverneur du Su-tchuen a été changé, et son successeur est l'ennemi juré des Européens, par conséquent des chrétiens. Ce changement a déjà eu et a encore tous les jours des conséquences désastreuses pour la mission. A Chouen-kin-fou, notre oratoire n'a pas été rebâti, les coupables n'ont pas été arrêtés ; et la position est restée telle quelle, malgré nos efforts réitérés pour obtenir une solution acceptable. Les bandits, protégés par l'inertie des fonctionnaires et enhardis par l'impunité, se multiplient et menacent de tout anéantir.

" Vers la fin de l'année dernière, lors des examens publics dans la petite ville de Iun-chan-hien, les bacheliers, au nombre de sept à huit cents, se ruèrent sur l'oratoire que nous venions de bâtir, le pillèrent, et, aidé de la populace, le démolirent et en emportèrent tous les matériaux. L'innocence des chrétiens a été reconnue, même par le sous-préfet de la ville dans son rapport au gouverneur, et cependant nous n'avons pu obtenir aucune satisfaction.

" Le 20 juillet dernier, la populace coalisée des trois sous-préfectures de Loui-kiang-hien, de Iuin-tchong-hien et de Long-tchong-hien prit les armes, et, drapeaux en tête, envahit les chrétientés les plus florissantes de Loui-kiang-hien. Les révoltés se jetèrent sur les chrétiens, pillèrent, puis

démolirent ou brûlèrent leurs maisons, blessèrent un grand nombre de néophytes et réservèrent les plus notables pour les égorger avec des raffinements de cruauté. On attacha les victimes sur une grande croix de bois, et on les coupa en morceaux, comme ferait un boucher sur son étal. Ainsi furent massacrées quatorze personnes, parmi lesquelles un enfant de deux ans et un autre de cinq. Ces pauvres petits n'étaient pas encore baptisés; mais, enfants de néophytes, ils ont été tués en haine de la religion. Les bandits ensevelirent d'abord dans une fosse commune tous les cadavres mutilés, et, quelques jours plus tard, les exhumèrent pour les livrer aux flammes. Les cendres en furent jetées au fleuve ou dispersées dans les champs. Ils agissaient ainsi, afin qu'on ne pût leur montrer ces cadavres, comme des témoins irrécusables de leur crime.

"Les scélérats ont occupé militairement le pays jusqu'à ce jour. Ils vont de localité en localité, blessant, tuant les chrétiens qu'ils rencontrent. Un néophyte, nommé Loù, saisi par eux, a été garrotté et enterré vivant. Jugez de la terreur qu'une telle sauvagerie a répandue dans tout le pays. Plus de la moitié de nos chrétiens de Loui-kiang-hien ont apostasié, pour sauver leurs maisons, leur fortune ou leur vie; quelques-uns aussi, devenus Judas dans l'épreuve, se sont tournés contre nous et nous causent le plus grand mal. C'est une désolation générale.

"Le nombre des morts déjà connus est de quatorze, mais on pense qu'il y en a davantage. Actuellement, il nous est impossible de faire une enquête et de connaître les détails.

"Dans cette dernière et si triste affaire, nos mandarins ont donné des ordres bons en apparence, mais tout à fait inefficaces. Ils n'ont pas un nombre de satellites et de soldats suffisant pour les opposer à cinq ou six mille pillards. Et puis, en réalité, ce sont les mandarins eux-mêmes qui ont favorisé ces soulèvements populaires. Depuis plus de quatre mois, tous ces désordres existent dans une mission voisine de la mienne, et nos mandarins, grands et petits, ont catégoriquement refusé tout secours, tout ordre, tout édit, capables de réprimer les troubles. De-

plus, on fait librement circuler des placards séditieux, appelant le peuple au massacre des Européens et des chrétiens. Nos mandarins connaissent l'existence de ces libelles. Maintes fois, je les ai priés de prendre des mesures pour empêcher ces infâmes publications ; ils n'en ont rien fait. Plusieurs fonctionnaires, sinon tous, favorisent secrètement la circulation de ces écrits indignes."

M. Coupat écrivait, le 8 septembre 1876 :

" Dans la sous-préfecture de Lin-choui-hien, ce n'est plus la persécution des temps passés, c'est l'extermination : 17 ou 18 stations sont anéanties ; les 7 ou 8 qui restent le seront dans quelques jours. O mon Dieu ! quand aurez-vous pitié de nous ? Déjà près de 400 maisons sont brûlées et notre oratoire de la ville n'a plus pierre sur pierre.

" C'est à la mort du mandarin de Lin-choui que la persécution s'est déclarée. J'allai trouver le mandarin intérimaire. Apès m'avoir écouté, il me dit que je devais partir et partir sans retard. Je me rends à Kan-ky-tchang, pour demander conseil à mes deux confrères voisins ; puis, je me mets en route pour Lin-choui. A moitié chemin, j'apprends que l'oratoire est démoli et que les maisons des chrétiens sont détruites. Le 5 septembre, la ville avait été envahie par plusieurs milliers de gens armés, et, vers quatre heures du soir, l'attaque de l'oratoire et des maisons avait commencé. Parmi les assaillants, il y a, dit-on, quatre cents hommes de Kiang-pee (Su-tchuen oriental) ; ils répètent qu'ils ont ordre de leur mandarin, de l'empereur même, d'exterminer tous les chrétiens ; aussi se vantent-ils de faire partout ce qu'ils ont fait à Lin-choui.

" Nous avons actuellement, à Kan-ky-tchang, près de deux cents fugitifs, et nous ne tarderons pas à en avoir de six à sept cents."

Le 11 septembre, Mgr Pinchon écrivait à Mgr Desflèches :

" On m'apporte la triste nouvelle que, le 7 septembre, les brigands de Iun-hin-miao, appelés dans la ville de Loui-kiang, y ont détruit notre oratoire et toutes les maisons des chrétiens. Le mandarin n'a rien empêché."

A la date du 15 septembre, Mgr Pinchon écrivait encore à Mgr. Desflèches :

" Nos ennemis inondent la province de lettres incendiaires, convoquent les milices à une réunion générale pour massacrer, assure-t-on, les chrétiens et les Européens jusqu'au dernier.

" Je vous ai annoncé la destruction des oratoires de Loui-kiang et de Lin-choui-hien, ainsi que des maisons des chrétiens de ces deux districts. Que de désastres ! Les chrétiens sont poursuivis comme des bêtes fauves ; on leur demande la vie ou l'apostasie ; aucun d'eux ne peut plus retourner chez lui. Que faire de tout ce monde si malheureux ? "

M. Coupat écrit, le 24 septembre :

" A Lin-choui, on met en pratique le manuel *Kykin-lou* (manuel indiquant la manière d'en finir avec les chrétiens et les Européens). Dans chaque *toan* (compagnie de la garde nationale) est établi un *kiou* (tribunal) chargé de rechercher tous les chrétiens sans exception. L'apostasie ou la mort, l'expropriation des biens immeubles, la spoliation totale : tel est le sort qui leur est réservé.

" Les mandarins ne veulent pas que nous retenions dans nos maisons les chrétiens fugitifs sous prétexte que cela enflamme de colère nos ennemis. On m'accuse de réunir des bataillons pour la révolte, parce que je recueille les chrétiens sans asile."

Les dernières nouvelles reçues du Su-tchuen occidental sont d'une grande gravité. M. Voisin nous communique une lettre de Mgr. Pinchon, écrite le 8 octobre 1876. Nous y trouvons les informations suivantes :

" La persécution ravage mon vicariat dans la partie qui avoisine la mission de Mgr Desflèches. Nos désastres sont horribles et nos dépenses au-dessus de nos forces. Nous avons plus 1,000 personnes à nourrir. De 30 à 40 personnes ont été déjà massacrées. Le nombre des blessés est incalculable. Toutes les maisons des chrétiens sont pillées, puis brûlées. Nos persécutés ne peuvent même pas retourner vers les ruines de leurs maisons, car on les poursuit avec le couteau et on les tue.

" Comme, dans plusieurs provinces, les païens se soulèvent en masse contre les chrétiens et les mettent à mort,

on serait porté à croire qu'il y a une conjuration générale contre le catholicisime. Veuillez beaucoup prier pour nous."

II.

SU-TCHUEN ORIENTAL.

M. Lenoir, de la Société des Missions-Etrangères de Paris, écrivait la lettre suivante de Tchong-king, le 15 décembre 1875 :

" Vous connaissez l'heureuse issue du long procès occasionné par le meurtre de MM. Hue et Michel Tay. Grâce à l'efficace intervention de la légation de France à Péking et au voyage de MM. de Roquette et de Bezaure au Su-tchuen, justice nous a été rendue. Bien que cette satisfaction, en partie au moins, n'existe encore que sur le papier, cela est déjà beaucoup en Chine. Jusqu'à ce jour, en toute cette affaire, il n'a pas été répandu d'autre sang que le sang de nos deux martyrs. Pour les nombreux accusés, tous gravement coupables, un seul malheureux, non accusé par nous, a été condamné à être étranglé. Quand aura lieu l'exécution ? Probablement jamais ; et, nous n'y perdrons guère en influence, car tout le monde sait que c'est un homme acheté.

" Ce qui, aux yeux des populations, fait notre succès, c'est d'avoir pu faire déclarer : 1° que le mandarin de Kouy-ku hin est non seulement responsable, mais directement et gravement coupable, et, comme tel, passible de l'exil perpétuel, et ne doit qu'à l'intervention de Mgr Desflèches l'adoucissement de sa peine ; 2° que deux notables globulés, complices du mandarin de Kouy-ku-hin, ont mérité la mort et ne doivent la vie qu'à la prière du vicaire apostolique ; 3° enfin que ces deux décisions seraient portées à la connaissance du public.

" En France, un tel jugement semblerait de peu d'importance. En Chine, si les promesses de réparations d'injustices dans le passé et de garanties pour l'avenir son fidèlement observées, comme les mandarins s'y sont tous

engagés par serment et par écrit, ce jugement a une grande valeur. Mais, ici, promettre et tenir sont deux choses bien différentes ; et, de fait, après six mois d'attente, aucun des articles n'a encore été mis à exécution. Nos mandarins, même à globule rouge, se laissent facilement aller au mensonge et à la fourberie ; ce sont, pour eux, des moyens naturels et légitimes s'ils les mènent à bonne fin. En voici quelques exemples.

" M. de Roquettes avait consenti à ce que, pour les nombreux assassins accusés, deux seulement, des six non accusés par les missionnaires, mais donnés pour les vrais coupables (1), fussent condamnés à mort et eussent la tête tranchée. A force d'instances, les mandarins obtinrent qu'un seul serait décapité et que l'autre serait étranglé. Ils eurent l'audace, alors, de désigner comme devant être décapité le nommé Tchen-tson-fa, qu'ils savaient mort depuis longtemps ; et le vice-roi, qui le savait aussi bien qu'eux, s'abaissa jusqu'à couvrir de son approbation ce joli tour de diplomatie chinoise et à prier, avec la plus exquise politesse, M. de Roquette d'y joindre sa signature. M. de Roquette, s'étant aperçu plus tard de cette insigne fourberie, en fut justement irrité. Il consentit cependant, à la prière de Mgr Desflèches, à ce que, selon la légalité chinoise pour certains coupables, le " défunt " Tchen-tson-fa eût la tête tranchée, sans qu'il fût nécessaire de condamner à mort un autre malheureux.

" Un journal anglais de Chang-hai faisait dernièrement remarquer que, au Chan-tong, les autorités chinoises voulaient faire condamner à mort un Anglais pour avoir tué un Chinois, et que, quelque temps après, ce Chinois fut rencontré vivant et en très bonne santé. Croyez-vous que nos mandarins rougissent de tels actes ? Détrompez-vous. La Chine est par excellence le pays des fourberies.

" Ici, au Su-tchuen, dans le pays de Yeou-yang, pour se disculper d'avoir fait massacrer, dans l'église même, M. Rigaud et plusieurs dizaines de chrétiens, nos mandarins

(1) Ces six, accusés seulement par les mandarins, sont les six malheureux achetés, parmi lesquels se trouvent Sié-kia-fun et Tchen-tson-fa.

eurent bientôt à leur service des expédients de leur invention. Ils firent des chrétiens les persécuteurs, et des païens les persécutés. On dressa une liste " exacte " de tous les cadavres des gens du " bon peuple " massacrés par les chrétiens. Il y avait des vieillards, des femmes, des enfants, en tout deux cent soixante cadavres examinés un à un par les mandarins, qui, de plus, avaient compté le nombre et le genre de blessures de chaque victime. La relation ajoutait, en note, que, " outre ce nombre connu, il y avait un nombre inconnu de victimes dont on n'avait pu découvrir les traces." Cette pièce, revêtue du sceau du sous-préfet, du sceau du préfet, du sceau du vice-roi, fut envoyée à Péking. Le tsong-ly-ya-men, fort de cette trouvaille, en fit la base de son fameux mémorandum de 1871 qu'il s'empressa d'envoyer aux légations de France, d'Angleterre, de Russie, d'Amérique, etc., d'où il passa à toutes les cours d'Europe et fit bientôt le tour du globe. De là, indignation générale contre les missionnaires et leurs néophytes, réclamations de certains journaux contre le gouvernement français qui protégeait de tels hommes. Mgr Desflèches était alors en France. Il protesta immédiatement, et s'engagea à fournir, dès son retour en Chine, toutes les preuves nécessaires pour démontrer, jusqu'à l'évidence, la fausseté des faits allégués par le gouvernement chinois (1).

" Sa Grandeur porta elle-même son mémoire à Péking, M. de Geofroy, alors ministre de France en Chine, voulut, avant de le présenter à l'empereur, s'assurer, par un agent de son gouvernement, de la vérité des faits contenus dans le mémoire, et il délégua M. Blancheton, consul de France à Han-kéou, pour aller les examiner sur les lieux mêmes. Le rapport de M. Blancheton confirma entièrement le mémoire du vicaire apostolique. Or, d'après ce mémoire, il

(1) Devant MM. Thiers et de Rémusat, qui chargèrent M. de Geofroy de faire parvenir les réclamations du prélat jusqu'à l'empereur de la Chine. Malgré ces hautes recommandations, malgré les affirmations d'un consul de France sur la vérité des faits allégués, le mémoire de Mgr Desflèches est encore dans les cartons de la légation de France à Péking.

consiste que : 1° des deux cent soixante personnes massacrées par les chrétiens en 1869, plusieurs n'ont jamais existé ; 2° quelques-unes étaient, à cette date, mortes et enterrées depuis dix et vingt ans ; 3° le plus grand nombre, une centaine environ, vivent encore... Croyez à l'histoire chinoise ! Des malheureux ont été condamnés, qui à l'exil, qui à la mort, pour avoir tué tout ce monde." Parmi les chrétiens condamnés se trouve un de nos prêtres indigènes, leur curé.

" Ce jugement était inique, odieux, ridicule. Nos grands madarins eurent cependant l'habileté de le faire approuver par M. de Rochechouart, qui voulut que M. Mihières, supérieur de la mission du Kouang-si, alors de passage à Han-kéou, le signât, au nom de la mission du Su-tchuen oriental. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que M. le chargé d'affaires en France, indignement trompé par un globulé rouge, ne croyait approuver et faire signer que la convention conclue pour le meurtre de M. Rigaud et l'incendie de notre église, et non pas la condamnation de nos chrétiens. Lorsque M. Mihières sut que les mandarins avaient eu la fourberie de ne faire qu'un tout et de la convention et du jugement contre les chrétiens, jugement tenu caché, il s'empressa de protester et de retirer sa signature par une lettre envoyée à Péking, mais qui est restée " lettre morte."

" Toutefois, nous ne sommes pas sans espérer que la vérité se fera jour et qu'enfin justice nous sera rendue."

Le 8 avril 1876, un soulèvement a eu lieu contre les chrétiens, à Kiang-pée, faubourg de Tchong-king. Voici les détails que nous trouvons dans une lettre écrite le 24 juin, par M. Pons, de la Société des Missions-Etrangères :

" La ville de Tchong-king-fou, chef-lieu de préfecture, est traversée par une petite rivière qui débouche dans le grand fleuve, à une extrémité de la ville. Le côté le plus populeux est appelé Tchong-king, et c'est là que réside Mgr Desflèches ; l'autre est nommé Kiang-pée. et il est gouverné par un mandarin inférieur.

" C'est à Kiang-pée que la persécution sévit en ce moment, sous les yeux de Mgr Desflèches, impuissant à calmer

la tempête, à cause du mauvais vouloir et de la haine satanique des mandarins. Plus de 300 maisons de chrétiens ont été pillées et livrées aux flammes ; plus de 50 chrétiens ont été massacrés. Sur les routes et à l'entrée de la ville, des hommes, postés en faction, interrogent et fouillent les passants. Ceux qui sont reconnus pour des chrétiens sont aussitôt massacrés et leurs corps précipités dans la rivière.

" Les chrétiens qui ont pu fuir se sont réfugiés auprès de Mgr Desflèches. Ces malheureux, sans asile, sans pain, privés de leurs parents ou de leurs enfants, présentaient un spectacle indescriptible. Mgr Desflèches en entretient à ses frais une centaine. D'autres ont été répartis entre les meilleures familles chrétiennes de Tchong-king qui partagent avec eux le riz quotidien. Mais plus de mille chrétiens sont sans asile, sans foyer, sans récolte prochaine.

" Toute la mission a été ébranlée par cette tempête. Au milieu des troubles et des dangers, Mgr Desflèches est d'une fermeté tout apostolique. C'est lui qui console, encourage et affermit nos pauvres chrétiens. Dernièrement, le plan était arrêté de frapper le vicaire apostolique et les chrétiens de Tchong-king. Par une assistance divine, la conjuration a été déjouée. Dieu nous accorde enfin la paix et la tranquillité. Le principal instigateur de la persécution, saisi d'un trouble indéfinissable, vient de pendre, dans sa maison, sa femme et ses enfants ; et, après avoir jeté leurs cadavres dans le fleuve, il s'est pendu lui-même. Dans un village, où beaucoup de chrétiens ont été poursuivis et massacrés, plus de quarante païens se sont précipités dans le fleuve. Presque partout où a sévi la persécution, les païens disent qu'ils voient des légions d'hommes habillés de blanc, tenant des glaives en main et poursuivant les ennemis des chrétiens."

" La permanence de la persécution de Kiang-pée, nous écrivait-on le 8 septembre, tient en suspens les bons mandarins qui n'osent, par crainte du tao-tai, se déclarer en notre faveur, et excite le peuple, même les milices rurales, à préparer de nouvelles attaques contre nos chrétiens. Si le tao-tai et le mandarin de Kiang-pée ne sont point prochainement changés, nous ne pourrons éviter d'immenses

désastres. D'ailleurs, étant les principaux coupables et accusés, ils ne peuvent être nos juges, et ils le seront pourtant s'ils ne partent d'ici. On a arrêté des ten-hoa-kiao (dignitaires de la franc maçonnerie chinoise). Ils ont fait des révélations qui établissent que les tsin-lien-kiao (francs-maçons) sont les promoteurs de ce soulèvement général."

Le 13 septembre, M. Provost écrivait de Tchong-king :

"Il n'est plus guère permis de douter que, si le gouvernement chinois n'a pas décrété officiellement la persécution, il voit dû moins de bon œil la dévastation de nos chrétientés. Au point où les choses en sont arrivées, il est évident que missionnaires et chrétiens reçoivent les coups que les Chinois n'osent décharger sur les Européens. Beaucoup de Chinois sont massacrés parce que, étant chrétiens, ils ont de la sympathie pour les étrangers ; on veut se débarrasser d'abord de ceux qu'on représente au peuple comme les émissaires et les auxiliaires des Européens."

Nos dernières nouvelles sont du 29 septembre 1876. A cette date, Mgr Desflèches écrivait :

"Hier, on est venu à Kiang-pée enlever ici deux chrétiens. Voici le procédé. Un chrétien, dont la maison a été pillée et brûlée, porte plainte ; les mandarins ne bougent pas. Les pillards accusent alors le chrétien d'un crime imaginaire. Aussitôt on le recherche, on le mène au mandarin qui fait étaler devant lui les instruments de supplice. Le chrétien déconcerté perd la tête et signe un billet où il reconnaît avoir faussement porté plainte et n'avoir été ni pillé ni poursuivi."

LA NOUVELLE NURSIE.

HISTOIRE D'UNE COLONIE BÉNÉDICTINE DANS L'AUSTRALIE OCCIDENTALE

—1846-1877—

CHAPITRE PREMIER

Vocation des RR. PP. Serra et Salvado à l'apostolat des Australiens. — Audience de Grégoire XVI. — Départ et voyage des missionnaires.

Les grands vents de l'automne n'emportent au loin les semences des plantes des vallons ou les graines des arbres des forêts que pour reproduire en d'autres lieux une nouvelle végétation. On peut dire que parfois aussi la Providence se sert du vent de la persécution pour porter dans des contrées lointaines la précieuse semence de l'Évangile. C'est à l'ouragan politique, qui bouleversa l'Espagne en 1835, que les sauvages de l'Australie occidentale sont redevables de la connaissance de la religion chrétienne et des avantages de la civilisation.

Deux moines Bénédictins de l'insigne abbaye de Saint-Martin de Compostelle, en Galice, les PP. José Serra et Rosendo Salvado, chassés, jeunes encore, de leur cloître par les libéraux espagnols, se réfugièrent en Italie. Accueillis avec une affection toute fraternelle par les Religieux de la grande abbaye de la Trinité de La Cava, dans le royaume de Naples, ils passèrent quelques années paisibles dans ce monastère. Mais ils étaient, à l'insu l'un de l'autre, poursuivis par la même pensée, qui avait jadis poussé à la conquête des âmes tant d'apôtres sortis du cloître bénédictin. Puisque la révolution triomphante semblait leur interdire, pour de longues années encore, l'accès de leur patrie et le retour dans ces murs bénis qui avaient abrité leur jeunesse monastique, ils voulaient se consacrer aux missions dans les plus lointains pays du globe.

Mais laissons parler le P. Salvado, qui a tracé avec une grande simplicité, et non sans charme, dans ses *Mémoires sur l'Australie*, les émouvantes péripéties de sa vocation à l'apostolat.

" Nous avions l'un et l'autre depuis longtemps, dit-il, la pensée de nous consacrer aux missions les plus abandonnées de la terre; mais un vif sentiment de reconnaisan. ce nous retenait dans l'abbaye de La Cava. Les Religieux de cet illustre monastère nous avaient accueillis avec tant de bonté, lorsque nous étions arrivés pauvres et fugitifs de l'Espagne, ils nous avaient prodigué les marques d'une affection si fraternelle, que la pensée de les quitter, après plusieurs années de vie commune, nous semblait un acte d'ingratitude. Cependant l'appel d'En-haut se faisait entendre toujours plus vivement à nos cœurs, qui souffraient beaucoup de cette lutte intérieure entre des devoirs et des sentiments si opposés. Enfin, la grâce divine triompha et nous fit comprendre que toute considération humaine devait s'effacer devant la volonté du ciel.

" Jusqu'à ce moment, nous ne nous étions point ouvert l'un à l'autre sur nos aspirations secrètes à la vie d'apôtre; nous n'en parlions que d'une manière générale. Le 11 Juillet 1844, en revenant de notre promenade quotidienne dans les bois touffus qui entourent La Cava, mon compagnon D. José Serra, d'un corps chétif, mais d'une âme ardente et d'un esprit élevé, me dit tous à coup: " — Cette vie de missionnaire, dont nous parlons sou- " vent, a quelque chose de grand, de généreux qui me trans- " porte; il me semble que c'est la plus parfaite des œuvres " de charité, mais..." Je l'interrompis, pensant que les fatigues et les dangers de cette vie d'apôtre l'empêchait de m'inviter à la partager avec lui, et je lui déclarai que les missions étaient aussi toute l'ambition de mon cœur. — " Dieu soit béni! me dit-il avec joie. Si vous avez ce courage, je suis votre compagnon, à la vie, à la mort." Je m'attendais à cette réponse, et elle me remplit de consolation. Je lui ouvris entièrement mon âme, et lui appris que, depuis longtemps, je pensais à me consacrer à l'évangélisation des païens ou des sauvages et que déjà

j'avais fait quelques démarches dans ce sens. Nous nous entretînmes longtemps, et, en nous séparant, notre dernière parole fut celle-ci: "—Recommandons à Notre-Seigneur, " à la Madone et à saint Benoit ce grand dessein."

" La nuit suivante, le sommeil ne put clore nos paupières; nous ne pensions qu'aux missions étrangères, à leurs difficultés, à leurs dangers, mais aussi à leurs célestes consolations. Le lendemain, nous étions réunis de nouveau, après l'office divin, nous nous sentîmes encore plus raffermis dans notre résolution, et, agenouillés dans l'église de l'abbaye, nous fîmes à Dieu la promesse de nous consacrer jusqu'à la mort au salut des infidèles en fondant parmi eux un monastère de notre Ordre, si nous en obtenions la permission de nos supérieurs. Il fut résolu que nous manifesterions secrètement d'abord nos désirs à la S. C. de la Propagande pour savoir si notre offre serait acceptée. Ayant obtenu du R^me^ abbé de La Cava la permission de faire un pélérinage aux tombeaux des saints Apôtres, nous disposâmes toutes choses pour le départ.

" Le 26 décembre 1844, l'aube blanchissait à peine le sommet des montagnes au milieu desquelles est placé le monastère de la Sainte-Trinité, que déjà, couverts de nos manteaux, nous étions à genoux devant un tableau de Notre-Dame du Secours, que j'avais apporté d'Espagne. Après lui avoir recommandé avec beaucoup de larmes et de prières notre hardi projet, nous allumâmes deux torches de cire devant la Madone et nous sortîmes, le cœur très-ému, de ce monastère qui nous avait si doucement abrités, pendant les années de notre exil. A peine en route pour Nocera, notre petite voiture fut précipitée dans un ravin. C'était sans doute une première attaque de l'esprit des ténèbres, qui devait dans la suite nous tendre tant de piéges. Grâce à nos saints anges, l'accident n'eut pas d'autre suite qu'un assez long retard, et, la veille du premier jour de l'an 1845, nous arrivions à Rome."

Nos deux moines pelerins, sans perdre de temps, se présentent à la Propagande dès le lendemain du jour de leur arrivée à Rome; ils y rencontrent le secrétaire de la Congrégation, Mgr Brunelli, auquel ils soumettent en toute simplicité leur projet.

"— Dans quelle mission, leur demanda-t-il, voulez-vous travailler au salut des âmes ?

"— Nous serons heureux, Monseigneur, d'évangéliser les païens et les sauvages dans n'importe quelle partie du monde où l'on voudra bien nous envoyer.

"— Il est possible que la Propagande vous destine à la mission de l'Australie orientale où se trouvent déjà des Religieux anglais de votre Ordre et où il y a beaucoup de sauvages à convertir.

"— Dans une matière de cette importance, ajoute le P. Salvado, nous ne voulions pas avoir de volonté propre ; aussi nous reçumes les paroles du secrétaire de la Propagande comme un oracle venu du ciel, et nous nous considérâmes dès lors comme missionnaires de l'Australie."

Mgr. Brunelli les avait adressés au Rév. Brady, qui n'était pas encore revêtu de la dignité épiscopale et qui fut très-heureux de recevoir pour sa mission deux ouvriers aussi dévoués, car il pensait bien les amener à Perth, si la colonie de Swan-River était distraite de l'autorité de l'Archevêque de Sydney. La Propagande, ayant pris les informations ordinaires sur les deux moines espagnols, reçut les meilleurs renseignements et confirma la destination déjà indiquée par Mgr Brunelli. Ils pensaient eux-mêmes que leur sort était entièrement décidé et ils écrivirent à l'abbé de La Cava, leur supérieur immédiat, pour obtenir la permission d'échanger la vie du cloître contre la vie de mission jusqu'à la fondation d'un nouveau monastère et pour recevoir sa bénédiction paternelle. En attendant sa réponse, ils voulurent faire le pelérinage de la grotte de Subiaco, où St. Benoit avait mené la vie érémitique. "Nous y arrivâmes, dit le P. Salvado, le 21 janvier 1845. Il me serait impossible d'exprimer les sentiments de respect et d'amour filiale qu'excita dans nos cœurs la vue de ce lieu vénérable. Dans cette caverne, nous disions-nous, vrai berceau de l'Ordre bénédictin, a longtemps vécu ce grand patriarche des moines de l'Occident que l'on peut appeler le restaurateur de la civilisation en Europe par ses enfants et l'apôtre des plus grandes nations de l'Europe. Aussi, en offrant l'auguste sacrifice dans cette sainte grotte, nous,

ses derniers enfants, qui allions porter son nom et sa règle dans un nouveau monde, nous le suppliâmes de nous couvrir de sa puissante protection, afin que nos travaux servissent à la dilatation de la foi chrétienne à laquelle il avait consacré sa vie tout entière."

Leur dévotion filiale satisfaite, les PP. Serra et Salvado retournèrent à Rome. Une épreuve les y attendait. Le Rme P. Candido, abbé de La Cava, leur faisait répondre qu'il ne pouvait accorder son consentement à leur départ pour les missions. Il craignait que le projet des deux moines espagnols ne fût que le résultat d'une ardeur irréfléchie ou peut-être un regret de la patrie absente qui leur rendait pénible leur séjour dans un monastère d'Italie. Les deux Religieux se résignaient déjà, malgré leur profonde douleur, à rentrer à La Cava ; mais Mgr Brunelli, informé par eux de cet événement inattendu, leur rendit courage, et, au nom du Saint-Père, leur défendit de sortir de Rome avant que toute l'affaire n'eût été entièrement éclaircie. Après avoir parlé au cardinal-préfet et pris les ordres du Souverain Pontife, il fit écrire à l'abbé de La Cava qu'il n'existait aucune raison sérieuse qui pût empêcher les PP. Serra et Salvado de se consacrer à la mission d'Australie. Peu de jours après, le Rme P. Candido leur écrivait qu'il avait voulu seulement s'assurer de la réalité de leur vocation ; il leur donnait donc de tout cœur son consentement avec sa bénédiction et priait le Seigneur de rendre très fructueux leur lointain apostolat.

Sur ces entrefaites, le Rév. Brady recevait l'onction épiscopale (18 mai), et obtenait que les moines espagnols fussent attachés à son diocèse de Perth. Le 5 juin 1845, le nouvel évêque les conduisit, avec ses missionnaires, à l'audience du Saint-Père. Grégoire XVI fit aux futurs apôtres de l'Australie occidentale une courte et vive exhortation ; il donna un crucifix d'argent à Mgr Brady, et une médaille du même métal à chacun des missionnaires ; elle portait d'un côté son effigie, et de l'autre la figure de Notre-Seigneur ordonnant aux apôtres d'aller prêcher l'Évangile dans tout l'univers. Il les bénit ensuite paternellement à mesure qu'ils venaient baiser ses pieds sacrés.

Mais, lorsqu'il vit agenouillés devant lui les deux moines espagnols, se souvenant que, lui aussi, était enfant de saint Benoit par saint Romuald, il posa ses mains sur leur tête, en disant : " — Rappelez-vous, mes fils, que vous appartenez à la grande famille de notre glorieux patriarche, saint Benoit, votre père et le mien. Vous allez entrer dans la voie parcourue par d'illustres apôtres, qui étaient nos frères. Ils ont converti à la foi chrétienne une grande partie des peuples de l'Europe, ils leur ont procuré les bienfaits de la civilisation, et, par leurs prédications, par leurs travaux, ces populations barbares ont été transformées en nations policées. Allez donc, faites honneur au saint habit que vous portez, et que le ciel bénisse votre zèle et rende votre apostolat fructueux ! "

Deux jours après cette audience, les PP. Serra et Salvado, ayant pris congé des moines de Saint-Paul hors des murs, qui les avaient comblés de témoignages d'affection, des cardinaux et des prélats, qui avaient secondé leur dessein, partaient de Rome pour la France avec Mgr Brady et toute sa troupe de missionnaires. A Lyon, ils furent accueillis avec une grande charité par les PP. Maristes qui évangélisaient déjà plusieurs iles de l'Océanie. L'évêque de Perth exposa au Conseil central de l'Œuvre de la Propagation de la foi les besoins de son diocèse naissant.

A Paris, les PP. Serra et Salvado visitèrent la colonie des Bénédictins de Solesmes qui venait de s'établir dans cette capitale. " Nous fûmes reçus comme des frères, par le pieux et docte abbé Dom Prosper Guéranger, restaurateur de l'Ordre bénédictin en France, et par ses Religieux, raconte M. Salvado. Pendant notre séjour à Paris, nous allions souvent les voir, et le 11 juillet, Mgr Brady fut invité par le vénérable abbé à officier pontificalement dans la modeste chapelle du nouveau prieuré de Saint-Germain (1),

(1) Ce monastère, dont le R. P. Jean-Baptiste Pitra (aujourd'hui cardinal et bibliothécaire de la sainte Eglise romaine) était prieur, ne put subsister longtemps à cause du défaut de ressources et aussi, il faut le dire, par suite de la guerre sourde que lui faisaient les Gallicans de Paris.

pour la fête de la translation en France des ossements sacrés de notre glorieux patriarche saint Benoît. Plusieurs de ces Religieux désiraient se dévouer avec nous à l'apostolat des sauvages australiens ; mais le Rme Dom Guéranger, qui portait cependant un grand intérêt à notre entreprise, ne put, à cause du petit nombre des membres de sa congrégation naissante, nous accorder que le jeune Frère Léandre."

De Paris, les missionnaires se rendirent à Londres et à Dublin pour trouver des ressources et accroître leur nombre. Enfin, le 17 septembre 1845, le départ eut lieu au port de Gravesend, sur la Tamise (1). La frégate l'*Isabella* emportait en Australie, avec Mgr Brady, une vingtaine de missinnaires, dont sept prêtres, onze ecclésiastiques, moines ou catéchistes et deux Frères convers ; presque tous étaient de nationalité différente : onze Irlandais, quatre Français, deux Espagnols, un Anglais, un Romain et un Tyrolien ; sans compter six Religieuses irlandaises de l'Ordre de la Merci.

Nous ne raconterons pas en détail le voyage des futurs apôtres de l'Australie occidentale, qui mirent près de quatre mois à faire une travesée que les paquebots anglais accomplissent aujourd'hui en une quarantaine de jours. Sauf

---

(1) Voici les noms des missionnaires qui partirent d'Angleterre pour l'Australie le 17 septembre 1845 :

Mgr l'évêque Jean BRADY, irlandais.

Sept prêtres.	D. José SERRA D. Rosendo SALVADO,	Bénédictins, Espagnols.
	D. Angelo CONFALONIERI,	Bénédictin, Tyrolien.
	M....THÉBEAUX, M .. TIERSÉ, M. Maurice BOUCHER,	de la maison du Saint-Cœur de Marie, Français.
	M. Pierre POWEL,	Irlandais.
Un sous-diacre	Denis TUTELL	Bénédictin, Anglais.
Un novice	Fr. LÉANDRE	novice Bénédictin, Français.
Un laïque	Nicolas CAPORELLI	" " Romain.
Huit catechistes étudiants.	Jean O'REILLY Nicolas HOGAN, Jean GORMAN, Timothée DONAVAN, Jean FAGAN, Guillaume FOWLER, Martin BUTLER, Térence FARELLY.	Irlandais.
Deux laïques	Théodore ODON, Vincent...	de la maison du Sacre-Cœur de Marie, Français.
Six religieuses	Maria FRAYNE avec cinq autres religieuses et une novice, toutes de l'Ordre de la Merci.	Irlandaises.

quelques accidents inévitables dans une si longue navigation, ils n'eurent qu'à remercier la Providence de les avoir protégés jusqu'au terme de leur course.

Enfin, le 7 janvier 1846, le matelot de la vigie placé dans les huniers cria : " Terre ! terre ! " — " A ces mots, dit le P. Salvado, notre cœur bondit d'allégresse, et nous fixâmes nos regards avides sur le point de l'horizon qu'on venait de signaler. Après quelques moments d'attente, l'Australie apparut à nos yeux. Nous nous souvenions encore de l'aspect désolé des rivages sablonneux et dénudés de l'Afrique que nous avions contournée par le cap de Bonne-Espérance ; aussi, en apercevant la côte de l'Australie occidentale couverte d'une riante verdure et de roches pittoresques, nous éprouvions une grande joie, qui augmentait à mesure que notre vaisseau s'avançait. Nous dûmes nous arrêter dans la baie de Freemantle, parce que le jour était trop avancé pour le débarquement, et nous nous jetâmes une dernière fois sur nos couchettes en remerciant Dieu de nous avoir amenés si heureusement au but de tous nos désirs."

Le lendemain, à la pointe du jour, Mgr Brady et tous les missionnaires étaient sur le pont, prêts à débarquer. L'évêque, ayant remercié le capitaine et l'équipage de l'*Isabella* de tous leurs soins obligeants durant la traversée, descendit avec nous dans deux grandes barques qui s'éloignèrent rapidement du navire, pendant que les matelots poussaient en notre honneur trois formidables hourras. Nous chantions tous ensemble les litanies de la sainte Vierge jusqu'au moment où nos pieds touchèrent le sol australien. Nous jetant alors à genoux sur cette terre que nous venions évangéliser, nous chantâmes le *Te Deum*, en présence des Européens et des Australiens descendus au rivage pour nous recevoir.

"Pour moi, raconte le P. Salvado, je désirais surtout entrer en relation avec les indigènes. Abordant les deux premiers que je rencontrais, et qui cachaient leur nudité sous une mauvaise couverture, je tâchais de lier conversation par signes avec ces pauvres Australiens, assez hideux à voir, mais dont les regards étaient doux et presque

timides. "*Maragna, maragna*," me dirent-ils à plusieurs reprises. Me tournant vers un habitant de la côte qui nous conduisait, je lui demandais ce que signifiait cette parole : " — A manger, à manger, me répondit-il, car les sauvages de cette contrée ont toujours faim." Aussitôt je coupai en deux morceaux un des pains apportés du navire et leur donnai. Pendant qu'ils le dévoraient, je me disais : " Fasse le ciel que ces enfants des bois soient bientôt aussi affamés de la nourriture spirituelle qne nous leur apportons ! " Et je notai le mot *maragna* avec sa signification, pour commencer un vocabulaire portatif à notre usage."

L'évêque de Perth et ses missionnaires employèrent la journée à visiter le port de Freemantle et les environs, tandis que l'on préparait les barques qui devaient les conduire à Perth par la rivière des Cygnes. Ils étaient tous surpris du spectacle que leur offrait la nature australienne. Les arbres, les plantes, les animaux ont des formes et des propriétés presque inconnues en Europe ; mais ce qui attirait le plus leur attention, c'étaient les sauvags qui erraient dans les rues de la jeune cité comme des chiens maigres, toujours en quête de quelque nourriture. Ils n'étaient d'ailleurs pas beaucoup mieux traités que ces animaux par les colons européens, dont la fréquentation n'avait eu jusqu'alors d'autre résultat que de faire conaître à ces enfants de la nature les vices de nos sociétés modernes.

Le 9 janvier, les missionnaires s'embarquaient sur la Swan-River, pour la ville de Perth. Ils chantaient des psaumes, des cantiques ou des litanies, et les indigènes, qui apparaissaient de emps à autres, derrière les majestueux eucalyptus et les élégants acajous, semblaient tout étonnés de ces accords religieux, dont ils ne comprenaient pas encore le sens. " Nous admirions, dit le P. Salvado, ces rives gracieuses de la rivière des Cygnes, dont les bords sont garnis d'une puissante végétation et dont le cours sinueux offrait à chaque instant à nos regards émerveillés un nouveau point de vue. Sur les bancs de sable se montraient une foule d'oiseaux aquatiques, et parmi eux, de graves pélicans, qui demeuraient immobiles à notre approche, sans même nous regarder, tant ils étaient attentifs à suivre dans

les eaux, les mouvements des poissons dont ils font leur nourriture. Nous pensions rencontrer les cygnes noirs d'Australie, qui ont donné leur nom au fleuve ; mais ces oiseaux, d'humeur beaucoup plus farouche, se sont éloignés de ces bords trop fréquentés et ne se voient que dans la partie supérieure du cours de l'Avon."

Après trois heurs et demie d'une navigation fort paisible, l'évêques de Perth et ses auxilliaires arrivèrent en vue de la capitale de l'Australie occidentale et furent accueillis par les cris de joie de tous les catholiques et même des protestants réunis en grand nombre sur le quai de débarquement. Les PP. Serra et Salvado descendirent les premiers. Aussitôt la procession se forma, le P. Salvado entonna le *Te Deum* de sa forte et belle voix, et l'on se dirigea vers l'église catholique qui n'avait pas encore sa toiture. Mgr Brady dit l'oraison d'actions de grâces et donna à la foule la bénédiction épiscopale.

(*A suivre.*)

HISTOIRE

DE PIE IX,

SA VIE ET SA MORT.

PREMIERE PARTIE.

NOTICE BIOGRAPHIQUE DE PIE IX, JUSQU'A SON ÉLECTION AU SOUVERAIN PONTIFICAT.

I.

Le plus sombre et le plus triste événement de l'époque actuelle, était apporté, le 7 du présent mois, (Février) par les dépêches télégraphiques de Rome.

Le grand et bien-aimé Pontife de l'Eglise, Notre Très-Saint Père le Pape, Pie IX, est mort.

Cette nouvelle a plongé le monde catholique dans le deuil et la douleur.

Pie IX a été la grande figure du 19e siècle, l'histoire le désignera plus tard par le titre de grand.

Le règne de Pie IX est un des plus longs et des plus remplis de l'histoire de la papauté ; sa carrière, une des plus admirables que nous présente l'histoire du monde — admirable par la gloire qu'il a jetée sur l'Eglise — admirable par la fermeté, le courage qu'il a déployés au milieu des persécutions et des violences dont ses ennemis l'ont accablé — admirable par les grands exemples et les leçons de justice, de droit, de sainteté qu'il a donnés au monde — admirable par la conquête qu'il fit des cœurs de tous les catholiques et de tant d'autres. Autant il fut grand, autant il fut aimé.

C'est pourquoi jamais deuil aussi général, jamais douleur plus profonde.

II

Depuis saint Pierre, le 1er Pontife, institué par Jésus-Christ, pour être son représentant sur la terre, deux cent soixance-deux Papes se sont assis sur le premier de tous les trônes du monde.—C'est le 16 juin 1846 que Pie IX a été appelé à succéder au grand apôtre.

Pie IX est né le 13 mai 1792, dans une petite ville des Etats-Romains, à Sinigaglia, de la noble famille des comtes Mastaï.

Dès son enfance, on admira en lui une vive intelligence et une aptitude merveilleuse pour les choses saintes. Après avoir commencé l'étude des lettres sous les yeux de ses parents, il fut mis, à l'âge de douze ans, au collége de Volterra, en Toscane. Il y demeura six ans en qualité de pensionnaire. Pendant ces six années, il se fit remarquer par une application constante au travail, une grande sureté d'esprit, une finesse de bon sens au-dessus de son âge, une piété douce et éclairée.—C'est ce qu'attestent les auteurs qui ont écrit les premières années de la vie de notre auguste Pontife. Ces auteurs ajoutent que les anciens condisciples du jeune Mastaï ont conservé le souvenir des heureuses qualités dont il était doué, et des exemples de vertu qu'il leur avait donnés.

En 1810, il vint à Rome pour y terminer ses études La bienfaisante influence de la Ville sainte développa toutes les excellentes dispositions de son cœur. On le vit se livrer avec ardeur aux œuvres de charité, et surtout au soulagement des jeunes orphelins, recueilis à l'hospice de *Tata Giovanni* (1).

Cependant le moment approchait où d'après le cours ordinaire des choses, il devait songer à son avenir. Depuis longtemps il avait la pensée de se consacrer à Dieu ; mais sa santé, chancelante alors, semblait lui interdire l'entrée du sanctuaire. En véritable chrétien, il s'efforça d'attirer sur lui les lumières d'en haut, et multiplia dans ce but ses prières et ses bonnes œuvres. Puis, pour mettre un terme à son indécision, il alla trouver le Pape Pie VII, qui lui portait un intérêt paternel et auquel l'unissait des liens de parenté. Après avoir écouté tout ce que le jeune Mastaï Ferretti lui racontait de ses projets et de ses craintes, Pie VII l'encouragea à s'offrir à Dieu pour travailler à la gloire et au développement de l'Eglise ; et, avec une autorité quasi prophétique, il l'assura que sa santé s'affermirait. Le jeune

(1) L'hospice de *Tata Giovanni* est une espèce de maison de refuge destinë à recueillir et à élever chrétiennement de jeunes orphelins.

Mastaï reçut ces paroles comme venant du ciel. Plein de reconnaissance il entreprit le pèlerinage de Notre-Dame de Lorette. Là de nouvelles lumière lui étaient réservées ; il revint de Lorette entièrement décidé à entrer dans les ordres, et commença ses études de théologie.

Pendant trois ans, il suivit le cours de l'Académie ecclésiastique ; et l'on raconte que le célèbre théologien Graziosi, son professur, s'écria un jour, ému de sa charité, de sa douceur et de sa piété, que *l'abbé Mastaï avait le cœur d'un Pape.* C'est qu'en effet, les nouvelles occupations de l'abbé Mastaï ne diminuèrent point ses bonnes œuvres. Il continuait avec plus de zèle que jamais ses visites et ses secours aux orphelins de Tata-Giovanni.

III

Ce fut dans l'église de cet hospice qu'il célébra sa première messe, le 11 avril 1819 : " Ce sanctuaire, dit M. de St. Hermel, était plus beau pour lui que toutes les basiliques ; c'était la basilique des indigents."

Jusque-là, l'abbé Mastaï n'avait été pour les pauvres enfants de Tata-Giovanni qu'un pieux et charitable conseiller. Dès qu'il eût été ordonné prêtre, il prit la direction de l'hospice, et devint le père de tous les jeunes orphelins et le guide de leur conscience. La providence voulait que cette Maison, où il avait donné tant de pieuses leçons de vertu lorsqu'il était encore jeune homme, et où il avait répandu les premières grâces de sa vocation ecclésiastique, recueillit aussi les premiers fruits de son sacerdoce. Celui qu'elle destinait à un si sublime ministère devait faire son apprentissage au milieu des enfants et des pauvres.

L'abbé Mastaï ne resta que quatre ans environ chargé de la direction de l'hospice de *Tata Giovanni.* Il la quitta durant l'été de 1823, pour suivre, dans le Nouveau-Monde, en qualité d'auditeur, Mgr. Muzi, envoyé comme vicaire apostolique au Chili. Ce n'était pas sans y avoir mûrement réfléchi, que le Pape Pie VII enlevait l'abbé Mastaï à ses chers orphelins, pour l'adjoindre au vicaire apostolique. —L'objet de cette mission dans le Nouveau-Monde était des plus délicats, et Pie VII avait discerné dans le jeune abbé toutes les qualités capables de faire réussir une telle négociation(1).

(1) Il s'agissait de régler d'un commun accord, au nom du Saint-Siège, avec les autorités républicaines (récemment émancipées, du Chili, du Pérou et du Mexique, etc.), les droits et les devoirs du clergé, sa situation temporelle et spirituelle dans les constitutions nouvelles sorties de ce grand mouvement d'indépendance qui avait ravi à l'Espagne la moitié d'un monde.

La conduite de l'abbé Mastaï fit voir que le Pape ne s'était point trompé dans l'appréciation qu'il faisait de lui. En vain des difficultés aussi inattendues que multipliées vinrent-elles paralyser l'heureuse issue qu'on avait espérée : le jeune auditeur signala, en toute rencontre, cette pénétration d'esprit dont il avait donné les premiers indices au collége de Volterra ; et, constamment, on le vit joindre à cette assurance de bon sens, qui était naturelle en lui, un courage et une fermeté inébranlables. Aussi quand, après deux années d'absence, les envoyés du Saint-Père, épuisés par ce voyage, qui ne fut qu'une longue épreuve de patience, de privations et de vexations sans nombre, durent reprendre le chemin de Rome, le nom de l'abbé Mastaï les y avait précédés.

IV

Pie VII venait de mourir ; mais la réputation du jeune auditeur, les services qu'il venait de rendre dans la mission du Chili, ne purent échapper à Léon XII, successeur du défunt Pape. Il reçut avec bonté le compagnon de Mgr Muzi ; et, pour lui témoigner sa reconnaissance et sa haute estime, il l'admit aux honneurs de la prélature, et le nomma chanoine de l'église *Santa-Maria-in-Via-Lata :* ce fut le premier pas de l'abbé Mastaï dans les dignités.

Le nouveau chanoine continua à Rome la vie qu'il avait menée dans les Missions du Nouveau-Monde. Prêcher, confesser, revoir sa famille bien-aimée des orphelins de *Tata-Giovanni*, telles étaient ses occupations de tous les instants. Aussi, tandis que les hommes d'Etat le plaçaient déjà dans cette classe d'esprits supérieurs qui savent comprendre et conduire les affaires, le peuple voyait en lui un prêtre rempli de vertus et de charité, entièrement dévoué à son ministère.

Peu de temps après, le chanoine Mastaï fut nommé président de la commission directrice de l'hospice de *Saint-Michel à Ripa-Grande*. Cet hospice est un des plus vastes établissements de charité que possède le monde (1). On a dit avec raison que son administration demande les qualités d'un homme d'Etat. Le souvenir du séjour de l'abbé Mastaï à *Tata-Giovanni*, les services importants qu'il y avait rendus, l'activité douce, la vigilance assidue, l'esprit d'ordre qu'il y avait déployés, motivèrent le choix du Souverain Pontife ;

(1) La longueur totale de l'hospice Saint-Michel est de 375 verges, sa largeur de 90 et son circuit de 950. Ce vaste bâtiment occupe toute la longueur du quai de *Ripa-Grande* (le port maritime de la ville de Rome.)

et, cette fois encore, Léon XII put se convaincre qu'il ne s'était point trompé. En moins de deux ans, l'hospice Saint-Michel, dont le budget était en déficit à l'arrivée de l'abbé Mastaï, avait retrouvé toute sa prospérité sous sa puissante et sage impulsion.

V

Le 21 mai 1827, l'archevêché de Spolète, ville natale de Léon XII, étant devenu vacant, le Pape ne crut pas pouvoir donner à sa patrie de témoignage plus certain de sa sollicitude pour elle, qu'en nommant l'abbé Mastaï à ce poste élevé.

Ce n'est pas ici le lieu de nous étendre sur les actes du nouvel archevêque. Contentons-nous de dire, avec un de ses historiens, que la ville de Spolète se souviendra éternellement de son épiscopat, et que sa présence sembla attirer sur elle, pendant les cinq années pleines d'orages qu'il y traversa, " une sorte de protection visible et une bénédiction céleste."

Monseigneur Mastaï occupa le siége de Spolète jusqu'en 1832. Le 17 décembre de cette année, Grégoire XVI, successeur de Léon XII et de Pie VIII, le transféra à l'évêché d'Imola, poste en apparence moins considérable que celui de Spolète, mais, en réalité, d'une importance plus grande, et qui, au milieu des agitations auxquelles la province était alors en proie, demandait un homme de choix et d'un caractère aussi ferme que sage, aussi conciliant que pieux. Mgr Mastaï remplit les espérances de Grégoire XVI : tout le monde savait en Italie combien l'évêque d'Imola était vénéré et aimé dans son diocèse.

Tant de vertus et une si sage administration appelaient Mgr Mastaï au Cardinalat. Réservé *in petto* dans le consistoire du 23 décembre 1839, il fut proclamé le 14 décembre 1840, et reçut le titre de saint Pierre et saint Marcelin.

Le nouveau Cardinal dut venir à Rome pour recevoir le chapeau ; mais il ne fit qu'y paraître : il retourna bientôt à son troupeau qu'il croyait ne devoir jamais quitter, et auquel il se dévoua avec plus de zèle encore. Mais Dieu en avait disposé autrement ; il destinait Mgr Mastaï à succéder à Grégoire XVI. On dit que le peuple romain avait comme un pressentiment de cette élévation future. Lorsqu'un devoir impérieux appelait le pieux évêque dans la capitale de la chrétienté, on entendait ces paroles du milieu de la foule : *Voilà le futur Pape ! Dieu nous le donnera !*

Dieu l'a donné effectivement à l'Eglise !

DEUXIÈME PARTIE.

—

RÉCIT DE L'ÉLECTION DE PIE IX, LE 16 JUIN 1846.

I

C'était pour obéir à l'un des plus impérieux devoirs de sa haute dignité, que le cardinal Mastaï avait dû quitter Imola, dès qu'il avait appris la mort de Grégoire XVI.

Il était entré dans Rome sans la moindre prétention dans le cœur. Malgré les marques de sympathie qu'il avait reçues sur son passage et l'enthousiasme qui l'avait partout accueilli, il ne paraissait pas même soupçonner qu'il pût être question de lui pour succéder au Pape défunt.

Un voyageur français écrivait quelques jours après le Conclave : " Les fenêtres de mon appartement se trouvaient situées vis-à-vis de la maison où le cardinal évêque d'Imola, venait de descendre, sans que je m'en fusse douté. Un matin, j'aperçus, dans une des pièces, un personnage inconnu : la soutane rouge qu'il portait me revéla tout aussitôt que c'était un cardinal. Je m'informai de son nom, et j'appris que c'était le cardinal Mastaï Ferretti. Au peu d'éclat qui l'entourait, j'étais loin de penser que ce pût être notre Pape futur. Il préludait cependant par l'humilité et le silence au choix de Dieu. Béni soit le Ciel de nous l'avoir donné ! "

L'entrée du cardinal au Conclave fut tout aussi modeste que son arrivée à Rome. Autour de lui rayonnait, comme une auréole, la renommée de ses vertus ; mais il semblait vouloir se soustraire à tous les regards.

Aimé du peuple, qui n'avait pas oublié les premières années de son ministère, et qui savait combien on le chérissait à Imola, il était presque inconnu dans les salons de Rome et dans les chancelleries. Plusieurs membres même du Sacré-Collége (qui, d'ailleurs, honoraient le nom de Mastaï sur sa réputation populaire), le connaissaient à peine ; et sans doute ils eussent été étonnés si on leur eût dit que c'était l'élu de Dieu, qu'ils devaient eux-mêmes proclamer deux jours après.

Parmi les personnages sur lesquels était fixée l'attention publique et qui semblaient devoir se disputer les suffrages, le cardinal Lambruschini occupait le premier rang.

Le cardinal Lambruschini avait été le confident et le

ministre intime de Grégoire XVI. Pendant dix-huit ans, il avait pour ainsi dire régné avec le vieux Pontife, qui semblait se décharger sur lui des fatigues et des soucis du pouvoir. Suivant les calculs de la politique il devait être élu ; mais que peuvent toutes les combinaisons de la diplomatie devant les décrets du ciel ?

Ce fut le soir du 14 juin 1846, que les cardinaux réunis au Quirinal, au nombre de cinquante, virent se fermer sur eux les portes du Conclave.

Le lendemain, à neuf heures, après la messe du Saint-Esprit, le premier scrutin s'ouvrit.

La majorité canonique devait être de trente-quatre voix.

Au dépouillement, le nom de Lambruschini sortit quinze fois de l'urne : treize suffrages portaient le nom de Mastaï. Les autres voix s'étaient perdues.

Dieu commençait à se montrer.

Quel prodige (1) de voir l'homme d'Etat du dernier règne, " le prélat le plus influent du Sacré-Collége, le tout-puis- " sant de la veille et du jour, accueilli par une minorité de " suffrages telle, qu'elle ne s'élevait pas à la moitié du " chiffre canoniquement nécessaire ! "

N'était-ce pas un autre prodige de voir le plus humble, le plus modeste des cardinaux, recherché et poursuivi jusque dans l'ombre même de sa modestie par treize suffrages non contestés ?

Quelle inspiration surhumaine allait donc éclairer et diriger un scrutin qui débutait ainsi contre toutes les prévisions humaines et les conjectures les plus habiles ?

L'imprévu commençait.—Et, on le sait, " dans les choses de ce monde, il arrive que bien souvent c'est LA PART DE DIEU ! "

Le scrutin du soir fut un nouveau triomphe pour le cardinal Mastaï ; il avait gagné quatre voix ; et le cardinal Lambruschini en avait perdu deux.

Au troisième tour de scrutin, qui eut lieu le 16, à neuf heures, le nom de Lambruschini n'avait été proclamé que onze fois : Mastaï avait obtenu vingt-sept suffrages. Ainsi la candidature de l'archevêque-évêque d'Imola se recrutait et s'augmentait, à chaque tour de scrutin, de tous les suffrages qui désertaient le concurrent que patronait la diplomatie.

Par une de ces coïncidences que Dieu seul sait amener au moment marqué, le cardinal Mastaï venait d'être désigné par le sort, pour être lui-même un des trois scrutateurs chargés de dépouiller le scrutin et de proclamer les votes.

---

(1) M. DE SAINT-HERNEL, *Vie de Pie IX.*

II

Pendant que le nom de Mastaï allait de plus en plus s'illuminant, " l'impatience la plus inquiète régnait dans " Rome. C'était l'anxiété des classes éclairées qu'un nom " allait rassurer ou consterner. C'était la curiosité savante " et raffinée du corps diplomatique se préparant à deviner " les influences du règne futur et à dresser des plans de " campagne. C'était aussi la curiosité de la foule, attendant " son premier pasteur et son souverain (1)."

Deux jours de suite, la grande procession du clergé romain s'était rendue de l'église des Saints-Apôtres au palais Quirinal, adressant aux auditeurs de Rote, solennellement rangés dans la chapelle, la fameuse question : *Habemus-ne Pontificem ?*

Deux fois, la procession s'en était retournée en chantant le *Veni Creator*, et témoignant ainsi que le Conclave avait encore besoin du secours et des lumières de l'Esprit-Saint.

Pour la troisième fois, la multitude assemblée sur le *Monte-Cavalo*, venait de voir s'échapper une légère colonne de fumée au-dessus de la chapelle Pauline, annonçant que le scrutin était nul, et que la volonté secrète de Dieu ne s'était point encore manifestée.

L'impatience publique croissait d'heure en heure. Je ne sais quel vague pressentiment avait saisi tous les esprits ; on sentait que le dénoûment approchait.

" Le scrutin de ce soir sera le dernier," avaient murmuré quelques voix, et la foule avait accueilli avec empressement cette espérance.

Elle ne se trompait pas : à trois heures, s'ouvrit le quatrième scrutin. L'émotion la plus grande régnait dans le Conclave. L'action de Dieu se rendait de plus en plus sensible. Chacun des membres du Sacré-Collége comprenait qu'il allait proclamer son élu.

De même que les précédentes, la séance commença par le chant du *Veni Creator :* puis les cardinaux écrivirent leur vote et le déposèrent dans l'urne du scrutin

En ce moment, le silence de l'auguste assemblée, déjà si solennel, devint plus solennel encore. Tour à tour, les yeux se portaient sur le calice dépositaire des secrets de Dieu, et sur Mastaï.

Il était debout, à la table du dépouillement, où le sort l'avait désigné pour la journée. A ses côtés se tenaient les deux autres scrutateurs :—l'un avait pour fonction de lui

---

(1) M. de Saint-Hermel, *Vie de Pie IX.*

présenter les suffrages qu'il devait proclamer ; l'autre était chargé de les vérifier après lui et de les inscrire.

Une pâleur causée par l'émotion était répandue sur ses traits. Le résultat de l'épreuve du matin avait effrayé sa modestie ; et, bien qu'il eût passé en prières tout le temps qui s'était écoulé entre les deux scrutins, son âme n'avait pu calmer la profonde appréhension dont elle était dominée. On eût dit une victime à qui Dieu allait imposer un fardeau d'honneur et de responsabilité auquel elle voudrait se soustraire. La nécessité même de proclamer son nom augmentait son effroi : cependant il fallait obéir.

Le nom de Mastaï était sur le premier bulletin ; il était sur le second, sur le troisième —Le scrutateur dut dix sept fois de suite le proclamer sans interruption. Sa main pouvait à peine soutenir les papiers qui lui étaient présentés. Sa voix était tremblante. Quand, sur le dix-huitième billet, il aperçut encore son nom, ses yeux se voilèrent, la parole expira sur ses lèvres.

Après un moment de silence, un torrent de larmes s'échappa de ses yeux ; il supplia l'assemblée de le prendre en pitié, et de remettre à un autre le soin de lire le reste des votes.

Mastaï oubliait qu'un scrutin interrompu eût annulé l'élection : le Sacré-Collége s'en souvint.

" Reposez-vous un moment, lui cria-t-on de toutes parts ; calmez votre émotion : nous attendrons....."

En même temps, plusieurs cardinaux quittèrent leurs siéges ; ils s'empressaient autour de lui, et le faisaient asseoir.

Pour Mastaï, toujours silencieux et tremblant, il n'entendait rien, ne voyait rien, et les larmes continuaient à couler de ses yeux. L'épreuve avait été trop forte : il y avait succombé.

Cependant, après quelques moments de repos, il revint à lui : une force nouvelle semblait lui avoir été rendue. Il se releva et rejoignit le bureau soutenu par deux de ses collègues. Le dépouillement s'acheva lentement ; au dernier bulletin Mastaï avait lu son nom trente-six fois !

L'élection était faite par les suffrages, elle fut ratifiée par l'acclamation. D'un commun élan tous les cardinaux se levèrent et l'on entendit retentir sous les voûtes de la chapelle Pauline le nom de Mastaï. Tous ensemble le proclamaient, aussi bien ceux qui l'avaient inscrit sur leurs bulletins que ceux qui jusque-là lui avaient refusé leur voix. Attendris par tout ce qu'ils avaient vu de modestie, de sensibilité, d'oubli de sa propre grandeur dans l'élu de leurs confrères, ces derniers voulaient s'associer à une

élection si sainte, et y donner leur assentiment par un acte solennel et authentique.

Telle fut l'issue de cette dernière réunion du Conclave, qui avait donné à Rome un souverain, au monde catholique un pasteur et un père.

III

Abordons le récit des faits qui signalèrent les premières heures du pontificat de Pie IX.

Pendant que tous les cardinaux, acclamaient l'élection du cardinal Mastaï, le nouveau Pape s'était jeté au pied de l'autel. Là, perdu dans une silencieuse adoration, il demandait à Dieu de le soutenir contre les défaillances de son cœur et les troubles de sa raison bouleversée à la vue d'un honneur si terrible et si grand.

Cependant la sonnette du cardinal doyen avait annoncé aux prélats assemblés aux portes de la chapelle que le Pape était nommé. Déjà les maîtres des cérémonies étaient entrés avec le secrétaire du Sacré-Collége ; on allait commencer les formalités prescrites pour l'acceptation que doit faire publiquement l'élu.

Mastaï restait toujours au pied de l'autel, abîmé et anéanti dans sa prière : le sous-doyen cardinal Macchi s'avança vers lui escorté des maîtres des cérémonies et des principaux cardinaux, et lui adressa la question solennelle :

Acceptas-ne electionem de te factam in Summum Pontificem ?

A cette demande, Mastaï se releva, et, fortifié par la prière, il déclara qu'il acceptait (1).

Aussitôt, tous les baldaquins placés au-dessus des cardinaux s'abattirent, selon l'antique cérémonial, pour ne laisser suspendu que celui du nouveau Pape. Seul désormais, il devait être honoré des marques du Souverain-Pontificat.

A la seconde question qui fut adressée au nouveau pape : *Quel nom voulez-vous prendre ?* il annonca qu'il désirait emprunter son nom à Pie VII, son glorieux prédécesseur au siége d'Imola. Les deux actes de l'acceptation et de la nomination furent immédiatement dressés par le notaire du Saint-Siége apostolique, Mgr de Ligne. Aussitôt après, Pie IX fut revêtu des insignes de sa nouvelle dignité ; le

(1) Nous avons suivi dans cette narration la plupart des historiens de Pie IX.—D'après quelques récits de l'élection du Pontife, lorsqu'on lui présenta la question solennelle d'acceptation, il aurait demandé quelque temps de réflexion, et ce ne serait que deux heures après le scrutin qu'il aurait donné son assentiment.

cardinal Riario Sforza, carmerlingue de la sainte Église romaine, lui mit au doigt l'anneau du Pêcheur, et la première *adoration* des cardinaux commença.

Il était neuf heures et demie du soir, lorsque toutes ces cérémonies furent terminées.

A dix heures, Pie IX se retira dans sa cellule : le silence et la prière, après toutes les émotions qui avaient partagé cette longue et sainte journée, lui rendirent une paix et un calme parfaits.

Avant de prendre son repos, il fit une légère collation avec son aumônier, et écrivit à ses trois frères, à Sinigaglia, pour leur annoncer son élection.

" Il a plu à Dieu, qui exalte et qui humilie, leur disait-il, de m'élever " de mon insignifiance à la dignité la plus sublime de la terre : que sa " volonté soit faite ! Je sens toute l'immensité de ce fardeau et toute " la faiblesse de mes moyens. Faites prier et priez, vous aussi, pour " moi.

" Si la ville voulait faire quelque démonstration publique à cette " occasion, je vous prie, car je le désire, de faire en sorte que la totalité " de la somme soit appliquée aux œuvres que le gonfalonier (*le maire*) " et les *anziani* (adjoints), jugeront utiles.

" Quant à vous-mêmes, mes chers frères, je vous embrasse de tout " mon cœur en Jésus-Christ. Ne vous enorgueillissez pas ; mais prenez " plutôt en pitié votre frère, qui vous donne sa bénédiction apostolique."

Admirable lettre ! elle peint l'humilité de Pie IX, sa foi profonde, son abnégation. Songez qu'il était minuit moins un quart lorsque le nouveau Pontife écrivait à ses frères, et que quelques heures à peine nous séparent des grands événements qu'on vient de lire.

La nuit du Saint-Père fut paisible : dès le matin, il célébra la sainte messe comme à son ordinaire.—Tous ceux qui l'ont vu à l'autel savent avec quel recueillement et quelle piété il offre le saint sacrifice : ce recueillement et cette piété étaient plus intimes encore le lendemain de ce jour si plein d'émotions, au matin d'une journée qui devait les renouveler toutes.

Sur les neuf heures, devait avoir lieu la présentation du nouveau Pontife au peuple.

IV

Avant de la raconter, détournons un moment nos pensées du Conclave, qui nous a occupés jusqu'ici, et disons ce qui s'était passé dans la ville.

Depuis la veille au soir, Rome toute entière était dans la plus grande agitation. La multitude qui couvrait le *Monte Cavallo*, pendant que les cardinaux procédaient au dernier

scrutin, avait bien compris, en ne voyant pas paraître la mystérieuse fumée, que le Pape était élu.

Dès cinq heures, la nouvelle s'en était répandue dans tous les quartiers ; à chaque moment, de nouveaux flots de peuple venaient grossir la foule, déjà si nombreuse. Chacun espérait assister, ce soir-là même, à la présentation du Pontife et recevoir sa première bénédiction.—Mais, quel était cet élu, ce nouveau père, ce nouveau prince ?

Mille bruits divers circulaient dans les groupes ; tous voulaient savoir quel serait le dernier mot de l'énigme. Les espérances, on le sait, furent déçues. La longueur de la dernière séancee du scrutin, les formalités qu'on avait dû remplir, la suite des cérémonies de la première *adoration*, les intervalles de silence et de délibération laisées au nouveau Pape, selon quelques écrivains, avant son acceptation : tout cela ne permit pas de présenter immédiatement Pie IX à ses sujets. D'ailleurs aucune mesure n'avait été prise ; rien n'était prêt pour une si prompte élection : il eût été même difficile, à cette heure, de se procurer les ouvriers, qui devaient abattre le mur élevé, deux jours auparavant, devant la *Loggia* du palais sur laquelle les nouveaux Papes doivent être présentés.

Qnels que fussent l'impatience du peuple, et le désir des cardinaux de satisfaire cette impatience légitime, il fallut remettre au lendemain la solennelle cérémonie.

Durant la nuit, les faux bruits, qui avaient pris naissance au *Monte Cavallo*, s'accréditèrent dans la ville. Le nom de Mgr Gizzi, l'un des cardinaux les plus aimés, était partout repété, et partout ce nom était accepté avec joie. Par un secret de la Providence, on oubliait celui de Mastaï. Au matin, les conjectures avaient pris un tel caractère d'autorité, que l'on finissait par tenir pour certaine l'élection de Mgr. Gizzi.

Dès la pointe du jour, la grande place du *Monte Cavallo* était envahie. C'est à peine si la procession du clergé romain, qui, cette fois, vint prendre place en face du Quirinal, en chantant l'hymne de reconnaissance, le *Te Deum*, avait pu se frayer un passage.

L'impatience croissait de moment en moment.

Enfin, neuf heures sonnèrent : c'était le signal donné. Les maçons se mirent à l'œuvre ; et, bientôt les derniers obstacles furent enlevés. La bonne nouvelle, captive jusque-là sous le secret du Conclave, allait être manifestée.

Le cardinal camerlingue s'avança sur le balcon, et vint l'annoncer en ces termes :

" Je vous annonce une grande joie. Nous avons pour
" Pape l'Eminentissime et Révérendissime Seigneur Jean-

" Marie Mastaï Ferretti, jusqu'ici cardinal de la sainte
" Eglise romaine : il a pris le nom de Pie IX."

La sympathie publique s'était tellement portée, depuis la veille au soir, sur la nomination supposée de Mgr Gizzi, qu'à la proclamation du choix réel du Sacré-Collége, il y eut dans la foule, étonnée du nom inattendu qu'on lui annonçait, un moment de désappointement.

Mais quand, après tous les cardinaux, qui se présentèrent tour à tour sur le balcon, on vit apparaître le Souverain-Pontife, les yeux baignés de larmes, dans l'émotion la plus sainte : quand on lui eut vu lever les mains au ciel dans une sorte d'extase, pour bénir le monde et son peuple, et que l'on eut entendu sa voix si douce et si paternelle, chacun se rappela combien le cardinal Mastaï était aimé, de quel respect il était entouré, comment autrefois on pronostiquait son élévation future ; et, l'enthousiasme succédant tout à coup au silence, les applaudissements éclatèrent comme une tempête, et toutes les voix s'élevèrent dans les airs, répétant comme d'un commun accord : *Viva Pio nono !*

Du *Monte Cavallo* l'enthousiasme et les applaudissements se répandirent dans la ville. Le nom de Mastaï et de Pie IX volait dans toutes les bouches : chacun s'empressait de l'associer aux plus doux souvenirs de sa vie.

Les nombreux ouvriers qui avaient vu autrefois l'abbé Mastaï à l'œuvre, soit à la Tata-Giovanni, soit à l'hospice Saint-Michel, se plaisaient à répéter mille traits naïfs de sa jeunesse sacerdotale. Ils disaient qu'il était bon, qu'il était sensible ; que les malheureux trouvaient accès auprès de lui ; que chaque douleur, accueillie par lui, s'en retournait consolée ; qu'il avait été le père de toute une génération d'orphelins.

" De leur côté, les habitants de Spolète et d'Imola, qui se trouvaient à Rome, racontaient à l'envi cette sainte légende du Prélat, arrêtant d'un seul mot deux régiments autrichiens, désarmant d'un regard cinq mille rebelles, sauvant les coupables en jetant au feu la liste de proscription, calmant les passions émues, et réalisant en bienfaits chacune de ses pensées (1)."

Tous ces récits, multipliés par l'affection, mais non exagérés, exaltaient les cœurs, enivraient les imaginations : Rome toute entière était dans les transports du bonheur et de la joie. Il semblait que l'on n'eût pas assez de voix pour célébrer les louanges du vénéré Pie IX.

Heureux Pontife ! qui, après avoir été élevé à la suprême dignité du monde, par un concours de circonstances si pro-

(1) M. de Saint-Hermel, *Vie de Pie IX.*

videntiel et si divin, voyait les premières heures de son règne signalées par de telles sympathies et consacrées par de semblables marques d'amour!

Pontife plus heureux encore de s'être rendu digne de fixer les regards du ciel par ses vertus, et d'avoir mérité que les bonnes œuvres de ses premières années fussent pour lui, en ce moment, un titre à la reconnaissance de tous, et que sa jeunesse sanctifiée devint comme un présage fortuné de son Pontificat!

V

La seconde et la troisième *adorations* se succédèrent le jour même à la chapelle Sixtine et à Saint-Pierre. Toutes deux furent entourées d'une pompe et d'un enthousiasme que l'on ne saurait exprimer. Le peuple, dans le désir de voir son nouveau Souverain, se pressait sur le passage du Saint-Père : partout c'était des élans de joie, des témoignages de respect et d'amour.

Quatre jours après, le 21 de juin, eut lieu la belle cérémonie du couronnement. Quand, pour la première fois, le front ceint de la tiare, Pie IX donna sa bénédiction solennelle du haut de la loggia de Saint-Pierre, " l'émotion " était générale ; le cœur du peuple monta vers le Pontife " en un immense applaudissement : c'était comme un déli- " re d'amour filial."

Le soir, il y eut grande réception au palais pontifical ; tous les monuments publics furent illuminés ; les palais des cardinaux, des ambassadeurs et des magistrats romains, rivalisaient de splendeur et de clartés ; l'immense coupole de Saint-Pierre était tout en feu. " La joie était partout : tou- " tes les âmes étaient à l'allégresse, à la confiance, au bon- " heur."

TROISIÈME PARTIE.

RÉSUMÉ DES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DU PONTIFICAT DE PIE IX.

Depuis les dates mémorables du 16 et du 21 juin 1846, trente-deux années se sont écoulées.

Tout l'univers catholique sait combien le saint Pontife s'est montré, en toute occasion, digne du rang auguste où

la Providence l'a appelé. Tout l'univers catholique sait de même comment Dieu a marqué le règne de Pie IX par d'importants événements; comment il a départi tour à tour à ce grand Pape des ovations et des honneurs presque sans antécédents, aussi bien que des amertumes et des douleurs qui ressemblent à celles du Calvaire.

Au reste, si vous voulez vous remémorer en quelques lignes toutes les merveilles de la vie de notre bien-aimé Pontife, et la mystérieuse action de la Providence à son égard, parcourez les pages qui suivent : vous y trouverez en résumé tout le pontificat de Pie IX.

LES TRENTE-DEUX ANNÉES DU PONTIFICAT DE PIE IX.

C'est à la source la plus authentique, à la collection des *Acta Pii Noni* qu'ont été puisés les documents rassemblés ici. Ils ont été recueillis par le courageux directeur de l'*Unita cattolica* de Turin; il les a publiés en deux articles le 16 et le 21 juin 1875, avec cette devise :

LAUDENT EUM OPERA EJUS !

Dans la traduction que nous donnons de l'*Unita*, nous avons cru devoir ajouter au texte de nombreuses explications supplémentaires qui en faciliteront l'intelligence.

1846. L'ANNÉE DE L'ÉLECTION.

Par la volonté mystérieuse de la Providence, le Conclave, commencé le 14 juin au soir, s'accorde deux jours après dans un choix unanime, et appelle au suprême pontificat le cardinal Jean-Marie Mastaï Ferretti, qui prend le nom de Pie IX.—Le nouveau Pape inaugure son règne par une amnistie des détenus politiques : elle est publiée le 16 juillet, un mois après son élection.—Peu après il établit un sénat et une assemblée consultative composée de députés des provinces. Ces mesures sont accueillies avec enthousiasme.—Le 27 juillet, Pie IX se plait à faire remarquer l'action providentielle de son élection, la première fois qu'il adresse la parole en présence du Sacré Collége (allocution consistoriale). Le 9 novembre, il notifie à tout l'épiscopat et au monde catholique son exaltation au trône pontifical par l'Encyclique : *Qui pluribus*.—Dans cette même lettre, il affirme sa mission de docteur universel et de pasteur des pasteurs, en dévoilant les erreurs modernes et

confirmant les constitutions de ses prédécesseurs contre les sectes maçonniques ; il y excite également l'Episcopat à défendre l'Eglise avec plus d'empressement que jamais, et à lui donner de bons prêtres.—Peu après, le 20 novembre, il promulgue un *Jubilé* universel, pour attirer sur le peuple chrétien le secours de Dieu. Le saint Pontife n'ignore pas combien le génie du mal travaille sourdement, pour la destruction de la Société, dans tous les pays du monde, et spécialement en Italie.

1847. L'ANNÉE DES APPLAUDISSEMENTS.

L'année 1847 est marquée par de continuelles acclamations à Pie IX. Tout l'univers en retentit ; mais le saint-Pontife, peu soucieux de ces félicitations(1), s'applique tout entier au gouvernement de l'Eglise.—Le 25 mars, il demande des secours et des prières pour la malheureuse Irlande (Encycl. *Prædecessores*).—Peu après, il complète l'administration pontificale par la création d'un conseil des ministres, et notifie cette utile innovation aux cardinaux, le 11 juin. (Alloc. *Cum veluti.*)—Le 17 juin, les ordres religieux reçoivent de lui une Encyclique dans laquelle il les excite à l'observance de leurs règles. (Encyc. *Ubi primum*). Le même jour, cette Encyclique, adressée aux généraux d'ordre, est communiquée à l'épiscopat.—Le 23 juillet, il rétablit à Jérusalem l'antique juridiction du Patriarche latin. Le 4 octobre, il annonce cette sage mesure aux cardinaux et fait le vœu que tous les fidèles se distinguent par une sincère obéissance aux puissances temporelles dans ce qui est du ressort de ces puissances. (Alloc. consistor.)—Le 17 décembre, dans une semblable occasion, il refute les calomnies déjà lancées contre lui, déplore les hostilités de la Suisse contre le catholicisme, et la guerre dite du Sunderbund, et exhorte les évêques à défendre l'Eglise. (Alloc. consist.)

1848. L'ANNÉE DE LA TRAHISON.

Les applaudissements continuent durant l'année 1848 : la ruse et l'hypocrisie les inspirent à plusieurs. Pie IX ne se laisse pas plus séduire que l'année précédente à ces

(1) Un jour qu'en présence de Pie IX, on parlait de l'allégresse avec laquelle le peuple exaltait ses bienfaits : " Plaise à Dieu, dit le saint-Pontife, que ces joies soient réelles ! Elles pourraient peut-être bien nous présager que la tiare sera bientôt changée en couronne d'épines." Hélas ! cette triste prévision ne devait pas tarder à se réaliser.

louanges hypocrites.—Le 6 janvier, il exhorte les schismatiques d'Orient à revenir à l'unité. (Lett. *In suprema.*)—Le 29 avril, il proteste de ses sentiments bienveillants pour l'Autriche et refuse de lui faire la guerre. (Alloc).—Le 2 juin, il pourvoit à la censure des livres dans les Etats pontificaux et signale ceux que l'Index a récemment prohibés. (Lett.)—Le 3 juillet, il expose aux cardinaux le triste état du catholicisme en Russie, et leur annonce ce qu'il vient de faire pour l'améliorer (Alloc. consist.) : ce même jour, par sa lettre *Universalis*, il crée en Russie les circonscriptions des diocèses.—Le 11 septembre, en consistoire, il confirme l'autorité du patriarche chaldéen de Babylone, pleure la mort de Mgr. Affre, archevêque de Paris, (Allocut. consist.) et fait célébrer pour lui un service funèbre dans la basilique Libérienne.—Cependant les ferments de sédition vont chaque jour se développant dans la Ville sainte ; les troubles de la France ne les ont que trop favorisés. Au commencement de novembre l'insurrection éclate. Le 15, le comte de Rossi, premier ministre de Pie IX est poignardé, et le Quirinal où le Pape s'est retiré est investi.—Le 24, Pie XI se voit forcé de quitter Rome devant la révolution triomphante et de partir en exil : Il est accueilli par le roi de Naples.

1849. L'ANNÉE DE L'EXIL.

Retiré à Gaëte, la première pensée de Pie IX est pour la sainte mère de Dieu. Le 11 février, il demande à tous les évêques de lui faire connaître quel est le caractère de la croyance à la Conception Immaculée de Marie dans les divers diocèses de la catholicité. (Lett. Encyc.)—Le 20 avril, il signale au monde les menées de la révolution à Rome, et l'inutilité de l'appel du chef de l'Eglise auprès des princes, et remercie le peuple catholique des secours qu'on lui a de toutes parts adressés sous le nom de *Denier de Saint-Pierre.* (Alloct. consist : *Quibus tantisque.*)—Le 8 décembre, prévoyant la guerre acharnée qu'on prépare à l'Eglise en Italie, il engage les évêques à résister avec courage aux assauts de l'enfer. (Encycl. *Noscitis.*)

1850. L'ANNÉE DU RETOUR A ROME.

Le règne de la Révolution à Rome avait duré neuf mois (15 nov. 1848.—2 juillet 1849). Dès le 25 avril 1849, les armées catholiques, à la tête desquelles se distinguait l'armée française, commandée par le général Oudinot, étaient

venues faire le siége de la ville sainte. Rome était délivrée le 2 juillet. Pie IX y entra triomphalement le 12 avril 1850. Le 20 mai dans une allocution consistoriale, il remercie les princes qui l'ont secouru, et déplore les premières agressions du Piémont contre l'Eglise, notamment la condamnation de Mgr Franzoni, archevêque de Turin. Le 29 septembre, il rétablit la hiérarchie en Angleterre. (Bulle apost.)—Le 1er novembre il se plaint de nouveau du gouvernement piémontais, et l'accuse de violer les concordats. (Alloc. consist.)—Le 19 novembre, poursuivant l'œuvre commencée en Angleterre, il y institue des chapitres canoniaux. (Lettre apost.)

1851. L'ANNÉE DES CONCORDATS.

Un Français, résidant à Lima, Paul Vigil, ose attaquer dans un écrit "les prétentions de la curie romaine;" le 10 juin, Pie IX condamne cet écrit.—Le 22 août, il condamne également le docteur Nuytz, professeur à l'Université de Turin, accusé de fausser dans son enseignement le droit canon.(Lett. apost.)—Le 5 septembre, il annonce avec joie aux cardinaux qu'il vient de conclure un concordat important avec l'Espagne. (All. consist.) (1).—Peu après, il publie le texte de ce concordat. (Lett. apost. *Ad vicarium æterni pontificis.*)—Le 21 novembre, il promulgue un second Jubilé dans le but de multiplier les prières et les bonnes œuvres pour sauver l'Eglise. (Encyc.)

1852. L'ANNÉE DES SAINTS CONSEILS.

Désireux de maintenir dans l'épiscopat le spectacle édifiant pour tout l'univers de la plus parfaite union, Pie IX adresse successivement les conseils de sa paternité aux évêques d'Irlande (Encyc. du 25 mars) et à ceux d'Espagne (17 mai) parmi lesquels la concorde semblait un moment troublée.—Le 27 septembre, il signale les agissements de la franc-maçonnerie de la Nouvelle-Bretagne contre la sainteté du mariage et la liberté de l'Eglise. (All. consist.)—Le 1er octobre, il béatifie Jean Grande et Paul de la Croix, et déclare que le monde chrétien doit apprendre de l'ex-

(1) Bien que Pie IX ait conclu durant son pontificat beaucoup d'autres concordats avec des puissances catholiques, l'importance de celui qui fut signé avec l'Espagne en 1851 a fait donner à cette année le titre d'année des concordats.

emple de ces saints personnages, comment il faut savoir lutter et combattre pour le Seigneur. (Lettre apost.)

1853. L'ANNÉE DES BELLES INSTITUTIONS.

Le 4 mars, Pie IX rétablit la hiérarchie épiscopale en Hollande (Lett. apost.)—Le 7, il signe un concordat avec la république de Costa-Rica et le notifie en consistoire.—Le 21, dans une lettre encyclique, il loue les évêques de France pour leur dévouement à l'Eglise et les invite à protéger les écrivains catholiques qui ont le courage de prendre la défense du Saint-Siége et de ses enseignements. (Encycl. *Inter multipliees*) (1).—Le 28 juillet, il fonde à Rome un nouveau séminaire auquel il donne son nom, le séminaire Pie. (Lett. apost.)—Le 1er septembre, il crée un collége à Sinigaglia, sa ville natale. (Lett. apost.)—Le 3 octobre, il publie un admirable règlement pour les études dans le séminaire romain, dit de Saint-Apollinaire. (Lett. apost.)—Ce même mois et les suivants, il établit deux nouveaux siéges du rite catholique grec, fait un concordat avec la république de Guatimala, et déplore en consistoire les outrages faits à l'Eglise en Suisse et dans le Piémont.

1854. L'ANNÉE DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION.

En vue et comme préparation à la définition du dogme de la Conception Immaculée de Marie, Pie IX accorde un troisième Jubilé. (Encyc. du 1er août.)—Le 1er décembre, il annonce aux cardinaux qu'il se propose de décréter prochainement le dogme de l'Immaculée-Conception.—Le 8 du même mois, en présence de tout le Sacré-Collége, d'une grande partie des évêques du monde catholique et d'un nombre considérable de prêtres et de fidèles accourus à Rome, il promulgue ce dogme par la bulle *Ineffabilis*.—Le lendemain, il déclare que le 8 décembre restera le plus beau jour de sa vie et annonce que la définition touchant l'Immaculée Conception de Marie sera le grand et puissant antidote des erreurs contemporaines. (Alloc. *Singulari quadam*.)

1855. L'ANNÉE DE LA RÉVOLTE PIÉMONTAISE.

Depuis quatre ans, Pie IX souffrait avec une admirable patience les outrages du Gouvernement piémontais. Le

(1) Cette Lettre encyclique parut au moment où le journal l'*Univers* venait d'être condamné par Mgr Sibour, archevêque de Paris.—La coïncidence n'échappa à personne.

22 janvier, il se décide à parler : avec une liberté tout apostolique, il expose les maux que souffre l'Eglise dans le Piémont et ce qu'il a fait pour y remèdier. (All. consist. : *Probe memineritis.*)—Mais la parole du Saint-Père est méconnue ; on ne tient aucun compte de ses avis ; l'hostilité à l'Eglise s'accentue de plus en plus, la révolte s'affiche ostensiblement. Pie IX fait entendre à ce sujet de paternels gémissements dans le consistoire du 26 juillet.—Un heureux concordat conclu avec l'empereur d'Autriche vient le consoler. Le Pape en fait part aux cardinaux le 3 novembre.—Cette année 1855 a été aussi marquée par une intervention toute particulière de la très-sainte Vierge sur le Saint-Pontife. Un grave accident pouvait compromettre ses jours, le 12 avril. Il a été providentiellement sauvé.

1856 L'ANNÉE DU CHAOS EUROPÉEN ET DU CONGRÈS DE PARIS

Au milieu des complications qu'entraîne pour l'Eglise le Congrès de Paris, Pie IX accédant à la demande d'un grand nombre d'évêques français, étend à l'Eglise universelle la fête du Sacré-Cœur (Décret du 23 août.) C'est dans la protection du Sacré-Cœur de Jésus que le saint Pontife cherche consolation et espérance contre la politique de Napoléon III en France et de Cavour en Piémont, et contre les tentatives des impies dans le duché de Bade, au Mexique, dans les républiques de l'Amérique méridionale et en Suisse. (All. consist. du 15 décembre.)

1857. L'ANNÉE DU VOYAGE TRIOMPHAL.

Dans le but de répondre à l'accusation mensongère et hypocrite des politiques qui prétendent que Pie IX est détesté de ses sujets, le pieux Pontife se décide à parcourir ses Etats. Son voyage est un long triomphe qui dure du 4 mars au 5 septembre.—Le 25 septembre, il raconte aux cardinaux l'accueil enthousiaste qu'il a reçu de ses peuples et des souverains voisins. (Alloc. *Cum primum.*) Jamais l'Italie n'avait eu et elle n'aura jamais un plébiscite aussi sincère et aussi décisif.

1858. L'ANNÉE DES SAGES AVERTISSEMENTS.

La Révolution vaincue en 1849 n'a pas perdu courage. Pie IX prévoit qu'elle pénétrera avec Garibaldi en Sicile, et de là dans les Etats Pontificaux. Le 20 janvier, dans

une lettre encyclique, il annonce les malheurs qu'il appréhende et donne aux évêques de Sicile et à l'épiscopat tout entier de précieuses admonitions. (Encyc. *Cum nuper.*)— Heureux le roi de Naples, s'il eût su alors profiter des avertissements du Saint-Père !

1859. L'ANNÉE DE L'ANNEXION PIÉMONTAISE ET DU DENIER DE SAINT-PIERRE.

Tandis que la guerre se prépare entre la France et l'Autriche, et que paraît en France (4 février) la brochure célèbre intitulée : *Napoléon III et l'Italie*, brochure qui propose de séculariser les Etats pontificaux, Pie IX inaugure l'année par une admirable lettre à l'empereur Alexandre II de Russie, en faveur des catholiques opprimés (31 janvier).— Dès que la guerre éclate, dans une nouvelle encyclique du 27 avril, il demande partout des prières pour la paix du monde—Un mois après, le 12 juin, un soulèvement favorisé par le Piémont, éclate à Bologne (1), et immédiatement l'insurrection s'étend à Ravenne et à Pérouse, et Victor-Emmanuel se fait décerner la dictature des Légations et de la Romagne. En apprenant cette nouvelle, Pie IX adresse à tout l'univers (18 juin) une encyclique dans laquelle il proteste contre tout ce qui s'est passé et déclare qu'il est prêt à tout souffrir plutôt que de faillir à son devoir.— Deux jours après, il renouvelle les mêmes protestations devant le Sacré-Collége.—Cependant, l'insurrection s'accentue de plus en plus ; bientôt toute l'Emilie est en feu, et le 6 septembre, l'annexion de cette province aussi bien que des Romagnes au Piémont est solennellement décrétée. Pie IX, dans une allocution consistoriale du 26 septembre, proteste de nouveau contre les attentats du Piémont et résume tous ses griefs contre ce gouvernement, cause de tant de maux.—L'univers catholique répond à la voix et aux plaintes de Pie IX par des témoignages de dévouement et d'amour et en renouvelant des temps anciens l'*Œuvre du Denier de Saint-Pierre.*

1860. L'ANNÉE DES EXCOMMUNICATIONS ET DE CASTELFIDARDO.

1859 s'était terminé au milieu de l'agitation produite par la brochure le *Pape et le Congrès.* Cette brochure qui était

(1) La veille, les Autrichiens qui occupaient cette ville, menacés par l'armée française, avaient dû l'évacuer. C'était l'heure propice pour les révolutionnaires.

un véritable hommage rendu à la révolution, selon l'aveu d'un diplomate anglais, allait achever de faire perdre au Pape plus de la moitié de ses domaines et empêcher la réunion d'un nouveau congrès européen, attendu depuis plusieurs mois. Pie IX, dès le 1er janvier 1860, stigmatise cette brochure dans la réponse qu'il adresse aux félicitations d'heureuse année que lui offre le général de Goyon, commandant de l'armée française; le saint Pontife ne craint pas d'appeler cette brochure "un monument insigne d'hypocrisie et un tissu ignoble de contradictions."—Le 8 janvier, Pie IX, dans une lettre adressée à l'empereur des Français, rejette avec indignation la proposition que ce souverain avait osé lui faire de renoncer à ses droits sur les provinces envahies.—Quelques jours après, le 19 janvier, Pie IX notifie au monde catholique la proposition impériale et la réponse qu'il a cru devoir y faire. (Encyc, *Nullis certe verbis.*)—La lettre du Pape est publiée en France, le 29 janvier, par le journal l'*Univers* qui est supprimé le même jour, sous de spécieux prétextes d'ordre public.—Le 14 février, Pie IX repousse une proposition analogue à celle de Napoléon III qui lui a été faite par Victor-Emmanuel. (Lett. apos.)

Le 26 mars, l'œuvre de la Révolution se poursuivant dans les Etats pontificaux, malgré les avertissements de Pie IX, le saint Pontife lance contre les envahisseurs et tous leurs complices, la célèbre bulle d'excommunication : *Cum Catholica Ecclesia* (1).—Le 2 avril nouvelle lettre de Pie IX à Victor-Emmanuel, après le prétendu suffrage universel qui a consommé la spoliation des Romagnes; le Pontife y renouvelle ses justes protestations, et laisse sur la conscience du prince toutes les conséquences de l'usurpation. Cependant de jeunes catholiques accourent de toutes parts pour défendre le Saint-Siége et lui conserver les Marches et l'Ombrie qu'on menace d'envahir. Le général Lamoricière est placé à la tête de l'armée pontificale; le 8 avril il adresse une proclamation dont l'heureux effet est de grossir considérablement les rangs des défenseurs de la Papauté.—Au mois de mai, la révolution reprend le cours de ses entreprises, soutenue par Victor-Emmanuel et Garibaldi.—Invasion de la Sicile. Pie IX raconte les nou-

(1) Plusieurs de ceux qui plaisantèrent alors de l'excommunication du vieillard du Vatican, en expient peut-être aujourd'hui les dures conséquences. Si tel ou tel en plaisante encore, ce sera pour peu de temps: l'heure de la justice de Dieu viendra. Quoi qu'il en soit, le Parlement qui siége au *Monte Cittorio* est vraiment la Chambre des excommuniés. Tel est le titre sous lequel la désignait, il y a peu de mois, un député italien.

veaux attentats du Piémont dans le consistoire du 13 juillet. (Alloc. consist.)—Le 29, oubliant ses propres malheurs, il écrit aux évêques de Syrie persécutés, pour les encourager. Le 11 septembre, invasion des Marches et de l'Ombrie. L'armée pontificale est odieusement massacrée à Castelfidardo près de Lorette, le 18 septembre.—Le général de Pimodan est mortellement blessé sur le champ de bataille. Lamoricière traverse les lignes de l'ennemi et arrive à Ancône, dernier retranchement de l'armée pontificale. Après une admirable défense de dix jours de bombardement, la place est obligée de se rendre le 29.—Douleur de Pie IX en apprenant ces tristes nouvelles. La veille de la capitulation qui désarmait ses derniers soldats dans les Marches et livrait cette province aussi bien que l'Ombrie au roi du Piémont, Pie IX, dans une allocution consistoriale, avait de nouveau protesté contre l'invasion et en avait appelé à toutes les puissances catholiques. La voix du Pontife ne devait pas être écoutée par les souverains ; mais on vit de toutes parts, les évêques des deux mondes protester, avec Pie IX, contre la spoliation de ses Etats, et les accroissements admirables que prit l'*Œuvre du Denier de Saint-Pierre* vinrent aussi consoler le saint Pontife.

1861. L'ANNÉE DU ROYAUME D'ITALIE.

C'était le but avoué de la Révolution de faire de l'Italie un seul royaume. En conséquence, le comte de Cavour fait déclarer, le 26 février, par le Sénat, et le 4 mars, par la chambre des députés, Victor Emmanuel, roi d'Italie. La reconnaissance du nouveau royaume par la France et les puissances viennent consolider l'œuvre. Pie IX voit ainsi se multiplier ses épreuves. Sa force d'âme n'en est pas abattue.—Le 30 septembre, dans la célèbre encyclique : *Meminit unusquisque*, il raconte l'origine sacrilége du nouveau royaume; et termine ce triste récit en avouant que Dieu daigne consoler son cœur de Pontife par l'union admirable de tout l'épiscopat, par la piété des peuples, par la fidélité des Romains et par des marques sensibles de sa miséricorde, notamment dans la conversion des Bulgares séparés depuis longtemps, par le schisme, de l'Eglise catholique (1).—Du reste Pie IX déclarait en cette circonstance qu'aucune puissance ne pouvait l'empêcher de conserver son indépendance et de pourvoir aux intérêts de l'Eglise. Les faits l'ont démontré. Au milieu des tristesses de la

(1) L'œuvre de cette conversion avait eu son prélude le 30 décembre 1860.

présente année, Pie IX, dès les premiers mois, réglait le culte catholique dans le Danemarck, sacrait l'évêque des Bulgares et créait un nouveau siége épiscopal à Goa. (Lett. apost. *Suprema auctoritas.*)—Le 6 juin il manifestait à l'évêque de Varsovie son amour pour la Pologne. Peu après, il organisait le service religieux de la république d'Haïti et créait un archevêché à Port-au-Prince. Enfin, le 23 décembre, il annonçait aux cardinaux qu'il préparait la canonisation des martyrs japonais. (Alloc. *Inter plurima.*)

1862. L'ANNÉE DES MARTYRS JAPONAIS.

La canonisation des martyrs japonais est signalée à juste titre comme le grand fait religieux de cette année. Elle eut lieu le 6 juin. Les allocutions du 7 avril : *Si semper*, et du 22 mai : *Quanto studio*, en avaient fait pressentir la grande pensée. Pie IX la résume dans la saisissante allocution du 6 juin : *Mirabile quoddam.* En présence de la persécution dont l'Eglise est victime en tant de lieux, la canonisation de ces héros martyrs et du saint pénitent Michel *De sanctis* doit apprendre à tous, comment il faut savoir souffrir pour l'Eglise et pour la vérité.—Le 9 juin, Pie IX entretient de nouveau les nombreux Évêques accourus de toutes parts ; dans une éloquente homélie prononcée dans la Basilique vaticane, il les exhorte à combattre par la parole, par les écrits, par tous les moyens en leur pouvoir, les erreurs dominantes. (All. *Exultatur nostrum.*)—Le 11 décembre, il avertit l'Archevêque de Munich de l'hérésie qui menace d'infecter l'Allemagne (lett. *Gravissimas inter*).—Dans le même temps il écrit à l'épiscopat portugais pour lui recommander le zèle et la vigilance.

1863. L'ANNÉE DE LA POLOGNE.

Avec un courage, qui excite l'admiration de ses ennemis eux-mêmes, Pie IX soutient seul la Pologne persécutée contre le Czar. Dans le consistoire du 19 mars, il raconte les malheurs de ce pays (all. *Omnibus notum.*)—Le 22 avril, il écrit au Czar lui-même, une lettre en italien, en faveur de la Pologne (lett. *Non dove meravigliare*).—Quelques semaines après, il célèbre le troisième centenaire du Concile de Trente, et adresse, à cette occasion, deux lettres à l'Évêque de Trente, le 1er et le 15 juin.—Le 10 août, il condamne, dans une encyclique, les *catholiques libéraux.*—Le 22 décembre, il écrit de nouveau à l'Archevêque de Munich,

au sujet de l'enseignement de plusieurs docteurs de Bavière, et démasque les erreurs de Dœllinger, l'orgueilleux père des vieux catholiques en Allemage.

1864. L'ANNÉE DU SYLLABUS.

Continuant la lutte commencée contre l'erreur, Pie IX écrit le 14 juillet à l'Archevêque de Fribourg en Brisgau, pour le féliciter de son attitude héroïque.—Le 30, il écrit de nouveau aux Evêques de Pologne pour les encourager et flétrir de nouveau la persécution russe contre l'Eglise.—Le 18 août, nouvelle lettre dans laquelle il complimente l'Episcopat bavarois de sa noble fermeté—Le 19 du même mois, il béatifie Marguerite-Marie Alacoque, la fervente propagatrice de la dévotion au Sacré-Cœur.—Après la triste convention du 15 septembre, qui, sous prétexte de maintenir l'indépendance du Pape, devait livrer ses Etats à la merci du Piémont, Pie IX prononce cette mémorable parole : " Je plains la France...mais Dieu saura défendre son Eglise." Le saint Pontife termine cette année, en publiant son immortelle Encyclique *Quanta cura* et le *Syllabus* des erreurs contemporaines. Le 8 décembre, dixième anniversaire de la promulgation du dogme de l'Immaculée-Conception est choisi à dessein par le pieux Pontife pour la publication de ces deux documents d'une si capitale importance.

1865. L'ANNÉE DES FRANCS-MAÇONS.

Bien que, dès son avènement, Pie IX eut condamné cette secte dangereuse, voyant ses continuels et désastreux progrès, le saint Pontife renouvelle contre elle en 1865 toutes les anciennes condamnations. En effet après avoir successivement pourvu aux besoins de l'Eglise, notamment à la Plata (5 mars), au Pérou (17 mars), en Orient (27 mars), aux îles Phillippines (27 mai), par son allocution consistoriale *Multiplices inter* du 25 septembre, il signala au monde les perfides agissements des sociétés maçonniques et conjure les fidèles de s'en préserver.

1866. L'ANNÉE DE SADOWA.

La Révolution s'efforce d'affaiblir les puissances catholiques, de les détruire même ; elle s'unit aux protestants de tous les pays pour combattre partout l'Eglise : Pie IX

redouble d'ardeur pour soutenir la lutte. Par sa lettre apostolique *Gravissimum supremi*, il fonde à perpétuité dans la compagnie de Jésus un collége d'écrivains chargés de défendre la religion et le Saint-Siége.—Dans le consistoire du 22 juin, il crée neuf nouveaux cardinaux.—Le 25 juillet, il reconnaît Alger comme métropole et érige les deux siéges d'Oran et de Constantine (lett. apost. *Catholicæ Ecclesiæ*).—Les mois suivants, il confirme l'élection du patriarche des Syriens d'Antioche.

1867. L'ANNÉE DU CENTENAIRE DE SAINT-PIERRE.

En cette année, Pie IX est inondé de joies extraordinaires, que Dieu lui accorde pour soutenir de nouvelles luttes. Tous les évêques du monde accourent à Rome pour le dix-huitième centenaire du martyre de saint-Pierre. Pie IX les réunit en consistoire, le 26 juin. Par son allocution : *Singulari quidem*, il leur manifeste le bonheur qu'il éprouve à les voir ainsi unis au Siége apostolique. La fête triomphante du prince des apôtres a lieu le 29. Pie IX y canonise les martyrs de Gorcum et plusieurs autres saints. A l'occasion de cette solennité, et en réponse à l'allocution apostolique du 26, les évêques souscrivent une Adresse, où ils protestent de leur fidélité au Pape et proclament la nécessité du pouvoir temporel. Le 30, Pie IX répond par l'allocution *Perjucunda* et annonce un concile œcuménique. Ce même jour, il érige en archiconfrérie l'Association des chaînes de saint Pierre.—Dans le consistoire du 20 septembre, il gémit sur la spoliation des couvents en Italie. (All. *Universus catholicus orbis*)—Le 17 octobre, il notifie avec douleur l'entrée de Garibaldi dans les Etats pontificaux, et dévoile la ruse et les machinations perfides de ces nouveaux envahisseurs et de tous les ennemis de l'Eglise. La persécution de la Pologne obtient aussi en cette circonstance un nouveau blâme. (All. *Levate.*) Le 4 novembre, Pie IX apprend l'heureuse issue de la bataille de Mentana (livrée la veille) ; le territoire pontifical venait d'être délivré des bandes révolutionnaires. Le Souverain-Pontife donne des larmes aux jeunes héros qui ont succombé dans la lutte.

1868. L'ANNÉE DE PRÉPARATION AU CONCILE ET DÉPART DES PREMIERS ZOUAVES CANADIENS.

Dans son désir d'augmenter ses conseillers et de pourvoir

à tout l'ensemble du gouvernement de l'Eglise, Pie IX nomme de nouveaux cardinaux au consistoire du 13 mars. —Le 22 juin, il consulte le Sacré-Collége sur plusieurs questions relatives au futur concile. (All. *Notum vobis.*)—Le 29 juin, il donne publication des Lettres apostoliques *Æterni Patris*, par lesquelles il indique le Concile pour le 8 décembre 1869.

C'est en cette année 1868, que le Canada manifeste d'une manière si éclatante son amour pour Pie IX, en lui envoyant un premier détachement de jeunes volontaires ; le 18 février 1868, jour du départ, de Montréal, des 150 premiers soldats pontificaux est un jour à jamais mémorable dans notre histoire. Le Canada envoya en tout, à Rome, 500 de ses enfants pour la défense du pouvoir temporel.

1869. L'ANNÉE DU CONCILE DU VATICAN.

Les premiers mois de cette année sont marqués par la célébration des *noces d'or* de Pie IX (la cinquantaine de son sacerdoce), et par l'ouverture d'nn Jubilé universel Un décrêt apostolique du 26 mars, commençant par ces mots : *Quod in maximis*, publie ce Jubilé destiné à attirer les grâces du Ciel sur le Concile. Le 4 septembre, Pie IX refuse l'entrée du Concile aux schismatiques qui prétendaient s'arroger ce droit (Lett. apost.) ; toutefois, par une nouvelle lettre, du 30 octobre, il les invite à discuter avec des théologiens qu'il désignera.—Le 27 novembre, il publie un très sage règlement à l'usage des Père du Concile. (Lett. apost. *Multiplices inter.*)—Le 2 décembre il inaugure les Congrégations du Concile par une admirable allocution ; ce même jour, il fait paraître la Constitution apostolique *Cum Romanis* par laquelle il pourvoit à l'élection de son successeur, si la mort venait à le frapper lui-même pendant la réunion des évêques ; enfin, le 8 décembre, il ouvre dans la Basilique de Saint-Pierre le saint Concile, par l'allocution : *Quod votis omnibus.*

1870. L'ANNÉE DE LA BRÈCHE DE LA PORTA-PIA.

Pendant les premiers mois de cette année, le Concile poursuit ses travaux, au grand avantage de l'Eglise et de la société. Le 24 avril, Pie IX promulgue la Constitution dogmatique *Dei filius* sur Dieu, sur la foi, sur la raison, sur la révélation.—Le 18 juillet, il promulgue une seconde

Constitution *Pater æternus*, sur la primauté de Pierre, la perpétuité du Saint-Siége et l'infaillibilité pontificale. Mais ce même jour, éclatait la guerre entre la France et la Prusse.—Le 20 septembre, par suite du retrait des troupes françaises, Rome est envahie par l'armée piémontaise ; elle y pénètre par la Porta-Pia.—Le 1er novembre, Pie IX notifie au monde catholique cette sacrilége invasion. Il termine son lugubre récit par une solennelle protestation et par la promesse non moins solennelle de ne jamais pactiser avec l'envahisseur. L'histoire peut dire s'il a manqué à sa parole.

1871. L'ANNÉE DES GARANTIES.

Les envahisseurs veulent donner au Pape des prétendus gages de sécurité, en lui offrant ce qu'ils appellent des *Garanties*. Pie IX les refuse noblement par sa Lettre apostolique *Ecclesia Dei*, adressée, le 2 mars, au cardinal-vicaire, Son Em. Patrizzi.—Depuis ce moment, par de continuels discours et par tous ses actes il ne cesse de combattre la révolution. — Le 4 juin, il remercie Dieu, qui daigne lui accorder les longues années de saint Pierre. (Encycl, *Beneficia Dei.*) — Le 7 juillet, il proclame saint Joseph, protecteur de l'Église. — Dans une nouvelle Encyclique du 5 août, il voit dans l'unité du monde catholique le gage du triomphe futur. — Le 8 août, il refuse un trône d'or que la piété des catholiques se propose de lui offrir et le titre de grand qu'elle veut lui décerner.—Le 27 octobre, il pourvoit aux nombreux siéges épiscopaux vacants en Italie.

1872. L'ANNÉE DE LA GUERRE AUX COUVENTS.

La confection des lois oppressives pour les couvents signale les progrès de la révolution dans la ville sainte durant l'année 1872 ; en même temps la servitude dans laquelle la révolution prétend tenir Pie IX, prend chaque jour un caractère plus manifeste. Le saint Pontife domine la situation et déjoue toutes les ruses de ses ennemis. — Le 16 juin, par une lettre adressée au cardinal Antoneli, il se déclare prisonnier du gouvernement italien, mais prêt à mourir plutôt que de céder à des exigences ou à des concessions incompatibles avec les devoirs que lui impose la charge du souverain pontificat.—Le 23 décembre, en présence du Sacré-Collége, il condamne la conduite des spolia-

teurs des biens de l'Eglise et les excommunie ; il affirme de nouveau que pour lui il s'abandonne à la justice de Dieu et compte sur sa miséricorde. (All. *Justus et misericors.*)

1873. L'ANNÉE DE LA PERSÉCUTION UNIVERSELLE.

A l'imitation du gouvernement italien, plusieurs gouvernements se mettent à persécuter ouvertement l'Eglise : cette persécution est en partie le triste résultat des sourdes menées de la maçonnerie ; de son côté, le catholicisme libéral s'efforce de semer la division contre Rome. Pie IX, pour opposer au mal un remède efficace par ses lettres apostoliques *Dum insectationee* du 10 février, encourage partout les sociétés ou associations sincèrement catholiques : notamment celles de la France, de l'Allemagne, de la Belgique et de l'Italie reçoivent ses félicitations.—Allant plus loin, le 29 mai, il renouvelle la condamnation des francs-maçons par sa lettre *Quanquam dolores* adressée à l'évêque d'Olinda, au Brésil.—En même temps, il démasque et condamne le catholicisme libéral dans des lettres de félicitation adressées à plusieur sociétés catholiques, notamment à celle de Saint-Ambroise, de Milan, (Lett. *Per tristissima*), et à celles d'Orléans et de Belgique.—Enfin, le 21 novembre, il publie l'Ecyclique *Et si luctuosa*, par laquelle il dénonce au monde catholique ce que souffre l'Eglise à Rome, en Italie, en Suisse et en Prusse.

1874. L'ANNÉE DES ALLIAECES IEPIES.

Soulevée par les sectes, l'Autriche semble se préparer à persécuter l'Eglise comme la Prusse. En pilot attentif et vigilant, Pie IX, pour contrebalancer ces malignes influences, adresse le 7 mars à l'épiscopat autrichien l'encyclique *Vix dum a nobis.*—Le 13 mai, dans une nouvelle encyclique adressée à l'épiscopat ruthène, il recommande le maintien de la véritable liturgie que les schismatiques russes veulent corromqre. (Encyc. *Omnem sollicitudinem.*)—Voyant le mal s'étendre de plus en plus, dans le Consistoire du 21 décembre, il déplore l'aveuglement des gouvernements qui partout s'unissent aux ennemis de l'Eglise. Il cite le malheureux exemple de l'Allemagne, de la Suisse, des divers Etats du nord et du sud de l'Amérique, et signale en particulier la persécution de la Turquie contre les Arméniens. (Alloc. *Conspicientes.*)—Le 24 décembre, il convie les peuples

à la pénitence et publie le grand Jubilé que ramène chaque période de vingt-cinq ans.

1875. L'ANNÉE DES DERNIÈRES CONSPIRATIONS.

A la persécution vient s'ajouter la conspiration hypocrite. On fait des calculs impies sur l'éventualité de la mort du Pape ; les divers gouvernements cherchent à s'entendre pour entraver, le cas échéant, la liberté du futur conclave. Pie IX dédaigne ces sacrilèges conbinaisons de ses ennemis. Tout entier aux douleurs de ses enfants, il écrit aux évêques d'Allemagne prisonniers.(Lettr. ap. *Quod nunquam*) puis au clergé et aux fidèles de Suisse (Lett. aq. du 23 mars) pour consoler et encourager les uns et les autres.—Dans le même jour, avec une sainte indépendance, il se plaint devant le Sacré-Collège de l'excès de l'intolérance de ses ennemis : Ils vont jusqu'à prétendre empêcher en Italie la publication des discours pontificaux et veulent lui enlever ainsi la liberté de ses actes et de sa parole. — Mais pendant que les gouvernements s'éloignent du Vicaire de Jésus-Christ, les peuples accourent à ses pieds pour fêter les anniversaires de sa naissance et de son couronnement, et puiser auprès de lui la force dont ils ont besoin. Pie IX ne cesse d'accueillir avec sa bonté ordinaire les nombreux pèlerins ; il les invite tous à mettre leur appui dans le sacré Cœur de Jésus, à se consacrer à lui. Il les bénit avec paternité, et fortifiance en l'assistance que Dieu a promise à l'Eglise : l'épreuve ne servira qu'à la purifiier. à la faire resplendir de plus d'éclat. Tel est le résumé des nombreuses et éloquentes allocutions que les visiteurs de Pie IX ont le bonheur d'entendre.

1876. L'ANNÉE DES PÉLÉRINAGES.

Pendant que la révolution règne au Quirinal, que les gouvernements font la guerre à l'Eglise, des milliers et des milliers de fidèles viennent de toutes les parties du monde protester de leur dévouement au Saint-Siège. Les offrandes abondent, les vœux pour Pie IX sont universels. Et quelle est l'attitude de tous ces pélerins ? C'est l'attitude même des Saints. On sent, en les voyant, qu'ils sont poussés par le vent de la foi, qu'un même zèle les anime, qu'un même amour filial déborde de leurs cœurs. Là, plus de distinctions hnmaines, les princes coudoient les négociants, les industriels, les paysans, les ouvriers, les mendiants !

oui, les mendiants eux-mêmes veulent baiser les pieds de l'auguste captif.

Ces grandes manifestations des sentiments de la catholicité, montrent aux puissances que les fidèles protestent contre la situation qu'elles ont faite ou laissé faire au Souverain-Pontife et que sur cette question ils ne transigeront jamais. Un des plus haut placés parmi les ennemis de l'Eglise a avoué dans un discours public " Que la durée de la persécution n'a pas brisé le courage des fidèles". Il ignore donc que le propre de la persécution est de ranimer la foi !

1877. L'ANNÉE DES NOCES D'OR.

Le 21 mai, Pie IX célèbre ses noces d'or ou le cinquantième anniversaire de son élévation à l'épiscopat. Le Pape reçoit des députations de tous les diocèses de France, du Canada, de la Belgique, de l'Allemagne et du monde entier, qui viennent, par leur présence, protester contre les oppressions auxquelles l'Eglise est en butte dans la personne de son Souverain Pontife, de la part du gouvernement usurpateur de Victor-Emmanuel et autres.

1878. SA MORT.

Le 7 février au soir, le télégraphe jetait par tous les points du monde, la lugubre nouvelle de la mort de notre grand, illustre et bien-aimé Pontife dans les termes suivants :

Rome, 7 *Février* 1878.

" Le Pape était bien hier. Il a pu faire quelques pas
" dans sa chambre. On croit que cet exercice lui a fait
" dommage, car sa plaie à la jambe s'est fermée, et immé-
" diatement la douleur est montée à la tête."

" Ce matin, à quatres l'agonie a commencé. Les cardi-
" naux se sont réunis d'abord dans la chambre voisine,
" avec les dignitaires de la Cour Papale ; mais aux derniers
" moments de l'auguste Pontife, tous les cardinaux étaient
" autour de son lit. Le Cardinal Panebianco lui a adminis-
" tré les derniers sacrements. Pie IX a dit à ses méde-
" cins : " la mort l'emporte cette fois."

" Il a conservé toute sa connaissance jusqu'à son dernier
" soupir. Avant de mourir, il a dit aux cardinaux :

" Protégez l'Eglise que j'ai tant aimée."

" Il est mort à cinq heures p.m."

Euge serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui.

BV
2215
C3
A5

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SERIE.)

CINQUIEME NUMÉRO, JUIN 1878.

SOMMAIRE.

PAGES.

NOTES HISTORIQUES SUR LA MISSION DE L'ANSE ST. JEAN 90

MISSION DE NASKAPIS 111

RIVIÈRE BOUCE—Lettre du Rév. Père Moreux 122

NORD-OUEST—Athabasca 129

MISSION DE NOTRE-DAME DE LOURDES DE MÉGANTIC 136

RAVAGES MEURTRIERS ET FRUITS DE VIE DE LA FAMILLE INDIENNE 145

OCEANIE—Histoire d'une colonie chrétienne 161

MONTREAL :

DES PRESSES A VAPEUR DE PLINGUET & FILS,

22, RUE ST. GABRIEL.

1878

1 2 4 0

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

JUIN 1878.

(NOUVELLE SERIE)

CINQUIÈME NUMÉRO.

MONTREAL :
DES PRESSES A VAPEUR DE PLINGUET & FILS,
22, RUE ST. GABRIEL.

1878

Permis d'imprimer,

✠ Edouard Ch. Ev. de Montréal.

Libr.
Laurin
11·21·30
23048

NOTES HISTORIQUES SUR LA MISSION DE L'ANSE ST. JEAN.

Anse St. Jean, 2 avril 1878.

M. H. Têtu, Ptre,

Aumônier de l'Archevêché de Québec.

Monsieur l'Aumônier,

Pour me conformer à votre désir, je vais donner aux lecteurs des *Annales de la Propagation de la Foi* quelques renseignements sur l'établissement et le développement de la mission de l'Anse St. Jean, renseignements que j'extrais pour la plupart des notes qu'a laissées le Rév. M. Otis, l'un de mes prédécesseurs.

Ce fut dans l'été 1838 que les premiers colons débarquèrent à l'Anse St. Jean. Ils étaient envoyés par une société formée de 21 citoyens de la Malbaie à la tête desquels se trouvait Sieur Alexis Tremblay (Picoté).

Noms des associés.

1. Alexis Tremblay (Picoté).
2. Louis Tremblay (Picoté).
3. Joseph Tremblay (Picoté).
4. Alexis Simard.
5. Thomas Simard.
6. Ignace Couturier.
7. Joseph Lapointe.
8. Benjamin Gaudreault.
9. Joseph Harvey.
10. Louis Desgagné.
11. Louis Bouliane.
12. Louis Villeneuve.
13. Basile Villeneuve.
14. Ignace Murray.
15. David Blackborn.
16. George Tremblay.
17. Jérôme Tremblay.
18. François Maltais.
19. Michel Gagné.
20. Pierre Boudreau.
21. Jean Harvey.

Le but que se proposaient ces âmes généreuses, c'était d'ouvrir un nouveau champ à la colonisation et de pouvoir un jour y placer convenablement leurs enfants. Mais pour

atteindre ce but, il y avait deux obstacles considérables à lever : il fallait 1° composer avec la puissante société anglaise, appelée de *la Baie d'Hudson*, qui, étant en possession de tout le territoire du Saguenay, ne voulait pas se désister de ses droits, à moins qu'on ne lui payât la somme de mille huit cents louis (£1,800). Alors, elle permettait seulement aux colons de couper le pin, l'épinette qui se trouvaient dans ses limites, sans cependant consentir au plus petit défrichement.

2° Le second obstacle était le dénûment absolu où se trouvait la société Malbaie. Quoique composée de citoyens à l'aise, néanmoins la position respective de chacun d'eux était loin de leur permettre de fonder un capital suffisant pour rencontrer les exigences des associés de la Baie d'Hudson.

En présence de ces difficultés, les associés décidèrent que, pour parvenir à rencontrer la somme que la compagnie reclamait, ils devaient avoir des chantiers, sans se préoccuper pour le moment de la colonisation. D'ailleurs, le bail qui donnait tous ces priviléges à la compagnie anglaise devait expirer en peu d'années, et alors, tout obstacle étant vaincu, il serait facile à la société Malbaie d'atteindre son but primitif.

Au printemps donc de l'année 1838, les eaux du Saguenay virent la première goëlette, portant les braves qui devaient combattre pour leur conquête. Mais, malheureusement, elle ne put atteindre que les sept îles, près de Tadoussac, à raison des glaces qui couvraient la rivière. On y débarqua un certain nombre d'hommes pour y construire un moulin à scie et y passer l'été.

La goëlette remonta de là jusqu'à l'Anse-au-Cheval (vis-à-vis Ste. Marguerite), où l'on débarqua une seconde troupe, avec instruction d'y construire un moulin et y couper du bois. Le reste de l'équipage continua sa route jusqu'à l'Anse St. Jean.

L'établissement de ces trois postes jusque-là ignorés, devant avoir chacun son moulin et des hommes à gages pour y amener le bois propre aux madriers, était la tâche que s'était imposée la société pour l'année 1838.

Tous ces jeunes gens stationnés au milieu des neiges fondantes du printemps n'avaient aucun abri. Mais si les privations et les fatigues furent grandes, on peut assurer que leur courage le fut davantage.

Les moulins se firent avec les écluses, à bras d'hommes ; celui de l'Anse St. Jean put scier assez de madriers, durant la saison d'été, pour être en état de pouvoir charger un navire dans le mois d'octobre. Cette charge vendue suffit seule à compléter les $1,800 dus à la compagnie de la Baie d'Hudon.

La société de la Malbaie s'acquit par là de la renommée et assura son crédit.

Le Saguenay fut dès lors considéré comme une terre promise. Aussi, tout le surcroit de population qui encombrait les vieilles paroisses de la côte Nord, tomba-t-il comme sous le coup d'une baguette magique en entendant les récits merveilleux des jeunes gens qui revenaient de ces lointains climats.

Le Saguenay était une rivière sans fond comme sans mouillage possible (hors celui de l'Anse St. Jean et de l'Anse St. Etienne.) Fût-on près du port, où l'on voulait aller, le vent favorable cessant, il fallait rebrousser chemin, et se hâter d'atteindre l'un de ces hâvres. Ils avaient vu la *Boule l'Eternité* (Trinité) montagne se perdant dans les nues. Plus haut, les terres étaient d'une étendue immense, d'une qualité supérieure ; une vallée sans horizon s'étendait depuis la grande Baie jusqu'au Lac St. Jean. C'était là que croissait la vigne plantée par les Pères Jésuites et les autres fruits des climats chauds.—Enfin que de belles choses n'avait-on pas à dire sur ces parages enchantés !

Dès l'automne de la même année 1838, 8 familles étaient montées s'établir à la Baie des Ha, Ha.

Les chantiers de l'Anse St. Jean continuèrent, sous la direction du même chef, avec plus ou moins de succès jusqu'en 1845. Alors, les associés résolurent, d'un commun accord, de vendre tous les établissements appartenant à la Société. Ce fut la maison W. Price et Cie., qui en devint l'acquéreur.

Les portes étaient ouvertes, tous les obstacles levés : le

bienfait était immense pour la population déjà fixée au Saguenay à cette époque, ainsi que pour ceux qui devaient y venir plus tard. Aussi, les héritiers de tant de sacrifices doivent ils une souveraine reconnaissance à ces 21 citoyens généreux de la Malbaie qui leur préparèrent ainsi l'avenir.

A partir de 1845, l'Anse St. Jean fut abandonnée comme point central, la maison Price lui ayant substitué la Grande Baie, et cinq familles seulement continuèrent à demeurer au premier poste. Une couple de familles vinrent se joindre aux anciennes dans le cours des années suivantes.

Ces familles restèrent ainsi isolées jusque vers l'année 1856, sans que leur nombre s'augmentât d'une manière notable. A cette époque s'établit un courant assez considérable d'émigration venant des Eboulements : alors, les forêts disparaissent comme par enchantement et se transforment en campagnes fertiles.

Pendant ces dix-huit premières années, l'Anse St. Jean fut visitée par un grand nombre de missionnaires résidant à la Grande Baie et dont voici les noms :

Les Rév. PP. Oblats Durocher, Babel, Fiset, Bourassa, Garant, Arnaud, Lalaze, Honorat, et M. Durocher, frère du Rév. Père du même nom.

En 1839, le Rév. M. B. B. Decoigne, curé de la Baie St. Paul, et le Rév. M. Lévêque, curé de la Malbaie, donnèrent la mission.

Les Rév. Pères Oblats s'étant retirés de la Grande Baie en 1851, le Rév. M. Charles Pouliot les remplaça dans la mission de l'Anse St. Jean jusqu'en 1854. Vint alors le Rév. M. T. Gill, puis le Rév. M. T. Otis en 1856, pour laisser le soin de la même mission au Rév. M. T. A. Martel en 1858.

Ce fut vers la fin de 1861, que Mgr C. F. Baillargeon nomma un missionnaire résidant à l'Anse St. Jean, dans la personne du Rév. M. T. Otis, curé de St. Alphonse. Ses successeurs furent les Rév. M. Sauvageau en 1866, Girard en 1867, et enfin dans l'automne de 1875, le missionnaire actuel.

Faire de longs voyages pour visiter leurs ouailles, risquer leur vie au milieu des tempêtes qui sévissent quelques fois violemment sur la rivière Saguenay, éprouver des

retards à bord des goëlettes ou des chaloupes, ainsi que des contre-temps de toutes sortes, telle dut être la condition des premiers missionnaires. Mener une vie de solitaire, passer plusieurs mois de suite sans voir leurs confrères, supporter beaucoup d'ennui et voyager quelquefois au milieu des dangers, tel fut le partage des missionnaires résidants. A propos des tempêtes du Saguenay, je me rappelle le fait assez original d'un voyageur, qui après être parti le matin de l'endroit appelé *descente des femmes*, fut surpris par la tempête, rebroussa chemin sans s'en apercevoir au milieu des tourbillons de vent et de neige et arriva le soir, bien étonné, à l'endroit qu'il avait laissé le matin.

Jusqu'en 1857, la mission se donnait dans une maison particulière. Alors les habitants commencèrent à construire une petite chapelle, dans le voisinage de la Rivière St. Jean et à peu de distance du Saguenay. Le comble seulement y avait été mis, qu'une tempête arriva qui fit table rase; alors on abandonna le projet pour le moment.

Quelque temps après, M. T. Otis, curé de St. Alphonse, vint leur donner la mission; et les citoyens se trouvant trop à la gêne dans une maison privée pour l'exercice de leurs devoirs religieux, se réunirent dans la pensée qu'il fallait relever, ou mieux construire à neuf les murs du temple renversé. Le missionnaire leur conseilla de choisir une autre place, vû que celle indiquée plus haut offrait à la Rivière St. Jean une proie facile à dévorer, et que probablement plus tard, le terrain continuant d'ébouler, nécessiterait des charges pesantes aux contribuables.

Le conseil fut sur l'heure adopté, et aussitôt, l'on se mit à l'œuvre. Tous les matériaux de la chapelle écrasée furent transportés sur un plateau élevé, à une distance d'environ 20 arpents du Saguenay. C'est là qu'on construisit la chapelle actuelle.

Les habitants, peu nombreux, élevèrent eux seuls, sans aide aucune, une chapelle de 46 pieds sur 36. On ne pouvait certainement manifester plus de bonne volonté.

"La chapelle est terminée, hâtons-nous de construire le presbytère et le prêtre résidant ne tardera pas." C'est ce

que l'on fit en effet. Le trois avril 1860, Mgr. C. F. Baillargeon ordonnait cette construction. Les citoyens, malgré leur indigence, se mirent résolument à l'œuvre. M. Martel, alors leur missionnaire, conduisit les affaires avec une activité et un zèle qui furent couronnés de succès. Tout marcha si bien et si vite, que dans l'automne 1861, la bâtisse, contre l'attente de Monseigneur de Tloa, se trouva entièrement terminée.

Aussi, le 2 septembre 1861 le Rév. M. Otis était-il nommé premier curé de l'Anse St. Jean. Voici comment le dévoué missionnaire raconte son arrivée dans sa nouvelle paroisse :

" Parti de S. Alphonse le 24 septembre 1861, je n'arrivai " à l'Anse St. Jean que le 28 dans la nuit, veille de la fête " St. Michel. Je descendis en chaloupe, par un coup de " vent des plus violents. Plus d'une fois, nous craignîmes " d'être submergés. Je n'avais avec moi qu'une partie de " mes bagages, l'autre était dans un grand bateau qui fai- " sait voile en même temps. Mais la tempête était si forte " qu'elle épouvanta les matelots et jusqu'au capitaine ; de " sorte que le bateau prit terre au Tableau et y passa le " Dimanche, 29.

" Mon arrivée au nouveau presbytère n'était pas des " plus attrayantes. C'était la forêt tout autour. La forêt, " il est vrai, renversée par le feu ; mais le feu avait respec- " té ses débris. De sorte qu'il fallut se frayer un passage " quelconque à travers le bois et les énormes souches pour " y arriver..... Les deux uniques bâtisses étaient la cha- " pelle construite en 1857 et le presbytère. Tout le reste " était à faire : sacristie, étable, grange, etc. Mais, je dois " confesser, à la louange des colons d'alors, que je trouvai " dans leur zèle un dédommagement de l'embarras où je " me trouvais ; car au premier novembre, grange, étable " et autres dépendances étaient debout.

" Ma première messe solennelle comme prêtre résidant " fut célébrée le 6 octobre, fête du St. Rosaire. Un seul " homme, dans la place, savait les répons, aucun chantre, " ni servant. Les choses allèrent ainsi jusqu'à Noël.

" La messe de minuit et du jour de Noël fut des plus so-
" lennelles : Quatre servants en surplis, un encensoir, huit
" chantres qui faisaient leur possible aux alleluia, un harmo-
" nium accompagnant les voix de douze jeunes filles.—Les
" anciens colons privés depuis 18 ans de ces solennités si
" belles et si touchantes ne pouvaient retenir des larmes de
" joie en voyant ces choses qui leurs rappelaient les dou-
" ces émotions éprouvées autrefois au pays natal. C'était
" les Juifs rendus à leur chère Jérusalem après les ennuis
" de l'exil : " *Et facta est lætitia in populo, magna valde !* "

On ne sait qui admirer davantage, du pasteur qui se multiplie pour présider à tous les travaux d'organisation ou des paroissiens qui secondent un si beau zèle. Trois mois se sont à peine écoulés que déjà la création est complète. S'il nous était donné de considérer le courageux missionnaire à l'œuvre pendant les 5 ans qu'il desservit l'Anse St. Jean, nous le verrions se dévouer corps et âme, pour l'avancement spirituel et temporel de ses chères ouailles. Colonisation, éducation de l'enfance, accroissement de la piété au milieu de son peuple, rien n'est négligé. Il se fait tout à tous : il instruit, il encourage, il console, il prie, il travaille sans cesse et la joie semble sa compagne habituelle dans sa solitude bien-aimée. Que ne peut-il y demeurer encore des années et des années ! Mais, bientôt, épuisé par le travail, sa santé ne peut résister plus longtemps à l'ardeur de son zèle et bien à regret il confie à un autre un champ si bien cultivé.

La première visite épiscopale eut lieu en l'année 1863. Monseigneur Charles François Baillargeon, accompagné des Rév. Pères Beaudry et Lecours, arriva à l'Anse St. Jean le 27 juillet à 10½ heures du soir. La joie de la population fut grande le 28 au matin lorsqu'elle apprit l'arrivée de Sa Grâce. Monseigneur voulut dans l'avant-midi visiter la place. Il fut accompagné dans son voyage par la cavalerie jusqu'à 4 milles. Là s'arrêtait le chemin praticable.

Les exercices de la visite commencèrent dans l'après-midi. Le lendemain, 56 personnes eurent le bonheur de recevoir la confirmation. Monseigneur partit de l'Anse St. Jean pour Tadoussac le 29 à midi, en chaloupe. Sa Grâce

éprouva du vent contraire, des orages, et ne put arriver à Tadoussac que dans la nuit.

L'année 1865 fut célèbre par la disette de fourrage. Cette disette était générale. Tous les grains en réserve pour les semences furent dépensés ; ce fut par ce moyen que l'on put sauver les animaux. Il fallut ensuite faire venir les grains de semence de la Malbaie.

Le commencement de l'année 1866 fut surtout remarquable par l'émigration. Un certain nombre de familles n'ayant pas semé, se voyaient sans espoir d'échapper à la misère. Dans cette extrémité, on prit des informations de tous côtés. L'un trouva ici des avantages, l'autre voyait là de l'or et du pain. Enfin, il fut décidé que le premier soleil de mars serait l'infaillible témoin du *décampage*. Vingt familles partirent dans le cours des deux années 1865 et 1866.

Le successeur du Rév. M. T. Otis dut laisser au bout d'un an pour cause de santé. Il réunissait à un haut degré toutes les qualités du vrai missionnaire et du solitaire. Ses paroissiens n'avaient pas tardé à s'en apercevoir et leurs regrets le suivirent à son départ.

Le nouveau curé demeura 8 ans à l'Anse St. Jean. Les travaux accomplis furent nombreux : la chapelle et le presbytère subirent une agréable transformation, des maisons d'écoles se construisirent et de grands fruits furent produits dans les âmes. En présence de ces 8 longues années de solitude, nous sommes ravis d'admiration et en même temps, une pensée de frayeur se dresse devant nous de manière que nous nous demandons avec anxiété : " Si l'on " exige de nous un pareil sacrifice, où trouverons-nous " donc un courage et des forces pour l'accomplir ? "

En 1869 eut lieu la deuxième visite épiscopale dans laquelle 74 personnes reçurent la confirmation.

Enfin, vers le milieu de juillet 1874, Sa Grâce, Mgr E. A. Taschereau, arrivait à l'Anse St. Jean et le Saint-Esprit descendait sur 82 personnes.

On dit que Sa Grâce n'arriva à l'Anse St. Jean qu'après un grand retard, à une heure avancée de la nuit. De grands préparatifs de réception avaient été faits la veille

et la population était restée longtemps dans l'attente. Le lendemain, la pluie tombait par torrents, mais elle ne put empêcher les braves paroissiens de l'Anse St. Jean de profiter des grâces si abondantes attachées à la visite de leur vénérable Archevêque.

PAUL DUBÉ, Ptre.

Nous croyons devoir ajouter à ces notes historiques le rapport suivant que le Révérend M. Dubé a envoyé à Monseigneur l'Archevêque au mois de mars dernier, et qui complète les renseignements déjà donnés sur la mission de l'Anse St. Jean.

Anse St. Jean, 26 *mars* 1878.

A SA GRACE MGR E. A. TASCHEREAU,
Archevêque de Québec.

Monseigneur,

L'intérêt que vous portez à l'œuvre des missions, me fait croire que vous aurez pour agréables quelques renseignements sur l'Anse St. Jean, le Petit Saguenay et le Tableau, qui composent ma desserte.

ANSE ST. JEAN.

L'Anse St. Jean, comme Votre Grâce le sait, est le lieu de ma résidence. Déjà, dans un premier rapport, je vous ai fait connaître la physionomie du peuple qui l'habite, et qu'on peut bien appeler un *bon, petit et solitaire peuple*, pour me servir des expressions que Votre Grâce a daigné employer dans une lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire. La bonté, c'est bien le trait le plus saillant de cette physionomie qui porte aussi un cachet spécial de candeur, d'obéïssance, de respect à l'autorité.

Les premiers colons de l'Anse St. Jean y débarquèrent en 1838.

Depuis lors, beaucoup de missionnaires animés du zèle le plus généreux pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, m'ont précédé dans la culture de ce champ isolé de la vigne du Seigneur ; ils y ont déposé une semence, qui,

par leurs soins, leurs sacrifices et leurs sueurs, a pris un heureux accroissement et qui est devenue une plante magnifique dont je n'ai qu'à recueillir les fruits. Honneur à ces messagers de la bonne nouvelle. Il y a environ dix-huit ans seulement qu'un prêtre réside à l'Anse St. Jean. Quelles souffrances n'ont pas dû endurer ces pauvres solitaires, si loin de tout secours religieux ! En effet, le curé le plus proche se trouvait à une douzaine de lieues.

Si Votre Grâce me permet quelques détails, je lui dirai la concorde qui continue de régner entre mes paroissiens et qui attire sur eux une abondance de bénédictions, car, Dieu regarde toujours avec amour cette belle paix et ne laisse pas de récompenser, dès cette vie, les sociétés et les familles qui lui donnent l'hospitalité. La foi, la confiance en Dieu sont ici bien grandes ; elles se manifestent souvent par des signes non équivoques. Un danger nous menace-t-il, une maladie vient telle s'asseoir au foyer, aussitôt, les regards s'élèvent vers le Tout-Puissant, vers Ste. Anne, etc., et le secours du prêtre est reclamé. "A défaut du médecin des corps, disent-ils, nous recourons au médecin spirituel et c'est bien le meilleur." Je m'aperçois avec bonheur que la récompense ne se fait pas attendre, parce qu'ordinairement, les dangers sont éloignés, les maladies guéries.

Le Dimanche est respecté, observé ; l'assistance aux offices régulière autant que possible ; les catéchismes, qui se font pendant toute l'année, suivis par un bon nombre ; les sacrements fréquentés assez souvent. Aux principales fêtes, il y a concours, ainsi que dans les mois de St. Joseph, de Marie, de Ste. Anne, etc. Mais c'est à l'occasion des Quarante-heures surtout que l'empressement est le plus général. L'humble chapelle revêt alors ses ornements de fête et la piété des fidèles relève spécialement l'éclat de la solennité. Grande foule à la prière du soir. A propos des Quarante-heures, je prends la liberté de solliciter une époque plus favorable. En hiver, il est difficile d'avoir le secours des confrères voisins. Cette année, j'étais seul et quoique la population ne soit pas considérable, c'est toujours un peu fatiguant. Dans mon humble opinion, l'été nous conviendrait mieux, d'autant plus que nous avons maintenant un quai qui permettra au vapeur de venir dans notre port dès le printemps prochain.

En résumé, les devoirs religieux s'accomplissent bien ; on pourrait cependant exiger plus de perfection de la part de quelques familles.

La tempérance peut regretter seulement quelques rares accidents que le temps fera disparaître, espérons-le ; aucun

vendeur de boisson n'a pu prendre racine dans notre sol ennemi de semblables plantes.

Les réunions, les danses n'ont pas beaucoup de vogue ici et l'année présente mérite une mention honorable sous ce rapport.

Je faisais remarquer, dans mes premières notes, quelque négligence dans le paiement des dettes, notable amélioration maintenant. D'ailleurs, il est bien entendu qu'il ne s'agissait, dans les dites notes, que d'un certain nombre ; encore, faut-il ajouter que c'était plutôt l'impossibilité que la négligence et la mauvaise volonté qui empêchait de satisfaire à ces diverses obligations. Ici, comme dans les autres paroisses, un bon nombre font honneur à leurs affaires.

Deux écoles fonctionnent régulièrement sous le régime protecteur de la cotisation. C'est un bonheur pour nos pauvres enfants qui pourront s'instruire un peu et surtout bien apprendre leur catéchisme.

Sous le rapport matériel, le progrès est sensible. La gêne a disparu pour faire place à une aisance passable. Si l'on donnait moins d'attention à l'exploitation des bois, pour se livrer au défrichement et à la culture de la terre, ce serait un acheminement vers le bien-être. On en voit une preuve vivante, dans un certain nombre de braves cultivateurs, qui ont dévancé, depuis longues années, leurs co-paroissiens dans la voie de la fortune et qui pourraient paraître sans rougir, à côté des riches habitants de nos grandes paroisses.

Le printemps dernier, on a effectué le transport et la réparation d'une maison, qui sert actuellement de demeure au bedeau et de salle publique. La bonne volonté de mes ouailles a encore brillé dans cette circonstance.

En un mot, je suis bien content de la conduite de mes paroissiens que l'éloignement protège contre les influences délétères qui pourraient venir de l'extérieur.

PETIT SAGUENAY.

Ce poste est à trois lieues et demie environ de l'Anse St. Jean. Il se compose de 7 ou 8 familles qui ressemblent en tous points à celles de l'Anse St. Jean. Aussi, me contenterai-je de dire à Votre Grâce que je visite ce petit troupeau trois fois dans l'année. Alors, la maison de M. H. Tremblay se transforme en chapelle temporaire et tous ceux qui le peuvent, s'approchent des sacrements. Ma lettre de mission m'obligerait d'y aller quatre fois, mais ordinairement les Quarante-heures amènent ces bons cultivateurs à notre

chapelle et m'exemptent un voyage. Au reste, quand les communications sont plus faciles. ils se donnent la peine d'apparaître de temps en temps à nos offices.

Il n'y a dans cet endroit aucune organisation régulière pour une école, mais cette année, une institutrice non diplômée se dévoue, moyennant une légère rétribution, à l'instruction des petits enfants.

Le Petit Saguenay prendrait un peu plus de développement, s'il pouvait communiquer par terre avec l'Anse St. Jean. Nous avons fait une requête pour faire terminer un chemin déjà commencé, et si l'on pouvait réussir, ce serait un grand avantage pour ces pauvres colons, isolés comme ils le sont, sans autre chemin que la rivière Saguenay.

TABLEAU.

Le Tableau est sur les confins de mon immense mais peu populeuse paroisse, à peu près à mi-chemin entre l'Anse St. Jean et la Grande-Baie, sur la rive opposée du Saguenay. Je ne visite qu'au temps pascal ces brebis lointaines qui forment en tout 4 ou 5 familles, encore presque toutes ces familles n'y passent-elles que l'hiver pour le chantier, si je ne me trompe. Il y a là un moulin à scie qui doit occuper un peu de monde pendant l'été et il serait peut-être bon de faire au moins une visite à part le temps des Pâques.

C'est toujours avec la plus grande cordialité, que je suis reçu par ces solitaires qui voient si rarement le prêtre. Je leur donne quelques mots d'instruction, je les confesse ainsi que les enfants, les communie et les abandonne aux soins de la Providence.

En terminant, je vous prie, Monseigneur, de recevoir les sentiments de vénération avec lesquels je suis

De Votre Grâce

le très-humble et très-respectueux serviteur,

PAUL DUBÉ, ptre.

MISSION DES NASKAPIS.

Lettre du Révérend Père Lacasse, O. M. I.

St. Sauveur, 1er Avril 1878.

Révérend M. H. Têtu, Ptre.,
Aumônier de l'Archevêché de Québec,

Monsieur l'Aumônier,

Comme nos missions ne vivent que par les secours de la Propagation de la Foi, il est bien juste que je fasse connaître aux lecteurs de vos Annales que Dieu s'est plu à bénir leur générosité. Excusez le retard apporté à l'envoi de ces quelques notes promises depuis longtemps. Mais l'homme propose et Dieu dispose : j'avais tenu un journal des dix-huit longs mois passés au milieu des tribus infidèles ; un naufrage est venu l'engloutir. La mer rend ses victimes, dit-on ; oui, mais les manuscrits exceptés. Sans autre préambule, je commence de suite, car je vois que le temps ne me permettra même pas de finir ce rapport.

Les Sauvages que les Révérends Pères Oblats de Bethsiamites ont à visiter, habitent un littoral de plus de neuf cents lieues, si on y comprend le pays des Esquimaux qui ont aussi été les objets de leur zèle et au milieu desquels ils ont l'espoir d'établir une résidence. Les Montagnais habitent le littoral du golfe depuis Bethsiamites, distant de soixante-et-dix lieues de Québec, jusqu'au Détroit de Belle-Isle. Ils sont disséminés par petites bourgades, vivent dans l'été à l'embouchure de certaines petites rivières qu'ils remontent pendant l'automne. Ils hivernent dans les bois, y font la chasse et reviennent au printemps vendre leurs pelleteries et se munir de provisions. Pendant leur séjour à la mer, ils font leur mission là où le prêtre va les attendre et se hâtent de retourner dans leurs bois. Comme ces Sauvages sont catholiques depuis longtemps et qu'ils n'ont rien qui les distinguent de la classe des Sauvages connus de vos lecteurs, je me hâte de

vous introduire au milieu de mes chers Naskapis, autre tribu qui vit dans l'intérieur des terres. Quelques-uns d'entre eux qui vivaient à la hauteur des terres des Sept-Iles et de Mingan, viennent maintenant faire leur mission à ces postes respectifs. Mais il y a des Naskapis qui vivent autour des grands lacs et le long des rivières qui donnent leurs eaux au détroit d'Hudson. Ce sont ces Naskapis que je viens vous présenter aujourd'hui. Comme ils ne peuvent ni ne veulent venir ici, il vous reste, M. l'Aumônier, l'obligation de faire route avec moi. Dites adieu à Québec que vous courez grand risque de ne plus revoir, et à bord d'une goëlette, faites route pour St. Augustin, poste distant de trois cents lieues. Vous êtes à bord du capitaine Narcisse Blais de Berthier. Ne craignez rien. Le chapelet et la prière commune de chaque jour sont votre sauve garde. Le capitaine, que tous les missionnaires de la côte connaissent, sera plein d'égards pour vous; il vous donnera même son lit, en dépit de vos récriminations, et permettra à ses braves matelots de rire à gorge déployée quand, sous l'influence du mal de mer, vous irez jeter à l'océan impitoyable, l'écume de votre courroux. Pauvre mal de mer! Qu'il est acharné à tourmenter ses victimes! Après cinq ans de courses continuelles, il n'est pas encore satisfait de moi et il crie toujours: encore, encore! Et moi, penché sur le bastingage, de lui répondre: en voici!

Mais hâtons-nous de passer à un sujet plus gai, car rien qu'au souvenir de la mer, mes yeux s'embrouillent, je ne distingue plus les lignes de mon papier, et mon cœur me supplie d'attendre au moins la débâcle, avant de prendre passage à bord d'un bâteau. Nous sommes donc à St. Augustin: nous allons faire la mission aux pauvres Montagnais de cet endroit, et, de là, en compagnie de deux guides, traverser une langue de terre de 80 lieues pour tomber dans le fond de la Baie des Esquimaux, qui mêle ses eaux à celles de l'Atlantique. Les Rév. Pères Arnaud et Babel ont souvent visité cette mission. Voyez ces pauvres Naskapis accourir en foule au rivage. Si les haillons qui les couvrent vous invitent peu à les approcher, que leur timide sourire et les poignées de main qu'ils vous donnent

vous déterminent à les presser sur votre cœur ; n'en passez pas un seul, car ils sont jaloux de cette marque d'amitié de la *Robe noire*, et ils regardent, comme une récompense de leur bonne conduite, la faveur de presser la main du prêtre du Grand Manito. Vous avez devant vous de bons enfants, bien disposés à la piété, mais encore ignorants et superstitieux. Ils ont abandonné, sauf une exception ou deux, la jonglerie, qui rendait leur âme coupable de péchés mortels, mais ils ont encore une foule de craintes, de remarques, d'observances qui font comprendre aux missionnaires pourquoi il y a encore des superstitions en Canada après tant de siècles de civilisation. Que ceux et celles qui veulent jeter la pierre à nos Sauvages, se rappellent que j'ai une compatriote qui s'est couchée la tête sur un miroir, après avoir mangé une galette salée pour connaître sa destinée. En faisant la mission en cet endroit, je suis certain que vos larmes vont couler plus d'une fois, mais ce seront des larmes de joie et de bonheur ; car de nombreuses consolations vous attendent. Votre première occupation devra être de montrer à lire à ces pauvres sauvages pour qu'ils puissent s'instruire eux-mêmes. Le catéchisme occupera presque tout votre temps. Vous aurez à répondre à bien des questions qui exciteront votre sourire plus d'une fois :

— Père, au ciel on n'a jamais faim ?

— Non, mon enfant, jamais.

— Combien mange-t-on de fois par jour ?

— Au ciel, mes enfants bien-aimés, on ne mange pas. Stupéfaction générale ! Un Sauvage, ne pas manger !

Et encore : — Mes enfants, il n'y a qu'un Dieu, mais trois personnes en Dieu : le Père, le Fils, le Saint-Esprit, qui ne font qu'un seul et même Dieu. Eh bien ! mon Jean-Marie, depuis une heure que je vous explique cela, peux-tu répondre à ma question ? — Oh ! oui, Père, j'ai la tête molle comme la cervelle d'un caribou. — Chez nos sauvages tête molle est l'opposé de tête dure.

— Combien donc y a-t-il de Dieu ?

— Il y a trois personnes en Dieu, qui ne font qu'un seul Dieu ; trois et un font quatre, ce qui fait qu'il y a quatre

Dieux, et la Sainte Vierge Marie qui se tient à côté du bon Dieu et qui lui dit que les sauvages sont ses enfants." Après une pause, de s'ecrier d'une manière inspirée : — " Oh ! j'ai oublié le Fils de Dieu qui s'est fait homme, et qu'on baptise un enfant pour laver son âme, et qu'il faut bien se tenir à la messe." L'enfant se tait, il se fait un silence ; les yeux se tournent vers lui. Le père, la fierté dans le regard, l'émotion dans la voix, dit en souriant : — " C'est mon fils, celui-là ; il est fin partout ; il a tué trois caribous dans une journée, l'hiver dernier. Ils étaient gras, pas, mon fils ? — " Bien, bien, mon fils ! nous parlerons de cela après le catéchisme." Puis on fait une autre question, puis on a une autre réponse.

Quelquesfois vous vous plaisez à admirer leur extrême naïveté. Ils vous adressent des questions qui vous font monter le vieil homme à la figure. Jugez-en par la scène suivante : Je venais de chanter la messe, si toutefois on peut appeler chant le cri qui sort de mon gosier. C'est affreux à entendre. Le sourire avec lequel mes amis accompagnent la lecture de ces mots, peut vous prouver que ceux qui m'ont entendu une fois, ne peuvent en perdre le souvenir. En musique, comme en tout, les extrêmes se touchent, et le Canada a ses deux Albani. Je sors de la chapelle la tête basse. Les Sauvages m'entourent :

—Le Père Arnaud, *celui qui a la voix claire*, comme l'appellent les Sauvages—chante bien, n'est-ce pas, père ?

—Oui, mes enfants, très-bien.

—Il est bien plus fin que toi, n'est-ce pas ?

—Oh ! oui, d'un bout—(Vous savez que les Sauvages n'ont pas d'autre adjectif pour exprimer les qualités de l'homme : " que le mot *fin* " il est fin ou il n'est pas fin). J'avais à peine exprimé le signe affirmatif, qu'une voix victorieuse s'écria :—Je le savais bien moi, qu'il n'était pas si fin que le Père Arnaud ; je vais aller chercher ma femme qui ne voulait pas me croire et tu vas me le dire devant elle. Ce qui fut dit, fut fait. Une seule consolation vous reste : c'est qu'ils disent à ceux qui veulent les entendre que vous paraissez les aimer beaucoup.

Mais le cœur serré, il faut se séparer de ces chers néophytes, et vous aventurer encore plus de 300 lieues plus loin. Il y a des Sauvages à l'intérieur des terres ; ils ont une âme et personne ne pense à eux. Il faut aller les voir, se rendre chez eux jusqu'au Détroit d'Hudson. Uu seul sauvage de la Baie des Esquimaux connait ce chemin long et difficile : c'est notre cher Watshikatt, notre bon sacristain, qui relève de maladie, et est infirme d'une main. Je le fais venir à la chapelle et lui parle sérieusement en ces termes : " Frère Watshikatt, toi seul connais le chemin des Naskapis. Je veux y aller pour sauver des âmes à Dieu ; pour remercier Dieu de la grâce qu'il t'a faite, il me semble que tu accepteras ma proposition avec plaisir : tu vas être mon pilote. Je te ménagerai, porterai ton fardeau et Dieu sera avec nous, qu'importe le reste ? " Watshikatt se recueillit, et moi, je priais. " Père, je suis vieux, infirme, mais je vais y aller, parce que je veux faire plaisir à Dieu, car aucun commis ou marchand ne me déterminerait à y aller." Je lui sautai au cou, l'embrassai avec tendresse, et on se mit de suite à chercher un troisième compagnon. Il fallut déployer beaucoup de diplomatie. Enfin l'un accepte. Son nom n'est pas embaumant, mais que voulez-vous ? l'on prend ce qui nous vient : mon premier guide Walshikatt veut dire : " l'homme crochu," mon second est " l'homme qui pue ; " ses compatriotes l'ont ainsi désigné et je crois que pour quelqu'un qui l'a approché seulement à vingt pieds de distance, il est difficile de le nommer autrement. La tradition dit qu'il se lava une fois, il avait 8 ans alors, la fois qu'il versa au milieu d'un lac. D'ailleurs il y a un arôme qui s'échappe de tous ses pores, de la tête aux pieds et dont il ne saurait se défendre. Il est le meilleur homme du monde, lent dans ses mouvements, mais d'une force *grenachienne* qui l'ont rendu influent dans sa tribu.

Il est 8 heures du matin, la glace des lacs a passé hier, 6 juillet, il est temps de partir. Faisons un court inventaire : Un canot de deux brasses et une coudée, un bon fusil, de la poudre, du plomb, des balles, une rêts de quelques brasses, des hameçons, une hache, une chaudière, un couteau croche, ma chapelle portative, des images, des chapelets, et nos trois intéressantes personnes, munies chacune

d'un aviron. Je bénis les sauvages agenouillés devant moi et le signal du départ est donné. " En flotte, s'écrie l'homme du gouvernail ; Père, reste coi au fond, tu sais que notre canot est versant." " Mais, mon enfant, quand mes jambes seront fatiguées, engourdies, je pourrai changer de place ? " " Tu feras comme nous autres, père ; tu attendras qu'on débarque." Et quelquefois, vous attendez quatre et cinq heures, vous vous demandez alors si le calme du canot n'est pas pis que le roulis de la mer. Pauvre nature humaine ! c'est son sort de ne jamais être contente ici-bas. D'ailleurs, comme me dit mon guide bien souvent : " Il faut bien quelque chose de *croche* pour faire passer le temps *droit*." Les premiers jours, vous mangez les quelques livres de farine que vous aviez apportées ; puis viennent les portages et comme le canot et le bagage pèsent, il faut renoncer à apporter des provisions pour le voyage. Mes deux guides me disent qu'on en trouvera, et qu'ils préfèrent être deux jours sans manger que d'apporter un biscuit de trop. La rivière que vous montez est la rivière Naskapise ; comme elle est trop rapide pour pouvoir la suivre jusqu'au bout, vous la laissez pour suivre une chaîne de lacs qui vous conduiront jusqu'à la hauteur des terres. Avant d'y parvenir, vous aurez 57 portages à faire le collier au front et la charge sur le dos. Cinq de ces portages vous prennent plus de 4 heures de marche. Permettez-moi de vous mettre en connaissance avec le portage que les Sauvages appellent " Bossu " ; son souvenir m'est si vivace surtout dans les jambes que je ne puis résister au plaisir de vous en parler. Il y a huit jours que nous avons laissé la mer, et, chaque jour, nous nous élevons toujours de quelques centaines de pieds. Nous arrivons aux montagnes du Loup-marin, dont la cîme est toujours couverte de neige. Une barrière de roches vient intercepter la rivière qui, ne pouvant arrêter son cours, devient furieuse en cet endroit. L'entendez-vous se heurter contre ces imposantes murailles de pierre, s'y faire un jour et venir tomber d'une hauteur d'une cinquantaine de pieds, en une immense nappe blanche, dans le bassin où se trouve votre petit canot tremblant ? Il ne peut se frayer un passage à travers l'imposant rideau blanc que vous contemplez et qui apporte à votre œil étonné

toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Détournez le regard ; voyez à gauche cette montagne dont la paisible majesté contraste avec la turbulente grandeur de la rivière qui est à sa base. Le sommet est loin, la pente est raide et les lits inégaux des rochers, rendus glissants par la pluie qui appesantit votre bagage, vous promettent plus d'un baiser fraternel, sans que ces rigides messieurs veulent se charger de faire la moitié du chemin. Cette condition vous donne des doutes sur la sincérité de leur amitié et l'expérience vous montrera que leurs caresses ne sont pas douces. Prenez un bon diner aux poissons frais ; qu'importe le sel, quand l'appétit y est ? Il faut des forces pour gravir le portage Bossu. Le guide qui porte le canot, a jugé prudent d'ôter ses souliers. Les doigts des pieds sont libres et adhèrent mieux aux crevasses des rochers. Pour moi, je résolus de garder ma chaussure quoique le sauvage m'avertit de mon imprudence. " Après tout, Père, il vaut mieux se déchirer les pieds que de se casser la tête."

On commence l'ascension ; les genoux, les mains, les dents qui saisissent les branches, la crosse du fusil, voire même les pieds, tout est utilisé. Plus vous montez, plus vous admirez la perpendicularité de la côte. Vous faites halte ; et puis vous reprenez courage. Vous montez, vous descendez, vous remontez, vous redescendez. Vous donnez un nouveau coup, coup fatal ! La bande du collier casse ; chapelle, chapelets, fusil, hache, chaudière, tout part. Le missionnaire veut tout retenir par un mouvement instinctif et trop prompt pour lui être imputable ; son bras le sert mal ; il perd l'équilibre, et en vertu de la loi de gravitation, il parcourt promptement et *en sautillant*... de roche en roche, un chemin qu'il croyait plus long. Inutile, M. l'aumônier, de dire à vos intelligents lecteurs, que ce n'est plus en montant qu'il va. Un sapin se trouve sur son passage : chapelle, fusil et missionnaire y trouvent refuge, à la grande surprise de ce dernier qui ne sait comment et pourquoi il est là. Il tient d'une main son chapeau, et de l'autre une partie d'une des jambes de son pantalon qui se plaint par de grands déchirements de la violence qu'on lui a faite. Et puis pas un *brin de mal*. N'est ce pas que ceci donne confiance au missionnaire ? Marie Immaculée

garde bien ceux qu'elle garde, se dit-il, quand arrivé au sommet de la montagne, il peut adresser ses remerciements à sa bonne, si bonne Mère.

Pour vous reposer, vous jouissez d'un des plus beaux coups d'œil du monde : d'un côté, la mer et ses banquises, la mer avec ses baies, ses îles, ses rochers et ses récifs, la mer dont l'orgueil des flots vient se briser sur un petit grain de sable qui se rit de la pesanteur et du bruit de ses vagues. De l'autre côté, des pics, des vallées, des lacs, des rivières, des chaînes de montagnes dont les capricieuses formes vous étonnent encore plus que leur imposante grandeur.

Il m'a été donné, M. l'aumônier, de célébrer la sainte Messe sur un rocher élevé, dont la cîme couverte de neiges dominait tous les lieux d'alentour. Quel souvenir dans la vie d'un prêtre ! ! J'oserais dire que toutes les splendeurs de nos belles cathédrales ne peuvent impressionner l'âme si fortement que les décorations faites par la main de Dieu même pour l'autel du missionnaire dont l'église n'a d'autres murs qne les quatre points cardinaux et dont la voûte est celle des cieux. La nature a fait silence autour de nous ; le bruit du commerce ne se fait pas entendre dans ces régions ; rien ne vous parle de l'homme, et tout vous parle de Dieu. " Le doigt de Dieu est ici." L'idée de la présence de Dieu vous pénètre tellement, qu'instinctivement vous tremblez. Quand vous préparez votre autel, vous avez peine à croire que le peu de boue animée qui s'agite au milieu de toutes ces merveilles va bientôt produire celui qui en est l'auteur. Les paroles sont prononcées et les anges envient votre sort, tremblent autour de vous. Que le psaume *Benedicite* coule facilement du cœur à l'issue de la messe ! *Benedicite sol et luna... Benedicite omnis imber et ros... Benedicite frigus... Benedicite glacies et nives... montes et colles, maria et flumina... omnes bestiæ*, etc., etc., et toutes ces choses sont sous vos yeux, et chantent si haut les louanges de Dieu, qu'elles vous rappelleraient l'hymne de la reconnaissance, si par malheur vous l'aviez oublié.

Voir Naples et mourir, dit le voyageur extasié des beautés de cette ville : dire la messe une fois sur le point le plus élevé de la hauteur des terres et mourir ! dit le mission-

naire, dont les yeux se remplissent de larmes rien qu'au souvenir des inénarrables joies que le bon Dieu sème sur sa route. Mais je vois que je m'arrête à des souvenirs personnels. C'est de l'égoïsme, je le sais, mais à chacun ses faiblesses et celle du missionnaire est de raconter aux autres ses jouissances. Continuons notre voyage.

La fatigue commence à se faire sentir, le sommeil des nuits est troublé, l'aviron pèse au bras, et cependant les Naskapis ne sont pas encore atteints. Mes deux guides me regardent souvent et me disent que je suis malade. Je me trouve encore heureux d'apprendre d'eux ma maladie. Nous avons apporté une livre et demie de thé, c'est le temps d'en faire usage. Comme il n'y a qu'une chaudière, ne soyez pas surpris si notre cuisinier s'avise de faire bouillir poisson et thé ensemble. Pourquoi ne pas essayer ? Ecoutez son raisonnement : C'est l'eau bouillante qui cuit le poisson et c'est l'eau bouillante qui infuse le thé ; or, le poisson est une bonne chose, le thé est une bonne chose et l'eau est une bonne chose, et comme trois bonnes choses ne peuvent faire une mauvaise chose, il s'en suit qu'il faut tout manger ce qu'il y a dans la chaudière ; voilà la conclusion où en arrive mon logicien de cuisinier. Les Sauvages aiment beaucoup le thé. Quelquefois dans la nuit, mes guides se levaient, prenaient *en cachette* une poignée de thé et buvaient à mon intention. Un fait inouï dans les annales des missions prit place alors. Vous n'êtes pas sans savoir, M. l'Aumonier, que le missionnaire n'est presque jamais seul et que ses habits donnent l'hospitalité à bien d'autres locataires. Mille pardons de vous parler de ces petits insectes qui ont pour mission de vous accompagner jusqu'au pôle Nord. Leur nombre est légion. Le missionnaire prononce leur nom sans plus de scrupule et de frémissement qu'il n'en ressent lorsqu'il écrase leurs petits êtres sous l'ongle de son pouce. Mais on me dit que le nom de cet insecte ne peut trouver place que sur des lèvres sauvages, et que la civilisation permet tout au plus d'en remplacer le nom par trois petits points. Eh bien, mettez un point pour remplacer le *p*, un au lieu de l'*o* et le troisième à la place de l'*u*. De cette manière, vos nerveux lecteurs pourront peut-être en supporter la lecture sans traiter d'incongru le missionnaire.

qui ose parler de ce petit dégoûtant insecte. Je vous assure cependant que si le missionnaire ne frémit pas en prononçant son nom, il frémit souvent lorsqu'il est brûlé jour et nuit par le feu de son aiguillon. Revenons au fait: Mes Sauvages ronflaient depuis le coucher du soleil. Le missionnaire voulait dormir, mais le combat était trop violent ce soir-là. Dès qu'il avait tué un ennemi, il avait toujours la douleur d'en voir deux venir à son enterrement. Il mit la chaudière au-dessus du feu, et voulant remporter une victoire définitive, il plaça sa chemise dans cette chaudière dont l'eau bouillante fit en peu de temps de nombreuses victimes. Le moyen réussissait trop bien pour perdre cette eau. La chemise en est retirée avec précaution. Le feu est attisé. Bientôt l'eau bouillera de nouveau, se dit le missionnaire, et l'autre partie de mon vêtement aura le même sort que ma chemise; puis il se retire en attendant sous sa tente. Il s'y endort. Que l'on dort bien après une brillante victoire! Mon guide se réveille, voit la chaudière dont l'eau bout, pousse son compagnon et lui souffle à l'oreille: Buvons du thé; une poignée est aussitôt jetée dans la chaudière et mes deux Sauvages de boire et de ne s'arrêter que faute de liquide, puis ils se couchent tranquillement. Quelques instants après, je fis un bond hors de ma tente: je venais de me réveiller et de penser à ma chaudière. Je la vis placée à côté du feu. Elle contenait des feuilles de thé, toutes parsemées de taches blanches. Il y en avait des centaines. Je réveillai mes hommes, qui me dirent avoir bu du thé dans la nuit. Je leur répondis que je croyais qu'ils avaient bu du bouillon, et pour preuve, je leur montrai le contenu de la chaudière. Mon Watshikatt l'examine, rit aux éclats, et montrant à l'*Homme qui pue*, la carcasse de centaines d'insectes qu'on appelle pous dans les missions sauvages et *trois petits points* dans le monde civilisé, il ajoute: "Si je meurs aujourd'hui ça ne sera toujours pas de la jaunisse."

Mais continuons notre voyage et hâtons-nous d'arriver à l'endroit que les Sauvages appellent la *grande traverse*. Tous les Naskapis sont là qui pêchent le poisson et attendent le caribou. Ils aperçoivent votre canot, et pendant qu'ils accourent au rivage en s'écriant "des étrangers, des

étrangers," étudiez leur physionomie. Le Naskapis est un grand homme habillé de peaux de caribou. Il paraît robuste et ses longues jambes vous disent que le caribou est mal à l'aise lorsqu'il est à sa poursuite. Les traits de son visage annoncent de la douceur et beaucoup d'ouverture. Son teint est couleur de cuivre, recouvert d'un enduit de graisse de caribou qui, en vertu de la prescription, réclame des droits imprescriptibles de séjour sur cette peau qui ignore encore l'existence du savon. Ses beaux cheveux noirs pendent sur ses épaules. On n'y voit pas de frisures, mais en revanche, ces cheveux sont ornés de petites *perles blanches*, qui au besoin, se rougissent couleur sang. Veuillez cependant ne vous en procurer, ni pour or, ni pour argent, car vous paieriez pour votre trop *grande démangeaison*. Abordez le rivage et écoutez les plaintes d'un jongleur, qui ne veut pas de l'homme au visage pâle. Vous discutez vos droits et tous les sauvages vous entourent. Le bon Dieu vous réserve en ce moment une grande consolation. Une femme de la tribu vous appelle pour guérir sa fille qui est mourante, vous courez à la cabane indiquée, et là, vous avez juste le temps d'instruire, une heure durant, une pauvre fille de 16 à 17 ans, et de lui conférer le saint Baptême, quelques instants avant sa mort. Vous restez avec eux, ils vous sont bien soumis après que vous avez donné quelques bonnes taloches au jongleur. Vous vivez de leur vie, votre corps accoutumé ne fait plus le rebelle, et d'ailleurs les consolations spirituelles qui vous attendent vous dédommageront de vos fatigues. Quel spectacle que de voir une nation infidèle aux genoux d'un prêtre et lui dire que tous les membres de cette tribu veulent l'écouter et le suivre jusqu'au ciel.

Je regrette d'être obligé de m'arrêter ici, M. l'Aumônier, mais le temps presse et ce soir je dois faire voile pour la Baie des Esquimaux, qui reçoit les eaux de quatre grandes rivières. Ne serait-ce pas, par hasard, les quatre fleuves du paradis terrestre ? J'y cours.

Priez pour moi ; quand mes occupations me le permettront, je vous promets une plus longue lettre.

Tout pour Jésus, par Marie Immaculée.

ZACH. LACASSE, O. M. I., Ptre.

L. J. C. ET M. J.

Lettre du Rév. Père Marcoux, Missionnaire de la Rivière Rouge.

Au Rév. P. Boisramé,

St. Alexandre, le 7 janvier 1878.

Révérend et bien-aimé Père,

Déja plus de trois mois se sont écoulés depuis le jour où le R. P. Antoine recevait les vœux du Père Van Laar et les miens. Ce jour-là même mon compagnon d'oblation partait pour les États-Unis ; il devait prendre part à la mission de Syracuse que les Pères Oblats de Lowell commençaient le dimanche suivant. Ce ne fut que le lendemain, après avoir célébré la messe de communauté, que je quittai le berceau de mon enfance religieuse, le cher noviciat de N. D. des Anges. Bien des fois depuis je me suis rappelé la promesse que je vous fis alors de vous donner de mes nouvelles. C'est pour accomplir cette promesse que j'interromps aujourd'hui, pendant quelques instants mon étude de la langue sauteuse et que je viens vous parler de mon voyage et de la mission qui m'est échue en partage dans cette vaste région de Manitoba. Puissent ces lignes vous redire également les sentiments de la vive reconnaissance que je vous conserverai toute ma vie pour les soins que vous m'a vez prodigués pendant l'année de mon noviciat !

Vous savez, mon révérend Père, que, comme je devais *sauter* jusque chez les Sauteux, le Rév. P. Provincial m'avait gracieusement accordé la permission d'aller dire adieu à ma famille et à mes anciennes connaissances du diocèse de St. Hyacinthe, et d'accepter les offrandes qui pourraient m'être faites pour mes pauvres missions. Ces offrandes, vû surtout les temps difficiles que nous traversons, furent généreuses. Que ne puis-je dire de nouveau à chacun de mes bienfaiteurs ma vive et sincère gratitude ? Non, je ne les oublierai jamais.

Le jour de mon départ de Montréal fut fixé au 16 Octobre

et, pendant qu'on y fêtait la St. Edouard, je m'en allais rapidement vers le Nord-Ouest sous la conduite des Anges-Gardiens que m'avait trouvés la Providence. Il ne faut plus deux grands mois, comme au Rév. P. Aubert et au Frère Taché, pour faire le trajet de Montréal à St. Boniface. Le dixième jour après notre départ nous avions heureusement parcouru cette distance. En foulant pour la première fois le sol de ma patrie adoptive, j'entonnai l'hymne de la reconnaissance ; je voyais mes espérances réalisées et mes plus vifs désirs exaucés ; je remerciai également, du fond de mon cœur, tous ceux qui m'avaient aidé à suivre ma vocation et surmonter les obstacles qu'elle avait rencontrés. Il me tardait de me jeter aux pieds de Celui qui, désormais, allait me tenir la place de Dieu, comme Supérieur ecclésiastique et religieux. Sa Grâce Monseigneur Taché me fit l'accueil le plus empressé et le plus cordial. Elle s'enquit immédiate ment de l'état dans lequel j'avais laissé le Noviciat de Lachine et la maison de St. Pierre de Montréal ; et immédiatement je me trouvai de nouveau au sein de la famille ; tous les nôtres de l'Archevêché, du Collége et de Winnipeg me forsèrent par leurs bontés et leurs prévénances fraternelles de redire : " Oh ! qu'il est bon et agréable pour des frèresd'habiter ensemble ! "

Vous le savez, mon révérend Père, je n'avais pas exercé le saint ministère depuis mon départ de St. Pie : l'année de mon noviciat avait été exclusivement consacrée à la sanctification de mon âme suivant les sages prescriptions de Rome. Mais l'heure du travail et du combat ne tarda pas à sonner, quoique je ne fusse pas encore arrivé au terme de mon voyage. Une fois installé à l'Archevêché, je me mis à préparer quelques instructions pour donner les exercices d'une retraite, à l'occasion de la fête de la Toussaint, dans la paroisse de St. Norbert. Cette paroisse est à douze milles de St. Boniface, elle compte environ mille âmes. La plupart des habitants sont des métis, les autres sont des blancs. Je passai un peu plus d'une semaine au milieu de cette bonne population.

De retour de ma petite expédition apostolique, j'allai me mettre sous la direction du Rév. P. Lacombe à Ste. Marie

de Winnipeg ; c'est lui qui devait m'initier à l'étude de la langue sauteuse. Mais cette étude fut interrompue, vers la fin du mois de Novembre, par une nouvelle obédience. Vous savez que l'infatigable compagnon de Mgr. Guigue, l'ancien administrateur du diocèse d'Ottawa, pendant la vacance du siége, en un mot le Rév. P. Dandurand, celui que notre Vénéré Fondateur appelait : " mon cher premier-né du Canada, " est chargé de la paroisse de St. Charles. Non-seulement j'eus l'avantage de faire sa connaissance, mais je fus chargé de le remplacer pendant la grande retraite annuelle que tous les Oblats firent à Winnipeg, retraite qui se termina le beau jour de notre fête patronale, le jour de l'Immrculée Conception. St. Charles, est dit-on, le plus beau site du Manitoba ; je n'ai pas de peine à le croire. Le terrain y est élevé et fertile, le bois y abonde ; la rivière Assiniboine y roule ses ondes limpides à quelques pas de l'église ; bref, il y a là tout ce que les peintres demandent pour un beau paysage. N'y aurait-il pas là également tout ce qu'il faut pour un noviciat ? Quoiqu'il en soit, je n'oublierai pas les quelques jours que j'ai passés à St. Charles.

Mais je n'étais pas encore au milieu de mes chers Sauteux, je ne devais pas tarder d'y être. En effet je quittai St. Boniface le 13 décembre, et quatre jours plus tard j'arrivai à St. Alexandre. Tout ce traje se fit sur la glace qui parfois menaçait de s'entrouvrir sous nos pas, mais l'Archange Raphael nous accompagnait, il ne nous arriva aucun malheur grave. Mgr. Taché vint me rejoindre à mi-chemin ; nous n'étions que lui et moi dans sa voiture ; il m'en nomma le cocher ; mais, comme vous allez le voir, c'était un cocher improvisé. Nous traversions le grand portage de la Loche et, depuis près d'une heure, les choses allaient si bien que Monseigneur se prit à me faire des compliments sur mon savoir-faire. Hélas ! mon étoile ne tarda pas à palir. Car, quelques minutes s'étaient à peine écoulées que notre voiture venant à se heurter contre une grosse pierre, nous tombons, Monseigneur et moi, à la renverse. Nous en fûmes quittes pour un peu de peur, nous n'avions pas la moindre blessure. " Vous êtes tombé, Monseigneur, dis-je

à Sa Grâce ; vous voyez comme je suis adroit !" et ce disant je ne pus m'empêcher de rire.—" Ah ! c'est comme cela que vous riez de moi, répartit agréablement Monseigneur Voyez comme ce petit Père devient tout d'un coup moqueur ! Vous avez pris trop à cœur les éloges que je vous ai donnés, vous étiez trop fier, et vous voilà puni." " C'est vrai, Monseigneur, répliquai-je, mais ce qui est fait, est fait, vous n'avez qu'à retracter les louanges dont vous m'avez comblé ; " et gaîment nous continuâmes notre route. Vers neuf heures du soir nous campâmes dans ce même portage de la Loche qui a plus de neuf milles. Je fis l'office de maître d'hôtel et préparai une place pour Monseigneur. Le repas fut frugal, nous eûmes du pain et du beurre et du beurre et du pain. Nos Missionnaires Oblats de l'extrême-Nord n'en ont cependant souvent pas autant. L'appétit d'ailleurs est le meilleur des assaisonnements. Je ne pus, dans cette circonstance, m'empêcher d'admirer l'humilité de l'Archevêque missionnaire, et je le voyais tel que je l'avais vu dans les " Vingt années de mission."

Nos agapes finies, nous nous remîmes en route pour ne plus nous arrêter qu'au fort Alexandre. Nous y arrivâmes à quatre heures du matin bien fatigués, mais aussi bien contents d'arriver ainsi sans encombre au terme de notre voyage. Puissent toutes mes pérégrinations futures être aussi heureuses !

Le fort Alexandre ! Nous vous le rappelez, mon Révérend Père, c'est de là que le R. P. Allard vous écrivait pour vous exprimer le désir qu'il avait de m'y posséder ; c'est vers ce but que me portaient mes propres désirs ; c'est ici que le bon Dieu a inspiré à mes supérieurs de m'envoyer, quoique je fusse disposé à aller occuper tout autre poste : que son saint nom en soit à jamais béni !

Vous devinez facilement le bonheur que j'éprouvai en me jetant dans les bras du R. P. Allard ; nous ne nous étions jamais vus, mais nous étions frères nous étions oblats, nous allions vivre ensemble, il allait être mon supérieur, j'allais être son sujet et son coadjuteur ; je sentis alors la vérité des paroles de l'Esprit Saint : " il vaut mieux être deux ensemble qu'un seul, car ils tirent de l'avantage de

leur société." Que vous dire de notre maison religieuse? c'est une pauvre masure que Monseigneur Taché a honorée du titre de "petite étable de Bethléem." Le toit est fait de terre calcaire pétrie avec du foin de prairie; nous nous y trouvons plus ou moins à l'abri du froid. Voulez-vous connaitre un peu son ameublement: quelques blanches fixées au mur et soutenues par deux poteaux, voilà mon lit, une autre planche clouée à la cloison, voilà mon cabinet de toilette: ma valise, voilà mon fauteuil; une petite boite me sert de siége à table. Puisque je pronnonce le mot table, que mangeons-nous? que buvons-nous? De la galette, du pain qu'on appelle vulgairement gras-cuit en Canada; parfois du lièvre et du ris sauvage, tels sont nos mets les plus délicieux; de l'eau froide, tel est notre thé de tous les jours. Je ne pense pas qu'il y ait dans toute ces choses, excellentes d'ailleurs, rien de contraire à notre vœu de pauvreté.

La maison du Seigneur, hélas! ressemble beaucoup trop à celle des missionnaires. L'autel néanmoins est assez convenable pour un pays de mission sauvage; le fond est tapissé et quelques sculptures bien communes en forment la principale décoration. Nous avons des ornements sacrés qui suffisent à la rigueur pour le présent, mais il nous manque des habits du chœur, un encensoir et bien d'autres choses encore. Nous espérons que la divine Providence viendra à notre secours, et que quelques âmes charitables en Canada voudront contribuer à l'euvre de l'evangélisation de nos chers Sauteux.

Ils sont, sous le rapport matériel, encore plus pauvres que leurs missionnaires. Ils ne vivent que de poisson et de patates; il n'y a dans leurs misérable huttes ni lit, ni chaise, ni table; la terre remplace tous ces objets d'un luxe inutile pour eux, ils y étendent un peu de paille pour y dormir. Un poële, une chaudière, une hache, un goblet rempli d'huile de poisson dans laquelle s'imbibe une mèche, quelques tasses et quelques souscoupes, voilà à peu près leur batterie de cuisine. Sous le rapport moral, ils sont paresseux pour la plupart; malpropres, fort sus ceptibles, opiniâtres, et partant, difficiles à conduire. Mais

la grâce de Dieu est toute-puissante ; elle nous aidera, nous en avons la douce confiance, à corriger ces pauvres Indiens et à en faire des chrétiens selon le cœur de Dieu

La bonne œuvre d'ailleurs est déjà commencée. Je pus m'en convaincre dès le lendemain de notre arrivée, qui était un dimanche. Ce jour-là Monseigneur administra le sacrement de confirmation à une quarantaine de sauvages tant adultes qu'enfants. Ce fut une grande fête pour ce pauvre peuple de voir et de posséder son premier Pasteur : cette faveur n'avait pu lui être acordée depuis dix ans, époque à laquelle le R. P. Lestang, premier missionnaire du Fort Alexandre, résidait ici. Je fus touché moi-même en voyant plusieurs de ces pauvres sauvages verser des larmes de joie et de reconnaissance. Plusieurs n'avaient jamais vu leur Evêque, et tous savaient les fatigues qu'il s'était imposées pour les visiter.

Nous voudrions construire une autre chapelle et en lever la charpente cette année, car la maison d'école qui sert de chapelle est insuffisante pour nos métis et nos sauvages. Nous avons pour maître d'école un français, excellent catholique. C'est lui qui remplit également les fonctions de chantre.

Le R. P. Allard et moi chantons la Messe et les Vêpres le dimanche à tour de rôle. Tous les dimanches je prêche en français. Vous m'aviez recommandé, mon Réverend Père, de me mettre sans retard et courageusement à l'étude de la langue des sauvages. J'ai suivi votre conseil. Dimanche prochain je leur lirai ma première instruction en sauteux. J'ai hâte de bien savoir et de bien parler cette langue pour pouvoir travailler plus efficacement au salut des âmes. Je suis occupé à copier la grammaire sauteuse de Monseigneur Baraga, car le R. P. Lacombe en a besoin pour corriger les épreuves qu'on lui envoie de Montréal. Nous ne pouvons pas, à notre regret, consacrer à l'étude et au ministère proprement dit tout le temps que nous voudrions. Il faut prendre soin de la chapelle et de la maison, bucher le bois de chauffage, parfois le charroyer, faire de la terre neuve : cette nécessité de pourvoir aux besoins les plus pressants de la vie, sans nous déplaire, arrête un peu

l'œuvre de la mission. Mais nous nous berçons de la douce espérance que plusieurs de nos Pères et Frères du Noviciat viendront bientôt peut-être nous prêter main forte et partager nos labeurs. Oui, qu'ils viennent, ils seront les bienvenus, et j'ose l'espérer, ils seront aussi heureux. Car pour moi, mon Révérend Père, je me trouve aux anges dans la poste de missionnaire des sauvages que je convoitais depuis si longtemps. Oui, la vie que nous menons ici a ses douceurs, au milieu des fatigues et des privations qu'elle nos impose ; c'est une vie qui consiste à chercher Dieu pour Dieu. Gagner des âmes à J. C. voilà notre unique ambition, notre seule joie. Vous pouvez dire à mes anciennes connaissances auxquelles vous pourriez parler de moi que, grâces à Dieu et à Marie Immaculée, je suis mieux que jamais au physique et au moral. Veuillez néanmois ajouter une faveur aux faveurs passées, celle de prier et de faire prier pour moi, afin que je me montre de moins en moins indigne de la vocation à laquelle le Seigneur a daigné m'appeler. Mes salutations les plus respectueuses et les plus cordiales à tous nos Pères et à tous mes Frères scolastiques et convers.

Daignez vous-même agréer, avec mes souhaits de bonne et sainte année, les sentiments de la vive reconnaissance avec lesquels je suis heureux de me dire,

Mon Révérend et bien-aimé Père, tout à vous

Votre très-humble frère en J. C. et M. I.

J. S. Marcoux, O. M. I.

NORD-OUEST.—ATHABASKA.

Couvent des Saints Anges,
Athabaska, 11 juillet 1877.

Rvde. Sr. CHARLEBOIS, Asste.

Ma Très-Chère et Bien-aimée Sœur,

Connaissant vos vives sympathies pour nos missions du Nord et tout l'intérêt que vous leur portez, j'entreprends aujourd'hui de vous adresser une petite notice qui vous donnera une idée succincte de nos travaux dans le jardin que le Bon Dieu nous a appelées à défricher sur cette terre du Nord si stérile et si glacée.

Je n'essaierai point, ma bien chère Sœur, de vous narrer toutes les péripéties de notre fondation. Les œuvres du bon Dieu ne surgissent, d'ordinaire, qu'au milieu d'entraves et de soucis de toutes sortes ; elles prennent naissance au pied de la Croix. Laissons donc au passé les épreuves et les misères qui ont servi de base à l'édifice moral et religieux auquel nous sommes si heureuses de travailler selon la petite mesure de nos forces.

Avant de vous parler du contenu de notre établissement je veux tout d'abord, ma bien chère Sœur, vous donner une idée du contenant. La maison qui nous sert de résidence a déjà eu plusieurs destinations. Elle servit, en premier lieu, de Chapelle aux premiers Missionnaires Oblats, venus dans le pays ; puis ensuite de hangar ; et pendant trois années consécutives les RR. Pères y avaient fixé leur séjour jusqu'à la nouvelle définitive de notre arrivée à Athabaska. Dès lors les RR. Pères nous cédèrent leur place pour aller s'établir eux-mêmes dans une vieille bâtisse servant d'entrepôt, mais qu'ils avaient rendue habitable en cas d'éventualité. Donc la susdite maison en est à sa quatrième et probablement dernière période. C'est la plus ancienne bâtisse de la Mission. Avant notre

arrivée, elle mesurait 36 pieds de long sur 24 pieds de large. Elle fut ensuite allongée de 20 pieds, ce qui lui donne une longueur totale de 56 pieds. Le rez-de-chaussée est seul habitable, à part le grenier de la partie neuve qui sert de dortoir. Notre maison se compose de huit pièces comme suit : Cuisine, deux refectoires, salle de communauté, oratoire, parloir, salle des petits garçons, qui sert en même temps pour la classe, salle des petites filles, puis enfin le dortoir ci-dessus mentionné. Comme vous le voyez, ma bien chère Sœur, nous sommes bien à l'étroit ; et encore si ces appartements étaient de grandeur passable, mais hélas ! ce ne sont que de petits recoins à peine éclairés par un chassis de neuf vitres. Pour ne citer qu'un exemple, je particulariserai la salle des petites filles qui mesure 12 pieds sur 10 pieds. Cette seule citation donnera une idée plus ou moins vague du reste.

Ma bien chère Sœur, comme nous venons de nous entretenir de l'habitation, parlons maintenant de ses habitants. Pour le moment nous comptons 20 enfants, dont 8 garçons et 12 filles, tant métis que sauvages. Sur ce nombre, cinq sont orphelins. Il est probable que le chiffre s'élèvera à la trentaine quand vous recevrez cette lettre, car nous recevons des demandes de tous côtés. Tous ces enfants sont lavés, raccommodés et en partie habillés par nous ; n'étant que trois, nous ne pouvons suffire à la besogne, malgré toute notre activité. Les enfants confiés à nos soins nous donnent, Dieu merci, bien des consolations. Malgré les petits défauts inhérents à leur nature plus ou moins sauvage, nous voyons avec joie que nos labeurs ne sont pas dépensés à pure perte. Leur cœur aussi bien que leur esprit sont très susceptibles de culture ; j'ajouterai même que sous ce rapport ils laissent peu à désirer. Les enfants de ces contrées sont généralement fort intelligents. La plupart de ceux qui sont sous nos soins ont appris la lecture et l'écriture en peu de temps ; il en est même parmi eux qui ont beaucoup d'aptitude pour le calcul. Les officiers de la compagnie que nous invitons d'ordinaire à assister aux examens scolaires de nos enfants, sont émerveillés des rapides progrès des élèves, et avouent ingénû-

ment que notre école surpasse de beaucoup celle tenue par le Magister Protestant. Ce que nous croyons sans peine : car un travail inspiré et excité par l'amour de l'argent, ne vaudra jamais celui qui est inspiré et alimenté par l'amour de Dieu. Or, nous nous faisons gloire de n'avoir d'autre mobile et intérêt, que le bien de ces chères petites âmes que le bon Dieu nous a confiées, pour diriger leur cœur et leur esprit vers Lui.

Pour bien comprendre l'immense bienfait d'une école religieuse dans ces tristes contrées où pendant des siècles entiers le démon a régné en souverain, il suffit de jeter un coup d'œil sur la condition matérielle et morale dans laquelle gît l'enfance chez ces pauvres Indiens. Nous n'avons plus, il est vrai, à déplorer ces épouvantables scènes de barbarie ou l'abandon d'enfants et de vieillards inutiles sur les grèves. Les Missionnaires en apportant le flambeau de l'Evangile au milieu de ces populations dégradées et livrées à l'empire du démon, ont fait cesser ces abominations. Mais il n'est pas moins vrai de dire que de grandes misères existent, tant sous le rapport matériel que moral, parce que la pénurie des moyens du côté de la famille et l'éducation font complètement défaut. Voyez ce pauvre petit être à demi-vêtu, que l'on appelle sauvage : il pleure dès le premier jour de son existence, car déjà il souffre ; il souffre du manque de soins qu'une mère indigente et élevée comme lui ne saurait lui donner, malgré tout l'amour qu'elle lui porte. Il souffre du froid, car il doit vivre sous un ciel d'airain, ses petits pieds, dès qu'ils pourront le porter, ne fouleront qu'un sol glacé et couvert d'une neige épaisse ; il n'aura d'autre abri que les arbres de la forêt, d'autre subsistance que la chasse aventureuse des animaux sauvages, heureux encore si sa frêle nature ne succombe pas sous le poids de tant de misères. Le froid et la faim, tels sont les fléaux qui, trop souvent, emportent le vieillard et l'enfant. L'hiver qui vient de s'écouler en a vu périr un bon nombre.

A l'extrémité nord de notre Grand Lac (Lac Athabaska) 17 personnes dont onze enfants et six vieillards sont mortes de froid et de faim. Ces pauvres infortunés espéraient

à force de marche gagner le fort le plus voisin et sauver ainsi leur vie ; mais hélas ! ! l'enfant et le vieillard, étant naturellement *faibles*, s'affaissaient le long du chemin, épuisés sur la glace des lacs et ne se relevaient plus. Leurs parents eux-mêmes n'avaient plus la force de leur tendre la main, ils sont morts où ils sont tombés. Les adolescents seuls ont survécu et ont échappé à une mort terrible en atteignant le fort où ils reçurent les premiers soins. Ces pauvres malheureux faisaient pitié à voir ; les uns avaient les pieds et les mains gelés, d'autres la figure, etc., etc., tous plus ou moins souffrants. Pauvres Sauvages ! que leur existence est dure et pitoyable.

Cependant, ma bien chère Sœur, ce n'est pas encore de ce côté que se trouve le plus affligeant du tableau. L'expérience si précoce de la souffrance, l'instinct inné d'entretenir une vie qui tient à si peu de chose, hâte chez l'enfant l'époque ordinaire du développement de la raison. C'est dans cet âge tendre et délicat où la conscience s'éveille, où l'œil de l'âme s'ouvre aux premières révélations du vice et de la vertu, que la mère devrait comprendre le rôle si important qu'il est de son devoir de remplir à l'égard de ce petit être, qui entre ses mains maternelles peut rester ange ou devenir démon. Mais hélas ! trop souvent des spectacles bien déplorables viendront se présenter sous son limpide et innocent regard. La colère, la brutalité, les vices les plus avilissants se montreront à lui, et cela sous les traits de ceux-là même que son cœur lui prescrit d'aimer et de respecter ; il ne comprend pas encore, mais il s'habitue ; l'âme n'est pas souillée, mais la pudeur, cette gardienne de l'innocence, perd sa délicatesse native. En face de ce tableau que nous avons sous les yeux, nous comprenons la grave importance de notre œuvre, la régénération de ce pauvre peuple par l'éducation soignée de l'esprit et du cœur de l'enfant, à l'âge où il est plus apte à recevoir la douce et salutaire impression de l'exemple et de la vertu. Oh ! puissions-nous être toujours dignes de notre sublime vocation, et en remplir fidèlement les saintes obligations !

Que la Divine Mère des Missionnaires nous assiste de son puissant secours et nous protège contre les embûches du

malin esprit. —Nous espérons que ce petit grain de sénevé que nous cultivons avec amour, deviendra, plus tard, un grand arbre ; le temps et la patience, et surtout la divine rosée de la grâce, obtenue par les ferventes prières de ceux et de celles qui s'intéressent au salut de ces pauvres âmes produiront ces merveilleux effets.

Voici maintenant, ma bien chère Sœur, les difficultés, qui, en partie, entravent notre œuvre : le local de notre maison est insuffisant pour le nombre d'enfants que nous sommes à même de recevoir : et ensuite pour les œuvres de charité qui ont rapport aux soins des infirmes et des vieillards. Notre cœur saigne lorsque nous sommes obligées de refuser ces pauvres gens qui font tant pitié ; et qui entre nos mains recevraient les soins qu'exige leur état. Par fois, comme compensation, nous faisons quelques visites à ces pauvres indiens malades lorsque la proximité de leurs loges nous permet de nous rendre près d'eux. Si nous avions assez de moyens pour entreprendre une bâtisse assez spacieuse pour nos différentes œuvres, le bien ne pourrait qu'y gagner ; mais la pénurie des ressources nous arrête.

Un autre obstacle à l'agrandissement de notre œuvre, c'est le manque de vêtements pour couvrir nos chers orphelins ; ils nous arrivent ordinairement plus couverts de vermine que d'habits. Les RR. Pères nous viennent en aide sous ce rapport, il est vrai, mais c'est aux dépens de la traite des vivres ; le peu de denrées qu'ils possèdent est consacré à notre subsistance. Puisque j'ai prononcé le mot denrée, je me permettrai d'étaler sous vos yeux les succulentes richesses de notre table et celles de nos orphelins qui est à peu près la même.

Nos vivres se composent en premier lieu de viande fraiche, d'orignal et de caribou, que les serviteurs de la Mission, et souvent les Révérends Pères eux-mêmes, quelquefois les Evêques, vont quérir avec des traînes à chiens, à des distances qui paraîtraient incroyables dans nos pays civilisés. Notre nourriture se compose, en second lieu, de poisson : c'est l'article le plus abondant. Sans cette ressource, nous ne pourrions nourrir nos enfants, qui, comme je l'ai dit, sont tous pensionnaires. Mais que de-

peines la mission doit s'imposer pour retirer de dessous la glace les huit mille poissons qui nous alimentent pendant l'hiver.

Cette pêche se fait à neuf milles au large du lac, qui, comme vous le savez, est une véritable mer. Que de voyages à faire pour charroyer ces poissons au moyen des véhicules que vous connaissez, et cela sous une température qui descend parfois à 40° Réaumur.

Inutile d'ajouter que les Missionnaires tentent l'impossible pour améliorer notre position, subvenir à notre alimentation et à celle de nos orphelins. Leur zèle est admirable pour favoriser notre œuvre, dont, eux aussi, attendent du bien. Ils souffrent comme nous des obstacles qui l'entravent, obstacles que nous avons espoir de voir disparaître avec le temps. Leur dévouement à notre égard est, pour ainsi dire, sans bornes et nous remplit de confusion à chaque instant. Ainsi, ma bien chère Sœur, comme vous pouvez en juger par ce petit aperçu, notre œuvre gagnerait beaucoup par l'acquisition des ressources qui nous font complètement défaut.

Il nous faudrait :

1° Une bâtisse plus spacieuse ;

2°. Des vêtements pour nos enfants ;

3°. Une pharmacie tant soit peu complète pour les infirmes ;

4°. Une foule d'articles pour l'école, etc., etc... En résumé c'est de l'argent qu'il nous faudrait. Que nous serions heureuses, si nous possédions un petit fond sur lequel nous nous appuyerions pour subvenir aux besoins les plus pressants. Mon imagination ne fait que rêver à cela jour et nuit ; et mon esprit, que de projets ne forme-t-il pas à ce sujet. Mais, hélas ! s'accompliront-ils un jour ? Oui, oui, j'en ai la douce conviction ; car il y a trop d'âmes généreuses dans notre cher Canada, qui s'estiment infiniment heureuses de contribuer à l'extension de notre sainte Religion. Oui, nous aurons donc un jour le bonheur de compter sur des secours pécuniaires ; et nous aurons, par là même, la consolation de faire plus de bien. Que le Dieu de toute charité daigne toucher les cœurs de ceux qui s'in-

téressent à l'enfance. S'ils comprenaient le service qu'ils rendraient aux âmes et à eux-mêmes, en plaçant leur superflu à la Banqne du Bon Dieu, le cent pour cent leur reviendrait de droit ; car Dieu l'a promis et sa banque ne fera pas banqueroute.

Voilà, ma bien chère Sœur, les quelques petits détails que je désirais vous donner depuis longtemps. Puissent-ils vous intéresser, et toucher les cœurs sensibles et charitables auxquels il pourra être donné de lire ces lignes incomplètes.

Adieu, ma bien chère Sœur, c'est dans le cœur de notre tout aimable Jésus que je ne me souscris avec bonheur,

Votre toute affectionnée Sœur,

Sœur St. Michel des Saints.

MISSION DE NOTRE-DAME DE LOURDES DE MÉGANTIC.

Au Rév. M. H. Tètu, Ptre.,

Aumônier de l'Archevêché, Québec.

Mon cher Monsieur,

C'est de grand cœur que je me rends au désir de votre prédécesseur, le Révérend M. N. Laliberté, qui m'a prié de faire un rapport général sur la Mission de Notre-Dame de Lourdes de Mégantic. La reconnaissance m'oblige à ne pas demeurer sourd à ce désir. M. Laliberté s'est montré si zélé et si généreux envers cette pauvre mission que je n'hésite pas à déclarer que si elle jouit aujourd'hui de l'avantage d'avoir une jolie petite chapelle, c'est grâce à lui. Je suis heureux de le reconnaître publiquement, et de lui en témoigner toute ma reconnaissance.

C'est le 28 juillet 1873 que je visitai pour la première fois la mission de l'Augmentation de Somerset. Mon prédécesseur, le Rév. M. L. T. Bernard, avait desservi cette mission pendant un an. Auparavant, n'ayant aucun chemin pour communiquer avec Ste. Julie de Somerset, les colons s'adressaient pour leurs besoins religieux aux curés de St. Eusèbe de Stanfold et de St. Louis de Blandford.

Les premiers colons arrivés à l'Augmentation sont déjà anciens : les premiers résidents datent de 25 à 30 ans. Le défrichement s'est opéré lentement, et il est encore peu avancé du côté de l'ouest. Plusieurs causes ont produit ce retard. La première c'est le manque de chemins : pendant les premières années les colons n'avaient pas d'autre sortie que le chemin qui conduit à Blandford. Ce n'est que depuis l'été de 1873 que le chemin qui les met en communication avec Sie. Julie a été complété par les municipalités de St. Calixte de Somerset et de Ste. Julie de Somerset. Dans le cours de janvier dernier, ils ont présenté une requête au gouvernement demandant une aide pour faire une route entre

Plessisville et la rivière Bécancour. La distance n'est que de 7 milles. Ce chemin complété diminuerait de 14 milles la distance qu'ils parcourent aujourd'hui pour communiquer avec St. Calixte dont ils dépendent pour les fins municipales et scolaires.

La seconde cause de retard pour le défrichement a été le commerce du bois. Ce commerce amenait l'argent dans la localité, et rendait la vie du colon plus facile. Il préférait ce genre de travail à la culture parce qu'il paraissait mieux le payer. Mais aujourd'hui le bois est disparu, et les terres ne sont pas préparées à la culture : voilà ce qui explique le malaise d'un bon nombre. Aujourd'hui on le comprend mieux que jamais, et on commence à avoir plus foi en l'agriculture. En 1876 dix-sept lots, de 4 âcres sur 25, ont été pris sur les terrains du gouvernement par les jeunes gens de la mission et des paroisses environnantes.

Dans quelques années, lorsque les communications avec Somerset seront plus faciles, les lots situés au sud de la rivière Bécancour, dans Somerset et Stanfold, se vendront au profit de la mission. Quoiqu'on en dise, il y a assurément à Lourdes de bons terrains; j'ai vu là de magnifiques champs de grains et de belles prairies. Lorsque les deux côtés de la rivière seront également habités, et qu'une certaine aisance aura fait place à la pauvreté, Lourdes sera une jolie paroisse.

Jusqu'au mois de décembre dernier, les exercices de la mission se sont donnés dans la maison d'école. Cette maison, sise sur le 12e lot du 3e rang, mesure 22 pieds sur 20. Ce local était assurément insuffisant, et tout le monde sentait l'urgente nécessité de construire une chapelle. Déjà une requête avait été préparée par le Rév. M. L. T. Bernard. Je m'occupai aussitôt de mettre ce projet à exécution. La requête fut signée par tous les intéressés et présentée à Mgr l'Archevêque de Québec le 23 juillet 1873. Le Rév. M. N. Laliberté, aumônier de l'Archevêché, fut délégué pour vérifier les allégations de la requête, fixer la place et déterminer les dimensions principales d'une chapelle en bois. Le 18 septembre 1873, M. Laliberté se transporta sur les lieux, et choisit pour construire la chapelle un joli côteau,

auprès de la rivière Bécancour, sur le 23e lot du 3e rang. C'est là que se sont donnés en premier lieu les exercices de la mission, chez M. Joseph Langevin, qui a fait don de ce terrain à la corporation archiépiscopale. M. George Nadeau, voisin de M. Langevin, fit aussitôt un don analogue.

Le Décret de l'Archevêque de Québec en date du 28 avril 1874 plaça la mission sous l'invocation de l'Immaculée-Conception de la Sainte Vierge, et elle est désignée et connue maintenant sous le nom de *Notre Dame de Lourdes de Mégantic.* Monseigneur l'Archevêque approuva le choix du 23e lot sur le 3e rang pour la construction d'une chapelle en bois sur un solage en pierre, de 50 pieds de longueur, 36 en largeur, et 15 au-dessus des lambourdes.

La mission de Lourdes comprend une étendue de territoire d'environ 6 milles de front sur environ 6 milles de profondeur. Plusieurs lots de la paroisse de St. Eustache de Stanfold ont été accordés par Sa Grandeur Mgr. Laflèche, Evêque des Trois-Rivières, le 9 octobre 1874, pour être annexés à la mission de N. D. de Lourdes. Cette cession d'une partie du diocèse des Trois- Rivières à l'archidiocèse de Québec fut approuvée et confirmée par Notre Très Saint Père le Pape Pie IX le 27 août 1874.

Ce choix ne plut pas à quelques-uns; ils préféraient le 12e ou 11e lot, comme représentant mieux le centre de la population. Ils présentèrent leurs objections à l'Archevêque qui maintint le premier choix.

Cette petite population qui avait si grand besoin d'union pour porter le fardeau de la construction se trouvait malheureusement divisée. Cependant les plus zélés se mirent à l'œuvre et suivirent les conseils du missionnaire. Ils coupèrent et transportèrent sur place pendant l'hiver tout le bois de charpente. Dans sa visite pastorale, en juillet 1875, Mgr. l'Archevêque se rendit à Lourdes pour administrer la confirmation. Sa Grandeur encouragea ceux qui avaient montré jusque-là de la bonne volonté, recommanda l'union, leur en fit voir tous les avantages, et déclara que rien ne serait changé quant au site choisi pour la construction de la future chapelle.

Les choses en restèrent là jusqu'à l'automne de 1876. A

cette époque je leur parlai de nouveau de la nécessité de bâtir. Pendant l'hiver de 1877, profitant de la libéralité des MM. Hall qui donnaient tout le bois nécessaire pour madriers et planches, ils transportèrent au moulin la quantité de billots requise. Dans le cours de février le marché fut conclu avec l'ouvrier entrepreneur, M. Omer Gagné, de Ste. Julie de Somerset. Les travaux ont commencé le 1er juillet 1877, et ont été terminés heureusement vers la mi-novembre. Le zèle et la persévérance de la grande majorité des paroissiens en cette circonstance ont été admirables.

La bénédiction de la chapelle a eu lieu le 11 décembre. Voci le compte-rendu qu'a fait de cette cérémonie un ami de l'œuvre, dans le " *Courrier du Canada* " du 19 décembre dernier :

N.-D. DE LOURDES DE MÉGANTIC.

Sur les bords de la rivière Bécancour, dans la partie nord-ouest du comté de Mégantic qui touche au comté de Lotbinière,—on a longtemps appelé cet endroit " Augmentation de Somerset, " — s'élève maintenant, au centre d'une quarantaine d'habitations, une fort jolie chapelle, dédiée à N. D. de Lourdes. Cette chapelle, susceptible d'agrandissement, lorsque *Lourdes* sera devenue plus considérable, mesure 52 pieds sur 36. Elle est solide et élégante à la fois, et le clocher qui la surmonte est presque magnifique. Il a été payé par la paroisse de St. Calixte de Somerset. Il brille au loin, mais il est encore muet; qui sait si, un jour ou l'autre, la cloche qu'il est tout prêt à recevoir ne lui sera pas offerte par quelque personne généreuse, dévouée et reconnaissante envers N.-D. de Lourdes.

Le Rév. M. Dubé, curé de Ste. Julie, qui dessert la mission de Lourdes, tenait à ce que les travaux de la nouvelle construction fussent terminés à temps, pour que la bénédiction de cet humble temple du Seigneur eût lieu pendant l'octave de l'Immaculée-Conception. Ce légitime désir fut accompli, et, mardi de la semaine dernière, le 11 du courant,—date que les colons de Lourdes n'oublieront jamais

—M. Laliberté, armônier de l'Archevêché, assisté de M. le curé de Ste. Julie, et du Rév. M. Julien, curé de St. Louis de Brandford, bénissait solennellement la nouvelle chapelle, en présence de tous les habitants de l'endroit. Avec quel pieux empressement ces braves gens vinrent, malgré le déplorable état des chemins, prendre part à cette fête pleine de joie et d'espérance pour eux ! On chanta une grand'messe, pour laquelle le chœur de Ste. Julie avait prêté ses meilleures voix. Les chants solennels de l'Eglise retentissaient pour la première fois en ces lieux. M. Dubé officia, et M. Laliberté donna l'instruction de circonstance, ayant pris pour texte ces paroles de la Genèse : " C'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel." Il fut écouté avec le plus religieux recueillement. L'émotion fut surtout bien vive dans l'humble auditoire lorsque, à la fin de son instruction, M. Laliberté félicita la nouvelle mission d'avoir pour patronne et protectrice puissante la Vierge Immaculée invoquée sous le beau titre de N. D. de Lourdes, et qu'il fit part des impressions douces et profondes qu'il éprouva auprès de la merveilleuse grotte de Lourdes lors de son récent voyage en France, ainsi que des prodiges sans nombre qui s'y opèrent.

N.-D. de Lourdes de Mégantic est une très-pauvre mission. La chapelle n'a été construite qu'avec les secours de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, quelques dons particuliers, et la bonne volonté des colons. Elle est à peine pourvue des choses les plus rigoureusement nécessaires au culte et elle est considérablement endettée. Que les âmes qui aiment N.-D. de Lourdes aient donc, dans leurs charités, un petit souvenir tout spécial pour la pauvre chapelle ! Bien des fois la Mère Immaculée de notre divin Sauveur a répandu parmi nous des faveurs abondantes et précieuses ; un moyen bien agréable et très-facile de lui en témoigner notre reconnaissance serait de déposer aux pieds de la Vierge de Lourdes de Mégantic une obole donnée de bon cœur. M. le curé de Ste. Julie et M. Laliberté de l'Archevêché, recevront avec la plus sincère gratitude les offrandes, quelques minimes qu'elles soient, qui leur seront confiées pour le pauvre sanctuaire. Puisse cet appel être entendu d'un

grand nombre ! La charité n'appauvrit pas ; elle nous amènera des jours meilleurs.—(*Communiqué.*)

Dans le cours de janvier dernier j'ai demandé à chaque habitant un billot de pin pour faire une voûte dès l'année prochaine. Il va sans dire que cette voûte sera bien simple, bien unie. Nous n'avons pas en vue le luxe des ornements, nous voulons seulement nous protéger contre le froid. J'ai demandé aussi tous les matériaux nécessaires pour enclore le terrain de la Corporation Archiépiscopale et le cimetière marqué par le Rév. M. Laliberté. J'espère que les colons se montreront aussi zélés que par le passé.

Plusieurs personnes se sont montrées généreuses envers la petite chapelle de Lourdes. M. Antoine Côté a fait don de l'autel dont on se servait à la maison d'école, et d'un set de chandeliers.

M. David Ouellet, architecte de Québec, a donné un set de chandeliers en bois avec souches.

M. François Fortier, de Ste. Julie, un porte-corps.

M. Edouard Demers, de Ste. Julie, 3 chandeliers en bois, un bénitier et un pupitre pour missel.

Tous les marchands de Ste. Julie ont fourni quelque chose, pour lingerie et devant-d'autels. Certains articles ont été aussi donnés par M. J. Saroie, J. B. Doyon et P. Lehoux.

Le Rév. M. Laliberté a donné un drap mortuaire, une aube, deux surplis, quelques amicts, purificatoires et manutuges, 4 porte-fleurs, et bouquets.

Depuis le 19 décembre dernier voici les dons qui ont été faits :

M. Joseph Gagné, père, Ste. Julie.....	$2.00
Un ami, Ottawa.....	2.00
Dme. L. G. Rousseau, Ste. Monique.....	1.25
M. Jos. Nantel, Calumet, Mich.....	7.80
Un paroissien de l'Ange-Gardien.....	0.65
M. Louis Poulin, épicier, Québec.....	10.00
Melle. Adèle Couillard, Lowell, Mass.....	10.00
Les élèves de Jésus-Marie, Sillery.....	2.40

Les Religieuses de Jésus-Marie, Sillery, ont donné des linges sacrés et les Religieuses du Bon Pasteur, Hospice S. Charles, des pots à fleurs.

Voilà un bon encouragement, et tout porte à croire que N. D. de Lourdes nous attirera encore plusieurs aumônes.

D'après le dernier recensement, en 1877, la population de Lourdes était comme suit : 31 familles—193 âmes—131 communiants.—C'est un chiffre peu élevé, mais lorsque les 17 nouveaux lots seront bâtis, ce sera une augmentation. On peut espérer que ces nouveaux colons trouveront des imitateurs.

Lourdes a une école élementaire fréquentée par une vingtaine d'enfants. Cette école est sous le contrôle des commissaires de St. Calixte de Somerset ; tout ce que je puis en dire, c'est que j'ai trouvé, l'année dernière, les enfants de la première communion très bien préparés.

Voilà, mon cher Monsieur, les informations que j'ai à vous donner sur N. D. de Lourdes. J'espère qu'elles intéresseront les âmes charitables et qu'elles les porteront à aider les colons à terminer leur modeste chapelle et à favoriser de tout leur pouvoir l'accroissement de cette mission qui donne déjà de si belles espérances.

J'ai l'honneur d'être

Votre humble serviteur,

P. P. Dubé, Ptre.

Ste. Julie de Somerset,

15 Février, 1878.

RAVAGES MEURTRIERS ET FRUITS DE VIE DE LA FAMINE INDIENNE.

(*Messager du Sacré Cœur.*)

La foi et la raison s'accordent à nous démontrer qu'en permettant le mal, Dieu ne peut avoir en vue que le bien ; mais il n'est pas toujours facile de suivre les voies mystérieuses par lesquelles la divine sagesse fait coopérer à ses miséricordieux desseins les désordres les plus criminels et les fléaux les plus meurtriers. Nous le verrons un jour, et ce ne sera pas un des moindres sujets de notre admiration pendant l'éternité.

Mais voici, du moins, un de ces fléaux dont la fécondité en fruits de vie éternelle est, déjà, aussi manifeste que la rigueur avec laquelle il a répandu, sur des contrées immenses, la dévastation et la mort.

Les ravages de la famine indienne ont été épouvantables, et les douleurs qu'elle a causées défient toute description ; mais combien d'âmes elle a envoyées au ciel, qui, sans elle, se seraient infailliblement perdues ! En hâtant le moment où elles auraient dû, tôt ou tard, quitter leurs corps, elle leur a ouvert le chemin du ciel, dans lequel une violente secousse pouvait seule les pousser. Et puis, combien de mérites ce fléau a procurés aux âmes charitables qui, pour les soulager, ont fait les plus beaux sacrifices !

Nos lecteurs nous sauront gré de mettre en évidence ces deux genres de fruits, par la citation de quelques extraits de lettres.

On écrivait d'Aurillac, à la date du 7 décembre :

" Mon révérend Père, je vous envoie, sous ce pli, 200 fr. en billets de banque, pour les malheureux affamés de l'Inde. C'est bien peu de chose, mais les gouttes d'eau forment l'Océan. Il y a quatre jours, j'allai, un soir, chez Mme *** : " N'avez-vous pas à écrire à Toulouse ? me dit-elle, j'ai là " 50 fr., qui m'ont été donnés par une pauvre " menette ", " *presque misérable.* J'y joindrai mon obole. Ce sera un

" don bien minime, mais la misère est si grande ici, que je " n'ose quêter pour eux. Cependant, nous aurions pu faire " quelque chose." Je vous avoue que cette pensée me saisit comme un reproche bien mérité. J'avais lu de tristes détails sur l'état de ces pauvres populations, mais leur venir pratiquement en aide, ne m'était pas venu à l'idée. J'acceptai donc de vous envoyer les 65 fr. qu'elle me remit, me promettant d'arrondir la somme, en puisant une petite pièce dans ma bourse et dans celles de quelques amies du Sacré Cœur. Le lendemain matin, je me mis donc bravement en mesure de faire plusieurs visites intéressées ; je mettais tout ce qu'on me donnait, sans compter, dans une poche vide ; le soir j'avais 80 fr. à ajouter aux 65 reçus ; alors, mon ambition a grandi un peu, et j'ai continué hier et avant-hier. Personne ne m'a refusé ; on me donne peu, mais on me donne. J'ai tout à l'heure 225 fr., peut-être aurai-je un peu plus ce soir ; je vous enverrai tout. C'est toujours au nom du Sacré-Cœur que j'ai demandé et reçu, citant l'exemple généreux de la bonne menette, à qui revient la gloire de l'initiative. Sa générosité n'a pas été égalée, mais enfin l'exemple a porté ses fruits : on ne croirait jamais combien il y a de ces pauvres filles qui, sans hésiter, font, pour une œuvre qui les touche, le sacrifice des petites économies de toute une vie. J'en ai trouvé une qui, en me remettant une petite somme, me disait : " Ce " sont toutes mes épargnes, je les gardais pour me faire " enterrer et faire un peu prier après moi. On m'enterrera " bien toujours, d'une manière ou d'une autre, et le bon " Dieu sait bien que c'est pour lui que je sacrifie les prières " qu'on pourrait faire pour moi. Je compte sur sa miséri- " corde ; tenez, prenez tout, je vous le donne de bon cœur." Ah ! si de tels sentiments se trouvaient chez certaines personnes à qui Dieu a donné tous les biens de ce monde, quels résultats n'obtiendrait-on pas."

Le même courrier nous apportait la lettre suivante :

" Mon cher Père, j'ai lu, dans votre excellent *Messager*, le triste état où se trouvent ces malheureux affamés indiens ; cela m'a navré le cœur.

" Je regrette beaucoup que ma position sociale ne me-

permette pas de faire ce que je voudrais. N'étant que simple ouvrier, par conséquent ne gagnant ma vie qu'au jour le jour, je ne puis faire que peu.

" Vous trouverez, mon bon Père, dans ce pli, *un franc* en timbres-poste, dont vous disposerez en l'envoyant là où vous jugerez le besoin le plus urgent.

" Si je pouvais, par cette petite aumône, contribuer à procurer la gloire de Dieu et pouvoir lui gagner quelques âmes, je me trouverais bien heureux. "

Combien d'autres traits de générosité les anges ont enregistrés, dans cette circonstance, sur le livre de vie ! Vivifiée par l'influence divine de la charité, l'aumône catholique ne s'est pas bornée, comme les secours officiels, à soulager momentanément quelques souffrances corporelles: elle a porté des fruits éternels et vraiment divins, comme on pourra s'en convaincre par la lettre suivante, que nous avons reçue du révérend Père Barbier, supérieur de la Mission du Maduré :

Mon révérend Père,

" Je ne veux pas tarder plus longtemps à remercier, par votre entremise, les généreux bienfaiteurs dont vous avez stimulé la charité et qui, par votre intermédiaire, nous ont fait parvenir leurs aumônes. Le service qu'ils nous ont rendu est de ceux que Dieu seul peut récompenser, parce que lui seul peut les apprécier dignement.

" On comprendra difficilement la cruelle position des missionnaires du Maduré, pendant les premiers mois de la famine. Un de nos Pères m'écrivait: " En ce moment, toute " une bande d'affamés est à ma porte. Nus, ou couverts de " sales lambeaux de toile, tout décharnés, ils me prient de " ne pas les renvoyer et de leur donner de quoi ne pas mou- " rir de faim. Plusieurs n'ont rien mangé depuis trois ou " quatre jours. Les païens me promettent de recevoir le " baptême et de gagner tous leurs villages à notre sainte " religion. Mais il ne me reste plus un sou ni un grain de " riz. Le cœur brisé, j'ai dû renvoyer tous ces malheureux, " avec la certitude qu'ils allaient expirer sur les routes et " dans les champs, et avec la douleur de ne pouvoir accep-

" ter les païens qui voulaient se donner à nous. Quand " j'ai vu partir ces pauvres affamés, qui étaient restés plus " de douze heures étendus devant ma porte, je me suis " retiré en pleurant, et je n'ai plus eu le courage de sortir " que lorsqu'on m'appelait pour aller auprès des mourants." La douloureuse position de ce Père, au milieu des scènes navrantes de la famine, a été celle, jusqu'ici, de tous nos autres Pères missionnaires. Aussi, grande a été leur joie à la nouvelle que vous aviez fait un appel à la charité des catholiques de France et que vous nous envoyiez des secours.

" Depuis que nous avons reçu vos premières aumônes, tout a changé de face dans la mission. Les missionnaires qui étaient condamnés à rester dans leurs résidences, parcourent maintenant leurs chrétientés, pour consoler et distribuer des secours. Les chrétiens nous bénissent, et les païens, témoins du dévouement et de la charité de nos Pères, viennent à nous. Un grand mouvement de conversion a déjà commencé.

" Le missionnaire de Punicaël, qui a déjà converti plus de 600 païens ou protestants, est en ce moment occupé, lui et tous ses gens, à instruire et à baptiser les nouveaux catéchumènes, qui demandent, en grand nombre, à embrasser notre sainte religion.

" Nos bienfaiteurs sont heureux d'apprendre ce que nous avons pu faire pour les orphelins, avec le secours de leurs aumônes. Nos Pères ont baptisé environ *dix mille* enfants païens. A cette heure, la plupart sont au ciel, et prient pour ceux qui ont aidé à leur procurer la grâce du baptême. Nous avons recueilli, selon la mesure de nos ressources, ceux que la mort a épargnés. A Trichinopoly, nous entretenons 80 enfants païens dans l'orphelinat des garçons, 92 dans l'orphelinat des filles et 165 dans des familles chrétiennes. Au Marava nous avons 98 orphelins dans l'orphelinat de Dindigul, et environ 350 dans les familles chrétiennes. Dans le district du sud, nous entretenons dans le grand orphelinat d'Adeikalabouaram environ 400 personnes et 150 orphelins païens ; de plus, 300 orphelins dans les familles chrétiennes.

" Je ne puis dire ici mille détails qui intéresseraient et rendraient heureux nos bienfaiteurs. Au ciel, ils verront tout le bien qu'ils ont fait, et toutes les âmes qu'ils ont sauvées par leurs aumônes. Mgr Canoz témoigne toute sa reconnaissance à Mgr l'Archevêque de Toulouse, à Mgr l'Evêque de Bayonne et à Mgr l'Evêque de Viviers. On apprendra avec plaisir, en Angleterre et aux Indes, que les évêques de France ont imité les évêques d'Irlande, qui ont envoyé de grandes sommes au vicaire apostolique de Madras.

" Tous nous remercions de leur généreuse charité les RR. PP. de la Chartreuse de la Bastide-Saint-Pierre et de la Chartreuse de Mougères, les élèves du collége Sainte-Marie de Toulouse, les souscripteurs de la collecte de Bade et tous nos autres bienfaiteurs et bienfaitrices, dont les noms devraient être cités ici et que nous sommes obligés de taire.

" La famine est-elle finie ? Non, et il faut encore longtemps pour que nos chrétiens trouvent leur nourriture ordinaire, supposé même que les prochaines récoltes réussissent. A Dindigul, le P. Saint-Cyr, ne pouvant aller partout lui-même, envoya son catéchiste dans un village tout païen, situé au pied des montagnes de Siroumaley. Quand le catéchiste parut, une foule d'affamés se précipita vers lui comme vers un sauveur. Mais la nuit était venue, la distribution des secours dut être remise au lendemain. Le matin, quand le catéchiste commença à distribuer ses aumônes, tous les pauvres affamés qui étaient venus la veille ne reparurent pas. Dans cette seule nuit, sept étaient morts dans les tortures de la faim, et plusieurs autres ne pouvaient plus se traîner. Par ce fait, on peut comprendre les ravages que fait encore la famine dans notre mission et les scènes navrantes de souffrances et de mort que nos missionnaires ont encore sous les yeux. Aussi, si vous pouvez nous envoyer de nouvelles aumônes, croyez qu'elles nous serviront à sauver la vie à bien des malheureux, et à ouvrir le ciel à bien des âmes...

" Le P. Guchen nous annonce aussi de nombreuses conversions. Dans son vaste pangou de Sattancoulam, il a fondé, avec les païens et les protestants convertis, de nou-

velles chrétientés, qui suffiraient à elles seules pour occuper un missionnaire. En ce moment, des villages entiers s'ébranlent, et lui donnent les plus consolantes espérances.

" Le P. Trincal est également bien consolé des souffrances qu'il a endurées pendant la famine. C'est lui qui a converti et baptisé de sa main les 3,000 chrétiens qui composent son pangou de Virondoupatty. Aussi, ces pauvres Indiens le regardent comme leur père, et, dans cette famine, tous recourent à lui comme à leur unique soutien. Il a tout donné ; et, quand toutes ses ressources ont été épuisées, il a vu ses pauvres chrétiens livrés à toutes les tortures de la faim et décimés par la mort. Il nous écrivait: " Toute la journée, je suis auprès des mourants ; et, comme personne ne " veut ensevelir les cadavres, tous mes gens sont occupés à " creuser des fosses." La première lettre qui lui annonçait les secours venus de France, lui fut remise en présence des catéchistes et des chrétiens. En lisant la bonne nouvelle, de grosses larmes remplirent ses yeux : " Père, lui dirent " les chrétiens, qu'avez-vous, quelle nouvelle ?—Mes enfants, " remerciez Dieu ; de France, on vous envoie des secours : " vous êtes sauvés." Maintenant, tout a changé d'aspect dans le pangou de Virondoupatty. Le Père a recueilli les enfants que la mort a laissés orphelins, donné à ses chrétiens une misérable nourriture qui les empêchera au moins de mourir de faim, et gagné, par son dévouement et son zèle, un grand nombre de païens. En quelques semaines, il en a converti et baptisé plus de 200 ; et, en ce moment, lui et ses gens sont occupés à instruire, et à préparer au baptême les nombreux catéchumènes qui désirent sincèrement vivre et mourir dans notre sainte religion.

" Depuis que les aumônes venues de France ont permis à nos Pères missionnaires de parcourir leurs chrétientés et exercer leur zèle, le mouvement de conversion s'est déclaré, même dans les endroits où nous avions le moins d'espérance. Le P. Pouget écrit de Tuticorin : " Les deux villa- " ges païens de Velayoudâpuram et de Velapadou sont " convertis au catholicisme. Je trouve dans ces chrétiens " les meilleures garanties de persévérance. Ils sont riches " en terres, ils se relèveront assez vite de la misère à la-

" quelle ils sont réduits en ce moment. La famine les a " décimés. Des familles entières ont été anéanties et pres- " que tous les enfants ont disparu."

Un peu plus tard, le même Père nous donnait de nouveaux détails également consolants.

" Votre bonne lettre du 18 novembre nous annonce de nouveaux secours. Nous sommes infiniment reconnaissants envers tous nos bienfaiteurs. Leurs aumônes vont sauver la vie à bien des chrétiens, et nous aider à convertir un grand nombre de païens.

" Le P. Pouget m'écrit: " Tuticorin, 3 décembre.—Il y a " quelque temps, nous avions baptisé 7 païens adultes, 5 en- " fants de nouveaux convertis, 17 enfants de païens, que des " familles catholiques ont adoptés, un grand nombre d'en- " fants païens moribonds. Hier, après la messe, le Père Mikel " a donné le baptême à 74 païens de Velayoudapuram. Au- " jourd'hui, fête de saint François Xavier, huit autres ont " reçu le baptême. Pendant la semaine, beaucoup d'autres " catéchumènes, qui n'ont pu venir ici pour cause de ma- " ladie, seront baptisés dans leur village. A Velapadou on " instruit en ce moment sept familles de Sanards. Nous " pourrions faire cent fois plus, si nos travaux et nos res- " sources nous le permettaient. Nos nouveaux convertis de " Velayoudapuram vont abandonner leur village et le re- " construire sur le bord de la route. Nous donnerons au " nouveau village un nom chrétien. Nous allons cons- " truire une hutte en terre et couverte en feuilles, pour " servir de chapelle à nos néophytes. Nous n'avons, pour " orner cette chapelle, ni image, ni statue, pas même un " crucifix. Aidez-nous à obtenir quelque chose."

" Je reçois une autre lettre du P. Verdier, en voici un passage: " Panlamcottah, 4 décembre 1877.— Le P. Day- " riam, qui a baptisé ici une vingtaine de païens, vient de " partir pour aller porter des secours et instruire des païens " qui nous demandent. Les chemins sont affreux; j'ai " donné au Père 10 chrétiens qui, au besoin, poussseront " la charrette et la feront sortir des boues. Près de Van- " danour, village chrétien, le Père trouvera un village " païen de 53 familles. Ces braves gens m'ont tous fait

" demander le baptême. Mais la famine a fait de terribles
" ravages dans leur village. Arriverons-nous à temps ? je
" l'ignore. A l'ouest d'Antipatti, grand nombre de païens
" nous demandent ; mais nos Père ont dix fois trop de tra-
" vail ailleurs et je n'ai plus personne à envoyer. Quand
" nous enverra-t-on de nouveaux ouvriers de France ? Tout
" l'argent que nous avons reçu est déjà distribué. De grâce,
" n'abandonnez pas nos chrétiens et nos néophytes, en-
" voyez-nous encore quelque chose. "

" Le P. Darrieutort nous annonce, de son côté, que le P. Laporte vient de baptiser dans son pangou de Ramnad une centaine de païens.

" Le P. Trincal m'écrit de Padupatty, à la date du 3 décembre :

" L'argent que vous m'avez envoyé ne m'a pas enrichi
" matériellement, car j'ai déjà tout distribué et j'ai les
" mains vides ; mais je me suis considérablement enrichi en
" catéchumènes. Depuis le 1er novembre, j'en ai baptisé
" 549. Ce matin même, j'ai pu offrir 51 nouveaux chré-
" tiens à saint François Xavier. Je nourris tous ces caté-
" chumènes pendant huit jours, et le jour de leur baptême
" je leur donne une toile pour se couvrir : car ils arrivent
" tout nus ou couverts de dégoûtants haillons. Je dépense
" en moyenne 4 francs pour chaque catéchumène. Vous
" voyez que le salut d'une âme s'obtient, ici, à meilleur
" marché que dans d'autres contrées, où l'on est contraint
" de dépenser au moins 10 fr. par catéchumène. Ne sera-
" ce pas une bien douce consolation pour la personne qui a
" envoyé 1,000 fr. *destinés à faire de nouveaux chrétiens*, de
" savoir qu'avec ces 1,000 fr. j'ai pu baptiser 250 païens !
" Mais, je vous en prie, envoyez-moi sans retard de nou-
" veaux secours. Si l'argent ne me fait pas défaut, au
" premier de l'an j'aurai baptisé peut-être plus de 1,000
" païens. "

" Avec la lettre du Père Trincal, en arrive une du P. Labarthère, qui annonce 300 nouveaux baptêmes d'enfants païens. Le Père en avait déjà baptisé plus de 200 le mois dernier.

" *Messis quidem multa.* Oui, la moisson est grande, et le

nombre d'ouvriers est bien petit pour la recueillir. Nos Pères donneront avec joie leur santé et leur vie, s'il le faut; mais avec tout leur dévouement, ils ne sauraient créer les ressources qui leur sont nécessaires pour poursuivre leurs œuvres de charité et de conversions. Vous nous avez envoyé beaucoup, et cependant ces milliers de francs que nous avons reçus de France, sont pour nos milliers d'affamés ce qu'étaient les cinq pains pour la foule qui avait suivi notre divin Maître au désert. Il faudrait que Notre-Seigneur vînt au milieu de nous et multipliât entre nos mains le peu que nous possédons, pour donner à manger à nos pauvres affamés et les arracher à la mort. Peut-être Notre-Seigneur veut-il se servir de vous pour faire le miracle de la multiplication. Veuillez continuer à faire connaître aux catholiques de France les cruelles souffrances de nos pauvres Indiens, toujours en proie aux horreurs de la famine et que la mort continue à décimer dans toute la mission du Maduré. "

Cette lettre était déjà sous presse, lorsque le R. P. Blanchard, Provincial de la Compagnie de Jésus, à Toulouse, a reçu du même Père l'annonce d'un second fléau, non moins terrible que la famine, qui vient de s'abattre sur la malheureuse population du Maduré, et qui sollicite avec la même urgence la charité des chrétiens.

" Mon révérend Père Provincial; j'ai reçu votre bonne lettre du 22 novembre, dans laquelle vous nous annoncez une nouvelle aumône de 3,000 fr. Nous vous sommes tous reconnaissants de l'appel que vous avez bien voulu faire à la charité de nos Pères et des catholiques, en faveur de nos chrétiens réduits aux horreurs de la plus affreuse famine. Vous nous promettez de vous occuper encore à nous procurer de nouveaux secours; nous vous en remercions infiniment, mon révérend Père, car nous aurons besoin longtemps encore qu'on envoie de quoi secourir nos pauvres affamés. Les journaux ont dit qu'au mois de mars la famine serait à peu près finie, si les récoltes réussissaient. Alors même que les récoltes eussent été bonnes, nos Pères qui sont répandus parmi les Indiens, dans les campagnes, et connaissent mieux que personne leur véritable état,

pensent que nos chrétiens auraient eu encore à souffrir une année entière. Mais voici que de nouveaux désastres succèdent aux ravages de la famine. La famine de l'inondation va succéder à la famine de la sécheresse, si Dieu n'a pitié de nous. Depuis deux mois surtout, des pluies torrentielles n'ont cessé de tomber dans toute notre mission. Au commencement de novembre, le P. Verdier avait quitté Palamcottah pour venir à Trichinipoly ; mais arrivé à Dindigul, il trouva le chemin de fer emporté par les eaux et dut attendre là plus de quinze jours. A son retour à Pallamcottah, il m'écrivait : " Dans mon voyage de Trichinipoly à Pallamcottah, " j'ai trouvé partout la campagne inondée. C'est un nou- " veau désastre qui commence. Les moissons, notre seule " espérance pour sauver nos chrétiens de la mort et voir " se terminer leurs cruelles épreuves, sont couvertes par " les eaux. Depuis Dindigul surtout jusqu'à Palamcottah " je n'ai vu que des champs couverts par l'eau, ou des ré- " coltes en mauvais état et compromises par la trop grande " abondance des pluies." Depuis cette lettre du P. Verdier le mal est allé en croissant. — Le P. Maget m'écrit de Fisherpattnam, en date du 10 décembre : " A mon retour de " Sarougany, je pris le chemin de Manamaduré, espérant " pouvoir arriver par là, à travers les eaux, à Edeientour ; " mais je trouvai le fleuve tellement débordé que je dus re- " brousser chemin jusqu'à Sheiagungah. J'allai tenter le " passage du côté de Périacottay ; impossible encore d'aller " en avant. Je suis donc revenu, hier, à Manamaduré, je " ne dis pas à travers quelles difficultés. Ici il n'y a pas " de barques ; il fallait cependant traverser le fleuve. Je " me décidai à monter sur une espèce d'embarcation fabri- " quée, pour la circonstance, par les Indiens ; et, grâce " à mon bon Ange, j'arrivai à l'autre rive. Là, nouvelle " épreuve ; point de gîte pour la nuit. Vendredi soir, le " fleuve a renversé ses digues et emporté soixante-six habi- " tations. La poste, la bangalow et notre église ont été en- " tièrement détruites. Il a fallu me mettre en route et " gagner Fisherpattnam, distant de deux milles. Les routes " sont impraticables ; il m'a fallu marcher à pied, escorté de " quelques chrétiens, qui portaient mon bagage, Quelle

" épreuve nouvelle Dieu nous envoie! Que vont devenir " nos chrétiens? De grâce, envoyez-moi tout ce que vous " pourrez, afin que je puisse au moins secourir les plus " abandonnés. " —Le P. Darrieutort nous donne aussi de bien tristes nouvelles sur le Marava : " De mémoire d'hom- " me, on n'a vu ici pareille inondation. La rivière est arri- " vée à une hauteur qu'elle n'avait pas encore atteinte. Elle " n'a pas rompu ses digues, mais elle passe par-dessus et se " déverse dans notre grand étang. Si les digues sont em- " portées, alors tout est perdu. La grande rue Sarougan y " est comme une rivière. Notre église aurait été envahie " sans une petite digue que nous avons construite. Je tra- " vaille jour et nuit avec mes gens, pour empêcher notre " étang de briser ses digues. Au milieu de tous ces mal- " heurs, Dieu nous console par de nouvelles conversions. " J'ai déjà distribué à nos Pères tout l'argent envoyé pour " nos catéchumènes. Ils ont baptisé bon nombre de païens " adultes, et le P. Laporte espère atteindre le nombre de " deux cents. "

" Le district du Sud est aussi éprouvé que le Marava. " J'arrive de Rassanguittanabouran, m'écrit le P. Faseuille, " le 9 décembre ; je trouve Vadakencoulan dans la désola- " tion. Quels désastres! Les pluies torrentielles ont tout " ravagé : arbres déracinés et emportés, rivières débordées, " étangs crevés et dévastant tout, habitations renversées. " De nombreuses épaves ont été emportées par les eaux, et " j'ai trouvé tout le village en contestations pour savoir à " qui appartenaient les objets apportés par les torrents. " J'ai réussi à les mettre d'accord. Les protestants font " d'incroyables largesses à leurs adeptes. Que ne pouvons- " nous faire de même pour nos chrétiens, qui n'ont que " nous pour les secourir au milieu de leurs nouveaux mal- " heurs! " Trois jours après avoir reçu cette lettre, le P. Verdier m'annonçait de nouveaux désastres causés dans son district par les inondations. " Palamcottah, 12 décembre.— " Notre grand orphelinat d'Adei Kalabouram, où nous avons " environ six cents personnes, nage dans les eaux. Le fleuve " a débordé en trois endroits, d'ici à la mer. Que de ruines! " Le grand étang de Kadambacoulam, qui a de six à sept

" milles de circonférence, a brisé ses digues, et ses eaux, qui
" devaient donner les nouvelles récoltes, ont ravagé toute la
" campagne. La route qui conduit à Adei-Kalabouram a été
" emportée depuis Alvartinnevelly jusqu'à Trichendore, en
" sorte qu'il nous sera impossible de nous rendre à l'orphe-
" linat jusqu'à ce qu'on ait refait la route. Les conversions
" continuent dans le district. Il y a quelques jours, j'ai vu
" à Tuticorin nos quatre-vingt-quatorze néophytes pollers.
" Ils portent la simplicité et la joie sur leurs figures. Tous
" sont venus me demander la bénédiction. D'autres famil-
" les de leur parenté et d'un village voisin leur deman-
" dent aussi à être baptisées. Aujourd'hui, je reçois du P.
" Dayriam ces quelques mots : " Je suis encore à Vanda-
" nam, cerné par les eaux. Quinze familles de Poudou-
" patty sont déjà catéchumènes. Tous les jours il m'arrive
" quatre ou cinq personnes demandant le baptême. Une
" famille de Setty est aussi au nombre des catéchumènes.
" Le chef, brave homme et assez instruit, m'a promis de
" m'envoyer tous ses proches parents. Malgré l'inondation,
" je resterai au poste tant qu'il y aura des catéchumènes.
" La nuit dernière, tous les étangs ont emporté leurs digues.
" Autour de ma chambre, il y a de l'eau jusqu'au genou.
" Plusieurs maisons se sont écroulées, et des personnes ont
" péri. Tous les Indiens sont dans l'épouvante."

" Les districts du Marava et du Sud ne sont pas les seuls ravagés par les inondations ; le district de Trichinopoly a aussi sa large part à la nouvelle épreuve qui frappe notre mission. Le P. Boyer vient de nous écrire que, dans son pangou de Manargoudy, le fleuve a rompu ses digues et emporté plusieurs villages entiers. La famine avait laissé au moins aux pauvres Indiens leurs maisons et leurs terres desséchées ; le nouveau fléau a renversé leurs pauvres habitations, emporté leurs moissons et ravagé les champs, qui demanderont de grands travaux pour être de nouveau aptes à la culture. J'en étais là de ma lettre, quand nous est arrivé le journal *The Madras Mail.* Les désastres sont plus grands encore que nous l'avions cru. " La pluie est
" devenue plus forte, depuis mardi dernier ; elle ne cesse
" pas encore et tombe avec une impitoyable furie, *pitiless*

" *fury.* En ce moment, dans le Sud, les rivières et les " fleuves ont débordé et inondé toutes les campagnes. Les " étangs ont rompu leurs digues et portent partout la dé- " vastation. Toutes les moissons ont péri... Des villages " entiers se sont écroulés et ont disparu sous les eaux. Le " nombre de maisons renversées est incalculable : *as for* " *native houses destroyed, their number is legion.* "

" Tous nos pauvres chrétiens se réfugient auprès de leurs missionnaires, leur unique soutien, au milieu de tous les fléaux qui fondent à la fois sur eux. Nos Pères s'adressent à nous, pour obtenir de quoi donner aux malheureux qui les assiégent un morceau de toile, pour couvrir leur nudité, et un peu de riz, pour les empêcher de mourir de faim. Je ne puis, mon révérend Père, que faire parvenir jusqu'à vous les demandes de nos missionnaires. Nous n'aurons guère à donner à nos chrétiens que les secours que nous recevrons d'Europe. Nos bienfaiteurs, tout en secourant les corps, contribueront largement au salut des âmes au Maduré. Je ne parlerai pas aujourd'hui du bien et des nombreuses conversions que font nos Pères. J'en ai parlé dans mes deux lettres précédentes. Le mouvement de conversions continue, et on baptise grand nombre d'enfants païens. Cette semaine, le P. Labarthère m'écrivait : " Je " continue à parcourir mes villages affamés. J'en ai déjà " visités vingt-huit, et j'ai baptisé jusqu'à ce moment deux " mille vingt-quatre enfants païens. Presque tous sont déjà " au ciel, où ils prient pour la mission et nos bienfaiteurs " d'Europe... " Quel bon placement pour les fonds de la charité !

" Je vous exprime de nouveau, mon révérend Père Provincial, au nom de tous nos Pères, toute notre reconnaissance pour le dévouement et la charité que vous montrez à notre mission éprouvée par tant de fléaux. Je me recommande à vos prières et saints sacrifices.

" De votre Révérence, l'humble serviteur en Jésus-Christ,

" L. Barbier, S. J. "

Les lettres suivantes continuent à nous montrer, sous ce double aspect, le cruel fléau qui ravage les Indes :

Trichinopoly, 17 janvier 1878.

" Mon révérend et bien cher Père Ramière, *P. C.*— Je vous remercie, au nom de Monseigneur et de nos Pères, de tout ce que vous avez fait pour notre mission, au milieu de nos grandes épreuves. Nous espérions toucher au terme de nos malheurs, et voilà que de nouveaux désastres viennent de frapper nos pauvres chrétiens. Je ne vous redirai pas, dans cette lettre, toutes les scènes de désolation que vous ont racontées nos Pères du Marava et du Sud. L'inondation a consommé l'œuvre de la famine. Il restait encore à nos Indiens leurs maisons et leurs champs desséchés. Maintenant ils n'ont même plus de demeure pour s'abriter, plus de champ à ensemencer. Les rivières ont été ravinées et ensablées. La saison des pluies est finie, et les étangs qui, dans le Sud, ont tous rompu leurs digues, sont vides. de sorte que, pendant la brûlante saison d'été, nos Indiens du Sud vont se trouver sans eau et, par conséquent, sans récolte.

" La désolation est grande partout, mais surtout à Vadakencoulam. Là, une première inondation avait déjà fait de grands ravages ; mais une seconde, plus terrible encore, n'a rien laissé. Nous avions envoyé une part des secours que nous avions reçus de France aux Pères Faseuille et Delphech, qui étaient à Vadakencoulam. Nos Pères ont tout donné, et quand il ne leur est plus rien resté, leurs pauvres chrétiens sont allé demander des secours aux protestants, qui avaient reçu des Anglais de larges sommes à distribuer. On leur a répondu : " Quittez vos prêtres, " faites-vous protestants, et nous vous donnerons de quoi " rebâtir vos maisons et nourrir vos familles. " Nos chrétiens sont revenus trouver les Pères et leur ont dit la réponse des protestants. Maintenant, ils attendent que leurs prêtres viennent à leur secours, ils ne peuvent rien espérer d'ailleurs.

" A Vadakencoulam, le choléra est venu s'ajouter à tous les autres fléaux. Nos missionnaires ont des remèdes qui,

ordinairement, sauvent bien des cholériques; mais cette fois tout a été inutile. Il semble que ce choléra soit un châtiment de Dieu. Dans Vadakencoulam, la population est divisée en deux camps, malheureusement souvent en guerre; d'un côté, les hautes castes, Vellages et Mondélis; de l'autre, les basses castes, Sanards et Parias. Le fléau s'est attaqué seulement aux hautes castes. La première maison, où a été appelé le P. Faseuille pour donner les derniers sacrements, renfermait quatre cholériques. C'était quatre frères: le soir, ces quatre jeunes gens étaient emportés au cimetière. En quinze jours, sur 650 Vellages ou Mondélis qui se trouvaient dans le village, 105 étaient emportés par le fléau. Les Sanards et les Parias, qui étaient plus de 1300, n'ont pas eu un seul mort. Nos Vellages et Mondélis ont compris que c'était un châtiment, et qu'il fallait recourir à Dieu. Ils ont montré une charité et un courage admirables. Une quinzaine d'entre eux, pendant quatorze jours, ont été occupés à creuser des fosses et à porter des cadavres. Ils ne recevaient aucun salaire et ils oubliaient tout pour accomplir cet acte de dévouement. L'un d'eux avait sa fille malade du choléra: il va trouver le P. Faseuille, à une heure après-midi, pour lui rendre compte des morts et des enterrements. Le Père lui demande: " Comment va ton enfant ?—Je n'en sais rien, Père; je " suis sorti ce matin, après déjeuner, et, depuis ce matin, " j'ai travaillé à porter les cadavres (1). " A la charité, nos Vellages ont joint l'humiliation. Ils ont fait spontanément un acte qui semble héroïque à ceux qui connaissent l'orgueil des castes dans ce pays. Ils ont promené, dans les rues du village, la statue de saint Sébastien, en se servant du *sapram* déjà employé par les Sanards. Ils ont eu, ensuite, l'idée de faire une cérémonie d'expiation, et en ont demandé la permission au Père. Les principaux chefs, une

(1) Notre-Seigneur a béni la charité de cet homme; sa fille est guérie Les disciples des Pères ont donné les premiers l'exemple du dévouement. Eux aussi sont morts victimes du fléau, et aussi de la charité. Le vide s'est fait autour des Pères, et, un jour, ils se sont trouvés sans un seul disciple pour les aider et les servir.

couronne d'èpines sur la tête, ont lu un acte d'amende honorable, pour les principaux péchés commis dans le village. Enfin, tous se sont confessés et ont fait la sainte communion. Le Pére a fait un appel au Cœur de Notre-Seigneur en faveur de ses pauvres chrétiens. Il a fait mettre sur toutes les portes une petite image du sacré Cœur. A partir de ce jour, le fléau a diminué, et, trois jours après, il n'y avait plus un seul cholérique dans Vadakencoulam.

" Pendant de longs mois encore, nous aurons besoin des secours que nos bienfaiteurs nous envoient de France. Les protestants, qui distribuent l'argent à pleines mains, sollicitent nos pauvres chrétiens affamés; des familles, des villages entiers de païens s'offrent à nous et donnent des garanties de persévérance, si nous pouvons les secourir; partout nos chrétiens sont encore dans le plus grand dénûment. Aussi, tous nos Père missionnaires ne cessent de nous demander des secours. Ici, au Maduré, les aumônes que vous nous envoyez produisent un double fruit: elles sauveut la vie à nos pauves affamés et ouvrent le ciel à des milliers de païens. Cette semaine encore, 135 païens adultes ont été baptisés. Dans toute la mission, des prières ont été ordonnées pour tous nos bienfaiteurs.

" Veuillez me recommander quelquefois au Cœur de Notre-Seigneur et à sa miséricordieuse Mère. Merci pour tout ce que vous avez fait pour nous.

" Je suis, etc. L. Barbier, S. J. "

" J'allais expédier le courrier d'Europe, quand j'ai reçu la lettre suivante du P. Pouget. Je vous l'envoie telle quelle. Aujourd'hui encore, le P. Larmey m'écrit que le mouvement de conversions s'accroît de plus en plus dans son pangou. Si les ressources ne nous manquent pas, nous pouvons fonder de nouvelles et belles chrétientés. Il serait bien triste de laisser passer cette occasion, qui ne se présentera probablement jamais plus. On m'annonce que le P. Faseuille est guéri. Le P. Delpech reprend des forces. Mais nous avons plusieurs Pères fatigués, à cause de l'excès du travail. L. B. "

" Palamcottah, le 16 janvier 1878.

" Mon révérend Père, —je viens d'écrire à Monseigneur pour demander des fonds. Si nous voulons entretenir et augmenter le mouvement qui se manifeste vers le catholicisme, dans le district de Palamcottah, il faut des ressources abondantes. Inutile de se le dissimuler. Mais ces sacrifices pécuniaires seraient compensés par une ample moisson d'âmes, autant que je puis en juger.

" La misère nous amène actuellement de nombreuses populations qui jamais n'auraient renoncé au paganisme sans être attirées vers nous par l'aumône de la charité. Ne croyez pas, pourtant, que ces conversions, paraissant fondées sur l'intérêt, n'aient pas de sûres garanties de stabilité. Je suis, au contraire, d'avis que l'assistance que nous donnons nous attachera les cœurs de ceux qui en ressentent les douces influences. Il n'y a aucun déshonneur pour notre religion à secourir les infortunes. Nous n'achetons pas les âmes, à la façon des protestants. Tout en évitant cet écueil, je crois que la gloire de Dieu demande que nous profitions des circonstances actuelles pour faire un bien durable, qui se perpétuera de génération en génération.

" A Tuticorin, le P. Miquel a baptisé 220 païens depuis le 2 décembre dernier. Nous avons actuellement 160 catéchumènes qui se préparent au baptême, et un grand nombre qui sollicitent la même faveur.

" Les néophytes qui ont été baptisés appartiennent principalement à trois villages: 150 Pallers à Velayoudapuram, 18 Maravers à Mélamarudur, 152 Sanards à Vépelodei et dans le voisinage.

" Vous serez content d'apprendre quelque chose sur leurs dispositions, et les espérances qu'ils nous donnent de leur persévérance.

" Les Pallers de Valayoudapuram nous présentèrent un mouton, le jour du premier de l'an. Nous leur répondîmes que nous le laissions à leur usage ; ils s'en montrèrent presque mécontents, et nous prièrent d'accepter ce petit gage de reconnaissance, pour les services que nous leur avions rendus. Le dimanche, ils viennent assidûment à la

messe à Tuticorin. Le jour du Pouguel, cérémonie païenne, les païens voisins étaient venus faire les apprêts de leurs cérémonies près de nos pallers. Ils voulaient les vexer, en leur mettant sous les yeux les réjouissances de la religion qu'ils ont abandonnée. Non-seulement aucun néophyte ne voulut participer à ces superstitions païennes, mais ils réussirent à éloigner leurs anciens compagnons d'idolâtrie, en protestant qu'ils avaient renoncé à toutes ces superstitions, pour ne suivre désormais que le culte catholique. Bien des fois, je les ai entendus faire la même protestation en ma présence. Lundi dernier, jour de mon départ, le P. Miquel était allé dire la messe chez eux pour la première fois. Il apporta une cloche, un christ et une statue de saint François Xavier, leur patron. Il devait installer ces objets dans un misérable pandel, que nous avons fait construire. Cet événement était trop remarquable pour qu'il se passât sans solennité. Eux-mêmes avaient voulu faire les frais de la fête, et s'étaient imposé un *Vari* qui montait à 2 roupies et ½. C'était assez pour les pétards et la fanfare. Un nombre assez considérable de Paravers accompagna le Père dans son excursion. Nos Paravers ont servi de parrains à ces nouveaux chrétiens, et s'intéressent beaucoup à eux. Ces liens d'union ne peuvent avoir que de bons résultats. L'impression par cette petite cérémonie sera excellente. Elle attirera, probablement, de nouvelles conversions dans les environs. Déjà quelques individus inscrits par les protestants parlent de venir à nous.

" Un village de 130 personnes, aux portes de Tuticorin, sera baptisé avant quinze jours. Dans plusieurs autres endroits, on manifeste des désirs. Mais encore une fois, la question des fonds est, ici, une question de vie ou de mort pour tout ce mouvement.—Je suis, etc.

" G. Pouget, S. J. "

LA NOUVELLE NURSIE.

HISTOIRE D'UNE COLONIE BÉNÉDICTINE DANS L'AUSTRALIE OCCIDENTALE

—1846-1877—

(*Suite.*)

CHAPITRE DEUXIÈME.

Insuccès des premières missions. — Les PP. Serra et Salvado au milieu des bois. — Leurs épreuves.

Lorsque les missionnaires se furent un peu remis des fatigues du voyage, Mgr Brady les réunit en conseil pour avoir leur avis sur le meilleur moyen d'évangéliser les Australiens. Après une longue discussion, il fut convenu qu'il y aurait trois centres de mission : 1° la mission du nord, confiée à M. Confalonieri, avec deux catéchistes irlandais ; 2° la mission du sud, confiée à MM. Thébeaux et Tiersé, avec deux catéchistes français ; 3° la mission du centre, confiée aux PP. Serra et Salvado, avec deux catéchistes anglais et le F. Léandre de Solesmes.

L'évêque de Perth demanda au gouverneur de la colonie des terres pour établir ses missionnaires. Vingt acres furent accordées en toute propriété à chacune des missions. Le dimanche 25 janvier, fête de la Conversion de saint Paul, Mgr. Brady, à l'issue de la grand'messe, adressa une allocution à ces prêtres et à ces catéchistes de nations si diverses qui allaient chercher, dans les bois de l'Australie, les pauvres sauvages pour les amener à la lumière de l'Évangile. Après ce discours, le pontife donna sa bénédiction aux missionnaires agenouillés, et les embrassa tous paternellement. Cette cérémonie émut tellement trois protestants, mêlés par curiosité à la foule des catholiques, qu'ils se convertirent et devinrent ainsi les prémices de cet apostolat.

La mission du sud quitta Perth au commencement de

février. Elle se dirigea à pied vers la ville d'Albany, où elle n'arriva qu'à la fin de mars. Les prêtres et les catéchistes qui en faisaient partie se mirent aussitôt à la recherche des sauvages et souffrirent beaucoup dans leurs courses à travers les bois. Ayant épuisé leurs provisions, ils vécurent quelque temps encore de pommes de terre ou des galettes que les marins de la côte leur donnaient par charité. Après quelques mois d'une existence très-précaire, ils obtinrent la permission de s'embarquer pour l'île Maurice, qui manquait d'ouvriers évangéliques et qui offrait un ministère moins difficile et plus consolant. Nous avons parlé déjà de l'issue malheureuse de la mission dirigée sur le nord de l'Australie, à Port-Vittoria. Une troisième mission que Mgr Brady envoya à Guildfort, à neuf milles seulement de Perth, ne réussit pas mieux que les deux autres, et le prêtre Powel, qui en avait la direction, désespérant du succès, se rendit dans l'Inde, où il fut admis parmi les missionnaires de Calcutta.

Il semblait que la Providence réservait l'apostolat des Australiens aux moines espagnols. Mgr Brady découragé n'osait permettre aux PP. Serra et Salvado de partir pour leur mission, lorsqu'un des colons catholiques de Swan-River, le capitaine irlandais Jean Scully, lui apprit que, non loin de ses possessions, se trouvaient des terres fertiles et qu'un grand nombre de sauvages vivaient dans les bois d'alentour. A cette nouvelle, les deux Bénédictins supplièrent l'évêque de Perth de les laisser partir avec leurs catéchistes. " Le 16 février 1846, raconte le P. Salvado, ayant pris notre léger bagage sur les épaules, le crucifix sur la poitrine, et le bâton à la main, nous nous rendîmes à l'église où Mgr Brady nous attendait. Toute la colonie informée de notre départ, remplissait l'humble cathédrale de Perth ; car les protestants comme les catholiques voulaient nous faire leurs adieux, que beaucoup pensaient devoir être éternels. L'évêque nous fit une exhortation qui émut tous les assistants. Ayant reçu sa bénédiction et le baiser de paix, nous quittâmes Perth, accompagnés jusqu'à plus d'un mille par notre premier pasteur et une grande partie de la population. La lune éclairait d'une lumière douce notre

chemin, et derrière nous suivaient deux chariots où étaient entassés nos petites provisions, qnelques vêtements de rechange, des outils de cultivateurs et un autel portatif."

La première étape fut assez pénible. La contrée que traversaient les missionnaires, étant fort sablonneuse, rendait la marche difficile. Vers deux heures après minuit, le P. Serra, chef de la caravane, jugea à propos de faire arrêter tout son monde, sauf les conducteurs des chariots qui continuèrent leur route pour arriver plus tôt à la ferme d'un Irlandais nommé Moore. Les missionnaires et leurs deux compagnons s'étendirent sur la terre nue, au-dessous d'un arbre gigantesque (*Eucalyptus robusta*), qui semblait, par l'épaisseur de son tronc et la largeur de ses branches, dater du déluge, et bientôt un profond sommeil vint réparer leurs forces. Ils ne s'éveillèrent qu'à la pointe du jour. Ils se mirent de nouveau en chemin dans l'épaisse forêt qui couvrait presque tout le pays. Arrivés à une clairière où commençaient trois sentiers, ils ne savaient lequel suivre, lorsqu'un sauvage, tenant d'une main sa longue lance et de l'autre un tison enflammé, parut à leurs yeux. Ils lui crièrent : " Moore, Moore." L'Australien les comprit, leur indiqua de la main un des sentiers et se mit à marcher devant eux de ce pas rapide et élastique propre aux enfants des bois. Après avoir traversé une forêt composée d'arbres inconnus en Europe, araucanias, banksias, xanthoréas, zamias, eucalyptus, etc., ils arrivèrent chez M. Moore. Ce fut sous ce toit hospitalier que les PP. Serra et Salvado célébrèrent pour la dernière fois le saint sacrifice dans une maison couverte ; ils ne devaient plus, jusqu'à leur installation dans la colonie monastique, offrir l'auguste victime que sous la voûte du ciel.

En quittant M. Moore, la petite troupe de missionnaires fit l'ascension d'une montagne escarpée, une des dernières ramifications de la chaîne des monts Darling. Après un trajet de trente milles, ils traversèrent le fleuve Avon, dont le lit se trouvait alors presque entièrement à sec, et arrivèrent, le 21 février, à l'habitation du capitaine Scully, le colon le plus éloigné de Perth, dont il est distant de près de 68 milles. C'était la dernière halte avant d'entrer dans

les solitudes boisées de l'intérieur ; les missionnaires y demeurèrent trois jours pour faire reposer leurs bœufs. Le capitaine leur donna de très-utiles renseignements sur la contrée qu'ils allaient traverser.

A l'aide de la boussole, les missionnaires se dirigèrent vers le nord où se trouvait, d'après le rapport de quelques sauvages, une terre fertile appelée par eux Baggi-baggi. Ils rencontrèrent d'abord un pays montueux, mais couvert d'une riche végétation ; vinrent ensuite des plaines presque entièrement sablonneuses, où l'on ne rencontrait que des eucalyptus de différentes espèces, la *nuytsia florida* et beaucoup de plantes vénéneuses. En approchant de Baggi-baggi, ils virent des terres qui leur parurent meilleures, et, dans les Vittoria Plains, ils furent émerveillés de la beauté des arbres et de la force de la végétation. Mais une soif brûlante, augmentée par la chaleur de la saison, ne leur permit pas d'admirer longtemps le paysage. La source qu'ils espéraient trouver à Baggi-baggi était presque desséchée. Les bœufs coururent d'eux-mêmes s'y désaltérer, et il fallut les écarter avec l'aiguillon pour boire un peu d'eau saumâtre et pleine de boue, qui provoquait les vomissements. Un sauvage, que le capitaine Scully avait adjoint à la petite caravane, assura qu'il se trouvait de l'eau à peu de distance. Le P. Salvado et le F. Léandre l'y suivirent ; mais, là encore " le soleil avait tout bu ", comme disent les Australiens. L'indigène frappa du pied avec indignation et fit signe qu'il allait chercher une autre source. A la fin, ils découvrirent une profonde cavité où l'eau des pluies, protégée par de grands arbres, s'était conservée fraîche et pure. Ils étanchèrent leur soif ; puis, ayant rempli deux grandes gourdes du précieux liquide, ils se hâtèrent de rejoindre leurs compagnons, en poussant de temps à autre le cri aigu *Cui ! Cui !* dont les sauvages se servent pour annoncer de loin une heureuse découverte. A la tombée de la nuit, les missionnaires se trouvaient tous réunis auprès de ce petit étang, et l'on fit au sauvage une large part du souper commun, qu'il absorba en silence et avec une merveilleuse rapidité.

Le lendemain, les PP. Serra et Salvado furent soumis à

une épreuve qui aurait triomphé de caractères moins fortement trempés et de cœurs moins dévoués au salut des âmes. Les conducteurs des chariots, fort peu soucieux de partager la vie pleine de privations et de périls des missionnaires, déclarèrent qu'ils n'iraient pas plus loin. Malgré toutes les promesses qu'on put leur faire, malgré toutes les supplications qu'on put leur adresser, ils déposèrent flegmatiquement le contenu des chariots sous un eucalyptus en se disposant à retourner à Perth, sans s'inquiéter du sort réservé aux deux Bénédictins et à leurs catéchistes. Cependant, comme c'était le premier dimanche du Carême, ils voulurent assister, à la messe célébrée en plein air par le P. Serra et à celle du P. Salvado. Un des chars servit d'autel. Aussitôt après, ils prirent la route de la capitale du Swan-River, et le sauvage retourna dans ses bois. " Ce départ ne put nous décourager, dit le P. Salvado, car nous avions mis toute notre assurance en celui-là même que nous venions d'offrir pour la première fois dans les solitudes boisées de l'Australie comme victime de propitiation pour ces pauvres sauvages dont nous voulions être les apôtres. "

Restés seuls, avec le F. Léandre et le catéchiste irlandais, les PP. Serra et Salvado résolurent de construire, en ce lieu même, une cabane de branchages. Ils se mirent aussitôt à la besogne, et, vers le soir, ce fragile abri était déjà recouvert de feuillage. Dans l'ardeur du travail, les missionnaires n'avaient pas aperçu une troupe de sauvages, armés de longues lances, qui les regardaient de loin et qui bientôt s'approchèrent du petit étang auprès duquel s'élevait la cabane. Ces Australiens étaient anthropophages, et ils examinaient les nouveaux venus avec une attention qui ne semblait pas du tout rassurante. Les deux missionnaires et leurs compagnons ne s'en émurent pas autrement. Leur besogne achevée, ils allumèrent un grand feu, comme les sauvages venaient de le faire, et se mirent à chanter les complies à deux chœurs avec les pauses et les inclinations qui se pratiquaient dans leur monastère. Ils récitèrent ensuite le chapelet à genoux, et, après un léger repas de galettes cuites sous la cendre, de riz à l'eau et thé, ils s'en-

dormirent paisiblement sous la protection de leurs anges gardiens.

Le lendemain, à la pointe du jour, les PP. Serra et Salvado dressèrent un autel champètre et offrirent l'auguste victime pour les sauvages qui suivaient des yeux leurs moindres mouvements, et qui partirent après le lever du soleil. Le soir, les sauvages revinrent en plus grand nombre et se placèrent à trente pas à peine de la cabane des missionnaires. " Nous fîmes, raconte le P. Salvado, nos exercices de piété comme à l'ordinaire ; mais, la nuit, notre sommeil fut souvent interrompu par la pensée de ces incommodes voisins, qui pouvaient d'un moment à l'autre céder à la tentation de nous tuer pour nous manger." Le matin arrivé, les missionnaires, après la messe, prenaient leur maigre repas lorsqu'ils virent les sauvages s'avancer en foule vers eux tenant, chacun dans les mains, cinq ou six javelines qu'ils appellent des *guichls*. Les moines s'avancèrent à leur rencontre avec un visage riant et leur offrirent la nourriture qu'ils avaient préparée pour eux-mêmes et des morceaux de sucre. Les sauvages brandirent leurs armes, pendant que les femmes et les enfants s'enfuyaient en poussant des cris aigus.

" Nous avancions toujours, continue le P. Salvado, en leur faisant signe de baisser leurs lances, qui allaient nous percer, si Dieu ne les avait retenus, et en leur offrant nos galettes de farine et notre sucre dont nous mangions nous-mêmes pour les inviter à y goûter à leur tour. Quelques Australiens déposèrent leurs javelines, et prirent le sucre ; mais, après l'avoir porté à leurs lèvres, ils le rejetèrent parce que cette saveur si douce les surprenait. Nous en mîmes dans notre bouche une seconde fois pour les rassurer. Ils se décidèrent à manger les morceaux que nous leur présentions, les trouvèrent bons et invitèrent les autres à les imiter. En quelques minutes, tout ce que nous avions de galettes et de sucre fut dévoré, et ils s'en disputaient entre eux les moindres bribes. Ce fut ainsi que, par la grâce de Dieu et la protection de sa très sainte Mère, de pauvres missionnaires isolés et sans armes purent, en quelques moments, dompter ces anthropophages et se faire d'eux des amis."

En effet les Australiens s'approchèrent de la cabane improvisée, examinèrent curieusement les instruments de travail et aidèrent les missionnaires à établir cette fragile demeure sur des bases plus solides. On mangea, on dormit ensemble, et la plus franche intimité régna bientôt entre les natifs et les missionnaires. Mais la faim ne tarda pas à obliger les indigènes à se mettre en chasse ; car les provisions de la mission avaient promptement disparu devant l'appétit de ces sauvages, les plus grands mangeurs du monde. On entra dans les bois, et les missionnaires partagèrent dès lors tous les travaux et toutes les fatigues de ceux qu'ils voulaient évangéliser. Souvent même ils portaient, califourchon sur leurs épaules, les petits enfants, et ceux-ci les aimaient déjà autant que leurs propres parents. C'était une fête quand on débusquait un kangourou ou un opossum (espèce de serigue) ; mais souvent on ne trouvait pour les repas que des racines, des baies sauvages, des lézards ou des vers de terre. Tout en cheminant dans les bois, les missionnaires cherchaient à parler de Dieu et de la religion chrétienne à leurs nouveaux amis ; malheureusement, ne connaissant pas encore leur idiome, ils devaient à chaque mot qu'ils entendaient le noter avec sa signification, afin d'arriver à former peu à peu le vocabulaire australien commencé au débarquement.

L'ignorance du langage, la pénurie de la nourriture n'étaient pas les seules difficultés à vaincre dans cette vie absolument nomade. La réflexion d'un soleil ardent sur la blancheur du sable causa bientôt aux missionnaires de cruelles ophtalmies. La privation de l'eau, dans un pays presque uniquement arrosé par les pluies équinoxiales, les exposa plus d'une fois à mourir de soif. Aussi la santé des missionnaires se trouvait-elle déjà fortement éprouvée. Le P. Salvado, qui était le moins malade, pensa qu'un peu de bouillon ferait grand bien à ses confrères, et il partit un jour en chasse pour tuer un kangourou. Il marcha longtemps sans en rencontrer un seul. Découragé, il revenait assez tristement, lorsqu'un vol énorme de perroquets blancs, appelés kakatoès, vint s'abattre dans les bois qu'il traversait. Lançant alors avec vigueur son bâton ferré au milieu

de ces oiseaux, il en fit tomber deux des plus gros. Les perroquets, qui étaient bien cinq à six mille, se jetèrent aussitôt sur lui avec fureur, et il ne put éviter d'être blessé par leurs becs et par leurs serres qu'en exécutant avec son bâton un rapide moulinet, et en courant d'arbre en arbre, jusqu'à ce qu'il se fût mis hors des atteintes de ses ennemis emplumés. Le bouillon qu'il fit avec la chair des deux perroquets était délicieux et soulagea beaucoup ses confrères. Il lui fut facile de s'approvisionner de ce gibier ; car ces oiseaux et des milliers d'autres venaient se désaltérer dans le petit étang voisin de la cabane des missionnaires.

L'on approchait de la fête de Pâques. Le F. Léandre, voulant offrir pour ce grand jour un régal à ses deux Pères, se lança, dès le matin du 11 avril, le samedi saint, à la poursuite d'un kangourou. Quoique jeune, fort et plein d'ardeur, il ne put l'atteindre, et l'agile animal, par ses bonds et ses énormes enjambées, eut bientôt disparu dans les bois. Le F. Léandre s'égara. A la tombée de la nuit, les deux missionnaires et le F. Gorman, ne le voyant pas revenir, furent dans des craintes mortelles. Ils parcoururent les bois voisins en poussant de grands cris, et allumèrent des feux sur tous les monticules, mais l'écho seul leur répondit, ou le sifflement moqueur de quelque kakatoès réveillé par la lueur de la flamme. Le jour de Pâques se passa fort tristement pour nos missionnaires, qui chantèrent cependant avec courage la grand'messe et les vêpres et firent à la Madone maintes prières pour retrouver leur jeune compagnon. Le lendemain, lorsque déjà ils pleuraient sa perte, le F. Léandre arriva, accompagné de quelques sauvages.

Nous ne pouvons raconter en détail toutes les épreuves et les souffrances des nouveaux missionnaires. Eux-mêmes s'aperçurent, au bout de deux mois, que les fatigues de cette vie des bois épuisaient leurs forces, sans grand résultat pour la mission. Le P. Salvado s'offrit alors pour retourner à Perth et en rapporter des provisions qui leur permettraient de reprendre quelque vigueur et de vivre plus longtemps avec les sauvages, déjà devenus leurs amis.

" Je partis, nous dit-il, avec un naturel du pays, nommé Bigliagoro, qui consentit à me servir de guide. Comme ses congénères, il n'avait en fait de vêtement qu'une cordelette en peau de kangourou pour retenir ses cheveux, et je dus l'affubler d'une large pièce d'étoffe de laine. Dans la route, qui fut longue, nous mangions ce que nous trouvions, c'est-à-dire le plus souvent des lézards ou des vers de terre. Bibliagoro me laissait toujours la meilleure part de sa chasse ; mais souvent mon estomac se révoltait. Au bout de quelques jours cependant, je pus le digérer, et je dois même dire qu'un lézard grillé, ou un cuissot d'opossum cuits sous la cendre dans une enveloppe de feuilles vertes ne sont pas des mets trop désagréables surtout quand on se trouve à jeun depuis le matin.

" A la nuit tombante, après la récitation de l'office divin et de mes prières, je m'endormais paisiblement sur l'herbe et toujours la joie dans le cœur ; car je me sentais d'une manière toute particulière sous la garde de la Providence. Quant à mon guide, il continuait son repas qui ne devait finir, suivant la coutume de ces hommes voraces, qu'après la disparition complète du gibier dont il était devenu le maître. De temps à autre, il me réveillait et m'offrait un morceau de chair déjà tout mâché et me disait : " *Guaba, guaba, nunda, nalgo,*" c'est-à-dire : " Prenez, prenez, ceci est fort bon." J'avais beau lui dire que je le croyais sur parole ; il fallait accepter et avaler ce qu'il croyait une véritable friandise."

CHAPITRE III

Une soirée musicale à Perth. — Retour du P. Salvado à la mission. — Vie des missionnaires avec les sauvages. — Fondation du monastère de la Nouvelle-Nursie.

Arrivé à Perth, le P. Salvado fit connaître à Mgr Brady la détresse des missionnaires. L'évêque en fut ému jusqu'aux larmes; malheureusement ses modiques ressources étaient à peu près épuisées. Aussi voulait-il rappeler le P. Serra et ses compagnons. Mais le P. Salvado lui déclara, avec une respectueuse fermeté, qu'ils subiraient les dernières extrémités plutôt que d'abandonner l'œuvre commencée. Alors Mgr Brady promit de recommander en chaire la mission australienne, et le P. Salvado se disposa à faire une quête à domicile. Mais les catholiques étaient en petit nombre et peu favorisés des dons de la fortune; le produit des quêtes et du sermon fut très-minime.

Il vint en pensée au P. Salvado de donner une soirée musicale. Très habile pianiste et connu pour tel en Espagne et en Italie, il savait que l'annonce d'un concert serait bien accueillie des protestants. Mgr Brady approuva cette idée, et toute la ville de Perth, sans distinction de religion, s'y associa avec un élan remarquable. Sir Clarke, le gouverneur, accorda gracieusement la salle du tribunal; le lithographe, quoique méthodiste, voulut imprimer gratuitement le programme et les cartes d'invitation. Le ministre anglican lui-même prêta, sans qu'on les lui demandât, les tapisseries de son temple, et son sacristain se chargea de l'illumination. Enfin un juif, appelé Samson, promit d'établir le contrôle à la porte et de maintenir l'ordre dans la salle.

Le P. Salvado emprunta un piano aux Religieuses de la Merci, et, le 21 mai, il se présenta à la nombreuse assemblée réunie dans la salle du tribunal transformée en salle de concert. Il avait gardé son habit bénédictin. " Mais, nous racontait-il lui-même, dans quel état me trouvai-je, après trois mois de séjour dans les bois de l'Australie? La tunique, tout en lambeaux, me descendait à peine aux gé-

noux; mes bas, que j'avais essayé de raccommoder avec des fils ou des ficelles de toutes les couleurs, présentaient les plus étranges bigarrures; quant aux souliers, ils étaient percés en plusieurs endroits et laissaient à découvert les doigts des pieds. Ajoutez à cela une grande barbe inculte, la figure d'un charbonnier et les mains d'un forgeron. J'étais un objet digne à la fois de compassion et de risée. Cependant des applaudissements universels m'accueillirent et me donnèrent un peu de courage."

Durant trois heures, le P. Salvado tint son auditoire sous le charme de ses brillantes improvisations. Les habitants de Perth montrèrent leur satisfaction en faisant une collecte dont le produit, joint au prix des places, forma une assez jolie somme. Mais rien ne toucha plus le cœur du P. Salvado que la charité d'une brave Irlandaise. Voyant, à l'issue du concert, le missionnaire si pauvrement chaussé, elle lui donna sur le champ ses propres souliers, qui étaient larges et solides, et elle s'en retourna gaiement à sa demeure les pieds nus.

Le produit de la soirée musicale permit au P. Salvado de faire les emplètes nécessaires à la mission: provisions de bouche, vêtements, semences, instruments aratoires, etc. Le tout fut placé sur un chariot traîné par deux bœufs, que suivaient deux chèvres et leurs chevreaux; et le missionnaire partit fort joyeux. Mais la saison des pluies était arrivée, car on se trouvait au mois de juillet, qui correspond dans cet hémisphère à notre mois de janvier. Après avoir été mouillé tout le jour, le P. Salvado ne pouvait reposer, la nuit, que sur son char, tant le sol était détrempé; et toutes les demi-heures, pour empêcher ses bœufs, qu'il laissait paître à l'aventure, de trop s'écarter, il devait descendre à terre et se mettre parfois dans l'eau jusqu'aux genoux. Le ciel lui réservait une autre épreuve. Les traces du premier passage formaient seules la route à suivre. Dès le deuxième jour du voyage, l'eau couvrant une partie de la plaine qu'il traversait, il ne put les retrouver et se perdit complètement. "Ce fut un terrible moment, dit le missionnaire. La pensée de me trouver sans guide dans cette vaste solitude et par un temps pareil troubla mon esprit, et je ne savais que faire. Je me jetai à genoux, et, les

mains et les yeux levés au ciel, je demandai à Dieu de venir à mon aide : *Deus in adjutorium meum intende, Domine, ad adjuvandum me festina.* Cette courte prière me donna du cœur, et, prenant mes bœufs par les cornes, je leur fis faire volte face et revins sur mes pas. Après une marche de quelques milles, je retrouvais les marques de notre premier passage et je pus continuer ma route avec sécurité."

La pluie avait cessé ; mais le sol inondé en grande partie, les torrents, les étangs grossis par les orages fréquents de cette saison obligèrent plus d'une fois l'intrépide missionnaire à se dépouiller de presque tous ses vêtements pour les traverser à gué ou à la nage. Parfois le courant était si rapide, qu'il devait s'accrocher aux arbres de la rive pour n'être pas emporté.

L'aventure la plus fâcheuse de ce pénible retour lui arriva au passage d'une plaine marécageuse où le char s'enfonça jusqu'aux essieux et les bœufs jusqu'au poitrail. Les pauvres animaux ne purent se dégager malgré tous leurs efforts, et quoique le P. Salvado les eût dételés, " Je crus, dit-il, que, dans une pareille extrémité, il fallait employer les moyens les plus énergiques. Je plaçai donc au dessous de la croupe de ces animaax un fagot de feuilles sèches et de petits bois et j'y mis le feu. Les bœufs, sentant la flamme atteindre leurs poils et leur chair firent des efforts désespérés et parvinrent enfin à sortir du bourbier. Mais ils étaient furieux et poussaient d'affreux mugissements; aussi je crus. prudent de passer la nuit sur un arbre, afin de me soustraire à leur trop juste ressentiment. Le lendemain, le temps s'était mis au beau, et mes pauvres bœufs, qui se léchaient encore les flancs pour guérir leur brûlure, semblaient apaisés. Ils refusèrent toutefois si obstinément de se laisser atteler, que je dus laisser le char enfoncé dans la vase, où il demeura jusqu'au printemps. Je chargeai sur le dos des bœufs une partie des provisions et des instruments aratoires, et, prenant moi-même sur la tête la cage des poules, sur le dos le sac qui contenait un chat, destiné à faire la guerre aux souris qui dévoraient jusqu'à nos vêtements, je tenais en laisse un gros chien et l'unique chèvre qui me restait avec son chevreau. Ce fut dans cet équipage que je m'acheminai lentement vers la mission.

J'y trouvai mes compagnons dans la tristesse. Dieu venait de les éprouver vivement par la mort du catéchiste irlandais, le Fr. Gorman."

Cette douloureuse circonstance engagea les deux Bénédictins à quitter un lieu qui ne leur rappelait plus que de pénibles souvenirs et dont l'aridité d'ailleurs se prêtait mal à l'agriculture. Ayant choisi un autre site qui paraissait favorable au labour, ils construisirent promptement, avec l'aide de quelques sauvages, une nouvelle case, et, dès le mois d'août 1846, ils se mirent à cultiver le sol australien. Le P. Serra conduisait les bœufs et le P. Salvado, plus vigoureux que son compagnon, tenait les manchons de la charrue. C'était un travail assez pénible sur un terrain vierge encore de toute culture et parsemé de broussailles. Leur labeur opiniâtre fut récompensé. Au mois de septembre, ils avaient labouré et ensemencé deux champs de blé, planté 900 pieds de vigne, 600 arbres fruitiers, semé 3,000 noyaux d'olive et piqué une grande variété de légumes. Déjà ils voyaient verdoyer leurs semences, au grand étonnement des indigènes, et ils pouvaient espérer, grâce à la douceur du climat et à la fertilité du terroir, une prompte et abondante moisson.

Tout leur temps n'était pas occupé aux travaux agricoles. Ils étudiaient la langue, les coutumes et les croyances des sauvages, afin de pouvoir leur faire connaître la religion chrétienne, afin de pacifier leurs querelles toujours fréquentes et de les secourir dans leurs maladies. Pour prévenir des disputes qui finissaient toujours par des combats sanglants, les missionnaires avaient exigé que toutes les armes des sauvages, qui vivaient auprès d'eux, fussent déposées dans leur cabane. Si des indigènes étrangers à la mission venaient troubler la bonne harmonie, les femmes des sauvages à demi-civilisés prévenaient les Pères en toute hâte. Ils se rendaient aussitôt sur le lieu du combat, et presque toujours leur seule présence l'arrêtait. Parfois cependant les sauvages étaient si animés les uns contre les autres, qu'ils ne voulaient pas se séparer. Il fallait alors que les deux moines, le crucifix à la main, se jetassent au milieu des combattants, au risque de recevoir un coup de lance ou d'avoir la tête écrasée par leur terrible bomerang.

" O Dieu de miséricorde, s'écrie le P. Salvado, c'est bien vous seul qui rendiez ces hommes, si barbares et si intrépides même devant les soldats de l'Angleterre, doux et patients envers nous, au point de se laisser arracher par deux moines sans armes leur guichis, et de se séparer à notre voix."

Le combat fini, les missionnaires prenaient les blessés sur leurs épaules, les portaient dans la cabane, et bandaient leurs plaies sanglantes, après les avoir lavées et adoucies, comme le bon Samaritain, par un peu d'huile et de vin. Presque toujours la guérison suivait ce traitement. En voici des exemples:

Les PP. Serra et Salvado étaient à réciter l'office de matines, à l'aube du jour, lorsqu'une femme sauvage accourut, tout en larmes, disant que son fils venait d'être percé d'un coup de lance et qu'il se mourait dans le bois voisin. Les missionnaires s'y rendirent promptement, prirent le jeune homme dans leurs bras et l'apportèrent dans la cabane La blessure, dans l'aine, était fort grave. Le P. Serra rapprocha les chairs, cousit la peau avec un fil de soie, et le P. Salvado oignit la plaie avec de l'huile d'olive. On fit prendre au malade un purgatif et ensuite une tasse de thé. Sa mère et les autres femmes, croyant qu'il allait mourir, le pleuraient suivant leur usage avec force lamentations. Le lendemain, le blessé allait déjà mieux. On lui donnait seulement du thé trois fois par jour, et une petite soupe au riz, vers midi. Au bout d'une semaine, le jeune sauvage était guéri et retournait dans les bois. Mais il se souvint de ses charitables médecins, et les suivit plus tard en Europe, pour entrer dans l'Ordre de Saint-Benoit.

Une autre fois, c'était un chef australien nommé Duergan, qui arrivait à la cabane de la mission, porté à califourchon par sa propre femme. Il était atteint d'une maladie de poitrine, déjà très-avancée. Soumis au même régime que le jeune sauvage durant trente jours, il se trouva parfaitement guéri. Dans sa joie naïve, il disait aux Pères: " —Vous m'avez enlevé mon mal; eh bien! tout ce qui est à moi est à vous; ma femme est votre femme, mes enfants sont vos enfants, mes armes sont vos armes, ma chasse es votre chasse."

Nous ne pouvons douter, comme l'avouaient eux-mêmes les PP. Serra et Salvado, que la Providence ne vînt en aide à leur médecine improvisée et ne donnât une efficacité particulière à des remèdes aussi simples que l'huile, le thé et la soupe au riz. Le résultat de ces guérisons fut très-favorable à l'évangélisation des sauvages qui regardaient déjà les missionnaires comme des êtres surhumains et les écoutaient toujours très-volontiers parler de religion. Il surgi cependant une grave difficulté. Les Australiens disaient aux missionnaires : " Nous voulons croire au Dieu Jésus ; mais donnez-nous d'abord à manger, car nous avons grand faim, et, si nous n'allons pas à la chasse, nous mourrons ainsi que nos femmes et nos enfants." Les PP. Serra et Salvado avaient essayé de les suivre dans leurs chasses ; ils ne tardèrent pas à reconnaître que c'était s'imposer des fatigues inutiles. Outre les difficultés de cette vie nomade, qui ne permettait que rarement l'échange de quelques paroles sur la religion, il aurait fallu que les missionnaires eussent leur nourriture assurée ; car l'Australie n'est pas un pays giboyeux comme l'Amérique. Au reste, l'évangélisation monastique, qui a changé la face de l'Europe du VIe au IXe siècle, n'a jamais procédé de cette manière. Les Augustin de Cantorbéry, les Willibrod d'Utrecht, les Boniface de Mayence, les Anschaire, les Adalbert, les Othon et tous les grands moines-apôtres commençaient par fonder un monastère, un centre d'action religieuse et civilisatrice, d'où ils rayonnaient dans tous les pays d'alentour. Les PP. Serra et Salvado résolurent de suivre ces exemples de leurs ancêtres. La nécessité, d'ailleurs, allait les y contraindre : leurs provisions se trouvaient de nouveau épuisées, et leurs vêtements mêmes tombaient en lambeaux. " Notre tunique et notre scapulaire, écrit le P. Salvado, déchirés en cent endroits, descendaient à peine à la ceinture. Le vêtement que les Anglais appellent " indispensable " était en si mauvais état que nous avions dû le raccommoder avec des morceaux de peau de kangourou. Les souliers étaient usés depuis longtemps, et, pour ne pas nous mettre les pieds en sang dans ce pays de ronces et de broussailles, nous avions confectionné, tant bien que mal, des semelles de bois que nous recouvrions avec de la peau de

kangourou, dont les nerfs nous servaient de lanières pour les attacher comme le cothurne des anciens. Quant à nos chapeaux, ils n'avaient plus de forme. Nos chemises, qui étaient en laine et que nous portions depuis trois mois, avaient seules résisté à cet anéantissement presque total de notre garde-robe. Toutefois, notre santé ne souffrit jamais de tant de privations. La Providence veillait sur nous."

Cependant les deux moines bénédictins s'étaient rendus à Perth pour consulter leur évêque. Mgr. Brady approuva leur pensée de fonder un établissement agricole qui servirait de centre à la mission. Une allocation de 5,000 fr., qui leur fut attribuée par les Conseils de la Propagation de la Foi, vint fort à propos leur permettre de commencer cette fondation. Mais, à leur retour (20 décembre 1846), ils trouvèrent leur petite plantation entièrement ravagée par un troupeau de chevaux sauvages, qui avaient piétiné les champs ensemencés et renversé la cabane des missionnaires. En même temps le magistrat du district leur fit signifier que ce terrain était réservé comme pâturage et qu'ils eussent à l'abandonner. Ainsi, après tant de fatigues et de travaux, les pauvres moines n'avaient pas même la satisfaction de récolter ce qu'ils avaient semé à la sueur de leur front.

Ils ne se découragèrent point. Ayant obtenu du gouvernement colonial la concession de quarante acres de terre auprès de la rivière Moore, dans le lieu appelé Vittoria-Plains, ils y commencèrent, le 2 janvier 1847, la construction d'une cabane. C'était leur troisième essai de colonisation. Se mettant courageusement à l'œuvre, ils arrachèrent les eucalyptus séculaires et les nombreux accacias qui couvraient les rives de la Moore, et ils eurent bientôt préparé trentre-quatre acres de terrain pour le labour. L'automne avançait ; car on se trouvait au mois de mars qui, en Australie, correspond à notre mois de septembre. Aidés par plusieurs colons irlandais et français de Perth, les missionnaires purent construire une case plus spacieuse et une étable pour les bestiaux. Au mois de février, l'aspect des rives de la Moore avait entièrement changé. On aurait pu se croire auprès d'une ferme d'Europe ; tout était en mouvement. Les colons de Perth construisaient de

longs pans de muraille, les sauvages abattaient de grands arbres, pendant que les moines conduisaient la charrue et que des enfants du pays surveillaient le troupeau.

Ce fut le 1er mars 1857, jour anniversaire de l'arrivée des Bénédictins dans les solitudes de l'Australie occidentale, que les PP. Serra et Salvado posèrent la première pierre de leur futur monastère. Ils y mirent une médaille du glorieux saint Benoit et résolurent de l'appeler la Nouvelle Nursie, en souvenir de la petite ville de l'Italie centrale où naquit le patriarche des moines d'Occident. L'église devait être dédiée à la Très-Sainte Trinité et à l'Imaculée-Conception. Après cinquante jours d'un travail continu, l'édifice claustral fut terminé pour le gros œuvre en briques et en bois. Il mesurait 40 pieds de long, 16 de large et 14 de haut. Les maçons, charpentiers et serruriers, qui avaient prêté leur concours avec tant de générosité à la mission bénédictine, retournèrent à Perth, et, le 26 avril, les deux moines purent dormir dans leur petit monastère quoiqu'il ne fût encore couvert qu'à moitié. Leur joie était grande. " Nous pensions, disait le P. Salvado, être rentrés dans notre belle abbaye de Saint-Martin de Compostelle."

Durant toute la construction, il s'était produit un fait assez remarquable et qui semble peu éloigné du miracle. Un habitant de Perth avait donné au P. Salvado un chien que l'on disait excellent pour la chasse des kangourous ; en réalité il n'en avait pas pris un seul, pendant les deux premiers essais de colonisation. Les ouvriers furent à peine arrivés, qu'on le vit partir tous les matins pour la chasse, et, le soir, il revenait avec le sauvage qui le suivait et qui portait un kangourou pesant cinquante livres et plus. Les dix-sept personnes qui étaient alors à la mission se trouvaient ainsi abondamment fournies de viande fraîche. Lorsque le nombre des ouvriers commença à diminuer, Pompée, c'était le nom du chien, ne prit que des kangourous de moindre grandeur et dont le poids était toujours proportionné au nombre des convives. Enfin, lorsque la construction fut terminée, la pauvre bête perdit un œil et n'alla plus à la chasse. Nous dirons donc, comme le P. Salvado : " Qui ne voit ici une attention aimable de la Providence pour les ouvriers de la vigne du Seigneur ? "

CHAPITRE IV

Progrès de la mission. — Mœurs et croyances des sauvages. Un synode à la Nouvelle-Nursie.

Les Australiens admiraient les constructions du monastère, car ils ne connaissaient auparavant que leurs huttes de feuillage. Ils venaient en grand nombre le visiter et plusieurs d'entre eux se fixaient déjà auprès des missionnaires. Le P. Serra dut aller à Perth demander la concession d'un nouveau terrain. Le gouverneur par intérim, sir Irwin, accorda, gratuitement et à perpétuité, à la colonie monastique de la Nouvelle-Nursie, trente acres de terre cultivables, à côté de la concession primitive, et de plus l'usage de mille acres de prairie pour l'élevage du bétail acheté aux colons anglais. Ces troupeaux, qui devaient rendre tant de services aux moines espagnols, furent conduits par quelques fermiers, qui après leur avoir fait traverser le Swan-River, les remirent au P. Salvado et à ses travailleurs indigènes.

Au mois de juillet 1847, les PP. Serra et Salvado, aidés par les sauvages, avaient déjà ensemencé trente-quatre acres et les indigènes, qui arrivaient chaque jour de l'intérieur saisis d'admiration à la vue de la moisson qui grandissait, offraient à l'envi leurs services aux Bénédictins laboureurs.

L'intimité qui commençait à s'établir permit aux deux missionnaires de s'informer assez sûrement des croyance religieuses des indigènes.

« Pour obtenir quelques explications sur ce point, malgré toute la réserve des sauvages, raconte le P. Salvado, je fus obligé d'user de ruse. Un soir, après avoir admis à notre frugal repas des indigènes qui paraissaient jouir de la considération générale, je leur dis :

« — Moi, tel que vous me voyez, je ne suis pas seul, comme vous croyez ; mais je suis deux en un. »

« Cette déclaration fut accueillie par un rire général.

« — Riez tant que vous voudrez ; je vous le répète, je suis deux en un ; d'abord, ce grand corps que vous

" voyez, et là, dans l'intérieur, un autre petit être que vous
" ne voyez pas. Le premier finit par mourir, et on le dé-
" posé dans la terre ; mais le second ne meurt pas, il s'é-
" loigne quand le corps vient à mourir.

" — Oui, oui ! répondirent les sauvages, nous aussi nous
" sommes deux, et le plus petit des deux habite dans notre
" poitrine.

" — Celui-là, comment l'appelez-vous ?

" — *Cacin.*

" — Et où va-t-il après la mort ?

" — Il se sauve dans des bois, répondirent les uns.

" — Il va sur la mer, affirmèrent d'autres.

" Quelques-uns ne savaient pas ce qu'il devenait. J'arrêtai là mes interrogations ; mais, dans la suite, je pus obtenir des détails plus circonstanciés de deux Australiens qui s'étaient faits mes amis. Voici ce qu'ils m'apprirent. Lorsqu'un indigène vient d'expirer, son âme demeure sur les branches des arbres qui environnent la case et chante d'un ton lamentable comme un oiseau blessé, jusqu'à ce qu'elle soit recueillie par un passant. Dès que l'on apprend qu'une âme voltige ainsi de branche en branche, plusieurs sauvages viennent à la file, courbés en deux, frappant deux petits morceaux de bois l'un contre l'autre et disant à demi-voix : " Pst... pst... pst... " L'âme quelquefois demeure sur l'arbre sans répondre à l'invitation ; le plus souvent elle entre dans la bouche du premier de la file, sort par l'autre extrémité, entre dans la bouche du suivant, en sort de la même façon, et ainsi de suite jusqu'au dernier où elle reste définitivement. Je n'ai pas voulu omettre cette singulière croyance, parce que, malgré son étrangeté, elle montre la foi des sauvages australiens à l'immortalité de l'âme et à sa transmigration dans d'autres corps. "

Au mois d'août, les Bénédictins de la Nouvelle-Nursie eurent la joie de recevoir dans leur monastère naissant Mgr Brady. L'évêque de Perth fut émerveillé des progrès de la mission et du travail accompli dans l'espace de huit mois. Il constata surtout avec une grande joie l'amélioration morale et civile des sauvages, qui, encore anthopophages d'année d'auparavant, se livraient aujourd'hui paisiblement

aux soins de l'agriculture. Peu après le départ de Mgr Brady, le P. Salvado se rendit à Perth ponr acheter des semences. Il emmenait avec lui, dans son char à bœufs, une petite sauvage orpheline du nom de Cuchina, qui s'était réfugiée à la mission, parce qu'elle n'avait rien à manger. Au passage de l'Avon, le missionnaire engagea ses bœufs dans le gué ; mais les grandes pluies qui étaient tombées depuis quelques jours avaient gonflé ce cours d'eau, et le P. Serra vit son char aller à la dérive. Il se hâta de dételer les bœufs, se jeta lui-même à la nage avec la petite sauvage sur son dos et parvint à gagner le bord. Il avait encore à faire deux journées de marche. Eufin, il arriva à Perth, portant sur ses épaules, comme le bon Pasteur, la petite brebis arrachée par sa charité à une mort certaine ou à la barbarie. Mgr Brady accueillit paternellement la jeune Cuchina et la confia aux Religieuses de la Merci, qui la préparèrent au baptême, Cette cérémonie eut lieu solennellement en présence de tous les catholiques et de bon nombre de protestants. On donna à la petite Cuchina, alors âgée de six à sept ans, les noms de Marie Christine, et elle fut ainsi comme les premices de l'apostolat bénédictin en Australie.

Au retour du P. Salvado à la Nouvelle-Nursie, à la fin de novembre, on commença la moisson. Les sauvages invités à y prendre part surent bientôt manier la faucille aussi adroitement que les Pères. Comme on se trouvait dans les jours les plus chauds de l'été australien, les PP. Serra et Salvado mettaient à profit le repos du milieu du jour pour enseigner les vérités du salut aux indigènes, qui écoutaient volontiers ces instructions. L'un d'eux ayant reçu une blessure mortelle à la chasse, les missionnaires le trouvèrent assez instruit pour le baptiser et lui ouvrir la porte du ciel.

Un événement merveilleux devait marquer cette première moisson de la colonie monastique. Un jour, assis à l'ombre d'un vieil eucalyptus, les deux missionnaires s'entretenaient de religion avec leurs travailleurs, lorsqu'ils entendirent de grands cris et virent arriver une femme sauvage, les cheveux épars, qui fuyait la poursuite d'un indigène. Celui-ci allait l'atteindre de sa longue lance. Les

PP. Serra et Salvado se précipitèrent à sa rencontre et parvinrent à contenir ce furieux, qui voulait tuer sa femme pour je ne sais quelle offense. La malheureuse s'était réfugiée dans le monastère dont la porte se referma sur elle au même instant. Le mari, voyant sa vengeance lui échapper, s'éloigna en proférant les plus horribles menaces Le lendemain, au moment du départ pour la moisson, des tourbillons de fumée et de flammes s'élevèrent dans les hautes herbes d'une plaine voisine, et, poussées par le vent, s'avançaient vers la mission. Éperdus, les missionnaires et leurs fidèles sauvages s'élancent au devant du feu pour couper les buissons et les broussailles qui pouvaient le communiquer aux champs de blé. Mais le fléau dévastateur l'emporte sur tous leurs efforts, et, les cheveux et la barbe à moitié brûlés, ils voient avec désolation le fruit de tant de travaux menacé de périr en un instant. Dans cette extrémité, le P. Salvado court à la pauvre chapelle de la mission, prend sur l'autel un tableau représentant la Madone et le porte à l'endroit le plus menacé, l'opposant aux flammes comme un bouclier protecteur. Le vent, jusqu'alors très-violent, change tout à coup de direction et pousse l'incendie sur un bois voisin sans toucher aux champs de blé. Les sauvages. qui tenaient encore leur faucille à la main, ne pouvaient en croire leurs yeux. Ils regardaient la sainte image avec admiration : " Cette femme blanche est bien puissante ! C'est elle qui l'a fait, oui, elle l'a fait. Nous, nous n'en ferions pas autant. " On sut, quelques jours après, que l'incendie avait été allumé par le sauvage dont la femme était réfugiée à la mission. Mais, lorsqu'il eut connaissance du prodige, ce sauvage en fut si frappé, qu'il vint demander pardon de son crime aux Bénédictins ; et depuis, Munanga, c'était le nom du coupable, fut un de leurs plus utiles auxiliaires.

Se voyant entourés d'une troupe nombreuse de sauvages, les missionnaires résolurent de profiter de la belle saison pour ouvrir une route directe de la Nouvelle-Nursie à la ville de Perth. Le P. Salvado se chargea de l'exécuter. Écoutons-le nous raconter comment il s'y prit.

" Ayant fait provision de farine, de sucre et de thé, je

partis avec quatorze sauvages munis de leurs instruments de travail. Je disposai mes travailleurs de la manière suivante : deux étaient chargés d'aller à la chasse des kangourous pour nous fournir de la viande fraîche ; quatre partaient en avant pour frayer le sentier et abattre les arbres ; et huit se reposaient près du char des provisions. Quand les six premiers étaient fatigués, ils venaient se reposer auprès du char, et six autres les remplaçaient. En trois jours, la route fut tracée, de la Nouvelle-Nursie à la première station des colons de Perth, sur une longueur de 40 milles (10 lieues). J'avais dirigé mes sauvages avec l'expérience que m'avaient donnée mes fréquents voyages à Perth, et l'ingénieur de la colonie fit classer plus tard ce chemin parmi les routes du pays, comme étant la plus courte et la plus commode que l'on pût établir. Désormais, au lieu d'une semaine entière, il ne fallut que trois ou quatre jours pour se rendre à Perth.

" Durant ce travail, j'eus l'occasion d'observer quelques coutumes des Australiens. Le matin du deuxième jour, nous rencontrâmes une troupe de sauvages qui nous étaient entièrement inconnus. Seul un de mes travailleurs les connaissait un peu. Ce fut lui qui aborda le chef et lui expliqua qui nous étions et ce que nous faisions en ce lieu. Aussitôt grand échange de civilités. Le chef s'approcha du principal de mes sauvages et l'embrassa affectueusement en le tenant cinq ou six minutes dans ses bras. Il en fit autant à tous les autres. Ces embrassades terminées, le chef des sauvages étrangers dit aux miens d'un air digne et respectueux : " — Mon feu est votre feu ; moi et mes " parents, nous demeurons ici : mais, vous, allez, venez, " restez ici ou partez, vous êtes ici les maîtres ; car nous " sommes devenus grands amis." Puis, ils s'assirent pour goûter à nos provisions, quoiqu'ils eussent déjà mangé un kangourou ; car l'estomac de l'Australien, souvent condamné au jeûne, est toujours d'une merveilleuse élasticité.

" Dans cette même rencontre, un de mes sauvages, ayant vu arriver la veuve d'un de ses amis, la prit aussitôt pour femme, bien qu'il en eut déjà quatre. Comme je lui en demandais la raison : " — C'est, me dit-il, pour qu'elle ne

« soit pas sans protection ; c'est mon devoir, puisque j'ai-
« mais beaucoup son mari." De fait, les Australiens, qui n'ont ordinairement qu'une femme ou deux, peuvent se trouver, par suite de la mort d'un ami ou d'un parent, en posséder jusqu'à six ou sept. Elles font partie de l'héritage comme un meuble ou une arme de chasse."

Une œuvre, beaucoup plus importante que le tracé d'une route, était inaugurée dans le monastère de la Nouvelle-Nursie, le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception, de cette année 1847. Nous voulons parler de l'ouverture d'une école pour les petits sauvages. De ce jour date la rénovation religieuse et civile des Australiens ; car l'éducation d'un peuple barbare ne peut commencer sérieusement que par l'enfance. Donc, le 8 décembre, trois jeunes sauvages furent admis, avec le consentement de leur famille, à partager la vie des moines bénédictins et ne tardèrent pas à recevoir le baptême. Pour fêter cet heureux événement, les PP. Serra et Salvado firent aux sauvages une distribution de soupe, et, grâce à l'abondante récolte de l'année, ils purent désormais la continuer chaque jour. Dès qu'on connut ces largesses quotidiennes, il y eut grand empressement à profiter du *nalgo* ou de la *moragna*, c'est-à-dire de la bonne soupe ; et les missionnaires trouvaient ainsi des auditeurs toujours attentifs à leurs instructions religieuses. Plusieurs même consentaient à vivre sur la mission, en y travaillant dans la mesure de leurs forces. C'était déjà une transformation de la vie nomade en une existence à demi civilisée ; et, quand on voyait les petits Australiens servir avec grande attention la messe, et mêler leur voix naturellement musicale aux chants des moines, eux qui fuyaient quelques mois auparavant les Européens comme des animaux féroces, l'on pouvait croire que l'Australie occidentale allait sortir enfin des ombres de la mort où elle était assise depuis tant de siècles.

Les missionnaires ne tardèrent pas à prendre une mesure qui fut un nouveau progrès dans la voie de la civilisation. Les sauvages se couvrent, l'hiver, de peaux de kangourous ; mais, l'été, hommes, femmes et enfants vont et viennent dans l'état de pure nature, sans y voir de mal. Les PP.

Serra et Salvado décidèrent que quiconque se présenterait à la mission, pour avoir une portion de soupe ou pour travailler, devrait être couvert du manteau de kangourou. " Mais, écrit le P. Salvado, nous leur dîmes seulement que c'était une politesse à notre égard, afin de ne pas leur apprendre ce qu'ils semblaient ignorer. En effet, je me suis trouvé des centaines de fois obligé de passer la nuit avec des familles de sauvages, en plein air dans les bois, comme dans leurs huttes de branchages, et jamais je n'ai vu parmi eux la moindre action déshonnête."

Nous avons maintenant à raconter un événement qui devait accroître encore les heureux résultats déjà obtenus par les missionnaires. Il s'agit du premier synode du diocèse de Perth, que Mgr Brady voulut tenir à la Nouvelle Nursie. Le 13 janvier 1848, le vénérable prélat assisté de son vicaire général, le R. P. Joostens, et des PP. Serra et Salvado avec quelques catéchistes à peine engagés dans les ordres, ouvrit, selon les rites accoutumés, la pieuse assemblée qui dura trois jours. Dans les deux premières réunions, on s'occupa des affaires du diocèse ; les trois suivantes furent consacrées à la mission bénédictine. On déclara que la règle de saint Benoît, qui partage la vie des moines entre la prière et le travail et qui fait bientôt du monastère une véritable cité, était parfaitement appropriée à l'essai d'évangélisation et de civilisation de la race australienne que l'on tentait depuis un an. Les missionnaires furent ensuite autorisés à faire l'acquisition d'un plus vaste terrain qui permettrait de donner de l'extension à la mission bénédictine et qui l'isolerait des terres à pâturage, exploitées par les Européens, toujours trop enclins à pervertir les sauvages ou à les persécuter. Le P. Serra devait partir pour l'Europe, afin de réunir la somme d'argent nécessaire à cette acquisition et de soumettre à la Propagande quelques questions touchant la conduite à tenir avec les sauvages dans certains cas particuliers.

A la suite du synode, le P. Salvado put acquérir 2,560 acres de terres labourables et de pâturages à raison d'une demi-livre sterling par acre, ce qui devait l'obliger à payer au gouvernement de la colonie la somme de 32,000 fr.,

mais à des époques éloignées. Cette acquisition le rendait maître de 1,280 hectares formant une superficie de douze kilomètres. Le P. Serra s'embarqua aussitôt au port de Fremantle avec le jeune sauvage Upumera, guéri par les missionnaires et baptisé sous le nom de Benoît. Le P. Salvado retourna à la Nouvelle-Nursie avec un nouveau missionnaire, le P. Fowler, et deux catéchistes.

CHAPITRE V

Apprentisage de la vie agricole. — Sort de la femme sauvage. Anthropophagie.

De retour à la Nouvelle-Nursie vers l'époque des semailles, le P. Salvado assigna une portion de terrain à chacun des sauvages qui l'avaient aidé depuis l'établissement de la mission. C'était les arracher d'une manière définitive aux hasards et aux dangers de la vie nomade. Flattés de se voir presque propriétaires, les sauvages se mirent à l'œuvre avec ardeur, et bientôt leurs lopins de terre furent défrichés et ensemencés.

Le P. Salvado, encouragé par ce premier succès, résolut de leur donner quelques sous pour prix de leur travail. En même temps, il fallut leur faire comprendre que, avec cet argent mis en réserve, ils pouvaient se procurer des objets d'utilité ou d'agrément : une poule, une brebis, un porc ou même une vache et un cheval. L'idée leur parut excellente ; mais ils prièrent le P. Salvado de garder cet argent en dépôt. Le missionnaire se procura une caisse à compartiments, et l'on y mettait, chaque samedi, la paie des sauvages devenus cultivateurs. C'était plaisir de voir ce jour-là leur joie enfantine, quand ils supputaient, avec l'aide d'un catéchiste, combien il leur faudrait attendre de semaines pour acheter un beau coq ou un porc gras. Eux qui, l'année d'auparavant, plaisantaient les missionnaires quand ils les voyaient labourer la terre ou déraciner les arbres, ne pensaient plus à leur bois ni à la chasse du kangourou ; ils faisaient déjà des rêves de propriétaire.

Un autre résultat de cet apprentissage de la propriété fut de rapprocher les Australiens des Européens par des rapports de commerce qui les plaçaient sur le pied de l'égalité civile. Avant l'arrivée des Bénédictins, les indigènes étaient traités par les colons anglais, nous l'avons dit, un peu moins bien que des bêtes de somme. Aucun d'eux n'osait se hasarder hors des bois. Les PP. Serra et Salvado en avaient déjà amené plusieurs à Perth et avaient su les faire respecter. Dès lors, les Australiens ne craignirent

plus d'entrer en relation avec les Anglais. Quand un indigène avait réuni une somme suffisante, il allait à Perth avec un billet du missionnaire, pour se procurer, chez tel ou tel marchand, une belle chemise, de solides pantalons, un grand chapeau, etc. A son retour à la mission, ainsi vêtu à l'européenne, il excitait l'admiration de ses compatriotes, qui se promettaient de travailler courageusement, pour lui devenir semblable.

A propos de ce billet donné par le missionnaire afin d'empêcher les mauvais plaisants d'abuser de la simplicité du sauvage, nous devons parler du respect presque superstitieux que les Australiens ont pour les lettres qu'ils appellent des " papiers parlants ". En voici un exemple. Un des bergers européens, employés par la mission, avait trouvé une nichée de *bandicoots*, jolis petits animaux assez semblables à des rats mais sans queue. Il les envoya au P. Salvado par un sauvage avec un billet. En route, l'Australien laissa s'échapper une de ces petites bêtes. Le missionnaire reçut le présent, et, ayant lu le billet, dit au sauvage : " — Mais, on me parle de quatre petits bandicoots, et je n'en vois que trois ; qu'est devenu le quatrième ? " A ces mots, le sauvage ouvrit de grands yeux, une bouche plus grande encore, et regarda les assistants d'un air stupéfait. " — Je le vois, reprit en souriant le P. Salvado, tu as laissé échapper le quatrième." Ces paroles mirent au comble la consternation de l'indigène ; il ne pouvait s'expliquer comment le Père savait une chose qui s'était passée dans les bois et loin de tout regard humain. Aussi, les sauvages ne trouvaient-ils pas de meilleure excuse quand on les accusait injustement, que de dire : " — Prenez le livre ou la lettre qui parle, et vous verrez que j'ai raison."

L'ascendant que le P. Salvado exerçait sur les sauvages allait donc toujours croissant. On lui croyait des connaissances universelles, surtout dans l'art de guérir les malades. Nous avons vu qu'il avait opéré déjà des cures inespérées. Mais, lorsque ces pauvres gens lui demandaient la guérison de cruelles maladies, contractées par leur commerce avec des Européens corrompus, il était obligé d'avouer son im-

puissance à les soulager. Cependant, la compassion que ces maux lui inspiraient, le portèrent à demander à un médecin de Perth, de ses amis, quelques remèdes énergiques, et il put ainsi rendre la santé à plusieurs Australiens qui fréquentaient la mission. Le plus souvent, la guérison de l'âme suivait celle du corps, et les malades, qui voyaient disparaître leurs ulcères, devenaient bientôt de fervents néophytes. Un sauvage, dont le corps était couvert de plaies, arriva un jour à la Nouvelle-Nursie, porté par ses quatre femmes. Le P. Salvado le soigna durant deux semaines, et la guérison fut complète. Ne se possédant pas de joie, le sauvage sautait, dansait, hurlait ses chants de guerre ; enfin, pour témoigner à son charitable médecin toute sa reconnaissance, il lui dit : " — Père, soyez sûr que, lorsque vous mourrez, j'en aurai tant de peine, que je tuerai, non pas seulement un homme de la tribu ennemie, mais jusqu'à six chasseurs de kangourous, pour montrer à tout le monde l'affection que je vous porte." Il fallut que le missionnaire modérât ces élans de gratitude et fit promettre à l'Australien de remplacer les victimes humaines par des bêtes sauvages.

Le P. Salvado profita des bonnes dispositions des indigènes pour mettre en culture une plus grande étendue de terre et pour augmenter les constructions de la colonie monastique, afin que, au retour d'Europe du P. Serra, il y eût assez de logement pour les nouveaux missionnaires attendus avec lui.

En ce temps-là même, les Bénédictins de la Congrégation d'Angleterre, qui formaient une grande partie du clergé de l'Australie orientale, ayant appris les longues souffrances de leurs frères espagnols dans le diocèse de Perth, pensèrent à venir à leur secours. Mgr Polding, archevêque de Sydney, leur fit écrire par le moine de Solesmes qui était venu partager les travaux des fils de saint Augustin de Cantorbéry, que l'accueil le plus fraternel les attendait dans la capitale de l'Australie, s'ils ne pouvaient continuer leur apostolat parmi les sauvages. Le P. Salvado fut très-touché de cette marque d'affectueux intérêt, mais il répondit que rien au monde, si ce n'est la mort, ne pour-

rait les séparer de leurs chers Australiens, maintenant surtout que la moisson commençait à blanchir.

A l'appui de cette déclaration, le P. Salvado profita de la bienveillance du nouveau gouverneur de l'Australie occidentale, sir Fitz Gérald, pour obtenir l'indigénat anglais. " Je pensais, comme l'Apôtre, écrit le P. Salvado, qu'il fallait me faire tout à tous ; sauvage avec les sauvages, anglais avec les Anglais, afin de les gagner plus facilement à Jésus-Christ." Reconnu sujet britanique le 24 août 1848, le missionnaire put, en cette qualité, défendre devant le juge anglais un prisonnier australien dont il connaissait l'innocence, et le faire mettre en liberté. Le sauvage avait été impliqué dans un vol de brebis fait à des bergers européens, ce qui était le péché mignon des indigènes toujours pressés par la faim. " Mais, remarque le P. Salvado, il n'arrivait jamais que les maraudeurs fissent des razzias sur les troupeaux de la mission. Loin de là, si une de nos brebis ou quelques agneaux venaient à s'égarer en revenant des pâturages, nous étions assurés de voir, le lendemain, des sauvages nous les rapporter sur leurs épaules." L'acquittement de l'indigène, dû à la plaidoierie du missionnaire, fit grand bruit. Les naturels du pays comprirent qu'ils avaient trouvé un protecteur, et ils l'aimèrent surtout, lorsque le prisonnier libéré eut reproduit devant eux, avec le rare talent d'imitation que possèdent les Australiens, les gestes et jusqu'aux intonations de voix de son avocat improvisé.

A son retour de Perth, le P. Salvado trouva les troupeaux fort augmentés par la naissance des agneaux et une superbe moisson. " Je me souviens, dit-il, que, me trouvant au milieu des blés, les épis dépassaient ma tête. Sur un seul pied, j'ai compté trente-neuf tiges, ayant chacune un épi de cinq pouces de longueur. Bénédiction du ciel ! Une moisson si abondante nous mettait désormais à l'abri de la famine. Nous ne serions plus obligés d'abandonner les travaux agricoles par défaut de forces, et de chercher, pour nous sustenter, des racines, de la gomme des arbres, des couleuvres, des serpents ou des vers de terre." Cette année, le blé fut coupé rapidement ; les sauvages étaient devenus d'habiles moissonneurs.

Après la moisson des champs de la mission, chaque Australien fit celle de son propre champ. Ils en portèrent le produit sur la grande place du monastère. Le P. Salvado leur fit alors ce petit discours :

" — Mes enfants, chacun de vous a maintenant sa provision de blé. Vous en ferez deux parts : la première servira à votre nourriture et aux semailles de l'année ; la seconde sera portée à Perth sur les chariots de la mission, pour y être vendus à votre profit. Vous m'apporterez l'argent, qui servira à vous acheter des vêtements, des ustensiles de ménage, des animaux domestiques, des instruments d'agriculture, etc. Mais il vous est défendu de revendre ces objets ou de tuer vos animaux sans ma permission, parce qu'on pourrait vous tromper dans la vente, et parce qu'il faut laisser se multiplier vos brebis, vos porcs et vos poules. Etes-vous contents !

" — Très-bien ! Très bien ! s'écrièrent-ils ; vous avez parfaitement parlé."

Ils ne songeaient plus à leurs chasses interminables à la poursuite du kangourou ou de l'émou (autruche) ; ils pensaient déjà à se bâtir de petites cabanes à proximité de leurs champs, et de former ainsi tout un village autour de la Nouvelle-Nursie. C'était aussi le rêve des moines espagnols ; mais ils devaient traverser encore bien des épreuves avant qu'il fût accompli.

Heureux de voir la nourriture des missionnaires et des sauvages de la mission assurée pour une année, le P. Salvado s'occupait de la construction d'une petite église en bois, distincte des bâtiments de la ferme monastique. Il attendait avec impatience le retour du P. Serra, lorsqu'il reçut de Perth la nouvelle que ce Religieux avait été élu, le 9 juillet 1847, évêque de Port-Vittoria, à la demande de Mgr Polding, devenu archevêque de Sydney. " En recevant de Mgr Brady l'avis de cette élection, je sentis toutes mes forces m'abandonner, s'écrie le P. Salvado, et toutes mes espérances s'évanouir. Mgr Serra était perdu pour la mission bénédictine ; car la nouvelle ville de Port-Vittoria se trouvait à plus de 600 lieues au nord de la Nouvelle Nursie, et l'on ne pouvait y arriver que par mer. Le nou-

veau prélat y conduirait naturellement les missionnaires recrutés en Europe, et se servirait d'une partie des ressources rassemblées dans son long voyage, pour les besoins de son nouveau diocèse, presque aussi pauvre que notre mission. Durant quarante jours, ces tristes réflexions me firent cruellement souffrir. Enfin, la grâce triompha des révoltes de la nature ; je me dis que l'œuvre de Dieu n'avait pas besoin de moyens humains, et que la divine Providence, venue si souvent et si manifestement au secours de la mission bénédictine, saurait encore la sauver de ce danger. Je m'humiliais donc devant Dieu, et plein de confiance dans le secours de la Trinité sainte, dont notre monastère portait le glorieux titre, je résolus de continuer l'œuvre de la colonisation catholique qui commençait à réussir."

Le missionnaire communiqua l'ardeur de son zèle à ses deux catéchistes. Ils eurent d'ailleurs tant d'occupations agricoles dans cette saison de l'année, qu'il ne leur restait plus de temps pour songer à leurs propres misères. Ce fut d'abord le lavage des toisons de brebis et d'agneaux, qui s'accomplit immédiatement après la tonte. Il fallait, pour cette rude opération, passer dans l'eau une grande partie du jour, afin de purger ces laines de toutes les immondices que les troupeaux ramassent dans les bois et les pâturages. Un mois et demi s'écoula dans ces pénibles travaux, ce qui ne paraîtra pas un temps trop long, si l'on songe que les troupeaux du monastère montaient déjà au chiffre important de 1,800 têtes de bétail. Les paturages de la mission ne purent suffire. Le P. Salvado confia son embarras à l'excellent sauvage nommé Bigliagoro, qu'il avait instruit, baptisé, et conduit plusieurs fois à Perth. Bigliagoro connaissait tous les environs ; il ne tarda pas à trouver des prairies assez grandes pour nourrir les brebis et les agneaux. On partit, et les troupeaux furent parqués dans d'excellentes conditions. Mais le sort de ceux qui les conduisaient était moins heureux, parce que l'on était en décembre, époque de la plus grande chaleur en Australie, et tous les cours d'eau se trouvaient à sec.

" Nous avions du thé, du sucre et de la farine, écrit le P

Salvado, mais pas une goutte d'eau. Je fis partir Bigliagoro et les autres sauvages dans différentes directions, et je parti moi-même de mon côté, afin d'avoir plus de chance de dé couvrir quelque source ou des réservoirs de l'eau des pluie Après plusieurs heures de marche, je revins sans avoi rencontré le plus mince filet d'eau et accablé de fatigue Aussi, éprouvai-je une véritable satisfaction en voyant l marmite de thé qui bouillait sur un grand feu de sanda bois assez commun dans ces parages, et une certain quantité de galettes de farine qui cuisaient sous la cendr Après un repas modeste, mais que la nécessité nous fit trou ver délicieux, je m'arrangeai pour dormir, lorsqu'il me vin à la pensée de demander à Bigliagoro comment il avait p trouver de l'eau. Mon sauvage ouvrit sa grande bouche e me montra son double râtelier, ce qui était sa manière d rire. Soupçonnant quelque mystère, j'insistai.

" — Nous avons été longtemps sans trouver de l'eau
" répondit-il ; et il nous a fallu faire la pâte avec notr
" salive. Enfin, dans un creux de rocher, nous avons ren
" contré un petit réservoir d'eau de pluie ; mais elle éta
" si mal placée, que nous avons dû l'aspirer dans no
" bouches et la verser ensuite dans la marmite.

" — Malheureux ! il fallait me dire cela plus tôt.

" — Oh, non ! repartit paisiblement Bigliagoro ; le Pèr
" est si délicat, qu'il n'aurait pas voulu dîner."

" Il n'y avait rien à répondre. Je me résignai, en che
" chant à m'endormir."

(*A suivre.*)

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SERIE.)

SIXIEME NUMERO, OCTOBRE 1874.

SOMMAIRE.

OEUVRE DU BON SAUVAGE DE WASHINGTON.—Lettre du Rev. G. N. M. Ouin ..... [illegible]

GAMBIA ET SIERRA-LEONE.—Lettre de M. le G. F. Gondlier.—Lettre du Rev. Abbé Kerrin, O. S. B.—Lettre de la Rev. Mère Chapin, Visiting Hall, etc., et autres détails sur ces à Washington ..... [illegible]

SIBÉDON.—Lettre du Rev. Père Chiroux, O. M. I. ..... [illegible]

MONTAGNES ROCHEUSES.—Lettre d'une Sœur de la Providence.—Mission des Oblats à Winnipeg.—Lettre du Chef Sioux au Colonel Watkins.—Lettre du Colonel Watkins à Sioux.—Lettre des Chiens de la Rivière au Pin aux Corbeaux à [illegible] ..... [illegible]

TRIBUTHOUPINDIRY.—Lettre de Les Vicaires-Apos. aux des Orages. [illegible]

LETTRE DU REV. A. P. BAIN, sur Mendes—de Pierre—Les Missions Ouvrages des Pères-Blancs ..... [illegible]

CHINE.—Pamiers ..... [illegible]

AFRIQUE.—Aperçu de l'œuvre Apostolique ..... [illegible]

DÉPART DES JEUNES MISSIONNAIRES ..... [illegible]

OCÉANIE.—Histoire d'une Colonie Bienfaisante ..... [illegible]

MONTREAL:

DES PRESSES A VAPEUR DE FLINGHIT & FILS,

RUE ST. GABRIEL.

1870

No 41

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

OCTOBRE 1878.

(NOUVELLE SERIE)

SIXIÈME NUMÉRO.

MONTREAL :
DES PRESSES A VAPEUR DE PLINGUET & FILS,
22, RUE ST. GABRIEL.

1878

Permis d'imprimer,

✠ Edouard Ch. Ev. de Montréal

Library
Lauren
11-26-30
23048

ŒUVRE DU BUREAU INDIEN CATHOLIQUE DE WASHINGTON.

LETTRE DU REV. L. N. ST. ONGE.

GLENSFALLS, 1er mai, 1878.

A Sa Grandeur Mgr A. M. Blanchet, Evêque de Nesqualy.

MONSEIGNEUR,

Voici en peu de mots l'historique de l'établissement du Bureau Catholique Indien, de cette institution toute providentielle, et du bien qui en résulte pour nos Misssions Indiennes.

Je donnerai d'abord la lettre de Mgr l'Archevêque I. R. Bailey, créant le Bureau Catholique et donnant les raisons de son établissement.

" Archidiocèse de Baltimore,
" BALTIMORE, 2 janvier, 1874.

" Les Évêques catholiques des Etats-Unis qui ont des mis-
" sions indiennes dans les limites de leurs diocèses, com-
" prennent qu'ils sont les victimes de grandes injustices
" de la part du gouvernement américain pour ce qui concer-
" ne leurs missions indiennes, surtout à cause des informa-
" tions fausses et partiales envoyées au Département qui
" est chargé des affaires de ce genre.

" Incapables de venir à Washington, eux-mêmes, pour
" démentir ces fausses représentations et pour opposer les
" projets des personnes égoïstes et intéressées, qui sont
" constamment à l'œuvre, à la capitale, les Evêques m'on
" demandé avec instance de choisir et appointer quelqu'un
" demeurant à Washington avec lequel ils pourraient com-
" muniquer librement et avec toute confiance, et qu'ils
" pourraient mettre en état de représenter, devant le dépar-
" tement, toutes les choses sous leur jour véritable.

" Pour acquiescer à leurs demandes et agir suivant leurs
" vues, j'ai appointé le général Charles Ewing, de Wash-

" ington, pour agir comme leur Commissaire en temps et
" lieu. Le général Ewing a déjà fait beaucoup en faveur
" des Missions Indiennes Catholiques; et il est sous tous
" les rapports capable de remplir les devoirs qui lui sont
" imposés.

" Comme les Évêques missionnaires n'ont pas les moyens
" de payer les dépenses de la commission, quelques mem-
" bres de l'*Union-Catholique* de New-York et d'autres villes,
" ont généreusement offert une somme annuelle dans ce
" but, et je recommande de tout mon cœur à la faveur et à
" la charité du public le commissaire et la bonne œuvre
" dans laquelle il est engagé.

" ✝ J. Rosevelt Bailey,
" Arch. de Baltimore.

" Bien que je sois dans la pénurie moi-même, ayant dé-
" pensé en charités plusieurs centaines de dollars durant
" les fêtes, je vous envoie un *chéque* de deux cents dollars.

" ✝ J., Archevêque de Baltimore."

La lettre précédente créant le Bureau et lui donnant des secours, ayant été publiée, le Cardinal Archevêque de New-York, les Archevêques de Philadelphie, de Boston, de Cincinnati, de St. Louis, de San Francisco, d'Oregon City, ainsi que plus de trente Evêques donnèrent leur approbation, et envoyèrent des sommes d'argent pour subvenir aux dépenses du Bureau.

Ils approuvèrent aussi l'établissement d'une Association de secours, branche du Bureau Catholique, dont le but est de collecter autant de secours que possible pour soutenir ce Bureau, et assister les nombreuses Missions qui ne reçoivent pas d'aide du gouvernement ou qui sont en dehors des Réserves Sauvages.

Pour donner une idée plus étendue de ce Bureau, de ce qu'il a déjà réussi à accomplir, et de ce qu'il y a encore à faire, si les moyens nécessaires lui sont fournis, je me permettrai, Monseigneur, d'attirer votre attention sur les faits suivants:

Toutes les difficultés rencontrées par les Missionnaires, toutes les réclamations des Evêques auprès du gouverne-

ment, sont mises entre les mains du Bureau qui est accrédité à la capitale comme représentant l'Eglise catholique. Il faut dire en passant que le gouvernement américain n'a pas pour ligne de conduite de persécuter l'Eglise catholique. Ce sont les officiers de tout grade qui sont les coupables et qui pervertissent les intentions du gouvernement; et il y a lieu de croire que si l'Eglise avait été proprement représentée à Washington, avant la création du Bureau, lors de la *division* des *Agences Indiennes* par le gouvernement, nous n'aurions peut-être pas à regretter aujourd'hui les pertes irréparables que nous avons faites.

L'œuvre du Bureau Catholique est de travailler à regagner autant que possible ce que nous avons perdu, et de forcer le gouvernement de nous rendre justice.

Etant continuellement sur les lieux, pouvant présenter les réclamations des Evêques sous le jour et de la manière les plus favorables, le Bureau par son activité, sa connaissance des moyens à prendre pour réussir, est parvenu à accomplir ce que les réclamations et les protestations de tous les Evêques réunis n'eussent jamais commencé à accomplir.

Les souscriptions volontaires des Evêques et de quelques Sociétés Catholiques, ne suffisaient plus aux nombreuses demandes et applications faites à ce Bureau, ni à défrayer les dépenses de voyage des Missionnaires envoyés chez les Indiens; ni à secourir les Missions qui ne sont pas subventionnées par le gouvernement; alors les Evêques ont encouragé l'établissement d'une Association sur le principe de la Propagation de la Foi, afin de subvenir à ces pressants besoins.

Cette Société est une branche du Bureau. Elle n'est qu'à sa troisième année d'existence, et déjà elle a des ramifications dans plus de quarante diocèses, et promet de devenir un moyen puissant de propager la foi chez nos Indiens des Etats-Unis. Les membres payent deux centins par semaine. Les fonds sont envoyés à Washington et appliqués par le Bureau, là où les besoins l'exigent davantage.

Voici maintenant ce que le Bureau a accompli pour l'Eglise :

1o. Il a collecté $20,000 souscrites par les fidèles depuis le temps si limité de son établissement.

2o. Le Bureau a forcé le gouvernement de remettre à l'Eglise trois des Réserves Indiennes qui lui avaient été enlevées injustement.

3o. Le Bureau en a sauvé une quatrième que nous avions toujours possédée, mais qui, il y a quelque temps seulement, était sur le point de tomber entre les mains des protestants.

4o. Nous n'avions en 1870 que huit écoles catholiques, le Bureau en a porté le nombre à 28.

5o. Le Bureau a fait augmenter les appropriations du gouvernement pendant ce temps limité, de $9,000 à $20,000 par an.

6o. Le Bureau a amené la création de trois missions nouvelles parmi les Sioux ; lesquelles donnent déjà l'assurance d'un magnifique succès.

7o. Le Bureau a fourni à Mgr. Seghers, de l'Isle Vancouver, les moyens de visiter le nouveau territoire d'Alaska, pays des *Esquimaux ;* et il espère faire obtenir à cet Évêque des secours du gouvernement américain pour établir des écoles et des missions permanentes en ce pays si abandonné jusqu'ici.

8o Depuis ses cinq années d'existence le Bureau a dépensé annuellement $1,750 pour son soutien et son œuvre, mais il a su obtenir du gouvernement par une diligence infatigable la somme étonnante de $102,000 ; ce qui, ajouté aux souscriptions des pieux fidèles, forme le magnifique total de $122,000 pour les Missions Indiennes.

9o Depuis le commencement de son existence le Bureau n'a cessé de faire des efforts pour obtenir une pleine et entière liberté d'action pour les Missionnaires, afin qu'ils puissent exercer le saint ministère sans restriction, sur toutes les Réserves, même celles assignées aux protestants. Un projet de loi à cet effet a déjà été soumis au Congrès avec toutes les chances de succès.

10o Enfin le Bureau ne cesse de harceler le gouvernement pour le faire continuer de restituer à la Ste. Eglise ce qu'il lui a si injustement arraché.

Je termine en faisant le souhait que tout bon catholique doit faire du fond du cœur : Succès au Bureau Catholique de Washington ! Puisse-t-il exister tant qu'il y aura un Indien à convertir et une mission pauvre à assister.

Je demeure, Monseigneur,
De Votre Grandeur,
Le très-humble et obéissant serviteur,

L. N. St. Onge, Ptre.

DAKOTA ET MINNESOTA.

LETTRE DU TRÈS-RÉVÉREND P. BROUILLET, V. G.

Les Sœurs Grises de Montréal; leur importante mission chez les Sioux, résidant au Lac au Diable, Minnesota, Etats-Unis.

WASHINGTON, 1er décembre 1877.

BIEN CHERS AMIS,

Sur la demande du conseil de notre Bureau des Missions Indiennes Catholiques, à Washington, D. C., je suis allé visiter plusieurs de nos Missions sauvages, dans le Nord-Ouest, surtout les Sioux, les Chippewas, les Ménoménis, etc., et bien que, à mon âge, cette longue course de plusieurs mois ait été un peu dure et laborieuse, elle a valu néanmoins au conseil de notre Bureau, les informations les plus utiles et les plus encourageantes.

D'abord, ayant désiré passer par le Séminaire ou abbaye de St. Meinrad, diocèse de Vincennes, Indiana, je trouvai là le très révérend abbé Martin, supérieur de plusieurs Monastères Bénédictins, qui venait d'arriver de *Standing Rock*, (Territoire de Dakota) centre de nos missions chez les Sioux. Ce digne abbé me donna à l'avance beaucoup d'informations et de nouvelles intéressantes sur l'état déjà prospère de ces nouvelles missions.

Je dois dire ici que cet homme rempli de zèle et de l'esprit apostolique, veut bien avec le secours de ses Pères Religieux de St. Benoit remplis du même esprit de charité, se charger de la conversion des Sioux qui forment une population de quarante mille âmes, dispersés sur les territoires de Nébraska, Wyoming, Dakota et le nord de Minnesota.

Ces bons Pères Bénédictins, avec leur sainte devise *Ora et labora*, prière et travail, et aussi avec leurs nombreux et habiles Frères co-adjuteurs, sont les missionaires les plus capables d'évangeliser et adoucir cette nombreuse et importante nation. Ils ont civilisé l'Europe et pourront de même civiliser les nombreuses tribus Sioux, si quelqu'un

en est capable comme nous n'en devons pas douter. L'objet de ces bons Pères est, tout en leur enseignant la foi et la religion, de les former au travail et à la culture du sol; à élever des troupeaux et à pourvoir eux-mêmes à tous les besoins de la vie.

LES CHIPPEWAS ET MÉNOMÉNIS.

Les missions sauvages du Nord-Ouest les plus rapprochées de nous, sont les Chippewas et les Ménoménis au nombre d'environ 20,000, dont 12,000 chrétiens et 8,000 encore payens, dispersés dans les états de Michigan, Wisconsin et Minnesota.

Je m'arrêtai dans plusieurs endroits de ces différents Etats, afin de recueillir les informations les plus exactes sur l'état et le nombre des différentes missions sauvages; et c'est avec peine que j'ai pu constater que cinq Prêtres seulement et deux écoles sont au service et toute la provision religieuse et industrielle de ces pauvres peuples de la forêt; et cela dans le voisinage, ou même au milieu de nombreuses et florissantes populations blanches et catholiques de ces trois états. Oh! que Dieu veuille dans un futur prochain accorder aux uns une charité plus grande, et aux autres des secours plus abondants pour leur conversion et leur salut.

LA MISSION DE WHITE EARTH, AU NORD-OUEST DU MINNESOTA.

En arrivant à St. Paul, Minnesota, je m'informai d'une manière toute spéciale de la grande difficulté qui existait à White Earth entre notre missionnaire et l'agent méthodiste épiscopalien, à la fin de laquelle difficulté notre missionnaire fut chassé par le surintendant Kemble sous une escorte militaire.

La mission de White Earth est une des trente missions enlevées à l'Eglise Catholique par le gouvernement, en 1870, pour être donnée à l'Evêque protestant Whipple, de la religion épiscopalienne.

Néanmoins, le Prêtre avait pu exercer le saint ministère assez paisiblement au milieu de ses Sauvages jusqu'en 1874.

A cette époque un nouvel agent, le major Stowe, y fut envoyé par le gouvernement; lequel agent commença un règne de persécution contre le prêtre et les sauvages catholiques, employant en même temps toute son influence et de l'argent, pour gagner les Sauvages à la religion protestante. Le Prêtre alors, comme il était de son devoir, dénonça une semblable conduite comme illégale, afin d'avertir et de protéger son peuple contre une telle influence et le danger de perdre leur foi. Il ne gêna jamais l'agent dans son administration des affaires temporelles; mais il le fit toujours quand l'agent se servait de sa position officielle pour gagner les sauvages catholiques à son église, employant pour cette fin les écoles et les argents accordés chaque année, par le gouvernement, à tous les Indiens indistinctement pour leur bien temporel, et non pour pervertir les âmes.

En mars dernier, l'agent porta auprès du gouvernement des accusations contre le prêtre et demanda qu'il fût expulsé de la place. Mais presqu'en même temps notre Bureau indien de Washington présenta au gouvernement de nombreuses charges contre l'agent, et en faveur du prêtre et des sauvages catholiques, demandant une enquête légale, et que, si les nombreux griefs contre l'agent étaient prouvés, il fût alors renvoyé. Après quelque délai l'enquête fut accordée. Deux commissaires furent nommés; l'un de ceux-ci pour la première fois depuis l'établissement de notre Bureau Catholique Indien, fut choisi par nous. Les commissaires étaient l'honorable Lyon de New-York, du département indien, et l'hon. H. Rice, ex-sénateur, de St. Paul, Minnesota, tous deux protestants; l'un d'eux (le Sénateur Rice) faisant partie du conseil de l'Evêque Episcopalien Whipple. Les séances de la commission furent tenues à White Earth même, et tous les témoignages de plaintes et d'accusations furent reçus publiquement pendant douze jours ou contre l'agent ou contre le prêtre dans tout ce qui concernait la difficulté, et les intérêts de la Réserve Sauvage.

L'enquête fut faite avec un grand intérêt de part et d'autre. Les sauvages commencèrent par présenter une requête demandant le renvoi de l'agent. Ils dirent à la commis-

sion: " Nous avons tenu conseil ensemble, et avons décidé " que le Major Stowe doit s'en aller, et si le gouvernement " ne l'envoie pas, nous l'enverrons nous-mêmes." Un chef protestant et ami de l'agent Stowe et de l'évêque Whipple qui avait ordonné son fils diacre, parla ainsi à la commission: " Il faut que l'agent Stowe s'en aille; je n'ai pas à " me plaindre de lui personnellement car il m'a fait bien " des faveurs; mais je dois considérer l'intérêt de tous les " Sauvages; et comme agent il a été injuste envers un " grand nombre, et a négligé leur bien-être, il faut qu'il " s'en aille."

En plusieurs occasions les Sauvages avaient fait des menaces de violence; et quelques jours seulement avant l'enquête les jeunes gens avaient décidé de tuer les animaux et de brûler les bâtisses de l'agence; ce qui devait être le signal d'une révolte générale des Sauvages; mais ils en furent empêchées par quelques amis qui les assurèrent que justice allait bientôt leur être rendue.

Les témoignages de l'enquête justifièrent le prêtre de toutes les charges portées contre lui et démontrèrent que l'agent était coupable de bigoterie, de préférences injustes sous le rapport religieux, et d'abus illégal de son office pour gagner les Indiens à son Eglise.

Le 18 juillet, l'enquête fut close, et le rapport en fut présenté au gouvernement. Plusieurs des abus de l'agence y étaient signalés; on y exprimait le regret d'y voir depuis plusieurs années passées une mal-administration générale, une dépense folle de plusieurs centaines de mille dollars de l'argent des Indiens, pour lequel argent on ne voyait à peine aucune amélioration sur la Réserve; et enfin on y recommandait le renvoi immédiat de l'agent Stowe comme entièrement incapable de remplir les devoirs de sa position.

Alors on s'attendait de part et d'autre que, sur une recommandation aussi expresse, et en considération des menaces et du mécontentement des Sauvages, une action immédiate serait prise à ce sujet, afin de remédier aux injustices et de satisfaire aux justes demandes des Indiens. Mais, chose incroyable, aucune nouvelle n'arrivait sur les lieux; alors lettre sur lettre, télégramme sur télégramme furent

expédiés au Département des Indiens à Washington, demandant une réponse immédiate sur le rapport des Commissaires, et faisant connaître les dangers que créait un pareil délai. Mais, chose étrange ! après une vaine attente de plus de cinq mois de la part du public, l'agent Stowe est encore à l'agence et le prêtre en a été éloigné par la force ; et bien qu'il ait été clairement prouvé que le rapport de l'inspecteur Kemble, sur lequel le prêtre fut chassé de l'agence, était faux, on le continue cependant en office.

LES SŒURS GRISES A LA MISSION DU LAC AU DIABLE.

Je visitai ensuite notre belle mission des Sioux du Lac au Diable, où nos bonnes *Sœurs Grises* de Montréal ont établi, il y a trois ans, une maison qui est déjà si florissante.

La nation des Sioux, qui s'appellent aussi les Dakotas, compte environ 40,000 âmes. Elle figurait autrefois comme l'un des plus beaux peuples sauvages du continent. Nicolet, qui visitait les différentes tribus sauvages de l'Amérique du Nord, dit qu'ils étaient supérieurs à tous les autres peuples de la forêt, qu'il avait jamais vus. Ils étaient aussi les amis des blancs. Les officiers de la compagnie de pelleterie du Nord-Ouest rendent aussi ce témoignage de la constante amitié des Sioux pour les blancs. Ils disent que c'est l'orgueil des Sioux de se vanter dans leur grand conseil de ne s'être jamais teint les mains du sang de l'homme blanc. Ils occupaient la plus grande partie du territoire qui s'étend depuis le Mississipi aux Montagnes Rocheuses et des Possessions anglaises aux limites du Kansas. Ils vivaient de chasse. Le poisson de leurs lacs et rivières, les troupeaux de chevreuils, d'orignaux, de buffalos, dans les forêts et prairies, le riz et les fruits sauvages, faisaient de leur pays un vrai paradis pour les Sauvages.

La religion des Sioux admettait plusieurs dieux. Ils croyaient que les mondes visible et invisible étaient peuplés d'êtres spirituels ou mystérieux qui travaillaient continuellement au bonheur ou au malheur de la famille humaine. Ces esprits, comme ils le croyaient, habitent partout et en toutes choses, et en conséquence presque toutes choses devenaient un objet de culte. Dans une même fête les Sioux

faisaient des danses religieuses en hommage au soleil, à la lune et étendaient les bras et les mains devant une pierre peinte. Ils avaient le dieu du nord, le dieu du sud, le dieu des bois et le dieu de la prairie, le dieu de l'air et le dieu des eaux. Ils étaient en toutes choses ce que dit St. Paul des Athéniens, remplis de superstitions et enclins à offrir des sacrifices plus fréquemment aux mauvais génies qu'au Grand Esprit.

Peu d'années d'expérience nous ont déjà montré ce que peut faire l'Eglise parmi les Indiens, en harmonie avec le gouvernement et aidée par lui.

La mission du lac au Diable avec une population de 1,100 âmes fut assignée à l'Eglise il y a quatre ans. La première école y fut établie par les *Sœurs Grises* de Montréal dans l'automne de 1874, ayant pour chapelain, le jeune Père, plein de zèle apostolique, Louis Bonin, aussi de Montréal.

Il y a six ans passés ces Indiens étaient tout à fait à l'état sauvage ; ils ne connaissaient aucunement le travail et ne voulaient même pas en entendre parler. Ils étaient opposés à l'école et à l'instruction de leurs enfants. La même nuit que les Sœurs et le Chapelain arrivèrent, ces farouches Indiens tinrent un conseil secret dans lequel ils protestèrent ce qu'ils appelaient une conspiration pour les priver de leur liberté et de leur religion ; et ils résolurent de combattre ou de s'opposer de toutes leurs forces à cet empiètement sur leurs droits.

C'est pourquoi, pendant deux ans, ce fut avec la plus grande répugnance que quelques-uns d'entre eux consentirent à confier leurs enfants aux Sœurs, ou encore à laisser baptiser leurs enfants mourants.

Aujourd'hui tout est changé, ils désirent l'instruction pour leurs enfants et pour eux-mêmes. Ils me prièrent de leur obtenir des bâtisses plus grandes, où leurs garçons plus âgés puissent apprendre à travailler à quelque métier et aussi à cultiver la terre. Ils amènent maintenant leurs enfants à l'école des Sœurs et les laissent même des années entières sans aucune inquiétude. Ils viennent à l'église, apportent d'eux-mêmes leurs enfants au baptême et plusieurs des parents sont en même temps baptisés.

C'est ainsi que ces Sauvages qui, il y a six ans, ne voulaient pas même entendre parler de travail, sont maintenant presque tous fermiers. Sur 265 familles, 243 ont des fermes ou des jardins depuis un jusqu'à dix et vingt arpents en culture. 175 familles se sont bâti eux-mêmes de bonnes et solides maisons en pièces de bois écarries ; et ils savent déjà faire tout l'ouvrage sur leurs terres, labourage, semailles, cerclage, rechaussage, clôture, etc., et cela même avec soin et bon goût. J'ai vu sur leurs terres des clôtures qui peuvent être comparées avec avantage aux clôtures faites par les blancs dans les nouvelles colonies. Déjà, ils récoltent les patates, le blé-d'Inde, les oignons, les navets et autres jardinages par centaines de boisseaux ; ils font assez de foin et d'avoine pour hiverner chevaux, vaches et autres bestiaux ; de sorte que nous avons l'espoir que dans peu d'années ces Sauvages sauront se supporter eux-mêmes et être indépendants. Le grand secret de leur rapide amélioration est dû au dévouement et l'habileté de leur agent, le major McLaughlin, et au système suivi en cette agence de payer les Sauvages pour toutes leurs améliorations, avec l'argent qui leur revient chaque année du gouvernement, et par des contrats de cession de leur immense terrain.

LA MISSION DE STANDING ROCK.

Enfin je visitai en dernier lieu une autre belle mission des Sioux à Standing-Rock, laquelle compte environ 2,400 âmes et est située sur la rivière Missouri dans le Territoire de Dakota. Ici l'agriculture n'est pas aussi avancée qu'au lac au Diable parce que les Sauvages n'ont pas eu les mêmes avantages, ayant eu à voyager d'une place à une autre, et à faire la guerre même avec les troupes du gouvernement jusqu'en 1876 Ils montrent cependant un grand désir pour le travail et demandent des animaux et des instruments pour l'agriculture. L'été dernier ils ont pu récolter 8,000 minots de blé-d'inde, 3,000 minots de patates et 800 minots d'autres jardinages. Ils ont déjà une maison d'école, mais ils désirent en avoir plus d'une et de plus grandes ; et je n'ai nul doute que si le plan pour les écoles avec une ferme-modèle, soumis par notre Bureau au dé-

partement des Indiens, est accepté, des centaines d'enfants pourront alors fréquenter chaque année ces écoles industrielles.

Les Sauvages Sioux de Standing Rock montrent une plus grande disposition à se faire d'abord chrétiens que ceux du Lac au Diable, parce que ceux-ci ont connu autrefois le Père De Smet, et lui ont entendu conter plusieurs des merveilles du Grand Esprit. Et bien que ce grand patriarche des missions sauvages de l'ouest n'ait pas eu le temps, ni l'occasion d'en faire des chrétiens, ceux-ci néanmoins se rappellent d'avoir vu et entendu la Grande Robe noire, le Père De Smet.

Deux Pères Bénédictins et deux Frères co-adjuteurs ont maintenant la charge de la mission et des écoles de Standing Rock. D'autres Pères avec quelques Frères Bénédictins sont partis dernièrement du Séminaire de St. Meinrad, Indiana, afin d'établir une ferme-modèle et aggrandir les écoles à Standing Rock. Les Sœurs de la Charité doivent aller prochainement prendre charge d'une école industrielle et d'un pensionnât pour les filles : les bâtisses nécessaires étant justement à s'achever. Les bois de construction tirés des forêts sont ici bien inférieurs à ceux du Lac au Diable. Les immenses prairies du Dakota semblent mieux adaptées à l'élevage des troupeaux qu'à la culture du sol. L'herbe et le foin sauvage y croissent en abondance, tandis que les moissons sont très exposées à être détruites par de fréquents orages de grêle et de pluies torrentielles, et quelquefois aussi par le fléau des sauterelles. Toutefois le climat y est très salubre et les voyageurs, les sauvages et les missionnaires y jouissent du bonheur paisible de la campagne et surtout d'une excellente santé.

Je suis avec toute gratitude et respect,

Votre très humble Serviteur,

J. B. Brouillet, V. G.

AGENCE DE SPOTTED TAIL,

14 janvier 1878.

Au Très Révéreud Père Brouillet, V. G.

TRÈS RÉVÉREND ET CHER MONSIEUR,

J'arrivais hier de l'agence de Red Cloud où, en présence de l'agent, des officiers et du ministre épiscopalien, M. Robinson, j'ai tenu un conseil avec les chefs indiens, le 6 janvier. Leurs dispositions sont les mêmes que celles des Indiens des Réserves de Wolf Point, de Red Cloud, de Devil's Lake, de Standing Rock et de Spotted Tail. J'apprends aussi que les Sioux des autres Réserves, le long de la Rivière Missouri, sont tout aussi désireux d'avoir des Prêtres et des Instituteurs catholiques. Mais malheureusement nous n'avons ni les hommes ni les moyens de pourvoir aux besoins des Indiens qui sont déjà sous nos soins; et tandis qu'il y a pour nous le plus brillant espoir de la part des Indiens, notre côté ne présente qu'un aspect sombre pour les Indiens.

Je vais maintenant retourner à mon monastère de Saint-Meinrad parce qu'ici les Missionnaires seront reçus avec joie à n'importe quelle agence, et aussitôt que je pourrai les envoyer. Je retourne pour la raison encore que je puis pour le présent faire plus de bien ailleurs, parce que nous n'avons pas encore ici, à l'agence de Spotted Tail, les appartements convenables pour le service divin, ni pour les écoles.

J'ai hâte de recevoir de vos nouvelles, ainsi que les nouveaux rapports du Gouvernement touchant nos Missions Indiennes. Je vous remercie beaucoup pour l'important Dictionnaire en langue Siouse que vous avez acheté pour nous du *Smithsonian Institute* à Washington, (prix $20). Si vous pouviez en avoir deux copies, envoyez-en une à St. Meinrad et l'autre à Standing Rock.

Bien cher Père, pardonnez-moi, s'il vous plaît, mon importunité, et acceptez l'expression de la reconnaissance toujours vive de

Votre serviteur dévoué,

L'ABBÉ MARTIN.

LETTRE DE LA RÉVÉRENDE SŒUR CLAPIN,

Supérieure du Couvent des Sœurs Grises,

LAC AU DIABLE, MINNESOTA, E.-U.

Mission de N.-D. des Sept-Douleurs,

1er juin 1878.

AU TRÈS-RÉVÉREND DIRECTEUR DE L'ŒUVRE, à Washington.

TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

C'est un devoir et un plaisir pour nous de trouver l'occasion de vous donner quelques nouvelles de notre chère et belle mission des Sioux sur le Lac au Diable.

Votre bonne visite de l'automne dernier nous a laissées tellement remplies de bons souvenirs !...nous désirons bien ardemment que vous la renouvelliez cette année encore.

Notre Saint Evêque, Mgr Seidenbush, de l'ordre de Saint Benoit, nous enlevait, il y a déjà près de 15 jours, notre dévoué chapelain, le Rév. Père Ls. Bonin, en l'appelant chez les blancs, à l'église St. Joseph, près de Pembina, sur les lignes de Manitoba. Que les bénédictions de Dieu le suivent et le récompensent pour tout ce qu'il a fait pour nous et pour notre chère mission des Sioux depuis plus de trois ans. Deux Pères Bénédictins doivent venir prochainement le remplacer, et se charger de l'école industrielle de nos grands garçons Sioux.

Vous comprenez néanmoins que c'est déjà un certain sacrifice pour nous que de rester plusieurs semaines sans la Sainte Messe, ni le Saint Ministère du Prêtre au milieu de nos farouches Indiens. C'est donc avec grande hâte que nous attendons l'arrivée des Révérends Pères.

Nous avons aussi plusieurs enfants déjà préparés pour la première communion, et ils ont bien hâte de voir arriver cet heureux jour.

Nous sommes heureuses encore de pouvoir constater pour cette année aussi un nouveau progrès chez nos enfants sauvages dans l'application aux différentes matières de l'école, et à leurs devoirs de chrétiens, comme aussi dans leur bonne volonté à apprendre la langue anglaise ; ce qui

est une condition expresse de la part du gouvernement américain.

Votre jeune protégé, le petit Jean-Baptiste, est toujours avec nous ; il est d'un caractère doux et gentil. Nous avons parmi nos chères élèves une jeune fille Sioux, qui est destinée à épouser prochainement un jeune Indien de sa nation ; lequel n'a encore de chrétien que le baptême. Néanmoins sa conduite est donnée comme exemplaire ; et l'agent des Indiens, M. McLaughlin, approuve ce mariage. La cérémonie se fera solennellement à l'église. Ce bon exemple, nous en avons la confiance, sera suivi par bien d'autres. Cette jeune fille est une de nos premières élèves ; elle a été avec nous depuis environ trois ans, et nous pouvons assurer qu'elle est une excellente chrétienne, et qu'elle fera une bonne femme de ménage.

Un mot maintenant de notre nouvel hôpital que le gouvernement vient de nous faire bâtir pour nos Sauvages. Il a 40 pieds de longueur sur 50 de profondeur, et a deux étages. Le tout est en bonnes pièces de bois équarries et la couverture en bardeaux. L'agent nous offre d'occuper le second étage pour nos Instructions religieuses, et même notre chapelle ; mais il ne peut rien faire pour aider à finir cet appartement qui n'a que les quatre murs et le toit.

Vous savez combien nos moyens sont limités ; c'est pourquoi nous nous adressons à votre Institution de charité, afin que dans la distribution de vos aumônes aux différentes missions sauvages, vous n'oubliiez pas nos chers Sioux de la mission des Sept-Douleurs.

Quant à moi et à mes chères compagnes, nous ne manquerons de prier, et de faire prier nos chères élèves pour votre prospérité et le plein succès de votre sainte œuvre.

Je demeure,
En toute gratitude et respect,
Votre très-humble servante,

Sœur Clapin.

SITTING BULL, RED CLOUD, *etc., et douze autres chefs Sioux, à Washington, demandant la Robe noire.*

Tout le monde se rappelle la visite de ces célèbres chefs Sioux au Président Hayes, l'été dernier. Ils viennent le visiter, afin d'en obtenir diverses faveurs, mais surtout pour lui demander la Robe Noire. Pas un d'eux n'est baptisé, ni même catéchumène ; mais tous désirent l'être. Leur haute estime et leur grande confiance pour la Robe Noire et la Sœur de charité, a induit en erreur plusieurs journaux américains qui affirmèrent alors que tous ces grands chefs Sioux, Sitting Bull même, Red Cloud, Spotted Tail (Tigre) et les autres étaient déjà catholiques, simplement parce qu'ils demandaient le Prêtre catholique.

Sitting Bull, au milieu d'un grand conseil de plus de cent chefs et en présence des commissaires du gouvernement, disait : " Officiers du gouvernement, nous vous demandons maintenant une seule chose ; c'est que vous nous envoyiez le missionnaire, mais, remarquez bien, le missionnaire *un* comme le père De Smet, la Robe Noire ; car ces missionnaires *deux*, homme et femme, comme vous en avez, nous n'en voulons pas." Sitting Bull cependant est un Indien Sioux pur sang, qui n'a jamais été baptisé, et qui ne sait ni l'anglais, ni le français, comme cela a été faussement rapporté, par différents journaux protestants (1).

C'est la conviction des Missionnaires aujourd'hui encore au milieu des Indiens, que si la Robe Noire avait été alors accordée à la nombreuse nation des Sioux, (qui compte 40,000 âmes), la guerre désastreuse de 1876 eût été évitée : ce qui aurait encore épargné au gouvernement les immenses frais de deux millions de dollars, et surtout sauvé tant de précieuses vies de nos braves soldats et officiers.

Mais inutile maintenant de rappeler des faits si malheureusement accomplis.

Depuis cette malheureuse politique de 1870, " *The Indian Peace Policy* " du Président Grant, le gouvernement n'a

(1) Un de nos missionnaires distingués, l'abbé Martin, O. S. B. est allé visiter le camp de Sitting Bull l'été dernier.

cessé d'inonder les pays sauvages de l'ouest de ministres protestants qu'il paie et envoie comme commissaires, inspecteurs, surintendants, agents et gouverneurs des pauvres Sauvages qui deviennent forcément les victimes de ces centaines de ministres protestants devenus tout à coup spéculateur-missionnaires. *The government pays well*, et c'est là le secret du zèle si soudain de cette nouvelle espèce de missionnaires, qui trop souvent finissent par reclamer le secours de l'armée pour venir convertir leurs Indiens au bout de la bayonnette et du fusil.

Mais les Sauvages en général ont beaucoup trop de bon sens pour se laisser ainsi tromper sans réclamation ; ils réclament et réclameront toujours, comme étant de leur choix, le ministère tout de paix et de charité de la Robe Noire.

J. M, Missionnaire Indien.

ORÉGON.

LETTRE DU RÉVÉREND PERE CHIROUSE, O. M. I.,

Aux Membres du Conseil du Bureau Catholique Indien de Washington, D. C.

BIEN CHERS MESSIEURS,

J'arrivais d'une longue et laborieuse mission chez les Lummi et les Swinomish, quand je rencontrai dix jeunes sauvages envoyés de Port Madison après moi pour porter secours à la femme de leur Grand Chef, qui était très-malade et demandait l'assistance du prêtre avant de mourir. Tout fatigué que j'étais, je me rends néanmoins à leur demande, et nous embarquons dans les canots à Tulalip vers 5 heures du soir. La baie était calme et magnifique; et les jeunes gens firent si bien leur devoir qu'à deux heures après minuit nous étions arrivés au terme désiré de notre voyage. Le chef, dans son affliction, se tenait sur le rivage et me reconnut de loin. Il me conduisit de suite auprès de son épouse agonisante, mais la joie de voir la Robe Noire auprès d'elle lui rendit ses forces; elle put faire bien sa confession et recevoir le sacrement des mourants, qui donne le soulagement à l'âme et au corps: il s'opéra sur le champ un effet merveilleux, car elle dormit d'un profond sommeil tout le reste de la nuit, et fut même rendue sous peu de jours à ses occupations ordinaires.

Ces bons sauvages me voyant au milieu d'eux vinrent me demander de leur donner une petite mission, que je commençai de suite, le même jour. Je baptisai trois adultes et neuf enfants dont le plus jeune est déjà allé augmenter l'heureuse troupe des anges dans le ciel. Plus de vingt personnes reçurent leur divin Sauveur dans le sacrement de son amour. Trois ont fait leur première communion; et cinq autres se préparent à mériter la même faveur.

Ces sauvages ont adopté un code de lois, ils élisent leurs officiers, collectent parmi eux la taxe pour leurs écoles, ont bâti eux-mêmes pour cet objet une maison spacieuse et con-

fortable. Hier les livres, les ardoises, etc., étaient achetés; aujourd'hui l'école est ouverte avec le joli nombre de 24 enfants. Chaque exercice commence par la prière et le chant joyeux d'un pieux cantique. Les élèves les plus distingués sont souvent envoyés à notre école-modèle de Tulalip, les garçons chez nos Pères, les filles chez les Sœurs de la Providence, où aucun soin n'est épargné pour rendre ces enfants intelligents, laborieux et utiles à leur nation. Déjà dans quelques-unes de nos missions ce sont nos anciens élèves de l'école-modèle de Tulalip, qui enseignent avec succès les écoles primaires à leur propre nation.

J'aurais encore beaucoup de choses d'un grand intérêt à vous raconter, mais je remets de le faire jusqu'après mon retour à Tulalip.

Votre respectueux et obéissant serviteur,

E. C. Chirouse, O. I.

MONTAGNES ROCHEUSES.

LETTRE D'UNE SŒUR DE LA PROVIDENCE SUR LA FÊTE-DIEU.

MISSION DE COLVILLE, MONTAGNES ROCHEUSES,

24 juin 1877.

A la Révde. Mère Caron, de Montréal,

TRÈS-CHÈRE ET RÉVDE MÈRE,

La Fête-Dieu est une époque si remarquable et si solennelle chez tous nos Sauvages des Montagnes Rocheuses, que je suis certaine de vous être agréable et de vous bien intéresser en vous racontant la manière toute édifiante avec laquelle nos chers Indiens ont su célébrer cette divine fête encore cette année.

Quinze jours avant la fête ils commencent à arriver, venant des plus grandes distances, c'est-à-dire, trois à quatre cents milles et par caravanes de deux à trois cents à la fois; ils plantent leurs tentes tout autour de l'église et de la mission.

Les jeunes et les vieux, les infirmes, aveugles et boiteux, tous veulent être à temps pour le *Grand jour des Fleurs ;* c'est ainsi que, dans leur language primitif, ils appellent cette belle fête. L'entente, l'amitié la plus franche règne parmi toutes ces différentes tribus. A l'arrivée de chaque caravane, les Sauvages de la place s'assemblent à la porte de l'église, se rangent avec ordre, le drapeau blanc en tête, comme signe de paix et de joie ; forment de longues lignes, et au signal donné, font retentir joyeusement tous les échos de leurs montagnes par les décharges répétées de leurs armes à feu. C'est le salut de bienvenue et d'amitié donné à toutes les tribus arrivantes. On pousse ensuite d'éclatants cris de joie, et l'on se donne des poignées de mains. De suite des places convenables sont choisies pour planter les tentes; et de gras paturages sont offerts pour les bêtes de somme ou chevaux de voyage qui en ont

un grand besoin, car la plupart sont très-maigres, après d'aussi longues et pénibles courses.

Cependant ces préliminaires achevés, on s'occupe bientôt de la grande idée qui a présidé à tous leurs desseins, et a fait surmonter toutes les difficultés ainsi que toutes les fatigues de voyage : c'est qu'on est venu, avant tout, auprès de la Robe Noire y faire une petite retraite et ses Pâques. Aussi se met-on à l'œuvre gaiment et de bon cœur. Quelques jours avant la grande fête, la retraite est annoncée et tous se rendent avec enthousiasme aux exercices de la prière et des instructions. Nos deux zélés missionnaires, les Revds. Pères Jésuites, ont récolté cette année, comme par le passé, une abondante moisson.

C'est ainsi que pendant tout le temps de la retraite on les a vus à l'œuvre dès la pointe du jour jusqu'au soir et souvent à une heure très avancée dans la nuit, entendant les confessions et instruisant les enfants.

Mais aussi quel ne fut pas le triomphe et la joie commune, lorsqu'au matin de la fête l'on vit et compta plus de sept cents de ces bons enfants de la forêt s'approcher de la table sainte en procession recueillie, et s'y nourrir du pain divin de la communion. Comme il faisait bon alors de voir la piété, la foi vive, le bonheur même briller dans la démarche et sur toutes les figures de ces bons sauvages ! et ces beaux sentiments de leur cœur se manifestaient encore d'une manière plus touchante par les nombreux cantiques et refrains d'amour et de joie qui sont souvent accompagnés de larmes d'attendrissement.

Une aussi délicieuse fête ne se termine pas sans un couronnement. Après une prompte et légère collation, tous sont de retour et occupent leur place à la grand'messe et à la procession du S. S. Sacrement. La messe est pieusement chantée en plein chant par les Indiens eux-mêmes, et nos élèves qui sont leurs enfants. Les préparatifs de la procession ont tous été faits avec entrain la veille. Les chemins sont bordés de hautes et nombreuses balises ; les reposoirs dressés de verdure et ornés de fleurs sauvages, indiquent les différentes stations où la procession s'arrêtera.

Toute la vallée de Colville est dans de joyeux transports ;

les citoyens blancs des alentours sont tous présents ; la garnison militaire elle-même, bien que composée pour la plupart de protestants, s'est pourvue d'une permission spéciale, et se regarde comme privilégiée de pouvoir faire garde d'honneur à notre Procession du S. S. Sacrement.

L'église ne peut contenir qu'une faible partie de la foule, mais ceux au-dehors, comme ceux au-dedans, observent un silence et un respect religieux ; tous peuvent entendre et suivre les pieux cantiques et les saintes cérémonies. Les moments solennels de l'Elévation et de la Communion sont signalés et salués par des décharges de mousquetterie. Les intervalles sont bien remplis par l'harmonie des voix douces et sympathiques des Sauvages et de nos élèves.

La messe terminée, le signal est donné et la procession est en marche ; une bannière de la Ste. Vierge passe en tête des jeunes filles et des femmes qui la suivent à double rang. Ensuite sur deux lignes également écartées s'avancent les hommes des différentes tribus avec leurs bannières spéciales et dans un ordre parfait. Puis la Garde d'Honneur, le Clergé avec des cierges à la main, les enfants de chœur portant, les uns, des encensoires fumants, les autres jetant des fleurs abondantes sur le passage, et formant l'escorte immédiate qui précède et entoure le cortège sacré. De chaque coté sont les élèves et les Sœurs qui prennent part au chant pieux des hymnes et cantiques. A la suite sont les autres enfants des différentes tribus. La marche est fermée par un groupe d'étrangers, protestants et autres, qui cheminent aussi avec silence et respect, témoignant d'une façon non équivoque, de leur sincère admiration pour ces deux mille et quelques cents enfants du désert marchant avec pompe et majesté sur un parcours de plus d'un mille, faisant retentir les airs et les collines de la mélodie de leurs pieux refrains. Le dais est aussi porté tour à tour par les plus anciens chefs : ce qui est regardé par eux, et à juste titre, comme le plus grand honneur. C'est ainsi que cette pieuse multitude, après avoir si délicieusement circulé pendant d'aussi heureux moments autour de nos collines enchantées, a terminé sa marche majestueuse au sein de l'église d'où elle était partie ; et là, après une

dernière bénédiction de notre Seigneur sur les familles, les moissons, la chasse et la pêche, tout le monde édifié s'est dispersé pour n'oublier cependant jamais le souvenir heureux de la Procession du Grand Jour des Fleurs.

Je demeure,

Très Révde Mère,

Votre très humble fille et servante en Jésus-Christ,

SŒUR MARIE ***.

MISSION DES CŒURS D'ALEINES.

SOUS LES RÉVDS. PÈRES JÉSUITES,

On se rappelle que la belle mission des Cœurs d'Aleines est une des premières Missions fondées par le Vénérable Père De Smet, de sainte mémoire. Elle existe depuis près de quarante ans, et a toujours donné beaucoup de consolation à ses Missionnaires. Les extraits de quelques lettres de Seltis, son grand chef actuel, font bien voir à quel degré l'esprit chrétien continue de se manifester chez cette excellente tribu sauvage.

LETTRE du Grand Chef SELTIS au Col. Watkins, inspecteur du Gouvernement.

CHER MONSIEUR,

J'ai reçu votre lettre datée 25 août, Lewiston, Idaho, demandant à moi et à mon peuple de nous faire citoyens américains; et voici ma réponse: à un grand conseil de la nation, que nous avons eu le 16 août, nous avons beaucoup parlé sur cet important sujet. Et si je pensais que mon peuple fût déjà mûr, ou prêt à profiter d'une pareille mesure, je ferais tout en mon pouvoir pour les amener à cette fin. Mais je suis convaincu que maintenant cette mesure nous mènerait à une ruine complète.

Si tous les blancs étaient honnêtes comme ils le devraient; n'y eût-il pas parmi eux des hommes injustes et ambiti-

eux, cela pourrait aller ; mais vous savez mieux que moi que tel n'est pas le cas.

Après de longs efforts, nous, Chefs, avons réussi, il n'y a que quelques années, à bannir du milieu de nous les mauvaises mœurs, les jeux intéressés (gambling) et l'ivrognerie. Maintenant si nos jeunes gens devenaient libres, ou étaient soustraits à notre surveillance, ils seraient tentés et débauchés par les mauvais blancs, et se livreraient bientôt à la débauche, deviendraient méchants et nous donneraient alors beaucoup de misère et de trouble. Non, le temps n'est pas encore arrivé : nous ne savons pas lire, et nous ne parlons pas l'anglais. Nous ne connaissons pas les lois, ni les coutumes des blancs : non, le temps n'est pas encore arrivé.

Mais ce dont nous avons besoin maintenant, serait :

1° Le titre des terres de notre mission, ou de cette petite portion de terre qui nous reste de tout ce que nous possédions autrefois pour notre chasse, nos récoltes de fruits et de racines, pour le paccage de nos chevaux. Ce que nous possédions autrefois, nous l'abandonnerions de bon cœur aux blancs, si seulement nous pouvions être sûrs de ce qui nous reste, afin que par ce moyen mon peuple fût encouragé à l'industrie et au travail.

Peut-être que vous croyez que c'est beaucoup de terre que nous vous demandons ; mais ceux qui l'ont parcourue, savent que ce n'est presque des rochers et des savanes, et qu'une très-petite partie est propre à la culture et aux paturages.

2° Nous avons besoin d'école ; et nous avons fait un arrangement avec les Sœurs de la Providence pour venir enseigner nos enfants ; nous faisons tout en notre pouvoir pour nous préparer à les recevoir, mais nous craignons beaucoup de n'avoir pas même le stricte nécessaire.

Nous ne demandons rien pour nous-mêmes individuellement, ni pour nos habits, ni pour notre nourriture ; nous avons l'habitude de nous pourvoir de ces choses ; mais ce que nous désirerions serait un peu d'argent pour terminer notre maison d'école, et pour soutenir un peu nos Reli-

gieuses qui prendront soin de nos enfants pendant toute l'année. (1)

3° Nous demandons la liberté de pouvoir acheter des munitions et des fusils pour la chasse ; car le Président, depuis ces deux années de guerre avec les Indiens ennemis, a défendu aux blancs de vendre de l'ammunition aux Sauvages sans distinction. Nous comprenons les motifs du Président ; mais de cette façon, il punit ses amis bien plus que ses ennemis ; car ceux-ci étant trop paresseux pour cultiver la terre, ont tout le temps qu'il faut pour courir et traverser les lignes du côté des Anglais, où ils achètent ce qu'ils veulent, armes et munitions. Pour nous qui prenons soin de nos terres et de nos animaux, nous ne pouvons pas les abandonner ainsi pour aller courir çà et là.

Néanmoins nos fermes ne sont pas encore tellement avancées que nous puissions en tirer toute notre vie sans le secours de la chasse. C'est pourquoi nous prions encore le gouvernement de vouloir bien autoriser quelque agent, ou moi-même qui suis chef, à vendre à mon peuple les munitions strictement nécessaires pour la chasse.

André Seltis,
Chef des Cœurs d'Aleines.

Lettre du Col. Watkins à Seltis.

Lewiston, J. T. 30 août.

Cher ami,

Le soussigné se fait un devoir et un plaisir de rendre témoignage à la loyauté des Cœurs d'Aleines, et en particulier à leur grand chef Seltis, pendant tous les troubles de la guerre avec les Nez-Percés.

Quand les habitants blancs de la Rivière au Pin avaient tous quitté leurs habitations par la crainte des sauvsges ennemis, alors toi, Seltis, tu les rassuras, en leur promettant l'amitié et la protection de tes Cœurs d'Aleines ; tu envoyas

(1) La Communauté de la Providence vient d'envoyer trois Sœurs pour s'établir au milieu des Cœurs d'Aleines.—N. E.

même de tes gens pour garder, et prendre soin de leurs propriétés jusqu'à leur retour.

L'influence de Seltis est grande parmi les sauvages du Nord, elle a été d'un grand secours pour maintenir les bons rapports et la paix entre les blancs et les sauvages.

(Signé) Col. G. C. Wathins
Inspecteur des Indiens.

M. C. Wilkinson,
aide de camp du Gen. Howard.

Lettre des Citoyens de la Rivière au Pin, aux Revds. Pères Jésuites et aux Cœurs d'Aleines.

19 juin 1877.

Messieurs,

Nous, soussignés, cultivateurs de la Rivière au Pin et des environs, désirons vous exprimer notre extrême reconnaissance pour votre noble conduite, toute pleine de bonté envers nous pendant tous les troubles de la présente guerre des Nez-Percés.

Si nous avons quitté nos fermes et nos maisons pendant quelque temps, ce n'était pas par rapport à vous, mais bien par la crainte des sauvages ennemis ; car nous étions assurés de votre amitié et protection qui ne nous a pas manqué.

Aussi en retour pour votre bonté à notre égard, nous venons vous assister en pétitionnant le gouvernement, de vous accorder un bon titre à vos terres pour que vous puissiez y vivre d'une manière sûre, paisible et tranquille. Car nous voulons faire tout en notre pouvoir pour vous obtenir cette paix et ce bonheur, dont on vous menace depuis longtemps d'être privés.

(Signé), N. M. Moray,
Th. A. Moray,
H. E. Young,

Et cent autres cultivateurs.

TERRITOIRE INDIEN.

Lettre de Joseph Panénopasha, Grand Chef des Osages territoire indien, au Rév. Père Shoemacker, S. J.

Bien cher et Révérend Père,

J'ai reçu votre lettre hier soir ; et c'a été une grande joie pour moi d'apprendre que mes enfants sont en bonne santé, et encore pourvus de tout ce qui leur est nécessaire pour leur école.

J'espère qu'ils apprendront bien à lire et à écrire, et aussi à parler l'anglais correctement. J'espère, avec la grâce de Dieu, de les trouver aussi bien portants, lorsque j'irai les voir l'an prochain.

Dites à mes enfants ainsi qu'aux autres enfants des Osages que c'est la plus belle chance qu'ils puissent avoir d'apprendre à lire et à écrire et de recevoir une bonne éducation, afin que plus tard notre nation puisse se fier sur eux pour gouverner et régler nos propres affaires.

Mon peuple partira bientôt pour la chasse au buffalo, mais je ne pourrai pas y aller moi-même.

Je désire encore que mes enfants soient surveillés de près afin qu'ils n'aient pas la tentation de déserter de l'école. J'ai hâte d'aller les voir en janvier prochain.

Aussi longtemps que j'occuperai l'office de gouverneur de mon peuple, je travaillerai à avoir ici une mission catholique et d'en faire partir les *quakers* que le gouvernement nous a imposés, afin que nos enfants soient instruits au milieu de nous.

La majorité de nos sauvages viennent de me ré-élire comme gouverneur pour quatre ans.

Je demeure avec la plus haute estime et respect,
Votre très-humble et obéissant serviteur,

Jos. Panénopasha,
Gouverneur des Osages,
Pour le territoire indien.

LETTRE DE REMERCIEMENTS AUX MEMBRES DE L'ŒUVRE PAR LE PÈRE MALO.

Bien Chers et Charitables Amis,

Je suis autorisé par le Bureau Catholique Indien de Washington D. C., d'offrir à tous, et à chacun des membres et amis de l'œuvre des missions sauvages des Etats-Unis, les remerciements sincères et la profonde gratitude des membres de ce Bureau pour l'assistance et les dons généreux que votre grande charité vous a porté à faire pour évangéliser les pauvres indiens pendant l'année dernière. Aussi est-ce avec bonheur que nous vous offrons ces vives actions de grâces au nom de cent mille Sauvages catholiques de ce pays, au nom de nos cent cinquante Missionnaires Prêtres et Sœurs de Charité, dispersés dans tout le Nord-Ouest et les Montagnes Rocheuses. Nous désirons ajouter encore une expression spéciale de reconnaissance pour ces nobles et héroïques Dames, anges de Charité, séculières et religieuses, qui n'ont épargné ni temps ni sacrifices pour travailler à l'organisation de cette sainte Œuvre, ont favorisé son extension et reçu des membres, les généreuses offrandes.

Enfin ne pouvons-nous pas signaler et promettre à tous les bienfaiteurs, comme source de consolation présente et d'encouragement futur, les prières angéliques, les chants de reconnaissance des milliers de jeunes âmes qui, souvent immédiatement après la grâce ineffable du saint Baptême, sont allés jouir de la félicité céleste. Et ne pouvons-nous de même donner l'assurance des prières ardentes des Missionnaires et de leurs cent mille pieuses et reconnaissantes ouailles, les Indiens Catholiques.

C'est avec la profonde et heureuse conviction que le Seigneur miséricordieux ne manquera pas de bénir au centuple cette sainte œuvre et son peuple charitable, que je demeure, dans les sacrés cœurs de Jésus et de Marie,

Votre très-humble et
Reconnaissant serviteur,
J. F. MALO,
Missionnaire.

LA FAMINE EN CHINE.

Ce n'est pas seulement dans l'Inde que, depuis un an, la famine a étendu ses ravages. Il fallait que les Missions de la Chine établies et maintenues avec tant de difficultés et de sacrifices eussent aussi à subir cette terrible épreuve. Mgr. Volonteri, Vicaire Apostolique du Honan, écrivait, le 12 Janvier 1878, à Mgr Marinoni, supérieur du Séminaire des Missions Etrangères de Milan :

"Depuis le mois de Septembre dernier, nos chrétiens ont été forcés de vendre jusqu'à leurs meubles les plus indispensables pour se procurer des grains. Ils se sont nourris aussi de feuilles d'arbres, vendues même à un prix élevé. L'hiver venu et les feuilles tombées, l'écorce des arbres fut employée comme aliment ; mêlée avec d'autres substances, elle composait une sorte de pâtée amère, plus propre à couper la faim qu'à la satisfaire. Cette dernière ressource leur ayant fait défaut, nos chrétiens allèrent, où ils purent, chercher à manger. Des familles sont venues et viennent encore, des extrémités de la province, implorer notre assistance, disant qu'elles mourront si nous ne pouvons rien pour elles.

"Dans leur extrême détresse, les païens vendent leurs filles et même leurs femmes ; il se trouve d'infâmes spéculateurs qui les achètent ici contre un peu de grain, les emmènent dans d'autres provinces où la famine n'a pas pénétré, et les revendent avec un bénéfice énorme.

"Nulle langue ne saurait dire les horreurs de la situation présente. Le prix du menu grain va chaque jour augmentant. On ne peut presque plus passer sur les routes ; elles sont infestées de bandes d'hommes désespérés qui cherchent leur subsistance dans le crime. L'horrible fléau avance, comme l'incendie poussé par un vent violent, répandant partout la terreur et la mort. Cette famine détruit, sans exagération, plus de vies que la terrible guerre qui exerce actuellement ses ravages en Europe. Au nord de Yannan-fou, la route du Chen-si est jonchée de milliers de morts et de mourants. Dans les villages populeux, c'est

à peine si le tiers de la population survit. Dans beaucoup de maisons, des familles entières sont mortes et gisent sans sépulture. Nombre de villages n'ont plus d'habitants. Ceux qui ne sont pas morts se sont enfuis vers les villes ou dans d'autres provinces.

" Je n'ai pas encore dit la chose la plus horrible. Il serait impossible d'y croire, si nous n'en étions pas les témoins oculaires. On voit souvent les parents se nourrir du corps de leurs enfants aussitôt qu'ils sont morts, et des enfants dévorer la chair encore palpitante de leurs parents. Nos messagers chrétiens et mon serviteur, à son dernier retour de Si-ngan-fou, s'effrayaient à la pensée de manger chez les indigènes Inns; ils craignaient qu'on ne leur offrît de la chair humaine; car ils avaient vu souvent découper, cuire et manger des cadavres. Chaque matin, de nombreuses charrettes font le tour de la grande ville de Si-ngan-fou afin de ramasser dans les rues et les ruelles, les corps de ceux qui sont morts de faim ou de froid, depuis vingt-quatre heures.

" Les mandarins de la ville de Nan-yang-fou distribuent chaque jour, grâce aux libéralités du gouvernement, un plat de *mi-tang* (millet qui a bouilli dans l'eau) à plus de 5,000 affamés, et chaque jour, en moyenne, une douzaine de ces malheureux tombent morts là même où ils prennent ce pauvre repas. Quelque chose de semblable se passe dans chacun des 96 chefs-lieux de district de cette province. Partout, sur les routes et dans les champs, on voit des cadavres; il y en a jusque sous les murs de notre demeure.

" La nuit du 17 décembre, j'ai sauvé moi-même une pauvre jeune fille de treize ans tombée d'inanition dans le voisinage de notre résidence. Les soins qui lui furent donnés durant toute la nuit, parvinrent à la ranimer, et maintenant, après quelques semaines d'un bon traitement, ses membres amaigris peuvent à peine supporter son misérable corps.

" Pour achever l'œuvre de destruction, une neige abondante, accompagnée de vents très-froids, est tombée les deux derniers jours; elle a fait, aux environs, parmi les personnes déjà affaiblies par la faim, au moins un millier

de victimes. Beaucoup, dans leur désespoir, se sont suicidées. On les a trouvées pendues aux branches des arbres ou aux portes de leurs maisons.

" Notre résidence est comme un navire de sauvetage au milieu d'une mer pleine de naufragés. Chaque jour, une foule de 500 à 600 personnes se presse à notre porte, et demande un peu d'argent pour éviter la mort. Ne pouvant donner à toutes, nous devons réglementer la répartition de nos aumônes. Les demandes qu'on nous adresse enlèvent chaque jour quelques *piculs* de grains de notre provision. Nous avons, en outre, plus de cent familles chrétiennes entièrement à notre charge et qui le seront encore plusieurs mois si nous voulons les sauver. D'autres Missionnaires du Vicariat sont dans la même position. L'allocation de l'Œuvre de la Propagation de la Foi pour cette année est déjà presque dépensée. Qui nous fournira les fonds nécessaires à nos besoins et à ceux des milliers de personnes dont la vie dépend de ce que nous pourrons leur donner? Le Dieu des miséricordes inspirera à quelques âmes généreuses de venir à notre aide et de sauver du désespoir et de la mort un si grand nombre de créatures."

Mgr Volonteri écrivait encore, le 10 février 1878, à Mgr Marinoni :

" Le missionnaire, chargé des orphelinats, m'annonce que les enfants survivants sont au nombre de 600; et l'on en recueille de nouveaux tous les jours.

" J'ai commencé aujourd'hui à emprunter de l'argent, expédient auquel, dans ces six dernières années, je n'avais jamais dû recourir. Mais que faire? La désolation est extrême. Nous sommes toujours en alerte; il y a, de tous côtés, des attaques et des incendies. Les soldats des mandarins font continuellement des tournées pour arrêter les voleurs. Beaucoup de païens, qui vivaient autrefois de leur travail et qui étaient honnêtes, se sont jetés dans la voie du crime pour ne pas mourir de faim. Que Dieu veuille bien abréger cette dure épreuve et nous accorder un peu de pluie ! Cela nous donnerait l'espoir de voir, au printemps prochain, diminuer les horreurs d'un si grand fléau."

Dieu dont les desseins sont impénétrables n'a pas voulu exaucer de suite les vœux de son zélé missionnaire, et faire tomber enfin cette pluie tant désirée ; car le 7 mars, M. Anelli, missionnaire aussi en Chine, écrivait à son frère :

" Les victimes de la famine tombent chaque jour par milliers. Il n'a pas plu depuis onze mois. Nous faisons des triduum, des neuvaines et des processions. S'il ne pleut pas bientôt, la récolte de l'année est entièrement perdue ; que ferons-nous ?

" Dans les rues, dans les maisons, sur les places, partout l'on voit des cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants. Plusieurs cas de mort par inanition font frémir ; les cadavres, à peine refroidis, sont dépouillés par les affamés ; on voit des enfants à moitié dévorés par les chiens, de petits enfants cherchant le sein sur le cadavre de leur mère, des pères de famille qui se pendent de désespoir, des gens qui mangent les cadavres trouvés sur les routes. Plusieurs jeunes garçons ont été saisis par les affamés et dévorés vivants. Des mères ont fait cuire leurs propres enfants.

" Le gouvernement chinois distribue des secours aux malheureux. Dans cette seule ville, il nourrit chaque jour 13,000 personnes ; mais qu'est-ce que cela ?

" La famine a pour conséquence le brigandage. Beaucoup de Chinois, poussés par la misère ou par la perversité, trouvent, dans la consternation générale et dans l'affaiblissement de la force publique, une nouvelle audace et une nouvelle assurance d'impunité. Nous qui résidons hors de la ville dans un village mal défendu, nous ne dormons plus tranquilles. Presque toutes les nuits, à deux, trois et quatre milles de notre résidence, nous voyons des incendies allumés par les brigands qui veulent ainsi profiter de l'épouvante et du trouble.

" Dans cette extrême désolation, notre vénérable Vicaire Apostolique travaille au-dessus de ses forces, et il ferait bien plus s'il en avait les moyens. Nous recueillons tous les jours les enfants par dizaines, et beaucoup d'entre eux meurent après avoir reçu le baptême et la confirmation. Nous en avons encore un millier de vivants ; leur entretien nous coûte 500 ligatures (2,000 francs) par mois. Eu égard

à nos faibles ressources, c'est un chiffre effrayant. Les grains sont à des prix fabuleux. Mgr Volonteri disait dernièrement que 70 taëls (environ 500 francs) ne suffisaient pas à la dépense de chaque jour. Si des secours extraordinaires ne nous arrivent pas, nous ne pourrons plus continuer."

Le R. P. Anasthase, missionnaire franciscain au Chansi écrit, le 18 mai 1878, au R. P. Marie (de Brest), procureur des missions franciscaines à Paris :

"Mgr Louis Moccagatta, vicaire apostolique du Chan-si, en raison de l'extrême misère où se trouvait la chrétienté de Ke-leao-kou, me pria de m'y rendre pour administrer les derniers sacrements aux affamés mourants et pour distribuer le peu d'aumônes que la mission avait à sa disposition.

" Je m'empressai de me transporter à Ke-leao-kou ; j'y fus reçu par les chrétiens comme un envoyé du ciel. Ne pouvant, hélas ! les soulager tous, j'écrivis à Mgr Moccagatta de venir, avec de fortes aumônes et le plus promptement possible, en aide à son troupeau désolé, décimé et près de périr tout entier. Il me répondit par l'envoi de cinq sacs de grain, et par la promesse de m'adresser prochainement d'autres secours.

" Vous n'ignorez point les causes de cette famine. Les récoltes de 1875 et de 1876 furent, pour ainsi dire nulles par suite de la sécheresse. En 1877 et cette année, la pluie n'est pas venue. Aussi, le fléau étend partout ses ravages, et des familles, autrefois dans l'opulence, sont réduites à un tel dénûment que, se voyant inévitablement condamnées à mourir de faim, elles abrégent leurs souffrances par le poison. Dès l'automne dernier, grand nombre de personnes allaient çà et là cueillir des herbes et des feuilles vertes et sèches pour s'en nourrir. La misère engendrait de graves désordres ; la population était agitée, et des bandes de 30, 50, 70 personnes se réunissaient pour assassiner et voler à main armée. Le gouvernement chercha à réprimer ces excès, et il crut pouvoir en prévenir le retour en promettant des secours de la part de l'Empereur. On commença donc à distribuer chaque jour une écuelle de bouillie, nourriture plus propre à prolonger l'agonie qu'à satisfaire l'appétit de

ces malheureux, et le peuple cessa momentanément de voler et de tuer. Mais loin d'arrêter le développement du fléau, ces secours insuffisants ne firent qu'en augmenter l'intensité, en attirant sur certains points, de toutes les parties de la province, une foule énorme d'affamés. Comme il ne leur restait rien à leur distribuer, ils moururent de froid et de faim.

"Cet état lamentable a encore empiré. Tous ceux qui avaient pu, jusqu'à présent, soutenir leur existence au moyen d'écorces d'arbres, de feuilles de millet ou de paille, mélangées d'une certaine terre blanche appelée *kentzu-tzu*, se laissent aller à l'abattement et au désespoir; ils tombent comme des mouches sur ce sol désolé où n'apparaît plus un seul brin de verdure.

"Auparavant, les cadavres étaient enterrés par des mains charitables; aujourd'hui, petit est le nombre de ceux qui reçoivent une poignée de terre : païens et chrétiens, n'ayant pas de quoi se nourrir et se sentant mourir de faim, enlèvent les intestins des cadavres et se repaissent de leur chair à peine refroidie.

"Il y a deux mois ces faits monstrueux étaient rares, et ceux qui s'en rendaient coupables étaient punis avec la dernière rigueur. Aujourd'hui, ces malheureux n'ont plus honte de se jeter sur les morts pour les dévorer; sous l'aiguillon de la faim, ils sont devenus tellement cruels, que, s'ils ne trouvent de cadavres, ils tuent sans pitié leurs semblables. J'ai vu de mes propres yeux, aux portes de la ville, des ossements humains dépouillés de leurs chairs, des cadavres mutilés d'hommes et de femmes. Le dernier était encore tiède; il venait d'être immolé sous les yeux d'un païen de qui je tiens le fait, par trois inconnus qui avaient emporté les jambes et les parties charnues.

"Ces cas d'anthropophagie deviennent tous les jours plus nombreux, et ce n'est pas seulement ici qu'on les peut signaler, mais aussi dans toutes les parties de cette immense province, comme l'attestent les relations envoyées à Mgr Moccagatta par les prêtres européens et chinois. Dans les auberges, on tue les voyageurs pour les manger et pour faire de leur dépouille mortelle, convertie en objet d'alimentation, le plus horrible des trafics.

"Tous les bourgs, tous les villages sont dépeuplés ; on n'entend plus retentir le joyeux éclat des chansons, partout règne un silence sépulcral. Des pays, où l'on comptait 300, 500 et 1000 familles, n'ont plus que 6, 20 et 40 personnes au plus. C'est un fait que peuvent affirmer comme moi tous les prêtres de ce vicariat. Le nombre de ceux qui gisent sans sépulture dans leurs maisons est innombrable. Ils y sont morts dans les tourments de la faim, ou, n'ayant pas le courage de supporter jusqu'au bout leurs tortures, ils ont demandé au poison un sommeil éternel. On n'entend plus une plainte, on ne voit pas une larme couler, lorsqu'une mère perd son enfant, une épouse son époux, les enfants leurs parents. J'ai connu une païenne qui mangea son mari, son fils et deux de ses filles, morts de faim, et qui, n'ayant plus rien à manger, succomba à son tour. Un jeune homme tua son grand-père, puis son père.

"Près de Ke-leao kou, se trouve un village appelé Xan-thaun. Je m'y rendis dernièrement pour baptiser quelques familles catéchumènes. Il ne restait qu'une jeune fille de trente ans, autrefois riche, maintenant réduite à la misère, qui me raconta que, tous, à l'exception d'un vieillard et et d'une femme surpris par la mort, avaient été baptisés avant de mourir par un médecin chrétien, et que les païens avaient enlevé ensuite leurs cadavres.

"Une lettre, envoyée hier à Mgr Moccagatta par un de nos confrères, annonce que, dans les districts de Hun-tun et de Tchan-mon, les païens s'entretuent ; notre courrier, qui devait se rendre auprès de sa sœur, en a été dissuadé par ses amis qui craignaient de le voir tomber entre les mains des anthropophages.

"Ici la famine est au comble et plus terrible que dans les autres provinces. Le grain, qui se vendait autrefois 300 sapèques, en vaut aujourd'hui 5,000, et bien heureux qui peut s'en procurer à ce prix. Le fléau sévit avec beaucoup plus de rigueur que dans l'Inde, où les nombreux moyens de transport, les routes et les canaux permettent d'envoyer rapidement les secours, tandis que la province du Chan-si est hérissée de montagnes et n'a pas de rivières navigables ; les bêtes de somme, qui pourraient transporter des vivres, ont

toutes été tuées l'année dernière. Le peu de grains qui nous vient de la Mongolie est transporté à dos de chameaux par des caravanes tartares.

"La plupart de nos prêtres ont vendu jusqu'à leurs vêtements ponr secourir les malheureux. Mgr Moccagatta et son coadjuteur, Mgr Grassi, ainsi que nous tous, nous nous sommes astreints à ne manger que du millet et un peu de farine de seigle préparée en bouillie. Nous avons fait, jusqu'à présent, tout ce que nous avons pu ; mais, si Dieu n'a pas pitié de nous, presque tous les chrétiens mourront. Déjà, le nombre des païens et des chrétiens morts dans cette province dépasse 7 millions.

"Voilà l'état actuel du Chan-si, province de 30 millions d'âmes, qui, si la pluie n'arrive pas, ne sera plus bientôt qu'un vaste désert."

L'*Osservatore romano* a publié, au mois de juin dernier, l'article suivant, dont nous empruntons la traduction à la *Liberté* de Fribourg :

"Depuis que sont parvenues en Europe les premières nouvelles qu'une horible disette tourmentait quelques provinces dans les Indes orientales, spécialement de la Présidence de Madras, la S. Congrégation de la Propagande s'est empressée d'expédier aux vicaires apostoliques de ces contrées une subvention extraordinaire qui, distribuée par les mains des missionnaires, bien qu'elle ne fût qu'une goutte d'eau sur un vaste désert, devait pourtant porter quelque consolation aux victimes de ce fléau mortel. Cette subvention fut aussi répétée plus tard, moyennant le concours de quelques pieux bienfaiteurs qui voulurent prendre part à une œuvre de si grande charité. Notre journal a déjà donné le détail des sommes envoyées, 25,000 fr. la première fois et 20,000 la seconde, et les secours fournis ont produit le fruit qu'on en attendait, spécialement par la conversion de beaucoup de païens à la religion catholique.

"Mais, si la famine a commencé depuis le mois de septembre de l'année dernière à diminuer d'intensité, ses tristes effets, outre la grande mortalité, ont été nombreux et sont en-

core très-sensibles; à tel point que, pour les pauvres missionnaires, s'est accru extraordinairement le nombre d'orphelins, de veuves, de vieillards qui, entrés dans le bercail de l'Église catholique, demandent journellement le pain pour vivre. Une communauté de religieuses a recueilli plus de 6,000 enfants et se prive presque du nécessaire pour les alimenter.

"Ce qui est plus douloureux, c'est que le fléau est passé des Indes dans quelques régions de la Chine, même avec une augmentation de violence et sur un terrain bien plus vaste, de manière que plus de soixante millions d'habitants ont eu à en souffrir. Les relations qui arrivent à la Propagande, de la part des vicaires apostoliques et des missionnaires, sont les plus émouvantes et les plus déchirantes, car elles donnent connaissance de scènes horribles de victimes humaines, spécialement d'enfants qui sont la pâture d'affreux affamés, même de leurs propres parents. D'autre part, des troupes de squelettes, plutôt que de figures humaines, se pressent en foule et environnent, jour et nuit, les habitations des vicaires apostoliques en demandant quelque aliment, parce qu'ils n'ont plus ni herbe à paître dans les champs, ni feuilles et écorces d'abres à ronger dans les bois.

"Il est bien naturel que les malheureux païens abandonnés de tous demandent à être admis au baptême, mais surtout que la sollicitude des missionnaires veuille assister les familles des fidèles. Mais le missionnaire est lui aussi dépourvu de ressources, et, s'il n'a pas pour les siens, comment peut-il donner aux étrangers? Les convertis sont nombreux et ils ont quelque subside journalier pour vivre; mais il y en aurait bien plus, si le missionnaire pouvait les alimenter tous et, en attendant, les instruire et s'assurer de leur sincérité et de leur constance dans la foi. Il faudrait ensuite continuer à les secourir de peur que, laissés à eux-mêmes, ils ne retournent à l'idolâtrie et ne meurent dans un désolant abandon. Comment donc pourvoir à tant de besoins?

"La S. Congrégation de la Propagande, profondément émue de ce misérable état des vicariats chinois, a, nonobstant la gravité de la gêne où elle se trouve actuellement, recueilli ses forces et profité même des ressources proba-

bles, et, ferme et confiante dans sa mission, elle a envoyé, il y a un peu plus d'un mois, 50,000 fr. aux vicaires apostoliques de ces régions. Pour le même motif, une somme de 21,000 fr. a été, il y a peu de temps, expédiée par la Propagande à Mgr Touvier, vicaire apostolique de l'Abyssinie. C'est donc, en moins de huit mois, près de 100,000 fr. que la S. Congrégation a employés au soulagement de tant de malheureux souffrant de la faim aux Indes et en Chine, sans cesser pour cela et sans retarder un instant de pourvoir, comme elle fait journellement, aux besoins ordinaires des missions qu'elle entretient dans tout l'univers.

" Voilà à quoi servent et comment s'emploient les rentes des biens laissés par de pieux bienfaiteurs à la S. Congrégation de la Propagande."

VICARIAT APOSTOLIQUE DE L'AFRIQUE CENTRALE.

APERÇU HISTORIQUE ET ÉTAT ACTUEL.

Avant de repartir pour sa lointaine mission, Mgr Comboni, récemment nommé évêque de Claudiopolis *in partibus* et vicaire apostolique de l'Afrique centrale, a adressé aux Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi une notice historique sur l'immense vicariat qu'il administrait depuis cinq ans, en qualité de provicaire. Nous en commençons la publication.

" Lorsque le monde chrétien, à la voix de l'éternelle sagesse, sortit des profondes ténèbres où l'ancienne loi le tenait enveloppé, la prodigieuse puissance qui le fit surgir de ce gouffre obscur fut l'auguste étendard de la Croix. Les œuvres de Dieu doivent toujours naître au pied du Calvaire. La croix, les contradictions, la souffrance, sont le signe ordinaire de la sainteté d'une œuvre ; et c'est par cette voie semée de ronces et d'épines que les œuvres de Dieu se développent, prospèrent et atteignent leur perfection et leur triomphe. Pour accomplir la grande œuvre de la rédemption du monde, l'Homme-Dieu a passé par cette voie ; la Vierge immaculée l'a parcourue, et, après avoir été la Reine des martyrs, elle est devenue la Reine de la terrre et du ciel. Cette même voie a été suivie par les Ordres religieux et par toutes les institutions de l'Eglise de Jésus-Christ, qui ont répandu sur le monde entier le trésor de leurs vertus héroïques et de leurs bienfaits. Par cette voie ont passé les martyrs et tous les saints ; et l'on peut dire que la grandeur de leur sainteté est proportionnée à la grandeur de leurs souffrances. Enfin, c'est sur cette voie royale que marchent toujours l'Église et la papauté, de saint Pierre à Pie IX. Cette vivante image de Jésus-Christ, son fondateur, cette reine de toutes les œuvres de la toute-puissance et de l'amour de Dieu, ce chef-d'œuvre de sa droite, ce magistère très- haut de ses éternels desseins, cette arche mystique du pacte éternel, ce grand navire mystérieux, qui, durant dix-neuf siècles, a traversé

sain et sauf les mers bouleversées par la fureur des puissances infernales, traversera majestueusement tous les siècles et touchera au port de l'éternité, aussi intacte que lorsqu'elle est sortie du sein de Dieu.

" Il devait en être de même de l'œuvre de la rédemption de la Nigritie, qui a pour objet spécial l'apostolat de l'Afrique centrale. Cette grande entreprise devait suivre la même voie de douleur tracée à toutes les œuvres filles de l'Église de Jésus-Christ. Aussi, les contradictions qu'elle a rencontrées à sa naissance, les obstacles qu'elle a surmontés dans son développement sont-ils la preuve la plus éclatante et la plus sûre de la sainteté de son but et la garantie de son avenir.

" Grâce aux très sages dispositions du Saint-Siége, l'œuvre de la rédemption de la Nigritie est sur le point d'entrer dans une période nouvelle et de prendre une direction plus forte. L'histoire détaillée de cette œuvre n'est pas encore assez connue en Italie, en France et dans les autres nations catholiques, où la charité est si vivante et si admirable. Il ne déplaira donc pas à nos bienfaiteurs que je retrace rapidement l'histoire de mon apostolat de l'Afrique centrale et que je donne une idée de l'œuvre pour la rédemption de la Nigritie, destinée à diriger et à alimenter cet apostolat.

I

Fondation du vicariat. — Etendue, limites, populations. — Historique du vicariat.

" Le vicariat apostolique de l'Afrique centrale a été érigé par un bref de Grégoire XVI, en date du 3 avril 1846.

" Ses limites sont : au nord, le vicariat apostolique de l'Égypte et la préfecture apostolique de Tripoli ; à l'est, la mer Rouge sur les côtes de la Nubie, et les vicariats apostoliques de l'Abyssinie et des Gallas ; au sud, la région des montagnes de la Lune, que les géographes modernes placent entre les 10° et 12° de latitude australe ; à l'ouest, le vicariat des Deux-Guinées et la préfecture du Sahara.

" Ce vicariat a donc une superficie plus grande que celle

de l'Europe entière. Il embrasse toutes les possessions du Khédive d'Égypte dans le Soudan, possessions qui occupent un espace cinq fois aussi vaste que la France. Il comprend en outre quelques royaumes soumis à des princes, sectateurs de l'islamisme. Mais la partie la plus étendue renferme des tribus arabes nomades et musulmanes, d'innombrables tribus de nations sauvages et fétichistes, et plusieurs états indépendants, ennemis du Coran ou ignorant son existence, n'ayant aucune idée du christianisme et dominés par des superstitions qui leur tiennent lieu de religion.

" La population du vicariat était évaluée à 90 millions d'âmes par mon prédécesseur, le P. Ignace Knoblecher. Après des études sérieuses, des recherches très-exactes, et en prenant pour base les calculs approximatifs de la statistique de Washington, je crois pouvoir assurer qu'elle atteint le chiffre de 100 millions d'infidèles. D'où il résulte que le vicariat apostolique de l'Afrique centrale est le plus vaste et le plus peuplé du monde.

" On peut partager son histoire en trois périodes. La première embrasse quinze années : elle comprend la fondation de la mission par le P. Ryllo, de la Compagnie de Jésus, qui mourut à Khartoum en juin 1848, puis l'administration du P. Ignace Knoblecher, mort en avril 1858, et celle de Mgr Kirchner, qui céda, en 1861, le vicariat à l'Ordre de Saint-François. Pendant la deuxième période, de 1861 à 1872, le vicariat fut administré par les Mineurs Observantins, sous la direction du R. P. Reinthaller et des vicaires apostoliques de l'Égypte. La troisième période offre le tableau du vicariat sous mon administration depuis 1872, époque à laquelle il a été confié à l'Institut des Missions pour la Nigritie, fondé, en 1857, sous les auspices de Mgr de Canossa, évêque de Vérone, aujourd'hui cardinal.

" Dans la première période, quatre stations furent établies : une à Khartoum (Nubie supérieure), capitale des possessions égyptiennes au Soudan, située sur le fleuve Bleu entre le 15° et le 16° de latitude nord, une autre à Gondokoro, sur le fleuve Blanc, dans la tribu des Bari, entre le 4° et le 5° de latitude nord ; une troisième à Sainte-Croix, dans le tribu de Kich, sur le fleuve Blanc, entre le

6° et le 7° de latitude nord; la dernière à Scellal, près du tropique du Cancer, en face des îles de Filé (Nubie inférieure). Plus de quarante missionnaires européens travaillèrent dans cette mission de 1846 à 1861. Le plus grand nombre d'entre eux étaient Autrichiens et appartenaient au diocèse de Laybach et aux diocèses du Tyrol; il y avait aussi trois Bavarois, quelques Pères de la Compagnie de Jésus, et sept prêtres de l'Institut Mazza de Vérone. Presque tous succombèrent, victimes de leur charité, aux fatigues et à l'insalubrité du climat.

" Dans la deuxième période, les stations de Gondokoro, de Sainte-Croix, et plus tard celle de Scellal, furent abandonnées. L'action des missionnaires se concentra sur Khartoum, principale station, où le provicaire, Mgr Knoblecher, avait acheté une maison et un grand jardin. Près de cinquante Franciscains, la plupart Frères convers, y passèrent deux années. Vingt deux Religieux ayant succombé, les autres, affaiblis par les fatigues et les maladies, se retirèrent en Egypte ou en Europe. Il ne resta que trois ou quatre Pères ou Frères pour prendre soin des catholiques de Khartoum. Jusqu'alors le vicariat de l'Afrique centrale avait été soutenu au moyen d'aumônes recueillies dans l'empire austro-hongrois par le comité de la Société de Marie.

" Dans la troisième période, fut créée la mission du Kordofan. On fonda, à El-Obeïd, la capitale, un établissement pour les missionnaires et un institut pour les Sœurs. A deux journées de cette ville, à Malbes, où l'on trouve de l'eau en quantité suffisante, on prépara l'installation d'une colonie auxiliaire, en élevant des maisons et en acquérant des terrains pour loger les familles des nègres convertis. Avec le temps, on espérait former ainsi des villages entièrement chrétiens qui se seraient peu à peu développés. On ouvrit également une mission dans le Gebel Noubas, au sud-ouest du Kordofan, afin de se ménager un point d'appui et des moyens de communication pour faire pénétrer la foi parmi les idolâtres du centre du vicariat. On fonda à Khartoum le grand établissement des Religieuses de Saint-Joseph de l'Apparition de Marseille, comprenant une école,

un orphelinat et les œuvres qui s'y rattachent. On inaugura la mission de Berber placée dans le site le plus agréable, sur les rives du Nil, près du 18° de latitude nord, au point de réunion des caravanes de Khartoum, de l'Égypte, par le désert de Korosco, et de Souakim, sur la mer Rouge.

Tous ces établissements sont pourvus de missionnaires habitués au climat par leur séjour dans les deux Instituts du Caire chargés de préparer les missionnaires pour l'Afrique centrale. Depuis 1872, des prêtres de l'Institut des Missions de la Nigritie, de Vérone, quelques Pères Camilliens, et des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition ont été employés dans le vicariat. Durant cinq années, aucun prêtre missionnaire européen n'a succombé aux rigueurs du climat; tous ont joui de la meilleure santé, malgré les fatigues, les longs voyages et les privations qu'ils devaient s'imposer. Seules, quelques Religieuses sont mortes ; mais, avant de se dévouer à cette laborieuse mission, elles souffraient déjà des suites de fatigues anciennes.

" Cet aperçu sommaire montre que le vicariat de l'Afrique centrale a suivi, à ses débuts, la route des épreuves, des luttes et du sacrifice que la Providence assigne ordinairement à toutes les œuvres saintes.

II

L'Institut Mazza.— Approbation par Pie IX du projet de rédemption de la Nigritie.—Voyages en Europe de M. Comboni.—Allocation donnée par la Société de Cologne.—Protection de Mgr de Canossa.— Fondation des Instituts de Vérone.

" Je dois ici raconter brièvement l'origine de l'œuvre pour la rédemption de la Nigritie, fondée sous les auspices de Mgr l'évêque de Vérone.

" Au nombre des cinq premiers missionnaires envoyés en 1846 dans l'Afrique centrale, sous la direction du P. Ryllo, se trouvait le P. Ange Vinco, originaire du village de Cerro. Ce prêtre appartenait à l'institut fondé à Vérone par le P. Nicolas Mazza, où j'ai moi-même reçu l'éducation sacerdotale et dont j'ai fait partie pendant vingt-

quatre ans (1843-1867). A la mort du P. Ryllo, le P. Ange Vinco, étant revenu en Europe recueillir des aumôdes et recruter des missionnaires, passa deux mois à l'institut de Vérone. Le tableau qu'il fit de l'état déplorable des peuples de la Nigritie intérieure émut si vivement le P. Mazza, que celui-ci résolut d'envoyer dans l'Afrique centrale des Religieux de son institut qui montreraient des dispositions pour ce ministère.

" Au mois de janvier 1849, élève de philosophie et âgé de dix-sept ans, je jurai aux pieds de mon vénéré supérieur, le P. Mazza, de consacrer toute ma vie à l'apostolat de l'Afrique centrale. J'abandonnai alors le projet que trois ans auparavant la lecture de l'histoire des martyrs du Japon, par saint Alphonse de Liguori, m'avait inspiré de me vouer à la lointaine et périlleuse mission du Japon. Dès lors, je ne m'occupai plus que de me préparer à cette sainte entreprise. En 1857, je fus envoyé par le P. Mazza à Khartoum et aux stations du fleuve Blanc avec le P. Beltrame et d'autres prêtres. Là, je passai par de rudes épreuves, et je fus fréquemment atteint par les fièvres meurtrières de l'équateur qui me mirent plusieurs fois au bord du tombeau. Dans l'intervalle, je pus étudier la langue des Denka, le caractère et les coutumes des nombreuses tribus de la Nigritie intérieure. A mon retour en Europe, lorsque j'eus rempli, par ordre de mon supérieur, une importante mission aux Indes orientales et sur les côtes orientales de l'Afrique, le vicariat était passé aux mains des RR. PP. Franciscains.

" Le 18 septembre 1864, après avoir assisté, à Saint-Pierre de Rome, aux solennités de la béatification de Marguerite-Marie Alacoque, mon projet pour la régénération de l'Afrique me revint à l'esprit. Je le présentai au Souverain Pontife Pie IX, qui l'approuva, et à la S. Congrégation de la Propagande. Mon projet fut imprimé en différentes langues et eut plusieurs éditions. Le but était d'assurer la stabilité et la perpétuité des missions de la Nigritie centrale, en élevant en Europe deux instituts qui leur fourniraient le personnel de missionnaires et de religieuses nécessaires, et en fondant, sur les côtes d'Afrique, dans un lieu salubre, deux établissements où les missionnaires et

les Sœurs se prépareraient au climat de l'Afrique centrale et aux fatigues de l'apostolat.

" Mais j'étais sans appui et dépourvu de tous moyens pécuniaires. Muni de l'approbation de mes supérieurs et de celle du cardinal Barnabo, préfet de la Propagande, je parcourus, durant trois années, l'Italie, la France, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne et d'autres contrées, exerçant le ministère sacerdotal, visitant et étudiant les œuvres pour les missions étrangères, si bien organisées en France et en Irlande, cherchant des lumières, des protections et des aumônes et faisant connaître l'importance de mon entreprise à ceux qui pouvaient m'aider. J'étais puissamment soutenu par le cardinal Barnabo, par d'illustres et éminents personnages, et surtout par les encouragements de Notre Saint-Pére le Pape Pie IX, qui m'avait dit en septembre 1864 : " *Labora sicut bonus miles Christi pro Africa.* " Malgré les obstacles que je rencontrais et les difficultés que je prévoyais en Europe et en Afrique, j'eus toujours confiance dans le cœur de Jésus qui a souffert aussi pour la malheureuse Nigritie, et je ne perdis jamais l'espoir de réussir dans ma difficile entreprise.

" En 1865, la Société de Cologne pour le rachat et l'entretien des noirs examina sérieusement mon projet et en comprit la grande importance et le but pratique. Elle fut la première à assurer la réalisation de mon œuvre en m'allouant à perpétuité, par un titre approuvé de la chancellerie épiscopale, une somme annuelle de 5.000 francs, pour soutenir le premier institut que je fonderais sur les côtes d'Afrique. Cette allocation m'ouvrit les sources de la charité universelle, des Societés de bienfaisance d'Europe, et en particulier de celle qui est la reine de toutes, de l'Œuvre admirable de la Propagation de la Foi.

" Ce fut seulement en 1867 que la Providence me donna, pour asseoir solidement l'édifice dont j'avais conçu le plan, un véritable point d'appui dans l'illustre marquis Louis de Canossa, évêque de Vérone, honoré aujourd'hui de la pourpre romaine, glorieux descendant de la célèbre comtesse Mathilde de Canossa et neveu de la Vénérable marquise Madeleine de Canossa, fondatrice des Filles canos-

siennes de la Charité, qui sera bientôt, nous l'espérons, élevée sur les autels. Ce prince de l'Église, n'étant encore que simple prêtre, avait vu plusieurs fois une troupe de jeunes orphelines africaines que le P. Nicolas Olivieri, de Gênes, lui avait présentées pour obtenir des aumônes. Ému de compassion, il engagea le P. Mazza, son ami, à les recueillir à Vérone dans son institut de femmes, afin de les instruire dans la foi. Plus tard, ces négresses, de retour dans leur patrie, pourraient enseigner la religion, sous la direction des missionnaires. Mgr de Canossa avait suggéré au P. Mazza de les élever dans des établissements placés sur les côtes même de l'Afrique, car l'expérience démontrait que les nègres transportés en Europe étaient exposés à y perdre la vie. Peut-être le P. Mazza aurait-il mis ce projet à exécution si la mort ne l'avait pas enlevé.

" Aussi, après de mûres réflexions, connaissant le zèle ardent dont Mgr l'évêque de Vérone était enflammé pour le salut des âmes les plus abandonnées, je m'adressai à ce prélat, de qui j'avais l'honneur d'être connu depuis 1849. Je lui exposai mon projet et je le suppliai de prendre cette Œuvre sous sa protection, et d'en accepter la présidence. Je l'assurai que, jusqu'à la mort, je serais son bras droit ou plutôt que toutes les charges de l'entreprise pèseraient sur moi, que je pourvoirais à toutes les nécessités pécuniaires et matérielles, et que je ne lui demandais que sa très-noble et très-puissante recommandation. Mgr de Canossa, animé d'un esprit vraiment apostolique, accepta d'être le protecteur et le président de l'Œuvre entière. Il ne se laissa effrayer ni par les malheurs du temps, ni par mon insuffisance et ma pauvreté, ni par les difficultés de l'entreprise ; il était soutenu et fortifié par le Pape Pie IX, par le préfet de la Propagande, par un grand nombre d'évêques avec lesquels lui et moi nous nous étions rencontrés à Rome, aux fêtes du dix-huitième centenaire du martyre de saint Pierre.

" En 1867, je pus ouvrir à Vérone, sous les auspices du prélat, un premier institut pour les missionnaires, et un second pour les religieuses auxquelles je donnai, en 1872, le nom de Pieuses Mères de la Nigritie. Afin de soutenir,

au moins en partie, ce second institut, on lui affilia, sous la présidence de l'évêque, assisté d'un conseil d'ecclésiastiques et de laïques, l'Association du Bon-Pasteur, enrichie d'indulgences plénières par Sa Sainteté. J'avais déjà, suivant l'avis du cardinal Barnabo, quitté l'excellent institut Mazza pour me consacrer librement et entièrement à l'Œuvre de la Nigritie.

"Je plaçai à la tête de la maison des missionnaires le regretté Dr. Alexandre de Bosco. Il possédait les qualités éminentes que demandait cette charge, et il avait été mon compagnon dans l'Afrique centrale, où son nom est encore béni. L'institut des Religieuses de Vérone, ayant, par suite du malheur des temps, passé par beaucoup d'épreuves, ne put se reformer qu'en 1872. Aussi, pour commencer dans l'Afrique centrale les œuvres des religieuses en même temps que les œuvres des missionnaires, je choisis, après avoir visité un grand nombre de congrégations en Italie et en France, la Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition de Marseille. Cet institut est le premier qui se soit établi en Orient depuis les Croisades ; il a été approuvé par le Saint-Siège et il est répandu dans l'Europe, dans l'Asie, dans l'Afrique et dans l'Océanie. J'avais à peine exposé mes projets à la Supérieure générale, la Révérende Mère Emilie Julien, ancienne missionnaire en Afrique et en Orient, qu'elle consentit à me seconder.

III

Départ pour l'Egypte de M. Comboni et d'une première troupe de missionnaires.—Fondation des Instituts du Caire.—Départ de la première caravane pour le Kordofan.

"Après avoir organisé en Europe l'Œuvre pour la rédemption de la Nigritie, je m'occupai de la transplanter sur les côtes de l'Afrique.

"J'étudiai soigneusement les divers points qui pouvaient se prêter à l'exécution de mon grand dessein, et le lieu que je jugeai le plus favorable fut la capitale de l'Egypte. La température de Caire, tenant la moyenne entre la température de l'Europe et celle des régions embrasées du centre de l'Afrique, convient parfaitement pour acclimater les

missionnaires européens qui se destinent à l'Afrique centrale. D'autre part, cette ville est en libre communication avec les possessions égyptiennes du Soudan, qui occupent une surface immense du vicariat de l'Afrique centrale. Avec l'approbation de la Congrégation de la Propagande et le consentement de S. Exc. Mgr Louis Ciurcia, Mineur Observantin, vicaire apostolique de l'Égypte, je partis de Marseille, en novembre 1867. Je conduisais une petite troupe composée de trois missionnaires, trois religieuses de Saint-Joseph de l'Apparition et seize négresses élevées dans divers établissements d'Europe et principalement à l'institut Mazza. Fortifié par la bénédiction du Souverain Pontife et par celle de l'évêque de Vérone, je m'embarquai à Marseille sur un vapeur des Messageries impériales où le gouvernement français m'avait accordé le passage gratuit pour vingt-quatre personnes de Rome à Marseille et de Marseille à Alexandrie. J'arrivai au Caire la veille de la fête de l'Immaculée-Conception, et j'ouvris, sous les auspices de Mgr Ciurcia, au Vieux-Caire, près de la grotte où la tradition rapporte que la sainte famille passa la plus grande partie des sept années de son exil en Egypte, deux établissements, l'un pour les nègres, dont je pris la direction, l'autre pour les négresses, qui fut confié à la Sœur Bertholon, de Lyon.

" Je ne saurais passer sous silence la puissante protection, la sagesse expérimentée de Mgr Ciurcia, qui, indigné des perfides insinuations des adversaires des œuvres de Dieu, soutint, dès le principe, mes deux instituts contre les tempêtes qui menaçaient de les anéantir. Je rappellerai également la charité, l'expérience et le zèle persévérant du R. P. Pierre de Taggia, de l'Ordre de Saint-François, supérieur et curé du Vieux-Caire. Ce Religieux, qui avait soutenu, durant plus de trente-cinq années, dans des temps malheureux et difficiles, le plus pénible ministère des missions de Syrie et d'Égyte, fut pour nos Instituts un vrai père et un bienfaiteur insigne. Je ne veux pas non plus oublier l'accueil, la protection et la charité du Directeur des Frères des Écoles chrétiennes, mon ami, le Fr. Ildephonse, et de sa communauté. Nous fûmes honorés des bontés et de l'amitié de Mgr Agapit Beciai, évêque

de Cariopolis *in partibus* et vicaire apostolique des Cophtes, ainsi que du vénéré P. Venceslas, du couvent de Terre-Sainte, qui, depuis 1853, s'est montré si généreux pour tous les missionnaires de l'Afrique centrale, et qui continue à répandre ses largesses sur ses nouveaux établissements de noirs. Les PP. Bonaventure des Cardite, Fabien de Redda, Samuel de Magade, Joseph de San-Remo, Venance et beaucoup d'autres Pères Franciscains d'Alexandrie, du Caire, de Suez et de la Haute-Égypte, nous ont également témoigné, en toute occasion, leur charité et leur bienveillance.

" J'eus pour compagnons dans mon voyage en Égypte deux Pères Camilliens, les PP. Stanislas Carcereri et Joseph Franceschini, qui, après la suppression des Ordres religieux en Italie, avaient obtenu de la Congrégation des Évêques et Réguliers, par un rescrit du 5 juillet 1867, la permission de s'associer pour cinq ans à mon œuvre. Les intérêts de ma mission m'ayant rappelé deux fois en Europe, je confiai, durant mon absence, la direction des établissements du Caire au P. Carcereri, qui adressa plusieurs excellents rapports à nos bienfaiteurs d'Europe.

" En 1870, je présentai au Concile œcuménique du Vatican le *postulatum* pour les nègres de l'Afrique centrale qui fut signé par un grand nombre d'évêques des cinq parties du monde. Après avoir été approuvé par la Congrégation chargée d'examiner les propositions des Pères du concile, ce *postulatum* fut, le 18 juillet, jour de la définition de l'infaillibilité pontificale, soumis à la signature du Saint-Père, par Mgr Franchi, secrétaire de la dite Congrégation, aujourd'hui préfet de la Propagande.

" Le développement et la prospérité des Instituts d'Égypte me décidèrent à transporter dans l'intérieur de l'Afrique quelques sujets d'élite. La première période de l'existence du vicariat avait montré que les nègres du fleuve Blanc avaient été corrompus par les fréquentes visites des négociants musulmans et des chrétiens orientaux et égyptiens. Quelques Européens, et surtout les Giallabas et les traficants de chair humaine, leur avaient apporté les vices les plus affreux. D'autre part, le gouvernement égyptien, par ses expéditions militaires de soldats musulmans, s'était

conquis le monopole du commerce de l'ivoire et avait considérablement étendu la traite des nègres jusqu'à décimer les populations qui habitent à l'est et à l'ouest du fleuve. Je jugeai qu'il était préférable d'étudier les routes de l'intérieur, c'est-à-dire d'établir une mission entre le fleuve Blanc et le Niger, sur les territoires des royaumes et des tribus, territoires plus salubres, parce qu'ils sont plus élevés que les immenses marais du fleuve Blanc qui s'étendent de Khartoum aux tribus des Bari. Un autre motif me donnait à choisir pour base de notre action apostolique les pays de l'intérieur, à l'ouest du fleuve Blanc, où jamais l'Évangile n'avait été prêché. Le vicariat était alors confié aux Franciscains. De Khartoum, qui était leur résidence, ces Religieux pouvaient étendre leur action sur le fleuve Blanc et sur le fleuve Bleu, et ils devaient facilement consentir à me laisser occuper, à l'intérieur du côté de l'ouest, quelques pays que le missionnaire n'avait jamais visités et où j'établirais les prêtres de l'Institut de Vérone et les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition. En outre, il me parut que ces régions de l'intérieur étaient plus à l'abri de la corruption qu'apportent avec eux les Giallabas et les soldats musulmans.

" Je fis prendre des informations sur le royaume de Kordofan, dont je connaissais l'histoire, soit dans les temps antérieurs à l'occupation égyptienne, sous le gouvernement des sultans issus de l'empire du Darfour, soit depuis l'occupation, faite en 1822, par le cruel Defterdar au nom du grand Méhémed-Ali, vice-roi d'Égypte. Je savais qu'aucun missionnaire catholique n'avait pénétré au Kordofan, et que El-Obeïd, sa capitale très-peuplée, était le centre du commerce des esclaves, qui y affluaient de cent tribus sauvages de l'intérieur et des vastes empires du Darfour, du Waday, de Baghermi, de Bournou, pays compris dans les limites de mon vicariat. Je me décidai donc à fonder, dans la capitale du Kordofan, une mission, qui devait être le centre, le point d'appui et le point de départ pour étendre graduellement notre action sur les pays et les tribus de la partie centrale du vicariat, de même que Khartoum est vraiment le centre et le point de départ pour répandre la foi dans les immenses pays et parmi les tribus qui constituent la partie orientale et méridionale du vicariat.

" Encouragé par l'excellent esprit que je crus trouver chez le P. Carcereri et chez mes missionnaires de l'Institut d'Égypte, déjà habitués aux chaleurs de l'Afrique, je résolus de tenter l'exploration du Kordofan, et je désignai le P. Carcereri et un missionnaire de l'Institut de Vérone, en les faisant accompagner par deux Frères convers du même Institut, les FF. Dominique Polinari et Pierre Bertoli. Mais le P. Carcereri ayant beaucoup insisté pour emmener son frère en religion, le P. Franceschini, au lieu du missionnaire de l'Institut de Vérone, j'y consentis.

" Les quatre explorateurs étaient munis de l'argent nécessaire pour le voyage et de subsistances pour deux années, j'ordonnai au P. Carcereri de prendre la route du désert de Korosco et de Khartoum, de pénétrer au Kordofan, après avoir examiné les points principaux, de fixer sa résidence à El-Obeïd, d'y étudier la population, les coutumes, le climat et le gouvernement du pays ; puis de m'adresser le rapport détaillé et d'attendre les décisions que j'aurais reçues à ce sujet de la Propagande.

" Ils partirent du Caire le 26 octobre 1871. L'exploration fut achevée en peu de temps, et le P. Carcereri m'envoya un rapport qui fut publié dans les *Missions catholiques*. De plus, le même missionnaire m'ayant appris qu'il y avait à El-Obeïd une maison en terre et en sable, que l'on pouvait acheter à un prix relativement modéré, je m'occupai de lui faire envoyer du Caire la somme nécessaire pour l'acquisition de cette maison, et lui ordonnai de s'y installer et d'y rester jusqu'à nouvel ordre.

" Pendant ce temps, je recueillais en Autriche, en Hongrie, en Allemagne, en Russie et en Pologne, des aumônes pour les Instituts de Vérone et du Caire. Muni des instructions de Mgr l'évêque de Vérone, je partis pour Rome afin de soumettre toute mon œuvre à l'examen et à la sanction de la suprême autorité de l'Église.

" Ici je ne saurais oublier le don généreux de 20,000 francs de LL. MM. Apostoliques l'empereur Ferdinand 1er et l'impératrice Marie-Anne, qui nous permit d'acquérir, pour l'Institut de Vérone, une maison contiguë au séminaire diocésain.

IV

Arrivée à Rome de M. Comboni.—L'Institut de Vérone chargé des missions de l'Afrique centrale et M. Comboni nommé provicaire.—Départ de M. Comboni et de sa deuxième caravane pour le Kordofan.—Arrivée à Khartoum.—Mort de deux Religieuses.—Arrivée à El-Obeïd.—Projet d'évangélisation chez les Noubas.

" J'arrivai à Rome le 7 février 1872. Je fus accueilli avec une extrême bienveillance à la Propagande et par S. S. Pie IX, Je rendis compte de mon œuvre au cardinal Barnabo, qui m'ordonna de rédiger un rapport général, résumant l'histoire et la situation du vicariat depuis sa création en janvier 1856.

" Mon rapport imprimé fut distribué à chacun des cardinaux; et, le 21 mai 1872, la Congrégation générale de la Propagande, réunie au Vatican, prit les deux décisions suivantes :

" 1° Après la renonciation des missionnaires Franciscains, le vicariat apostolique de l'Afrique centrale sera confié au nouvel Institut de Vérone pour les missions de la Nigritie.

" 2° L'administration de ce vicariat sera confiée à M. Comboni, qui portera le titre de provicaire apostolique.

" Ces décisions ayant été présentées au Souverain Pontife par S. Exc. Mgr Jean Siméoni, aujourd'hui cardinal secrétaire d'Etat, alors secrétaire de la Propagande, Sa Sainteté daigna les sanctionner le 26 mai et en ordonner l'exécution. Le mois suivant, la Propagande me transmettait le bref pontifical, qui confiait tout le vicariat de l'Afrique centrale à l'Institut africain de Vérone, ainsi que le décret de ma nomination comme provicaire apostolique.

" Ayant tout terminé à Rome, je partis pour Vienne avec dom Pie Hadrian, indigène de la Nubie supérieure et prêtre de l'Ordre bénédictin de la primitive observance de Subiaco. J'allais remercier S. M. A. François-Joseph 1er, empereur d'Autriche, auguste protecteur des missions de l'Afrique centrale. Le prince me reçut avec bonté et me combla de faveurs.

" Je revins à Vérone, et, après avoir reçu la bénédiction

de Mgr de Canossa, je me rendis à Trieste, où je m'embarquai pour Alexandrie avec une troupe de missionnaires. Nous arrivâmes au Caire le 20 septembre 1872. J'envoyai aussitôt quelques prêtres dans le vicariat, je nommai provisoirement le P. Carcereri mon vicaire général et lui ordonnai de prendre, en mon nom, possession de la station de Khartoum, que les PP. Franciscains allaient abandonner, et de louer une maison pour y établir les Sœurs et les institutrices négresses que je conduirais du Grand Caire au Soudan.

" Le 26 janvier 1873, je partis du Caire, à la tête de trente personnes, missionnaires, Religieuses, Frères coadjuteurs et institutrices négresses. Nous remontâmes le Nil sur deux dahhabiah (barques), puis nous traversâmes, sur soixante-et-quinze chameaux, les sables brûlants du grand désert d'Atmour. Nous arrivâmes à Khartoum après quatre-vingt-dix-neuf jours d'un heureux voyage. Nous fûmes reçus en grande fête par le consul d'Autriche, par le pacha gouverneur général du Soudan, par la population chrétienne et musulmane et enfin par le chef des muphtis, qui me récita très-correctement, en langue arabe, un hymne dans le style des Psaumes. J'installai mes missionnaires et les Frères dans le grand établissement élevé par le P. Knoblecher; les Religieuses et les institutrices furent logées dans la maison louée, jusqu'à ce qu'il me fût permis d'acquérir ou de bâtir un établissement exclusivement consacré à elles.

" L'Afrique centrale n'avait encore jamais vu de Religieuses. Les premières qui se vouaient à cet apostolat appartenaient à la Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, de Marseille, et étaient originaires d'Asie. Elles étaient au nombre de trois. Deux d'entre elles sont déjà mortes, Sœur Joséphine Tabrani et Sœur Madeleine Caracassian.

" Sœur Joséphine Tabrani, née à Tibériade, de parents grecs catholiques, et élevée à Jérusalem, avait fait ses vœux simples dans l'Institut des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition. Elle fut chargée de l'instruction des filles à Jaffa, à Saïda, puis à Deïr-el-Kamar. Elle consacra sa jeunesse et ses forces à secourir nuit et jour les innombrables

orphelins des chrétiens victimes des massacres de 1860 en Syrie et à assister les cholériques, sous la direction de l'admirable Mère Emilienne Naubonet, actuellement supérieure provinciale des Religieuses de l'Afrique centrale. Très-zélée pour le salut des âmes, Sœur Joséphine était une mère pour les pauvres négresses du Caire. Elle remonta le Nil, traversa les déserts brûlants de la Nubie et consuma sa vie dans le laborieux apostolat de l'Afrique centrale. Modèle des plus héroïques vertus, elle était estimée des peuples et admirée des gouverneurs musulmans, à qui elle parlait sans cesse avec liberté et franchise, pour la défense des droits de l'humanité qu'ils foulaient aux pieds. Première supérieure de l'Afrique centrale, elle mourut, le 16 avril 1874, à l'âge de trente-trois ans, pleine de mérites, pleurée par tous, et honorée de magnifiques funérailles.

" Sœur Madeleine Caracassian, née à Erzeroum, capitale de l'Arménie, prononça ses vœux simples à Rome, en 1867, dans le même Institut des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition. Elle fit des voyages très-périlleux, et consacra sa jeunesse à la conversion des nègres de l'Égypte et aux missions de Khartoum, du Kordofan, et du Gebel Nouba. Elle parlait bien l'arménien, le turc, l'arabe, le français et l'italien. Après neuf années d'abnégation et de sacrifices, elle mourut à El-Obeïd, à l'âge de vingt-sept ans, le 7 août 1876.

" Je passai un mois dans la capitale des possessions égyptiennes du Soudan à organiser, avec mes compagnons, la mission de Khartoum. J'y laissai comme supérieur le P. Carcereri, en lui donnant pour assistant le chanoine dom Pascal Fiore, de Corato (diocèse de Trani), membre de l'Institut de Vérone. Je partis de Khartoum sur le vapeur du gouvernement que S. Exc. Ismaël Ayoub pacha, gouverneur général du Soudan, avait mis entièrement à ma disposition. Après une navigation de 127 milles sur le fleuve Blanc, j'abordai à Toura-el-Khadra. Je traversai en neuf jours, avec vingt-cinq chameaux, les forêts de l'Hassanieh et du Kordofan, et j'arrivai heureusement à El-Obeïd le 19 juin 1873. Nous fûmes reçus avec une grande joie par les habitants, mais surtout par le pacha. Celui ci, à ma considération peut-être, avait suspendu quelques jours aupara-

vant le marché public d'esclaves qui, jusqu'alors, s'était tenu sur les places de la capitale.

" J'avais amené de Khartoum ma parente Faustine Stampais, née à Maderno, sur le lac de Garde (diocèse de Brescia). Depuis quatre ans elle était attachée à notre Institut d'Égypte, elle connaissant suffisamment la langue arabe et s'était appliquée avec dévouement à l'éducation des négresses au Vieux-Caire. Je lui avais adjoint deux institutrices négresses. En attendant de pouvoir acheter pour elles une grande maison, je les logeai dans une partie de la maison des missionnaires. Sœur Faustine dirigea l'œuvre jusqu'à l'arrivée, à El-Obeïd, des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, au mois de février 1874. Ainsi, en très-peu de temps, j'avais réussi, avec le concours de mes excellents confrères, à fonder les deux établissements du Kordofan.

Au mois de janvier 1849, j'avais remarqué à Vérone un jeune nègre catholique, Bakhit Caenda, au service de la famille des comtes Miniscalchi. Originaire de la tribu des Gebel Noubas, il était connu dans plusieurs villes d'Italie, à Paris, à Vienne, et aussi à la Propagande. Pendant les années que je fus lié d'amitié avec lui, j'admirai sa piété, sa foi, sa fermeté de caractère, ses qualités cultivées par d'excellents maîtres, et je conçus une haute idée de ses compatriotes. Je lui répétai souvent que je ne serais heureux qu'après avoir porté dans son pays la foi de Jésus-Christ. Les premières années de mon apostolat, ce projet était irréalisable. Mais, lorsque j'arrivai au Kordofan et que j'entendis parler chaque jour du pays des Noubas, de la fidélité des esclaves originaires de ce pays; lorsque je vis l'empressement du gouvernement égyptien à recruter des soldats parmi les troupes d'esclaves Noubas qui arrivent fréquemment à El-Obeïd, où chaque Nouba était vendu de 50 à 100 francs plus cher qu'un esclave d'autres tribus, je résolus de porter à ce peuple les lumières de l'Évangile. Je pris des renseignements, et je me mis en rapport avec l'un des chefs de la police du divan du Kordofan, cophte schismatique, nommé Maximos, qui avait parmi ses femmes une parente du grand chef des Noubas. La Providence ne tarda pas à me ménager une occasion favorable."

DÉPART DES SŒURS MISSIONNAIRES.

Montréal ne cesse pas d'envoyer de ses Religieuses, sur différents points de l'Amérique ; ces jours derniers encore, la Communauté de la Providence tirait de son sein deux essaims pour les diriger vers les Montagnes Rocheuses ; l'un à Missoula, où déjà une résidence existe depuis quelques années, et l'autre chez la tribu des *Cœurs d'Aleine*, qui est un nouveau champ pour le zèle de nos Sœurs.

Les "Cœurs d'Aleine" reclamaient depuis longtemps les secours et les soins des Sœurs de la Providence qu'ils avaient connues dans leurs diverses missions ; ces sauvages montrent de très belles dispositions et donnent à espérer que l'œuvre de l'évangélisation sera facile chez eux.

La Communauté de la Providence a cru devoir s'imposer un nouveau sacrifice en fondant une mission au milieu d'eux.

La Communauté des Sœurs de Ste. Anne vient aussi d'envoyer quatre de ses membres pour aller renforcer leurs maisons de l'Isle de Vancouver.

Aujourd'hui, pas moins de deux cent cinquante Religieuses de Montréal sont dispersées dans les pays de mission, tant dans les Etats-Unis que sur le territoire anglais.

La Communauté des Sœurs Grises a six maisons à la Rivière Rouge dont trois pour les sauvages ; trois à l'Ile à la Crosse dont deux pour les sauvages ; trois à la Rivière McKenzie, toutes trois chez les sauvages ; une chez les Sioux du Lac au diable, Dakota—en tout 13 missions.

La Communauté de la Providence compte sept maisons en Orégon et quatre aux Montagnes Rocheuses dont cinq pour les sauvages—11 missions.

Les Sœurs de Ste. Anne ont fondé quatre maisons dans la Colombie Anglaise et quatre autres dans l'Ile de Vancouver ; quatre de ces maisons existent exclusivement pour les sauvages—8 missions.

Les Sœurs des SS. NN. de Jésus et Marie ont deux missions en Californie et neuf en Orégon, dont deux consacrées à l'éducation des sauvages—11 missions.

Quoi d'éloquent comme ces chiffres pour prouver les bienfaits rendus par nos Communautés ? Peut-on être assez aveugle pour se demander, après cela, à quoi servent ces communautés de femmes si nombreuses ?

Il en est de nos Religieuses comme de nos Prêtres : Dieu suscite des vocations chez les femmes comme chez les hommes pour les besoins de l'évangélisation, et nous devons être fiers que ces missionnaires, Religieuses ou Prêtres, soient tirés par la Providence du milieu de nous.

Si un pays mercantile se glorifie du grand nombre de comptoirs qu'il établit dans ses colonies, si un gouvernement s'enorgueillit des conquêtes qu'il accomplit par la diplomatie ou par les armes, à combien plus forte raison doit s'honorer une nation catholique de répandre par le monde la civilisation, de planter le flambeau de la foi sur différents points du globe et de conquérir des peuples à Jésus Christ.

Si la vraie grandeur n'existait pas dans l'évangélisation et la civilisation des tribus et hordes privées de ces bienfaits, ou existerait-elle donc ?

Puis, quelle sécurité plus grande pour notre propre foi ? un peuple, un diocèse, qui fait tant pour porter la foi ailleurs, doit être rassuré sur le maintien de la sienne propre.

Oui, soyons-en certains, les sacrifices que nous faisons, soit en argent, soit en Religieuses, soit en Prêtres, nous rapporteront bénéfice à nous-mêmes ; et cela, non seulement sous le rapport religieux, mais encore pour notre avantage temporel et tout matériel.

Depuis que le Christianisme est né, les peuples qui ont été les plus grands sont ceux qui ont le plus fait pour la propagation de la foi.

LA NOUVELLE-NURSIE.

HISTOIRE D'UNE COLONIE BÉNÉDICTINE DANS L'AUSTRALIE OCCIDENTALE

—1846-1877 (1)—

PREMIÈRE PARTIE

MISSION BÉNÉDICTINE DE LA NOUVELLE-NURSIE

CHAPITRE V

Apprentissage de la vie agricole — Sort de la femme sauvage. Anthropophagie.

(*Suite.*)

Ayant pourvu à la subsistance des troupeaux durant plus d'un mois, et c'était la grande affaire du moment, car ils formaient une des bases alimentaires les plus précieuses de la mission, le P. Salvado reprit ses travaux apostoliques et agricoles à la Nouvelle-Nursie.

Le soir même de son arrivée, tandis qu'il récitait son bréviaire, devant la porte de la nouvelle chapelle dont on venait de terminer la toiture, il entendit un grand tumulte du côté des sauvages. Le bruit des coups se mêlait à celui des vociférations. Il courut et vit une dizaine de femmes qui se battaient et se donnaient de grands coups de longs bâtons appelés *vané*. S'étant jeté entre elles pour les séparer, le missionnaire ne put leur faire entendre raison, tant elles étaient animées. Il fallut que, comme un bon père obligé de corriger ses enfants, il prit une baguette pour frotter les épaules des plus récalcitrantes. Le combat cessa, mais non sans laisser des blessures, qui avaient couvert de sang leur peau noire et luisante. Quant aux maris de ces femmes, ils fumaient tranquillement auprès d'un grand feu et riaient des bons coups que se donnaient leurs compagnes.

(1) Voir les *Annales* de février et de juin derniers.

" — Comment ! s'écria le P. Salvado, vos femmes se battent à mort, et vous restez là, tranquilles ; vous riez même, au lieu de chercher à les séparer.

" — Oh ! répondirent-ils, qui peut s'occuper des querelles des femmes ?

" — Vous, qui êtes leurs maris.

" — Nous ? Cela nous est bien indifférent.

" — Mais enfin, si l'une d'elles venait à succomber ?

" — Eh bien, pour une qui serait morte, il en resterait mille. "

Le missionnaire vit qu'il fallait encore quelques années de vie chrétienne et civilisée pour apprendre à ces enfants des bois les égards dus à leurs femmes. Il s'occupa, pour le moment, de panser les blessures, dont quelques-unes avaient de la gravité ; il s'occupa surtout de ramener la paix et la concorde dans ces cœurs sauvages. " Pauvres femmes, remarque le P. Salvado, si vous êtes quelque chose dans les sociétés modernes, vous le devez à l'Évangile de Jésus-Christ. Parmi les sauvages, vous êtes réduites au dernier degré de l'abjection. Au moment de votre naissance, votre vie tient à bien peu de chose. Vous êtes condamnées à mourir, si votre mère a trop souffert en vous mettant au jour, si vous êtes mal conformées, ou seulement si vous êtes la troisième fille de la famille. Dans votre enfance, dans votre jeunesse, vous pouvez devenir, en cas de famine, la proie de vos propres parents, et enfin, arrivées à l'âge adulte, vous vous trouvez la bête de somme, la chose de votre mari, qui peut vous tuer ou vous laisser mourir sans encourir le moindre reproche. O femmes d'Europe, vous qui jouissez du don inestimable de la foi catholique et de tous les avantages qui l'accompagnent, souvenez-vous de vos pauvres sœurs de l'Australie ; et, si vous le pouvez, que vos aumônes aident les missionnaires à les tirer de leur dégradation physique et morale en les rendant chrétiennes et civilisées comme vous."

Le P. Salvado vient de nous dire que, dans le temps de grande famine, les Australiens se mangeaient entre eux, sans préjudice des repas d'anthropophages, qu'ils faisaient

toujours après leurs combats. Voici un fait personnel que lui raconta son fidèle Bigliagoro.

" — Nous étions en hiver, et il avait plu durant six jours. Un froid très-vif succéda à la pluie, et il nous fut impossible de trouver, en chassant, quelque chose à manger. Nous étions quatre familles réunies, que la faim rendait furieuses. Alors un des anciens prit son *dawack* (bâton durci au feu), et, s'approchant traitreusement de ma sœur aînée, il lui en donna un coup terrible sur la tête. Ma sœur tomba à demi-morte. Aussitôt on se jeta sur elle et on l'étendit, encore toute palpitante, sur un grand feu. Les chairs étaient à peine rôties, que déjà on la dévorait à belles dents. J'eus aussi ma part ; et quoique le sang qui coulait sur mes lèvres et dans mes mains fut celui de ma propre sœur, je n'y pensais pas, car j'étais bien jeune, et puis la faim me pressait. Cependant, si j'avais compris alors le grand crime que je commettais, et si j'avais été plus grand, j'aurais défendu ma sœur au péril de ma vie. Il est vrai que son malheur serait tombé sur une autre jeune fille, orpheline comme elle, et assez grasse pour contenter notre voracité."

Le P. Salvado demanda à Bigliagoro s'il n'avait pas éprouvé de l'horreur à manger la chair de l'un de ses semblables, de sa propre sœur.

" — Oh non ! répondit naïvement Bigliagoro. La chair humaine bouillie n'est pas très-bonne ; mais rôtie devant un feu clair, c'est un morceau délicieux. "

Un autre sauvage, qui avait mangé sa nièce dans une occasion à peu près semblable, s'excusait ainsi auprès du missionnaire : " — Nous étions au milieu des bois, et, depuis deux jours nous n'avions mangé que quelques lézards ; pas un kangourou, pas un émou dans toute la contrée que nous avions parcourue, et il fallait encore deux journées de marche pour arriver au campement. J'étais seul avec ma nièce, et la pauvre enfant tombait de fatigue à chaque pas. Après l'avoir portée quelque temps, je me dis qu'il fallait mieux la tuer que de la laisser souffrir ; ensuite, je la mangeai pour me donner des forces et achever ma route. Cela valait mieux pour moi et pour elle que de la laisser pourrir dans un trou. N'en auriez-vous pas fait autant à ma place ? "

C'étaient pourtant ces anthropophages qui mangeaient ainsi leurs parents, qui dévoraient même les membres de leurs morts, après trois jours de sépulture, et qui fuyaient les Européens comme des bêtes sauvages, c'étaient eux que nos moines bénédictins avaient habitués en si peu de temps à mener une vie presque civilisée. Non seulement ils se prêtaient à tous les travaux agricoles qu'on leur demandait, mais ils venaient offrir avec empressement leurs enfants aux missionnaires, et ceux qui n'avaient pas encore reçu le baptême assistaient avec un grand respect au sacrifice de la messe et à l'office divin, qu'ils appelaient dans le commencement le *jalaru* des moines, c'est-à-dire la danse des Pères espagnols.

Les femmes australiennes elles-mêmes sentirent la nécessité de faire quelques progrès dans la civilisation. Elles étaient déjà très-fidèles à l'obligation imposée par le P. Salvado de ne se présenter à la mission que couvertes de leurs manteaux de peaux de kangourous. Mais ce lourd vêtement, qu'elles appelaient le *boca*, les gênait singulièrement dans le travail, car ces pauvres sauvagesses avaient plus d'ardeur que leur maris pour toutes les occupations des champs. Elles demandèrent donc au missionnaire de leur donner des chemises. Le P. Salvado avait rapporté de Perth une grande pièce de toile de coton. "Je me mis alors, nous dit-il, à tailler des chemises, Dieu sait comme ; et, après avoir montré aux femmes sauvages la manière de s'y prendre, chacune d'elles se mit à coudre sa chemise. J'éprouvais, je l'avoue, une grande consolation de les voir tout le jour occupées à cette besogne, ainsi que de graves matrones. Mais il y avait vraiment de quoi rire en regardant ces coutures, façonnées par des mains inexpérimentées : les unes étaient serrées, les autres larges et toutes fort peu régulières. Néanmoins ces pauvres femmes ayant révêtu leurs chemises, se trouvèrent si bien dans cet accoutrement, qu'elles battaient des mains et dansaient de joie. Les maris eux-mêmes parurent très-fiers de la nouvelle parure de leurs noires épouses."

CHAPITRE VI

Voyage en Europe du P. Salvado. — Mgr. Serra nommé coadjuteur de Mgr. Brady. — Le P. Salvado nommé évêque de Port-Victoria.

Une lettre de Mgr Brady vint arracher le P. Salvado à ses occupations agricoles et à ses travaux apostoliques. L'évêque de Perth avait résolu d'envoyer en Europe ce Religieux qu'il avait nommé son vicaire-général, afin d'y reprendre l'œuvre des quêtes que Mgr Serra avait dû abandonner pour se consacrer à son nouveau diocèse de Port-Victoria.

Le P. Salvado obéit, mais non sans regret. Il craignait que profitant de son absence, l'homme ennemi ne semât la zizanie dans le champ qu'il avait eu tant de peine à défricher. Son esprit de foi triompha encore de cette épreuve. Il partit vers la fin de décembre 1848, laissant la garde de la Nouvelle-Nursie à ses deux catéchistes et conduisant lui-même le charriot de la mission chargé des laines de la dernière tonte des brebis. Deux enfants sauvages, élevés depuis quelque temps au monastère, voulurent le suivre, et le missionnaire crut pouvoir céder à leurs supplications, après avoir obtenu le consentement de leurs parents.

Mgr Brady baptisa, le 6 janvier, les deux enfants Conaci et Piriméra, qui reçurent les noms de François-Xavier et Jean-Baptiste, et qui eurent pour parrain et marraine le chevalier Madden, secrétaire de la colonie, et sa pieuse femme. Rien n'égalait l'étonnement des jeunes Australiens dans les rues de Perth. Ayant vu une barque, ils la prirent pour un grand poisson, que l'on conduisait par la corde du gouvernail comme un cheval par la bride ; mais ils ne comprenaient pas que cette bride fût placée à la queue et non à la tête. Le grand navire l'*Emperor of China*, qui devait les transporter en Europe, leur parut être le grand'père de la petite barque. Leur enthousiasme ne connut plus de bornes lorsqu'ils entendirent la musique militaire. Ils pensaient d'abord que l'instrument et l'homme ne faisaient qu'un et ils amusèrent beaucoup les habitants de Perth et les matelots du navire imitant, avec une étonnante

précision tous les mouvements des musiciens. Ainsi tombait ce préjugé des Européens, qui refusaient toute intelligence à la race australienne.

Le 8 janvier 1849, trois ans après son arrivée en Australie, le P. Salvado partit de la baie de Fremantle, pour l'Europe, en compagnie de l'excellent chevalier, Madden et de sa famille. A Cape-town, il apprit du vicaire apostolique, Mgr Griffith, que Mgr Serra avait reçu la consécration épiscopale le 15 août 1848. Le P. Salvado aborda, le 27 avril, dans le port de Swansea (Angleterre).

Une heureuse nouvelle l'y attendait. Mgr Serra lui faisait savoir par lettre qu'il avait effectué le premier paiement pour l'acqnisition des terres et des pâturages de la Nouvelle-Nursie. Aussi, le P. Salvado prit-il la résolution d'aller à Paris et à Lyon pour exposer, aux deux Conseils centraux de la Propagation de la Foi l'état de la mission bénédictine et obtenir de nouveaux secours. Il se rendit à Londres par le chemin de fer. Les deux jeunes Australiens, émerveillés de la rapidité des locomotives, disaient au missionnaire : " — Père, vous devriez bien apporter un peu de ce feu en Australie, afin de faire aller plus vite les chariots à bœufs, qui vont si lentement de Perth à la Nouvelle-Nursie. "

Le chevalier Madden présenta le P. Salvado aux grandes familles de Londres. Il le présenta aussi à la Société royale de Géographie. Le fondateur de la Nouvelle Nursie y vint avec ses jeunes sauvages. Pour répondre à l'opinion exprimée par plusieurs membres que les Australiens étaient incapables de culture intellectuelle et de civilisation, il n'eut qu'à raconter l'histoire de la mission bénédictine et à montrer les jeunes Conaci et Diriméra, dont les réponses émerveillèrent la savante assemblée.

Au mois de juin 1849, le P. Salvado se trouva, à Paris, au milieu de l'émeute qui se termina d'une manière si ridicule par la fuite de Ledru-Rollin à travers un vasistas. Nous ne pouvons résister au désir de reproduire les réflexions de l'un des deux petits sauvages, à la vue des troupes qui poursuivaient les insurgés républicains.

" — Père, demandait Diriméra, où vont ces soldats avec leurs fusils et ces cavaliers avec leurs canons ?

" — Ils vont combattre les méchants que tu as vus passer tout à l'heure et qui poussaient des cris séditieux.

" — Mais eux aussi ont des fusils, reprit le jeune sauvage.

" — C'est vrai ; mais ils sont moins nombreux, et les soldats les chasseront.

" — Père, reprit Diriméra après un moment de silence, pourquoi n'allez-vous pas, entre les soldats et les insurgés, prendre leurs armes et les enfermer dans cette grande maison, afin qu'ils ne se battent plus ? Nous vous aiderons tous les deux.

" — C'est que ce pays n'est pas le mien, et que je ne connais pas les combattants.

" — Cela n'y fait rien. Vous n'êtes pas né non plus en Australie ; vous ne connaissiez pas les sauvages ; et cependant, quand ils allaient se battre, vous vous précipitiez au milieu d'eux ; vous arrachiez de leurs mains les guichis, vous les enfermiez dans la maison de la mission, et tout était bientôt fini."

" Je ne sus que répondre à cette réflexion, raconte le P. Salvado. Je ne voulais pas avouer à cet enfant des bois qu'il était souvent plus facile de mettre la paix parmi de véritables sauvages, que de rétablir la concorde parmi ceux qui se vantent d'être arrivés à une grande civilisation."

Notre missionnaire fit à Paris une rencontre plus agréable. Il avait conduit ses enfants au jardin des Tuileries. Une dame, d'un âge avancé et d'un extérieur distingué, remarquant leurs figures noirâtres et leur vivacité, s'approcha pour leur parler. Mais eux, ne connaissant pas encore le français, coururent au P. Salvado, qui lisait sur un banc : " — Père, lui dirent-ils, il y a une femme qui veut nous dire quelque chose ; mais elle ne sait point parler ; venez, et voyez si vous pourrez l'entendre." La dame inconnue fit au missionnaire plusieurs questions sur les jeunes sauvages et offrit de s'employer pour eux. Le P. Salvado lui demanda où l'on pourrait se procurer des habits convenables à leur âge. " — Venez avec moi à la *Belle Jardinière*," répondit-elle. C'était un magasin d'habits confectionnés, fort achalandé à cette époque. Conaci et Diriméra y furent habillés des pieds à la tête. Lorsque leur protecteur

voulut payer la dépense, on lui dit que le domestique de la dame avait tout soldé. Ému de reconnaissance, le P. Salvado voulut savoir le nom de cette généreuse bienfaitrice ; mais elle lui répondit seulement : " — Priez pour moi. " Et elle disparut. " C'est là, ajoute le P. Salvado, de la véritable charité évangélique et française."

Avant de quitter Paris, le missionnaire remit au Conseil central de la Propagation de la Foi un court mémoire sur l'état de sa mission monastique. Il en fit autant à Lyon. Cette démarche lui valut quelques secours en argent. A Lyon, le jeune Diriméra tomba assez gravement malade, et le P. Salvado comprit qu'il lui fallait le climat de l'Italie. Il alla aussitôt à Marseille s'embarquer pour Civita-Vecchia. Dans cette ville, il apprit l'entrée de l'armée française à Rome que les bandits cosmopolites de Garibaldi avaient tenu trop longtemps sous le régime de la terreur, et se rendit à Gaëte où se trouvait la cour pontificale. Après avoir présenté au cardinal Fransoni, préfet de la Propagande, son rapport sur la Nouvelle-Nursie, et les deux jeunes Australiens, qui en étaient, on peut le dire, le meilleur commentaire, le P. Salvado les conduisit au monastère de La Cava, où il avait, comme nous l'avons vu, séjourné plusieurs années avec Mgr Serra. L'accueil fraternel qu'il y avait reçu des moines de la Congrégation du Mont-Cassin le dédommagea amplement des fatigues de ce long voyage, et il eut la satisfaction de voir la santé du jeune Diriméra se rétablir promptement sous l'influence du climat napolitain à peu près semblable à celui de l'Australie occidentale.

Le cardinal Fransoni avait reçu de Mgr Brady un mémoire détaillé sur l'état du diocèse de Perth, et sur la mission bénédictine. L'évêque terminait son rapport par la demande d'un coadjuteur. La Propagande jugea que Mgr Serra, qui avait montré tant de zèle dans l'Australie occidentale et qui avait su recueillir tant d'aumônes en Europe pour la Nouvelle-Nursie, devait être ce coadjuteur. Il fut donc déchargé de l'Eglise naissante de Port-Victoria et nommé, le 25 juillet 1849, évêque de Daulia *in partibus*, avec la future succession de l'évêché de Perth. " Cette décision, écrit le P. Salvado, me combla de joie, puisqu'elle

assurait l'existence de notre lointain monastère, et je bénis l'auguste Trinité et la Vierge immaculée qui lui avaient assuré une si puissante protection."

Quelques jours après, le P. Salvado obtint, par l'intermédiaire de l'infant don Sébastien, qui résidait alors à Gaëte, une audience du Souverain Pontife. Il désirait vivement que le Saint-Père donnât lui-même l'habit bénédictin à ses jeunes sauvages, selon l'usage des antiques monastères qui considéraient les enfants élevés dans leur sein comme des membres de la famille monastique. Introduit auprès de l'auguste Pie IX, le fondateur de la Nouvelle-Nursie se prosterna à ses pieds qu'il baisa et qu'il fit baiser aux jeunes Australiens. Il remercia ensuite le Souverain Pontife de la grande faveur accordée au diocèse de Perth et à la mission bénédictine par la nomination de Mgr Serra, et il exposa en peu de mots les heureux résultats obtenus à la Nouvelle-Nursie. Pie IX répondit que la mission bénédictine de l'Australie occidentale lui était très-chère et qu'il la bénissait du fond du cœur. Puis, remarquant les jeunes Australiens :

" — Que portent ces enfants sur leurs bras? demanda Sa Sainteté.

" — Très-saint Père, ce sont des habits monastiques ; et, comme ces petits sauvages deviendront, je l'espère, les premiers Bénédictins de l'Australie et de la cinquième partie du monde, je supplie humblement Votre Sainteté de vouloir bien le leur donner de vos mains sacrées.

" — Nous le ferons très-volontiers."

Et le Pape, prenant l'habit que lui offrait le jeune Conaci, l'en revêtit, le bénit et demanda quel était son nom de baptême.

" — Jean-Baptiste, dit le missionnaire.

" — Eh bien, désormais il s'appellera Jean-Marie," dit Pie IX, qui lui imposait ainsi son propre nom.

Ayant revêtu le petit Diriméra de la tunique et du scapulaire bénédictins, il lui conserva son nom de François-Xavier, en ajoutant :

" — L'Australie a besoin d'un second François-Xavier ; que le Seigneur bénisse cet enfant des bois et le rende semblable à ce grand saint ! "

Pie IX donna ensuite au P. Salvado et aux jeunes Australiens un crucifix d'argent avec un chapelet et les congédia affectueusement après une dernière bénédiction.

A peine le missionnaire était-il rentré dans sa demeure, qu'un aide-de-camp du roi de Naples, Ferdinand II, alors en résidence à Gaëte auprès du Souverain-Pontife, vint l'avertir que Sa Majesté désirait voir les deux Australiens. Ce prince questionna beaucoup le P. Salvado sur la mission bénédictine. Pendant la conversation, Diriméra, voyant les salles et les escaliers pleins d'officiers et de gardes aux costumes éclatants, dit au missionnaire: "—Le roi est le père de tous ces soldats?—Mais oui —Oh! alors, il doit être un homme bien vaillant." Ferdinand voulut savoir ce que disait le jeune sauvage; il sourit de sa réflexion ingénue. Conaci, voyant la reine se rafraîchir à l'aide d'un grand éventail, le lui prit doucement des mains et s'en servit lui-même avec grâce. La princesse, charmée de la gentillesse du petit sauvage, lui donna l'éventail et en fit apporter un autre pour son compagnon. Le roi leur remit une médaille d'or à l'effigie de la mère de Dieu et s'engagea à pourvoir à leur entretien dans le monastère de La Cava.

Le 5 août, les deux Australiens entrèrent à l'alumnat de ce monastère. Rassuré sur leur sort, le P. Salvado ne s'occupa plus que du recrutement des missionnaires pour la Nouvelle-Nursie. Il obtint de l'ambassadeur d'Espagne auprès du St. Siége, S. Exc. Martinez de la Rosa, le passage gratuit sur un navire de guerre espagnol. Il était encore à Salerne et se disposait à partir pour Barcelone, lorsqu'un courrier du cardinal Fransoni lui apporta l'ordre de se rendre à Naples pour affaire très-urgente. Arrivé dans cette ville le P. Salvado apprit que Sa Sainteté venait de l'élire évêque de Port-Victoria. Mais l'humble moine déclara avec énergie que cette charge était au-dessus de ses forces, et il repartit pour visiter diverses villes où l'attendaient plusieurs sujets destinés aux missions australiennes. Une nouvelle missive du cardinal-préfet l'obligea à retourner à Naples. Le Souverain Pontife avait déjà fait expédier la bulle d'institution au nouvel évêque de Port-

Victoria. Les supplications du P. Salvado, pour écarter cet honneur furent inutiles. On ne voulut même pas l'écouter lorsqu'il proposa d'autres sujets beaucoup plus dignes, à son sens, de cette dignité, et le 15 août 1849, il reçut l'onction épiscopale des mains du cardinal Fransoni, assisté de Mgr Montefoiti, évêque de Sidonia, et de Mgr Vighi, évêque de Lystres.

Le nouvel évêque ne voulut point partir pour l'Espagne sans faire un dernier adieu à ses chers Australiens. Il se rendit donc au monastère de La Cava et demanda aux jeunes sauvages s'ils se trouvaient bien dans ce monastère.

" Oh ! beaucoup mieux qu'à la mission, répondirent-ils.

" — Je pars demain ; voulez-vous revenir avec moi dans votre pays ?

" — Non, non.

" — Et pourquoi ?

" — Parce que nous n'avons pas encore assez étudié. Si nous retournions maintenant en Australie, nos parents et nos amis nous demanderaient si nous comprenons les papiers qni parlent (les lettres), si nous savons en faire (écrire), si nous savons figurer des chevaux et des arbres (dessiner), jouer des doigts (faire de la musique), et beaucoup d'autres choses semblables. En voyant que nous ne savons rien faire de tout cela, ils diraient que nous sommes encore comme eux des *junar* (enfants des bois). Il vaut donc bien mieux que vous partiez tout seul. Pendant ce temps, nous étudierons beaucoup et nous apprendrons même à dire la messe. Alors nous vous enverrons un papier qui parle et vous viendrez nous chercher jusqu'au bord de l'eau avec la maison qui marche (le bateau) ; nous prendrons chacun un cheval et nous irons dans les bois chercher tous les petits sauvages pour les mener à l'école de la mission."

Un événement tragique, qui renfermait aussi une grande leçon, précéda le départ de l'évêque de Port-Victoria. Parmi les missionnaires qui avaient consenti à le suivre en Australie, se trouvait un jeune ecclésiastique dont la mère refusait obstinément tout consentement à son départ. Elle vint même trouver le prélat et l'assura, en versant beau-

coup de larmes, que son enfant périrait en mer pendant un si long voyage. Mgr Salvado n'insista point. La mère emmena son fils, dont le courage faiblit dans cette occasion. Mais, le lendemain, quelle ne fut pas la stupéfaction ou plutôt l'effroi général, lorsque l'on apprit que ce jeune ecclésiastique était mort, la nuit même, dans la demeure de ses parents et à côté de la chambre de sa malheureuse mère, doublement inconsolable ! C'était à la lettre, l'application de la parole évangélique : " Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne d'entrer à mon service " (1).

(1) *Matth.*, XXXVII, 38.

CHAPITRE VII

Mgr Salvado en Espagne.—Suppression de Port-Victoria.—Retour de Mgr Salvado à la Nouvelle-Nursie.—Tableau de la colonie.

Le 18 août 1849, Mgr Salvado s'embarqua pour Barcelone, à bord du brick *le Lépante*, après avoir reçu, à Gaëte, de S. S. Pie IX, les témoignages de la plus paternelle affection, et des pouvoirs spéciaux dont plusieurs étaient indispensables à un évêque placé dans des régions aussi lointaines. Il était accompagné de sept missionnaires napolitains.

Le nouvel évêque fut accueilli avec enthousiasme dans sa patrie, qu'il avait quittée il y avait onze ans. A Madrid, à Tarragone, à Valence, à Saint-Jacques de Compostelle où il s'était consacré à Dieu dans la vie monastique, à Séville, à Cadix, à Xérez, partout on le fêta, on lui offrit des secours en argent ou en nature.

Mais ce fut à Barcelone qu'on lui montra le plus de dévouement. Tous les ecclésiastiques et les catéchistes, que Mgr Serra avait enrôlés pour la mission, s'y trouvèrent rassemblés au nombre de trente-neuf. Le 28 août, Mgr Salvado officia pontificalement dans l'église de Notre-Dame-de-la-Mer. C'était le premier Religieux que l'on voyait porter ostensiblement l'habit de son Ordre depuis les dernières guerres civiles. Mgr Salvado était assisté du Rme. P. Isidore Blanch, dernier général de la Congrégation bénédictine de Valladolid, et du vicaire capitulaire Dom Philippe Bertran y Ros, qui, à l'Evangile, prononça un très-beau discours. Après l'Offertoire, l'évêque donna l'habit bénédictin à vingt-huit missionnaires. La messe terminée, l'on commença le chant des litanies des Saints, et la procession se dirigea vers le port où devait avoir lieu l'embarquement. La marche était ouverte par des hallebardiers à cheval, suivis d'un Religieux qui portait un magnifique étendard offert à Mgr Salvado par la confrérie du Saint-Cœur de Marie. Venaient ensuite les membres de la confrérie de N.-D. de l'*Amor hermoso*, les missionnaires bénédictins, puis Mgr Salvado, revêtu de la coule monastique à

grandes manches, avec la croix pectorale et la crosse. Une immense multitude, contenue à grande peine par les hallbardiers, encombrait les rues, et les dévots Espagnols se pressaient autour de l'évêque pour baiser ses mains ou ses vêtements et recevoir sa bénédiction. Les larmes étaient dans tous les yeux, et l'on chantait le *Salve Regina* avec les transports d'enthousiasme que les cités catholiques du midi de l'Europe connaissent seules encore de nos jours. Arrivé sur le pont du paquebot *le Balear*, Mgr Salvado se retourna vers la foule agenouillée dans un profond silence, et de sa voix tonnante donna la bénédiction pontificale à tout ce bon peuple de Barcelone.

Huit jours de navigation conduisirent l'évêque missionnaire à Cadix, où il fut reçu très-fraternellement par Mgr Moreno, comme lui, enfant de saint Benoît, et depuis cardinal-archevêque de Tolède. Mais une joie plus grande, accompagnée d'une singulière épreuve, lui était réservée dans cette ville. Il y revit son pieux confrère, Mgr Serra, qui lui apprit la dispersion totale des colons établis depuis peu d'années dans la nouvelle cité de Port Victoria. Le gouvernement anglais, ayant constaté que le territoire de cette ville était insalubre, et que les dangers de la navigation dans le détroit de Torrès rendaient le commerce difficile, avait décidé, avec cette promptitude de résolution qui le caractérise, la dispersion de la colonie. Mgr Salvado se trouvait donc un pasteur sans ouailles; il n'avait plus qu'un titre sans aucune réalité et que l'on ne pouvait pas même ranger parmi les évêchés *in partibus infidelium*. C'était pour le zélé prélat une position très-embarrassante. Le ministère espagnol le rendit encore plus difficile en déclarant qu'il ne pouvait accorder le passage gratuit sur les vaisseaux de l'Etat qu'au coadjuteur de Perth et aux missionnaires de la Nouvelle-Nursie. Si Mgr Salvado restait en Europe, on pouvait l'accuser de renoncer trop facilement à la tâche que le Saint Siége lui avait imposée; s'il partait pour son diocèse où il ne devait trouver qu'un territoire inhabité et une ville abandonnée, il s'exposait à perdre tous les fruits de son apostolat et à dépenser sans but les ressources de la mission bénédictine. Au milieu de ces

perplexités, il partit pour Rome, tandis que Mgr Serra, plus heureux, s'embarquait pour l'Australie, le 6 octobre 1849, sur la frégate de guerre *la Ferrolana*, commandée par le capitaine Quesada. Il emmenait quarante missionnaires, parmi lesquels sept honorés du sacerdoce. La plupart étaient espagnols ou napolitains.

Le 29 décembre, après une traversée de quatre vingt-cinq jours, la *Ferrolana* entra dans la baie de Fremantle, et Mgr Brady venait, plein d'allégresse, recevoir sur le rivage son coadjuteur et les missionnaires bénédictins. On eût dit St. Augustin de Cantorbéry abordant dans la Grande-Bretagne, au vrc siècle, avec les quarante moines que saint Grégoire-le-Grand envoyait à la conquête pacifique des Anglo-Saxons. L'évêque de Perth ne manqua pas de rappeler ce glorieux souvenir dans un discours adressé aux colons catholiques de Swan-River, après l'office pontifical présidé par Mgr Serra.

Dès le mois de janvier 1850, ce prélat et ses frères en saint Benoît se dirigèrent vers la Nouvelle-Nursie par le chemin que Mgr Salvado avait tracé. Ils ne tardèrent pas à rencontrer les sauvages de la mission, qui venaient au devant d'eux, portant des rameaux verts à la main et chantant des prières Ces sauvages s'empressaient surtout auprès de Mgr Serra, lui baisaient les mains et les habits. "— Chiara (1) est revenu ! s'écriaient-ils, Chiara est revenu !" En peu de jours, le coadjuteur de Perth, profitant des heureuses dispositions prises par Mgr Salvado pour l'évangélisation des Australiens et pour les progrès de l'agriculture, donna, grâce à son nombreux personnel, une vive impulsion à la colonie, qui fit de rapides progrès, admirés même des protestants.

Pendant ce temps, l'évêque de Port-Victoria se trouvait à Rome, triste, mais non découragé. Il employa ses loisirs forcés à la composition de ses intéressants *Memorie storiche*, qui eurent beaucoup de succès et furent traduits en anglais et en français. Nous nous en sommes servis jusqu'ici.

---

(1) C'était le nom australien de Mgr Serra ; car les sauvages de cette contrée, n'ayant pas la lettre *S* dans leur alphabet, la remplacent par le *ch*.

Pour achever ce que nous avons à dire sur la colonie monastique de l'Australie occidentale, nous nous aiderons d'un travail (1) dû à la plume de D. Venanzio Garrido, prieur de la Nouvelle-Nursie et présenté au parlement de l'Australie occidentale; nous nous servirons aussi des curieux détails que Mgr Salvado voulut bien nous communiquer lui-même, pendant les deux séjours qu'il fit au monastère de Sainte-Magdeleine de Marseille, en 1867, et après le concile du Vatican.

Ce fut seulement en 1853 que l'évêque de Port- Victoria retourna en Australie. Durant les années qu'il dut passer en Europe, il se fit comme le procureur-général de sa chère mission australienne. Il parcourut l'Italie et l'Espagne afin de trouver des ressources et des sujets pour la Nouvelle-Nursie ; il surveilla l'éducation des jeunes clercs destinés à cette mission et des petits sauvages qui, à l'exemple de Conaci et de Diriméra, vinrent dans l'abbaye de La Cava et à Subiaco se former à la vie monastique ; enfin il fit imprimer ses *Memorie storiche* et publia plusieurs rapports pour éclairer la Propagande sur les différentes nécessités de la mission bénédictine.

La santé, jadis assez robuste, de Mgr Serra, s'étant affaiblie et ne lui permettant pas de continuer la vie de missionnaire, à la Nouvelle-Nursie, et de coadjuteur de Mgr Brady, à Perth, il demanda que Mgr Salvado vînt l'aider dans ses travaux apostoliques. C'était le plus vif désir de l'évêque de Port-Victoria. Aussi prit-il passage sur le premier navire qui partait de l'Angleterre pour l'Australie.

Son arrivée sauva, on peut le dire, la colonie de la Nouvelle-Nursie, que les sauvages avaient à peu près désertée, depuis que Mgr Serra, retenu à Perth par les devoirs de sa charge, n'y faisait que de rares apparitions (2). Les mis-

---

(1) *Information respecting the habits and customs of the aborigenal inhabitants of Western Australia.* — Perth, Richard Pether, Government printer, 1871.

(2) Nous ne parlons pas, à cause de son existence éphémère d'un essai de fondation monastique à 4 milles de Perth et que Mgr Serra avait appelé le *Nouveau-Subiaco.*

sionnaires amenés par Mgr Salvado eurent bientôt, sous son habile et forte direction, remédié à tous les abus qui s'étaient glissés dans la mission. L'on construisit une chapelle plus grande, trois corps de bâtiments en briques pour loger les moines et les néophytes et un grand atelier pour tous les métiers. En peu de mois, cinquante acres de terre furent labourées et ensemencées. L'on entoura de palissades en bois les champs de la mission, et l'on créa de nouvelles routes. Les troupeaux mieux soignés se multiplièrent et les sauvages reprirent en grand nombre le chemin du monastère.

Le bien produit dans les âmes fut autrement important. Des néophytes toujours plus nombreux se pressaient aux instructions du vénérable prélat et de ses Religieux. Plusieurs sauvages offrirent leurs enfants aux missionnaires, rétablirent la petite école, dont Conaci et Diriméra avaient été les prémices. Enfin quelques mariages conclus entre des indigènes baptisés à la mission donnèrent l'espoir de voir s'élever une génération toute chrétienne.

Au mois de novembre 1853, Mgr Serra, dont la santé s'altérait de plus en plus, fut obligé de retourner définitivement en Europe. Mgr Salvado dut le remplacer à Perth, auprès de l'évêque Brady ; mais son âme vaillante et son corps de fer lui permirent de cumuler sans trop de fatigues les fonctions de coadjuteur et celles de chef de la mission bénédictine. En 1854, il fit construire un bâtiment de pierre à deux étages, avec un vaste grenier pouvant contenir 2,000 boisseaux de grains, ce qui suffisait à peine à la nourriture du personel de la colonie monastique.

Mais les grands progrès de la mission datent surtout de l'année 1857. A cette époque l'évêque de Port-Victoria comprit que, malgré toute son activité, le nombre des catholiques augmentant dans la ville de Perth, et celui des néophytes dans les terres de la Nouvelle-Nursie, il ne pouvait remplir tous les devoirs des charges qui l'attachaient à ces deux centres religieux. Il pria Mgr Brady de demander à Rome un autre coadjuteur.

Tout entier désormais à la direction de la colonie bénédictine, il put y réaliser d'importantes améliorations. Une

église, de 102 pieds anglais de long et de 20 pieds de large avec transept, fut construite. Ses murs sont en pierre et la voûte est en acajou, bois assez commun dans l'Australie occidentale. Le monastère, destiné à servir d'habitation claustrale aux Bénédictins-missionnaires, s'éleva non loin de la maison de Dieu. Il a 120 pieds de long, sur 20 de large, avec une galerie de 8 pieds de largeur, au premier étage. A quelque distance du monastère, l'on construisit deux maisons de 100 pieds de longueur, l'une pour les garçons, l'autre pour les petites filles que leurs parents sauvages confiaient à la mission.

Nous ne parlons pas des nombreuses cabanes occupées par les indigènes, des ateliers, des greniers et des écuries, qui forment, tout autour de l'église et du monastère, une ceinture d'habitations très-animées. De plus, 300 âcres de terre furent préparées dès l'année 1850, et 200 étaient mises en culture. La récolte fut de 3,000 boisseaux de blé, sans compter 15 tonnes de vin, une tonne de tabac et 200 gallons de vin. Rappelons enfin les jardins potagers et les vergers, qui fournissent abondamment la colonie de légumes et de fruits.

Essayons, maintenant, de décrire l'aspect que présente la Nouvelle-Nursie.

Au milieu du vaste domaine cultivé par les Bénédictins dans les Victoria Plains, et qui est encore entouré des grands bois qui les couvraient entièrement il y a vingt ans à peine, s'élève l'église dont le style italien ne manque pas d'élégance. A peu de distance, dans la partie inférieure du côteau se dresse le monastère, qui est en même temps une ferme-école. A gauche de l'église, espacées par de petits jardinets bien entretenus, se voient plusieurs cabanes recouvertes de feuilles d'eucalyptus en guise de chaume, où les indigènes baptisés habitent avec leur famille. Sur la hauteur, l'on a construit les ateliers des forgerons et des menuisiers, assez loin pour que le bruit des marteaux et des scies ne vienne pas troubler les Religieux pendant l'office divin. Plus bas, près de la route qui longe le vaste enclos de la Nouvelle-Nursie, l'on aperçoit l'hôpital de la colonie où sont reçus indistinctement les indigènes et les

colons européens, les pauvres et les voyageurs malades. De l'autre côté de la route est l'hôtellerie. Là encore, comme jadis au Mont-Cassin, et aujourd'hui à Solesmes, "les visiteurs ne manquent jamais," selon la parole de St. Benoît dans sa règle. A la droite du monastère les Bénédictins ont construit leurs granges, leurs moulins, leurs celliers, leurs écuries et leurs étables. Dans la plaine, de grandes et fortes palissades, formées de troncs d'arbres, ferment les différents parcs pour les grands bestiaux, pour les brebis et pour les chevaux. Enfin tout au haut de la charmante colline où s'étayent ces bâtiments de formes et de destinations si diverses, l'on distingue, à travers les acajous et les eucalyptus, un petit ermitage dédié à la Reine du Ciel, et dont le léger campanile surmonté d'une croix domine toute la contrée.

CHAPITRE VIII

Vie des Australiens à la Nouvelle-Nursie.— Témoignage des protestants.

Dès l'aurore, la population entière de la Nouvelle-Nursie se met en mouvement. Tandis que les Pères, revêtus de leur coule noire, vont gravement, deux à deux, célébrer la louange divine, les colons sortent de leurs maisonnettes, et, après une prière commune à l'église, se répandent dans les champs de la mission pour y travailler. L'office terminé, les Religieux vont les rejoindre, il n'est pas rare de voir de grands sauvages à la figure basanée guidant l'attelage d'une charrue, dont un moine à longue barbe tient les manchons d'une main adroite et vigoureuse. Pendant ce temps-là, les enfants se rendent aux écoles du monastère. Les jeunes gens conduisent les chevaux pour les charrois, mènent les vaches, les chèvres et les brebis aux paturages, jusqu'à l'heure où le repas préparé par les ménagères rappelle les travailleurs à la maison.

Nous venons de parler d'écoles. Il y a maintenant plus de cinquante enfants, garçons et filles, élevés à la Nouvelle-Nursie, dans deux bâtiments séparés, où ils reçoivent des moines missionnaires, l'instruction religieuse et classique. On leur enseigne la lecture, l'écriture, le calcul et l'histoire sainte. Voici le règlement de leur journée.

Ils se lèvent avec le soleil, au son de la cloche du monastère. Les Bénédictins, ayant reconnu que, pour former l'homme tout entier, il faut unir la vie de famille à la vie de la cité, laissent les enfants australiens passer la nuit dans les cabanes de leurs parents. Aussitôt habillés, ils se rendent par groupes à l'église où les membres de leur famille ne tardent pas à les suivre. Après la sainte messe et chant du psaume *Laudate Dominum omnes gentes*, on les conduit dans leurs réfectoires respectifs pour le déjeuner. Vient ensuite une demi-heure de jeux et de récréation. Après le travail, qui est proportionné à leur âge, les uns vont aider les bergers à conduire les troupeaux au pâturage, les autres s'occupent dans le jardinet de leurs parents, plusieurs s'exercent aux différents métiers de cordonnier, de tisseur de

laine, de serrurier, de menuisier, etc. Les petites filles aident leurs mères et leurs grandes sœurs dans le ménage ; ou bien, sous la surveillance d'une matronne, elles apprennent à coudre, à filer, à faire la cuisine, etc. A onze heures, le travail cesse pour les enfants qui se rendent dans les classes. A midi, dîner, où les mêmes plats simples et abondants, qui ont été servis aux moines, leur sont présentés. Après le repas, récréation, toujours fort joyeuse et turbulente, visite aux parents pendant laquelle les enfants peuvent se voir et se connaître. De deux à quatre heures en hiver, et de trois à cinq en été, classes, suivies du travail manuel jusqu'à la chute du jour, mais interrompu par le lunch ou goûter. Le souper et la récréation du soir ont lieu en famille. Après le souper, prière générale à l'église, et coucher à huit heures en hiver, et à neuf heures en été.

Nous avons oublié de mentionner l'école des adultes qui se tient du coucher du soleil à l'heure du souper.

Voilà la douce, pieuse et salutaire existence que mènent les Australiens christianisés de la Nouvelle-Nursie. Elle prépare à la colonie anglaise de Perth un peuple fort et laborieux, si le gouvernement de l'Australie occidentale permet aux moines espagnols, comme il l'a fait jusqu'à ce jour, de continuer l'éducation chrétienne et sociale de ces sauvages, réputés jusqu'alors les derniers des hommes.

On voit souvent rôder autour de la colonie monastique quelques indigènes venus de l'intérieur des bois et qui examinent avec le plus vif intérêt un spectacle si nouveau pour eux. Leurs parents, leurs amis vont les voir, appellent quelques Religieux, et presque toujours ces sauvages, venus seulement pour satisfaire leur curiosité, sentent le désir de vivre comme leurs compatriotes civilisés et cèdent sans effort à cette douce influence de la vie chrétienne et monastique. " Il est presque inoui, nous disait Mgr Salvado, dans son dernier voyage en France, que les Australiens, qui ont consenti de plein gré à vivre parmi nous, désirent s'éloigner de la Nouvelle-Nursie. Le monastère est venu leur seconde patrie."

Quant aux sentiments religieux des sauvages baptisés, ils sont des plus consolants. Citons une parole qu'un indigè-

ne très-près de sa fin adressait au vénérable évêque. C'était un grand et fort jeune homme, qui venait de recevoir le sacrement de la régénération, lorsqu'une chute des plus graves mit sa vie en danger. Sur le point d'expirer :

" — Père, dit-il à Mgr Salvado, qui l'assistait, je suis bien content de mourir.

" — Et pourquoi, mon fils ?

" — Parce que je ne pourrai plus offenser, comme autrefois, le grand Dieu du ciel."

Ces beaux sentiments paraîtront d'autant plus admirables, que l'on sait dans quel état de profonde dégradation se trouvaient les Australiens avant l'arrivée des moines espagnols. Mgr Salvado possède une série de photographies de ses chers Australiens, prises sur nature, et dont la seule vue résume en quelque sorte tous les labeurs et tous les succès de son rude apostolat.

On voit d'abord un sauvage et sa femme dans leur état primitif de pure nature ; et certes, à l'aspect de ces hideuses figures, de ces membres forts mais disproportionnés, et surtout de la férocité de la face, plusieurs de nos savants modernes croiraient avoir trouvé un argument décisif en faveur de la plaisante théorie qui veut donner à l'homme une origine simienne.

Mais l'évêque-missionnaire vous présente aussitôt une autre photographie. Ce sont encore les mêmes sauvages. Cette fois une large couverture couvre à moitié leur nudité ; leurs cheveux, déjà, ne sont plus en désordre, et, sur leur physionomie un peu adoucie, se peint un étonnement naïf, une certaine timidité.

La troisième photographie nous les représente presque habillés à l'européenne, ayant en main des outils de travail et la figure épanouie par un véritable sourire de satisfaction, sans doute à la pensée de ne plus se voir aussi laids que l'orang-outang ou la chimpanzé, leurs prétendus ancêtres.

Enfin les photographies suivantes, au nombre de trois ou quatre, accusent de plus le travail simultané de la religion et de la civilisation. Le sauvage d'Australie arrive même à porter avec aisance et avec une certaine dignité les vêtements de matelot ou d'ouvrier anglais, et sa femme, sous

ses habits simples et décents, a pris un air de modestie et surtout de bonheur satisfait, que l'on s'explique facilement en voyant à ses côtés sa fille déjà grande et ressemblant aux jeunes pensionnaires élevées en Europe par nos Sœurs de Charité.

Mgr Salvado donne le nom de l'homme sauvage et de sa femme tirés ainsi, avec tant d'autres de leurs compatriotes, de la misérable existence de nomades et d'anthropophages. C'est notre vieille connaissance Bigliagoro, qui est encore maintenant l'un des meilleurs sujets du village monastique. Car la Nouvelle-Nursie est déjà une petite cité ; et, un jour peut-être, elle deviendra un grand centre de population, comme beaucoup de nos villes d'Occident qui ont commencé par un monastère.

Nous avons dit que les sauvages australiens, habitués à la vie de chasse dans les bois immenses de leur pays, ne pouvaient être assujétis, après leur baptême, à un travail trop continu ni à une vie trop sédentaire. La sollicitude paternelle du fondateur de la Nouvelle-Nursie a su y pourvoir. " De temps à autre, nous disait-il, j'envoie les nouveaux convertis et les jeunes gens de la mission passer une semaine ou deux dans les bois, sans autres provisions qu'un peu de farine dans un sac. Ils doivent se procurer le reste de leur nourriture par la chasse, et coucher sur la terre dans de petites huttes, construites de leurs propres mains avec des branchages. J'obtiens, par ces petites excursions, deux excellents résultats : je fortifie leur tempérament, qu'une vie trop renfermée aurait, pour cette première génération promptement épuisée, et je leur fais comprendre, par le contraste, tous les avantages de la vie de famille que l'on mène à la Nouvelle-Nursie."

Mais il y a aussi des expéditions forcées qui ne leur sont pas moins utiles. Dans les mois de grandes chaleurs, il faut parfois aller chercher assez loin des paturages pour la subsistance des brebis. On choisit alors dans les bergeries un troupeau de brebis bien vigoureuses, que l'on envoie en avant et que l'on confie à deux moines, assistés de quelques sauvages de la mission, qui les accompagnent avec leurs familles, leurs chevaux, leurs bœufs et quelques chiens de

forte race. Toute la troupe part, marchant à petites journées, et couchant sous la tente. On finit par arriver aux paturages dont l'usage est cédé assez facilement par le gouvernement de Perth. Le long de la route, on se nourrit du lait des brebis et des petites provisions que l'on a pu apporter ; parfois on mange un agneau. Dès que le troupeau d'avant-garde est sur la concession, les sauvages se dispersent dans les bois et rapportent des troncs d'arbres et des branches à larges feuilles pour construire les cabanes du campement, les clôtures devant servir de bercail, la bergerie des brebis pleines, enfin tout ce qui est nécessaire pour une installation de quelques mois. Peu après, arrivent en longues files les grands troupeaux de la mission ; mais tout est préparé pour les recevoir et les parquer, et pour que les bergers et leurs familles puissent passer le temps de l'estivage sans trop de fatigues. On le voit, c'est le mode primitif de vivre et de voyager employé, il y a près de quatre mille ans, par les patriarches Abraham, Isaac et Jacob, dans les plaines du pays de Chanaan.

Ce mélange de la vie nomade, pastorale et agricole, maintient très-heureusement la santé générale des Australiens de la mission, les habitue doucement aux mœurs des pays civilisés et surtout resserre les liens qui les unissent aux moines espagnols et n'en forment qu'une grande famille.

Pour les attacher plus sûrement au sol qu'ils cultivent, Mgr Salvado a l'intention de les déclarer propriétaires, devant la loi anglaise, de la portion de terrain qui entoure leurs cabanes ; mais il nous avouait que l'heure n'en était pas encore venue, tant cette idée de fixer pour toujours sa demeure en un même lieu parait étrange à ces enfants des forêts, dont la vie se passait à chasser les bêtes fauves sur toute la surface de leur terre natale. Il faudra peut-être attendre la seconde génération. Déjà cependant le chef de la colonie monastique les a déclarés propriétaires des maisonnettes qu'ils habitent. Cette possession, qui les flatte, les amènera peu à peu à la pensée de devenir propriétaires du sol et véritablement citoyens de l'Australie. L'art des transitions est nécessaire, même dans les missions établies à nos antipodes.

Les succès croissants de la colonie monastique excitèrent d'abord la jalousie des colons protestants, et nous avons vu que les éleveurs de bestiaux européens cherchaient à détourner les sauvages de se rendre à la mission bénédictine et suscitaient aux moines espagnols toutes sortes d'embarras. Mais le gouverneur de Perth ne partageait ni ces mesquines préventions, ni cette basse envie. Les visiteurs devenaient plus fréquents à la Nouvelle-Nursie, et tous admiraient franchement les heureux résultats de la colonisation catholique. Un ministre protestant écrivait à son évêque : " Ce que j'ai vu dans la mission espagnole de Perth m'a rappelé les premiers temps de l'Église." Miss Florence Nigthingale, si connue par son dévouement pour les blessés pendant la guerre de Crimée, publiait à Londres, les lignes suivantes, après son voyage d'Australie : " La nécessité de faire pénétrer graduellement les habitudes des pays civilisés chez les races sauvages de ce nouveau monde, au moyen de l'éducation, ne me parait avoir été connue nulle part, excepté dans le monastère bénédictin de la Nouvelle-Nursie."

L'évêque anglican de Perth, comprenant que les succès de la colonisatisn monastique étaient un cruel reproche pour l'indifférence de ses coreligionnaires dans la question de la civilisation des Australiens, s'efforça par des conférences publiques, d'engager les colons anglais à contribuer à la fondation d'une nouvelle mission protestante pour les sauvages de son diocèse. Mais, ni les habitants de Perth, ni les colons ne voulurent lui prêter l'oreille ; et, comme il revenait à la charge, on lui répondit par la voie des journaux de la manière suivante : " C'est notre conviction profonde que les missions anglaises pour les sauvages, tant dans l'Australie occidentale qu'autre part, ont échoué parce que l'objet principal des fondateurs était de faire de ces Australiens des hommes élégants et instruits. Nous croyons que, si les missionnaires de la Nouvelle-Nursie ont beaucoup mieux réussi, c'est uniquement parce que, sans négliger le développement de l'intelligence chez les sauvages, ils ont surtout cherché à corriger leurs mœurs d'après les préceptes du Christ et à réunir l'éducation morale à l'é-

ducation physique, de manière à faire de l'Australien un homme laborieux et utile à la société. (1) "

Une autre feuille protestante disait : " La prédication seule ne servira de rien pour la civilisation des sauvages de l'Australie. La première chose à faire est de les rendre probes, laborieux et industrieux. Ce travail est plus difficile que d'en faire seulement des chrétiens de nom. Jusqu'à présent, l'unique et véritable réussite a été obtenue par la colonie catholique de Victoria-Plains. Dans cette mission des moines espagnols, les indigènes sont dressés très-heureusement au travail et en connaissent les avantages (2)." Le même journal s'exprimait ainsi, dans un autre numéro : " Les succès obtenus par les Bénédictins de la Nouvelle-Nursie nous indique clairement l'unique méthode de laquelle on peut attendre quelque heureux résultat. Mais la difficulté, ajoutait naïvement le journaliste anglais, sera toujours pour les protestants, de pouvoir établir et maintenir une institution analogue avec nos habitudes de confort et surtout de trouver un pareil nombre d'hommes pleins d'abnégation d'eux-mêmes, patients, persévérants et entièrement dévoués à cette œuvre de civilisation."

Enfin un rédacteur protestant de *Perth's Gazette*, ayant assisté, dans une visite à la Nouvelle-Nursie, au mariage de deux indigènes, écrivit ses impressions en ces termes : " J'ai vu, dans la colonie des moines espagnols, une cérémonie, qui aurait intéressé vivement tous mes lecteurs, désireux comme moi de voir se relever la race australienne. C'était le mariage d'un jeune sauvage avec une fille des bois. Il m'a fallu le témoignage des respectables prêtres romains de Victoria Plains pour croire que ce jeune couple, qui porte il est vrai tous les caractères de sa nationalité, avait, dans son enfance, vécu dans les forêts à l'état adamique (qu'on me passe cette expression). La fiancée entra dans l'église de la mission, toute habillée de blanc, ce qui faisait ressortir sa peau brune et ses cheveux noirs. Le futur époux était, lui aussi, vêtu très-convenablement.

(1) *The Inquirer of New-Perth*, 15 novembre 1865.

(2) *Perth's Gazette and Western-Australia's Times*, 17 novembre 1878.

Après le mariage, il y eut un déjeuner, et cinquante sauvages y prirent part, à côté des nouveaux époux ; je dois dire que leur tenue n'aurait pas fait déshonneur à une réunion de colons européens. Après le repas, je donnai de bon cœur une poignée de main à ce couple intéressant ; ils me firent visiter leur cottage. Tout y était en ordre et réellement très-confortable. J'en fis mon compliment au Religieux qui m'accompagnait, en lui disant que beaucoup de blancs, à Perth et à Sydney, seraient heureux d'être logés et fournis de tous les objets nécessaires à la vie comme ce jeune ménage australien (1)."

Ces protestants qui louaient, avec une loyauté qui les honore, les succès obtenus par les moines missionnaires, ne voyaient cependant que le côté matériel de la colonisation catholique. Ils connaissaient à peine le mobile élevé qui portait ces Religieux, dont la vie aurait pu se passer si doucement dans leur patrie, à venir jusqu'aux antipodes se consacrer tout entiers à la régénération de pauvres sauvages, regardés jusqu'alors comme les rebuts de l'humanité. Mais ces moines avaient une autre tâche à remplir et peut-être plus difficile ; c'était de soutenir valeureusement le drapeau de l'Eglise catholique, en présence des sectes protestantes qui pullulent en Australie, comme dans toutes les colonies anglaises. Mgr Salvado, aussi bon théologien que missionnaire dévoué et habile administrateur, l'avait compris de bonne heure. Aussi, dès que la vie de ses moines et de ses chers Australiens fut à peu près assurée par " le labourage et le pâturage, " comme s'exprimait le grand ministre Sully, il voulut avoir une bibliothèque à la Nouvelle-Nursie et appliqua à l'achat des livres, nécessaires pour l'instruction de ses Religieux et pour les besoins de la controverse avec les hérétiques, toutes les intentions de messes des prêtres de sa communauté.

(1) *Perth's Gazette*, 11 novembre 1866.

CHAPITRE IX

Lettre de Mgr Salvado sur l'état actuel de la colonie bénédictine.—Mgr Salvado nommé abbé *Nullius* et vicaire apostolique de la Nouvelle-Nursie.

La lettre qui suit de S. G. Mgr Salvado montrera, mieux que toutes nos paroles, la position difficile, faite aux Bénédictins, entre les sauvages anthropophages et les Anglais protestants, c'est-à-dire entre l'extrême barbarie et l'extrême civilisation.

Australie occidentale. Monastère
de la Nouvelle-Nursie, ce 16 mai 1876.

" Très-cher Père dom Théophile,

" Je viens de recevoir, par mon agent de Londres, votre aimable lettre du 6 février 1874 ; elle a été pour moi un véritable régal ; puisqu'elle m'annonce l'arrivée, par le premier paquebot, de la Patrologie latine. Merci de vous être occupé de cette affaire avec tant de soin.

" Mon intention est de former peu à peu une bibliothèque dans ces déserts de l'Australie : une communauté monastique sans livres, est comme un bataillon sans armes. Nous avons déjà quelques bons ouvrages, parmi lesquels la Bible polyglotte, les *Biblia, regia, magna et maxima*, saint Thomas, les Bollandistes, les *Acta sanctorum* de l'Ordre de Saint Bénoit, la Patrologie grecque, la Bibliothèque de Ferrari, le Dictionnaire de théologie de Bergier, les *Annales de la Propogation de la Foi*, qus nous devons à votre R. P. Prieur, etc.; et nous aurons bientôt la Patrologie latine.

" Mais, en vérité, dans la position où nous sommes ici, obligés de défricher nos bois et de labourer pour avoir du pain, de garder les brebis, les vaches et les chevaux pour nous procurer quelques ressources, de faire des briques et des charpentes pour ne pas coucher, comme autrefois, en plein air, n'est-il pas ridicule que nous prétendions nous occuper aussi de Polyglotte et de Patrologie ? Ridicule ou non, voilà le fait ; et, au lieu de m'en repentir, je suis déterminé

à augmenter le plus que je pourrai notre petite bibliothèque; car l'homme ne vit pas seulement de pain.

" Vous allez peut-être rire de tout cela, vous qui avez à votre disposition la belle bibliothèque de Solesmes, et, à Paris et ailleurs, les plus grandes bibliothèques du monde. Mais nous, au fond de nos bois, à quelle bibliothèque pouvons-nous recourir? Vous direz sans doute que, vivant au milieu des sauvages, il ne paraît pas probable que nous ayons de graves questions à examiner ou des cas embarrassants à résoudre. Cependant, il n'y a pas bien longtemps, si nous n'avions pas eu en main la *Somme* de saint Thomas, nous n'aurions pas su nous tirer d'une difficulté relative à un baptême d'adulte. D'ailleurs, nous nous trouvons en contact avec bien des gens qui ne sont pas catholiques, et dont on ne connaît même pas la religion. Pour ces sortes de personnes, toutes les croyances sont bonnes, sauf la croyance catholique, à laquelle ils font tous la guerre, et parfois leurs objections et leurs accusations ne sont pas si faciles à réfuter. Il y a peu de mois, un journaliste protestant citait, en faveur de ses fausses opinions, les paroles d'un saint Père. Nous avons fini par trouver cette citation dans la Patrologie grecque; mais le journaliste l'avait falsifiée dans un sens favorable à l'hérésie. Comment aurions-nous pu faire cette vérification si nous n'avions pas eu de Patrologie? Mais j'ai tort de tant insister pour vous prouver la nécessité d'une bibliothèque, même dans les bois de l'Australie. Vous êtes moine bénédictin; vous devez donc penser comme moi sur ce point.

" Le même courrier qui vous portera cette lettre, vous fera parvenir deux publications anglaises. La première concerne la colonie monastique; la seconde, les naturels du pays; toutes deux ont été imprimées par l'ordre et aux frais du gouvernement colonial. Dans la première, vous pourrez avoir une idée de la composition géologique du sol que nous habitons: dans la seconde, vous trouverez de nombreux détails sur les coutumes des sauvages australiens. Cette dernière publication commence par une relation que j'ai faite pour réfuter ce que les agents du gouvernement avaient écrit sur les indigènes, qu'ils calomniaient à

plaisir et qu'ils assimilaient presque à des singes. Je ne croyais pas que le gouverneur de Perth la ferait imprimer. Suit un abrégé historique de notre mission, dû à la plume de mon Prieur, dom Venance Garrido, que nous avons eu le malheur de perdre le 12 octobre 1870. Enfin vous verrez plus loin une sorte d'arbre généalogique des principales familles de nos sauvages, que j'ai dressé afin de savoir quelles personnes peuvent s'unir en mariage, sans violer les lois de l'Église et leurs propres coutumes nationales. On y a joint un exposé des usages des aborigènes recueillis par l'interprète du gouvernement colonial.

" En ce moment, nous construisons plusieurs maisonnettes destinées à quelques futurs ménages de sauvages, qui n'attendent, pour se marier, que l'achèvement de leurs habitations. C'est ainsi que nous procédons. Nous allons lentement, mais aussi plus sûrement (1).

" Dimanche prochain, nous baptiserons six jeunes filles australiennes. Je vous dirai en peu de mots comment elles se trouvent ici.

" Depuis longtemps elles désiraient venir à la mission ; mais la grande distance qui les séparait de nous (près de 200 milles) les arrêtait, non qu'elles n'eussent pas le courage de faire la route à pied, mais, devant traverser les montagnes et des forêts occupés par des sauvages barbares et anthropophages, elles craignaient d'être tuées et mangées, ce qui, disaient-elles naïvement, leur aurait fait manquer entièrement le but qu'elles se proposaient.

" La Providence vint à leur aide. Elle leur inspira la pensée de s'adresser au prêtre catholique le plus voisin du campement de leur famille. Celui-ci, ayant de ma part carte blanche pour avancer tout l'argent nécessaire dans des cas semblables, paya leur voyage dans une barque, car ces jeunes filles sauvages habitaient non loin d'un port de mer, et bientôt elles furent rendues à Perth. Le gouverneur, sir Weld, fut aussitôt averti par le commandant du

(1) Une cinquantaine de ces petites maisons sont disséminées autour du monastère de la Nouvelle-Nursie et forment déjà comme une petite cité.

port d'où elles étaient parties. Cet officier, protestant fanatique, affirmait qu'on les avait enlevées malgré leur volonté, malgré la résistance de leurs parents et de leurs amis. Le gouverneur les fit arrêter et m'écrivit pour que je pusse examiner l'affaire. Heureusement, je me trouvais à Perth. Je me rendis auprès de ces Australiennes. Je les trouvai si déterminées à me suivre à la Nouvelle-Nursie, que je proposai hardiment au gouverneur de faire décider le cas par l'attorney ou procureur général de la colonie anglaise. On y consentit. Ce magistrat interrogea lui-même ces pauvres filles, et fut très-étonné de voir qu'il n'avait pas " une goutte de vérité " dans le rapport du commandant. Il me dit aussitôt que je pouvais les emmener à la colonie de Victoria Plains et qu'il en prenait toute la responsabilité.

" Vous voyez, mon cher Père, par ce fait, contre quelles difficultés nous devons combattre pour faire avancer notre Œuvre. Certainement nous avons fait peu de choses à la Nouvelle-Nursie ; cependant, si vous me demandez dans quelle partie de l'Australie on a fait davantage ou même autant que chez nous, la vérité m'oblige de répondre : nulle part. Je dirai plus : lorsque les protestants viennent nous visiter, ils admirent beaucoup les progrès de nos sauvages ; leurs journaux eux-mêmes nous prodiguent des éloges, tout en ajoutant qu'il est bien fâcheux que cette colonie soit catholique. Aussi croyez bien que, malgré leurs beaux sentiments, nombre d'entre eux chanteraient un *Te Deum*, si elle venait à périr, ce dont Dieu nous garde !

" Dans les derniers mois de l'an passé, nous avons achevé la construction d'une maison pour la station télégraphique qui nous relie avec Perth, et, par la continuation du fil électrique, avec toute l'Australie occidentale, en attendant que, Perth étant relié de la même manière à Sydney, la métropole de ce continent, nous soyons en communication directe avec l'Europe. Mais voici un fait qui me paraît plus remarquable. Une jeune Australienne qui, il y a peu d'années, courait dans les bois avec son père et sa mère, anthropophages comme elle, fut reçue à la mission. On l'instruisit, on la baptisa, on lui donna une éducation plus soignée qu'à ses compagnes, parce qu'elle était plus intelli-

gente, on la maria, et maintenant elle est la directrice de notre bureau de poste télégraphique. Le gouvernement de la colonie anglaise lui donne, avec le logement, 750 francs par an. Tous les journaux protestants de l'Australie ont raconté cet événement avec de grands éloges pour la mission où Ellen Cuper, c'est le nom de la jeune sauvage, a été élevée. Son premier télégramme a été un remerciement adressé au gouverneur, sir Weld, qui l'avait nommée à cet emploi.

" En vérité, je n'aurais jamais cru voir cela en l'année 1874. lorsque j'arrivais, il y a vingt-huit ans, dans ces bois déserts n'ayant plus de chaussures, presque sans vêtements ; sans abri, sans provisions ; réduit à faire ma nourriture des couleuvres, des lézards, des vers de terre ; au milieu de sauvages féroces, qui ne se seraient fait aucun scrupule de me tuer pour me manger, si la Providence n'avait protégé mes jours. Quel chemin parcouru dans ce quart de siècle ! Dieu soit béni de tout ! car tout lui est dû, et, après lui, à notre bienheureux Père saint Benoît.

" J'ai commencé cette longue lettre le 16 mai et je la finirai le 13 juin, parce que j'ai manqué le dernier paquebot de Perth. Nous sommes, en ce moment, entièrement occupés aux travaux des champs. En labourant chaque jour avec quatorze ou quinze *arados* (charrues), on parvient à défricher, en une semaine, un bon morceau de terrain. Les charrues sont en fer, et, quoiqu'elles aient chacune deux roues, elles sont assez pesantes. Néanmoins, deux forts chevaux, élevés pour ce travail, les tirent facilement. Cinquante chevaux consomment chaque jour, il est vrai, pas mal de fourrage et d'avoine ; mais ils les gagnent bien. En même temps que nous labourons, nos brebis, dont les troupeaux sont gardés par trente-deux bergers indigènes, nous donnent beaucoup d'agneaux. Nous en avons grand besoin ; car ce sont là toutes nos ressources pour faire vivre tant de monde autour de nous. Nous nous occupons aussi à construire une troisième partie de notre monastère. Peu à peu nous arriverons à le compléter. Vous le voyez, nous ne manquons pas de besogne. A peine un travail est-il terminé, qu'il en faut commencer un autre.

" Nous avons vu dernièrement arriver des mineurs qui

viennent examiner la contrée pour savoir si l'on y trouve de l'or. Ils ont creusé plusieurs puits, à une douzaine de milles de la Nouvelle-Nursie, vers l'est, et ils ont trouvé quelques échantillons de ce métal, mais, jusqu'à présent, en quantité à peine suffisante pour couvrir la dépense. Ils sont allés plus loin, avec l'intention de revenir, espérant trouver de nos côtés de beaux filons, s'ils peuvent découvrir la veine aurifère. La nouvelle de cette découverte m'a vivement affligé craignant, non sans raison, que notre colonie monastique n'en souffre beaucoup. Dès qu'on apprendrait que le précieux métal se rencontre dans notre voisinage, tous nos alentours seraient bientôt remplis de milliers de mineurs, parmi lesquels abondent les gens sans aveu et les bandits. Mais si l'or ne se trouve qu'à une assez grande distance de notre monastère, j'en serai bien aise pour le gouvernement colonial.

" Je termine cette trop longne lettre en vous souhaitant toutes les prospérités de la terre et du ciel, et en me disant cordialement,

" Votre frère affectionné en Notre-Seigneur et saint Benoît,

" † Rosendo Salvado,

" *Évêque de Port-Victoria et abbé de la Nouvelle-Nursie.* "

Nous nous sommes laissés entraîner un peu loin de notre récit par cette lettre et par les détails que nous avons recueillis sur la colonie monastique de Victoria-Plains.

De 1857 à 1865, Mgr Salvado continua ses travaux apostoliques et donna une extension considérable à son monastère. Il n'allait que rarement à Perth ; mais, toutes les fois que sa présence était réclamée par l'administrateur apostolique de ce diocèse, nommé depuis la démission de Mgr Brady, il se rendait à ses désirs et donnait le sacrement de la confirmation dans la capitale de l'Australie occidentale.

Il pensait donc vivre et mourir au milieu de sa nombreuse famille, lorsqu'il apprit d'Europe qu'on voulait l'élever sur le siége épiscopal de Perth. Son zèle ardent pour la conversion des indigènes, sa haute capacité administrative, la grande influence qu'il s'était acquise dans les conseils su-

périeurs de la colonie anglaise, tout le désignait pour remplir ce poste important. Mais il lui aurait fallu quitter pour toujours la Nouvelle-Nursie, laisser à des mains sans doute moins expérimentées une œuvre qui lui devait tout son accroissement. Mgr Salvado prit un grand parti. Il résolut d'aller à Rome pour plaider lui-même la cause de la mission confiée à ses soins, et pour supplier, disait-il dans son humilité, le Très-Saint-Père de ne pas charger les épaules d'un pauvre évêque des sauvages d'un fardeau qu'elles ne pourraient porter. Il exposa à son Em. le cardinal Barnabo, alors préfet de la Propagande, les résultats déjà obtenus à la Nouvelle-Nursie et ses plans pour l'avenir, dans un remarquable mémoire, qui fut admiré des consulteurs de cette Congrégation, et il eut la consolation de voir ses vœux exaucés.

Le 12 mars 1867, le jour de la fête de saint Grégoire-le-Grand, lui aussi l'apôtre monastique d'un grand peuple, le pape Pie IX donna une bulle qui érigeait le monastère de la Nouvelle-Nursie en Abbaye *nullius dioecesis* et en Préfecture apostolique, comprenant un espace de seize milles carrés autour de la colonie bénédictine, dont Sa Sainteté formait un véritable diocèse, distinct de celui de Perth, quoiqu'il s'y trouve enclavé. Mgr Salvado était nommé, par la même bulle, Abbé perpétuel et Préfet apostolique de la Nouvelle-Nursie, cette dignité et cette charge devant, après lui, passer à ses successeurs. C'était le digne couronnement du long et pénible apostolat de Mgr Salvado ; ce sera, nous l'espérons, la plus sûre garantie des accroissements réservées aux missions monastiques de l'Australie.

Le Souverain Pontife voulut que l'ancien Bénédictin de Saint-Martin de Compostelle assistât aux fêtes du dix-neuvième centenaire du martyre de saint Pierre, pour y représenter, avec Mgr Polding, archevêque bénédictin de Sydney, les Églises du continent océanien. Après ces glorieuses solennités, Mgr Salvado vint en France et obtint des Conseils de la Propagation de la Foi quelques secours pour sa lointaine mission. De là, il se rendit en Espagne, où la reine Isabelle II lui fit l'accueil le plus sympathique. Sa pensée était d'établir, non loin de Madrid, un monastère de son Ordre,

qui devait être en même temps un séminaire, un collége et une ferme-école pour les jeunes Espagnols désireux de se consacrer, sous le froc bénédictin, à l'évangélisation des sauvages de l'Australie. On dit même que la reine voulait lui céder, dans ce but, une portion de l'immense palais de l'Escurial, qui n'est aujourd'hui qu'un désert de pierre. Les projets de l'évêque-missionnaire furent très-goûtés du généreux peuple espagnol, et le journal, le *Pansamiento*, exprima en ces termes le sentiment public de la nation : " On annonce que Mgr Salvado, évêque de Port-Victoria, en Australie, après vingt années de travaux apostoliques dans ce nouveau continent, est venu en Espagne avec la pensée d'établir un monastère-collége bénédictin pour les missions d'outre-mer. Cette maison servira aussi, nous assure-t-on, de ferme-école, afin que, comme aux temps primitifs de leur Ordre, les moines puissent unir le travail à la prière, se former eux-mêmes et former ensuite leurs néophytes aux utiles labeurs de l'agriculture. Le gouvernement de Sa Majesté la Reine (que Dieu garde !) favorise ce dessein que tout Espagnol, digne de ce nom, approuvera et qui sera d'un si heureux exemple pour les populations de nos campagnes (1). " Le *Moniteur Universel*, journal officiel de l'Empire français, s'associa lui-même, dans son numéro du 31 mars 1868, à ces éloges, et donna les plus grands encouragements à l'œuvre chrétienne et civilisatrice du fondateur de la Nouvelle-Nursie. Mais, on le sait, la révolution renversa peu de temps après le trône de la reine Isabelle, et le projet de Mgr Salvado ne put s'exécuter. Néanmoins l'évêque profita de son séjour dans sa catholique patrie pour recruter un bon nombre de jeunes Espagnols tout dévoués à son œuvre.

Il était à Rome, à l'époque du Concile du Vatican, ce vaillant évêque des Australiens, toujours plein de force et d'ardeur, quoiqu'il eût alors, depuis quelques années, dépassé la cinquantaine (2). On pense bien que dans cette solennelle assemblée où sa science théologique et sa piété

(1) Le journal *le Monde*, du 5 mars 1868

(2) Mgr Salvado est né à Tuy, en Galice, le 1er mars 1814.

furent remarquées, il se trouva toujours parmi les défenseurs les plus convaincus et les plus écoutés de l'infaillibilité du Vicaire de Jésus-Christ. Avant de repartir pour le Nouveau-Monde, il fit connaître au bureau central de la Propagation de la Foi, l'état prospère de sa colonie monastique et de son abbaye, où vivent maintenant 72 moines, tous Espagnols. " Mais, disait-il, nous sommes toujours et pour longtemps encore les enfants de la Providence, parce que, à mesure que nos ressources augmentent, nous admettons un plus grand nombre de sauvages à partager notre vie. Les indigènes de cette première génération ne peuvent pas encore se suffire ; il faut que nous les aidions en beaucoup de manières. Qu'il survienne une longue sécheresse ou des pluies prolongées, une épizootie sur les bestiaux ou une épidémie chez les sauvages, comme en 1860 : voilà toutes nos réserves épuisées et nous nous trouvons réduits presque à la mendicité. Lorsque la seconde génération de nos Australiens sera arrivée à l'âge d'homme, elle pourra se passer de notre secours, parce qu'elle aura eu, dès l'enfance, l'habitude du travail, de l'ordre et de l'économie comme chez les bons agriculteurs de l'Europe, Nous-mêmes, dans quelques années, nous aurons terminé nos constructions, qui absorbent tout ce qui n'a pas été dépensé pour l'entretien journalier de plus de trois cents personnes. Nous ne serons plus réduits alors à tendre la main à nos frères de l'Ancien Monde, et nous pourrons vivre de notre propre vie, toujours, il est vrai, à la sueur de notre front, mais enfin, avec nos ressources personnelles. "

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUÉBEC

(NOUVELLE SÉRIE.)

SEPTIÈME NUMÉRO FÉVRIER 1878.

SOMMAIRE.

COMPTES-RENDUS DE L'ŒUVRE POUR L'ANNÉE 1876. PAGES.

I. Québec 3

II. Montréal 7

III. Trois-Rivières 10

IV. St. Hyacinthe 12

MISSION DES NASKAPIS.—Lettre de R. P. Lacasse 14

NORD-OUEST.—Lettre des Sœurs Grises 27

PÈLERINAGE AUX SAINTS-LIEUX 37

AFRIQUE.—Vicariat apostolique de l'Afrique Centrale (Suite et fin) 44

Missions de l'Afrique Equatoriale 61

MONTREAL:

DES PRESSES A VAPEUR DE PRINGUET & FILS,

22, RUE ST. GABRIEL.

1878

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

FÉVRIER 1879.

(NOUVELLE SERIE)

SEPTIÈME NUMÉRO.

MONTREAL :
DES PRESSES A VAPEUR DE PLINGUET & FILS,
22, RUE ST. GABRIEL.

1879

Permis d'imprimer,

✠ Edouard Ch. Ev. de Montréal.

Librar.
Laurin
10-25-30
-23048

COMPTES-RENDUS.

DIOCÈSE DE QUÉBEC.

Etat des Recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dans le Diocèse de Québec, pour l'année 1878

(Le signe * indique que la contribution ou une partie d'icelle, a été envoyée après la fermeture des comptes. On la trouvera indiquée à la suite de ce compte-rendu.)

(*42ème année.*)

VILLE DE QUÉBEC.

Rasilique et N. D. de la Garde	$ 311	52	Raporté	$ 479	53
Archevêché	10	00	St. Patrice		
Grand Séminaire	16	05	St. Laurent du Hâvre	49	00
Petit Séminaire	29	90	Faubourg St. Jean	273	80
Hotel-Dieu	27	75	St. Roch	593	75
Dames Ursulines	39	00	St. Sauveur	332	69
Hopital Général	34	81	Soldats	2	00
Sœurs de la Charité	8	50	Ecole Normale	4	05
Sœurs du Bon Pasteur *			Asile des Aliénés	10	00
Porté	$ 479	53	Porté	$ 1742	82

CAMPAGNES.

Rapporté	$ 1742	82	Rapporté	$ 2391	08
Agapit St	10	00	Augustin St	213	73
Agathe Ste	32	00	Basile St		
Alban St	35	00	Beaumont	49	83
Alexandre St	15	50	Beauport	350	00
Ambroise St	69	25	Bernard St	25	15
Anastasie Ste	2	00	Berthier	11	00
Ancienne Lorette	112	85	Cajétan St. d'Armagh	5	15
André St	19	70	Calixte St. de Somerset	71	00
Auge-Gardien	60	60	Cap-Santé	33	05
Anges SS. de la Beauce			Cap St. Ignace	73	30
Anne Ste. de Beaupré	41	36	Casimir St	26	80
Anne Ste. de Lapocatière	100	00	Catherine Ste		
Anselme St	60	00	Charles St	78	00
Antoine St	49	25	Charlesbourg	54	00
Antonin St	21	25	Chateau-Richer	4	55
Apollinaire St	14	00	Claire Ste	40	00
Aubert St	5	50			
Porté	$ 2391	08	Porté	$ 3426	64

Rapporté	$3426	64
Collége de Ste. Anne	11	00
Côme St	3	18
Croix Ste	24	20
Couvent de Jésus-Marie	5	00
Cyrille St *		
David St. de l'Aube Rivière (voir Lévis)		
Denis St	22	50
Deschambault *		
Ecureuils	6	12
Edouard St. de Frampton	9	00
Edouard St. de Lotbinière	30	00
Eleuthère St	2	00
Elzéar St	19	00
Emmélie Ste	22	00
Ephrem St	8	00
Etienne St	2	00
Eugène St	4	00
Evariste St. (1877)	6	00
Famille Ste	35	15
Félix St. du Cap-Rouge	12	18
Ferdinand St	10	25
Ferréol St	5	00
Flavien St	12	00
Foye Ste.*		
François St. de Beauce	6	60
François St. I. O	27	30
François St. R. d. S	42	25
Frédéric St	15	42
Georges St. (2 ans)	40	00
Germaine Ste. et St. Léon	5	65
Gervais St	49	37
Gilles St		
Grondines	46	75
Hélène Ste	15	08
Hénédine Ste	9	00
Henri St	61	82
Honoré St	5	65
Inverness		
Isidore St	40	60
Ile aux Grues	32	10
Islet	98	00
Jean-Chrysostôme St	33	95
Jean St. Deschaillons	44	57
Jean St. I. O	221	80
Jean St. Port Joly	66	90
Jeanne Ste	42	50
Joachim St	40	15
Joseph St. de Beauce	41	45
Joseph St. de Lévis	82	50
Julie Ste	17	00
Justine Ste		
Kamouraska	45	00
Porté	$4805	73

Rapporté	$4805	73
Lambert St	24	55
Lambton		
Laurent St	110	00
Laval		
Lazare St	32	50
Léon St. (Voir Ste. Germaine)		
Lévis et St. David	229	40
Lotbinière	40	00
Louise Ste	6	00
Magloire St		
Malachie St	7	27
Marguerite Ste	4	75
Marie Ste	14	61
Michel St	83	00
Mont Carmel		
Narcisse St	21	00
Nicolas St	43	50
N. D. du Portage	7	00
Onésime St		
Pacôme St	10	00
Paschal St	92	50
Patrice St. de Beaurivage		
Paul St. de Montmény	1	30
Perpétue Ste	2	00
Pétronille Ste	25	00
Philippe St. de Néri	17	10
Pierre Baptiste St	0	75
Pierre St. de Broughton	12	75
Pierre St. I. O	121	40
Pierre St. R. d. S	24	10
Pointe aux Trembles	57	95
Portneuf	34	00
Raphaël St	18	37
Raymond St	32	12
Rivière du Loup	36	36
Rivière Ouelle	18	45
Roch St. des Aulnets	43	20
Romuald St		
S.C. de Jésus de Broughton	8	66
Sébastien St		
Sévérin St	6	75
Sillery	24	70
Sophie Ste	9	15
Stoneham	1	50
Sylvestre St	31	15
Thomas St	118	10
Tite St	0	80
Ubalde St		
Valcartier	2	95
Valier St	53	80
Victor St	3	35
	$6237	57

DIOCÈSE DE CHICOUTIMI.

Chicoutimi	$ 65 00	Rapporté	$ 218 48
Agnès Ste	10 00	Irénée St	2 50
Alexis St		Ile aux Coudres	63 50
Alphonse St		Jérôme St *	
Anne Ste. du Saguenay *		Louis S. de Métabetchouan	
Anse St. Jean	1 18	Malbaie	44 00
Baie St. Paul (2 ans)	78 20	N. D. du Lac St. Jean	2 00
Dominique St		N. D. de Laterrière	13 35
Eboulements	12 00	Paul St. de Mille-Vaches	
Escoumains	13 50	Petite Rivière *	7 86
Fidèle St	17 75	Prime St. *	
Fulgence St		Siméon St	
Hébertville	19 85	Tadoussac *	
Hilarion St	1 00	Urbain St	
Porté	$218 48		$ 351 69

Montant de la recette des paroisses du Diocèse de Québec	$ 6237 57
" " " " " " " Chicoutimi.	351 69
	$6589 26
Intérêts sur fonds placés et dons	585 58
Arrérages tels que marqués dans le compte-rendu de l'année dernière	187 60
Total de la recette de 1878	$ 7362 44

Etat des sommes allouées par le Conseil de la Propagation de la Foi à Québec, pour l'année commençant le 1er Octobre 1878 et finissant le 1er Octobre 1879.

Montant mis à la disposition de Mgr. l'Archevêque	$ 1060 00
Annales françaises et anglaises	450 00
Pour vases sacrés, ornements, etc	509 64
Missions du Saint Maurice	400 09
Missions des Naskapis	600 00
Missions des Montagnais	55 00
Missions de l'Ile à la Crosse	100 00
Montant mis à la disposition de Mgr. de Chicoutimi	1275 00
A Mgr. de Sherbrooke pour "la Patrie"	100 00
Chapelle de St. Adrien	100 00
" de St. Eleuthère	40 00
" d'Invernesse	72 00
" de N. D. de Lourdes	170 80
" de St. Pamphile	100 60
" St. Pierre-Baptiste	100 00
Pour défrichements à S. Samuel	100 00
Pour une terre à Inverness	100 00
Pour mission de Valcartier	50 00
Porté	$5382 44

	Rapporté	$5382 44
Missionnaire	de St. Adrien par S. Ferdinand	25 00
"	de Ste. Anastasie	100 00
"	de St. Côme	50 00
"	de St. Eleuthère	200 00
"	d'Inverness	150 00
"	de Ste. Justine	180 00
"	du Lac Beauport par Laval	50 00
"	de Laval	150 00
"	de St. Léon de Standon	50 00
"	de Leeds par Inverness	25 00
"	de St. Magloire	120 00
"	de St. Marcel par St. Cyrille	50 00
"	de St. Martin par St. Georges	50 00
"	de N. D. de Lourdes par Ste. Julie	25 00
"	de St. Paul de Montminy	120 00
"	de Ste. Perpétue	100 00
"	de St. Philémon par St. Paul	25 00
"	de St. Pierre-Baptiste par Inverness	25 00
"	de St. Stanislas par Petite Rivière	25 00
"	de Stoneham	160 00
"	de Tewkesbury par Valcartier	50 60
"	de St. Ubalde	100 00
"	de Valcartier	150 00
	Montant alloué	$ 7362 44

RÉSUMÉ :

Total de la recette de 1878	$ 7362 44
En caisse de l'an dernier	5005 00
Total	$12367 44
Montant alloué pour 1878-79	7362 44
Reste en caisse	$ 5005 00

H. TETU, Ptre., *Aumônier.*

Québec, 28 décembre 1878.

Recettes entrées après la clôture des comptes.

Asile du Bon Pasteur	$ 8 00
Ste. Anne du Saguenay	2 00
St. Prime	2 00
Ste. Foye	43 00
Deschambault	54 00
Tadoussac	4 00
Sillery (balance)	4 00
St. Cyrille	5 00
St. Jérôme	4 00
Petite Rivière	14 00
	$ 140 00

DIOCÈSE DE MONTREAL.

ÉTAT DES RECETTES ET DÉPENSES DURANT L'ANNÉE 1878.

Argent en mains au 31 Décembre 1877, pour faire face aux dépenses de 1878.....$4971 71.

Payé

Aux Sœurs de la Providence.....	$12	50	Rapporté.....	$2314	10
Aux Sœurs Grises....	53	40	A l'Œuvre des Tabernacles.....	110	00
A Mgr. de Sherbrooke	150	00	Aux Oblats.....	800	00
Au Miss. de Piopolis.	50	00	Au Miss. de Caughnauwaga.....	200	00
" Ste. Anastasie.	300	00	" St Michel des Saints.....	250	00
" St. Donat.....	150	00	" Ste Marguerite	125	00
" St. Hippolyte..	350	00	" St Colomban..	150	00
" Ste Béatrix.....	100	00	" St Théodore de Cheitsey..	200	00
" St. Damien....	150	00	" d'Ormstowm..	100	00
Pour pierres sacrées	11	00	" d'Hinchinbrooke.....	150	00
Au Miss. du B. Alph.	100	00	" Ste Julienne...	50	00
" Ste Emmélie..	250	00	" Rawdon	100	00
" St Come.....	150	00	" Ste Sophie.....	30	00
" Ste Agnès de Dundee.....	75	00	A Madawaska.....	50	00
" St Calixte.....	50	00	Au Miss. de Ste Lucie	54	00
Impressions des Annales et circulaires et frais d'expédition	362	20			
Porté.....$2314	10			$4683	10

Avoir.....	$4871 71
Dépenses.....	4683 10
Balance.....	$ 188 61

RECETTES DURANT L'ANNÉE 1878.

Villé.

Notre-Dame	$ 584 05
St. Pierre	410 00
Cathédrale	180 00
Legs de Mr. Desautels	200 00
Legs de Mde. LaRocque	120 00
N.-D. de Grâce	50 00
Hotel-Dieu	35 76
Legs Beaudry	24 10
Legs McKay	24 00
Asile Nazareth	3 12
Eglise St. Joseph	2 14
	$1633 17

Campagnes.

L'Assomption	$ 160 10	Rapporté	$1530 41
St. Jacques de l'Achigan	128 75	Sault-au-Récollet	38 34
Ste. Géneviève	109 00	Sœurs de Ste. Anne	36 00
St. Rémi	86 42	St. Paul de Joliette	34 00
St. Henri Mascouche	84 67	Lachine	33 50
Epiphanie	82 50	Lavaltrie	33 15
Laprairie	80 79	Coll. l'Assomption	32 90
Terrebonne	71 70	St. Barthélemi	31 00
Ste. Anne des Plaines	68 00	St. Paul l'Ermite	31 00
Boucherville	67 50	Ste. Elizabeth	30 00
St. Constant	61 90	St. Martin	30 00
Ile Dupas	61 00	Joliette	28 09
St. Louis de Gonz	60 00	St. Valentin	25 00
Varennes	57 60	St. Esprit	25 00
St. Alexis	55 50	St. Etienne	25 00
Lachenaie	42 80	Contrecœur	22 00
Lanoraie	45 00	St. Laurent	21 75
Longueuil	42 89	Couv. d'Hochelaga	21 00
St. Lin	42 75	St. Thomas	21 00
St. Isidore	42 15	St. Ambroise	20 33
Berthier	40 76	St. Placide	20 00
Pointe-aux-Trembles	38 63	St. Michel	19 63
		St. Sulpice	18 00
Porté	$1530 41	Porté	$2127 10

Rapporté.....	$2127	10	Rapporté.....	$2349	47
Ste. Martine.....	15	75	Vaudreuil.....	9	45
St. Hubert.....	15	75	Sém. Ste. Thérèse...	8	00
Chambly.....	15	50	St. Urbain.....	8	00
St. Frs. de Sales.....	14	00	St. Hermas.....	7	50
Coteau du Lac St. Ignace.....	14	00	St. Basile.....	7	40
St. Jacques le Min...	14	00	St. Zotique.....	7	00
Paroisse inconnue...	14	00	Les Cèdres.....	6	00
St. Cuthbert.....	14	00	Chateauguay.....	6	00
St. Calixte.....	12	67	St. Jerôme.....	5	50
Ile Perrot.....	12	50	Ste. Philomène.....	5	45
St. Thimothée.....	12	25	Ste. Mélanie d'Aillebout.....	5	00
Ste. Justine.....	12	00	St. Félix.....	5	00
St. Béatrix.....	11	50	St. Janvier.....	4	34
Ste. Monique.....	11	45	Ste. Julienne.....	4	32
Lachenaie.....	11	10	Ste. Dorothée.....	4	00
St. Eustache.....	11	00	St. Théodore de Chertsey.....	2	63
St. Clet.....	10	90			
Porté.....	$2349	47	Total.....	$2444	06

RÉCAPITULATION.

Recettes de la ville.....	$1633 17
" des campagnes.....	2444 06
Intérêts.....	85 46
Balance du dernier exercice.....	188 61
En Caisse au 31 Déc. 1878 pour les besoins de 1879...	$4351 30

Montréal, 30 Décembre 1878.

EDM. MOREAU, *Chan.*

DIOCÈSE DES TROIS-RIVIÈRES.

Liste des recettes de la Propagation de la Foi dans le diocèse des Trois-Rivières durant l'année 1878.

Ste. Monique	$243	00	
Trois-Rivières	170	00	
La Baie du Febvre	145	00	
St Zéphirin	27	37	
" don d'un particulier.	100	00	
La Rivière du Loup	126	69	
Maskinongé (1877)	100	00	
" (1878)	100	00	
St. Léon	80	00	
Nicolet	76	50	
St. Grégoire	65	90	
Ste. Anne de la Pérade	65	00	
Champlain	55	50	
St. Thomas	52	00	
Gentilly	51	58	
St. Médard de Warwick	46	23	
Yamachiche	43	65	
Ste. Gertrude	40	00	
St. Justin	37	65	
St. Angèle	35	75	
St. Guillaume	32	25	
Bécancourt	30	85	
St. Maurice	29	35	
Batiscan	27	26	
St. Pierre de Durham	25	35	
St. Pierre les Becquets	22	60	
St. François du Lac	22	00	
St. Barnabé	21	22	
St. Prosper	21	00	
St. Norbert	20	00	
St. David (1877)	17	50	
" (1878)	17	50	
Ste. Geneviève (1877)	17	40	
" (1878)	17	40	
Ste. Perpétue (1877)	17	00	
" (1878)	17	00	
Ste. Sophie	16	00	
Ste. Ursule (1877)	15	24	
" (1878)	15	23	
St. Boniface	15	20	
St. Michel	15	00	
Porté	$2078	39	
Rapporté	$2078	39	
St. Cyrille	13	50	
St. Narcisse	11	89	
St. Etienne	11	50	
Mont-Carmel	10	14	
Stanfold	10	00	
St. Bonaventure	9	16	
Pointe du Lac (1877)	7	98	
" " (1878)	7	98	
Ste. Hélène	6	50	
Séminaire de Nicolet	5	65	
St. Sévère	4	65	
St. Léonard	4	05	
Tingwick	4	00	
Ste. Brégitte (1877)	4	00	
" (1878)	4	07	
St. Célestin (1877)	2	50	
" (1878)	2	75	
Drummondville	1	40	
Ste. Victoire	1	25	
St. Pie	1	00	
St. Stanislas	00	00	
St. Christophe	00	00	
St. Valère	00	00	
Kingsey	00	00	
St. Germain	00	00	
Cap de la Madeleine	00	00	
St. Wenceslas	00	00	
St. Fulgence	00	00	
St. Elie	00	00	
St. Tite	00	00	
St. Didace	00	00	
St. Albert	00	00	
Ste. Clothilde	00	00	
St. Paulin	00	00	
St. Paul	00	00	
St. Luc	00	00	
St. Jean de Wickham	00	00	
Ste. Eulalie	00	00	
St. Alexis	00	00	
St. Louis de Blandford	00	00	
Total	$2202	36	

Appropriation des recettes de la Propagation de la Foi de 1878 pour 1879.

A. Mgr. Racine	$ 400	00
" Ornements et effets de mission, etc	200	00
" Impressions et voyages	200	00
" Annales de la Propagation de la Foi	150	00
" Mgr. Taché	100	00
" Chapelle des Abénakis	100	00
" Mission de St. Eugène	100	00
" St. Jean de Wickham	95	00
" St. Paul de Chester	95	00
" St. Albert de Warwick	95	00
" Ste. Clothide	95	00
" St. Elie de Caxton	80	00
" St. Louis de Blandford	80	00
" Ste. Eulalie	80	00
" Secours de charité	80	00
" Mission de Kingsay Falls	50	00
" Ste. Sophie de Léonard	40	00
" St. Valère	40	00
" Ste. Perpétue	34	00
" Ste. Angèle	30	00
" Ste. Victoire	25	00
" St. Winceslas	25	00
" St. Alexis	25	00
" Religieuses de Ménissota	10	00
" Escompte sur argent américain	1	40
	$2230	40

Balance de l'année précédente	$ 5	05
Recettes de l'année 1878	2250	56
Recette totale	$2255	61.
Appropriation pour 1879	2230	40
Balance en Caisse	$ 25	21

DIOCÈSE DE ST. HYACINTHE.

Recettes de la Propagation de la Foi pour 1878.

St. Antoine	$ 125	00	Rapporté	$1044	78
St. Denis	108	60	St. Hilaire	19	20
Belœil	100	00	Stanbridge	14	00
St. Césaire	70	92	St. Barnabé	14	00
Sorel	68	00	St. Mathias	13	50
St. Hyacinthe	56	05	St. Charles	12	00
St. Aimé	54	00	St. Marcel	11	50
St. Jean-Baptis.te	45	00	St. Roch	10	80
Ste. Rosalie	44	60	St. Judes	10	50
St. Alexandre	44	13	St. Georges	10	00
St, Ours	40	50	St. Damase	9	65
St. Grégoire	38	00	St. Louis	9	26
St. Marc	30	40	Upton	9	00
St. Simon	28	75	St. Joachim	6	00
St. Hugues	25	65	Ste. Victoire	6	00
St, Athanase	25	00	N. D. Richelieu	5	00
St. Pie	24	81	Dunham	2	50
St. Dominique	23	37	St. Valérien	2	50
St. Théodore	21	50	Ste. Angèle	2	35
St. Sébastien	20	00	St. Paul	2	14
Roxton	20	00	Adamsville	2	00
Laprésentation	15	50	Ste. Hélène	1	80
Milton	15	00	Ste. Madeleine	1	25
Porté	$1044	78	Total	$ 1219	73

Dépenses.

Annales	$ 72 30
Mandements et Circulaires	184 25
Objets de Culte	49 50
Visite Pastorale	28 60
Voyages au Concile	24 15
A l'Evêque de Sherbrooke	860 93
Total	$ 1219 73

I. A. GRAVEL, V. G.

Recettes de l'Œuvre de St. François de Sales, 1878.

St. Hyacinthe	$68 05		Rapport		$ 847 92
Séminaire	15 00	83 05	St. Charles		13 00
St. Césaire		65 41	St. Dominique		13 00
Ste. Marie		58 00	St. Marcel		12 92
St. Pie		53 32	Farnham		12 00
L'Ange Gardien		50 00	St. Marc		11 00
Belœil		47 00	Stanbridge		10 00
Sorel	32 00		Roxton		10 00
Collége	9 00	41 00	Milton		10 00
St. Damase		37 63	Ste. Hélène		8 60
St. Aimé		37 00	St. Grégoire		7 50
St. Judes		33 50	St. Roch		7 20
St. Sébastien		33 00	St. Paul		7 00
St. Denis		32 50	Acton		6 75
St. Antoine		31 50	Upton		6 65
St. Hugues		29 56	St. Ignace		6 23
Ste. Rosalie		28 25	Ste. Angèle		6 10
St. Simon		28 00	Ste. Pudentienne		6 00
St. Damien		26 00	St. Valérien		5 50
Laprésentation		21 05	St. Jean-Baptiste		5 00
St. Hilaire		18 80	Knowlton		4 75
N. D. Richelieu		17 00	Swetsburgh		4 10
Ste. Victoire		16 70	St. Liboire		3 60
St. Mathias		16 35	Granby		3 00
St. Ours		16 20	St. Athanase		2 00
St. Alexandre		14 10	Dunham		1 50
St. Georges		13 00	St. Joachim		1 10
Porté		$847 92	Total		$1032 42

Dépenses.

Mandement d'érection	$33 60
Livres, feuilles d'aggrégation, etc	58 00
Vases sacrés	42 00
Aux Missionnaires	592 00
Aux Eglises pauvres	306 82
Total	$1032 42

I. A. GRAVEL, V. G.

MISSION DES NASKAPIS.

LETTRE du Rév. PÈRE LACASSE, O. M. I.

ST. SAUVEUR, Novembre, 1878.

Rev. M. H. TÊTU, PTRE.,

Aumônier de l'Archevêché de Québec.

M. l'AUMÔNIER,

Je n'ose moi-même aller vous présenter ce rapport. Ma conscience me dit que j'ai trop retardé et elle accepte d'avance tous les reproches que vous lui ferez. Dans ma lettre précédente, j'avais laissé vos lecteurs en présence de mes chers Naskapis. C'est le temps maintenant de les étudier au milieu de leurs forets.

Un mot de la géographie des lieux : La partie des Naskapis qui habitent la forêt Notsimiolno, vivent de l'autre côté de la hauteur des terres qui divise la vallée de la Baie des Esquimaux de celle du Détroit d'Hudson. Le canot d'écorce dans l'été, la raquette dans l'hiver, sont les deux seuls moyens de communication pour parvenir à leur lointaine patrie. L'épinette noire et le sapin sont les deux seules espèces d'arbres qui poussent sur leurs terrains de chasse. Les arbres n'arrivent pas à une croissance de plus de huit à neuf pouces de diamètre. Quand ils veulent avoir de l'écorce de bouleau pour leur canot, ils sont obligés de venir de ce côté-ci de la hauteur des terres, le long de la rivière Mestshibo. Leur canot leur coûte cher ; aussi ils en ont soin comme de la prunelle de leur œil. Le terrain qu'ils habitent est entrecoupé de vastes étendues d'eau. Nulle part dans le monde, les lacs sont aussi nombreux que dans l'intérieur du Labrador. Il y en a qui, par leurs grandeurs, sont de véritables mers intérieures. Les lacs de dix, quinze lieues de longueur ne sont pas rares. Le grand lac Michigamao, ou Michigan, est à perte de vue. La pres-

sion du vent produit un phénomène, semblable à la marée, ce qui est une cause de *savantes* discussions parmi les Sauvages.—Vois-tu, père, me disait un jour un guide, ce rocher a plus de 10 pieds au-dessus du niveau des eaux? Eh! bien, il est quelquefois couvert par la marée du lac.

— Pourquoi cela, mon cher guide?

— Voici : il y en a qui pensent que le vent, surtout celui d'automne, plus entêté que tous les autres, ne veut pas s'arrêter, avant que le lac ne consente à déplacer ses eaux. Quelquesfois il y a grand combat, le lac regimbe, le vent tient bon et finit par triompher. Chose étrange! dès que le lac a consenti à déplacer ses eaux, le vent modère aussitôt et s'en retourne se reposer dans le grand nord. Il y en a d'autres qui pensent que ce sont les poissons si gros et si nombreux du lac, qui, effrayés par le bruit du vent, s'enfuient devant lui; mais, ajouta-t-il, en me regardant d'un œil scrutateur, j'opine pour le vent.

— Tu as raison, mon guide; mais dis-moi, quels poissons trouves-tu dans ces lacs?

— Une grande variété de poissons se nourrissent dans ces lacs. Le saumon des lacs, (touradis), la truite noire, ou truite des lacs, dont quelques-unes pèsent plus de 20 livres, le brochet dans les lacs peu profonds, la carpe partout, dans tous les petits cours d'eau est le fameux poisson blanc, le pain des Naskapis, quand le caribou manque.

— Comment prenez-vous ce poisson?

— Quelquefois à la rêts faite de *babiches* de peaux de caribou, à mailles proportionnées à la grosseur du poisson qu'on veut prendre. Maintenant on va chercher aux comptoirs du fil et des hameçons, ce qui ménage nos peaux de caribou. On tend ces rêts même en hiver sous la glace des lacs. Chaque matin, on va déglacer les deux extrémités de la corde qui soutient notre rêts tendue, on la retire, prend le poisson, qui s'y trouve et la renvoie, au moyen de pesées au fond du lac où se tient le poisson pendant l'hiver.

Vous voyez, M. l'Aumônier, que la Divine Providence n'abandonne pas ses enfants. Là où il n'y a pas de terre arable, Elle a mis la pêche et la chasse, comme moyen de subsistance à ceux qui habitent ces terrains incultes.

Les lacs quelque nombreux qu'ils soient, l'étaient encore plus à une époque antérieure. Il y a de grands marécages qui paraissent être des lacs desséchés ; on peut encore suivre la décharge et on y passe maintenant à pied sec, mais les roches polies que vous foulez aux pieds vous montrent que l'eau les a lavées pendant des siècles. J'ai suivi moi-même le lit desséché d'une grande rivière, pendant plusieurs jours. Il n'y avait pas à se méprendre. Cette rivière détournait les montagnes en s'élevant graduellement. Il y avait eu des chûtes, des rapides, des inégalités de profondeur d'eau. Le lit était des cailloux aplatis ou plutôt *usés* par le courant. Les terres qui avoisinent le pôle Nord s'élèvent-elles, comme le prétendent certains géologistes ?

La terre, cette sphère aplatie aux deux pôles, rapproche-t-elle encore ces deux extrémités en vertu de la condensation qui s'opère encore de nos jours à son centre ? En attendant que Jules Verne nous le dise, nous ne ferons que constater ce qui frappe nos sens qui vous disent qu'il y eut un grand cataclisme dans cette terre du Labrador. Voyez ces montagnes entr'ouvertes, ces roches tordues comme sous l'effort d'une main puissante, ces déboulis qui au milieu d'une chaîne de montagnes, vous apportent un mamelon de terre glaise, qui est tout surpris de se trouver entre des murailles de rochers épais de plus 30 lieues. Pendant que le petit sapin croît dans la fissure d'un rocher granitique, pourquoi cette complète aridité de notre féconde terre-glaise ? Mystère ! L'histoire d'ailleurs ne nous dit-elle pas que les Norwégiens, pendant qu'ils habitaient la " *Terre verte*," le Groenland, avaient des établissements sur le Labrador ? qui n'était pas alors une Sibérie.

Mais je vois que je me suis laissé entrainer loin de mes Naskapis, qui s'occupent encore moins de ce qui est arrivé que de ce qui arrivera. Ils habitent leur terre telle qu'elle est, se chauffent au soleil quand il paraît, et se battent les mains quand il fait froid. Chez eux rien que la pratique, point de théories ennuyeuses comme celle que vous venez d'entendre. Que ne les ai-je imités ?

Dans ces lacs desséchés dont je viens de vous parler, dans ces marécages couverts de mousse, habite le caribou

qui vient y trouver sa nourriture. Le caribou est la principale nourriture du Naskapis. Il aime aussi la perdrix blanche. Quand il a faim, il mange tout ce qu'il trouve, renard blanc, jaune et noir, loutre, marte et même le loup. Les Naskapis ont maintenant des fusils pour tuer le caribou et des piéges pour prendre les animaux à fourrures précieuses. Autrefois avec leurs flèches et leurs lacets, ils approchaient plus facilement les animaux sauvages non effrayés et vivaient mieux qu'aujourd'hui. Les armes à feu ne sont qu'au profit du traiteur.

Le Naskapis (mot sauvage qui veut dire: je me tiens droit debout) est un homme de haute taille, vêtu de peaux de caribou, menant une vie errante. Il habite sous des tentes de peaux de caribou. Quant à ces croyances religieuses, le Naskapis sait qu'il existe un grand Esprit et que celui-ci a un antagoniste, l'esprit du mal qu'il redoute plus que le Grand Esprit. J'ai trouvé chez eux la tradition du déluge, de Jonas et sa baleine et d'Hélie enlevé au ciel. Le tout est entremêlé de fables, mais il est facile à l'esprit observateur de suivre le récit biblique au milieu de toutes leurs fictions. Voici l'histoire du déluge telle que rapportée par un des leurs. " Ecoute de tes deux oreilles, me dit-il, et tu verras que le Sauvage connaît des choses que *l'homme qui va dans les canots de bois*, ignore "; il se recueillit, puis commença :

— Le Grand Esprit avait un fils qui était né de sa tête. Oh ! qu'il était beau, ce fils ! ! Le carcajou, cet animal vicieux, ce compagnon de mauvais esprit, commença à faire sa ronde sur la terre, car le génie du mal qui le pousse, lui a dit de ne jamais s'arrêter. Il se moqua du Fils du Grand Esprit, il passa par tous les endroits habités et persuada à tous les êtres de la terre qu'il devait rire du beau fils du Grand Esprit, du fils sorti de sa tête. Le castor seul refusa d'écouter le carcajou. Tu sais, ajouta-t-il, que le castor est fin, plus fin que tous les autres animaux. Ceux-ci ne sont fins que dans la tête, mais le castor est aussi fin dans la queue que la tête. De sa queue, il arrête l'eau des lacs, en construisant des écluses. Or il faut avoir de l'esprit pour arrêter l'eau d'un lac ; donc le castor est fin dans la queue.

— Très-bien, cher ami, mais j'attends toujours l'histoire du déluge ?

— Tiens ! je suis à te la raconter l'histoire du déluge. Je continue : Donc le castor est fin dans la queue. Un jour le carcajou, dans une course qu'il faisait pour aller persuader le huard qu'il devait se révolter contre le fils du Grand Esprit, passa sur une chaussée de castor. Celui-ci qui se tenait au fond de l'eau, agita le pieux sur lequel se tenait le carcajou, et le précipita dans l'eau. Celui-ci, faillit se noyer, regagna le rivage avec peine et jura une haine implacable au castor qu'il poursuivit pendant trois lunes. Le castor effrayé, n'osait venir à sa cabane et ne se montrait jamais sur le rivage. Un jour, il laissa le lac, et s'aventura dans un petit ruisseau, décharge du lac, sur les bords duquel il voulait manger des branches. L'esprit malin en avait averti le carcajou, qui se cacha sous une grosse roche et fit le mort. Le castor s'avançait silencieusement, en imitant le bourdonnement du maringoin. Le carcajou le saisit par le cou et l'étreignant de ses griffes, lui dit : Je vais te déchirer de la tête aux pieds, sans cependant te briser les os. Il lui déchira les artères et le sang du castor coula en abondance. Le St. Esprit changea ce sang en vermillon. Oui, mon père, ce fut le sang du premier castor qui fit le vermillon. Tu as vu, n'est-ce pas, la montagne du vermillon et le ruisseau du castor égorgé ?

— Oui, mon cher, je les ai vus, mais je ne vois pas encore venir le déluge.

— Tiens, le déluge ! C'est ce que je te raconte, le déluge. Donc ce fut le sang du premier castor qui fit le vermillon. Le carcajou alla trouver le huard et lui dit : Rions de Mesh, de celui qui est né de la tête du Grand Esprit. Le huard répondit : Carcajou grimaceux, viens te promener au fond du lac, et il plongea. Le carcajou furieux répondit : Huard, toi qui as le cou long, comme un ruisseau tortueux, et la queue comme un épinette, je te rognerai la queue. Le malin esprit assembla les oiseaux dans un grand lac. Il leur dit des paroles de paix, puis se fermant les yeux, les exhorta de faire comme lui pour se recueillir plus profondément. Les oiseaux se fermèrent les yeux. L'esprit malin souffla, un

nuage se forma devant le soleil et les ténèbres couvrirent la terre. Le carcajou sortit de sa cachette et commença à couper des ses dents affilées le cou des oiseaux. Le huard grâce à son long cou s'était caché la tête sous l'aile d'un autre oiseau, puis il entr'ouvrit un œil, donna l'alarme en s'écriant: *Amoun! Amoun!!* (1) et les oiseaux de s'enfuir. Le carcajou désappointé lança dans sa furie, une pierre au huard. Il atteignit sa belle queue qui tomba et depuis ce temps le huard est resté la queue courte. Eh! bien, père, qu'en dis tu de tout cela?

—Je dis qu'il est vrai que le huard a le cou long et la queue courte, mais le déluge?

—Tiens; le voilà encore sur le déluge! Mais c'est ce que je te raconte, le déluge. Depuis ce temps donc le huard est resté la queue courte. Le carcajou parcourut toute la terre et gagna tous les êtres animés à rire avec lui du bel Esprit. Il riait en faisant la grimace. Il était laid comme la montagne du loup marin qui a la tête plus grosse que les pieds. Le génie du mal était sur la plus haute montagne et riait lui aussi en faisant la grimace. Le Grand Esprit se fâcha et dit: Vous ne rirez pas de mon Fils. Il alla se placer sur une montagne qui domine la mer, convoqua les baleines et leur dit de jouer dans l'onde puante. Elles obéirent à la voix du Tout-Puissant en même temps que les cieux s'ouvrirent. Toute l'eau de la mer et l'eau du ciel se répandit sur la terre. Tout le monde se noya et le carcajou ne faisait plus la grimace. Le huard n'avait pas le cou assez long pour prendre le poisson au fond des lacs et mourut en criant: carcajou, tu es mort avant moi. Il y avait un Naskapis qui était vieux et rempli de sagesse. Le Grand Esprit l'avait visité pendant son sommeil. Il avait vu le carcajou qui faisait du mal et évita sa présence. Pour tromper cet animal méchant, pendant l'hiver, il mettait ses raquettes sens devant derrière. Il construisit un cageux et fit des avirons. Il peintura son cageux avec le vermillon, le sang du premier castor, ce fut ce qui le sauva et le castor fut vengé du carcajou qui alors, comme je te l'ai dit, ne faisait plus la gri-

(1) Je ne connais pas la signification de ce mot.

mace. Six personnes prirent place sur le cageux. Elles passèrent près d'une montagne dejà couverte d'eau. L'Esprit malin qui était sur le sommet, était dans l'eau jusqu'au cou. Il ne riait plus, il était si laid qu'il en était blanc ; il demanda passage à bord du cageux. Il tendit ses deux bras vers le soleil levant en confessant qu'il méritait la mort, mais disant qu'il ne voulait pas mourir étouffé. Le Grand Esprit lui dit : embarque, mais à la condition que tu te mettras près du gouvernail, le dos tourné aux passagers et que tu ne regarderas pas en arrière. La lune se levait et se couchait et le cageux flottait sur les eaux. Enfin il vint à proximité d'une terre et de loin, les passagers virent une piste d'oiseaux sur le rivage. Le Grand Esprit dit : Le malin ne me voit pas, je vais le percer de mon instrument tranchant. Le malin répondit : Je ne te vois pas, mais je t'entends, je saurai maintenant me passer de toi, je puis nager au rivage. Il s'élança dans les eaux, il arriva le premier à terre dont il prit possession, c'est pourquoi il y a plus de mal que de bien depuis le déluge.

Mon narrateur s'arrêta ici, me regardant d'un œil interrogateur. Je restai coi. Il rompit le premier le silence. Toi, as-tu un déluge à raconter. Je lui racontai *mon* déluge. Il écoutait de tous les pores de son corps. Je lui parlai aussi de Jonas et de la baleine.—Pas une baleine, dit-il, une truite. Oui, c'était une truite aux nageoires rouges. Il y a un jongleur qui en a vu les débris sur une haute montagne. Sais-tu pourquoi la truite est veuu se jeter sur le rivage ? C'est la faim qui la torturait. Tchékapesh (le Jonas Naskapis) mangeait tout ce que la truite avalait, vu qu'il était dans son estomac. La truite voulut le vomir à la mer, mais Tchékapesh lui dit : pas si bête, je ne sortirai pas. Alors la truite vint le jeter au rivage. La mer était à son baissant, la truite ne put repartir et mourut en disant : Mes belles nageoires rouges m'ont causé la mort. Mon narrateur ajouta :—il y eut autrefois un Sauvage qui fit encore des choses plus extraordinaires que celles que je viens de raconter : Croiras-tu qu'il y eut un Naskapis, autrefois, qui laissa la terre pour habiter une étoile ou, selon quelques-uns, le soleil. Ce Sauvage vi-

vait seul et courait les bois en disant: Laissez-moi seul, que la femme s'éloigne, je veux vivre seul. Puis le Grand Esprit voyant son âme triste lui dit: Tu n'es pas fait pour habiter la terre, tu veux être seul, je vais te donner à toi seul un royaume entier. Va dans un pays lointain et construis-toi une flèche du bois le plus dur, d'épinette rouge. Le solitaire fit ce que l'Esprit lui avait dit. Il prit sa flèche, la tira dans les airs en disant: Par la vertu du bâton du jongleur, je désire m'élever dans les airs, puis il disparut. Cet homme puissant avait une sœur qui pleurait parce que son frère ne paraissait pas l'aimer. Elle vit la flèche qui s'éleva dans les air set s'écria: frère, où vas-tu? Le frère répondit: je reviendrai quand d'autres génerations auront grandi, puis s'élevant toujours, il passa près de la lune, et il jeta son ombre. Ce n'est pas lui que tu vois dans la lune, ce n'est que son ombre; il dût arriver au soleil, car alors le soleil s'éteint et il y eut une éclipse, puis de temps à autre, il visite son domaine et fait éteindre les feux sur son passage. Depuis qu'il est dans le soleil, le climat du Labrador est changé. Il fait plus froid qu'autrefois, il y tombe plus de neige pour permettre au Naskapis de rejoindre le carribou. Cet homme nous aime, et quand il reviendra, il retrouvera encore des Naskapis sur la terre.

—Mon cher narrateur, tu me parles de tes grands hommes, mais tu ne me dis pas s'il y a toujours eu des Naskapis sur la terre?

—Je vais te répondre: écoute bien. Le Grand Esprit créa le Naskapis quand il créa les autres hommes: comme tu sais, quatre espèces d'hommes. Le Grand Esprit créa l'Esquimaux de sa tête. Tu sais que l'Esquimaux passe deux et trois jours sans parler, il jongle alors parce qu'il est créé de la tête du Grand Esprit, la tête siége de la pensée. Il créa aussi le Sauvage guerrier (1) Celui-ci fut fait des bras du Grand Esprit. C'est avec les bras qu'on attaque un ennemi. C'est pourquoi le sauvage du Sud veut toujours battre les autres. Le Grand Esprit créa l'homme au visage pâle, de

(1) Le narrateur fait ici allusion à l'Iroquois qui a fait des descentes jusque dans le Labrador.

ses ongles. C'est pourquoi celui-ci veut toujours voler ce qui appartient aux Sauvages. Ils vont partout pour s'emparer des terres du monde entier. Ils fabriquent de l'eau de feu pour rendre fous ceux qu'ils veulent voler. Ils se croient fins tandis qu'ils ne sont que coquins. Le Grand Esprit créa ensuite *ilno*, l'homme par excellence, l'homme des hommes, le Naskapis enfin. Il le créa de son cœur, son gros cœur, c'est pourquoi le Sauvage a un sang si noble, si généreux. Le Naskapis poursuit le caribou toute la journée sans ressentir de fatigue parce que son cœur lui fournit un sang riche qui l'anime ; le Naskapis supporte la faim huit longues journées, parce son cœur lui dit : *tant* que j'aurai une goutte de sang, tu ne mourras pas. Le Sauvage vit dans les bois où il trouve sa nourriture aussi bien qu'autour des lacs dont il pêche les poissons, parce qu'il a de l'énergie dans le cœur. Le Sauvage parcourt la terre, s'arrête au fond d'une vallée, ou campe sur le sommet d'une montagne et partout où il foule la terre il s'écrie : je suis chez moi ici ! Qu'il est puissant, le Sauvage ! s'écria mon narrateur enthousiasmé. Qu'il est puissant, père ! "Uséam, meste pokotro."

Je vois, M. l'Aumônier, que je ne m'arrêterais pas, si je vous racontais " l'*atamhan*," *le conte* du genre humain et de tous les animaux des bois, tel que rapporté par les jongleurs lors de leurs festins. Ils parlent ordinairement une journée et une nuit sans s'arrêter. Je ne puis cependant passer sous silence cette partie du conte qui a trait à l'innocence primitive de l'homme. Ecoutez encore le jongleur :

Autrefois l'homme était beau comme la patte de devant d'un caribou. Il n'avait pas froid, il n'avait pas chaud. Il n'avait pas besoin de peau de caribou pour se vêtir. Tous les animaux de la terre habitaient avec l'homme leurs maître. Le caribou n'avait point peur de l'homme parce que l'homme n'avait point de peau de caribou pour se vêtir. Les caribous et tous les autres animaux parlaient sauvage. Le caribou a encore conservé un mot de notre langue : enh, enh, enh ; oui, oui. Quand on le surprend, c'est ce qu'il nous dit, voulant nous faire comprendre qu'il set

l'ami des sauvages. Le caribou et l'homme vivaient donc dans la même cabane en grande intimité. L'homme disait au caribou : n'aie pas peur de moi et le caribou disait : Tu es beau, je n'ai pas peur de toi. Le caribou s'endormit une fois à l'ombre d'une épinette rouge. Quand il s'éveilla, l'homme mangeait. Le caribou eut peur et se sauva. L'homme lui cria : ce n'est pas toi que je mange, reviens habiter avec moi. Celui-là lui répondit : tes yeux sont malins et je sais que tu veux me tuer, je m'en vais dans les forêts ; je te permets de me tuer quand tu seras assez fin pour me rejoindre à la course ; tu tueras mon corps, mais mon âme repassera dans le corps d'un autre caribou façonné par *l'ombre* qui plane au-dessus des forêts et qui veille sur la destinée de la nation des caribous. Depuis ce temps le caribou séparé du commerce de l'homme, ne parle plus sauvage, mais il le comprend encore ainsi que l'ours qui comprend le sauvage mieux que toi, père.

—L'ours comprend le sauvage ! mais, cher ami, comment cela se peut-il, vu qu'il vit seul ? Comprend-il aussi le français ?—Père, je vais te convaincre que l'ours comprend le sauvage. Quant au français, il ne saurait le comprendre, car le français n'est pas la langue des chasseurs et l'ours ne comprend que le chasseur.

— Quand dans le printemps, le Sauvage a faim et qu'il voit un ours courir dans les bois, pour le faire venir à lui, il n'a qu'a lui dire : Frère ours, je t'aime à la folie, je n'ai aucune mauvaise intention à ton égard, viens vers moi, je vais te donner du tabac et une pipe qui n'a jamais servi. L'ours répond par un signe de tête et s'approche à portée du fusil. Si tu ne veux pas le tuer, ou s'il s'avance vers toi d'un air menaçant, hâte-toi de lui dire : Je te déteste, ours à poils rudes et grossiers, que tu es laid. Aussitôt il se détourne la face et s'enfuit pour aller se cacher dans une crevasse de rocher. Crois-tu que s'il ne comprenait pas le sauvage, il ferait de telles choses ?

Il fallut employer bien des arguments pour dissuader mon sauvage de croire à une telle folie. La Providence un jour vint à mon secours et apporta un argument irréfutable. Permettez-moi, M. l'Aumônier, de rapporter en pas-

sant cette petite anecdote d'un de mes voyages. Mes guides venaient de me parler de la finesse de l'ours, de sa connaissance de la langue sauvage et le reste. Je riais aux éclats. — Attends un peu, Père ; si on peut en voir un, on te convaincra promptement de la vérité de notre assertion. O joie ! un ours se présente à vue. Il descend la côte qui conduit à la rivière. Il veut voir sa belle image dans le crystal limpide des eaux et faire un bout de toilette. Mes sauvages se mettant le doigt sur la bouche, m'imposent le silence le plus complet. Les fusils s'apprêtent pendant qu'on s'avance sans faire le moindre bruit. Je pris ma voix de dimanche pour la circonstance et m'écriai : "frère ours, je t'aime à la folie, je n'ai pas de mauvaises intentions à ton égard, viens ici, je vais te donner du tabac et une pipe qui n'a jamais servi, de plus des pommes, des oranges, de la melasse,"— et l'ours de se sauver — " des patates, du vinaigre, du poivre rouge," — et l'ours de courir plus fort. Mes Sauvages tirèrent et blessèrent l'ours qui tomba, mais se releva aussitôt et disparut ; mes guides le poursuivirent inutilement et revinrent en boudant. Quand on fut en canot, ils voulurent avoir une explication. Il m'était facile de la leur donner. Je n'ai point voulu l'envoyer, leur dis-je, je voulais savoir s'il comprenait le sauvage, je lui ai offert du tabac, du....

—Mais, interrompit vivement l'un d'eux, si tu t'étais arrêté là, il serait venu aussitôt ; mais, dis donc, je t'en supplie, quelles *salopries* tu lui as données ensuite ? crois-tu, en bonne vérité, qu'il y ait un ours capable de manger la moitié des saletés que tu lui as offertes sans étouffer ? Il y en avait assez pour faire mourir tous les ours du Labrador.

—Mais tous les mêts que je lui ai présentés sont délicieux au palais des blancs.

—Oui, mais l'ours est plus fin que les blancs, père, et ne mange pas de toutes ces *salopries-là*. Je vous demande un peut faire manger... comment appelles-tu cela ?

—De la patate ?

—Oui, de la *beutate*, voir si un ours va manger de ce qu'il n'a jamais vu, ah ! il pouvait bien sauter ! Tout ce que je peux, te dire, père, c'est qu'il court encore et qu'on n'est

pas prêt de le voir. Après une pause,—oui, il doit en faire des saults; pauvre ours! je le plains. Puis à toutes les cinq minutes, j'étais sûr d'entendre mon Sauvage s'exclamer en soupirant : non, mais dire qu'un ours va manger de la *beutate !* Ca, ça me passe.

Je vois que je me laisse entraîner à des digressions qui n'ont peut-être pas pour vous, l'intérêt que j'y attache. Que voulez-vous, mes Sauvages m'ont gâté et j'aime tout ce qui les regarde. Je me hâte de vous parler des consolations qui attendent le missionnaire à son arrivée au milieu de la nation Naskapis.

D'abord, comme je vous l'ai dit déjà, Dieu m'avait réservé le bonheur, à mon arrivée, de pouvoir baptiser une mourante que j'eus le temps d'instruire l'espace d'environ une heure. Cette consolation paie les fatigues du voyage Toute la nation, à l'exception d'un jongleur, demandait à grands cris le baptême.

Je dressai ma tente au milieu des leurs et commençai à les instruire. C'est un travail de 20 heures par jour et cela pour des semaines entières. On varie les exercices plusieurs fois dans la journée. L'enseignement de l'alphabet, du catéchisme, des prières, du chant, de l'administration du baptême, puis quelques sermons sur les grandes vérités, nous font paraitre le temps bien court. Il faut beaucoup de patience pour instruire ces Sauvages dont l'intelligence ne s'élève pas du premier bond aux choses spirituelles. Aller leur parler de sacrement, de la grâce de Dieu, dans le langage de nos chaires canadiennes serait perdre son temps. Il faut user de périphrases. Le missionnaire qui travaille au milieu des nations infidèles a besoin,—le croiriez-vous ? —d'une science dogmatique plus qu'ordinaire et plus grande que celle qui, bien souvent, serait suffisante devant un auditoire déjà instruit des vérités de notre sainte religion. Il lui faut créer des mots d'un genre nouveau et bien se garder de ne pas dépasser les limites de l'orthodoxie. Son langage doit être précis, et s'il veut rester dans les généralités, il fera mieux de ne pas parler. Dès que vos Sauvages sont suffisamment instruits et qu'ils ont fait leur preuve, vous les admettez au

saint baptême. Les Naskapis étaient presque tous polygames. A ma voix, ils se sont mis en règle avec l'Eglise catholique, quant à leur mariage ; un seul catéchumène est depuis retourné à son vomissement. Lors de mon premier séjour au milieu d'eux, j'eus le bonheur de faire cent vingt-et un baptêmes. Ils me promirent d'être bons catholiques et je sais qu'ils tiendront parole. Ils ne veulent plus abandonner au milieu des bois leurs père et mère, ne plus faire la jonglerie et ne plus étouffer les personnes qui tombent dans le délire, comme c'était la coutume au milieux d'eux. Je dois dire qu'ils sont encore affolés par de vaines craintes superstitieuses qui finiront par disparaître. Ils sont attachés à la robe noire, pleurent lors de son départ. Ah, si nous pouvions nous établir au milieu d'eux pour mieux les instruire ! car ils sont encore bien ignorants. Mais Dieu a ses vues, et j'adore ses desseins impénétrables.

En attendant que je reparte ce printemps, dans l'espoir de les voir, je les recommande à vos bonnes prières. Je vous remercie de l'accueil favorable que vous faites toujours à mes demandes. J'ai sollicité dans quelques paroisses la générosité de mes compatriotes. Je suis heureux de vous dire qu'on m'a reçu partout à *mains ouvertes*. Que la foi est encore grande dans notre Canada ! J'ai été flatté d'apprendre de quelques vénérables prêtres que, dans la semaine qui a suivi mon instruction dans leurs paroisses, un grand nombre sont venus payer leur contribution à l'Œuvre de la Propagation de la Foi. C'est en entendant exposer les besoins de nos chers Sauvages, que nos zélateurs comprennent l'importance et le mérite de leur obole.

Je ne puis me résoudre à vous dire adieu. Au revoir donc quand mes occupations me le permettront.

ZACH. LACASSE, O. M. I.

NORD-OUEST.

Hôpital-Général de la Providence, Riv. MacKenzie,

25 Juin, 1878.

Ma Très Honorée Mère,

Mes Bien Chères Sœurs ;

Quoiqu'il n'y ait que très peu de temps que j'aie eu la satisfaction de vous écrire tous les détails intéressants et autres de notre petite mission, les occasions de le faire sont trop rares pour que je ne profite pas avec bonheur de celle qui se présente aujourd'hui pour me procurer de nouveau le plaisir que j'éprouve à venir m'entretenir avec une Mère vénérée et des Sœurs tant aimées. Notre petit journal quotidien est d'une monotonie désespérante ; aussi, vais-je le laisser de côté sans cérémonie ; et ne consultant que mes souvenirs, et plus encore mon cœur, je laisserai courir ma plume sans m'astreindre à suivre l'ordre chronologique.

La bouche parle de l'abondance du cœur ; il doit en être ainsi de la plume, n'est-ce pas ? Eh bien ! de ce temps-ci et depuis longtemps nous attendons avec anxiété et impatience le mois d'Août qui doit nous apporter des lettres, et peut-être du renfort dans la personne de notre chère Sœur Massé que nous attendons toujours, et..... vais-je continuer ?..... peut-être une visitatrice ; pourquoi ne pas espérer un tel bonheur ? l'espérance est si douce au cœur de l'exilé.

Voilà autant de sujets de conversation qui nous occupent dans les courts instants où nous nous réunissons dans notre petite Communauté, et où nous trouvons ordinairement notre bonne Mère et ma Sr. Michon occupées, à cette saison, à préparer et à emballer les effets des Pères des différentes missions. C'est vous dire, ma Très-Honorée Mère, que l'ouvrage ne manque pas. Ainsi on ne manque pas de rencontrer ma Sœur Brunelle au jardin, objet de tous ses soins,

ou encore dans sa dépense si propre, écrémant du lait, pour pouvoir remplir un petit baril de beurre. A la porte de la dépense, nous trouvons, à coup sûr, un petit idiot, objet principal des attentions maternelles de cette chère Sœur. Il est âgé de 11 ans, mais il faut lui rendre tous les services qu'exigerait un enfant de deux. Malgré tout, ma Sœur Brunelle le trouve fin, opinion qu'elle voudrait faire partager à tout le monde ; souvent, pour ne pas contrister cette chère Sœur, nous finissons par lui accorder qu'il est bien fin pour un fou, ce qui ne la satisfait qu'à demi.

Nous étions au jardin, il y a quelques instants, je n'aurais pas dû en sortir sans vous parler de nos champs. Toutes les semences étaient terminées vers la mi-Mai, grâce au temps favorable dont la Providence nous a favorisées. C'est la première année que nous avons pu finir avant le mois de Juin. Depuis ce temps, nous avons eu de la pluie plusieurs fois, de sorte que nous espérons avoir de bonnes récoltes : l'orge et les patates sont déjà très belles, et le blé très beau. De ce dernier, nous n'avons pu semer que 2 barils, mais nous nous contentons facilement de la galette d'orge que nous trouvons excellente, tant il est vrai que l'on s'accoutume à tout. Hier pour nous faire fêter la St. Jean-Baptiste en *bonnes Canadiennes*, on nous a servi à chacune, un tout petit pain blanc que nous avons mangé avec de la crême. C'est autant de moins de *beurre* dans le baril de ma Sr. Brunelle. Notre petit jardin a vraiment bonne mine avec ses carrés de légumes bordés de fleurs et de fraisiers qui promettent une récolte abondante ; il y a des choux, des oignons, des carottes, des choux-fleurs, des radis et des navets. Nos érables, que les enfants appellent des *sucriers*, sont vraiment charmants à voir. Il ne faut pas que j'oublie les groseilliers, qui ne sont pas à dédaigner et les framboisiers, qui déjà tout en fleurs me disent, qu'eux aussi, veulent avoir une mention.

Pendant les semences, nos gros chiens Esquimaux, indispensables pendant l'hiver pour les voyages, ont tué un de nos plus beaux veaux : c'est une grande perte pour la mission, vu le petit nombre d'animaux que nous avons.

Notre petite Eglise avance lentement, vu qu'il n'y a qu'un

seul ouvrier pour aider au frère qui y travaille, et que ce dernier est souvent obligé d'interrompre ses travaux de menuiserie pour labeurer, etc., etc. Le petit clocher est terminé depuis quelques jours ; le cimetière avecsa belle grande croix où se trouve insérée une belle petite statue de N. D. du Sacré-Cœur, tout cela est maintenant si joli, que nous nous croirions facilement en pays civilisé. Le petit plan de la mission que vous avez dû recevoir cet été, ma Très-Honorée Mère, dira mieux que ma plume les progrès de cette mission, où, en 1862, pas un seul arbre n'était encore abattu. Monseigneur Faraud, absent depuis le mois de Janvier 1870, et que nous attendons l'été prochain, sera bien agréablement surpris des travaux accomplis pendant sa longue absence.

Nous avons fait notre retraite dans la semaine de Pâques. Le prédicateur, (le R. P. Lecorre), nous a fait chaque jour deux belles instructions, toutes pratiques. La nôtre terminée, notre bonne Mère, qui se réserva toute la besogne pendant ces huit jours, fit la sienne à son tour. Nous finissions nôtre retraite pour l'ouverture du beau mois de Marie, aux exercices duquel toute notre petite population se rend avec la même fidélité qu'à la messe le dimanche. Il me semble que notre Mère Immaculée doit agréer avec plaisir les hommages si simples et si sincères de ces pauvres Enfants des Bois qui l'appellent dans leur naïf langage : la Pure Marie.

Les Sauvages qui se rendent à ce poste pour traiter leurs pelleteries, sont encore généralement peu instruits et assez indifférents. La présence des ministres protestants au milieu d'eux leur est funeste ; non pas que ces derniers fassent de véritables conversions, mais ils réussissent trop souvent par leurs calomnies à les éloigner du Prêtre et à faire naître parmi eux une apathie et une indifférence difficiles à vaincre. Le nombre de missionnaires est toujours trop petit pour suffire à visiter les différents postes ou camps où demeurent ces tribus nomades et par conséquent plusieurs restent exposés aux attaques des ministres de l'erreur. Ainsi, dernièrement Monsieur Reeves, qui n'est encore que diacre de l'Eglise Anglicane, se rendait au Lac la Trinité,

où se trouve une nombreuse peuplade, qui n'a jamais été visitée par aucun missionnaire catholique. Je ne sais trop ce qu'il y a fait, mais après deux mois de séjour au milieu d'eux, il en revenait il y a quinze jours, accompagné de tous ces Sauvages qui emportaient leurs fourrures au fort. Le lendemain, dimanche de la Sainte Trinité, tous ont assisté à sa prêche, et pas un n'a paru à la chapelle. Le lundi, monsieur le Diacre reprenait le chemin du Fort Simpson pour revoir sa dame et ses enfants. Espérons qu'il les trouvera si charmants qu'il ne les laissera pas de sitôt. Depuis son départ, plusieurs de ces pauvres Sauvages sont venus trouver le Missionnaire catholique pour se faire instruire. Veuillez donc, Ma Très-Honorée Mère, prier et faire prier notre chère Communauté pour nos chers Sauvages, afin d'éloigner d'eux à jamais l'erreur, et de vaincre cette indifférence qui caractérise ces pauvres esclaves de la matière.

Permettez-moi maintenant, d'extraire quelques lignes d'une lettre du R. P. Lecomte, que nous avons reçue dernièrement :

" La mission de St. Joseph est pour moi un véritable
" paradis terrestre, nos Sauvages aiment tant notre sainte
" religion et ont tant de respect pour celui qui leur distri-
" bue le pain de la parole divine qu'on ne peut pas ne pas
" se plaire au milieu d'eux. La veille de l'Ascension, je
" rentrais au logis après un voyage aufond du lac (des
" Esclaves). J'y ai vu une cinquantaine de Sauvages et tous
" sans exception ont été pour moi un sujet de la plus grande
" édification. Ces pauvres Indiens ne sont pas instruits, mais
" on sent qu'ils sont sincèrement catholiques et que leurs
" cœurs brûlent de l'amour de Dieu. J'ai passé 7 jours
" dans ce camp ; ensuite je me suis rendu à la Rivière au
" Rocher ; le voyage a bien été un peu pénible, mais les
" consolations que j'avais éprouvées pendant mon court sé-
" jour au fond du Lac, me firent vite oublier toutes les
" fatigues d'un si long voyage. Arrivé au camp le diman-
" che de la Quasimodo, j'y ai donné la mission qui a duré
" un mois. Dans les commencements, j'avais un peu de
" difficulté à m'expliquer, mais à force de parler, je suis
" arrivé au point de converser avec eux aussi facilement
" que je parle le français. Pour cela, il m'a fallu beaucoup
" de travail. Ma bonne Mère Marie Immaculée s'est aussi
" mise de la partie, je n'en doute nullement. J'ai vu une

" centaine de Sauvages dans ce dernier camp. Oh ! qu'il
" fait bon au milieu de ces bonnes âmes ! "

Nous avons actuellement 28 enfants, 18 filles et 10 garçons.

L'arrivée prochaine des berges nous en amènera plusieurs autres. Nous en avons de l'âge de 18 ans jusqu'à 4 et de toutes les tribus, métisses-canadiennes, crises, loucheuses, couteaux-jaunes, plats-côtés-de-chien, peaux-de-lièvres, esclaves, montagnais, sauteux, gens de la montagne, etc.

Les santés sont ordinairement assez bonnes. Notre bonne Mère n'est cependant pas aussi bien que nous désirerions la voir. Elle ne digère pas bien. Nous espérons que vous, ma Très-Honorée Mère, jouissez d'une santé à pouvoir remplir toutes vos importantes occupations. C'est du moins ce que nous demandons chaque jour pour vous au Sacré-Cœur.

Nos Sœurs sont heureuses de s'unir à moi pour vous présenter, Ma Très-Honorée Mère, l'hommage de notre respect et de notre invariable gratitude, et à nos bonnes Sœurs Assistantes, ainsi qu'à toutes nos chères Sœurs nos saluts respectueux.

Adieu, ma Très-Honorée Mère, et mes bien chères Sœurs, en attendant le plaisir de vous lire bientôt, je demeure avec la plus respectueuse affection,

Votre affectionnée petite Sœur,

SŒUR WARD.

—

Les extraits suivants d'une lettre de Sœur St. Michel des Saints à sa Supérieure Générale, de l'Hôpital Général de Montréal, nous aideront à nous faire comprendre l'immensité des sacrifices au prix desquels sont achetées les âmes, dans ces parages de l'extrême Nord.

COUVENT DES SAINTS ANGES,

ATHABASKA, 7 Juillet 1878.

TRÈS HONORÉE MÈRE,

.....

Le 10 de Février, Sa Grandeur Monseigneur Clut nous écrivait de la Rivière au Sel, mission voisine de la nôtre,

que la disette commençait à devenir sérieuse. On ne se nourrissait que de carpes sèches, maigres et à moitié gâtées ; et encore, ajoutait Sa Grandeur, on n'en a pas à satiété tant s'en faut. Sur l'invitation de Monseigneur, le révérend P. Husson, arrivé de sa mission du Vermillon le dimanche après Noël, allait rejoindre Sa Grandeur. Tous deux nous revenaient le 21.

Le 25 avait lieu l'examen scolaire de nos enfants. Monseigneur voulut bien nous faire l'honneur de présider cette modeste séance. Il était accompagné des Révérends PP. Laity, Husson, Pascal, Le Doussal, et des bons frères Skers et Régnier. Nous craignions que l'arrivée du grand express empêchât M. MacFarlone, bourgeois en chef du district d'Athabaska, d'assister à cette petite fête. Nous fûmes agréablement surprises, à l'heure indiquée, de le voir prendre place à côté de Sa Grandeur. Pour vous prouver que le mot de fête n'est point exageré dans cette circonstance, j'ajouterai que les pavillons du fort furent hissés dès le matin ; et tous les employés de la compagnie eurent carte blanche pour la journée. La plupart en profitèrent pour venir grossir le nombre des curieux. Le lendemain, on donna grand congé aux enfants ; ceux dont les parents demeuraient dans le voisinage allèrent passer la journée avec eux ; les autres, ainsi que nos orphelins, firent festin ici : rababou, taureau, viande sèche et pélée, poisson sec et riz firent tour à tour leur régal.

Et nous, qui venions d'apprendre l'élection de Notre Très-Honorée Mère, nous était-il possible de passer cet événement sous silence ? Certes non. Tout en conservant à notre vénérée Mère Dupuis le respectueux et cordial attachement, auquel lui donne droit les cinq années si bien remplies de sa charge, nous bénissons Dieu de lui avoir choisi une si digne remplaçante. Tout le monde sembla prendre part à notre joie ; on hissa les pavillons, et toute la journée des salves de réjouissance se firent entendre. A la cuisine, on apprêta des mets qui portaient les noms de fricot, de ragoût, de pouding ; pour le tout nous n'avions pas une once de beurre à dépenser. Une petite fiole d'Essence de Citron fit, seule, le luxe de la journée. Dans

l'après-midi, Monseigneur, accompagné du révérend P. Laity, supérieur de la mission, nous fit une longue visite. La conversation roula longtemps sur le cher Mont Sainte-Croix, auquel la circonstance donnait encore un nouvel intérêt.

.....

Le 24 mars, notre digne Evêque nous quittait pour la Rivière au Sel ; le même jour, le révérend P. Husson reprenait la route du Vermillon. Au moment du départ ce bon Père apprenait la mort d'un de ses paroissiens, octogénaire, qui dans l'espace de quarante ans, ne s'était confessé qu'une fois, il y a une dizaine d'années. Avant de laisser sa mission, le Père l'avait pressé de mettre ordre à ses affaires spirituelles, lui représentant surtout son grand âge. — Quand vous reviendrez, j'y songerai, avait répondu le malheureux.—Mais, lui objectait le missionnaire, mon absence devant durer trois mois, qui vous assure que la mort ne vous surprendra pas pendant ce temps.—C'est égal, répondait cet homme endurci, j'aime autant me risquer. Il voulut tenter Dieu, mais Dieu se rit des impies. Le pauvre misérable s'est tué sans le vouloir, en prenant une dose trop forte de laudanum. Les gens le croyant endormi n'en firent aucun cas le premier jour ; le lendemain voyant qu'il ne faisait aucun mouvement, ils le découvrirent, mais, ô surprise il était mort. Les paroles de la divine Ecriture avaient leur accomplissement : "Vous mourrez dans votre péché." Deux ou trois jours auparavant, le commis de ce même fort, protestant, allait pareillement rendre compte à Dieu d'une vie scandaleuse.

Le jeûne a été vraiment sérieux tout l'hiver. Point d'orignal, point de caribous, point de lièvres ; et au printemps point de gibier. Pendant quatre à cinq semaines, on dut se nourrir de rats et de castors quand on en pouvait avoir. Dans quelques forts, on fut obligé de tuer les animaux domestiques. On sacrifia d'abord les chevaux et les bœufs, puis les chiens. Monseigneur nous disait qu'en quittant la Rivière au Sel, le commis de ce poste n'avait autre chose à lui donner qu'un morceau de cheval et un chien. On a vu des familles entières de Sauvages, sur le point de périr d'inanition, prendre le chemin du fort dont

ils étaient souvent très éloignés dans l'espérance d'être secourus ; mais les marches forcées qu'ils étaient obligés de faire, jointes à l'épuisement de longs jeûnes, faisaient qu'ils s'affaissaient sur la route où ils seraient morts sans de prompts secours. Des faits que nous avons été à même de constater vous feront mieux comprendre la détresse de nos pauvres habitants des bois.

Un jour, c'était une jeune femme qui venait à la course, demander une traine à chien pour son mari et son petit enfant qui ne pouvait plus marcher. Une autre fois, c'était toute une brigade de Sauvages surprise par le jeûne : n'ayant plus la force de se traîner, ils dépêchèrent le plus robuste d'entre eux pour demander du secours. Le jeune homme arriva à la mission dans un état de faiblesse et de maigreur à faire pitié. Ses yeux enfoncés dans leur orbite étaient étincelants et hagards. Il nous dit qu'il avait laissé ses parents à une journée de marche pour venir quérir des vivres. Il y avait vingt jours que la brigade jeûnait, n'ayant pour assouvir sa faim que de la peau de loge. On servit de suite à manger au pauvre affamé, mais la faiblesse de son estomac ne lui permit pas de satisfaire son appétit. Une heure après, il redemanda de la nourriture. Le Révérend P. Laity écrivit quelques mots au bourgeois, qui expédia aussitôt une traîne chargée de vivres. Le moindre retard pouvait amener la mort de plusieurs, car, ajoutait le jeune homme, un grand nombre n'avaient plus la force de se mouvoir. A ces traits je pourrais en ajouter bien d'autres de la même nature si je ne craignais pas d'être trop longue. Oh ! ma Très Honorée Mère et bien chères Sœurs, vos cœurs sont sans doute attendris au récit des souffrances de nos semblables, mais combien plus pénible c'est d'en être témoin sans pouvoir les soulager. Jamais de mémoire d'homme, disent les anciens, on n'a vu de disette si générale.

Le jour de Pâques, deux de nos enfants et douze sauvages avaient le bonheur de s'approcher pour la première fois de la table eucharistique ; soit ignorance ou idiotisme, un de ces derniers avait mangé un poisson avant de se rendre à l'église. On apprit la chose, mais malheureusement, il était trop tard. Puisse notre bon Jésus n'avoir

point été offensé de cette irrévérence, plus excusable il nous semble que d'autres moins considérables, chez des hommes qui jouissent de tous les bienfaits de l'éducation religieuse.

Nous avons actuellement vingt enfants, dont douze filles et huit garçons. Nous ne pouvons guère augmenter ce chiffre vu la disette des vivres, l'exiguité de notre local et enfin le petit nombre de bras pour suffire à la besogne. Ici me reviennent les paroles de Notre-Seigneur : "La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers."

Le 3 mai, nous déployâmes toute la solennité qui nous fut possible dans la fête de la Sainte-Croix. Il y eut exposition de la précieuse relique toute la journée et vers le soir salut du Saint-Sacrement. La belle fête du Sacré-Cœur fut aussi chômée le mieux possible ; nous eûmes l'insigne faveur d'avoir le Saint Sacrement exposé toute la journée. Une instruction sur le sujet du jour, suivie de la bénédiction, termina cette heureuse fête. Ai-je besoin de vous dire, Très Honorée Mère et bien chères Sœurs, qu'en ces jours solennels, qui sont les principales fêtes de l'Institut, nos cœurs se transportent aisément au milieu de vous ; mais en nous fournissant l'occasion de méditer sur le prix immense réservé aux amantes de la Croix, et sur l'isolement du divin Cœur de Jésus au saint tabernacle, notre courage grandit, et l'exil que nous nous sommes volontairement imposé devient plus doux.

Le premier dimanche de juin était le jour désigné pour la Confirmation et la Communion générale des Sauvages, dont la mission durait depuis près de trois semaines. Ils s'approchèrent de la sainte table au nombre de cent soixante. L'église était si remplie qu'ils ne pouvaient circuler que très-difficilement. Pour rendre la cérémonie plus imposante, Sa Grandeur Monseigneur officia pontificalement. L'ignorance des Sauvages cependant faillit troubler un peu la gravité des cérémonies. Encore peu instruits de nos Saints Mystères, plusieurs de nos néophytes n'en ayant été que rarement témoins, ils ne pensaient pas qu'il fallût ouvrir la bouche pour recevoir la Sainte Communion. Monseigneur dut s'arrêter à plusieurs reprises pour le leur faire

observer, et joindre même le geste à la parole. C'est un fait inouï dans nos pays catholiques, mais ici, on doit s'attendre à tout de l'ignorance des indigènes.

Est-ce un fait véritable ou une vaine rumeur? mais il paraitraît d'après les bruits qui circulent, que le bienveillant Monsieur MacFarlone se propose de nous faire bâtir, faisant commencer l'équarrissage dès cet hiver; sans trop y ajouter foi, je n'en serais cependant pas surprise. Quel dommage qu'un gentilhomme si bon, si charitable, soit protestant. Il m'est venu à l'idée de le recommander à vos prières et à celles de nos pauvres, ainsi que sa famille composée d'un fils et de trois demoiselles. Il me semble que c'est le seul moyen de reconnaître dignement les bontés de ces généreux bienfaiteurs.

Grâce à leur générosité, nous avons aujourd'hui ce que nous appelons dans ce pays une petite chapelle. La voûte ou plutôt le plafond est tapissé en coton rouge parsemé d'étoiles dites d'argent. Une belle frange fait l'ornement d'une corniche. Puis avec de vieux morceaux de tapisserie de la même couleur, trempée dans l'eau, nous avons barbouillé le plancher. N'est-ce pas que vous n'auriez jamais imaginé un pareil genre de peinture?

PELERINAGE AUX SAINTS-LIEUX (1)

Mon révérend et bien cher Père — Je viens d'accomplir un nouveau pélérinage à Jérusalem, pour y donner la retraite pastorale ; et je sais trop combien le souvenir des Saints-Lieux vous est cher pour que je diffère de vous en entretenir encore une fois, peut-être la dernière. J'ai éprouvé une véritable joie de tout ce que j'ai vu ; car la sainte Eglise est en progrès et les Œuvres catholiques solidement et vaillamment soutenues, avec la bénédiction du Seigneur

Je ne vous parlerai que des principales parmi ces Œuvres. Le Patriarcat latin rétabli, il y a trente ans, avec quatre mille catholiques, en compte aujourd'hui dix ; et ses missions prospèrent, malgré les difficultés sans cesse renaissantes qui entravent le bien sur cette terre désolée. Les RR. PP. de Saint-François ont, sur plusieurs points, amélioré, par de nouvelles constructions, leurs sanctuaires, leurs hospices et leurs couvents ; ils ont aussi ouvert une petite école apostolique. Le R. P. Marie Ratisbonne poursuit; avec toute l'activité de son zèle, deux grandes constructions, l'une, à Saint-Jean-du-Désert pour les orphelines, l'autre, près des remparts de Jérusalem, pour un vaste établissement d'arts et métiers. La grande maison des Sœurs de Sion, à l'Ecce-Homo, est achevée ; et aux œuvres que ces saintes filles y avaient déjà établies, elles ont ajouté cette année un petit pensionnat qui étendra le grand bien qu'elles font à la classe plus élevée de la société. M. l'abbé Dom Belloni continue, avec un zèle admirable, les constructions de son orphelinat pour les garçons ; le nombre de ses orphelins est plus que doublé, depuis que je ne l'avais visité ; et cet habile administrateur a su donner à son œuvre une vigueur qui en assure l'avenir pour le spirituel et le temporel.

Les Sœurs de Saint Joseph-de-l'Apparition tiennent à Jérusalem l'hôpital catholique, où chaque jour affluent de pauvres malades, pour les consultations et les remèdes, qui

(1) Tiré du *Messager du Sacré Cœur* du mois de Décembre, 1878,

leur sont donnés gratuitement. Elles ont, en outre, des écoles, des congrégations et des orphelines. Les principales missions de ce patriarcat ont aussi une maison de ces saintes filles, qui exercent dans ces localités les mêmes œuvres de charité. Le Moudir (sous-préfet) de Ramleh, quoique musulman, m'a fait le plus grand éloge de ces religieuses chrétiennes. " Elles font un grand bien, me disait-il ; je leur ai fourni des pierres pour bâtir leur maison, et j'ai dit au consul de France : " Soyez tranquille, c'est moi qui protége " les religieuses." Aussi s'efforce-t-il de remplir leur école de toutes les petites musulmanes des environs. Malheur à qui leur dirait une parole offensante ! Quel exemple pour votre France, prétendue libérale, où semblent avoir émigré l'ancienne intolérance et la sauvage barbarie des Arabes et des Turcs contre les religieux et les religieuses ! Mais notre Moudir n'est pas seulement le protecteur des institutrices, il maintient l'ordre et la justice ; et, ce qui est admirable en Turquie, jamais il n'accepte aucun présent de ses administrés ; dans ses tournées, il tient même à ne vivre que des provisions qu'il porte avec lui. A cet exposé d'administration, qui ressemble quelque peu à celui des premiers kalifes, je ne puis m'empêcher de répondre : " Si tous les administrateurs de la Turquie te ressemblaient, elle serait florissante." Mais le bon Moudir ne voit point les choses en beau. " Les affaires, me disait-il, vont plus mal que jamais ; tout est ruiné, il s'est formé une race d'hommes qui ne vont plus ni à la mosquée ni à l'église. La seigneurie (djenaback) verra une guerre universelle, et les affaires ne se rétabliront plus ; mais la fin du monde arrivera ; car les démons sont sortis de l'enfer et les hommes se laissent gouverner par eux. " Nous voilà entraînés bien loin par notre Moudir ; mais, peut-être, prendrez-vous quelque intérêt, mon cher Père, à connaître les idées qui fermentent dans les imaginations arabes durant cette crise.

Les chers Frères des Ecoles chrétiennes ont aussi élevé une belle maison à côté du Patriarcat latin ; et ils l'achèvent, pour commencer sans retard leurs classes, ouvertes à tous les enfants de Jérusalem. J'ai rencontré à Jaffa les maîtres qui arrivaient de France ; et sans doute, aujour-

d'hui, tous sont à l'œuvre, à la grande joie des habitants de la cité sainte, qui savent mieux apprécier que les radicaux de l'Europe ces incomparables instituteurs du peuple. J'ai encore eu le bonheur de rencontrer, à Jaffa, les Pères des Missions africaines que Mgr Lavigerie envoie prendre possession du Sanctuaire de Sainte-Anne à Jérusalem, avec l'assentiment du gouvernement français. J'ai pu dire la messe, le jour même de la Nativité, dans la crypte de ce sanctuaire, où une tradition place la naissance de la sainte Vierge. L'église des croisades a été restaurée avec un goût parfait ; mais elle n'est pas encore ornée, les constructions pour l'habitation ne sont point achevées, et la dédicace ne s'en fera que lorsque tout sera terminé. Pour le moment elle n'est point ouverte au public. Ce sanctuaire est destiné à devenir une maison de hautes études scripturaires. On ne pouvait donner à ce saint lieu une destination plus belle et plus utile. Puisse la sainte Ecriture recevoir de ce nouveau foyer, placé sur les terres bibliques, de nouvelles clartés pour le triomphe de l'Eglise et le salut des âmes !

Mais ce qui est plus adorable encore, aux yeux de la foi, c'est l'hôpital qui va s'élever près des murs de Jérusalem. Un généreux chrétien de Lyon, jeune homme de 25 ans, fils unique, creusait les fondations de cet édifice pendant que j'étais dans la ville sainte, et consacrait, à l'élever et à le doter, ses talents distingués d'architecte et de sa grande fortune. Quelles âmes sait se choisir la Providence ! Une pieuse personne, âgée et infirme, est venue établir, de son côté, un ouvroir, pour recueillir les enfants que leurs parents laissent courir dans les rues de Jérusalem. Voilà comment l'Eglise catholique se manifeste au lieu où est mort Jésus-Christ, son divin chef ; et je n'ai pas tout dit. C'est au point que le digne consul de France, M. Patrimonio, m'a assuré qu'il avait reçu des plaintes des communions rivales sur ces progrès si éclatants. Mais la réponse était facile : " Rivalisez avec les catholiques de zèle et dévouement. " Les Grecs schismatiques surtout, qui dominaient à Jérusalem, ont été gravement éprouvés par les derniers événements. Au lieu de triompher par la victoire des Russes, ils ont vu leurs ressources tarir, et ont été obligés

de fermer leur séminaire de Sainte-Croix et leur hôpital de Jérusalem, et de cesser de fournir les allocations à leurs curés. Les Juifs, cependant, sont en progrès à Jérusalem ; comme ailleurs, leurs spéculations habiles les rendent maîtres des finances ; tout l'argent qui arrive à Jérusalem passe par leurs mains ; et on les accusait, à mon passage, d'accaparer tout les blés, pour commander ensuite sur le marché.

J'aurais dû peut-être vous parler, en premier lieu, de deux autres établissements d'un autre genre, mais de la plus haute importance pour Jérusalem. Ce sont deux monastères de Carmélites, qui s'achèvent, l'un sur le mont des Oliviers, au Sanctuaire du *Pater*, avec les ressources que Saint Joseph y envoie chaque semaine ; l'autre à Bethléem, où il a été fondé d'une manière toute merveilleuse. La sœur Marie-de-Jésus-Crucifié, qui en est la principale fondatrice, est morte en odeur de sainteté, le 26 août dernier, pendant mon séjour à Jérusalem. Elle était âgée de trente-trois ans seulement ; c'était une simple sœur converse, née de parents Grecs-catholiques, à Abellin, village situé près de Saint-Jean-d'Acre. Elle savait à peine lire et écrire ; mais Dieu s'était plu à la combler de ses grâces les plus extraordinaires ; et elle a pu, par sa sainte influence, faire réussir cette intreprise qui paraissait impossible. Les stigmates, les extases, les élévations de terre, les visions, les prophéties, les lumières célestes sur les matières les plus difficiles, etc., étaient, dit-on, sa vie de chaque jour. Ces merveilles, inouïes en Orient depuis des siècles, avaient fixé tous les regards sur elle ; et ses funérailles ont attiré un grand concours des personnages les plus distingués de Jérusalem. On raconte que, dans son enfance, elle avait été prise et emmenée à Alexandrie par les Musulmans, qui ne pouvant la séduire, lui coupèrent la gorge et la laissèrent pour morte. Heureusement, la blessure n'était pas mortelle ; elle fut recueillie par la charité et conduite par la Providence au Carmel de Pau, où son cœur vient d'être envoyé. Le plan qu'elle a donné pour le Carmel de Bethléem ne ressemble en rien aux autres : c'est une grande tour, *Turris Davidica*, qui s'élève en face de Bethléem, sur une colline

où, suivant la tradition, David conduisait son troupeau. De loin, cette tour, au milieu de la clôture du monastère, la fait assez bien ressembler à une forteresse de Marie, mais encore inachevée.

Je m'abstiens de vous donner d'autres détails intéressants sur ce sanctuaire, pour vous entretenir, en terminant, d'un sujet bien différent.

Vous connaissez par l'histoire les évêques *Scénites* et les chrétiens *Sarrasins* des premiers siècles ; j'ai été heureux de retrouver leurs traces en conversant, à Jérusalem, avec un missionnaire qui vit sous la tente des Arabes. L'histoire ecclésiastique a conservé peu de détails sur ces évêques " habitant sous la tente : " on rencontre les indices d'un évêque scénite pour la tribu de Moawiah, sous la dépendance du patriarcat d'Alexandrie ; un autre évêque scénite suivait les tribus de la Palmyrène, sous la dépendance de la primatie de Damas ; enfin, un autre évêque vivait avec les tribus des bords de l'Euphrate, rattachées à la province de l'Osrhoêne. Les autres tribus de l'Arabie romaine, qui s'étaient soumises et acceptaient des empereurs de Bysance la nomination de leurs *philarques*, avaient aussi embrassé le christianisme, sans avoir toutefois, paraît-il, d'évêques particuliers. A la conquête arabe, ces tribus émigrèrent ou apostasièrent.

Cependant, Dom Paolo, missionnaire du patriarcat latin, a rencontré une tribu qui vit sous la tente, dans la contrée qui est à l'orient de la mer Morte. Elle a conservé quelques vestiges de christianisme par suite de sa dépendance du Karak, le Mont-Royal des Croisés, l'ancienne *Petra* ou *Sella*. Plusieurs familles passent une partie de l'année sous la tente et le reste dans leurs maisons du village. Cependant, il y a toujours une centaine de tentes dressées, pour suivre les troupeaux et faire les moissons ou les semailles dans les lieux écartés. Il y a quelques années, Mgr le Patriarche de Jérusalem ouvrit une mission au Karak, et une grande partie des Grecs schismasiques qui l'habitaient rentra dans le sein de l'Eglise ; ce mouvement religieux se propagea jusque sous les tentes. Mais ces Bédouins convertis étaient dans la plus profonde ignorance de la religion. Jamais les

prêtres grecs ne s'étaient résignés à habiter avec eux sous la tente ; et la religion de ces pauvres abandonnés se réduisait à faire baptiser leurs enfants, et à observer quelques jeûnes avec la rigueur primitive. Ils ignoraient même Jésus-Christ, qu'ils croyaient être un de leurs scheiks, et la sainte Vierge, qu'ils disaient être une dame chrétienne. Ils ne conservaient ni fêtes ni prières, ne savaient parler que par malédictions et imprécations affreuses, et se faisaient entre eux des guerres féroces, jusqu'à couper en petits morceaux leurs ennemis. Les vengeances atroces se transmettaient aussi de génération en génération, suivant la coutume arabe.

A la vue du triste état de ces demi-sauvages, le cœur du missionnaire s'émut, et laissant son confrère dans le village avec des sédentaires, Dom Paolo s'est dévoué à habiter sous la tente. Il s'y est même si bien habitué, que revenu dernièrement pour la retraite, il attribuait une fièvre violente qui l'avait saisi à ce qu'il était obligé de vivre " sous une tente de pierre," privé de l'air libre du désert. Sa tente se déploie au milieu du campement en plusieurs compartiments séparés. Il y a la chapelle avec son clocher, l'école et le presbytère. Le changement n'a pas tardé à paraître dans la tribu nomade. Les hommes et les femmes ont appris les principaux mystères de la foi ; ils accourent matin et soir, même ceux qui sont restés schismatiques, aux prières, à l'instruction et à la messe. Le soir, ils remplissent, suivant l'usage arabe, le divan du missionnaire, pour s'entretenir avec lui jusque bien avant dans la nuit. Mais ces natures incultes et habituées aux vices du désert, laissent beaucoup à désirer ; l'espérance se trouve dans la nouvelle génération, qui manifeste les meilleures dispositions pour la piété, et même pour l'étude. Je ne citerai qu'un trait des mœurs des adultes, pour vous faire comprendre comment il sont encore dominés par les instincts de leur race pillarde. Pour dépouiller leur missionnaire, ils emploient la " lance de la prière," ou plutôt de l'importunité, et ils emportent ainsi tout ce qu'il possède. L'un a remarqué qu'il a deux paires de souliers : il vient en demander une, et après le refus, il n'est que plus ardent à redemander ; matin et soir, il se met à genoux à la porte

de la tente : *Ia Khouri* (ô Curé), répète-t-il, tes souliers, je t'en prie. " Enfin, pour se délivrer, le missionnaire doit donner ses souliers. Un autre a remarqué son manteau ; la même histoire recommence, et il faut le donner. A plus forte raison, si l'on sait qu'il a quelques provisions de riz, de légume, de vin, les scheiks arrivent les uns après les autres, et il faut tout donner. Le missionnaire de la tente est ainsi obligé de se contenter de la nourriture bédouine, qui consiste invariablement en lait et en viande, avec du pain cuit sur une plaque de fer.

Cette tribu chrétienne monte, pendant l'été, vers les montagnes de Moab, à mesure que les ardeurs du soleil dessèchent les pâturages dans la plaine et sur les collines. Durant les trois mois d'hiver, elle redescend sur les bords de la mer Morte, où elle retrouve la température et la verdure du printemps, sans que la neige puisse jamais l'inquiéter Lorsque que le scheik donne l'ordre du départ, pour aller chercher un autre campement, le missionnaire lui aussi plie sa tente. Il descend son clocher, roule son église, replie son presbytère, empaquète son école ; et le tout est emballé sur le dos d'un chameau, qui va s'agenouiller au lieu désigné et y dépose son fardeau facile à reprendre. En une heure, tout est ensuite relevé ; et l'église, le clocher, l'école continuent à fonctionner comme auparavant. Telle était sans doute la vie des évêques scénites.

Je me recommande à vos saints sacrifices et aux prières de tous nos chers Associés de l'Apostolat, et je suis, etc....

P. Martin, S. J.

Directeur supérieur de l'Apostolat de la Prière en Syrie.

AFRIQUE.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE L'AFRIQUE CENTRALE.

ABERÇU HISTORIQUE ET ÉTAT ACTUEL.

(ANNALES DE LYON)

Suite et fin (1).

V.

Saïd agha, chef nouba.—Visite du cogiour Cacoun, grand chef des Noubas, à la mission d'El-Obëid.—Voyage du R. P. Carcereri au Djebel-Noubas.

" Un des chefs noubas de Delen, nommé Saïd agha, étant venu à El-Obeïd, l'officier Maximos me le présenta le matin du 16 juillet 1873, fête de Notre-Dame du Carmel, au moment où nous sortions de l'exercice de la Garde d'honneur du Sacré-Cœur. Cet exercice, qui consiste en une heure d'adoration devant le saint Sacrement et que j'ai institué dans nos chapelles d'Egypte et du vicariat, se pratique tous les mercredis de l'année pour obtenir du Sacré-Cœur de Jésus la conversion de la Nigritie. Je reçus le chef nouba avec beaucoup de déférence ; je lui fis visiter nos ateliers d'arts et métiers et la petite école des enfants nègres ; je lui montrai le maître-autel, la statue de la Vierge, etc. Remarquant la satisfaction de Saïd agha, j'exprimai mon désir de connaître le grand chef des Noubas et je laissai entrevoir que je n'étais pas éloigné d'aller fonder une mission chez les Noubas eux-mêmes. Saïd agha resta frappé des merveilles qu'il disait avoir vues dans notre maison d'El-Obeïd, et, de retour chez lui, il en parla tant que le grand chef, le cogiour Cacoun, se décida à venir nous voir.

" En effet, deux mois après le départ de Saïd agha, le grand chef des Noubas entrait dans notre maison d'El-Obeïd avec une suite de vingt personnes. C'était le matin du 24 septembre, fête de Notre-Dame de la Merci, au moment où nous sortions de l'église après l'heure d'adoration

(1) Voir la livraison d'Octobre dernier.

pour la conversion de la Nigritie. Le cogiour Cacoun passa la journée chez moi avec sa suite. Je lui exposai mes projets et lui fis visiter mon établissement. Il voulait voir tous les outils : boyaux, pioches, marteaux, rabots, scies, haches, pelle de fer, clous, etc. Il admira surtout les ateliers d'arts et métiers et le son de l'harmonium. Quand il voyait mes pieds appuyer sur les soufflets et mes doigts sur le clavier et qu'il entendait des accords, lui et les siens, fortement émus, témoignaient leur joie en disant : " *Agiaib* (merveille) ! tu sais tout, tu fais des prodiges." Le cogiour, s'étant approché pour jouer de l'harmonium et n'entendant sortir aucun son, s'écria :

" — Tu es fils de Dieu. D'un simple morceau de bois " tu tires des voix plus belles, plus harmonieuses que celles " des oiseaux et des hommes. Quand je raconterai à mes " Noubas les merveilles que j'ai vues et entendues, ils ne " me croiront pas."

" Lorsque je le conduisis à l'établissement des Religieuses et que je lui montrai la Sœur Faustine, l'institutrice noire Domitilla Bakhita, élevée à Vérone, et une des négresses noubas sachant coudre, tricoter et réciter ses prières, il fut transporté d'étonnement et me dit :

"—Il n'y a pas de mortel plus grand et plus brave que " toi."

" Je lui répondis que, en Europe, des milliers de personnes étaient encore plus savantes que moi, qu'elles pensaient aux nègres et qu'elles m'avaient donné beaucoup d'argent pour aller leur enseigner tout ce que savent les blancs, qui sont chrétiens et qui vénèrent, dans un grand-prêtre sage, glorieux et bon, le chef de tous les chrétiens et le vicaire de Dieu (*ouakil Allah*) auprès de tous les hommes. J'ajoutais :

"— Ce chef de tous les chrétiens et de tous les prêtres, ce " *ouakil* de Dieu, est celui qui vous aime le mieux ; pour " vous faire du bien temporel et éternel, il m'a envoyé " avec mes compagnons dans vos pays, parce qu'il désire " que vous connaissiez la vérité et que vous soyez heu " reux à jamais."

"— *Agiaïb !* répliquèrent-ils tous. Ce grand cogiour (prêtre) pense à nous et de si loin !"

"— Nous sommes des ignorants, ajouta le chef, nous ne " savons rien ; nous sommes les bêtes (*nahhna bahhaïm*). " Apprends-nous ce que nous devons faire ; viens toi-même " dans nos pays, et enseigne-nous tout cela. Je pique ma " vache et mon chameau ; je les pousse à droite, et ils vont " à droite. Je pousse mon cheval et ma chèvre à gauche, " et ils vont à gauche. J'ordonne à mon esclave de con- " duire les bœufs, à mes femmes esclaves d'aller puiser de " l'eau, et ils le font. Indique-nous la voie que nous devons " tenir, et nous t'obéirons comme tes esclaves et tes servi- " teurs. Tu nous feras connaître ce que tu voudras. Nous, " nos femmes, nos fils, nos serviteurs, nos esclaves, nos " bœufs, nos vaches, nos chèvres, nos moutons, nos terres, " nos maisons, nos denrées, et jusqu'aux feuilles de nos " arbres, tout sera à ton service ; nous serons tes fils, tes " serviteurs, tes esclaves, tu seras notre père et le maître " de tous."

" Les quatre jours suivants, il revint visiter la mission. Le dernier jour il me dit :

" — Lorsque je vins à El-Obeïd, les musulmans me dirent " plusieurs fois que les chrétiens sont des perfides, des scé- " lérats, des *bahhaïm* (bêtes), et des *khanazir* (pourceaux) ; " qu'ils mangent le cœur, le foie et la cervelle des fils d'A- " dam ; mais je n'ai jamais jugé ainsi. Ils prétendaient que " les musulmans sont meilleurs que les chrétiens ; mais je " vois maintenant que les chrétiens sont meilleurs que les " musulmans et que toutes les races d'hommes. Il n'y a " pas au monde de personnes aussi excellentes, aussi sages " que toi et tes compagnons ; et nous voulons faire ce " que vous nous commanderez. Vous êtes les enfants du " ciel et de Dieu."

" Je lui promis de faire, aussitôt après les pluies, une visite aux Noubas, d'explorer soigneusement le pays et d'y fonder probablement une mission. Le cogiour s'en alla enchanté de ma promesse.

" Dès le mois de juillet, j'avais informé les missionnaires

de Khartoum de ce qui s'était passé à El-Obeïd et de la probabilité d'une exploration chez les Noubas. Le P. Carcereri demanda instamment de m'accompagner, et il s'offrit de tenter lui-même l'exploration, consentant volontiers à retarder le voyage qu'il se proposait de faire en Europe pour s'entendre avec son T.-R. P. Général. Je l'invitai à venir à El-Obeïd.

" Le P. Carcereri arriva les premiers jours d'octobre au Kordofan. Je me décidai à lui laisser accomplir ce voyage avec le P. Franceschini et lui adjoignis un homme courageux et expérimenté, M. Auguste Wisnewski, du diocèse d'Ermeland (Prusse), qui, depuis plus de vingt ans, était attaché à la mission de l'Afrique centrale. J'obtins du pacha l'officier de police Maximos et un *khabir* (guide) qui devaient accompagner les missionnaires.

" Ceux-ci, munis de provisions pour deux mois, partirent d'El-Obeïd le 15 octobre 1873. L'exploration fut beaucoup plus courte que je ne l'avais calculé. Le P. Carcereri n'alla que jusqu'à Delen, premier village des Noubas, et y passa moins de deux jours. Il revint toutefois après avoir conféré avec Cacoun. Ce chef lui montra, du haut d'une montagne, tous ses villages au pied des collines environnantes, et le missionnaire put en dresser une carte géographique. De retour à El-Obeïd le 28 octobre, il me confirma tout ce que les visites de Saïd agha et de Cacoun m'avaient fait espérer, et je lui ordonnai de me préparer un rapport sur son exploration.

VI

Accident de Mgr Comboni. — Arrivée à Khartoum de Religieuses et de missionnaires. — Traité avec les Religieux de Saint-Camille de Lellis. — La Propagande approuve la fondation d'une mission au Gebel-Noubas. — Arrivée à Khartoum d'une nouvelle caravane et de la Sœur Emilienne Naubonet. — Installation des Camilliens à Berber. — Départ de Mgr Comboni pour le Gebel-Noubas.

" La mission du Kordofan étant organisée, je partis, le 17 novembre, avec le P. Carcereri, M. Wisnewki et le Fr. Dominique Polinari, pour la résidence de Khartoum. Le 24 novembre, je tombai de chameau et me cassai le bras gauche. Après un repos de trente heures, je dus, le bras

lié de bandelettes imbibées d'eau et suspendu au cou, remonter sur mon chameau. Nous arrivâmes en quatre journées à Ondourman, localité située en face du confluent du fleuve Blanc et du fleuve Bleu. Un bateau à vapeur, que m'envoya le pacha gouverneur général, me transporta à Khartoum, où je reçus les soins de médecins et de chirurgiens arabes. Je portai mon bras en écharpe plus de trois mois, et il me fut impossible, durant cet interval, de dormir même une demi-heure et dire la messe.

" Le P. Carcereri était déjà parti pour l'Europe, lorsque, le 11 décembre, quatre Sœurs de Saint-Joseph arrivèrent à Khartoum, accompagnées de M. Jean Losi, prêtre de l'Institut de Vérone, et de quelques laïques. Elles trouvèrent les autres Religieuses dans une maison louée par les héritiers de M. André de Bono, appelé Latif effendi. Cette maison était trop petite, et d'ailleurs les propriétaires la réclamaient pour y installer M. Rosset, vice-consul prussien. Je bâtis donc, au moyen des aumônes des bienfaiteurs d'Europe, notamment de LL. MM. AA. l'empereur Ferdinand 1er et l'impératrice Marie-Anne d'Autriche, et l'archiduc d'Autriche-Este, François V, duc de Modène, une maison de 112 mètres de longueur. J'y installai les Sœurs de Saint-Joseph.

" Le 24 août 1874, le P. Carcereri passait, à Rome, en mon nom, avec le T. R. P. Guardi, général des Religieux de Saint-Camille de Lellis, une convention valable pour cinq années. Il y était stipulé que les Camilliens, tout en restant soumis au provicaire apostolique de l'Afrique centrale, en ce qui concerne la juridiction et le soin des âmes, auraient à Berber une station fondée et entretenue à mes frais. Cette station serait chargée du soin des fidèles dispersés dans les trois grandes provinces de Souakim, sur la mer Rouge, de Taka, près des frontières septentrionales de l'Abyssinie et de l'ancien royaume de Dongola, à l'ouest du Nil, dans la Nubie supérieure. Après une expérience de cinq années, une nouvelle convention devait régler définitivement cette affaire, au plus grand avantage de l'apostolat de la Nigritie.

" Dans la réunion générale du 14 août 1874 au Vatican, la

Congrégation de la Propagande s'était occupée du vicariat de l'Afrique centrale. Les cardinaux, ayant examiné le développement de la mission jusqu'à cette époque, prirent des conclusions que Son Em. le cardinal Franchi daigna m'envoyer, à la date du 29 août de la même année. Dans ce document, la Propagande me donnait des instructions pour la direction de ce difficile vicariat, et m'indiquait notamment la conduite à tenir en face des horreurs de la traite des nègres. Le cardinal Franchi m'ordonnait de fonder la mission des Gebel-Noubas, et terminait sa lettre en m'engageant, au nom des cardinaux ses collègues, à poursuivre mon entreprise, sans me laisser rebuter par les obstacles, et à compter sur le secours de Dieu, qui ne me manquerait point.

" Aussitôt que j'eus reçu à Khartoum l'ordre de la Propagande d'établir la mission des Gebel-Noubas, j'envoyai au Kordofan une petite caravane pour commencer l'œuvre, et j'ordonnai au supérieur d'El-Obeïd, le P. Salvator Mauro, de Barletta, membre de l'Institut de Vérone, de tout préparer pour cette nouvelle expédition.

" Le texte de la convention passée entre les RR. PP. Camilliens et moi m'étant parvenu, j'allai à Berber et j'achetai, sur les bords du Nil, dans une position salubre et agréable, une des plus belles et des plus commodes maisons de la ville. J'y installai le P. Franceschini, avec un Frère convers de mon Institut.

" Le 6 février 1875, arriva à Khartoum une caravane dirigée par le P. Carcereri et composée de seize personnes, missionnaires de mon Institut, PP. Camilliens et Religieuses. Elle avait pris la voie du Wady Halfa et de Dongola et accompli, en 103 journées, le trajet du Caire à Khartoum. J'envoyai aussitôt au Kordofan deux prêtres et quelques Frères. L'expédition pour le Gebel-Noubas se mit en route sous la conduite de M. Louis Bonomi ; elle arriva à destination au mois de mars, M. Bononi célébra la première messe qui eût jamais été célébrée dans la vaste et populeuse tribu des Gebel-Noubas. Il prépara au pied de la montagne voisine de la résidence du chef, dans des maisons ruinées et entourées d'une clôture d'arbres et de bois, une chapelle et une habitation provisoires.

" Au mois d'avril 1875, la Rév. Mère Emilienne Naubonet, accompagnée d'une jeune Sœur arabe, arriva à Khartoum par la route de la mer Rouge et le désert de Souakim. La Mère Emilienne, originaire de Pau, venait prendre la direction de l'établissement des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, à Khartoum, avec juridiction sur toutes les maisons et les Religieuses de sa Congrégation dans l'Afrique centrale.

" Cette Religieuse est une des premières qui se soient établies en Orient depuis les Croisades. Elle a été neuf ans supérieure à Chypre et plus de vingt en Syrie, où elle a fondé les maisons de Saïda, de Deïr-el-Quamar et de Beyrouth. Pendant les massacres de 1860, elle recueillit dans son établissement, bâti sur les murs de l'ancienne Sidon, des centaines d'orphelins de chrétiens tombés sous le fer des Druses. Après trente années de travaux en Orient, cette femme admirable passa la mer, remonta le Nil, franchit le désert et pénétra dans l'Afrique centrale, qui est aujourd'hui le théâtre de son inépuisable charité.

" Les Camilliens installés à Berber avec le P. Carcereri pour supérieur et la mission de Khartoum confiée au R. P. Pascal Fiore, je partis avec un certain nombre de Missionnaires et deux Sœurs sur un vapeur du gouvernement, pour visiter les missions du Kordofan et des Gebel-Noubas. Trente chameaux nous transportèrent à El-Obeïd, où nous arrivâmes le 15 août. J'administrai le baptême à quinze adultes, et le sacrement de confirmation à plusieurs chrétiens. Le 15 septembre 1875, quelques Missionnaires, deux Sœurs et moi, nous partîmes avec douze chameaux dans la direction des Gebel-Noubas.

" Après cinq journées de marche, nous rencontrâmes, au milieu de la forêt de Singiokae, un cavalier arabe de la race des Omour. Je lui donnai une vieille *couffie* (pièce de soie dont on se couvre la tête), et le chargeai d'aller avertir le grand chef des Noubas et les missionnaires de ma prochaine arrivée. Dans l'espoir d'un plus fort pourboire, il éperonna son cheval et courut à Delen.

VII

Le cogiour Cacoun.—Arrivée de Mgr Comboni à la station de Delen.—Description du pays ; mœurs des habitants.—Dialectes des Noubas et des peuples de l'Afrique centrale.

" Le soir du 21 septembre 1875, je fus extrêmement surpris de trouver, à une demi-journée de la station de Delen, le grand chef des Noubas, suivi de 50 Noubas armés de fusils et de lances. A peine m'eut-il vu qu'il descendit de cheval, s'approcha de mon chameau, me baisa la main, me salua plusieurs fois profondément et me dit en bon arabe, dialecte du Kerdofan :

" — Dieu t'a envoyé au milieu de nous ; et voici que " nous tous, nos petits enfants, nos femmes, nos petites " filles, nos bœufs, nos vaches, nos brebis, nos chèvres, nos " maisons, nos terres, tout est à ta disposition. Tu es notre " père et nous sommes tes enfants ; nous ferons tout ce " que tu nous commanderas et nous serons heureux.

" — Je suis venu, répondis-je, pour être votre père. En " apprenant ce que les missionnaires et les Religieuses " vous enseigneront, vous vous montrerez d'excellents fils, " et vous serez heureux sur cette terre et dans le ciel."

" Je fis agenouiller le chameau et, aidé par le cogiour Cacoun, je descendis à terre.

" C'était une nuit douce, brillamment éclairée par la lune et par des myriades d'étoiles, Nous étendîmes nos matelas, et, le souper ayant été servi à terre, sur un tapis, nous mangeâmes joyeusement et nous bûmes de l'eau apportée par les Noubas. Nous bivouaquâmes en compagnie de ces bons sauvages, auprès des feux qu'ils avaient allumés pour éloigner les bêtes féroces et pour nous réchauffer.

" Ayant donné au grand chef Cacoun une couverture de laine de la valeur de cinq francs, je lui demandai, le lendemain, s'il avait bien dormi. Il me répondit tout joyeux : " — Comment ne dormirait-on pas bien sous la garde de " Dieu avec cette belle couverture que tu m'as donnée hier " soir ? Je vais la mettre sur mon cheval et elle me servira " dans ma résidence."

" Je montai sur son cheval. A midi, nous entrions dans la zariba (clôture) de la mission, au milieu des détonations de fusils et des cris de joie des chefs et du peuple. Nous fûmes reçus par M. Louis Bonomi, supérieur de la mission et par ses compagnons. Plusieurs Gnoumas vinrent me visiter.

" Les Gnoumas, peuple féroce, sont de haute taille ; ils ne portent aucun vêtement. Ils massacrent les musulmans et les Giallabas qui viennent ici pour les enlever et les vendre comme esclaves. La visite de beaucoup d'autres Noubas des montagnes voisines me donna de l'espoir pour l'évangélisation de ce pays, où d'ailleurs l'islamisme est détesté. Mais une multitude de superstitions, de rites, de cérémonies, de croyances extravagantes, sous l'influence d'un esprit appelé Ocourou, règnent dans ces contrées.

" Le pays de Delen est habité par plus de 50,000 âmes. Il est compris entre le 11° et le 12° de latitude nord et entre le 26° et le 28° de longitude est (méridien de Paris). Il est le point d'appui, le lieu de communication et comme la première étape de notre excursion apostolique parmi les peuples de la grande famille des Noubas, qui s'étend par delà les montagnes au sud-ouest. De Delen on arrive, en deux journées, aux points les plus éloignés du demi-cercle formé par ces montagnes. Les localités les plus habitées, comme Gnouma, Sobein, Golfan, Carco, Fonda, ne sont qu'à une distance qui varie entre quatre et dix heures de chemin.

" Lorsque nous serons certains que la terre peut, avec le secours de la culture et des pluies ordinaires, fournir en partie à l'entretien de la mission, des chrétientés seront fondées sur les points importants de ces montagnes.

" La mission de Delen ne sera qu'à cinq ou six journées d'El-Obeïd. Les habitants ont un bon caractère et d'excellentes qualités ; ils sont dans des conditions sociales bien supérieures à celles des indigènes des anciennes stations de Sainte-Croix et de Gondokoro sur le fleuve Blanc. Les Noubas ont des demeures fixes et sont très-attachés à leur pays, à leurs maisons, à leurs montagnes. Peu laborieux, ils se contentent de cultiver la portion de terrain qui

leur fournit la nourriture pour une année. Cette indolence est excusable. S'ils cultivaient beaucoup de terrains et recueillaient d'abondantes récoltes, les Arabes Gabara viendraient les piller. Les Noubas ont de la réflexion, du jugement et de la prévoyance. L'union et l'amitié règnent entre eux. Quand un Nouba est offensé par un étranger, tous ses compatriotes prennent sa défense et le vengent d'après la loi du talion. Il n'y a chez eux presque jamais de disputes ni de querelles; ils sont soumis à leurs chefs et mènent une vie toute patriarcale. Le grand chef, le cogiour Cacoun, pontife et roi, maître absolu des corps et des âmes, gouverne pacifiquement et sagement tout son peuple. On a recours à lui, on s'en remet à son jugement, et on subit sans se plaindre la peine qu'il prononce. Le cogiour ne prend, il est vrai, aucune décision importante sans l'avis des vieillards réunis en conseil. Les Noubas, courageux et guerriers, s'emparèrent plusieurs fois des armes et des munitions des Giallabas. Ils sont ainsi devenus redoudables à leurs ennemis. Ils nous demaudèrent de la poudre et des balles; car ils n'ont plus de poudre, et ils n'ont pour balles que les petits cailloux dont leurs montagnes sont semées.

" La langue des Noubas se divise en plusieurs dialectes sans rapport avec la langue arabe. En six mois de séjour, M. Louis Bonomi avait appris des indigènes un certain nombre de mots noubas. Avec l'aide de M. Louis Bonomi et du grand chef qui possédait assez bien l'arabe du Kordofan, je me mis à l'étude de la langue des Noubas.

" Une des plus grandes difficultés pour le missionnaire de l'Afrique centrale, c'est la multitude des langues. Il y en a plus de cent, presque toutes monosyllabiques et d'origine sémitique. Ces langues sont très pauvres et se bornent à exprimer les idées très-limitées des peuples primitifs. En outre, la langue arabe se divise en plusieurs dialectes africains, que l'on parle dans les possessions égyptiennes des nations musulmanes du vicariat. Or, ces langues africaines sont tout à fait inconnues des savants Européens, parce qu'il n'y a ni dictionnaire, ni grammaire, ni livre pour les étudier. Elles n'ont pas d'écriture. Les mots lire

écrire, compter, épéler, etc, n'existent pas. Tandis que le missionnaire, destiné aux Indes, à la Perse, à la Mongolie, à l'Amérique, à la Chine ou à l'Australie, peut apprendre, dans les séminaires d'Europe, à l'aide de dictionnaires et de grammaires, la langue de ces pays, le missionnaire de l'Afrique centrale doit apprendre les idiomes des tribus qu'il veut évangéliser, dans le pays même et de la bouche de quelque indigène qui, ancien esclave des musulmans, aura retenu un peu d'arabe. Il doit composer son dictionnaire, découvrir les lois gramaticales, et, ce qui est excessivement difficile, donner des noms aux idées abstraites.

" C'est une rude épreuve, dont j'ai fait l'expérience en 1858 et en 1859, époque où je me trouvai dans la tribu de Kick, entre le 6° et le 7° latitude nord, sur le fleuve Blanc, en compagnie du supérieur de la station de Sainte-Croix, le P. Joseph Lanz, originaire du Tyrol allemand, des PP. Jean Beltramme et Ange Melotto et de deux élèves de la mission. Nous composâmes le premier vocabulaire, la première grammaire et le premier catéchisme qui aient été faits dans la langue des Denka. Avant nous, le P. Barthélemy Mesgan, du diocèse de Laybach, fondateur de la mission de Sainte-Croix, avait essayé de recueillir un certain nombre de mots. Son manuscrit, que j'ai étudié, était en la possession du P. Lanz.

" Je confiai tous nos manuscrits à un Religieux de l'Ordre de Saint-Augustin, le R. P. Mitterrutzner, professeur, chanoine régulier de Saint-Jean de Latran, directeur du séminaire diocésain de Brixen, secrétaire de Mgr. Fessler, évêque de Saint-Hippolyte, au concile du Vatican. Ce Religieux, membre intelligent et actif du comité de la Société de Marie, philologue distingué, possède plusieurs langues étrangères. Aidé de deux nègres denka et bari, il composa avec soin et fit imprimer à Brixen, à partir de 1864, en allemand et en bari-denka, avec des explications en latin et en italien, un dictionnaire, une grammaire, quelques psaumes et les évangiles pour les dimanches et les fêtes de l'année. Le R. P. Mitterrutzner, non content de nous avoir ainsi facilité l'exercice de l'apostolat, nous procura encore d'abondantes aumônes recueillies dans le Tyrol et dans la Bavière ; il nous donna aussi d'excellents missionnaires, comme les PP. Gozner, Uberbacher, Lanz et beaucoup d'autres. Plus tard, le P. Beltramme fit imprimer en italien une bonne grammaire de la langue denka, et il publie maintenant le dictionnaire denka-italien aux frais de la Société géographique italienne. Ces deux ouvrages serviront à la science et particulièrement à la mission du fleuve Blanc.

" Pour toutes ces langues de l'Afrique centrale, qui ne

possèdent aucune sorte d'écriture, j'ai adopté les caractères latins, comme M. Mitterrutzner et d'autres philologues. Quant à la prononciation, pour en faire connaître les rapports avec la prononciation latine, je me suis servi en partie du système de transcription imaginé par Lepsius et du système proposé à l'Institut vénitien par le comte François Miniscalchi-Errizo, savant polyglotte de Vérone. En ce qui regarde la terminologie de l'Eglise catholique, pour exprimer, dans les langues africaines, les sacrements et les principaux mystères de la Religion, comme le baptême, l'eucharistie, la pénitence, la transubstantiation, la messe, j'ai adopté les mots latins eux-mêmes. Nous en donnons l'explication dans chaque idiome.

VIII

Fièvres et troubles ; abandon du poste de Délen. — Départ de la caravane. — Haltes à Singiokae et à Dirch. — Retour à El-Obéid.

" Au mois d'octobre 1875, tous les missionnaires de Délen, la Sœur Germaine Assouad, d'Alep, les nègres et les négresses au service de la mission tombèrent malades. Je fus moi-même attaqué d'une forte fièvre. Préoccupé de ma responsabilité à l'égard des deux Congrégations qui m'avaient confié des missionnaires, je résolus de nous transporter temporairement à Singiokae, pays à quatorze heures de Délen. Mais il était impossible de nous y rendre à pied, et, dans tout le pays, il n'y avait que quatre ou cinq chameaux, ânes ou chevaux.

" Sur ces entrefaites, le mudir, gouverneur général du Kordofan, m'envoya de Birch, ville à trois journées de Délen, une dépêche où il me disait que, ne pouvant nous protéger contre une tribu de Bagaras nomades, il me priait d'abandonner momentanément la station de Délen. Il m'envoyait une vingtaine de chameaux pour nous transporter, nous et nos provisions. Le porteur de la dépêche raconta à la supérieure, Sœur Assouad, que le gouverneur avait, à Birch et dans les environs, plus de 1,000 soldats avec quatre canons et qu'il avait l'intention d'attaquer les villages du chef Cacoun, parce que celui-ci n'avait pas encore payé le tribut ordinaire. Je fis appeler le chef nouba et je l'exhortai à payer le tribut comme les autres années. Il me déclara que c'était impossible pour le moment, et me pria de supplier le gouverneur d'attendre jusqu'à la récolte suivante, époque où il paierait tout. J'envoyai aussitôt au gouverneur un courrier spécial avec une lettre.

" Cet incident, joint aux maladies dont nous étions affligés, rendait notre position très-dangereuse. Je réunis en

conseil les quatre missionnaires, MM. Benomi, Martini, et les PP. Chiarelli et Franceschini. Leur avis fut qu'il fallait abandonner le poste et n'y revenir qu'après avoir recouvré la santé; c'était l'unique moyen de sauver la mission.

" Je soupçonnais que le gouverneur, en m'envoyant sa dépêche, avat eu, entre autres desseins, celui de faire ajourner la fondation de la mission des Noubas, afin de pratiquer plus librement la traite des nègres. Je savais que le chef des Bagaras avait déclaré au mudir que, depuis notre installation chez les Noubas, il n'avait pas pu voler assez d'esclaves pour lui payer l'impôt annuel. Mais la nécessité de sauver la vie de mes missionnaires ne me permettait pas de rester davantage. Je me décidai donc à partir. Je laissai la station avec le mobilier au chef Cacoun.

" Le 30 octobre, dès quatre heures du matin, on commença à charger les chameaux. Le pacha m'avait envoyé un janissaire pour m'accompagner. A sept heures et quart, nous étions en route. La forêt où nous devions passer quatorze heures, étajt peuplée de lions et d'autres bêtes féroces.

" Une heure n'était pas écoulée que le P. Franceschini, accablé par la fièvre, s'arrêta. Après une demi-heure de repos, il put remonter sur son chameau. On se remit en route ; mais, au bout d'une heure, il ne put aller plus loin. Nous le conduisîmes chancelant sous un arbre, et nous cherchâmes à le soulager par des applications d'eau fraîche. Cependant la fièvre augmentait toujours. L'eau de nos deux zanzemieh (petites outres de peaux de chèvres) commençait à manquer. Les provisions et les bagages se trouvaient sur les premiers chameaux; j'envoyai en hâte deux chameliers ramener les chameaux porteurs des matelas, de l'eau et des ustensiles de cuisine.

" A deux heures de l'après-midi, les chameaux n'étaient pas encore arrivés ; nous n'avions pas une goutte d'eau, pas une bouchée de nourriture. Brûlés par la soif, nous étions tous couchés sur nos couvertures. Retourner en arrière aurait été une imprudence. Le P. Franceschini ayant un peu moins de fièvre et ses forces étant revenues, je lui proposai de nous remettre en route. Il y consentit et nous repartîmes. Après quatre heures de chemin, nous aperçûmes au loin une marre d'eau fangeuse et noire. Nous en approchâmes, et, bien que cette eau fût dégoûtante et infecte, nous nous y désaltérâmes avec grand plaisir.

" C'était le soir ; on entendait rugir les lions. Nous marchâmes encore deux heures entre des arbres touffus et épineux. Voyant la difficulté et les périls de cette marche dans la nuit obscure, entendant les rugissements du lion de plus en plus répétés, nous nous arrêtâmes. Je fis allumer autour de nous des feux pour éloigner les bêtes féro-

ces. Nous étendîmes à terre les couvertures que nous avions sur le kahouia du chameau. La faim et la soif nous tourmentaient. Le janissaire avait cinq ou six onces de viande crue d'un mouton tué trois jours auparavant, et j'avais huit onces de viande salée, achetée à Khartoum. N'ayant pas de marmite, nous mîmes les deux morceaux dans la *doka* (ustensile de fer à suspension pour cuire et préparer le *doura* ou pain des Arabes du Soudan), nous les exposâmes au feu quelques minutes, et nous nous les partageâmes.

" A l'aube, bien que engourdis par le froid de la nuit et par la fatigue, épuisés par la faim et par la soif, nous nous remîmes en route. Après huit heures de marche, nous retrouvâmes à Singiokae, sous les cabanes des sauvages, tous nos compagnons arrivés avant nous. Nous nous y reposâmes quelques jours.

" Il n'y avait presque personne dans ce village ; les habitants s'étaient enfuis avec leurs familles et leurs troupeaux afin de se dérober à l'armée du gouverneur. Pour nourrir les soldats, celui-ci prenait les bestiaux et les provisions sans payer d'indemnité, et il estimait à bas prix leurs esclaves. Ne trouvant ni viande, ni beurre, ni vivres d'aucune sorte, je me décidai à poursuivre notre route jusqu'à Birch, où se trouvait le gouverneur du Kordofan.

" Depuis longtemps ce fonctionnaire veut assujettir ces peuples. Il leur a imposé un tribut annuel, payable en argent, en nature, en bestiaux ou en esclaves. Dès le commencement, toutes les tribus s'y sont refusées, et, chaque année, pour recouvrer la taxe, le gouverneur doit envoyer des officiers supérieurs avec de nombreux soldats. Ceux ci perçoivent les impôts à coups de bâton et de cravache ; en outre, ils s'emparent des troupeaux, enlèvent les femmes, les enfants, les esclaves, tout ce qui leur tombe sous la main et massacrent les récalcitrants. Aussi, les gens de Singiokae, apprenant l'approche du gouverneur avec 1,000 soldats, avaient envoyé le cheïk payer le tribut et s'étaient enfuis vers l'intérieur.

" Le lendemain de notre départ, nous apprîmes que la station de Birch était presque déserte pour le même motif que Singiokae et que le gouverneur était parti pour les montagnes de Tegala, après avoir laissé à ma disposition une escorte de quelques soldats. Comme les fièvres intermittentes affligeaient toujours les missionnaires et les Sœurs, je résolus de conduire tous mes compagnons à El-Obeïd.

" Dix-huit jours après notre sortie du pays des Noubas, nous arrivions brisés de fatigues à El-Obeïd. Nous y rencontrâmes le docteur Pfund, médecin et naturaliste attaché

à l'expédition du vice-roi d'Egypte, dirigée par l'Américain Colston, célèbre dans la guerre de sécession.

" En arrivant à El-Obeïd, je trouvai des dépêches importantes qui me forçaient de me rendre à Khartoum et dans l'Egypte. Je me concertai avec le gouverneur et je préparai tout pour que M. Bonomi pût, deux mois plus tard, retourner à la mission des Gebel-Noubas. Je partis d'El-Obeïd avec quelques compagnons. Nous traversâmes les épaisses forêts d'arbres résineux, et, à Toura-el-Kadra, nous primes passage, avec le général Colston, sur un vapeur du gouvernement, qui nous transporta à Khartoum, capitale des possessions égyptiennes du Soudan.

IX

Importance des stations de Khartoum et d'El-Obéid. — La traite des noirs et le colonel Gordon.—Départ de Mgr Comboni d'El-Obéid ; visite à Berber et à Souakin ; arrivée au Caire.—Don d'un terrain par le khédive.—Arrivée à Rome de Mgr Comboni.

" Le vicariat de l'Afrique centrale jouit de la protection de S. M. apostolique François Joseph Ier, empereur d'Autriche, représenté à Khartoum par un consul. La mission est en bons rapports avec le gouverneur, qui lui accorde, entre autres priviléges, l'exemption des impôts.

" Aussitôt en possession du vicariat, je m'appliquai à consolider nos deux principales stations de Khartoum et d'El-Obéid. La station de Khartoum est la base d'opérations et le centre de communications pour porter la foi et la civilisation dans tous les royaumes et les tribus de la partie orientale du vicariat et dans les tribus limitrophes de l'Abyssinie et des Gallas et sur le fleuve Blanc, jusqu'au delà de l'équateur et des sources du Nil. La station d'El-Obéid est aussi le point d'appui et le centre de communications pour évangéliser les vastes royaumes et les tribus qui forment la partie centrale et occidentale du vicariat.

" L'opposition des missionnaires à la traite des noirs leur crée de graves embarras de la part du gouvernement. Heureusement le khédive a nommé gouverneur général de toutes les possessions égyptiennes au Soudan, avec le grade de férick pacha, le colonel anglais Gordon qui s'est distingué en Chine dans la guerre contre les rebelles. Il est partisan de l'abolition de l'esclavage. Doué d'un excellent jugement, d'un courage et d'une fermeté indomptables, cet officier portera, j'en suis certain, un coup mortel à la traite. Cependant, on a tout lieu de craindre qu'il ne soit pas secondé par les populations du Soudan, par les marchands arabes et par les gouverneurs musulmans, qui tirent un profit considérable de la traite. Pour

faire disparaître cette horrible plaie, il faut absolument prêcher à ces peuples l'Evangile qui proclame l'égalité chrétienne de l'esclave et de l'homme libre. La mission catholique pourra seule seconder efficacement le gouverneur anglais dans son entreprise.

" Le 19 décembre 1875, après avoir baptisé solennellement quelques adultes, je quittai El-Obeïd. Accompagné de mon secrétaire, M. Paul Rossi, et d'autres personnes, je visitai la station de Berber. Puis, montés sur dix chameaux, nous entrâmes dans le désert et traversâmes les chaînes de montagnes qui font partie du système éthiopien et qui séparent le Nil de la mer Rouge. Nous y admirâmes des forêts pétrifiées et des pierres de granit et d'albâtre oriental. Après quatorze jours de marche, nous arrivâmes à Souakim, sur la mer Rouge, où je célébrai la messe, la première, peut être, depuis treize siècles, qui ait été célébrée, selon le rite catholique, sur ces plages riantes de la Nubie. Je visitai les chrétiens de tous les rites, et je m'embarquai sur un bateau à vapeur du gouvernement égyptien qui, en quatre jours, me transporta à Suez où nous fûmes très-bien accueillis par les RR. PP. Mineurs Réformés. Deux jours après, nous arrivions sains et saufs au Grand-Caire.

" Ici, je ne dois point passer sous silence un bienfait insigne de M. le commandeur Ceschini, agent diplomatique et consul général d'Autriche près du khédive. M. Ceschini représenta si bien au souverain de l'Egypte la nécessité de deux établissements au Caire pour acclimater les missionnaires et les Sœurs destinés à l'apostolat de l'Afrique centrale, que le khédive m'accorda gratuitement dans le quartier Ismaelieh, un terrain qui valait 43,000 fr. J'ai fait construire sur cet emplacement, l'un des plus magnifiques de la capitale, deux établissements à deux étages, et j'espère que la générosité des bienfaiteurs d'Europe m'aidera à les achever. Depuis le mois de juillet 1876, les missionnaires de l'Institut de Vérone et les Religieuses de Saint-Joseph de l'Apparition y sont installés. Depuis 1867, ils résidaient au Vieux-Caire, dans des maisons louées.

" Ayant reçu du cardinal Franchi, préfet de la Propagande, l'invitation de me rendre à Rome, je quittai l'Egypte et j'arrivai à Rome en avril 1876.

" Pendant mon absence, les missionnaires de l'Afrique centrale convertirent plusieurs païens. Un de mes projets était d'élever, loin des musulmans, avec qui ils couraient risque de perdre la foi, les nègres et les négresses converties. Se conformant à ma pensée, les missionnaires ouvrirent, dans la plaine des Malbes, qui est pourvue d'eau et de terrains propres à la culture, une colonie de néophytes instruits dans les établissements du Kordofan. La colonie

de Malbes offre aussi le moyen d'enseigner aux néophytes l'agriculture et divers métiers, et elle sert, en outre, de maison de repos aux malades de la mission du Kordofan. Cette colonie croîtra et deviendra peu à peu, sous la direction des missionnaires et des religieuses, une ville toute peuplée d'indigènes catholiques. On fera la même chose pour Khartoum, en créant la colonie de Géref. et ainsi pour toutes les missions du vicariat, où domine l'islamisme.

X

CONCLUSION

" Il est temps de terminer ce simple aperçu historique. Ainsi que je l'ai dit au début, l'apostolat de l'Afrique centrale est une œuvre née au pied du Calvaire, qui porte l'empreinte et le sceau adorable de la croix ; c'est donc une œuvre vraiment divine. Le Sauveur du monde opère ses merveilleuses conquêtes sur les âmes par la force de la croix. Après avoir détruit l'idolâtrie et renversé les temples païens, la croix a vaincu les puissances de l'abîme, et elle est devenue, selon la parole de saint Léon, non plus l'autel d'un seul temple, mais l'autel du monde. De l'humble montagne du Golgotha, la croix a rempli l'univers ; elle est adorée dans les temples, vénérée dans les palais ; invoquée sur les drapeaux des armées et sur les pavillons des navires ; elle honore le front des monarques et la poitrine des héros ; elle est partout, sur la terre, sur la mer et dans le ciel.

" Née et ayant grandi au milieu des ronces et des épines, l'œuvre de la rédemption de la Nigritie donne une idée de son prodigieux développement et de son avenir prospère. La croix est la force qui changera l'Afrique centrale en une terre de bénédiction et de salut. Ses cent millions d'infidèles seront conquis à la vraie foi, non par une force qui déracine les cèdres du Liban et fait trembler les déserts de Cadès, qui heurte et ruine les armées, met en déroute et disperse comme de la poussière les nations et les empires ; mais par une force puissante et douce, qui régénère et descend comme une rosée céleste au plus intime de l'âme ; par cette force divine, dont le Nazaréen, de l'infâme gibet, où il était élevé de terre, une main étendue vers l'Orient, unit, en les embrassant d'un regard, toutes les parties du monde, et fait entrer tous les élus dans son Eglise ; par cette force qui, des mains transpercées du nouveau Samson, fit crouler les colonnes du temple abominable où, depuis tant de siècles, Satan accueillait les adorateurs du monde, et qui a élevé sur ses ruines l'adorable étendard de la croix, en attirant à lui toutes choses : *Si exaltatus fuero à terra, omnia traham ad me ipsum.* (Joan. XII, 32.) "

MISSIONS DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE.

Dans ces derniers temps, l'attention des savants et des commerçants a été attirée vers l'Afrique Centrale, vers ce pays inexploré jusqu'à ces années dernières et qu'on croyait inabordable tant à cause du climat qu'à cause des mœurs de ses habitants.

Les voyages de Livingstone, de Cameron, de Stanley ont jeté un peu de lumière sur ce point du monde ; la Belgique a organisé, avec le concours des principaux gouvernements européens, une expédition dite internationale dans le but d'explorer ces contrées au profit de la science, et des hommes du commerce en font autant dans des vues de négoce.

L'Eglise ne pouvait se laisser devancer ni par la science, ni par l'intérêt ; on a vu, dans notre dernier numéro (Octobe 1878) l'historique des travaux entrepris par Mgr Comboni au sud de l'Egypte, mais dont le champ de juridiction ne s'étend guère plus loin qu'au 15me degré latitude nord ; aujourd'hui il s'agit de la fondation d'une Mission à l'Equateur même, vers ce point de l'Afrique où l'on avait pensé qu'aucun européen ne pouvait pénétrer vu son ciel de feu, son air embrasé, ses sables brûlants et ses habitans si barbares.

C'est Pie IX qui en a eu la première idée, c'est Léon XIII qui l'exécute.

Rien dans notre siècle ne surpassera en hardiesse et en dévouement l'entreprise de cette mission dans l'Afrique équatoriale.

Ce sont les Missionnaires d'Alger qui ont été chargés par l'Eglise de cette gigantesque entreprise.

C'est aux annales des Missionnaires d'Alger : *Œuvre de St. Augustin et de Ste. Monique*, que nous empruntons les lettres, récits, etc, si pleins d'intérêt que nous allons lire sur l'inauguration de cette œuvre importante.

Dans une Circulaire à son clergé Mgr l'Evêque d'Alger annonçait la nouvelle en ces termes :

" Messieurs et chers Collaborateurs,

" Comme je vous le disais dans ma Circulaire du 3 octobre dernier, les œuvres de la Mission fondée parmi nous, il

y a dix années, et à l'établissement desquelles vous avez concouru avec tant de dévouement, se développent chaque jour, et réclament, de ma part, plus d'application et de soins.

" Elles m'obligent, en ce moment, à m'éloigner temporairement de vous, afin de m'occuper plus efficacement de Missions nouvelles que le Saint Siége a daigné me confier.

" Par un premier rescrit de Sa Sainteté le pape Pie IX, de glorieuse mémoire, et par un autre de notre Saint-Père le pape Léon XIII, je viens d'être spécialement chargé de pourvoir à la création, par la société des Missionnaires d'Alger, dans l'Afrique équatoriale, de deux Missions considérables destinées à être érigées en vicariats apostoliques, l'une sur le lac Tanganika, avec Kabébé pour annexe, et l'autre sur les lacs Victoria et Albert-Nyanza. Vous savez tout l'intérêt qui s'attache à ces vastes régions. Explorées d'abord par des voyageurs anglais, allemands et américains, elles sont ouvertes aujourd'hui, et une association puissante, fondée à Bruxelles sous la présidence de S. M. le roi des Belges, a entrepris de les conquérir à la science et à la civilisation par les efforts combinés de tous les peuples chrétiens.

" Il appartenait au Saint-Siége de couronner et de vivifier tous ces efforts en leur assurant les bénédictions du ciel et le concours dévoué, non plus de soldats isolés, comme ceux qui ont marché jusqu'à ce jour à la conquête de l'Afrique équatoriale, mais encore de véritables légions d'apôtres qui y fixeront leurs demeures et se consacreront à la transformation de ces pauvres peuples encore plongés dans les ténèbres d'une barbarie sanglante.

" Certes, jamais entreprise ne fut plus digne du secours de Dieu et ne mérita davantage les sympathies des cœurs catholiques; car, en portant les lumières de la foi parmi les nègres idolâtres, elle aura pour résultat de guérir la plaie affreuse qui pèse sur toute une race infortunée, celle de l'esclavage.

" Il n'est pas, il est vrai, de mission en ce moment plus difficile et plus périlleuse. Un climat de feu, l'ignorance où l'on est encore des conditions d'une société presque sau-

vage, les maladies, l'éloignement, créeront à chaque pas des dangers nouveaux devant les premiers missionnaires, comme ils les ont créés devant les hardis explorateurs Cameron, Livingstone, Stanley, qui les ont précédés. Mais la grâce et la protection de Dieu ne leur manqueront pas, je l'espère, et c'est pour vous prier de les solliciter en leur faveur, que je m'adresse à vous en ce moment.

" Onze d'entre eux se préparent à partir par l'un des prochains courriers de Zanzibar, pour leur lointaine destination. Moi-même je me rends en Europe, pour régler les affaires de ces nouvelles missions, et surtout leur assurer des ressources qui, comme vous le comprendrez aisément, doivent être considérables."

Le départ des Missionnaires d'Afrique d'Alger pour l'Afrique équatoriale.

C'est le 25 mars, jour de l'Annonciation, que les premiers apôtres de la Société des Missionnaires d'Afrique d'Alger sont partis de Marseille pour la nouvelle Mission que le Saint-Siége leur a confiée dans l'Afrique équatoriale. Que ce jour soit d'heureux augure pour ces envoyés de Dieu, qui vont appeler à la résurrection, à la vie, ces pauvres âmes assises à l'ombre de la mort !

Ces ambitieux d'une gloire qui n'est pas humaine ont écrit à Pierre dans la personne de Pie IX et de Léon XIII, ils sont allés s'agenouiller à leurs pieds. " Donnez-nous, leur ont-ils dit, une partie, un lambeau des royaumes qui sont plongés dans les ténèbres, nous voulons y porter la lumière, qui seule éclaire les vrais enfants de Dieu. Nous sommes prêts à endurer la soif, la faim, les supplices et ce que nous avons déjà rencontré : la dérision. Là bas des millions d'âmes dorment un funeste sommeil, elles attendent le signal du réveil pour se ranger autour de la croix. Ces âmes sont à Jésus-Christ, nous voulons les lui rendre."

Dociles à la voix du Maître, ils sont partis, heureux et contents, ils ont donné à Dieu leur terre natale, leurs affections, leurs espérances, leur vie, leur tombe ; et comme on l'a dit quelque part : " ils ont pris une croix au pied de laquelle leur mère ne sera pas, ils vont mourir dans les épines

d'une terre aride qui ne fleurira qu'après avoir dévoré leurs ossements."

Après une longue préparation dans le silence et la retraite, ils ont pris le chemin de leur mission. Arrivés à Zanzibar, ils vont pénétrer dans les antres de la barbarie, vivre sous un ciel de feu, au milieu de peuplades sauvages et comme le disait naguère leur vénérable Père, Mgr. l'Archevêque d'Alger : " Le pays que vous allez évangéliser est, on le sait, le dernier asile des barbaries sans nom, de l'abrutissement en apparence incurable, de l'anthropophagie, du plus infâme esclavage."

En songeant aux cruels tourments qui attendent ces veillants missionnaires, nous nous rappelons cette scène émouvante due à la plume d'un éminent catholique, persuadé qu'elle se renouvellera pour plusieurs des apôtres de l'Afrique équatoriale.

Un missionnaire envoyé par son évêque dans un canton éloigné, pour étudier si l'on y pouvait établir un prêtre, arriva au terme de sa course sans argent et sans moyen de revenir. De son dernier dollar, il avait acheté un flacon de vin, afin de pouvoir dire la messe, ressource suprême et unique pour résister aux tortures de l'abandon.

En ce lieu vivaient des hommes, des Européens, et parmi eux des Français. Ils les avaient salués dans la langue de la patrie, et ces hommes, parce qu'il était prêtre, ne lui avaient pas répondu. Il s'établit sous un arbre, et il vécut des semaines entières, sans pain, de racines inconnues qu'il essayait à tout risque.....

Un jour, il vit venir à lui un jeune homme grand et beau, qui lui dit pour première parole : en grâce avez-vous à manger ? C'était un prêtre envoyé à sa recherche par l'évêque. Il était mourant de fatigue et de faim... Il se coucha par terre, implorant un peu de nourriture. L'autre lui présenta les racines dont il se nourrissait lui-même. L'affamé n'y put toucher, et son hôte désolé entrevit dès ce moment que l'infortuné mourrait de faim. Ce dernier coup l'accabla.....

Les deux missionnaires, étendus sous le soleil brûlant, pévorés de fièvre, se dirent : Nous mourrons ici. Que l'un

de nous fasse effort et célèbre une dernière messe : il communiera l'autre et nous bénirons Dieu. Ils tirèrent au sort pour dire la messe. Le sort échut au premier arrivé. Il offrit le saint sacrifice pour son frère mourant, et pour lui-même qui comptait aussi mourir, et cette véritable messe des morts dura près de trois heures. Enfin le moribond put donner la sainte hostie à l'agonisant. Le martyr regardait avec tendresse son frère martyr défaillant au pied de l'autel ; et celui-ci, admirait l'âme angélique de ce jeune prêtre qui tombait si tranquille au début de la carrière. La messe dite, le célébrant se coucha auprès de son compagnon et ils attendirent la mort, elle ne tarda pas. Dans la nuit le jeune prêtre expirait. Son dernier soupir effleura les lèvres de son frère, qui ne put qu'avec effort étendre la main sur la tête en signe de dernière bénédiction et de dernier adieu." C'est à ce prix que le bon Dieu fait des saints.

Voilà le sort qui attend plusieurs d'entre vous, Apôtres de l'Afrique équatoriale ; Vous savez tous cela, et vous ne refusez pas le calice : bien plus, vous avez réclamé l'honneur de franchir ce seuil mortel.

Une mort obscure sera sans doute le prix de vos héroïques sacrifices, mais au livre de vie, tout sera inscrit.

Les hommes incapables de comprendre votre sublime mission, dans l'aveuglement de leur pensée, répondront à vos généreux efforts par le sourire de la pitié.

Mais qu'importe la désapprobation des hommes quand on a l'approbation de Dieu. Pauvres insensés du siècle, ouvrez donc les yeux et voyez les martyrs tomber autour de vous.

Ce n'est point de vous, âmes d'élite, que le Saint-Esprit a dit : " *Oculos suos statuerunt declinare in terram.*" Vos regards sont toujours fixés vers le ciel, votre mère ne recueillera pas votre dernier soupir, vous mourrez seuls, sous le regard de Dieu. Le sacrifice dans ce qu'il a de plus sublime, voilà la couronne que vous portez au front, en attendant que le glaive du bourreau vous en donne une plus précieuse : la couronne du martyr.

Mères chrétiennes, vos enfants partent pour ne revenir sans doute jamais ; si ces lignes tombent sous vos yeux,

loin de vous attrister, qu'elles vous comblent de joie. Ces fils que vous avez donnés à Dieu ne vous semblent-ils pas des saints? Quand le dernier aura combattu le bon combat, quand le glaive du bourreau ou la misère n'en connaîtra plus, d'autres se lèveront, ils tomberont à leur tour, et il y en aura toujours...

Voici maintenant quelques lettres des Missionnaires d'Alger en route pour l'Afrique équatoriale ; les premières sont écrites d'Aden, à la sortie de la mer Rouge, où ils ont dû faire un séjour forcé de quinze jours ; les autres sont adressées de Zanzibar, au moment où ils se disposaient à quitter la côte pour pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique.

" Aden, le 10 mai 1878.

" Grâce à vos bonnes prières et à celles des saintes âmes qui s'intéressent à nous, notre voyage se fait fort heureusement. Depuis le mercredi saint, ce jour des derniers adieux, les choses ont marché rapidement: nous avons vu disparaître tour à tour la Maison-Carrée, Notre-Dame d'Afrique, l'Algérie, puis la France, puis la vieille Europe. Dès que nous fûmes sortis de la Méditerranée, aucun de nous n'eut plus même l'ombre du mal de mer. Tous les jours nous disions deux ou trois messes dans notre cabine, chacun célébrait à son tour, les autres faisaient la sainte communion.

" On ne comprend bien le bonheur de monter chaque jour au saint autel que lorsqu'on en est privé. Cette privation sera l'une de nos plus grandes épreuves, durant notre long voyage.

" Nous avons mis presque deux jours pour passer le canal de Suez. Les vaisseaux y vont très-lentement et ne peuvent se croiser qu'en certains endroits. Quand on arrive en gare, si un bateau est signalé, on attend qu'il arrive ; on perd ainsi beaucoup de temps.

" Dès que le soleil a disparu, on jette l'ancre et on ne se remet en marche que lorsqu'il reparaît à l'horizon. Sans cette précaution, on serait à peu près sûr d'échouer sur le sable qui borde le goulet qu'il faut suivre.

" A Suez, j'ai été fort supris de voir les Arabes, revêtus

de gandouras blanches, bleues et noires, taillées absolument comme les nôtres, les manches étroites et longues et un collet.

" Durant les trois derniers jours que nous avons passés sur la mer Rouge, la chaleur a été accablante. Il était impossible, pendant la nuit, de se livrer au sommeil, surtout dans les cabines qui sont cependant bien aérées.

" Nous sommes arrivés à Aden dimanche matin. A peine le *Yanh-Tsé* avait-il jeté l'ancre dans la rade, que des barques de toutes les couleurs et de toutes les formes l'entourèrent. Nous entrâmes dans l'une d'elles avec nos valises, et sept ou huit rameurs poussèrent l'embarcation vers la côte éloignée de plus d'un kilomètre. Comme ils voyaient que nous étions des nouveaux-venus, à qui on pouvait facilement jouer quelque tour, ils passèrent tranquillement devant le débarcadaire. Ils nous conduisireut dans une sorte de baie où le bateau ne tarda pas à toucher le sable..... Nous étions à plus de quatre kilomètres du rivage : c'était là, disaient-ils, qu'il fallait descendre, une troupe d'autres nègres entourait en même temps la barque, et chacun se disputait l'honneur de porter sur ses épaules les passagers et les baggages. Vous pensez bien qu'ils n'étaient pas poussés par des motifs d'amour pur, et que notre pauvre bourse aurait bien à payer cher cette entrée triomphale. Il fallut toute l'éloquence et le regard terrible du P. Lourdel pour déterminer nos bateliers à reprendre les rames et les autres nègres à nous laisser. Le P. Pascal dut profiter des épaules luisantes d'un de nos futurs paroissiens, pour aller au devant d'un bon père Capucin, qui nous attendait sur le rivage.

" Enfin nous touchons la terre. Quel affreux pays que cet Aden, vrai soupirail de l'Enfer par l'aspect et la chaleur ! et pourtant sommes-nous obligés d'y passer deux semaines. Pas un arbre, pas un brin de verdure, des sables, des rochers calcinés et un soleil de feu qui oblige à rester calfeutré dans les maisons une bonne partie de la journée. Pour ne pas mourir de soif, on est obligé de distiller l'eau de la mer qui coûte alors presque aussi cher que le vin : la nourriture tant des hommes que des chevaux vient toute des

contrées voisines. Il y en a qui prétendent que le Paradis terrestre était ici ou du moins dans les environs, et que c'est de l'Eden qu'Aden a tiré son nom. Je ne sais si cette opinion est bien fondée, mais le fait est que ceux qui la patronnent doivent avouer, s'ils ont jamais vu Aden, que le pays a bien changé depuis.

"Ajoutez à cela que les vivres y sont hors de prix. Heureusement les bons Pères Capucins ont mis à notre disposition la maison et la chapelle qu'ils ont non loin du port. Comme Aden est à une certaine distance de la mer, les Anglais ont fait bâtir sur le rivage bon nombre de maisons qui sont occupées par des Européens et qui, si elles étaient groupées, formeraient une petite ville.

" C'est là Steamer-Point : nous sommes installés dans une maison où les Anglais pourraient trouver que le confortable laisse à désirer, mais où nous vivons au moins à peu de frais. Nous avons un bon soldat irlandais à notre service et un arabe qui nous fait la cuisine tant bien que mal. Quoi qu'il en soit, chacun mange avec bon appetit, et la gaîté et l'entrain président à tous nos repas.

" Nous avons vu ces jours derniers le fameux Charlie de Zanzibar, dont parlent le voyageur anglais Cameron et l'Américain Stanley. Il se rend en France pour voir trois de ses sœurs qu'il n'a pas vues depuis trente ans. Après le sultan, il est, dit-il, le personnage le plus important de la ville. C'est un homme d'une soixantaine d'années environ, il aurait pu nous rendre de grands services à Zanzibar, car il a l'air très-bon et très-serviable (1).

---

(1) Voici le portait qu'en trace Cameron dans le récit de son voyage à travers l'Afrique : " Charlie est un Français, un original qu'il faut connaître pour l'apprécier à sa juste valeur. De chef de cuisine au consulat britannique, il est devenu l'un des notables de la ville. Tous les vaisseaux de la marine anglaise qui arrivent dans le port, sont approvisionnés par Charlie de viande, de bœuf et de pain frais, et le seul établissement qui, dans l'île, approche d'un hôtel, lui appartient. On trouve chez lui des collections d'objets de toute espèce, de toute nature. Il ne sait ni lire, ni écrire, n'a qu'une idée vague de ce qu'il possède, et se contente de

" Je termine en vous priant de ne pas nous oublier au Saint Sacrifice. Ne nous ménagez pas vos bonnes prières. Je vois tous les jours plus clairement combien l'esprit de foi est nécessaire au missionnaire. Il faut qu'il ne considère les choses que selon les lumières de la foi, et que son plus grand désir soit de trouver des occasions de souffrir pour Dieu. L'absence de la croix devrait être pour nous un malheur véritable. Aimons donc la croix, soyons passionnés pour la croix. Quel bonheur que Notre Seigneur nous juge dignes de souffrir quelque chose pour lui ! "

Une autre lettre que les Missionnaires ont envoyée par le même courrier, mais écrite quelques jours plus tard, nous apprend que les croix tant désirées n'ont pas tardé à se présenter.

Steamer-Point, 17 mai 1878.

" Décidément le bon Dieu bénit notre mission, et nous en avons la marque visible dans les premières épreuves qu'il nous envoie. La peinture qu'on avait faite du climat d'Aden pendant notre traversée n'était pas de nature à nous rassurer au sujet de notre séjour dans cette ville, j'ai voulu attendre le dernier jour de la quinzaine que nous avons été obligés d'y passer pour vous faire connaître l'effet qu'aurait produit sur nous la chaleur accablante de cette contrée aride et désolée. Nous étions tous en bonne santé en arrivant ici, mais nous n'avons pas tardé à nous apercevoir qu'il n'y avait rien d'exagéré dans ce qu'on nous avait dit.

" Malgré toutes les précautions que nous avons prises, pour nous préserver de la fièvre et des insolations, trois Pères sont tombés malades quelques jours après notre arrivée. Ce sont les Pères Livinhac, Delaunay et Barbot. Ce dernier est à peu près remis, mais les deux autres Pères

---

dire aux chalands : " Fouillez dans mes magasins ; si vous rencontrez ce qui vous manque, payez-le ce que ça vaudra."

Il n'a pas appris l'anglais, a oublié une partie du français, et fait des deux langues un patois amusant.

Inutile de dire que ses affaires sont en désordre ; néanmoins il prospère ; sans doute en raison de sa nature généreuse. Je crois que peu de gens auraient le courage de le tromper.

sont encore bien faibles, et s'ils n'étaient pas plus forts à notre arrivée à Zanzibar, il leur serait impossible de se mettre en marche pour l'intérieur. Veuillez prier et faire prier le bon Dieu de ne le pas permettre, et de nous accorder à tous la santé et les forces nécessaires pour pouvoir faire son œuvre.....

" Les bons Pères Capucins sont venus hier d'Aden, distant d'environ 10 kilomètres, pour nous inviter à dîner. Ils voulaient, en notre honneur, faire faire une petite fête à leurs enfants. Nos malades et les diverses courses que nous sommes obligés de faire pour préparer notre embarquement ne nous ont pas permis d'accepter cette gracieuse invitation, dont nous leur garderons une sincère reconnaissance.

" Si le bon Dieu nous éprouve, il nous réserve aussi des consolations. Bon nombre de Portugais, ainsi que les soldats de la garnison, presque tous Irlandais, se sont confessés et ont fait la sainte communion dans notre chapelle.

" Hier soir, le bateau anglais de Zanzibar est arrivé ; il nous apportait une lettre du P. Charmetant et du P. Deniaud. Ils nous annoncent que tout va bien. Ils sont arrivés à Zanzibar le 30 avril et ont été accueillis avec une très-grande charité par les Pères du Saint-Esprit, et en particulier par le R. P. Horner.

" Le P. Charmetant, avant d'arriver à Aden, s'était fait une entorse, et le P. Deniaud, pendant le voyage, a eu huit jours de fièvre, mais la fièvre a disparu et ils s'occupent activement de préparer la caravane. Depuis qu'ils sont à Zanzibar, l'eau est tombée en abondance ; ils sont arrivés en pleine Masika (saison des pluies), contrairement à nos calculs et à ce qui arrive ordinairement, ils nous disent que ces pluies extraordinaires ont changé les conditions climatériques, et que nous arriverons au bon moment.

" Nous quittons donc Steamer-Point sans regret, et pleins de confiance en la divine providence, nous nous disposons à entreprendre notre dernière étape pour Zanzibar."

Quinze jours plus tard, arrrivait en France le courrier de Zanzibar apportant de bonnes nouvelles qui tendent à prou-

ver que nos missionnaires ne comptent pas en vain sur la protection du ciel.

Zanzibar, le 31 mai 1878.

" Dieu soit beni ! nous venons de terminer la dernière partie de notre voyage sur mer, et nous sommes enfin à Zanzibar. Les RR. PP. Livinhac et Delaunay que nous avions été obligés de faire embarquer avant le lever du soleil, à cause de la fièvre, se sont un peu remis sur le bateau, particulièrement le P. Delaunay, qui est arrivé ici en pleine santé. Le P. Livinhac, quoique bien moins fatigué qu'à son départ d'Aden, n'est pas encore en état de se mettre immédiatement en route, mais nous pensons que quelques jours de repos suffiront pour le remettre complètement.

" Le R. P. Horner et tous les religieux de la Congrégation nous ont fait le plus sympathique accueil. Nous logeons chez eux et leur table est la nôtre. Les PP. Charmetant et Deniaud ont fait merveille dans le peu de temps qu'ils ont passé à Zanzibar ou à Bagamoyo.

" Au rapport du R. P. Horner et de toutes les personnes compétentes, il n'était pas possible de mieux faire en si peu de temps. Aidés de bon renseignements fournis par les Pères du Saint-Esprit, ils ont pu dans l'espace d'un mois organiser notre caravane. Les porteurs, au nombre de près de trois cents, sont trouvés, les ballots sont prêts; la saison des pluies vient de finir, de sorte que dans une dizaine de jours nous pourrons nous mettre en route. Arrivés les derniers, nous devancerons de beaucoup les autres explorateurs et missionnaires.

" Nous allons donc compléter nos achats, mettre en ballots les bagages que nous avons apportés d'Alger, et puis nous abandonnant entre les mains de la Providence, nous irons, aidés de la grâce, porter son saint nom à ces peuples plongés depuis longtemps dans les ténèbres les plus épaisses de la barbarie et de la mort.

" Fasse le ciel que nous soyons tous de bons et saints missionnaires !

" Veuillez, mon bien cher Père, nous recommander aux prières de nos confrères et les assurer qu'ils auront part à nos peines et à nos sacrifices.

" Nous espérons déployer nos deux bannières du Sacré-Cœur, précieuses offrandes des Carmélites de la cité Bugeaud, le lendemain de la Pentecôte ; le Sacré-Cœur sera donc notre guide jusqu'aux lacs Victoria et Albert-Nyanza, jusqu'au Tanganyka et à Kabébé, termes de nos missions respectives.

" Pascal,

" P. missionnaire."

Le R. P. Livinhac, quoique malade, écrit de l'hôpital de Zanzibar au T.-R. P. Deguerry, supérieur général :

" Zanzibar, le 31 mai 1878.

" Malgré la faiblesse que m'a laissée la fièvre dont j'ai été atteint à Aden, je veux vous écrire quelques mots, avant de m'enfoncer dans les profondeurs de l'Afrique équatoriale. Le bon Dieu nous assiste de la manière la plus manifeste, et l'organisation rapide de notre caravane par les Pères Charmetant et Deniaud est un véritable miracle. Les Belges, qui sont ici depuis le mois de décembre, n'ont pas encore assez de porteurs... Des Anglais, venus avec le P. Charmetant, n'en ont qu'une trentaine. Ils ne comprennent pas comment notre confrère a pu aller si vite en besogne. " *Hi in curribus et hi in equis, nos autem in nomine Dei nostri speravimus.*" Cette intervention manifeste de Dieu redouble notre confiance et notre courage..... Faites faire des prières d'action de grâce tout en continuant de faire prier pour demander les secours dont nous avons besoin. Toutes les santés sont bonnes. Les Pères du Saint-Esprit nous traitent comme leurs propres confrères. Notre reconnaissance sera éternelle pour les membres de cette Congrégation. Ce sont des hommes admirables animés d'un esprit vraiment apostolique.

" C'est de l'hôpital de Zanzibar que je vous écris. Le P. Horner a voulu m'y faire entrer, me disant que les soins des bonnes religieuses qui desservent l'hôpital me rétabliraient plus promptement.

" Vous m'excuserez si je ne vous écris pas plus longuement, ma main tremble, je ne sais trop pourquoi..., il me semble cependant que je suis déjà fort, et si la caravane se mettait en marche ce soir, je me garderais bien de rester en arrière.

" Mon très-révérend et bien cher Père, nous tâcherons de vous donner de nos nouvelles le plus souvent possible, mais nos lettres seront bien exposées à s'égarer.....

" Priez pour nous, s'il vous plaît, nous penserons souvent à vous et serons toujours vos enfants dévoués.

" Je vous prie d'agréer l'hommage du profond respect et de l'affection filiale avec lesquels je suis,

" Mon très-révérend Père, Votre enfant tout dévoué,

" Léon Livinhac,
" P. Miss."

Enfin le R. P. Charmetant donne les détails pleins d'intérêt qui suivent à Mgr l'archevêque d'Alger, dans deux lettres adressées à ce vénérable Prélat :

Zanzibar, le 16 mai, 1878.

" Monseigneur et très-vénéré Père,

" Un navire français va quitter Zanzibar, j'en profite d'autant plus volontiers pour vous écrire que la malle ne part d'ici que dans quinze jours, et que j'ai de bonnes nouvelles à annoncer à Votre Grandeur.

" Ma dernière lettre vous disait nos angoisses au sujet des porteurs, chaque homme, en effet, ne consent jamais à porter plus de 35 kilogrammes pour sa charge : il faut donc trois hommes pour un quintal ! Or, comme tout calcul fait, tant pour un voyage de six mois au moins, que pour nourrir dix Pères pendant un an, il faut au moins cent quintaux (non compris les outils, provisions, etc.), d'étoffes, verroteries, sel, perles et mille autres objets d'échange ayant seuls une valeur dans ces différents pays, c'est donc au moins trois cents porteurs qu'il me fallait trouver, puisque ici tout portage se fait à dos d'hommes. Or, depuis longtemps, par suite de l'abolition de la traite, il n'en venait plus de l'intérieur. En outre, les Anglais, Allemands et

Belges avaient accepté tout ce qui se trouve encore épars à Zanzibar, soit pour leurs travaux de route, soit pour le voyage dans l'intérieur, et cela à des prix exagérés. Aussi, tous ici, tant laïques que religieux, nous faisaient entrevoir qu'il nous faudrait *attendre* au moins trois ou quatre mois, peut-être davantage, pour recruter ce qui nous serait même strictement nécessaire pour partir, quitte à faire suivre le reste plus tard à l'aide de porteurs que nous enverrions de l'intérieur. Cette perspective me tourmentait, car ici, (contre toutes mes prévisions), la vie et le logement sont excessivement chers. Aucun indigène ne consent à louer sa maison pour moins d'un an, ne dût-on l'habiter que huit jours ; et ces loyers sont toujours très-chers. Jusque-là, je n'ai rien pu trouver à moins de cinq cents francs. Pour la nourriture et les faux frais, il faut au moins cinq francs par jour et par tête, ce serait donc pour nous tous environ soixante francs par jour, soit quinze cents francs par mois.

" Dans notre détresse, nous avons confié, le P. Deniaud et moi, cette embarrassante affaire de porteurs et d'un séjour prolongé ici, à Saint-Joseph, en le priant de nous tirer de peine. Il l'a fait cette semaine de la manière la plus imprévue et la plus admirable.

" Ne trouvant rien à Zanzibar que nous avions battu et fait battre dans tous les sens, nous nous rendîmes à Bagamoyo d'où partent les caravanes, afin de poursuivre là nos recherches. A peine étions-nous arrivés dans le magnifique établissement que les Pères du Saint-Esprit possèdent sur ce point de la côte, qu'on vient leur annoncer que de nombreuses caravanes arrivaient de l'Ounyamouési, amenées par des Arabes, avec de l'ivoire en quantité considérable. Or, depuis quatre mois, aucune caravane n'était venue. Je me rendis aussitôt, avec une lettre que m'avait donnée le sultan, chez le gouverneur de Bagamoyo ; et le même jour, par l'intermédiaire d'un Arabe, riche et influent que m'ont fait connaître les Pères du Saint-Esprit à qui il est tout dévoué, je pus arrêter, séance tenante, la plupart des porteurs ou pagazis qui nous seront nécessaires au prix de cent francs l'un (non compris la nourriture qui est à notre charge), pour toute la durée du voyage de Bagamoyo

à l'Ounyamouési leur pays, quand même il faudrait quatre ou cinq mois pour arriver à ce point qui est à peu près à moitié de la route des grands lacs. C'est à cet endroit même que les deux Missions devront se séparer pour aller, l'une à Ujiji, l'autre au Nyanza. On trouve toujours à engager là de nouveaux porteurs, d'ailleurs nous y trouverons M. Philippe Broyon et Mirambo, sur la protection desquels nous pouvons maintenant compter. Selon vos instructions, ce sont deux indigènes riches et influents du pays que nous avons choisis pour traiter l'affaire de la caravane, sous leur responsabilité: L'un est un Arabe et il dépend du sultan, l'autre est un Hindi et, comme tel, est sujet anglais. Il dépend donc entièrement du consul d'Angleterre, M. Kirk, pour lequel M. Playfair nous a remis une lettre et qui a promis son concours en toutes choses, car il aime beaucoup la Mission catholique des Pères de Zanzibar. Il nous a offert de lui-même de nous remettre une lettre de recommandation pour Mirambo, le plus puissant chef noir de l'intérieur, et qui occupe le territoire situé entre l'Ounyamouési, le Tanganyka et le lac Victoria. Ce chef vient d'écrire ces jours-ci à M. Kirk, en lui envoyant dix défenses d'éléphant, tandis qu'il n'en a envoyé que six au sultan de Zanzibar, montrant par là qu'il mettait l'alliance des Européens et surtout de l'Angleterre au-dessus de celle des Arabes, avec lesquels il a soutenu une guerre acharnée pendant plusieurs années.

" Depuis que les pagazis sont trouvés, je suis absorbé par les acquisitions nécessaires à nos Pères, tant pour ce long voyage que pour leurs besoins une fois sur le lieu de leur mission. De ce côté encore, la Divine Providence nous a particulièrement aidés. J'ai vu et questionné à Bagamoyo les Arabes arrivant de l'intérieur avec leurs caravanes d'ivoire. Ils m'ont donné les renseignements les plus précieux sur les différentes qualités et quantités d'étoffes, de perles et autres articles nécessaires tant sur la route que dans les régions des lacs où nos Pères doivent résider; et c'est d'après ces indications que je règle mes achats avec le concours extrêmement bienveillant et éclairé de M. Greffulhe, l'agent de la maison de Marseille qui nous a ouvert son cré-

dit ; M. Greffulhe, ici, et M. Philippe Broyon, dans l'intérieur, vont nous être bien précieux par la connaissance spéciale qu'a le premier des affaires de ce pays et par l'influence que possède le second dans l'intérieur où il est allé résider afin de diriger des expéditions commerciales. Le Père Horner nous assure que l'un et l'autre sont dignes de toute confiance pour la procure. Jusque-là tout semble donc aller providentiellement quant à la caravane ; les Pères du Saint-Esprit en paraissent vraiment surpris, car ils ont vu les difficultés des expéditions qui ont précédé la nôtre. Il n'y a qu'un seul point qui pourrait tout compromettre ; ce sont les finances. Depuis que je vois de près les choses, je suis effrayé, je l'avoue, de la dépense que va nécessiter l'organisation d'une première expédition de ce genre, et de tout ce qu'il faut porter non-seulement pour que nos Pères aient de quoi vivre et s'installer une première année dans l'intérieur de cette Afrique équatoriale, mais encore : 1° pour leur nourriture et celle de plus de quatre cents hommes (tant porteurs que gens armés) qui sont absolument à notre charge tout le temps que durera ce long voyage ; 2° pour le paiement de tous les membres de cette caravane, paiement qui, comme tout le reste, n'a lieu qu'en marchandises et une fois arrivés, sans quoi la plupart déserteraient ; 3° pour le droit de passage de village à village, de tribu à tribu, sorte de douane arbitraire et exorbitante, dont les Anglais ont encore élevé le taux par leurs prodigalités. Il y a même sur la route un certain nombre de grands chefs qu'on ne peut se rendre favorables qu'en leur faisant des cadeaux princiers. Ils préfèrent surtout ce qu'on appelle ici le manteau royal, sorte de large douillette en soie ou alpaga avec broderies de soie coloriée, et brandebourgs d'or et d'argent. Il y en a depuis cinquante francs jusqu'à cinq cents francs. J'en ai fait faire douze, dont six de qualité ordinaire, pour les différents chefs voisins des deux stations du Tanganyka et des Nyanza, car si les Pères, dès le principe, parviennent à se rendre favorables les différents chefs qui les entourent, tout est gagné et leur situation est faite dans le pays. Outre ces roitelets, nos Pères vont avoir affaire à deux chefs puis-

sants et intelligents entre tous, dont l'influence est très-étendue : c'est Mirambo dont j'ai déjà parlé et Mtésa, ce roi descendant d'anciens chrétiens Abyssiniens, qui est le souverain de l'Ouganda et du territoire qui sépare les deux Nyanza. Comme il faut absolument les gagner, j'ai pensé envoyer à chacun un présent digne d'eux, je fais faire pour l'un et pour l'autre uu superbe manteau royal très-riche mais très-cher.

" Tout cela va nécessiter des dépenses considérables et cependant rigoureusement nécessaires, comme Votre Grandeur peut en juger. Je doute que la somme de quatre cent mille francs puisse suffire. Il est donc possible que je sois obligé de dépasser cette somme.— Je ne le ferai que si je constate *une absolue nécessité*, car je suis bien sûr que l'intention de Votre Grandeur est que nous ne compromettions pas une telle œuvre par d'imprudentes économies : je crois qu'il vaut mieux faire toute chose comme il faut, la première fois, plus tard, on verra ; ce sera à bien meilleur compte.

" M. Greffulhe m'a déjà assuré de lui-même que si le crédit actuel ne suffisait pas, il nous ferait toutes les avances dont nous aurions besoin. Je vous serais donc reconnaissant, Monseigneur, d'écrire le plus tôt possible à M. Rabaud, que si toutefois mes traites sur M. Combes dépassent les chiffres prévus, il veuille bien les accecter quand même. Il y aurait aussi à prévenir M. Combes. Toutefois, je le répète, je ferai tout mon possible pour ne pas dépasser cette somme.

" J'ai appris, avec reconnaissance, par vos télégrammes, que l'Œuvre de la propagation de la foi répondait avec empressement à la demande du Saint-Siége, pour la fondation de ces missions nouvelles ; je ne doute pas qu'il en soit de même de la Sainte-Enfance, et nous aurons ainsi de quoi satisfaire à nos obligations : sans cela c'est la ruine.

" Depuis quelques jours la masika est cessé, le soleil a reparu dans toute sa majesté équatoriale. Plus nous nous rapprochons du solstice de juin, plus la température s'adoucit. C'est donc le bon moment de se mettre en route, d'autant plus que, selon les Arabes venus de l'intérieur,

l'eau sera en abondance le long dn chemin à cause des dernières pluies, ce qui n'a pas toujours lieu. Je pense que tout sera prêt pour que les Pères puissent partir dès qu'ils se seront un peu reposés et que les colis qu'ils apportent d'Europe seront emballés. Nous les attendons le 30 mai. Le moment présent est donc celui de notre grosse besogne.

" Votre enfant affectionné,

F. CHARMETANT,

" Prêtre miss."

" Zanzibar, ce 30 mai 1878.

" Monseigneur et Très-Vénéré Père,

" Je ne veux pas laisser repartir le courrier d'Europe sans vous dire combien, grâce sans doute aux nombreuses prières qui, de toute part, s'élèvent pour nous, notre Mission de l'Afrique équatoriale est visiblement assistée de Dieu.— Maintenant que *tout est fini* et que je considère ce qui vient d'être fait en moins d'un mois, ici, à Zanzibar et à Bagamoyo, où nous avons conduit toutes les provisions d'échange et de route, et où nous avons réuni les trois cents porteurs qui seront nécessaires à une semblable caravane, maintenant, dis-je, que je considère tout cela aujourd'hui, je me demande comment, sans un miracle d'en haut, tout cela a pu se faire ainsi sans difficultés, sans entraves, en aussi peu de temps et avec un succès aussi complet ? J'avoue que pendant ce mois de dur labeur et de préoccupations écrasantes, nous avons senti, le Père Deniaud et moi, l'assistance de Dieu, au milieu des mille et mille préparatifs que nécessite l'organisation d'une caravane devant suffire à un voyage de huit mois au moins pour des missionnaires qui, en outre, doivent s'installer dans deux stations différentes et y attendre peut-être un an avant d'être ravitaillés ; tout cela dans un pays où aucune monnaie n'a cours, à l'exception d'étoffes ou autres objets d'échange, qu'on est rigoureusement obligé de porter avec soi.—Aussi n'avons-nous pas hésité à y aller assez largement pour cette première expédition, qu'il importe de ne pas compromettre par d'intempestives économies. Ces provisions d'échange, jointes aux

provisions de route et d'installation et aux colis particuliers qu'apportent les Pères, s'élèveront au moins à cent quintaux métriques tout compris, pour les dix Pères et leurs deux stations.— Il faut trois porteurs pour un quintal, c'est donc, au moins, trois cents pagazis que j'ai dû trouver sur la côte d'Afrique, en face de Zanzibar, et par un bonheur inespéré, ils sont aujourd'hui *tous réunis* à Bagamoyo, auprès des Pères du Saint-Esprit, et attendent notre départ, qui pourrait avoir lieu demain, si les Pères n'avaient besoin de se rétablir des fatigues de leur rude voyage sur mer. Nous pensons quitter Zanzibar dans huit jours, et Bagamoyo, le lundi de la Pentecôte, sous les auspices du Saint-Esprit, qui conduisait les apôtres.

" Une telle promptitude a stupéfié tout le monde ici. Le consul de France nous disait encore hier au Père Deniaud et à moi : " Vous avex réalisé une chose inouïe à Zanzibar, c'est l'organisation d'une caravane pour dix hommes en 3 semaines, tandis que tous les explorateurs ont mis, jusque-là, quatre ou cinq semaines pour préparer l'expédition qui devait les condnire eux seuls ! " Il ajouta : " Depuis plusieurs mois déjà, nous avons ici, à Zanzibar, cinq expéditions qui se préparent. Trois protestantes, une allemande pour la science, et une belge pour l'exploration. Toutes seraient prêtes à partir si elles avaient des pagazis (porteurs). Ils n'en trouvent point, quand vous avez les trois cents dont vous avez besoin ! " Nous les payons cent francs l'un pour les trois ou quatre premiers mois de voyage jusqu'à Tabora dans l'Ounyanyembe, non compris la nourriture que nous devons leur procurer en route. C'est donc notre caravane, la dernière venue, qui s'ébranlera la première comme le Saint-Siége le désirait et comme nous en avions pris l'engagement vis-à-vis de lui ! Dieu le veut ainsi, en faveur de la vérité et de ses apôtres ! A côté de tout cela il y a eu l'épreuve. J'ai eu, entre autres misères, pendant 4 jours une fièvre ardente à Bagamoyo dans le moment même où nous faisions mettre nos marchandises en petits ballots par nos porteurs. J'ai pu cependant, entre les accès, me faire porter sur les lieux où travaillaient nos pagazis, pour aider le Père Deniaud, en inscrivant tout ce qui entrait

dans chaque ballot. Nous tenions tant à ce que tout fût achevé pour l'arrivée de nos Pères! Je fais mettre en ce moment en petits ballots tout ce qu'ils ont apporté. Comme ces casques, ces habits dorés et ces plumets vont produire de l'effet; mais que de dépenses! certainement quatre cent mille francs ne suffiront pas.

" Je pense pouvoir mettre moi-même nos confrères en route: mais, hélas! il faudra m'arrêter comme Moïse à la Sainte-Montagne, les voir marcher vers la Terre-Promise avec la bannière blanche à croix blene qn'ils ont apportée d'Alger; puis je devrai reprendre seul ce chemin d'Europe où je n'arriverai que dans la première quinzaine d'août, car la prochaine malle ne quitte Zanzibar que le 30 juin.

" Votre enfant dévoué en Notre-Seigneur,

" CHARMETANT,

" Prêtre Missionnaire.

" *P. S.*—Le Père Livinhac nous est arrivé très-fatigué depuis Aden. Le repos lui fera du bieu. Le Père Horner nous rend de très-grand services. Ils a voulu nous avoir chez lui: nous vivons en communauté à part et nous payons toutes nos dépenses."

—

Mgr Lavigerie, archevêque d'Alger, écrivait le 20 octobre 1878; à la maison des Missionnaires d'Alger à Paris.

" Je voulais d'abord attendre le courrier de Zanzibar, qui doit arriver à Alger vers la fin de ce mois, pour vous donner des nouvelles plus récentes et plus complètes des deux compagnies de Missionnaires d'Alger parties, il y a deux mois, pour se rendre aux grands lacs de l'Afrique équatoriale.

" Je préfère, toute réflexion faite, vous communiquer les nouvelles que nous avons déjà reçues, afin de vous donner plus tôt ce témoignage de notre reconnaissance.

" Nos missionnaires étaient déjà arrivés, à l'époque de leurs dernières lettres à Mpouapoua, qui est à moitié chemin du lieu où ils doivent se séparer, pour aller créer deux missions distinctes. L'une de ces missions doit, comme

vous le savez, former un premier vicariat dont le centre sera entre les lacs Victoria et Albert-Nyanza, et l'autre un second vicariat au delà du lac Tanganika.

" Je me borne à vous communiquer les détails qui regardent le voyage de nos missionnaires. Je laisse de côté ce qui a trait à l'organisation de leur caravane. Ces derniers détails ressembleraient à tous ceux qui ont déjà été publiés en Europe par les précédents explorateurs. Qu'il me suffise de vous dire qu'il ne leur a pas fallu moins de quatre cent cinquante nègres pour les accompagner et porter les objets nécessaires aux échanges dans l'intérieur, ainsi que ceux qui serviront à leurs nouveaux établissements.

" C'est au commencement du mois de juin que les Pères d'Alger ont quitté la côte pour pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique. Depuis ce temps, les nouvelles que nous avons reçues d'eux, à plusieurs reprises, sont bonnes, grâces à Dieu. Tandis que la caravane des explorateurs belges subissait un échec qui paraissait devoir prendre d'abord les proportions d'un désastre, nos missionnaires franchissaient heureusement les premiers obstacles, sous la visible protection de Notre-Seigneur. Espérons qu'elle les suivra jusqu'au bout de leur grande et périlleuse entreprise et que l'Église catholique aura la première l'honneur et la joie de prendre possession avec eux de tant de contrées encore inconnues.

" En attendant le journal de voyage que nos Pères doivent nous envoyer tous les trois mois, je vous communique, sous ce pli, quelques extraits de leurs lettres adressées, soit à leurs confrères, soit à moi-même.

" J'espère que ces premiers renseignements intéresseront vos pieux associés et les exciteront à unir leurs prières aux nôtres pour assurer le succès d'une si importante entreprise.

" A leurs prières quelques-uns d'entre eux voudront, sans doute, joindre aussi leurs aumônes ; car, je ne le vous cache pas, mon grand souci est de pourvoir aux frais d'une expédition aussi coûteuse et de ne pas laisser mes pauvres enfants exposés à manquer de tout.

" La fondation de missions semblables sort de toutes les

proportions ordinaires et exige des dépenses auxquelles une Œuvre seule ne saurait suffire.

" ✝ Charles,
" Archevêque d'Alger. "

JOURNAL D'UN MISSIONNAIRE. — LE DÉPART.

Aujourd'hui, 16 juin, jour cher à toutes les âmes qui aiment le Sacré-Cœur, et fête de la Sainte-Trinité, est le dernier jour que nos missionnaires vont passer avec des Européens : demain, ils vont traverser le Kingani, et s'avancer seuls avec leurs noirs compagnons de route vers les tribus de l'intérieur.

Le soir, je me rends au camp de Chambâ pour faire la distribution des munitions à l'escorte armée, et donner les dernières instructions, afin que dès le matin la caravane s'ébranle et se mette en marche vers la première étape, au-delà du fleuve. J'envoie aussi le capitaine de la troupe pour traiter le passage de ce fleuve. A l'aide d'énormes pirogues taillées dans un tronc d'arbre par des nègres, qui se sont réservé ainsi le monopole du passage, on arrive sur la rive opposée du fleuve.

Je revieus à Bagamoyo, harassé de fatigue, après avoir assigné à chaque missionnaire la place qu'il devra occuper pendant la marche de la caravane.

Pour la bonne surveillance d'une caravane aussi considérable, on décida que deux misssionnaires, le P. Dromeau et le F. Amans, seraient à l'avant-garde, les PP. Deniaud et Delaunay surveilleraient le centre de la colonne ; et enfin les deux supérieurs de mission les PP. Livinhac et Pascal fermeraient la marche avec les autres Pères. Ce serait l'état-major.

Dès le matin, vers six heures, je quitte la Mission de Bagamoyo avec le Père Baur et le Frère Oscar qui ont bien voulu m'accompagner. Saïd Makran, l'Arabe si dévoué, a désiré voyager avec nous.

Chaque missionnaire a pris ses longues bottes de voyage, car au-delà de Chambâ, pour arriver au Kingani, il y a bien

des marais à traverser. J'aimais à les voir dans leur accoutrement de voyage, le fusil sur l'épaule, la gourde au côté, coiffés de leurs larges chapeaux de liége et montés sur un âne, la seule bête domestique qui résiste un peu à la terrible mouche venimeuse, la tsétsé corum. Je n'avais pas de bottes, on me fit prendre à Bagamoyo une paire de guêtres bien précieuses, celles de l'illustre Livingstone, il s'en servait quand la mort est venue le surprendre dans ses excursions africaines. Tout ce qui lui appartenait avait été religieusement apporté à la côte par ses deux fidèles serviteurs, les nègres Souzi et Chouma, en même temps que son corps. Chose inexplicable, tous ces objets furent mis à l'encan.

Les Pères ont acheté ses quêtres et le matelas sur lequel il est mort. Il était en caoutchouc et divisé en trois parties. La Maison-Française a acheté sa légendaire casquette : elle se trouve à Marseille chez M. Rabaud.

Notre petite caravane cheminait paisiblement depuis quelque temps le long des étroits sentiers qui serpentent à travers les champs de cannes à sucre, de manioc et de sorgho qui entourent Bagamoyo.

Nos ânes, portant un bât pour la première fois de leur vie, grâce à l'industrie du Père Barbot, s'avançaient mélancoliquement à la suite les uns des autres, tandis que leurs cavaliers animaient la route de leurs joyeux propos, comme des soldats en marche vers la frontière ennemie. Tout à coup les éclats de joie redoublèrent, le meilleur cavalier, le Père Delaunay venait d'être jeté à terre par sa méchante monture, avec armes et bagages. Le bât, encore neuf, n'avait pas été suffisamment sanglé ; et le rusé animal sentant sa charge pencher à droite, donna une adroite secousse de ce côté et renversa son cavalier. On le rechargea et on continua la route. Au bout de dix minutes, nouvel accident et nouvelle halte, encore le Père Delaunay par terre, mais cette fois du côté opposé à la première fois.

Nous arrivâmes enfin sans autre encombre au camp de Chambà que nous trouvâmes en déménagement pour se rendre à la halte suivante, selon les instructions que j'étais venu donner la veille. Dès le matin, deux cents pagazis,

ayant à leur tête le Père Dromeau et le Frère Amans avaient pris la route du fleuve. Douze soldats de l'escorte conduisant neuf ânes porteurs des provisions les accompagnaient.

Nous arrivâmes au camp vers neuf heures, il offrait un coup d'œil intéressant et animé : tout le monde semblait prêt à partir : les ballots étaient dressés près d'un arbre, sur leurs supports réunis en forme d'éperon, et attendant les épaules des porteurs. Les caisses sont ficelées à chaque bout des bâtons qui doivent aider à les porter ; des pagazis sont assis par dessus et semblent attendre le signal du départ : quelques-uns groupés en cercle, achèvent de prendre leur frugal repas composé de racines de manioc cuites sous la cendre et de grains de sorgho pilés.

Un plus grand nombre accroupis autour du foyer en plein vent, qui a fait cuir leurs aliments, fument leurs narguillés formés d'une calebasse au long col, servant de tuyau, et d'un fourneau en forme de grosse pipe fixé à un roseau que l'on plonge dans la calebasse où se trouve l'eau à travers laquelle passe la fumée.

Au milieu de cette noire troupe d'hommes nus, les missionnaires plient leurs tentes, fixent leurs lits enroulés, clouent des caisses ; et, par-dessus tout ce monde, le drapeau du Sacré-Cœur flotte au vent, c'est là notre signe de ralliement. Tout cela donne un spectacle grandiose et peu usité, le Père Baur veut le prendre en photographie ; mais l'ensemble original et le mouvement ne peuvent être reproduits. La photographie demeurera bien au-dessous de la réalité.

A notre arrivée, je fais partir encore une cinquantaine de pagazis dans la direction du fleuve. Il m'est impossible de faire partir les autres : leurs Kirangozis (*chefs de groupe*) n'ont pas encore reçu leur *Djoho* ou morceau d'étoffe rouge dont ils se servent comme d'un manteau et quelquefois de coiffure, en le roulant comme un turban autour de la tête. Ils tiennent à cette marque de distinction et ne veulent pas partir avant de l'avoir reçue. Il faut envoyer immédiatement un exprès au Hindi à Bagamoyo. C'est vers deux heures que l'étoffe arrive. La distribution faite, le camp

se lève et tout ce monde se met en marche derrière la bannière du Sacré-Cœur, le précieux drapeau est confié au principal Kirangozi. Nos porteurs me demandent comme dernière faveur de passer encore la nuit là, promettant de partir le lendemain aux premières lueurs du jour. Je m'y oppose, persuadé que les deux tiers retourneraient à Bagamoyo pour y passer cette dernière nuit.

Les Pères Deniaud et Delaunay partent avec eux, ainsi que le Frère Oscar. Mais une centaine seulement sont là pour partir. Les autres malgré notre défense et la vigilance de quelques soldats de notre escorte ont trouvé le moyen de reprendre le chemin de la ville. Nous nous décidons donc à passer la nuit là pour les attendre, et en revanche leur imposer demain double marche.

Dans l'après-midi le lieutenant Wautier, un des trois membres de l'expédition belge, nous arrive au camp avec des habits trempés d'eau et de boue. L'explorateur était allé au Kingani afin de jouir du coup d'œil, et de la manière qu'il fallait s'organiser pour faire passer sa caravane quand le moment du départ arriverait. L'expérience a toujours été la meilleure des leçons. En revenant son âne la jeté dans les marais. Il se restaure un peu et reprend l'a route de Bagamoyo avec le Père Baur qui fait ses adieux à mes confrères.

Les retardataires arrivent le soir les uns après les autres, les derniers arrivent pendant la nuit. La dernière soirée que j'ai passée avec mes confrères laissera dans mon souvenir des traces bien profondes. Nous avons préparé nous-mêmes notre souper, en creusant dans la terre un foyer à la façon des Wouirya-Mouëzi; par-dessus est la marmite où cuit le riz; à la flamme qui s'échappe tout autour nous faisons rôtir une poule embrochée à une baguette fixée en terre; sous la cendre du brasier cuisent nos racines de manioc, ce sera désormais là le fond de la nourriture des missionnaires. Le pain, ils n'en goûteront plus et pour vin ils auront l'eau des fleuves, et quand celui-ci fera défaut: l'eau fangeuse des fondrières.

Ce repas fut pris en plein air. La soirée était délicieuse; dans l'enceinte du camp, nos pagazis, séparés par groupes,

autour de leurs feux, fumaient leurs narguillés rustiques, en devisant avec ces éclats de voix propres à de pauvres sauvages, tandis qu'à demi-couchés ils étalaient leurs membres nus à la flamme de leurs foyers, dont les reflets tantôt rouges, tantôt blafards, donnaient à ces corps de démon une forme étrange et fantastique. Le bruit de leurs conversations cessa peu à peu avec les lueurs de leur feu. Ils s'endormaient à terre sur leurs peaux de bœuf, ou sur leurs *pagnes* déroulés, le seul morceau d'étoffe qu'ils portent autour de leur ceinture en guise de vêtement.

Nous contemplions ce spectacle nouveau pour nous, mais qui pour les Pères partant allait devenir celui de chaque soir ; et nous prolongeâmes bien avant dans la nuit les douces causeries du dernier entretien que nous avions ensemble.

Il est recommandé à l'Européen de ne jamais s'exposer à coucher à la belle étoile (ce que nous faisions si facilement en Algérie), s'il veut éviter, dans ces contrées extrêmement humides, les plus sérieux accidents. Nous allâmes donc prendre notre sommeil dans une hutte de nègre en torchis et recouverte en feuilles de cocotier.

Mardi, 18 juin.

Le lendemain nous trouvons à notre réveil la plupart de nos retardataires prêts à partir. Nous levâmes le camp vers six heures, après avoir pris un peu de café fait à la hâte. Il restait encore cinq ballots sans porteurs, ces derniers n'étaient pas encore arrivés de Bagamoyo.

Nous laissons un soldat de confiance pour les attendre et les accompagner pour nous rejoindre. Nous nous mettions en route quand un exprès, envoyé par le Père Baur, me remit quelques lettres d'Europe qu'un courrier extraordinaire avait apportées d'Aden à Zanzibar. La lecture de ces lettres inattendues me fit du bien.

Notre marche vers le fleuve s'engage d'abord à travers des champs de hauts maniocs, de moutama (sorgho sucré), et de rizières à perte de vue. A une demi-heure du camp, nous descendons une espèce de rampe qui sépare la mrima du bassin du fleuve, et du haut de laquelle la vue s'étend

sur d'immenses marais qui ont plus d'une lieue de largeur.

A vue d'œil, c'est une grande prairie, aux herbes hautes de trois à quatre pieds, où les hippopotames viennent chaque nuit en toute sécurité prendre leur pâture, car les nègres leur abandonnent complètement cette immense et riche plaine, que quelques travaux d'assainissement, drainages et canaux transformeraient en un sol éminemment propre à la culture du riz et de la canne à sucre.

Derrière ces hautes herbes, notre œil ne découvrait pas les fondrières boueuses, à travers lesquelles nous allions nous engager.

Le R. P. Livinhac écrit le 26 juin 1878 :

Nous n'avons pas encore quitté les terres basses, qui, de l'Océan, s'étendent aux montagnes de l'Oussigoua. C'est vous dire que nous sommes encore dans la région des fièvres. Aussi cette importune visiteuse nous poursuit-elle avec acharnement. Nous avançons quand même, mais lentement ; car outre la fièvre, nous avons affaire à des compagnons de route qui ignorent toute espèce de discipline, et qui ne font du chemin que ce qu'ils veulent.

Ces pauvres sauvages ont failli même, tout récemment, faire la guerre entre eux ; et, sans notre intervention énergique, qui a fini par être écoutée, je ne sais ce qui serait arrivé.

Le conflit éclata entre les *askaris* (1) et nos *pakazis* (2). Ces derniers sont tous de l'Ounyamouëzi, dans l'intérieur, tandis que les askaris viennent de la côte ou de Zanzibar L'origine de la dispute tenait à bien peu de chose. C'était un simple bouchon de bouteille, perdu par un soldat et trouvé par un Ounyamouëzi qui aurait voulu en faire sa propriété. Ces têtes de nègres se montent vite. Les deux camps étaient déjà formés, les flèches dans les arcs, les lances levées, les fusils prêts à partir et le feu était mis aux palissades et broussailles qui fermaient le camp. Heu-

(1). Gens de l'escorte armée.

(2). Les porteurs.

reusement nous avons eu le temps de nous interposer, et la paix a pu se rétablir. Mais nous serons probablement obligés de renvoyer quelques brouillons.

Jusqu'à ce jour nous achetions et faisions distribuer nous-mêmes le *pocho* (nourriture) de nos 450 hommes. Aujourd'hui, ils préfèrent en recevoir le prix et se la procurer eux-mêmes. Ce sont de vrais enfants.

Le même missionnaire écrit le 4 juillet :

Notre caravane chemine tout doucement à travers les forêts et les jungles de l'Afrique équatoriale. Nous voilà en marche depuis dix-huit jours, et nous sommes à peine à quarante lieues de la côte. Ce qui nous console, c'est que les quelques voyageurs qui nous ont précédés marchaient encore plus lentement que nous sur cette route jusque-là si peu fréquentée.

Nous avons tous été atteints de la fièvre dans l'Oukouéré ; et ce n'est qu'à force de vomitifs et de quinine que nous nous en sommes débarrassés. Nous sommes maintenant dans un pays montagneux ; nous espérons que l'air pur nous remettra complètement.

Nous ne souffrons pas trop du soleil de l'équateur, qui, à cette époque de l'année, est tolérable dans l'hémisphère austral : une moyenne de 30° centigrades, à l'ombre. La nuit dernière, nous n'avions sous la tente que 13°. Aussi faut-il voir comme nos pagazis couvent leurs feux, rangés en cercle autour de chaque foyer.

Je ne vous parle pas aujourd'hui de notre nouveau genre de vie, ni de toutes les misères que nous avons à souffrir dans ces pays sauvages. Je m'explique que beaucoup de voyageurs européens aient fini par se décourager. Pour nous, au contraire, c'est une consolation de souffrir pour le bon Maître et pour les âmes qu'il a rachetées ; et tous nous supportons gaiment les difficultés et les privations. Donc, à la garde de Dieu, qui nous fait éprouver la vérité de la parole de saint Paul : " Je suraboude de joie au milieu des tribulations. "

Quand pourrons-nous avoir de vos chères nouvelles ? Nous voilà séparés, et pour longtemps, de tout ce qui est

civilisé. C'est bien volontiers que nous nous passerions des relations avec le monde politique, si nous pouvions correspondre avec nos supérieurs et nos confrères.

Le R. P. Deniaud écrit, le 9 juillet, des bords de l'Ougeringeri (Oussigoua) :

Nous sommes en route depuis vingt-trois jours. Pendant ce temps, nous avons tous été visités par la fièvre, chacun à notre tour. Depuis que nous sommes dans l'Oussigoua, l'air des montages nous a rendu la vie. Notre caravane, composée de 450 hommes, va assez bien. Nous n'avons pas eu, jusqu'à présent, toutes les misères des Stanley, des Cameron, etc., dont les pagazis désertaient chaque jour, souvent en emportant les marchandises qui leur étaient confiées. Nous n'en avons eu qu'un seul qui ait essayé de s'enfuir. C'est un des soldats improvisés de notre escorte armée. Il emportait avec lui ses armes, qui toutes nous appartiennent, une pièce de *méricani* (1), et plusieurs pièces d'étoffes de couleur qu'il avait volées aux autres soldats.

Dès que sa disparition fut remarquée, deux askaris partirent à sa recherche. Ils le rencontrèrent dans un village où nous avions passé précédemment et dont le chef l'avait fait arrêter et lier pour nous le reconduire. On l'a amené au camp ; il y a subi un vrai conseil de guerre, à la suite duquel ses anciens compagnons lui administrèrent une rude bastonnade, puis on lui montra le chemin de Bagamoyo, après lui avoir repris ses armes et l'étoffe volée.

Jusqu'à ce jour, aucune des tribus nègres que nous avons traversées n'a inquiété notre route. Une seule fois on a voulu nous faire payer le *hougo* (2). C'est à Simbamouéni, ville de 5,000 habitants, capitale de l'Oussigoua. Il paraît que la puissance de cette fameuse capitale est bien diminuée. Sur notre réponse que le *voua songou* (le blanc) ne donnait pas le tribut à ceux qui, d'après la coutume établie, ne lui apportaient pas de la nourriture en échange, le représentant de la reine est allé chercher une méchante

(1). Cotonnade d'Amérique.

(2) Sorte de tribut ou droit de passage que certaines villes réclament aux caravanes.

chèvre, que nous avons refusée. Cependant nous n'étions campés qu'à un mille ou deux de la ville ; et nous sommes restés là deux jours afin de faire des vivres pour la caravane. C'est probablement la vue de ces dix hommes blancs et des armes de nos compagnons, qui a effrayé les indigènes.

Ce matin nous avons, pour la seconde fois et sans trop de difficultés, traversé l'Ougeringeri, un affluent du Kingani. Il avait à peine deux pieds d'eau sur une largeur de 20 mètres. Les bords, qui ont près de 4 mètres d'escarpement abrut, n'offraient des difficultés que pour les ânes ; mais nous les poussions dans l'eau, et ils trouvaient bien le moyen de sortir de l'autre bord.

Après-demain nous entrerons dans la plaine de la Makata, qui, à la saison des pluies, devient un impraticable marais. Certains voyageurs européens, Cameron surtout, y ont beaucoup souffert. On dit que maintenant il n'y a aucune difficulté : La saison actuelle est certainement la meilleure pour voyager. Depuis notre départ de Bagamoyo, nous n'avons pas eu une demi-heure de pluie.

Le R. P. Livinhac écrit, le 16 juillet, de Ronga Oussagara) :

Voilà déjà un mois que notre caravane est en route. Le temps m'a paru bien court, malgré les petites misères inhérentes à un pareil voyage. Et cependant nous n'avons jusqu'ici qu'à remercier le bon Dieu. Nous rencontrons encore moins de difficultés que les explorateurs dont nous vons lu les écrits. Nous désirerions parfois que nos pagazis fissent des étapes un peu moins courtes ; ils ne marchent jamais plus de six heures par jour, et s'arrêtent souvent après trois et quatre heures : ces braves gens ont leur routine. Arrivés au campement qu'ils ont choisi, il est absolument impossible de leur faire faire un pas de plus.

Quant au détail de nos journées, c'est à peu près la vie de nos communautés ; sauf que le matin nous ne pouvons dire que la prière en commun. Pour l'oraison, nous sommes obligés de la faire en route. Ce n'est pas que nous

restions trop longtemps au lit. Dès quatre heures et demie, nous sommes sur pied pour plier les tentes et lever le camp; de manière que, aux premières lueurs du jour qui commence ici vers six heures en toute saison, la caravane puisse s'ébranler, afin d'être au premier campement avant les ardeurs de midi.

La sainte messe, hélas! nous ne pouvons la célébrer que bien rarement. C'est là notre plus grande privation. Pour comble de malheur, la chaleur a fait ouvrir les quelques petits barils de vin que nous avions apportés de la Maison-Carrée; (1) presque tout a coulé. Il ne nous en reste que quelques litres, que nous avons pu sauver en le recueillant dans les bouteilles que nous avions sous la main. Veuillez donc nous en envoyer le plus tôt possible. (2) Pour éviter tout accident, ne vous servez plus de barils. Mettez le vin dans des bouteilles en métal que vous placerez dans des caisses très-portatives, et cependant assez solides pour voyager jusqu'aux grands lacs, sur le dos de nègres fort peu soigneux.

J'ai le plaisir de vous apprendre que cette vie nomade ne me fatigue pas du tout; je me porte mieux qu'à la Maison-Carrée; et même, pour le quart d'heure, je suis un des plus forts de la bande. Cependant j'ai dû payer mon tribut à l'Afrique équatoriale. Comme tous mes confrères, j'ai eu plusieurs accès de fièvre; mais l'ipéca et la quinine en viennent à bout. Nous voyageons ordinairement à ânes, car la tsétsé (3) ne les a pas encore décimés. Ces montures nous rendent les plus grands services, surtout quand nous avons la fièvre. Sans elles, il nous serait impossible de

---

(1) Village d'Algérie où se trouve la maison-mère des Missionnaires d'Alger.

(2) A la première nouvelle de cet accident, le R. P. Horner, l'excellent supérieur de la mission de Zanguebar, leur a envoyé une provision de vin du Cap.

(3) Mouche dont la piqûre venimeuse est mortelle pour la plupart des animaux domestiques. Elle n'existe que dans certaines régions du centre de l'Afrique.

faire l'étape. Il est vrai que de temps en temps nos ânes trouvent moyen de nous jouer quelques tours. Dernièrement le mien, plus têtu encore que son maître, s'est renversé sur moi, au milieu d'une flaque d'eau boueuse.

Nous n'avons pas encore fait connaissance avec les bêtes féroces, qui, d'après ce qu'ont écrit les explorateurs, sembleraient pulluler dans l'intérieur de l'Afrique. Lions, éléphants, rhinocéros, se tiennent prudemment à l'écart, se réservant sans doute pour plus tard.

Nous avons traversé, il y a quelques jours, la fameuse rivière de Makata, qui va se jeter dans l'Ouami, après avoir séparé l'Oussigoua. Bien que nous ne soyons pas dans la saison des pluies, elle a, en ce moment, au moins de trois à quatre mètres de profondeur. Pour passer d'une rive à l'autre, nous n'avons pas trouvé d'autre pont que quelques arbres renversés et réunis, par de simples lianes. Nos pagazis mirent tout un jour pour traverser, avec leurs fardeaux, de si vacillantes passerelles. Mes confrères et moi nous dûmes le franchir à quatre pattes, non sans péril.

Et nos pauvres ânes, quelle peine ils nous donnèrent ! Il fallait les jeter dans la rivière en les faisant rouler, le long d'un talus, presque à pic, de deux à trois mètres de haut. Puis, au moyen d'une longue corde attachée à leur cou, on les tirait vers l'autre bord. Lorsqu'ils étaient arrivés là, nous les hissions à force de bras. Nous en avons vingt ; il nous fallut près de cinq heures pour les passer tous.

A part ces désagréments, l'Afrique équatoriale est un pays remarquablement beau. Aujourd'hui nous campons dans une plaine splendide, très-cultivée, et d'une fertilité vraiment incroyable, au pied de hautes montagnes qui me rappellent celles de notre Rouergue. Le *moutama* (sorgho sucré), le manioc, les bananes, la canne à sucre abondent ; il y a beaucoup de poules et de chèvres. Malheureusement les Anglais ont passé par là, il n'y a pas longtemps. Selon leur coutume, ces braves gens ont payé sans marchander ; aussi, malgré l'abondance du pays, nous n'avons pu nous procurer une seule poule, tant on voulait nous les vendre cher. Nous ne voulions pas sanctionner, pour l'avenir, de tels précédents.

Cette dernière expédition anglaise a fait un vrai tour de force. Elle a pu amener jusque-là, après de longs mois d'une marche pénible, de gros chariots; mais la fatigue, aidée de la tsétsé, a détruit le troupeau de bœufs employé à cette besogne. Il a fallu abandonner là les véhicules; et nous avons été tout étonnés de rencontrer ces magnifiques produits de la civilisation, dans un pays si primitif et si sauvage.

Le R. P. Pascal écrit, le 18 juillet, à Mgr. Lavigerie:

Nous n'avons qu'à remercier le bon Dieu de la manière dont tout a marché jusqu'ici. Nous avons eu, sans doute, des épreuves, et nous en avons tous les jours; mais peut-il en être autrement et devons-nous nous attendre à autre chose? C'est l'œuvre de Dieu que nous allons entreprendre, chez un peuple jusqu'à présent délaissé; il est évident qu'une œuvre de cette nature ne peut se faire que lentement et au milieu des plus grandes épreuves.

Tous les Pères ont eu à souffrir du climat, et actuellement encore quatre ou cinq sont un peu malades. Tout cela, Monseigneur, est loin de nous décourager, et Votre Grandeur peut croire que nous n'en poursuivons pas notre route avec moins de courage et de gaieté. Les Pères qui sont malades sont soignés aussi bien que possible par ceux qui sont bien portants; et, si ceux-ci tombent malades, à leur tour, comme cela nous arrive ordinairement, ils sont soignés avec le même empressement et la même charité par les autres que le bon Dieu a déjà rendus à la santé. Les choses étant ainsi, nous ne pouvons que nous estimer heureux et bénir le Seigneur des petites épreuves personnelles qu'il nous envoie.

Je ne dis rien à Votre Grandeur des incidents qui nous sont arrivés jusqu'ici, de la beauté des pays que nous avons traversés, des difficultés occasionnées par les mauvais chemins, des dispositions des indigènes; tout cela sera relaté dans les deux journaux qui vous seront envoyés tous les trois mois.

Je crois devoir vous dire, Monseigneur, que, au fur et à mesure que nous approchons de notre mission, nous sen-

tons croître notre amour pour elle. Nous ne savons pas si les peuples, qui habitent sur les bords des grands lacs, sont aussi bons que les Ounyamouëzi ; mais nos porteurs sont ordinairement si gais, d'un visage si ouvert, et ils paraissent avoir une si grande confiance en nous que, si nous étions établis au milieu d'eux, nous aurions, semble-t-il, en peu de temps de bons chrétiens. Quoi qu'il en soit, Monseigneur, nous marchons pleins de confiance en Dieu, et nous espérons qu'il mettra, dans les cœurs des peuples que nous allons évangéliser, les dispositions nécessaires pour embrasser notre sainte religion.

Le même jour, le R. P. Pascal écrivait au R. P. Deguerry, de Toupa (Oussagara) :

Grâces à Dieu, tout va maintenant pour le mieux. Nos pagazis, heureux de s'en retourner chez eux, semblent se hâter davantage, à mesure qu'ils approchent de l'Ounyanyemhé, leur pays. Ils ne nous feront donc pas faire de trop longs séjours en route : et, dans un mois et demi, je pense, à moins de contre-temps imprévu, nous serons dans l'Ounyamouëzi, chez Mirambo, le principal chef de cette contrée, homme actif, intelligent et très-dévoué aux Européens.

Bien que le pays que nous traversons actuellement soit plus sain que la Mrima (1), la fièvre cependant continue encore à nous visiter quelque peu. Il est bien rare que, au moment des repas, nous soyons à table tous ensemble. Mais ces épreuves sont loin de nous abattre. Nous continuons notre route avec la même gaieté et le même courage qu'au départ.

Nous demandons à Dieu que toutes ces misères profitent aux âmes, vers lesquelles nous sommes envoyés. De votre côté, veuillez prier pour nous. Dites aussi à nos frères du noviciat et du scolasticat que nous comptons beaucoup sur la ferveur de leurs prières. Veuillez leur recommander chaudement cette œuvre, qui est la leur comme la nôtre.

---

(1), Nom indigène donné aux terres de la région maritime.

Le R. P. Livinhac écrit, le 27 juillet, de Mpouapoua, en face de l'Ougogo :

Il y a déjà plus de quarante jours que nous sommes en route ; et nous voilà enfin à Mpouapoua, à moitié chemin de Tabora, dans l'Ounyanyembé, où nous devons changer de pagazis, et où notre caravane se divisera, une moitié pour prendre, au nord, la route des lacs Nyanza, qui se trouvent sous l'équateur, l'autre pour continuer à l'ouest, jusqu'au Tanganika.

Notre caravane ne marche pas trop mal maintenant. Les askaris surtout font un peu mieux leur devoir, depuis que nous avons pris le parti de renvoyer sept ou huit brouillons, qui montaient la tête aux autres. Le meilleur moyen de venir à bout de ces pauvres gens, c'est de montrer une grande fermeté. Quant aux déserteurs, si fréquents chez nos devanciers, il n'y en a plus eu depuis celui de Simbamouéni.

Nous avons visité les ministres anglais, établis ici ; ils nous ont bien reçus. Le pays, depuis quelques jours, ne nous paraît pas aussi beau que le dit Stanley.

Les vivres sont chers à Mpouapoua, par suite sans doute de la présence des Anglais. Généralement tout a augmenté, dans les pays où circulent le plus les *voua songou* (les blancs.) Adieu, et priez pour nous.

Le même jour, le R. P. Livinhac écrivait à Mgr l'archevêque d'Alger :

Nous voilà arrivés à moitié chemin de l'Ounyamouézi, ou plutôt de Tabora, centre important de ce royaume, où nous changerons de porteurs, et où nous nous séparerons pour prendre le chemin de nos missions respectives. Nous devons rendre au Sacré-Cœur de Jésus et à la bonne Mère de grandes actions de grâces, pour la protection qu'ils nous ont accordée jusqu'ici. Qu'ils daignent nous la continuer ! Le plus difficile reste à faire. Nous allons entrer dans le fameux Ougogo, pays des tributs exorbitants ; puis viendra l'Ounyamouëzi, patrie de nos porteurs, et où, d'après tout ce qu'on nous dit, les désertions ne manqueront probablement pas. Il faudra ensuite réorganiser les caravanes, et

s'engager dans des sentiers, bien moins connus que ceux que nous suivons maintenant. Nous ferons de notre mieux, nous confiant en la divine Bonté.

Le P. Pascal va beaucoup mieux. Les plus fatigués en ce moment sont les PP. Delaunay et Dromeaux et le F. Amans.

Là s'arrêtent les nouvelles. Elles sont arrivées à Alger par le dernier courrier de Zauzibar et publiées dans le dernier Numéro de *l'Œuvre de St. Augustin et de St. Monique.*

Une note communiquée aux journaux par la Société de géographie de Marseille, annonce que l'abbé Debaize est arrivé à Mpouapoua, le 1er septembre, en retard de plus d'un mois sur les missionnaires d'Alger. Quant à ceux-ci, ils étaient à dix-sept jours de marche de Ourambo, soit à quatre-vingts jours de murche de la côte.

" Les missionnaires d'Alger ont été rencontrés à dix-sept jours de marche de Ourambo, par une caravane arabe arrivée à la côte ; ils avaient déjà franchi l'Ougogo, cette contrée mal famée, mais non sans grandes dépenses de marchandises, et il leur en restait malheureusement très-peu."

A la réception de ces nouvelles, Mgr l'archevêque d'Alger s'est empressé d'écrire à Zauzibar, pour faire ravitailler d'urgence la caravane de ses missionnaires.

BV
2815
.Q3
A5

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SERIE)

HUITIÈME NUMÉRO, JUIN 1879

SOMMAIRE.

PAGES.

MISSIONS DES MONTAGNES ROCHEUSES.—Lettre de la Sœur Marie-Wilfrid (Sœur de la Providence) à sa famille 99

MISSIONS CHEZ LES SAUVAGES TÊTES DE BOULE.—Lettre du R. P. Prévost, O. M. I., au R. P. Pian, O. M. I., Supérieur de la maison de Témiskaming 111

Lettre du R. P. J. P. Guégen, O. M. I., au R. P. Pian, O. M. I., Supérieur de la maison de Témiskaming 113

LA GASPÉSIE avant 1800 125

ORIENT.—Captivité et délivrance de Mgr Ridel, de la Société des Missions Etrangères, évêque de Philippopolis et vicaire apostolique de la Corée 152

BRÉSIL.—Mgr d'Olinda et la franc-maçonnerie 180

MONTRÉAL :

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 28, RUE ST. GABRIEL

1879

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

JUIN 1879

(NOUVELLE SERIE)

HUITIÈME NUMÉRO

MONTRÉAL :

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 28, RUE ST. GABRIEL

1879

Permis d'Imprimer,

EDOUARD CH., Ev. de Montréal.

Library.
Laurin.
11-26-30
23048

MISSIONS DES MONTAGNES ROCHEUSES.

LETTRE DE LA SŒUR MARIE-WILFRID (SŒUR DE LA PROVIDENCE) A SA FAMILLE.

Missoula, 25 Octobre 1878.

Bien chers parents,

La présente est pour l'acquit de ma conscience ; je vous avais promis un rapport de mon voyage, je viens aujourd'hui, tant bien que mal, essayer de vous esquisser toutes les péripéties de notre longue course de Montréal à Missoula ; me voyant en face de la tâche, je regrette presque de m'y être engagée, et je m'aperçois, un peu tard, qu'un récit de voyage n'est pas chose aussi facile à faire que je pensais.

Mais enfin, comme disait ce cher défunt oncle B..., puisque le vin est tiré, il faut le boire.

A la mode des orateurs qui, en commençant, font connaître par quelques mots ce qui sera la matière de leur discours, je vous dirai, en deux mots, que notre voyage a été fatigant et pénible en même temps qu'heureux et providentiel ; le bon Dieu, en maintes circonstances, nous a manifesté sa protection et son secours : qu'il en soit loué et béni !

C'était le 3 septembre dernier, au soir, que nous quittions Montréal, Ah ! comme ce moment du départ a été pénible pour mon pauvre cœur ! C'est alors que j'ai senti combien je vous aimais, que j'ai mesuré toute l'étendue de mon sacrifice !

Le dernier coup de sifflet de la locomotive qui allait nous emporter mes compagnes et moi me fit penser au glaive qui transperça l'âme de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs ; j'invoquai cette bonne Mère qui sembla me dire à l'oreille du cœur : Tu retrouveras en Dieu ce que tu sacrifie pour Dieu."

Nous étions déjà loin que je croyais encore vous voir tous

à la gare, aux fenêtres de notre voiture. Je ne dormis point cette première nuit, je la passai en esprit avec vous tous, chers parents.

Le 4 septembre, jour sombre et triste ; nous traversons le Haut-Canada en longeant le lac Ontario par une pluie abondante ; est-ce par sympathie pour nous que le ciel était sombre et pleurait ? Aux heures accoutumées des repas, nous faisons assaut dans nos sacs si bien garnis ; l'abondance et le choix judicieux des provisions fournies par les Sœurs de notre communauté avant notre départ, nous font voir que ce sont des cœurs amis qui ont présidé à ce petit emmagasinage.

Mais ce premier jour, mon cœur est encore si gonflé, qu'il remplit ma poitrine, et ne laisse pas place pour la nourriture ; je ne mange presque pas.

A dix heures du soir, juste vingt-quatre heures après notre départ, nous étions à Détroit.

Ah ! je m'en souviendrai de Détroit ! Car ici, grande inspection des bagages par la douane ; si tout le monde s'acquittait de ses devoirs respectifs comme le font les officiers de la douane américaine, les confessions seraient moins longues, et tout irait mieux, je pense, dans le monde. Tout de même, c'est ennuyeux de voir ces employés sans précaution, enfoncer la main dans tous les coins et recoins de nos malles et sacs de voyage, tout bouleverser, tout chiffonner, et ne recevoir en fin de compte pour dédommagement que le mot : *all right !*

Après un retard de près d'une heure causé par l'inspection des bagages qui étaient très considérables, nous nous remettons en route, mais cette fois sur le sol américain. Adieu ! beau Canada ! Aurons-nous jamais le bonheur de te revoir ? Dieu seul le sait.

Sur le territoire des Etats-Unis, je dors un peu mieux : bon signe.

Le 5 au matin, nous rentrons dans Chicago. "Une demi-heure pour déjeûner," nous dit-on dans un anglais timbré à la yankee. Deux de notre groupe se détachent pour aller au restaurant de la gare ; les garçons, faisant le service, pensent avoir affaire à des dames qui ont le gousset bient garni, aussi

se présentent-ils avec l'air le plus obséquieux et le plus aimable ; mais en nous voyant sortir notre théière de dessous notre manteau et nous entendant leur demander la charité d'une pinte d'eau bouillante, leur figure s'allonge, le tableau change ; toutefois on se tient dans les bornes de la politesse.

Nous prenons notre déjeuner, comme nous avons pris nos autres repas depuis notre départ, c'est-à-dire, sur nos siéges de voyage. Par ce procédé, nous nous dérangeons moins ; une gazette, en guise de nappe, est étendue sur nos genoux ; chacun tire de son panier ce qu'elle croit devoir rencontrer le goût de ses compagnes, le service de ferblanc est dressé sur cette table formée par nos genoux, et ainsi servies, nous n'avons pas besoin de moutarde pour aiguiser l'appétit.

Le quart-d'heure de Rabelais pour nous, c'est lorsqu'après avoir remercié le bon Dieu, il nous faut laver la vaisselle ; nous n'avions pas, avant ce jour, trouvé le secret de faire cette besogne sans eau ; c'est un morceau de papier qui remplace tout ce dont on se sert dans un ménage bien monté pour le lavage de la vaisselle. Grâce aux lunettes de l'imagination, nous nous figurons que c'est net. N'est-ce pas que les voyages rendent industrieux ?

De Chicago, nous longeons pendant un certain temps le lac Michigan, et nous nous rendons à Burlington, état de l'Illinois.

De Burlington, nous filons sur Omaha ; les stations que nous rencontrons avant d'arriver à cette grande ville nous fournissent des voyageurs en si grand nombre que les siéges ne peuvent recevoir tous les passagers ; la plupart sont des voyageurs californiens, qui ne paient pas de mine, tant s'en faut ; ils ressemblent plus à des bandits qu'à toute autre chose.

Comme nous étions à peu près les seules femmes, et que notre costume de religieuses fait rarement apparition dans ces parages, nous étions le point de mire de nos agréables compagnons de voyage ; l'un d'eux, rempli d'intérêt pour nous, je suppose, nous demanda où nous allions.—" A Omaha," lui fut-il répondu.—" C'est bien loin, répliqua-t il ; je suppose que vos maris vont venir à votre rencontre." Il ne parut pas comprendre pourquoi nous lui répondîmes par le sourire.

Omaha, ville importante et qui prend de l'extension tous

les jours avec une rapidité toute américaine, est dans l'état de Nébraska; s'il faut en juger par le brouhaha qui règne dans la gare, l'activité est grande dans cette ville. Nous avons failli perdre la tête au milieu du trouble, de la confusion que nous rencontrons. Si notre bon ange ne nous eut assistées, nous n'aurions certainement pas pu nous en tirer.

Nous avions ici à renouveler nos billets de passage, ceux achetés à Montréal n'étant valides que pour jusqu'à Omaha. Il nous fallait aussi manger, puisque nous n'avions rien pris depuis Burlington, et surtout nous sentions un besoin extrême de faire un peu de toilette, c'est-à-dire, de nous laver; nous étions si sales! si sales! que nous nous faisions peur les unes aux autres. Je vous avouerai, chers parents, que ce qui m'a le plus fatiguée durant notre long voyage, ce fut de sentir la crasse prendre domicile sur mes membres; je n'aurais pas cru les gens malpropres si vertueux, il leur faut un grand amour de la mortification pour vivre dans cet état.

Nous ne souffrions plus de l'absence de lits pour notre sommeil; car dans la seconde nuit de notre voyage, nous avions découvert un procédé qui nous permettait de nous reposer relativement bien. Voici le ménage que nous faisions tous les soirs, après avoir fait de notre mieux notre prière du soir: nous enlevions les coussins de nos siéges et les fixions en travers, un bout sur un siége et l'autre bout sur le siége de vis-à-vis; ainsi, nous avions la base fondamentale d'un lit, c'est-à-dire le matelas; ensuite nous ajustions nos porte-manteaux en guise de traversins et d'oreillers; puis nous ouvrions nos châles qui nous servaient de couvertures. Ajoutez à cela l'idée que nous avions que l'Archange Raphaël, l'ange des voyageurs, veillait sur nous, et vous comprendrez qu'il nous devenait facile de nous endormir et de nous reposer.

D'Omaha, nous dirigeant toujours vers l'Ouest, nous traversons tout l'état de Nébraska, tout le territoire de Wyoming, et nous rentrons dans l'Utah, pays des mormons, pour toucher Ogden, ville située près du Lac Salé. Vous dire les montagnes, les gorges, les précipices, les tunnels, les ponts, etc., que nous traversons d'Omaha à Ogden, est chose impossible. La variété des différents panoramas que nous rencontrons est indescriptible; après un cri de frayeur arraché par

la vue d'un précipice, s'échappait un éclat d'admiration à la vue d'un rocher qui semblait porter sa tête jusqu'aux cieux; après nous être crues sur le chemin des abîmes éternels, nous étions tout-à-coup éblouies et réjouies par la vue du soleil qui semblait plus beau que celui qui éclaire les mortels. Ah! c'est que nous étions dans la fameuse chaîne des Montagnes Rocheuses qui, traversant l'Amérique Septentrionale dans toute sa longueur, semble en être l'épine dorsale.

C'est à travers ces grands tableaux de la nature qne nous passons le dimanche; ne pouvant assister à la sainte messe, nous faisons de notre mieux pour sanctifier le jour du Seigneur; pour cela nous invitons les rochers, les vallons, les arbres, les oiseaux, les rivières, les lacs à louer le Seigneur avec nous. Ah! la nature est un beau livre de méditation pour ceux qui y savent lire?

C'est vers sept heures, dimanche soir, le 8, que nous rentrons dans Ogden. Comme les trains ne partent que le lendemain matin, nous prenons le chemin d'un hôtel, pour y passer la nuit. Je ne vous dirai pas le bien-être que je trouvai dans le bain et dans le lit de cet hôtel; car je craindrais de vous scandaliser par ma sensualité. Pourtant je ne doute pas que le bon Dieu ne fût nullement offensé de nous voir nous abandonner au repos après cinq longs jours et cinq longues nuits ininterrompus passés sur nos siéges de voitures de chemin de fer, et qu'il nous pardonna l'appétit avec lequel on fit honneur au repas chaud et bien préparé qui nous fut servi à notre arrivée à l'hôtel.

Le lendemain matin, nous nous levons toutes restaurées et remises: nous avons le temps de nous acquitter de nos exercices spirituels et de déjeûner. A neuf heures et demie, nous remontons dans les *chars* pour nous rendre à Oneida. Ce poste est le terminus du chemin de fer; nous y arrivons le soir à sept heures, après avoir traversé un pays de sable et de marais.

Nous avons donc fini de rouler sur les lisses de fer et d'être traînées avec la vitesse du vent par la vapeur! Demain, nous prendrons des voitures tirées par des chevaux. Il nous semble que nous aurons maintenant moins à souffrir, et c'est avec joie que nous abandonnons la *bête à feu*.

A Oneida, nous rencontrons, à notre grande satisfaction, un homme envoyé par nos sœurs de Missoula. Cet homme, je ne l'ai jamais vu, mais comme il est ici nous attendant avec des voitures et devant nous conduire directement chez nos sœurs, il est déjà mon ami, il a toute ma confiance. C'est le premier que nous rencontrons depuis notre départ de Montréal, qui pense et s'intéresse à nous. Ces milliers de gens que nous avons vus sur notre route, montant dans notre train à une station, descendant à une autre pour faire place à des nouveaux venus, nous inspiraient tous plus ou moins de la défiance ; mais celui-ci est des nôtres, nous lui parlons en toute confiance, sa vue nous fait du bien.

Il nous faut coucher à Oneida. N'allez pas vous figurer que nous sommes ici dans une ville ; il n'y a ni rues ni maisons proprement dites. Cet endroit n'a un nom que parce qu'il est le terminus du chemin de fer. Une cabane, cependant, qui porte le titre prétentieux d'hôtel, nous reçoit : nous n'y sommes pas tout à fait à l'abri, néanmoins, nous nous y trouvons bien, et nous dormions tout aussi bien que sous les lambris dorés, tant nous sommes heureuses de n'avoir plus à remonter dans les chars.

Le 10 mars, nous faisons nos préparatifs de départ, il nous faut du temps, car nos bagages sont considérables ; puis la route que nous avons à parcourir est longue, puisque nous en avons pour une vingtaine de jours.

Deux voitures sont à notre service : deux grandes voitures à quatre roues, recouvertes d'une toile, tout-à-fait semblables à celles dont se servent les marchands de légumes venant au marché ; l'une tirée par quatre chevaux est destinée au bagage, l'autre qui n'a que deux chevaux est pour nous sept.

Un embarras se présentait : un seul homme pour conduire les deux voitures ; encore ici la Providence vient à notre secours. Un homme que nous avions à peine remarqué et qui était descendu avec nous à Oneida, s'introduit à nous comme allant à Montana et nous offre ses services. Comme son air nous va, nous nous abandonnons à lui pour la conduite et le soin de notre voiture ; ça faisait son affaire et aussi la nôtre. Donc, M. Frank prenez les guides.

Vers midi, nous partons ; si, par l'imagination, vous êtes

capables de nous apercevoir entassées dans cette longue voiture cheminant à travers ces pays presque entièrement déserts, n'allez pas nous prendre pour des Bohémiennes. Il est vrai qu'il y a bien à s'y tromper, mais c'est pourtant bien nous, Sœurs de la Providence, qui allons au cœur des Montagnes Rocheuses, faire du bien à ces pauvres Sauvages, les instruire, les aider à aller au ciel.

A sept heures p. m., première étape ; un petit cours d'eau nous dit que c'est ici qu'il faut camper.

Hélas ! pourquoi faut-il avoir perdu les usages, coutumes et manières de vivre des patriarches ! Pour eux, coucher à la belle étoile c'était une habitude ; ils dressaient leur tente, et le lendemain la roulaient, pour continuer leur course, tout aussi prestement que nous dressons nos lits dans nos dortoirs. Pour nous, enfants d'une civilisation prétendue plus avancée, c'est une grave affaire de préparer le campement pour la nuit. Aussi il faut avouer que la science du génie militaire n'a pas présidé à nos préparatifs de voyage ; nous étions sept, et nous n'avions qu'une petite tente ne pouvant abriter que trois personnes. Il fallut donc en venir à des expédients : les toiles qui recouvrent nos voitures sont enlevées, et à l'aide de quelques bâtons nous nous en faisons des tentes. Pendant que les hommes, après avoir dételé et mis les chevaux en sûreté pour la nuit, font le feu, quelques-unes, meilleures cuisinières qu'architectes, préparent le souper. Jamais repas ne fut pris de meilleur appétit ; c'était notre cuisine, et nous étions seules, délivrées des regards importuns de tous ces compagnons de chemin de fer qui, nous regardant comme des curiosités, nous fixaient de leurs deux yeux avec le sans-gêne si bien connu du Yankee.

Après le souper, nous faisons en commun nos prières ; on prie bien sous la voûte du ciel, Dieu semble être plus près de nous.

En passant sous nos tentes pour y dormir, nous pensons à la Sainte Famille fuyant en Egypte, et nous nous demandons si les membres de la Trinité sainte de la terre jouissaient d'autant d'aise que nous : nous avions une toile pour nous protéger contre le serein, de bons *buffalos* pour nous garantir contre l'humidité du sol, et d'épaisses couvertes pour nous

prémunir contre le froid. Vraiment nous ne pouvions pas ne pas être satisfaites ; seuls les talons de bottines dans nos sacs qui nous servent d'oreillers, nous rappellent qu'il n'y a pas de rose sans épine.

Le lendemain, nous sommes tout aussi matinales que si la cloche eut été là pour donner l'éveil ; la prière se fait, le déjeûner se prend, le camp est levé, les bagages remis dans les voitures, et à sept heures nous sommes en route.

Notre trajet n'a rien d'agréable : le pays que nous traversons est désert, le chemin n'est pas beau, il nous faut presque toujours n'aller qu'au pas de nos chevaux. Malgré cela la gaieté est dans notre voiture ; comme nous nous croyons, vu les circonstances, en dehors de la règle, nous nous permettons des dissipations qui font oublier les atteintes de la fatigue et qui empêchent l'ennui de s'établir au milieu de nous.

Vers midi, rencontrant une source d'eau, nous faisons halte pour diner et laisser prendre un repos à nos chevaux. L'après-midi ressemble à la matinée, rien ne vient briser la monotonie de notre pérégrination à travers monts et vaux ; tantôt nous avons à escalader une montagne, tantôt nous avons à traverser une plaine de sable léger. La végétation est insignifiante ; la solitude semble être la reine de ces pays. Nous lui disputons son empire, en passant, par nos cantiques et nos hymnes.

Le soir, ayant exécuté nos travaux de campement, nous tînmes conseil sur la manière la plus commode de passer la nuit ; nous pensions pouvoir faire mieux que la nuit précédente. Il fut en conséquence décidé que nous coucherions toutes les sept dans notre voiture. Malheureusement nous n'avions pas mesuré, au préalable, la surface de la dite voiture et il arriva qu'elle se trouva trop petite pour nous contenir ; mais, la chose constatée, il était trop tard pour nous mettre en frais de dresser une tente, et bon gré mal gré, il fallut nous entasser dans les flancs de notre véhicule. Nous étions tellement pressées que nous ne pouvions nous remuer ; aussi l'engourdissement nous força de bonne heure, le matin, à sortir de ce pressoir. Ce dernier exercice ne fut pas encore chose facile : ma sœur l'Enfant-Jésus qui, la première, voulut se lever, vit qu'elle ne pourrait sortir de là

sans marcher sur le corps de ses sœurs. Ma voisine, se préparant à exécuter le même mouvement, voulait emporter mon bras droit, le prenant pour son bras gauche que l'engourdissement avait paralysé : bref il fut résolu que nous nous leverions toutes d'un bloc. Au signal "levez-vous," donné par ma sœur l'Enfant-Jésus, nous nous redressons toutes. Une fois sur ses jambes, chacune reconnait sa tête et ses membres.

Promesse fut prise que jamais à l'avenir nous ne coucherions toutes les sept dans notre voiture.

Je vous ennuierais, chers parents, en essayant de vous donner, jour par jour, les détails de ce long voyage.

D'ailleurs, les jours se suivaient et se ressemblaient à peu de chose près.

Je ne vous tairai pourtant pas la peur qu'on éprouva, pendant quelques jours, du voisinage des loups ; nous avons passé à travers des forêts infestées par ces féroces animaux ; mais ne vous effrayez pas, aucune n'a été croquée. Nous en avons été quittes pour nos frayeurs et quelques nuits d'insomnie. Après une de ces nuits où griffes et dents de loups avaient semblé devoir à tout instant nous déchirer et broyer, on entendit nos deux hommes, plus à bonne heure que de coutume, converser ensemble avec agitation.

—Qu'est-ce ? s'écrie l'une de nous.

—C'est un hibou, répond Frank.

—Où est-il ? où est-il ? réplique ma sœur, qui a compris loup au lieu de hibou.

—Dans un arbre.

—Oh ! Alors hâtons-nous de nous habiller, dit ma sœur à ses compagnes, et allons nous réfugier dans la voiture avant qu'il ne descende.

—Ce n'est aucunement dangereux, dit Frank ; d'ailleurs, il est parti.

—Par où est-il passé donc ?

—Parbleu, en l'air ; il a pris son vol.

Ce n'est qu'alors que ma sœur comprit qu'elle était victime d'une erreur. Inutile de vous dire que plus d'une fois, après cette aventure, nous avons demandé à notre sœur comment les loups faisaient leurs nids dans les arbres, et quelle était

l'envergure de leurs ailes. "Ma Sœur, avez-vous vu les ailes du loup."

Un autre jour nous faisons rencontre de sauvages, qui ne sont guère plus rassurants que les loups ; c'était au moment où nous nous préparions à déjeûner ; nous leur offrons, pour nous les rendre bienveillants, à partager notre repas. Il ne fut pas nécessaire de répéter l'invitation ; ils se jettent à belles dents sur toutes les provisions sorties pour le déjeûner, et en un instant ils ont tout englouti. Ils étaient de la tribu des *Yellowtonea* ; rien de plus sauvage que ces sauvages.

Un incident qui survint un autre jour, fut la rencontre de soldats américains, chargés par leur gouvernement, de veiller à la sûreté des routes publiques à travers les montagnes. Cette rencontre, et surtout l'objet de leur mission, nous faisaient comprendre que les loups n'étaient peut-être pas les bêtes les plus dangereuses de ces parages.

Après 12 jours de marche, nous atteignons Deer Lodge, poste connu des voyageurs et indiqué sur les cartes géographiques. Ici il y a une maison pour nous donner l'hospitalité, et pour les autres nuits qui nous restent encore à passer en voyage, avant d'arriver au terme de notre course, nous aurons la chance de rencontrer presque toujours des habitations où nous pourrons loger. Ici, à Deer Lodge, nous perdons notre cocher Frank, qui doit prendre une autre direction que nous, pour aller à Helena. Frank était devenu pour nous un ami ; nous nous séparons de lui avec peine et nous lui donnons rendez-vous au ciel, après notre mort. "Rappelez-vous de moi dans vos prières, nous dit-il, pour que je ne manque pas au rendez-vous."

A partir de ce jour, force nous fut de conduire nous-mêmes notre voiture ; nous y mettons toutes la main. Grâce à la bonne volonté des chevaux qui n'avaient pas besoin d'être conduits, le voyage se termina sans encombre ni accident pénible.

Notre dernière étape fut dans le bois où nous passâmes la dernière nuit de notre exode. Nous nous levons plus matin qu'à l'ordinaire, et nous sommes plus gaies que jamais ; car dans quelques heures nous serons à Missoula, dans les bras de nos sœurs, aux pieds du tabernacle enfermant notre divin

ami de l'Eucharistie,—dans quelques heures notre long et pénible voyage sera à son terme. Il était bien temps, puisque nous étions au vingtième jour de notre course depuis Oneida.

Il était entre dix et onze heures, lorsque nous découvrons Missoula. En apercevant ce village, où nous allons rencontrer une maison des sœurs de la Providence, nous éprouvons quelque chose des sentiments exprimés par les pèlerins du moyen-âge, lorsqu'ils découvraient au loin les murs de Jérusalem, et des pèlerins de notre siècle lorsque le dôme de Saint-Pierre leur dit qu'ils arrivent à Rome.

Vous ne sauriez croire, chers parents, combien furent vives et violentes les impressions que je ressentis en arrivant à ce lieu destiné à être le théâtre de mon dévouement à mon Dieu. En apercevant les toits modestes de la petite cité de Missoula, je renouvelai à Notre Seigneur la promesse de le servir et de le faire aimer de mon mieux dans cette partie de sa vigne où la sainte obéissance m'avait envoyée.

Nour demandons à notre Sœur Marie de l'Enfant Jésus, de nous désigner où est notre maison ; elle s'y refuse, voulant laisser à notre cœur de la discerner entre les autres habitations. Comme nous ne nous accordions pas, nous laissons les chevaux suivre leur instinct, et ceux-ci nous conduisirent à une maison très convenable, un peu en dehors de l'enceinte de la petite ville, et sise au pied de la montagne. Quoiqu'on ne nous attendit pas si tôt, des orphelines étaient à la barrière de l'enclos qui entoure le couvent ; elles reconnaissent bien vite nos voitures et elles échappent le cri : " Nos Sœurs de Montréal ! " Leur voix est entendue, et ausstôt on voit sortir du couvent nos chères sœurs, qui viennent au devant de nous en courant et en frappant des mains.

Notre joie et notre bonheur, à toutes, ne pouvaient s'exprimer par les paroles, les larmes et les sanglots étaient les seuls interprètes de nos cœurs.

En rentrant dans notre maison, je demandai le chemin de la chapelle ; il y avait si longtemps que nous n'avions pu faire visite au Saint-Sacrement, parler au divin habitant de nos tabernacles !

Mon cœur débordait : je remerciai le bon Jésus pour l'as-

sistance dont il nous avait protégées durant notre long voyage ; je le priai d'accepter le sacrifice que je lui faisais de tout moi-même pour travailler à sa glorification ; je lui recommandai ceux qui pensaient à moi en Canada, et qui étaient peut-être en ces mêmes instants inquiets sur mon sort ; puis, toute réconfortée, je vais à mes compagnes et faire connaissance plus ample avec celles en compagnie desquelles je devais vivre désormais.

Avant longtemps, chers parents, je vous écrirai de nouveau, pour vous donner des détails sur mon nouveau genre de vie, sur mes occupations, etc., etc. En atttendant, priez bien fort pour votre enfant, qui sent plus que jamais le besoin qu'elle a du secours d'en haut.

Je vous embrasse tous, dans toute l'effusion de mon cœur.

Votre enfant qui vous aime et qui ne cessera jamais de vous aimer dans le cœur de Jésus.

Sœur Marie-Wilfrid.

MISSIONS CHEZ LES SAUVAGES TETES DE BOULE

LETTRE DU RÉVÉREND PÈRE PRÉVOST O. M. I.
AU RÉVÉREND PÈRE PIAN, O. M. I., Supérieur de la maison de Témiskaming.

Kakébongan, 1er août, 1878.

Révérend et bien-aimé Père,

Je me fais un devoir de me rendre au désir que vous m'avez exprimé dans votre dernière lettre. Que ne puis-je par là vous consoler un peu au milieu de vos peines! Hélas! Je n'ose l'espérer; le tableau que j'ai à vous mettre sous les yeux est plus propre à augmenter vos angoisses qu'à les soulager. Depuis deux ans que je parcours les missions du Saint Maurice, je n'ai eu à m'occuper que de bâtisses et réparations de chapelles; tour à tour j'ai rempli les rôles d'architecte, de bûcheron et de charpentier. Nul sacrifice ne m'a coûté et je me suis rappelé que j'étais envoyé pour travailler à la gloire de Dieu et à l'établissement du culte qui lui est dû. Si quelquefois j'ai suspendu mon travail, c'est que mes forces étaient à bout; heureux si je puis mourir de fatigue au service de mon divin Maître! Voici, mon Révérend Père, en quel état j'ai laissé ces missions.

GRAND LAC.—La chapelle menace ruine; les pièces à demi pouries ne veulent plus tenir en place et le toit qui n'a jamais été à l'épreuve de la pluie, menace de s'effondrer. Quant à la voûte et à ses décorations, elles sont encore à l'état de projet, et si les choses restent dans ce déplorable état encore un an ou deux, nous nous verrons forcés de retourner sur nos pas et de dire la Sainte Messe sous la tente. Alors, adieu la mission pour le plus grand nombre des sauvages. Pour moi, je ne puis seul préparer le bois nécessaire pour une chapelle

capable de contenir 400 personnes.— Mais les sauvages ? me direz-vous. — Les sauvages ! vous les connaissez ; le travail leur répugne et ce qu'ils ne font pas pour leur ventre ils le feront encore moins pour leur religion ; chez eux, le ventre passe en première ligne. Ce qu'il nous faut faire, c'est d'obtenir des secours et de nous assurer un ou deux ouvriers capables de conduire ceux d'entre les sauvages qui voudront bien travailler, moyennant nourriture, vêtement et aussi un peu d'argent. Par ce moyen seul, nous pourrons être sûrs d'avoir au Grand Lac une chapelle et de pouvoir y rassembler ceux que la divine Providence a bien voulu nons confier.

Kakebongan. — Chapelle inachevée. Encore un mois de travail et nous pourrons dire que c'est la plus belle église de nos missions. Mais durera-t-elle longtemps ? Je ne le pense pas. Bâtie par les indiens eux-mêmes, elle n'a pas la solidité voulue ; les fondations laissent à désirer et le bois employé n'est pas de première qualité. Pour le moment, nous sommes bien ici, grâce aux sauvages et à des personnes charitables qui ont bien voulu me faire parvenir quelques secours. Puisse Dieu les en récompenser !

Montuchin.—La chapelle qui n'est pas encore terminée est trop petite et ce qui est plus fâcheux, elle est sur le point de tomber. J'ai fait tout en mon pouvoir pour la consolider : renouvellement de fondations, pose de poutres, de pièces transversales etc., mais tout cela ne pourra servir qu'à retarder notre malheur ; bientôt nous serons sans lieu de prière. Alors que deviendra notre mission, la plus florissante, la plus religieuse ? Oh ! Révérend et bien-aimé Père, il faut prévenir les suites qu'entraînerait la chûte de notre pauvre petite chapelle. Que faut-il faire ?—Imiter les premiers missionnaires, nos zélés prédécesseurs, recourir à l'œuvre de la Propagation de la Foi, et les secours une fois obtenus, faire monter des ouvriers et bâtir en neuf. Sans cela, nous pourrons faire des plans, mais pas davantage.

Restent encore Mekiskan et Wassonipi. — Dans ces postes, nous n'avons pas de chapelle ; la mission se fait dans la maison de la Compagnie. Les sauvages en petit nombre, peuvent s'y loger commodément. Donc, pas de nécessité urgente de bâtir dans ces petits postes.

Voilà, bien-aimé Père, l'état dans lequel se trouvent les chapelles de la mission du Saint Maurice. Voyez si vous ne pourriez pas faire quelque chose pour le rendre plus prospère. D'ici à mon retour, je vais prier Dieu qu'il vous bénisse ainsi que tous ceux qui nous viendront en aide.

Je demeure,
Mon Révérend Père,
Votre enfant dévoué en J. M. J.

M. Prévost, Ptre, O. M. I.

Lettre du Révérend Père J. P. Guégen, O. M. I.
au Révérend Père Pian, O. M. I. Supérieur de la maison de Témiskaming.

Témiskaming, 10 septembre 1878.

Mon Révérend et bien-cher Père,

C'est avec plaisir que je vous envoie encore cette année mon rapport sur les missions que nous faisons chez les Têtes de Boule. Vous savez, mon Révérend Père, que les Têtes de Boule se trouvent disséminés entre les divers postes de Kikendate et Wemontaching sur le Saint Maurice, ainsi qu'au Grand Lac et à La Barrière.

Le missionnaire du Saint Maurice a encore à évangéliser les savages de Wasswanipi et de Mékiskan situés sur le territoire de la Baie d'Hudson et qui sont tous plus ou moins alliés aux sauvages du Saint Maurice. Entre Témiskaming et le Grand Lac se trouvent les indiens de la Kipawe qui sont eux aussi parmi les ouailles confiées à nos soins. Autrefois nous allions de Témiskaming au Grand Lac en six jours ; depuis quelques années, il nous faut huit jours pour faire ce voyage et la raison en est que les sauvages de la Kipawe ont deux points de réunion : Hunter's Lodge et Grassy Lake. La première place se trouve sur le lac Kipawe même. C'est là

que se trouve le poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, où tous les indiens avaient autrefois coutume de se réunir pour la vente des pelleteries. Depuis quatre ou cinq ans, plusieurs d'entre eux ont commencé à cultiver la terre et se sont établis à environ quarante mille plus haut sur un lac connu sous le nom de Grassy Lake à peu près à vingt milles du Lac du Moine. Quand ils en ont le moyen, tous ces sauvages se réunissent encore à Hunter's Lodge ; mais le plus souvent ils ne peuvent se procurer des provisions au Fort de la Compagnie, faute de pelleteries à donner en échange, et ils sont obligés de rester là où ils peuvent se procurer de la nourriture. Alors le missionnaire doit faire un détour pour aller les visiter, autrement ils n'auraient point de mission. Ce qui fait la consolation du prêtre qui va les visiter, c'est la joie qu'ils manifestent à son arrivée au milieu d'eux, la docilité à écouter ses instructions et la piété véritable dont plusieurs s'efforcent de donner des preuves.

Cette année, parti de Témiskaming le 17 mai, en compagnie du Révérend Père Prévost, je passai deux jours à Hunter's Lodge où nous ne trouvâmes que la moitié des sauvages, les autres essayant de faire des semences à Grassy Lake. Les premiers que nous eûmes le bonheur de rencontrer s'empressèrent de se confesser et de recevoir la Sainte Communion. Ces pauvres enfants des bois deviennent de plus en plus misérables tous les ans et cela par la faute des blancs qui ravagent leurs terres de chasse, déboisent leurs forêts, et détruisent même le gibier, unique source d'existence pour ces pauvres gens.

Ce printemps, en passant au Fort de la Kipawe, nous avons trouvé quatre *cages* ou *radeaux* de bois carrés. Inutile de vous dire, mon Révérend Père, avec quelle joie les voyageurs ont interrompu leurs rudes travaux pour venir assister à la prière et à la sainte messe. Nous avons eu le bonheur de passer un dimanche avec ces pauvres voyageurs qui ont partagé avec les sauvages la faveur d'adorer le Divin Enfant de Bethléem dans un réduit aussi misérable que la pauvre étable qui le vit naître. Depuis longtemps nous soupirons après le moment où il nous sera donné d'avoir aussi une chapelle à la Kipawe. Les quatre murs sont levés, c'est vous

dire que les travaux en sont où vous les avez laissés l'été dernier. Hélas! quand en verrons-nous la fin? Il faudrait avoir des provisions pour les ouvriers et de l'argent pour acheter les provisions et ces deux choses indispensables sont bien difficiles à trouver. Espérons que la divine Providence bénira nos travaux et saura nous procurer les ressources dont nous avons besoin.

Mais je vois que je m'arrête trop longtems sur ces détails; visitons les Indiens de Grassy Lake en saluant encore quelques voyageurs qui descendent du haut de la rivière Kipawe, et rendons-nous au plus vite au Grand Lac. Nous aurions voulu y rester deux à trois semaines pour y travailler à la vigne du Seigneur, mais nous fûmes obligés de partir au bout de huit jours pour nous rendre à Wasswanipi vers le dix de juin, avant le départ des sauvages pour la Baie d'Hudson. Au Grand Lac nous trouvâmes 200 paroissiens qui nous attendaient avec impatience. Tous avaient hâte de se réconcilier avec le bon Dieu; mais la plupart étaient surtout affamés de sa divine parole. Pour la plus grande partie, ils sont encore très-ignorants, aussi faut-il se préparer non-seulement à rompre le pain de la parole de Dieu mais encore à le mâcher pour ainsi dire, pour le mettre à la portée de ces pauvres enfants de la forêt, qui se montrent tous les ans de plus en plus désireux d'apprendre le chemin du ciel.

De toutes nos missions du Saint Maurice, celle du Grand Lac est la plus difficile, parce que c'est là que l'on trouve le plus d'ignorance et aussi parce qu'on y a plus de misère à rejoindre les ignorants. Autrefois les sauvages n'arrivaient au poste de la Compagnie que dans les premiers jours de juin, aussi plusieurs d'entre eux ne pouvaient-ils assister à la mission. Depuis 4 à 5 ans, ils arrivent très-souvent à la première navigation et comme ils ne restent pas bien longtemps, ils sont souvent à la veille de partir à l'arrivée du missionnaire. Quel sujet de douleur alors pour le cœur de ce dernier qui a fait tout en son pouvoir pour trouver ses brebis et qui les voit s'éloigner de lui au moment où il s'apprête à leur manifester tant d'amour, à leur donner tant de preuves de dévouement, et à leur être si utile!

Les Sauvages du Grand Lac peuvent se diviser en deux

classes bien distinctes : les sauvages des frontières et les sauvages de l'intérieur. Les premiers chassent le long de l'Ottawa et sur le haut de la rivière du Moine, de la rivière Noire et du Coulonge. Ceux-là sont généralement assez instruits des choses de la religion et se font un devoir d'assister assidument à la mission ; aussi donnent-ils assez de satisfaction au missionnaire. Autrefois les blancs venaient détruire tous les fruits de salut opérés dans leurs âmes, mais actuellement la boisson a disparu de ces parages pour faire place au calme et à un état de choses relativement bon.

Les sauvages de l'intérieur sont ceux qui chassent sur des rivières tributaires de la Baie d'Hudson. C'est à peine s'ils commencent à s'apprivoiser. Pendant longtemps ils s'éloignaient du missionnaire comme les bêtes fauves devant le chasseur qui les poursuit ; aussi les commis de la Compagnie de la Baie d'Hudson avaient-ils coutume de les désigner sous le nom de *Wild Indians*, tant ils les trouvaient farouches. Il y a à peine 15 ans que le missionnaire a réussi à baptiser les principaux d'entre eux ; encore ont-ils été ensuite cinq ou six ans sans revoir la Robe noire, Rien de surprenant s'ils sont demeurés dans l'ignorance la plus profonde. Ajoutez à cela les jongleries et toutes les superstitions sauvages, sans compter le vice de la poligamie, et vous aurez une idée des difficultés que rencontre le missionnaire dans ce poste du Grand Lac. Deux des plus vieux indiens ne sont pas encore baptisés et ils ont presque toujours eu deux ou trois femmes ; cependant ils font baptiser leurs enfants. Cette année j'ai été bien indigné contre la femme d'un de ces vieux.

Depuis quelques années, ce vieux *Pasaan* que vous connaissez bien, était malade et avait des velléités de se faire baptiser. Vous avez entendu parler de sa maladie ; il dit que lorsque son mal le prend, il veut se jeter sur ses semblables pour les manger en véritable anthropophage. Un jour que je me trouvais avec lui, il me demanda si je n'avais pas peur de lui. Lui ayant répondu que non et lui ayant dit en même temps que j'aimerais à le préparer à aller voir le Grand Esprit, il me répondit qu'il était content de ma visite et qu'il voulait apprendre à prier et recevoir le baptême. Ce printemps, il paraissait assez bien disposé et il m'avait promis de

ne garder plus qu'une femme. Je me préparais à régénérer ce bon vieillard, lorsqu'une de ses femmes, celle qu'il veut garder, lui défendit de se faire baptiser, le menaçant de l'abandonner et de le laisser mourir seul dans le bois. Et cette malheureuse est une chrétienne ! J'eus beau faire des menaces pour ramener cette mégère à de meilleurs sentiments, j'eus beau lui représenter qu'elle serait responsable de la perte de cet homme, s'il venait à mourir avant d'être baptisé, inutile ; le diable gagna encore la partie. Le mauvais esprit paraît tenir aussi bien serré dans ses griffes un autre vieux sauvage de ce quartier. Les plus grands désordres règnent dans sa famille, et il ne fait rien pour les réprimer ; lui-même au contraire donne les exemples les plus dépravés et Dieu sait si la grâce pourra un jour trouver le chemin de son pauvre cœur. Vous voyez, mon Révérend Père, que tout n'est pas rose dans nos missions et que les associés de la Propagation de la Foi ne manqueront pas d'occasions pour exercer leur zèle et leur charité envers ces pauvres enfants du bon Dieu.

Mais laissons un instant le Grand Lac et hâtons-nous d'aller à Wasswanipi ; trois cents milles nous séparent encore de ce poste et les canots sont à la veille d'en partir pour descendre à Rupert's house dans la Baie d'Hudson. Nous avions trois bons nageurs, mais le temps ne nous fut pas favorable et nous eûmes deux jours de neige le 4 et le 5 de juin, ce qui fut cause que notre voyage dura douze jours au lieu de neuf. Dieu permit que nous fûmes consolés de nos fatigues en voyant les bonnes dispositions de nos sauvages qui nous attendaient et qui voulaient prier, bien qu'ils fussent presque à jeûn depuis plusieurs jours. Le printemps étant venu plus tôt que d'habitude, ils avaient interrompu leur chasse bien à bonne heure et s'étaient rendus au poste quelques jours avant le moment fixé pour la mission. Ils eurent bien vite épuisé les provisions de viande qu'ils avaient apportées de leur chasse ; au Fort ils ne purent rien se procurer car il n'y avait de fleur que ce qu'il fallait pour descendre les pelleteries à la Baie d'Hudson ; de plus la pêche était à peu près nulle ce printemps ; de sorte que ces pauvres malheureux étaient dans le plus complet dénûment à l'arrivé du missionnaire ; et pour-

tant, tous voulaient prier, se confesser et recevoir le *viatique* pour le voyage de la Baie d'Hudson, la nourriture céleste qui devait les fortifier contre les dangers de toutes sortes qu'ils allaient courir jusqu'au retour du missionnaire, l'année suivante. Ici tous sont baptisés, mais hélas! tous ne sont pas catholiques. Nous touchons au diocèse protestant de la Baie d'Hudson. Vous savez qu'il y a un évêque protestant à Moose, et au moins quatre ministres qui attaquent nos missions de tous les côtés. Ce poste de Wasswanipi est visité par plusieurs sauvages protestants de Rupert's house qui rivalisent de fanatisme pendant que la Robe noire s'efforce d'éclairer ces pauvres aveugles. Au moment où les catholiques se réunissent dans une sorte de petite chapelle qui leur a été arrangée par le commis du poste, M. Angus McLeod, les protestants s'assemblent dans une maison particulière pour prier et chanter à tue-tête. Jamais nos catholiques n'assistent à leurs réunions et même quand ils descendent au printemps à Rupert's house après la mission, il est rare que l'on entende dire que quelqu'un d'entre eux ait fréquenté le temple protestant, quoiqu'il y ait toujours un ou deux Révérends occupés à les tenter pendant leur séjour dans ce poste. Ajoutez à cela, que depuis 3 ans, un de ces messieurs prend la peine de venir jusqu'à Wasswanipi en revenant de Mestasini chaque automne. Il faut que la miséricorde de Dieu ait protégé nos sauvages d'une manière toute spéciale pour qu'ils aient tenu bon jusqu'ici.

Cette année j'ai consenti quoiqu'à regret à 3 mariages mixtes dans ces missions; je vous prie de les recommander aux associés de la Propagation de la Foi afin que les parties catholiques ne défaillent point, mais qu'elles soient un sujet d'édification et de conversion pour ceux qui ne sont pas des nôtres.

Le 17 juin, nous quittâmes Wasswanipi, espérant nous rendre à Mékiskan en cinq jours, mais le voyage dura huit jours. L'un de nos trois hommes tomba malade le matin du troisième jour, et le midi de la même journée, un autre se coupait le pied avec un couteau en voulant débarquer du canot à la tête d'un rapide. Nous n'avions pas autre chose à faire que de nous résigner à supporter patiemment ce double

malheur et à bénir la divine Providence qui nous l'envoyait pour nous éprouver et qui ne nous abandonna pas dans notre détresse. Nous arrivâmes lentement mais sûrement à Mékiskan où nous nous attendions à faire une nouvelle mission. Mais nouveau contretemps, pas un seul sauvage ne s'y trouvait ! Ce poste est si mal approvisionné que les indiens, plutôt que de mourir de faim, s'étaient dispersés dans les postes circonvoisins, à Kikandate, Wemontaching, à La Barrière et au Grand Lac. Mais ce qui nous embarrassait le plus, c'est que nous n'avions pas de guide sûr pour nous rendre au Saint Maurice. Voulant ménager nos provisions, nous ne prîmes cette fois que deux hommes dont l'un avait été autrefois avec le missionnaire ; mais comme il y avait plus de 20 ans qu'il n'avait pas fait ce voyage, nous nous rendîmes au bout de six jours à Kikandate vers le 29 de juin. Nous y restâmes à peine deux jours ; mais la grâce du Seigneur nous y avait précédés et nous n'eûmes qu'à cueillir le fruit qu'elle avait fait mûrir. Madame Spence, femme du commis de ce poste, baptisée sous condition, il y a 13 ans, par le Révérend Père Lebret, mais redevenue protestante pour ne pas déplaire à son mari, demanda à rentrer dans le giron de la sainte Eglise Catholique. Ce fut le Père Prévost, mon compagnon de voyage, qui eut le bonheur d'entendre sa confession, de recevoir son abjuration et de la faire communier pour la première fois au milieu de tous les sauvages réunis dans la maison du chef de Kikendate. Cette pauvre femme doit cette grande grâce à la puissante intervention de la Sainte Vierge. S'étant trouvée malade l'hiver dernier et ayant déjà perdu deux enfants l'année précédente, elle recourut cette fois à Celle que l'on n'invoque jamais en vain, et elle promit à la Sainte Vierge de se faire catholique si elleétait délivrée heureusement, et de donner à son enfant le nom de Marie. A peine eut-elle reçu la grâce qu'elle avait demandée qu'elle se hâta de remplir sa promesse et de devenir une bonne mère catholique. Pour l'aider dans l'éducation de sesenfants, nous amenâmes avec nous les deux plus âgés James et John Spence, et nous les avons placés à l'orphelinat des Sœurs Grises d'Ottawa ; ils fréquenteront les écoles des Frères et se prépareront à faire leur première communion l'été prochain.

Le 2 juillet, nous arrivions à Wemontaching où tous les sauvages du Saint Maurice se réunissent dans l'ancienne chapelle du Révérend Père Bourassa. Comme elle commence à menacer ruine, le Révérend Père Prévost avait été chargé de voir ce qu'il y aurait à faire, soit pour la réparer, soit pour en bâtir une autre en cas de besoin. Il a dû, mon Révérend Père, vous donner un compte-rendu de ses observations et de ses décisions. Pour ma part, chargé du spirituel de la mission, je dois avouer à ma grande confusion que mes enfants du Saint Maurice ne me donnèrent pas beaucoup de consolations cette année. Cependant il ne faudrait pas être trop sévère à leur égard. Si les blancs n'étaient pas là pour porter le scandale, il n'y aurait pas tant de vices à déplorer et si les traiteurs de pelleteries pensaient qu'il y a un Dieu pour eux aussi bien que pour les sauvages, ils ne s'exposeraient pas à se damner par leur mauvaise conduite et à damner les sauvages par leur maudite boisson. C'est là l'abomination de la désolation. A Wemontaching plusieurs m'avouèrent que les désordres avaient été immenses cette année et qu'il faudrait remonter loin dans le passé pour en trouver d'équivalents, alors qu'ils livraient toute leur chasse pour quelques gallons de boissons enivrantes. Il est vrai qu'à notre arrivée, il n'y avait personne *en train*, mais c'était parcequ'il n'y avait plus de boisson. Tous firent leur mission et parurent assez repentants ; mais ce qu'il y a de plus désolant, mon Révérend Père, c'est que l'on veut encore monter de la boisson parmi ces malheureux sauvages. Ah ! pourquoi quelqu'un ne prendrait-il pas leur cause en main et ne ferait-il pas tout en son pouvoir pour arrêter ce dangereux commerce en mettant en vigueur tant de lois passées tous les ans à ce sujet. Ah ! mon Révérend Père, intercédez pour nous afin qu'un magistrat compétent soit nommé pour ce territoire du Saint Maurice, car il nous est impossible de faire le bien au milieu de ces chers enfants si à notre arrivée parmi eux nous y trouvons établi le hideux démon de l'ivrognerie.

Le 16 juillet je quittais avec peine ces pauvres sauvages qui avaient été jusque là ma joie et ma consolation. Je craignais de voir cette place appelée par un missionnaire le paradis de nos missions, changée en enfer par l'usage des bois-

sons enivrantes. Puisse le bon Dieu avoir pitié de nous et détourner le fléau destructeur ! Nous nous acheminâmes tristement vers notre nouveau rendez-vous, c'est-à-dire vers La Barrière connue depuis longtemps dans les annales des missions surtout par les rapports du Révérend Père Laverlochère Pendant près de 15 ans, il n'y eut pas de mission à La Barrière ; les sauvages avaient réussi à se bâtir une petite chapelle à Kakipongang où se trouvait le poste de la compagnie et c'était là qu'ils se réunissaient. Mais ce poste ayant été brûlé, il y a cinq ans, et la Compagnie ayant fixé ses comptoirs à La Barrière, les sauvages furent aussi obligés de renoncer à leur chapelle de Kakipongang, car ils ne pouvaient plus se procurer de provisions en cet endroit. Ils se sont mis de nouveau à l'œuvre et ils sont à la veille de posséder une nouvelle chapelle. Mais pour la terminer, il faudra bien du temps si l'on ne vient en aide aux pauvres ouvriers qui l'ont entreprise et qui n'ont par eux-mêmes aucune ressource. Nous ne mîmes pas moins de treize jours pour nous rendre à La Barrière ; le vent contraire et la pluie nous causèrent bien des fatigues. Nos dépenses augmentent considérablement et nous aurons de la chance si nous échappons à la banqueroute cette année. A notre arrivée, le Père Prévost s'occupa du matériel de la mission en travaillant à la réparation de la chapelle, tandis que moi je m'efforçais de réparer le temple spirituel. Ici comme au Saint Maurice, il y eût à constater de nombreux dégâts depuis la dernière mission ; ce qui nous console, c'est que l'on n'a pas l'intention d'apporter de nouveau de liqueurs enivrantes. De tous les sauvages que nous visitons, je dois le dire à leur louange, les sauvages de La Barrière sont ceux qui montrent le plus d'activité, de zèle et de persévérance, soit pour apprendre leur religion, soit pour procurer à Dieu le culte qui lui est dû. J'espère que la divine Providence récompensera leur bonne volonté et bénira leurs efforts pour le bien. Cette année ils se sont distingués comme à l'ordinaire, et je ne serais pas surpris si l'on disait un jour de La Barrière ce que l'on disait autrefois de Wemontaching : c'est ici le paradis de nos missions, parce qu'ici au moins le missionnaire trouve moyen de se réjouir après les tribulations qu'il a éprouvées dans les autres missions.

Le 7 août, nous disions adieu à nos sauvages de La Barrière et le 9 nous revoyions avec plaisir ceux du Grand Lac. Le 12 du même mois, le Révérend Père Prévost s'embarqua avec M. Whitnay, commis du Grand Lac, pour se rendre à Témiskaming. Pour moi, je restai jusqu'au 15. J'eus le bonheur de rencontrer presque tous nos sauvages des frontières et quelques-uns de l'intérieur, de les confesser et de leur donner la sainte communion, le jour de la fête de l'Assomption de la Sainte Vierge. Je me dirigeai alors vers la Kipawe pour fournir aux indiens du lieu l'occasion de faire quelques jours de mission. Après avoir visité une douzaine de familles de blancs entre le Grand Lac et la Kipawe, je fus assez heureux pour trouver tous mes sauvages réunis à Hunter's Lodge ainsi nommé du nom de celui qui le premier établit ce poste à la Kipawe, M. Hunter.

Pendant huit jours, je n'eus qu'à me louer de la bonne volonté qu'ils apportèrent à écouter la parole divine et à suivre les conseils que je crus devoir leur donner ; ils se montrèrent aussi pleins de zèle pour l'instruction religieuse de leurs enfants et firent tout en leur pouvoir pour leur faciliter l'assistance au catéchisme.

Ils n'oublièrent pas la nouvelle chapelle à construire et pendant que les uns étaient à se confesser, les autres travaillaient à préparer les matériaux nécessaires au temple du Seigneur. Hélas ! Ils ne pourront pas travailler bien longtemps, car ils n'ont pas les moyens de se procurer les provisions que nécessiterait un ouvrage de longue durée ; aussi faudra-t-il remettre à un autre printemps ce travail commencé depuis trois ans. Je dis au revoir, et non adieu, à mes chères ouailles, bien disposé à aller encore les visiter et à les aider à construire leur petite chapelle. Puisse le bon Dieu bénir encore ce dessein !

Le 2 septembre, je quittais la Kipawe, et le lendemain, je rentrais à Témiskaming, après une absence de trois mois et demi.

Voici le nombre des baptêmes et des mariages dans ces diverses missions :

A la Kipawe, 6 baptêmes.

Au Grand Lac, 11 baptêmes et 3 mariages.

A Wasswanipi, 9 baptêmes et 4 mariages.
A Mékiskan, 1 baptême.
A Kikendate, 1 baptême et 1 mariage.
A Wemontaching, 7 baptêmes et 1 mariage.
A La Barrière, 7 baptêmes et 2 mariages.
Total, 42 baptêmes et 11 mariages.

Plusieurs sont sous l'impression que les sauvages conduisent leurs missionnaires d'un poste à un autre pour l'amour du bon Dieu. Ceux qui ont déjà fait ces missions du Saint Maurice ou accompagné les missionnaires, savent bien qu'il faut payer les sauvages et les nourrir; ce qui n'est pas une petite affaire, si l'on songe qu'on est obligé de payer la fleur dix piastres la poche et le lard soixante piastres le quart, et encore dans certains postes, on ne peut s'en procurer ni pour or ni pour argent. Aussi faut-il s'approvisionner d'avance et se procurer des canots pour transporter les vivres. Ordinairement il en faut une couple pour le voyage sans compter ceux qu'il faut avoir aussi lorsqu'on veut congédier les sauvages qui vous ont amenés d'un poste à un autre, ce qui arrive assez fréquemment. Le missionnaire a généralement besoin de trois hommes pour l'accompagner.

Cette année nous avons eu 58 jours de voyage ; les gages des hommes ont été de $159.00 ; les provisions pour eux et pour les missionnaires, 874 livres de fleur, $87.40 et 2 quarts de lard, $120.00 ; de plus $60.00 pour des canots. Total de ces dépenses, $420.00.

Les recettes se sont à peine élevées à $40.00.

Et vous n'avez dans ce tableau, mon Révérend Père, qu'une partie des dépenses que nous avons à faire; ajoutez-y les $70.00 que vous avez payées pour objets de piété, tels que chapelets, croix, médailles, images, livres, etc., ajoutez encore ce qu'il a fallu payer pour les chapelles portatives, les ornements, les linges, habits et chaussures des missionnaires, et vous en viendrez à la même conclusion que nous; que les dépenses faites dans ces missions du Saint Maurice sont très-considérables et que nous avons besoin de faire appel à la charité des associés de la Propagation de la Foi. Ah ! s'ils pouvaient entendre nos cris de détresse, s'ils voyaient comme nous la misère de ces pauvres sauvages que nous évangéli-

sons, s'ils entraient dans ces pauvres chapelles dénuées de tout et qui menacent de tomber sur la tête des fidèles qui y sont assemblés, comme leurs cœurs seraient touchés de compassion ! comme leurs âmes seraient embrasées de charité ! Ah ! puissent-ils trouver les moyens de nous venir en aide, pour que le règne de Jésus-Christ s'établisse de plus en plus dans nos missions et que le nom du Seigneur soit béni par les en fants des bois. En attendant que la divine Providence nous accorde de meilleurs jours, je vous prie, mon Révérend Père, de bénir nos missions et le pauvre missionnaire qui est heureux d'être en Jésus et Marie Immaculée,

Votre cher frère,

J. P. Guégen, O. M I.

LA GASPESIE

AVANT 1800.

La Gaspésie, cette contrée pittoresque, décrite par la plume agréable de M. l'abbé Ferland, dans les *Soirées Canadiennes* de 1861, et dans le *Foyer Canadien*, sous forme de récit de voyages, fait aujourd'hui partie du diocèse de Rimouski. Cette notice a pour objet de faire connaître succinctement ces missions depuis la conquête.

M. Rameau, parlant des années qui suivirent la domination française, fait la peinture suivante de la Gaspésie (1).

" Ce pays n'était guère connu que comme une côte favorable à la pêche, et c'est à peine si quelques pêcheurs sédentaires s'étaiénT fixés sur ces plages.

" Ces pêcheurs isolés, ces courageux colons, aidés seulement de quelques émigrants venus de temps en temps des comtés de l'Islet, de Montmorency et de Québec, s'étaient soutenus, développés et leur nombreuse postérité s'était propagée en colonies nouvelles sur les seigneuries encore désertes de ces rivages délaissés.

" D'autre part, quelques-unes des familles acadiennes, si cruellement chassées et poursuivies, étaient venues chercher asile dans un lieu alors inhabité et ignoré, la Baie des Chaleurs, où elles ont été la souche de la population française du comté de Bonaventure. "

M. Ferland, écrivant, en 1861, *le journal d'un voyage sur les côtes de la Gaspésie*, remarquait que " la Gaspésie de 1861 aurait peine à se reconnaître dans la description de la Gaspésie de 1836 " (2).

Le contraste est plus frappant encore lorsque l'on compare l'état de la religion dans cette contrée en 1760 avec la prospérité dont elle jouit en 1879.

Un mémoire de l'évêque de Québec, du 30 octobre, 1759,

(1) Acadiens et Canadiens,

(2) *Soirées Canadiennes*, 1861.

nous apprend sans en préciser le nombre, que les Acadiens étaient principalement au Cap Sable, où un missionnaire, M. Desenclave, les consolait et les soutenait contre les persécutions ; sur la Grande-Rivière à la côte de l'Est où ils étaient plus paisibles et même plus aisés, capables de résister aux incursions, et demandant un missionnaire qu'ils offraient de défrayer par eux-mêmes ; et enfin dispersés en divers lieux, vivant misérablement dans les contrées les plus sauvages.

Les pauvres malheureux étaient souvent obligés de se cacher dans les bois de peur des ennemis.

La position des missionnaires était des plus délicates. Tantôt le ministre écrivait à Mgr de Pontbriand pour lui représenter que, surtout dans les circonstances présentes, il était important que les missionnaires de l'Acadie se conduisissent de façon à pouvoir se maintenir dans leurs missions. " Vous devez leur recommander, disait-il, de ne rien faire qui puisse donner à ces officiers anglais des prétextes de les leur faire abandonner " (1). Tantôt, lorsque les Français avaient abandonné l'Acadie, le ministre aurait voulu que les missionnaires prissent fait et cause contre les vainqueurs dont ils avaient tant à craindre (2). Il avouait que, si les Français étaient en état de se soutenir et de défendre la population, les missionnaires les encourageaient dans la fidélité au Roi.

C'est dans cette pénible position que passèrent bien des années, MM. Maillard, La Goudalée, Laboret, Leloutre, Desenclave, Chevreux et de Miniac. Celui-ci avait le titre de Grand-Vicaire, et excitait particulièrement les soupçons du ministre, qui l'accusait de " cacher mieux que les autres ses démarches, mais d'agir encore plus efficacement pour faire échouer l'entreprise."

En un mot on aurait voulu se servir des prêtres comme d'instruments pour les besoins du moment, quitte à les abandonner à toute la fureur des ennemis.

Cependant lorsque, grâce à leur discrétion, ils avaient été laissés à la direction de leur petit peuple par les Anglais, le

(1) M. de Mourepas, 17 avril, v. 44.

(2) Le même, 12 mai, v. 45.

ministre du roi de France admettait qu'ils avaient agi sagement, et annonçait qu'il "serait pris des mesures pour leur faire payer à l'ordinaire leurs pensions." (1)

M. Maillard, dont M. de Mourepas s'était plaint amèrement, ne trouva pas grâce devant les envahisseurs. Ils le renvoyèrent directement de Boston en France avec d'autres prisonniers. Mais le brave missionnaire, qui n'était pas découragé, prit ses mesures pour retourner à son poste au moment favorable. (1746)

M. Maillard.

Ce respectable prêtre dont la vie irrépréhensible, le zèle et les travaux ont fait tant d'honneur aux missions étrangères, auxquelles il appartenait, était l'objet de la confiance et de la vénération des Acadiens et des Mickmacks. Pendant 30 ans il fut dévoué à leur salut parcourut toutes les missions répandues dans ce qu'on appelle aujourd'hui les missions de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick et fit du bien partout. Miramichi et Labrador étaient les deux endroits où se réunissaient principalement les Mickmacks de toutes ces contrées, Il allait tous les ans d'un de ces villages à l'autre, mais faisait sa principale résidence auprès de ceux du dernier.

Il a étudié leur langue à fonds, a écrit toutes leurs prières et leurs cantiques, leur a donné des hyéroglyphes, leur a appris à les entendre, à les transcrire, a réduit la langue à des principes réguliers et (ce qui doit faire trembler de jeunes missionnaires) il a déclaré à la fin d'un de ses derniers livres qu'il avait souvent été à tâtons avec eux, faute d'avoir assez approfondi leur langue ou d'avoir suffisamment connu leur caractère.

Après la réduction du Canada, les Mickmacks, partageant avec les Canadiens et les Acadiens le dépit qu'ils avaient d'être passés sous la domination anglaise, mais moins modérés et moins éclairés que ces deux peuples, crurent pouvoir se dédommager de leur subjection en travaillant à la destruction des Anglais. Sur ce principe ceux de la Nouvelle

(1) M. de Mourepas à Mgr de Pontbriand, 14 mars 1746.

Ecosse, commencèrent à faire main basse sur eux partout où ils pouvaient les surprendre. Les citoyens d'Halifax ne pouvaient à peine sortir de la ville sans tomber dans quelque embuscade. Ces meurtres étaient devenus si fréquents que le gouvernement songea à prendre de fortes mesures pour résister à ces attaques ou pour les prévenir. Mais comment atteindre des Sauvages qui, aussitôt après leur coup donné, gagnaient le bois à toutes jambes ? Au lieu d'entreprendre inutilement de repousser la force, le gouvernement s'arrêta à un avis plus sage. Ce fut d'attirer M. Maillard, de le bien traiter et de faire usage de son influence sur les Mickmacks pour prévenir la continuation de ce désordre. La chose fut exécutée. Ce missionnaire fut invité à fixer sa résidence à Halifax : le gouvernement lui accorda une pension de £200 sterling. A une époque où l'aversion du gouvernement anglais pour la religion catholique n'avait pas de bornes, M. Maillard eut une église dans cette capitale. Les sauvages l'y suivirent, et il ne fut plus question des meurtres qui la désolaient auparavant. Les Acadiens même devenus odieux à ce gouvernement et dispersés comme on le verra ci-après, eurent la liberté de l'y suivre et d'exercer sous sa protection leur culte dans cette ville, et cela tant qu'il vécut.

M. Maillard jouissait à Halifax de la plus grande considération. Après quelques années de séjour, il tomba dangereusement malade. Un ministre anglicain vint obligeamment lui offrir ses services pour le disposer à la mort. Il lui fit une réponse digne d'un prêtre catholique, et mourut sans sacrements, mais plein de confiance dans la bonté de Dieu qu'il avait fidèlement servi, ne laissant que son cadavre aux protestants qui lui firent des obsèques magnifiques. C'était vers l'an 1768, M. Bailly lui succéda dans la desserte des Micmacki : après lui vint M. Bourg.

Si les Acadiens ignoraient les lettres humaines, ils étaient en revanche instruits dans les voies de Dieu et très-attachés à leur religion, grâce à la vigilance de leurs vertueux missionnaires pour lesquels ils étaient remplis de respect et d'obéissance. Leurs descendants ont conservé les noms et la mémoire de MM. Maillard, Monac, Dosque, Leloutre, De-

senclave, etc., qui étaient non-seulement les pasteurs, mais on peut dire les pères, les magistrats et les princes de ce peuple sur lequel il avaient l'influence la plus complète " (1).

Le seul missionnaire qu'il y eût à l'Isle Royale, à Louisbourg, était M. Maillard, Grand-Vicaire de cette colonie, en même temps missionnaire de l'Isle Royale.

Après la prise de Louisbourg, il se retira avec ses sauvages et quelques habitants dans l'intérieur des terres au nord de l'Acadie, et ensuite à Halifax avec 235 familles dont il prenait soin, sans perdre de vue ces sauvages retirés dans l'intérieur des terres et qui n'allaient à Halifax que par députations pour leurs traites.

Toutes les autres parties de l'Isle Royale étaient desservies (en 1760) par les Récollets de la province de Bretagne.

Extrait d'un tableau sommaire des missionnaires séculiers de l'Isle Royale, de l'Isle St. Jean, de l'Acadie et de la rivière St. Jean.

En 1745, M. Maillard fut pris par les Anglais et renvoyé directement de Boston en France avec d'autres prisonniers.

Il a laissé un livre de prières dans la langue mickmaque, intitulé *euchologue ;* la note placée au commencement mérite d'être reproduite ici :

" Tout ce qui est contenu dans cet *euchologue* a été travaillé avec un soin extrême, tout y est nouveau ; m'étant vu obligé de traduire et composer ce tout avec beaucoup d'autres ouvrages qui en dépendent, comme s'il n'y avait jamais encore eu rien de fait en ce genre pour cette nation, vu que ce que l'on avait ci-devant appris était non-seulement insuffisant, mais encore si misérablement rendu en leur langue qu'il n'était pas possible d'en supporter le récit sans en rire ou en pleurer. Le peu d'écrits que j'ai trouvés des missionnaires qui m'ont précédé n'était plus du tout intelligible quand ceux de nos sauvages, qui disaient les bien savoir par cœur, venaient à en faire la répétition.

J'ai ici un collègue dans ces missions qui est M. Manach

(1) Extrait du journal de la mission de Mgr Plessis dans le golfe Saint-Laurent, en 1815.

prêtre (1) comme moi des missions étrangères, fort en état de m'aider."

Il est utile de rapprocher de cette note celle écrite de la main de M. Jos. Bélanger prêtre, à la fin de l'*Euchologue*.

" Ce cahier est l'ouvrage précieux du Vénérable M. Maillard Missionnaire à l'Isle du Cap Breton. Ce très-digne apôtre de la nation Mickmaque mourut à Halifax après une longue carrière remplie de talents et de vertus. Justement regretté de tout le monde et honoré même après sa mort des services du gouvernement qui pourvut à sa pompe funèbre d'une manière généreuse et distinguée ; sa mémoire est en vénération parmi tous ceux qui l'ont connu. *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.*

Ses écrits sont ce qu'il y a de plus pur et de plus énergique dans la langue Mickmaque : on doit sans crainte les respecter et les considérer comme ayant été dictés à ce saint prêtre par celui qui est l'auteur de toutes les langues et qui veut être honoré d'un culte public par toutes les nations de l'univers. Heureux les missionnaires qui le prendront pour leur modèle, non seulement dans l'étude d'une langue si difficile, et si différente de la logique des autres langues, mais encore pour sa piété et sa ferveur et son zèle infatigable pour le salut des âmes.

Priez pour lui et demandez à Dieu des ouvriers qui lui ressemblent. *Orate Dominum messis.....messis quidem multa.*

Carleton 23 septembre 1816. J. M. B.

Les missionnaires n'auront pas lieu de se repentir d'avoir été prudents, car le nouveau ministre Rouillé écrivait, en 1749, à Mgr de Pontbriand :

" Par rapport aux missionnaires de l'Acadie, les mesures que le gouvernement britannique prend à l'égard de cette colonie doivent faire craindre qu'on laissera ceux destinés aux anciens habitants moins tranquilles que par le passé, et vous ne sauriez trop leur recommander de se conduire avec circonspection dans leur ministère."

(1) Ce M. Manach avait soin des Mickmacs anciennemet appelés *de la Baie Verte*, qui étaient liés à la mission de l'Acadie Française. Il fut renvoyé en France au mois d'avril 1760 par le gouvernement anglais.

Enfin en 1750, le même ministre écrivait encore au digne prélat :

" Par les dernières nouvelles que j'ai reçues de l'Ile Royale, il paraît que le gouvernement anglais de l'Acadie ne s'opposait plus à l'exercice des fonctions des missionnaires de cette colonie ; mais c'est à eux de se conduire de façon à ne point donner prise sur leur conduite et vous ne sauriez trop les y exhorter."

Telle était la position des ministres de la religion, exposés à chaque instant à voir les maîtres du pays chassés par ceux qui cherchaient l'occasion de reprendre possession.

Après la dispersion des Acadiens en 1755, il y avait dans la Baie des Chaleurs une population de 1200 âmes.

En 1766, la Baie des Chaleurs était desservie par le Père Bonaventure : ce Récollet faisait sa résidence ordinaire à Bonaventure. Le 28 de septembre, il rendit compte de la manière suivante de la l'état de ses missions à l'Evêque de Québec :

" MONSIEGNEUR,

Je vous écris par un sauvage nommé François Condo pour vous informer de la situation des missions qu'on m'a confiées tant des français que des sauvages. Tous ont montré leur zèle pour soutenir la religion et le prouvent encore tous les jours, malgré tous les obstacles qu'ils ont eu à vaincre ; et j'espère qu'eux, leurs enfants et tous leurs descendants seront fidèles à en observer les préceptes. Je commence à être sur l'âge très-infirme et presque incapable de les desservir comme il conviendrait. J'ai bien encore des raquettes, mais je n'ai plus de jambes pour aller secourir les malades à sept ou huit lieues."

Le Père de la Brosse, Jean-Baptiste, qui visita les missions de l'Acadie en 1771 et 1773, était un homme d'une grande énergie ; c'est un des Jésuites dont le souvenir est resté le plus vivace partout où il a exercé le ministère. On le trouve faisant les missions de la côte du Nord pendant de longues années.

On n'a conservé de lui qu'une seule lettre sur l'Acadie ; nous la donnons ici toute entière :

" Le Révérend Père La Brosse, S. J., à Mgr. Briand, Evêque de Québec.

De la mission de St. Bonaventure, à la Baye des Chaleurs, 28 décembre, 1771.

Monseigneur,

Grâce à Dieu et à la bénédiction de Votre Grandeur, je me suis rendu ici sans aucune indisposition, même le mal de mer, à quoy j'ay été sujet en canot d'écorce. Je n'ay eu aucun retardement que celuy que m'a causé un vent contraire de sept jours, qui me retenant à Rimouski, m'a mis à portée d'y faire faire les pâques à tous ceux qui ont voulu les faire. De là, je suis heureusement arrivé en quatre jours à St. Bonaventure où j'ay fixé mon hivernement, parce que ce poste plus peuplé que les autres, est au centre de ceux de la Baye des Chaleurs, qui sort de la Province de Québec. Avant de me mettre en hivernement, quoique la saison fût avancée j'ay fait quelques excursions jusqu'à Ristigouche, chez les sauvages Mickmaks; leur rivière séparant les deux provinces, leur ancienne église et leur village se trouvent sur la province d'Halifax. Ils se sont établis du côté de celle de Québec, afin que les prêtres qui viendraient de là, pussent leur procurer les secours spirituels. J'y ay passé la fête de la Toussaint, et quelques-uns qui entendaient l'Abénakis ou le François s'y sont confessés dans ces langues, et les autres par interprètes. J'y ay béni leur nouvelle église, et comme l'ancienne peut encore servir, je leur ay dit de ne la point démolir et d'entretenir la clôture des cimetières, pour qu'ils puissent avoir du secours des deux côtés en cas qu'il vînt quelque prêtre du gouvernement d'Halifax, qui peut-être n'aurait pas la permission de passer dans celui-ci.

J'y ay trouvé icy un peuple docile et zélé pour les instructions ; outre la messe et le catéchisme de tous les matins, ils m'ont encore demandé de leur faire la prière tous les soirs, avec un mot d'instruction, où ils assistent en foule, et qui les dispose peu à peu à gagner l'indulgence du Jubilé, que je suis résolu de faire gagner, Dieu aidant, les premières semaines de Carême, tant à ceux d'icy qu'à ceux des postes

voisins que j'en ay prévenus de vive voix et par écrit. M. Bourdage, témoin oculaire et désintéressé qui remettra cette lettre à V. G. lui pourra rendre de tous les Acadiens qu'il a vus dans ces quartiers un témoignage capable de luy donner de la consolation.

Quelque temps après mon arrivée, il est venu icy des gens des différents postes du gouvernement voisin à qui j'ai procuré selon mon pouvoir les secours du salut, mais sans aller chez eux.

Nous renouvelons nos vœux auprès de Dieu pour la conservation de V. G. et moy en particulier je luy demande la bénédiction pour moy et la portion du troupeau qu'elle a bien voulu me confier et j'ai l'honneur d'être avec un profond respect et une vive reconnaissance pour vos bontés,

Monseigneur,
De Votre Grandeur
Le très-humble et très-obéissant serviteur,

J. B. de la Brosse, J.

Ce fut le Père La Brosse qui fit bâtir la première chapelle de Carleton, alors Tracadièche. M. Bourg la fit allonger, acheta le terrain nécessaire pour les bâtisses et le cimetière, et en fit don à la mission.

Le 16 juillet 1734, M. Gravé, Vicaire Général de Québec écrivait à M. Bourg, V. G. et missionnaire à Tracadièche, pour l'informer que les Anglais catholiques d'Halifax demandaient à l'Evêque de Québec un prêtre avec les plus grandes instances. Ils s'étaient d'abord adressés à l'Evêque catholique de Londres qui leur avait naturellement répondu qu'Halifax n'était pas dans son district. M. Bourg recevait donc l'injonction de se transporter à Halifax, d'examiner les choses par lui-même et de lui en rendre compte. Y avait-il beaucoup de catholiques dans la ville ou aux environs dans la Nouvelle-Ecosse ? Y bâtirait-on avec liberté une église et une maison presbytérale ? Quels moyens avait-on de faire subsister un prêtre et autres choses semblables ?

Le désir de l'Evêque était que M. Bourg y fît sa résidence; M. LeRoux lui succèderait à la Baie des Chaleurs jusqu'à nouvel ordre.

On prévoyait qu'Halifax deviendrait un des premiers postes, et les catholiques y avaient obtenu du parlement en faveur de la religion catholique, des avantages que bien d'autres n'auraient seulement pas osé demander. M. Bourg savait parfaitement la langue anglaise, était le Vicaire Général de l'Evêque de Québec et avait toute sa confiance. Il était chargé de dire à ces catholiques que l'Evêque ne les oubliait pas, qu'il était très-content du zèle qu'ils avaient pour leur religion ; qu'il avait en vue leurs intérêts spirituels et qu'il travaillerait de tout son pouvoir à les secourir.

M. Bourg, Joseph Mathurin, a été pendant près de 20 ans, missionnaire de l'Acadie,

C'était un Acadien que Mgr Briand avait ordonné en 1772 ; il fut fait Grand Vicaire pour l'Acadie en 1781, et résida quelques mois en cette qualité à Halifax en 1784.

Le 11 février 1785, il écrivait une lettre très-intéressante à M. Gravé, Vicaire Général et Supérieur du Séminaire de Québec ; en voici un extrait :

" MONSIEUR,

" J'eus l'honneur d'écrire à Mgr l'Evêque étant à Halifax dans le courant de l'été dernier, que je me conformais au désir de Sa Grandeur, qui était que je résidasse à Halifax ; M. Le Roux devait résider en la Baie des Chaleurs, et moi j'étais sur mon départ d'Halifax pour chercher mes effets en la Baie, et retourner au plus tôt.

" J'ignore si cette lettre est parvenue à Sa Grandeur et c'est ce qui m'oblige de vous écrire la présente. Le trajet d'Halifax à la Baie m'a pris trois semaines, et, dans une tempête qui dura trois jours sans discontinuer, tout l'équipage fut déconcerté excepté le capitaine, je fus obligé de servir de matelot pour me sauver la vie, et à mon arrivée je tombai malade, tant j'avais essuyé de fatigue et de froid. Cette indisposition m'a retenu dans la Baie ; si Dieu me conserve, j'espère me transporter à Halifax ce printemps pour y faire ma résidence jusqu'à nouvel ordre de mon Evêque.

Quant à M. Le Roux, qui est un très-digne prêtre, il est maintenant d'un âge si avancé qu'il lui est impossible de pouvoir desservir tous les endroits éloignés et même les

moins éloignés durant l'hiver. Ainsi je crois qu'il serait à propos, si Sa Grandeur l'avait pour agréable, que M. Le Roux vînt résider où je suis, qui est maintenant l'endroit le plus considérable de la Baie, puisqu'il y a 78 habitants. Neuf lieues plus haut est la maison de Ristigouche qu'il pourrait encore desservir, ainsi que les endroits nommés Pégeguit et Caraquet, où il peut y avoir en tout 40 habitants. Le second endroit le plus considérable est Bonaventure, douze lieues plus bas que Tracadie et toujours du côté nord où il y a environ 60 habitants. Quatre lieues plus bas est un endroit appelé Paspéblac où il peut y avoir 25 habitants, ensuite le Port Daniel, Pasbeau, la Grande Rivière et Percé. Du côté du sud de l'ouverture de la Baie, se trouve Miramichi où il peut y avoir 20 familles et quantité de sauvages ; plus loin Cocagne et Memramcouk, où réside maintenant M. Le Roux, parce qu'il y a 100 habitants au moins.

Ne serait il pas possible de placer un jeune prêtre à Bonaventure pour y résider dans le cours de l'hiver ? L'été il parcourrait les différents endroits que j'ai nommés.

M. Le Roux pourrait le suppléer pour les malades pendant son absence.

Je suis persuadé que votre zèle apostolique vous excitera à faire tout ce qui dépendra de vous pour favoriser cet arrangement.

Je présente mes très-humbles respects à Sa Grandeur, et prie le Seigneur pour sa conservation.

Je suis, cher Supérieur et Vicaire Général avec estime et considération,

Votre très-humble et très-obéissant,

JOSEPH M. BOURG, Ptre., Miss.

A Tracadie (aujourd'hui Carleton), le 11 février 1785.

A. M. GRAVÉ, Vicaire-Général, Québec.

En 1786, M. Bourg s'occupa de faire bâtir une nouvelle église pour tous les établissements depuis Cascapédiac jusqu'à la Nouvelle. Ce qui engagea les habitants à l'entreprendre, ce fut l'activité que prit alors le commerce. Mais M. Bourg

ayant transporté sa résideuce à Bonaventure, les Acadiens de Tracadièche firent instance auprès de l'Evêque de Québec pour obtenir un prêtre résidant : ce qui leur fut bientôt accordé.

Les sauvages Mickmacs de Ristigouche, au départ de M. Bourg, se trouvèrent confiés au missionnaire de Caraquet, qui est à 24 lieues. La lettre que les chefs présentèrent à l'Evêque à cette occasion respire de beaux sentiments et montre l'attachement qu'ils avaient pour le prêtre qui cessait de les desservir. " Permettez à vos soumis enfant, disaient-ils, de représenter à Votre Grandeur la tristesse que nous avons ressentie lorsque notre bon pasteur nous a annoncé qu'il n'était plus notre père. Cette nouvelle nous contriste tellement qu'elle nous fait prendre la liberté de la supplication suivante.

" Monseigneur, si par un effet de votre bonté vous vouliez nous accorder M. Bourg ou M. Girouard résidant parmi nous, nous serions tous contents et satisfaits ; mais nous priver de notre ancien pasteur dont nous sommes très-satisfaits et qui entend notre langue, qui réside à 9 lieues de notre village du même côté, cela nous fait une telle peine que les termes nous manquent pour l'exprimer."

M. Girouard qui était l'assistant de M. Bourg depuis quelque temps fut chargé de Ristigouche, de Nipissigui, de Caraquet et de Miramichi. Sa résidence fut fixée à Caraquet comme le poste le plus important.

Quant aux sauvages de Madawaska, ils furent visités par le curé de l'Ile Verte, qui était alors M. Leclair.

En 1791, l'église de Bonaventure brûla avec tout ce qu'elle contenait par la négligence d'un servant qui laissa tomber des charbons sur le plancher de la sacristie ; mais les courageux fidèles en recommencèrent immédiatement une nouvelle, qui fut terminée en peu de temps.

En 1791, M. Bourg fit la visite de tous les postes et en rendit compte à son retour à Percé :

" Monseigneur,

" J'informe Votre Grandeur que, grâce au Seigneur, jouissant toujours d'une parfaite santé, j'ai fini de parcourir nord

et sud toutes mes missions, de sorte qu'en trois ou quatre jours je partirai de Percé, où je suis depuis quelque temps, pour retourner à la Baie et faire une mission à Caraquet. J'y suis allé ce printemps, mais ces pauvres gens ne pouvaient avoir recours à moi dans le cours de l'hiver. J'ai reçu les saintes huiles pour lesquelles je vous remercie et le mandement à l'égard de la suppression de quelques fêtes. J'ai lu ce mandement en chaque lieu et m'y conformerai ainsi que tous les habitants.

" On ne voit que misère en la Baie cette année, attendu que la pêche du saumon et la chasse ont presque entièrement manqué ; la pêche à la morue est fort médiocre, mais la récolte a été assez bonne. C'est un malheur qu'on ne soit pas plus porté à cultiver avec soin. Quelques habitants de ma paroisse recueillent déjà depuis quelques années plus qu'ils ne dépensent.

" J'espère que cet exemple inspirera aux autres qui vivent très-mal dans le cours de l'hiver, le désir de les imiter.

Je suis, etc.,

JOSEPH M. BOURG, Ptre.

" Vers la fin du siècle dernier, dit M. Ferland, (1) M. Girouard fut chargé de desservir le littoral de la Baie des Chaleurs et le district de Gaspé tout entier; plusieurs années auparavant, M. Bourg avait à visiter plus de 400 lieues de côtes, dans la Nouvelle-Ecosse, le Nouveau-Brunswick et le Canada. Aujourd'hui que les missions ont été divisées, le pasteur peut veiller plus aisément sur son troupeaux et l'instruction religieuse se répand dans toutes les parties du pays. Nous avons ici l'occasion d'observer tout le bien moral qui résulte de la présence du missionnaire au milieu de ses ouailles."

En 1791, nous trouvons à Bonaventure M. Bourg, qui avait remplacé le Père Bonaventure. Il était presque toujours ambulant, et commençait ses missions de bon printemps pour les continuer durant tout l'été. C'est à cette date que

(1) Journal d'un voyage sur les côtes de la Gaspésie.

commença l'établissement de Richibouctou, formé de quelques familles de Bonaventure et de Memramcouk.

M. Bourg cessa alors d'être chargé du territoire situé au de là de Miramichi. Tout le reste de l'Acadie fut confié à un M. Jones, prêtre irlandais, que Mgr Desgly nomma (le 20 octobre 1797) supérieur des missions de la Nouvelle-Ecosse. L'évêque de Québec adressa à cette occasion une lettre pastorale aux " catholiques Irlandais, Ecossais, Acadiens et autres établis à Halifax, Cap Breton, Ile St. Jean, Shelburn, Antigonish, Digby, Memrancouk, Cap Sable, Baie Sainte-Marie, Miramichi, Améraque, et généralement à toutes les parties de la Nouvelle-Ecosse. "

Il y avait un paragraphe concernant le chef de la mission : " Je dis aux catholiques d'Halifax : révérez M. Jones, c'est un homme de grand mérite et auquel vous avez des obligations infinies ; suivez ponctuellement ses conseils, surtout pour votre conduite extérieure. Vous ne recevrez pour missionnaires anglais que ceux qui vous seront donnés par M. Jones, supérieur des missions de la Nouvelle-Ecosse, ou par M. Phellan, dont la science et la vertu doivent vous être connues, puisque vous avez l'avantage d'être desservis par ses soins."

Mgr Hubert, successeur de Mgr Desgly, conserva sa confiance à Mr Jones.

Cet excelleut prêtre était venu en 1785, avec des lettres de l'archevêque de Dublin, des évêques de Cork et de Derry, et de son supérieur. Mgr Butler, de Cork, l'offrait à l'évêque de Québec pour le service des Irlandais d'Halifax avec de grands éloges. Il demeura jusqu'en 1800 et retourna en Angleterre avec le prince Edouard. Un acte qui l'honore beaucoup, c'est la *fondation* qu'il fit, en 1792, en faveur de ses missions du montant de $5,200, déposées dans une banque.

En 1796, Mgr Hubert étant allé faire une visite de l'Acadie eut occasion d'apprécier personnellement son mérite : il trouva qu'il s'était assuré les bonnes grâces du prince Edouard, qui commandait les troupes anglaises dans la Nouvelle-Ecosse.

Quant à la Baie des Chaleurs, Mgr Hubert put voir de ses yeux, combien elle souffrait au spirituel. En 1794, Mr.

Bourg n'était plus en état de remplir les fonctions de missionnaire ; l'évêque de Québec le nomma curé de St. Laurent, en l'île de Montréal, afin qu'il pût s'y reposer un peu de son laborieux ministère; mais il ne fit que languir et mourut trois ans après à l'âge dd 53 ans seulement.

On a souvent entendu parler du Lieutenant Gouverneur de Gaspé comme d'un être légendaire qui n'avait jamais fait d'autre acte que de retirer le salaire attaché à une sinécure. On trouve pourtant des lettres de ce personnage qui se rapportent à la fin du siècle ; il ne sera pas sans intérêt de reproduire au moins la première :

Aux habitants de la Rivière à l'Anguille,

J'ai reçu votre requête par les mains du Rév. Mr. Bourg, au sujet des inquiétudes que les sauvages nommés Caplans vous occasionnent. Je leur fais dire par leur missionnaire que si à l'avenir ils ne se comportent point comme de bons sujets, ils se feront faire des affaires, et j'attends de votre part une conduite honnête et tranquille envers eux. Vous avez tous plus de lumière qu'ils n'en ont : il faut donc leur montrer un bon exemple."

Percé 11ème Août 1785.

François LeMaistre,
Lieutenant-Gouverneur.

A la même date, le Lieutenant Gouverneur de Gaspé autorisait Jacques Gangnon à agir comme chef des sauvages domiciliés à Ristigouche, ordonnant à ceux-ci de lui obéir, jusqu'à ce que le bon plaisir de Son Excellence le Capitaine Général et Gouverneur en Chef fût connu.

Le missionnaire qui succéda à M. Bourg dans le soin de Bonaventure et de ses dépendances fut M. Louis Joseph Desjardins, prêtre français, ordonné dans son pays et venu en Canada à l'époque de la révolution (1794).

Lorsque Mgr Hubert eut fait la visite de l'Acadie, M. Desjardins lui écrivit une lettre qui peint son caractère; en voici un extrait :

MONSEIGNEUR,

Si Dieu a exaucé nos prières et nos vœux, Votre Grandeur sera heureusement arrivée au terme de sa mission : nous espérons que vous en avez bien supporté les fatigues jusqu'au bout, et que vous exécuterez l'an prochain votre projet de visiter le reste de l'Acadie. Si vous avez la bonté de relâcher sur nos côtes vous mettrez le comble à nos désirs.

Votre présence et vos instructions pastorales, Monseigneur, ont produit partout les plus grands effets. C'est une consolation pour vos missionnaires d'avoir à cultiver un champ que vous avez si bien défriché. Nous tâcherons de suivre en tout vos désirs et vos exemples ; et nous n'oublierons jamais la bonté paternelle avec laquelle vous nous avez traités pendant cette mission. C'est un surcroit de bienfaits qui vous assurent dans nos cœurs une éternelle reconnaissance."

L'Evêque avait réglé que, vu l'incendie de l'église de Bonaventure, M. Desjardins résiderait à Tracadièche. M. Plessis, alors curé de Québec, envoya de nombreux objets nécessaires au culte dont la mission était dépourvue. M. Desjardins accueillit cet envoi par une lettre charmante ; nous faisons un extrait de celle-ci et de plusieurs autres.

Tracadiès, 15 février 1796.

" Monsieur et cher curé,—J'ai reçu avec une satisfaction bien vive vos aimables lettres du 22 octobre et du 6 novembre ; ce sont pour moi de nouveaux témoignages d'une amitié à laquelle j'ajoute infiniment de prix. Conservez-la moi, je vous prie, ainsi qu'une petite part dans vos prières.

Les précieuses reliques, tous vos bouquets, votre ornement vert avec ses dalmatiques, nous sont parvenus à bon port. Il vous plaît appeler tout cela des *vieilleries* ; nous les prisons comme nos plus beaux ornements et ne nous en parons qu'aux jours de grande fête. Nous savons d'ailleurs estimer l'intention *donantis* et cela ajoute encore du mérite aux dons.

Il fallait voir la surprise, l'admiration de nos habitants et surtout des sauvages à la messe de minuit, quand nous avons déployé ces richesses ! De leur vie, dirent-ils, ils n'avaient

jamais rien vu de si beau! En effet il faut convenir que notre cortége était pompeux, et l'autel fort bien illuminé..... Vous avez beau sourire, mon cher curé, vous n'avez toujours point eu dans votre cathédrale une messe de minuit si brillante; diacre et sous-diacre, cérémoniaire, thuriféraire, acolytes, rien n'y manquait, pas même la gravité du célébrant. Cependant au milieu de l'office, un fougueux ouragan, qui a fait craquer tous les membres de notre église, a troublé un peu notre sérénité.

Si vous avez encore, mon cher curé, de pareilles vieilleries de rebut, nous vous en demandons la préférence; cela vous fera peut-être lamenter notre pauvreté; mais c'en sera le remède. Les gradins et la custode de la Ste Famille seront reçus avec la plus vive reconnaissance, surtout quand ils auront un peu passé par les mains de nos *chères filles*. Quand vous ferez quelque suppression dans votre église, de grâce songez à nous. Nous avons maintenant quatre chapelles en construction; il nous faudra bien du butin pour les décorer tant soit peu.

Permettez-moi de faire une demande, que vous voudrez bien référer à M. Marchetan, curé de St. Antoine, pour le *Suaire* qu'il a fait, et que vous avez enseveli dans quelque coin poudreux de votre sacristie.

En mémoire de vous, nous sèmerons avec grand soin les beaux épis de blé-d'inde, ainsi que les lentilles et les fèves qui nous viennent, je ne sais de quelle main. Venez-en manger votre part cet été avec Monseigneur. Vous allez voir, en parcourant mes domaines, s'il est possible à votre misérable serviteur de les desservir convenablement; non, c'est impossible, à moins que le prélat ne me donne un nouveau collègue de ce côté. J'ai exposé succinctement à Mgr la nécessité d'être deux prêtres ici : vous le sentirez vous-même, j'espère. Je sais qu'il y a bien d'autres besoins dans cet immense diocèse, mais, de bonne foi, en avez-vous de plus urgent? Je n'insisterai point en parlant dans ma propre cause; je vous la donne à défendre. Mais, observez que Percé seul, avec l'Ile Bonaventure, la Pointe St. Pierre, Gaspé et la Grande Rivière, serait bien capable d'occuper un prêtre toute l'année. Je crois que ces endroits

pourraient aussi le faire vivre, si on doublait la dîme, ainsi que de justice, à raison d'une desserte plus fréquente. Percé a besoin d'une résidence un peu longue du missionnaire. Bonaventure et Paspébiac occuperaient enrore un homme de travail et le soutiendraient, je crois, en augmentant un peu les honoraires. Tracadie et Ristigouche sont assez, n'en doutez pas, pour un homme qui veut bien faire son devoir : car qui trop embrasse, mal étreint. Ainsi, vous voyez, moncher curé, qu'au lieu d'un il nous faudrait bien deux bons collaborateurs. Pesez tout cela en présence du prélat et de Dieu.

Le petit frère de Caraquet (1) a pris son vol et me laisse un peu chagrin ; son arrivée m'avait comblé de consolation.

Pardonnez mes longueurs et veuillez me croire ainsi que vous le dites fort bien, sans cérémonie et sans réserve,

Votre très humble serviteur et ami,

L. J. Desjardins, Ptre Miss.

M. DESJARDINS A M. PLESSIS

Percé, 8 septembre 1796.

" Monsieur et curé,

J'arrive du bout du monde, au moins du terme de ma mission, de la Rivière au Renard. J'ai fait beaucoup de chemin : j'ai pris un aperçu des lieux, des gens, et de ce que l'on peut y faire par la suite avec un peu plus de loisir que je n'en avais à y rester. J'ai été quinze jours dans cette excursion ; il faudrait y passer deux mois. La chose est impossible à moins qu'on ne me donne un confrère pour veiller au centre de la mission, tandis que je courrais au loin. M. de la Vaivre, je crois, serait bien propre à cet emploi et je serai très-content si vous pouviez m'en faire le cadeau à la Saint-Michel.

Le cher Castanet n'est pas oisif de son côté, comme bien

(1) M. Desjardins désignait sous ces termes affectueux M. Castanet, missionnaire de Caraquet, qui était venu le visiter à Tracadièche.

vous pensez. Je lui ai fait faire près de 50 lieues pour me rencontrer, et il ne m'a point trouvé au rendez-vous. Jugez de son impatience et de la mienne ; mais le devoir m'appelait ailleurs et il a fallu tout lui sacrifier. J'espère aller le joindre chez les sauvages de Miramichi, où il compte cabaner cet hiver. Franchement nous faisons plus de cas de ces pauvres chrétiens que de bien d'autres. Moi, je suis très-content des miens, et je me fixerais volontiers à Ristigouche avec eux si c'était possible."

15 septembre 1797.

"Notre *cathédrale* avance et si, pour le coup, elle n'est pas tout à fait à l'abri du feu, j'espère au moins qu'elle sera à l'abri des fougueux aquilons. Nous n'avons rien épargné pour la rendre solide, élégante même suivant nos moyens. Nous epérons que vous ne nous oublierez pas dans vos réformes d'ornements. "Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier." Nous vous ferons honneur, et nous tiendrons compte de toutes vos vieilleries. Si vous pouviez y joindre un missel ! n'importe la date et le format. Oserai-je vous prier de me céder un de vos Rituels *Anglais* ; vous ne sauriez croire le nombre d'Irlandais qui se trouve sur les côtes : je souhaiterais avoir quelques livres à leur mettre entre les mains pour les retirer de l'oisiveté le dimanche. Tâchez de me procurer des *Imitations*, ou la *Vie dévote*, le *catéchisme de Douay*, le *manuel*, etc."

Il est temps de voir les nouvelles mesures que l'Evêque de Québec avait prises pour subdiviser la Gaspésie et soulager un peu les missionnaires qui s'y trouvaient déjà. On trouve ce détail dans d'autres lettres de M. Desjardins à Mgr Hubert.

"MONSEIGNEUR,

J'ai reçu par M. Delavaivre votre gracieuse réponse du 18 octobre dernier, et j'ai fait passer à Caraquet les dépêches de Votre Grandeur pour M. Castanet. Les démarches et les sacrifices que vous voulez bien faire pour notre mission, nous pénètrent de la plus vive reconnaissance ; vous ajoutez particulièrement à la mienne par le double cadeau d'un

excellent confrère et d'un superbe patron, qui me deviennent doublement chers, en les recevant de votre main.

L'arrivée de M. Delavaivre a causé dans toute la baie une révolution de joie ; elle a été extrême à Bonaventure, et ma satisfaction a été complète en voyant que votre choix remplissait tous mes désirs. J'espère que ceux de notre nouveau confrère seront aussi satisfaits, et qu'il trouvera ici les consolations qu'il cherche dans le ministère ; il ne tiendra pas à moi de lui adoucir les peines qui en sont inséparables.

Je ne dois pas vous laisser ignorer qu'il se livre avec beaucoup de zèle et de fruits à l'éducatiou de la jeunesse ; et qu'il est comblé de bénédictions par ce bon peuple avide d'instruction : agréez-en, après Dieu, notre gratitude commune.

Tout le monde se flatte de votre visite cette année, et nous faisons particulièrement des vœux pour qu'il plaise à Dieu vous accorder la continuation d'une santé qui nous est si chère.

J'ai l'honneur, etc.,

L. J. Desjardins M. P.

Carleton dit Tracadièche,
10 janvier 1797.

Carleton, 13 Mai 1797.

" Monseigneur,

Quand je vous ai écrit cet hiver par la voie de Madawaska, je me proposais de vous donner quelques détails relatifs à la côte du Nord : le temps ne me l'a pas permis.

J'ai eu le plaisir de me réunir dernièrement à mes deux confrères à Paspébiac et Bonaventure, où nous avons conféré des dispositions nouvelles que nécessitait l'arrivée de M. Delavaivre. Il a bien voulu se charger de Bonaventure, Paspébiac et Port Daniel : sa santé ne lui permet par d'écouter son zèle et d'étendre plus loin sa mission. M. Castanet me remet Nipissiguet entre les mains, attendu la grandeur de sa mission. Il est juste qu'il profite du bienfait dont vous aver

comblé la Baie. Ristigouche, Percé et les environs me restent à desservir.

M. Castanet jouit d'une excellente santé, malgré les fatigues inséparables de ses voyages d'hiver ; il conserve toujours l'aimable caractère que vous lui connaissez.

Notre église de Tracadiès est en grande réparation et doit être incessamment refaite à neuf. Un coup de vent furieux a emporté une partie du toit. J'ai fait défaire le reste, et nous attendons le constructeur des églises de Ristigouche et de Bonaventure pour élever la nôtre sur le même plan ; mais nos moyens sont faibles, et l'incertitude pour la pêche prochaine nous donne bien quelques inquiétudes. Si Dieu nous conserve le zèle et bon accord que j'admire dans le plus grand nombre des habitants, j'espère voir la fin de cette grande entreprise. L'espérance de voir cet édifice béni de vos mains, Monseigneur, est un grand encouragement pour nous.

J'ai l'honneur, etc.,

L. J. Desjardins P. M.

M. de la Vaivre de son côté rendait compte à Mgr Hubert des dispositions de son peuple de Bonaventure.

« Monseigneur,

Les habitants de Bonaventure ont vu avec sensibilité l'intérêt que Votre Grandeur veut bien prendre à leur salut. A peine eurent-ils appris que Charlemagne m'amenait que ce fut pour toute la paroisse une réjouissance générale. Chacun voulut se mettre sous les armes : les ordres étaient déjà donnés lorsque je trompais leur attente. Je mis pied à terre à Paspébiac le jour des Morts et, sans prendre aucune connaissance de l'endroit, j'arrivai nuit close chez le premier habitant de Bonaventure. Après des surprises et des honnêtetés de plusieurs maisons je fus conduit par Benjamin Bourdage, à l'hospitalité de M. Desjardins qui l'avait quitté huit jours auparavant. Les braves hôtes me reçurent avec tous les témoignages d'amitié et de respect que peuvent

faire des gens pieux à des ministres du Seigneur; ils s'empressèrent de me donner une lettre que M. Desjardins, plein de confiance en la bonté de son évêque, avait laissée pour moi.

Après avoir passé deux jours dans cette paroisse sans pouvoir y dire la messe faute de vases sacrés, je partis le troisième avec un nommé Gauthier pour Tracadièche. Ce dit capitaine, qui avait oublié sa boussole, fut échouer dans l'obscurité de la nuit à Cascapédiac. Le calme m'obligea de quitter le bâtiment; je pris un cheval et arrivai heureusement le samedi, 6 novembre à Tracadièche, où M. Desjardins m'accuellit avec tous les témoignages de la joie et de l'amitié la plus sincère. Sa gaieté et son enjouement me firent passer agréablement quatre jours. Il vint lui-même m'installer le 14 à Bonaventure. Depuis ce temps je me vois chargé d'une paroisse de 237 âmes et de 126 communiants. Ils m'ont donné jusqu'à ce moment beaucoup de consolation; ils me semblent surtout affamés de la parole de Dieu. Le Seigneur veut bien favoriser leurs bons désirs en me permettant de leur dire tous les dimanches et fêtes ce que je trouve de plus convenable à leurs besoins."

M. de la Vaivre ajoutait le 28 mai :

" Votre Grandeur apprendra avec plaisir que notre église va se finir cette semaine, et sera bénite le jour de la Pentecôte."

M. Castanet, missionnaire de Caraquet, et Français comme MM. Desjardins et de la Vaivre, ne fut que trois ans dans le ministère; il monta à Québec pour se faire soigner. Il s'éteignit à l'hôpital général le 26 août 1798, et y fut inhumé. Ce detail explique les premières paroles de M. Desjardins à Mgr Plessis, que Mgr Denant avait choisi pour son coadjuteur en 1797, et nommé son Vicaire Général : il lui en écrivit deux fois.

Percé, 17 septembre 1798.

" M. le Coadjuteur,

J'ai reçu votre consolante lettre du 19 juillet dernier au retour de mon voyage du sud. Vous connaissez, j'imagine, l'étendue et les besoins de cette mission; ils croissent surtout par la perte réelle que nous venons de faire. La mort du

cher M. Castanet ne justifie que trop vos présages et nos craintes ; c'est un grand deuil pour Caraquet et pour toute la Baie. On ne peut être plus chéri, ni plus universellement regretté. Je vous laisse à penser combien ce sacrifice m'est pénible et nous cause d'embarras.

La Baie, je vous assure, ne m'offre plus que tristesse ; M. Delavaivre est aux invalides et je n'en vaux guère mieux. Quand jugerez-vous à propos de nous relever de garde. Vous nous faites espérer un prêtre pour Caraquet : quand viendra-t-il ? "

Carleton, 20 février 1799.

" MONSIEUR LE COADJUTEUR,

Qu'il m'est doux et consolant de vous entendre parler de notre pauvre Castanet ; et que j'envie son heureux sort ! Votre bon suffrage m'est un présage rassurant pour lui, mais très-effrayant pour moi ; car je suis loin de lui ressembler, et de mériter tout ce que vous me dites d'obligeant.

L'arrivée de M. Joyer nous a fort agréablement surpris ; il justifie à tous égards le jugement favorable que vous en avez porté. Nous nous accordons à le croire digne d'occuper son poste, si recommandable par les vertus du cher défunt, puisse-t-il en faire revivre les rares qualités ! C'est un sujet d'édification et de réforme pour M. Delavaivre et pour moi. Nous craignons uniquement pour M. Joyer que ses forces ne répondent pas tout-à-fait à son zèle, et aux besoins de sa pénible mission ; mais nous le croyons autant prudent qu'éclairé, et l'exemple fatal de son prédécesseur lui servira sans doute de leçon pour ménager ses forces.

Notre église enrichie de vos dons, commence à prendre une assez bonne tournure Nos maîtres chantres se sont fort bien parés de vos chappes."

L. J. DESJARDINS, Ptre.

M. Desjerdins monta à Québec dans l'intérêt de ses missions ; à son retour dans la Gaspésie, il écrivit une charmante lettre à M. Plessis : elle était datée de la Pointe St. Pierre le 6 octobre 1799.

" Monsieur le Coadjuteur,

Vos sages conseils m'ont un peu rassuré, et vos bonnes prières beaucoup protégé dans mon heureux retour. Trois jours passés à l'Ile aux Grues, et quatre pour nous rendre ici, voilà l'histoire de notre voyage qui n'offre rien d'intéressant que la joie de l'équipage, et la sensibilité du capitaine surtout lorsqu'on parlait de vous, sujet trop agréable pour ne pas y revenir à plusieurs fois.

Je me félicite plus que jamais d'avoir repris le chemin de ma Baie, et il me semble que c'est un plaisir assez partagé par mes bonnes âmes ; puisseé-je répondre à leur espoir et au vôtre ! J'ai besoin de toute votre indulgence et de vos prières ; je les réclame avec instance. La bonté très-affectueuse avec laquelle vous avez bien voulu me recevoir chez vous et m'y mettre si à mon aise, me pénètre de la plus vive reconnaissance.

Vous croirez aisément qu'il m'en a un peu coûté de quitter Québec, un frère et, j'ose dire, des Pères ; des amis tels que ceux que j'ai trouvés en vous et M. Gravé, méritaient bien quelques regrets. J'ai accepté cette mission de votre main avec une nouvelle joie ; je vais me mettre en hivernement à Carleton. Je me propose de revenir de grand printemps pour passer ensuite l'été à Ristigouche, y cultiver un peu mes sauvages et des *patates*, s'ils peuvent en avoir à planter.

L. J. Desjardins, Ptre, Miss.

On a pu voir que la santé de M. Desjardins commençait à souffrir de ses fatigues et de ses courses continuelles. Mgr. Denaut, qui était devenu Evêque de Québec le rappela (1800) et le plaça à la cathédrale, auprès de Mgr. Plessis qui continuait à remplir la charge de curé, tout en étant Evêque Coadjuteur. Le prélat avait une estime particulière pour les prêtres français qui avaient émigré pour ne pas prêter serment à la constitution civile du clergé. En quittant la France, M. Desjardins avait renoncé à un cononicat dans la cathédrale de Bayeux.

En devenant Evêque titulaire, Mgr Plessis nomma M. Desjardins, curé d'office de la cathédrale, et peu de temps

après Chapelain de l'Hôtel-Dieu de Québec. Mais l'ancien missionnaire de la Gaspésie, continua à s'occuper de ses chères missions, dont il s'était constitué le procureur et le pourvoyeur bienfaisant. Connaissant leur pauvreté et leur dénuement, il ne manquait jamais de mettre à bord des bateaux pêcheurs qui retournaient après avoir vendu leur cargaison, des objets de toutes sortes pour les églises, du linge, des ornements et jusqu'à des tableaux, dont plusieurs avaient quelque valeur au point de vue de l'art. C'est dans l'exercice de cette charité qu'il passa les nombreuses années de son séjour à Québec. Arrivé à l'âge de 80 ans, il parlait encore avec bonheur du ministère qu'il avait exercé au milieu des plus abandonnés. Aujourd'hui ceux qui ont connu ce saint prêtre ne peuvent sans attendrissement visiter le lieu de son repos, dans l'église l'Hôtel-Dieu.

Voici en quels termes parlait de ce vénérable vieillard, M. Doucet, missiondaire de Percé :

" Le Vénérable M. Desjardins ne cesse de penser à nous : il nous écrit souvent. Il nous envoie de petits présents pour nous encourager : il me dit qu'il quête pour nous le spirituel et le temporel. Je souhaite ardemment que Dieu conserve ses jours ; car certainement nous perdrons beaucoup en le perdant." (20 déc. 1845)

" L'économe de nos missions (M. Desjardins) se montre jaloux de partager avec Votre Grandeur le bonheur de procurer la gloire de Dieu en embellissant ses temples : le même bâtiment, qui a apporté vos effets, a aussi reçu à mon adresse une caisse préparée par ses soins et remplie de différents articles pour nos missions. C'est un grand encouragement pour moi dans la tâche de réparer les chapelles et de les munir convenablement de tout ce qui concerne le culte." (24 août 1846)

Nous avons rapporté une lettre de M. Delavaivre et avons vu l'éloge que M. Desjardins faisait en 1797 de son confrère ; nous allons nous édifier maintenant par la lecture de deux autres lettres de cet homme de Dieu. Avec quel respect, dans la première, il accueille la décision de son Evêque touchant un abus qu'il lui avait signalé !

Bonaventure, 19 juillet 1800.

" MOMSIEUR, (1)

Votre lettre du 28 mai dernier m'a frappé d'admiration sur l'indulgence de notre tendre mère, la sainte Eglise. Enfant du tonnerre, (2) j'aurais cru nécessaire d'employer des armes plus puissantes, vu que les fulminations que nous leur annonçons dans les temps prescrits deviennent pour quelques uns des sujets de raillerie qui scandalisent les faibles, et leur portent souvent des coups funestes. J'aurai l'honneur de suivre vos conseils; plaise au Seigneur d'y répandre ses bénédictions !

DELAVAIVRE, Ptre.

Les soins de ce digne missionnaire furent sans doute récompensés ; car M. Painchaud son successeur parlait en 1806 de toutes " les consolations que lui avaient données ce bon peuple." " La docilité, le respect et l'obéissance de cette chrétienté m'a assez touché pour informer Votre Grandeur qu'elle est digne de vos regards paternels."

M. Delavaivre se réjouissait d'avoir auprès de lui à Caraquet, de l'autre côté de la Baie, un confrère, français comme lui, M. Joyer, dont il faisait l'éloge en écrivant à M. Plessis : son style était enjoué :

Paspébiac, 13 mai 1799.

MONSEIGNEUR,

Les furieux Aquilons rentrent dans leurs antres, les doux zéphirs leur succèdent, déjà les glaces de notre Baie laissent un passage libre à la navigation. J'ai eu l'honneur de recevoir votre dernière du 30 octobre par M. Joyer.

La huitaine qu'il a passé chez moi avec le cher M. Desplantes nous a donné l'idée la plus avantageuse de lui. Une humilité profonde, une solide piété, jointes à de grandes connaissances et lumières de notre état relèveront le courage des

(1) M. Plessis coadjuteur nommé et non consacré.

(2) Il s'appelait Jean.

paroissiens du cher défunt (1). On ne pouvait pas lui trouver un plus digne successeur. Plusieurs lettres que nous avons de lui annoncent qu'il est aussi content de ses habitants qu'eux sont contents de lui. Des malades éloignés qui ont requis son ministère lui ont donné l'occasion d'éprouver dans la plus rude saison les difficultés de sa mission : il les a surmontées avec courage, et le voilà maintenant parti pour en connaître toute l'étendue."

(1) M. Castanet, J.-Bte Marie, décédé le 26 août 1798.

CAPTIVITÉ ET DÉLIVRANCE (1)

DE MGR RIDEL

de la Société des Missions-Etrangères, évêque de Philippopolis et vicaire apostolique de la Corée.

> Omnis ergo qui confitebitur me coram hominibus, confitebor et ergo eum coram Patre meo qui in cœlis est.
> (MATTH., X, 32.)

Depuis les tragiques événements dont la Corée fut le théâtre en 1866, et qui procurèrent la palme du martyre à deux évêques et à sept missionnaires français, tous membres de la Société des Missions-Etrangères de Paris, et à des milliers de chrétiens indigènes, le silence s'était fait sur cette lointaine mission. Mais l'Eglise, qui n'abandonne jamais ses enfants, ne demeurait pas insensible à leurs malheurs et inattentive à leurs besoins. Dans une lettre admirable adressée aux chrétiens persécutés en Corée, le grand pontife, dont l'Eglise porte encore le deuil, après avoir pleuré sur les maux qui les frappaient, et exalté le courage des martyrs, promettait de venir en aide à ses enfants persécutés : " Pour nous, disait-il, bien qu'éloignés, nous vous accompagnerons en esprit au combat, et, par nos prières incessantes, nous vous procurerons le plus grand secours que nous permettra notre faiblesse. Et de peur que, privés plus longtemps de pasteur, vous ne soyez comme des brebis dispersées, exposés à un plus grave péril, nous aurons soin, le plus tôt possible, de remplacer celui qui a déjà reçu la splendide récompense due à ses travaux, par un homme qui ait le même zèle et la même énergie." Et, quelques temps après, Pie IX confiait à un des rares survivants de la persécution de 1866, à Mgr Ridel, l'hé-

(1) Emprunté aux " Missions Catholiques."

ritage sanglant des Imbert, des Verneux et des Daveluy, l'appelait à continuer leurs travaux, à prendre part à leurs combats et, au besoin, à verser comme eux son sang pour Jésus-Christ.

Après avoir reçu l'onction qui donne la force et proclamé avec l'épiscopat cotholique, en 1870, l'infaillibilité de Pierre et de ses successeurs, le nouvel évêque prit de nouveau le chemin de la Corée et se disposa à remplir sa difficile mais glorieuse mission. Il fallut, hélas! plusieurs années pour franchir les barrières qui lui fermaient l'accès de sa patrie d'adoption. Ce fut seulement après avoir couru bien des dangers, renouvelé plusieurs fois des tentatives toujours infructueuses, que Mgr Ridel put enfin mettre de nouveau le pied sur ce sol inhospitalier et prendre possession de cette terre promise où l'attendaient de rudes combats et de cruelles souffrances.

Les vœux de Pie IX étaient remplis : le bon pasteur qu'il avait promis, dont il avait encouragé et béni la périlleuse entreprise, (1) était enfin au milieu de son bien-aimé troupeau; il avait, pour le seconder dans les rudes travaux de son périlleux apostolat, quatre missionnaires pleins d'ardeur et de dévouement. Dès le premier jour, Mgr Ridel se mit à l'œuvre. A l'annonce de sa venue, les chrétiens partout dispersés reprirent bientôt courage. A voir leur empressement à recevoir les sacrements, à contempler la ferveur de leur zèle, on eût dit qu'une aurore de paix et de prospérité s'était levée sur l'Eglise de Corée. Le jour et la nuit ne suffisaient plus à satisfaire le désir qu'avaient les néophytes de voir, d'entendre ceux que Dieu leur avait envoyés pour consoler leurs douleurs, guérir leurs blessures et leur apprendre à bien vivre et à bien mourir.

(1) Avant de faire une nouvelle tentative pour entrer en Corée, Mgr Ridel avait fait part au Souverain Pontife de son généreux dessein et l'avait prié de daigner bénir son entreprise. En réponse. le cardinal Franchi, alors préfet de la Propagande, écrivait à M. le supérieur du séminaire des Missions-Etrangères : " Dans l'audience du 10 de ce mois (janvier 1875), j'ai eu soin de transmettre à Sa Sainteté ce que Votre Révérence écrivait touchant le dessein de Mgr Ridel et de ses missionnaires, d'entrer de nouveau en Corée. Sa Sainteté a grandement admiré le zèle et le courage de ces hommes apostoliques. Elle a promis de les recommander au Seigneur, et du fond du cœur elle leur accorde une bénédiction spéciale."

Rien cependant n'était changé à la situation d'autrefois, les dangers étaient toujours les mêmes ; c'étaient toujours les mêmes édits de proscription, toujours la même haine contre le christianisme, toujours les mêmes bourreaux prêts à verser le sang des martyrs. Aussi, à son arrivée dans sa mission, Mgr Ridel écrivait : " Nous sommes véritablement bien entre les mains du bon Dieu. Au milieu de mille dangers, sans force, sans protection, à chaque instant nous pouvons nous attendre à être arrêtés, à voir surgir une nouvelle persécution ; et cependant, jusqu'ici, par un prodige de miséricorde de la divine Providence, tout est en paix, tout va bien, nous n'avons eu aucun accident." Hélas ! cette tranquillité devait être de courte durée. Dieu, dont les desseins sont impénétrables, réservait de nouvelles épreuves à cette infortunée mission.

Au mois de janvier 1878, les courriers de Mgr Ridel furent arrêtés sur la froutière chinoise, et les lettres dont ils étaient porteurs, révélèrent au gouvernement coréen la présence, dans le royaume, de l'évêque et des quatre missionnaires, et occasionnèrent l'arrestation de Sa Grandeur et une nouvelle persécution contre les chrétiens.

Délivré contre toute attente, grâce à l'intervention du gouvernement chinois, Mgr Ridel a écrit, à son retour en Chine, la relation de sa captivité. S'adressant à sa famille et pouvant ainsi s'exprimer librement, Sa Grandeur entre dans les détails les plus intimes et révèle, avec un abandon plein de charmes, les sentiments qui remplissaient son âme d'apôtre Nous avons pensé que ce récit était de nature à édifier, et, dans les temps pénibles que nous traversons, à ranimer le courage de ceux qui le liront.

Cette considération, nous en avons la confiance, imposera silence à la modestie du vénérable auteur de cette relation, et le disposera à nous pardonner la publicité que nons donnons à son écrit. Il aura d'ailleurs acquis un droit nouveau à notre sympathie et à nos prières en faveur de sa glorieuse et infortunée mission.

Séminaire des missions étrangères, le 6 janvier, fête de l'Epiphanie, 1879.

Relation de la captivité et de la délivrance de Mgr Ridel.

Bien chers amis, (1)

Vous désirez, j'en suis persuadé, connaître la suite des événements qui se sont passés en Corée et qui ont été la cause de mon retour forcé en Chine. Pour vous procurer cette satisfaction, je m'efforce de rappeler mes souvenirs ; n'ayant pu prendre aucune note et fatigué comme je le suis, je sens que ma narration aura bien des lacunes. Qu'y faire ? J'espère du moins que, en lisant ces lignes, vous pourrez admirer la conduite de la divine Providence, et bénir le bon Dieu qui s'est plu à répandre sur moi des grâces si abondantes.

I

J'étais rentré depuis quelques mois seulement en Corée ; tout y était calme et tranquille. Vivant dans l'ombre, nous faisions, mes confrères et moi, notre œuvre en silence. Ces messieurs parcouraient le pays, visitant les chrétiens qui s'empressaient en grand nombre de venir les trouver pour participer au bienfait des sacrements. Je venais d'établir un collége où nous avions déjà quelques élèves ; le 26, j'avais conclu un marché pour une maison où je me proposais d'organiser une imprimerie ; le chrétien qui devait en être chargé s'y fixa aussitôt, et, dans quelques jours, tout allait fonctionner. J'avais plusieurs fois administré les sacrements à quelques chrétiens de la capitale, et j'attendais que les fêtes du premier de l'an coréen fussent passées, pour donner une seconde fois les sacrements à tous les chrétiens de Séoul. Nous attendions aussi notre courrier de la frontière, qui devait nous apporter des nouvelles d'Europe ; mais le courrier n'arrivait pas. Nous eûmes quelquefois des inquiétudes à ce sujet ; cependant les chrétiens que je consultai étaient d'avis que, vu la facilité

(1) Cette lettre est adressée au frère et aux parents de Mgr Ridel.

de passer la frontière à cette époque, il était impossible que le courrier fût arrêté.

Telle était notre position, lorsque le 28 janvier, vers dix heures du matin, mon vieux maître de maison, Jean Tehoi que vous connaissez, entra dans ma chambre. Sa figure était décomposée. J'étais habitué aux terreurs de nos chrétiens ; mais, ce jour-là, je lui trouvai un air de tristesse qui annonçait quelque chose de plus grave que de coutume.

"—Qu'y a-t-il ? lui dis-je. Sont-ce encore de mauvaises nouvelles ? "

Après un long soupir, il me répondit :

"—Les courriers ont été arrêtés à la frontière ; on les a appliqués à une horrible torture, et ils ont été forcés de tout déclarer. La nouvelle en est arrivée hier ; aussitôt le roi a fait venir les satellites, et a donné lui-même l'ordre d'arrêter l'évêque et tous les pères. Les traîtres de 1866, Paul Hpi et Tchoi, ont été requis pour rechercher les chrétiens. Les satellites doivent venir ici aujourd'hui, et c'est l'un d'eux qui a tout raconté à une chrétienne sa parente ; celle-ci s'est empressée d'envoyer son fils en donner avis.

"—Eh bien, voici le moment d'être vraiment chrétien ; tout cela arrive par la volonté de Dieu, il n'y a nullement de notre faute. Nous allons être pris. Comptons sur le secours de Dieu, qui ne nous fera pas défaut, et disposons-nous à mourir pour sa gloire ; c'est le chemin le plus direct pour aller au Ciel.

"—Oh ! je n'ai pas peur de mourir, moi qui suis si vieux ; mais l'évêque qui ne fait que d'arriver, mais les chrétiens qui n'ont pas encore pu recevoir les sacrements !.....Quel coup ! c'est la fin de la religion en Corée."

Aussitôt j'écrivis une lettre commune pour MM. Blans et Daguette, dont le courrier était encore à la capitale. Je m'empressai de prendre tous les papiers coréens, lettres, etc., qui auraient pu donner des indications compromettantes, et je les fis mettre au feu. Je retirai aussi le peu d'or et d'argent qui restait à la maison, et je confiai le tout à mon imprimeur, homme dévoué qui était accouru promptement pour m'offrir un refuge dans la nouvelle maison ignorée de tous. Cette dernière proposition fut longtemps débattue ; enfin il fut

décidé que je fuirais. L'exécution de ce projet étant impossible pendant le jour, on devait attendre la nuit. A mon entrée en Corée, je ne m'étais fait aucune illusion, et chaque jour je me disposais à mourir. Aussi, par une grâce spéciale de Dieu, je ne fus pas effrayé de cette nouvelle. C'était une bien grande faveur : j'allais être déchargé du fardeau qui m'avait été imposé dapuis plusieurs années ; j'allais avoir le bonheur de confesser Notre-Seigneur et de mourir pour sa gloire ; c'était mon passe-port pour le Ciel et la bienheureuse éternité. J'étais prêt et dispos, calme et sans trouble ; je m'abandonnai entièrement au bon plaisir de Dieu et je priai pour mes chers missionnaires et nos pauvres chrétiens.

II

Vers quatre heures on vint m'avertir que les agents des satellites gardaient les deux extrémités de la rue. Il était impossible de fuir. Quelques instants après, un grand bruit se fait : j'entends les portes qui s'ouvrent, les fenêtres qui sont brisées, et les pas d'un grand nombre d'hommes. La maison était envahie.

En un instant, ils ont pénétré dans la chambre où je me tiens debout. Je veux leur adresser la parole ; mais, à peine m'ont-ils seconnu, que cinq d'entre eux se précipitent sur moi et me saisissent par les cheveux, la barbe et les deux bras, en criant, hurlant pour se donner du courage ; puis, sans me laisser le temps de prendre mes souliers, ils me font traverser la cour et m'entraînent dans une autre chambre où je vois toutes les personnes de ma maison également captives. Il y avait plus de vingt satellites, tout joyeux de leur capture, et, avec eux, des femmes qui les aidaient et retenaient les femmes de la maison. Tjyang, l'un des chefs, se présente et m'adresse la parole ; sur son ordre, on me laisse un peu plus de liberté, et l'on me retient seulement par les manches de l'habit ; puis, il me fait conduire dans ma chambre.

Là, il me dit qu'ils ont reçu l'ordre du gouvernement de m'arrêter ; il ajoute :

"—On sait qu'il y a quatre autres Européens, et j'espère

en que vous allez leur écrire pour leur donner l'ordre de venir se présenter d'eux-mêmes.

"—Que savez-vous s'il y a des Pères ?

"—Oh ! nous le savons bien."

Là-dessus, il se met à gourmander les satellites qui me maltraitent.

"—L'évêque va venir avec nous," dit-il. Puis, se tournant vers moi : "—Je sais que vous vous servez d'un livre pour réciter des prières ; confiez-le moi, je vais m'en charger, et je vous le remettrai lorsque nous serons arrivés."

J'étais étonné de l'entendre parler ainsi, et je lui demandai comment il savait tout cela.

"—Oh ! dit-il, c'est moi qui ai arrêté Mgr Berneux et Mgr Daveluy ; je les ai bien connus, et les autres Pères aussi."

Ensuite il me demanda si j'avais des montres.

"—Oui, j'en ai trois.

"—Vous avez aussi du vin de raisin. Oh ! c'est bien bon le vin de raisin, ce sera pour nous."

Je lui montrai mes caisses.

"—C'est bien, dit-il, on va prendre soin de tout cela."

Pendant ce temps, je tâchais de me recueillir en pensant à la prise de Notre-Seigneur au jardin des Oliviers. Je me sentais heureux de marcher sur les traces de notre divin Maître ; j'étais content d'être prisonnier de Jésus-Christ ; mais j'éprouvais une bien grande douleur en pensant à mes chers missionnaires et à mes pauvres chrétiens. Les jours précédents, pour me préparer à la fête de saint François, j'avais fait mes méditations sur la douceur et la fermeté de ce grand saint ; je résolus de faire mes efforts pour l'imiter.

Le bruit continuait dans ma maison ; les satellites et surtout leurs employés criaient, riaient, plaisantaient, bouleversaient tou ; quelques-uns m'injuriaient, malgré les remontrances de leur chef. Enfin celui-ci vint m'avertir qu'il était temps de partir. Deux employés me saisissent, et je sors accompagné d'une troupe de satellites ; mon vieux Coréen, dans la même position que moi, venait par derrière, ainsi qu'un jeune homme qui se trouvait à la maison, au moment de l'arrestation.

Les voisins, qui avaient entendu le vacarme, étaient à

leurs portes pour nous voir passer ; mais, dès que nous fûmes sortis du quartier, personne ne faisait attention à nous ; il était déjà nuit. Je pus voir à mon aise les rues de la capitale, je n'avais pas besoin de me cacher ; c'était la première fois que je les traversais sans crainte d'être reconnu. Je vis les habitants qui fourmillaient à cette heure ; les marchands ambulants qui criaient ; les enfants qui couraient, chantaient s'amusaient ; les femmes qui, couvertes de longs voiles aux vives couleurs,circulaient en silence. Je vis des cortéges de grands nobles ; ils étaient précédés de valets qui couraient en poussant de grands cris pour avertir le peuple de faire place. Je vis aussi de pauvres petits enfants abandonnés qui, assis au milieu de la rue, transis de froid, cherchaient à exciter par leurs cris la pitié des passants.

La capitale offrait vraiment une physionomie étrange. Tous ces habits de mille couleurs, toutes les lanternes (chacun portant la sienne) qui vont, viennent, se croisent, donnent aux rues un aspect singulier. Je pus remarquer tout cela, malgré la pression de mes deux geôliers qui me tenaient étroitement serré et me secouaient d'une belle façon. Mais mon esprit était principalement occupé du malheur de ce pauvre peuple, qui ne connait pas Dieu. J'étais venu pour répandre la lumière de la foi, pour lui enseigner le chemin du ciel, et je me voyais arrêté dès le début. Du moins je m'offris généreusement à Notre-Seigueur afin de mourir pour le salut de ce peuple.

Sur le parcours, les satellites sont empressés ; ils se parlent à voix basse, vont et viennent ; c'est une vraie confusion. on arrive à la porte du tribunal de droite, on allume deux grandes lanternes ; deux rangs de soldats se forment, on me fait avancer au milieu d'eux.

J'aperçois le vieux Jean qui est à ma droite ; nous sommes en plein air ; devent nous, une porte à coulisse en papier s'ouvre, et nous apercevons le grand juge ou préfet de police assis sur une natte dans son appartement. L'interrogatoire commence. Connaissant la susceptibilité des Coréens pour tout ce qui est de l'étiquette, j'avais résolu d'employer toujours dans mes réponses la forme polie du langage entre égaux ; aussi, dès le début, je dis à mon juge :

" — Mon intention est de vous parler selon les règles du langage ; mais, comme je suis peu expert en la langue coréenne, il m'échappera quelques expressions incorrectes ; je vous prie de n'y pas faire attention."

Les assistants me regardent ébahis et le juge me demande :

" — Comment t'appelles-tu ?

" — Je m'appelle Ni.

" — Ton prénom ?

" — Pok Myeng-y (ce qui veut dire Félix-Clair).

" — Depuis quand es-tu venu ?

" — Je suis venu à la 7e lune.

" — Par quelle route

" — Par Tchang-san (cap le plus à l'ouest de la côte de Corée).

" — Pourquoi es-tu venu ?

" — Pour prêcher la religion catholique, et enseigner aux hommes à se bien conduire.

" En as-tu instruit beaucoup ?

" — Arrivé depuis si peu de temps, je n'ai pas eu le loisir d'instruire beaucoup de personnes.

" — Quels sont ceux qui t'ont amené ?

" — Comme la réponse à cette question pourrait causer du dommage à plusieurs personnes, c'est pour moi un devoir de n'y pas répondre.

" — Où sont ceux que tu as ininitiés à ta religion ?

" — Je connais peu le pays, j'ignore où habitent ceux que j'ai pu voir ; de plus, par le même motif que j'exposais tout à l'heure, vous comprenez que je ne puis donner le nom d'aucun des Coréens qui ont eu des rapports avec moi.

" — Es-tu Père ?

" — Oui, et de plus je suis évêque.

" — Ah ! c'est sans doute le Père Ni d'autrefois, qui, s'étant échappé, est devenu l'évêque Ni ?

" — Vous avez dit vrai.

" — Eh bien ! ajoute-t-it qu'on l'emmène et qu'on le traite bien. "

Jean répondit aussi à quelques questions. D'abord il s'était mis dans une posture humble devant le juge ; lorsque celui-ci lui dit de se lever, il hésitait ; mais le juge l'invita de

nouveau avec bonté. Deux gardes me tenaient très-serré ; le juge leur donna l'ordre de me lâcher, disant :

" — Avec cet homme il n'y a rien à craindre."

C'est la seule fois que je vis ce juge ; il paraissait bon, affable. Jean qui eut l'occasion de le voir encore deux fois, était enchanté de lui. Sans doute il était trop bon, il nous était peut-être favorable ; aussi, quelques jours après, fut-il destitué.

On m'emmène au corps de garde. Là, au lieu de me laisser reposer, on m'accable d'une foule de questions ; j'y réponds aussi bien que possible. Enfin peu à peu tous se retirent, deux satellites seulement restent pour me garder ; vers minuit, ils me poussent un petit morceau de bois carré qui doit me servir d'oreiller, je fais ma prière et je m'endors. Le lendemain, je ne pus faire mon oraison que par morceaux, car, à chaque instant, on m'adressait la parole. Je récitai, aussi mon office ; j'avais mon bréviaire qu'on m'avait remis ; on me le laissa jusqu'au 16 mars. Au commencement, il m'était difficile de le réciter, mais bientôt tout le monde sut que, quand je lisais ce livre, il était inutile de m'adresser la parole.

La veille j'avais voulu consulter ma montre ; je m'aperçus qu'elle avait disparu. J'en fis l'observation au chef de police en lui disant : " — Lorsque je sortis de chez moi, j'avais une montre ; elle n'est plus dans mon petit sac. Je l'aurai perdue en route, peut-être qu'elle sera retrouvée. " Il s'étonna d'abord, mais je l'entendis très-bien dire ensuite : " — Quel homme juste ! On lui a volé sa montre, et, pour n'accuser personne, il dit qu'il l'a perdue." Je me souvins, en effet, que l'homme, qui me tenait pendant la route, se cramponnait à ce petit sac, sous prétexte de plus de facilité pour me tenir ; je ne pensais pas alors qu'il avait l'intention de me voler. Le matin, je m'aperçus que mon petit peigne européen avait aussi disparu, mon canif également ; tout avait suivi le même chemin. Mon anneau pastoral heureusement me restait ; le voleur ne l'avait pas sans doute palpé, je résolus de le bien cacher.

Le soir on me fait passer dans une autre chambre plus basse et l'on me met aux ceps. Ces entraves se composent de

deux pièces de bois superposées, longues d'environ 4 mètres et larges de 0 m. 15. A la pièce inférieure se trouvent des échancrures, dans lesquelles on place les pieds à la hauteur de la cheville ; on abaisse ensuite la partie supérieure qui se meut au moyen d'une charnière, placée à l'une des extrémités, tandis que, à l'autre, elle se ferme au moyen d'un cadenas. Cet instrument s'appelle *tchak-ko*. On se contenta de me prendre un seul pied. Lorsqu'on me présenta l'instrument, on fut obligé de me donner une leçon. Les deux satellites avaient presque honte de me mettre dans cette position. Pour adoucir un peu la chose, ils me dirent : "— C'est une coutume ici, quand, pour la première fois, on reçoit un hôte, on lui fait passer le pied dans cet instrument. " Je pus me coucher sur le dos, et, avec un peu d'adresse, me mettre aussi sur le côté. Fatigué que j'étais de cette nouvelle vie, je dormis quelques heures. Ce qui me gênait le plus, c'étaient deux individus couverts de haillons, qui, couchés peu loin de moi, se remuaient dans la paille, poussaient des soupirs, et cherchaient à se débarrasser de la vermine qui les dévorait. J'appris plns tard que c'étaient des mendiants, employés dans la police secrète.

J'ignorais ce qui pouvait arriver ; en tout cas, je n'avais pas d'illusions à me faire : le sort de mes prédécesseurs me disait assez celui qui m'était réservé. Le 31 janvier, j'entendis quelques mots d'une conversation secrète : on parlait d'exécution pour le lendemain. Le jour, il m'était difficile de me recueillir ; mais, la nuit, étant plus tranquille, je la passai à me préparer, persuadé que ma dernière heure avait sonné. Voici une note que je trouve sur mon *ordo*, au 1er février : "Récité l'office jusqu'à none ; dans quelques instants, je vais probablement mourir, je suis tout à Dieu. Vive Jésus ! dans quelques instants, je vais être au Ciel ! " Il me semble que j'étais bien préparé, et tout disposé à mourir. Pour employer le temps qui me restait, je chantai le *Laudate*... et l'*Ave maris stella*, et j'attendis. Les soldats firent ce jour-là, dans la cour, un exercice extraordinaire en poussant des cris féroces... Tout me confirmait dans l'idée que j'avais... Y a-t-il eu une exécution ? Je ne l'ai jamais su.

Le lendemain, c'était le premier jour de l'an chinois. On

me conduisit dans une chambre haute, et je fis, comme tout le monde, échange de politesses. La nuit, on ne me mit pas aux ceps ; peut-être n'était-ce là qu'une infraction que les satellites s'étaient permise, car, deux jours après, l'ordre vint de me mettre de nouveau aux entraves. Les deux satellites qui me gardaient étaient sans doute de mes amis ; j'en entendis un en effet qui disait : " — Est-il possible qu'on le traite ainsi ! C'est un homme honnête juste comme on n'en trouve pas en Corée ; c'est un vrai Fô qui est venu de nouveau sur la terre." Le lendemain, les satellites présentèrent des observations au grand juge. "—C'est pitié, lui dirent-ils, de mettre cet homme-là aux entraves." Le juge répondit : "—Je pense comme vous, je le prends moi aussi en pitié ; mais l'ordre est donné, je ne puis le révoquer."

Sur ces entrefaites, voilà que je suis pris d'un gros rhume ; la nuit, en effet, je souffrais du froid. On courut chez le juge qui dit : "—Oh ! c'est grave, s'il est malade, ne le mettez plus aux ceps ; je me charge de lui, soignez-le bien." Puis il m'envoie un grand paravent pour m'abriter ; on me donna aussi deux tasses de tisane. J'étais touché de toutes ces prévenances, et je ne savais qu'en penser. Le chef des satellites me donna même douze sapèques, à peu près trois sous, pour acheter un peu de bois, afin de chauffer la chambre ; lorsque je voulus les rendre, les satellites s'y refusèrent et payèrent eux-mêmes le chauffage. L'un me donna cinq sapèques pour acheter du tabac, un autre un petit peigne. Déjà j'étais devenu l'ami de tous ; ils ne tarissaient pas quand ils faisaient mon éloge : "—Comme il est doux, simple, poli, affable, juste !" Et les anciens disaient : "—L'évêque Berneux, Daveluy et les autres Pères, que nous avons vus, étaient tous ainsi ; ces Européens sont vraiment vertueux ; ce n'est pas comme nous, Coréens. Au lieu de le mettre à mort, on ferait bien mieux de le renvoyer dans son pays."

Le 5 février, il se fit un grand bruit dans le prétoire ; on ne voulut ni me laisser voir, ni me dire ce dont il s'agissait. Je compris bientôt que c'étaient des prisonniers qu'on amenait ; j'entendis même des soupirs ; c'étaient comme des voix d'enfants qui gémissaient. La pensée que ce pouvait être des chrétiens me vint naturellement, et le lendemain je n'eus

plus de doute, lorsque j'entendis le juge crier assez haut : "—As-tu étudié près de l'Européen ? " On arrêtait donc toujours les chrétiens. Combien étaient-ils ? Qui étaient-ils ? Plus tard, j'appris qu'on avait arrêté une jeune femme de dix-huit ans, mariée depuis dix jours ; c'était la fille d'un noble coréen, Léon Ni, chrétien fervent qui a été très utile aux Pères ; je l'ai eu moi-même pour servant en 1861 ; dernièrement il était maître de maison de M. Deguette. Son fils aîné, Jean Ni, accompagnait le même Père. La jeune femme fut prise avec son mari ; après le jugement, ils furent mis en prison avec les chrétiens et les voleurs. Vers le 20 février, on arrêta d'autres chrétiens ; ils étaient en tout une vingtaine dans la prison de droite, prison affreuse, étroite et si remplie, que les détenus étaient les uns sur les autres, les pieds toujours pris dans les entraves ; les femmes habitaient une petite chambre contiguë et n'étaient pas aux ceps. Mais, j'aurai bientôt occasion de parler des prisons et de leur régime ; parlons un peu des satellites avec lesquels j'ai vécu pendant près de deux mois.

III

Il y a deux tribunaux, le tribunal de *droite* et celui de *gauche ;* chaque tribunal compte a peu près 52 satellites. Au-dessous des satellites, qui tous ont reçu une certaine éducation, sont des soldats, puis des employés subalternes qui les accompagnent dans les expéditions ; enfin des bourreaux, hommes de la dernière classe, à la figure de monstres, au regard faux ; ce sont ordirement d'anciens voleurs libérés. Les satellites sont habillés de diverses façons ; suivant les expéditions qu'ils ont à faire, et pour n'être pas reconnus, ils changent souvent d'habits. Ils ont des chefs qu'on appelle *tchyeu-tji* dont le grade correspond à celui de sergent, et qui portent des anneaux en jade ; le *tong-tji* ou lieutenant porte des anneaux en or. Tous sont sous les ordres du préfet de police, qui a un pouvoir absolu pour les causes ordinaires.

Il est difficile de reconnaître les *pokio* ou satellites ; mais les gens habitués ne s'y trompent guère. Pour se faire reconnaître, en cas de besoin, ils ont toujours sur eux une

plaque en bois, demi-circulaire, appelée *ktong-pou*, sur laquelle sont inscrits des caractères et un cachet ; ils la portent suspendue à la ceinture du pantalon, par une courroie en peau de cerf. Leur autorité est très grande ; personne n'oserait leur résister, excepté les nobles qui les méprisent et quelquefois les font maltraiter ; mais alors même ils trouvent toujours moyen de se venger sur le peuple, et malheur à ceux qui en de telles circonstances, tombent entre leurs mains. Ils sont surtout à craindre quand ils ont une vengeance personnelle à exercer, ou qu'ils veulent s'emparer des biens de quelques gens riches ; ils savent toujours se tirer d'affaire, et, à défaut de raisons, ils emploient la torture et tourmentent leurs victimes sans règles ni mesure.

Au commencement du mois de janvier 1878, ou en décem- 1877, un satellite voulut enlever à un homme du peuple une de ses femmes. Dans ce but, il se réunit à d'autres, et tous ensemble ils accusent cet homme de vol, l'arrêtent, le jettent en prison, et, pour lui faire avouer ses prétendus vols, le soumettent à une horrible question. Mais on avait beau le frapper, il protestait toujours de son innocence ; cela ne faisait qu'augmenter la rage des satellites, qui le réduisirent à un état voisin de la mort. Sur ces entrefaites, les gens de son village, qui le connaissaient pour un honnête homme, vont protester au tribunal. Peu à peu on découvre que l'accusation est entièrement fausse, et le préfet ordonne de le relâcher ; mais le pauvre homme ressemble plus à un cadavre écorché qu'à un homme vivant ; les côtes sont à nu, la barbe, les cils, les sourcils sont brûlés, les paupières attaquées, les pieds foulés, les genoux écrasés, les cuisses et le ventre brûlés, enflés, etc...Les satellites, craignant qu'il ne meure (car eux-mêmes seraient responsables), se mettent à le soigner ; je n'ai pas su s'il était revenu à la vie.

Quand les chrétiens sont entre les mains de ces barbares, l'on peut s'imaginer à quels supplices ils sont réservés. Dans cette persécution, le préfet de police ne les avait pas tout à fait abandonnés à la discrétion des satellites ; il avait lui-même, paraît-il, indiqué les supplices qu'on pourrait leur appliquer, pour les forcer à faire des révélations et à apostasier : c'étaient la torsion des jambes et des bras, et la sus-

pension. J'ai pu entendre quelquefois les soupirs et les cris de ces pauvres torturés, qui souffraient pour Notre-Seigneur Jésus-Christ. Hélas! je partageais bien leurs souffrances; mais, ce qui me faisait mal c'était d'entendre les ricanements, les éclats de rire des satellites et des bourreaux assistant à ce spectacle.

Je ne voudrais cependant pas dire que tous fussent méchants et barbares; j'aime même à croire qu'il y a des exceptions assez nombreuses, et, pour ce qui me regarde, les satellites de droite ne m'ont généralement pas maltaité; quelques-uns même prenaient ma défense et me protégeaient contre ceux qui m'injuriaient. Ils aimaient à causer et me faisaient une foule de questions; il m'a fallu plus de cent fois leur parler des royaumes d'Europes, de la France, leur dire son étendue, sa distance, etc., expliquer les quatre saisons, les phases de la lune, les éclipses de soleil, de lune..., les bateaux à vapeur, les chemins de fer. J'ai pu même leur exposer la doctrine chrétienne. Ils ne croient pas à l'existence de Dieu, mais ils admirent les dix commandements, et bien souvent j'ai entendu de la bouche de ces hommes l'éloge des chrétiens. "—Ce sont des gens doux, paisibles, disaitent-ils; ils ne volent pas, ils ne disent pas de mensonges, ne parlent pas mal du prochain, ne frappent personne, etc." Quelle différence avec eux, qui volent quand ils peuvent, mentent presque toujours, à tel point qu'on ne sait que croire de leurs paroles; j'ai été si souvent trompé, que, à la fin, je n'ajoutais plus aucune foi à ce qu'ils me disaient. Le mensonge est une spécialité du satellite; mais ce qui est commun à tous les Coréens, ce sont les paroles obscènes, les histoires et les discours scandaleux; ils parlent entre eux souvent par gestes. Au commencement je ne comprenais pas; mais, lorsqu'ils m'eurent expliqué ce que cela signifiait, je leur exprimai tout mon mécontentement avec indignation; bientôt ils prirent des précautions, et quand il se présentait quelque nouveau venu tenant des propos licencieux, ils s'empressait de lui dire: "—Ne parle pas de cela, car il n'aime pas à entendre ces choses."

Les questions les plus ordinaires, qui sont du reste des questions de politesse, et auxquelles j'ai été obligé de répon-

dre des millliers de fois, sont celles-ci : "—Comment vous appelez-vous ? Quel âge avez-vous ? De quel pays êtes-vous ? Avez-vous des parents ? Avez-vous des enfants ? Avez-vous des frères ? " Et, pour rendre la politesse, il me fallait, de mon côté, faire les mêmes interrogations. Mais ils ajoutaiet : "—Quand êtes-vous venu ? Avec qui ? Comment ?... Questions indiscrètes auxquelles je déclarais n'être pas obligé de répondre. Tout le temps que j'ai vécu au milieu d'eux, ils n'ont cessé de me questionner sur toutes sortes de choses ; quelques-uns le faisait avec assez d'intelligence et écoutaient volontiers les réponses. On est venu un jour me demander sérieusement si je ne pourrais pas renvoyer les Japonais, qui devaient venir au printemps. On m'a demandé aussi si je ne pourrais pas leur faire un bateau à vapeur.

Pendant toutes ces conversations, je n'avais pas l'air d'un prisonnier, et cependant j'étais bien en prison ; impossible à moi de sortir : deux gardiens me surveillaient nuit et jour.

On parlait, dès le début, de me renvoyer dans mon pays ; un chef vint même me dire :

" — Si l'on te renvoyait dans ton pays, où faudrait-il te conduire ?

" Conduisez-moi où vous voudrez ; vous savez bien que je ne désire qu'une chose, c'est qu'on me permette de rester en Corée, pour y enseigner la doctrine chrétienne.

" — Si l'on te renvoie, tu ne partiras donc pas ?

" — Si l'on me renvoie de force, je serai bien obligé d'aller où l'on me conduira.

" — Mais où te conduire ? Si l'on te mettait en Chine, comment ferais-tu ? "

Je n'avais pas encore parlé de mon passeport chinois, parce que je le jugeais inutile pour la Corée ; je trouvais le moment favorable de le montrer.

" — Si vous me renvoyez en Chine, je serai peu embarrassé, parce que j'ai un passeport qui me permet d'aller par tout le pays du Leao-tong.

" — Fais-le voir."

Je le lui présentai ; il le lut sans avoir l'air d'y faire attention et me le rendit.

" — C'est inutile pour ici.

" — Je le sais ; voilà pourquoi je n'en ai pas parlé ; mais en Chine, avec ce passeport je puis obtenir la protection des mandarins, "

Le lendemain, on vint, de la part du grand juge, me demander mon passeport, pièce qui fit un peu sensation ; on m'en parla même dans un interrogatoire, et enfin on oublia de me le rendre.

Comme je l'ai dit plus haut, quelques jours après mon arrestation, les deux juges, celui de droite et celui de gauche furent remplacés par d'autres. J'eus une fois l'occasion de voir celui de droite, appelé Kim. Il me manda à son tribunal au milieu de la nuit. Comme précédemment, il était dans nn appartement, dont on ouvrit la porte ; pour moi, je me tenais debout dehors avec quelques satellites. L'interrogatoire fut insignifiant, et je pense qu'il ne m'avait appelé que pour me connaître et se procurer le plaisir de me voir. Entre autres choses, il me demanda :

" — Où sont les autres Pères ?

" — Je l'ignore depuis quinze jours ; ils ont dû apprendre mon arrestation, ils se seront cachés, et personne ne peut connaître le lieu de leur refuge.

" — C'est une parole juste, dit le juge ; il ne peut savoir où ils sont présentement... Mais où étaient-ils alors ? Où demeuraient-ils ?

" — Je ne puis répondre à cette question. Quand bien même j'y répondrais, vous ne trouveriez pas plus facilement les Pères que vous cherchez ; ils ont fui, et personne ne connait leur retraite ; de plus, je dénoncerais inutilement des personnes innocentes, et je leur causerais un vrai dommage ; ce que je ne puis ni ne veux faire.

" — Que désire-tu qu'on fasse de toi ?

" — Je ne sais ce que le gouvernement décidera ; mais, puisque vous me faites cette question, je désire que le gouvernement me permette de rester en Corée, de m'établir à la capitale et de prêcher la doctrine. Vous en connaissez assez pour savoir qu'elle n'est pas mauvaise, qu'elle enseigne à faire le bien. Ceux qui la pratiquent sont des gens paisibles, honnêtes, de bons citoyens ; le gouvernement ne pourrait donc qu'avoir avantage à nous accorder cette permission.

" — Et si on te renvoyait ?

" — Je ne demande pas à partir, au contraire, et, si on me le permet, je resterai dans le pays jusqu'à la mort. Je me chargerai encore de recueillir, de nourrir et d'élever les orphelins et les enfants abandonnés, qui sont si nombreux.

" — Où prendrais-tu de l'argent ?

" — Des enfants de France m'en donneraient.

" — Ils sont donc bien riches ?

" — Pas très-riches ; mais ils sont généreux, charitables, et ils aiment les enfants de la Corée.

" — Pourquoi te frottes-tu les mains ainsi ?

" — Sorti d'une chambre chaude, au milieu de la nuit, j'ai froid.

" — Tu as froid ! Qu'on l'emmène, et qu'on le traite bien."

Puis il remit pour moi au chef des satellites une petite boîte de gâteaux de Chine.

Que pensait, que faisait le gouvernement ? C'était à n'y rien comprendre, sinon que, dans le Conseil, il y avait à mon sujet une grande hésitation. J'ai entendu un jeune homme, qui disait :

" — Hier soir, il y a eu une dispute terrible à la préfecture de police ; deux ministres se parlaient avec colère, et sont restés jusqu'à minuit sans pouvoir se mettre d'accord.

" — A propos de quoi ? lui demanda-t-on.

" — A propos de l'Européen."

Et ces scènes arrivaient fréquemment, paraît-il. Les uns voulaient me renvoyer en Chine ; les autres voulaient me mettre à mort. Un scribe me dit un jour : " — On a envoyé en Chine pour consulter le gouvernement à votre sujet, et ce qu'il ordonnera de faire, on le fera." D'autres disaient : " — Quand les autres Pères seront arrivés, on décidera. Vous feriez bien de les appeler et de leur donner l'ordre de venir."

J'étais toujours avec les satellites. Or ceux-ci, au nombre de huit, dix, et quelquefois d'une vingtaine, allaient venaient, se succédaient, passant leur temps à rire, à jouer, à vociférer, à se disputer, depuis six ou sept heures du matin, jusqu'au milieu de la nuit. Ce n'était pas le moindre de mes tourments. On ne cessait de m'adresser la parole, et je trouvais à peine le temps de faire un peu de méditation ; j'y suppléais

pendant la nuit. Quelle difficulté pour réciter mon bréviaire au milieu de ce tapage ! Différentes caisses, saisies dans ma maison, avaient été apportées au corps de garde des satellites ; beaucoup d'objets avaient disparu lors du pillage ; mais, même en ce lieu, chaque fois que le chef ouvrait ces caisses, les satellites présents emportaient ce qui leur convenait ; ils venaient me demander ce qu'était tel ou tel objet, à quoi servait telle ou telle chose. Un jour, un satellite m'apporta une petite croix, et me demanda si c'était de l'or ; je reconnus le croisillon de ma croix pectorale, qui contenait des reliques. Il l'avait brisé. Le tout aura été brûlé, fondu, car je n'ai plus revu cette croix qui était en argent doré. D'autres satellites m'apportèrent un morceau de savon, me demandant ce que c'était. Je résolus de les amuser, et je réussis assez bien, car, leur ayant montré la manière de faire des bulles, tous se mirent à l'œuvre, à qui mieux mieux, même les manderins qui soufflaient avec force dans un tuyau de papier pour gonfler les bulles. Ils amenèrent leurs amis du dehors pour voir cette merveille, et je crois que tous eussent voulu avoir du savon à leur disposition ; un grand nombre m'en demandèrent bien inutilement, puisque je n'avais rien. Un satellite me dit :

" — Est ce bon à manger, le savon ?

" — Non, cela ne se mange pas, et même cela pourrait rendre malade.

" — Mon petit garçon, qui a dix ans, et à qui j'en avais donné un morceau, crut que c'était un gâteau ; il en a mangé et il a été très-malade."

Je profitai de la circonstance pour les avertir que, dans mes caisses, il y avait quelques remèdes européens, qui étaient excellents, quand on savait s'en servir, mais qui, employés sans discernement, pouvaient donner la mort.

" — Oui, me disaient-ils, mais le vin de raisin, comme c'est bon ! Nous le connaissons bien. — Comme c'est fort ! ajoutait un autre, j'en ai bu quelques verres, et je me suis enivré d'une belle manière, tellement que je ne me suis réveillé que le lendemain." De fait, ils avaient bu tout le vin de messe de la mission.

Pendant tout ce temps, je n'étais pas maltraité. Le matin

et le soir, on me donnait du riz, et, au milieu du jour, une espèce de bouillie. Seulement il m'était impossible de changer d'habits, et la vermine me dévorait ; je ne pouvais qu'à grand'peine obtenir de temps à autre un peu d'eau pour me laver les mains et la figure ; et, quand on voulait bien m'en donner, c'était dans le vase dont les satellites se servaient pour se laver les pieds.

On vint me dire un jour ; " — Le grand juge a appris que vous saviez dessiner ; il vous demande de lui faire le portrait d'un Coréen, d'un Chinois et d'un Européen. J'hésitais d'abord, car je ne sais pas dessiner ; mais surtout je craignais un piége. On insista, et je me mis à l'œuvre. Le Coréen passa facilement, le Chinois aussi ; pour l'Européen, je l'habillai un peu à ma fantaisie, et j'envoyai mon travail au grand juge, qui me fit remercier en disant que j'étais très-habile. En suite de quoi, tous voulaient avoir des desseins que je dus refuser afin de conserver ma réputation.

C'est alors que j'entendis pour la première fois parler des jeux qui suivent les fêtes du premier de l'an chinois en Corée.

Ces jeux durent un mois, et ils consistent en de vrais combats. Deux armées, composées de deux ou trois cents hommes portant de gros bâtons de deux pieds de long, sont en présence. A un signal donné, elles se précipitent avec fureur l'une sur l'autre ; les coups de bâtons pleuvent à droite et à gauche, jusqu'à ce que l'un des partis soit obligé de céder et de s'enfuir. On conçoit aisément ce qu'il en résulte de contusions, de mâchoires et d'épaules démises, de têtes, de jambes, de bras cassés ; souvent la mort même s'ensuit. Ces combats de gladiateurs sont, pour les habitants de la capitale, un des plus beaux spectacles. Comme je faisais remarquer aux satellites la cruauté de ces luttes, ils me répondirent : " — Oh ! il n'y a que les Coréens pour avoir ce courage, pour supporter de tels coups, et braver ainsi la mort. " Une fois, l'acharnement avait été tel, que le gouvernement se crut obligé de défendre ce jeu ; mais, deux jours après, il recommençait dans un autre quartier, toujours en dehors des portes de la capitale. "—Si les Européens assistaient à ces jeux, comme ils auraient une haute idée des Coréens ! me disaient-ils encore, il n'y a pas de peuples comme nous."

J'eus plusieurs fois l'occasion de connaître la manière dont on corrige les soldats. Parmi ceux qui étaient employés au corps de garde, il y avait quelques braves gens, remplissant bien leurs devoirs; mais il y en avait d'autres toujours rebelles à la discipline. Deux ou trois ne manquaient pas de s'enivrer toutes les fois qu'ils pouvaient le faire. L'un d'eux, homme grand, fort, solide, passait peu de jours sans rentrer ivre et incapable de faire son service. On le laissait dormir, après l'avoir mis aux entraves, puis, le lendemain, le chef le faisait venir et le condamnait à recevoir trois, cinq ou dix coups de planche. On m'a invité plusieurs fois à voir cette exécution; mais je refusais en plaignant le pauvre patient, ce qui faisait rire les satellites. Quoique je n'aie rien vu, j'ai cependant tout entendu. On étendait le patient sur une natte, en présence de ses camarades; le chef lui faisait une admonition, et un homme, armé d'une planche longue de huit pieds, s'approchait. Au commandement du chef, il frappait le coupable qui, à chaque coup, ne manquait pas de crier; mais, pour étouffer ses cris, deux autres soldats chantaient sur des tons différents. Les coups se succédaient, à des intervalles assez rapprochés, pendant lesquels le chef faisait encore une petite admonition qui devenait de plus en plus sévère. A chaque coup, les deux soldats chantaient, et le patient criait plus fort. Il y a manière de donner les coups; aussi les soldats entre eux savent s'épargner, et bien souvent cette bantonnade n'est qu'une comédie; mais j'en ai vu qui, ayant reçu dix coups de planche, avaient la peau enlevée et les cuisses profondément labourées; ils perdaient connaissance, et il leur fallait un mois pour se remettre.

La religion de tous ces employés de préfecture, comme celle des nobles et des fonctionnaires, c'est le culte de Confucius. Ils honorent Confucius, le respectent, le louent, l'admirent, lui font des sacrifices. Ils sont fiers de ce culte et accusent les Chinois d'indifférence à l'égard du philosophe. Plusieurs fois ils m'ont dit: "—Nous avons une doctrine, la doctrine de Confucius: nous n'avons pas besoin d'en avoir une autre, nous n'en voulons pas d'autre." Entrer directement en discussion était inutile, et n'eût fait que les irriter. Plusieurs fois cependant, je leur ai fait voir que la doctrine

de Confucius n'était pas complète, que les sacriffces qu'ils font aux ancêtres ne sont souvent qu'une comédie, etc... ; mais tout cela avec beaucoup de précautions, car les Coréens sont très-susceptibles sur cet article. Pour les convertir, il faut d'abord leur expliquer la doctrine chrétienne, leur en faire voir la beauté, les preuves, etc., mais attaquer de front leurs doctrines ne ferait que les humilier sans résultats. Puis j'ajoutais :

" — Vous dites que vous avez une doctrine, mais le peuple n'en a pas ; les lettrés honorent Confucius, les bonzes honorent Fô, mais le peuple, quelle doctrine suit-il ?

"—C'est vrai, le peuple n'a pas de doctrine.

"—Eh bien, qu'on nous laisse donc enseigner au peuple la religion chrétienne ; vous savez qu'elle est bonne et que de grands lettrés coréens l'ont pratiquée.

"—Oh ! oui, c'étaient de grands savants que tel et tel..."

Déja deux fois, au commencement de février et vers le 10 mars, on avait signalé des navires européens sur la côte. La population était en émoi, se tenait sur ses gardes ; on en signala encore en avril et en mai, et chaque fois cette nouvelle excitait une grande rumeur. Le 12 mars, un chef de satellites arriva avec toute une troupe ; j'appris qu'il revenait d'une expédition dans le Sud, sans doute ponr rechercher les missionnaires. Il confirma la présence des navires sur les côtes. Il ramenait trois chrétiens, mais n'avait pas pu trouver les Pères, ce qui le rendait très-mécontent. Il s'excusait en disant qu'il était impossible de pénétrer dans les campagnes infestées de brigands et que les satellites du pays n'osaient s'y aventurer. C'est sans doute ce mécontentement qui s'est déversé sur moi, car, trois jours après, eut lieu le grand interrogatoire. Jusqu'alors j'avais été épargné, et l'on ne me traitait pas trop mal.

IV

Le 16 mars au matin, je remarquai une certaine agitation que je ne pouvais comprendre. J'étais alors renfermé dans une petite chambre dont la porte donnait sur la cour ; par cette porte entr'ouverte, je vis qu'on apportait une chaise, et le chef vint aussitôt me dire :

" — Evêque, monte là-dedans.

" — Pour aller où ?

" — Tu le sauras bientôt ; monte vite. "

Je voulus prendre mon bréviaire :

" — Ce n'est pas nécessaire, dit-il ; laisse-le ici, je m'en charge. "

Je m'assieds dans la chaise. Deux porteurs la soulèvent et deux satellites l'accompagnent ; l'un deux, en passant la porte, laisse échapper cette exclamation : " — Pauvre malheureux ! Si du moins on l'avait renvoyé dans son pays ! "

Pendant le trajet, je me demandais où l'on me conduisait. Du reste, j'étais prêt à tout, et je m'abandonnais avec confiance à la Providence, ne désirant faire que la sainte volonté de Dieu. Nous arrivâmes devant un grand bâtiment, et la chaise s'arrêta. La porte était ouverte, et tout le monde entrait ; mais, comme prisonnier, je ne pouvais passer par là, je devais entrer par une petite porte réservée pour les criminels. Nous voilà dans une vaste cour qui conduit au tribunal. On me dépose dans une petite chambre qui se trouve à côté. A peine les satellites eurent-ils échangé entre eux quelques paroles, que je compris tout ; je me trouvais transporté au tribunal de gauche. Mais, pour quel motif ? Ordinairement quand on change de tribunal, c'est que le procès doit être fait plus rapidement et prendre une autre tournure. Il y avait longtemps qu'on avait l'air de ne pas s'occuper de moi, et je désirais qu'on prit une détermination.

Beaucoup d'employés des tribunanx vinrent me voir ; j'en connaissais quelques-uns que j'avais vus au tribunal de droite. Inutile de leur adresser des questions ; ils auraient répondu d'une manière évasive, ou bien m'auraient menti. Le mieux était de les écouter parler entre eux. Bientôt j'eus appris qu'il s'agissait d'un jugement que je devais subir devant les deux juges criminels de droite et de gauche, réunis à cet effet, et qui allaient enfin prononcer une sentence. Je priai Notre-Seigneur de me soutenir et de mettre dans ma bouche des paroles de sagesse afin de répondre suivant son esprit et pour le bien de cette pauvre mission.

Allait-on me permettre de rester ? Allait-on me renvoyer

en chine. Allait-on me mettre à mort ? Cette dernière hypothèse me paraissait la plus probable, et je pouvais espérer que, après quelques jours de souffrances, je serais enfin débarrassé des peines de cette vie, pour posséder le bonheur de voir Dieu toute l'éternité ! Les grêces de Notre-Seigneur ne manquent pas dans ces circonstances. Appuyé sur ce secours, je me sentais fort ; et je me remis tout entier entre les mains de Dieu. Autour de moi les satellites parlaient, criaient, riaient et fumaient. Après une longue attente, on vint avertir que les juges me demandaient.

Aussitôt je me lève, et les satellites s'empressent de m'emmener dans la cour où ils me remettent à un bourreau, qui tenait à la main une corde rouge. Cette corde sert à lier les grands criminels, les voleurs, les assassins. Elle peut avoir deux brasses de long ; à l'une des extrémités, est un ornement de cuivre en forme de tête de dragon ; une douzaine de boules ou anneaux du même métal sont enfilés dans la corde. Le bourreau me prit assez doucement et se mit en devoir de m'attacher ; il me passa la corde par-dessus les épaules en la croisant sur la poitrine, l'attacha par derrière et retint en main l'extrémité qui simulait la queue du dragon. On me fait avancer vers l'endroit où doit avoir lieu le jugement. Le peuple n'était pas admis, mais il y avait beaucoup de soldats de la garnison et du palais venus en curieux et des employés du gouvernement. Nous marchons entre deux haies formées par les employés subalternes de la préfecture de police ; il y en a une trentaine à droite et autant à gauche ; ils ont des pantalons blancs et des vestes noires ou bleu foncé ; ils sont tous armés d'énormes bâtons rouges, de la grosseur d'un bras et longs de huit pieds. Ce sont les bourreaux. On me fait arrêter sur une espèce de paillasson, qu'on avait jeté au milieu de la cour.

En avant et de chaque côté, sont les chefs des satellites ; les scribes, placés au milieu des satellites, se disposent à écrire. Au fond, à dix pas de moi, se trouve la chambre où les deux juges de droite et de gauche sont assis sur des nattes ; des coussins en soie leur servent d'appuis. Ils sont en grand uniforme : bonnets ou mitres en crin avec des volants pendant de chaque côté, grands habits de soie bleue

retenus par une ceinture richement ornée d'écailles de tortue ou de pierres précieuses. Celui de droite s'appelle Kim. Je l'avais déjà vu ; il a une figure ronde, réjouie et paraît avoir de quarante à cinquante ans. Celui de gauche, Ni-kyeng-ha, le juge de Mgr Berneux et de nos autres confrères, célèbre par ses nombreuses exécutions en 1866, montre soixante ans ; il a des yeux de tigre qui indiquent le mépris et la cruauté ; il n'écoute aucune supplication, aucun conseil, et veut tout décider par lui-même. Les juges sont assis, tous les assistants se tiennent debout, prêts à exécuter les ordres de leurs chefs, ou plutôt du chef, le juge de gauche ; car lui seul prend la parole, lui seul donne des ordres ; le juge de droite ne semble être que son aide.

Après avoir jeté un coup d'œil sur cet entourage, je me tins debout. Les satellites me crièrent :

" —Mets-toi à genoux."

Je restai debout.

" —Mets-toi à genoux, à genoux, à genoux....."

Même immobilité. Le juge regardait tout ce tapage.

" —Assieds-toi à ton aise, me dit-il.

Aussitôt satellites et bourreaux me disent avec une figure souriante, comme si l'ordre était venu d'eux.

" —Assieds-toi, assieds-toi.

Je m'assis sur la paille, en croisant les jambes suivant la coutume coréenne, et l'interrogatoire commença :

" —Quel est ton nom ?

" —Je m'appelle Ni-Pok-Myeng-i."

En coréen Pok veut dire félicité, bonheur ou heureux, Myeng-i veut dire clarté ou clair ; c'est la traduction de mes deux noms de baptême Félix-Clair ; Ri, ou ce qui revient au même, Ni, est la première syllable de mon nom de famille.

" —Quel âge as-tu ?

" —J'ai quarante neuf ans.

" —De quelle année es-tu ?

" —De l'année Kyeng-in (1830)."

Ils se mettent à compter et disent :

" —Oui, c'est bien cela, quarante-neuf ans. Quand es-tu venu en Corée ?

" —Je suis venu à la 7me lune ?

" —Quels sons les autres missionnaires qui sont en Corée ?

" —Il y en a quatre."

On les connaissait, et bien souvent on m'avait parlé d'eux en les nommant.

" —Où sont-ils ?

" —Depuis deux mois que je suis en prison, sans nouvelles d'eux, puis-je savoir où ils se trouvent ?

" —Avec qui es-tu venu ?

" —Si je vous donnais ces indications, plusieurs personnes pourraient en souffrir. Je ne puis donc dire ni comment, ni avec qui je suis venu.

" —Quel est ton yays ?

" —Poul-lan-sya.

" —Ecris cela."

On me fait passer du papier et un pinceau et j'écris *Poul-lan-sya* en coréen. Le juge regarde et dit :

"—Ecris-le aussi en ta langue."

J'écrivis *France.* Alors je sentis comme un nuage me passer sur le cœur ; pauvre pays ! pauvre France ! et cependant j'éprouvai un sentiment de fierté.

"—As-tu une dignité dans ton pays ?

"—Je n'ai pas de dignité, je n'exerce aucune fonction.

"—Lorsque tu retourneras dans ton pays, ton gouvernement te donnera-t-il de grands emplois, une haute dignité ?

"—Lorsque je suis venu en Corée, c'était pour y vivre et y mourir ; j'avais l'intention d'y rester jusqu'à la mort. Quand bien même je rentrerais dans mon pays, je n'aurais aucun emploi.

"—On m'a fait voir ton passe-port. De qui l'as-tu obtenu ?

"—Je l'ai obtenu de la cour de Pékin qui en donne à tous les missionnaires, afin qu'ils puissent circuler sans être arrêtés ni inquiétés.

"—Quel est le cachet qui est dessus ?

"—Je pense que c'est le cachet du gouvernement chinois ?

"—Est-ce le cachet du tribunal des Rites ou d'un autre ?

"—Je ne puis répondre, ne le connaissant pas.

"—Est-ce toi qui l'as demandé au gouvernement chinois ?

"—Non, c'est le ministre de France résidant à Pékin qui l'a demandé pour moi.

"—Comment s'appelle-t-il, ce ministre ?

"—Il s'appelle Louis de Geofroy.

"—Comment dis-tu ?

"—Louis de Geofroy."

Alors tous les assistants, prêtant l'oreille, essaient de répéter, et j'entendis les plus habiles qui disaient, en pinçant les lèvres, avec force grimaces: "Nui te So-poa." Je répétai encore en appuyant sur chaque syllabe. Le juge essaya inutilement une fois d'articuler ce mot ; il y aurait perdu sa dignité en insistant. Mais les autres voulant à toute force le prononcer, il me fallut le répéter plusieurs fois avec le même succès. Je ne pouvais m'empêcher de rire, et je leur expliquai que ce nom, étant français, a des sons différents de la langue coréenne.

"—Mais toi, tu prononces bien les mots de la langue coréenne.

"—D'abord, je ne les prononce pas bien, puisque quelque fois vous avez de la peine à me comprendre ; ensuite, il m'a fallu beaucoup d'étude et d'exercice ; dans les commencements, il y avait des mots que je ne pouvais pas prononcer."

Après cette interruption, le juge reprit :

"—Pourquoi, étant sorti une première fois, es-tu revenu ?

"—Le batelier voguant sur la mer et surpris par une tempête, va se mettre à l'abri dans quelque port, puis, la tourmente passée, il se remet en mer ; ainsi j'ai fait."

Le juge se mit à sourire en disant à demi-voix :

"—Oh ! ce n'est pas la même chose. Qu'es-tu venu faire ?

"—Prêcher une belle doctrine.

"—Quelle doctrine ?

"—La religion catholique qui enseigne à honorer le Maître du Ciel, Dieu.

"—Qu'est-ce qu Dieu ?

"—C'est le créateur du ciel et de la terre, c'est lui qui a créé le premier homme d'où nous sommes tous descendus ; tout homme doit honorer ses parents, à plus forte raison doit-on honorer Dieu, le père de tous les hommes ; c'est encore lui qui gouverne l'univers et qui est le maître de tout.

"—Qui a jamais vu Dieu ?

" —Dieu a parlé aux hommes ; c'est Dieu lui-même qui a donné les dix commandements que tous les hommes doivent observer. En outre, les preuves de l'existence de Dieu sont partout, et nos livres chrétiens que vous avez pu voir en donnent beaucoup.

" —Qu'est-ce qu'a de bon cette doctrine ?

" —Elle apprend à aimer Dieu par-dessus tout, et tous les hommes comme soi-même ; elle apprend à faire le bien, à éviter le mal, à régler ses mœurs, à supporter patiemment les maux de cette vie, avec l'espérance d'un bonheur éternel après la mort.

" —Lorsque tu mourras, où iras-tu ?

" —Chaque homme, après la mort, va devant Dieu et subit un jugement sur le bien ou le mal qu'il a fait pendant sa vie ; les bons vont au ciel, les méchants vont en enfer.

" —Mais toi, où iras-tu ?

" —Personne ne peut répondre de soi.

" —Mais enfin, où espères-tu aller ?

" —J'espère, avec la miséricorde de Dieu, obtenir le ciel.

" —Ne crains-tu pas de mourir ?

" —Tout homme craint la mort.

" —Mais, actuellement, si l'on te mettait à mort, n'aurais-tu pas peur ?

" —Je n'ai peur que d'une chose, c'est du péché ; si, actuellement, ici, vous me mettez à mort pour la cause de Dieu, je n'ai nullement peur.

" —Et alors, où iras-tu ?

" —Au ciel, en présence de Dieu.

" —Combien de temps ?

" —Toute l'éternité.

" —Mais les corps vont en terre ?

" —Oui, les corps vont en terre où ils pourrissent ; mais l'âme ne meurt pas, et de plus, un jour les corps ressusciteront tous, et iront, unis à l'âme, dans le lieu où celle-ci était avant la résurrection, et cela pour toujours."

Pendant cette dernière réponse, le juge fit une grimace et eut un sourire de pitié.

" —C'est assez, dit-il avec mépris ; qu'on l'emmène."

(*à continuer*).

MGR. D'OLINDA

ET LA FRANC-MAÇONNERIE AU BRÉSIL.

La mort prématurée de Mgr. Vital Gonzalvez d'Oliveira, a ramené les esprits sur la question religieuse au Brésil et sur la lutte vaillamment soutenue depuis huit ans par les apôtres de la foi contre la franc-maçonnerie, si puissante dans ce pays. Aussi avons-nous juger à propos d'exposer succinctement les phases diverses de ce conflit grave, d'après des renreignements puisés à des sources sûres.

Le réveil de la franc-maçonnerie au Brésil date de 1872. Elle était parvenue, sous le manteau de la religion, à s'introduire dans les séminaires, chapitres, couvents et confréries religieuses. Elle avait l'air de dormir, mais elle n'attendait qu'un incident favorable pour jeter son masque et attaquer publiquement ce qu'elle avait toujours combattu dans le mystère.

Cet incident se produisit au mois de mai 1872. Les loges maçonniques, ayant célébré une grande fête en l'honneur de leur grand maître, M. le vicomte de Rio-Branco, alors président du conseil des ministres, pour le complimenter au sujet de la loi sur l'esclavage, un malheureux prêtre, l'abbé Almeida Martins, y prononça un discours déplorable, à la suite duquel, et après avoir épuisé inutilement tous les moyens de persuasion, l'évêque de Rio-Janeiro fut obligé de le suspendre pour arrêter le scandale. Sur ce, les loges et le chef du gouvernement se réunirent en grande séance, épousèrent la cause du prêtre interdit et prirent la résolution d'attaquer l'épiscopat dans la presse et d'inviter tous les francs-maçons du Brésil à prendre part à la bataille contre l'Eglise.

Toutes les loges répondirent avec empressement à cet appel; on envoya partout des circulaires, engageant les sociétés secrètes à la lutte contre le catholicisme. On ouvrit

des souscriptions. M. Saldanha Marinho alla même rendre visite à l'abbé Almeida, en sa qualité de Grand-Orient du second cercle, lui témoigna ses sympathies et l'informa qu'il n'y avait point de divergences dans la façon d'apprécier la question, celle-ci étant *une onde immense qui se soulevait contre l'ultramontanisme.*

La presse, ce levier si puissant pour le mal, servit à merveille les desseins infernaux des francs-maçons. Les mauvais journaux prirent naturellement la défense des apostats ; d'autres feuilles furent créées, qui se posèrent ouvertement en *organes de la franc-maçonnerie* (1).

Cette presse-là niait les mystères de la religion, faisait litière de tous les dogmes, attaquait avec violence la divinité de Jésus-Christ, la très Sainte-Trinité, l'eucharistie, la virginité de Marie, l'enfer, la grâce et l'infaillibilité du Pontife.

Les cardinaux, les évêques et les prêtres étaient conspués de la façon la plus infâme ; la papauté y était présentée comme un fléau.

Tout ce débordement d'injures avait lieu avant que les évêques eussent parlé et seulement à la suite de l'interdiction de l'abbé Almeida.

On ajoutait, d'ailleurs, la raillerie à l'outrage, en faisant célébrer des messes (!) " pour se fortifier contre les colère des ultramontains et braver l'opposition de l'évêque."

C'était un " ultimatum (*sic*) lancé par la franc maçonnerie de Rio-Janeiro à Mgr. Lacerda."

Malgré la défense de ce prélat, une messe fut célébrée, et même les francs-maçons y assistèrent revêtus de leurs insignes. Le prêtre célébrant ne fut point suspendu.

Cette modération de l'évêque semble avoir malheureusement encouragé la haine de ces forcenés, car les provocations les plus cruelles à l'adresse de Mgr. Lacerda ne firent que redoubler depuis ce temps-là. Un des grands maîtres se fit élire président de la confrérie de la paroisse où se trouve l'évêché, défiant solennellement l'évêque de l'en faire sortir. Ce triste personnage s'est même permis d'accuser de mol-

(1) Entre autres la *Familia universal* et la *Verdade*, à Pernambuco, le *Pelicano*, à Para ; la *Fraternidade*, à Ceara ; la *Lus*, à Rio Grande do Norte ; le *Labarum*, à Alagoas, et le *Maçon* à Rio Grande do Sud.

lesse le prélat, et de le railler grossièrement à propos des confréries de la cour, qui continuaient d'être composées en grande partie de francs-maçons, et de n'être point interdites, et dont pas un seul membre n'avait abjuré à la fin de l'année accordée par Pie IX pour s'amender.

C'est dans ces circonstances que Mgr. Vital Gonzalvez d'Olievera monta sur le siége de Pernambuco, au mois de mai 1872. Chose étrange : à peine sacré, sans avoir rien fait, et avant même d'être arrivé dans son diocèse, il fut signalé par la secte comme un homme dangereux ! Les deux journaux maçonniques la *Familia universal* et la *Verdade* paraissaient presque aussitôt dans son diocèse. Un mois plus tard une loge annonça une messe solennelle pour le jour de Saint-Pierre, en commémoration de l'anniversaire de sa fondation.

Le jeune et courageux évêque que la Providence paraissait avoir choisi pour cette lutte, ordonna alors très secrètement à son clergé de n'officier dans aucune cérémonie maçonnique. C'était son premier acte ; la messe ne fut point dite. La franc-maçonnerie essaya d'en faire dire d'autres, mais toujours vainement.

Pendant cinq mois, on n'entendit qu'un concert d'avanies, d'injures et de blasphêmes contre Mgr Vital, dont la douceur était, il faut le rappeler, blâmée dans une certaine mesure d'un autre côté.

L'évêque fut néanmoins obligé d'ordonner au mois de novembre des prières publiques, pour faire réparation à la Sainte Vierge des insultes que la *Verdade* venait de lui jeter en attaquant sa virginité. Ces actes d'amende honorable mirent le comble à la fureur de la franc-maçonnerie. Elle se vengea, en publiant les noms de plusieurs membres du clergé affiliés à la franc-maçonnerie et en nommant le rédacteur franc-maçon qui vomissait à la *Verdade* toutes ces injures sacriléges, M. Ayres Gama, président de la confrérie *la Soledade*.

Les mêmes provocations avaient lieu en même temps à Para, à Ceara et dans d'autres villes. La franc-maçonnerie semblait mettre les évêques dans la terrible alternative de faire leur devoir en entamant la lutte avec toutes ses souf-

françes, ou de trahir leur mission en se soumettant à la secte.

On n'imagine pas le cynisme de ces sectaires. Voici quelques lignes de la sommation que la *Fraternidade* adressait à l'évêque de Ceara, après lui avoir dénoncé beaucoup de membres des confréries appartenant aux loges :

Monseigneur le voit bien, les confréries sont presque exclusivement confiées aux francs-Maçons. Comment donc Sa Grandeur peut-elle converser avec ces excommuniés-là, comment peut-elle vivre avec eux, comment peut-elle les supporter dans le sanctuaire ?

Allons, Monseigneur, un coup d'Etat, une mesure de salut, expulsez ces excommuniés du sein des confréries. Comment pourront-ils continuer à diriger les confréries, dont le but unique est la splendeur du culte ?

Ah Monseigneur ! Vous faiblissez... le courage vous manque au moment suprême. Le gouvernement... un procès... une prison... une forteresse... Ce sont des fantômes qui assaillent l'imagination de notre doux évêque !

Si dure que fût sa situation, Mgr d'Olinda ne pouvait trahir son devoir. S'il avait pu gémir en silence avant la publication officielle des francs-maçons, faute de preuves, et alors qu'il en connaissait un grand nombre parmi les faux fidèles, l'évêque mis en demeure de remplir son devoir, ne pouvait s'empêcher de chasser les loups qui s'étaient cachés dans le bercail.

Le temps de parler était venu pour lui. C'était une question de vie ou de mort pour l'Eglise du Brésil. Mgr Vital a toujours été persuadé que si l'episcopat restait ferme à son poste, la lutte serait tenace, sans doute, mais qu'on parviendrait à sauver la foi au Brésil et à arrêter les progrès de l'impiété ; tandis que si, au contraire, on faiblissait, si l'on continuait de suivre le système de tout céder, *pro bono pacis*, tout y serait irrémisciblement perdu, et le catholicisme y périrait par décomposition lente, sans espoir d'aucune réaction catholique, à cause du travail incessant que font les protestants dans le pays.

On ne saurait, certes accuser Mgr d'Olinda de n'avoir pas épuisé tous les moyens que conseille la charité avant de frapper énergiquement les confréries. Il appela chez lui, en secret, chacun des prêtres francs-maçons, et les exhorta si tendrement et si paternellement, que Sa Grandeur réussit, la

grâce du Seigneur aidant, à faire abjurer publiquement leurs erreurs à tous, sauf deux récalcitrants, qui furent interdits. L'évêque reçut l'abjuration de plusieurs laïques et procura, par tous les moyens possibles, la conversion de bien d'autres ou leur démission des confréries.

Un grand nombre cependant ayant persisté, et les mesures particulières n'aboutissant plus à rien, l'évêque fut contraint d'agir *officiellement*. Par une circulaire datée du 28 décembre 1872, il pria les curés d'exhorter les confréries à faire abjurer les membres francs-maçons ou à les éliminer. Deux confréries obéirent à l'ordre du prélat, les autres répondirent par des plaisanteries ou par des insultes.

L'évêque ne se découragea pas pourtant, et il leur envoya une admonition charitable où il rappelait les peines canoniques. Cette admonition ne reçut qu'une réponse encore plus grossière. Enfin un dernier avertissement, également inutile, amena la suspension des confréries, auxquelles il fut interdit de comparaître dans les offices divins comme associations religieuses, de porter des habits religieux et de recevoir de nouveaux membres. L'évêque déclarait, pour prévenir des complications avec le gouvernement, que la suspension n'avait de valeur qu'au point de vue religieux et spirituel.

Il est à remarquer qu'aucune confrérie ne fut suspendue qu'après l'insuccès des trois exhortations de l'évêque. Exhortations, mandements, prières, imprimés gratuits, rien de ce qui pouvait ouvrir les yeux des égarés ne fut négligé par l'évêque. La chose arriva au point qu'un préfet (président de province), M. Pereira de Lucena, écrivit à l'évêque en l'invitant d'ordonner aux prêtres de ne poin parler contre la franc-maçonnerie. L'évêque jugea convenable de ne pas répondre à cette injonction.

Le Pape approuva la conduite de l'évêque par sa mémorable lettre *Quamquam dolores*, répondant à celle où Mgr. d'Olinda avait demandé des lumières et des pouvoirs spéciaux pour agir contre les confréries du tiers-ordre et du Carmel, qui prétendaient jouir de certains priviléges accordés par le Saint-Siége. Sa Sainteté levait pendant une année seulement la *réserve* des excommunications encourues par les francs-maçons, et donnait pouvoir à l'évêque d'agir avec toute la rigueur des lois canoniques.

Pendant ce temps, Mgr. de Para avait agi de la même manière, et les autres évêques avaient écrit à Mgr. Vital en adhérant entièrement à ses actes Dans certains diocèses, la franc-maçonnerie était censée ne pas exister aux yeux de l'évêque, les francs-maçons ne s'y étant jamais dévoilés, comme à Pernambuco et Para. Il y avait d'autres diocèses enfin où l'arrogance des sociétés allait forcer les prélats à agir énergiquement, lorsque l'envoi de la célèbre et fatale mission Penedo à Rome les arrêta dans cette voie.

On ne saurait nier, sans faire preuve d'une mauvaise foi insigne, la complicité du gouvernement avec la franc-maçonnerie dans toute cette inique campagne contre l'Eglise. Il est vrai qu'un même homme, ainsi que nous l'avons déjà dit, était à la fois le chef du ministère et le chef des loges. L'empereur, de son côté, ne voulait pas rester en arrière, si nous en croyions le *Correio Paulistano*, qui assurait qu'en appelant l'épiscopat à rendre compte de ses actes, Sa Majesté voulait montrer que son voyage en Europe n'avait pas été inutile.

C'est grâce à cette haute protection que les confréries supprimées, suivant le conseil qui leur avait été donné par le ministre, M. Correa de Oliveira, adressèrent un recours qui violait les lois de l'empire et les lois canoniques, et dont le résultat, aprss une information faite par trois conseillers d'Etat, tous trois francs-maçons, fur l'ordre du 12 juin 1873.

Au nom de l'empereur, cet ordre sommait l'évêque de lever la suspension des confréries et l'interdiction des chapelles, parce que la franc-maçonnerie était une société de *bienfaisance* et était autorisée par l'Etat. Le conseil d'Etat y soutenait l'exéquatur et l'appel comme d'abus, comme étant un droit de la couronne.

La réponse de Mgr. Vital est digne d'un grand évêque :

" Si Sa Majesté l'empereur me demande mes facultés, le service de mon humble personne, ma vie même, je mets tout à sa disposition, j'abandonnerai tout, n'ayant aucun attachement à rien de tout cela; mais quant au sacré dépôt qni m'a été confié, et qui aqpartient à Dieu et à son Eglise, je ne puis, je ne dois pas le céder, et je ne le céderai jamais."

Et plus loin : "... Dans les matières spirituelles ou reli-

gieuses, permettez-moi de le dire franchement, monsieur le ministre, je ne reconnais sur la terre aucune autre autorité que le Vicaire de Jésus-Christ, et, dans les cas prévus, Sa Grandeur l'archevêque métropolitain (1)."

L'interdit fut enfin levé par l'empereur, et les confréries se livrèrent à cette occasion à une orgie de scandales et de fêtes, où la religion fut bafouée, les prélats insultés et les autels profanés. Sans la protection du gouvernement, il est permis de croire que les malfaiteurs n'auraient pas envahi et pillé l'église de la compagnie de Jésus, brisés les statues de la Sainte Vierge et des saints, frappés les pères jésuites et poignardé un pauvre religieux, ni enfin cherché à incendié les ateliers typographiques de l'*Uniáo*. La police avait pour ainsi dire escorté les vandales !

Le gouvernement, qui avait intenté à l'évêque d'Olinda, pour avoir publié la lettre *Quamquam dolores*, un procès qu'il avait fallu abandonner, attendu que tous les autres évêques avaient aussi publié ce document, lui intenta un autre procès de désobéissance aux lois du pays. Il fit jeter l'évêque en prison le 2 janvier 1874, pendant que le baron de Penedo se rendait à Rome chargé d'une mission du gouvernement auprès du Saint Siége.

La persécution avait naturellement ravivé la foi au Brésil. Les évêques étaient devenus plus vigilants, les prêtres avaient amélioré leurs mœurs, les fidèles rivalisaient de zèle dans l'accomplissement de leurs devoirs. Des associations pieuses se fondaient, des cérémonies religieuses avaient lieu partout, des pèlerinages s'organisaient pour la première fois, on commençait partout à sentir le besoin du Pape, et surtout à l'aimer. Malheureusement, les bruits qui couraient sur les résultats obtenus à Rome par le baron Penedo encourageaient d'un autre côté les francs-maçons, qui devenaient de jour en jour plus arrogants.

Mgr Vital avait reçu en prison une lettre du cardinal secrétaire d'Etat, datée du 18 décembre 1873, que Mgr Vital ne jugea point à propos de livrer à la publicité.

Ce fait contribua sans doute à donner de la consistance

(2) Réponse du 6 juillet au ministre de l'empire.

aux bruits que faisait courir la secte. Elle criait que l'ultramontanisme reculait honteusement, qu'il venait d'être condamné par la curie romaine, que Pie IX avait réprouvé la conduite des évêque brésiliens hostiles au gouvernement, que le catholicisme tombait en ruines, que Rome transigeait, et autres insanités qui, pour être absurdes, n'en produisaient pas moins un effet déplorable. Prenant prétexte de ces bruits, on conspuait le gouvernement de l'Eglise, on tournait en ridicule les prélats, et on leur offrait ironiquement un abri dans le temple maçonnique.

Tout cela produisit un grand ébranlement dans tout le Brésil, et quelques évêques qui allaient suivre la voie ouverte par ceux d'Olinda et de Para, s'abstinrent de toute action. Il y eut des fidèles, découragés, qui quittèrent les sociétés catholiques ; bref, la foi, encore faible et chancelante d'un grand nombre de fidèles privés d'une instruction religieuse suffisante, en reçut un coup formidable.

C'est alors que parurent les mémorables lettres du souverain Pontife Pie IX aux évêques d'Olinda et de Para, dans lesquelles Sa Sainteté approuvait tous leurs actes et les exhortait à ne point faiblir devant la persécution de la franc-maçonnerie. La joie des catholiques en fut aussi vive que le dépit des loges maçonniques, et le mouvement réligieux reprit son essor encore une fois.

Le jeune évêque d'Olinda personnifiait un principe et un système tout entier qu'il fallait écraser, au dire de la *Naçao*, organe du ministère. L'Etat (nous dirions peut-être mieux la franc-maçonnerie) n'aspirait à rien moins qu'à l'asservissement de l'Eglise.

Avant d'être écroué, Mgr Vital avait refusé de se défendre, lorsque le tribunal suprême lui avait notifié l'accusation qui pesait contre Sa Grandeur. Il se contenta d'opposer ces simples mots : *Jesus autem tacebat !* Enfin, il répondit par le silence aux questions du tribunal, composé en majorité de francs-maçons, et qui, d'après les lois de l'Eglise et celles du pays, était incompétent pour le juger.

L'évêque fut condamné à quatre ans de travaux forcés, que l'empereur commua en quatre ans de prison simple dans une forteresse de Rio-Janeiro. Pareille condamnation fut

prononcée pour les mêmes faits contre l'évêque de Para, qui fut aussi enfermé dans une autre forteresse. Les administrateurs des deux diocèses ayant été sommés par le gouvernement d'avoir à lever les interdits, ils s'y refusèrent courageusement comme leurs évêques, et furent en conséquence condamnés aux travaux forcés.

Le gouvernement, au dire des personnes les plus respectables, ne visait à rien moins qu'à implanter le schisme, à *protestantiser* le pays, à diviser les forces catholiques. Sur ces entrefaites, des troubles éclatèrent dans les provinces du Nord de l'empire, irritées par le poids écrasant des impôts et par le mécontentement produit par les lois sur la conscription militaire. Ces événements, absolument étrangers à la question religieuse, furent exploités par le gouvernement pour attaquer le clergé, arrêter les PP. jésuites, les déporter sans aucune forme de procès, et commettre une foule d'abus contre des laïques innocents qui ne rougissaient point de s'avouer catholiques et de défendre les droits de l'Eglise.

Enfin, la chute du ministère Rio-Branco, survenue le 22 juin 1875, et son remplacement par le cabinet du duc de Caxias vint mettre fin à ce violent état de choses. Le 17 septembre de la même année, NN. SS. d'Olinda et de Para, et les administrateurs de leurs diocèses furent mis en liberté, sans aucune condition, à la grande satisfaction de tous les catholiques brésiliens.

Par ce bref aperçu de la question réligieuse au Brésil, on voit d'abord que la franc-maçonnerie y a pris des allures particulièrement hypocrites adaptées aux mœurs religieuses du pays, et qu'elle a violemment attaqué les dogmes et les vérités religieuses, ainsi que les princes de l'Eglise chargés de les enseigner. Les évêques, de leur côté, n'ont fait que se défendre et remplir leur sainte mission avec charité, avec prudence, mais aussi avec fermeté. Le ministère, qui s'est engagé dans cette lutte inique de la force contre le droit, est tombé sous le poids des difficultés et de l'impopularité, tandis que les deux courageux prélats qui, en se sacrifiant, avaient frayé la voie du devoir difficile, obtenaient l'admiration et la reconnaissance de toute la catholicité, et contribuaient à consolider par leur bon exemple le sentiment religieux dans leur patrie.

Nous ne croyons point être inexact en affirmant qu'une des choses qui ont les plus affligé le saint et regrettable évêque d'Olinda, et qui probablement ont le plus avancé sa mort, c'est l'ingratitude dont Pie IX a été l'objet de la part des confréries.

Les circonstances ayant changé, Sa Sainteté daigna, à la suite de la mise en liberté des évêques, lever les interdits prononcés contre les confréries et les chapelles.

Les catholiques n'y virent qu'un acte nouveau de la clémence inépuisable du grand Pontife, accordée à la condition que ces associations resteraient fidèles au but religieux pour lequel elles avaient été crées.

Les francs-maçons, par contre, entonnèrent des chants de triomphe, crièrent par-dessus les toits que les jésuites étaient tombés foudroyés par la main du chef de la chrétienté, que Rome cédait, que la victoire restait complète et éclatante à la franc-maçonnerie, que les francs-maçons étaient autorisés par le Pape à gouverner les confréries. et qu'on n'avait qu'à résister aux évêques et à se tenir ferme contre Rome, pour obtenir de nouvelles conquêtes sur l'intolérance. Et, de fait, les confréries regorgèrent de francs-maçons, qui continuèrent à se croire victorieux, à dominer dans les églises et à contrarier les curés dans l'exercice de leurs fonctions sacerdotales. On alla même jusqu'à insinuer dans les feuilles de la secte que cette *victoire* avait été achetée à Rome à prix d'argent !...

Les prélats gémissaient tout bas de cet état de choses, et souffraient de ne pas pouvoir faire prévaloir la véritable interprétation de l'acte de clémence du Saint-Siége. Ils voyaient par contre monter le flot de l'impiété et s'accroître l'arrogance et la domination des loges maçonniques. Le scandale en était au point que les Vén.·. se faisaient élire président des confréries et mettaient au défi les évêques de les faire revoquer. C'étaient eux qui fixaient les cérémonies religieuses dans les paroisses, choisissaient les prêtres qui y venaient officier ou prêcher, acquittaient les frais et même détournaient les fonds provenant des legs pour des dépenses étrangères au but des confréries. Le curé ne pouvait ni célébrer les offices, ni même administrer les sacrements sans la per-

mission des présidents, qui gardaient la clef du tabernacle, celle du baptistère et les ornements.

Aujourd'hui même, toujours à cause de cette odieuse mystification d'après laquelle la franc-maçonnerie ne serait pas ennemie du catholicisme, on voit des francs-maçons avérés servir de parrains dans les baptêmes et dans les confirmations, assister aux enterrements avec leurs insignes et faire célébrer des messes pour commémorer la fondation de quelque loge.

C'est pour remédier à cette fâcheuse situation que Sa Sainteté daigna adresser aux évêques du Brésil l'Encyclique datée du 29 avril 1876. La gloire d'avoir obtenu ce mémorable document, qui causa une si heureuse impression parmi les catholiques du Brésil, revient tout entière au vénérable évêque d'Olinda. Le Saint-Père y rappelait sa lettre à l'évêque du 29 mai 1873, où il était dit qu'" usant de douceur et de clémence envers les membres de la secte maçonnique, qui pourraient être trompés et dans l'illusion," il avait suspendu pour un temps convenable la réserve des censures qu'ils avaient encourues, " afin, disait textuellement l'Encyclique, qu'ils puissent user de notre bienveillance, pour détester leurs erreurs et pour se retirer des associations condamnables auxquelles ils avaient été affiliés."

Sa Sainteté rappelait aussitôt, que ce laps de temps passé, lesdites confréries devaient être supprimés afin de les rétablir conformément au motif de leur fondation. Le Saint-Père faisait également allusion à la lettre encyclique du 1er novembre 1873 adressée aux évêques du monde catholique, rappelant que les constitutions pontificales édictées contre les sociétés perverses atteignaient également celles de l'Europe, celles de l'Amérique et celles du monde entier.

Le bruit que la condamnation apostolique ne s'appliquait pas à la société maçonnique existant au Brésil avait affligé vivement le Saint-Père, qui rappelait en outre une lettre que Sa Sainteté avait écrite à l'empereur du Brésil le 7 février 1875 (1), où le Saint-Père promettait de lever les interdits dès

(1) La révélation de l'evistence de cette lettre produisit une grande émotion au Brésil. Cette lettre avait été écrite par le Pape alors que les deux évêques étaient en prison.

que les évêques d'Olinda et de Para seraient sortis de prison, et à la condition que les membres maçons des confréries seraient préalablement éloignés des charges qu'ils y occupaient.

Cependant, les moyens de clémence étant épuisés, et afin qu'en une matière si grave il ne pût rester aucun doute, le Saint-Père déclarait à nouveau et affirmait que les sociétés maçonniques, aussi bien celles qui sont au Brésil que celles de partout ailleurs, et dont un grand nombre, de bonne ou de mauvaise foi, disent qu'elles n'ont d'autre but que l'utilité sociale, le progrès et la bienfaisance mutuelle, sont atteintes et proscrites par les constitutions et condamnations apostoliques. Ceux qui avaient inscrit leur nom sur les registres de ces sectes étaient soumis *ipso facto* à l'excommunication majeure réservée au souverain Pontife.

Du reste, Sa Sainteté reconnaissait qu'il était nécessaire de réformer les statuts des confréries et déclarait avoir déjà donné des ordres au cardinal secrétaire pour traiter avec le gouvernement impérial.

On voit que ce document remarquable envisageait la question avec toute la franchise et toute l'énergie que comportait la situation. Aussi fut-il partout accueilli avec bonheur parmi les catholiques.

On se heurta malheureusement contre le mauvais vouloir du pouvoir civil, toujours disposé en faveur des confréries et des francs-maçons. Les évêques exilés, rentés dans leurs diocèses, eurent à endurer toute sortes d'oppositions et d'humiliations.

Cependant la réforme des confréries allait être traitée directement entre le gouvernement brésilien et le Saint-Siége, qui envoya à Rio-Janeiro Mgr Roncetti, archevêque de Seleucie, en qualité d'internonce apostolique auprès de la cour de Dom Pedro.

Alors seulement l'évêque d'Olinda, estimant inutile son séjour à Rome, rentra au Brésil au mois d'octobre 1876, où il fut accueilli par les fidèles avec un enthousiasme indescriptible. Il reprit la conduite de son diocèse de la manière la plus prudente. Malgré cela, le gouvernement ne voulut pas entrer en rapport avec lui, ni le considérer comme

évêque. Tout traitement lui fut refusé; les prêtres qu'il nommait aux différents postes ne recevaient aucun secours; des oppositions personnelles surgissaient de tous côtés. La position devint intenable.

C'est alors que le vénérable évêque, après avoir épuisé tous moyens et toute patience, se décida enfin à retourner en Europe, pour régler cette afiaire directement avec Pie IX, offrant sa démission, s'il était nécessaire, pour la sauvegarde des principes. C'est alors aussi qu'en quittant sa patrie, il annonça à ceux qui l'accompagnaient qu'il n'avait plus l'espoir de la revoir.

Tant de souffrances avaient profondément ébranlé sa santé. Le climat de Rome n'étant pas favorable à sa santé, on lui recommanda le séjour à Paris. Sa Grandeur revint alors à la maison des capucins de la rue de la santé. La mort de Pie IX était, d'ailleurs, venue interrompre ces pourparlers.

Enfin, le 4 juillet, le saint prélat suivait de près le grand Pontife, et allait recevoir parmi les bienheureux la couronne que ses grandes vertus et ses grandes souffrances pour la foi lui avaient méritée.

S'il a eu dans ses derniers jours l'amertume de voir dans sa patrie la franc-maçonnerie encouragée par un gouvernement hostile, l'impiété triomphante, la mauvaise presse poursuivant son œuvre anti-chrétienne, il a pu se réjouir dans le Seigneur d'avoir combattu le bon combat, d'avoir obéi à Dieu plutôt qu'aux nommes, et d'avoir le premièr frayé, dans sa patrie en butte aux ennemis de la religion, la voie d'une résistance également héroiqne aux envahissements des masses révolutionnaires organisées en sociétés secrètes, et aux empiètements de César dans le domaine de l'Eglise, dont il était un des plus jeunes et des plus courageux prélats.

BV
2815
.C3
A5

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SERIE)

NEUVIÈME NUMÉRO, OCTOBRE 1879

SOMMAIRE.

PAGES.

ORIENT.—Captivité et délivrance de Mgr Ridel, de la Société des Missions Etrangères, évêque de Philippopolis et vicaire apostolique de la Corée (suite et fin) 195
AFRIQUE ORIENTALE.—Lettre du P. Horner, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, Vice-Préfet Apostolique du Zanguebar 226
LA GASPÉSIE, de 1800 à 1867 (suite et fin) 237
NORD-OUEST.—Lettre de la Sœur Senay, Sœur de la Charité, à la Sœur Charlebois, Assistante 266
ORÉGON.—Etat de l'Eglise catholique, quarante ans après son établissement, sur la Côte du Pacifique 279
Esquisse sur l'Etablissement des Missions catholiques parmi les tribus indiennes du Nord-Ouest.—Succès des catholiques, insuccès des protestants à civiliser les Sauvages.—Précieuse contribution historique 281
Statistiques des Diocèses et Vicariats apostoliques de la Province ecclésiastique d'Oregon City en 1878 286

MONTRÉAL :

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 28, RUE ST. GABRIEL.

1879

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

OCTOBRE 1878.

(NOUVELLE SERIE)

NEUVIÈME NUMERO.

MONTRÉAL :

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 28, RUE ST. GABRIEL

1879

Library
Lauren
11-26-30
23648

Captivité et Délivrance de Mgr Ridel

de la Société des Missions-Etrangères, évêque de Philippopolis et vicaire apostolique de la Corée.

IV

(*suite*).

Je m'étais éloigné de quelques pas, lorsqu'on me rappelle. Le juge ordonne de retrousser les manches de mon habit jusqu'au coude, et les deux juges, examinant mes bras, se mettent à sourire. Je pense qu'ils désiraient seulement voir la couleur de mes bras, ou peut-être voir si j'avais une grande force. Enfin on m'emmène, on me délie en enlevant la corde rouge, et on me conduit au corps de garde, où les satellites viennent m'entourer. Les deux juges restèrent en délibération jusque bien avant dans la nuit. Leurs suivants encombraient toutes les chambres ; impossible de trouver un endroit pour me reposer, et cependant je me sentais pris de sommeil. Je pus enfin allonger un peu les pieds dans l'endroit où j'étais ; et, malgré le bruit et les cris, je m'endormis profondément, la tête appuyée contre la muraille.

Quel devait être le résultat de la délibération ? Il était difficile de le prévoir. J'étais étonné de l'interrogatoire qu'on venait de me faire subir ; avec tout l'appareil extérieur qu'on avait déployé, je m'étais attendu à quelque chose de plus sévère ; je craignais certaines questions scabreuses ; on ne me parla même pas de l'expédition française de 1866.

Je pensais que peut-être j'apprendrais bientôt le résultat de la délibération, et la sentence qu'on prononcerait. Vain espoir ; je sus seulement plus tard que le gouvernement était dans un grand embarras à mon sujet. Les uns, comme précédemment, voulaient me mettre à mort ; mais le roi et un autre parti hésitaient ; on a même assuré que l'apparition fréquente des navires européens sur la côte leur faisait peur, ils ne pouvaient se décider à me condamner à mort. Les

autres disaient : " — C'est un homme juste, il ne nous a jamais trompés, il n'a pas fait de mal. Ce serait beaucoup mieux de le renvoyer dans son pays ; nous n'aurions pas alors à craindre la guerre ; mais, comme ce sont les chrétiens qui vont les chercher, il faudrait, pour les empêcher de venir, mettre tous les chrétiens à mort." Le grand juge Nikyeng-ha n'approuvait pas cette mesure. On dit qu'il déclara qu'il était impossible de penser à détruire par la persécution le christianisme jusqu'à la racine. — " Les chrétiens sont si nombreux, aurait-il dit, et tellement répandus, qu'il en restera toujours ; c'est donc bien inutile de recommencer à les mettre à mort." Le régent ne voulait pas s'occuper de mon affaire. Ses anciens amis, qui se rappelaient les exécutions de 1866, étant aller le trouver pour l'exciter contre nous, il répondit :

" —Cela ne me regarde pas, et puis, je n'ai aucune autorité ; mais il valait bien mieux fermer les yeux sur cette affaire et laisser cet Européen tranquille ; le gouvernement n'a rien à craindre de lui ; au contraire, en le mettant à mort, vous vous attirerez des affaires avec son gouvernement ; en le renvoyant, vous vous en faites bien gratuitement un ennemi." On m'a rapporté que la reine Min avait dit : — " Pourquoi mettre cet homme à mort puisqu'il est innocent ? Si l'on met un innocent à mort comme un coupable, comment pourrai-je élever mes enfants ? "

Quoi qu'il en soit de tous ces bruits, une chose est très-certaine, c'est que l'on ne savait à quoi s'arrêter. Après l'interrogatoire, je restai quelques jours dans la chambre des satellites, tout près de la prison, faisant connaissance avec les employés de ce nouveau poste. Ils étaient loin d'être aimables, me paraissaient encore plus fourbes, plus rusés que les autres, et aussi plus menteurs, s'il est possible. On a peine à se figurer la difficulté qu'il y a de vivre avec des hommes qui déguisent toutes leurs pensées, qui vous assurent avec serment une chose qu'ils savent parfaitement être fausse. C'était ma position ; mais j'étais habitué à ce manége et j'en étais venu à ne plus rien croire de ce qu'on me disait. Quand ils se parlaient entre eux, c'était différent ; mais alors ils parlaient à voix basse.

V

Le 19 mars, le chef de poste reçut une lettre. Les satellites se la communiquèrent ; ils la lurent avec un air stupéfait, en se parlant à voix basse. Évidemment il s'agissait de moi, et c'était quelque chose d'imprévu. Le chef du poste changeait tous les trois jours ; ce soir-là, il en vint un nouveau. On s'empressa de l'informer du contenu de la dépêche : "—Comment ! dit-il, tout allait bien ce matin ; on a donc changé de sentiment ? Ce n'est pas possible ; apportez-moi la lettre." On la lui apporte. Après l'avoir lue, il demande :

" — A quelle heure l'avez-vous reçue ?

" — Dans l'après-midi.

" — C'est bien extraordinaire ; on vient de me donner des ordres contraires."

Quelques moments après, un satellite vint me dire :

" — On ne vous laisse pas tranquille ici ; le juge veut vous mettre dans un appartement où il y aura moins de bruit.

" — Où va-t-on me mettre ? de quel côté ?

" — De ce côté-ci.

" — Alors, c'est avec les voleurs ?

" — Oh non !

" — Serai-je seul ?

" — Non, j'irai avec vous. "

A n'en plus douter, il s'agissait de me transférer dans la prison des voleurs.

Le soir, en effet, le chef me dit : " — On va vous conduire dans l'appartement dont on vous a parlé. " Un satellite passa devant, ouvrit une petite porte, et nous nous trouvâmes dans la cour de la prison. Un gardien me fit entrer dans le cachot désigné par le géôlier en chef. Quelle surprise ! la première personne que je vois, c'est mon vieux Jean Tchoi que je croyais mort depuis longtemps. Sa surprise ne fut pas moins grande en me voyant : je lui parlai, c'est à peine s'il me répondit.

Le géôlier m'indiqua la place que je devais occuper. Les autres prisonniers furent obligés de se serrer un peu, et l'un d'eux se leva. Le gardien l'aperçoit, et aussitôt lui assène

un coup de gourdin; puis, comme le patient avait laissé échapper une exclamation, un second coup succède, puis un troisième. Je tâche de calmer cette brute, qui, sans raison, administrait un traitement si barbare à un homme innocent. Le satellite s'était retiré et le gardien aussi. J'adressai toujours des questions à Jean qui ne me répondait guère. Enfin il put me dire : " — Tous ici nous sommes chrètiens, à l'exception de ce vieux païen qui est dans le fond, et qui semble être ici pour nous surveiller ; on ne peut donc pas parler, surtout de choses qui touchent à la religion. " Je compris que ce païen devait être un espion, et qu'il était urgent de ne pas enfreindre le règlement. Dans ma simplicité, je lui demandai quelle était la règle. Il me répondit d'une voix rauque et brève : " — La règle, la règle ? c'est de t'asseoir sur la paille et de rester tranquille. " Après ces renseignements, je m'assis, à l'endroit indiqué ; je pus même me mettre à genoux, faire ma prière et m'endormir. Le lendemain, je me réveillai avant le jour, et je vis Jean qui déjà avait commencé sa prière, profitant des ténèbres pour être plus recueilli.

Avant de passer outre, jetons un coup d'œil sur l'ensemble de la prison.

VI

Les prisonniers étaient partagés en trois catégories principales : celle des voleurs, celle des prisonniers pour dettes, et la nôtre, où les chrétiens étaient en majorité. Chacune de ces catégories occupait un local spécial.

Les voleurs étaient les plus à plaindre. Ils étaient une trentaine, les pieds passés dans les ceps jour et nuit, tous atteints de maladie. La gale les dévore, leurs plaies tombent en pourriture ; ils souffrent la faim ; quelques-uns n'ont que la peau et les os, et à peine peuvent-ils faire quelques pas, quand, au milieu du jour, on leur permet de sortir. C'est le spectacle le plus horrible qu'on puisse imaginer. On fait ce que l'on peut pour abrutir les prisonniers. Il leur est défendu de dormir ; pendant la nuit, les gardiens, armés de gros bâtons, les surveillent, et si, succombant à la fatigue,

quelqu'un vient à s'assoupir, aussitôt le gardien le réveille à coups de bâtons sur le dos, sur les jambes, sur la tête. Que de fois nous avons entendu les coups que ces forcenés, souvent ivres, administraient à des malheureux, qui n'avaient qu'un souffle de vie et qui souvent expiraient sous les coups ! Jour et nuit, ils sont à la merci de ces êtres, plus semblables à des tigres qu'à des hommes. Après la mort d'un voleur, on déclare qu'il est mort de maladie, on l'enlève, on le dépose dans la chambre aux cadavres et, la nuit suivante, les gens chargés de la voirie le prennent et vont le jeter dans un bois en dehors des remparts.

Dans la prison, les voleurs sont tous presque nus ; quelques-uns, quand on les faisait sortir, prenaient un morceau d'étoffe pourrie pour s'en couvrir les reins comme d'une ceinture. Ils s'estiment heureux quand on leur permet de sortir et de tremper leurs mains dans la mare d'eau corrompue et puante pour s'en laver un peu la figure, la poitrine et les jambes. Aussi sont-ils tous couverts d'épaisses couches de gale, quelques-uns attaqués de la teigne. Parmi eux, se trouvent de grands coupables ; mais beaucoup sont détenus pour avoir volé quelque objet minime. Si l'on voulait prendre tous les voleurs, il faudrait d'abord arrêter la plupart des gardiens et même un certain nombre de satellites.

La nourriture consiste en une petite tasse de riz sans assaisonnement, le matin et le soir ; nourriture insuffisante. Aussi ceux qui arrivent bien portants sont, au bout de vingt jours, semblables à des squelettes.

Les prisonniers pour dettes ou pour autres causes que le vol sont moins maltraités. On les désigne sous le nom de *tcha-kal*, nom qui s'applique à tous les prisonniers qui ne sont pas voleurs ; ils peuvent communiquer avec leurs parents et amis, recevoir leur nourriture du dehors (la prison ne les nourrit pas) ; ils mènent même joyeuse vie, et font bombance sous les yeux des voleurs affamés. Ceux que j'ai vus étaient, pour la plupart, des employés du gouvernement. Ils restaient en prison jusqu'à ce qu'ils eussent rendu la dernière sapèque.

Les chrétiens sont nourris comme les voleurs. Ils ne peuvent communiquer avec personne du dehors ; ordinaire

ment ils n'ont pas les pieds passés dans les ceps, du moins dans la prison de gauche ; ils font partie des tcha-kals, mais, par mépris, on les appelle du nom injurieux de *kouang pang-i*.

Pour ce qui est du régime de la prison, voici en quoi il consiste. Le matin, au point du jour, un gardien vient et crie : " — On ouvre les portes. " Les voleurs exceptés, ceux qui veulent sortir dans la cour peuvent le faire. Le soir, quelque temps après le coucher du soleil, on compte les prisonniers ; les gardiens se rassemblent, on en place un dans chaque cachot pour le surveiller, puis on ferme les portes en mettant par dehors une grosse poutre transversale retenue par des chaînes. Il est impossible de sortir, car le gardien qui a fermé les portes va dormir en ville : le feu prendrait au bâtiment que tous les prisonniers seraient grillés. J'ai entendu bien des prisonniers dire que le moment le plus triste de la journée était celui de la fermeture des portes. Alors, pour empêcher de dormir, on fait chanter les voleurs ; ce sont des cris forcenés pendant une partie de la nuit ; plus il crient, plus les gardiens sont contents.

On fait deux repas par jour, le matin et le soir ; on nous donnait en plus, à Jean et à moi, une tasse de bouillie au milieu de la journée.

Notre cabanon ressemblait aux autres ; pour toute ouverture, une porte qui se fermait la nuit ; au-dessus, quelques barreaux de bois en forme de lucarne laissaient entrer un peu d'air et de lumière. Les murs étaient recouverts de planches de tilleul disjointes. Sur le plancher était une couche de paille ; lorsque j'entrai, on mit un peu de nouvelle paille, mais sans enlever celle de dessous qui répandait une odeur infecte. Jean, transporté le même jour que moi de la prison de droite dans celle de gauche, se trouvait moins mal dans celle-ci. Il nous raconta que, dans l'autre, les prisonniers chrétiens étaient pêle-mêle avec les voleurs, et tellement à l'étroit qu'on ne pouvait se tourner sans déranger ses voisins : tous étaient aux entraves comme les voleurs. Il avait été appliqué deux ou trois fois à la torture ; ici, on le traitait assez bien, il était nourri comme moi. Malgré cela, il souffrait beaucoup et était souvent malade.

Au fond du cabanon, était un vieux noble païen, empri-

sonné depuis dix mois pour cause de rebellion. Il se disait innocent ; je crois qu'on reconnut plus tard qu'il disait vrai, car il fut mis en liberté le 18 avril. Il avait un mauvais caractère et avait fait beaucoup souffrir les pauvres chrétiennes, les accablant d'injures et insultant la religion. On nous dit que notre arrivée l'avait changé ; nous eûmes cependant plusieurs fois l'occasion de remarquer sa méchanceté. Son fils venait de temps en temps le voir à la porte de la prison, et, par lui, nous savions quelques rares nouvelles du dehors. il y avait trois chrétiens amenés depuis peu de la province de Tchyoung-tchyang ; c'étaient de pauvres cultivateurs forts et robustes, Après quinze jours de séjour dans la prison, ils étaient méconnaissables, souffrant de cette vie de réclusion et ne pouvant manger suffisamment. Quand nous n'étions pas surveillés, nous leur faisions passer une partie de notre riz. Trois fois ils ont été appliqués à la torture ; en rentrant ils étaient tout tremblants et pouvaient à peine respirer. Plus tard, on les transféra dans la prison des voleurs. Le 12 mai, deux d'entre eux moururent de faim et de mauvais traitements.

Trois femmes chrétiennes de la capitale, arrêtées presque en même temps que nous, habitaient également le cachot. L'une d'elles était atteinte de la peste ou fièvre typhoïde, qui est en permanence dans cette prison. Elle avait vingt-six ans et était mère de deux charmants petits enfants, dont le dernier n'avait que six mois. Mariée à un païen pendant la persécution, elle avait instruit et converti son mari qui était prêt à recevoir le baptême, ainsi que son beau-père et sa belle-mère. Malheureusement, elle avait eu la faiblesse d'apostasier. Saisissant le moment où personne ne l'apercevait, elle se mit à faire plusieurs fois le signe de la croix en me regardant, et la nuit elle dit à la femme chrétienne qui la soignait : " — Ma grande maladie est d'avoir eu le malheur d'apostasier. Oh ! que je suis coupable ! " Et elle versait des larmes abondantes. Comme il m'était impossible d'entendre sa confession, je la fis prévenir que je lui donnerais l'absolution. Elle s'y prépara, et le matin, à un signal convenu, je prononçai la formule. Quel bonheur pour elle ! C'était le meilleur remède à sa maladie ; dès ce moment, le

danger disparut, et bientôt la malade entra en convalescence. Je n'ai jamais pu lui parler, mais bien des fois j'ai eu l'occasion d'admirer son bon caractère, sa piété, sa confiance en Dieu, et la justesse de son esprit. Son mari, qui passait pour païen, avait obtenu des géôliers la faveur, non pas de la voir, mais de lui parler par l'ouverture destinée à l'écoulement des immondices. Les deux autres prisonnières étaient de pauvres femmes âgées. Toutes les trois avaient été appliquées à la torture ; mais ce qui les faisait le plus souffrir, c'étaient les propos obscènes des bourreaux et des présidents et l'indécence avec laquelle on les avait traitées.

Une quatrième était morte de la peste, deux jours avant mon entrée dans ce cachot. C'était Catherine, femme du vieux Marc, catéchiste de la capitale, mis à mort en 1866. Dénoncée par le traître Paul Hpi, son neveu, qu'elle avait élevé, elle fut arrêtée en même temps que nous. Il y avait cinq ou six jours que j'étais arrivé, lorsqu'on vint enlever son cadavre qui avait été oublié ; on le plaça dans une chaise à porteurs. Un gardien vint dire en riant : " — De ce corps il ne reste plus que les os : les rats et les belettes l'ont tout mangé." Et les autres d'ajouter : " — C'est une drôle de chose et vraiment bien juste que les belettes mangent ces coquins de chrétiens." Les chrétiens, eux, récitaient des prières pour la pauvre défunte, chacun pouvant penser que bientôt il suivrait la même route.

VII

Le chef geôlier était de nos amis, et souvent il venait passer les soirées avec nous avant la fermeture des portes. Peu instruit, illettré même, il avait, sous un extérieur rude, de sérieuses qualités. Depuis vingt ans, il remplissait ses fonctions, sachant se faire obéir, mais toujours aveuglement soumis aux ordres de ses chefs. Plusieurs fois catéchisé par Jean, il trouvait juste et belle la doctrine chrétienne, mais sans être touché. J'ai dit qu'il était notre ami. De fait, il ne nous a jamais maltraités ni rudoyés ; parfois même, il a semblé avoir des sentiments de compassion à mon égard ou à l'égard des prissonnières chrétiennes. Néanmoins, sur l'ordre

du juge, il n'eût pas hésité à nous mettre la corde au cou et à nous étrangler. On lui demandait un jour s'il avait vu des chrétiens :

" — J'en ai vu des centaines.

" — Étaient-ce des hommes bons, tranquilles ?

" — Oh ! c'étaient les meilleurs hommes du monde, doux, calmes, paisibles, ne parlant point mal du prochain, n'injuriant personne, et paraissant toujours recueillis.

" — Est-ce qu'on en a tué beaucoup ici ?

" — A cette époque, la prison en était pleine, et, pour faire de la place, tous les jours nous en étranglions un certain nombre ; on ne les gardait guère que deux ou trois jours."

Les autres geôliers ne nous maltraitaient pas, mais quels caractères fourbes, irascibles, haineux ! Je les ai vus faire en riant leur office de bourreaux ; étrangler un homme était pour eux un amusement. Sans aucun prétexte, ils se mettaient en colère et battaient les voleurs. Quand le chef entendait le bruit des coups, il venait les empêcher. Afin de se venger sans attirer l'attention, ils imaginèrent de fixer à une baguette de bois une pointe de fer en forme d'aiguillon, et ils s'en servaient pour piquer les pauvres patients dont nous entendions souvent les soupirs et les cris étouffés. Un chrétien, accablé d'une fièvre violente, leur demande un jour un peu d'eau : " — Ah ! nous allons t'en donner de l'eau, coquin de chrétien... " Et ils se mettent à lui meurtrir la poitrine avec des bâtons pointus, si bien que, deux heures après, le malheureux expirait. On déclara qu'il avait succombé à une maladie. Le cadavre fut emporté et jeté en dehors des murs de la ville, sans que personne s'occupât de constater de quelle manière le prisonnier était mort.

Il semble difficile de trouver des gens plus vils, plus méchants, plus mauvais. Il en existe cependant. Ce sont les employés inférieurs ou bourreaux proprement dits. Ils frappent, écorchent, brisent les jambes et les bras, en se riant de la douleur des patients qu'ils accablent de plaisanteries ignobles. Leur seule apparition dans l'intérieur de la prison jette l'effroi parmi les détenus. Comment l'espèce humaine peut-elle tomber à ce point de dégradation, d'avilissement et de cruauté ? Mon vieux chrétien n'avait-il par raison, lors-

qu'il disait que les prisons de Corée sont une image de l'enfer ? Je dis les prisons, car toutes, paraît-il, ont le même aspect, et, d'après ce que j'ai entendu dire, quelquefois celles des provinces sont encore plus affreuses.

C'est donc là que sont enfermés nos chrétiens, encore plus méprisés que les voleurs ; on dirait que le contraste de leur vertu excite la barbarie des gardiens et des bourreaux. Ils souffrent sans se plaindre et supportent volontiers les injures; personne du dehors ne peut s'occuper d'eux. Ce sont des victimes vouées à toutes les tortures et à la mort. Du moment qu'ils sont chrétiens, il cessent d'être des Coréens, ils cessent même d'être des hommes.

Telle était la prison où j'ai eu le bonheur de vivre, pensant bien y mourir pour la plus grande gloire de Dieu. J'y ai été bien consolé par la vue de nos chrétiens. Il ne leur échappait jamais une injure, ni une mauvaise parole. Ils commençaient leur journée par la prière, méditaient pendant le jour, et, le soir, faisaient encore de longues prières. On prie bien en prison. Dieu semble plus présent, et l'on connait mieux son propre néant. Je m'étais fait un règlement. Je disais la messe en esprit ou j'y assistais de la même manière; je n'avais pas de bréviaire, j'y suppléais par le rosaire. J'aimais à me transporter par la pensée dans quelque église pour y faire ma visite au très-saint Sacrement. Un autre exercice que l'on fait bien en prison et qui apporte beaucoup de consolations, c'est le chemin de la croix. Que de grâces le Seigneur me prodiguait dans ces jours de recueillement! Je n'avais aucune inquiétude, et je m'étais remis tout entier entre les mains de Dieu pour faire en tout sa sainte volonté, persuadé qu'il ne m'arriverait que ce qu'il voudrait bien permettre.

Ainsi se passèrent les fêtes de la Passion. J'avais heureusement conservé mon anneau que je tenais caché dans un petit sac ; le jour de Pâques, je dis aux chrétiens que j'allais leur donner une bénédiction solennelle et spéciale pour eux et pour tous les chrétiens de Corée. Mais il fallait choisir le moment favorable, car il y avait avec nous un bonze et une vieille païenne. Le bonze nous gênait peu, il dormait toujours ; la vieille païenne eut la bonne idée de sortir un ins-

tant : aussitôt, les chrétiens se mettent à genoux et reçoivent la bénédiction. Ce fut notre fête de Pâques ; tous étaient joyeux, et le reste de la journée se passa avec plus de ferveur. La bénédiction d'un évêque, dans une prison de Corée, n'était-ce pas une cérémonie qui devait donner un nouveau courage pour supporter les privations et les souffrances de la captivité ?

Nos souffrances ! Nous en avions de bien des sortes. Ainsi, il nous fallait porter toujours les mêmes habits qui étaient malpropres, usés, déchirés ; et la vermine nous dévorait. Les rats foisonnaient ; on les voyait le jour, on les entendait la nuit ; ils se promenaient, couraient, sautaient comme chez eux, car on a bien soin de les entretenir ; un respect superstitieux empêche de les détruire. Notre paille infecte leur procurait un asile parfaitement sûr. Nous n'avions ni couteau, ni canif. Longtemps nous n'eûmes pas d'aiguille ; nous pûmes enfin nous en procurer une, et, pour avoir du fil, on en tira de quelques chiffons de soie, restes des habits de la chrétienne morte en prison.

Craignant de perdre la mémoire des jours de la semaine, j'écrivis sur le mur, au moyen d'un morceau de charbon, les dimanches à mesure qu'ils se présentaient. Une fois, nous avons failli nous tromper pour les dimanches du carême. Heureusement je me rappelais que, cette année, Pâques arrivait le 21 avrit, le 19 de la 3me lune.

Après ce coup d'œil sur l'ensemble de la prison, reprenons le récit des faits.

VIII

Pour quel motif nous avait-on transportés au tribunal de gauche ? Pour quel motif m'avait-on mis en prison ? Jusqu'ici il m'a été impossible de la savoir. Nous ne pouvions rien faire, nous n'avions rien à faire qu'à conserver notre âme unie à Dieu, notre volonté soumise à sa sainte volonté et à nous tenir prêts à paraître devant sa divine Majesté, quand il voudrait et de la manière qu'il le voudrait. Nous penchions à espérer que ce serait bientôt, lorsque, le 21 mars au matin, circula tout-à-coup un bruit bien propre à exciter les imaginations. On

disait que la reine venait d'avoir un enfant. Dès lors, la plupart des prisonniers s'attendaint à être graciés ou à obtenir une diminution de peines ; et, d'après la loi ou la coutume, à partir de ce jour et pendant les cent jours qui suivent, on ne peut faire aucune exécution, ni appliquer les coupables à la question ou à la torture. Dans le courant de la journée, ce bruit fut confirmé. La reine Min, femme du roi actuel, était accouchée d'un garçon ; c'était son second fils, le frère du prince héritier présomptif qui, deux ou trois ans auparavant, avait été reconnu par le gouvernement chinois comme devant succéder à son père. Je donne ces détails parce que le roi a plusieurs autres enfants d'autres femmes.

Les procédures cessèrent, et l'on ne fit plus d'exécution ; mais, de temps à autre, l'on amenait de nouveaux prisonniers. Nous en vîmes un jour arriver un qui, la figure pâle, couvert de poussière et de boue, portait une petite cangue passée au cou. C'était notre courrier de Pyenmoum. J'eus de la peine à le reconnaître, tant il était changé. Arrêté au commencement de janvier, il avait été appliqué à une rude torture, et on l'avait envoyé subir son jugment à la capitale. On le fit entrer dans le cachot des voleurs où, faute de soins et de nourriture, il s'affaiblit de plus en plus. Nous le revîmes plusieurs fois, quand on permettait aux voleurs de sortir dans la cour ; nous pûmes même lui faire passer un peu de riz. Un matin du mois de mai, nous le vîmes encore, et le soir du même jour, son corps était jeté dans la chambre aux cadavres. Cependant le chef des satellites eut des doutes, puisque dans la soirée il envoya voir si vraiment il était mort ; le geôlier répondit affirmativement ; néanmoins, le chef donna ordre de mettre ce cadavre aux entraves, sans doute parce qu'il était chrétien.

Le 20 avril, on nous amena une dame, âgée de soixante-dix ans environ, qui prit place au fond du cachot. En entrant, elle jeta sur nous un regard de mépris et parut très-étonnée qu'on la mit en telle compagnie. "— Oh ! dit-elle, je ne dois pas rester ici longtemps. C'est par erreur qu'on m'a amenée ; car moi, je ne suis pas une voleuse, encore moins une *hyen-tjyou-akn* (nom injurieux que les païens emploient pour désigner les chrétiens)." Elle refusa la nourriture de la prison et

se fit apporter du vin. Tout alla bien tant qu'elle eut de l'argent ; elle se montrait arrogante, hautaine pour les chrétiens qu'elle allait jusqu'à injurier. Cependant ses affaires tournèrent mal, elle ne recevait plus rien du dehors, et enfin elle fut prise de la fièvre typhoïde. Les trois chrétiennes se dévouèrent pour la soigner jour et nuit, malgré son mauvais caractère, ses mépris et ses injures. Elle resta cinq jours sans connaissance, et, comme personne du déhors ne s'occupait d'elle, elle serait infailliblement morte. Plus tard elle reconnut ses torts et fit ses excuses. Lorsque je sortis elle était encore en prison.

L'arrivée d'un nouveau prisonnier cause toujours une émotion pénible ; au contraire l'élargissement d'un détenu cause une joie générale, et chacun félicite l'heureux partant. Quand un prisonnier arrive, le soldat qui le conduit pousse un grand cri à la porte de la cour du tribunal en disant : "—Un criminel est introduit." Un jour, vers le milieu du mois mois d'avril, ce cri désagréable arrive à nos oreilles. Quelques instants aprés, on introduit trois prisonniers ; dès les premiers mots, nous apprenons que ce ne sont pas des chrétiens. Ils sont jetés dans le cachot des voleurs et mis aux fers. Nous entendons le bruit des coups de gourdin qu'on leur administre, les cris de douleur, les gémissements des victimes qui font des soubresauts, de manière à soulever les deux grosses pièces de bois dans lesquelles ces infortunés ont les jambes prises. Après cette scène, un gardien vint dans notre cabanon et dit : "—Ah ! ceux-là ne sortiront pas vivants d'ici, ils ont battu un satellite."

Deux jours après, un bonze est introduit de la même manière ; puis on le transporta du cachot des voleurs dans le cabanon des prisonniers pour dettes où il fut pris de la fièvre typhoïde Les détenus de ce compartiment le firent alors déposer dans le nôtre. Pendant huit jours, il demeura comme mort ; nous fîmes ce que nous pûmes pour le soigner, mais nous manquions de tout. Peu à peu il revient à la vie. Il paraissaint doux, calme et parlait peu ; il était difficile de trouver en lui un grand criminel. Il nous raconta son histoire.

A l'âge de douze ans, il était entré chez les bonzes où il

s'adonna à l'étude des caractères chinois ; il apprit ensuite à faire les fleurs artificielles, et, depuis deux ans, il se livrait à l'étude de la peinture. Il était dans sa bonzerie, travaillant à un tableau, lorsque les satellites le saisirent et le conduisirent en prison. Voici à quelle occasion. Son maître ayant acheté à des voleurs des objets volés, les satellites allèrent pour le prendre. Ne le trouvant pas, ils prirent ce jeune homme. Ils voulurent arrêter aussi quelques personnes du village. Mais ils rencontrèrent de la résistance. Ils firent cependant trois prisonniers : ce sont ceux dont j'ai parlé plus haut. Souvent j'ai pu les voir dans la cour : c'étaient de braves gens, forts et vigoureux ; leurs habits portaient de larges taches du sang qu'ils avaient perdu sous les coups reçus en prison. Plus tard, on a reconnu que tous étaient innocents, et, après un mois de prison, on les a renvoyés, sans indemnité, bien entendu. Telle est la justice en Corée.

A cette époque aussi, se présenta un prisonnier volontaire nommé Pack, âgé de vingt ans. — " J'ai appris, dit-il, que vous avez arrêté l'évêque, mon maître, et que vous arrêtez les chrétiens : eh bien ! moi aussi je suis chrétien. Vous n'avez pas pu me prendre, je viens me présenter, je suis chrétien depuis l'enfance. Mon père et ma mère ont été tués par vous en 1868 ; je n'avais que dix ans, mais j'ai retenu leurs instructions. J'honore Dieu, créateur du ciel et de la terre ; c'est lui qui gouverne tout, qui nous donne la nourriture et qui nous conserve la vie ; il a souffert pour nous ; moi aussi je veux souffrir pour lui, je ne désire rien tant que d'endurer vos tortures ; faites-moi souffrir de la faim, de la soif ; brisez-moi les bras, les jambes ; ma vie est à Dieu. "

Les satellites le prirent d'abord pour un fou et voulurent le renvoyer ; mais il insista. On le chassa ; il revint, toujours sollicitant la faveur d'être admis à souffrir. Enfin le juge donna l'ordre de l'admettre. Depuis son enfance, il n'avait vu aucun missionnaire et ne connaissait pas les chrétiens ; mais il savait que ses parents étaient morts pour Dieu, et il voulait faire comme eux. Les satellites vinrent plusieurs fois me parler de lui ; ils louaient sa douceur et sa bonté. Il resta deux jours dans notre cabanon ; il fut mis ensuite avec les voleurs, ne fut jamais appliqué à la torture ; mais,

comme les autres, il eut beaucoup à souffrir de la faim. Les gardiens s'amusaient de sa simplicité et lui faisaient réciter ses prières, les commandements de Dieu, etc. A mon départ, il était encore dans ce cachot.

De temps en temps, nous voyions passer sous nos yeux des cadavres de voleurs, morts de faim, de misère ou de maladie. Quand un voleur est malade, on se garde bien de lui procurer des remèdes ou quelqne adoucissement. Sa maladie ne lui donne aucun privilége et ne le met pas à l'abri des coups. On le laisse s'éteindre, sans même lui ôter ses entraves. Quatre voleurs, présidés par un gardien, le saisissent alors par les pieds et par les mains et le transportent dans la chambre des morts. La nuit, des employés inférieurs viennent prendre le cadavre, le cachent dans un paillasson et vont le jeter en dehors des murs de la ville.

Le grand juge, paraît-il, s'ennuyait de ses vacances; les voleurs s'entassaient dans la prison et il n'y avait pas de procédures. Aussi, au lieu d'attendre l'expiration des cent jours, on nous annonça que les affaires reprendraient après le quarantième jour. C'était donc le 1er mai qu'on allait recommencer à interroger, torturer, supplicier, étrangler, etc.

On s'en prit tout d'abord à un voleur nouvellement arrivé, qui avait été dénoncé et arrêté par un satellite son cousin. Le 3 du mois de mai, les geôliers ouvrirent la porte de la chambre des cadavres et y passèrent une corde dont l'extrémité restait en dehors. Jean me dit qu'on allait étrangler quelqu'un. Qui est-ce ? Personne ne le savait et chacun pouvait penser à soi. Quelques instants après, on ferma les portes de tous les cachots. C'était vers le temps du repas du soir; les gardiens entrèrent dans la prison des voleurs et dirent à ce malheureux : "—Viens, on va t'étrangler." A cette parole foudroyante, les voleurs, bien qu'habitués à ces sortes d'exécutions et dévorés par la faim, laissèrent tous leur tasse de riz. Le condamné est conduit dans la chambre. On lui passe la corde au cou, on ferme la porte; puis quatre gardiens saisissent l'extrémité de la corde, et, sans émotion, tirent comme des matelots hissant une voile. Lorsqu'ils ont bien serré, ils attachent la corde à un morceau de bois; l'exécution était faite. Deux heures après, un jeune gardien

alla regarder par la fente de la porte et dit en riant : "—Il remue encore les jambes." On serra de nouveau la corde. Cette exécution se fit en silence ; on n'entendit aucun cri, aucun soupir de la victime. C'est ainsi que des centaines, pour ne pas dire des milliers de chrétiens ont été exécutés, pendant la persécution de 1866 et 1868. Le soir on ouvrit la porte. Aussitôt tous les prisonniers païens se mirent à cracher avec force ; c'était pour empêcher l'âme du supplicié de venir habiter la prison. Nous avions avec nous deux sorcières qui se firent surtout remarquer en cette circonstance ; pendant plus de trois minutes, elles jetèrent de la salive du côté de la porte, et cela avec le plus grand sérieux du monde.

Disons quelques mots des sorcières (*manstang*). Leur fonction est de dire la bonne aventure, et surtout de chasser les maladies ; on les appelle principalement pour la petite vérole. Elles se présentent avec des habits de diverses couleurs et avec un tambour qu'elles frappent en récitant des formules, d'abord sur un ton lent, puis sur un ton accéléré. S'armant d'un sabre, dont la lame est de bois argenté, taché d'une couleur rouge qui imite le sang, elles s'élancent, frappent l'air à droite, à gauche, vont, viennent, crient, hurlent en gambadant, et, lorsqu'elles sont épuisées, le mauvais génie doit être expulsé.

Il prit fantaisie au préfet de police de chasser toutes les sorcières de la capitale. Quelques-unes se cachèrent et, pendant la nuit, exercèrent leurs fonctions qui sont assez lucratives. Les satellites se mirent à leur poursuite et en arrêtèrent successivement un certain nombre ; j'en ai vu une quinzaine. On les laissait sept ou huit jours en prison et on les renvoyait ensuite. Toutes furent déposées dans notre cabanon. En arrivant, c'étaient des lamentations, des pleurs, un chagrin qui allait jusqu'à leur faire refuser toute nourriture ; mais elles n'étaient pas longtemps à se remettre, et, comme elles pouvaient se procurer ce qu'elles voulaient par le moyen de leurs familles, elles faisaient généralement bombance. Du reste, elles étaient généreuses et toutes partageaient avec les chrétiennes ce qu'elles recevaient. Elles m'offrirent même plusieurs fois du vin de riz ; je refusai. Jean, qui n'avait pas les mêmes raisons, put accepter ainsi

quelques tasses de vin. J'en ai vu de toutes sortes, de vieilles, de jeunes, de tristes, de gaies, etc. ; les unes se tenaient assez bien, les autres étaient d'un laisser-aller effrayant. Mais, pour toutes, quel contraste avec la modestie de nos chrétiennes qui, par leur charité, s'attiraient la bienveillance et l'affection de ces femmes toujours en guerre entre elles.

J'eus aussi l'occasion de voir dans la prison quatre saltimbanques ou comédiens : c'étaient des êtres dégradés, hideux, passant leur temps à jouer. Les prisonniers pour dettes étaient nombreux. A cette époque, le nombre total des détenus s'élevait à soixante-cinq.

IX

Depuis la reprise des affaires, nous pensions qu'on s'occuperait de nous et qu'on ne nous laisserait pas pourrir dans le cachot. Un soir, le 11 du mois de mai, j'entendis la jeune chrétienne qui disait à Jean :

« — Dites-le donc à l'évêque.

« — Qu'y a-t-il, demandai-je ?

« — L'évêque le saura demain, répondit Jean.

« — Et pourquoi ne pas me dire ce soir une chose que vous savez tous ?

« — L'ordre du gouvernement est arrivé. L'évêque et moi devons être conduits en dehors des murs pour avoir la tête tranchée ; les chrétiens seront tous étranglés là, vis-à-vis, dans la chambre des cadavres ; il n'y a que la jeune chrétienne que le geôlier refuse d'étrangler ; il lui donnera un breuvage pour l'empoisonner. C'est une chose certaine, et tout doit être fini pour le 16. »

Cet avis, venant du chef geôlier, ne devait, en effet, ne nous laisser aucun doute. Nous n'avions plus qu'à nous préparer immédiatement à la mort. Comme nous avions toujours quelques païens avec nous, je ne pouvais confesser les chrétiens. Je leur fis dire de se préparer et que, le lendemain, je leur donnerais une absolution générale.

Le lendemain matin, dimanche 12 mai, en ouvrant les portes, on retira un cadavre de la prison des voleurs ; c'était

celui d'un chrétien mort pendant la nuit. J'appris alors que la veille, étant malade, il avait demandé un peu d'eau ; le gardien, pour toute réponse, lui avait asséné force coups de bâton, à la suite desquels il avait rendu l'âme. Peut-être tuerait-on tous les chrétiens ainsi. Vers neuf heures, je fis signe que j'allais donner l'absolution à tous les chrétiens de la prison ; malheureusement il nous était impossible d'avertir ceux qui se trouvaient avec les voleurs. Les chrétiens se recuillent, et je prononce la formule d'absolution.

Deux heures après, on retire un autre cadavre de la prison des voleurs ; c'est encore un chrétien mort de faim, de misère et de mauvais traitements. Jean pouvant me parler assez facilement, j'entendis à moitié sa confession. Chacun se recueillit davantage pour passer, dans la retraite intérieure, les derniers instants qui nous restaient à vivre. Les païennes, qui se trouvaient avec nous, respectaient notre silence, et, quand elles parlaient, c'était pour blâmer la cruauté du gouvernement è l'égard de ces pauvres femmes chrétiennes, qu'elles ne connaissaient que depuis quelques jours, mais qu'elles estimaient, qu'elles aimaient et qui toutes montrèrent en cette circonstance un grand courage. On parlait alors ouvertement, dans la prison et même au dehors, de la décision prise à notre égard.

Le lundi 13, vers quatre heures, un employé apporta la corde à étrangler et la suspendit, devant nos yeux, à la porte de la chambre d'exécution. Evidemment on allait commencer. Je me tenais prêt à donner une dernière absolution à nos chrétiens, à mesure qu'ils paraîtraient ; je me tenais moi-même prêt à marcher à la mort. Dans quelques instants je pouvais échanger cette prison pour le ciel, voir Dieu, la sainte Vierge, les anges, les saints, posséder un bonheur sans limites, sans fin ! Quel moment solennel dans la vie !

Vers cinq heures, le chef geôlier entre dans notre cabanon et, s'asseyant, il nous dit tout-à-coup : «—Quelle catastrophe ! on vient de recevoir l'ordre d'étrangler ce soir Kim-tjso-si. » Kim-tjso-si était un fonctionnaire chargé de recueillir les impôts de sa province. Sur ses comptes se trouvait un déficit de plus de 100,000 francs ; depuis deux mois, il était en

prison ; malgré sa grande fortune, il ne put réussir à payer cette dette au gouvernement. Le juge ennuyé d'attendre, après l'avoir plusieurs fois torturé, venait de donner l'ordre de le mettre à mort. En quelques instants, les préparatifs sont faits ; le geôlier en chef avertit cet infortuné que le moment est arrivé. J'entends le geôlier qui, en traversant la cour, lui dit : « — Venez ; n'ayez pas peur, nous allons vous faire cela d'une belle manière, avec tous les égards possibles. » Trois minutes après, il ne restait plus qu'un cadavre dans la chambre des morts.

Cet événement fut un coup de foudre, surtout pour les prisonniers pour dettes, qui jusqu'alors avaient été épargnés. Bientôt on ouvrit la porte, et nous vîmes tous ces pauvres païens effrayés, qui s'épuisaient à cracher, pour chasser l'âme du supplicié et l'empêcher de leur nuire. Cela prouve du moins qu'ils croient a l'existence de l'âme. Le corps fut réclamé par la famille, qui le fit transporter en province pour le déposer dans le tombeau des ancêtres. Tous ceux qui connaissaient le défunt disaient : « — Il est malheureux, mais il n'est pas coupable. »

Le mardi matin, nous nous disions : «—C'est peut-être pour aujourd'hui. » Cette journée et les deux suivantes passèrent sans incident. Avait-on encore changé de sentiment à notre sujet ? Nous l'ignorons.

Jean s'affaiblissait de plus en plus ; il était souvent malade. Moi-même, je me sentais très-affaibli ; les satellites qui venaient nous voir en faisaient la remarque. Dans les premiers temps je pouvais prendre un peu l'air et faire quelques pas dans la cour ; mais les prisonniers étaient devenus si nombreux qu'il était impossible de circuler. De plus, la chaleur commençait à se faire sentir, notre cachot devenait de plus en plus inhabitable, surtout lorsque l'on eut mis chez nous trois femmes de voleurs, dont deux avaient des petites filles de deux à trois ans. Ces femmes étaient remarquables par leur malpropreté, leur caractère acariâtre et leur tenue plus qu'inconvenante.

Vers cette époque aussi, un chef de satellites vint me dire ;

"—On n'a pas de nouvelles des Pères ; on ne peut pas les

trouver. Je crois que c'est inutile de les chercher, ils sont certainement partis. Qu'en pensez-vous ?

"—Ici je ne puis rien savoir, n'ayant pas de communication avec l'extérieur; mais, vu la difficulté de rester dans le pays, ils pourraient bien être partis.

"—Oui, oui, c'est mon sentiment; je crois qu'il est bien inutile de les chercher.

"—Et moi aussi, ajoutai-je; vous y perdrez votre temps et votre peine."

De temps à autre, quelques satellites venaient à la prison. Un jour, il en vint un que je ne connaissais pas. Il m'adressa la parole d'une manière inconvenante; je ne lui répondis pas. "—Comment! coquin, me dit-il, tu ne me réponds pas et tu oses rester assis devant moi? Tiens, regarde donc, ajouta-t-il, en me montrant sa plaque de satellite; tu sais maintenant qui je suis?" Même silence et même immobilité de ma part. Il se retira furieux en répétant ses injures. Le chef géolier vint quelques instants après. Les prisonniers, indignés, lui racontèrent ce qui s'était passé. "—Quel est celui qui a pu dire de telles choses à l'évêque? dit-il. Qui oserait, ici, adresser de telles injures à un homme que nous estimons tous?" Bientôt les autres satellites vinrent me faire des excuses.

Ainsi les jours se passaient, et rien de nouveau ne se présentait. De temps à autre seulement on entendait le cri sinistre des valets qui introduisaient de nouveaux prisonniers. Cette impression douloureuse était compensée assez souvent par le cri des mêmes valets annonçant qu'un prisonnier était mis en liberté. Tout le monde alors se réjouissait; cette délivrance donnait de l'espoir, et, par un retour bien naturel, chacun pensait à soi. Quand un prisonnier riche sortait, il faisait ordinairement cadeau aux voleurs pauvres de quelques boisseaux de riz. A la prison, c'était grand gala; on faisait double cuisine; le cuisinier était un voleur, et, dans ces circonstances, il ne manquait jamais d'offrir un sacrifice. Lorsqu'on apportait la table de riz, le cuisinier en prenait une cuillerée qu'il remettait à un employé; celui-ci allait déposer ce riz auprès d'une peinture dans l'intérieur du cachot des voleurs; puis il en prenait une autre qu'il allait

jeter à travers les barreaux de la chambre des exécutions en récitant cette formule de prière adressée au démon du lieu : "—Faites qu'un tel sorte bien vite..." Si le sacrifice était général, il criait : "—Faites que tous les prisonniers sortent demain matin.—Non ! non ! criaient les païens, ce soir, ce soir ! " Et le sacrificateur de reprendre : "—Faites qu'ils sortent tous ce soir, qu'il n'en reste pas un seul ! " Tout cela se fàisait en riant, en plaisantant, en gambadant, et cependant ils n'osaient pas se dispenser de cette simagrée. Les sorcières surtout n'y manquaient jamais; elles auraient tremblé de l'omettre, comme elles tremblaient la nuit lorsqu'on éteignait la lumière. Elles voient des lutins, des diables partout, et elles en ont une peur terrible, elles que l'on appelle pour chasser les mauvais génies.

A la fin du mois de mai, nous eûmes des jours d'une chaleur étouffante ; l'air ne circulait pas dans notre cabanon, et je sentais qu'il me serait difficile de passer l'été en ce lieu. Jean était souvent malade. S'il venait à mourir, que deviendrai-je ? Son âge et sa sagesse lui donnaient une certaine autorité. Il était le roi de notre cachot ; de plus, il me servait de barrière avec tout ce monde, et, comme étranger, je me cachais derrière lui le plus possible. Par prudence, je ne parlais qu'à lui seul. De son côté, Jean était sobre de paroles et agissait avec beaucoup de retenue et de prudence.

Nous avions tojours nos habits d'hiver, des habits que nous portions depuis cinq mois; ils étaient sales, infects presque pourris. J'avais plusieurs fois demandé d'autres habits ; on m'avait promis de m'en donner, mais nous avons attendu en vain. Nous dûmes enlever le coton dont ils étaient bourrés, ce qui les rendit un peu plus légers sans les rendre moins malpropres. La vermine continuait à nous dévorer et notre paille était infecte.

Ces détails vous font voir dans quelle position je me trouvais. Que de fois j'ai pensé au pape saint Marcel, condamné par Mexence à vivre dans une étable et à prendre soin des bêtes ! Ce souvenir me fortifiait. Puis plus récemment, n'avais-je pas l'exemple de mes prédécesseurs, trois évêques et de nos confrères, qui avaient passé par cette prison construite depuis plus de cinquante ans ; peut-être avaient-ils

habité le même cachot ; si ces murs avaient pu parler, que de choses j'aurais apprises ! Pouvais-je ne pas penser à tant d'autres évêques emprisonnés en Russie, en Allemagne, au Brésil ? Mgr de Macédo, mon ami, mon condisciple à Saint-Sulpice, avait-il été traité mieux que moi par ses géoliers ? Et maintenant que me voici chassé, exilé, n'ai-je pas encore l'exemple des évêques de Suisse, de Pologne ? Toujours et partout la persécution ! Ce ne sont pas ceux qui souffrent de la sorte qu'il faut plaindre ; il faut plaindre leurs bourreaux, il faut plaindre ceux qui se laissent vaincre par la persécution.

On semblait nous avoir oubliés de nouveau, et ne plus penser à nous. Cette longue incarcération est une terrible épreuve pour les chrétiens ; c'est comme un long martyre de tous les jours : la tête se fatigue, le corps s'affaiblit, le caractère même devient difficile. Une foi vive, une piété constante et surtout une humilité sincère peuvent seules, avec la grâce de Dieu, soutenir la faiblesse et empêcher de succomber à l'ennui, au découragement. Si l'épreuve est pénible, le secours de la grâce se fait bien sentir. Les chrétiens qui étaient avec moi persévéraient dans la prière, la confiance en Dieu et l'abandon à la divine Providence. Cependant on les entendait dire quelquefois : — " Jusqu'à quand resterons-nous donc ainsi ? Si l'on veut nous mettre à mort, que ce soit le plus tôt possible. " A d'autres moments, venait l'espoir que peut-être ils seraient relâchés ; le souvenir de leur famille, de leurs enfants, de leurs parents, se présentait alors comme un rêve au bout duquel se trouvait encore la prison, toujours la prison, une prison sans fin. Ils priaient pour leurs parents et demandaient pour eux-mêmes des grâces de force, de courage et de persévérance.

Le 31 mai, lendemain de l'Ascension, nous apprîmes que les deux préfets de police devraient venir le jour suivant établir leur tribunal dans l'appartement des satellites, antichambre de la prison. C'était une bonne nouvelle : que pouvait-il nour arriver de plus pénible que ce séjour prolongé dans notre cachot ?

X

Le lendemain, 1er juin, un grand mouvement se fit en dehors de la prison. Un prisonnier de nos amis vient nous dire secrètement que je dois comparaître encore devant les deux juges, venus pour m'interroger. Quelques instants après, un satellite se présente et m'invite à la suivre. Nous traversons la cour ; la porte de la prison s'ouvre et je me trouve, entre deux haies de satellites, en présence de deux juges. Aujourd'hui ils sont habillés en bourgeois. Ils portent de beaux habits de soie, un large chapeau, surmonté d'un bijou en jade appelée *ok-non ;* ils tiennent leur éventail à la main, et, tranquillement assis, fument dans de longues pipes le bon tabac des provinces du nord. Les deux rangs de satellites ne se composent guère que de chefs. Ils me regardent avec un petit air de protection et un sourire d'ancienne amitié. De quoi s'agit-il ? Mille pensées me traversent l'esprit.

On me fait asseoir sur le paillasson, au milieu de la cour. Le premier juge me dit :

"—Comment est ta santé ? As-tu souffert beaucoup ? comme tu es changé ! "

Et tous les satellites de sourire et de se dire entre eux :

"—C'est vrai ; comme il est pâle et maigre !

"—Je suis assez bien, répondis-je. Comment ne souffrirait-on pas en prison ? Je n'ai pas été malade, mais je suis faible et je sens que mes forces s'en vont de jour en jour. Aussi vous ferai-je remarquer que, exposé, comme je le suis ici, à un soleil ardent que je n'ai pas vu depuis cinq mois, je pourrais être pris d'un grand mal de tête, peut-être même d'une insolation.

"—C'est vrai, dit le juge. Qu'on le fasse approcher et s'asseoir, tout près de nous, à l'ombre."

Mon jugement ne débutait pas trop mal. Le juge prit une feuille de papier qu'il déploya et me dit :

"—Connais-tu Ni-yak-mang-i !

"—Que veut dire yak-mang-i ?

"—Je ne sais, je ne connais pas ce nom."

On insista beaucoup, mais impossible de donner une

réponse. Plus tard on apprit du vieux Jean que yak-man-i voulait dire Jean en chinois ; cette explication parut leur faire plaisir.

"—Ni yak-mang-i est un chrêtien ; ne le connais-tu pas ?

"—Non, je ne sais ni d'où est ce personnage, ni qui il est.

"—Que veut dire Paik-na-ri ? Le connais-tu ?

"—Non, je ne le connais pas, je ne sais même pas si c'est un nom d'homme ou de lieu."

On resta longtemps pour déchiffrer ce nom. Je ne puis rapporter toutes les questions absurdes qu'ils me firent pour avoir un éclaircissement auquel, paraît-il, ils attachaient une grande importance. Bientôt la chose tourna au comique :

"—Comment se prononce ce nom dans ta langue ?

"—Il m'est impossible de vous donner la prononciation d'un mot que je ne connais pas.

"—Mais, en français, comment prononcerais-tu Paikna-ri ?

"—Eh bien ! je le prononcerais Paik-na-ri.

"—Non, ce n'est pas cela."

Un chef des satellites s'approcha et me dit en souriant :

"—Toi, tu t'appelles Pok-Myeng-i en coréen.

"—Oui.

"—Pok veut dire Ilpe-ris-se.

"—Oui, Félix.

"—Myeng-i veut dire Ke-lai-ra.

"—Oui, Clair.

"—Eh bien ! dis-nous de la même manière ce que veut dire Palk-na-ri.

"—Faites-moi voir les caractères.

"—Ce n'est pas nécessaire ; comment traduis-tu Paik en ta langue ?

"—Mais de quel Paik voulez-vous parler ? (En coréen, l'un signifie *blanc*, l'autre *cent*).

"—Eh bien ! écris ce son en coréen."

On me passa un pienceau et j'écrivis *seng* pour cent.

"—Et *na*, comment le prononces-tu en français ?

"—*Na* est un pronom qui signifie *moi*.

"—Ecris cela."

J'écrivis en coréen *moa* pour *moi*. Le chef était triomphant ; il trouvait que tout allait bien.

"—Et *ri*, comment se dit-il en français ?

"—Il y a beaucoup de *ri* en coréen ; duquel voulez-vous parler ?

"—Du *ri*, la mesure pour les distances.

"—En français, il n'y a pas de *ri ;* mais dix *ri* font une lieue.

"—Ecris ce mot."

J'écris en coréen *rieu* pour *lieue*, le mieux possible. J'avais donc écrit *Seng-moa-rieu.* Le grand juge, qui avait suivi avec beaucoup d'intérêt et de patience tout ce petit drame, lut *Seng-moa-rieu.*

"—Eh bien ! dit-il, demandez-lui s'il connait un personnage de son pays qui s'appelle *Seng-moa-rieu* ? "

Je ne pus m'empêcher de rire, et, sans avoir besoin d'interroger longtemps ma mémoire, je répondis :

"—Non, je ne connais personne portant ce nom."

Désappointement général. Evidemment nous avions fait fausse route.

Cependant ils ne se découragèrent pas, et nous dûmes procéder de la même manière pour deux ou trois autres noms de lieu ou de personne qu'ils ne connaissaient pas et que je ne connaissais pas plus qu'eux. Le résultat eut le même succès. Tout l'interrogatoire, qui fut assez long, se passa de la sorte à expliquer des noms que personne ne connaissait.

Généralement les noms européens sont traduits en caractères chinois, suivant le sens ou suivant le son ; bien souvent même on se contente de traduire à peu près la première syllabe du nom. En Chine, pour quelqu'un qui ne connait pas la personne, il est difficile de trouver le nom européen, en voyant seulement les caractères ; mais, en Corée, où souvent ces caractéres ont un sens différent du chinois, la difficulté devient une impossibilité. Ainsi, un jour que je racontais la scène du *Seng-moa-rieu*, un confrère présent me dit que Paik-na-ri pourrait bien être le nom de M. Brenier que les Chinois prononceraient à peu près Pai-re-ni. Ce ne serait pas impossible, d'autant plus que le juge, vers la fin, me dit :

"—Quel est le nom de ton ministre actuellement à Péking ?

"—Le ministre de France actuellement à Péking s'appelle le vicomte Brenier de Montmorand.

Tous encore essayèrent de le prononcer et s'en tirèrent splendidement pour le seul mot Montmorand. Mais comme il y avait loin de là à Paik-na-ri ! Et la distance n'était pas moins grande avec ma traduction *Seng-moa-rieu.*

"—Connais-tu ton ministre ?

"—Oui, je le connais ; je l'ai vu plusieurs fois.

"—Depuis quand est-il à Péking ?

"—Depuis deux ou trois ans."

La conversation languissait, le juge paraissait ne plus savoir sur quoi m'interroger. Je profitai du silence pour lui dire :

"—Voilà longtemps que je suis en prison, et le gouvernement ne décide rien. Si je pouvais voir le roi, je lui ferais une demande ; ne pouvant paraître en sa présence, je prie les juges de vouloir bien lui rapporter mes paroles. Vous connaissez assez la religion pour savoir qu'elle n'enseigne que le bien, qu'elle apprend aux hommes à régler leur conduite, à devenir des hommes justes et de bons citoyens. Jusqu'ici on l'a prohibée, sous de futiles prétextes, je ne sais ce qu'en pense le roi, mais j'ose le supplier de vouloir bien nous accorder de rester en Corée, de prêcher et de répandre la religion ; le royaume et le gouvernement ne peuvent qu'en tirer beaucoup d'avantages. Tel est le grand désir de mon cœur, telles sont les paroles que je voudrais dire au roi."

Le juge Ni-kyeng-ha me regardait : il sourit avec mépris et, d'un ton bref, à peine articulé, donna l'ordre de m'emmener.

On me reconduisit en prison. Tous les prisonniers avaient les yeux braqués sur moi pour tâcher de deviner la décision du juge. La décision, je ne la connaissais pas, et j'ignorais presque de quoi il s'était agi, tant cet interrogatoire m'avait surpris. Je soupçonnais pourtant qu'on avait reçu quelque dépêche du dehors ; mais d'où venait-elle ? et dans quel but ? Je racontai à Jean ce qui venait de se passer ; il ne fut pas peu surpris. Un des chefs satellites vient de la part de juge me demander encore de nouvelles explications ; il questionna même Jean qui n'en put donner aucune et qui perdit son temps à faire comprendre que, bien qu'on pût connaître le nom européen d'un personnage, il ne s'en suivait pas qu'on sût son nom chinois, etc. Les juges partirent ; l'un se ren-

dit au palais royal et l'autre chez le grand maître. Puis à la prison tout rentra dans le calme.

Il y avait en prison, depuis quelques jours, un prétorien de la ville de Y-y (province de T-l). Dès son arrivée, il vint me voir. Il me dit qu'il avait souvent entendu parler de la religion et qu'un grand nombre de ses amis s'étaient retirés des affaires pour la pratiquer ; il ajoutait que tous étaient de braves et honnêtes gens à qui on ne pouvait rien reprocher.

"—Et vous, pourquoi ne la pratiquez-vous pas ?

"—Moi, répondit-il, j'ai tenu à ma position, je n'ai pas voulu quitter ma fortune, je continue de suivre les usages de notre pays, mais j'estime et j'aime les chrétiens.

"—En a-t-on arrêté beaucoup dans votre province ?

"—Non, on n'en a pas arrêté un seul, on ne les cherche même pas ; du reste, à quoi bon arrêter des gens qui ne font de mal à personne ?

"—Savez-vous si on a arrêté des Pères ?

"—On les a cherchés, mais il a été impossible de les trouver et je sais que, jusqu'à ce moment, pas un seul n'a été arrêté."

Ces nouvelles, qui me paraissaient certaines, me firent bien plaisir. Il est rare de trouver des gens qui vous parlent avec une telle franchise. Il reconta sont histoire à Jean. Il était en prison pour dettes et n'avait pas une sapèque pour payer. "—Je sais bien que je vais mourir, dit-il, mais on ne meurt qu'une fois." Hélas ! oui, on ne meurt qu'une fois, mais sa pauvre âme ! Que j'eusse voulu le convertir !

Le 3 juin, il vint selon son habitude dans notre cachot et dit à Jean : "—On dit partout qu'on va le renvoyer dans son pays, parce que son gouvenement l'a réclamé." Nous étions tellement habitués à ses sortes de bruits, que nous n'en crûmes rien. Quant au prétorien, je le revis quelques jours après. On le ramenait du tribunal ; il était porté sur le dos d'un valet, la tête pendante, sans connaissance, à la suite de la violente torture à laquelle il venait d'être soumis. Son entrée fit sensation dans la prison ; on fut près d'une heure à le rappeler à la vie, à panser ses plaies. Depuis lors, je n'ai plus rien su de lui.

XI

Le 5 juin, je célébrais l'anniversaire de mon sacre ; j'avais averti les chrétiens ; nous étions en fête. Le chef du poste, en grand costume se présente devant notre porte : "—Prenez votre grand habit, me dit-il, et suivez-moi." Je donnai une poignée de main à Jean, je bénis tous les chrétiens et je sortis à la suite de mon guide qui me conduisit dans la chambre des satellites, en dehors de la prison ; puis on me fit entrer dans la cour d'une autre prison qui était vide et on me donna de l'eau. J'éprouvais une véritable jouissance en me lavant la figure, les mains et les pieds. Le soleil paraissait ; je caressai quelques brins d'herbes qui poussaient là, il y avait si longtemps que je n'en avais pas vu ! Je comtemplai le ciel ; je pus même voir des montagnes dans le lointain. Tout me paraissait nouveau ; tout me paraissait beau.

Plusieurs satellites vinrent me voir. Ils me dirent qu'on allait me renvoyer en Chine, que j'irais à Péking, où l'on me remettrait entre les mains des Européens de mon pays ; que l'on était en train de me faire des habits neufs pour le voyage, et que, lorsque tout serait prêt, nous partirions. Je pensais que, si vraiment on voulait me renvoyer, le juge me le ferait dire de quelque manière ; j'attendis donc une communication officielle avant d'ajouter foi à toutes ces paroles.

"—Es-tu content de partir ?

"—Comment le serais-je ? Vous savez bien que je n'ai qu'un désir, c'est de rester ici pour continuer à enseigner, à répandre la religion ; puis, on me renvoie et on laisse les chrétiens en prison, comment ne souffrirais-je pas ?

"—Mais on va mettre en liberté tous les chrétiens.

"—Est-ce vrai ?

"—Certainement ; leur maître étant parti, ils ne peuvent plus rien faire, que peut-on avoir à craindre ? On va tous les renvoyer chez eux.

"—Sans nouveaux interrogatoires, sans supplices ?

"—Certainement."

Que croire de tout cela ? Rien ; je les savais si menteurs ! Je pouvais même penser qu'on allait m'envoyer dans quelque autre endroit pour m'exécuter.

Bientôt la nouvelle se répandit que j'étais sorti de prison et qu'on me gardait dans les appartement du tribunal où l'on pouvait me voir. Dès lors le tribunal fut envahi par une foule de curieux. L'on fut obligé de me renfermer dans une cour; mais les murailles en furent bien vite escaladées. Des satellites m'annonçaient leurs parents, leurs amis; il me fallait recevoir tout ce monde, répondre à toutes les questions. Ce peuple de la capitale est vraiment bon; tous me parlaient poliment et avec affabilité, même les nobles, qui se présentèrent quelquefois au nombre d'une trentaine. Le mandarin gouverneur de la prison, qui avait ses appartements dans le tribunal, venait me chercher, et, renfermés chez lui avec quelques-uns de ses amis, nous causions tout à l'aise. Ils y prenaient un grand intérêt. Je pus même leur parler de la doctrine que jétais venu prêcher. Le soir, le gouverneur m'appelait, et je me souviens d'être sorti deux fois, assez avant dans la nuit, pour répondre à ses questions. Il paraissait écouter mes réponses avec plaisir. Il admirait l'explication de la création du monde et disait que la doctrine des dix commandements était bien belle. Par son entremise, j'eus l'occasion de voir aussi plusieurs employés de la cour qui s'adressaient à lui pour se faire présenter.

Tout le monde parlait de mon départ, et beaucoup de gens disaient entre eux: "—On a bien fait de le renvoyer; c'était la seule chose qu'il y eût à faire." Cependant la pensée de mes pauvres chrétiens prisonniers ne m'abandonnait pas. Un jour je dis au juge:

"—Oh! si je pouvais voir le vieux Jean Tchoï.

"—Vous désirez le voir? C'est bien facile. Je vais faire venir tous les chrétiens."

Aussitôt il donne l'ordre d'appeler les chrétiens. Leur vue me consola; je m'efforçais de les encourager à la patience et à la confiance en Dieu. Hélas! j'étais mis en liberté, et eux restaient prisonniers; qui comprendra la grandeur de cette épreuve? Le vieux Jean demeura plus longtemps. Je demandai au chef ce qu'allaient devenir les chrétiens prisonniers.

"—On va les renvoyer tous. A quoi bon les retenir puisqu'on renvoie leur chef?

"—Est-ce certain?

"—Très-certain. Après votre départ, on va les renvoyer chez eux, on va rendre à Tchoï-Laing-ouen (Jean) la maison que vous habitiez et tout ce qui lui appartenait."

Jean nous quitta ; il était bien triste.

"—Ah ! dit-il, je ne reverrai donc plus la figure de l'évêque !

"—Courage ! nous nous retrouverons certainement au ciel."

Il retourna en prison, et je ne l'ai plus revu depuis.

On avait transporté mes caisses du tribunal de droite au tribunal de gauche. En présence de plusieurs officiers, on les ouvrit et on en étendit le contenu sur le parquet. Tout avait été bouleversé ou brisé. Ils firent un inventaire de tout ce qu'il y avait et vinrent m'apporter la liste en me demandant de la signer :

"—Signer quoi ? leur dis-je.

"—Cette liste, par laquelle tu reconnais les objets qui t'appartiennent et qu'on va te remettre.

"—Comment ! plus de trois quarts des objets que vous avez pris dans ma maison ont disparu. Non, je ne veux pas, je ne puis pas signer cela."

Il parurent d'abord un peu désappointés, puis ils me dirent :

"—Au reste, cela ne nous regarde pas. On nous a dit seulement de faire l'inventaire ; nous n'avons qu'à présenter cette liste telle qu'elle est au préfet de police."

On ne me parla plus de la signature que, d'ailleurs, j'étais bien résolu à ne pas donner. En effet, un grand nombre d'objets avaient disparu. Chacun, fouillant dans les caisses, avait pris ce qui était à sa convenance. Tout ce qui avait quelque valeur, tels que montres, calices, etc., jusqu'aux ampoules des saintes huiles, tout avait disparu. J'avais trouvé la petite boîte d'un anneau auquel je tenais beaucoup, car c'était un souvenir de Mgr Jacquement, évêque de Nantes, de qui j'avais reçu les ordres sacrés. Je cherchais l'anneau ; le chef des satellites me dit : "—Il doit y être, je l'ai vu hier." Nous cherchâmes en vain. Ainsi, même après que le gouvernement avait décidé de me rendre ce qui m'appartenait, on m'avait encore volé. Les objets furent remis dans les caisses que l'on ferma avec grand soin en les cachetant. La précaution était un peu tardive.

Tous les satellites, surtout ceux du tribunal de droite, vinrent me féliciter du succès de cette affaire et du bonheur que je devais éprouver de prendre le chemin de mon pays. Je ne partageais pas tout à fait leur sentiment; aussi l'un des chefs me dit:

"—Tu n'as pas l'air content de retourner dans ton royaume; mais, dis-moi, aurais-tu commis quelque crime contre ton gouvernement?

"—Non, je n'ai commis aucun crime contre mon gouvernement."

Pauvres gens! Il était inutile de leur expliquer ma position, encore moins mes projets d'avenir. Chassé de force de Corée, je n'abandonnais pas pour cela ma maison; mais, quand pourrais-je y rentrer, au milieu de mes enfants? Puis, la pensée du sort réservé aux prisonniers!.... J'avais bien des motifs de tristesse.

(*à continuer*).

Saint Joseph et l'Afrique Orientale. (1)

LETTRE DU P. HORNER

de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, Vice-Préfet Apostolique du Zanguebar.

J'ai à payer à saint Joseph une immense dette de reconnaissance, puisqu'il m'a immensément secouru dans les travaux apostoliques que j'ai entrepris pour la gloire de son Fils adoptif depuis un quart de siècle en ces missions de l'Afrique orientale. Aussi suis-je heureux de pouvoir acquitter une partie de ma dette envers ce glorieux Patriarche, en faisant connaître aux pieux lecteurs de son intéressant *Messager* quelque chose de ce qu'il a fait pour la mission que j'ai reçue en héritage en 1863. L'histoire de la mission de Zanguebar sera l'histoire où le récit d'une suite non interrompue de bienfaits de la part du Protecteur *glorieux* de l'Eglise catholique.

I.—FONDATION DE LA MISSION.

Une noble et généreuse inspiration pénétra un jour vivement l'esprit de Mgr Maupoint, évêque de Saint-Denis (île de la Réunion). Concevoir et exécuter ne faisaient qu'un pour cet homme vraiment apostolique. Il fait appeler M. Fava, son vicaire général, aujourd'hui évêque de Grenoble.

" — Voulez-vous, lui dit-il, aller commencer en mon nom une mission catholique à Zanzibar, dans les Etats du sultan Saïd-Medgid, qui, dit-on, est très-favorable aux Européens ?

" — Monseigneur, répond M. Fava, je serai toujours heureux d'aller là où il y a du bien à faire... "

Dès ce moment, la fondation de la nouvelle mission était décidée. Le choix de ses protecteurs célestes ne fut pas un instant douteux : elle fut immédiatement consacrée à la Sainte-Famille, en souvenir de son passage en Egypte et de son séjour dans cette terre de l'Afrique orientale. C'était en

(1) Messager de St. Joseph, Novembre et Décembre 1878.

1860, et le 25 décembre, la naissance du Sauveur y fut célébrée. Jésus prenait possession, avec Marie et Joseph, de la nouvelle mission de Zanguebar.

En 1863, NN. SS. Maupoint et Fava confiaient la mission à notre Congrégation, et la Congrégation m'y envoyait avec le P. Baur et trois frères. Nous pensâmes qu'il fallait donner à cette œuvre un Protecteur plus spécial et plus explicitement désigné, en raison même de la nature particulière de l'établissement de Zanzibar, résidence principale et chef-lieu de toute la mission, particulièrement des ateliers ; et Zanzibar porte, depuis cette époque, le nom de Communauté de saint Joseph. La raison de ce choix de saint Joseph pour Patron spécial, est facile à démontrer.

La mission avait en ce temps d'immenses besoins, comme cela arrive généralement à toutes les œuvres naissantes. L'argent manquait pour les nécessités journalières de l'œuvre. Jugez donc : cinquante personnes à soutenir, et souvent pas cinq francs en caisse. Cet état de dénûment était parfois pour moi l'objet des plus grandes préoccupations, et lorsque mon esprit, absorbé par les soins de l'avenir de l'œuvre, semblait se décourager un peu, saint Joseph, en qui j'avais toujours confiance, se montrait de plus en plus généreux. Que de fois, ne sachant plus comment faire pour subvenir à des besoins urgents, je m'écriais : " Ah ! je ne sais plus que faire ! Ainsi qu'aux jours d'Egypte, mon petit peuple souffre de la faim. Saint Joseph, si vous ne venez à notre aide, nous sommes perdus." O prodige ! jamais saint Joseph ne m'a manqué.

Une fois, entre autres, moins d'un quart d'heure après mon recours à saint Joseph, vint un protestant me dire : " Mon Père, je porte beaucoup d'intérêt à votre mission, qui, par ses travaux, se rend très-utile au pays. Voici deux cents francs que je vous prie d'accepter pour aider vos œuvres. " Un autre fois, un autre protestant me dit : " Je ne suis pas de votre religion, mais je vois que votre mission est vraiment utile au pays et aux Européens qui résident ici, et auxquels vous rendez d'excellents services ; je vous prie d'accepter la somme de deux mille cinq cents francs, pour vous aider à développer de plus en plus une institution si belle."

Un illustre voyageur passa, en 1865, à Zanzibar. Il avait l'habitude de ne jamais rien écrire au sujet des missions qui n'entraient pas dans le cadre qu'il s'était tracé. " Je ne dis jamais rien des missions, dit-il, mais cela ne m'empêchera pas de vous offrir la somme de trois cents francs pour votre œuvre de civilisation chrétienne. " D'autres voyageurs, et des capitaines de navires, voulurent également laisser à la mission des traces de leur générosité. C'est ainsi que notre mission, qui au début vivait au jour le jour, a vu renouveler en sa faveur les prodiges (du moins en partie) que saint Joseph opéra pour sainte Térèse et d'autres fondateurs ou fondatrices de communautés religieuses.

Cette protection toute spéciale de l'illustre Patriarche reste profondément gravée dans la mémoire de tous les anciens membres de la mission, qui ont été les heureux témoins de ces merveilles. Aussi la dévotion à saint Joseph s'est-elle toujours maintenue et développée dans toute la mission. L'établissement de Zanzibar lui est consacré, comme nous l'avons dit plus haut, et Bagamoyo, consacré au saint et immaculé Cœur de Marie sous le vocable de Notre-Dame de Bagamoyo, n'a pas voulu rester en arrière. Une magnifique statue de saint Joseph, en bronze et de grandeur naturelle, donnée par la pieuse famille d'un de nos Pères alsaciens, domine l'entrée de l'établissement. Cette statue était, au commencement surtout, une merveille pour le pays.

" — Qui est ce blanc ? demandent les indigènes.

" — Ah ! c'est celui qui donne de l'argent aux Pères, " leur répondait Moussa, notre domestique arabe.

Tous comprirent que saint Joseph était un sorcier qui nous assurait des trésors. En effet, c'est un sorcier, mais un sorcier spirituel, dont les sortiléges si merveilleux nous ont aidés à faire, d'une forêt habitée par les bêtes fauves, une chrétienté florissante.

II. — ZANZIBAR.

L'île de Zanzibar, ainsi qu'une partie de la côte, était autrefois une colonie portugaise. Mais le peuple lusitanien, au lieu d'introduire la civilisation chrétienne dans ces vastes

contrées, seul moyen de les conserver, chercha uniquement à les exploiter. Sa cupidité révolta tellement les indigènes, qu'ils prêtèrent main forte à l'iman de Mascate Saïd-Saïd, père du sultan actuel de Zanzibar, pour chasser les Portugais, en 1828. La domination arabe développa cet abominable trafic de chair humaine qu'on appelle l'esclavage et la traite.

En 1863, lorsque je vins à Zanzibar, ce commerce était encore dans toute sa honteuse vigueur. Aussi, tous nos efforts se portèrent-ils, dès le principe, vers le rachat du plus grand nombre d'enfants possible. C'est là que saint Joseph se montra encore bien généreux envers la mission, en lui procurant des aumônes abondantes, soit pour racheter, soit pour entretenir après leur rachat ces chers enfants.

Saint Joseph connaît les horreurs dont nous avons été souvent les témoins attristés sur le marché aux esclaves. Lorsqu'en arrivant ces malheureux étaient trop malades pour pouvoir être vendus, on les jetait tout vivants à la mer pour n'avoir pas dix francs à payer comme droits de douane. Parmi les esclaves de l'île, on jetait les malades vivants au cimetière, où ils attendaient la mort, pour être ensuite dévorés par les chacals.

En élevant la voix pour dénoncer ces horreurs à l'Europe civilisée, les missionnaires catholiques peuvent à bon droit revendiquer pour leur bonne part l'honneur des démarches qui y ont à peu près mis fin.

Comme il s'agissait d'occuper honnêtement les esclaves rachetés, nous établîmes des ateliers d'arts-et-métiers ; car il convenait que l'établissement consacré à saint Joseph formât des ouvriers chrétiens, pour imiter le travail et les vertus du grand Protecteur des ouvriers.

Nos ateliers nous concilièrent peu à peu l'estime et la sympathie du Sultan, des Arabes et des Européens, commerçants à Zanzibar. L'ancien sultan Saïd-Medgid était grand partisan des ateliers, qu'il honora de sa visite royale en compagnie de toute sa cour. Je n'oublierai jamais qu'une pompe nouvellement installée à la mission (ce qui était alors une merveille pour le pays,) a fait l'admiration de tous les visiteurs. Le Sultan nous donna, à cette occasion, la somme de

sept cent cinquante francs pour racheter des enfants de l'esclavage, dans le but de nous aider à développer nos ateliers.

III. — BAGAMOYO.

Mais bientôt nos enfants augmentant de jour en jour, nos ateliers ne suffisaient plus pour les occuper tous. Il fallait donc songer à une nouvelle création. C'est dans ce but qu'en 1866 j'entrepris le pénible et périlleux voyage dont Mgr Gaume a publié le récit. Je parcourus la plus grande partie de la côte dans le dessein de choisir l'endroit le plus favorable à la fondation d'une œuvre agricole, car ma conviction a toujours été qu'on ne moralisera les noirs que par le travail pratiqué chrétiennement.

Mon choix se fixa sur Bagamoyo, qu'avait aussi autrefois désigné Mgr Fava, sur le coteau sud de Zanzibar. Nous pûmes y obtenir une concession de terrain d'environ cent hectares. Armés de la hache et de la pioche, le P. Machon et moi, nous commençâmes à défricher et à faire défricher notre forêt de broussailles. C'était une rude besogne, dans laquelle nous nous faisions aider par des Vanyamouezis sauvages, venus de l'intérieur comme porteurs d'ivoire des caravanes.

Que de fois ne me disais-je pas à moi-même ou au P. Machon, mon dévoué confrère : " Ah ! que je serais heureux si je pouvais voir, plus tard, cette forêt devenir un village chrétien !... Si je pouvais entendre raisonner ces lieux de l'écho des chants de l'Eglise catholique, là où, en ce moment, nous n'entendons que les cris des bêtes fauves, et surtout le mugissement des lions ! "

L'hippopotame venait, la nuit, dévorer les quelques légumes semés et entretenus à la sueur de notre front. Le lion vint l'attaquer, comme s'il avait eu l'instinct assez fort pour lui prouver que voler de pauvres missionnaires était une chose abominable devant Dieu, devant les hommes, et même devant le Roi des animaux. Bref, saint Joseph intervint toujours, et pendant cinq ans, de 1868 à 1872, nous parvînmes à créer un établissement que les indigènes appelaient la ville des Blancs, et qui, du reste, faisait l'admiration de tous

les Européens qui la visitaient. Notre œuvre, qui comptait alors environ cinquante constructions, ressemblant fort peu aux Tuileries ou au Louvre, était en si bonne voie, que nous trouvions notre terrain insuffisant.

Espérant avoir plus de facilité dans l'intérieur de l'Afrique pour la conversion des âmes, j'entrepris en 1870, en compagnie des PP. Duparquet et Baur, un voyage d'exploration dans l'Ukuéré et l'Ukami, pour trouver une localité favorable à nos idées d'évangélisation. Grande fut notre déception en arrivant dans ces contrées insalubres qu'on nous avait cependant tant vantées. Nous avons manqué d'y mourir tous les trois. Toutefois, ce voyage, dont on publie le récit en ce moment, a fourni des passages piquants, et qu'on lira, je pense, en Europe, avec intérêt.

A peine de retour à Bagamoyo, nous apprîmes la mort du Sultan suzerain des pays parcourus. De plus, la guerre de 1870, entre la France et la Prusse, dont nous connûmes les tristes nouvelles dans l'Ukami, nous força à ajourner nos projets de fondation. En attendant, nous prenions de nouveaux renseignements, nous faisions de nouvelles études géographiques et topographiques sur l'Afrique, en un mot, nous cherchions à consolider nos œuvres déjà existantes.

IV.—LE DÉSASTRE.

Pendant ce temps, il se tramait dans les antres de l'enfer un complot archidiabolique. Lucifer, jaloux des progrès de la mission, alla demander à Dieu la permission qu'autrefois il obtient pour éprouver la patience du saint homme Job. Il fallait détruire Bagamoyo. Voici que toutes les " puissances de l'air," dont parle S. Paul, se mettent à souffler sur Zanzibar et Banzibar et Bagamoyo un ouragan comme on n'en avait jamais vu de mémoire d'homme.

L'établissement de Bayamoyo fut rasé dans l'espace de deux heures. Il ne me restait qu'un petit magasin de six mètres de long sur trois large. C'est là que je m'étais retiré, avec un Frère, pour y entendre les récits, qui ressemblaient bien à ceux qu'on faisait au patriarche Job. J'avoue que j'étais peiné de voir tant de monde obligé de loger en plein air, mais je n'étais pas découragé.

Au plus fort de ma douleur, je disais au F. Félicien, qui se trouvait avec moi : " Résignons-nous comme Job, et ne perdons pas courage. Saint Joseph, qui nous a tant et si puissamment protégés jusqu'à ce jour, ne nous abandonnera pas. C'est une lutte entre l'enfer et la mission ; je compte sur la protection de saint Joseph, et nous recommencerons nos travaux de constructions. Il est vrai, nous avons perdu, en quelques instants, le fruit de cinq ans de labeurs, de privations et de sacrifices. Mais nous verrons qui sera le plus fort, ou de Dieu ou du démon. Nous avons saint Joseph pour nous, que pourrions-nous craindre avec l'appui d'un si puissant Protecteur ? "

V.—SAINT JOSEPH RÉPARE TOUT ET RELÈVE LA MISSION.

Notre confiance en saint Joseph a été justifiée. Non-seulement les bâtiments, terrassés par l'ennemi de tout bien, ont été relevés, mais encore faits en pierre, de manière à défier toutes les puissanees de l'enfer. Aussi, que de fois n'a-t-on pas dit dans la mission : " Le diable a été bien joué, malgré toute sa ruse. Il croyait ruiner à tout jamais cette mission de Bagamoyo, et saint Joseph a su la faire renaître de ses cendres plus belle et plus florissante que jamais."

En effet, la mission de Bagamoyo n'a fait que profiter de ces épreuves, qui lui ont attiré une immense sympathie de la part de l'Europe, et même de la part de ceux qui ne partagent pas nos croyances. En voici un exemple frappant.

En 1873, sir Bartle Frère, ministre plénipotentiaire de Sa Majesté Britannique, envoyé à Zanzibar pour abolir la traite, alla visiter l'établissement de Bagamoyo. Il fut si touché et si émerveillé de tout ce qu'il avait vu, qu'il prit sur lui de donner à la mission une subvention de 5,000 francs pour les besoins les plus urgents, espérant, à l'avance, la complète approbation de lord Grandville, alors ministre des affaires étrangères.

Peut-on, je vous le demande, recevoir un encouragement plus puissant, surtout lorsqu'il vient de la part de protestants imbus de préjugés contre les catholiques. Saint Joseph a été là ; il a montré son doigt protecteur. L'établissement ruiné par le coup de vent de 1872, est plus prospère que jamais.

VI.—NOTRE RECONNAISSANCE A SAINT JOSEPH.

L'ornement de cette œuvre est le village chrétien, qui compte près de cent ménages. Parcourrons un instant, mon cher Père, ce village, qui s'appelle le village de saint-Joseph. Le missionnaire aime à visiter ce pieux village, qui est sa joie et sa consolation. Il y va souvent présider divers exercices de piété. Nos néophytes sont pleins de ferveur. Que voyons-nous au bout de ce village ? une petite chapelle dédiée à saint Joseph. Et au fond de ce petit sanctuaire ? un magnifique tableau de la Sainte-Famille, apporté de Bourbon par Mgr Fava, actuellement évêque de Grenoble, et fondateur de la mission du Zanguebar ;

Et dans les cases des néophytes, qu'y voyez-vous ? Je vous défie de trouver une case dans laquelle il n'y ait pas une espéce de petit autel sur lequel vous trouverez une statue de saint Joseph. De plus vous y trouverez, et souvent dans la même case, plusieurs tableaux de Saint Joseph. Nos jeunes chétiens ont tellemment compris l'excellence et la nécessité de cette dévotion, qu'il n'y a pas besoin de les pousser ; il faudrait peut-être plutôt les calmer pour que leurs bons sentiments ne dégénèrent pas en fanatisme.

Comme je me plais à entendre chanter à l'église de Bagamoyo des cantiques en l'honneur de saint Joseph ! Que de fois n'ai-je pas versé de douces larmes de bonheur au souvenir du passé ! Je me reppelais alors les gémissements causés par le pénible enfantement de l'Œuvre. Je me rappelais alors ces paroles : " Ah ! que je serais heureux un jour, si, à la place de ces broussailles que nous coupons en ce moment, il m'était donné de voir s'élever une église catholique, dans laquelle ou chanterait les louanges et les gloires du Protecteur des ouvriers, du Protecteur de l'Eglise universelle !... Que je serais heureux, me disais-je autrefois, si je vivais assez longtemps pour voir une chrétienté établie ici, un village chrétien fondé et dédié à saint Joseph ! "

Et, mon cher Père, je vois à présent tous ces rêves réalisés, et je ne serais pas reconnaissant à saint Joseph !...

Dernièrement, j'ai présidé la procession de la Fête Dieu, traversant le village de saint-Joseph. Le matin, j'ai donné

la confirmation à quelques néophytes, dont un grand nombre appartenait au village de saint-Joseph. Ah ! je puis bien emprunter les paroles du Psalmiste pour les adresser et les appliquer à notre saint Protecteur : " Que ma main droite se dessèche, etc., si jamais j'oubliais vos bienfaits ! "

VII.—LA MISSION DU N'GOUROU.

Saint Joseph ne se contenta pas de nous aider dans les œuvres déjà entreprises : il voulut aussi nous aider à faire et à établir une mission nouvelle dans l'intérieur de l'Afrique. Il lui tardait de voir l'Enfant Jésus connu et adoré par des chrétiens nouveaux. C'est pour cela qu'il nous inspira de fonder une mission à quarante lieues de la côte, à Mhonda, dans l'Oussigoa, aux montagnes du N'Gourou. Il est à remarquer que le premier voyage d'exploration a été entrepris un mercredi. car j'ai toujours eu pour dévotion de mettre nos voyages sous la protection de saint Joseph, et chaque fois que cela a dépendu de ma volonté, mes pérégination apostoliques ont été entreprises le mercredi, jour consacré à notre glorieux Patriarche. Et je m'en suis toujours parfaitement trouvé.

Je ne puis vous dire que quelques mots de cette mission de l'intérieur, dédiée au Sacré-Cœur de Jésus. Saint Joseph n'y est pas oublié.

Le P. Machon a eu soin d'emporter de France un grand tableau de saint Joseph, pour susprendre dans la chapelle de Mhonda. Le P. Strebler, en se rendant dans cette nouvelle mission, y arriva juste le 19 mars, fête de saint Joseph. Il n'y arriva qu'à une heure de l'après midi. Malgré sa faible santé, il resta à jeûn jusqu'a cette heure avancée pour pouvoir offrir le saint sacrifice de la messe en l'honneur de saint Joseph et mettre ainsi son ministère sous la protection de ce grand Saint.

VIII—LES BESOINS DE LA MISSION.

Je sais, mon bien cher Père, quel intérêt vous portez à cette mission des Vasigouas. Vous me permettrez donc d'en parler à cœur ouvert.

Je vous avoue franchement que si je n'avais pas une con-

fiance sans borns en saint Joseph, je désespérerais du succès de cette œuvre nouvelle. Et pour quelle raison ? me demanderez-vous. Eh bien ! pour une raison que la fille de Mme de Sévigné elle-même ne devinerait pas. Je vais vous le dire en deux mots : Pas d'argent, pas de suisse. Et comment, répliquerez-vous, cette mission de Zanzibar, qui passait pour être si riche, si favorisée de tant d'aumônes, manque d'argent ? Oui, nous manquons d'argent, et vous allez le comprendre. La famine de l'Inde a eu son contre-coup terrible sur Zanzibar en doublant et en triplant le prix des vivres. C'est là qu'ont été enfouies toutes nos économies du passé. De plus, la famine du nord et du sud de l'Afrique entretiennent la cherté des denrées. Enfin, la famine de l'Inde et de la Chine fait prendre aux dons et aux aumônes un tout autre chemin que celui de Zanzibar.

Et puis, les missions nouvelles de l'intérieur, missions algériennes, belges ou anglaises, veulent aussi vivre, et alors on applique un moyen très-simple : on retranche aux anciennes missions pour donner aux nouvelles Comme vous le voyez, nous avons toute chance de faire banqueroute si saint Joseph, cette fois-ci encore, ne vient à notre aide d'une manière toute particulière. Cette question est très-sérieuse pour notre nouvelle mission de Mhonda, que vous voudrez bien recommander, non-seulement aux prières, mais encore à la charité de vos pieux associés de l'Archiconfrérie de saint-Joseph. Le bien à faire dans l'Oussigoua est immence. Songez donc qu'il y a pas de polygamie dans le pays, excepté chez les chefs. De plus, il y a une sévérité de punition pour les fautes contre les mœurs, qu'on est stupéfait de recontrer chez des sauvages. On y est bien plus sévère que dans les pays civilisés. Les Vasigouas, en outre, aiment les blancs autant qu'ils détestent les Arabes.

Le peuple est amical, bienveillant et très-accessible aux vérités de l'Evangile. Le pays est salubre et d'une fertilité prodigieuse.

Plusieurs chefs invitent le P. Machon à commencer des missions dans leurs pays. Mais aujourd'hui il faut patienter, car les dépenses de transport sont énormes. Ainsi, le port d'une caisse de douze bouteilles de vin de messe nous coûte

près de trente francs, et ainsi du reste, dont vous pouvez déjà juger. Il faut donc le misérable argent, le nerf de la guerre et de bien d'autres choses encore.

La belle Archiconfrérie de Saint-Joseph, à qui j'ai été heureux de parler de notre chère mission lorsque je suis allé au sanctuaire de Beauvais, la prendra sous sa puissante protection. Recommandez-nous donc aux prières et à la charité de vos pieux associés. Bénis soient à jamais de saint Joseph les cœurs généreux à qui ce bon Père de notre mission, inspirera de nous venir en aide dans l'œuvre de la rédemption des pauvres noirs.—P. Horner, *de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, Vice-Préfet apostolique du Zanguebar.*

LA GASPÉSIE

DE 1800 A 1867.

Avec le 19e siècle commence en Canada l'épiscopat si glorieux de Mgr. Plessis, qui, étant Coadjuteur de l'Evêque de Québec, avait déjà témoigné beaucoup d'intérêt à la Gaspésie et à ses missionnaires. Il prit en 1806 les rênes du gouvernement ecclésiastique d'une main ferme et assurée, et en homme accoutumé depuis longtemps à exercer l'autorité : il avait 43 ans.

Malgré sa vigueur, le nouvel Evêque était effrayé de la tâche qui lui était imposée : " Examinez la carte, écrivait-t-il en 1806, à son agent de Londres, et vous concevrez difficilement qu'il soit possible à un seul Evêque d'étendre sa sollicitude avec quelques succès depuis le Lac Supérieur jusqu'au dehors du golfe St. Laurent. Cet espace renferme 200,000 catholiques, et néanmoins il n'y a que 180 prêtres pour répondre à tous ces besoins."

Aussi le digne Evêque ne put-il visiter la Gaspésie qu'en 1811 pour la première fois ; l'année suivante, il continua sa visite, parcourut les villages acadiens et les établissements écossais de l'Ile St. Jean ; et, malgré les hostilités de la république américaine contre la grande Bretagne et le danger qu'il courait de la part des croiseurs ennemis, il n'interrompit pas son voyage, visita une partie du Cap Breton, de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick et revint au Canada par l'intérieur des terres. Cette voie qui n'était alors praticable que pour des sauvages, l'exposa à de très-grandes fatigues.

La conclusion de la paix permit au prélat de reprendre la visite des missions renfermés dans les provinces du golfe St. Laurent. En 1815, il parcourut le littoral du Cap Breton : sur la côte de la Nouvelle-Ecosse, il s'arrêta à plusieurs villages qu'avaient établis depuis peu d'années des Acadiens revenus de l'exil pour habiter un coin de leur ancienne patrie.

Après avoir parcouru les missions les plus importantes de l'Ancienne Acadie, et remonté la rivière St. Jeau jusqu'au village sauvage de Ste. Anne, il revint au Canada, en passant par Boston, New-York et Albany.

M. Ferland (1) rapporte que " la matière du récit de ce grand Evêque paraissait inépuisable," et mentionne particulièrement " ses voyages dans le Canada et les provinces voisines comme un champ étendu qu'il savait dérouler devant ses auditeurs, de manière à les instruire et à les intéresser."

Il fascinait tout le monde et s'attirait surtout l'affection de ses missionnaires. "Si j'avais offensé cet homme-là, disait un jour M. Painchaud, missionnaire dans la Baie des Chaleurs et plus tard fondateur du Collége de Ste. Anne, je consentirais à me traîner sur les genoux, depuis mon presbytère jusqu'à Québec, pour lui demander pardon de ma faute." En rapportant cette parole si expressive, M. Ferland remarque que M. Chs. Frs. Painchaud était un des hommes les plus aimables et les plus brillants du clergé canadien. Par ses missions il connut les besoins du Canada. " Il savait combien il est douleureux pour les fidèles d'être privé du ministre du Seigneur; c'est ce qui le porta à répondre avec tant de zèle à l'appel de son Evêque, qui le destina d'abord à la Gaspésie. " Il comprenait, comme l'a dit un homme distingué (2), ce qu'est le prêtre dans la société, et en sa qualité d'apôtre de l'Evangile, avec quel bonheur il devait entrevoir comme conséquence de ses efforts, (en formant un Collége) que des jeunes gens consentiraient à abandonner les joies domestiques, toutes les jouissances, tous les biens que les hommes recherchent si avidement pour se livrer à des travaux obscurs, à des devoirs pénibles,..... pour devenir des providences vivantes de tous les malheureux, les consolateurs des affligés, les défenseurs de quiconque est privé de défense, les réparateurs de tous les désordres et de tous les maux qu'engendrent les passions et les funestes doctrines."

En attendant qu'il s'occupât de l'œuvre de toute sa vie, M. Painchaud préluda par le ministère ardu des missions;

---

(1) *Foyer Canadien.* Notice biographique sur Mgr. J. O. Plessis.

(2) M. Chs. Bacon, maintenant Préfet des Etudes au Collége S. A.

malgré des difficultés de tous genres, son ardeur ne se ralentit pas un instant.

On aime à l'entendre s'entretenir de ses sauvages de Ristigouche avec M. de Châteaubriand. " Comme je vous aime, lui écrivait-il, errant parmi nos sauvages, chez qui j'ai erré aussi pendant huit ans en qualité de simple missionnaire ! vous avez eu occasion de vanter leur hospitalité avec raison ; mais si, *quod non accidat*, un nouvel orage vous éloignait encore des rives du vieux monde, vous trouveriez sur celle du nouveau, non plus des sauvages seulement, mais un peuple d'amis et d'admirateurs qui briguerait l'honneur de vous y offrir ce qu'ils ont, un feu clair, des eaux limpides, une peau de castor et un ciel bleu."

Lisons maintenant la réponse du célèbre écrivain français : " Je suis infiniment plus touché des éloges d'un *pauvre curé* du Canada que je ne le serais des applaudissements d'un prince de l'Eglise. Je vous félicite, monsieur, de vivre au milieu des bois : la prière qui monte du désert est plus puissante que celle qui s'élève du milieu des hommes ; toute pour le ciel, elle n'est inspirée ni par les intérêts, ni par les chagrins de la terre ; elle tire sa force de sa pureté. Désormais, monsieur, les tempêtes politiques ne me jeteraient sur aucun rivage : je ne chercherais pas à leur dérober quelques vieux jours qui ne vaudraient pas le soin que je prendrais de les mettre à l'abri ; à mon âge, il faut mourir pour le tombeau le plus voisin, afin de s'épargner la lassitude d'un long voyage. J'aurais pourtant bien du plaisir à visiter les forêts que j'ai parcourues dans ma jeunesse, et à recevoir votre hospitalité."

Le nom de M. Painchaud reviendra lorsqu'il sera question des missions dont il fut chargé.

Mais il faut auparavant mentionner deux prélats chers aux populations de la Gaspésie, les Archevêques Turgeon et Baillargeon, qui les visitèrent successivement et à plusieurs reprises : le premier en 1836 et 1841, et le second en 1852.

Lorsque Mgr. Baillargeon, alors Evêque de Tloa, donna la confirmation dans la Gaspésie, en 1852, il n'y avait que six prêtres pour desservir cet immense territoire. Dans les notes qu'il prenait pour son propre usage, il exprime en quel-

ques mots de temps en temps son désir de subdiviser les missions, et de mettre ainsi les secours spirituels plus à la portée des fidèles : il s'appliqua à augmenter le nombre des prêtres de manière qu'il y en avait quatorze dans le district de Gaspé, lors que le diocèse de Rimouski fut érigé en 1867.

Dans la même pensée, dit M. Cyr. Légaré (1), il encouragea les débuts du Collége de Rimouski." Si nous voulons connaître le zèle avec lequel le prélat faisait la visite des missions, nous n'avons qu'à écouter le récit de Mgr. B. Paquet (2). " Ce fut surtout dans la visite si pénible des paroisses, qu'il rendit service à l'Archevêque : on sait combien laborieuses, fatiguantes et souvent périlleuses étaient à cette époque les visites lointaines de la Gaspésie, de la Baie des Chaleurs et du Labrador. Quel travail il s'imposait pendant ces visites. Il faut l'avoir vu à l'œuvre pour pouvoir se former une idée des fatigues auxquelles il se condamnait : les journées entières étaient employées à prêcher, catéchiser, confesser, confirmer, à consoler, encourager, relever les âmes abattues. Où il était admirable surtout, c'était en instruisant les petits enfants. Quelle suave simplicité ! Comme il savait se mettre à la portée de leur jeune et faible intelligence ! "

Mgr Baillargeon a quelquefois rendu compte, dans des lettres, des sentiments qu'il éprouvait en parcourant les missions : écrivant un jour à un prêtre avec lequel il était familier, il lui disait : " Je trouve ici un curé qui n'est pas si grandement logé que des princes, mais qui est plus heureux qu'eux tous. Le long de ma route j'ai vu des habitations, qui ne valent pas les palais de Rome, mais je suis bien sûr qu'il y a plus de bonheur à l'abri de ces chaumières que sous les lambris dorés ; et cette pensée me réjouit le cœur et me fait aimer mon pays. Nos bons habitants de campagne ont la crainte et l'amour de Dieu : c'est le principe du seul vrai et du seul solide bonheur. Quand avec cela ils ont leur pain quotidien, ils sont contents et heureux. Et Dieu donne ce pain quotidien à ceux qui le lui demandent et qui le servent."

Sentant que certaines parties du diocèse avaient besoin

(1) Eloge de Mgr. Baillargeon, prononcé le 30 juin 1871.

(2) Mgr. Baillargeon, sa vie, son oraison funèbre, 1870.

d'être confiées à des Vicaires-Généraux qui y résideraient, Mgr. Baillargeon s'occupa d'abord de la Gaspésie.

En 1863, M. Alain, curé de Bonaventure, étant mort, Mgr l'administrateur crut avantageux pour le bien de la religion de lui donner pour successeur M. Alexis Mailloux, l'un de ses vicaires-généraux. Il en informa le clergé de la Baie-des-Chaleurs par une circulaire du 19 août: les termes de cette lettre font connaître les intentions du digne prélat:

"J'ai le plaisir de vous informer, leur écrivait-il, que M. le grand-vicaire Mailloux a bien voulu accepter la mission que je lui ai offerte d'aller remplacer, à Bonaventure le regretté M. Alain. Vous serez heureux d'avoir auprès de vous ce prêtre vénérable qui possède à juste titre notre confiance et qui est avantageusement connu des fidèles du district de Gaspé que son zèle a si souvent édifiés.

" J'avais depuis longtemps à cœur de placer dans la Baie-des-Chaleurs un grand-vicaire qui partageât la sollicitude du premier pasteur et à qui vous puissiez recourir avec plus de facilité dans les difficultés qui se rencontrent parfois dans l'exercice du ministère curial. Maintenant mes vœux sont réalisés, et vous pourrez vous adresser désormais avec confiance à mon digne représentant dans la plupart des cas, où, auparavant, le recours à Québec vous était indispensable."

Au bout de deux ans, M. Mailloux quitta Bonaventure, et l'évêque de Tloa adressa une nouvelle lettre aux curés de la Gaspésie pour les informer qu'il remplaçait son grand-vicaire par un vicaire forain qui résiderait à Carleton. Le prélat avait fait choix de M. Nicolas Audet pour le revêtir de cette charge. "En donnant à M. Audet, disait-il, cette charge de confiance, je ne fais qu'aller au devant des désirs de ses confrères de cette partie du diocèse, qui ont su apprécier ses éminentes qualités, et surtout le zèle et la prudence avec lesquels il s'est acquitté des devoirs de son ministère de pasteur." (1)

Jusqu'à ce que la Gaspésie fut conflée à un vicaire-général, le nombre des prêtres résidents ne suffisait pas pour la desserte, mais on y suppléait aussi bien qu'on le pouvait.

---

(1) M. Nicolas Audet fut nommé vicaire-général lors de l'érection du diocèse de St. Germain, et mourut dans cette charge en 1870; il était à Carleton depuis seize ans et n'avait que quarante-six ans d'âge.

En arrivant, M. le grand-vicaire Mailloux fut prié par les missionnaires de donner des retraites : il rendait compte du résultat dans une lettre du 3 février 1864 :

" Mon cher Seigneur, écrivait-il à l'évêque de Tloa, je suis arrivé la semaine dernière de la tournée dans le bas de la Baie. Je me suis rendu jusqu'à la Malbaie. La tempérance s'est bien relevée partout. Je vous préviens que j'ai condamné l'étalage du luxe et de la vanité dans les habits à l'église surtout et dans la réception des sacrements. Il me semble que, prenant cette détermination, j'ai travaillé à empêcher nos églises d'être des salles d'exhibition, un théâtre où l'on venait se mettre en spectacle. J'ai pris le devant lorsqu'il me paraît qu'il est encore temps d'empêcher dans ce district le luxe de ruiner et de démoraliser la population. La ruine d'autres parties doit nous instruire : le concile provincial m'avait d'ailleurs suggéré ce que j'ai entrepris."

Le digne grand-vicaire faisait allusion au passage suivant de la Lettre pastorale des Pères du troisième concile de Québec : (1)

" Le second désordre que vous avez à combattre, c'est le luxe, dont les ravages sont visibles et dont les maux sont incalculables. En effet, si on le suit à la piste, il est facile de se convaincre que le luxe est produit et entretenu par l'orgueil, le premier comme le plus grand des péchés ; qu'il entraîne dans des dépenses excessives, et, par conséquent, ruineuses ; qu'il introduit, chaque jour, des modes dispendieuses et souvent contraires à la décence ; qu'il cause des injustices révoltantes, en portant ses partisans à contracter des dettes que leurs faibles ressources ne leur permettent jamais de payer ; qu'il précipite dans la débauche beaucoup de jeunes personnes prêtes à mépriser les devoirs les plus sacrés, pour satisfaire leur goût de la toilette ; enfin qu'il dessèche le cœur, et fait perdre cet esprit de foi et de piété, sans lequel il ne saurait y avoir de vertu véritable.

" Ces considérations, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long de détailler, ne peuvent manquer de vous inspirer une grande horreur pour le luxe. Vous retrancherez donc de

(1) 21 mai 1863.

vos ameublements toute vanité et tout superflu; vous élèverez vos enfants dans cette simplicité extérieure, qui est toujours l'image et l'expression naturelle de l'innocence du cœur; et si, comme il est à désirer, vous confiez vos filles aux soins de nos bonnes religieuses dévouées à l'instruction de la jeunesse, vous seconderez de tout votre pouvoir la sollicitude qu'elles mettent à leur inspirer l'amour de la modestie chrétienne, l'éloignement des vanités du siècle, le goût du travail et l'esprit d'économie."

Pour répondre à ce dernier vœu du concile, M. Nicolas Audet, aidé de la généreuse donation de M. John Meagher, paroissien et riche marchand de Carleton, bâtit un couvent dans sa paroisse et le confia à des sœurs de charité. Le comté de Bonaventure fut ainsi doté d'une maison d'éducation, où les familles peuvent placer les jeunes filles. Les excellentes institutrices s'appliquent à inspirer à leurs élèves les goûts de simplicité tant recommandés par les premiers pasteurs. On conservera toujours dans cette maison le souvenir des deux insignes bienfaiteurs à qui est due la construction du bel édifice où sont logées les sœurs de la charité et leurs élèves.

Mais retournons en arrière pour rapporter les traits qui peuvent faire connaître l'état de la religion dans l'étendue de la péninsule gaspésienne.

Dans toutes les missions, pendant l'absence du prêtre, les catholiques observaient fidèlement l'usage de se réunir le dimanche à la chapelle pour faire leurs prières. On y chantait certaines parties de la messe, ainsi que les psaumes des vêpres. Un catéchiste était chargé de lire les prières à haute voix et d'instruire les enfants. Ces fonctions étaient confiées à un homme probe et assez instruit pour pouvoir, tant bien que mal, lire les prières de la messe d'un bout à l'autre.

M. Ferland raconte (1) que dans la visite de la Baie-des-Chaleurs, Mgr l'évêque de Sidyme rencontra à la Grande-Rivière un vieillard âgé de 82 ans qui avait rempli ces fonctions pendant de longues années; et qui devenu aveugle récitait encore de mémoire les prières qu'il avait si souvent répétées.

---

(1) Journal d'un voyage sur les côtes de la Gaspésie.

Encore en 1836, il n'y avait de missionnaire qu'à Percé et Port Daniel.

La grande ambition des habitants de la Baie était alors d'avoir à Paspébiac un prêtre résidant qui desservirait le Port Daniel, tandis qu'un autre serait chargé de Bonaventure et de Cascapédiac.

" Après 45 ans écoulés, (1) là où ne se trouvaient que deux missionnaires, non-seulement le territoire est divisé en douze paroisses possédant chacune son église et son presbytère, mais chaque paroisse a son curé et renferme une population suffisante pour requérir tous ses soins.

" Oh ! que la foi a jeté de profondes racines parmi cette population !... Qu'elle soit seulement reconnaissante des bienfaits que lui a départis la Providence ! et que ses rapports avec ceux qui ne professent pas la vraie foi ne soient pas pour elle des occasions de défaillance ou d'indifférence coupable ! Puisse-t-elle toujours fermer les oreilles à ceux qui voudraient lui inspirer de la défiance ou moins de docilité envers ses pasteurs !"

" En parcourant la Gaspésie, le voyageur est consolé par la vue de nombreuses croix entretenues avec décence et respect le long des grandes routes.

" La religion a planté ce signe sacré aux lieux qu'elle veut particulièrement honorer, et elle l'a placé sur la voie de l'homme partout où il a besoin de force et de consolation.

" La croix veille sur le champ de la mort, afin que le chrétien, conduit par la douleur auprès de la tombe de ceux qui lui furent chers, y trouve un gage d'union entre les vivants et les morts. Avec reconnaissance le nautonier salue la croix du rivage, qui lui désigne l'écueil à éviter et l'avertit de prier pour l'âme du pauvre naufragé. Succombant sous la fatigue et brûlé par l'ardeur du soleil, le pèlerin qui a suivi le chemin poudreux de la vallée, s'arrête pour se reposer près de la croix, au pied de laquelle murmure un ruisseau et qu'ombragent les longs rameaux de l'érable et de l'orme. La croix marque l'endroit où furent déposés les restes de l'inconnu qui mourut au coin du bois, sans qu'une voix amie

(1) M. Ferland écrivait en 1861. *Soirées canadiennes.*

lui adressât nn mot de consolation ; rudement taillée elle apparait au détour du tortueux sentier qui circule dans l'épaisseur de la forêt, et elle étend ses bras sur l'aventureux pionnier pour lui rappeler que, même dans ces solitudes profondes, il est toujours sous la sauvegarde de Dieu."

Après cet aperçu général, on comprendra mieux les détails qui vont suivre.

PERCÉ.

En 1801 l'on trouve M. Alexis Lefrançois (1) dans la mission de Percé ! c'est là qu'il apprenait l'anglais : " Percé m'a été d'un grand secours pour l'anglais, écrivait-il à l'évêque de Canathe. De la timidité, je suis passé à l'effronterie et à l'effronterie la plus marquée, jusqu'à prêcher mes Irlandais et, qui pis est, presque toujours le cahier à la main."

Il revenait sur le même sujet en 1802 :

"Quant à l'anglais, je n'y ai pas fait de grands progrès ; j'en suis affligé. Je n'ai trouvé aucun secours à Bonaventure, les livres même que j'avais apportés ne m'ont point été d'une grande utilité. Je travaille toujours un peu. Les Anglais de Percé et des autres endroits n'auront point de prédication de ma part : je le crains. Si Sa Grandeur descend comme on nous le fait espérer, ce sera pour moi un grand plaisir ; elle leur procurera bien des secours et, ce qui me console dans mon impuissance, ceux que je ne serais pas capable de leur donner."

M. Lefrançois se calomniait, il avait réellement acquis une connaissance suffisante de l'anglais pour être très-utile à ceux dont il était chargé.

En 1804, M. Lefrançois fut transféré à la cure de l'Ile aux Coudres, mais il desservait de là la mission de Percé, le trajet pouvant se faire en trois jours. A la mission de Percé étaient alors attachés, le Cap Rosier, l'Anse au Griffon, la

---

(1) A part ces missions, M. Alexis Lefrançois exerça le ministère pendant de longues années dans les paroisses de l'Ile aux Coudres et de St. Augustin. Après 38 ans de travail dans cette dernière paroisse, le vénérable vieillard se retira à l'Hôtel-Dieu de Québec, où il mourut, en 1856, à l'âge de 89 ans. En voyant sa figure austère, on sentait que l'on était en présence d'un saint.

Rivière au Renard et les postes plus considérables y compris la Grande Rivière. "C'est un grand malheur, disait M. Lefrançois, qu'il n'y ait qu'un prêtre pour toute la côte nord de la Baie des Chaleurs." C'est ce qui détermina l'Evêque de Québec à y envoyer en 1807 le Père Fitzimmons, (1) récollet irlandais qui avait passé quelques années dans l'Ile du Prince-Edouard et dans le Haut-Canada. En 1808, M. Chs. Frs. Painchaud lui fut adjoint : le 12 octobre il écrivait à l'Evêque de Québec : "Le Rév. Père Fitzsimmons étant arrivé ici samedi dernier, et la mission n'étant point finie nous avons partagé la besogne. Il doit achever à Percé et à la Pointe Saint-Pierre, peut-être à Douglastown ; et moi, les quatre postes en remontant pour aller droit de Percé à Bonaventure sans arrêter. Votre Grandeur doit savoir qu'elle peut compter sur ma bonne volonté pour tout ce qu'elle veut et désire de moi."

M. Kelly (2) était alors missionnaire de Madawaska, et M. Painchaud l'alla visiter.

M. François Demers (3) remplaça M. Painchaud en 1814, M. Flavien Leclerc en 1819 (4).

M. Clément Aubry (5) en 1821. M. Thos. Caron en 1823 (6).

Dans une lettre du 13 août 1824, M. Caron informait Mgr Plessis que les gens de la Petite-Rivière demandaient la permission de construire une petite cnapelle pour y faire la prière en commun les dimanches et les fêtes ; et il ajoutait :

---

(1) Le Père Fitzimmons repassa en Irlande en 1811.

(2) M. J. B. Kelly ne fut qu'un an à Madawaska, et fut chargé successivement des paroisses de St. Denis et de Sorel. L'Evêque de Québec le nomma Vicaire-Général en 1836. Il fut trente-six ans curé de Sorel, et mourut à Montréal en 1854.

(3) M. F. X. Demers, en revenant de la Baie des Chaleurs, fut chargé de paroisses importantes : St. Luc, St. Grégoire, Boucherville, St. Marc et St. Denis. Il était Vicaire-Général de l'Evêque de Montréal, quand il mourut, en 1862.

(4) M. Flavien Leclerc, après avoir passé un an seulement dans les missions, fut placé à St. André de Kamouraska ; il y resta jusqu'à sa mort, arrivée en 1837.

(5) Il n'y a que six ans que M. Clément Aubry est mort. C'est à la Rivière-des-Prairies qu'il fut plus longtemps curé. Il aimait l'étude et l'enseignement ; à deux reprises il fut professeur à St. Hyacinthe et à Ste. Thérèse.

(6) M. Chs. Thos. Caron dirigea successivement les paroisses du St. Esprit, de St. Vincent-de-Paul, de St. Martin et de Châteauguay.

De retour d'un voyage à Québec, M. Caron écrivait de Percé, le 4 novembre 1824, à Mgr Plessis :

" Les cinq familles d'un petit endroit nommé *Caboso*, dépendant et éloigné de la Grande Grave de deux lieues, demandent la même permission. "

" En profitant de l'occasion de donner à Votre Grandeur quelque nouvelle, j'ai le plaisir de l'informer que, grâces à la Providence, nous avons eu un assez heureux passage, qui n'a duré que cinq jours pleins. Je m'étais embarqué le 9 octobre au soir à Québec, et j'ai pu dire ma première messe à Percé le 15. Le vent de nord-ouest nous prit fortement à la Pointe St. Pierre, et nous parcourûmes en moins de rien la distance qu'il y a de cet endroit à Percé. Il était temps de mettre pied à terre ; car les voiles déchiraient quoiqu'elles fussent presque neuves. C'était un véritable ouragan : j'eus alors pour la première fois l'occasion d'admirer la puissance de Dieu dans les flots et les élévations de la mer. Réfugiés à l'Anse à Beaufils, nous débarquâmes le lendemain matin.

" L'ancienne chapelle est trop petite et menace de nous tomber sur le dos. Les travaux de la nouvelle chapelle, de la sacristie et du presbytère sont suspendus jusqu'au printemps. Le carré est levé, et le tiers du lambris est posé ; l'entrepreneur doit livrer les édifices le 15 août. J'espère pouvoir gagner, en faisant la quête cet hiver, que chaque propriétaire fournisse sa part de bardeaux et de clous. Il faut environ sept cents planches pour le second lambris, et huit châssis pour clore les ouvertures."

Autres lettres de M. Caron.

" Percé, 19 mai, 1825.

" Je suis arrivé de Paspébiac le 16 du présent mois pour y voir mon nouveau voisin que je n'avais pas encore rencontré ; il y avait cinq mois et demi que je n'avais pas vu de prêtre. Ah ! qu'il est dur de demeurer si longtemps seul et si isolé ! Je ne finirais pas de me plaindre sur le malheur et la dureté de ma solitude, si je ne craignais de fatiguer et de lasser Votre Grandeur par mes lamentations. Mais je me

sens soulagé quand je me suis entretenu avec Celui qui a toute autorité en mains, et de qui seul je puis et dois attendre quelque adoucissement à la rigueur de ma solitude. Vous savez, aussi bien que moi, combien il est dur à un pauvre prêtre de rester seul ici, pour essayer à établir le règne de Dieu dans un endroit où l'ennemi des âmes voudrait régner, pour entreprendre la réformation des mœurs, pour résister et s'opposer au torrent. Comment, mon Dieu, un prêtre seul, et surtout moi, dépourvu de tout, talent, vertu lumière, expérience, peut-il espérer remporter la victoire ? "

" Percé, 28 décembre 1824.

" J'ai de la joie à annoncer à Votre Grandeur qu'en vertu de mes pouvoirs extraordinaires, j'ai eu la grande consolation de recevoir huit abjurations depuis mai dernier. Puissè-je encore avoir la même consolation pour le plus grand bonheur de ceux qui embrassent la vérité ! Parmi ces *nouveaux convertis*, il y a cinq hommes et trois filles. Il semble que Dieu veut ainsi compenser les peines et les contradictions que rencontre son indigne serviteur, en voulant se servir de lui comme d'un instrument pour une œuvre aussi grande qu'est celle de confondre l'hérésie et de rompre les liens qui attachent de pauvres chrétiens à l'erreur."

" Percé, 6 août 1825.

" La permission de bâtir une petite chapelle que Votre Grandeur avait accordée aux gens d'un petit endroit appelé *Cabozo* n'étant pas mise à profit, parcequ'il ne s'y trouve pas assez de monde, j'espère que vous verrez d'un bon œil que je transfère cette permission aux catholiques des environs du Bassin de Gaspé qui sont au nombre d'une vingtaine au moins et qui ne pourront qu'augmenter bien vite. Plusieurs raisons doivent engager à laisser ériger une chapelle en cet endroit ; la première, c'est que les pauvres gens paraissent bien le désirer et sont décidés à le faire au plus tôt ;—la seconde, c'est que ces gens, qui ont trois lieues à se rendre à Douglastown, ne savent pas toujours quand le missionnaire s'y trouve,

ou, s'ils l'apprennent, il est trop tard ou il leur est impossible de faire la traverse ; — la troisième pourrait être celle de ne pas laisser lieu à l'erreur de se glorifier d'être seule en cet endroit et d'y triompher."

"Percé, 16 septembre 1825.

"Je suis arrivé avant-hier de visiter tous mes postes du côté de la Rivière-aux-Renards : j'ai été cinq semaines dans cette excursion. Je dois repartir la semaine prochaine pour Paspébiac, où je rencontrerai mon voisin que je n'ai pas vu depuis le 4 de mai.

"J'ai été bien affligé d'apprendre par mon serviteur que Votre Grandeur était retenue à l'hôpital par une augmentation de son infirmité ordinaire. Plaise au Seigneur, le souverain médecin de tous les infirmes, que ce mal ne soit que passager et que Votre Grandeur jouisse bientôt d'une santé plus parfaite. Ce sont là les vœux très ardents du chétif missionnaire de Percé, qui a l'honneur, etc.

"(Signé,) C. Th. Caron, Ptre."

M. F. A. Boisvert (1) remplaça M. Caron en 1826, et alla résider à Bonaventure en 1827. L'année suivante de nouveaux missionnaires furent placés dans tous les postes. M. J. B. McMahon à Percé (2) ; M. Gagnon à Carleton (3) ; M. Célestin Gauvreau à Memramcouq (4) ; M. Malo à Ristigouche (5) et M. Naud à Nipissiguit (6).

---

(1) M. Boisvert est mort à Roxton en 1854. Il avait été curé à St. Césaire, St. Pie et à la Rivière-des-Prairies.

(2) M. J. B. McMahon était chaplain de l'église St. Jacques de Montréal quand il fut nommé missionnaire de Percé. Il passa ensuite six ans à Sherbrooke, et se rendit aux Etats-Unis.

(3) M. Jean Frs. Gagnon est mort, à 82 ans, en 1875 ; St. Pierre-les-Becquets, St. Jean Deschaillons, La Valtrie et Berthier furent les paroisses dont il eut la direction.

(4) M. Célestin Gauvreau fut quatre ans à Memramcouq ; trois ans à St. Laurent ; sept ans professeur de théologie au Grand Séminaire de Québec. Les dix-neuf dernières années de sa vie se passèrent au Collége de Ste. Anne : il était Vicaire-Général de l'Archevêque de Québec.

(5) M. Malo est encore vivant et curé de Bécancourt depuis 1850.

(6) M. Naud est retiré du ministère depuis vingt ans et demeure dans la paroisse de St. Laurent, Ile d'Orléans, dont il fut curé pendant vingt-six ans.

" M. Gauvreau passa quatre années à Memramkouc et il y connut toutes les fatigues, les peines et les privations. Il aimait à raconter les incidents curieux qui marquèrent les deux voyages qu'il fit à Québec pendant sa vie de missionnaire. On sait combien difficiles étaient les communications, alors qu'on ne connaissait ni voie ferrée, ni macadam, mais seulement le canot pour les lacs et les rivières, puis le véhicule le plus élémentaire pour franchir les portages. Il n'oubliait qu'une seule chose dans ces récits : les fatigues qu'il avait dû éprouver (1). Il a été partout le même, toujours un saint. D'abord dans les missions lointaines et difficiles auxquelles il consacra les premières années de son ministère : ensuite pendant les années où il remplit l'office de curé, puis enfin dans les diverses situations qu'il a occupées et où il a laissé les souvenirs les plus précieux et les plus vivaces dans tous les cœurs (2) ".

M. McMahon écrivit à Mgr Panet le 8 mai 1829 :

" Je suis tout glorieux de vous annoncer la *conversion* du principal protestant de Percé. J'étais allé à Carleton (distance d'au moins trente-six lieues) pour aider mes confrères dans la neuveine de St. François-Xavier. J'y ai trouvé un grand nombre de personnes parlant l'anglais et qui se sont adressées à moi pour la confession. Ils n'avaient pas satisfait à ce devoir depuis le départ du Père Fitzsimmons, et étaient très contents de me rencontrer.

" A mon retour à Percé, je me suis hâté d'aller voir mon nouveau catholique, M. Fox, vieillard de quatre-vingt-six ans ; il était bien faible. Les protestants n'avaient cessé de dire pendant mon absence : " M. Fox n'est pas encore catholique, il ne le gagnera pas." Mais grâce à Dieu il était bien ferme, et se préparait à la mort. Je l'ai enterré depuis et je vous assure que nos pauvres frères séparés sont bien mortifiés. Cela fait la sixième abjuration que je reçois depuis mon arrivée.

" Les protestants redoublent d'efforts, faisant circuler une version calviniste de la Bible parmi les catholiques. Le

(1) Notice biographique, 1865.

(2) Oraison funèbre par M. André Pelletier.

ministre voudrait leur persuader que cette Bible ne renferme aucune différence d'avec celle de l'Eglise catholique. Il a marié deux catholiques ensemble ; mais je les ai séparés publiquement et mariés plus tard dans un temps convenable. Grâce à Dieu, je reçois des convertis presque toutes les semaines.—J'envoie à M. Fortier la liste d'une foule de choses qui manquent à l'église : j'espère qu'il aura la bonté de remettre cette liste à M. Desjardins ou à quelqu'autre charitable pourvoyeur. "

Autre lettre de M. McMahon :

" Percé, 26 février 1830.

" J'ai informé Votre Grandeur que les protestants avaient fait beaucoup de bruit à l'occasion de la défense signifiée à mes fidèles de lire la Bible protestante. Cette effervescence se calme ; mais le ministre ne cesse ses efforts pour pervertir nos catholiques.

" Voici l'état des constructions : à Percé on travaille à la voûte ; à l'Anse au Griffon on a bâti la chapelle ; une autre est commencée à la Malbaie, et celle de la Grande-Rivière s'achève.

" La population totale de mes missions est actuellement de 2,460 de la Rivière-aux-Renards à la Pointe au Maquereau, mais elle varie beaucoup. Il est arrivé cette année environ cinquante Irlandais, qui ne parlent que le Gallic et se sont fixés à Percé. Il arrive assez souvent que des protestants assistent aux offices dans mon église.

" Deux orphelins sauvés d'un naufrage au Cap Rosier ont été vendus par ceux qui les ont recueillis. Comme l'un d'eux était maltraité, je l'ai réclamé et la Cour me l'a fait livrer.

" Notre population est bien pauvre ; et cet état est dû au monopole exercé par quelques marchands.

" J. B. McMahon, Ptre Mis."

Extrait de lettres de M. Ant. Campeau (1).

" 16 janvier 1843.

" Le 8, dimanche dans l'Octave, j'ai reçu à Percé après la grand'messe et publiquement, l'abjuration d'un Guernesiais nommé Samuel Hopin, dont je considère le retour comme une récompense des sacrifices qu'il a faits. "

" 16 juillet 1844.

" J'ai vu, Monseigneur, avec un vif plaisir l'*Unicorn* débarquer à Percé même, la veille de l'Ascension, le respectable juge Fiset et son intéressante famille, ainsi qu'un ami et confrère, M. Bardy (2). L'endroit a besoin de recevoir de temps en temps de semblables habitants, qui y répandront plus abondamment des notions solides de religion, de civilisation et de bonne justice.

" La mission a perdu, le 25 juin dernier, une de ses bonnes âmes, Madame Winter, qui, par sa piété et sa vie exemplaire, faisait l'édification de tout le monde.

" Grâce aux legs Robin, la chapelle de Percé se termine rapidement; le portail n'est pas du tout désagréable; il n'en cède guère à nos jolies églises de campagnes en Canada. Les gens en sont tous surpris.

" Ant. Campeau, Ptre."

L'établissement de la société de tempérance fit époque à Percé; il eut lieu en 1842, et se propagea dans d'autres missions. M. O'Grady rendit compte à Mgr. Signay de la fête organisée à cette occasion.

" Percé, 15 août 1842.

" Le dernier dimanche de juillet, dit-il, a été remarquable à Percé, par la belle et grande procession de la société de Tempérance. On avoit eu soin de l'annoncer à l'avance, et

(1) M. Ant. Campeau est curé de Beaumont depuis 22 ans.

(2) M. Félix Séverin Bardy fut une des victimes du terrible fléau de 1847, le typhus. Il contracta la maladie au lazaret de la Grosse-Ile et mourut à l'Hôtel-Dieu de Québec, le 2 septembre; il n'avait que 32 ans.

les habitants des postes voisins affluèrent le jour de la solennité. Pendant toute la semaine on avait fait les préparatifs. Un monument magnifique fut improvisé sur le mont Joli par les soins de MM. Moriarty, Mignault, Le Bouthilier, Winter et d'autres. On l'avait orné de riches pavillons ; une batterie y avait été établie et il était convenu que l'on tirerait du bâtiment des MM. Robin un salut de 21 coups. Les plus zélés avaient offert un riche pain-bénit; le matin je distribuai 56 cartes de tempérance à de nouveaux membres, et l'après-midi fut réservée pour la manifestation extérieure. A deux heures, la procession était organisée, après la bénédiction d'une belle bannière destinée à ouvrir la marche, et ornée d'inscriptions. La croix y brillait comme signe de victoire sur un ennemi longtemps récalcitrant. Les jeunes gens suivaient, portant de ceinturons et de jolis pavillons. Les femmes et les hommes en deux bandes séparées marchaient à double rang, tenant chacun des étendards de diverses formes. La milice sous les armes et commandée par son Capitaine venait ensuite. Le curé et ses assistants étaient entourés des personnages les plus marquants ; et la procession ainsi disposée s'étendait à une distance de plus de dix arpents. Le nombre des personnes présentes était de 1,000 au moins ; la milice tirait des salves à intervalles réglés et les canons du mont Joli alternaient avec le vaisseau en rade pour répondre. C'était un spectacle vraiment imposant et qui frappait les protestants. Après la bénédiction du monument, plusieurs orateurs adressèrent la parole aux membres de la société de Tempérance, l'on revint à l'église dans le même ordre, et tout fut couronné par la bénédiction du Très Saint Sacrement. Le règne de la boisson est donc fini : que le bon Dieu en soit à jamais remercié !

"JOHN O'GRADY, Ptre."

Relation d'une mission en 1844 :

"Montés sur la barque de M. Flynn de Gaspé, nous avons quitté Percé le 14 octobre en route pour la Rivière-aux-Renards. Comme le vent était très favorable, trois heures et demie après, nous étions au Cap Rosier. Là il nous fallut

prendre un bateau-plat et deux rameurs qui nous conduisirent jusqu'à l'Anse-au-Griffon. M. Malouin nous prit sur sa berge, et à huit heures nous arrivions à la Rivière-aux-Renards. La chapelle de ce poste est petite et il y manque bien des choses : on y a levé une nouvelle chapelle ; mais une tempête de vent l'a presque renversée pendant la mission. En arrivant, nous avons appris avec bonheur qu'un brave homme du nom de Sauveur faisait le catéchisme aux enfants tous les dimanches. Chaque jour il y eut deux instructions pour toute la population et le catéchisme ; le nombre de communions fut de quarante. Un protestant du nom de Preston fit son abjuration ; et je retirai douze livres hérétiques, bibles, *tracts*, catéchismes protestants qui se trouvaient dans des familles catholiques. Je dois dire que la plupart n'en connaissaient pas le contenu et ne les avaient pas lus. La population de la Rivière-aux-Renards est de 35 familles et environ 210 âmes. Nous fîmes par terre les deux lieues qui nous séparaient de l'Anse-au-Griffon. La chapelle est propre et convenable, mais il y manque une cloche, et la sacristie est absolument vide. M. Doucet leur a procuré des burettes, des images et d'autres objets. Les habitants de ces deux postes ont fait une souscription pour acheter des cloches. Le nombre d'âmes à l'Anse au Griffon est de 180 : le nombre de mauvais livres que j'ai trouvés ici est de 42. Nous demeurâmes trois jours et demi dans cette mission : quatre enfants y furent baptisés et le même nombre à la Rivière-aux-Renards.

" En trois heures nous fîmes la distance qui nous séparait du Cap Rosier, sur une barge montée de quatre rameurs. Les pêcheurs étaient occupés à sauver la cargaison de l'*Indian Chief*, vaisseau naufragé ; cependant il y eut beaucoup de monde à la mission. La pauvre chapelle est dans un état déplorable, point de lambris, de clocher ni de clôture. Je fus chagrin de ne pouvoir baptiser les enfants d'une femme catholique, dont le mari protestant ne voulait pas les laisser élever catholiquement. J'espère encore que la grâce de Dieu et les prières de la femme l'amèneront à donner son consentement un peu plus tard. On me livra ici quatre livres hérétiques, qui ne feront jamais de mal à personne. Le poste suivant est la Grande Grave, où la chapelle n'est pas prête pour

qu'on y dise la messe. Nous préparâmes ce qu'il fallait dans la maison d'une veuve. Tous les postes depuis la Rivière-aux-Renards seraient visités plus fréquemment s'il y avait un prêtre à Douglastown, comme le bien des âmes le demande. Les protestants méthodistes de ce voisinage seraient moins hardis s'ils se sentaient surveillés de près : j'ai détruit ici 24 livres wesleyens de toute espèce. Un sermon anglais et un français ont attiré tout le monde : il y a une soixantaine de catholiques. Pas encore d'école catholique dans tous ces endroits ; je désire beaucoup recevoir de Québec des livres d'école des deux langues. A Gaspé nous prîmes logement chez M. McKenna ; la chapelle est absolument nue ; il n'y a pas même de gradins sur la table de l'autel : aucun banc pour s'asseoir, ni clocher, ni cloche. C'est triste, dans un lieu surtout où le protestantisme domine. Les catholiques ont bien fait ce qu'ils pouvaient : ils ont souscrit $8, pour les choses les plus nécessaires. Le nombre de familles est de 25. J'ai prêché deux fois par jour, et la plupart ont rempli leurs devoirs religieux.

" Deux Sauvages nous conduisaient en canot à Douglastown le 2 novembre, et nous logeâmes chez M. Gaul. Nous y demeurâmes six jours, prêchant matin et soir. Sur soixante familles il n'y en a qu'une de protestante. On vient de commencer la construction d'une école. L'église est assez élégante, mais le clocher est mal fait. S'ils pouvaient avoir un prêtre, ces bons Irlandais bâtiraient une église qui correspondrait au presbytère. Après avoir confisqué une douzaine et demie de livres protestants, nous nous mîmes en route pour la Malbaie : nous apprîmes au même moment le naufrage de la goëlette *Maria*, capitaine Audet, sur laquelle se trouvaient les livres de M. Campeau, qui sont perdus. Il y a environ 300 catholiques à la Malbaie et une bonne chapelle, qui n'est pas finie. La mission a bien réussi. Les protestants sont assez nombreux, et j'ai fait disparaître quatre livres de leurs sectes déposés chez les catholiques. Nous fûmes de retour à Percé le 14 novembre. Au bout de quelques jours nous nous rendîmes à New Port, éloigné de douze lieues, et M. le curé reçut une abjuration. Du Petit Pabos à la Petite-Rivière il y a au moins 600 âmes. Nous passâmes

les derniers jours du mois dans ce dernier lieu et reçûmes, grâce à Dieu, quatre protestants dans le sein de l'Eglise.

" M. Dowling, Ptre."

Lettres de M. Doucet :

" Percé, 13 janvier 1845.

" Comme ma santé est bonne et que je puis facilement marcher à la raquette, je me suis décidé à visiter tous mes postes cet hiver. Je ne puis entendre les gens se plaindre d'être abandonnés tous les hivers : je croirais ma conscience engagée si je ne me rendais à leurs supplications.

" Il y a quinze jours, j'ai été appelé pour un malade à dix lieues d'ici ; j'ai fait quatre autres lieues à la raquette pour dire la messe à la chapelle la plus voisine."

" 20 février 1845.

" Nous continuons à éprouver de la consolation dans notre ministère. Le nombre des associés de la tempérance augmente ; des protestants eux-mêmes viennent prendre l'engagement. Plusieurs méritent la grâce de leur conversion : M. Dowling a reçu dernièrement trois abjurations : dimanche dernier, j'ai admis une femme qui s'était instruite de la religion ; et nous recevrons, probablement, dimanche prochain, une autre abjuration.

" 25 août 1845.

" J'arrive du Cloridorme, situé à cinquante lieues d'ici ; c'est la première fois que je visite ce poste, où M. Campeau s'était transporté l'année dernière. Il y a sept familles dans ce lieu, et deux autres dans la Grande-Vallée. Celles-ci prévenues de la mission s'y sont rendues avec empressement, quoique la distance soit de quatre lieues. Je n'ai jamais vu des gens si contents : c'était la seconde fois seulement qu'ils entendaient la messe depuis dix à douze ans. J'y suis resté deux jours entiers ; j'ai prêché tout le temps. Tous se sont confessés, douze ont demandé le scapulaire, et j'ai fait pren-

dre l'engagement de la tempérance. A mon départ ces bons pêcheurs témoignaient leur joie par des centaines de coups de fusil.

" En revenant j'ai fait une mission dans chaque poste. Au Cap-Rosier, j'ai reçu deux protestants dans l'Eglise. Ils étaient instruits et bien décidés à faire cette démarche importante : ils venaient de Guernesey."

" 24 septembre 1845.

" MONSEIGNEUR,

Je suis bien content d'apprendre que M. Dowling est chargé de Douglastown ; parce que la gloire de Dieu et de la religion demandait que la mission fût partagée, mais je regrette de rester seul à Percé. J'ai toujours aimé les missions, je voudrais bien sauver les autres ; ce que je redoute c'est l'éloignement des confrères. "

" 20 décembre 1845.

" MONSEIGEUR,

" A la Toussaint nous avons profité pour la première fois de vos dons : j'ai fait servir le plus beau des quatre ornements que vous nous avez envoyés. Sur l'autel il y avait une belle garniture de chandeliers de bronze argentés que je venais de recevoir de M. Hamel. M. l'avocat Martel, élève du collége de Nicolet, comme vous le savez, a chanté la messe Bordelaise, et a été assisté d'un chœur pour le reste de l'office.

" Madame LeBouthilier m'a donné hier £10 d'après la demande que je lui ai faite, de la part de M. Desjardins, pour faire peindre une Ste. Elizabeth, sa patronne, qui sera placée dans notre église."

" Percé, 22 mars 1847.

" Nous avons un accident à déplorer dans nos missions ; c'est l'incendie de l'église de Douglastown, qui eut lieu il y a huit jours. M. Dowling avait été appelé auprès d'un malade ; les effets qui étaient dans l'église ont été perdus. L'accident paraît avoir été causé par une chandelle, placée

sur un banc devant le St. Sacrement. J'ai été obligé de prêter à ce cher confrère les objets nécessaires pour la célébration de la sainte messe : il n'y a pas d'autre lieu disponible que son presbytère. Il m'écrit que les paroissiens ne sont pas découragés, et qu'ils ont déjà levé la charpente d'une bâtisse dont ils se serviront en attendant l'église commencée en pierre : il espère y dire la messe à Pâques.

" J'ai su ces jours derniers que le respectable M. Paul Gaul, de Douglastown, où les prêtres se sont toujours retirés, est mort presque subitement."

" Percé, 11 mars 1848.

" Ce n'est pas une petite entreprise que de bâtir une église dans la Baie ; celle de la Grande-Rivière semble cependant devoir se terminer bientôt. Les dimensions sont 88 pieds de longueur sur 38 de largeur avec des chapelles : la fondation est en pierre. L'ouvrage est très bien fait au dire de tous les charpentiers ; à la fin de juin tous les chassis seront posés. L'entrepreneur vient d'Halifax.

" J'ai transporté à New Port deux petits tableaux, don de M. Desjardins, notre providence.

" C'est aussi à lui que nous devons des gradins pour chacune des chapelles ; il me dit qu'il pense en envoyer encore deux. Je n'ai pas encore de ciboire, ni de porte-Dieu. Dans tous les postes, excepté à Percé, je me sers d'une branche de sapin pour donner l'eau bénite le dimanche.

" Je fais travailler à toutes les chapelles, à Percé, à la Malbaie, à la Grande-Rivière, à New Port. Dans ce dernier poste, on a construit de plus un presbytère qui sera d'une grande commodité.

" N. Doucet, Ptre."

Lettre de M. Nérée Gingras.

" Percé, 16 décembre 1850.

" Monseigneur,

" Depuis longtemps je désirais écrire à Votre Grandeur, n'ayant pas eu le bonheur de me joindre à mes confrères

pour présenter mes félicitations à mon nouvel Archevêque, lui exprimer mes souhaits pour le succès de son administration et solliciter une bénédiction sur les œuvres de mon ministère. J'en saisis aujourd'hui l'occasion avec empressement.

" Permettez-moi de vous entretenir de mes missions. J'ai terminé la semaine dernière la visite de l'automne : elle m'a donné de la consolation. Pour affermir la tempérance, je me propose d'établir la société de la Croix.

" L'église de Percé est maintenant en très bon état ; j'attends ce printemps un joli tabernacle, et l'ancien, qui est très convenable écherra à la Grande-Rivière.

" M. le juge DeBlois a fait don d'un encensoir d'argent.

" Les habitants de New-Port sont peut-être ce qu'il y a de meilleur dans ma mission ; là se trouvent les gens les plus paisibles, grâce à la tempérance qui y porte ses fruits. Ils croiraient mourir s'ils prenaient un verre de boisson : c'est là aussi que l'on voit moins de misère.

" Leur chapelle est bien pauvre ; ils regrettent beaucoup feu M. Desjardins qui leur a donné la plus grande partie de ce qu'ils ont. Aussi en reconnaissance ont-ils fait chanter un service pour le repos de son âme.

" C'est à New-Port que j'ai le plus de plaisir à faire la mission : ils sont si contents lorsqu'ils voient arriver le prêtre si empressés à tous les exercices.

" La mission du Chien-Blanc se peuple rapidement : il y a à présent une dizaine de familles, composées de bien bonnes gens. On se rend chez-eux par un petit chemin de pied.

" N. Gingras, Ptre." (1).

On lira maintenant avec intérêt des lettres des mission-

(1) M. Gingras fut encore six ans curé de Percé. Il est actuellement chargé de l'importante paroisse de St. Gervais : une circonstance qui mérite d'être notée c'est qu'à un intervalle de 30 ans il fut vicaire et curé de cette paroisse. Il en était parti en 1849 pour la mission de Percé, fut chargé à son retour, en 1856, de la paroisse de St. Raphaël dans le comté de Bellechasse. En 1859, il consentit à se rendre aux Illinois pour travailler à la conversion d'un groupe de Canadiens entraînés dans le schisme de Chiniquy. Au bout de 4 ans, il fut nommé curé de St. Edouard de Lotbinière, et l'année suivante, de la Baie St. Paul.

naires de Bonaventure, de Paspébiac et de Port Daniel, remplies de détails intéressants sur l'époque embrassée par ce récit.

" Bonaventure, 24 mai 1821.

" MONSEIGNEUR,

" Comme Votre Grandeur aime à recevoir des nouvelles des parties de son diocèse les plus éloignées, concernant la religion, je lui fais mon rapport de missionnaire.

" Mon passage de Québec à Caraquet a été comme une bénédiction ; mon compagnon, M. Blanchet, en a été quitte pour un peu de bile. Nous avons été un peu mortifiés de l'absence de M. Cooke, occupé en course apostolique. C'était le dimanche, huit jours après notre départ, il y a eu messe solennelle et sermon dans la basilique Acadienne où l'on ne s'attendait à rien moins. Le lendemain, je me suis acheminé vers Bonaventure, où le vent ne nous a permis de mettre pied à terre, que le jour de la Toussaint, comme les gens sortaient de la prière du vénérable Simon Henry. Il était tard, je leur dis donc une messe basse seulement, et ils chantèrent des cantiques.

" J'ai fait ce printemps la mission à la Grande-Rivière, Percé et la Pointe-St. Pierre. Je suis bien embarrassé pour les malades de Percé, il y a un portage de 19 lieues de forêt, si épaisse que les plus au fait de ces voyages extraordinaires ont de la peine à s'en tirer. Je marche mal en raquettes et les sages du lieu ne me croient pas capable d'entreprendre cette marche. Un missionnaire serait nécessaire à Percé.

" J'ai hâte de voir Votre Grandeur sur ces côtes."

Le missionnaire de Bonaventure avait encore des distances considérables en 1840 pour visiter les malades. Ecrivant à Mgr. Signay, M. Alain consultait sur la récitation du bréviaire dans certains cas :

" Je n'ai pas de peine à croire, répondit-il au prélat, que dans les cas où il y a pour ainsi dire impossibilité, je n'y sois pas tenu. Cependant ce carême j'ai fait 28 lieues en un jour pour un malade et ça ne m'a pas empêché de réciter mon office."

M. Alain desservait Paspébiac tous les mois ; il en rendait compte à l'Evêque :

" J'y suis resté jusqu'à 15 jours de suite, tout seul dans le presbytère ; je suis mon valet de chambre et d'écurie ; ce n'est pas commode. Si les gens me payaient, je pourrais avoir quelqu'un au moins pour soigner mon cheval : moi je n'ai pas besoin de serviteur. J'ai une rivière à traverser pour me rendre à cette mission : l'automne et le printemps il est impossible de passer à gué.

" Je vais à Cascapédiac tous les mois suivant l'état de la rivière. Je fais la visite de Port Daniel moins souvent.

" Je voudrais bien avoir un catéchiste à Paspébiac, jusqu'à présent je n'ai pu en trouver.

" Tous les ans je reçois des protestants dans l'Eglise."

Lorsque M. Tessier fut retiré de la mission de Paspébiac, M. Alain écrivit à l'évêque :

" Je ne suis rien, mais je ne saurais trop exprimer combien la résidence d'un prêtre est nécessaire à Paspébiac. M. Tessier y a fait beaucoup de bien : il en serait de même de tout autre qui aurait autant de zèle et de volonté que ce Monsieur."

" Paspébiac, le 20 août 1846.

" Monseigneur,—Les malheurs communs qui, depuis plus d'une année, ravagent le diocèse, semblaient nous avoir épargnés, mais malheureusement nous les avons éprouvés. Hier le feu, qui avait été mis dans les bois depuis plusieurs jours par imprudence sans doute, poussé par un violent vent d'ouest, parcourut plus d'une lieue en moins de quatre heures. Sept maisons et deux granges avec la récolte de foin qu'elles renfermaient ont été réduites en cendres ; sans compter une quantité de clôtures et le grain endommagé sur le champ. Voilà donc plusieurs habitants réduits à la misère.

" Quant à l'église et au presbytère, le feu n'en était pas à plus de deux à trois arpents, vers le soir, lorsque le vent devint un peu moins violent. Sans le secours de la divine Providence que nous invoquions avec ardeur, sans la protection de Marie Immaculée, patronne de l'Eglise, tous ce

édifices auraient été consumés, et je serais aujourd'hui sans temple et sans logement.

"Le feu continue encore dans les bois qui nous environnent ; nous ne serons en sûreté que lorsqu'une pluie abondante sera venue éteindre les brasiers.

"C'est vous, monseigneur, qui ornez nos églises. J'ai reçu avec beaucoup de reconnaissance les deux beaux ornements destinés à la mission du Port Daniel. Le jour où je célébrai pour la première fois avec l'un de ces ornements, les gens ouvraient les yeux bien grands : ils n'avaient rien vu d'aussi beau dans leur chapelle. Je profitai de l'occasion pour leur dire que leur conduite chrétienne devait me mettre en état de montrer de la gratitude envers le premier pasteur, et de lui faire un rapport consolant.

"F.-X. Tessier, Ptre."

"Paspébiac, 8 mai 1848.

"Monseigneur,

"Voilà à peu près un an que j'ai eu l'honneur de rendre compte de mes missions à Votre Grandeur : mon intention cette fois est de vous faire connaître le résultat de chaque année de mon séjour à Paspébiac, afin que vous puissiez juger de l'avantage que les gens ont retiré de la résidence d'un prêtre au milieu d'eux. Dans le temps de Pâques 1846, j'ai fait faire la première communion à soixante-seize personnes. Le jour de la St. Pierre, fête de mes pêcheurs, quarante personnes ont approché de la sainte table : ce qui était inouï à ce lieu. Les premières communions en 1847 ont été de cent vingt ; à la fête de Noël dernier, cent trente personnes ont communié. Je compte deux cent cinquante personnes aggrégées à la société de tempérance totale, que j'ai établie le 15 février 1846. Deux de ceux qui ont manqué à leur engagement ont péri misérablement : l'un s'est noyé et l'autre est mort par suite d'un autre accident ; ce qui a été regardé comme une punition de Dieu.

"F. X. Tessier, Ptre."

M. Zéphirin Lévêque, en succédant à M. Tessier, lui rend un excellent témoignage.

" J'ai à Paspébiac, écrivait-il le 11 juillet 1849, une nouvelle église en bois parfaitement finie et dans le meilleur ordre et goût ; et une sacristie à l'avenant. M. Tessier s'est donné beaucoup de trouble pour mettre tout sur le meilleur pied posssible, tant l'église que les autres bâtisses et la terre. La Confrérie du Sacré-Cœur de Marie compte déjà cinquante associés ; et vendredi, fête de St. Pierre, j'ai érigé un Chemin de Croix que M. Tessier avait préparé. Il fait un excellent effet, et j'espère beaucoup de cette dévotion pour l'augmentation de la dévotion parmi les gens. J'en ai un autre que je destine au Port Daniel."

La lettre suivante est une de celles qui au besoin peut prouver avec quelle sollicitude le clergé a toujours travaillé, même au prix de sacrifices personnels à l'instruction et à l'éducation du peuple.

" Port Daniel, 20 décembre 1861.

" MONSEIGNEUR,

" Pour remédier autant que possible à plusieurs maux que nous avons à déplorer, j'ai cru devoir au prix de quelques sacrifices maintenir les écoles déjà établies et qui seraient tombées, et encourager par tous les moyens en mon pouvoir le défrichement des terres. Mes efforts n'ont point été sans quelques résultats avantageux.

" Les écoles, indépendamment des avantages temporels qu'elles procurent, sont ici indubitablement un puissant moyen de moralisation. Retirer les enfants des dangers où ils sont exposés dès leur bas âge, confier leur éducation à des maîtres religieux et zélés, leur donner des aptitudes nouvelles en les appliquant de bonne heure au travail et à la pratique des vertus de leur âge ; voilà ce qu'il n'est possible d'obtenir qu'au moyen de bonnes écoles et ce que réclament impérieusement le salut de ces pauvres enfants et l'avenir des familles. Les trois écoles établies au Port Daniel sont sur un assez bon pied et suffisent amplement aux besoins de cette mission. Des maîtres venus des écoles normales y

enseignent avec succès et les résultats déjà obtenus sont sensibles. Il est facile de distinguer au catéchisme comme dans leur conduite privée ceux qui fréquentent les écoles d'avec ceux qui n'ont pas le même avantage.

" Puissent-ils devenir à leur tour des précepteurs dans leurs familles, les moniteurs de leurs frères et sœurs ! et, s'il est possible plus tard, comme je l'espère, d'introduire de bons livres dans les familles, ces livres seront lus avec empressement et les bons fruits qu'ils produiront seront pour les parents un dédommagement de tous les sacrifices qu'ils font aujourd'hui pour soutenir leurs écoles et rétribuer convenablement les instituteurs qui les dirigent.

" La pêche qui a été de tout temps l'occupation favorite des habitants de la Côte, tiendra pendant longtemps encore le premier rang dans leur estime. Habitués à courir les chances du hasard, à vivre de peu ou à se trouver parfois dans l'abondance, suivant les circonstances où ils se trouvent, les rudes travaux des champs ne leur sourient guère. Par une *illusion* étrange, l'aisance et les richesses au moyen d'un travail assidu et de tous les jours, leur paraissent trop chèrement achetées. A leurs yeux la pêche du nord est le secret de gagner beaucoup en peu de temps et avec peu de travail. Attirés par l'appât du gain, ils conservent moins d'attrait pour le cercle de la famille. Leur absence fait retomber sur les femmes et les plus jeunes enfants tout le soin de la maison et de la petite semence, qui ne consiste que dans un jardinage. Et l'on n'a pas pensé aux accidents auxquels on s'expose, ni aux insuccès bien trop fréquents, ni aux dangers que courent les enfants sans surveillance, ni à la position pénible faite à la mère laissée seule pendant des mois. Les maux qui en résultent sont si considérables qu'on devra faire les plus grands efforts pour y mettre un terme. Déjà, quoique l'agriculture ne soit encore que secondaire et que toutes les prédilections soient pour la pêche, on constate néanmoins avec joie un retour marqué vers les travaux de la terre et une tendance heureuse vers une vie plus calme et plus paisible. Elles sont rares maintenant les familles qui n'ont point un petit champ à ensemencer, et qui ne s'efforcent d'ajouter tous les ans un défrichement à leur terre déjà cultivée. La

pêche du nord est aussi généralement abandonnée par toutes les familles un peu aisées ; les accidents survenus ce printemps dans les passages, et l'expérience des dernières années ont découragé les plus ardents même et leur ont fait comprendre surtout ce qu'ils perdent à s'éloigner de leur terre pendant une si grande partie de l'année. Ils sont un peu fatigués de ces tentatives périlleuses, de sorte que j'ai lieu de présumer que, dans ma mission au moins, le nombre de ceux qui s'éloignent ainsi se réduira désormais aux plus nécessiteux, obligés à se mettre en service, et à suivre leurs maîtres où il leur plaît de les conduire, tandis que les familles stables, qui s'aideront de la pêche et de la culture, pourront beaucoup plus facilement que par le passé arriver à une honnête aisance, fruit de leur industrie et d'une vie plus laborieuse.

" La pêche qui avait été bonne pendant l'été a été presque nulle cette automne par suite de pluies torrentielles et du mauvais temps : les familles qui n'ont pu envoyer de poisson à Québec, n'ont pour la plupart obtenu aucune avance de leurs marchands pour leurs provisions d'hiver et se trouvent en conséquence dans la position la plus critique. La plupart auront beaucoup à souffrir pendant la saison qui commence.

" Le nombre des communiants dans les deux missions est maintenant d'environ 600. Neuf enfants ont fait leur première communion à New-Port et dix-huit au Port-Daniel ; il y a eu 56 baptêmes, 11 mariages, 12 sépultures et 2 abjurations. L'école de New-Port est bien fréquntée et fait du bien.

" E. Beaulieu, Ptre."

HOSPICE ST. JOSEPH.

Ile à la Crosse, 14 Janvier 1879.

A la Révérende Sœur Charlebois, Assistante.

Ma Rév. et bien chère Mère,

Nous voici déjà rendues au 14me jour d'une nouvelle année, et tout en disant " Fiat " nous demandons que le calice s'éloigne de vous et de nous, et que les 351 jours à venir ne soient pas comme ceux qui viennent de s'écouler, tous marqués de la Croix et des épines. Bercée de cette espérance, je me livre tout entière à l'impression du moment, c'est-à-dire, à la douceur que j'éprouve en m'entretenant avec vous. Connaissant l'affection que vous portez aux Missions du Nord nous vous en parlons avec plaisir, certaines d'avance d'être lues avec intérêt. La dernière lettre vous ayant mise au courant de bien des choses qui nous regarde j'entrerai en d'autres détails cette fois-ci.

Les Saintes Ecritures nous apprennent qu'avant notre existence il y eut dans le ciel un grand combat ; " Michel et ses Anges qui combattaient contre le Dragon. " Ce combat commencé dès le temps de la Création s'est renouvelé très souvent et se renouvelle encore de nos jours, presque à notre porte. Depuis quelques semaines, bien chère Mère,

nous sommes en prières pour obtenir aux Cris du Lac Poule d'Eau, la grâce d'ouvrir les yeux à la lumière de l'Evangile. Ce nom vous est familier n'est-ce pas, chère Mère ? Il vous rappelle aussi, sans doute, vos épreuves, votre grande anxiété sur les bords de la *célèbre* rivière Poule d'Eau, lors de votre voyage en 1871, en la compagnie de Mgr Graudin. C'est à quelque distance de là qu'est situé le Lac, sur le bord duquel sont fixés les Sauvages que l'on appelle ici " Les Cris du Lac Poule d'Eau. "

Je pense qu'il est à propos de vous dire ici, chère Mère, que la Mission du Lac Vert fondée par le R. P. Moulin, depuis trois ans, doit maintenant être desservie par les Missionnaires de l'Ile à la Crosse, qui n'y resteront pas, mais qui iront y donner une Mission 2 fois par année. Au mois de mai dernier, le Rév. Père Moulin, fidèle à la voix de ses supérieurs, dit adieu à sa chère Mission de St. Julien qu'il avait arrosée de ses sueurs et semée de ses fatigues, pour porter la bonne nouvelle ailleurs. Le R. Père Legeard est donc allé au Lac Vert au mois d'août, mais comme c'était pendant les travaux et que beaucoup d'hommes étaient absents, peu de personnes ont profité de sa visite.

Dans son grand désir de ne voir aucun de ceux confiés à ses soins privés des avantages et des secours de la religion, il renvoya le R. Père Chappellière au mois d'octobre.

Le bon Père partit le 15 du mois en canot d'écorce et s'y rendit heureusement. Nous étions toutes en prières pour le succès de cette Mission et le bon Dieu a daigné nous exaucer.

La voix du Prêtre fut écoutée avec docilité.

Tous vinrent avec assiduité aux exercices de la Mission. Il y eut beaucoup de confessions et la communion générale eut lieu le 8 décembre, fête de notre Mère Immaculée. Ce beau jour faisait oublier au Missionnaire ses peines et ses fatigues, tant il était heureux de voir ces âmes, rachetées au prix du sang de Jésus, arrachées des ténèbres de l'infidélité et marchant maintenant à la lumière de la Foi. Le temps du repos pourtant n'était pas encore arrivé puisqu'il recevait l'ordre de son supérieur d'aller visiter les Cris du Lac Poule d'Eeau, voir si quelques-uns " voudraient de la prière " ou du moins laisser baptiser leurs enfants.

Le 10 décembre accompagné de deux bons voyageurs, il partit en traine à chiens et se rendit le soir même au Lac Poule d'Eau, où il fut bien reçu.

On le fit entrer dans la maison du chef, où il y avait dix-sept personnes assises à l'entour du feu ; là on lui donna la place d'honneur, c'est-à-dire, au centre du groupe. Bientôt on lui dressa une table, ayant pour nappe, un tapis de grosse toile d'emballage bien sale, sur laquelle furent posés un pot et une assiette. On apporta une grande plattée de poisson, puis une chaudière de thé. Le chef et toute sa parenté se placèrent de chaque côté. Il n'y avait ni couteaux ni fourchettes, et les pauvres gens sentant bien que le Père ne mangerait pas avec ses doigts, fouillèrent partout à la recherche et finirent par trouver une vieille fourchette qu'on nettoya et qu'on passa au chef : celui-ci la remit au Père, puis le repas commença.

La conversation était animée, mais personne n'entama la question de la religion. Lorsque le Père eut achevé son repas le chef de la famille prit courtoisement son assiette et mangea ses restes. La soirée se passa en conversation sans pouvoir cependant toucher au sujet important. L'heure de dormir venue on n'avait encore que le centre de la loge à offrir au Père. On débarrassa un petit espace, mais les compagnons inséparables des Sauvages ne mirent pas longtemps à le franchir. Une fois en butte à une semblable persécution, adieu donc le sommeil.

Le lendemain la maison fut constamment remplie de visiteurs ne laissant ainsi aucun moment libre.

Enfin le 12, on procura une loge au Père, et celui-ci se trouvant seul et libre d'agir, commença à catéchiser quelques personnes, qui avaient reçu le baptême, mais qui ne savaient autre chose que le signe de la Croix.

Maintenant, chère Mère, je vais laisser parler le Père et à peu près comme les choses nous furent racontées je vous les répèterai à mon tour.

" Le Vendredi, " dit le Père, " je fis le tour des trois maisons et des six loges qui forment le campement, afin de voir tout le monde. Dans une des loges un enfant se mourait et voulant sauver cette âme, je demandai à la mère si

elle voulait que je la baptise. "Je demanderai à mon mari" répondit-elle. Le mari interrogé, répondit à son tour qu'il en parlerait aux anciens. Je compris alors que c'étaient les anciens qui réglaient tout dans la bourgade, et que tant qu'ils refuseraient de recevoir la lumière, les autres resteraient sourds à ma voix. Je me décidai donc à avoir un entretien privé avec eux et les fis inviter en conséquence de venir chez moi tous les quatre. Ces messieurs se nomment : " Le mangeur de terre, " c'est lui qui est le plus âgé et le plus influent ; le second s'appelle : " La Belle Couverte." Le troisième porte pour titre, " L'Aurore, ou le jour qui commence à poindre." Celui-ci se croit en réalité une vraie lumière, et s'imagine qu'il éclaire ses semblables. Le dernier est " Le raconteur. "

Deux seulement se rendirent à l'invitation, les deux autres crurent qu'ils avaient quelque chose de plus important à faire que de venir parler religion. " Mangeur de terre " était occupé à prendre un bain de vapeur prescrit par leur superstition, tandis que l'autre donnait un festin, en honneur de leur dieu, et faisait battre le tambour pour savoir si son enfant malade allait revenir à la santé. Oh ! que le cœur me faisait mal sachant ces choses et je suppliais Dieu de vouloir bien leur ouvrir les yeux. Je ne parlai pas de religion aux deux qui vinrent me voir car le moment n'était pas favorable mais j'agis de sorte que quand ils se retirèrent nous étions bons amis.

Le lendemain je fis de nouveau le tour des maisons et loges, pour inviter tout le monde à la messe du Dimanche. Je vis le petit malade, qui n'allait pas mieux, et je demandai encore de le baptiser. " Non," dirent-ils, "nous avons nos coutumes et nos usages." J'étais presque découragé. Tout de même, le lendemain, Dimanche, à 8 heures du matin je sonnai ma petite cloche pour appeler à la messe. J'attendis longtemps mais personne ne venait. Pauvres gens ! me disais-je, ils refusent la grâce que Dieu leur envoie, et je priais pour eux de toute la ferveur de mon âme. Pendant que j'étais encore ému, un jeune homme vint me demander si c'était le temps de venir à la prière. " Oui, lui répondis-je. J'ai sonné, il y a longtemps,

mais personne ne vient." Ce jeune homme désirait embrasser la religion mais ses parents s'y opposaient. " Ils ne l'ont pas entendu, " dit-il, " si tu sonnais près des maisons ils viendraient tous."—S'il n'y a que cela, dis-je, à mon tour, la chose est facile." Ma confiance commençait à renaître, puis prenant ma clochette je la sonne d'un bras vigoureux tout en faisant le tour du camp. Presque tous se rendirent à l'appel.

Pendant que je revêtais les ornements sacrés, ces bons sauvages, assis par terre, les pieds croisés en avant à la façon des tailleurs, faisaient la causette assez fort pour me déranger. Je ne puis les laisser continuer ainsi pendant la messe, alors je me tourne et je leur dis : "c'est égal, on ne va pas parler." Ils se tûrent; mais ils commencèrent à bourrer leur pipe. Nouvel embarras. Je me retourne de nouveau et je leur dis, après avoir supplié le St. Esprit intérieurement de les rendre dociles à ma voix : c'est égal on ne fume pas non plus. Tous déposèrent leurs pipes au même instant. Je craignais alors de les voir partir, mais non. Tous restèrent et furent très attentifs à toutes les cérémonies jusqu'à la fin. De mon côté je priais Dieu de toute mon âme de ne pas permettre que ces pauvres enfants des bois restent sourds à la grâce.

Aussitôt la messe finie je leur adressai quelques paroles sur l'importance du salut puis nous conversâmes sur différents sujets, sans que je pusse trouver l'occasion d'introduire celui que j'avais le plus au cœur. Nous nous séparâmes sans que les Sauvages témoignassent le moindre désir de se faire instruire. Le soir, le même jeune homme qui était venu le matin revint me dire qu'on attendait encore la messe et demanda à quelle heure elle allait commencer, ajoutant que si je sonnais ils viendraient tous. " Il est trop tard maintenant, lui dis-je, de faire aucune exercice et je ne veux pas prêcher non plus car je vois bien qu'ils n'ont pas envie de se faire chrétiens."

Je lui parlais ainsi pour qu'il répète mes paroles et leur laisser voir qu'ils étaient libres d'accepter la grâce ou de la refuser. Personne ne revint. Lundi matin donc, je fis mes préparatifs de voyage et dans la journée

j'allai dans les maisons et dans les loges leur faire mes adieux. Plusieurs me dirent alors : " Je ne te donne pas la main. J'irai te voir ce soir chez toi. " En effet, un certain nombre tint parole, et parmi eux deux des anciens. Quand la conversation commença à languir j'en profitai et leur parlai ainsi : "J'aurais désiré voir les anciens ; je les ai invités tous les quatre afin de savoir ce qu'ils pensent de la religion. Je n'en ai vu que deux, les mêmes qui sont ici ce soir. Comme les autres n'ont pas voulu s'y rendre je vous demande maintenant à vous et je vous prie de me répondre : Que pensez-vous de la religion ? de la prière ? L'un d'eux me dit : " Je ne hais pas la religion. J'aime les Missionnaires ; ils peuvent venir quand ils le veulent instruire ceux qui ont été baptisés, mais pour les autres, nous avons nos usages et il faut les suivre."—" Et toi, qu'en pense-tu, demandai-je au second ancien."—" Ce n'est pas la première fois," dit-il, " que je vois le Missionnaire. Quand j'étais jeune j'en ai vu un qui nous a parlé comme ceci : " Vos médecines ne sont pas bonnes. C'est le vilain manitou qui vous les donne. C'est mal ça. Apportez-les moi toutes, et nous allons mettre le feu dedans." On apporta toutes nos médecines et le Missionnaire en fit un tas et les brûla toutes. Mais il ne nous donna pas d'autres médecines à la place. Qu'arriva-t-il alors ? Tout notre monde tombait malade, et n'ayant pas de médecine pour leur faire boire ils mouraient tous. Pas mal de lunes après, un autre Missionnaire est venu nous voir, (c'était Mgr Taché) on lui a dit, ce que l'autre avait fait et comme tout notre monde mourait. Il nous dit qu'il y avait des médecines qui étaient bonnes, qu'on pouvait s'en servir et qu'on aurait dû ne jeter que les mauvaises. Je suis parti de là après et je n'ai plus revu le Missionnaire. Comme je ne connais pas les bonnes médecines d'avec les mauvaises, je les ai toutes reprises. " Laissant là le sujet de médecine je l'interroge sur sa croyance et je lui demande : " Quand tu seras mort, où penses-tu aller ? "—" Nos grand-pères, les anciens, ont appris de leurs grand-pères ce qu'ils nous ont dit comme ceci : " Si quelqu'un vient dans ta maison donne lui à manger. Si quelqu'un te fait du mal, ne te venge pas, et s'il vient dans ta maison donne lui à manger quand même. Fais du bien à

ton semblable. Si tu fais cela, tu iras à droite, avec Dieu. Si tu fourche tu iras à gauche. Maintenant c'est de valeur pour être bons, on est porté au mal malgré soi."—C'est bien ce que tu dis lui répondis-je à mon tour. Lorsque Dieu a mis l'homme sur la terre, il lui a dit la même chose : "Marche droit. Ne fais tort à personne. Exerce l'hospitalité. Si tu fais cela tu iras à droite, c'est-à-dire au ciel ; si tu ne le fais pas tu iras à gauche, c'est-à-dire en enfer. Les premiers hommes qu'il y a eu sur la terre, trouvaient cela de valeur pour être bons, tout comme vous autres. Leur nature les portait sans cesse vers le mal. Le bon Dieu a eu pitié d'eux. Il leur a donné des lois, une religion qui donne les moyens d'être bons. Ce sont ces lois là que vous ne connaissez pas et que je puis vous enseigner si vous le désirez." Partant de ce principe je leur fis un exposé bien simple mais détaillé de nos saints mystères, qu'ils écoutèrent dans le plus grand silence.

Ayant cessé de parler et personne n'opposant d'objection, je désirais avoir les deux autres anciens pour les *forcer* de répondre d'une manière ou d'une autre, puisque l'opinion des vieillards avait tant de poids. "Comme nous sommes sur ce sujet, leur dis-je, pourquoi n'enverrions-nous pas chercher les deux autres anciens afin de connaître leurs pensées à eux ?" Un jeune homme courut à l'instant les chercher et ils vinrent de suite. Les mettant, en peu de mots, au courant du discours j'exprimai mon désir de savoir ce qu'ils en pensaient. Je tenais à faire parler "Mangeur de terre" puisque sa parole avait beaucoup d'influence sur les trois autres. Les deux nouveaux arrivés s'excusèrent de répondre ajoutant qu'ils parleraient les derniers. Me tournant alors vers celui qui parla si bien d'abord je le priai de prendre la parole. Cette fois-ci il me refusa. "Pourquoi ne veut tu pas le faire, lui demandai-je ?"—"C'est, dit-il, parce que tu réponds trop vite. Vous autres blancs, vous parlez trop vite. On n'a pas fini de dire une chose que vite vous nous volez la parole, comme tu viens de faire. On ne parle plus. Je ne dirai rien." Je compris que j'étais dans de mauvais draps et il fallait sortir tant bien que mal. "C'est la première fois que je me trouve dans une pareille assemblée ajoutai-je. Je ne connais pas vos usages. Je te remercie de me les faire connaître. Main-

tenant, je m'y conformerai." Ma réponse ne l'adoucit pas,car il reprit avec chaleur : " Tu nous méprise, tu méprises nos usages, notre manière de faire, etc. ; " et il continua sur ce ton, me disant des choses piquantes, mortifiantes et même humiliantes. Je souffris tout sans dire mot. Il s'arrêtait, puis reprenait, je ne disais rien. Quand il eut fini de parler j'attendis encore quelques instants, enfin je présumai qu'il avait fini son répertoire, et je repris. " Je ne vous méprise pas, au contraire, si je vous méprisais je n'aurais pas quitté ma famille que j'aime beaucoup, tous mes amis, mon pays ; je n'aurais pas tout quitté pour venir ici pour l'amour de vous autres. Il y a longtemps, bien longtemps que je pense à vous. Je suis arrivé à l'Ile à la Crosse il y a trois ans et apprenant alors qu'il y avait des gens ici qui ne connaissaient pas le bon Dieu, j'ai commencé à prier pour vous et depuis ce temps je pense à vous et je prie. Quant à vos usages, je ne les méprise pas non plus. Il y a plusieurs choses que vous faites que je trouve bien, qui sont très bonnes ; seulement comme il y a des choses qui pourraient être meilleures j'aime à vous les faire remarquer." Un des anciens prit alors la parole et dit : " C'est bien parler ça. C'est bien dit. " J'avais obtenu mon pardon. Il était temps, car je venais de passer un vilain quart d'heure. "Maintenant, dis-je, si vous voulez bien me dire chacun ce que vous pensez de la religion, afin que je sache si on pourra revenir vous voir, ou bien si vous aimez mieux qu'on ne vienne pas." Un des derniers arrivés répondit : " Je t'ai déjà dit ce que je pense. " C'est celui qui avoua qu'il aimait le Missionnaire mais qu'ils avaient leurs usages et qu'il fallait continuer à les suivre ; ce qu'il répéta en présence de tous ceux alors présents." Et toi, dis-je, à " Mangeur de terre, " que dis tu ? Celui-ci est le chef quoiqu'il refuse le titre. " J'ai quelque chose à te demander, mais ce sera quand nous serons seuls répondit " Mangeur de terre, " puis il continua. J'aime la religion, j'aime les Missionnaires. Ça me fera plaisir de les voir chaque fois qu'ils viendront pour instruire ceux qui sont baptisés. Pour nous, je pense que c'est mieux de faire comme nos anciens ont fait." La conversation se prolongea tard dans la nuit. Enfin quand ils furent tous partis " Mangeur de

terre" fit sa demande et la voici : il voulait savoir s'il faisait bien le signe de la Croix, et il se signa : " Au nom du Père, du St. Esprit et du Fils." Lui ayant expliqué ce qu'il désirait savoir il partit content. Tous revinrent le lendemain, me donner une poignée de main avant mon départ, et les femmes étaient à la porte de leurs maisons et de leurs loges pour me saluer au passage. Le midi quand nous fîmes halte pour préparer un petit dîner je ne parlais pas, car j'étais triste pensant qu'il était inutile de retourner vers ces pauvres gens. Un de ceux qui m'accompagnait voyant mon silence prolongé me demanda si je pensais à ceux que je venais de quitter. "Oui, répondis-je, j'y pense beaucoup. Je ne sais s'ils pensent à moi.—" Oh oui, reprit-il : ils pensent à toi et ils t'aiment fort. Cette nuit après qu'on t'a laissé, on a parlé longtemps ensemble. Le jour commençait à paraître et on parlait encore sur ce que tu nous a dit." Ces paroles jetèrent un rayon de lumière dans mon âme et me faisait regretter la nécessité qui ne me permettait pas de prolonger mon séjour au milieu d'eux encore quelques jours. Mais je n'avais plus que deux pains d'autel et il fallait revenir chanter la messe de minuit au Lac Vert. Dieu soit loué ! La bonne semence est jetée. Puisse-t-elle germer et porter des fruits dans une seconde visite que je leur ferai au printemps."

C'est à nous maintenant, chère et bien-aimée Mère, à prier que Dieu daigne préparer ces pauvres âmes et recevoir ses grâces. Veuillez nous aider et faites prier nos chères Sœurs car le Missionnaire retournera au Lac Poule d'Eau au mois de mars ou d'avril.

Après vous avoir donné ces détails que je croyais vous intéresser, parlons de nos affaires domestiques. Permettez que notre Très-Honorée Mère reçoive ici nos sincères remerciements pour la grande bonté qu'elle nous témoigne en nous envoyant les circulaires imprimées. Nous les avons reçues jusqu'au mois de juillet. Quel bonheur en parcourant ces lignes qui nous mettent au courant de ce qui se passe dans notre cher chez-nous. Merci à ma chère Sœur Collette de les rendre si intéressantes. Merci à ma chère Sœur Thibodeau et à ses chères collègues pour la fatigue qu'elles se donnent pour les imprimer. Que ne nous est-il

donné de continuer à parler de nos joies ! Hélas ! la liste n'en est pas longue ; aussi nous faut-il passer bien vite au contraire.

Notre première épreuve a commencé cette année par la maladie du Rév. Père Légeard qui arrivait à l'infirmerie le 13 mars, pour n'en sortir que le 17 juillet. Ma Sœur Marguerite Marie et moi ayant tant de besogne déjà, il fallait de surplus soigner ce cher malade, nos Sœurs Langelier et Gauthier étant toujours à la classe. Notre position n'était pas des plus agréables, surtout avec la perspective du prochain départ de ma Sœur Gauthier, qui nous laissa le 6 mai. Cette chère Sœur se berçait de l'espoir que les lettres lui permettraient de rester, pour nous aider, jusqu'à l'arrivée de notre chère Sœur Supérieure. Quand enfin ces messives si désirées arrivèrent, ma Sœur Gauthier était déjà loin. Notre position était très embarrassante : ma Sœur Langelier seule à la classe, avec ses enfants qui ont presque tous eu la picotte volante, et nous, avec nos petites forces. Ma Sœur Marguerite Marie avait presque toujours ses palpitations de cœur qui la tenaient dans une grande faiblesse, et moi j'ai déposé les armes, le 23 juillet, pour caresser mon oreiller pendant une semaine. Enfin le 23 août nous eûmes le bonheur d'embrasser notre chère Sœur Supérieure et nos deux courageuses auxiliaires, Sœurs Nolin et Mercier. Le plaisir de les voir rétablit nos santés, sans toutefois nous faire égaler Samson; tout de même nous soutenons mieux à notre besogne.

Quelques jours après l'arrivée de Sœur Supérieure, il y eut un peu de changement dans les offices,ce qui nous amusa fort, vu que le Stirabout se mange rarement dans ce pays. Après ces distributions nous fêtâmes Ste. Rose de Lima, patronne de notre chère Sœur Supérieure. Nous sommes allées prendre un congé dans une des Iles qui avoisinent la Mission, afin de nous dédommager un peu des privations de l'année. Quelle ne fut pas notre surprise en voyant paraître au pic-nic un beau gâteau de Savoie en glacis. Ce cadeau fut mis dans la caisse de Sœur Nolin à l'insu de notre chère Sœur Supérieure par notre bonne Sœur Ste. Thérèse. Jugez de l'émotion générale en voyant cet objet de luxe et d'un tel prix rendu dans le Nord, où il n'y a pas même de pain.

Le 13 septembre nos élèves entraient en classe au nombre de 50. C'est plus que nous ayons eu encore. Le 19, nous reçûmes une pauvre orpheline montagnaise, du nom de Rosalie ; elle était bien malade et il fallut la faire administrer. Le 24, un Montagnais, qui perdit sa femme au printemps dernier, nous donna son petit garçon âgé d'environ 7 ans, nommé Georges. Le 4 octobre, nous augmentions encore notre nombre par la réception d'une autre orpheline montagnaise, Thérèse, et le 19, celle-ci fut suivie par Marie Suzanne Puinée. Cette dernière n'est pas orpheline, mais elle appartient à des parents indifférents pour leur religion. Nous espérons les gagner en les attirant à la Mission pour voir leur fille.

Enfin, nous nous sommes vues forcées de prendre plus d'orphelins et d'orphelines cette année, parce que le Bourgeois ayant refusé de donner des habits aux Sauvages, comme il en avait l'habitude tous les ans, ces pauvres gens faisaient bien pitié, étant presque nus et n'ayant pas de poudre pour chasser ; ils viennent nous donner leurs enfants, disant, qu'au moins ceux-là ne mourront pas de faim pendant l'hiver. Nous ne pouvions pas les refuser. Notre joie éclatait le 22 du même mais à l'annonce des lettres arrivées de St. Boniface et de notre cher Canada. Pourquoi faut-il qu'elle soit de si courte durée ? Hélas ! ces lettres nous apprenaient que la santé de notre Vénérée Mère Supérieure Générale ne s'améliorait point; de plus, la mort de notre Illustre Cardinal Protecteur et de Son Excellence Monseigneur Conroy. On nous enseigne que la souffrance purifie l'homme. Ayant cette pensée en vue nous acceptâmes nos peines, et nous nous hatâmes d'accomplir les souffrances demandées pour ces éminents prélats. Le 10 novembre, notre bonne et si dévouée Marcelline tombait gravement malade, à la suite de trop de fatigue. Le 13, la mort enlevait notre petite sourde-muette, aveugle, sœur de la petite Marie Thérèse que ma Sœur Supérieure a laissée chez les Bonnes Sœurs de la Providence. Cette malheureuse enfant paraissait n'avoir pas plus d'intelligence qu'un petit animal. Il fallait la surveiller constamment car elle était rendue au point de manger ses excréments. Ce même jour est morte à la Mission, une bonne Sauvagesse Crise. Nous l'assistions et elle nous témoignait un grand désir d'être

enterrée près de notre regrettée Sœur Dandurand. " Je l'aimais tant, " nous disait la mourante, " que je voudrais dormir à côté d'elle. " Ses désirs ont été accomplis. La même fosse a reçu les restes de la Sœur, et de la Sauvagesse. Le 14, nous entrions en Retraite, laissant notre chère Sœur Supérieure qui se proposait de remplacer les priantes, et Sœur Mercier qui l'assistait, en ayant soin des classes. Nos prières étaient sans doute bien efficaces puisqu'à peine étions-nous en Retraite la fièvre scarlatine s'est déclarée parmi les pensionnaires. Le 19, deux d'entre elles tombèrent malades, avec des symptômes alarmants. Nos 53 élèves y ont passé. Deux du nombre ont été menacées de la mort, mais grâce à Dieu elles se sont rétablies. Pendant la maladie nous fîmes avertir les parents que s'ils désiraient retirer leurs enfants à cause de la contagion, ils étaient à même. Il y en eut une quinzaine qui rentrèrent au sein de la famille. Parmi ceux qui sont allées chez leurs parents plusieurs ont été très malades. Une petite fille de 10 ans est morte le 19 décembre, ayant eu la grâce de faire sa première communion deux jours auparavant. Sa mort afflige grandement ses parents qui n'avaient qu'elle de fille. Elle a huit frères dont l'un d'eux suivit sa sœur de près dans la tombe. Comme notre bonne Marcelline ne se rétablissait que difficilement, notre chère Sœur Supérieure jugea nécessaire de lui ôter le soin de la cuisine. Donc une besogne de plus pour ma chère Sœur Nolin. Cinq jours après Marcelline retombait plus malade qu'auparavant étant prise des fièvres. Enfin elle reprit encore le dessus mais jusqu'à Noël elle resta d'une grande faiblesse. Le 1 décembre, nous apprîmes la mort du père d'une de nos élèves, et ce même jour nous adoptions sa petite Virginie, (déjà sous nos soins) comme orpheline ! Son petit frère nous vint aussi comme orphelin quelques jours plus tard. Nous eûmes la visite du bon petit Jésus la veille de Noël, sous la forme d'une pauvre orpheline montagnaise âgée de 2½. Sa mère, une pauvre veuve qui était atteinte du charbon blanc, fut trouvée morte dans sa loge, entourée de ses trois petits enfants qui pleuraient et l'appelaient à grands cris, ne sachant pas pourquoi elle ne répondait pas. C'est la plus jeune de la famille que nous avons reçue.

Voici, ma bonne Mère, bien des détails que je me suis fait un plaisir de vous communiquer, sachant d'avance l'intérêt que vous y porterez ; puis espérant, de votre part, et de celle de vos chères Sœurs, beaucoup de prières, pour nous aider à soutenir la bonne cause, et à marcher, toujours, sur les traces de notre Vénérée Mère d'Youville.

Agréez, ma bien chère Mère, l'expression de respect et d'amour dont s'honore,

Votre pauvre enfant en J. C.,

Sœur Senay.
Sœur de la Charité.

OREGON.

ÉTAT DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE, QUARANTE ANS APRÈS SON ÉTABLISSEMENT, SUR LA COTE DU PACIFIQUE.

La grande mission catholique d'Orégon doit son origine aux faits suivants. Les voyageurs Canadiens, et les trafiquants du Canada pénétrèrent en grand nombre, de bonne heure dans ce pays, avec les expéditions de Lewis et de Clark, en 1805 ; de Jacob Astor par terre et par mer, en 1810 ; du Capitaine Hunt, en 1811. Ils furent aussi employés en grand nombre, par les compagnies du Nord-Ouest et de la Baie d'Hudson, comme chasseurs ou trafiquants parmi les Sauvages, à leurs différents forts et postes, à l'ouest des Montagnes Rocheuses.

Ces hardis pionniers menèrent une vie errante, mais demeurèrent fidèles à leur éducation première, au milieu des scènes de cette vie sauvage, par lesquelles il leur fallait passer. Ils n'oublièrent jamais leur foi, surtout dans les occasions du danger, et c'est alors qu'ils se recommandaient à la protection de Dieu. Ce fut de cette manière que les Sauvages, qui les entouraient, reçurent la première connaissance du Dieu des *Blancs ;* et que, longtemps même avant d'être visités par des prêtres, ils entendirent parler des *Robes Noires*. Par conséquent, c'est aux Canadiens, et aux Iroquois

qui les accompagnaient souvent, que revient l'honneur d'avoir ouvert le chemin aux Missionnaires catholiques dans l'Orégon.

Les familles catholiques dispersées sur ce territoire, ayant à plusieurs reprises demandé le secours d'un prêtre, Monseigneur Joseph Signaï, alors archevêque de Québec, leur envoya les MM. F. Norbert Blanchet et Modeste Demers, le premier avec la dignité de Vicaire-Général. Ces courageux hérauts de la foi, quittèrent Lachine, en Canada, le 3 mai 1838, et s'embarquèrent sur de légers canots d'écorce pour leur lointaine mission. Leur voyage fut long et pénible; après avoir enduré les plus grandes privations et les plus dures fatigues, ils arrivèrent au Fort Vancouver le 24 novembre de la même année.

Le Vicariat Apostolique d'Orégon fut érigé en province ecclésiastique le 24 juillet 1846, avec trois siéges suffragants, celui d'Oregon City, de Walla Walla (actuellement Walluka) et de l'Ile Vancouver. Le Très Révérend Vicaire Apostolique F. N. Blanchet fut nommé au siége d'Oregon City ; le Révérend A. M. Blanchet, à celui de Walla Walla, et le Rév. M. Demers à celui de l'Ile Vancouver.

Le 28 juillet 1871, Monseigneur M. Demers fut appelé à sa récompense, après vingt-cinq années du plus pénible épiscopat. Nos Seigneurs F. N. Blanchet et A. M. Blanchet, parvenus à un âge octogénaire peuvent, contempler avec gloire les fruits de leur long et laborieux épiscopat. Le Saint Siége leur a donné dernièrement, à chacun, un Coadjuteur, dans la personne des RR. A. Junger et C. L. Seghers.

Nous donnons ici la lettre de Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque F. N. Blanchet, adressée au *Catholic Sentinel* de Portland (Orégon), annonçant la visite Pastorale de Mgr Seghers.

Esquisse sur l'établissement des Missions Catholiques parmi les tribus Indiennes du Nord-Ouest. — Succès des Catholiques, insuccès des Protestants à civiliser les Sauvages. — Précieuse contribution historique.

Portland, Oregon, 21 juillet 1879.

A M. l'Editeur du *Catholic Sentinel.*

MON CHER MONSIEUR,

Comme le Vicariat Apostolique d'Idaho (lequel renferme aussi, cette partie du Territoire de Montana, située à l'Ouest des Montagnes Rocheuses) est sous l'administration de l'Archevêque Blanchet, depuis que son Vicaire Apostolique a donné sa résignation, le 16 Juillet 1876 ; et comme le Coadjuteur de l'Archevêque Blanchet, doit visiter cette partie en premier lieu, je vous envoie, pour être insérés dans les colonnes de votre journal, les faits historiques suivants, relatifs à l'établissement des Missions Catholiques dans cette région.

Les Missions qui doivent être visitées sont celles du Nord de l'Idaho et du Montana, et celles du Sud de l'Idaho, dans l'ordre ci-après indiqué. Le Viçariat renferme quatre Missions Indiennes, qui sont encore sous les soins des RR. Pères Jésuites leurs premiers fondateurs, et sept autres pour les blancs. Les Missions Indiennes conservent encore les noms donnés aux tribus par les Canadiens-Français employés comme voyageurs dans les premières expéditions faites sur cette côte, et comme trafiquants parmi les Indiens, par les compagnies du Nord-Ouest et de la Baie d'Hudson.

Voici le nom des Missions du Nord de l'Idaho : ce sont, les *Nez-Percés* et les *Cœurs d'Alènes.* Celles du Montana sont, les *Pendants d'Oreille* de St. Ignace, auxquels par abréviation, on donne le soubriquet de Pend' d'Oreille, écrivant non point Pen, mais Pend, et retranchant la dernière syllabe de *Pendant.* L'autre tribu est celle des Têtes Plates de la Mission de Ste. Marie.

Dans l'ordre de la conversion à la Foi, les Têtes Plates viennent en première ligne, et la manière dont ils sont deve-

nus Catholiques est digne d'être conservée dans les archives de l'histoire. En l'année 1812, vingt-quatre Indiens Iroquois catholiques, du Canada, désertèrent une expédition organisée par le capitaine Hunt, en 1811, et prirent refuge parmi la nation des Têtes Plates, où ils se marièrent et eurent de nombreuses familles. Dans les relations qu'ils eurent entre eux, les Iroquois, naturellement, parlèrent aux Têtes Plates de leur religion, de leurs prêtres, de leurs cérémonies, de leurs églises et de leurs fêtes. Cette information excita dans le cœur des Têtes Plates le désir d'en connaître davantage sur la Religion chrétienne ; en conséquence, ils envoyèrent, en l'année 1830, une députation à St. Louis, dans le Missouri, afin d'obtenir que des Missionnaires vinssent leur enseigner les vérités du christianisme. La délégation arriva heureusement au terme de son voyage, mais peu de temps après leur arrivée, ses membres tombèrent malades, ils s'empressèrent de demander le secours du prêtre, ils se firent baptiser et expirèrent en baisant le crucifix. Deux ans *plus tard*, les Indiens envoyèrent un Iroquois, chercher les *Robes-Noires*. Il arriva heureusement à St. Louis, fit baptiser ses enfants, et s'en retournait, apportant de bonnes nouvelles, quand tombant au milieu d'un parti de Sioux, qu'il rencontra sur sa route, il fut massacré. Une troisième délégation de deux Iroquois, fut envoyée en 1839 ; elle se rendit jusqu'à St. Louis ; et à l'automne de la même année, elle quitta cette ville, le cœur rempli, cette fois, de l'espérance que quelques Missionnaires Catholiques les visiteraient l'année suivante. Cette espérance se réalisa, par l'arrivée au milieu d'eux en 1840, du Père P. J. De Smet, S. J., qui établit la Mission de Ste. Marie pour les Têtes Plates, en 1841. L'Evêque Rosati de St. Louis, Missouri, raconte que beaucoup de missionnaires Protestants, qui avaient quitté les Etats de l'Est, avec grand bruit, désiraient ardemment s'établir au milieu des *Têtes Plates*, mais, que les Iroquois avertirent leurs frères Indiens, que " ces hommes n'étaient pas les prêtres dont ils " leur avaient parlé. Ils n'étaient pas les prêtres portant la " longue *robe noire*, n'ayant pas de femme, disant la messe, " et portant le crucifix sur leur poitrine. "

La Mission de St. Ignace, chez les Indiens Pend' d'Oreille

fut établie en 1842. Elle possède un pensionnat et un externat pour les Sauvages, fondés il y a déjà plusieurs années, et conduits actuellement par cinq Sœurs de la Providence, venant de Montréal. La Mission des Cœurs d'Alènes fut fondée en 1843, elle possède, elle aussi des écoles pour l'éducation des enfants sauvages, sous les soins de trois Sœurs de la Providence venant de Vancouver ; enfin la Mission des Nez-Percés fut établie seulement en 1875.

Les Sauvages *Cœurs d'Alènes*, sont très méchants ; leur nom convient très bien à leur caractère ; cependant la Religion catholique, la vraie civilisatrice des nations païennes, a fait en peu de temps, de ces loups cruels, des agneaux pacifiques. Bien différent fut le résultat obtenu chez les Nez Percés de Lapwai, et chez les *Cayuses* de Wailatpu, sous la direction des prédicants protestants. Le ministre presbytérien Spaulding, se fixa chez les Nez Percés, en 1836 ; le Dr. Whitman, aussi ministre presbytérien, commença, durant la même année, une vaste mission chez les Cayuses, à un mille de distance du vieux fort de Walla Walla, sur le Territoire de Washington. Mais les travaux de chacun de ces deux apôtres de l'erreur, furent presqu'entièrement sans succès, si l'on peut en juger par le fait, qu'après onze ans de travaux assidus au milieu d'eux, depuis 1836 jusqu'à 1847, le Dr. Whitman, fut massacré par ses néophytes, et que M. Spaulding, aurait partagé le même sort, sil n'eut pas été arraché de leurs mains par P. S. Ogden, agent en chef de la Compagnie de la Baie d'Hudson, en Janvier 1848. M. Spaulding retourna chez les Nez Percés en 1862, et y demeura jusqu'en 1877, (quinze ans) sans meilleur succès, n'ayant pas assez d'influence sur eux, pour les empêcher de se joindre au chef Joseph, dans la guerre qu'il avait déclarée aux blancs en 1877.

La Mission des Sauvages " *Cœurs d'Alènes*, " se trouvait environ quatre vingt milles au Nord de celles des Nez Percés ; ces derniers avaient souvent entendu parler de la manière dont les Missionnaires catholiques instruisaient et assistaient les Sauvages, chez qui ils se trouvaient. Un grand nombre d'entre eux embrassèrent donc la foi catholique, et le nombre de ces derniers augmentant, ils demandèrent qu'un prêtre vint résider au milieu d'eux, afin qu'ils pûssent rece-

voir la consolation des Sacrements. Le Père Cataldo, S. J., accéda à leur demande et fixa sa résidence au milieu d'eux en 1875. Avec l'aide des généreux citoyens de Lewiston, dans l'Idaho, il put bâtir une église et fonder une école. Les bons effets produits par la fondation de ces établissements ne tardèrent pas à se faire sentir, car en 1877, on reconnut que *pas un seul Indien catholique* de ces Missions fut hostile aux blancs ; mais, qu'au contraire les Nez Percés et les Cœurs d'Alènes donnèrent des preuves évidentes de leur fidélité aux enseignements catholiques, en usant de toute leur influence auprès des autres tribus Sauvages, pour les empêcher de se jeter dans les rangs hostiles, et aidèrent les soldats en leur servant d'éclaireurs, et faisant tout en leur pouvoir pour amener la guerre à une fin.

MISSIONS POUR LES BLANCS.

Des différentes Missions fondées pour les blancs, deux se trouvent dans le Montana, et les cinq autres dans le Sud de l'Idaho, appelé par les anciens trafiquants canadiens *Boise*. Ce nom fut donné à l'ancien *Fort Boise*, à cause de la grande quantité de bois qui se trouvait dans le voisinage immédiat.

" Missoula City, " dans le Montana, est une mission desservie par un Père Jésuite. Il y a là un pensionnat et un externat, aussi un hôpital, sous les soins de six Sœurs de la Providence, de Montréal.

" Deer Lodge City, " aussi dans le Montana, est desservie par un prêtre séculier, le Rév. R. De Rychere, qui fut envoyé à ce poste, en 1867, par l'Evêque de Nesqualy. En 1873, le Père De Rychere construisit un hôpital, qui fut ouvert au public dans le mois d'octobre suivant, sous la direction de cinq Sœurs de Charité, venues de la Maison-Mère, à Levenworth, dans le Kansas. Il acheva aussi, en 1871, au coût de $4,000, une église en pierre, mesurant 26 sur 60 pieds, avec un presbytère situé en arrière. Cette mission comprend un circuit de soixante milles

La découverte de l'or, dans la vallée de Boise, en Idaho, dans l'année 1861-62, attira à cet endroit une nombreuse émigration. L'Archevêque Blanchet, voyant cela, nomma

l'année suivante les RR. A. T. Poulin et T. Mesplie pour aller donner les secours spirituels aux catholiques qui se trouvaient à travailler dans les mines. Trois églises furent bâties en 1863, la première à " Idaho City, " fut bénie le 15 de Novembre, la seconde à Placerville, le 20 de Décembre, et la troisième à Centreville le jour de Noël.

Dans le cours des années suivantes, des églises plus grandes furent bâties à Granite Creek, Silver City et Boise City. Le 13 de Décembre 1867, trois Sœurs du Saint Nom de Jésus, quittèrent leur Maison-Mère en cette ville, pour Idaho City, afin d'y ouvrir un pensionnat et un externat. Mais elles n'y demeurèrent que deux ans, et furent forcées d'abandonner leur entreprise, la population n'étant pas assez fixe.

VICARIAT APOSTOLIQUE D'IDAHO.

Conformément aux recommandations du second Concile Plenier de Baltimore en 1868, les parties est du Diocèse d'Oregon City et de Nesqualy furent érigées en Vicariat Apostolique d'Idaho, le 3 Mars 1868, avec le Très-Rév. Louis Lootens, de Californie, pour Vicaire Apostolique. Consacré par Sa Grandeur l'Archevêque de San Francisco, au mois d'août 1869, il prit possession de son Vicariat de bonne heure en 1869. Plus tard l'Evêque Lootens donna sa résignation qui fut acceptée par le Saint-Siége le 16 Juillet 1876.

Les Missions dans le Sud de l'Idaho sont maintenant desservies par deux prêtres séculiers, les RR. J. A. Archambault et Joseph Pickl. Prêtres et fidèles dans l'Idaho désirent depuis longtemps recevoir la visite Episcopale de l'Archevêque Coadjuteur. Il sera peut-être intéressant pour les Catholiques de connaître l'itinéraire de la visite de l'Archevêque Seghers. Je prends la liberté de vous l'envoyer avec ma lettre.

ITINÉRAIRE.

I. De Portland à Lewiston dans l'Idaho, un mille de la Mission catholique des Nez Percés,—401 milles par bateau à vapeur, en trois jours, deux jours sur la Rivière Colombie et une journée sur la Rivière au Serpent. II. De Lewiston à Pine Creek, la nouvelle Mission où les Cœurs d'Alènes ont

été transportés il y a quelques années, 60 milles à cheval, en deux jours. III. Suivant à l'Est, à la Mission de St. Ignace, chez les Pend'd'Oreilles, 250 milles à travers des chemins montueux, rendus difficiles par l'obstruction d'arbres renversés ; temps, six ou huit jours, à cheval. IV. De là, dans la direction Sud, à la Mission de Ste. Marie chez les Têtes Plates, 75 milles, à cheval, en deux ou trois jours, (Missoula City est à mi-chemin entre ces deux places). V. De Ste. Marie à Deer Lodge, 120 milles, à cheval, ou en diligence depuis Missoula. VI. De Deer Lodge à Ogden, 475 milles, par diligence. VII. De Ogden à Kelton, 70 milles, par chemin de fer en trois heures. VIII. De Kelton à Boise City, 300 milles, en diligence. IX. De là, dans la direction nord-ouest, à Baker City, la Mission la plus éloignée à l'est de l'Archidiocèse, (350 milles de Portland) par diligence en deux jours. X. A Canyon City, 90 milles en diligence. XI. De là, à Jacksonville, par diligence. XII. De Jacksonville à Portland, visitant en passant les Missions *intermédiaires*, à Roseburgh, La Côte, Gardiner City, Corvallis, Salem, Gervais, St. Louis, St. Paul et Oregon City.

Le temps nécessaire pour accomplir cette visite Episcopale, sera d'environ trois mois. Prions tous pour que l'Archevêque Seghers fasse un voyage heureux et prospère A son retour il visitera les agences du Grand Rond, de McMinville, Cornelius, Astoria, Dalles et Umatilla.

Votre très humble serviteur en J. C.,

F. N. B.

Statistiques des Diocèses et Vicariats apostoliques de la province ecclésiastique d'Oregon City en 1878.

L'archidiocèse d'Oregon City, établi le 24 juillet 1846, comprend l'Etat d'Oregon, depuis l'Océan Pacifique jusqu'à la rivière au Serpent, entre le 42° et le 46° de latitude. Il possède 23 prêtres, 22 églises, 68 sœurs, 9 académies pour filles, un collége pour garçons, 4 écoles paroissiales pour garçons, 2 écoles paroissiales pour filles, un orphelinat pour les petites filles et un hôpital. On compte trois sociétés de

bienfaisance : celle de St. Vincent de Paul, du Rév. Père Matthieu et celle de St. Joseph pour les Allemands. La population catholique est estimée à 20,000 âmes. Incluses dans l'Archidiocèse se trouvent les deux réserves indiennes du Grand Rond et d'Umatilla ; la première a une école tenue par des Sœurs des SS. Noms de Jésus Marie, avec un pensionnat ; la seconde a aussi une école tenue par le prêtre missionnaire de la réserve.

Le Diocèse de Nesqualy fut érigé le 31 mai 1850. Il comprend tout le Territoire de Washington, possède 10 prêtres séculiers et 5 réguliers ; 23 églises et chapelles ; 17 stations ; 55 sœurs et 4 novices ; 2 colléges ; 5 maisons d'éducation pour garçons et filles ; 5 institutions de charité. La population catholique est de 10 à 12,000. Dans les limites de ce Diocèse se trouvent les réserves indiennes de Tulalip, Yokima et Colville ; la première et la dernière de ces réserves ont des écoles dirigées par des Sœurs ; Yokima et Colville sont desservies par les RR. Pères Jésuites.

Le Diocèse de l'Ile Vancouver, érigé le 24 juillet 1846, possède 11 prêtres séculiers, 23 sœurs de Ste. Anne, un hôpital, 3 académies pour filles, un collége et d'autres écoles pour les garçons. Il renferme aussi plusieurs Missions indiennes régulièrement desservies par des prêtres. Sa population catholique blanche est estimée à 4,500 âmes.

Le Vicariat Apostolique de la Colombie Britannique, érigé le 14 décembre 1863, comprend la terre ferme et est borné au sud par le 49° : à l'est par la chaîne des Montagnes Rocheuses ; au nord par la Rivière Simpson et la branche Finlay de la Rivière de la Paix ; à l'ouest par l'Océan Pacifique ; l'Ile de la Reine Charlotte et plusieurs autres îles adjacentes sont aussi comprises dans ce Vicariat. Il possède 15 prêtres réguliers, appartenant tous à l'ordre des Oblats de M. I., 15 églises, 63 chapelles, 10 sœurs de Ste. Anne, 3 couvents, 6 écoles pour les blancs et 3 pour les sauvages. Il n'y a que quelques milles catholiques blancs ; la population catholique indienne est estimée à 20,000, baptisés, ou se préparant à l'être.

Le Vicariat Apostolique d'Idaho, établi le 3 mars 1868, comprend le Territoire d'Idaho, et cette partie du Territoire

du Montana situé à l'ouest des Montagnes Rocheuses. Il possède 10 prêtres réguliers et 3 séculiers, 14 églises et chapelles, 14 sœurs, 3 couvents, 2 hôpitaux et 3 écoles. Il renferme quatre missions sauvages desservies par des RR. Pères Jésuites, savoir : dans le Montana, Ste. Marie pour les Têtes-Plates, fondée en 1840 par le Père De Smet, et St. Ignace, fondée en 1842 ; dans l'Idaho, la mission des Cœurs-d'Alènes, fondée en 1843, et celle des Nez Percés, en 1875. Celles de St. Ignace et des Cœurs d'Alènes ont des Sœurs. La population catholique blanche d'Idaho et du Montana est d'environ 3,000, celle des Sauvages de 2,650.

Si après quarante années de travaux apostoliques non interrompus dans le " Far West, " Monseigneur l'Archevêque F. N. Blanchet, courbé sous le poids de ses quatre-vingt ans, jette un regard dans le passé, il verra avec plaisir et consolation le progrès immense que sa Mission a fait depuis l'année 1838. Alors ce n'était pour ainsi dire qu'un petit grain de sénevé, mais à peine eut-il été déposé dans la terre qu'il leva vigoureusement et grandit au point de devenir un grand arbre, qui maintenant étend ses branches au loin et au large. D'abord c'est une humble mission ; cinq années plus tard elle est érigée en Vicariat Apostolique ; elle devient une Province Ecclésiastique en 1846, et s'accroît de nouveau par l'érection de deux Vicariats apostoliques ; celui de la Colombie Britannique en 1863, et celui d'Idaho en 1868 ; tellement que là où, en 1838, on ne trouvait que deux prêtres dans tout le territoire, maintenant, après quarante ans, en 1878, on compte 1 archevêque, 4 évêques, 80 prêtres, 115 églises et chapelles, 4 colléges pour garçons, 176 sœurs de quatre ordres différents, y compris les Sœurs de la Miséricorde d'Omaha et de Deer Lodge, 20 académies pour filles, 6 hôpitaux, 4 orphelinats et un grand nombre d'autres écoles moins considérables pour garçons et filles. Tel est le progrès étonnant que l'Eglise et le royaume du Christ ont fait en Orégon dans le cours espace de quarante ans. Ces faits glorieux parlent avec une éloquence plus convaincante que ne pouvaient le faire les plus beaux mouvements oratoires. Ils forment une page illustre dans l'histoire de l'Eglise catholique en Amérique.